
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00123399 8

4
P 160 X

3 vols $32.00

J. W. Kottinger

Pleasanton

Alameda Co.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. DE HAMMER.

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR M. DOCHEZ.

TOME PREMIER.



PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

PRÉFACE.

ente ans se sont écoulés depuis que Jean de Mr m'engageait à me consacrer à l'étude de l'tire, à m'appliquer de préférence à celle dient, à suivre surtout les destinées des Otans ; il m'exhortait à subordonner la connance des langues aux recherches et aux é historiques. Dieu le veuille ! répondis-je, considérant l'importance du sujet, la grandet l'abondance des matières, la longueur de l'e, la difficulté des travaux préparatoires, e obstacles à surmonter pour se procurer ours nécessaires. L'empire ottoman, dont le berceau apparaît à la sortie du moyen âge, dont la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse remplissent les trois siècles de l'histoire moderne, est un vaste corps d'une haute importance dans l'histoire du monde. Ses destinées sont étroitement liées à celles des États voisins en Asie et en Europe, et agissent sur les mouvements de tous les États d'Europe et d'Afrique, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, des rivages de la Bretagne et de la Scandinavie aux colonnes d'Hercule et aux cataractes du Nil. Ce colosse puissant, un pied en Europe, l'autre en Asie, tenant sous lui le passage pour la navigation et le commerce entre ces deux divisions du monde, quand l'heure de sa chute aura sonné, couvrira de ses débris trois parties de la terre. Fondé sur les ruines de la puissance des Césars d'Orient, l'empire ottoman comprend encore aujourd'hui une plus vaste étendue que l'empire byzantin au temps de sa plus grande splendeur, et quoiqu'il ait à peine atteint la moitié de la durée de son devancier, il offre déjà les trois phases de la croissance, de la vigueur et de la décrépitude. Aux trois anciens empires d'Assyrie, des Mèdes et des Perses, ont succédé, dans le moyen âge et les temps modernes, ceux des Arabes, des Mongols et des Turcs, comparables aux premiers en grandeur et en puissance et placés sur un théâtre historique plus assuré. L'histoire du chalifat, qui, comme celle des empereurs mongols, n'a pas encore trouvé d'écrivain en Europe, a aussi comme elle sur l'histoire ottomane l'avantage de présenter un tout complet. Mais outre la grande incertitude résultant du grand éloignement de temps et de lieu, ces histoires n'offrent pas non plus les secours et les sources nécessaires, sources à peine connues de nom, et qui ne sont pas toutes à la portée de l'écrivain. L'histoire ottomane, au contraire, a l'avantage d'être plus rapprochée de nous, soit pour les temps, soit pour l'espace; elle offre l'immense intérêt d'une liaison immédiate entre le passé et le présent; il est possible de réunir tous les matériaux. Jusqu'ici cependant l'ignorance de leur existence, leur dispersion, la difficulté d'en approcher, les grands frais à faire pour en disposer, ont empêché qu'on en tirât parti en Europe.

De deux cents ouvrages turcs, arabes et persans traitant de l'histoire ottomane en général, ou de l'une de ses parties, ou qui offrent un ensemble de matériaux pour cet objet, le grand orientaliste anglais, sir Williams Jones, n'en a connu lui-même qu'une douzaine; et dans les bibliothèques publiques de Constantinople même on trouve tout au plus vingt ou trente volumes historiques. Pendant trente années, je n'ai reculé devant aucune peine, aucune dépense, pour arriver et puiser aux sources, et quand l'acquisition de l'objet utile à mes études ne pouvait avoir lieu, je faisais en sorte de pouvoir au moins le consulter. Dans ce but, j'ai, pendant mes deux séjours à Constantinople, et dans mes voyages au Levant, non-seulement visité assidûment les bibliothèques et les librairies, mais encore depuis lors, par mes correspondances actives, j'ai cherché et découvert des ouvrages historiques à Constantinople, à Bagdad, à Alep et au Caire. Dans ce but, j'ai consulté pour mes travaux, en Allemagne, les bibliothèques de Vienne, Berlin et Dresde; en Angleterre, celles de Cambridge et d'Oxford; à Paris, la bibliothèque Royale et celle de l'Arsenal; en Italie, celle de Saint-Marco à Venise, l'Ambrosiana à Milan, la Lorenziana et la Magliabechiana à Florence, celle du Museo Borbonico à Naples,

la Vaticana, Barberini, et de Maria sopra Minerva à Rome, et à Bologne, la bibliothèque si riche de Marsigli. Sans autre ressource que mon traitement, sans le secours des Académies orientales ou des Sociétés asiatiques, sans la protection des riches et des grands, j'ai, par trente ans de recherches et de dépenses, formé, pour mon sujet, une collection de matériaux, telle que nulle bibliothèque en Europe ou en Asie ne peut en offrir d'aussi complète. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à la générosité du dernier internonce S. E. M. le comte de Lützow, qui m'a fait présent de quatre excellents ouvrages historiques, et aux soins constants de mon ami l'interprète I. et R. M. le chevalier de Raab, pour m'en procurer beaucoup d'autres. Je dois d'autant plus de remercîments à ce dernier que, dans les sept dernières années, il m'a fait trouver quantité d'ouvrages que j'avais en vain cherchés pendant vingt ans, et que sans lui je n'aurais pu combler les lacunes d'une œuvre classique dont l'achèvement était indispensable à la composition de cette histoire. Enfin, grâces soient rendues à la libéralité des ministres de Prusse et de Saxe, et aux gardiens des bibliothèques royales qui veulent bien permettre et offrir la communication à l'étranger de leurs trésors littéraires.

Pendant que j'attendais du temps et des circonstances la possession complète des matériaux qui me manquaient, je m'occupais soit à étudier et mettre en œuvre ceux que j'avais déjà sous la main, soit à faire des travaux préparatoires sur la chronologie, la géographie et la littérature. Au moyen de ces travaux et de la connaissance acquise du peuple et de son gouvernement, par mes voyages et mes peines, je tâchais de me rendre digne du but élevé que je voulais atteindre. De tous les ouvrages historiques de l'Orient que j'ai pu découvrir, il n'en est aucun que je n'aie lu et mis à profit; de toutes les histoires ottomanes dont l'acquisition était possible, il n'en est aucune que je n'aie achetée. Les résultats de mes travaux préparatoires sur la topographie, la bibliographie, la statistique et l'histoire sont en partie imprimés et mis sous les yeux du public, en partie encore manuscrits. Par ces études, ces exercices préliminaires, d'un côté se révèle à l'historien une source abondante où il puise la connaissance des temps, des lieux, du gouvernement et de la littérature, et de plus il peut faire écouler l'immense superflu dans lequel il eût été noyé.

Malgré tant de soins, l'amas de notions chronologiques, philologiques et biographiques entassées par les historiens précédents était si énorme, il fallait tant de rectifications et d'éclaircissements, qu'il était impossible de passer ces pièces sous silence; j'ai dû les citer comme documents à l'appui des changements que je voulais introduire dans les mots et dans les choses. Il était surtout nécessaire de classer ces matériaux, de peur que les historiens à venir, les trouvant épars sur leur chemin, ne fussent disposés comme les précédents à les prendre pour d'excellentes pièces de construction; pour que le lecteur n'en fût pas embarrassé, je les ai rejetés à la fin de chaque volume en forme d'appendice. Il en est autrement pour la citation des autorités sur lesquelles s'appuie le texte. Aujourd'hui aucun écrivain n'est bien venu à demander qu'on le croie sur parole. En tout temps l'historien a dû étudier et puiser aux sources; notre époque incrédule exige encore qu'il les cite. Le lecteur ne se sent pas obligé d'ajouter une foi aveugle aux récits de l'historien; il faut encore que celui-ci produise des témoignages authentiques. On demande la preuve de ce qu'il dit, et aucun moderne ne peut avoir la prérogative des anciens, qui étaient crus sur parole. Mais si le lecteur a presque complétement le droit d'exiger ces garanties, l'écrivain, de son côté, doit réclamer toute confiance à la bonne foi dans les citations, tant que le contraire n'est pas démontré. Tout soupçon de traduction infidèle ou de citation inexacte qui n'est fondé que sur un scepticisme inconsidéré retombe sur son auteur (chaque fois que le passage mis en doute est cité dans le texte original) comme une injuste attaque à la réputation de l'écrivain. Pour satisfaire à cette exigence qui demande les documents dans le texte original, il faudrait grossir cette histoire d'autant d'in-folios qu'elle aura d'in-octavos; et d'ailleurs, tant que les historiens ottomans ne seront pas comme les Byzantins imprimés dans leur texte et ensuite traduits pour former une masse énorme de volumes, les pièces ne pourront être citées que d'après les manuscrits existants; encore faudra-t-il renoncer à les produire dans le texte original, aussi longtemps que les lettres turques ne seront pas familières à nos imprimeurs comme les lettres grecques.

Ainsi, dans le petit nombre de cas où les citations du texte paraîtront nécessaires, elles ne seront données que d'après la prononciation. Ainsi sera fait pour les passages encore peu connus de la tradition ou de la loi qui servent aux Moslimes de bases fondamentales pour leurs transactions, et qui sont jetés par leurs écrivains au milieu des faits de l'histoire. Dans le corps et au bas des pages de l'histoire, on ne trouve que les dates, et les numéros des feuillets ou des pages des pièces originales, ouvrages imprimés ou manuscrits, qui ne se trouvent que dans ma collection : car j'espère que ce trésor de sources pour l'histoire ottomane, rassemblé à force de peines, de temps et d'argent, ne sera pas dispersé après ma mort, qu'il sera au contraire conservé, mis à la disposition du public, pour être un témoignage de ma scrupuleuse exactitude dans la composition de cet ouvrage (1). La chronologie et la topographie doivent former le cadre de tout tableau historique. A chaque page le lecteur aura sous les yeux l'époque des événements, et le lieu où ils se sont passés.

Sans la chronologie et la géographie, l'histoire marche en aveugle. Ainsi cheminent les écrivains précédents de l'histoire turque : c'est ce qui est prouvé dans beaucoup de cas par les historiens ottomans; dans beaucoup d'autres, l'inexactitude de ces derniers ressort évidemment de leur comparaison avec les Byzantins ou d'autres contemporains dignes de foi. Sans les travaux chronologiques et géographiques du bibliographe fameux connu sous le nom de Katib-Tschelebi ou Hadschi-Chalfa, l'écrivain qui entreprendrait cette histoire s'avancerait le plus souvent dans les ténèbres. Beaucoup de documents géographiques sont donnés dans le texte; un plus grand nombre se trouve dans les notes et éclaircissements. Les rectifications les plus importantes, d'après les découvertes les plus modernes, sont données dans une petite carte annexée à chaque volume. Les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, sa Géographie d'Asie et de Rumilie, sont les seuls ouvrages turcs qui puissent servir de guides pour les lieux et les dates; mais jusqu'ici les historiens européens n'en ont point fait usage. Ils peuvent s'excuser sur leur ignorance de la langue ou le manque de traduction; mais ce qu'on ne peut leur pardonner, c'est que nul d'entre eux n'ait consulté sérieusement et avec un esprit de critique les Byzantins imprimés et publiés, ces historiens impartiaux de toute l'époque qui embrasse les sept derniers empereurs byzantins et les sept premiers sultans leurs contemporains. Plusieurs même ont plus d'une fois prouvé qu'ils ignoraient leur existence.

Qui croirait que Cantemir et Petit de Lacroix, qui, jusqu'ici, ont passé en Europe pour les meilleurs historiens des Ottomans, n'ont consulté que le seul Chalcondylas, et qu'ils ont négligé tous les autres écrivains de Byzance ses contemporains? Qui croirait que le premier ne sait rien du siége de Constantinople par Murad II? que la prise de Thessalonique par le même sultan est restée inconnue au second, quoique Ducas, Phranze, et Chalcondylas lui-même, en parlent, quoique les Byzantins Joannes Canano et Anagnosta aient laissé des ouvrages spéciaux sur ces deux événements? Qui croirait que Cantemir et Petit de Lacroix, quoique tous deux orientalistes, ont défiguré les vrais noms orientaux jusqu'à les rendre méconnaissables? que le premier, en particulier, a entassé une multitude d'erreurs philologiques, qui dénotent la plus grande ignorance des principes fondamentaux de l'arabe, du persan et du turc? Qui croirait enfin que Gibbon, l'unique écrivain classique sur les premières époques de l'histoire ottomane, qui joint à la connaissance la plus étendue des sources le plus haut esprit de critique historique et le plus grand art de style au jugement le plus sain, mérite plusieurs fois les reproches de légèreté et de négligence, reproches qu'il aurait pu éviter par une étude superficielle des Byzantins?

Je serai plus d'une fois obligé dans le cours de cette histoire, et surtout dans la première époque, de corriger les fautes philologiques, chronologiques et géographiques des écrivains européens, mes devanciers, afin que mon silence ne semble pas les autoriser, ou de peur d'occasionner ainsi la propagation des erreurs. Ce travail ingrat sera surtout nécessaire pour les neuf Byzantins (1) qui ont traité toute la première période et le commencement de la suivante en

---

(1) Le vœu de M. de Hammer a été devancé; l'empereur d'Autriche a fait l'acquisition de cette collection d'ouvrages originaux. (*Note du traducteur.*)

(1) 1° Pachymères, 2° Nicephorus Gregoras, 3° Joannes Cantacuzène, 4° Ducas, 5° Chronicon Breve, 6° Joannes Canano, 7° Joannes Anagnosta, 8° Laonicus Chalcondylas, 9° Georgias Phranza, Chronicon.

contemporains et surtout en écrivains de bonne foi, mais qui ne sont cependant pas toujours dignes de croyance à cause de leurs préjugés et de leur ignorance des langues et des faits. Ils méritent qu'on relève leurs inexactitudes, ou qu'on leur rende justice en redressant les erreurs de leurs copistes, éditeurs ou traducteurs.

Bien des historiens européens qui ont écrit plus tard sur l'empire ottoman sont rarement dignes d'un tel travail, et encore moins ces nombreux auteurs qui, à chaque guerre des Turcs, ont inondé l'Europe de leurs futiles écrits. C'est pour cette raison qu'en avançant il y aura beaucoup moins de matériaux historiques à déblayer, et le lecteur devenant plus familier avec les noms et les choses, l'auteur se débarrassera d'une masse de notes et d'éclaircissements nécessaires dans les commencements. Les lecteurs qui voudraient s'épargner la peine de les examiner peuvent aussi facilement omettre la lecture de tout le premier livre, qui traite des temps primitifs de l'histoire des Turcs, et donne ensuite un léger aperçu de l'empire seldschukide de l'Asie Mineure, sur les ruines duquel s'est élevé l'empire ottoman. Toutefois, cet aperçu, l'historien ne pouvait se dispenser de le donner comme une *introduction* à l'histoire ottomane.

Outre les sources pour la plupart dérobées aux regards du public, l'auteur a pu encore en consulter d'autres où personne n'avait puisé : ce sont les archives d'État depuis les premiers temps où l'empire ottoman influait puissamment sur les nations voisines par ses rapports hostiles ou pacifiques, jusqu'à nos jours, où, faible et à demi renversé, il se soutint à peine et grâce à la longanimité de ces mêmes nations. De toutes les puissances européennes, il en est deux seulement dont l'histoire est tout d'abord étroitement unie à celle de l'empire ottoman : ce sont *Venise* et l'*Autriche*. Il n'en est aucune contre laquelle les Turcs aient entrepris tant de guerres, avec lesquelles ils aient conclu autant d'armistices et de traités; aussi les archives de l'Autriche et de Venise sont bien plus importantes pour l'histoire que celles des autres puissances européennes, et offrent la mine la plus féconde. Les autres nations n'ont eu avec les Turcs que des rapports plus tardifs, plus éloignés et plus faibles. Pour mieux écrire l'histoire spéciale des relations diplomatiques de l'Autriche avec la Porte, j'ai obtenu sans difficulté la communication de tous les rapports des ambassadeurs vénitiens et autrichiens, de tous les traités de paix, des pièces de la chancellerie secrète de la cour et de l'État et des archives de l'État, de la cour et de la maison impériale, où sont conservées les anciennes archives de l'Empire, de la Hongrie et de Venise. J'ai aussi consulté les archives du conseil de guerre. Enfin, j'ai entièrement parcouru l'an passé, dans les archives de Venise, les plus anciens traités conclus entre cette ville, les empereurs byzantins et les sultans ottomans.

Possédant les sources et les secours nécessaires, habitué dès longtemps par mes études, mes voyages et mes occupations aux mœurs de l'Orient et, en particulier, à celles des Ottomans, consacré dès ma jeunesse aux relations politiques et scientifiques de l'Autriche et de la Turquie, je trouvai encore, outre ma vocation à écrire cette histoire, vocation qu'avait réveillée en moi Jean de Müller, je trouvai, dis-je, de nouveaux moyens d'exécution dans mes fonctions d'interprète de cour ; car, des documents tirés des sources ottomanes, les plus importants ont été envoyés à Vienne par des ambassadeurs impériaux ou des officiers d'ambassade (Veranzius, Leupolsdorf, Busbek), ou traduits par des interprètes impériaux (Gaultier Spiegel, Bratutti); et la base de toutes les connaissances européennes, relativement à cette histoire, a été mise au jour sur l'ordre de l'empereur Ferdinand Ier par son interprète.

Maintenant, j'oserai dire quelques mots sur l'esprit qui m'a dirigé et qui, au reste, doit encore mieux ressortir de la lecture de mon ouvrage. J'ai écrit sous le sentiment profond d'une Providence éternelle et juste, dont l'action plane sur le chaos de l'histoire sans que l'homme sache d'où il vient ni où il va. J'ai pris la plume sans partialité pour les personnes ou pour les peuples, pour les nations ou les religions; mais avec amour pour tout ce qui est grand et beau, avec haine pour tout ce qui est mal; sans animosité pour les Grecs ou contre les Turcs, sans prédilection pour les musulmans et les chrétiens, mais avec amour pour la force régulière, pour un gouvernement bien ordonné, pour les devoirs de la justice, pour les établissements publics et philanthropiques, pour l'avancement des sciences; avec haine enfin pour la révolte, l'oppression, la cruauté ou la tyrannie.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE PREMIER.

ORIGINE ET PAYS DES TURCS. — HISTOIRE DES OGHUSES ET DES TURKMANS, DES SELDSCHUKS DE PERSE ET DE RUM.

Bien antique est le peuple turc, d'où est sortie la branche aujourd'hui dominante des Ottomans. Turc, auquel ils rapportent eux-mêmes leur origine, est, selon toutes les apparences, le Targétaos d'Hérodote (1) et le Togharma (2) de l'Écriture. Le nom des Turcs fut pris par des nations différentes, dont quelques-unes même leur étaient entièrement opposées. Les historiens de la Tatarie et de la Mongolie croyaient ennoblir (3) leur nation en la faisant descendre de Turc, fils de Japhet, au septième degré, par Tatar et Mongol qu'ils supposent frères, tandis que les Ottomans, les véritables Turcs, se croient aujourd'hui avilis par cette dénomination, parce qu'ils désignent ainsi des hordes vagabondes et des peuples barbares, comme autrefois les Grecs et les Romains les comprenaient sous le nom générique de *Scythes*. Au reste, Pline et Pomponius Méla connaissaient déjà de nom les Turcs (4). Les Byzantins les nommaient tantôt Perses, tantôt Ungres, sans y être autorisés par la moindre affinité ni des Perses avec des Turcs, ni des Ungres avec les Perses. Chalcondylas ne sait s'il doit faire descendre les Turcs des Scythes ou des Parthes. Phranze adopte la tradition romanesque si flatteuse pour la vanité des Grecs dégénérés, d'après laquelle la race dominante des Ottomans viendrait d'Isaac Comnène. Le prince, doublement apostat, ayant abjuré sa foi et renié sa patrie, grâce à sa connaissance parfaite de l'arabe, se serait acquis l'affection des Perses, c'est-à-dire des Turcs (bien que ceux-ci ne fussent pas Perses et qu'ils ne parlassent pas arabe); traducteur en arabe de la plupart des nouvelles romaines et grecques, il aurait été honoré comme un second Mohammed (1), et marié à la fille de l'émir (des seldschuks), il aurait engendré Suleiman père d'Ertoghrul, père d'Osman. D'autres historiens, non byzantins, ont imaginé, pour les Turcs, une origine troyenne, et les font descendre en droite ligne de Teucer et d'Hector (2). Paolo Giovio, auteur de l'histoire de Charles-Quint, le premier qui ait appris quelque chose aux modernes sur l'histoire et l'organisation militaire des Ottomans, ne doute pas qu'ils ne soient des Tatares du Wolga (3); enfin, tout récemment encore, on a fait dériver le mot turc du nom du fleuve Terek.

(1) Hérodote, IV, 5.

(2) Genèse, X, 3.

(3) Histoire généalogique des Tatares, par Abulghasi et Rémusat; Recherches sur les langues tatares, p. 325.

(4) Turcæque vastas sylvas occupant, lib. Ier, fin.

(1) Chrauz, I, 20.

(2) Æneas Sylvius, Leonardus Chiensis, et d'autres.

(3) Commentarii delle cose dei Turchi di Paolo Giovio, chap. I.

Ces recherches sur le berceau d'un peuple, si elles ne sont pas toujours satisfaisantes, sont moins frappées de stérilité que les efforts tentés pour remonter à sa source primitive. Les Turcs, que les Chinois nomment Tuku, descendirent (1) de l'Altaï (Altun-Tagh), c'est-à-dire Mont-d'Or, l'Ektagh des Byzantins, et cette vaste étendue de steppes de la Haute-Asie, bornée au levant par le Chatai, ou la Chine septentrionale, au couchant par le lac Aral et le pays de Chuaresm, au nord par la Sibérie, et au midi par le Thibet et le pays au delà de l'Oxus, ou la grande Bucharie, porte le nom de Turkistan (2). C'est un pays renommé dès longtemps par la fertilité de ses pâturages, par le musc de Taras (3), par les arcs de Tschatsch (4), par la nature de ses chevaux et les mœurs de ses habitants, dont les belles proportions et la rapacité sont passées en proverbe dans tout l'Orient. Des poëtes persans célébrèrent dans leurs chants les filles de ces contrés, qu'ils appellent les idoles de Tschigel (l'une des premières villes du Turkistan, dont les habitants adoraient Canope, Orion et la grande Ourse, et qui se mariaient avec leurs sœurs et leurs filles); ces poëtes chantent leurs maîtresses, belles comme les femmes de Ghatfar (5), Choten (6), Farchar (7), et d'Iaghma (8) (villes célèbres du Turkistan), qui ravissent le repos, ainsi que les Turcs rapaces enlèvent les mets des festins. Les anciens Perses, qui appelaient leur propre pays Iran, et tout le reste de la terre Aniran, c'est-à-dire non iran, désignaient particulièrement les contrées orientales au delà de l'Oxus, c'est-à-dire le Turkistan d'aujourd'hui, par le nom de Turan; celui de Turaniens, c'est-à-dire des Turcs, était un nom générique comme celui de Scythes, qui signifiait rudesse et barbarie par opposition à culture et civilisation. Le mot Turan finit par se transformer en tyran dans la bouche des Grecs, et même aujourd'hui, chez les Ottomans, turc est synonyme de barbare.

Les Uigurs (Turcs de l'Orient), répandus de Karakurum à Turfan, furent confondus (1) par les premiers historiens et les géographes avec les Uigurs de Sibérie des Byzantins, comme les Hunnius avec les Huns. La langue des Uigurs est le turc le plus ancien et le plus pur; on l'appela dans la suite dschagataien, de Dschagatai, fils de Dschengis-Chan, dominateur de ces contrées, dont les habitants reçurent ensuite le nom d'Usbegs, à cause d'Usbeg-Chan. La langue uigure ou dschagataienne, que les Ottomans appellent aussi vieux turc, est la sœur aînée de la ghésienne ou turcomane qui, dans la suite, se forma comme celle des Seldschuks et des Ottomans, et qui est la nouvelle langue turque d'aujourd'hui.

A la fin du XVe siècle, époque où la langue ottomane commença de marcher dans les voies du perfectionnement, l'idiome dschagataien avait atteint déjà le dernier degré de sa formation, point où elle est restée depuis, tandis que la langue ottomane a toujours suivi un mouvement progressif.

Il était nécessaire d'entrer dans ces détails sur les Uigurs d'Orient et les Usbegs, parce que ceux-ci, quoique séparés par toute l'étendue de la Perse de leurs frères de l'Occident (les Ottomans), sont néanmoins toujours restés jusqu'aujourd'hui en relations politiques et en alliance avec eux contre leurs ennemis communs et naturels les Persans.

Nous allons maintenant nous occuper de l'histoire la plus ancienne des Turcs, d'après leurs propres traditions qui, si elles ne présentent pas le caractère de vérité historique, méritent néanmoins d'être mentionnées.

D'après une antique légende turque, dont on aperçoit même des traces dans les récits d'Hérodote (2) sur l'origine des Scythes, vivait, dans

(1) Asia polyglotta, p. 219. Klaproth, Géographie de Ritter, t. I, p. 532; Berlin 1817, et t. II, p. 592.

(2) Dschihannuma, p. 366.

(3) Burhani-Katii, édition de Constantinople, p. 604.

(4) Tschatsch est la même ville que Teschlend. Le Dictionnaire perse, Ferheng schuuri de Tschigil, t. I, p. 384, et Dschihannuma, p. 367.

(5) Ferheng schuuri, t. II, p. 179.

(6) Histoire de la ville de Khotan, tirée des Annales de la Chine, et traduite du chinois par M. Abel Rémusat, à Paris, et les annonces dans le Journal asiatique, t. XVIII, p. 293.

(7) Burhani-Katii, p. 243.

(8) Dans le même auteur, p. [illegible]

(1) Asia polyglotta, et Recherches sur les langues tatares, par Abel Rémusat; Paris, 1820, XLVI.

(2) Les trois fils de Targitaos, dans Hérodote [IV, 5], sont Lepoxain, Arpoxain et Kolaxain [Koloxain]. La terminaison *oxain* commune à ces trois noms paraît n'être autre chose qu'Oghus ou Oghus-Chan.

les époques primitives, un certain Oghus-Chan, fils de Kara-Chan qui fonda la puissance et la civilisation des Turcs par ses conquêtes et par des lois; il était contemporain d'Abraham (1), et comme fondateur de domination, il a beaucoup de ressemblance avec le Dejocès de Mèdes (le Dschemschid des histoires orientales) (2). Son abandon du culte des idoles de son père et sa vocation à une religion plus relevée et plus pure amenèrent une guerre civile et religieuse qui dura soixante-dix ans. De Karakum, où son père Kara-Chan passait l'hiver, tandis qu'il se tenait l'été entre les montagnes Urtag et Kurtag (3), Oghus marcha vers le sud, et fixa sa résidence à Jassi (4), l'une des villes les plus célèbres du Turkistan comme siége de l'ancienne et de la nouvelle domination turque, du culte religieux ancien et nouveau; comme résidence d'Oghus-Chan à des époques reculées, et du chan des Usbegs dans les temps plus récents, comme le berceau et l'école de Chodscha-Ahmed, un des plus grands scheichs de l'ordre des Nakschbendis (5). Oghus ayant vaincu son père, soumit à son empire tout le Turkistan (6) depuis Artelas et Sirem jusqu'à Buchara. La tradition lui donne six fils, les chans du jour, de la lune, de l'étoile, du ciel, de la montagne et de la mer.

Oghus, chasseur, comme Nimrod, chef d'un peuple nomade et chasseur, envoya un jour ses fils à la chasse, comme à la recherche de leur destinée future. Ils lui rapportèrent un arc et trois flèches qu'ils avaient trouvés. Le père donna l'arc aux trois aînés et les trois flèches aux trois plus jeunes de ses fils; ceux-ci en prirent chacun une, mais les premiers rompirent l'arc en trois morceaux et conservèrent chacun une pièce. Pour cela, Oghus appela les derniers Utschok, *trois flèches*, et les aînés Bosuk, *destructeurs* (1); il confia à ceux-là *l'aile gauche* de son armée, et à ceux-ci *la droite*, donnant ainsi la préférence (2) aux destructeurs.

Après sa mort ils se partagèrent les contrées de l'est et celles du couchant du grand empire d'Oghus; les *trois flèches*, ou chefs de l'aile gauche, furent les Turcs de l'Orient; les *destructeurs*, ou les chefs de l'aile droite, ceux de l'Occident. A chacun de ces six héritiers d'Oghus-Chan, la légende donne quatre fils qui devinrent les chefs des vingt-quatre tribus turques.

La foi dans certaines traditions adoptées sans examen dans les époques primitives, et plus tard révoquées en doute par la critique, est souvent, dans les temps modernes, confirmée par l'histoire; de sorte que ce qui, dans la tradition, est faux quant au fond, se trouve vérifié quant à la forme, et réciproquement. Les mœurs d'un peuple originairement chasseur ont dû laisser de longues traces à la cour des sultans, et la division primitive en *aile droite* et *aile gauche*, faite par Oghus, se présente comme la base fondamentale du ban et arrière-ban des Turcs, des Mongols et des Tatares; de plus, le nombre *quatre* (par allusion aux quatre enfants qu'eut chacun des fils d'Oghus) est venu partout s'implanter, pour ainsi dire, dans l'ingénieuse organisation des États ottomans. C'est ainsi que les chefs des vingt-quatre tribus turques se sont conservés dans les vingt-quatre begs des Mameluks boharites et tscherkesses, jusqu'à leur destruction récente. Dans la suite de cette histoire, nous aurons plus d'une fois occasion de revenir sur ce point.

Quittant les trois chans de l'aile gauche et les descendants des trois flèches qui marchèrent à

(1) L'histoire que Neschri écrivit sur Oghus-Chan, dans la première division de son Dschihannuma.

(2) On peut voir la preuve de cette identité dans les Annales littéraires de Vienne, dix-neuvième vol., p. 14 et suiv.

(3) Selon Dschihannuma, p. 369, Urtag était le jour d'été, Kurtag était celui d'hiver des Oghuses. Les deux noms de ces montagnes, comme presque tous les autres dans la traduction française de l'histoire d'Abulghasi, ont été changés par une fausse prononciation; on en a fait Artag et Kartag, la dernière (montagne de neige, kar signifie neige) serait un singulier choix pour passer l'hiver. Histoire généal., p. 30.

(4) Jassi, sous le cent-unième degré de longitude, quarante-troisième de latitude, capitale du Turkistan, autrefois la résidence des chans Usbegs. Dischihannuma, p. 367, ligne neuvième.

(5) Les biographies des scheichs Nakschbendi, Reschhat-Ainul-Hajat (gouttes de la source de la vie), parues à Constantinople, an de l'hégire 1236 [1820], donnent des renseignements détaillés sur ce scheich fameux.

(6) Dschihannuma, p. 360, ligne 5; Histoire généal., p. 57; Dschihannuma, p. 390, lig. 19, et Neschri.

(1) Histoire généal., p. 62; Dschihannuma, p. 370, lig. 23 et 24.

(2) Même page, lig. 23.

l'Orient, et sortant de notre cercle, nous allons suivre les descendants des trois chans de l'aile droite ou *destructeurs*. Ceux-ci s'établirent d'abord dans le Turkistan, d'où ils firent une invasion dans le pays situé entre le Sihun et le Dschihun (1) (l'Iaxarte et l'Oxus), et, enfin, franchissant ces dernières limites, ils s'avancèrent en conquérants et en dominateurs jusqu'au Bosphore et au Danube. Les plus anciens historiens de la race des Oghuses, des Seldschuks et des Ottomans font descendre leurs souverains directement des trois chans de l'aile droite : les Oghuses viennent du chan de la montagne (ils habitaient un pays montagneux); les Seldschuks, du chan de la mer (la Méditerranée bornait leur empire); les Ottomans, du chan du ciel.

Avant de nous occuper exclusivement de ces derniers, il sera utile de faire mention des diverses branches de cette race et de leurs devanciers, puisqu'en effet l'empire des Ottomans s'est élevé sur les ruines de celui des Seldschuks. Nous dirons donc d'abord quelques mots des Oghuses; puis nous nous étendrons avec d'autant plus de détails sur les derniers Seldschuks, que l'histoire de leur chute est plus intimement liée à l'élévation des Ottomans.

Les Oghuses dominaient dans le Turkistan et dans la contrée située entre l'Iaxarte et l'Oxus, fréquemment enveloppée dans les guerres avec les chosroes de Perse et les chalifes (2) d'Arabie. Ce ne fut que trois cent cinquante ans après Mohammed que Salur, descendant de Tak-Chan (seigneur de la montagne), embrassa l'islam avec deux mille familles. Il porta depuis le nom de Tschanak ou Kara-Chan, et la partie de son peuple qui avait adopté sa doctrine prit celui de Turkmans (3), pour se distinguer des Turcs encore mécréants. Après leur émigration, ils allèrent s'établir, les uns dans l'Arménie occidentale, d'autres sur les bords orientaux de la mer Caspienne : de là les Turcomans orientaux et occidentaux. La contrée qu'ils occupèrent se nomme encore aujourd'hui Turcomanie (4).

Musa, fils de Tschanak-Chan, rassembla près de lui des savants, éleva des mosquées, des cloîtres et des écoles; et Boghra-Chan-Harun, fils de Suleiman, successeur et oncle de Musa, recula les bornes de sa domination vers l'orient, au delà de Kaschghar et de Balasghun, jusqu'aux frontières de Sina, et conquit sur la dynastie persane de Saman le pays de Bucharie. Après lui, Ahmed-Chan-Ben-Ebu-Nasser-Ben-Ali imposa par la force des armes l'islam à la partie non convertie des Turcs. Son frère Arslan-Chan-Abul-Mossaffir-Ben-Ali, qui changea son nom démesuré contre celui de *Scherfeddewlet* (noblesse d'empire), conquit tout le pays au delà de l'Oxus. A sa mort, Kadr-Chan-Jusuf, fils de Boghra-Chan, se rendit célèbre par ses libéralités envers les Turcs qui se livraient à la lecture du Koran. Son fils Kara-Chan-Omar, ayant été fait prisonnier par son frère Mahmud, fut empoisonné avec lui, et le pays passa sous la domination de Toghmadsch-Chan de Samarcand [1031]. Le fils de celui-ci (Schemsul-Mulk-Ben-Ilik-Chan-Ben-Toghmadsch) s'unit par un double lien à la famille Seldschuk, dont la puissance allait toujours croissant, en épousant la fille d'Alparslan, et en donnant sa sœur Turkan au sultan Melek-Schah [1069].

Les fils de Seldschuk, puissante branche turque sortie du fils d'Oghus, chan de la mer, se fixèrent, vers la fin du dixième siècle de l'ère chrétienne, près de la Bucharie où régnait (1) Boghra Khan. Trente ans plus tard [1034], Mahmud, le grand dominateur de Ghasna, le conquérant des Indes, les conduisit par delà l'Oxus dans le Chorasan (2). Sebektegin, père de Mahmud, qui, d'abord esclave turc d'un général au service d'une famille persane régnante (Saman), fut installé comme gouverneur de Ghasna, s'empara bientôt du pouvoir absolu de tout le pays, comme avaient fait, dans les deux siècles précédents, les esclaves turcs Tulun et

(1) Neschri, et Dschihannuma, p. 370, lig. 26 et 27, selon Mirchond.

(2) Neschri.

(3) Neschri explique ce nom comme composé de turc et iman, c'est-à-dire croyant.

(4) La note de l'Histoire généal. s'étend fort au long sur les lieux qu'habitaient les Turkmans orientaux et occidentaux, p. 535-538. Déguignes fait remarquer que ces Turcomans sont les Oghuses qui firent plus tard des invasions dans la Syrie ; Histoire généal. des Huns, liv. x, p. 190.

(1) Déguignes, Tables chronologiques, p. 241.

(2) Déguignes, Histoire généal. des Huns, liv. x, p. 188.

Achschid (1) institués aussi gouverneurs pour les chalifes en Égypte. Ces Turcs furent les premiers qui, du milieu de la garde du corps placée autour du souverain, s'élancèrent sur le trône qu'ils étaient chargés de défendre, et changèrent leur titre d'esclaves contre celui de rois; Mahmud substitua à la dénomination de roi celle de sultan (2), jusqu'alors inusitée. Le pouvoir suprême resta à peine cent cinquante ans dans sa famille; elle dut s'abaisser devant la race Seldschuk, qui, appelée d'abord par Mahmud au delà de l'Oxus, tint pendant trois siècles sa main puissante étendue sur tout le pays situé entre la mer Caspienne et la Méditerranée; et cette main, au moyen des cinq dynasties seldschukides, saisit successivement les contrées de Fars, de Kerman, de Damas, d'Alep et de Rum ou Asie Mineure.

Toghrulbeg, petit-fils de Seldschuk, arracha les rênes du pouvoir placées par les chalifes dans les mains débiles de la famille persane Buje; puis, appelé par le chalife Kaimbiemrillah pour lui porter secours, il vengea les affronts faits au faible souverain par l'exécution de Besasiri (3), esclave révolté. Toghrul reçut des mains du chalife la dignité, avec le pouvoir réel d'Emirolumera (prince des princes) dans la vaste étendue du chalifat, titre le plus élevé dont, avant lui, eussent été revêtus les chefs de la famille Buje. La cérémonie de l'investiture se fit en grande pompe, le chalife assis sur son trône, derrière un voile noir, et couvert du manteau noir de Mohammed (al Borda), tenait à la main, pour sceptre, le bâton du prophète. Toghrul, après avoir baisé la terre, se tint quelque temps debout, puis s'assit sur un autre trône à côté du chalife; après la lecture du diplôme qui l'instituait représentant absolu du chalife, chef suprême de tous les pays que Dieu lui avait confiés, et gouverneur de tous les Moslims, on le revêtit successivement de sept costumes d'honneur; on lui offrit en présent sept esclaves provenant de sept royaumes; sur sa tête, déjà couverte d'un voile d'or parfumé de musc, on posa deux bandeaux (pour représenter deux couronnes, de Perse et d'Arabie); ensuite il baisa deux fois la main du chalife; on lui ceignit deux épées, comme au dominateur de l'Orient et de l'Occident; puis on le proclama comme tel en public.

Toghrul donna sa sœur en mariage au chalife, et lui-même, après de longues négociations, finit par obtenir celle du chalife pour épouse; mais à la pompe extraordinaire avec laquelle on célébra les noces (1) succéda bientôt une autre pompe, celle des funérailles du vieux fiancé (2). Sa place sur le trône fut occupée par son neveu, Alparslan (robuste lion). Celui-ci, à la tête de la cavalerie turque, passa l'Euphrate et entra dans Césarée, capitale de la Cappadoce, où l'avaient attiré la renommée et les richesses de l'église de Saint-Bazile; il enleva les portes enrichies de perles du reliquaire (3). Il conquit l'Arménie et la Georgie, et s'avança jusque dans le cœur de la Phrygie contre l'empereur byzantin, Romanus Diogènes, dans l'armée duquel une horde moldave d'origine turque (les Uzes) combattait contre Alparslan, dont le prince des Oghuses avait épousé la fille (4).

L'empereur, après trois campagnes difficiles, parvint à rejeter les Turcs au delà de l'Euphrate et à reconquérir Malaskerd, forteresse limitrophe située entre Erserum et Wan. Alparslan accourut lui-même en toute hâte avec quarante mille chevaux pour défendre ses États, que l'empereur menaçait à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. La supériorité numérique des impériaux fut affaiblie par l'indocilité d'une troupe de mercenaires francs placés sous les ordres d'Ursel ou Russel Balliot, parent ou chef de la race des rois d'Écosse, et aussi par la défection des Uzes, qui passèrent du côté d'Alparslan. Toutefois l'orgueil de l'empereur en fut si peu humilié, qu'il réclama pour gage de la paix la remise entre ses mains de la ville de Rey, résidence du sultan (5). Alparslan se prépara au

(1) La dynastie de Beni-Tulun commença en l'an 254 [868], et finit en 292 [904]; celle de Beni-Akschid commença en 323 [934] et finit en 357 [967].

(2) Déguignes, Histoire généal. des Huns, t. I, p. 239.

(3) Dans Déguignes on lit Nassassari, faute du copiste.

(1) La description en a été faite par Mirchond, et se trouve insérée dans l'Annuaire de Vienne de l'an 1822, p. 529.

(2) Il mourut âgé de soixante-quinze ans, Nochbetet Téwarich.

(3) Gibbon, selon les Byzantins, liv. LVII.

(4) Neschri.

(5) Déguignes, Histoire des Huns, X, p. 209.

combat; il retroussa de sa propre main la queue de son cheval, changea ses flèches et son arc contre une massue et une épée, se revêtit d'un habit blanc, se parfuma de musc, et jura que, s'il succombait, le champ du combat serait son tombeau. Il triompha : l'empereur baisa la terre comme prisonnier du sultan qui, dit-on, lui posa le pied sur la tête (1). C'est ainsi que huit siècles auparavant l'empereur persan Schabur avait traité Valérien (2), empereur romain, et trois cent trente ans plus tard, le tatare Chan-Timur foula sous ses pieds le sultan ottoman Bajesid. Au moyen d'une rançon de 1,000,000 et d'un tribut annuel de 160,000 livres d'or, Romanus Diogènes recouvra la liberté; mais, à peine rentré dans ses États, il fut outragé par ses sujets révoltés, renfermé, dépouillé du diadème, et mis à mort. Les jours d'Alparslan furent abrégés par le poignard d'un assassin, Jusuf, chuaresmien commandant de la forteresse de Bersem. Sur le tombeau des Seldschuks à Merwe dans le Chorasan, on lit l'inscription suivante : « Vous qui « avez connu la grandeur d'Alparslan élevée jus- « qu'aux cieux, contemplez-la ici ensevelie sous « la poussière (3). »

Le bien le plus précieux qu'Alparslan transmit avec son empire à son fils Melek-Schah, le plus grand des souverains seldschuks, fut le plus grand de tous les grands vesirs, Nisamul-Mulk. Déjà sous le règne de Toghrul, de Sandschar et d'Alparslan, ce ministre avait dirigé pendant trente années avec un pouvoir illimité les affaires du vaste empire des Seldschuks, qui, d'un côté, s'étendait de la mer Caspienne à la Méditerranée, et, de l'autre, du pays des Chasares à la pointe de l'Yemen. Melek-Schah parcourut (4) douze fois son vaste empire d'un bout à l'autre pendant un règne de vingt ans. A Isfahan, Nischabur, Merwe, Balch, Hérat, Moszul, Basra et Bagdad, s'élevèrent de nombreuses écoles et académies fondées par Nisamul-Mulk, richement dotées par lui. La plus célèbre, celle de Bagdad, nommée Nisamie (1), du nom de son fondateur, servit de modèle à toutes les hautes écoles de l'islam. Nisamul-Mulk avait été le condisciple de Hasan Ssabah, fondateur de la secte des *assassins*. Il opposa pendant très-longtemps l'énergie de son caractère et tout le pouvoir de sa haute position à l'alliance destructive de l'incrédulité et du poignard. Mais sur la fin de sa carrière, ayant perdu les faveurs du sultan Melek-Schah, il tomba sous le fer des assassins (2). Son nom est passé à la postérité comme celui du plus grand des vesirs. Melek-Schah fut célébré comme le plus grand des princes Seldschuks, le fondateur d'une ère nouvelle (l'ère dschelalide), le protecteur des savants et surtout des poëtes. Il rivalisa de libéralités envers les poëtes avec Chisr-Chan (3), fils de Toghmadsch, frère et successeur d'Ilik-Chan, souverain Oghuse des contrées transoxianes, et dont la sœur (Turkan) était son épouse. Melek-Schah avait aussi recherché la main d'une princesse Comnène que l'empereur Alexis lui avait refusée; de son côté, Melek accorda sa fille au chalife Moktadi, mais sous la condition rigoureuse, en Orient surtout, qu'il renoncerait à toutes ses autres femmes, ainsi qu'à ses concubines, pour vivre uniquement avec sa nouvelle épouse. Dix-huit ans avant sa mort, Melek-Schah avait abandonné à son cousin Suleiman, arrière-petit-fils de Seldschuk, la domination de tous les pays situés au delà d'Antioche, c'est-à-dire le pays de Rum ou Asie Mineure. Nous devrions, suivant l'ordre logique, passer de suite à l'histoire de celui-ci; mais il faut, pour la clarté et l'intelligence, qu'après avoir fait connaître les trois premiers souverains des Seldschuks persans, (Toghrulbeg, Alparslan, et Melek-Schah), nous disions quelques mots de leurs trois successeurs immédiats, Barkjarok, Mohammed-Schah et Sandschar, avec lequel s'éteignit la grandeur des Seldschuks de Perse.

Melek-Schah laissa quatre fils : Barkjarok,

---

(1) Jean Scylitzes et Constantin Manassès rapportent ce fait, que Nicéphore Bryenniuset Zonaras passent sous silence.

(2) Gibbon, chap. x.

(3) Déguignes, Histoire généal. des Huns, liv. x, p. 203.

(4) Nochbetet-Tewarich, Mirchond, Lari.

(1) Nochbetet-Tewarich et Déguignes, Histoire généal. des Huns, p. 204 : Nisamul-Mulk est aussi auteur d'une histoire et d'un miroir des princes.

(2) Histoire des assassins, p. 95.

(3) Æchisr-Chan est le même que d'Herbelot nomme Kheder-Khan (p. 107), et dont Gibbon met en doute l'existence contemporaine avec Melek-Schah.

Sandschar, Mohammed et Mahmud. Leur mère (Turkan-Chatun), dont les intrigues avaient déjà renversé le grand Nisamul-Mulk, voulait élever sur le trône, au préjudice de l'aîné, le plus jeune de ses fils. Elle y aurait peut-être réussi, si une maladie subite n'avait pas enlevé ce jeune prince, qui donnait les plus belles espérances.

Barkjarok, attaqué par deux de ses oncles, les vainquit. Il fit crever les yeux à l'un d'eux (Tekesch ou Tukusch), et le fit jeter dans une prison à Tatrik; l'autre, Tetesch ou Tutusch, se noya. Les serviteurs d'un troisième oncle (Arslan-Arghun-Ben-Alparslan), gouverneur du Chorasan et de Ghasna, mirent fin à sa tyrannie par une mort tragique.

Barkjarok remit le gouvernement de Chorasan à son frère Sandschar, et celui de Chuaresm à Mohammed-Ben-Nuschtegin-Ghardscha, fondateur de la dynastie des schah de Chuaresm (1). Attaqué par son frère Mohammed, Barkjarok fit avec lui un traité de paix d'après les conditions duquel il renonçait aux pays orientaux de l'empire (Aserbeidschan et Yrak), mais sous la condition que pendant tout le temps du règne de Sandschar dans le Chorasan, dans toutes les prières publiques on ne prononcerait jamais que le nom de Barkjarok. Le grand vesir Nisamul-Mulk avait laissé cinq fils: Asul-Mulk (honneur de l'empire), Siaul-Mulk (splendeur de l'empire), Moéjidul-Mulk (prospérité de l'empire), Fachrul-Mulk (gloire de l'empire). Ils succédèrent tous les cinq à leur père dans la charge de grand vesir. Le premier n'en exerça les fonctions que quelques jours, pendant lesquels il se rendit indigne par ses débauches d'occuper le poste élevé qui lui était confié; son frère et successeur, Moejidul-Mulk, coupable de trahison envers Barkjarok, en portant son frère Mohammed à la révolte, fut jeté dans les fers. Rentré en grâce et rappelé à la cour, il fut néanmoins quelque temps après décapité par la main du sultan lui-même. Fachrul-Mulk, l'aîné des fils du grand vesir, mérita par sa fidélité à son prince et sa foi religieuse de tomber frappé par le poignard des assassins, sous le gouvernement de Mohammed-Schah, frère et successeur de Barkjarok (1). Dans le long espace de mille ans, quatre fois seulement se renouvela l'exemple de plusieurs membres de la même famille exerçant successivement le souverain pouvoir en qualité de grand vesir. Ainsi, avant les fils de Nisamul-Mulk, on avait vu les Barmek, sous les Abassides; après eux on cite les Dschenderilis, enfin les Kœprilis, sous les Ottomans. Siaul-Mulk (splendeur de l'empire) troisième fils de Nisamul-Mulk, fut élevé au grand vesirat sous le règne de Mohammed-Schah qui, à la mort de son frère Barkjarok, avait réuni sous son pouvoir tous les États de la domination des Seldschuks persans, à l'exception du Chorasan où régnait son frère Sandschar. Siaul-Mulk ne succéda pas immédiatement à son frère Fachrul-Mulk, mais à un grand vesir d'une autre famille, Seadul-Mulk (bonheur de l'empire), qui, gagné par la secte des assassins, avait formé le complot d'empoisonner le sultan. Il fut découvert au moment de l'exécution et mis à mort avec ses complices. Les assassins tirèrent vengeance de cet échec par le meurtre de Siaul-Mulk. C'est alors que le sultan prit le parti de détruire quelques-unes de leurs forteresses dans l'Yrak (1). Ainsi Nisamul-Mulk et deux de ses fils, périrent par le poignard des assassins, victimes de leur fidélité. Le troisième, Moéjidul-Mulk, fut décapité par le sultan lui-même à cause de sa trahison; le quatrième, Asul-Mulk, ne dut son salut qu'à son incapacité absolue. Mohammed-Schah fit la guerre sacrée dans la Syrie contre les croisés, et dans les Indes contre les idolâtres. Il enleva à ces derniers une idole colossale qu'il fit placer comme seuil de la porte de l'académie d'Isfahan, voulant ainsi que le vrai croyant ne pût entrer dans le sanctuaire de la science qu'en foulant les idoles sous ses pieds. Ce prince, poëte lui-même, combla de faveurs et d'encouragements tous ceux qui s'occupaient de poésie, et prit le surnom de refuge du bonheur et du monde

Sandschar, fils de Melek-Schah, qui du vivant de Barkjarok et de Mohammed avait partagé avec eux les domaines des Seldschuks, réunit après leur mort sous son sceptre unique tout ce vaste empire, avec un trésor immense qui s'accrut encore par la conquête de Ghasna [1114]. Dans cette résidence de son oncle maternel

(1) Déguignes, Hist. généal. des Huns, liv. x, p. 226, 228-232.

(1) Lari s'étend très-longuement sur ces rapports hostiles de Mohammed-Schah avec les assassins, p. 516.

Urslan-Arghun-Ben-Alparslan, il avait saisi toutes les richesses accumulées par le sultan Mahmud, conquérant de l'Inde. Là se trouvaient cinq couronnes, chacune d'une valeur d'un million de ducats; seize trônes d'or et d'argent; treize cents bijoux d'or garnis de pierreries, et treize cents armures d'or et d'argent pour hommes et pour chevaux de bataille (1). D'après le partage de l'empire fait avec son frère, dans les prières publiques, Mohammed était appelé schah, et Sandschar, sultan des sultans. Durant le règne de Barkjarok et de Mohammed, Sandschar avait gouverné vingt années le Chorasan; après la mort du dernier, il monta sur le trône, qu'il occupa vingt-quatre ans, dernier grand dominateur des Seldschuks persans, depuis Kaschghar jusqu'à Antioche, de la mer Caspienne au détroit de Babolmandeb. La durée de son règne fut en rapport avec la vaste étendue de son empire et de sa puissance, mais ne le vit pas accompagné d'une fortune constante. Il soutint dix-neuf guerres, et triompha dix-sept fois de ses ennemis; mais, dans une campagne au delà de l'Oxus [1140], il fut défait par Kurchan, souverain de Karachatai, et ne lui échappa qu'à l'aide d'une prompte fuite, avec quelques-uns des siens, abandonnant son camp et son harem. Plus tard [1156], il fut vaincu et pris par ses sujets révoltés, les Ghuses (2).

Cette invasion des Oghuses dans le Chorasan est le second grand mouvement de translation opéré par ces peuples de l'est à l'ouest, dont les histoires moslimes font mention. Déjà il a été parlé de la première migration de quelques milliers de familles sous Kara-Chan, deux siècles auparavant; alors elles s'établirent sur les rives orientale et occidentale de la mer Caspienne, sous le nom de Turkmans. Cette fois ces tribus paraissent dans les historiens byzantins, appelées Ghuses ou Uses, dans la race desquels sont comptés aussi les Kumans (3), et les Petschenegues ou Kanglis (4). Les souverains du Karachatai se servirent de ces peuples comme de gardes des frontières contre les invasions à redouter du Sud, et leur donnèrent pour cela une solde annuelle. Arslan-Chan, prédécesseur de Kur-Chan, maître du Karachatai (la petite Bucharie), ayant rompu avec eux, non-seulement leur retira le subside annuel, mais encore enleva leurs femmes, pensant ainsi détruire cette souche indocile. Dépourvus de notions sur le monde par delà leurs steppes, ils saisirent des marchands que l'amour du gain avait conduits auprès d'eux, et les prirent pour guides vers un autre pays fertile. Les mains liées derrière le dos, les marchands montrèrent le chemin de Balasghun, où les fugitifs tremblèrent encore sous la main d'Arslan-Chan. Mais sous son successeur Kur-Chan, moyennant une pièce d'or par famille, il leur fut permis de s'étendre dans le Turkistan.

Kur-Chan, qui désirait établir de bons rapports avec Sandschar, maître du pays au delà de l'Oxus et du Chorasan, lui adressa une lettre pleine de déférence et de soumission. Sandschar lui répondit par une ambassade qui l'appelait à l'islam, et comme moyen de conversion, l'épître orgueilleuse du sultan menaçait Kur-Chan d'armées innombrables, dont les archers fendaient un cheveu avec leurs flèches. Kur-Chan fit arracher la barbe aux envoyés; puis, leur mettant dans une main cette outrageante dépouille, dans l'autre une aiguille : «Si vous ne pouvez, dit-il, partager ces poils de barbe avec une aiguille, comment fendrez-vous avec des flèches les cheveux qui sont encore plus fins?» La réponse plus sérieuse fut un armement formidable, puis la défaite de Sandschar, après laquelle les gouverneurs du Chuaresm et de Ghur, Itsif et Husein, commencèrent aussi à lever la tête avec des mouvements d'indépendance, et firent réciter les prières en leur nom, jusqu'à ce que Sandschar, rassemblant ses forces, sut courber à l'obéissance les gouverneurs rebelles, et les Ghuses qui s'étaient établis dans le Chorasan et dans les environs de Balch, où ils devaient se

(1) Dschenabi.

(2) Lari, Dschenabi, Mirchond.

(3) Suivant toute probabilité, il faut compter dans les races turques, outre les Kumans et les Petschenègues, aussi les Jazyges et les Jasses; car le nom de Jazyges et de Jasses indique visiblement leur ancienne demeure au delà de l'Oxus, dans l'ancienne ville de Jas.

(4) Quatremère, Recherches sur les langues tatares, p. 320, 321; Déguignes, Histoire généal. des Huns, x, p. 256. Dans Lari, p. 58, au lieu de Kangli, il y a Kareghli, ce qui probablement est une faute du copiste, comme Betscher au lieu de Betschnak.

tenir paisibles et tributaires. Ils étaient chargés de fournir la viande pour la cuisine du roi. Mais un jour ils tuèrent l'officier qui levait cet impôt avec trop de rigueur, et l'émir Kamadsch, gouverneur de Balch, qui voulut les forcer par les armes à expier ce crime, resta sur le champ de bataille avec son fils. Alors le sultan s'avança en personne avec 100,000 cavaliers. Les Ghuses lui envoyèrent d'abord des députés, pour s'excuser, implorer leur pardon, et offrirent cent esclaves du Chatai comme prix du sang de Kamadsch, et deux livres d'or pour chaque famille; mais tous les émirs ne s'étant pas accordés, des négociations on en vint aux armes, et le grand monarque des Seldschuks devint le prisonnier des Ghuses.

Par la défection des Uses, l'empereur de Byzance Romanus Diogènes était tombé entre les mains d'Alparslan; par la révolte des Ghuses, Sandschar, petit-fils d'Alparslan, se trouva leur captif. D'abord leurs émirs baisèrent la terre devant lui, et le traitèrent avec tout le respect dû au grand souverain qui naguère leur dictait des lois; mais ensuite, sur son refus inflexible de leur céder la contrée de Merw, où il résidait, ils en vinrent à des insultes, à des outrages. On imagina déjà sur lui la fable d'une cage de fer renouvelée plus tard au sujet de Bajesid. Les Ghuses se répandirent comme un torrent sur le Chorasan, dévastèrent Nischabur, brûlèrent les mosquées, massacrèrent les savants après leur avoir fait subir mille supplices, et voulurent par le fer et le feu ramener les Moslimes de l'islam au culte des idoles. Après une captivité de quatre ans, Sandschar leur échappa dans une chasse, et, favorisé par le seigneur de Termed, parvint à franchir l'Oxus. Comme bientôt après mourut le chef des Ghuses, ils se soumirent à l'autorité de Sandschar, avec lequel s'éteignit la grande domination seldschuke, en Perse [1157]. A cause de ses conquêtes, les peuples l'appelèrent un second Alexandre. Des rois revêtirent les dignités de sa cour; les sultans Kotbeddin et Itsis, l'un fils, l'autre petit-fils de ce Nuschtegin, auquel Barkjarok avait conféré le gouvernement de Chuaresm, remplirent successivement les fonctions d'échanson de Sandschar. Des poëtes et des savants distingués illustrèrent son règne. Enweri, le plus grand rhéteur des Perses (1), et Abdolwasi, furent ses panégyristes. Samachschari, fameux commentateur du Koran, et non moins célèbre philologue (2), et Nesefi, dont la dogmatique forme encore aujourd'hui la base de la doctrine des Sunnites (3), moururent tous deux dans l'année qui suivit la grande défaite subie devant les troupes de Char-Chan [1142-1143]. Hariri, connu depuis longtemps dans l'Occident comme en Orient, par le chef-d'œuvre de la rhétorique arabe, la makamat, dédia cet ouvrage à son protecteur Scherefeddin-Chaleb, grand vesir de Mohammed, fils de Melek-Schah, auquel Sandschar-Aserbeidschan avait confié le gouvernement d'Irak et de Fars.

Les descendants de Mohammed-Schah, fils de Melek-Schah, maître de l'Irak, les schah de Chuaresm, les princes des Ghurides, et les quatre branches des Atabegs, se partagèrent les débris de l'empire seldschuk de l'orient, tandis que s'élevait celui de l'ouest dans l'Asie Mineure. Tournons maintenant nos regards sur celui-ci, car sur son tombeau fut dressé le berceau de la puissance ottomane. Malgré les rapports multipliés des Seldschuks d'Iconium avec les croisés et la liaison des deux histoires, les écrivains contemporains des croisades, comme ceux de Byzance, ne nous ont donné que des notions très-incomplètes sur les souverains de l'Asie Mineure; nous serions donc autorisé à combler cette lacune par des matériaux jusqu'alors inconnus, alors même que l'enchaînement intime des destinées des derniers princes seldschuks avec celles des premiers Osmans n'imposerait point à l'historien le devoir indispensable d'éclairer les unes par les autres.

Kutulmisch, fils d'Israil, fils de Seldschuk, dès le règne d'Alparslan dans Rum, c'est-à-dire dans l'Asie Mineure, avait déjà tenté, avec une armée de Turkmans rassemblés à la hâte, de se former un pouvoir indépendant. Vaincu, il périt dans sa fuite d'une chute de cheval. L'aîné de ses fils, Manszur, fut quelque temps tributaire d'Alparslan et de son successeur Melek-

(1) Histoire de la rhétorique persane, p. 88.
(2) Lari.
(3) C'est le dogme que Muradjea d'Ohsson a traduit, explique, et qui forme la base de son ouvrage. Tableau général de l'empire ottoman, I, 8 vol., p. 58.

Schah; puis, sur l'ordre de ce dernier, il fut attaqué par l'émir Pursak, battu et tué (1). Le même sort était réservé à Suleiman, son frère puîné encore mineur, parce que Melek-Schah avait résolu d'extirper entièrement ces rejetons qui portaient ombrage de plus en plus à la branche principale de la famille régnante en Perse (2). Grâce aux représentations et aux instances du grand vesir Nisamul-Mulk, la vie fut laissée à Suleiman, et on lui confia le commandement des armées seldschukes de Rum. La reine des cités de la Syrie, la superbe Antioche, fut alors arrachée pour la quatrième fois à l'empire byzantin par les conquérants orientaux: deux fois elle était tombée au pouvoir des chosroës de Perse, Schabur et Nuschirvan; les Arabes l'avaient enlevée quatre ans après la mort de Mohammed, et maintenant elle fut surprise par les Turcs sous Suleiman, avec deux cent quatre-vingts chevaux, à l'aide de la trahison du fils du gouverneur Philaretos. Alors deux lieutenants de Melek-Schah gouvernèrent en Syrie, son frère Tutusch, fondateur de la dynastie syrienne des Seldschuks à Damas, et Moslim, fils de Koreisch, de la famille Okaïl, à Alep. Celui-ci réclama de Suleiman le tribut d'Antioche; sur son refus, il courut aux armes et perdit la vie dans cette lutte [1085]. Suleiman, vaincu lui-même par Tutusch, se donna la mort pour échapper à la captivité [1086].

Les fils de Suleiman, David et Kilidscharslan, furent amenés à la cour de Melek-Schah. Après la mort de ce prince, David fonda à Konia le siége d'une souveraineté indépendante que maintint ensuite son frère. Le dernier arracha aux Danischmendes, régnant en Cappadoce, leur capitale Malatia et la Karamanie, siége de leur puissance, battit les croisés qui, dix années après la mort de son père, avaient conquis Nicée, enleva Moszul, combattit l'émir Dschewali, et finit par trouver la mort dans les flots du Chaboras par accident peut-être, ou noyé par des traîtres qui le tinrent de force sous les eaux. De ses deux fils, Melek-Schah (3) prit possession de l'Asie Mineure, où il se trouvait à la mort de son père. Mesud, que Kilidscharslan avait jadis établi gouverneur de Moszul, et qui, après la mort de son père, avait été envoyé par l'émir Dschewali, vainqueur de ce prince, à la cour de Mohammed-Schah, souverain seldschuk de la Perse, Mesud fut replacé par Mohammed dans le gouvernement de l'héritage paternel, et, par la mort de son frère Melek-Schah, ce gouvernement s'étendit sur toute l'Asie Mineure. Mesud fut un prince juste et pieux, fondateur de cloîtres et de mosquées; il bâtit, près d'Amasia, Samara, où l'on voit son tombeau recouvert d'un dôme. Il régna vingt-sept ans (1).

Son fils et successeur, Aseddin-Kilidscharslan (honneur de la foi, lion d'épée), maria sa fille Seldschuk-Chatum au chalife Naszir-Lidinillah (2), reprit Malatia, jadis arrachée par son aïeul aux Danischmendes [1171], leur vendit une seconde fois cette place, sur les instances de Nureddin, le plus grand des Atabegs de Syrie; après la mort de ce prince, il conquit de nouveau Malatia, ainsi que Siwas et Cæsarée [1172]; puis il fit empoisonner le dernier prince des Danischmendes (3), et incorpora leurs vastes possessions à son empire (4). Mais, en le partageant aussitôt entre ses dix fils, il l'affaiblit intérieurement autant qu'il l'étendit au dehors [1188]; aussi devint-il facile aux croisés, conduits par l'empereur Frédérich Barberousse, de conquérir Iconium que remit Katbeddin, fils d'Aseddin. Frédérich emmena vingt otages, et poussa sa marche par Tarsus vers Maszissa (Mopsuestia), où il trouva la mort dans le Selefke, le Calycadnus [1190], moins heureux qu'Alexandre, qui échappa aux eaux froides du Cydnus, voisin de ces lieux, seulement avec la fièvre. Plus tard, Kilidscharslan se repentit du morcellement de l'empire; il voulut le réunir de nouveau sous l'autorité de Katbeddin, et, dans cette vue, il rechercha pour ce prince la fille du grand Salaheddin; mais alors tous les autres fils se révoltèrent contre leur père, qui vit que c'en était fait de sa puissance. Il chercha un abri et un appui auprès de l'un contre les autres; Mahmud, qui

(1) Dschenabi, p. 197.

(2) Lari, p. 525.

(3) Celui-ci est incontestablement, comme Déguignes le présumait déjà, le saisan schahi schaban, c'est-à-dire, schah des schah.

(1) Dschenabi.

(2) Dschenabi.

(3) Nochbetet-Tewarich, p. 120.

(4) Dschenabi, p. 200 et 213.

lui était le plus dévoué, fut opposé à Chosrew, le plus acharné de tous. Au milieu des combats entre les fils, le père tomba malade [1193], et mourut après vingt-neuf ans de règne durant lequel il a bâti la ville d'Akserai (1). Après sa mort, la guerre fratricide s'enflamma de plus en plus pour la domination unique et absolue. D'abord Mahmud et Kotbeddin se frappèrent; bientôt mourut le dernier, après avoir attiré par de perfides apparences d'amitié son ennemi dans un piége pour l'immoler (2). A leur place aussitôt s'élancèrent sur le premier plan de cette sanglante arène Keichosrew, souverain d'Iconium, et Rokneddin-Suleiman, maître de Tokat. Celui-ci enleva Siwas et Cæsarée, chassa Keichosrew d'Iconium, puis lui donna en dédommagement Elbistan dont il avait dépouillé son frère Moghaieszeddin, et peu à peu réunit sous son sceptre l'empire démembré par son père. Keichosrew s'enfuit d'Elbistan auprès du maître d'Alep, de là, auprès de Léon, roi d'Arménie; puis il gagna Trapezunt (Trébisonde), et enfin se rendit à Constantinople, où, avec ses fils Alaeddin-Keikobad et Aseddin-Keikawus, il attendit onze années la mort de son frère (3). Rokneddin avait adopté en secret la doctrine impie des Ismaïlites. Un jour, à la cour, un philosophe et un derwisch disputèrent en sa présence. Celui-ci, vaincu par les arguments de son adversaire, eut recours à la violence, et s'emporta jusqu'à le frapper au visage, sans que le sultan fît le moindre mouvement pour empêcher une telle scène. Lorsque le derwisch se fut retiré, le philosophe se plaignit de ce que Rokneddin l'eût ainsi laissé maltraiter : « Si j'avais pris ouvertement, dit le sultan, la doctrine des philosophes sous ma protection contre celle des derwischs, toi et moi nous eussions été assommés par le peuple. » Rokneddin avait reçu du chalife égyptien le titre honorifique d'es-sultan el kahir, c'est-à-dire le puissant, le vengeur, et le mérita par ses rigueurs. Il fit ouvrir le ventre à son favori chéri, le bel Ajas, qui avait pris du lait caillé à une pauvre femme (4). Après avoir dépouillé ses frères de leur héritage paternel, il rencontra une résistance opiniâtre dans son neveu, fils de Mohieddin, maître d'Angora, qui tint contre lui trois années dans le château situé sur un rocher escarpé. Libre sortie fut assurée aux assiégés; mais, au mépris de la parole donnée, le neveu fut immolé avec toute sa famille (1). Cinq jours après, la mort frappa le meurtrier, et son fils, âgé de onze ans, Aseddin-Kilidscharslan, ne régna que cinq mois (2).

Ghajaszeddin-Keichosrew, qui, à la nouvelle de la mort de son frère, était accouru de Constantinople, fut d'abord battu par les troupes de son neveu; mais bientôt les habitants d'Akserai et de Konia se déclarèrent pour lui et le proclamèrent sultan. Il se saisit de son neveu et de tous ses émirs, et reçut l'hommage de Melek-Efdhal, l'Ejubid, souverain de Samosata, et de Nisameddin, maître de Charpurt [1203]. Le dernier, pressé par les armes du souverain d'Amid, Nasireddin-Mahmud, et de Melek-Eschret, appela l'assistance de Keichosrew, qui envoya à son secours Melek-Efdhal avec une armée. Le souverain d'Amid quitta Charpurt, et Keichosrew se mit en marche pour aller assiéger Attalia, sur la côte de Cilicie. Les Grecs appelèrent à leur secours les Francs de Chypre; mais, ne pouvant s'accorder avec ces auxiliaires, ils livrèrent la place au sultan. Bientôt après, Keichosrew fondit sur l'Arménie; il enleva Karakos [1206]; mais, après avoir triomphé de Laskaris près d'Amurium [1208], il se laissa surprendre par un Franc qui le tua [1211] (3). Melek-Efdhal, prince de Samosata, pleura sa mort dans une élégie arabe pleine de charme et de tendresse (4).

Aseddin-Keikawus, fils aîné de Keichosrew, prince jeune, beau, instruit et vaillant, reçut l'hommage des souverains d'Amid, Hoszin Keifa, Mardin, Charpurt et Samosata, qui frappèrent de la monnaie avec son empreinte, et firent réciter les prières en son nom ; mais, dans sa propre famille, il lui fallut abattre les prétentions de son oncle, Toghrul Ben-Kilidsch Arslan, maître d'Erserum, et de son frère puîné, Alaeddin-Keikobad. Toghrul assiégea

(1) Dschenabi, Neschri, Nochbetet, Lari.
(2) Dschenabi, p. 201.
(3) Neschri, Lari, Nochbetet-Tewarich.
(4) Dschenabi, p. 202; Lari, p. 527.

(1) Dschenabi, p. 203.
(2) Dschenabi, Neschri, Lari.
(3) Lutfi, Dschenabi, Neschri, Lari.
(4) Dschenabi, p. 203, en donne le commencement.

le sultan dans Siwas, et ne se retira qu'à l'approche de Melek-Eschraf, appelé de Syrie au secours de la place. Plus tard, tombé entre les mains de son neveu, il fut étranglé avec tous ses émirs [1213]; son frère Keikobad fut assiégé par le sultan dans Angora, pris et envoyé dans les fers à Malatia (1). Quant aux émirs du prince rebelle, Keikawus leur fit couper la barbe, et ordonna qu'on les promenât par le camp sur des ânes, en proclamant que c'était le châtiment des traîtres envers les princes (2). Laskaris n'échappa à la vengeance que le sultan voulait tirer de la mort de son père, qu'en lui abandonnant un grand nombre de villes et de châteaux. Aux Francs de Chypre Keikawus arracha la ville d'Attalia, dont ils s'étaient emparés [1214]; il prit la place de Lulue en Arménie, et Sinope, sur les rives de la mer Noire [1215] (3). Après la mort de Tahir, fils de Salaheddin, souverain d'Alep, il voulut se saisir de cette ville, mais il lui fallut se retirer. Rejetant la faute de cet échec sur ses généraux, il les fit renfermer dans une maison à laquelle on mit le feu, et ils périrent dans les flammes (4). Le sultan n'obtint pas plus de succès dans son expédition contre Melek-Oleschref-Musa, maître de la Mésopotamie; au retour, il tomba malade et mourut à Siwas [1220]; là il repose sous un dôme élevé à côté de l'hôpital bâti par lui.

Son frère, Alaeddin-Keikobad, s'élança de la prison au trône: une captivité de cinq années, un séjour de onze ans à l'étranger, à Constantinople, lui avaient donné les loisirs de la méditation et l'expérience des infortunes, propres à développer les hautes facultés dont la nature l'avait doué. Quinze ans il exerça le pouvoir suprême, et se montra le plus grand prince des Seldschuks de l'Asie Mineure; et il marque la place la plus remarquable pour leur histoire, et particulièrement pour celle des Ottomans: car sous lui elle grandit et s'éleva à une plus haute importance. Au commencement de son règne, époque contemporaine de Dschengis-Chan, la race des Ottomans, par Suleiman, père de Toghrul, aïeul d'Osman, surnage au-dessus du flot de la conquête mongole, puis disparaît un demi-siècle, emportée par le courant des événements, jusqu'à ce que, sous le règne du troisième et dernier Alaeddin, elle reparaisse avec un nouvel éclat, s'arrête enfin, et fonde son trône sur le théâtre de l'histoire. Pour ne pas rompre l'enchaînement des actes des Ottomans, il ne faut pas encore nous détacher des Seldschuks d'Iconium; nous devons plutôt suivre leurs destinées jusqu'à la fin de leur empire, avec les sept princes qui restent encore, depuis le plus grand de tous, Alaeddin Ier, jusqu'au plus impuissant et au plus débile, Alaeddin III; embrassant les faits, comme jusqu'ici, par un coup d'œil rapide. Aussitôt après son avénement au trône, Alaeddin le Grand conclut paix et amitié avec Melek-Eschref, souverain de l'Arménie, arracha au prince de Mésopotamie, Melek-Kamil-Mohammed, quelques châteaux [1225], prit, l'année suivante, au prince d'Amid, Melek-Mesul-Ben-Ssalih, de la famille Ortok, deux forteresses [1226] (1), et triompha de cet adversaire avec l'assistance de son allié, Melek-Eschref (2).

Dans la septième année du règne d'Alaeddin, commença la guerre de sept ans avec Dschelaleddin, le plus grand des princes de Chuaresm [1229], qui, dans l'histoire de Dschengis-Chan, joue un rôle si important, pour avoir opposé une digue longtemps inébranlable au débordement des peuples mongols, et qui s'écroula enfin en ébranlant le pays. Comme des historiens européens d'un certain poids ont fait des Ottomans des Chuaresmiens (3), parce que leur auteur, Suleiman, quelques années avant la chute de Dschelaleddin, parut sur les frontières d'Arménie, pour déraciner cette opinion, il est nécessaire ici de dire quelques mots sur le Chuaresm et ses habitants, et de donner une explication à laquelle nous autorisent de vieilles sources orientales. Le Chuâresm est cette bande étroite de terrain entre l'Oxus à

(1) Neschri.
(2) Dschenabi, p. 204.
(3) Lutfi, Neschri.
(4) Dschenabi, p. 204, Nochbetet-Tewarich, feuille 121 du Miretul Edwar.

(1) D'après Dschenabi, p. 205, le nom de la première est Hosznmanszur; le nom de la seconde Alkahaszin, ou Alkahschin, est incertain à la lecture, parce qu'il est écrit d'une manière douteuse.
(2) Dschenabi, *ibid.*
(3) Deguignes, Histoire généal. des Huns.

l'Orient, et la mer Caspienne à l'occident; bornée au sud par le Chorasan, au nord par le pays des Turkmans (1). Les habitants, population mélangée (2), se distinguent par des mœurs particulières; leur langue diffère du turc et du pur persan. (3). Les villes principales sont Kurkendsch ou Dschordschania, sur la rive occidentale, Kat, sur la rive orientale de l'Oxus. La première porte aussi le même nom que le pays; c'était la résidence des schahs. Grande est sa renommée comme berceau de nombreux savants, et cependant le village de Samachschar lui dispute la prééminence, pour avoir donné le jour au plus fameux philologue arabe, Samachschari (4).

Barkjarok et Sandschar, les plus grands sultans des Seldschuks persans, eurent pour échansons Kutbeddin et son fils Itsif; le premier fut seulement gouverneur, et l'autre devint bientôt après prince indépendant dans le Chuaresm. Le père de Kotbeddin était le Turc Nuschtegin, l'esclave de l'échanson d'un émir seldschuk (5). Itsif eut pour successeurs son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils. Le dernier, Alaeddin Tekesch (6), engagé dans des guerres multipliées à l'intérieur avec des frères et des fils, au dehors avec les Seldschuks de Perse et les souverains du Karachatai, se signala par sa valeur et sa magnanimité, par des exploits et par son amour pour les sciences. Il plaça sur ses drapeaux et sur ses tentes le croissant, qui depuis, en Europe, fut regardé comme les armes exclusives des Ottomans (7), mais qui déjà longtemps auparavant, avec l'empreinte du soleil, décorait la couronne des chosroes de Perse sur leurs monnaies, comme symbole d'un pouvoir s'étendant sur le soleil et sur la lune. Au temps des Seldschuks, la musique militaire jouait aux cinq parties de la prière; Alaeddin Mohammed, fils de Tekesch, maître du Chuaresm, établit qu'elle se ferait entendre pour ses fils cinq fois comme auparavant, et pour lui seulement deux fois, au lever et au coucher du soleil. Vingt-sept princes devaient battre des tambours avec des baguettes d'or garnies de perles. Ces batteurs de tambour étaient les fils des souverains assujettis des Seldschuks et des Ghurides, les rois de Balch, Bamian, Buchara et leurs fils; tous les emplois de cour étaient remplis par des rois et des princes (1). Dans l'enivrement de son orgueil, il avait provoqué Dschengis-Chan par le meurtre de marchands mongols à Otrar, et le torrent mongol se répandit sur ses États, au delà et en deçà de l'Oxus sur Otrar et Nedschend, sur Fenaket et Chodschend, sur Samarkand et Buchara, sur le grand et le petit Kurkendsch ou le Chuaresm (2).

Le fils de Mohammed-Schah, Dschelaleddin-Minkberni, le dernier des schahs de Chuaresm, non-seulement poursuivit dans l'Orient contre Dschengis-Chan la guerre qu'il avait héritée de son père, mais encore il mesura ses forces en Occident avec Alaeddin-Keikobad, le plus grand des Seldschuks de Rum. Le neveu d'Alaeddin, son lieutenant à Achlath, s'étant soumis avec sa ville au pouvoir triomphant du schah de Chuaresm, Alaeddin-Keikobad courut avec vingt mille cavaliers, auxquels se joignirent cinq mille hommes de son allié Melek Eschref-Musa, de la famille Éjubid, seigneur de Mésopotamie, et après une des plus sanglantes batailles qui aient signalé les fastes de l'islam, à Niszi-Tschemen, dans le voisinage d'Erdendschan [1229], il remporta une victoire éclatante (3). Quatre ans après [1233], Achlath tomba en son pouvoir (4). Melek-Kumil, souverain de l'Égypte, convoqua maintenant ses forces contre Alaeddin; seize rois vinrent grossir son armée, et néanmoins avec ses troupes innombrables, il se tint seulement sur les rives du Gokszu (du Calycadnus), qui séparait Rum de la Syrie. Le prince de Hama, Melek-Mosaffir, fut détaché avec deux mille cinq cents cavaliers au delà de l'Euphrate vers Charpurt. Serré de près par Alaeddin, il capitula, et le sultan le renvoya revêtu

(1) Dschihannuma, p. 345.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 346.
(4) *Ibid.*
(5) Déguignes, Histoire généal. des Huns, I, 261.
(6) Dans ses Tables généalogiques, Déguignes l'appelle Touksch, dans son Histoire, III part., l. XIV, Teketsch. Le dernier nom est plus exact.
(7) *Voy.* insignia turcica; Jena, 1683.

(1) Histoire généal. des Huns, l. XIV, p. 278.
(2) *Ibid.*, p. 275.
(3) Dschenabi, p. 205; Lari, 528; Nochbet., fol. 121.
(4) Dschenabi.

d'un costume d'honneur. L'année suivante [1234], l'armée égyptienne des rois alliés se dispersa, et Alaeddin s'empara de Harran et de Roha. Il enleva aussi Ersendschan, Tschemischek et Alaje, ou plutôt l'ancienne Side, aux environs de laquelle il bâtit la ville d'Alaje qui porte son nom (1), ainsi que Kobadije près d'Ersendschan (2). Passionné pour les grandes constructions, Alaeddin enrichit de mosquées, de cloîtres, d'académies et de caravanserais neuf villes de son empire, parmi lesquelles Siwas (3), Amasia (4), Anamur (5) et la résidence de Konia, qu'il entoura de murailles.

Afin de protéger ces villes par une sorte de talisman, il demanda une inscription au plus grand des poëtes mystiques, Mewlana-Dschelaleddin qui, sous son règne, était venu de Buchara avec son père Behaeddin, s'était établi à Rum, d'où il reçut aussitôt le nom de Dschelaleddin-Rumi (6). Mewlana (notre maître ou ami) est le fondateur des derwischs mewlewi, l'un des ordres les plus considérés, florissant encore aujourd'hui dans l'empire ottoman. Le siége et les principales possessions de cet ordre se trouvent à Konia, lieu de pèlerinage très-fréquenté, qui renferme les tombeaux de la famille de Dschelaleddin, dont le père et le fils partagent avec lui le titre honorifique de sultan dans l'empire de la sainteté, et des connaissances mystiques. Ainsi le père Behaeddin porte le nom de sultan des Ulemas; son fils, celui d'émir sultan ou mewlanar chunka, c'est-à-dire, l'empereur, et son petit-fils, celui de sultan weled, ou sultan enfant. Lorsque Dschengis-Chan porta ses ravages sur les pays en deçà et au delà de l'Oxus, les savants, s'échappant des débris fumants de leurs bibliothèques et des académies, s'enfuirent vers l'extrémité occidentale de l'Asie, auprès de Keikobad, cherchant auprès de lui un asile, une protection que le schah de Chuaresm ne pouvait plus leur accorder; et la littérature persane émigra des rives de l'Oxus aux bords de la mer Ionienne, comme deux siècles plus tard les lettres grecques furent taansportées du Bosphore sur le Tibre et l'Arno. Le chalife Naszir-Li-Dinillah (soutien de la religion pour l'amour de Dieu) envoya comme ambassadeur a Keikobad le plus grand légiste de son temps, Schehabeddin-Sührwerdi, qui lui remit un diplôme du chalife, avec le titre d'honneur de grand sultan. Quinze mille cavaliers tous ulemas ou scheichs allèrent au-devant de Schehabeddin, et le savant ambassadeur, par amour pour la science, ou en reconnaissance de tels honneurs, revit un ouvrage fameux sur l'Éthique, dédié par le scheich Nedsch-Meddin au sultan Alaeddin (1). Ce puissant souverain mérita les hommages que lui rendaient les savants, par la protection dont il les couvrit, et par l'amour avec lequel lui-même cultivait les sciences. Il divisait la nuit comme le jour en trois parties bien réglées. Une portion du jour était consacrée aux affaires du gouvernement, une autre à des entretiens avec les savants et les scheichs, la troisième à l'étude de l'histoire. Il n'accordait qu'un tiers de la nuit au sommeil; le reste était employé à des exercices de piété et à la lecture d'ouvrages de morale. Ses deux grands modèles étaient Mahmud-Le-Ghasnewide, comme conquérant, et Kabus, fils de Weschmgir, comme prince noble, éclairé. Il réussit à réunir leur double mérite, et les nombreux monuments de son amour pour les arts et les sciences, comme l'étendue de son empire, témoignent de sa grandeur et de sa puissance. Dix-sept ans il fut le plus grand et le plus heureux des souverains Seldschuks; le malheur ne le frappa que dans sa mort. Il périt dans le palais qu'il avait élevé près d'Erserum, et qui de son nom fut appelé Kobadije [1237], empoisonné par son propre fils (2).

Ce fils était Ghajaszeddin-Keichosrew, second de ce nom. Si la vengeance de son crime monstrueux ne l'atteignit pas aussi rapidement que d'autres parricides dont les noms souillent l'histoire des chosroes et des chalifes, elle ar-

(1) Dschihannuma, p. 611.
(2) Nochbetet-Tewarich, fol. 122.
(3) *Ibid.*
(4) Dschihannuma, p. 626.
(5) Caramania de Beaufort, p. 196.
(6) Sur Dschelaleddin-Rumi *voy.* l'Histoire de la rhétorique persane, p. 163.

(1) Mirssadolibad, c'est-à-dire, observations des étoiles par les serviteurs de Dieu. Idris, p. 20.
(2) Dschenabi, p. 207; Lari, p. 529; Nochbetet., fol. 122[r].

riva cependant terrible, impitoyable, et le surprit au milieu des jouissances de la débauche et de l'ivresse des plaisirs grossiers où s'écoulait son règne. Dès son avénement au trône, il célébra le mariage de sa sœur avec Melek-Asis, prince d'Alep, qui lui donna sa fille pour épouse, et fit prononcer le nom de son gendre dans les prières publiques. L'hommage du père ne put assurer à la fille les égards de son époux, qui porta exclusivement toutes ses affections sur sa seconde femme, la fille du prince de Georgie. Son amour pour elle alla si loin, qu'il voulut éterniser le nom de la princesse en le faisant empreindre avec le sien sur les monnaies. Comme les grands de l'empire s'opposèrent à cette violation publique des lois fondamentales de l'islam, il imagina une expression symbolique de son idée. Le lion est l'image du sultan, le soleil celle de la sultane : au lieu de mettre son propre profil regardant celui de la princesse, il fit illuminer la tête du lion par les rayons du soleil dont le disque était placé derrière. Les monnaies, avec cette galante application de l'ancien hiéroglyphe astronomique du soleil dans le lion, se sont conservées jusqu'à nos jours (1), et se trouvent entre les antiques médailles persanes représentant le soleil et le lion et la décoration plus récente de l'ordre persan du Soleil, comme monument du moyen âge (2).

La tranquillité du règne de Ghajaszeddin fut d'abord troublée par la révolte des derwischs, sous la conduite d'un certain scheich, Baba-Elias, qui, sous le masque de la sainteté, souleva le peuple. Ses bandes furent dispersées par les troupes du sultan, et Baba fut pris avec Isak, le complice de ses jongleries dévotes et politiques. Mais le vaincu s'empara bientôt de l'esprit du vainqueur, et fit de si grands progrès dans la faveur du sultan que Mewlana-Dschelaleddin et ses compagnons, les pieux scheichs Mewlewi, s'éloignèrent complétement (3). Dans la septième année du règne de Ghajaszeddin [1243], les Mongols fondirent sur les frontières de Rum. Le sultan les rencontra dans le voisinage d'Ersendschan : une terreur panique saisit son armée, qui s'enfuit aussitôt. Les Mongols prirent Achlath et Amid ; Keichosrew se réfugia dans une forteresse, d'où il envoya une ambassade porter au chan sa soumission. C'est ainsi que finit l'indépendance de l'empire des Seldschuks dans l'Asie Mineure. Les émirs, soulevés par la trahison du parricide, l'étranglèrent [1257], et placèrent ensemble sur le trône ses deux fils mineurs, Rokneddin-Kilidscharslan et Aseddin-Keikawus, auxquels ensuite Alaeddin fut associé dans la souveraineté.

Après la conquête de Bagdad, Rokneddin et Aseddin se rendirent auprès d'Holaku pour prendre ses ordres ; il les retint quelque temps auprès de lui, puis les renvoya, instituant comme régent auprès d'eux son vesir Suleiman-Perwane (1). Les frères ne régnèrent ensemble que peu de jours ; bientôt Rokneddin s'empara du pouvoir pour lui seul, et Aseddin s'enfuit par Alaje vers Constantinople. Théodore Laskaris, empereur byzantin résidant à Nicée, exposa dans un discours solennel au Seldschuk fugitif les raisons qui lui faisaient désirer son éloignement (2). Il trouva moins de faveur encore auprès de Michel Paléologue, qui maria sa fille, la princesse Marie, jadis fiancée avec Holaku, au frère et successeur de ce prince Abakachan (3). Vainement Aseddin, dont la mère était chrétienne, se montra dans toute occasion tellement disposé au christianisme, que l'historien byzantin Pachymeres se demande s'il n'était pas en effet chrétien (4) ; en vain il affecta le plus grand respect pour des petites images de saints et des reliques qu'il sollicita du patriarche (5). Les considérations que pouvait faire agir sur un empereur dévoué à la foi du Christ, l'adoption par le prince turc de la religion chrétienne, furent étouffées par la crainte des Mongols. Aseddin fut confiné avec sa famille dans le château d'Ainos, et Michel est justifié de cette violation de l'hospitalité, s'il est vrai, comme le disent les

(1) Déguignes, Histoire généal. des Huns, I, les décrit, p. 246, et l. XI, 267.
(2) Ousely, XXI, tables en cuivre, 27 fig.
(3) Dschenabi, p. 207.

(1) Lari et Neschri ne parlent que du règne collectif d'Aseddin-Keikawus et de Kilidscharslan, et ne savent rien de l'adjonction prouvée par les monnaies d'Alaeddin-Keikobad à ces princes.
(2) Pachymeres, VII, 32.
(3) *Ibid.*, III, 24-25.
(4) *Ibid.*, II, 24.
(5) *Ibid.*, IV, 5.

historiens seldschukides, sans qu'il en soit nullement question dans les ouvrages byzantins, qu'Aseddin avec son général Behadir-Ali et son grand écuyer Oghuslibeg ait tramé un complot pour se saisir du trône de Byzance (1). On aveugla l'écuyer avec du vinaigre bouillant, le général fut tué, et Aseddin tenu sous une garde rigoureuse, jusqu'à l'apparition de son libérateur Berke-Chan, fils de Tuschi, fils de Dschengis-Chan, grand chef des Tatares de Kiptschak et de Krimée. Favorisé par la rigueur de l'hiver, Berke-Chan passa le Danube sur la glace, porta ses ravages jusque sous les murs de Constantinople, emmena en Krimée le prince Seldschuk, échappé d'Ainos, traînant en même temps après lui la colonie turque établie sous Saltukdede dans la Tatarie Dobruze, sur le rivage occidental de la mer Noire, unit sa fille avec Aseddin, auquel il donna en fief les districts de Soldschad et de Sudak. La première épouse d'Aseddin était restée au pouvoir de l'empereur, dans le voisinage d'Ainos, à Karaferia (2), où une porte s'appelle encore aujourd'hui Ana-Kapuszi, la porte de la mère ou d'Anna, parce que cette princesse, se trouvant sur la tour près de la porte au moment où lui parvint la fausse nouvelle de la mort de son maître, se précipita par terre et se tua [1268]. Le fils d'Aseddin, resté auprès d'elle, reçut, en embrassant la foi chrétienne, le nom de Constantin (3). Cependant le souverain d'Iconium, frère d'Aseddin, Rokneddin - Kilidscharslan, sur l'ordre d'Abaka-Chan, avait été étranglé par le régent mongol Perwane [1267], et à sa place on avait mis sur le trône le fils de Rokneddin, Ghajaszeddin-Keichosrew, troisième de ce nom, âgé de quatre ans, pour figurer le représentant du pouvoir suprême (4). Mais la puissance réelle fut placée dans les mains de son beau-père, époux de la veuve du prince étranglé, qui l'exerça durant dix années avec sagesse pour les Mongols, jusqu'à ce que, battu par le sultan d'Egypte Kilaun, successeur de Bibar-Bondokdari, il fut soupçonné par Abaka-Chan d'entretenir des intelligences avec son ennemi le sultan, que l'on nommait déjà dans les prières publiques à Ilbestan et Kaiszarije. Le soupçon fut immédiatement suivi du supplice du prince, et aussitôt de grands troubles éclatèrent dans l'empire seldschukide (1).

Mohammed-Beg, fils de Karaman, fondateur de la dynastie des Karamans, qui s'éleva des débris de l'empire seldschukide, en même temps que celle des Ottomans, et se maintint durant deux siècles rivale dangereuse de celle-ci, Mohammed-Beg produisit un Turc sorti du peuple comme le fils d'Aseddin mort à Serai en Crimée, et, au nom de ce prétendu prince, il s'empara de la capitale et du gouvernement. Nous aurons ailleurs une occasion plus convenable de parler de la fondation de la puissance des Karamans et des principaux souverains de cette dynastie; qu'il nous suffise de remarquer ici que, pendant cette révolution de cour, Mohammed-Karaman introduisit un changement essentiel dans les rôles des impôts (2). Ces registres avaient été jusque-là tenus dans tout l'empire seldschukide en persan; Mohammed-Karaman y mêla le turc avec le persan, et mit en usage la tenue de livres avec les mots confondus des deux langues, d'après laquelle, aujourd'hui encore, sont rédigés les registres de la chambre ottomane avec des termes tout rompus et des caractères qui se croisent et se brisent (3). Invoqué comme protecteur à la fois par les deux princes seldschukides, Ghajazeddin-Keichosrew, que le prétendu fils d'Aseddin avait chassé de sa capitale, et par Mesud, le véritable fils d'Aseddin, mort en Crimée, le chan des Mongols, Abaka, envoya contre le Turc usurpateur et son soutien Karaman son fils Oghus-Chan (4) et son vesir Fachreddin-Ali-Schah, qui chassèrent l'usurpateur, et tuèrent Mohammed-Beg-Karaman, avec tous ses frères. Le chan des Mongols divisa l'empire des Seldschuks entre les deux cousins, en sorte que Keichosrew régnait sur la partie occidentale, à Iconium, et Mesud sur les contrées de l'Orient, à Ersendschan, Siwas et Malatia (5). Arghun-Chan fit

(1) Dschenabi, Lutfi, Nochbet.

(2) Karaferia, l'ancienne Beroia. *Voy.* la Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 85; Mannert, VII, p. 516; Lutfi.

(3) Pachymeres.

(4) Dschenabi, p. 207.

(1) Neschri.

(2) Lutfi.

(3) Dans la bouche de Lutfi, le savant grand vesir, ce renseignement a d'autant plus d'importance.

(4) Neschri.

(5) Lutfi, Neschri, Dschenabi.

exécuter le dernier [1283], qui lui était devenu suspect d'intelligence avec ses ennemis les Tatares, c'est-à-dire les Turcs de la Crimée contre ses sujets les Mongols de Perse.

Mesud, fils d'Aseddin, se voyait donc nominalement maître unique d'un empire qui, dans le fait, était déchiré en tous sens par des gouverneurs révoltés, et par des prétendants que le hasard et l'ambition faisaient surgir de plusieurs points. Après n'avoir goûté durant quinze années que les amertumes du pouvoir, il finit par y laisser sa vie [1297]. Lorsque, après la mort de son père, il était revenu par Kastemuni, où il disputa quelque temps, lés armes à la main, la domination à Umurbeg, regagnant l'Asie Mineure par Constantinople, il avait laissé sa femme et sa fille en ôtages à l'empereur grec (1). La première lui fut renvoyée, mais l'empereur Andronicus retint la fille, dont il promit la main à Isak, chef des Turkopols, qui, pour prix de cette union, consentait à se séparer des Almogabares, ennemis de Byzance (2). Isak avait en même temps demandé que l'empereur proclamât sultan le frère de Mesud, qui avait été baptisé sous le nom de Constantin. La faiblesse du sultan d'Iconium devait encourager à cette demande; mais l'empereur, plus impuissant encore, n'osa s'y hasarder. Les Almogabares, ou Catalans, ayant découvert la trahison que le perfide chef des Turkopols méditait contre eux, le massacrèrent au moment où il voulait s'embarquer pour l'Asie avec son prétendant par lui proposé comme sultan à l'empereur, le néophyte Melek-Constantin, frère de son beau-père. Outre Constantin, qui, avec l'aide d'Isak et de l'empereur, avait espéré se rendre maître d'Iconium, et Mesud, qui figurait sur le trône, il y avait encore un troisième frère, Firamurs, fils d'Aseddin. Après la mort de Mesud, le fils de ce Firamurs, Alaeddin III, fut le dernier Seldschuk qui occupa le trône et lui rendit un peu de son ancien éclat. Les begs turkmans, tels que Karaman, Kermian, Mentesche (3) et Osman, tout en rendant un apparent hommage au souverain suprême, Alaeddin, s'étaient saisis d'un pouvoir indépendant dans les gouvernements de l'empire, qui, plus tard, furent appelés de leurs noms; mais dans le troisième Alaeddin se ranima pour quelque temps ce feu qui avait brillé dans le premier, et la dynastie, au moment de s'éteindre, jeta encore un vif éclat. Avec le secours d'Osman, Alaeddin remporta quelques avantages sur les Turkmans révoltés et sur les armées des Mongols, jusqu'à ce que le chan Ghasan irrité, mit fin à la vie d'Alaeddin, et avec elle à la domination seldschukide (1) [1307]. Ghajaszeddin, fils d'Alaeddin, prince cruel et sanguinaire, fut étranglé par les Mongols, quelques jours après son père (2), dont le neveu, Ghasi-Tschelebi, fils de Mesud, qui se maintint encore un demi-siècle comme seigneur de Kastemuni et de Sinope, borna toute sa gloire à exercer la piraterie contre les Génois et les Byzantins (3) [1356].

L'empire des Mongols persans, qui avait mis fin à celui des Seldschuks d'Iconium, touchait lui-même au terme de ses destinées. Impuissants à retenir unis les pays dont ils avaient fait leur proie, ils durent les abandonner en partage aux chefs des hordes turkmanes. Ainsi se démembra l'empire depuis longtemps amoindri des Seldschuks, que, cent dix-neuf ans auparavant, Kilidscharslan II avait distribué, dans une bien plus vaste étendue, entre ses dix fils, qui, après la mort d'Alaeddin III, se rompit en dix portions indépendantes, pour se reformer en un seul tout sous la main violente de la dynastie prépondérante, au bout de cent cinquante ans, et tomber enfin à n'être plus qu'un simple gouvernement du vaste empire ottoman. L'Anatolie, ou l'Asie Mineure, bornée de trois côtés par la mer, et à l'est par l'Halys (aujourd'hui Kisilirmark, le fleuve Rouge) et par le Taurus, comprend tout le territoire des dix princes qui surgiront comme des rejetons du trône renversé des Seldschuks, et qui, par les historiens orientaux, ont été appelés rois des peuples (4), comme les généraux qui, après la mort d'Alexandre, se partagèrent

(1) Pachymeres, VII, 22.
(2) *Ibid.*, VII, 15 et 22.
(3) Déguignes, Histoire généal. des Huns, l. XI, p. 74.

(1) Rausatol-Ebrar, jardin des justes.
(2) Dschenabi.
(3) Idris et Aali. Déguignes ne contient ni celui-ci, ni le second Alaeddin, et Mesud règne jusqu'en l'an 708 (1308).
(4) Mulukitawaif.

les débris de son empire en Europe et en Asie. D'abord ces pays portaient dans l'histoire le nom des peuples qui les habitaient; dans le moyen âge, sous l'empire byzantin, on les désigna par les légions qui s'y trouvaient en garnison (1); après le renversement des Seldschuks, par les maîtres qui s'étaient partagé les débris, et aujourd'hui ils portent encore les noms des derniers. Comme il ne s'agit ici ni de l'histoire de Byzance, ni de l'ancienne Asie, mais des annales des Ottomans, nous n'indiquerons donc pas les pays d'après les désignations employées par les Grecs anciens ou modernes, par Hérodote ou Strabon, par Constantin Porphyrogenète ou Denys le Periegète; mais nous nous servirons de la nouvelle géographie en usage depuis la fondation de l'empire ottoman, depuis cinq siècles environ : seulement, pour nous orienter plus facilement, comme il faut le faire maintenant en traçant le cercle des possessions des dix princes, parfois nous nous reporterons aux dénominations des anciens temps.

Tout ce que la vue peut embrasser de Constantinople en Asie, et pas plus loin, c'est-à-dire jusqu'à l'Olympe, voilà ce qui obéissait encore à l'empereur de Byzance; puis venaient, le long de la côte, les petits États indépendants des Turkmans, nouvellement formés avec les débris du grand empire seldschukide, dans l'ordre suivant :

En Mysie régnait Karasi; dans la Lydie ou Mæonie, Ssaru-Chan et Aidin; Mentesche possédait la Carie; la Lycie et la Pamphylie étaient réunies sous la domination de Tekke. Au nord de celui-ci, mais en se retirant de la mer, Hamid était établi dans la Pisidie et l'Isaurie; et au nord de ce dernier, dans la Licaonie, Karaman avait établi le siége de sa puissance, de beaucoup supérieure à celle de tous les autres petits princes ses voisins ou collègues, d'abord à Larenda, puis à Konia, ancienne capitale et résidence de tout l'empire seldschukide. Ses vastes États étaient bornés au nord-ouest par ceux de Kermian, dans la Phrygie septentrionale, les seuls qui n'empruntèrent point leur nom du prince, mais le reçurent de l'ancienne capitale (1), dans le voisinage de Kutahije (2). Dans la Galatie et la Bithynie, et jusqu'au pied de l'Olympe, et par conséquent, en contact immédiat avec les Byzantins, les premiers princes des Ottomans passaient l'hiver dans les villes, et l'été au sein des montagnes. A l'est et au nord de leurs possessions, dans la Kastemuni (la Paphlagonie), et à l'angle oriental de la Bithynie, régna encore un demi-siècle sur la côte maritime, à Sinope et à Héraclée, le dernier rejeton des Seldschuks, Ghasi-Tschelebi; immédiatement après lui, et même déjà de son vivant, les fils d'Umur-Beg et d'Isfendiar, appelés aussi Kisil-Ahmedli (les Ahmed rouges), dominaient sur le pays des anciens Henètes, Cauconiens et Mariandini.

(1) Themata Constant. Porphyrogenetes et Gibbon.

(1) Forum Ceramorum; *v.* Renel's illustrations of the history of the expedition of Cyrus, p. 26, 28, 30, 31.
(2) Cotyacum, Rennel, *ibid.*

LIVRE II.

COMMENCEMENT DES OTTOMANS. — RÈGNE D'OSMAN, PREMIER PRINCE DE CETTE DYNASTIE.

Dans le premier livre, nous avons rappelé brièvement l'origine et le berceau des Turcs, la dérivation de leur nom, leur division en troncs principaux et en branches collatérales, leur translation de l'est à l'ouest, la domination des Turkmans et des Seldschuks, depuis les bords de l'Oxus jusqu'aux rivages de la Méditerranée, faits obscurs en partie, perdus dans la nuit des temps ou dans l'immensité de l'espace, conservés seulement par les traditions orales, ou bien suivis moins distinctement, à cause de la rapidité du récit entraîné par la crainte d'un développement inutile. Le fleuve de l'histoire turque qui, parti des sources ténébreuses des traditions orales, s'était frayé péniblement une route étroite et resserrée à travers les troncs renversés, les branches entrelacées, maintenant grossi par la réunion de plusieurs affluents qui ont quitté leur nom pour prendre celui des Ottomans, va poursuivre librement son cours, et rouler ses flots limpides dans un lit vaste et libre.

L'empire ottoman fut véritablement fondé au commencement du treizième siècle de l'ère chrétienne, ou du huitième de l'hégire (hidschret); mais l'histoire des ancêtres d'Osman, le fondateur, commence avec Suleiman, son aïeul, et avec la translation de sa tribu de l'est à l'ouest, près d'un siècle auparavant, à l'époque de Dschengis-Chan.

Lorsque ce grand chef des Tatares eut renversé l'empire de Chuaresm, qui servait de digue avancée contre le débordement des Mongols, Suleiman-Schah, fils de Kaialp, de la famille Kaji, l'un des plus nobles des Oghuses, quitta le Chorasan, où il était établi avec sa tribu auprès de Mahan, et, emmenant avec lui cinquante mille personnes (1), il gagna l'Arménie où il se fixa aux environs d'Ersends-Chan et d'Achlath [1224]. Sept ans plus tard, après la mort de Dschengis-Chan, et après que Chuaresm-Schah, vaincu par Alaeddin, le grand prince des Seldschuks d'Iconium, eut disparu, la grande tribu reprit le chemin de la patrie, suivant d'abord le cours de l'Euphrate, dans la direction d'Alep. Lorsque l'on voulut traverser le fleuve, près du château de Dschaaber [1231], le cheval de Suleiman se précipita d'une rive escarpée, et le prince fut noyé dans les flots de l'Euphrate. Aujourd'hui, son tombeau, près du château de Dschaaber, s'appelle encore le tombeau des Turcs (Turkmesari) (1). Alors, toutes les familles ressemblées sous sa conduite se dispersèrent. Une partie demeura en Syrie, une autre prit la route de l'Asie Mineure, où leurs descendants, comme les Turkmans de Syrie et de Rum, errent encore aujourd'hui, avec leurs hordes, dans l'été, sur les hautes montagnes, et dans les plaines pendant l'hiver.

Des quatre fils de Suleiman, Sunkurtekin, Güntoghdi, Dundar et Ertoghrul, les deux premiers regagnèrent le Chorasan, leur patrie, les autres s'avancèrent avec quatre cents familles dans le Sürmeli-Tschukur (fosse de Surmeli), vaste bassin à l'orient d'Erserum, et dans le Pasin-Owasi (2) (vallée de Pasin), l'ancienne Phasiana (3), d'où sortent l'Araxe et le bras principal de l'Euphrate, le Murad (l'Omiras de Pline) (4), pour se diriger, le premier à l'orient, et celui-ci à l'occident. De là, ils tournèrent à

(1) Neschri, fol. 19, d'après les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa. D'après Seadeddin, l'émigration eut lieu cinq ans, et, selon Dschenabi, dix ans auparavant.

(1) Seadeddin, fol. 8 ; Neschri, fol. 20.

(2) Neschri, fol. 20.

(3) Rennel's illustrations of the expedition of Cyrus, p. 213 et 227.

(4) *Ibid.*, p. 211

l'ouest pour chercher asile et abri dans les États d'Alaeddin. Ils allaient donner au milieu de troupes qui étaient aux prises. Encore éloigné du champ de bataille et sans pouvoir distinguer à qui appartenait la plus grande troupe, à qui la plus petite (1), Ertoghrul (l'homme droit) prit la résolution chevaleresque d'assister les plus faibles contre les plus nombreux. Son secours décida la victoire. Les vaincus étaient les Tatares mongols et le vainqueur Alaeddin, sultan des Seldschuks. Ertoghrul lui baisa la main comme au protecteur de son choix; Alaeddin lui donna un vêtement d'honneur et lui assigna pour séjour d'été les montagnes de Tumanidsch et d'Ermeni, pour séjour d'hiver les plaines autour de Sogud (le pâturage). D'après le récit de Seadeddin, Ertoghrul sollicita d'Alaeddin une demeure tranquille en échange de ses services qu'il lui fit offrir par son envoyé Sarujati-Sawedschi; le sultan lui attribua d'abord les montagnes de Karadschatagh (monts noirs), sur la frontière occidentale d'Angora (2); et c'est après cette concession seulement qu'aurait été embrassée la généreuse résolution de prêter assistance au parti plus faible dans la bataille douteuse (3). Karadschahiszar, forteresse à quatre lieues d'Inoni, au nord de Kutahia, sur le fleuve Pursak (Thymbris), reconnaissait alors la souveraineté du sultan Alaeddin, quoiqu'elle fût habitée par des Grecs, ainsi que le château voisin de Biledschik. Ertoghrul, provoqué par les Grecs, sollicita et obtint du sultan la permission de marcher contre Karahiszar, et s'en empara (4). Ensuite, à la tête de quatre cent quarante cavaliers, avec lesquels il avait fait primitivement la charge décisive contre les Mongols, il combattit, pour le compte d'Alaeddin, dans la plaine de Brusa, entre cette ville et Jenitschehr, contre l'armée réunie des Grecs et des Tatares d'Aktaw. A l'avant-garde de l'armée, immédiatement en avant du sultan, il plaça les Akindschi (1), les coureurs ou fourrageurs. Durant trois jours et trois nuits, il lutta avec les Grecs et les Tatares, au défilé d'Ermeni, les défit enfin, et les poursuivit au delà d'Ainegol, jusqu'au rivage de la mer où ils s'embarquèrent pour Gallipolis. Lorsqu'il reçut la nouvelle de cette victoire, Alaeddin se trouvait à Bosœni, aux environs d'Eskischehr (Dorylæum). En mémoire de l'avantage remporté par la cavalerie légère d'Osman à l'avant-garde, il changea le nom du district en celui de Sultan-OEni (front du sultan), et conféra un fief à Ertoghrul et à ses fils comme défenseurs des frontières de l'empire seldschukide. Seraidschik, situé dans l'État de Biledschik et de Karahiszar, alors soumis au sultan d'Iconium, leur fut assigné comme séjour d'hiver; on leur désigna les montagnes de Tumanidsch (Temnos), et d'Ermeni pour résidence en été (2).

Comme l'état du sultan d'OEni, qui forme aujourd'hui le Sandschak du même nom, fut le berceau de la puissance ottomane, quelques mots sur sa topographie ne seront pas inutiles pour aider à se guider dans la suite. Le Sandschak du sultan OEni, appelé aussi sultan Ogi, est environné par les limites de l'ancienne Phrygie-Epictetos. Les noms de ses juridictions et de ses lieux principaux sont autant de jalons et de bornes dans la plus ancienne histoire des Ottomans. Eskischehr, si fameuse dans l'histoire des croisades sous le nom de Dorylæum, avec ses karavansérais, ses bains chauds, ses jardins et ses vignes, est le chef-lieu dont nous aurons occasion bientôt de parler avec détail, comme de la résidence et du lieu de la sépulture du scheich Edebali, beau-père d'Osman. Plus tard, nous nous étendrons aussi sur Sidi-Ghasi, lieu fameux de pèlerinage, renfermant le tombeau de Sid-Battal (seigneur des combats), le premier des héros chevaleresques liés par le fameux serment des Arabes, qui, trois siècles et demi avant le chevalier espagnol

(1) Neschri, fol. 20, confirme cette résolution chevaleresque, d'après un ancien historien, Mewlana-Ajas, qui la tenait de la bouche de l'écuyer d'Urchan, lequel l'avait apprise de son père et de son grand-père. Aali met le récit dans la bouche d'Urchan; Idris, fol. 12; Neschri.

(2) Seadeddin, fol. 8.

(3) Dschihannuma, p. 643.

(4) Dschihannuma, p. 675; Neschri, fol. 22; Aali, fol. 9.

(1) Sous le nom d'Akandschi, ils paraissent dans tous les historiens européens de l'histoire ottomane; ils furent l'effroi de la Hongrie et de l'Allemagne durant deux siècles et demi.

(2) Dans Mannert, VI-III, p. 536, Tschumus, au lieu de Tumanidsch.

remplit l'Orient du bruit de ses exploits. Sogud, le Thébasion des Byzantins et le Ssfszaf des Arabes (1), longtemps la résidence d'Ertoghrul, où il fut ensuite enseveli, est situé sur la route des caravanes de pèlerins de Constantinople à la Mecque, entre Lefke (Leucai) et Eskischehr (Dorylæum), à neuf lieues au sud de la première ville, dix au nord de la seconde. A une demi-lieue de cet endroit, à gauche de la grande route, sur le chemin de Lefke, s'élève une chapelle au-dessus du tombeau d'Ertoghrul (2). Ce monument, aussi bien que les raisins des environs et les saucissons, ont rendu la localité célèbre dans tout l'empire ottoman (3). Outre les quatre villes ci-dessus nommées, le Sandschak comprend encore les châteaux de Karadschahiszar et de Biledschik (le Meiaugeia et le Belokoma des Byzantins), dont il sera question lors de leur conquête par Osman. Itburni (nez de chien), village où se passèrent les premières années de la belle Malchatun, l'amante d'Osman, auprès de son père; enfin, les deux siéges de juridiction, Bosojuni ou Bosœni (front de glace) et Inœni (front de caverne); c'est à Bosœni qu'Alaeddin reçut la nouvelle de la victoire remportée par Ertoghrul sur les Tatares, ce qui fit donner à la contrée le nom de Front du Sultan. Inœni, situé au pied d'une montagne escarpée, d'où Osman s'élança vers ses premiers triomphes, doit son nom à ses nombreuses cavernes, d'un abord très-difficile, et qui n'ont encore été visitées par aucun voyageur européen (4). A l'est, se trouve Akbiik (moustache blanche), ainsi appelé de l'un des plus vaillants compagnons d'armes d'Osman, qui en fit la conquête. D'autres guerriers ont donné leurs noms à d'autres lieux de l'Asie Mineure. Ertoghrul avait trois fils, Osman, Gundusalp et Sarujati-Sawedschi, dont le premier était né en 657 de l'hégire, 1258 de l'ère chrétienne (5).

(1) Hadschi-Chalfa, dans ses Tables chronologiques de l'année 181 [797], fait mention de l'expédition de Harun-Al-Rahschid contre Sogud.

(2) Dschihannuma, p. 642.

(3) Menasikul-Hadsch, les Devoirs du Pèlerin, imprimés à Constantinople, p. 28.

(4) Dschihannuma, p. 642.

(5) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, dans la liste des sultans. Comme Osman, le fils aîné, n'avait, à la mort de son père, que vingt-quatre ans, il est impossible que Sarujati, le second, ait été envoyé, soixante ans auparavant, ainsi que le dit Seadeddin, par son père comme ambassadeur auprès d'Alaeddin.

Outre les deux faits d'armes déjà rapportés, contre les Mongols ou Tatares et la conquête de Karadschahiszar, sous le règne du grand Alaeddin, outre l'établissement dans le Sandschak actuel du sultan OEni, outre la naissance et le mariage d'Osman, et la naissance de son fils Urchan, dans le large espace d'un demi-siècle qui s'écoula entre l'origine du premier et du second Alaeddin, l'histoire ne dit plus rien des circonstances de la vie d'Ertoghrul; mais la tradition orale, qui se lie au commencement de toute histoire et qui environne toujours d'un éclat mystérieux les premiers pas des fondateurs de dynasties, s'arrête avec amour au récit d'une apparition prophétique qui frappa le pieux Ertoghrul, et d'un songe qui annonça au jeune Osman ses destinées! L'invention et la disposition de ces circonstances appartenaient à l'esprit des Orientaux et des musulmans, et, suivant l'expression conservée de mohammed, « les apparitions nocturnes sont une partie du domaine des prophètes, et les bons rêves viennent de Dieu. »

Le songe d'Ertoghrul est d'une grande simplicité, à l'imitation de celui de Jacob auquel le Seigneur apparaît plus d'une fois dans le sommeil de la nuit pour lui annoncer les bénédictions qui tomberont sur sa race (1). Dans une de ses courses, il se trouvait logé de nuit chez un homme plein de piété. A l'heure du repos, le maître de la maison tira un livre d'une armoire placée derrière Ertoghrul, et le posa sur la place la plus élevée de la chambre. Ertoghrul ayant demandé ce que c'était que ce livre, le maître répondit que c'était la parole de Dieu annoncée aux hommes par le Prophète, le Koran. Après que chacun fut allé se coucher, Ertoghrul prit le saint livre et le lut toute la nuit jusqu'au matin : alors il se coucha un instant. Pendant le sommeil du matin, véritable moment des songes véridiques, il eut une apparition prophétique et entendit une voix qui lui dit : « Puisque tu as été pénétré d'un si profond respect pour ma parole éternelle, tes enfants et les enfants de tes enfants seront honorés dans les générations

(1) Genèse, XXVIII, I. XXXI.

à venir (1). » Le songe d'Osman, lorsqu'il allait épouser Malchatun (femme trésor), la fille si belle du pieux scheich Edebali, est moins empreint de cette simplicité de l'esprit patriarchal; il se rapproche plutôt du caractère de la tradition romanesque, et présente même déjà une teinte de circonstances historiques; il s'y trouve mêlés des scènes d'amour, des rivalités, des combats même, que l'on va voir se dérouler dans les États du sultan Œni (2) à nous déjà connus.

Un pieux et savant scheich d'Adana, dans le pays de Karaman, Edebali, après avoir achevé ses études des lois en Syrie, était venu s'établir à Itburuni, village voisin d'Eskischehr, capitale actuelle du Sandschak de Sultanœni. Souvent Osman venait le visiter. Un soir qu'il aperçut la fille Malchatun, il se sentit transporté pour elle d'un violent amour; mais le père ne céda point à ses sollicitations pour obtenir Malchatun, parce qu'il se défiait de la durée des sentiments du jeune homme, et que, d'ailleurs, il regardait sa fille comme trop inférieure en condition à Osman. Osman se plaignit; il confia les peines de son amour traversé à ses compagnons et à ses voisins, et parmi ceux-ci, au seigneur d'Eskischehr qui, enflammé par le récit de l'amant passionné, rechercha aussitôt la belle Malchatun et subit un refus. Redoutant le seigneur d'Eskischehr plus que le jeune Osman, Edebali passa des terres du premier sur celles de son ancien hôte, ou plutôt d'Ertoghrul. De là des haines et des hostilités entre les deux rivaux. Un jour qu'Osman se trouvait comme hôte avec son frère Gundusalp chez son voisin et ami, le seigneur d'Inæni, parut tout à coup le seigneur d'Eskischehr soutenu de son allié et voisin Michal-Kœse (Michel à la barbe pointue), seigneur de Chirmenkia, château appuyé à l'Olympe, près d'Edrinos (3); ils sommèrent, les armes à la main, le maître du lieu de leur livrer Osman. Le seigneur d'Inæni rejeta loin de lui cette violation de l'hospitalité. Osman et son frère Gundusalp, se confiant en Dieu, s'élancèrent du château, repoussèrent le seigneur d'Eskischehr, et firent prisonnier celui de Chirmenkia. Bientôt Kœse Michal se sentit attaché à son vainqueur par les liens de l'amitié; il se soumit à lui avec un dévouement sincère et profond; et plus tard, quand Osman se trouva possesseur d'un trône indépendant, Kœse Michal abandonna la foi de ses pères pour embrasser l'islam. Il fut l'un des plus fermes appuis du pouvoir grandissant d'Osman, et ses descendants même, sous le nom des Michalogli, fils de Michal, se sont maintenus comme une famille riche et puissante dans les temps bien postérieurs de l'histoire ottomane. Nous aurons plus d'une fois occasion d'en parler. Osman avait donc gagné un ami; mais il n'avait pas encore obtenu la jeune fille tant désirée. Deux années encore s'écoulèrent (1) avant qu'il pût la posséder, avant que le père, touché par la constance de son amour, se laissât décider à interpréter un songe en faveur du jeune homme.

Une nuit, Osman, reçu comme hôte dans la maison d'Edebali, étant allé se mettre au lit, plein de la patience qui, selon le proverbe arabe, est la clef de la jouissance, tout occupé de l'objet de son amour, par lequel l'amant silencieux et résigné mérite presque la couronne du martyre, voilà que, sortant du monde mystérieux, une image vint frapper son œil fermé par le sommeil aux objets extérieurs, mais ouvert intérieurement. Il se voyait avec le scheich son hôte reposant étendus : De la poitrine d'Edebali s'élevait la lune qui, grandissant de plus en plus et s'approchant d'Osman, parvenue à la plénitude de son croissant, finit par descendre sur le sultan, et par se perdre dans son sein. Ensuite, de ses reins surgissait un arbre qui, s'élevant toujours, et croissant en vigueur et en beauté, étendait ses branches et ses rameaux de plus en plus au loin sur les terres et sur les mers, et jetait son ombre jusqu'aux dernières limites des trois parties de la terre; sous son abri, des montagnes comme le Caucase et l'Atlas, le Taurus et l'Hæmus, étaient comme les quatre colonnes de la tente éternelle; du milieu de ses racines sortaient le Tigre et l'Euphrate, le Nil et l'Ister, qui étaient comme les ruisseaux arrosant le pied

(1) Aali, fol. 9, Neschri, fol. 24, racontent ce songe; mais ils l'attribuent à Osman et non à Ertoghrul; Lewenklau, Histoire musulmane, p. 57, cite le même fait d'Ertoghrul, en y joignant le suivant d'Osman, p. 58.

(2) Neschri, fol. 24 et 25; Idris de fol. 23 à 30.

(3) Edrinos [illegible].

(1) Idris, fol. [illegible].

de cet arbre de paradis. Des vaisseaux chargeaient les fleuves, des flottes couvraient les mers, des moissons paraient les campagnes, des forêts couronnaient les montagnes, desquelles jaillissaient des sources abondantes qui arrosaient les gazons émaillés, les bosquets mêlés de roses et de cyprès de cet Éden ; du sein des vallées s'élevaient des villes ornées de dômes et de coupoles, de pyramides et d'obélisques, avec des colonnes magnifiques et des tours orgueilleuses dont les pointes étaient éclairées par le croissant ; des galeries s'élançaient les cris appelant à la prière, qui se confondaient dans le concert de milliers de rossignols et dans le bavardage de nombreux perroquets aux mille couleurs. Tous ces oiseaux chantaient ou caquetaient sous les frais ombrages prêtés par des feuilles épaisses, innombrables, coupées en forme de sabres (1). Alors s'éleva un vent violent qui tourna les pointes de ces feuilles vers les villes, et principalement vers la cité de Constantin qui, placée à la jonction de deux mers, entre deux parties de la terre, comme un diamant enchâssé entre deux saphirs et deux émeraudes, formait la pierre la plus brillante de l'anneau d'une vaste domination embrassant le monde. Osman allait passer l'anneau à son doigt, lorsqu'il se réveilla. L'explication de ce songe, présage d'un pouvoir universel pour une race de dominateurs sortis des reins d'Edebali et d'Osman, aplanit tous les obstacles qui s'étaient opposés à l'union du jeune homme avec la belle Malchatun représentée par le cercle complet de la lune. Toutefois, le mariage ne fut point solennisé avec la pompe que l'on vit étaler dans la suite aux noces des sultans ; il se célébra selon toutes les prescriptions de la loi et de l'exemple du Prophète. Un jeune disciple du scheich Edebali, le pieux derwisch Turud, accomplit les formalités exigées, et reçut en récompense du fiancé la promesse d'une habitation dans le voisinage d'une mosquée, sur les bords d'un fleuve. Osman, devenu souverain indépendant, accomplit aussitôt sa promesse, fit construire un couvent et y attacha comme dotation des villages et des terres qui deux cents ans plus tard étaient encore possédés par la famille de Turud (1). De tels songes avant la naissance des grands souverains, prédictions de puissance dans l'avenir, racontés longtemps après par des témoins, puis expliqués et commentés, sont un vieil artifice des historiens orientaux, reproduit ensuite par les écrivains anciens et modernes de l'Occident. Hérodote se garde bien de passer sous silence le songe du grand-père de Cyrus, dont la mère, Mandane, paraissait inonder l'Asie tout entière ; ainsi Gibbon nous rapporte que la mère de Dschengis-Chan conçut par l'aspiration d'une flamme céleste. Outre les songes, les Orientaux voient encore un présage de la royauté dans le vol du vautour royal planant au-dessus de la tête destinée un jour au pouvoir suprême. Chez les Persans et les Turcs, le vautour royal, appelé Humai, est le plus noble des oiseaux de proie, parce que, d'après leurs contes sur l'histoire naturelle de l'Orient, il ne se nourrit d'aucun animal vivant, mais se saisit seulement des lambeaux de ceux qui ont été tués par d'autres ; que, poussé par une vive et tendre sollicitude, il protège ses petits par l'abri de ses vastes ailes, et qu'ainsi il était déjà le symbole de l'amour maternel et de la clémence royale chez les anciens Égyptiens qui, dans leurs peintures hiéroglyphiques, le représentent planant au-dessus de la tête des rois, tenant la plume de la loi dans une serre, et l'annonce du pouvoir suprême. Dans le Schahnameh, les héros parent leur tête comme d'un talisman des plumes du simurgh, qui n'est autre que le triple vautour du Zendavesta, de même qu'en Egypte les prêtres qui enseignent ou expliquent la loi donnée par les rois sont ornés des plumes de l'épervier. La grande princesse, la seule reine que l'ancienne histoire persane, puisée aux sources orientales, connaisse avant Alexandre, et à laquelle est attribuée l'élévation du palais aux mille colonnes de Persépolis (2), cette reine est appelée Humai, c'est-à-dire vautour royal. Le mot humajun, encore généralement usité aujourd'hui dans toute la Perse et la Turquie, et formé de humai, répond à notre appellation royale ou impériale, ou plus proprement à l'augustus des Romains. Bénie donc est la tête

(1) Seadeddin raconte le songe, fol. 9, en vers ; Aali en prose, fol. 9 ; Ssolaksade, fol. 3 ; Lutfi, fol. 115 ; Dschihannuma, p. 676. Idris est le seul qui parle des feuilles en forme de sabres tournées vers Constantinople.

(1) Idris, fol. 30.

(2) Lari, Fenaji. Humai est la Parisatis des écrivains grecs.

destinée à l'empire des peuples, sur laquelle le vautour royal étend ses vastes ailes, car le prince frappé de cette ombre bienfaisante sera heureux et puissant, et répandra la félicité sur les nations placées sous l'abri de sa force et de sa justice. Le vautour royal est aux Orientaux ce que l'aigle était aux Romains; et comme à Tarquin l'Ancien encore simple citoyen, son épouse Tanaquil prédit sa grandeur future d'après l'action de l'aigle qui lui enleva son casque pour le replacer sur sa tête, ainsi le pieux derwisch Abdal-Kumral (1) exalta le fils d'Ertoghrul. Dans le défilé d'Ernani, il aperçut un vautour royal qui enveloppait dans l'ombre de ses ailes la tête du jeune homme; il lui expliqua cet augure comme l'annonce heureuse de sa domination qui bientôt comprendrait la mer Blanche et la mer Noire, l'Europe et l'Asie (2). Osman, reconnaissant de cette prophétie du pieux derwisch, dont la renommée de sainteté pouvait aussi en favoriser l'accomplissement, lui donna un de ses meilleurs sabres, une coupe, et la promesse écrite de la construction d'un couvent. Abdal-Kumral se servit du sabre aux côtés d'Osman tant que durèrent ses conquêtes, jusqu'à ce que le prince, par le résultat brillant de ses exploits, se trouvant en état d'accomplir son engagement, éleva au derwisch dans le défilé d'Ermeni, où il l'avait rencontré pour la première fois, un couvent dans lequel furent ensuite conservés le sabre et la coupe d'Osman (3), comme un exemple profitable pour les sultans ses successeurs, qui l'imitèrent par la fondation de cloîtres nombreux. Le passage d'Ermeni, entre le mont Tumanidsch (le Temnos) et l'Olympe, devint le théâtre de la première victoire remportée sur les Grecs par Osman du vivant de son père Ertoghrul.

Le père et le fils vécurent dans la meilleure intelligence avec le commandant grec de Biledschik (le belokoma des Byzantins), château fortifié situé au milieu des districts de Brusa, Jenitschehr, Lefke, Jailakabad, au midi de Gemlik, au nord de Nicée (4); mais le commandant d'Angelokoma (1), autre place derrière l'Olympe, sur la route de Brusa à Kutahije, dont les Turcs ont fait Ainegœl, inquiétait sans cesse le passage des hordes et des troupeaux d'Osman, des montagnes dans la plaine, aux approches de l'hiver, et de la plaine vers les montagnes, lorsque revenait l'été. Pour assurer les biens de ses tribus, Ertoghrul convint à l'amiable avec le commandant de Biledschik, qu'avant de se mettre en marche vers les montagnes, ses gens déposeraient leurs objets les plus précieux dans le château. Le commandant y consentit, à condition que ces objets lui seraient apportés, non par des hommes armés, mais par des femmes et des enfants. La clause fut rigoureusement observée; les objets déposés furent gardés bien fidèlement durant l'été, et au retour des montagnes, Osman offrait chaque fois au seigneur de Biledschik des tapis aux vives couleurs, comme les Turkmans en fabriquent encore aujourd'hui, des housses grossières, des peaux de chèvre, des fromages, des outres remplies de miel, comme des marques de la reconnaissance des émigrants. Enfin l'orgueil d'Osman ne pouvant supporter plus longtemps les hostilités du seigneur d'Angelokoma, il se concerta avec les vaillants compagnons d'armes de son père, avec Akdsche Chosdcha, Abdorrahmanghasi, et avec ses trois amis Konuralp, Torghudalp et Alighudalp; ils rassemblèrent soixante-dix hommes (2) pour surprendre la forteresse [1285]. Le seigneur d'Angelokoma prévenu de leurs desseins, vint se mettre en embuscade dans le défilé d'Ermeni. Un combat sanglant s'engagea, où périt Baichodscha, neveu d'Osman, fils de Sarujati, qui fut enterré à l'issue du passage, sur le territoire du village de Hamsabeg; son tombeau indique le lieu où se livra la bataille (3), près d'un caravansérai en ruines (4). Osman et ses vaillants guerriers n'auraient peut-être pas résisté à cette brusque attaque, s'ils n'avaient pas été avertis du danger par un chrétien que les historiens turcs nomment Aratos. Afin de tenir tête à l'ennemi, au bout de quelques jours Os-

(1) Idris, fol. 30 et 31.

(2) Déjà, dans Hérodote, le songe du fils d'Hystape que Cyrus vit avec deux ailes, annonce la domination sur l'Asie et sur l'Europe.

(3) Idris, fol. 31.

(4) Dschihannuma, p. 663.

(1) Pachymeres, fol. 5; Idris, fol. 40; Neschri, fol. 26; Aali, fol. 10; Dschihannuma, p. 676.

(2) Idris, fol. 40.

(3) Neschri, fol. 26; Aali, fol. 10.

(4) Idris, fol. 41.

man amena trois cents de ses braves contre le château de Koladscha (1), situé dans le voisinage d'Angelokoma derrière l'Olympe : les habitants selivrèrent sans résistance; ils furent dépouillés et réduits en esclavage. Cet événement au lieu d'abattre le courage du maître d'Angelokoma, le détermina à se lier étroitement avec le seigneur de Karadschahiszar (Melangeia), place qui avait été conquise cinquante ans auparavant par Ertoghrul, mais avait été reprise ensuite par les Grecs, au temps d'Alaeddin II, et leur était restée soumise (2). L'on en vint aux mains à Agridsche (3), près du Tumanidsch; Sarijati-Sawedschi, le plus jeune frère d'Osman, tombe au pied d'un pin. La nuit, une lumière céleste doit avoir éclairé de ses rayons les branches de l'arbre sanctifié par la gloire du martyre; c'est-à-dire que la piété des fidèles y entretenait des lampes continuellement allumées la nuit; et ce lieu de sépulture, appelé encore *Pin illuminé*, a toujours été cité par les histoires ottomanes depuis les temps les plus anciens, avec la plus grande vénération, comme les anciens Romains vénéraient la terre qui portait le figuier de Romulus. Non loin de là, et en même temps que le jeune frère d'Osman, dans les rangs ennemis périt Kalamos, le plus jeune frère du seigneur de Karadscha, dont la mort, sans avoir été sanctifiée, a cependant acquis un certain éclat par les circonstances dont la tradition l'a entourée. Lorsqu'il fut tombé, Osman s'écria : Éventrez-le, et encore aujourd'hui, le lieu porte le nom de *Chien éventré*. Ce fut le premier acte de la barbarie ottomane exercée sur des chrétiens vaincus, qui devait se continuer durant cinq siècles. Un trait semblable est fourni par la grande bataille livrée dans la même année, contre les Tatares (4), que le sultan Alaeddin III défit sur les bords de la Propontide, dans la plaine de Biga (le Pega des Byzantins (1). Tandis que le sultan, accouru au secours d'Osman, gardien de ses frontières, assiégeait le château de Karadschahiszar, il reçut la nouvelle qu'une armée de Tatares sous la conduite de Taindschar, était arrivée près d'Eregli (Héraclée) à l'embouchure du fleuve d'Ulubad (le Rhyndacus), et avait brûlé la ville. Alaeddin confia la direction du siége à Osman, courut au-devant des Tatares, et les extermina dans une bataille fameuse par les trophées sanglants que dressa le vainqueur.

Tandis que le sultan anéantissait les Tatares, Osman s'emparait de Melangeia, appelé tantôt Karadschahiszar (château noir), et tantôt Karadschaschehr (ville noire), quelques instants avant la mort d'Ertoghrul qui avait conquis cette place cinquante ans auparavant pour la première fois, ou du moins l'avait assiégée. Après un repos d'un demi-siècle, Ertoghrul mourut avec d'autant plus de satisfaction, qu'il voyait renouvelés dans son fils les exploits de sa jeunesse. Osman eut pour consolation de la perte de son père, non-seulement des conquêtes, mais encore la naissance de son propre fils Urchan, arrivé au monde dans cette même année (2). L'année suivante [1289], il reçut comme récompense de son fidèle service militaire le fruit même de sa conquête, le territoire de Karadschahiszar (Melangeia). Le sultan lui envoya les insignes de la dignité princière; un drapeau, une timbale et une queue de cheval. Ce fut Aktimur (3), le neveu d'Osman, qui les lui apporta. Celui-ci s'avança de quelques pas au-devant des présents d'honneur, et tandis que retentissait la musique militaire des tambours et des cymbales, il se tint debout, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude respectueuse. Ses successeurs immédiats observèrent le même cérémonial chaque fois que la musique militaire se faisait entendre au moment des cinq prières, jusqu'à ce que le sixième sultan, Mohammed le Conquérant, abolit l'antique usage, parce que, disait-il, deux cents ans c'était trop de durée pour une marque d'honneur.

Le premier soin d'Osman, après son investiture, fut de transformer en mosquée l'église de sa résidence, et d'y installer un prieur public

(1) Idris, fol. 41, peut-être le Krulla de Pachymeres.

(2) Neschri, fol. 23, porte un peu trop haut, à soixante-dix, le nombre des années écoulées entre la première et la seconde conquête de Karadschahiszar; car Ertoghrul ne résida que soixante-six ans dans l'Anatolie.

(3) L'agrillum de la table de Peutinger.

(4) Idris place la bataille précédente en 687 [1288]; Hadschi-Chalfa, dans les Tables chronologiques, en 686 [1287].

(1) Pegai, Pachymeres, I, tom. V, liv. 2, cap., p. 289.

(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(3) Neschri, fol. 36.

(imam) et un chatib (prédicateur), ainsi qu'un juge (molla) pour l'expédition des affaires, et l'accommodement des débats auxquels pouvait donner lieu le marché tenu le vendredi de chaque semaine. Il consulta là-dessus son beau-père Edebali, et ses quatre fidèles compagnons d'armes, son frère Gundusalp, Torghudalp, Hasanalp et Aighudalp, qui lui conseillèrent de demander préalablement l'agrément du sultan. Ce consentement obtenu, la prière publique fut fixée aux vendredis. Tursunfakih, disciple d'Edebali, fut institué pour réciter les paroles sacramentelles (1), et en même temps le nouveau beg le chargea de maintenir comme juge le bon ordre dans le marché, sans distinction de nation et de croyance. Dans un débat entre un musulman, sujet du seigneur turc voisin, Alischir de Kermian (2), et un chrétien, sujet du commandant grec de Belokoma (Biledschik), Osman prononça en faveur du second (3), et aussitôt la renommée d'équité du fils d'Ertoghrul amena une grande affluence de monde aux marchés de Karadschahiszar. Probablement à la décision du prince turc se mêlèrent des considérations politiques ; car Alischir, seigneur de Kermian, nourrissait des sentiments hostiles à Osman, son rival en puissance ascendante et en indépendance, tandis que le commandant grec de Biledschik, dépositaire des biens d'Osman durant la saison des montagnes, avait toujours entretenu avec lui des rapports d'amitié et de bon voisinage (4).

Mais le meilleur ami d'Osman, son compagnon d'armes le plus dévoué, c'était Kœse Michal, seigneur grec, pas encore converti à l'islam, du château de Chirmenkia ou Chirmendschik, bâti sur un rocher au versant occidental de l'Olympe, non loin d'Edrenos. Par son conseil et avec son secours, Osman entreprit sa première expédition de pillage sur la route de Boli. Ils se dirigèrent de l'Olympe vers Sarukia et Surgun, où le Sakaria (Sangarius) est le plus facile à traverser (1). Là ils rencontrèrent un fidèle compagnon d'armes d'Ertoghrul, le Tschausch Ssamszama, qui, bien connu dans le pays comme guide sur la route de Boli, dirigea leur course vers Tarakli, Koinik et Modreni. Tarakli, appelé aussi Jenidsche-Tarakdschi (nouvelle fabricante de peignes), située à neuf lieues à l'est du passage du Sangarius (2), attira l'avidité des coureurs d'aventures, par l'opulence que ses habitants avaient acquise, grâce à leur habileté dans la fabrication des peignes et des cuillers (3). Cinq lieues et demie plus loin est située Koinik, et à une forte journée de marche, neuf lieues et demie au delà encore, à quinze lieues d'Eboli, était Moderina ou Modreni, l'ancienne Modra dans la Phrygie Epiktetos (4), dernier but où tendaient les pillards. Bâtie entre deux montagnes dépouillées, cette ville a été dans la suite embellie par deux mosquées que firent élever le sultan Bajesid Ier et Suleiman Ier. Ses habitants sont renommés pour leur habileté dans la fabrication des aiguilles à coudre, comme ceux de Tarakli par leur commerce de peignes. La plupart des fabricants d'aiguilles établis à Constantinople sont de Modreni. Chargée des dépouilles de ces deux villes industrieuses, la horde de pillards longea la rivière Modreni (le Gallos de Strabon), qui se jette dans le Sangarius près de Keiwe, franchit ce cours d'eau, atteignit Chirmenkia sur l'Olympe, et de là regagna Karadschahiszar.

Sept années s'écoulèrent maintenant dans un repos ininterrompu, mais non sans envie de la part des seigneurs voisins contre la prospérité d'Osman qui se développait en silence. L'ancien dépositaire de ses biens, le commandant de Biledschik, commença lui-même à devenir inquiet et jaloux. Aux noces de sa fille avec le fils de Kalanos, dont le père avait péri au combat d'Ermeni, Kœse Michal, en ami fidèle et dévoué d'Osman, s'était donné toutes sortes de peines pour rapprocher du prince turc tous les sei-

(1) Hadschi Chalfa, dans les Tables chronologiques, puis Dschihannuma, p. 677 ; Neschri, fol. 37.

(2) Idris, fol. 49. Cet Alischir est le Ἀλισουρας Καρμάνων de Pachymeres, liv. v, cap. 25, p. 301, le seigneur de Kermian, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Karaman.

(3) Dschihannuma, p. 677.

(4) Idris, fol. 49. La nomination du juge et l'exercice de la souveraineté par les prières publiques sont placés par tous les historiens dans l'année 688 (1289).

(1) Neschri, fol. 29; Idris, fol. 52.

(2) Idris, fol. 51.

(3) Idris, fol. 31.

(4) Strabon, XII. La Komopolis de Modrene, de Constantin Porphyrogenète. Mannert, VI, 3, p. 575.

gneurs des châteaux voisins invités à la fête. Mais, au lieu de prêter l'oreille aux propositions da la médiation amicale de Kœse Michal, ses hôtes cherchèrent plutôt à lui persuader de faire cause commune avec eux contre Osman, et de le livrer entre leurs mains. La célébration prochaine du mariage du seigneur de Biledschik avec la fille du seigneur d'Iarhiszar devait offrir la meilleure occasion. La fidélité de Michal ne chancela point; toutefois, afin de mieux préserver son ami, il feignit d'entrer dans les plans formés contre lui. Osman, bien informé par lui, accepta avec l'empressement d'une apparente confiance l'invitation du seigneur déloyal de Belokoma. Il lui envoya un troupeau de brebis comme présent de noces, et sollicita la faculté, qu'on lui accordait jusqu'alors tous les ans, de faire apporter en dépôt ses principaux objets par des femmes dans le château, afin qu'ensuite il pût, en quittant les noces, se rendre directement dans les montagnes. Le seigneur de Belokoma s'applaudit intérieurement du succès de la ruse. La livraison du trésor d'Osman dans le château fut fixée à la veille du mariage, alors que le maître pour célébrer la cérémonie se rendait à Tschakir-Bunari (1). Osman revêtit d'habits de vieilles femmes trente-neuf de ses plus vaillants compagnons d'armes, et lui-même avec eux introduisit sans empêchement dans le château les chevaux chargés de leurs prétendus trésors, qui n'étaient autre chose que des armes. Il parvint à s'emparer de la place d'autant plus facilement, que la plus grande partie des habitants et de la garnison était allée à la fête des noces. Maître de Biledschik, Osman se mit en embuscade dans la gorge de Kaldiralik (2) pour attendre le nouveau marié qui, sans soupçon et plein d'espoir de tenir bientôt les trésors et la personne d'Osman, regagnait tranquillement son habitation. L'attaque subite lui enleva son épouse et la vie. Osman, en possession de la belle fleur grecque du Lotos, appelée en turc Nilufer, qu'il destina pour épouse à son fils Urchan, alors âgé de douze ans, courut bien vite contre le château du père de Nilufer, Iarhiszar, situé entre Brusa, Ainegœl et Jenitschehr, sur la route de cette ville à Kutahije, à une journée de marche de ce dernier point. Aujourd'hui on y voit une mosquée et des bains (1); la place tomba entre ses mains, en même temps que Torghudalp (2) s'emparait d'Ainegœl. Par la conquête simultanée de ces trois châteaux [1299] dans la dernière année du VIIe siècle de l'hégire, et du XIIIe de l'ère chrétienne, fut fondée la puissance d'Osman comme souverain; et, comme à cette époque s'écroulait l'empire des Seldschuks, c'est de cette année que date la domination indépendante de la famille d'Osman. L'enlèvement de Nilufer rappelle celui des Sabines, et la surprise de Biledschik la conquête de Troie : peut-être les deux événements sont-ils fabuleux, mais ils peuvent être également vrais, du moins en partie. Il y a eu des enlèvements de femmes avant et après les Sabines; longtemps avant la ruine de Troie, l'ancienne histoire de Perse raconte la conquête de Rujindis par des guerriers introduits au moyen d'un artifice semblable (3), et à l'époque même du coup de main de Belokoma, les écrivains byzantins rapportent la prise de Tripoli, sur le Méandre, avec des circonstances absolument semblables, par des soldats de Kermian déguisés en marchands qui, introduisant des armes et des instruments bruyants de musique militaire dans des sacs à grains, se saisirent de la place; en sorte que la ruse employée par Alischir à Tripoli fut une imitation de celle d'Osman à Belokoma, ou plus vraisemblablement elle a été attribuée au prince turc par les écrivains ottomans. Quant à l'enlèvement de la jeune épouse et à son nom, il y a moins de doute que sur l'année de la conquête de Biledschik et de la manière dont elle fut opérée. Nilufer, *fleur du Lotos*, est encore aujourd'hui le nom que portent la rivière qui arrose la plaine de Brusa (4), le grand pont de pierres bâti en avant de la

(1) Tschakir, émerillon, ainsi puits des émerillons; Neschri, fol. 33.

(2) Neschri, fol. 33.

(1) Dschihannuma, p. 659.

(2) Au lieu de Torghudalp, Idris le nomme Aighudalp.

(3) Mirchuand, à la bibliothèque impériale de Vienne, n° 112, t. I, p. 341, et Histoire de la rhétorique persane, p. 69.

(4) Le Nilufer est le Gebes ou Geibes de Pline; Mannert, VI, troisième division, p. 559.

ville (1), et le couvent fondé par la princesse, au pied du château, près de la porte conduisant aux bains (2). Nilufer devint la mère de Murad Ier et de Suleiman pascha, deux fils d'Urchan (3), comme Malchatun, fille d'Edebali, avait donné le jour à Urchan et à son frère Alaeddin. Après qu'Alaeddin III, dernier souverain des Seldschuks, eut péri de mort violente, l'empire seldschukide se divisa, comme on l'a vu précédemment, en dix parties, dont chacune fut gouvernée par des maîtres indépendants. Osman, pour lequel depuis douze ans, dit-on, se récitaient les prières publiques dans sa résidence de Karadschahisar, doit avoir aussi, immédiatement après la mort d'Alaeddin, exercé le second des droits de souveraineté de l'islam, celui de frapper monnaie. Mais probablement depuis douze années la prière publique se faisait toujours au nom d'Alaeddin, comme suzerain d'Osman, et le nom de ce dernier n'y fut substitué qu'après la mort du sultan; les premières monnaies, comme nous le verrons ensuite, ne furent frappées aussi que plus tard, sous Urchan.

Osman, prince indépendant de la contrée aux alentours de l'Olympe, en partagea l'administration tout d'abord entre les vaillants guerriers qui l'avaient aidé à en faire la conquète. Il nomma son fils Urchan commandant de Karadschachisar sur l'extrème frontière méridionale de ses États, et son frère Gundusalp gouverneur de la ville d'Eskischehr (vieille ville). A Aighudalp, il confia l'autorité sur les châteaux d'Inæni et de Jundhiszar, à Hasanalp sur Ishiszar, à Torghudalp sur ainegæl qu'il avait conquis. Il assigna les revenus de Biledschik pour l'entretien des derwischs et des scheichs, et principalement de son beau-père Edebali, qui habitait ce château avec sa fille Malchatun et le plus jeune fils de cette princesse, Alaeddin (4). Lui-même établit sa résidence à Jenitschehr (ville neuve), à la pointe septentrionale de son petit État que l'on pouvait traverser en une journée de marche, dont les limites dans leur ensemble étaient celles de Sultanæni, aujourd'hui l'un des dix-sept Sandschaks de l'Asie Mineure, et des vingt-cinq gouvernements du vaste empire ottoman (1).

Tels furent les humbles commencements de cette puissance l'avant-dernière année du XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Cent cinquante ans s'écoulèrent avant qu'elle fût pleinement assise par la conquète de Constantinople, puis elle alla toujours grandissant pendant plus d'un siècle, jusqu'à la soumission de l'île de Chypre; et parvenue à sa plus haute splendeur, elle s'y maintint cent cinquante années jusqu'à ce jour.

Quatre siècles après sa naissance, la paix de Carlowitz marqua le commencement de sa déchéance, et ce mouvement, accéléré dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle par la paix de Kainardsche, s'est continué jusqu'à nos jours et se prolonge encore. A la fin du XIIIe siècle, lorsque s'écroula l'empire seldschukide, et que de ses ruines sortit celui d'Osman, deux siècles après la prise de Jérusalem par les premiers croisés, dont la dernière possession, en Syrie, Akka, n'avait été perdue que depuis six années, alors se produisirent, en Asie comme en Europe, de grands événements, et les commotions des peuples semblèrent annoncées par des renversements dans les lois de la nature. Les Mongols, dont la puissance marchait vers sa fin, dévastèrent la Syrie avec des hordes innombrables (2); en Allemagne la terre trembla; dans la Mésopotamie il plut des scorpions (3). Dans l'Asie Mineure se heurtèrent les deux dynasties d'Osman et de Karaman, les plus puissantes des dix familles qui s'étaient partagé l'empire seldschukide, et la dernière maintint encore sa supériorité pendant un siècle sur sa rivale. En Europe, dans la dernière année du XIIIe siècle de l'ère chrétienne, fut célébré le premier jubilé, et à la fin du VIIe siècle de l'hégire, fut introduite en Asie l'ère Ilchane (4).

Outre ce concours d'événements d'une vaste

(1) Neschri, fol. 34; Idris, 61; Seadeddin, fol. 12; Coup-d'œil dans un voyage à Brusa; Pesth, 1818, pag. 6.

(2) Neschri, fol. 34.

(3) Neschri, fol. 34.

(4) Idris, fol. 61; Neschri, fol. 57; Seadeddin, fol. 12; Ssolaksade, fol. 4.

(1) Hadschi-Chalfa, dans l'année 609.

(2) En 1299.

(3) Rausatul-Ebrar, en 699.

(4) Hadschi-Chalfa, en 70[illegible].

portée que présente au premier aspect l'histoire de l'Europe et de l'Asie, les écrivains turcs attachent encore une importance toute particulière et à l'avénement d'Osman avec le commencement d'un nouveau siècle, et au nom d'Osman même que portent le fondateur, la dynastie et l'empire. A partir de la première année de l'hégire, le commencement de chaque siècle, jusqu'à la fin du septième, a été signalé par l'apparition d'un grand prince puissant par son action sur le monde, et placé par l'opinion à la tête de son siècle. Après le prophète fondateur de l'islam, parut avec le commencement du second siècle de l'hégire Omar-Ben-Abdolasis, le plus juste de toute la famille Ommia; à la naissance du troisième, Mamun, le grand protecteur des sciences, s'assit sur le trône des chalifes de Bagdad; comme s'ouvrait le quatrième, Obeidol-Ah-Mehdi fondait le chalifat des Fatimites en Afrique. La première année du cinquième marqua la moitié du règne de quarante ans de Kadirbillah, le dernier grand chalife de la famille Abbas; et au commencement du sixième, s'éleva le grand conquérant Dschengis-Chan. Ces colosses de l'histoire asiatique sont placés comme à l'entrée du temple de leur siècle, et ainsi se dresse à l'entrée du huitième de l'hégire le fondateur de l'empire qui porta son nom, le petit-fils de Suleiman, le fils d'Ertoghrul, Osman.

Depuis le troisième successeur du prophète, le chalife Osman, aucun prince n'avait porté avec éclat ce nom sur un trône de l'islam. Le chalife Osman réunit les deux titres d'honneur de *collecteur du Koran* et de *collecteur des deux lumières;* il reçut le dernier, parce qu'il épousa les deux filles du prophète, et l'autre, pour avoir recueilli les versets épars de la sainte Écriture de l'islam, le Koran en un volume, et l'avoir ainsi préservé du danger de la falsification (1). Sous son règne, les musulmans portèrent leurs armes triomphantes jusqu'à l'Oxus et au Bosphore; les principales villes de la Perse et du Chorasan, Iszfahan et Isztachar, Merw, Balch (2), les îles de Chypre, de Crète, de Rhodes et de Malte furent conquises (3), et Constantinople fut assiégée pour la première fois par les Arabes, sous le commandement de Moawia (1). Karen, le chakan des Turcs, et Jesdedschird, le dernier chosroes des Perses, succombèrent, le premier sur le champ de bataille, et le second dans sa fuite (2); les Arabes foulèrent sous leurs pieds la puissance des Persans. Cette gloire éclatante qui environne le chalife *collecteur des deux lumières*, comme législateur et conquérant, devait, après sept cents ans, illuminer le front d'Osman, fils d'Ertoghrul, et resplendir sur ses successeurs. Ainsi le voulait la signification historique du nom.

Les noms viennent du ciel, dit le Koran; aussi le musulman les considère comme de bons ou de sinistres présages, non-seulement sous le point de vue historique, mais encore d'après l'examen philologique (3). Osman, suivant le sens de la racine arabe, signifie le briseur de jambes (4), et cette signification se lie intimement aux idées de triomphe et de grandeur. D'abord, le vautour royal qui, dans tout l'Orient, est le symbole de la domination et du pouvoir royal, depuis les anciens Égyptiens jusqu'à nos jours, est désigné surtout par le nom de *briseur d'os* parmi les oiseaux, parce que, dédaignant toute proie vivante, il ne se nourrit que des membres des animaux déjà tués (5); ensuite, dans les temps antérieurs de la plus grande barbarie de l'histoire turque, les trois fils d'Oghus-Chan, au premier desquels, Gæk-Chan (le chan du ciel), on fait remonter l'origine primitive d'Osman, ces trois fils reçurent aussi le nom de *briseurs*, parce qu'ils rompirent en trois morceaux l'arc qu'ils avaient trouvé. De même leurs descendants ont *brisé* les châteaux et les forteresses, et la grandeur et la force triomphante du vautour royal Humai, du *briseur d'os* parmi les oiseaux, s'est transmise dans le Humajun impérial ou royal,

(1) Dans l'année 30 de l'hégire.

(2) Dans les années 27, 29, 31 de l'hégire.

(3) Dans les années 26 et 33 de l'hégire.

(1) Année 32 de l'hégire.

(2) Jesdedschird, dans l'année 31 de l'hégire; Karen, dans l'année 33 de l'hégire; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(3) Idris, fol. 37.

(4) Telle est la signification donnée par Idris au mot Osman, d'après la racine; selon Golius, ce mot voudrait dire la remise d'une jambe cassée.

(5) *Voy.* plus haut.

dans la maison souveraine d'Osman, le briseur de jambes parmi les peuples. Après cette digression sur les présages, si importants aux yeux des écrivains turcs, tirés du nom du premier souverain des Ottomans, nous allons revenir aux événements de son temps, et rapporter le premier acte militaire de sa domination indépendante.

Immédiatement en avant de la résidence d'Osman, Jenitschehr (nouvelle ville), est situé Kœprihiszar (le château de ponts), que précédemment il avait attaqué plusieurs fois, alors qu'il était encore en bonne intelligence avec le seigneur de Biledschik, ennemi du maître de Kœprihiszar. En reconnaissance du succès de l'une de ces excursions de pillage, le seigneur de Biledschik avait alors donné à Osman une fête, dans un lieu appelé Indschirbinari (fontaine de figuiers); mais ayant osé demander que, dans cette occasion, Osman lui baisât la main en signe d'hommage, cette prétention fut la première cause de la destruction des rapports d'amitié qui jusqu'alors avaient régné entre Osman et le seigneur de Biledschik, et amena ensuite la conquête de ce château. Cette expédition fit ajourner l'entreprise contre Kœprihiszar; mais une fois en possession d'une souveraineté indépendante, après que son nom eut été rappelé dans les prières publiques, inscrit sur les monnaies, après qu'il eut installé un juge, établi un droit sur les marchandises apportées au marché (1), Osman ne rêva plus que la conquête de Kœprihiszar. Il en délibéra d'abord avec ses compagnons d'armes : dans le conseil se trouvait son vieux oncle, Dundar, qui, étant allé avec Ertoghrul d'Achlath dans le pays de Rum, soixante-dix ans auparavant, devait être alors au moins nonagénaire. Il fit des objections à Osman ; il lui représenta qu'il n'était pas prudent d'exciter ainsi par cette entreprise et de réunir contre lui, dans une défense commune, les ennemis et les voisins jaloux qui l'entouraient de tous côtés, par derrière, le seigneur de Kermian, en face, les commandants grecs des frontières (2). L'ardeur impétueuse d'Osman s'irrita contre la froide sagesse du vieillard : furieux, il banda son arc, et Dundar tomba percé d'une flèche lancée par son neveu ; sanglant enseignement pour les contradicteurs futurs d'une résolution adoptée par le maître. Sur la route de Tschakirbinari au château de Kœprihiszar, se voit le tombeau de l'infortuné conseiller. Ce meurtre d'un oncle marque par un trait de barbarie le commencement de la domination ottomane, comme un fratricide ouvre la route à la puissance romaine; mais l'assassinat commis par Osman est mieux garanti par les témoignages de l'histoire que l'action de Romulus. Idris, le plus estimé, à juste titre, des historiens des Ottomans, qui, dès son début, annonce naïvement qu'il passera sous silence les faits blâmables, pour ne transmettre à la postérité que les actions glorieuses de la dynastie d'Osman, rapporte néanmoins le meurtre de Dundar avec les circonstances que nous venons d'exposer (1). Si le sang ainsi répandu est compté aux Ottomans comme un mérite par les panégyristes, que faudra-t-il donc penser des faits que leur histoire a frappés de la condamnation de l'oubli ? L'oncle d'Osman est à l'entrée de cette longue galerie de cadavres que les souverains ottomans ont peuplée avec les princes de leur sang, immolés régulièrement à l'ouverture de chaque règne.

La prise de Kœprihiszar excita dans Osman le désir d'enlever d'autres châteaux voisins, situés aux environs de Nicée, comme Dimsus, Kojunhiszar et Marmara ; il y était d'ailleurs invité par le mauvais état des garnisons et les inondations du Sangarius. Avant le règne du premier des Paléologues, les commandants des forteresses grecques des frontières étaient encouragés à leur défense par une solde considérable, des concessions de terrains et par l'abandon du butin qu'ils pouvaient faire. Lorsque Michel Paléologue, après la reprise de Constantinople sur les Francs, cédant aux funestes conseils de Chadenos, supprima la solde des commandants des frontières, et les soumit à des redevances, aussitôt s'éteignit dans les mercenaires étrangers le zèle pour la défense des châteaux confiés à leur garde (2); en outre,

(1) Neschri, fol. 36.

(2) Idris, fol. 63 : Neschri, fol. 31 : et dans Lewenklau, Histoire des musulmans, p. 75: Knolles, Turkish history, p. 97.

(1) Idris, fol. 62 et 63.

(2) Pachymeres, I, chap. 1-16, tiré de Possinus, dans l'appendice du tom. II, p. 610, et d'après celui-ci Gibbon, liv. LXIV, quatrième édit., 6 vol., p. 311, note.

le Sangarius, qui servait de fossé naturel à plusieurs de ces forteresses, ayant changé de lit, les garnisons abandonnèrent des postes privés de cette défense. Lorsque, après avoir couvert la plaine pendant un mois, les eaux rentrèrent dans leur ancien lit, elles amenèrent une telle quantité de vase, que le passage du fleuve était facile (1). Cet état de choses avait déjà encouragé Ali-Umur-Beg, seigneur de Kastemuni, l'un des dix princes qui s'étaient partagé les États seldschukides, à rompre la paix faite avec l'empereur grec, et la tentation fut encore plus forte sur Osman, qui avait plus de puissance (2). Près de Kojunhiszar (le Bapheum de Pachymeres), dans les environs de Nikomédie, fut livré le premier combat entre Osman et Muzalo, l'hetœriarque ou commandant des gardes du corps byzantins [1301], et la défaite des Grecs eut des suites d'autant plus funestes, qu'elle laissa le champ libre aux irruptions d'Osman, au moment même de la moisson. Osman eut à déplorer la perte de son neveu, Aitoghdi, fils de Gundusalp, qui périt dans la bataille de Kojunhiszar, et fut enterré près du château : son tombeau s'élève sur le chemin, et il est en grand renom pour les cures merveilleuses des chevaux malades (3). Les Turcs poussèrent leurs courses jusqu'aux portes de Nicée. L'élévation, la force des murailles, ne permettaient ici aucun espoir pour toute espèce d'attaque : afin de tenir la garnison en respect et en alarme, Osman fit élever au nord de Jenitschehr, sur le penchant de la montagne, un château appelé Tharghan, du nom du vaillant commandant qu'il y plaça (4).

Six années après cette défaite des Grecs [1307], les commandants des châteaux d'Edrenos, de Madenos, Kete et Kestel, sur l'ordre du commandant de Brusa, se réunirent pour livrer bataille à Osman. Le commandant de Kestel périt dans l'action, celui de Kete s'enfuit à grand peine vers Ulubad (Lopadion). Le gouverneur de cette dernière place, sommé par Osman de lui livrer le fugitif, y consentit à condition que les princes de la famille d'Osman ne franchiraient jamais la rivière d'Ulubad (le Rhyndakus). Osman en prit l'engagement solennel que ses successeurs accomplirent quant à la lettre, sans en respecter l'esprit; ils ne passèrent jamais la rivière même d'Ulubad, mais, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, ils tournaient sur des vaisseaux son embouchure dans la mer, éludant ainsi la véritable interdiction portée par le traité (1). L'île de Galios (Kalolimne), dépendant du territoire de Kete (2) (Katoikeia), qui est située à l'entrée du golfe de Modania (le golfe de Kianus), fut, sur l'ordre d'Osman, conquise l'année suivante par Kara-Ali, fils d'Alighudalp, qui épousa une jeune fille grecque d'une merveilleuse beauté, trouvée dans le riche butin enlevé à Kalolimne (3).

Immédiatement avant la prise de cette île, s'était accompli le premier acte important de la piraterie turque, la dévastation de l'infortunée Chios, célèbre également par la beauté merveilleuse du pays et par les ravages des Barbares si fréquemment renouvelés dans le cours de six siècles. Trente vaisseaux turcs y abordèrent et désolèrent l'île entière. Les habitants qui étaient restés furent massacrés en masse (4), à l'exception de quelques-uns qui parvinrent à se jeter dans le château fort. D'autres, montés sur quarante bâtiments, espérant sauver leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, échouèrent dans les parages de l'île de Skyros où ils périrent tous. A partir de cette époque, les pirates turcs désolèrent les îles de la Méditerranée depuis l'embouchure du Bosphore jusqu'au détroit de Gibraltar (5). Les historiens byzantins rapportent les descentes destructives des flottes turques sur les îles des Princes (6), de Rhodes, Samos, Karpathos, Lemnos, Mitylène (7), Candie, Malte, et sur les autres Cyclades (8). Comme les écrivains ottomans ne font mention d'aucun de ces exploits, à l'exception de la prise de Kalolimne, et que les États d'Osman, à cette épo-

(1) Pachymeres, II vol., IV liv., 24 chap., édit. de Rome, p. 229.
(2) Pachymeres, II vol., IV liv., 24 chap., p. 230.
(3) Neschri, fol. 38; Seadeddin, fol. 13.
(4) Seadeddin, fol. 12.

(1) Idris, fol. 67.
(2) Dans Pachymeres, liv. V, c. 21, tom. II, 287; Katoixeia.
(3) Idris fol. 67.
(4) Pachymeres, l. VI, cap. 17, édit. de Rome, II liv. p. 355.
(5) Pachymeres, l. III, chap. 14, p. 157.
(6) *Ibid.*, l. IV, chap. 29, p. 237.
(7) *Ibid.*, l. V, chap. 26, p. 303.
(8) Nicephoros Gregoras, l. VIII, chap. 10, p. 116.

que, touchaient à peine au rivage de la mer, on est en droit de penser que ces flottes turques, toujours prises par Pachymeres pour des escadres persanes, n'appartenaient pas aux Ottomans; qu'elles avaient été armées par les autres princes turcs, maîtres des côtes de l'Asie Mineure depuis le golfe de Modania jusqu'à celui de Megri (Telmissos); par exemple, par les princes de Karasi, de Ssaruchan, Aidin et Mentesche.

La même observation peut s'appliquer aux conquêtes continentales des Turcs, racontées par Pachymeres, qui appartiennent, non pas aux Ottomans, mais aux princes de Kastemuni, Kermian, Mentesche, d'Alaje ou de Karaman, véritables chefs turcs, qui, désunis entre eux, n'étaient pas moins animés d'un même sentiment, d'un même esprit, pour se précipiter sur l'empire byzantin. Ainsi peuvent se juger les entreprises du prince de Kastemuni-Umur-Beg, qui assiégea la ville de Cenchrea (Kanghri), où s'étaient réfugiés les Grecs chassés par les Turcs de la plaine du Scamandre, la prit, la saccagea, massacra tous les habitants, puis mit le feu aux murailles désertes (1); la conquête de Tripolis sur le Mæandre (2) par Alischir, prince de Kermian, et son siége de Philadelphie (Alaschehr) qu'il fut forcé de lever devant Roger, ancien templier, ancien pirate, alors époux de la petite-fille de l'empereur et grand amiral de l'empire byzantin (3); l'irruption et les déprédations d'Alaeddin en Lydie, dont Sardes, la capitale, se tint pendant assez longtemps, moitié sous la domination turque, moitié sous l'autorité des Grecs, jusqu'à ce que la garnison turque fût expulsée par les Grecs alors grossis par de nombreux renforts (4); enfin, la prise de Tyraja et de la célèbre Éphèse, à dix lieues de là, par Saisan, jadis serviteur et alors gendre du seigneur de Mentesche (5), qui permit bien d'emporter les vases des saints sacrifices de l'église d'Éphèse et les objets précieux consacrés au bienheureux saint Jean et à la mère du Christ; mais ensuite fit massacrer les habitants

(1) Pachymeres, l. v, chap. 27, tom. II, p. 306.

(2) *Idid.*, l. v, chap. 25, tom. II, p. 300.

(3) *Ibid.*, tom II, l. v, chap. 21, p. 293; chap. 23, p. 297; chap. 26, p. 302.

(4) Pachymeres, l. v, chap. 16, p. 218.

(5) *Ibid*, l. VIII, p. 13.

sans défense (1), ou, par crainte d'un soulèvement, les entraîna sur sa route et les jeta dans les fers à Tyraja.

Assailli ainsi par les Turcs qui fondaient de tous côtés sur les frontières asiatiques de l'empire, l'empereur Andronic Paléologue avait cherché de l'assistance auprès de Ghasan, le grand chan des Mongols, lui promettant pour prix de ces secours la main de sa fille; puis il renouvela cet engagement encore envers Chodabende, le chan suivant. Déjà Ghasan avait envoyé aux dix princes asiatiques l'injonction de respecter le territoire de l'empereur byzantin; Chodabende appuya cet ordre par l'annonce de la marche de quarante mille hommes de troupes auxiliaires, dont la moitié, sous la conduite de son neveu, allait paraître devant les murs de Konia. La menace de Ghasan et l'armement de Chodabende n'avaient cependant empêché, ni l'occupation de Sardes par Alaeddin, ni la prise d'Éphèse et de Tyra par Saisan, seigneur de Mentesche (2). Osman dédaigna plus encore l'orgueilleuse fiancée des Mongols, Maria, qui, pour hâter la conclusion de son mariage depuis si longtemps négocié, et presser la marche des auxiliaires mongols annoncés depuis tant de mois (3), s'était avancée jusqu'à Nicée, et de là faisait déclarer à Osman qu'elle allait le dénoncer à Chodabende, qui déjà devait avoir envoyé trente mille hommes sur les frontières.

Osman, qui, déjà précédemment, avait étendu ses courses, entre le Sangarius et le Melas (4), dans le territoire des Siphones et des Halizones, jusqu'aux rives du Bosphore, portait le ravage jusqu'à Istrawros (Astrabites), au château d'Hieron, en Anatolie, et jusqu'à Chelai (Kilia) (5), sur le bord de la mer Noire, remplissant tout de terreur, bien loin d'être arrêté par les menaces de la fiancée du chan mongol, se sentit, au contraire, excité davantage, et il attaqua le

(1) Saisan s'appelle dans le texte grec Ηερσαρχα Σασαν, et Alaeddin Αλαιδες.

(2) *Ibid.*, l. v, cap. 16, p. 280, et l. VII, cap. 13, p. 412.

(3) *Ibid.*, l. VII, cap. 25, p. 433.

(4) Pachymeres, l. IV, cap. 25, tom. II, édit. de Rome, p. 228.

(5) Ασραβιτης, Ιερον, Χηλη; Pachymeres, l. v, cap. 21, édition de Rome, t. II, p. 286.

boulevard avancé de Nicée, le château fort de Trikokia (Kodschahiszar chez les Turcs). Les défenseurs du château, habiles archers, firent beaucoup de mal aux guerriers d'Osman ; mais ceux-ci, après avoir comblé le fossé profond avec des troncs d'arbres et des décombres, emportèrent la place, où furent versés des torrents de sang (1). Déjà le château fort de Kubuklea, sur le penchant de l'Olympe, était tombé entre les mains des Turcs par la trahison de soixante Mogabares que Makrenos, commandant d'Ulubad (Lopadion), avait envoyés au secours de la garnison vivement pressée, et Osman croyait être assuré par la possession de ces châteaux contre tout danger de la part des Mongols (2). Ces récits, transmis par Pachymeres d'une manière incomplète, se trouvent plus en détail dans les écrivains ottomans, qui, en même temps, nous font connaître la conquête des châteaux de Kodschahiszar (Trikokia), Lubludschi (Kubuklea), d'Akhiszar, Lefke et Bekedsche, dont les trois derniers sont situés sur les bords de la rivière de Lefke ou Jenitschehr (le Mélas) et de Kiwa, au confluent de la même rivière dans le Sangarius [1308]. Osman, qui, dix-sept ans auparavant, accompagné de son ami Koese-Michal, seigneur de Chirmenkia, avait poussé ses premières courses dans les cantons septentrionaux du Sangarius, l'invita aussi cette fois, non-seulement à venir le joindre, mais encore à embrasser l'islam, et Koese-Michal ne repoussa aucune de ses offres. Ssamszama-Tschausch, qui, dix-sept ans auparavant, leur avait servi de guide dans leur route de Koinik et de Modreni, vint encore offrir ses services aux troupes d'Osman, sollicitant du prince en récompense l'investiture d'un château bâti sur un rocher, près de Jenitschehr, non loin de Lefke. Osman lui accorda sa demande, et le lieu se nomme encore aujourd'hui Tschausch-Koeji, le village de Tschausch (3). Ssamszama est le premier des Tschauschs, qui, plus tard, jouèrent sous l'administration ottomane un rôle important comme messagers d'État et commissaires, introducteurs des ambassadeurs, et ambassadeurs eux-mêmes. Mais le nom de la dignité est plus ancien que l'empire ottoman, et se trouve chez les Byzantins où le grand Tschausch était un dignitaire de la cour, comme le Tschausch-Baschi auprès des sultans seldschukides, et ensuite auprès des princes ottomans. De Lefke, l'expédition se dirigea vers Akhiszar, Bekedsche et Kiwa, dont les commandants abandonnèrent leurs châteaux, s'en allèrent au-devant du vainqueur pour lui rendre hommage, comme fit le capitaine d'Akhiszar, ou s'enfuirent, comme celui de Kiwa, qui gagna la vallée de Karadere. Deux châteaux seulement opposèrent quelque résistance : celui que l'on voit élevé sur un rocher à pic, près du Sangarius, qui fut appelé plus tard Karadschebes, et celui de Tekur-Binari (puits impérial), dont Osman confia le siége au fils d'Aighudalp-Kara-Ali. Après que la place eut été emportée, le vaillant guerrier la reçut en fief avec le territoire dépendant de Kiwa, dans lequel se trouvaient compris les châteaux d'Onde, de Nifdschehiszar et de Karagoes (1).

Pendant qu'Osman enlevait les châteaux des frontières de l'empire byzantin sur le Sangarius, l'extrémité méridionale de ses propres États fut tout à coup menacée par une invasion des Tatares que les historiens ottomans appellent Tschodars, les Byzantins Tochars, et qui n'étaient autres que des hordes mongoles (2). Osman avait confié la garde de Karadschahiszar (Melangea) à son fils Urchan, laissant auprès de lui son fidèle compagnon d'armes Ssaltukalp et le nouveau moslime Koese-Michal. Avec l'assistance de ces deux guerriers, le jeune prince battit les Tschodars, qui, de Kermian, avaient pénétré sur le territoire de Karadschahiszar et pillé le marché de la ville; et, par ce triomphe, remporté près du château d'Oinasch, il se montra digne de son père Osman (3).

Satisfait du premier exploit de son fils, Osman le chargea d'une autre expédition tendant à la conquête définitive de l'espace compris entre le

(1) Pachymeres, l. VII, cap. 33, p. 444.
(2) Pachymeres, l. VII, ch. 33, tom. II, p. 445.
(3) Seadeddin, fol. 15; Neschri, fol. 39; Idris, f. l. 68.

(1) Idris, 70, et aussi Neschri, fol. 40, et Seadeddin, fol. 16; mais non avec les détails.
(2) Τοχαροι, ce sont les troupes auxiliaires envoyées par Chodabende, dont parle Pachymeres, l. VII, cap. 13, p. 111, tom. II, édit. de Rome, et l. VII, chap. 33, p. 449.
(3) Seadeddin, fol. 15, Neschri, fol. 41; Idris, fol. 71 et suiv.

Sangarius et la mer, qui porte aujourd'hui le nom de Sandschak-Kodscha-Ili. Pour l'aider dans son entreprise, il lui donna quatre de ses plus vaillants guerriers, éprouvés par vingt années de combats et de fidélité, Kœsemichal, Abdorrahman-Ghasi, Konuralp et Aghdsche-Kodscha (1). La première bataille se livra au pied d'un château déjà investi dans la campagne précédente, qui, cette fois, fut enlevé par le courage de Karadschebe, et, plus tard, il lui fut donné en fief avec le territoire environnant. Au milieu de ces ruines s'est conservé le tombeau du héros. Le château d'Alpszofi, qui tomba ensuite au pouvoir d'Urchan, fut conféré en fief à Konuralp, et, après s'être emparé d'Akhiszar, sur les bords du Sangarius, au-dessus du pont de Kiwa, Urchan se fortifia dans la place de Kœpri, sur le lac d'Ajangœli, d'où il dépêcha à son père, Kara-Ali, pour lui annoncer ses succès. Le château de Karatekin (2), dans le voisinage de Nicée, fut emporté; les vainqueurs se partagèrent les femmes comme le butin, et la place fut remise à la garde de Ssamszama-Tschausch. Konuralp poussa ses courses vers Akjasi, et enleva les châteaux situés dans ce canton, Tusbasari (marché au sel), chef-lieu des Nalizones de Byzantins, Kiliki, non loin d'Akhiszar, Kapudschik et Kerastedschi (3), tandis que Aghdsche-Kodscha marchait vers Akowa (la vallée blanche), soumettant toute la contrée qui, aujourd'hui même, a conservé le nom du vainqueur, et s'appelle Kodscha-Ili (pays de l'ancien) [1317].

Nicée, la place frontière la plus importante de l'empire byzantin, fut ainsi entourée d'ennemis de tous côtés, et inquiétée d'ailleurs par les garnisons des deux châteaux de Trikokia et Karatekin, situés devant ses portes, qu'Osman et Urchan avaient conquis précédemment (4). Afin d'envelopper Brusa de la même manière, Osman ordonna à son neveu Aktimur et à l'un de ses capitaines, nommé Balaban, d'élever deux forts devant cette ville. Aktimur construisit le sien devant les portes mêmes de la place, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui s'élever la voûte des bains chauds de Kaplidsche (1); Balaban bâtit sur le bord du Nilufer l'ouvrage qui, de son nom, est encore appelé aujourd'hui le château de Balabandschik (2) [1317]. Durant dix années, les garnisons de ces deux forts resserrèrent étroitement la ville, jusqu'à ce qu'enfin Osman résolut de convoquer toutes ses forces pour l'attaquer directement, et de confier le commandement suprême à son fils, attendu que lui-même était retenu par la goutte. Le conseil de guerre, composé de Kœse-Michal, Torghudalp, du scheich Mahmud et d'Achi-Hasan, neveu d'Ébali, jugea nécessaire, avant la conquête de Brusa, de se saisir d'abord d'Édrenos, sur l'Olympe, qui était la clef de cette ville. La voix de la prudence militaire fut fortifiée par le désir d'une vengeance de famille, car Aidoghdialp, neveu d'Osman, était tombé frappé par le père du commandant d'Édrenos. Il y eut satisfaction pour l'ardeur de pillage des soldats dans le sac de la ville, pour la prévoyance du chef dans la destruction des murailles, et pour la soif de vengeance d'Osman dans l'immolation du gouverneur, auquel on coupa la tête. Urchan planta ses bannières triomphantes à l'orient de Brusa, au pied de l'Olympe, à Binarbaschi (tête de sôurce), sous les murailles mêmes de la ville (3). Par la médiation du vieux ami d'Osman, Kœse-Michal fut négociée pour le commandant libre sortie avec ses biens sous une escorte sûre jusqu'à Kemlik (Kios). Urchan consentit à cette condition moyennant la rançon de 30,000 pièces d'or de Byzance. Ce fait est très-remarquable : par la prise d'une ville sans coup férir et par le payement d'une somme énorme, depuis lors considéré comme le taux invariable du prix moyennant lequel les princes chrétiens vaincus durent se racheter annuellement d'une guerre continuelle; les 30,000 ducats qui furent livrés pour la première fois à la reddition de Brusa continuèrent à être versés pour l'obtention de chaque trêve, et annuellement, pendant toute sa durée, et entrèrent ainsi régulièrement dans le trésor

(1) Idris, fol. 74.
(2) *Ibid.*, fol. 75.
(3) *Ibid.*
(4) Pachymeres, l. IV, c. 25, p. 229, et l. V, c. 21, p. 287, édit. de Rome.

(1) Idris, fol. 71, place l'élévation des châteaux en 813-815; mais Hadschi-Chalfa la met en 817; Pachymeres, p. 417 et 288.
(2) D'après Dschihannuma, p. 659, ce lieu est à l'ouest de Kete (Κατοικεία), sur les rives du Nilufer.
(3) Idris, fol. 81, Seadeddin, fol. 16.

ottoman durant trois cents ans, et ce fut seulement au commencement du XVIIe siècle que la paix de Sitvatorok raya pour jamais cet article important du registre des tributs de la chancellerie ottomane.

Ainsi tomba Brusa, bâtie, selon Pline, par Annibal, alors qu'il était l'hôte de Prusias, roi de Bithynie, et qui, dans la moitié du Xe siècle, conquise par Seifeddewlet (épée de l'empire), le grand prince de la famille Hamdan, après un siége d'une année, avait vu raser ses murailles; retombée au pouvoir des Byzantins, entourée de nouveaux ouvrages, elle passa ainsi entre les mains des Turcs pour devenir la première grande ville, et la résidence du fondateur de l'empire ottoman ou plutôt de son fils, car Osman ne reçut la nouvelle de la soumission qu'un instant avant sa mort. Satisfait d'avoir conquis la capitale de la Bithynie pour y reposer ses cendres et pour y dresser un trône à ses successeurs, il mourut après un règne de vingt-sept années, dans la soixante-dixième de son âge (1) [1326].

Quatre mois auparavant, il avait été précédé par son beau-père, le pieux scheich Édebali, et un mois après par la fille de ce saint homme, sa chère épouse, appelée par les historiens ottomans du double nom de Malchatun (femme trésor), et Kamerije (lune de beauté); et il avait eu le temps de leur rendre les derniers devoirs à Biledschik. Urchan, informé de la fin prochaine de son père, accourut auprès de son lit de mort à Sœgud, accompagné des premiers hommes qui l'assistèrent de leurs conseils et de leurs bras, de Torghudalp et Ssaltukalp, des scheichs Achischemseddin frère, et Achi-Hasan, neveu d'Édebali, de son imam Osman-Jachschi et de Kara-Chatil-Tschendereli, qui devait être le premier chef de l'armée et le père d'une race de grands vesirs (2). Le mourant adressa l'expression de ses dernières volontés à ces six personnes et à son fils, recommandant surtout à Urchan de maintenir fermement l'islam, de gouverner avec équité et douceur, et de l'ensevelir à Brusa (3). Les deux imams tursunfakih et Osman-Jachschi, Achi-Schemseddin, frère d'Édebali et Kara-Chalil-Tschendereli, transportèrent ses restes à Brusa, où ils furent placés sous la voûte appelée Gumischlikunbed (voûte d'argent) (1), dans l'ancienne chapelle du château. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, on y montrait aux pieux pèlerins un chapelet de bois, dont les grains énormes entretenaient le respect pour la mémoire d'Osman dans l'esprit du peuple, qui les regardait comme ayant appartenu à ce prince; on y voyait encore un énorme tambour qu'il devait avoir reçu du sultan Alaeddin comme marque d'investiture de Karadscha. Ces deux monuments des traditions, objets des affections populaires, furent la proie des flammes dans le dernier grand incendie qui désola le château et la ville au commencement de ce siècle, et au lieu de l'éclat de l'argent que l'ancien dôme de l'église reflétait autrefois sur les tombeaux (2), les yeux sont blessés par le blanc mat de la chaux, seule parure des dernières ruines du tombeau du père des Ottomans (3). Le drapeau et le sabre qu'Osman reçut en signe d'investiture doivent être conservés encore aujourd'hui dans le trésor de l'empire (4); le sabre est à double pointe, non pas à double tranchant, mais à dos arrondi, comme Sulfakar, le fameux glaive du chalife Omar, dont il fendit un jour en deux un infidèle qui doutait de la divinité du Koran, ce qui lui valut de la part du prophète le nom honorifique du pourfendeur. L'image de ce glaive à deux pointes, dont l'une menace l'Orient et l'autre l'Occident, fut adoptée dans la suite et gravée sur leurs sceaux par les gouverneurs de l'empire (5), et aujourd'hui encore elle brille brodée en argent sur le champ rouge du kapudanabeg ou premier amiral de la flotte turque, qui arbore ce pavillon sur son vaisseau de guerre (6).

Ce qui est plus digne de foi que la conservation des insignes d'investiture d'Osman jusqu'à nos jours, c'est l'inventaire de sa succession et de sa garde-robe. Il ne laissa ni or ni argent,

(1) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, dans la liste des sultans.

(2) Idris, fol. 83.

(3) *Ibid.*, fol. 84 et 85.

(1) Idris, fol. 85. La description de l'église se trouve dans l'examen d'un voyage à Brusa, p. 47 et suiv.

(2) Neschri, fol. 48.

(3) Voyage à Brusa, p. 49.

(4) Schamailname, à la bibl., imp. sous les n°s 141 et 147.

(5) Particulièrement les gouverneurs d'Ofen.

(6) Constitution et administration ottomanes, l. II, p. 29 .

rien qu'une cuiller, une salière, un kaftan brodé et un turban de toile neuve, des drapeaux de mousseline rouge, tels qu'on en fabriquait à Alaschehr, une écurie garnie d'excellents chevaux, quelques attelages de bœufs pour la culture des champs, et quelques troupeaux de brebis choisis, desquels descendent ceux qui appartiennent encore aujourd'hui au sultan dans les environs de Brusa. Le costume d'Osman était simple, à l'exemple des premiers guerriers de l'islam : comme eux, il entoura son bonnet rouge arrondi par le haut d'un ample turban blanc; il porta un large kaftan, dont le collet et la doublure de couleur semblable différaient de celle du kaftan (1), avec longues manches pendantes derrière les bras. Les bras d'Osman étaient presque aussi longs que ses manches pendantes, car ils atteignaient ses genoux (2), conformation qui est considérée en Orient comme favorable pour les princes, parce que l'un des plus puissants souverains de l'ancienne Perse, Artaxerxès Longue-Main (3), mit en usage l'ancien proverbe que les rois ont les bras longs. D'ailleurs, Osman était bien constitué pour monter à cheval; il avait le nez aquilin, les cheveux, les sourcils, la barbe noirs, le tein brun, ce qui lui fit donner dès sa jeunesse le surnom de Kara, c'est-à-dire, le Noir, épithète qui, dans la bouche des Orientaux, est un grand éloge de la beauté, et qui, ajoutée au nom d'un chef d'aventuriers, peut toujours être regardé comme d'heureux augure. Hafis, dans des vers célèbres, vante le teint noir de son favori, et plusieurs princes turkmans ont reçu ce surnom, sous lequel ils sont inscrits dans l'histoire : ainsi Karasi, l'un des dix princes qui se partagèrent les débris de l'empire seldschukide ; Kara-Jusuf (Joseph le Noir), Kara-Iskender (Alexandre le Noir), deux princes de la fameuse dynastie du Mouton noir (1); Kara-Juluk (la Sangsue noire) fondateur de la dynastie du Mouton blanc. Le surnom de Noir donné à Osman offre une grande signification, rapproché de celui de la première résidence du père de la tribu, de sa première possession dans Rum. Ertoghrul s'était établi d'abord à Karadschatagh (montagne noire), au nord-est d'Angora; Osman reçut pour premier fief Karadschahiszar (château noir).

(1) *Voy.* les estampes dans le Schamailname à la biblioth. impér. et roy. de Vienne, dans les n°s 141 et 475.

(2) Disinden Aschuri, dans le Schamailname.

(3) En persan, ardeschir dirasdest. Diras veut dire longue, dest signifie main.

(1) Kara-Kojunlii, les Μαυροπoβατοι des Byzantins.

LIVRE III.

AVÉNEMENT D'URCHAN AU TRÔNE. — CONQUÊTE DE NICÉE ET DE NICOMÉDIE. — PREMIÈRES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'EMPIRE OTTOMAN. — MONNAIES, PRIÈRES PUBLIQUES ET RÈGLEMENT DU COSTUME. — INSTITUTIONS MILITAIRES. — JANITSCHARES ET SIPAHIS. — COMBAT PRÈS DE PELEKANON, ET DÉFAITE DEVANT PHILOKRÈNE. — CHUTE DE NICÉE ET PRISE DE KIBOTOS. — FONDATION D'ÉCOLES ET DE CLOITRES. — CONQUÊTE DE KARASI ET DE PERGAME. — CLOITRES SUR L'OLYMPE. — TOMBEAUX DES SULTANS. — SAVANTS ET SAINTS A BRUSA.

L'année qui vit Urchan parvenir comme beg à un pouvoir sans limite fut signalée, comme celle de l'avénement de son père Osman, par la naissance d'un fils successeur du trône; de même que l'heureuse nouvelle de la prise de Karadschahiszar s'était répandue avec le bruit de l'arrivée d'Urchan au monde, ainsi retentit l'annonce de la conquête de Brusa au moment où naissait Murad, qui devint le troisième souverain des Ottomans. Urchan monta comme Osman sur le trône, entre le cercueil d'un père et le berceau d'un fils, paré des lauriers d'un récent triomphe. Son premier soin fut d'offrir le partage des biens paternels à son frère Alaeddin, homme sage, auquel l'empire ottoman doit ses premières institutions politiques. Alaeddin, respectant la dernière volonté de son père, qui avait ordonné que la succession revînt exclusivement au frère aîné, refusa même d'accepter la moitié des troupeaux de chevaux, de bœufs et de brebis que lui offrait son frère, et demanda seulement pour sa résidence un village dans la vallée de Kete (Katoikeia), dans la plaine de Brusa, sur la rive occidentale du Nilufer. «Hé bien! dit Urchan, «puisque tu ne veux pas posséder les chevaux, «les vaches et les brebis, sois alors pour moi «un pasteur de peuple, c'est-à-dire, un vesir.» Alaeddin se résigna au désir de son souverain, et ainsi le frère du second maître des Ottomans devint le premier vesir de l'empire (1), partageant avec le prince les soins et les soucis du gouvernement, ainsi qu'avait fait, selon l'histoire racontée par les Orientaux, Aaron avec son frère Moïse, dont il se fit le vesir. Le mot vesir, suivant l'acception dans la langue turque, signifie le porte-faix, ce qui répond parfaitement à la situation de l'homme chargé du fardeau du gouvernement que le souverain a placé sur son premier ministre en l'investissant d'un pouvoir illimité, mais se réservant pour lui-même toute la responsabilité. Le premier vesir des Ottomans, frère du souverain, ne possédait nullement un pouvoir étendu comme en reçurent leurs esclaves, les grands vesirs qui lui succédèrent, et qui, ayant au-dessous d'eux un grand nombre d'autres vesirs, concentraient dans leurs mains les relations de la paix, de la guerre et de l'administration intérieure. Alaeddin, étranger au métier des armes, s'occupa seulement de l'administration et des lois à donner à l'empire grandissant, qu'il affermit par de sages institutions, tandis que son frère l'étendait par de nouvelles conquêtes.

Du vivant même d'Ertoghrul, la plus grande partie du Sandschak de sultan Œni, sur le versant oriental de l'Olympe, avait été conquise

(1) Seadeddin, Neschri, Idris, et, d'après eux, Hadschi-Chalfa, dans la liste des vesirs, dans les Tables chronologiques, p. 174, et avec les plus grands détails, Osman-Efendi, dans le Hadikatul-Wusera (le jardin des vesirs); Neschri et Seadeddin prennent l'année 726, Hadschi-Chalfa, Osman-Efendi, l'année 728, comme celle de son installation.

par son fils Osman. Sous le règne d'Osman, son fils Urchan s'était saisi du pays au delà de l'Olympe jusqu'aux portes de Nicée et de Nicomédie. Après la conquête de Brusa, Urchan transporta de Jenitschehr sa résidence dans cette ville si bien placée pour dominer la contrée, et ses compagnons d'armes Aghdschekodscha, Konuralp, Abdurrahman-Ghasi et Karadschefes, tous en resserrant Nicée et Nicomédie par les forts qu'ils avaient dressés aux portes de ces villes, pénétrèrent dans la partie de la péninsule qui est bornée, au nord par la mer Noire, au sud par le golfe de Nicomédie, à l'ouest par le Bosphore, et poussèrent jusqu'à cette dernière limite. Déjà Konuralp avait enlevé sur les deux rives du Sangarius, en deçà d'Akjasi, Konurpa et Akowa: Aghdschekodscha avait pris les places voisines d'Ermenibasari, Ajangœli et de Kanderi. Maintenant tous deux, réunissant leurs forces, se portèrent contre les châteaux d'Aidos et de Semendra, qui, touchant aux rives du Bosphore, ne sont éloignés, le premier que de quatre, et le second de trois lieues de Skutari (1). Depuis quelque temps déjà ils avaient investi Semendra sans qu'il y eût aucune apparence de succès, lorsque les portes s'ouvrirent pour le convoi funèbre du fils du commandant. Les Ottomans fondirent sur ce cortége, et s'emparèrent du père. Au lieu d'immoler le prisonnier, comme ils avaient fait avec les commandants des autres châteaux des frontières, ils offrirent à l'empereur grec la liberté de son serviteur, moyennant une rançon. L'empereur déclara qu'il n'achetait et ne vendait pas d'hommes : ainsi leur répondit le seigneur d'Aidos. Le commandant de Nicomédie consentit seul à payer la somme demandée. Quant au château de Semendra, Aghdsche Kodscha s'en empara enfin, et tout le territoire fut appelé de son nom Kodscha-Ili (pays du vieillard), qu'il porte encore aujourd'hui. Le tombeau de ce chef, qui devint ensuite un lieu de pèlerinage très-fréquenté, s'élève sur une colline près de Kanderi. Konuralp et Ghasi Abdurrahman investirent le château d'Aidos situé seulement à une lieue de Semendra, au pied de la montagne du même nom. Les murailles bravèrent la force des assiégeants; mais le cœur de la fille du commandant ne put résister à la mâle beauté de Ghasi-Abdurrahman, qu'elle avait vu du haut des tours, qui lui était apparu en songe. Elle lui jeta une lettre au moyen d'une pierre, et lui indiqua les moyens de se rendre maître la nuit d'elle-même et du château.

Ghasi-Abdurrahman fut introduit avec quatre-vingts de ses compagnons; puis, envoyé à Urchan par Konuralp avec la nouvelle de la conquête, il menait aussi la belle fille du châtelain, à laquelle les vainqueurs devaient leur succès, et que le sultan lui abandonna comme légitime épouse. De ce mariage naquit Kara-Abdurrahman, qui rivalisa de vaillance avec son père, et dont le nom était encore une sorte d'épouvantail longtemps après sa mort; car les femmes grecques criaient à leurs enfants pour les effrayer : Voilà le noir Abdurrahman.

Le surnom de noir était d'un heureux augure depuis qu'il avait été porté par Osman; et voilà ce qui le fit donner aussi à Mursal, autre vaillant champion d'Aghschekodscha, appelé le noir Mursal. Il conquit la côte méridionale du golfe de Nicomédie, qui lui fut donnée en fief avec l'obligation de la protéger au moyen de vaisseaux garde-côtes. Aujourd'hui encore le point où ce rivage forme une première anse, lieu fameux par ses grenades (1) et une espèce de bâtiment garde-côtes, sont appelés Kara-Mursal. À quelques lieues plus loin se trouve Jailakabad ou Jalowa (l'ancien sugla ou drépanon), embellis de palais et d'hôpitaux par l'impératrice Hélène, dont le père avait tenu jadis une auberge en ces lieux, transformés par Constantin en une ville qu'il appela Helenopolis en l'honneur de sa mère. C'est là que se réfugia l'armée des premiers croisés, conduite par Pierre l'Hermite et Gautier sans Avoir; elle avait été battue près de Nicée, couvrant les campagnes environnantes de ses morts. Avec les ossements des cadavres les Sarrasins élevèrent des tours et des pyramides à Jalowa : dans les temps modernes, le lieu n'est plus renommé que par ses eaux thermales (2). Près de là s'é-

(1) Dschihannuma, p. 663, 315; Kanderi, 3, 18; Semendra, 3, 19; Aidos.

(1) Dschihannuma, p. 663, 3, 6.
(2) Melala, XIII: Ammianus Marcellinus, XXVI, 8; Comnena, XV, p. 465.

lève le tombeau d'un abdal, c'est-à-dire, d'un derwisch ou serviteur de Dieu, enthousiaste jusqu'à la folie, qui mena les troupes ottomanes armées de sabres de bois à la conquête de ce lieu (1). De l'autre côté du golfe était le château de Hereke (2) (l'ancien Ankyron, où mourut Constantin), dont les murs dévastés couvrent encore aujourd'hui le penchant de la montagne jusqu'au bord de la mer. Il était tombé sous les coups de Karaali (le noir Ali), père du fameux Begler-Beg-Timurtasch; et maintenant les Ottomans, maîtres de Jalowa, Hereke et Nicomédie, menaçaient la capitale de l'empire byzantin. Les historiens byzantins placent la conquête de Nicomédie beaucoup plus tard; les écrivains turcs la rapportent aussitôt après la chute de Kojunhiszar (Bapheum), alors qu'Osman remporta la première victoire importante sur Muzalo, général grec. Ensuite Aghche-Kodscha s'empara de la capitale de la Bithynie, cette résidence magnifiquement ornée de Dioclétien, avant qu'il ne déposât le diadème dans la plaine de Nicomédie, et qu'il n'allât transporter sa demeure sur la côte de Dalmatie. Kaloioannes, frère de Marie Paléologue, cette fameuse souveraine des Mongols, défendit vainement Nicomédie contre la puissance des Ottomans. Sa tête tomba avec la ville.

Un siècle après l'émigration d'Ertoghrul du pays de Rum, trente ans après la fondation de la puissance indépendante des Ottomans, trois ans après l'avénement de leur second souverain, dans l'année même où Charles le Bel, roi de France, mourait à Paris, où Louis de Bavière se faisait couronner empereur de Rome, où à Constantinople le vieux Andronic était précipité du trône et jeté dans un cachot par son petit-fils, l'empire ottoman fut affermi par les premières lois et les premières institutions politiques qu'Alaeddin avait méditées dans le silence. Ces principes, établis suivant les besoins de l'État, sont la quatrième base du droit politique de l'islam, et, d'ailleurs, ne sont nullement en contradiction avec les trois sources plus sacrées, la parole de Dieu (le Koran), la parole du prophète (la Sunna), et la décision unanime des pères de l'Église islamite (les quatre grands imams); ils suppléent seulement à leur silence, remplissent les lacunes qu'elles ont laissées, et, sous le nom d'urfi, c'est-à-dire de législation volontaire, forment la règle de l'islam appliquée aux besoins progressifs de l'État. Dans la suite, cette législation fut désignée dans l'empire ottoman par le mot grec Kanun; et cependant la collection appelée Kanunname, c'est-à-dire le droit canonique, n'est pas un recueil de droit ecclésiastique; c'est plutôt un code politique. Plus d'une fois il sera question de pareils livres canoniques du droit ottoman, lorsque, dans cette histoire, nous parlerons des législateurs successifs. Trois objets sont particulièrement traités dans les institutions conçues par Alaeddin et adoptées par Urchan : les monnaies, le costume et l'armée. Le droit de battre monnaie et celui de se faire nommer dans la prière publique et solennelle récitée tous les vendredis, sont les deux marques caractéristiques de la souveraineté de l'islam. Selon plusieurs écrivains ottomans, onze années déjà avant le partage de l'empire seldschukide, lorsqu'il fut investi par le drapeau et le tambour, par le cheval et l'épée, comme prince gouverneur de Karadschahiszar, Osman aurait fait substituer dans les prières publiques son nom à celui d'Alaeddin III, dernier souverain de la dynastie des Seldschuks; mais cet acte de rébellion ouverte contre le suzerain n'emporterait pas avec lui un grand honneur, et serait peu croyable de la part d'un simple châtelain insignifiant avant la chute définitive de l'empire. Les mêmes écrivains, qui ne croient pas pouvoir attribuer assez tôt au fondateur de l'empire l'exercice des deux droits de souveraineté, lui font aussi battre monnaie dès la première année de son autorité indépendante sur Karadschahiszar. Cette assertion est encore moins soutenable que la première; car si la prière publique au nom d'Osman ne fut récitée qu'à partir de la première année de son véritable règne indépendant, les monnaies ottomanes, furent frappées seulement dans la troisième année du règne d'Urchan. Le vesir Alaeddin, disent les auteurs originaux de l'histoire ottomane, représenta au souverain son frère que jusqu'alors la monnaie courante n'avait présenté que l'empreinte des Seldschuks d'Iconium, et que, désormais, elle devait porter le nom d'Urchan. Si Osman eût fait battre monnaie le premier, il

(1) Idris, fol 104.
(2) Voyage à Brusa, p. 159.

n'eût pas manqué de faire graver son nom sur les pièces; et l'on ne peut dire qu'il aurait conservé le coin en usage sous les Seldschuks, car l'établissement de Konia, seconde capitale de ces princes, échut à un autre chef plus puissant qu'Osman, et dans le petit château de Karadschahiszar, où Osman exerçait alors une autorité assez insignifiante, même dans sa résidence postérieure de Jenischehr, d'après toutes les dates numismatiques, on ne frappa jamais de monnaie. Ainsi donc, on est forcé de croire qu'avant l'année 729 de l'hégire, 1328 de l'ère chrétienne, aucune monnaie ottomane n'avait été frappée, et que le véritable exercice des deux droits de la souveraineté dans les opinions de l'islam ne peut dater, pour les princes ottomans, que de cette époque. Depuis, trois fois seulement un changement a été opéré dans la prière publique, et toujours pour ajouter aux honneurs déjà rappelés : 1° le titre de sultan fut substitué à celui d'émir sous Bajesid I[er]; 2° la qualification de maître de deux continents et de deux mers fut ajoutée après la conquête de Constantinople sous Mohammed II; enfin, la formule se compléta par l'adjonction des mots de protecteur des deux saintes villes de La Mecque et de Médine, après la conquête de l'Égypte sous Sédine I[er]. Quant aux monnaies, elles ont subi bien des altérations toujours plus funestes à mesure que l'empire tombait en décadence; nous les rappellerons chaque fois dans leur lieu.

L'attention d'Urchan, ou plutôt d'Alaeddin, se porta sur le costume, non pas tant toutefois sur les vêtements mêmes que sur les couleurs et la forme de la coiffure. Bien que plus tard aussi la coupe, l'étoffe, la bordure et la doublure des divers kaftans, dolimans et des pelisses d'honneur aient été réglées en partie de la manière la plus précise par le cérémonial et par des lois somptuaires, alors ce ne fut point encore la question; il s'agit seulement de la coiffure qui de tout temps a été un signe caractéristique et distinctif en Orient pour les nations et pour les classes, ainsi qu'on peut le voir déjà par les sculptures de Persépolis. Les Grecs, au temps d'Osman, aimaient les bonnets dorés, et les Turkmans des bonnets de feutre rouge avec des dulbend de couleur (turban) (1). Afin de distinguer les Ottomans de ces deux nations, les bonnets de feutre blanc furent adoptés comme la coiffure générale des guerriers et des serviteurs des princes. Leur forme était oblongue à la manière d'un choux palmiste, comme on pouvait encore le reconnaître au turban du sultan Urchan sur son tombeau à Brusa, avant que ce monument fût détruit par les flammes. En campagne, les begs eux-mêmes ne portaient que des bonnets de feutre blanc, dont les fabriques étaient alors à Biledschik ; mais, dans les cérémonies, à l'exemple du prince, ils les entouraient d'une étoffe blanche roulée en bourrelet. Le turban d'Urchan, dont le kaftan d'ailleurs ne différait en rien de celui de son père, ne se distingue de la coiffure d'Osman que par les bouffantes en forme de nacelle (1); au reste, cette coiffure offre une grande ressemblance avec la mître du grand prêtre des Hébreux, qui rappelle à son tour celle des Mages sur les sculptures de Persépolis, et la représentation hiéroglyphique du soleil dans une nacelle en forme de demi-lune. Le règlement du turban ne subsista sans altération que durant deux règnes, car, sous Bajésid Ilderim, si les employés de la cour conservèrent, comme sous Urchan, les bonnets blancs, parmi les serviteurs des begs et les officiers, sur la proposition du premier beglerbeg de l'empire, Timurtasch, furent repris les bonnets rouges. Les deux feutres blanc ou rouge restèrent simples jusqu'à Mohammed le conquérant, époque à laquelle on se mit à les broder de mille manières. Alors les blancs furent exclusivement affectés aux janitschares, et diverses autres espèces de coiffures furent introduites (1). On appela boerek les simples feutres, ketsche ceux que portent les janitschares avec un large morceau d'étoffe descendant par derrière, et ceux de leurs officiers supérieurs, qui sont faits en forme de cylindre, reçurent le nom d'uskuf. Le boerek, ainsi qu'on vient de le dire, fut introduit par le vesir Alaeddin sous Urchan comme la coiffure générale, puis, sous Bajésid I[er], limité à l'armée par le beglerbeg Timurtasch, pour se charger enfin de broderies et d'ornements sous Mohammed II. La forme particulière du ketsche remonte à la bénédiction du derwisch Hadschi-

(1) Idris, fol. 108; Seadeddin, fol. 23, dans Bratutti, p. 40.

(1) Schamailname.

(2) Seadeddin, fol. 21, dans Bratutti, p. 40 e suiv

Begtasch, dont nous parlerons à l'occasion de l'institution des janitschares. L'uskuf, qui est absolument le bonnet des derwischs de Mewlewi, fut introduit par Suleiman, fils d'Urchan, second vesir de l'empire ottoman, en l'honneur de Dschelaleddin Rumi, fondateur de l'ordre des derwischs Mewlewi (1). Au lieu des bonnets en forme d'œuf, ou de choux palmiste, ou pointus, entourés d'une certaine étoffe par Osman et Urchan, les souverains des Ottomans adoptèrent ensuite l'uskuf, qui, au temps des premières conquètes en Europe sous Murad Ier, fut entièrement couvert d'or à une occasion qui sera signalée.

Le troisième et le plus important objet des travaux d'Alaeddin fut l'institution d'une armée, et même d'une force permanente et soldée antérieure d'un siècle entier à l'organisation adoptée par Charles VII, roi de France, qui, jusqu'ici, a passé dans l'histoire de l'Europe du moyen âge pour le premier fondateur des armées permanentes. Ertoghrul et Osman avaient fait leurs expéditions avec des cavaliers turkmans appelés akindschis (coureurs), qui, à la sommation de leur seigneur, devaient entrer en campagne. Urchan le premier forma une troupe de fantassins soldée, même entretenue d'une manière continue, et qui fut appelée, jaja ou piade. Ces soldats, qui recevaient par jour un akdsche (alors le quart d'un dirhem d'argent), étaient formés par dix, par cent, et par mille, commandés par des décurions et centurions, et des colonels. Cette troupe, fière de la solde qu'on lui accordait, augmenta bientôt par ses prétentions et son indiscipline le désordre auquel sa création devait remédier. Alors Urchan tint conseil avec son frère et vesir Alaeddin, avec son chef militaire Kara-Charil-Tschendereli beau-frère du scheich Edebali, et par conséquent parent du sultan (2). Tschendereli connaissant trop bien la rudesse obstinée des Turkmans, leur orgueil et leur insolence, présenta le plan profondément médité, où se montrent une forte étude des hommes et la politique la plus froide et la plus étrangère aux sentiments du cœur : il proposa de former une troupe avec les enfants des chrétiens qui devaient être convertis violemment à l'islam. «Les vaincus, disait-il, sont les esclaves des vainqueurs, auxquels reviennent leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, comme possession légitime; en convertissant de force les enfants à l'islam, et en les enrôlant comme guerriers pour le service de la foi, on travaille à leur bonheur dans ce monde et à leur salut éternel : car, selon les paroles du prophète, chaque enfant apporte en naissant le germe de l'islam (1) qui, en se développant dans une armée formée d'enfants chrétiens, encouragerait même dans celle des infidèles l'ardeur de la conversion, et la nouvelle troupe se recruterait, non-seulement des enfants des vaincus, mais encore d'une foule de déserteurs de l'ennemi, unis au nouveau croyant par la communauté d'origine ou d'opinions dissimulées, et attirées par la grandeur des récompenses.»

Ce système odieux, funeste au christianisme, si fécond en résultats pour les Moslimes, est unique dans l'histoire du despotisme militaire. L'antiquité et les temps modernes n'offrent rien qui puisse lui être comparé. Les chalifes avaient déjà entouré leur trône de gardes du corps tirés d'esclaves turcs, dont ils s'étaient assuré l'obéissance et la fidélité par une énorme solde, et par l'affaiblissement graduel des souvenirs de leur jeunesse; des conquérants, en transportant leurs troupes hors du pays où ils étaient nés dans d'autres contrées, ont resserré les liens de la discipline militaire en même temps qu'ils affaiblissaient l'empire des anciennes coutumes; mais nulle part ne furent brisés comme ici tout à la fois les liens de patrie, de religion, de paternité, et aucun peuple, à l'exception des Turcs, n'a planté sa puissance sur un terrain trempé de sang au milieu des ruines de la famille et de la croyance.

Cette milice fut appelée jenitscheri (troupe nouvelle), et bientôt le nom des janitschares fut porté d'Asie en Europe sur les ailes de la victoire. Le nom, comme la forme distinctive du feutre blanc, ils le reçurent du derwisch Hadschi-Begtasch, fondateur d'un ordre encore aujourd'hui très-répandu dans l'empire ottoman.

(1) Idris, fol. 106; Ssolaksade, fol. 7; Aali, fol. 16; Lutfi, fol. 9; Dschihannuma, p. 681.

(2) Neschri, fol. 27, appelle la seconde épouse d'Edebali Tadschedin-Kurd.

(1) Kullun. Mewludun-Ala-Fitretil-Islam: Idris, fol. 107.

Urchan, accompagné de quelques-uns des renégats soldés, visitait le scheich Hadschi-Besgtach dans le village de Sulidsché Kenarijun aux environs d'Amasia, pour lui demander sa bénédiction, un drapeau et un nom. Le scheich plaça la manche de son manteau sur la tête de l'un des soldats qu'on lui présentait de manière qu'elle pendait par derrière, et dit : « Que son nom soit jenitscheri (la nouvelle troupe), son aspect blanc, son bras triomphant, son sabre tranchant, sa lance acérée, qu'elle revienne toujours avec la victoire et la prospérité (1) !... » En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre blanc fut augmenté par derrière d'un morceau d'étoffe représentant la manche pendante du scheich, et par-devant on remplaça l'espèce de pompon qui le décorait par la cuiller de bois, comme indication de l'entretien plus soigné, de la nourriture plus abondante de la nouvelle troupe. Les noms des officiers furent empruntés des divers emplois de la cuisine : ainsi le chef supérieur de la chambrée, c'est-à-dire le colonel du régiment fut appelé tschorbadschi (faiseur de soupe), après lui les officiers les plus élevés furent nommés aschdschibaschi (le premier cuisinier), et sakabaschi (porteur d'eau). Sur les drapeaux rouges brillaient le croissant et le sabre à double pointe d'Omar (2). L'objet sacré du régiment était la marmite autour de laquelle on se rassemblait, non-seulement pour manger, mais encore pour tenir conseil, et ces formes se sont conservées jusqu'à nos jours durant près de cinq cents ans (3). Sous Mohammed II, les colonnes de l'édifice de l'empire ottoman furent fortifiées encore; le nombre et la solde des janitschares furent augmentés. Dans l'origine la paye fut d'un aspre, mais établie de telle sorte que c'était là seulement le *minimum*, et à mesure que s'écoulait le temps et qu'augmentait le service, on y ajoutait toujours, en établissant toutefois la règle que le *maximum* ne pût aller au delà du septuple de la paye primitive.

A l'origine, les janitschares étaient au nombre de mille ; chaque année on forçait mille jeunes garçons chrétiens, choisis dans le nombre des prisonniers de guerre, à embrasser l'islam et le service militaire (1) ; et, quand le nombre des prisonniers n'était pas suffisant, on complétait au moyen des enfants que l'on enlevait en pleine paix aux sujets chrétiens du sultan. Cela se fit ainsi jusqu'au règne de Mohammed IV, où le recrutement de la troupe dans les propres enfants des soldats commença sa décadence. Les écrivains ottomans sont unanimes pour louer la sagesse et la piété de cette institution, qui donna à la terre tant de conquérants, au ciel tant de vainqueurs dans la guerre sainte; en sorte que si, dans l'espace de trois cents ans, on comptait seulement les mille chrétiens prescrits, on arriverait au nombre de trois cent mille âmes sauvées ainsi du gouffre de l'enfer. Mais comme le nombre primitif de mille monta, sous Mohammed II, à douze mille, sous Suleiman, à vingt mille, et sous Mohammed IV, à quarante mille, il en résulte que cinq cent mille enfants chrétiens, au moins, ont été convertis par le glaive, mais que le fanatisme religieux peut se vanter d'en avoir sacrifié une bien plus grande quantité au despotisme militaire.

Après l'organisation des janitschares comme noyau des forces militaires ottomanes, Alaeddin régla les autres parties de l'armée : la troupe permanente d'infanterie régulièrement soldée qui existait auparavant (prade ou jaja), reçut des terrains qui, plus tard, furent transformés en fiefs, avec l'obligation, pour ces espèces de propriétaires, de rendre en temps de guerre les routes praticables pour l'armée; ce fut donc un corps de pionniers, dont le nom est passé avec la chose de l'organisation militaire des Ottomans dans celle de l'Europe chrétienne. Probablement, à l'origine, leur nombre, comme celui des janitschares, leurs remplaçants, fut de mille; dans la suite, il s'augmenta jusqu'à vingt mille ; après leur extinction, les fiefs furent employés à fournir des pensions aux officiers des janitschares hors de service (2). L'infanterie irrégulière qui se mettait en campagne sans avoir la solde des janitscha-

(1) Neschri, Aali, p. 34-44.

(2) *Voy.* Marsigli, Stato militare del impero ottomanno.

(3) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman.

(1) Séadeddin, dans Bratutti, p. 42.

(2) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, III, p. 391.

res, ni les fiefs des piades, s'appelait asab (libre et léger) : ces hommes étaient des batteurs d'estrade à pied, comme les akindschis étaient les coureurs à cheval.

Dans la suite, ils furent placés comme rameurs sur les galères du Grand Seigneur, employés à creuser des fossés, à construire des ponts, et, dans les siéges, à combler les fossés de leur corps, afin que les janitschares s'élançassent d'un pied plus ferme à l'assaut.

La cavalerie fut, comme l'infanterie, divisée en troupe régulière et irrégulière : la cavalerie permanente et soldée forma quatre corps, à l'instar de la garde de la sainte bannière, instituée jadis par le chalife Omar. D'abord elle ne comprit en tout que deux mille quatre cents hommes (1) : sous Suleiman le Grand, elle s'élevait à quatre mille : savoir, mille sipahis (cavaliers proprement dits), mille sisihdars (cavaliers voyageurs), mille ulufedschis (cavaliers mercenaires), et mille ghurebas (cavaliers étrangers). Divisée en quatre escadrons, à droite et à gauche de l'étendard sacré et du sultan, elle remplissait les fonctions de garde d'honneur, et occupait le centre dans l'ordre de bataille et dans le camp (2). Outre cette cavalerie soldée, plus tard considérablement augmentée, qui, sous le nom des sipahis, se fit connaître de tout l'Occident, aussi bien que les janitschares, fut organisée une troupe à cheval, investie de fiefs comme les piades. Ces cavaliers s'appelaient moszellimans (exempts d'impôt) ; ils étaient commandés par des officiers nommés ssubaschis, quand leurs hommes passaient le nombre de cent, binbaschis, quand ils en avaient plus de mille, et sandschakbegs (princes des étendards) (3). Cette hiérarchie du service militaire se conserva, dans la suite, dans la cavalerie beaucoup plus grandement formée des possesseurs des petits et des grands fiefs (Timars et Siamets) (4). La cavalerie irrégulière, qui n'était ni soldée ni investie de fief, nous avons pu déjà la connaître, sous le nom des akindschis, par ses premiers services militaires prêtés à Ertoghrul, sous Alaeddin II, puis par la première expédition d'Osman dans les cantons septentrionaux de l'Asie Mineure, alors qu'il fut accompagné par son ami, le châtelain grec, Kœse-Michal, et que le chemin lui fut indiqué par le tschausch-samszana. Les sipahis réguliers et les akindschis irréguliers à cheval, comme les janitschares et les asabes à pied, furent la terreur de toute l'Europe, aussi longtemps que les Turcs la menacèrent comme conquérants. Les akindschis, au temps du premier siége de Vienne, poussèrent leurs courses par delà Linz, jusqu'à Regensburg (Ratisbonne), portant le fer et le feu dans le cœur de l'Allemagne. Leur chef était alors un Michal-Oghli, descendant de ce Kœse-Michal qui, dans la première irruption d'Osman, conduisait les coureurs ; depuis, le commandement était passé héréditairement à sa postérité, comme l'hetmanie se transmet chez les Cosaques. Cette perpétuité inaltérable de l'institution primitive se trouve à chaque pas dans l'histoire ottomane ; et souvent elle épargne bien des investigations pour rattacher le présent au passé. Comme le tschausch-ssamszama avait indiqué le chemin à la première expédition dans le pays ennemi, ainsi, dans la suite, les tschauschs qui, dans leur mission comme messagers d'État, avaient appris à connaître le pays, furent employés à servir de guides à l'armée qui suivait leurs traces. L'histoire des relations diplomatiques ou militaires de la Hongrie ou de l'Autriche avec la Porte nous montre, presque en même temps, les missions des tschauschs et les ravages des akindschis.

Immédiatement après les institutions d'Alaeddin, les historiens ottomans placent la conquête de Nicée, que les Byzantins font précéder du combat de Pelecanon et de la défaite des Turcs devant Philocrène. L'empereur Andronicus le Jeune, fatigué des irruptions incessantes d'Urchan, poussées jusqu'au rivage asiatique du Bosphore, résolut enfin de marcher en personne pour les arrêter. Il consulta Kontophres, son grand veneur (1), qui déjà, comme gouverneur de Mésothyne, la partie la

---

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, III, p. 391.

(2) Paolo Giovio, Cose de' turchi, avec beaucoup de détails ; Marsigli Stato dei impero ottomanno, et Mouradjea d'Ohsson.

(3) Seadeddin, Idris, Ssolaksade, Aali et Mouradjea d'Ohsson, III, p. 391.

(4) Le même, et Constitution et administration de l'empire ottoman, p. 337.

(1) Cantacuzène, l. II, c. p. 210.

plus occidentale de la Bythinie, avait succédé à Muzalo, précédemment battu par Osman près de Nicomédie (1). Kontophres, en homme expérimenté, et bien au courant du genre de guerre des Turcs, conseilla de ne pas perdre de temps, et d'opérer de suite, à la fin de mai, avant que les Ottomans, avec leurs troupeaux, ne gagnassent les montagnes (2). Des troupes furent donc rassemblées à la hâte des environs de Byzance, de Dimitoka (Dydimotichon) d'Andrinople et de Thrace, car il était trop tard pour en appeler de la Macédoine et des contrées plus éloignées. Dès le commencement de juin (3) ces forces furent débarquées à Skutari (l'ancienne Chrysopolis), aujourd'hui faubourg de Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore. Urchan, informé de ce mouvement, se porta avec de l'infanterie et de la cavalerie sur les hauteurs qui dominent la côte de la Mérothyne [1330]. Après avoir fait en deux jours quatre lieues de chemin, l'empereur campa le matin de la troisième journée à Pelecanon (aujourd'hui Maldepe), d'où il apercevait les Turcs sur les hauteurs. Le conseil de guerre décida qu'on ne devait pas se hasarder dans les vallées et les défilés occupés par l'ennemi, mais qu'il fallait lui offrir ici le combat dans la plaine, et, s'il ne l'acceptait pas, retourner à Constantinople (4). Cette résolution adoptée, l'on passa la nuit à Pelecanon. A la naissance du jour, après la prière ordinaire du matin, les trompettes des troupes byzantines donnèrent le signal de se ranger en bataille. Urchan disposa ses soldats derrière les hauteurs, en cacha une partie dans des enfoncements, et ordonna à trois cents de ses plus habiles archers à cheval d'attaquer l'ennemi, ce qu'ils firent avec d'autant plus de courage que les Grecs occupaient la plaine favorable à la cavalerie, tandis que les Ottomans se tenaient sur un terrain montagneux coupé de fossés. De huit mille hommes dont se composait l'armée d'Urchan, il en avait placé mille au centre, mille à l'aile droite, mille à l'aile gauche, en les couvrant par des collines avancées, de telle sorte que si l'ennemi voulait poursuivre les cavaliers, qui, fuyant à la manière des Parthes (1), se retournaient pour lancer des flèches, ils pussent les recevoir avec des forces et une vigueur nouvelles. L'empereur, à la vue des trois cents guerriers descendant des hauteurs, choisit un nombre égal parmi les siens, et les plaça sous le commandement du grand hétériarque (capitaine des gardes) Exotrochos. Le courage de ses troupes dut être refroidi plutôt qu'enflammé par le long discours de l'empereur, s'il le prononça véritablement tel que le rapporte Cantacuzène, qui assistait à ce combat revêtu de la dignité de grand domestique (2); mais cette harangue n'a pas plus de droit à notre croyance que le récit du combat des trois cents Turcs contre les trois cents Grecs, renouvelé trois fois dans la journée, et dans lequel les premiers auraient laissé cent morts sur le champ de bataille, tandis que les Grecs n'auraient pas eu un seul homme tué, et n'auraient compté que quelques blessés (3). Alors Urchan fit avancer mille hommes contre les trois cents Grecs dans la plaine. L'empereur, après avoir loué le grand hétériarque pour son intrépidité dans le triple combat, ordonna de relever l'escadron fatigué par des troupes fraîches, sous le commandement du grand stratopédarque, Manuel Tagaris. Dans cette nouvelle lutte, longue et acharnée, les Turcs perdirent cinquante des leurs; du côté des Grecs il ne tomba qu'un seul homme, et quelques chevaux seulement furent blessés. Alors Urchan déboucha des défilés avec toutes ses forces, confia la conduite de l'action à son frère Alaeddin, et se tint en observation sur les hauteurs. L'empereur s'avança contre les Turcs avec toute son armée, dont il conduisait le centre, tandis que l'aile droite et l'aile gauche étaient commandées par les deux Cantacuzène, le grand domestique et son cousin Joannes Angelus. Suivant le rapport du domestique, les Turcs perdirent encore là cent cinquante hommes, et les Grecs ne virent pas tomber un seul des leurs, n'eurent pas même un cheval blessé. Comme la nuit s'avançait, le

(1) Pachymeres, l. IV, c., p. 25, édit. de Rome, t. II, p. 225.
(2) Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 210.
(3) *Ibid.*, l. II, c. 6, p. 213.
(4) *Ibid.*, p. 211.

(1) Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 211.
(2) *Ibid.*, tom. 1er, c. 7, p. 215, Nic. Grég., l. IX c. 9, tom. I, p. 266.
(3) Cantacuzène, tom. II, c. 6, p. 211.

domestique prononça une harangue, au moins dans son histoire(1), comme l'empereur avait fait le matin, exaltant son triomphe et conseillant de retourner à Constantinople. Mais ses paroles ne purent comprimer l'impétueuse ardeur des Grecs, dont plusieurs officiers et simples soldats (2), s'élançant hors des rangs, fondirent sur l'ennemi. Afin de prévenir le désordre d'un combat ainsi engagé en dépit de l'ordre de la retraite, le grand domestique et l'empereur sautèrent bien vite sur leurs chevaux, et se trouvèrent bientôt avec une poignée de Grecs au milieu de masses énormes d'ennemis. Le grand domestique eut un cheval tué sous lui; l'empereur fut blessé légèrement à la cuisse. Le Mysien Sebastopolos qui, avec trois cents soldats assez mal armés, vint au secours de l'empereur, perdit enfin vingt-cinq hommes, d'après le propre aveu de Cantacuzène. L'empereur, au lieu de se faire transporter, dans une litière, sur le champ de bataille, afin de saisir la victoire, s'enfuit dans le camp de Pelecanon, et envoya aussitôt au protostator de Byzance l'ordre d'expédier bien vite les vaisseaux nécessaires pour le transport des troupes (3). Cependant, dans le camp, le bruit se répandit que l'empereur avait péri dans l'action: un désordre effroyable dispersa les troupes; chacun se précipita du côté de Constantinople. Andronicus, porté sur un tapis, avait été déjà déposé dans un esquif, et regagna la ville de Philokrène (aujourd'hui Tawschandschil), sur les bords de la mer, et divisant ses troupes en quatre corps, il jeta l'un dans cette ville, les trois autres dans les châteaux voisins de Dakibysa (aujourd'hui Gebise, autrefois Libyssa, où se trouve le tombeau d'Annibal), Ritzion (aujourd'hui Daridsche), et Niketiatos (maintenant Eskihiszar, l'ancien château sur le bord de la mer, au-dessous de Gebise) (4). Urchan, auquel Cantacuzène fait aussi tenir un discours à l'effet de soutenir la nécessité de la retraite, contre l'opinion de Kodscha-Ali et de Tschausch, féroces compagnons d'armes d'Osman (5), n'avait laissé que trois cents cavaliers en observation. Ceux-ci, apercevant le désordre qui régnait dans l'armée grecque, et voyant le camp abandonné, se divisèrent en deux troupes: deux cents hommes s'en allèrent dans le camp enlever les chevaux, avec les selles rouges, et la tente de l'empereur; le reste poursuivit les troupes qui fuyaient sur la route de Philokrène, et courut jusqu'aux portes de la ville. Par hasard les clefs se trouvaient égarées; les troupes se pressèrent contre les murailles, entassées avec les voitures, les valets et les bagages. Parmi les trente-deux Grecs qui furent immolés par les Turcs dans cette mêlée, se trouvèrent Manuel Tarchaniotes et Nicéphore Cantacuzène, deux parents du grand domestique; cent cinquante furent pris, quatre cents chevaux enlevés (2). Dans le combat renouvelé le lendemain périrent quarante-sept Grecs, parmi lesquels le grand hétériarque Exotrochos, qui, selon certains soupçons, eut la tête fendue, non par un sabre turc, mais par une arme grecque, soit par erreur, soit par vengeance (3). L'armée grecque se retira ensuite vers Skutari, pour gagner Byzance; les Ottomans reprirent la route de Nicée (4).

Ce combat près de Philokrène, dont les historiens byzantins ont déploré l'issue funeste comme une grande catastrophe, et que les écrivains ottomans dédaignent de rapporter à cause de son insignifiance, fut le seul effort tenté par l'impuissance de l'empire byzantin pour secourir sa place frontière la plus importante, pour la délivrance de Nicée environnée depuis des années par un cercle qui se resserrait chaque jour davantage. Cette même tactique militaire par laquelle Urchan, repoussé d'abord de Brusa, avait fini, au moyen de forts bâtis à ses portes, par lasser la patience de ses défenseurs (5), et, au bout de dix années, réduire la ville épuisée à se rendre volontairement à des forces chaque jour

(1) Cantacuzène, l. II, c. 7, p. 215.
(2) *Ibid.*, l. II, c., p. 216.
(3) *Ibid.*, l. II, c. 7, p. 216.
(4) *Ibid.*, l. II, c. 8, p. 221.
(5) *Ibid.*, p. 219.

(1) Nicephorus Gregoras, l. IX, c. 9, p. 268.
(2) Cantacuzène, l. II, c. 8, p. 222.
(3) *Idid.*
(4) Cantacuzène, et Nicéph. Gregor., l. IX, c. 9, p. 268, et Chalcondylas, l. I, qui ne parle que brièvement de la défaite de Philokrène.
(5) *Voy.* plus haut.

plus menaçantes: cette tactique, il la répéta contre Nicée avec un égal succès. Après avoir trouvé les murs de Nicée trop solides et trop élevés pour être enlevés par un coup de main, les coureurs d'Urchan, conduits par Ssamszama-Tschausch, s'étaient emparés des châteaux de Karatekin et de Targhin ou Tas-Ali, situés dans le voisinage, et ils avaient ainsi coupé toutes les communications de la ville avec le dehors. Après un dernier assaut favorisé par une nuit orageuse, et après la défaite près de Philokrène, privés de tout espoir de secours, épuisés par la faim, décimés par la peste, les Grecs se rendirent à toute l'armée d'Urchan, accourue devant les portes de la place, sous la condition d'une libre retraite de la garnison vers Constantinople [1330]. Un petit nombre des défenseurs profita de cette liberté en partant avec le commandant (1); la plus grande partie, moins abattue par les misères du siége que blessée des vexations de son chef, et comptant moins sur la justice et la munificence de l'empereur chrétien qu'elle n'espérait en la générosité d'Urchan, alla avec les habitants au-devant du vainqueur, qui entra dans la ville par la porte de Jenitschehr, du côté du midi. Ainsi tomba Nicée, le plus puissant boulevard de l'empire byzantin contre la puissance des Seldschuks, puis contre les Ottomans, fameuse par le long et rigoureux siége des premiers croisés, alors qu'elle était la première capitale des Seldschuks de Rum, qui devint ensuite la résidence de l'empereur de Byzance, après la conquête de Constantinople par les Francs. Elle passa pour la seconde fois au pouvoir des Turcs, et l'abandon facile des Grecs fait un honteux contraste avec la vaillante résistance que les Seldschuks avaient opposée aux croisés. Durant sept semaines, toutes les forces de la première croisade, avec ses capitaines immortels, Godefroy de Bouillon, Tancrède, Bohemond, Hugues le Grand, Robert de Flandre, Robert, comte de Normandie, Étienne et l'évêque Adhémar, se heurtèrent contre cet obstacle opposé à leur marche. Des murailles ruisselait l'huile bouillante, pleuvait le feu grégeois; tout à coup descendaient, comme au siége de Syracuse, des mains de fer qui, saisissant les assiégeants, les élevaient en l'air, et les lançaient ensuite morts ou mutilés. Pour l'attaque de la fameuse tour qui portait le nom des Agenouillés, furent construites des machines particulières, dont l'une fut appelée le Renard et l'autre la Tortue. Le Renard s'écroula sous le poids qui le chargeait, et fut brisé par les masses de rochers lancés contre lui, entraînant la mort des vingt compagnons de l'inventeur Henri; les travailleurs, couverts par la Tortue, avaient été plus heureux : ils étaient parvenus à enlever les pierres des fondements de la tour et à les remplacer par des pièces de bois auxquelles ils mirent le feu (1), en sorte que la tour s'écroula. Alors seulement la ville dut s'humilier. Elle se rendit aux Grecs. A cette époque, l'empereur Alexis s'était avancé, comme cette fois Andronicus avec son armée, jusqu'à Pelekanon, où les assiégeants, non moins barbares que les assiégés, lui envoyaient un grand nombre de têtes d'ennemis, ou lui en lançaient au moyen de leurs catapultes. Le commandant de sa flotte, Butumites, négocia avec Suleiman, sultan des Seldschuks, la libre retraite de la garnison, et l'introduction des Grecs du côté du lac, tandis que les croisés livraient un inutile assaut du côté de la terre. Au grand étonnement des pèlerins latins, les étendards grecs flottèrent sur les murailles où parut Butumites, déclarant qu'il avait pris possession de la place au nom de son maître, l'empereur. De même que la possession de Nicée avait été enlevée aux croisés par l'artifice des Grecs, neuf ans après le fameux siége, la politique byzantine fit perdre cette place aux chrétiens, lorsqu'Alexis, se séparant des croisés, remit Nicée, par un traité de paix particulier, entre les mains des Seldschucks. Un siècle après [1106], elle devint la résidence de l'empereur grec Théodore Lascaris, tandis que les Francs dominaient à Constantinople, et c'est de là que fut méditée et préparée la reprise de la capitale. Depuis, elle resta, durant un siècle, comme la place frontière la plus importante à l'orient, dans la paisible possession des Grecs, jusqu'à ce qu'ils la remissent une troisième fois aux Mos-

(1) Seadeddin, Neschri, Idris. La chute de Nicée est racontée par Niceph. Greg., l. IX, c. 13, § 2, p. 282; Phranzes, I, 7, et plus tard par Hadschi-Chalfa, et tous les historiens ottomans s'accordent à la placer dans cette année.

(1) Alexias Comnena, XI, édit. de Paris, p. 311.

limes. Elle avait été cédée d'abord sous Nicéphore Botoniates à Suleiman, fondateur de l'empire seldschukide; puis à son fils Kilidscharslan, par un traité de paix sous Alexis, et, enfin, elle fut rendue, sous Andronicus le Jeune, par capitulation, à Urchan. La ville, appelée d'abord Antigona, de son fondateur Antigonas, prit ensuite le nom de Nicée, en l'honneur de l'épouse de Lysimaque, et le conserve encore aujourd'hui dans l'altération turque Isnik.

Si Nicée devint fameuse par le siége des croisés et la résidence de l'empereur grec, elle n'est pas moins célèbre par les deux conciles œcuméniques, le premier et le septième, dont l'un détermina la profession de l'Église catholique, prononça la condamnation de l'arianisme, fixa le temps de la fête de Pâques, et posa les bases de la discipline ecclésiastique, dont l'autre adopta le culte des images (2). L'Église, où les trois cent dix-huit évêques, parmi lesquels plusieurs pères et plusieurs saints, réunis de l'Occident et de l'Orient, en présence de l'empereur Constantin, fondateur de l'empire, avaient établi la consubstantialité du père et du fils comme article fondamental de foi pour tous les temps à venir; cette église fut transformée en mosquée par Urchan, dont on voit encore le nom taillé au-dessus de la porte sur des pierres conservées au milieu des ruines (3). Ce prince, le premier des Ottomans, à l'imitation des anciens usages des souverains orientaux, grava sur les édifices publics des inscriptions, qui, depuis lui, dans toute l'étendue de l'empire ottoman, placées sur toutes les mosquées, les écoles, les hôpitaux, les tombeaux, les puits et les portes, apprennent au passant le nom du fondateur et la date de la construction; souvent même ces monuments portent des versets du Koran, avec des paraphrases rimées du plus mauvais goût, le tout en lettres d'or sur un fond d'azur. Le premier encore, Urchan attacha à cette mosquée une *medrese*, ou haute école. Le légiste David, de Kaiszarije (Cœsarée), en Karamanie (4), y fut installé comme premier *muderris* (professeur), et il y eut pour successeur Mola-Tadscheddin (1), le Kurde, qui avait donné l'une de ses filles au vieux scheich Edebali, et l'autre au juge de l'armée, Chalil-Dschendereli (2). Après lui, le troisième muderris fut Alaeddin-Eswed, connu plus particulièrement sous le nom de Kara-Chodscha (le professeur noir) (3). A la place où les deux Eusèbe, celui de Nicomédie et celui de Cœsarée, le fameux historien, avaient été forcés par la menace de la déposition et du bannissement à la souscription de la profession de Nicée et à l'abjuration de leurs erreurs, des jeunes garçons chrétiens, enlevés comme recrues pour les janitschares, furent contraints d'abjurer le christianisme. Ce fut là aussi que le mola, David de Cœsarée, ruina toutes les subtilités insaisissables de l'ouvrage mystique si fameux sous le nom de *Cachets des Philosophismes* (4). Dans l'église du Saint-Synode, les images et les autels furent renversés; et sur les murailles nues, au lieu de la profession de foi de Nicée, fut inscrit le symbole de l'islam : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahommed est son prophète. » Outre des mosquées et des écoles, Urchan fonda encore à Nicée le premier imaret (cuisine des pauvres), non loin de la porte dite de Jenitschehr, et il mit à la tête de cet établissement le scheich Hadschi-Hasan (5), jeune disciple d'Edebali, plein de piété et de savoir, qui expliqua la prosodie d'Andalusi, et mit en rimes le titre du droit de l'islam sur les partages des successions (6). Si Urchan n'était pas assez lettré pour diriger le professeur à l'école, du moins il avait assez de piété pour fournir de bons exemples à l'administrateur des cuisines des pauvres; car il distribuait de ses propres mains la soupe aux malheureux, et le soir il allumait lui-même les lampes (7). Tandis qu'Urchan, par la fondation de mosquées, d'écoles et d'établissements de bienfaisance, veillait à la moralisation et au bien-être des Moslimes, il n'oubliait pas non plus de satisfaire ses vaillants compagnons d'armes,

(1) Gotthard, abbé de Lichtenau, Annales argentorati, 1609.
(2) Voyage à Brusa, p. 114.
(3) *Ibid.*, p. 113.
(4) Seadeddin, fol. 39; Aali, fol. 19.

(1) Seadeddin, fol. 40; Aali.
(2) Neschri.
(3) Seadeddin, fol. 40; Aâli, fol. 19.
(4) Fuszuszol-Hikem, par le grand mystique Ibnol-Arabi.
(5) Neschri, fol. 52.
(6) Seadeddin, fol. 40; Aali, fol. 20.
(7) Neschri, fol. 52.

que la capitulation de la ville avait privés du pillage et d'un butin longtemps espéré. Afin de les dédommager, il distribua entre eux les femmes et les jeunes filles grecques devenues veuves ou orphelines par suite des calamités d'un long siége, et qui habitaient de magnifiques palais déserts. Elles les apportèrent en dot comme épouses aux vainqueurs. Le gouvernement de la ville fut donné au prince Suleiman-Pascha, fils aîné du sultan, qui avait dirigé les opérations contre Nicée. Déjà, avant la reddition de la place, il avait succédé comme gouverneur du pays au vieux guerrier Akdsche-Kodscha, qui avait donné son nom à la province, de même que son plus jeune frère Murad, âgé seulement de cinq ans, avait remplacé le héros Konuralp dans l'administration de Sultanœni. Ces deux compagnons d'Osman reposaient maintenant dans cette terre qu'ils avaient si souvent foulée avec leurs chevaux de bataille : le premier à Kanderi, au milieu de l'isthme qui sépare la mer Noire du golfe de Nicomédie; le second à Konurpa, dans le district d'Akjasi, au delà du Sangarius. Leurs tombeaux sont encore aujourd'hui des lieux de pèlerinages pour les pieux Moslimes. Suleiman et Murad commandèrent dans les deux sandschaks de l'empire naissant jusqu'à ce que, deux années plus tard, les conquêtes sur la côte méridionale de la Bithynie s'étendant chaque jour, Brusa fut élevée au rang de capitale d'un troisième sandschak, attribué à Suleiman, et qui fut appelé Chudawendkiar (le sandschak du seigneur)(1). Dans la suite, le chef-lieu du sandschak kodschaili fut transporté d'Isnik (Nicée), à Isnikmid (Nicomédie). Isnik conserva encore quelque prospérité, grâce aux fabriques de faïence de Perse placées à ses portes; puis ces établissements s'écroulèrent aussi, et aujourd'hui dans cette enceinte de hautes murailles, seules respectées par la main des hommes et du temps, à peine on rencontre quelques cabanes isolées comme dans un parc solitaire. Le pèlerin n'y trouve à visiter que les tombeaux de Gundusalp, frère d'Osman, du scheich Eschrefsade, du noir Chodscha et du poëte Chiali (2), tandis que le philellène, qui peut encore déchiffrer les inscriptions (1) des empereurs chrétiens sur les tours et sur les murs de la ville, cherche en vain le monument où doivent reposer les cendres de l'historien byzantin Nicetas de Chonia, qui pleura ici pendant vingt ans, et peignit avec éloquence la désolation de Constantinople par les Francs.

(1) Neschri, Seadeddin, Idris.

(2) Dschihannuma, p. 662, et Menasikulhadscb, p. 26 et 27.

Suleiman-Pascha, devenu vesir après la mort de son oncle Alaeddin (2), fit une expédition du côté du nord, au delà du Sangarius, vers Tarakdschi, Koinik et Modrene, dans les cantons où son aïeul Osman, accompagné de Kœse-Michal et de Ssamszana-Tschausch, avait dirigé sa première excursion. Ces trois places se soumirent comme Nicée, sans qu'il yeût besoin de tirer l'épée [1332] (3).

Trois ans encore après la chute de cette dernière ville, se maintint fermement son ancien entrepôt, son boulevard avancé, Kemlik, l'ancienne Kios des Grecs, la Kibotos des croisés, qui, située au fond du golfe Kianien, appelé aujourd'hui de Modania, était fortifiée autrefois par l'art et la nature, sous les quatre noms de Kios, de Prusias-sur-Mer, de Kibotos et de Kemlik. Ce port a été fameux dans les traditions fabuleuses et l'histoire positive des Grecs, dans le moyen âge, au commencement des croisades, dans les derniers temps de l'empire de Byzance et dès les premiers développements de la puissance ottomane. C'est de là que la première armée des croisés marcha en sept divisions sur Nicée; le sultan des Seldschuks, Suleiman, les repoussa jusque dans le camp près de Civitot, où furent massacrés sans pitié et sans distinction, vieillards, religieux, femmes, enfants, après que l'on eut fait choix des jeunes filles et des garçons remarquables par leur beauté, qui furent réservés pour le harem de Nicée. Trois mille hommes seulement se jetèrent dans le vieux château sur la hauteur au-dessus du port, et comme il n'y

(1) *Voyez* les inscriptions dans le Voyage à Brusa.

(2) L'année de la mort d'Alaeddin est placée par le rheteur de Brusa, dans ses Biographies, en 732 [1332]; Hadschi-Chalfa (Tables chronologiques, p. 174) ne dit pas la même chose, mais donne Suleiman-Pascha comme son successeur immédiat. Il mourut à Bigha (Hadikatul-Wusera).

(3) Seadeddin, dans la traduction de Bratutti, p. 47; Idris, fol. 110. Ssolaksade, fol. 6; Neschri, fol. 53; Hadschi-Chalfa.

avait pas de portes, ils bouchèrent les ouvertures avec des boucliers et des pierres, et se défendirent avec des flèches et des quartiers de roche, jusqu'à ce que l'empereur grec envoya une troupe de Turkopoles les délivrer (1). Sous Osman, ce château avait résisté a l'attaque d'Akdsche-Kodscha et de Kara-Timurtasch; mais, maintenant, les moissons ayant été dévastées, toute communication étant coupée avec l'extérieur, il tomba de lui-même entre les mains des conquérants de Nicée (2), ainsi qu'il arriva quatre ans après aux forteresses d'Anachor et d'Armudli (3), sur la rive droite du golfe de Nicomédie.

Jusqu'alors, toutes les conquêtes des Ottomans avaient été faites, tous leurs triomphes avaient été remportés sur les Grecs; une génération d'hommes s'était écoulée depuis la fondation de la souveraineté indépendante d'Osman, sans que ce souverain ni son fils Urchan en fussent venus aux mains avec l'un des dix princes qui s'étaient partagé les débris de l'empire seldschukide. Maintenant, arriva le tour du prince de Karasi, le voisin turkman le plus proche, seigneur de l'ancienne Mysie, au sud-ouest de l'Olympe, du haut duquel les Ottomans, se précipitant comme une avalanche, absorbèrent d'abord le pays des dix princes, puis se grossirent de plus en plus, gagnant de montagne en montagne, et réunissant canton à canton, agglomérèrent tous les petits États formés de l'empire seldschukide, et couvrirent enfin toute l'Asie Mineure depuis l'Olympe jusqu'au Taurus. Adschlan-Beg, prince de Karasi, qui, plus puissant qu'Osman, était devenu, au partage de l'empire d'Alaeddin III, souverain de toute la Mysie, avait en mourant laissé deux fils, dont l'aîné lui succéda au pouvoir, et dont le plus jeune, Tursun, fut élevé auprès d'Urchan. Celui-ci, soutenu par le vesir de son père, Hadschi-Ilbeki, hostile à son frère, pria Urchan de l'aider à se saisir de la souveraineté de Karasi, promettant, pour prix de ce service, de lui abandonner les villes d'Aidinschik, de Balikesri, Tirhala et Minias, et s'engageant à se contenter de celles d'Edremid, Kisildsche-Tusla, Binarhiszar et Ajasmend (1). Urchan accueillit avec empressement une proposition si favorable à son plan d'agrandissement; il accompagna Tursun avec une armée qui sur sa route conquit les places d'Ulubad, Kermasti et Michalidsch, situées sur le Rhyndakus, ainsi que les châteaux de Koilos et d'Ailsos. Le prince de Karasi avait abandonné sans résistance, à l'approche de l'armée d'Urchan, sa grande ville de Baliskeri placée à l'orient dans la partie montagneuse de ses États, et s'était retiré à l'ouest dans la forteresse de Bergama (Pergamos), où il ne redoutait point un siége. Urchan proposa par l'entremise de l'habile vesir Hadschi-Ilbeki un accommodement entre les deux frères: l'aîné feignit de s'y résigner, puis il se défit de Tursun par la violence. Urchan, irrité de cette perfidie, força le meurtrier à implorer le pardon de son fratricide et de sa résistance, et, moyennant la remise de Bergama (2), il lui laissa la vie, fixant Brusa pour sa résidence. Ainsi, après les trois grandes villes de la Bithynie, succomba aussi la capitale de la Mysie, l'ancienne résidence du roi Attale, célèbre dans l'histoire des arts et des sciences par l'invention du parchemin, par les magnifiques tapis si recherchés des Romains, par sa bibliothèque de deux cent mille manuscrits, et pour avoir donné naissance à Gallien et au maître d'éloquence d'Auguste, l'illustre Apollodore (3). Aujourd'hui, quelques misérables huttes occupées par deux mille Turcs et Grecs se perdent au milieu des ruines imposantes des anciens édifices; parmi les débris d'un temple d'Esculape et de Minerve, sont cachées derrière les futs des colonnes du théâtre, abritées par les restes d'une porte magnifique et d'un aquéduc. Urchan réunit cette ville avec son territoire au gouvernement de Suleiman-Pascha, en sorte qu'elle se trouva comprise dans le sandschak de Chudawendkiar ou de Brusa, et il confia l'administration de celui de Karasi au vesir du dernier prince. Hadschi-Ilbeki, en lui adjoignant de ses propres officiers, Adsche-Beg et Ewrenos-Beg, anciens commandants

(1) Albert, Aquens. gesta dei Francos, p. 192.
(2) Hadschi-Chalfa; Seadeddin dans Bratutti, p. 48 Idris, fol. 112; Ssolaksade, fol. 6.
(3) Hadschi-Chalfa.

(1) Aaschikpaschasade, manuscrit du Vatican.
(2) Seadeddin; Idris, fol. 116; Neschri, fol. 54; Ssolaksade, fol. 61.
(3) Strabo, XIII.

grecs de Brusa, et convertis à l'islam (1). L'acquisition de l'État de Karasi fut suivie d'une halte de vingt années dans la marche de la conquête; pendant ce temps, tous les écrivains ottomans gardent le plus profond silence, sans qu'on puisse l'interprèter, ainsi que le font les historiens byzantins, comme un aveu tacite de pertes et de défaites. Durant cette trêve extraordinaire faite aux acquisitions nouvelles, la discipline militaire et l'ordre furent fermement établis sur les bases des institutions tracées par Alaeddin; à Brusa, aussitôt après l'incorporation du pays de Karasi, s'élevèrent des mosquées, des écoles, des imarets et des caravansérais [1336]; par ces pieuses fondations, la capitale de l'empire rivalisa bientôt avec Nicée, où cinq ans auparavant avaient été établis le premier imaret et la première école, et la surpassa bientôt en éclat et en richesse.

A l'exemple de son père Osman, qui avait bâti des couvents pour les derwischs Torud et Abdal-Kumral, Urchan fit construire pour le pieux Geiklibaba (père des cerfs) une retraite qui est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté et qui s'élève au pied du mont Olympe; un peu plus haut, à un endroit appelé Gökbinari (source du ciel), se découvrent le tombeau de Doghlibaba (le père potier) (2), contre les murailles, sur le bord du clair ruisseau d'Alischir, qui se précipite de l'Olympe, le cloître d'Abdal-Murad, et, à l'ouest de la ville, près des bains, le couvent et le tombeau d'Abdal-Musa. Ces deux babas ou pères, ainsi que ces deux abdals ou santons, avaient accompagné Urchan à la conquête de Brusa; par leurs prières et la vertu miraculeuse qu'on y attachait, ils avaient attiré la victoire sur les armes des Turcs, et les bénédictions du ciel sur la nouvelle résidence; le conquérant éternisa sa reconnaissance par l'érection de nombreuses cellules auprès desquelles il les fit ensevelir. Les noms des deux religieux sont significatifs: le premier avait coutume de vivre au milieu des cerfs et des biches; le second ne se nourrissait que de lait caillé. La tradition s'est emparée de leur vie; elle place le premier sur un cerf pour porter secours aux assiégeants; elle lui met à la main un sabre du poids de cent cinquante livres, fait faire des prodiges de valeur à Abdal-Murad avec une épée de bois, tandis qu'Abdal-Musa aurait porté des charbons ardents enveloppés dans du coton (1). Le père des cerfs, Persan de Choi, élève du scheich Élias, qui, sous Osman, s'était acquis un renom de piété et de sainteté, vivait au milieu des bois (2), et se rendit, pour une mission particulière, sur un cerf auprès d'Urchan, ayant sur l'épaule un platane qu'il planta dans la cour du palais du prince, comme un symbole de l'accroissement et du développement de l'empire. Les incendies ont détruit l'arbre avec le château. Abdal-Murad céda aussi à l'invitation d'Urchan, et fit avec son sabre de bois des prodiges de valeur contre les infidèles et contre d'énormes serpents qui désolaient le palais. Il fut le saint Georges et le Roland des Ottomans. Suleiman le Grand (3), lorsqu'il visita sa cellule et son tombeau, afin de rendre hommage à la croyance populaire, fit diminuer le sabre d'un tiers, et ordonna de déposer la partie qu'il avait retranchée dans le trésor du Seraï, à côté des armes du prophète, de ses successeurs et de leurs grands capitaines (4). Des voyageurs européens, dans la simplicité de leur zèle, ont pris l'épée de bois de l'illuminé derwisch pour la fameuse durandane de Roland, et se sont imaginé qu'en ces lieux les Moslimes vénéraient cette arme, objet de leur terreur.

Puisqu'il est ici question des pères babas ou dedes et des abdals, et que dans le cours de cette histoire, ils se représenteront plus d'une fois encore, il est nécessaire de dire quelques mots pour les distinguer des derwischs et des scheichs ordinaires aux yeux du lecteur peu au courant de la filiation de l'ascétisme de l'islam. Les derwischs sont des moines; ceux d'un degré

(1) Idris, fol. 116; Seadeddin, dans Bratutti, p. 56.

(2) Doghlibaba est l'aristée des Turcs. Aristæum primo apium et mellis nova et lactis ad coagula hominibus tradidisse. Justinus, l. XIII. c. 7.

(1) Voyage à Brusa, p. 36 et 37; les biographies du rhéteur de Brusa, fol. 79, 80, 83, 87; Neschri, fol. 55; Aali, fol. 25.

(2) Neschri, fol. 55; les biographies du rhéteur de Brusa, fol. 83.

(3) Le rhéteur de Brusa, fol. 80. D'après Ewlia, ce serait le sultan Ahmed I.

(4) *Voy.* l'Administration de l'empire ottoman, II, p. 29.

supérieur s'appellent scheichs (les anciens). Les solitaires sont nommés sahids, et les cellules construites pour eux sawijes, comme les cloîtres des derwischs tekijes. Les solitaires qui acquièrent quelque renommée par leur piété méritent ainsi le nom de pères, babas ou dedes, tatis ou abdals : les écrivains de voyages les comprennent tous sous la désignation de santons. D'après la hiérarchie mystique bien formée de l'ascétisme de l'islam, il y a toujours sur la terre un nombre déterminé de saints placés à des degrés plus ou moins élevés de l'union divine. Il n'existe jamais que quarante abdals en même temps; celui qui meurt est aussitôt remplacé par un autre. Comme le ciel seul connaît ceux qui, à chaque époque, doivent être portés parmi les élus, il est facile de prétendre sur la terre à cet honneur; et c'est aux fous qu'il est le plus facilement accordé par leurs contemporains. Aux quarante élus, qui, au temps d'Urchan, vivaient dispersés sur la terre dans tous les pays de l'islam, appartenaient aussi les deux saints Abdal-Murad et Abdal-Musa, dont les tombeaux sont à Brusa.

A l'exemple d'Osman, de simples fidèles firent de pieuses fondations à Brusa ; de son temps, Jleri-Chodscha, l'un des compagnons d'Urchan, après la conquête (1), éleva une mosquée tout près du château: le scheich Achi-Hasan, beau-père d'Edebali, établit un cloître (2), et Lala-Schahin (3), général d'Urchan et de Murad I[er], qui sera nommé plus d'une fois, fonda une école. Urchan lui avait à l'avance donné tout le butin d'une expédition ; comme ce butin se trouva énorme, le souverain se repentit de sa promesse; mais le savant Mola-Tadscheddin-Kurde décida que le bien donné ne pouvait être repris. Lala-Schahin ne voulant pas déplaire au prince par l'accumulation de tant de dépouilles, les appliqua à la fondation de l'école supérieure de Brusa, fameuse sous le nom de Lalaschahinije (4). Ainsi s'élevèrent, dans l'intérieur du château et de la ville, des mosquées et des écoles, et, au dehors, au pied de l'Olympe, les couvents et les cellules des pères en Dieu. De tout temps, la beauté de l'Olympe avait appelé les admirateurs de la nature et du Créateur dans les vallées profondes qu'il renferme, et sur ses hauteurs. Au temps des empereurs byzantins, l'Olympe était habité par des moines consacrés à la vie contemplative, retranchés du monde, abîmés dans l'étude d'eux-mêmes et de la nature, et que les souverains ne dédaignaient pas de visiter pour obtenir par leurs prières des héritiers du trône et des succès dans les guerres contre les Sarrasins (1).

A la place des cénobites et des ermites grecs se répandirent maintenant, dans les retraites et les cellules, des derwischs et des santons turcs, depuis le pied jusqu'au sommet de l'Olympe, au milieu des troupeaux des hordes des Turkmans errant tout autour. Le calme et la fraîcheur de ces lieux, qui favorisent la sainte oisiveté des moines et des solitaires, charmèrent aussi dans la suite les rêveries des poëtes, les méditations des savants. Scheichi, le premier poëte romantique des Ottomans, chanta le beau poëme de Chosrew et Schirin sur les hauteurs de l'Olympe, au bruissement des arbres, au doux murmure des ruisseaux; Wasi-Ali, auteur de la traduction des fables de Bidpai, recueillit, dans les campagnes embaumées de Brusa, les plus belles fleurs de la poésie et de la rhétorique, et répandit sur son ouvrage immortel la brillante parure, les sublimes harmonies empruntées aux gazons, aux feuillages, aux profondeurs des bois, aux bruits des cascades et des torrents. Chiali (riche en imagination) se livra à ses inspirations lyriques, et Deliburader (le frère bizarre) composa ses naïfs et gracieux récits. Un autre Chosrew et un autre Chiali méditèrent ici des ouvrages classiques sur la législation, la théologie et la jurisprudence ; enfin, c'est là que le grand scheich Albestami et le grand juge Alsenari conçurent les plus imposants monuments de la théologie et de la jurisprudence ottomanes. Ces pieux et saints personnages, ces poëtes et ces juges reposent au pied de l'Olympe, où ils allaient passer les heures les plus heureuses de leur vie,

(1) Neschri, fol. 25.

(2) *Ibid.*

(3) Seadeddin, fol. 40.

(4) En outre, Lala-Schahin bâtit encore un pont et un cloître à Kermasti ; Seadeddin, fol. 40.

(1) Continuator Theophanis, p. 289 ; aussi Zonaras l. xvi, c. 22, p. 186, et Cedrenus, tom. ii, p. 641.

ou bien auprès des écoles où ils étudiaient, où ils enseignaient, et, après avoir puisé aux sources de la science, ils répandirent leurs sentiments, leurs idées et leurs connaissances dans des ouvrages qui vivront aussi longtemps que l'empire et la langue des Ottomans. Dans la terre sainte de Brusa repose encore le plus fameux de tous les scheichs, Mohammed de Bochara, connu sous le nom de Sultan-Emir, prince dans l'empire de la sainteté. Au-dessus de son tombeau qui donne son nom à un quartier de la ville, s'élève l'une des plus vastes mosquées, souvent dévastée par le feu et toujours réparée par la piété des sultans. La résidence des souverains ottomans devint aussi le lieu de leur sépulture. Dans les mosquées bâties par eux dans le château, dans la ville et dans les faubourgs, reposent Osman, Urchan, Bajesid, les deux premiers Murad et Mohammed Ier (1), à côté de leurs frères, de leurs fils, de leurs filles et de leurs épouses, tous recouverts de pompeux mausolées. Près de ces dix sultans sont rangés vingt-six princes de leur sang, puis viennent les premiers vesirs et les premiers beglerbegs de l'empire, parmi lesquels brillent les noms des Dschendereli et de Timurtasch; à la suite sont placés les autres vesirs et les muftis, dans lesquels on distingue le conquérant de Chypre, Kodscha-Mustafa-Pascha, et le savant historien Asif-Efendi. Autour des mausolées des premiers sultans et des saints de l'empire ottoman sont groupés environ cinq cents tombeaux de vesirs, de paschas, de scheichs, de professeurs, de rhéteurs, de poëtes, de médecins et même de musiciens célèbres.

Brusa, renommée pour la beauté de ses environs, pour l'efficacité de ses bains, la richesse de ses produits naturels et industriels, pour la limpidité de ses eaux descendant de l'Olympe, pour ses délicieux raisins, ses mûres, ses poires, dont on compte quarante-huit espèces; pour ses abricots, ses cerises et ses châtaignes, pour ses soies, ses laines, son écume de mer, avec laquelle se fabriquent les belles pipes turques; pour ses pâtisseries, ses sorbets, ses confitures; ses étoffes de soie brochée, ses mousselines, ses velours, ses tapis, Brusa jouit aux yeux des Ottomans d'un avantage bien autrement précieux que tous ces dons du ciel ou de l'art: elle a été la première résidence; c'est la métropole de tant de pieux et savants personnages; c'est la terre classique et sacrée; jusqu'à la conquête de Constantinople, elle a occupé le premier rang parmi les cités; ensuite, elle disputa la seconde place à Andrinople, résidence passagère des sultans, et à Bagdad, appelée la demeure des saints, à cause de ses tombeaux; aujourd'hui encore elle est inscrite dans les titres du sultan comme la troisième ville de l'empire.

(1) *Voy.* la descript. dans le Voyage à Brusa, p. 45-50.

LIVRE IV.

LES TURCS PASSENT VINGT FOIS EN EUROPE. — CHUTE DE GALLIPOLI. — MORT DE SULEIMAN-PASCHA. — L'ÉTAT MONACAL DES TURCS. — MORT D'URCHAN. — LE TITRE DE PASCHA.

Si les historiens ottomans se taisent pendant vingt années, depuis la construction de la mosquée de Brusa jusqu'au passage de Suleiman-Pascha en Europe, ce n'est point qu'il se présentât pour eux des disgrâces à rappeler, car, dans cet intervalle, les Byzantins eux-mêmes ne rapportent qu'un seul échec subi par les Ottomans; ce n'est pas non plus qu'il y eût un temps d'arrêt dans les conquêtes, ou que les excursions fussent restées sans résultats. Ce silence paraît avoir eu deux autres causes : d'abord les relations amicales entre Urchan et la cour de Byzance, dont les historiens ottomans n'ont pas daigné prendre note; ensuite l'influence, alors prépondérante, auprès de la cour byzantine, des princes turcs de Karasi, Ssaruchan et Aidin, maîtres de forces navales considérables, dominant sur les côtes de Mysie, Lydie et d'Ionie, et dont l'attitude hostile ou pacifique inspirait plus de crainte ou d'espérance, à cette époque, à l'empereur de Constantinople, que les souverains des Ottomans, moins puissants sur mer. Voilà sans doute pourquoi les annalistes nationaux de ces derniers n'ont point voulu arrêter leur attention sur la conclusion de la paix arrêtée dans ces temps, entre Urchan et Andronicus le Jeune, sur le mariage du sultan avec une princesse grecque, ni sur les irruptions des princes de Karasi, Ssaruchan et Aidin, ni sur l'alliance du souverain d'Aidin avec Cantacuzène. Plus inexplicable nous paraîtra la négligence des historiens européens, qui ont préféré consulter quelques morceaux tronqués d'historiens turcs, à l'aide de traductions incomplètes, et suivre Chalkondylas et Phranzes, aussi peu satisfaisants sur cette période, plutôt que de recueillir les notions éparses dans Nicephorus-Gregoras et surtout dans Cantacuzène, de les comparer et de les mettre dans un ordre chronologique. Quelque ingrate que soit une telle tâche, elle nous paraît être un devoir indispensable; nous allons donc, à l'aide des Byzantins, combler la lacune de vingt années laissée par le silence des Turcs et l'incurie des écrivains européens; et, avant de retrouver les historiens ottomans au passage de Suleiman à Gallipoli, nous allons donner un aperçu de toutes les excursions antérieures des Turcs au delà du Bosphore, depuis le moment où leur puissance s'éleva sur la côte d'Asie, jusqu'au temps où elle se transporta en Europe, sous la direction de Suleiman-Pascha, pour commencer à s'établir sur notre continent. Nous reportons donc nos regards en arrière, en deçà du commencement de la dynastie ottomane, dans les dernières années des souverains seldschukides de l'Asie Mineure, sous lesquels les Turcs franchirent pour la première fois la barrière de l'Europe.

En 1263 de l'ère chrétienne, 662 de l'hégire, dans l'année même où Michel Paléologue, après avoir trouvé un asile à la cour des Seldschuks, de retour à Constantinople, avait fait crever les yeux à Jean, fils de Laskaris, héritier légitime du trône, pour fonder lui-même sa dynastie comme empereur de Byzance, une colonie de dix à douze mille Turkmans, sous la conduite de Saltukdede, s'établit sur la côte occidentale de la mer Noire, qui porte encore aujourd'hui le nom de Tatarie-Dobruze. Le prince seldschukide Aseddin-Keikawus qui, forcé par son frère, Rokneddin-Kilidscharslan, de lui abandonner la possession exclusive du trône d'Iconium, s'était réfugié à Constantinople, fonda sur le nombre et la valeur de ces nouveaux hôtes, avec son actif conseiller, Behadir-Ali, le plan d'une vaste conspiration contre l'empereur, dans l'espoir de se saisir du trône de Byzance. Le

projet fut trahi par l'échanson d'Aseddin, Grec de naissance, que poussèrent l'amour de son pays et l'affection pour la religion de ses pères. Le sultan fut arrêté et chargé de fers, avec le commandant de ses gardes du corps, Behadir-Ali, et son écuyer, Oghusli-Beg : le capitaine fut exécuté, l'écuyer eut les yeux crevés, le sultan fut retenu dans un donjon avec ses fils et sa mère. Berkechan, chef du Kiptschak, excité par Rokneddin-Kilidscharslan, sultan d'Iconium (1), à délivrer son frère de sa captivité, traversa le Danube sur la glace, poussa sa course jusque sous les murs de Constantinople, et entraîna le prince Aseddin, échappé d'Ainos avec toute la colonie Dobruze, vers la Crimée (2). Mille hommes, environ (3), des gardes du corps d'Aseddin, qui étaient restés à Byzance avec son fils, embrassèrent le service et la foi de l'empereur, et furent incorporés à la troupe des Turkopols, ou Turcs convertis au christianisme, qui, par cet accroissement, se trouva portée à trois mille hommes (4). Dans la suite, cette force fut commandée par Chalil. L'empereur comptait sur eux comme sur les Alains dans ses expéditions contre les Catalans, qui, après la mort de Roger, leur chef, appelèrent à leur secours les Turcs, au delà de l'Hellespont.

Ces auxiliaires, au nombre de quatre cents, venus des États d'Aidin (5), se trouvèrent sous les ordres d'Isak, que les Grecs appellent Melek-Isak, c'est-à-dire le roi Isak, comme ils donnent le nom de Melek-Constantin, c'est-à-dire roi Constantin, au frère d'Aseddin resté à Constantinople et converti au christianisme (6). Les Turcs passèrent aussitôt d'Asie en Europe. A la bataille livrée entre l'empereur et les Catalans dans la plaine qui s'étend d'Apros à Kypsella, les gardes du corps étaient au centre avec l'empereur, à l'aile droite les troupes thraces et macédoniennes, à l'aile gauche les Alains et les Turkopols. Dans l'armée des Catalans, les Turcs auxiliaires d'Aidin avaient été placés sur les deux ailes. Les Alains et les Turkopols, en se contentant de rester simples spectateurs du combat, déterminèrent en effet la perte de la journée (1). L'armée de rebelles, grossie par ses succès, se trouva bientôt forte de huit mille hommes, dont cinq mille Catalans, cavaliers et fantassins, et trois mille Turcs, formés des auxiliaires d'Aidin et des déserteurs turkopols (2); les premiers commandés par Melek-Isak (3), les autres par Chalil (4) [1308]. Après la bataille de Kypsella, les Catalans et les Turcs portèrent leurs courses sur toute la péninsule thrace, d'une rive de la mer à l'autre, la traversant depuis les défilés de Tekirtagh (le Ganos), jusqu'à Rodosto (Rhaidestos), sur le rivage de la Propontide, et jusqu'à Bisa, sur le bord de la mer Noire (5). Afin d'opposer une barrière à leurs courses, Andronicus fit élever une longue muraille de Christopolis à la mer, de manière à fermer le passage qui conduit de Macédoine en Thrace. Les Turcs rompirent bientôt avec leurs nouveaux alliés les Catalans, et se partagèrent en deux troupes, dont l'une, forte de mille cavaliers et cinq cents fantassins, sous la conduite de Melek-Isak, passa au service de Milutin, roi de Servie, qui la désarma, la réservant en cas de guerre (6); les autres, au nombre de treize cents cavaliers et huit cents fantassins, commandés par Chalil, négocièrent avec l'empereur le libre passage près de Christopolis, et le retour par mer dans leur pays. Afin de s'en délivrer, Andronicus accéda volontiers à leur demande; mais les commandants grecs, par excès de zèle ou par ardeur de pillage, violèrent l'engagement, et résolurent de fondre sur les Turcs dans leur retraite. Ceux-ci, prévenus de la trahison, se mirent en possession d'un château fort sur le rivage de la mer, et attaquèrent le camp grec où ils se saisirent du trésor et des ornements de l'empereur; ils se partagèrent les richesses, et firent des insignes

(1) Lutfi, Oghusname, ou histoire des Seldschuks, fol. 113.

(2) *Ibid.*

(3) Niceph. Gregoras, l. VII, c. 4, § 6, tom. I, p. 140, l. VII, c. 8, tom. II, p. 156, et l. VII, c. 6, § 6, p. 152.

(4) Niceph. Gregoras, l. VII, c. 4, § 6, tom. II, p. 152.

(5) Pachymeres, l. VII, c. 11, tom. II, p. 409

(6) Le même, l. VII, c. 15. 22, 29.

(1) Niceph. Greg. l. VII, c. 4, § 6 et 7, p. 140 et 141.

(2) *Ibid.*, c. 6, § 1 et 6.

(3) Pachymeres, l. VII, c. 22, tom. II, p. 427.

(4) Niceph. Gregoras, l. VII, c. 8, § 1, tom. I, p. 156. Ce chalil est le même que Pachymeres nomme Tachanzares, l. VII, c. 29, tom. II, p. 449.

(5) Niceph. Gregoras, l. VII, c. 6, § 1, p. 150, et Pachymeres, l. VI, c. 21, tom. II, p. 423.

(6) Engel. Histoire de Servie, p. 249.

impériaux des objets de grossière dérision ; Chalil se coiffa du bonnet enrichi de torsades de perles, se livra aux moqueries les plus bouffonnes [1309]. L'on a déjà raconté comment l'empereur, pour empêcher l'union ultérieure des Catalans avec les Turkopols, promit au chef de ceux-ci, Melek-Isak, la main de la fille de Melek-Constantin, petite-fille d'Aseddin, avec le gouvernement de Bigha (Pega), et comment les Catalans, informés de la perfidie des Turkopols, les forcèrent à leur livrer leurs chefs Melek-Isak et Chalil (1). Au premier ils abattirent la tête ainsi qu'à son frère ; Chalil s'échappa, et s'enfuit auprès du commandant grec d'Apros, puis gagna Tzurulum (l'ancien Tiribalum, aujourd'hui Tschorli) (2). Tel fut le sort que les Catalans firent subir aux chefs ; quant aux soldats, les Serviens se chargèrent de leur ruine. La troupe permanente au service de Milutin-Urosch, kral de Servie, de retour d'une expédition contre les Hongrois, s'était révoltée contre celui qui la soldait. Milutin ordonna de la massacrer, et fit distribuer comme esclaves le petit nombre de ceux qui échappèrent au tranchant du sabre (3) [1314]. Les autres Turcs, restés dans la Chersonèse furent enveloppés avec l'aide de deux mille cavaliers serviens, forcés de s'embarquer, et rejetés sur la côte d'Asie (4). Les Serviens déjà préludaient aux hostilités et aux humiliations qui se rencontrent dans l'histoire des destructeurs de l'empire byzantin.

Ainsi, les premiers Turcs qui étaient passés en Europe, la colonie de la Tatarie-Dobruze et les Turkopols, étaient des Turkmans seldschukides; les seconds qui avaient été appelés par les Catalans des Turkmans d'Aidin. Bientôt après eut lieu la première expédition des Turcs ottomans qui, montés sur des vaisseaux, tinrent en effroi les côtes de Macédoine et de Thrace (5), et, durant dix-huit mois, brûlant les moissons, investissant les villes [1321], empêchèrent la culture des champs et les communications entre les cités (6). Ils épuisèrent si complétement le pays et le trésor de l'empereur, qu'il se vit contraint de vendre l'or et les ornements de ses insignes ; et à l'intronisation de son successeur Cantacuzène, la couronne n'était ornée que d'une feuille d'or et garnie que de pierres fausses (1).

Avec le règne d'Urchan commence l'époque des premières relations pacifiques et amicales entre les Ottomans et les Byzantins, des alternations de guerre et de trêve, d'alliances et d'hostilités. Andronicus l'Ancien appela des troupes ottomanes à son secours contre son petit-fils Andronicus le Jeune [1327], qui les battit entre Tzurulum et Selymbria ; en sorte qu'ils s'enfuirent vers Constantinople. Là, ils sollicitèrent de l'empereur, qui les avait appelés, la permission de retourner en Asie, et ils obtinrent des vaisseaux pour leur transport (2). Andronicus le Jeune, engagé dans la guerre avec les Génois comme avec les Ottomans, s'allia avec les voisins d'Urchan, les souverains de Ssaruchan et d'Aidin (de la Lydie et de l'Ionie). Il se rendit à Phocée, cette ancienne patrie des plus fameux navigateurs de l'Ionie, et qui maintenant était un repaire de pirates turcs ; là, il conclut définitivement son traité avec Ssaruchan, qui parut en personne, et Aidin qui se fit représenter par des ambassadeurs chargés de présents (3). Les princes infidèles pourvurent la flotte de l'empereur de vivres pour le siége du château de Neuphocée, alors occupé par les Génois ainsi que Chios.

A peine de retour à Demotika (Didymotichon), l'empereur apprit que soixante vaisseaux du souverain de la côte troyenne, c'est-à-dire du prince de Karasi, avaient franchi l'Hellespont [1331], et débarqué dans la Chersonèse des troupes qui ravageaient les cantons de Beroia et de Trajanopolis (4). Aussitôt il leva des troupes pour les chasser. Un grand nombre s'étaient déjà retirés d'eux-mêmes ; quinze cents de ces barbares restés en Thrace tombèrent sous le fer des impériaux (5).

(1) Niceph. Gregoras, l. VII, c. 8, p. 158.
(2) Pachymeres, l. VII, c. 29, tom. II, p. 440.
(3) Engel, Histoire de Servie, p. 249.
(4) *Ibid.*, p. 250.
(5) Niceph. Gregoras, l. VIII, c. 11, § 5, tom. II, p. 216, et Phranzes, t. I, c. 5.
(6) Phranzes, *ibid.*

(1) Niceph. Gregoras, l. VIII, c. 11, § 5, t. I, p. 216, et l. XV, c. 11, § 4, t. II, p. 496. Sansovino porte leur nombre à 3,000, confondant le passage de l'année 1321 avec un suivant.
(2) *Ibid.*, l. I, c. 32, t. I, p. 94.
(3) Cantacuzène, l. II, c. 13, t. I, p. 238.
(4) *Ibid.*, pass. cité.
(5) *Ibid.*, l. II, c. 21, t. I, p. 261. Dans Niceph. Gre-

Arrivé à Constantinople, l'empereur se disposait à quitter cette capitale pour visiter les villes de Thrace, lorsque lui parvint la nouvelle que de la cavalerie turque venait de franchir l'Hellespont, s'était partagée en deux corps, dont l'un, tirant au nord, dévastait les cantons autour des villes de Polybotos, Kissos, Asnitos; et l'autre, se dirigeant au sud, attaquait la ville de Rhaidestos (autrefois Bizanthe, maintenant Rodosto). Le premier fut battu et chassé par les troupes envoyées à sa rencontre; le second se rembarqua au bruit de l'approche de l'empereur (1).

Plus les restes de l'empire byzantin étaient rudement assaillis par les flottes de Karasi et par les armées d'Osman, plus la nécessité se faisait vivement sentir de conclure paix et amitié, au moins avec l'un d'eux, ainsi qu'il était arrivé précédemment avec Ssaru-Chan et Aidin Afin de pouvoir secourir promptement Nicomédie étroitement resserrée, l'empereur avait embarqué de la cavalerie et de l'infanterie sur des galères et des transports; mais, avant qu'il se fût approché de la côte, il rencontra en mer le message d'Osman qui lui offrait la paix ou la guerre. L'empereur ne montra pas moins de courtoisie, et répondit qu'il était préparé à la guerre, mais disposé à la paix [1333]. Des envoyés des deux parties conclurent un traité, sous la condition qu'Urchan, l'ami de l'empereur, respecterait les villes qui restaient à l'empire. Ensuite, des présents furent échangés; Urchan donna des chevaux, des chiens de chasse, des tapis, des peaux de léopard; l'empereur, des vases d'argent, des étoffes de laine et de soie : il y joignit un de ses vêtements, ce qui, dit Cantacuzène, auprès des satrapes des barbares, est la plus haute marque d'honneur et de bienveillance (2). Ainsi, dans ce premier traité des Ottomans avec les Byzantins, déjà se pratique l'usage des présents diplomatiques, parmi lesquels se trouvent les vases d'argent et les vêtements d'honneur qui ont toujours figuré chez les Orientaux depuis l'époque la plus reculée jusqu'aux temps modernes. Déjà, des Hellènes avaient été revêtus de kaftans par le roi de Perse; dans la dernière croisade, le Vieux de la Montagne envoya à saint Louis, comme gage de la plus grande amitié, sa chemise, exprimant ainsi qu'il lui était attaché comme la chemise au corps (1), et tant que les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne apportèrent des présents à la Porte, des vases d'argent étaient les principaux objets (2).

L'empereur, revenu en Macédoine, formait un camp dans les environs de Thessalonique, entre cette ville et le lac Bolbe (aujourd'hui Beschik) (3), afin de diriger ses armes contre les Serviens. Il apprend encore que soixante vaisseaux avaient débarqué des Turcs à la pointe extrême du mont Athos, près de Pallène (appelée autrefois Potidée, puis Kassandra (4), non loin de l'ancienne ville dévastée des Sary-liens (5), et qu'ils désolaient le pays. L'empereur marcha contre eux avec le grand domestique. Le combat fut acharné. Le terrain était embarrassé de broussailles, et les ennemis ne combattaient qu'à pied; néanmoins, ils furent presque tous tués ou pris. Ceux qui se cachèrent dans les bois revinrent le lendemain à leur flotte, la brûlèrent à l'exception de deux vaisseaux qu'ils ramenèrent chargés de butin (6). A quel prince de la côte asiatique appartenait cette flotte? Cantacuzène s'abstient de nous le dire; mais il ne laisse aucun doute sur le chef de l'expédition suivante.

Umur-Beg, fils du prince d'Aidin, maître de Smyrne, Éphèse et des autres villes ioniennes, avec une flotte de soixante-quinze vaisseaux [1335], débarqua d'abord à Samothrace, puis à Poros, où des Kumutzènes avaient opéré leur descente (7), et qui porte encore aujourd'hui le nom de Kumuldschina (8). Les Grecs et les

goras, n'y en a que cinq cents; c'est probablement une faute d'écriture.

(1) Cantacuzène, l. II, c. 22, t. I, p. 266.

(2) *Ibid.*, l. II, c. 24, t. II, p. 273.

(1) Joinville, p. 85, 86.

(2) *Voy.* la liste des présents dans la description de l'ambassade de Gerlach, p. 109, de Schweiger, p. 61.

(3) Cantacuzène, l. II, c. 25, t. I, p. 278, entre Salonique et le château de Rhétine.

(4) La glose de Cantacuzène dit que Pallene s'appelait aussi Kassandra.

(5) Mannert, qui dit, part. VII, p. 455, qu'après Hérodote et Thucydide, il n'a plus été question de cette ville, n'a pas vu ce passage de Cantacuzène, p. 278.

(6) Cantacuzène, pass. cité, p. 279.

(7) *Ibid.*, p. 287.

(8) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 69.

Turcs se rencontrèrent à peu de distance de ce lieu, dans la plaine de Panagia. La supériorité numérique des Turcs en imposa aux impériaux, et les deux armées se tinrent toute une journée en présence sans agir, se contentant d'échanger des injures. Après le coucher du soleil, les Turcs se retirèrent, et se rembarquèrent sans avoir été inquiétés par les Grecs (1).

Durant toute l'année dans laquelle mourut le vieux Andronicus, l'empire de Byzance n'eut à soutemir aucune hostilité en Occident ni en Orient ; en 1336, l'empereur renouvela les négociations avec Ssaru-Chan et Aidin, afin d'obtenir des bâtiments et des vivres pour suivre le siége de Mitylène et de Phocée, contre les Génois (2). On traita d'abord avec le prince de Lydie, qui dut fournir des troupes et des vaisseaux; et, de son côté, l'empereur promit de délivrer Suleiman et vingt-quatre fils des principaux Turcs, que les Génois retenaient prisonniers à Phocée. Dans le camp établi devant les murs de cette ville, se rendirent les fils d'Aidin, Chisr, Umur et Suleiman (3), offrant la paix et des secours, et ils s'en revinrent chargés de présents. Ssaru-Chan parut en personne avec vingt-quatre vaisseaux; Aidin envoya son fils Umur avec trente bâtiments. Cantacuzène, le grand domestique, qui, après le débarquement près de Kumuldschina, s'était trouvé opposé à Umur-Beg, et qui, depuis, avait entretenu avec lui des relations d'amitié dans le camp de Phocée, l'invita à une entrevue à Clazomène, patrie d'Anaxagoras, non loin du bourg actuel de Wurla (4), le traita pendant quatre jours avec l'amitié la plus digne, le détermina à une assistance des plus actives contre les Génois, à laisser en paix les habitants de Philadelphie (Alaschehr), alliés des Byzantins, et jeta ainsi les fondements de cette amitié intime, presque romanesque, qui dura dix années, jusqu'à la mort d'Umur-Beg. Comme les escadres génoises s'étaient dispersées, la flotte de Ssaru-Chan fut congédiée avec de riches présents (1). L'alliance de l'empereur de Byzance avec les princes de Lydie et d'Ionie, voisins et rivaux d'Urchan, poussait nécessairement le sultan à se faire l'ami des Génois (2), qui alors étaient en hostilité déclarée avec les Grecs, à Galata et à Phocée.

La paix faite avec Urchan semblait subsister encore, assurée même par son expédition de Karasi ; et tout à coup arriva de Triglia l'avis que le sultan, avec trente-six vaisseaux, allait débarquer, la nuit même ou la suivante, près de Constantinople [1337] ; que son équipement n'annonçait pas une expédition de piraterie passagère, mais bien l'intention de pousser plus loin ses ravages (3), et d'occuper les deux places d'Athyras et d'Epibatos (4), espèces de faubourgs de la capitale. L'empereur envoya le grand domestique Cantacuzène, avec vingt nobles et quarante soldats, vers Ennakosia, lieu présumé du débarquement; et lui-même équipa tout ce qui restait alors de toute la flotte dans le port, en état de recevoir un armement, c'est-à-dire deux galères (5). La lueur des incendies, les gémissements des femmes et des enfants entraînés, annoncèrent le débarquement des barbares près de Rhegium (aujourd'hui Bujukdschekmedsche) : Cantacuzène y court; en même temps, l'empereur, arrivé au point du jour avec ses deux galères, s'élance sur le cheval du grand domestique, et l'ennemi est vaillamment attaqué (6). Dans le combat, qui se prolongea jusqu'à midi, périrent environ mille Turcs ; trois cents furent pris, et, au rapport de Nicephorus Gregoras, pas un Grec n'aurait succombé. Les restes des Turcs s'embarquèrent sur trois vaisseaux seulement, et s'enfuirent à toutes voiles (7); les galères impériales ayant voulu forcer de voiles pour les poursuivre, rompirent leurs drisses, et virent emporter leurs vergues. La nuit suivante, les troupes victorieuses de l'empereur dépouillè-

(1) Cantacuzène, l. II, c. 28, t. I, p. 288.
(2) *Ibid.*, c. II, t. I, p. 292.
(3) *Ibid.*, l. II, c. 29, t. I, p. 293.
(4) *Ibid.*, l. II, c. 30, t. I, p. 294; Maunert, III, 3, p. 330.

(1) Cantacuzène. Le nom d'Umur-Beg a été transformé par les Italiens en celui de Morbassan.
(2) Niceph. Grégoras, l. IV, c. 11, p. 332.
(3) Cantacuzène, l. II, c. 34, t. I, p. 307.
(4) Niceph. Gregoras, pass. cité, p. 332; Topographie de Constantinople et du Bosphore, l. II, p. 4.
(5) Cantacuzène, pass. cité, p. 308.
(6) Niceph. Gregoras, l. III, p. 332.
(7) Cantacuzène, pass. cité, p. 308.

rent les cadavres des barbares (1); neuf bâtiments turcs, qui ne faisaient point partie de l'expédition, mais qui voulurent accourir au secours de leurs frères, arrivèrent au milieu de cette seconde nuit, attaquèrent les deux galères impériales, et furent sur le point de s'en emparer: déjà les Turcs étaient sur le pont de la première; mais les nouveaux assaillants finirent par être vaincus, et ne s'échappèrent qu'avec un seul vaisseau (2).

En dépit de ces expéditions poussées jusqu'aux portes de la capitale, l'empereur fut assez aveugle pour prendre à son service des Turcs comme troupes auxiliaires, et il engagea deux mille hommes parmi les sujets du souverain d'Éphèse et de Smyrne (3). Au lieu d'être effrayés par cette mesure, les Ottomans se sentirent attirés à de nouvelles entreprises avec des forces plus considérables: huit mille de leurs guerriers franchirent l'Hellespont [1340], ravagèrent nuit et jour la Thrace et la Mysie, et, chargés de butin, se décidèrent à grand' peine au retour (4).

De nouvelles négociations étaient devenues nécessaires: on s'empressa d'autant plus de renouveler la paix avec Urchan, que Ssaru-Chan, rompant ses traités, menaçait les côtes de la Grèce avec une flotte commandée par Jachschi, qui se mit bientôt à exercer des ravages [1341] (5). Deux fois le grand domestique Cantacuzène battit les troupes débarquées dans la Chersonèse, en sorte que Jachschi sollicita le renouvellement de la paix, et l'obtint facilement (6). Cantacuzène, devenu maintenant, grâce à ses intrigues, maître du pouvoir suprême et collègue de Jean Paléologue [1342], voulut maintenir sa part de domination par la révolte au dedans, et l'appuyer au dehors sur l'assistance des barbares. Umur-Beg, prince d'Aidin, avec lequel il s'était lié d'une amitié toute particulière, vint à son secours avec une flotte de trois cent quatre-vingts bâtiments montés par vingt-huit mille guerriers, et parut à l'embouchure de l'Hèbre (1). Cantacuzène, vivement pressé par son adversaire, le grand amiral Apokaukos, s'était réfugié auprès de son autre allié, le roi de Servie, laissant à Didymotichon la nouvelle impératrice Irène. La princesse envoya au devant de l'ami de son époux les nobles de la cour, et cent chevaux qu'elle put rassembler. Quelque faible que fût ce cortége, Umur-Beg se montra reconnaissant d'une telle marque de distinction; il donna les chevaux aux plus anciens guerriers de son armée, et lui-même, avec deux mille de ses soldats d'élite, se rendit à pied à Didymotichon. Là il distribua le butin de ses troupes parmi les habitants de la ville; y laissa neuf mille hommes de l'armée, ainsi que cinq cents de ses guerriers choisis pour la protéger; puis, à la tête d'une force de vingt mille (2), il se mit en route pour joindre Cantacuzène dans la Servie. Les habitants de Pheræ arrêtèrent sa marche, en lui remettant des lettres supposées au nom de Cantacuzène (3); il revint à Bera, le long de la mer, où ses vaisseaux étaient à l'ancre, à l'embouchure de l'Hèbre. Trois cents matelots et presque tous les prisonniers périrent de froid dans une nuit. Umur-Beg écrivit à l'impératrice pour s'excuser de ce que la rigueur du froid ne lui permettait pas d'aller en personne prendre congé d'elle (4); et il partit, promettant de revenir l'année suivante.

En effet, au printemps de 1343, trois cents vaisseaux d'Umur-Beg voguaient sur la mer Ionienne; mais une tempête, qui les jeta vers l'Eubée, diminua la flotte d'un tiers, et deux cents bâtiments seulement abordèrent à Klopa (5), dans le voisinage de Thessalonique, et, sous les murs de cette ville, Cantacuzène se réunit à Umur-Beg. Après un conseil où fut agitée la question de savoir si l'on attaquerait la place de vive force, ou si on la réduirait par la famine, Cantacuzène se décida pour le dernier parti, par respect pour le saint martyr Démétrius (6), dont les reliques opéraient des miracles dans cette ville. Au bout d'un mois, Umur-

(1) Cantacuzène, pass. cité, p. 309.
(2) *Ibid.*
(3) Niceph. Gregoras, l. XI, c. 6, t. II, p. 335.
(4) *Ibid.*, cap. 7, p. 338.
(5) Cantacuzène, l. II, c. 9, t. III, p. 379.
(6) *Ibid.*, p. 381.

(1) Cantacuzène, l. III, c. 56, t. II, p. 540.
(2) *Ibid.*, l. III, c. 53, t. II, p. 541.
(3) *Ibid.*, p. 542.
(4) *Ibid.*, p. 543.
(5) *Ibid.*, l. III, c. 65, t. II, p. 567.
(6) Niceph. Gregoras, l. XIII, c. 10, § 8, t. II, p. 422

Beg renvoya sa flotte, conservant seulement deux mille hommes de son armée, avec lesquels, quittant Thessalonique, il se mit en marche ainsi que Cantacuzène, et, le septième jour, ils atteignirent le passage de Christopolis, arrivèrent devant la muraille même qui en ferme l'entrée (1). Perithoreum fut vainement assiégé, et les princes revinrent à Didymothicon où Umur-Beg, reçu au milieu des fêtes les plus brillantes, célébra, en vrai chevalier, les vertus d'Irène (2). Cependant l'impératrice-mère, Anne de Savoie, et son soutien, le grand amiral Apakaupos, négociaient avec le roi des Bulgares, et même avec Umur-Beg qu'ils voulaient décider à regagner l'Asie (3). Le galant Turc sut en imposer à son hôte, et, sans que celui-ci conçût le moindre soupçon, conduisit si adroitement la négociation entamée avec la cour de Byzance que Cantacuzène se laissa persuader, ou, du moins, feignit de croire que les six mille pièces d'or reçues par Umur-Beg du parti contraire, serviraient seulement à procurer de nouvelles forces pour la continuation de la guerre (4). Le Turc s'embarqua, promettant de reparaître bientôt avec de puissants secours ; mais ce qui le détermina au départ autant que l'or byzantin, ce fut le danger d'avoir des hostilités à repousser dans son propre pays, car la flotte latine, composée des galères des Vénitiens, du pape et du roi de Chypre, menaçait Smyrne, sa capitale (1344) (5). Le château tomba au pouvoir des chrétiens occidentaux, alors réunis pour la première fois contre les Turcs (6) ; l'arsenal et la flotte d'Umur-Beg furent incendiés, et des galères, par leurs croisières continues, empêchèrent la reconstruction de nouveaux bâtiments, ainsi que le retour d'Umur-Beg par mer.

N'ayant plus d'autre moyen que de franchir l'Hellespont, Umur-Beg dut négocier avec son voisin Ssaru-Chan, qui lui accorda le passage à travers ses États moyennant la cession d'un territoire disputé, et la promesse d'un appui pour Suleiman (1), qui déjà avait fait une visite à Cantacuzène, à Aigos-Potamos, lui offrant des présents en armes et en chevaux, et avait trouvé un accueil amical et distingué (2). Ainsi, Umur-Beg, accompagné du fils de Ssaru-Chan, marchant à la tête de vingt mille cavaliers, suivit la côte d'Asie jusqu'à l'Hellespont, passa en Europe et se trouva, pour la troisième fois, à Didymotichon comme allié de Cantacuzène. Il l'assista aussitôt contre le Bulgare Momitzilas, qui, maître de Xanthia et des villes et de la contrée de Mérope, jusqu'aux frontières de la Morée, était alors le plus redoutable ennemi de l'empire (3). Umur-Beg battit les Bulgares devant Perithoreum, Xanthia tomba, et Momitzilas, avec ses trésors, se retira sans empêchement en Bulgarie (4). Dans un conseil de guerre tenu pour savoir si l'on ferait lever le siége de Pheræ, pressé par le kral des Serviens, ou bien si l'on marcherait sur Constantinople, Cantacuzène se décida pour le premier parti : mais les Turcs firent prévaloir l'opinion contraire. On se mit aussitôt en marche pour la capitale ; déjà l'on était arrivé à Apamea (5), lorsque le prince Suleiman, fils de Ssaru-Chan, mourut de la fièvre, dans un palais situé entre les deux points appelés aujourd'hui Kutschuktshekmedsche et Balikli (6). Afin de prévenir tout soupçon d'empoisonnement dans l'esprit du père, Umur-Beg résolut de retourner en Asie, et il ramena ses troupes, quoiqu'il eût arrêté, dès le commencement, de ne point se séparer de son ami avant l'achèvement de la guerre de Servie (7). L'impératrice, mère de Jean Paléologue, suivant le funeste exemple de Cantacuzène, chercha maintenant aussi des secours auprès des Turcs, et elle en obtint de Ssaru-Chan ; mais l'active intervention d'Umur-Beg pour Cantacuzène neutralisa l'effet de ces mesures. Suivant un usage alors en vigueur parmi les princes turcs de la côte d'Asie, dans les expéditions où l'on courait

(1) Niceph. Gregoras, l. XIII, cap. 10, § 10, t. II, p. 422.

(2) *Ibid.*, l. XIV, c. 1, § 1, t. II, p. 439, et Cantacuzène, l. III, c. 66, t. II, p. 575.

(3) Cantacuzène, l. III, c. 70, t. II, p. 591, et Niceph. Gregoras, l. XIV, c. 1, § 5, t. II, p. 433.

(4) Niceph. Gregoras, c. 5, § 1, p. 443.

(5) Cantacuzène, l. III, c. 68, t. II, p. 584 ; Laugier.

(6) *Ibid.*, pass. cité.

(1) Cantacuzène, l. III, c. 86, t. II, p. 649.

(2) *Ibid.*, c. 76, p. 617.

(3) *Ibid.*, p. 650.

(4) *Ibid.*, p. 652.

(5) Constantinople et le Bosphore, l. II, p. 8

(6) *Ibid.*, c. 89, p. 661.

(7) *Ibid.*, p. 662.

après les aventures et le pillage, chacun d'eux permettait volontiers qu'à ses troupes se joignissent aussi des étrangers pour partager les périls et le butin (1). Ainsi, se réunirent aux soldats de Ssaru-Chan, partis pour aller soutenir l'impératrice, deux mille fidèles guerriers d'Umur-Beg, qui, chargés secrètement par leur prince de détacher leurs compagnons de l'impératrice et de les disposer en faveur de Cantacuzène, s'acquittèrent avec succès de leur mission (2).

Mais alors, Cantacuzène se flatta de trouver un nouvel allié turc plus puissant qu'Umur-Beg et Ssaru-Chan; car Urchan sollicitait la main de sa fille (3). L'empereur combla les ambassadeurs porteurs de cette demande de protestations d'amitié et de présents, mais sans leur donner une réponse positive. Il consulta Umur-Beg, et reçut une nouvelle preuve de son amitié dans cette circonstance importante; car le prince d'Aidin lui conseilla de ne pas rejeter une telle proposition, attendu que, s'il ne trouvait pas dans Urchan un ami dévoué, du moins il serait assuré d'un puissant appui. L'avis était d'autant moins à repousser, qu'à ce moment même, l'impératrice Anne recherchait l'assistance d'Urchan (4), et vraisemblablement aussi l'honneur de son alliance par mariage. Cantacuzène engagea donc sa fille au prince des Ottomans, qui envoya trente vaisseaux, une nombreuse cavalerie et les principaux personnages de sa cour pour lui amener sa fiancée impériale (5). L'empereur, avec son armée, suivi de ses grands dignitaires, et entouré de sa famille, s'avança jusqu'à Selymbria. Dans la plaine en avant de cette ville fut disposée une estrade tendue de draperies, sur laquelle, suivant un antique cérémonial de la cour de Byzance, lorsque des princesses épousaient des étrangers, la fiancée, avant son départ, devait être donnée en spectacle au peuple. A côté était dressée la tente où se tenait l'impératrice avec ses trois filles. Le soir fixé pour la remise de la fiancée, l'impératrice demeura dans son pavillon avec ses deux autres filles; l'empereur était à cheval; tout le monde se tenait autour dans l'attente. A un signal donné, tombèrent en même temps, de tous côtés, les rideaux de soie brodés d'or qui enveloppaient l'estrade, et la fiancée parut au milieu d'eunuques à genoux, portant des torches allumées. Aussitôt retentirent les trompettes, les fifres et les autres instruments; puis des chœurs harmonieux chantèrent des vers composés en l'honneur de la jeune épouse. Durant plusieurs jours, furent donnés de somptueux festins auxquels assistaient soldats et dignitaires, Turcs et Grecs confondus ensemble (1), et la princesse grecque, au milieu des chants d'allégresse, fut conduite au lit d'un barbare sexagénaire, qui, à l'âge de douze ans, avait reçu pour première épouse la belle Nilufer, enlevée par son père Osman. Entre ces deux mariages, il y avait un demi-siècle de conquêtes. Et maintenant, au lieu d'une simple châtelaine ravie par la force, Urchan recevait la fille des Césars, qui lui était livrée librement au milieu des pompes les plus solennelles.

L'année suivante, Urchan, avec toute sa famille et sa cour, vint visiter son beau-père à Skutari [1348], et plusieurs jours s'écoulèrent au milieu des plaisirs de la chasse, et des joies des festins. L'empereur, avec son gendre, était assis à une table; les quatre fils d'Urchan, nés de femmes précédentes, siégeaient à une autre à côté; et autour les principaux Turcs et Grecs étaient placés sur des tapis étendus à terre. Urchan resta dans le camp et près de la flotte; l'empereur se rendit à Constantinople avec sa fille Théodora et les quatre beaux-fils de la princesse; ils y passèrent trois jours avec l'impératrice-mère et les autres filles de Cantacuzène, puis la famille d'Urchan, chargée de présents, revint en Bithynie (2). Les liens de la nouvelle amitié et de l'alliance de famille ne furent pas assez forts pour réprimer l'ancienne passion de pillage des Ottomans. Bientôt après la visite d'Urchan, une troupe de guerriers choisis franchit l'Hellespont, et dévasta les villes de Thrace; comme les places situées sur le rivage avaient été déjà désolées par les excursions précéden-

(1) Constant. et le Bosphore, l. III, c. 96, t. II, p. 685.
(2) *Ibid.*, p. 687.
(3) *Ibid.*, c. 95, t. II, p. 681.
(4) *Ibid.*, l. II, c. 95, p. 681.
(5) Le même, l. III, c. 95, t. II, p. 684.

(1) Urchan, né en 687 [1288], épousa la fiancée du seigneur de Biledschik en 699 [1299], et la fille de l'empereur en 1346.
(2) Cantacuzène, l. IV, c. 4, t. III, p. 717.

tes, qu'elles n'offraient plus ni biens ni population, les Ottomans se partagèrent en deux divisions : l'infanterie, forte de quatorze cents hommes, se tourna vers l'orient, et battit tout le pays de Biza, tandis que douze cents cavaliers, laissant sur leur droite le Rhodope et les villes situées autour de Didymotichon, pénétraient dans la presqu'île de Chalkidike. Là, ils rencontrèrent le gouverneur Mathias, fils de Cantacuzène, et après un combat acharné dans lequel les archers turcs lancèrent des flèches en fuyant à la manière des Parthes, les barbares furent exterminés, et il n'en resta pas un seul pour porter en Asie la nouvelle de leur défaite (1). Cantacuzène arrivait de Midia (l'ancienne Salmydessos), sur le côté du pont, où il avait ramené à l'obéissance un commandant rebelle, et se dirigeait vers Andrinople, lorsqu'il apprit cette irruption des Turcs et l'approche des quatorze cents fantassins; il les trouva campés au pied du mont Lippicos. Le terrain embarrassé, coupé de fossés, et la supériorité de leur nombre, l'empêchèrent de les attaquer à l'instant; mais il les suivit dans la nuit en dérobant sa marche, et dès le lendemain matin le combat commença près de la ville de Mesena. Kara-Mohammed, l'un des chefs ottomans, tomba dans l'action; l'autre, Kara-Osman (2), occupa une colline avec ses gens et s'y défendit vaillamment. L'empereur les somma de se rendre : d'abord ils s'y refusèrent, puis ils finirent par descendre, et, se prosternant, ils lui baisèrent les pieds. Tandis qu'il leur représentait combien leur conduite était indigne de peuples alliés et amis, l'emportement et la perfidie de son gendre et de quelques jeunes nobles l'exposèrent au plus grand danger. Ils se précipitèrent sur les Turcs alors placés autour de l'empereur, et en massacrèrent plusieurs à la fois. Les vaincus auraient pu facilement immoler l'empereur, qu'ils entouraient le sabre nu à la main, mais la fidélité de ces prisonniers protégea le souverain, aux risques même de leur vie. Ils ne bougèrent pas, persuadés que cette violation de la parole donnée était contraire à la volonté de l'empereur. Celui-ci leur cria en turc de se sauver sur la colline pour échapper à l'aveugle fureur des siens. Neuf Turcs avec Kara-Osman furent ainsi assassinés (1), trois cents avaient péri dans le combat. L'empereur accorda aux autres une libre retraite, et les combla de présents, pensant qu'il serait indigne de lui de ne point sauver des hommes qui s'étaient confiés à sa foi, et qui lui avaient sauvé la vie au péril de leurs jours.

Après la mort d'Umur-Beg, qui, dans une malheureuse tentative pour arracher sa capitale aux Latins [1349], était tombé percé d'une flèche (2), Urchan fut, sinon l'ami personnel, du moins le protecteur et l'allié naturel de son beau-père Cantacuzène. Nous ne rechercherons pas si l'offre faite par l'eunuque Merdschan de se défaire par le poison du jeune empereur Jean Paléologue, rival de Cantacuzène, vint en effet d'Urchan, ou si ce fut une inspiration personnelle de l'eunuque (3), ou bien si ce projet ne fut point une invention de Cantacuzène lui-même, afin d'observer de plus près son pupille, le légitime empereur, sous prétexte de le préserver de tout danger, ou pour acquérir dans l'histoire l'honneur d'avoir repoussé une proposition criminelle. Quoi qu'il en soit, Urchan prêta à son beau-père une assistance réelle contre les Serviens, en lui envoyant des troupes sous les ordres de Suleiman (4). A la vérité, il rappela bientôt son fils en Asie; les auxiliaires turcs demeurèrent, et après la conquête de Beroia, trompés dans l'espérance d'un riche butin, ils cherchèrent à se dédommager par le ravage de provinces du Kral (5).

Les rapports d'amitié qui jusqu'alors unissaient Cantacuzène et son gendre, Urchan, n'empêchèrent pas le sultan de prêter appui aux Génois qui sollicitèrent son assistance après leur défaite dans le Bosphore et leur fuite devant les flottes vénitiennes [1353]. Gagné par l'or génois, Urchan était d'ailleurs irrité depuis longtemps contre les Vénitiens, qui avaient opéré des débarquements près de ses États, et non-seulement avaient dédaigné son amitié et

(1) Niceph. Gregor., l. XVI, c. 7, p. 526-528.

(2) Cantacuzène, l. IV, c. 10, t. III, p. 799. Dans ce passage le nom de Kara-Osman a été estropié.

(1) Niceph. Gregor., l. XVI, c. 7, § 5, t. II, p. 529.

(2) *Ibid.*, l. XVI, c. 6, t. II, p. 525.

(3) Cantacuzène, l. IV, c. 16, t. III, p. 766.

(4) *Ibid.*, l. IV, c. 17, t. III, p. 767.

(5) *Ibid.*, l. 4, c. 18, t. III, 774.

son alliance, mais n'avaient pas même tenu compte de sa puissance. Un corps considérable de troupes turques fut transporté à Skutari (1), et secourut les Génois à Galata, même dans le faubourg de la résidence, et contre les Vénitiens, alors amis et alliés de Cantacuzène. Dès lors, on put remarquer l'attitude hostile d'Urchan envers Cantacuzène, qui jusqu'alors avait compté sur les secours du sultan contre son autre gendre et son collègue Jean, et ne s'était maintenu sur un trône chancelant que par l'appui des Ottomans; maintenant Paléologue sollicita aussi l'assistance d'Urchan, et les deux gendres se mirent en état d'hostilité contre le beau-père. Témoin de la faiblesse de l'empire byzantin, dont le souverain devait se laisser imposer des lois par les Génois dans sa capitale, où Paléologue et Cantacuzène se disputaient, les armes à la main, le pouvoir suprême, Urchan jugea qu'il était de son intérêt de soutenir d'abord le premier durant quelque temps au moins avec quelques troupes, pour se porter ensuite avec des forces considérables au secours de son beau-père.

Ce temps de troubles et de guerre civile fut le moment le plus favorable que la politique d'Urchan ou de son fils Suleiman mit à profit pour poser fermement le pied en Europe, en prenant possession du château thrace de Tzympe (aujourd'hui dschemenlik). Ce dix-huitième passage des Turcs, le seizième des Ottomans, dont Cantacuzène a parlé deux fois occasionnellement (2), est le premier dont les écrivains nationaux fassent mention. Sans doute, ils ont dédaigné de prendre note des précédents, parce qu'ils n'avaient pas laissé de traces de conquêtes durables. Ils s'arrêtent tous avec complaisance à cette entreprise de Suleiman-Pascha; et comme nous avons rapporté jadis le songe d'Osman, nous oserons rappeler ici la tradition ornée de circonstances poétiques par l'imagination des écrivains; mais à mesure que nous avancerons, la sévérité de l'histoire dominera la poésie des traditions.

Sur la rive orientale de la Propontide, à l'entrée de l'Hellespont, s'avance la presqu'île de Kaputaghi (l'ancienne Cyzique), colonie des Milésiens; au point de jonction avec le continent, là où l'on voit aujourd'hui les ruines d'Aidindschik, s'élevait aussi la ville de Cyzique, fameuse dans l'histoire de Perse et de Rome, de l'ancienne Grèce et de l'empire de Byzance. Ses édifices, ses établissements, son port, ses arsenaux, la rendaient l'égale de Rhodes, de Marseille et de Carthage. Après bien des vicissitudes dans les luttes des grandes puissances de la terre, sous les Byzantins, elle était redevenue la capitale de la province de l'Hellespont, qui comprenait la Mysie, et la Troade (1), et avait été érigée en siége d'un métropolitain (2). Le fils d'Urchan fut saisi d'admiration et d'un saint respect à la vue de cette grandeur à demi tombée, des ruines pompeuses des temples de Cybèle, de Proserpine et de Jupiter. Un soir qu'il était assis pensif à la clarté de la lune, les yeux tournés vers la mer où se miraient les portiques de marbre et les avenues des colonnes, où se jouaient les nuages du ciel, il lui sembla que des palais et des temples sortaient de l'abîme, et que des flottes voguaient sous les eaux. Au milieu du murmure des flots, il crut saisir des voix mystérieuses, et la lune, placée derrière lui à l'orient, par un ruban d'argent qui flottait par-dessus la mer, unissait l'Europe et l'Asie; c'était le même astre qui, sortant du sein d'Edebali, était venu s'enfoncer dans la poitrine d'Osman. Alors, avec le souvenir du songe qui avait présagé l'empire du monde, il sentit enflammer son courage, et prit la résolution d'unir l'Europe avec l'Asie par les conquêtes et l'établissement de la domination des Ottomans.

Il se consulta avec les vieux conseillers blanchis au service de sa famille, qui lui avaient été adjoints par son père pour l'administration de Karasi, avec Adsche-Beg, Ghasi-Fasil, Ewrenos et Hadschi-Ilbeki, l'ancien vesir de Karasi, qui tous fortifièrent la grande résolution. Dans la nuit même, les deux premiers montèrent sur un esquif, et de Gorudschduk, sur la côte d'Asie, ils allèrent faire une reconnaissance du côté de Tzympe, situé en face en Europe, à une lieue et demie au-dessus de Gallipoli. Un Grec dont ils se saisirent les informa de l'état d'abandon du château, et offrit de leur servir de guide

(1) Cantacuzène, l. IV, c. 31, t. III, p. 833.
(2) *Ibid.*, l. IV, c. 33, t. III, p. 841, et c. 58, p. 866.

(1) Hierocles, p. 662; Malala, I, p. 364.
(2) Niceph. Gregor., l. VII, c. 9, § 2, t. II, p. 159.

pour aller le surprendre. Aussitôt Suleiman fit couper des peaux de bœuf en lanières: on lia des arbres ensemble pour former deux radeaux, et, la nuit suivante, il monta avec cinquante-neuf de ses plus vaillants compagnons sur ces grossières embarcations. A côté de lui étaient les fils des vieux héros Kara-Hasan, Kara-Ali, Akdsche-Kodscha, et Balabandschik; l'autre radeau portait les quatre soutiens de son gouvernement, Hadschi-Ilbeki, Adsche-Beg, Ghasi-Fasil, et Ewrenos-Beg. Ils surprirent le château d'autant plus facilement, que les habitants, à cause de la moisson, étaient dispersés dans la campagne, et qu'un tas de fumier amassé contre le mur ménageait l'escalade. Suleiman fit transporter bien vite trois cents nouveaux guerriers avec les bâtiments trouvés dans le port de Tzympe, et, dans l'espace de trois jours, il y eut une garnison de trois mille hommes [1356] (1).

Pendant que Tzympe tombait entre les mains des Turcs, Cantacuzène implorait l'assistance des Ottomans contre Paléologue. Urchan, cédant à ses prières, lui envoya son propre fils Suleiman, le conquérant de Tzympe; et cette fois le secours fut plus funeste à l'allié qu'il n'avait été profitable contre l'ennemi. Dix mille cavaliers turcs débarquèrent à l'embouchure de l'Hèbre (la Marizza), près d'Hainos, battirent les troupes auxiliaires que Paléologue avait tirées de la Mœsie et des Triballiens, ravagèrent la Bulgarie et revinrent en Asie chargés de butin (3). Cantacuzène, plus à l'aise de ce côté, négocia auprès de Suleiman la restitution du château de Tzympe, et tomba d'accord avec lui sur ce point, moyennant 10,000 ducats (4). Déjà l'empereur avait expédié l'or, et Suleiman avait donné ses ordres à un commissaire chargé de faire la remise de la place, lorsqu'un tremblement de terre en Europe dévasta presque toutes les villes des côtes de la Thrace. Les maisons, en s'écroulant, écrasèrent les habitants, les murs de la ville s'ébranlèrent, et leurs défenseurs s'enfuirent pour ne pas être ensevelis sous tant de ruines. Les malheureux citoyens échappés à ces désastres au milieu de cette nuit de terreur entraînèrent leurs femmes et leurs enfants, espérant trouver un refuge dans les autres villes qui n'avaient pas été frappées par le fléau, et dont les murailles pouvaient encore offrir de la résistance aux Turcs répandus tout autour. D'effroyables torrents de pluie, puis d'épais tourbillons de neige et un froid glacial détruisirent les femmes et les enfants; les hommes échappés à la fureur des éléments tombèrent dans les mains des barbares, dont le tremblement de terre, comme un puissant auxiliaire, paraissait favoriser les projets de pillage et de conquête (1).

Ils pénétrèrent dans les villes ouvertes et abandonnées, et ainsi la clef de l'Hellespont (2), l'entrepôt des deux mers, du commerce des Latins et des Grecs, Gallipoli tomba au pouvoir des Ottomans [1357]. Adsche-Beg et Ghasi-Fasil, que Suleiman avait laissés pour investir la ville, se mirent en possession de Gallipoli, où leurs tombeaux sont encore visités aujourd'hui comme renfermant les restes des deux premiers champions de la foi déposés sur le sol européen; ensuite ils ravagèrent la campagne appelée encore aujourd'hui de leur nom Adsche-Owa (3). Tandis que Suleiman se tenait dans la capitale de son gouvernement à Bigha, Adsche-Beg et Ghasi-Fasil surent profiter du tremblement de terre, et pénétrèrent dans les villes abandonnées par les brèches qu'il leur ouvrait dans les murailles. A ces nouvelles, Suleiman, loin de songer maintenant à la restitution de Tzympe (4), conduisit en Europe des colonies entières de Turcs et d'Arabes (5), qu'il établit autour de Gallipoli, releva les murs tombés, et se fortifia dans la possession des places où ses gens s'é-

(1) Seadeddin, fol. 32, et dans la traduction de Bratutti, 58-63; Neschri, fol. 56; Aali, fol. 18; Lutfi, fol. 10; Ssolaksade, fol. 7; Idris, fol. 118; Dschihannuma, p. 682; dans le manuscrit de la bibliothèque impériale et royale, nº 139, fol. 18, et nº 480, fol. 9; le Rausatul-Ebrar, le petit Nischandschi et Hadschi-Chalfa, dans les Tables chronologiques, s'accordent tous pour l'année 758 (1356), c'est-à-dire pour mettre deux ans plus tard la conquête de Tzympe, rapportée par Cantacuzène; cet historien mérite fort peu de croyance pour la chronologie, car il est démontré qu'il a donné une date fausse à son propre couronnement.

(2) Cantacuzène, l. IV, c. 34, t. III, p. 843.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, c. 38, t. III, p. 860.

(1) Cantacuzène, l. IV, c. 38, t. III, p. 860.

(2) Seadeddin Bratutti, p. 63.

(3) Seadeddin Bratutti, p. 63; Idris, Neschri, Aali.

(4) Cantacuzène, l. IV, c. 38, t. III, p. 861.

(5) *Ibid.*, et dans Neschri, p. 58.

taient introduits. Les principales étaient le château de Konur, dont le commandant, appelé Kalakonia par les écrivains turcs, fut pendu devant la porte par ordre de Suleiman (1) : Bulair, Malgara, célèbre par son miel (2); Ipszala (l'ancienne Kypsele) (3), à trois petites journées de Gallipoli et à la même distance de Malgara, sur la Marizza; enfin, Rodosto où régnait dans l'antiquité le prince thrace Rhésus, où, dans les temps plus modernes, le Hongrois Rakoczy se reposa de toutes les agitations de sa vie avec les restes de son parti (4). Dans une seule année, les Turcs se saisirent de tous ces points, et poussèrent leurs courses jusqu'à Hireboli (Charioupolis), et Tschorli (Tzurulum) (5).

Cantacuzène se plaignit de la violation des traités; Urchan excusa la conduite de son fils en disant que ce n'était pas la force des armes, mais le tremblement de terre qui avait livré ces villes à Suleiman, et il ne voulut point entendre parler de restitution. Cantacuzène répondit qu'il ne s'agissait pas d'examiner si l'on était entré dans les villes par les portes ou par les ouvertures des murailles; mais si elles étaient possédées légitimement ou non. Urchan demanda le temps d'y songer, puis il promit de déterminer son fils à la restitution moyennant des indemnités; Cantacuzène s'engagea à payer 40,000 ducats. Le sultan invita son gendre à une entrevue sur le golfe de Nicomédie, où Suleiman devait paraître aussi pour confirmer la restitution. Cantacuzène vint à Nicomédie sur une galère; mais Urchan, prétextant une maladie, ne s'y rendit pas, et l'empereur regagna Constantinople sans avoir rien obtenu (6). Le sultan, qui voyait la puissance de l'empire byzantin partagée entre Cantacuzène et son pupille, se tournait tantôt vers son gendre, tantôt vers Paléologue, selon les impulsions de son propre intérêt; il semblait parfois plus disposé en faveur du jeune empereur, parce qu'il était ami des Génois, et que par lui il espérait délivrer son fils Chalil de sa prison de Phocée. Paléologue, incapable de contraindre par la force le gouverneur de Phocée à la mise en liberté du prince ottoman, racheta ce captif moyennant une rançon de 100,000 pièces d'or et la concession du titre de panhypersebastos (honoré par-dessus tous) au gouverneur (1): Urchan reçut son fils avec des transports de joie, et, néanmoins, il envoya en même temps au fils de Cantacuzène, Mathias, à Abydos, ses troupes auxiliaires pour la guerre contre les Bulgares (2).

Nous cessons maintenant de compter les divers passages des Turcs. Depuis qu'ils ont posé fermement le pied de ce côté de l'Hellespont, chaque année l'Asie vomit de nouvelles hordes sur l'Europe, jusqu'à ce que ces peuples aient étendu leur empire depuis les rives de la Propontide jusqu'à l'Ister; et, lorsque des limites eurent été posées à leurs conquêtes en Occident, chaque printemps les amenait comme des nuées d'oiseaux de proie qui s'abattaient sur l'Europe, et chaque automne les reportait en Asie. Dans la suite, nous n'aurons plus à parler que de la translation du souverain de la résidence d'Asie dans celle d'Europe, que des expéditions des sultans d'Europe en Asie. Aux historiens futurs il est réservé de présenter, avec le rejet des Ottomans d'Europe en Asie, le retranchement d'une partie étrangère au corps européen, à son développement organique; pour nous, notre tâche est de poursuivre l'influence progressive de l'Asie sur l'Europe par l'action violente et guerrière des Turcs.

La conquête de Gallipoli, qui ouvrait à l'empire ottoman une large entrée en Europe, fut notifiée par Urchan à ses voisins et rivaux en puissance, les princes asiatiques; les lettres destinées à la proclamation extérieure et officielle des triomphes et des conquêtes, restèrent ensuite comme des articles essentiels et permanents de la chancellerie ottomane, et leur rédaction, toujours plus emphatique, a formé, avec le progrès de cinq cents ans, le style de la diplomatie turque.

Le soin de protéger les nouvelles conquêtes

(1) Ssolaksade, fol. 7.

(2) Seadeddin Bratutti, p. 66.

(3) Dans Tite-Live, l. XXXI, c. 16.

(4) Les inscriptions des tombeaux de Rakoczy, de Sebrik, d'Esterazy, dans l'appendice au Voyage à Brusa, p. 198-200.

(5) Seadeddin, Neschri, Aali, Ssolaksade, manuscrit de la bibliothèque impériale et royale, n° 488, fol. 11; Idris, fol. 124.

(6) Cantacuzène, l. IV, c. 38, t. III, p. 863.

(1) Cantacuzène, c. 44, t. III, p. 887.

(2) *Ibid.*

en Europe fut partagé entre Suleiman-Pascha, fils et vesir d'Urchan, et Hadschi-Ilbeki, l'ancien vesir du souverain de Karasi; Suleiman résidait à Gallipoli, d'où il pouvait s'étendre jusqu'à Demitoka, et Ilbeki se tenait à Koni, d'où il poussait ses courses jusqu'à Tschorli et Hireboli. Adsche-Beg reçut en fief la vallée qui porte encore son nom (1); mais pour Suleiman à peine jouit-il deux années de ses conquêtes. Entre Bulair et Sidi-Kawak (platane du Cid), suivant à cheval le vol de son faucon, qui poursuivait des oies, il tomba si malheureusement qu'il resta mort sur la place [1358]. Son corps fut déposé, non pas à Brusa, lieu de sépulture de la famille ottomane, où lui-même avait fait élever une mosquée, dans le quartier des confiseurs, mais près de la mosquée de Bulair aussi fondée par lui. Son tombeau, sur la rive de l'Hellespont, resta plus d'un siècle le seul monument de ce genre élevé à un prince ottoman sur la terre d'Europe, et il appelait les habitants de l'Asie à un pèlerinage de conquérants. De tous les tombeaux de héros signalés jusqu'ici par l'histoire turque, il n'en est pas de plus célèbre et de plus fréquemment visité que celui du second vesir de l'empire, du fondateur de la puissance ottomane en Europe. Peu satisfaite de l'éclat de ses exploits réels, la tradition attribue encore à Suleiman le miracle d'une victoire après sa mort; elle le fait combattre et vaincre une armée d'infidèles, monté sur un cheval blanc, resplendissant de lumière, entouré d'une troupe de guerriers célestes. Malheureusement, le combat même dans lequel il aurait ainsi porté secours aux champions de la vrai foi, ce combat est de pure invention et n'a jamais été livré. Suivant ces récits imaginaires, trente mille chrétiens auraient paru dans l'Hellespont sur une flotte de soixante-un vaisseaux : la moitié serait débarquée à Tusla, l'autre partie à Sidi-Kawak; et ces quinze mille chrétiens de Sidi-Kawak auraient été anéantis par la petite troupe de vrais croyants, grâce à l'assistance de l'escadron éblouissant, conduit par Suleiman sur son cheval blanc. Les historiens ottomans, parmi lesquels Seadeddin lui-même n'hésite point à raconter ce miracle, ont évidemment tiré cette flotte, dont la force est dans tous les cas fort exagérée, de la première ou de la seconde croisade des Européens ligués contre les Turcs, et, des eaux de Smyrne, ils l'ont amenée dans le détroit de Gallipoli pour décorer le front de Suleiman de nouveaux rayons de gloire. Sans le secours de ce miracle, dont on ne trouve aucune trace dans les historiens européens ou byzantins, le nom de Suleiman brille d'un assez vif éclat : c'est lui qui a implanté le premier la puissance ottomane en Europe; c'est l'heureux précurseur du grand Suleiman qui l'a portée à la plus haute élévation.

Si l'histoire ottomane signale les tombeaux des héros, elle n'attache pas une moindre importance à ceux des scheichs et des derwischs qui ont acquis une célébrité durable par la sainteté particulière de leur vie ou la fondation d'un ordre. Il a déjà été question des monuments des saints les plus fameux, compagnons d'Urchan à la conquête de Nicée, de Nicomédie et de Brusa; en terminant ce livre avec la mort d'Urchan, qui survécut à peine une année à son fils Suleiman [1359], nous allons donner un aperçu rapide du monachisme qui déjà, avant le règne de ce sultan, était entré profondément dans le système de la domination ottomane, et qui, comme communauté, était plus puissant que ne le fut la réunion des légistes ou des ulemas organisée plus tard, et qui, dans la suite, menaça, par ses tendances rebelles, de devenir funeste à l'État. Mohammed avait dit : « Il n'y point de monachisme dans l'islam (1), » paroles qui semblaient exclure toute imitation des ascétiques grecs et indiens. Le goût de l'Arabe pour la vie solitaire et contemplative l'emporta bientôt sur la volonté du prophète, et une autre maxime : « La pauvreté est ma gloire (2), » dut servir à couvrir l'introduction du monachisme dans le sein de l'islam trente ans après la mort du prophète. Depuis, les ordres des fakirs (pauvres) et des derwischs (seuils de porte) se sont tellement multipliés en Arabie, en Perse et en Turquie, que l'on compte soixante-douze ordres de derwischs, autant que de sectes d'hérétiques; mais ce nombre n'est pas réellement

(1) Neschri, fol. 59.

(1) La Ruhbaniltun fil Islami.
(2) El fekrun fachri, ou la pauvreté est bonne.

exact (1), et dans l'empire ottoman il n'y a guère que trente-six règles actives de derwischs. De cette moitié un tiers est plus ancien que l'empire : les deux autres douzaines ont été fondées depuis le commencement du XIVe siècle jusque dans la moitié du XVIIIe. La première, celle des nakschbendis (2), sous Osman, la dernière, celle des Dschemalis (3), sous Ahmed III.

Trente-sept ans après la fuite du prophète, l'archange Gabriel apparut à Oweis, natif de Karn dans l'Yémen, et lui ordonna, au nom du Seigneur, de renoncer au monde et de mener une vie de contemplation et d'expiation. En l'honneur du prophète, qui, à la bataille d'Ohod, avait perdu deux dents, il se les fit arracher toutes, et réclama de ses disciples le même sacrifice; et, à cause de cela, il n'en compta qu'un très-petit nombre parmi les fanatiques les plus ardents de l'ardente Arabie (4). Sur ses traces, mais avec des règles moins sévères, marchèrent les scheichs Olwan (5), Ibrahim-Edhem (6), Bajesid de Bestam (7) et Sirri-Sakati (8), fondateurs des ordres d'Olwani, Edhemi, Bestami et Sakati. Plus célèbre que tous ceux-là est le scheich Abdul-Kadir-Gilani, fondateur des Kadiris, qui remplit à Bagdad les fonctions de gardien du tombeau du grand imam Abuhanife ; autour de son propre mausolée sont groupées les dépouilles mortelles des scheichs mystiques les plus fameux, en telle quantité que la ville a reçu le nom de boulevard des saints. L'ordre des rufais, ainsi appelé de son fondateur Seid-Ahmed-Rufai (9), est le plus connu des voyageurs européens qui ont vu ses moines à Constantinople avaler des sabres, manger des charbons ardents et se livrer à d'autres jongleries ; s'appliquer à des tortures qui rappellent les pratiques des anciens prêtres étrusques du soleil (10). Ils font remonter l'origine de leurs mystères jusqu'à l'Indien Baba-Reten (1), qui, contemporain du prophète, vécut cinq cents ans avant et après lui, se tint en Syrie, puis dans les gorges du Taurus, où il connut tous les arbres et toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, et c'est lui qui importa de l'Inde l'opiat fabriqué à Haschischet (2), dont l'emploi fréquent fit donner le nom de haschischins (3) (assassins pour les Européens) aux meurtriers employés par le Vieux de la montagne. Immédiatement après les rufais viennent les disciples du scheich Schehabeddin-Suhrwerdi, appelés nurbachschis (qui donnent la lumière) (4), dénomination indicative des maximes de l'ordre, du sein duquel sortirent les fondateurs des deux règles postérieures, Dschelaleddin, des mewlewis, et Hadschi-Beiram, des beiramis (5). Le scheich Nedschmeddin-Kubra, fondateur des kubrewis (6), est à peine connu de nom; mais une grande célébrité est attachée à Ebul-Hasan-Schaseli ou Schædeli, qui découvrit la vertu de la fève du café de Moka (7), et qui est devenu le patron des cafetiers, comme Oweis est celui des dentistes, Baba-Reten, le botaniste, des jardiniers (8), et Hadschi-Begtasch, des janitschares. Déjà, dans cette histoire, sous le règne d'Alaeddin Ier, le grand prince des Seldschuks, il a été question du fondateur des mewlewis, ce scheich Dschelaleddin-Rumi, ce grand poëte mystique de l'Orient, qui fut appelé Molla-Chunkar (le molla roi ou empereur). L'ordre acquit encore une plus grande influence, lorsque Konia, siége de ses scheichs, lieu de sépulture de son fondateur et de sa famille, fut incorporé à l'empire ottoman, lorsque dans

(1) Dans Mouradjea d'Ohsson (*voy.* p. 619, 626) on en compte 33.

(2) Fondée en 719 [1319].

(3) Fondé en 1164 [1750].

(4) Mouradjea d'Ohsson, v. 8e édit., p. 619.

(5) Mort en 149 [766], *ibid.*, p. 622.

(6) Mort en 161 [777], *ibid.*

(7) Mort en 261 [874], *ibid.*

(8) Mort en 295 [907], *ibid.*

(9) Mort en 578 [1182], et Biographies d'Ataji, fol. 42.

(10) Æneid, XI, v. 288; Constantinople et le Bosphore, t. II, p. 325.

(1) Biographies d'Ataji, fol. 42.

(2) Voyage d'Ewlia; *voy.* aussi Kamus, dans l'édit de Constantin., t. III, p. 635.

(3) Histoire des assassins, p. 214; Sylvestre de Sacy, Mémoires.

(4) Biographies d'Ataji, fol. 38. Suhrwerdi mourut en 602 [1205], et ses dépouilles reposent à Bagdad.

(5) Biographies d'Ataji.

(6) Mort en 617 [1220]; Mouradjea d'Ohsson, v. 623.

(7) Mort en 656 [1258], *ibid.* Le récit de la découverte du café dans la Chrestomathie arabe de Sylvestre de Sacy, et dans Dschihannuma, p. 535, où l'on fixe à l'an 962 [1554] l'établissement du premier café à Constantinople.

(8) *Voy.* Constantinople et le Bosphore, t. II, p. 514.

son sein fleurit l'étude de la littérature et de la poésie persane, et que la doctrine des Ssofis se répandit dans la cellule de l'anachorète et le cabinet de l'homme d'État, en sorte que l'ordre des mewlewis doit être regardé comme la corporation civile des efendis ou employés des chancelleries, de même que l'ordre des begtaschis forme le noyau de l'association militaire des janitschares. La communauté des bedewis, fondée à peu près dans le même temps en Égypte par le scheich Ahmed-Bedewi, n'attire que les Bédouins.

Viennent maintenant les ordres fondés avant la fin du règne d'Urchan, des nakschbendis (1), saadis (2), et des begtaschis (3). Quant aux autres, il en sera question à mesure qu'ils se produiront dans l'histoire. L'on a déjà rapporté comment Hadschi-Begtasch bénit les janitschares, qui, depuis, se regardèrent comme ses enfants. Comme tous ces guerriers étaient incorporés à l'ordre des begtaschis, et qu'ils formaient une association militaire, ils étaient à la fois moines et soldats, comme, parmi les chrétiens, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital; il est possible même que le voisinage des chevaliers de Rhodes, dont les flottes, dans la première croisade entreprise contre les Turcs, avaient enlevé Smyrne, au temps d'Urchan, ait poussé ce prince à imiter leur institution militaire, et à réunir les janitschares en une communauté placée sous le patronage de Hadschi-Begtasch (4). Les saadis, institués par Seadeddin-Dschebari, sont des jongleurs qui, par leur habileté à supporter le contact du feu sans se brûler, à élever et apprivoiser des serpents, ressemblent aux Psylles des anciens (5). Le premier de tous les ordres fondés sous le règne d'Osman est celui des nakschbendis, qui rattacha, comme les bestamis et les begtaschis, la chaîne de ses doctrines à Ebubekr, beau-père du prophète. Tous les autres prétendent que leurs systèmes procèdent d'Ali, gendre du prophète; cette filiation ramènerait peut-être jusqu'à la chaîne d'or d'Hermès des pythagoriciens et des néoplatoniciens. Dans cette longue suite de scheichs brillent aussi quelques noms de poëtes: le dernier grand poëte des Persans, Dschami, eclipse tous les autres. Suivant la règle ordinaire, chaque grand docteur a quatre disciples, sur lesquels tombe le souffle du maître, qui recueillent l'héritage de ses principes; à l'imitation des quatre chalifes, successeurs du prophète, des quatre évangélistes et des quatre archanges qui entourent le trône de l'Éternel. Le premier ordre des derwischs fondé sous Osman est celui des nakschbendis, le plus vénéré par son ancienneté, et qui forme l'association générale dont les begtaschis ne sont que la branche militaire. Le scheich de ces derniers était en même temps colonel du 99ᵉ régiment, et huit derwischs, logés dans les casernes des janitschares, priaient, nuit et jour, pour la prospérité de l'empire et les succès des armes de la glorieuse milice (1). L'ami des derwischs et des hommes de Dieu, Urchan, qui avait conquis Brusa avec leurs secours spirituels, qui leur bâtit dans cette ville des cellules et des couvents, était aussi l'ami et le protecteur des savants. Les plus distingués furent placés par lui comme professeurs, avec des rétributions libérales, à la tête des écoles de sa fondation, et il reconnut leurs mérites par de riches présents; le molla persan Sinan fut si généreusement traité, qu'on l'appelait, à cause de son importance, Sinan-Pascha (2). Avant lui, déjà deux autres savants, vivant sous le sultan Osman, avaient porté le titre d'honneur de pascha; c'étaient Aarif-billah (le reconnaissant en Dieu), connu sous le nom de Muchlisz-Pascha (le pascha sincère) (3), et son fils, Aaschik-Pascha (le pascha aimant), célèbre par un poëme mystique, dont le sujet est l'amour et le respect dus à la Divinité. Son petit-fils, Aaschik-Paschasade, acquit aussi de la renommée par une Histoire des Ottomans. Le tombeau de ce dernier, à Karaschehr, est encore aujourd'hui un lieu

(1) En 719 [1319].
(2) En 736 [1335].
(3) En 759 [1357].
(4) Aali, dans son ouvrage sur l'association des janitschares comme famille d'Aadschi-Begtasch, a compris la légende des miracles opérés par Hadschi-Begtasch. *Voy.* Mouradjea d'Ohsson, t. v, p. 673.
(5) Mouradjea d'Ohsson, t. v, p. 648.

(1) Mouradjea d'Ohsson, t. v, p. 675.
(2) Behdschetet-Tewarich et Neschri, fol. 60.
(3) Aali, fol. 15.

fréquenté de pèlerinage, comme, à Tschorli, celui d'Olwan-Tschelebi, autre mystique du temps d'Urchan, auteur d'un ouvrage intitulé : *Le lit de roses du secret.*

Il y a donc trois savants qui, dans les premiers temps des Ottomans, partagèrent le titre de pascha avec les deux vesirs de l'empire, Alaeddin, frère, et Suleiman, fils d'Urchan. Ce titre est connu dans toute l'Europe, et néanmoins l'on ignore généralement sa signification primitive et son étymologie. Pascha, contracté des deux mots persans pai schah, veut dire le pied du schah ; cette dénomination est un reste d'une ancienne coutume persane que Xénophon nous a transmise. Cyrus appelait les fonctionnaires institués par lui, ses pieds, ses mains, ses yeux, ses oreilles (1). Les officiers qui présidaient à l'administration intérieure étaient les yeux ; les messagers secrets, les oreilles ; les collecteurs d'impôts, les mains ; les guerriers, cavaliers et fantassins, les pieds du roi ; les juges, comme organes de la loi, étaient sa langue ; enfin, les cinq sens représentaient, de la manière la plus naturelle et la plus simple, les fonctions du corps politique aujourd'hui désignées sous les noms de ministères de l'intérieur, de la police, des finances, de la guerre, et de la justice. La trace de cette ancienne organisation orientale s'est conservée jusqu'ici dans la qualification de pascha ; et, en effet, les officiers décorés de ce nom, comme gouverneurs, généraux et vesirs, sont les pieds du souverain.

Urchan mourut dans la soixante-quinzième année de son âge, après un règne de trente-cinq ans, qui n'est souillé par aucune barbarie, aucun meurtre, aucun acte de sang exécuté sur ses parents. Prince équitable, vaillant guerrier, par ses institutions politiques il fut le Numa des Ottomans. Déjà son extérieur avait moins de rudesse que celui de son père, le noir Osman : comme le fondateur de sa dynastie, il avait le nez recourbé, les sourcils noirs et bien arqués ; mais ses cheveux étaient blonds, ses yeux clairs, son front haut, sa taille élevée, sa poitrine large, ses membres musculeux, son visage rond, son teint blanc et coloré ; sa constitution vigoureuse, sa barbe et sa moustache épaisses et bien fournies. Il avait sous l'oreille droite un signe, que les Orientaux regardent comme une des plus grandes beautés. « Ce signe, disent les historiens nationaux, attirait et séduisait les cœurs, subjuguait le monde, et à son aspect, le schah noir des Indiens se tenait comme un esclave soumis. »

(1) Xénophon, Cyropédie, l. VIII, c. 2.

LIVRE V.

RÈGNE DE MURAD PREMIER. — CONQUÊTE D'ANDRINOPLE. — PREMIÈRE DÉFAITE DES SERVIENS. — INTRODUCTION DU CINQUIÈME DU BUTIN. — DU TUGHRA. — DES BONNETS ORNÉS D'OR. — DU SYSTÈME FÉODAL. — FÊTES DU MARIAGE ET DE LA CIRCONCISION. — ACQUISITION DE LA PLUS GRANDE PARTIE DU KERMIAN PAR MARIAGE, ET D'HAMID AU MOYEN D'UN ACHAT. — CONJURATION DES FILS DE MURAD ET DE PALÉOLOGUE. — CAMPAGNE CONTRE LE PRINCE DE KARAMANIE. — ORIGINE DE CETTE DYNASTIE. — EXPÉDITION CONTRE LA BULGARIE ET LA SERVIE. — BATAILLE DE KOSSOVA. — MORT DE MURAD TUÉ PAR MILOSH KOBILOVITSCH.

Murad, qui depuis sa naissance et pendant tout le règne de son père avait été tenu dans la soumission servile que l'opinion de l'Orient impose au frère puîné envers son aîné, son seigneur et son maître, vit tout à coup, par la mort de Suleiman, se changer la triste perspective d'une sujétion perpétuelle ou d'une fin brusque et violente dans l'espoir de la possession prochaine d'une domination absolue; et bientôt son avénement au trône réalisa tous ses désirs ambitieux. Ses vues de conquêtes se tournaient vers l'Occident; mais avant d'en commencer le cours, il lui fallut détourner ses regards du côté de l'Asie, où il était menacé. Le prince de Karamanie, qui, après l'écroulement de l'empire seldschukide, se trouvant le plus puissant des dix princes, n'avait pas redouté les dangers que lui apportaient les forces croissantes des Ottomans, pensa qu'il ne devait pas maintenant rester spectateur paisible de leurs progrès, et il crut devoir profiter du moment où tous les efforts de ses rivaux se portaient en Europe, pour attaquer les parties qu'ils avaient laissées découvertes en Orient.

Il provoqua à la révolte les Achis, grands possesseurs de biens de la Galatie, qui s'étaient emparés de l'autorité à Angora. Murad accourut de l'Hellespont sur les frontières de Galatie, repoussa les Achis et leur arracha les clefs d'Angora (l'ancienne Ancyre, appelée aujourd'hui Engurije par les Turcs. Cette ville avait eu une grande importance pour les anciens Galates, dont elle était la capitale, et pour le chalife Harun-Al-Raschid, qui se glorifia beaucoup de sa conquête; mais ce qui attira surtout l'attention du sultan, c'est qu'elle était l'entrepôt du commerce de l'Asie Mineure et le point de rencontre de toutes les routes qui mènent de Syrie et d'Arménie à la côte de Thrace et de Cilicie. D'ailleurs, elle se recommandait par toutes sortes d'avantages et de faveurs de la nature: les énormes queues de ses moutons, les longues soies de ses chèvres, étaient fameuses dans les temps les plus anciens, comme aujourd'hui sont renommées ses couvertures et ses camelots, ses poires savoureuses, dont on compte trente-six espèces (1), ses pommes, ses raisins et ses autres fruits. Les jardins de Kajisch (2), si bien arrosés, si riches de végétation, sont comptés parmi les plus fertiles des plus beaux cantons de l'Asie Mineure, et les sources d'Ajasch signalées parmi les plus salutaires pour bain et pour boisson (3). La vallée voisine d'Astenosi attire surtout par les formes romantiques de ses rochers, la profondeur de ses grottes; elle fournit aussi d'habiles saltimbanques et danseurs de cordes (4). Leur adresse est devenue proverbiale. Dans la quantité de mosquées, de couvents, d'écoles, de bains et de tombeaux qui ornent Angora, on remarque surtout les mosquées d'Hadschi-Beiram, d'Ah-

(1) Dschihannuma, p. 644.
(2) *Ibid.*, p. 643, 3, 28.
(3) *Ibid.*, p. 664.
(4) Ewlia, t. II, fol. 428.

med-Pascha, élevées sous Suleiman le Grand, par le grand architecte Sinan, le bain d'Ahmed-Pascha (1), les écoles de Mustafa-Pascha (2), de Seifeddin et de Taschkœprisade, ce grand encyclopédiste (3), le cloître des mewlewis, celui des abdals d'Husein-Ghasi (4) et des derwischs Beiramis (5). Tous ces édifices appartiennent aux règnes de sultans postérieurs; mais dès l'époque où nous sommes parvenus, Angora était déjà d'une haute importance comme place frontière de l'empire ottoman à l'orient. Le grand voyageur Ewlia, qui parcourut pendant quarante ans l'empire turc, en suivant toutes les directions, dans la première moitié du XVIIe siècle, poussa ses excursions à l'orient jusqu'en Perse, à l'ouest jusqu'en Autriche, et qui a décrit Angora et Ofen, trouve une grande ressemblance entre ces deux villes pour la situation et la force de défense, et pense qu'on ne peut leur comparer que la place de Wan, sur la frontière turque, du côté de la Perse. Aussitôt que la soumission d'Angora eut ramené le calme de ce côté, Murad tourna ses regards vers l'occident. Avant de commencer sa campagne en Europe, il institua le juge de Brusa pour décider les débats dans l'armée. Jusqu'alors il avait nommé à ces fonctions pour la durée de la campagne; mais désormais la dignité dut être perpétuelle comme l'armée. Le choix du sultan tomba sur Kara-Chalil-Dschendereli, qui, neuf ans après, devint grand vesir, et Lalaschahin, l'un des vaillants guerriers qui avait traversé l'Hellespont avec Suleiman pour surprendre Tzympe, fut élevé au commandement supérieur des troupes ottomanes, sous le titre de beglerbeg (prince des princes) (6). Avant lui Alaeddin d'abord, puis Suleiman avaient réuni en leur personne les fonctions de vesir et de beglerbeg : après eux, aucun prince de la maison des Ottomans n'en fut plus investi.

Dès lors s'ouvre pour les Ottomans une longue carrière de conquêtes en Europe, qui se prolonge durant tout le règne de Murad, et ne s'interrompt que par sa mort sur le champ de bataille de Kossova. Le signal fut donné par la prise du château de Nebetos ou Bontos (1), sur l'Hellespont, non loin de Gallipoli, qui paraît être l'ancien Ægos-Potamos. Tzurulum (aujourd'hui Tschorli) fut emporté d'assaut, et Murad fit abattre la tête au brave commandant, qui fut amené devant lui l'œil tout sanglant, percé d'une flèche; le pays d'alentour fut dévasté, les murailles furent rasées (2). Meselli tomba entre les mains des vainqueurs sans qu'il y eût besoin de tirer l'épée, et Burgas, abandonnée de ses habitants, fut dévastée.

Pendant que Murad menait ainsi son armée triomphante au nord de l'Hellespont, ses lieutenants, Hadschi-Ilbeki et Ewrenos, auxquels avait été confiée la garde des frontières de l'empire en Europe, parcoururent le pays autour des places de Milgalgara et d'Ipszala où ils étaient postés; Hadschi-Ilbeki enleva le château de Keschan, Ewrenos s'empara de Didymotichon (aujourd'hui Demitoka). Dans une surprise nocturne, Hadschil-Ibeki avait fait prisonnier le fils du commandant, et il avait déterminé le père à le racheter moyennant la remise de la place. Les deux généraux allèrent à Burgas déposer les marques de leurs conquêtes aux pieds du sultan. Là, dans un conseil de guerre, fut résolue la conquête d'Andrinople, et la poursuite en fut confiée à Lalaschahin et à Hadschi-Ilbeki, qui, l'année précédente, avait poussé ses courses jusqu'aux portes de la ville (3). Murad s'avança en personne, avec le noyau de ses troupes de Burgas, sur la route d'Andrinople jusqu'à Eski-Baba. Le commandant de la place menacée marcha au-devant de Lalaschahin; mais il fut battu, et, favorisé par le débordement de la Marizza, il descendit de nuit cette rivière, sur un esquif, jusqu'à son embouchure, atteignit Ainos; et la prise de possession de la plus grande place de l'empire byzantin en Europe devint, par la lâcheté ou la trahison de

(1) Ewlia, fol. 424.
(2) *Ibid.*, t. II, fol. 425.
(3) *Ibid.*
(4) Dschihannuma, p. 643.
(5) *Ibid.*, et dans Ewlia, fol. 423.
(6) Seadeddin dans Bratutti, p. 80 et 81; Rausatul-Ebrar, dans l'année 761 (1359).

(1) La transposition d'un point fait la différence de lecture de Nebetos ou Bontos. Bratutti, qui d'Achi a fait Achille, fait de ce château la città di Nettuno.
(2) Neschri, Idris, Aali, Ssalaksade, Seadeddin; ce dernier dans la traduction de Bratutti, p. 82.
(3) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 65.

ses défenseurs, aussi facile que l'avait été celle des châteaux les plus insignifiants [1361] (1).

Andrinople, bâtie à la place d'Uskudama, ancienne ville des Bessiens, appelée aussi Orestia, est célèbre dans l'histoire par le siége et les dévastations des Goths sous Fritigern, du temps de l'empereur Valens, par le pillage des Bulgares sous Romanus, et par le passage des croisés sous les Comnènes; elle est renommée aussi pour sa situation à la jonction de trois rivières, dont l'une d'elles, l'Hèbre, roule ses eaux à travers des champs de rosiers. Le savon d'Andrinople rivalise avec celui de Syrie; ses sucreries et ses sorbets valent ceux de Konia et d'Hama. Tant d'avantages de la nature et de l'art, tant de charmes dans la situation et les habitants, ont été souvent chantés par les poëtes turcs. Comme Andrinople est le berceau et a recueilli les cendres de beaucoup de poëtes, c'est pour elle un titre aux respects de l'Ottoman pénétré des idées de l'Orient, qui honore les lieux de la naissance et encore plus de la sépulture des savants, des saints et des poëtes. Elle est admirée aussi pour ses édifices, ses palais, ses marchés, ses mosquées, ses écoles et ses ponts, dont il sera question successivement aux époques de leurs fondations.

Grâce à tant d'avantages et à d'autres encore considérés sous le point de vue politique, militaire et commercial, Andrinople mérita dans la suite le haut rang de seconde résidence des sultans, de seconde capitale de l'empire ottoman. D'abord, Murad en confia l'administration à son beglerbeg Lalaschahin, et il choisit, pour établir sa demeure, Demotika où il bâtit un sérai (2). Ewrenos et Lalaschahin furent chargés de poursuivre les conquêtes, le premier au sud, le second au nord de la Thrace. Ewrenos s'empara de Kumuldschina (3), à l'ouest de Feredschik (4) (l'ancienne Doriskos), et de Wardar, à l'est de Karaferia (5) (l'ancienne Beroia) [1362], et son nom s'est conservé dans ces deux villes comme vainqueur et comme fondateur d'imarets et de karavansérais (1). Lalaschahin porta les bannières triomphantes des Ottomans jusqu'au pied de l'Hæmus, enleva les deux Sagra (2) (l'ancienne et la nouvelle), et Filibe (Philippopolis), dont les campagnes fournissent de riz tout le pays jusqu'à Belgrade. Comme Ewrenos, il perpétua son nom par de grandes fondations; il fit construire à Philippopolis le pont de pierres, d'une longueur de deux traits de flèche, et assez large pour donner passage à deux chariots de front; pour son entretien, il affecta un fonds destiné à soutenir le travail d'une grande quantité d'esclaves (3).

Le nombre de prisonniers de guerre ainsi réduits en servitude s'était accru dans une telle proportion, par suite de succès non interrompus, que le prix ordinaire d'un homme était tombé à 125 aspres. Ce prix fut adopté comme unité pour fixer le cinquième du butin qu'Osman, Urchan et leurs juges d'armée avaient négligé de prélever. Kara-Rustem, légiste de Karamanie, fit à Chalil-Dschendereli, juge de l'armée, en présence de Murad, d'amers reproches sur cet abandon des intérêts de l'État, et le sultan, convaincu de l'exécution facile de cette mesure, et de sa légitimité d'après les prescriptions du Koran, établit que désormais, pour chaque prisonnier, le cinquième de son prix, c'est-à-dire 25 aspres, serait livré au trésor public comme la valeur du cinquième légitime du butin. Cette taxe d'esclaves s'appela ensuite pendschik ou ispendsche; plus tard, l'affranchissement d'une telle règle fut un article de capitulation avec les puissances chrétiennes, et formait une clause spéciale du diplôme des interprètes.

De retour à Brusa, Murad fit connaître à tous les princes de l'Asie, par des lettres de victoire, la brillante conquête d'Andrinople; ses notifications furent adressées aux souverains de la Perse et de l'Arabie, comme aux princes de Kermian et de Karamanie. Bientôt nous aurons à nous occuper de ces deux derniers. Quant aux deux souverains orientaux, il

(1) Seadeddin, Hadschi-Chalfa, Idris, Neschri, Lutfi, Aali, Ssolaksade, Nischandschi, Dschihannuma, tous la mettent dans la même année; Chalcondylas attribue la conquête à Suleiman.

(2) Seadeddin, Neschri, Idris.

(3) *Voy.* les Byzantins.

(4) Hérodote, l. VII, 25, 1065; Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 67.

(5) *Ibid.*, p. 86; Mannert, t. VIII, p. 516.

(1) Seadeddin dans Bratutti, p. 87.

(2) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 50-54.

(3) *Ibid.*, p. 52; Bratutti, p. 89.

suffira de connaître leurs noms et ceux de leurs dynasties. Sur l'Irak persan et le pays de Fars, qui le touche à l'est et au sud, régnait alors l'émir Mubariseddin-Mohammed, second prince de la dynastie des Mosaffirs (les victorieux), fondée par son père; l'Irak arabe avec l'Aserbeidschan, auquel il tient par le nord, étaient gouvernés par le sultan Oweis, fils du scheich Hasan, également le second prince de la dynastie des Ilchanis (princes du pays), fondée par son père. Il y avait trente ans que ces deux dynasties étaient sorties des débris de l'empire des successeurs de Dschengis-Chan, comme la domination des Ottomans s'était élevée des ruines des Seldschuks. L'émir Mubariseddin-Mohammed fut pendant presque tout son règne en guerre avec les Afghans et les Dschermans, peuples orientaux, que l'empereur des Mongols, Arghun, sur les instances de Dschelaleddin-Sijurgitmitsch, sultan de Karachatai, avait envoyés pour défendre la frontière de Kermian, et qui, au lieu de protéger le pays, le ravagèrent durant un siècle, jusqu'à ce que Timur les assujettit. Il combattit aussi Achi-Tschoki, gouverneur pour Dschani-Beg dans l'Aserbeidschan. Sultan Oweis, fils du scheich Hasan et de la fameuse princesse Dilschad (joie du cœur), a été, comme sa mère, chanté par les poëtes classiques de son temps; il eut surtout pour panégyriste Sawedschi, le rival de Hafis.

Après la conquête de Philippopolis, Murad avait conclu la paix avec l'empereur grec; mais, à peine avait-il goûté quelque repos à Brusa, qu'un nouvel orage éclata en Europe. Le commandant grec de Philippopolis s'était réfugié auprès du roi de Servie, et après que le pape Urbain V eut proclamé la seconde croisade contre les Turcs, le roi de Hongrie, les souverains de Servie, de Bosnie et de Valachie se réunirent pour attaquer en commun les conquérants venus d'Asie, qui déjà menaçaient leurs frontières. Le beglerbeg en adressa l'avis à Brusa, demandant des secours, attendu que, seul, il était incapable de résister aux forces supérieures des alliés. Murad se disposait à traverser l'Hellespont avec des troupes et des vaisseaux, lorsque, arrivé devant Bigha (l'ancienne Pega), jadis conquise par Urchan et consacrée par le séjour du grand vesir Alaeddin, puis retombée entre les mains des ennemis (probablement des Catalans) (1), il résolut, par la prise de cette place, d'assurer d'abord ses derrières en Asie avant de présenter le front aux chrétiens en Europe. Il rassembla donc les bâtiments qui se trouvaient à Aidindschik (Cyzique) et à Gallipoli, les chargea de garder la mer, et mit le siége devant Bigha. Pendant ce temps, en Europe, l'armée des alliés s'était avancée à marches forcées jusque sur la Marizza, à deux journées d'Andrinople; à l'aspect des forces énormes de l'ennemi, Lalaschahin, désespérant de la victoire, détacha, en éclaireur, Hadschi-Ilbeki, le plus vaillant champion de la foi. Hadschi-Ilbeki, n'osant pas exposer son corps de dix mille hommes aux chances d'un combat livré en plein jour à un ennemi supérieur du double en nombre, résolut de surprendre de nuit le camp des chrétiens, gardé avec négligence par des soldats plongés dans l'ivresse. Au bruit des tambours et des fifres, au cri de guerre Allah! Allah! les chrétiens furent glacés d'effroi (2); les ténèbres augmentèrent le désordre: « Comme les bêtes sauvages, surprises dans leurs repaires, dit Seadeddin, bondissent et s'élancent, ainsi les ennemis épouvantés prirent la fuite, se précipitèrent vers la Marizza, et disparurent dans les flots [1363]. » Aujourd'hui encore, le champ de bataille s'appelle Ssirf-Szindughi, c'est-à-dire défaite des Serviens.

C'était la première fois que les Hongrois rencontraient les armes des Ottomans; échappé à ce désastre, le roi Louis, attribuant une telle faveur à l'image de la Vierge qu'il portait sur lui, voua une église à la mère de Dieu. Il s'acquitta de son vœu en élevant Mariazell, le Loretto de l'empire d'Autriche; parmi les miracles dont la tradition gratifie cette église, le premier assurément c'est d'avoir transformé la défaite de l'armée des chrétiens en une victoire complète. Une circonstance remarquable,

(1) Aali, fol. 27, les désigne seulement par le nom de lewend, c'est-à-dire un ramas d'aventuriers, ce qu'étaient les Catalans.

(2) Seadeddin, puis Neschri, fol. 64; Idris, fol. 144; Lutfi, p. 23; Ssolaksade; manuscrit de la bibliothèque impériale et royale, nº 139, fol. 23; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

c'est l'accord parfait des historiens turcs et de la légende styrienne sur le nombre des soldats de Louis, qui, des deux côtés, est porté à vingt mille, avec cette différence seulement que, dans la tradition, ce nombre est inférieur à celui de l'armée turque, tandis que l'histoire le présente comme supérieur du double. Hadschi-Ilbeki recueillit une récompense cruelle de son triomphe : Lalaschahin, jaloux de se voir dérober l'honneur de la victoire, le fit empoisonner (1).

Tandis que le roi Louis élevait l'église de Mariazell, en reconnaissance de son salut, Murad, par un autre motif que la gratitude pour la victoire de la Marizza et la conquête de Bigha, accomplie presque en même temps en Asie (2), bâtissait des mosquées, des cloîtres, des écoles et des bains ; à Biledschik une mosquée, à Jenitschehr un cloître pour le pieux derwisch Postinpusch (couvert d'une peau), ascétique dont le tombeau est encore aujourd'hui visité par les pèlerins; à Brusa, une petite mosquée, dans la vallée céleste, et une plus grande, en face du palais de la résidence, à l'ouest, dans le quartier des bains ; enfin il termina le dôme de l'ancien bain (3), dont les eaux salutaires jouissaient, dans les temps les plus reculés, d'un grand renom, à cause du mythe d'Hercule et du bel Hylas (4). Leur vertu surpasse celle des bains voisins d'Eskischehr (5), de Jalowa (Helenopolis) (6), et des sources de Tawschandschil (Philokrène) (7). L'architecte du dôme et de la mosquée était un Grec ou Franc enlevé dans une expédition de la flotte ottomane (8), qui, pour adoucir les rigueurs de l'esclavage, appliqua son talent à ces constructions. La forme particulière et entièrement nouvelle de la mosquée atteste l'originalité de son génie. Il réunit l'église et l'école dans un seul édifice, qui est en même temps un monument de piété et de science. Au rez-de-chaussée est la mosquée, à l'étage supérieur court une galerie sur laquelle aboutissent les logements des étudiants, en sorte que si l'imam récite la prière au pied du maître-autel, chacun d'eux peut l'apercevoir de la porte de sa cellule, suivre les actes de dévotion, se trouvant en même temps dans le temple et dans sa chambre (1), ce qui épargnait un temps précieux à ces pieux travailleurs.

Si les fondations de mosquées témoignent de la piété de Murad, il ne faudrait pas conclure que les établissements d'écoles nombreuses prouvent son goût pour l'étude et ses progrès dans les sciences : son ignorance est attestée par la signature du premier traité de protection accordé aux Ragusains, dans l'année même où furent commencés la mosquée de Brusa et le sérai d'Andrinople [1365], et par lequel, moyennant le tribut annuel de cinq cents ducats, il leur accordait protection et liberté de commerce dans les mers du Levant. Murad, n'étant pas en état de former les lettres de son nom, trempa sa main dans l'encre, et l'apposa en tête de l'acte, les trois doigts du milieu réunis, le petit doigt et le pouce écartés ; ce mode d'empreinte fut adopté à l'avenir et consacré jusqu'à nos jours comme tughra ou signature des sultans, et les calligraphes inscrivirent en chiffres le nom qu'il représente. Au milieu de ces marques grossières, imitées encore aujourd'hui par les contours de la Tughra, ils placèrent dans le nom du sultan Chan et celui de son père, l'épithète de *toujours victorieux*. L'écrivain chargé d'apposer ce chiffre aux fermans et aux diplômes se trouva, dans la suite, revêtu d'une des premières dignités de l'empire, sous le titre de Nischandschibaschi, ou de secrétaire d'État pour le seing du sultan. Ce qui prouve encore le peu de goût de Murad pour les sciences, c'est que trois savants, ses sujets, que l'histoire littéraire cite avec le plus d'honneur, s'expatrièrent, et ne trouvèrent qu'auprès

(1) Seadeddin dans Bratutti, p. 94; Idris, fol. 147; Ssolaksade, fol. 12; Rausatul-Ebrar en 766; le manuscrit 139 de la bibliothèque impériale et royale, fol. 25.

(2) Seadeddin dans Bratutti, p. 95; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(3) Voyage à Brusa, p. 25.

(4) Continuator incertus Theophanis, p. 290, à la fin du règne de Constantin.

(5) Lessing, Traité sur les bains de Paulus Silentiarius.

(6) Voyage à Brusa, p. 150.

(7) *Ibid.*, p. 160.

(8) Seadeddin dans Bratutti, p. 97.

(1) Voyage à Brusa, p. 34.

de l'étranger les hommages et les récompenses dus à leur mérite. Le premier était le mathématicien Mahmud, qui fut le maître d'Ulug-Beg, prince éclairé, astronome fameux, et qui, sous le nom de Kasisade-Rumi (le fils du juge de Rum), professa près la grande mosquée de Samarkand. A chacun des quatre angles de ce temple, il y avait une école : toutes les fois que Kasisade donnait ses leçons, les élèves des trois autres cours quittaient leurs places, les professeurs mêmes descendaient de leurs chaires, et tous se pressaient pour entendre sa parole. Le second était le grammairien Molla-Dschemaleddin, d'Akserai, qui fut installé comme professeur à Karaman, dans la medrese connue sous le nom de Sindschirlu (l'enchaînée), parce qu'il remplissait la condition imposée par le fondateur, de savoir par cœur tout le dictionnaire arabe Ssihhah, ce qui était plus difficile que de réciter le Koran, selon l'épreuve que devaient subir les hafis (conservateurs); enfin le troisième de ces émigrés fut le docteur dogmatique, Ahmed-Burhaneddin, juge du prince de Kaiszarije, dont le fils, Ebul-Abbas-Burhaneddin, immola d'abord, à Ersendschan, le prince de la ville, puis s'empara du pouvoir, et finit lui-même par tomber, dans un combat, sous les coups de Kara-Juluk.

Avant de quitter Brusa pour continuer le cours de ses conquêtes en Europe, Murad célébra la fête de la circoncision de ses trois fils, Bajesid, Jakub et Saudschi, par de splendides festins et des distributions de présents et de vêtements d'honneur aux scheichs et aux derwischs (1); il se rendit ensuite à sa résidence de Demitoka, d'où il dirigea le siége et la prise de Tschirmen, à une journée d'Andrinople (2), et la construction du palais qu'il faisait édifier dans cette dernière ville. Sur les rives de la Tundscha s'éleva la nouvelle demeure, au milieu de vastes jardins; par les soins des sultans suivants, principalement de Suleiman le Grand et de Mohammed IV, y furent ajoutés de somptueux bâtiments d'une élégante architecture. Aussitôt que le sérai fut habitable, Murad transporta sa résidence de Demitoka à Andrinople, qui demeura la capitale jusqu'à la conquête de Constantinople, et resta ensuite la seconde ville de l'empire. Puis il chargea ses généraux, Timurtasch et Lalaschahin, de poursuivre ses conquêtes le long de la Tundscha et de l'Hœmus. Le premier enleva Jenidsche-Kisilagadsch (1) et Janboli, sur les bords du fleuve; Lalaschahin prit, deux années après, Ihtiman et Samakov, au pied de l'Hœmus. Murad conduisit en personne ses armées à l'Orient, vers la mer, et s'empara de Karinabad, Aidos, Siseboli, Hireboli, Wisa, Kirk-Kilise et Binarhiszar (le château des sources), où l'on trouve trente-huit sources du Tearos.

Après cinq années de campagnes en Europe, Murad revint en Asie [1371], laissant le juge de l'armée, Kara-Chalil-Dschendereli, revêtu de la dignité de vesir, qui n'avait pas été occupée durant dix années. Chalil-Dschendereli, auteur de l'institution de l'armée permanente et du recrutement des janitschares par des enfants chrétiens, qui avait accompagné les restes d'Osman à leur dernière demeure, juge de Brusa pendant les trente-cinq années du règne d'Urchan, et juge de l'armée depuis la domination de Murad, avait rendu de si grands services à l'empire et à la foi, par le maintien des lois et de la discipline militaire, que la première dignité de l'empire ne pouvait être conférée à un plus digne. Il l'occupa encore dix-huit années, sous le nouveau nom de Chaireddin-Pascha, avec sagesse, équité, et mourut âgé de près de cent ans, se rendant à Jenitschehr, auteur d'une race de vesirs dans laquelle la première dignité de l'empire se conserva, de père en fils, jusqu'à la prise de Constantinople. Lalaschahin, beglerberg d'Europe, résidait à Filibe (Philippopolis), dont le canton lui fut conféré en fief: de là il étendit ses conquêtes, s'empara des passages de l'Hœmus, et dans la plaine de Tschamurlu, devant Samakov, il défit complétement le kral de Servie.

Celui-ci avait pour allié et pour voisin le souverain de Bulgarie, que l'on appelait communément Chakan dans les temps plus an-

(1) Seadeddin dans Brattuti, p. 98; Idris, fol. 147.
(2) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 49.

(1) Seadeddin dans Bratutti, p. 101; Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 49.

ciens. La haute et la basse Mysie, dont on fit ensuite la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, d'après les peuples qui s'y établirent, ont pour frontières naturelles, vers le nord, le Danube et la Save, au sud, la grande chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est jusqu'à la mer Noire. Cette chaîne, qui porte dans l'antiquité les noms de Soardius, Orbelos, Hœmus, est connue aujourd'hui sous les désignations de Schartagh, Egriszutagh, Balkan. Elle se partage en deux branches, coupées presque à angle droit, dont l'une, au nord, vers le pont de Trajan sur le Danube, sépare la Mysie supérieure de la Mysie inférieure, et l'autre, qui s'arrête vers le sud, à l'embouchure de la Marizza, établit une division entre la Macédoine et la Thrace. Cette barrière naturelle vers le sud avait souvent été forcée par les Serviens et les Bulgares, qui, plus d'une fois, avaient mis le siége devant la capitale de l'empire, et ravagé les rives du Bosphore. Les Paléologues, incapables d'opposer les Balkans comme une digue aux flots de Bulgares et de Serviens inondant les provinces byzantines, cherchèrent auprès d'eux secours et assistance contre les ennemis extérieurs et intérieurs. Ainsi, dans les batailles livrées sur les rives de la Marizza et du Tainaros, les Ottomans combattirent, non pas directement les Grecs, mais bien les Bulgares et les Serviens. On voit même combien ces derniers peuples avaient étendu leur influence dans le pays par le nouveau nom du Rhodope, qui fut appelé montagne du Despote, d'après le titre du souverain de Servie. Du point où cette montagne se sépare de l'Orbelos, commençaient les limites des États bulgares et serviens, suivant une ligne qu'il serait aujourd'hui fort difficile de déterminer; car, à l'époque où fut livrée la bataille de Samakov contre les Serviens, on trouve un prince bulgare régnant à Gustendil, qui n'est séparé de Samakov que par une petite chaîne de montagne. La ville avait une assez grande importance par ses bains, ses monuments, l'or et l'argent que l'on trouve dans le voisinage, pour attirer Murad en Europe, et le sultan la reçut du Bulgare Constantin en lui donnant l'assurance qu'elle serait exempte de tout tribut (1) [1371].

Maître de Gustendil, Murad revint à Brusa; mais, dans l'année suivante, sur l'avertissement donné par le commandant de Wisa, que des troupes byzantines osaient inquiéter le pays, il franchit de nouveau l'Hellespont [1372]. Après la réunion de ses troupes asiatiques aux forces de Lalaschahin en Europe, il trouva que son armée était trop forte pour se contenter de châtier les commandants des places grecques sur la mer Noire; il en détacha une partie, sous la conduite du beglerbeg, pour enlever Feredschik, sur le golfe d'Ainos, et avec le reste il se montra devant les places de Tschatal-Burgas et Indschigis, la première à deux journées, et la seconde à quelques milles seulement à l'ouest de Constantinople. Après qu'elles se furent livrées librement au vainqueur, Murad parut sous les murs d'Apollonia, dans le district d'Indschigis. Après un siége de deux semaines, ne voyant pas la garnison disposée à se rendre, il allait se retirer, laissant seulement quelques troupes pour l'investissement de la place, lorsqu'une partie des murs s'écroula et ouvrit le passage aux assiégeants. Quand il reçut cette bonne nouvelle, Murad se trouvait appuyé contre un platane qui dès lors fut appelé le platane heureux, et devint un objet de la plus grande vénération populaire. Quant au château, il reçut le nom de Tanri-Jikdughi, c'est-à-dire détruit par Dieu (1). L'histoire ottomane rattache encore à la prise d'Apollonia l'introduction des bonnets brodés d'or (serkulah ou uskuf), coiffure affectée aux employés de la cour, et qui fut comme le fond du turban du sultan. Au moment où les assiégeants se retiraient d'Apollonia, chargés d'un riche butin en or et en argent, Murad aperçut un soldat qui portait une coupe d'or assez mal cachée dans son bonnet. Il lui reprocha de vouloir dérober une partie du butin, et cependant, comme l'idée lui plut, non-seulement il fit présent de la coupe au pillard, mais encore, en souvenir de cette circonstance, il ordonna l'adoption du bonnet doré, que depuis portèrent les gardes du corps et les autres officiers de la cour (2). Lui-même distingua sa coif-

(1) Seadeddin dans Bratutti, p. 160; Idris, fol. 156; Rausatul-Ebrar, an 773; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(1) Seadeddin, Idris, fol 157.

(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 109; Idris, fol. 157,

fure de celle de ses ancêtres, en prenant le bonnet doré, quoique d'ailleurs il eût le goût de la simplicité, et qu'il enveloppât ordinairement sa tête d'un tissu blanc des fabriques de Kermian, et que son kaftan et sa veste fussent d'une étoffe rouge tirée de la même province. Ce fut là le costume favori des officiers des sipahis et des employés de la cour; les casques dorés et les riches vêtements des peiks (1), gardes du corps du sultan, qui l'entourent armés de piques, rappellent la coupe d'or dérobée par le soldat au pillage d'Apollonia.

En paix avec Byzance, Murad résolut maintenant d'attaquer les princes slaves ou valaques des villes situées au pied du Rhodope. Il chargea le vesir Chaireddin-Pascha et le vieux guerrier Ewrenos d'attaquer Drages, fils de Zarkos, et Boghdan, dont le nom fut ensuite donné à la Moldavie [1373]. Les Ottomans prirent Burla, Isketa, Marula, les châteaux de Cawala, Awrethiszar et Feria, les bourgs de Dirama, Sichna, sur la route de Serès, et enfin cette ville elle-même. Dragès et Boghdan tombèrent tous deux entre les mains du vainqueur, qui, selon Chalcondylas, les traita avec générosité (2). La campagne du sud contre les villes maritimes de Thessalie fut aussitôt suivie de deux autres au nord, au delà de l'Hœmus: la première contre Lazare, despote de Servie; la seconde contre Sisman, kral de Bulgarie. Murad marcha contre Naissos, aujourd'hui Nisch ou Nissa, alors déjà fort importante, l'une des quatre places d'armes de l'empire byzantin, et qui était comme le centre des communications entre la Thrace, la Servie et la Pannonie. Au bout de vingt-cinq jours de résistance, la ville succomba [1375]. A cette nouvelle, Lazare implora la paix et l'obtint, moyennant l'engagement de fournir annuellement mille cavaliers et mille livres d'argent. A peu près au même temps, l'on traita aussi avec Sisman, qui, au lieu du tribut, livra sa fille pour épouse au vainqueur.

Le calme étant ainsi rétabli en Europe, Murad passa le premier hiver dans sa nouvelle résidence d'Andrinople, qui dès lors obtint la préférence sur Brusa. C'était la première fois qu'il goûtait le repos; et durant six années entières écoulées dans cette tranquillité, il put compléter l'organisation de l'armée par le système féodal des sipahis et l'institution des woinaks. L'on régla la tenure militaire, et leur distribution des fiefs en grands et petits (siamets et timars); aux sipahis fut conférée la bannière rouge, distinguée entre toutes celles qui l'avaient précédée dans l'islam. L'étendard de Mohammed était jaune, celui des Fatimites vert, celui des Ommiades blanc, celui des Abbassides noir. Le prophète avait choisi la teinte du soleil, sa famille celle de la terre, les Ommiades celle du jour, et les fils d'Abbas, par esprit d'antagonisme, celle de la nuit. Les enfants d'Osman préférèrent la couleur du sang. Le bleu de ciel, en si haute estime auprès des ssofis de Perse, dès les premiers temps couleur favorite de la cour et de l'empereur de Byzance, ainsi que des cochers du cirque pris sous sa protection; l'azur était odieux aux ennemis des Grecs, et tomba en si grand mépris aux yeux des Ottomans, qu'il fut affecté à la coiffure et à la chaussure des juifs. Quant aux woinaks, c'était une troupe fournie par les sujets chrétiens, qui dans les campagnes étaient employés aux services inférieurs de l'armée, aux soins des écuries, à la conduite des voitures, et qui, en récompense, étaient déclarés affranchis de tous droits et impôts. Ces deux institutions pour le complément du système des fiefs militaires, et pour l'établissement des transports, sont dus à Timurtasch (pierre de fer), qui remplaça, comme beglerbeg, Lalaschahin, mort à la fin de la guerre.

Murad sut tirer parti du calme de la paix comme du tumulte des armes pour l'accroissement de son empire. Il négocia le mariage de son fils aîné, Bajesid-Ilderim avec la fille de Jakub, souverain de Kermian, qui apporta en dot la plus belle portion des domaines de son père. Pour faire solennellement la demande de la princesse, le sultan députa le juge de Brusa, Chodscha-Efendi, le porte-étendard Aksankor, avec le tschauschbaschi Timurchan, fils de Ssamszamatschausch, si fréquemment nommé au temps d'Osman; et pour accompagner

(1) Constitution et administration de l'empire ottoman, I, 53, II, 52.

(2) Chalcondylas.

la fiancée, on vit paraître à Kermian les épouses du juge et du porte-étendard, et la nourrice de Bajesid avec une suite de trois mille personnes. Le prince de Kermian les reçut pompeusement, remit sa fille aux trois dames, et donna mission à son écuyer tranchant de l'accompagner et de conduire son cheval. Ce personnage demeura à la cour investi des mêmes fonctions, et la dignité de grand écuyer se transmit longtemps dans sa famille, comme la charge de tschauschbaschi ou de maréchal de la cour se maintint héréditairement dans celle de Ssamszamatschausch, celle de général des coureurs dans la famille de Kœse-Michal, de vesir dans celle de Dschendereli. Les noces furent célébrées à Brusa avec la plus grande solennité; on y vit paraître non-seulement les représentants des princes d'Aidin et de Mentesche, de Kastemuni et de Karamanie, mais encore ceux des sultans de Syrie et d'Égypte apportaient de riches présents. Ils offrirent des chevaux arabes et des étoffes d'Alexandrie, des esclaves grecs des deux sexes. Ewrenos-Beg, le renégat grec, présenta, comme esclaves, cent des plus beaux garçons et des plus belles filles de sa nation. Les dix premiers portaient chacun une assiette d'or remplie de ducats; les dix qui suivaient, chacun un plat d'argent avec des pièces de monnaie de même métal, les autres, dix-huit aiguières et lavabos en or et en argent, des coupes et des tasses émaillées, des vases, des gobelets enrichis de pierres précieuses; en sorte que, selon les paroles d'Idris, la description du paradis semblait réalisée : «et les bienheureux sont entourés d'enfants dont la jeunesse est éternelle, portant des vases, des aiguières et des coupes (1).» Tous ces présents, appelés en turc satschu, c'est-à-dire objets répandus, parce que les présents de noces, particulièrement les monnaies d'or et d'argent, étaient versés sur la tête de l'épouse, furent étalés en spectacle devant Murad, qui, loin d'en garder un seul pour lui-même, donna les chevaux arabes et les étoffes égyptiennes à Ewrenos, les esclaves grecs des deux sexes aux envoyés égyptiens, et distribua les riches offrandes envoyées par les princes de l'Asie Mineure parmi les ulémas, les savants et les scheichs qu'il honorait. La princesse de Kermian apporta les clefs d'Egrigœs, de Tawschanli, Simaw et Kutahije. La première de ces villes est aujourd'hui le siége d'une des plus importantes juridictions du sandschak de Kermian (1); la seconde, située à huit lieues au nord-ouest de Kutahije, est renommée par ses fruits et d'autres productions (2); la troisième est plus fameuse encore pour avoir donné naissance à l'usurpateur Simawna-Oghli, dont il sera question dans la suite; la quatrième enfin, l'ancien Cotyœum, où passa Xenophon dans sa marche vers la Perse, située sur le Pursak (Thymbris), est la capitale de l'Anatolie, et le siége du beglerbeg, gouverneur de l'Asie Mineure : elle renferme neuf mosquées, dont la plus grande élevée par le prince de Kermian, et sept grands bains. La montagne qui commande la ville est fortifiée par deux châteaux, l'un à sa base, l'autre au milieu de son sommet; le dernier porte le nom de Gewheri-Nigin (joyau de l'anneau). Kutahije est entourée de vergers délicieux, de sources thermales dont les eaux sont propres à guérir les affections rhumatismales; les voyageurs sont attirés en foule par la beauté du lieu, et par les tombeaux du lexicographe Achteri, du scheich Kermiani et du poëte Firaki (3), nés sur cette terre.

Ces acquisitions ne suffirent point encore à Murad; il s'agrandit au moyen d'un achat, et les historiens ottomans avouent que, de la part du vendeur, l'acte ne fut pas volontaire. Le prince de Hamid, pays enfermé entre Tekke, Kermian et Karaman, sollicité d'abandonner ses six plus belles villes, intimidé par la présence du sultan à Kutahije, dut se résigner à ce sacrifice pour conserver la possession des misérables restes de ses domaines. Ces villes étaient Begschehri (la ville du prince), bâtie par Alaeddin, le grand prince des seldschuks de Rum, sur la rive orientale du lac du même nom; Sidischehri, sur un petit lac poissonneux, au midi du précédent, appuyée à une montagne couronnée de chênes (4); Aks-

(1) Idris, fol. 166.

(1) Dschihannuma, p. 632.
(2) *Ibid.*, p. 633.
(3) *Ibid.*, p. 632.
(4) *Ibid.*, p. 618.

chehr (la ville blanche), située aussi sur les bords d'un lac poissonneux (1), capitale du sandschak actuel d'Akschehr, comme Begschehri est le chef-lieu du sandschak du même nom (2); Isparta, chef-lieu du sandschak de Hamid, à l'ouest (3), Jalawadsch, à l'est du grand lac d'Igirdir (4); et Kara-Agadsch, à une journée à l'ouest d'Isparta (5). Toutes ces villes se recommandent par une situation avantageuse et de riches productions. Akschehr qui, de plus, renferme de nombreux cloîtres et les tombeaux de pieux personnages, entre autres de Bucharidède et de Nimetullah, d'Achi-Oren et de Naszreddin-Chodscha, a la renommée d'une ville de saints.

Des neuf princes qui s'étaient partagé avec Osman les débris de l'empire seldschukide, trois avaient vu déjà leurs possessions absorbées dans les États ottomans : Karasi avait été acquis par la conquête dès le règne d'Urchan, Kermian par mariage, et Hamid par achat. A la place de ces trois petites principautés, dans les trois premières années de la paix, sur la frontière orientale opposée de l'ancien empire des Seldschucks, s'élevèrent trois nouvelles dynasties dont les domaines ne furent réunis à ceux des Ottomans que plus d'un siècle après : c'étaient les Kara-Kojunlu (ou mouton noir), dans le Diarbekr (6), les Sulkadr à Merasch (7), et les Beni-Ramasan d'Adana (8). Les premiers nous occuperont assez souvent; quant aux autres, on signalera seulement leur extinction. Le flot de la conquête ottomane ne monta pas encore assez haut vers l'Orient pour emporter ces nouvelles puissances; il fut poussé maintenant en Europe. Timurstach, qui avait envahi les villes du Rhodope et de l'Axios, où avaient dominé les princes Drageses et Boghdan, promena les ravages de son armée par toute la Macédoine, jusqu'aux frontières de l'Albanie, où il enleva les villes de Monastir (1), Pirilpa (2) et Istip.

Tandis que Timurtasch renversait ainsi tous les obstacles en deçà de l'Orbelos, les troupes placées sous les ordres d'Indsche-Balaban, par delà l'Hœmus, étaient arrêtées au siége de Sofia. La ville, par une résistance de deux années, avait lassé la patience des assiégeants, lorsque la ruse vint au secours de la force impuissante [1382]. Un beau jeune garçon turc, Usundsche-Sunduk, se présentant comme déserteur au commandant de la place, s'engagea fauconnier à son service. Un jour, dans une chasse au héron, il l'attira loin des murs, de plus en plus, jusqu'à ce qu'il vit le moment favorable de se saisir de sa personne; il le lia sur un cheval, et l'amena à Balaban, qui, présentant le commandant, ainsi garrotté, sous les murailles, détermina aussi la libre reddition de la place (3). Sardika, célèbre par la naissance de l'empereur Maximien, et par un concile tenu dans ses murs, ravagée par les Huns, dévastée par les Valaques, se releva de ses ruines sous le nom de Sofia, et aujourd'hui, c'est encore une ville remarquable par ses sources chaudes et froides, ses mosquées et ses bains (4).

Depuis la prise d'Andrinople, la paix et l'amitié avaient régné entre Murad et Jean Paléologue; car les nombreuses conquêtes accomplies dans cet espace de temps n'avaient pas été faites directement sur l'empire byzantin, mais sur les rois de Servie et de Bulgarie, et sur d'autres princes bulgares et valaques, comme Drageses et Boghdan; ou bien c'étaient des dépouilles enlevées à des commandants grecs révoltés, qui fondaient leur indépendance sur l'impuissance de l'empereur, réduit à la possession de quelques villes. Après avoir supporté cette paix durant sept années, sans faire une tentative pour la rompre, Paléologue, dans l'espoir d'obtenir quelque protection contre les Ottomans, en compensation des concessions faites à l'Église latine, venait de conclure avec le pape Urbain V un traité qui lui promettait quinze galères pontificales avec

(1) Menasikul-Hadsch.
(2) Dschihannuma, p. 619.
(3) *Ibid.*, p. 640.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) Cette dynastie commença en 778 [1375], et s'éteignit en 874 [1469].
(7) Cette dynastie commença en 780 [1378], et s'éteignit en 921 [1515].
(8) Cette dynastie commença en 780 [1378], et s'éteignit en 921 [1515].

(1) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 96.
(2) *Ibid.*
(3) Seadeddin dans Bratutti, p. 125.
(4) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 51.

quinze cents cavaliers et mille arbalétriers pour combattre ses ennemis chrétiens et musulmans; il s'était même rendu à Rome, où le Vatican, dans la même année, reçut les deux ombres d'empereur qui représentaient la majesté de Constantin et de Charles le Grand. En présence de quatre cardinaux, Jean reconnut l'autorité suprême du pape, et la double procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils; s'agenouillant trois fois à Saint-Pierre il baisa la main et la bouche du saint père, conduisit sa mule par la bride, et alors un pompeux festin fut donné en son honneur dans le Vatican. Mais bientôt s'évanouit l'espoir d'Urbain d'enflammer le zèle du roi de France en faveur du nouveau converti, et, lorsque l'empereur de Byzance voulut s'embarquer à Venise pour regagner ses États, il se vit presque saisi pour dettes par les marchands de cette ville.

Andronicus, son fils aîné, qui, en l'absence de Jean, tenait les rênes de l'empire, demeura sourd aux pressantes instances de son père, d'user de toutes les ressources, de piller même au besoin les trésors des églises pour le délivrer de la honte d'une détention. Le frère puîné, plus sensible aux outrages paternels, vendit ou engagea aussitôt tous ses biens, et courut à Venise pour arracher son père aux mains de ses créanciers vénitiens. Convaincu péniblement, par son voyage d'Italie, du peu de confiance qu'il pouvait mettre dans les galères du pape, et les secours des autres princes chrétiens contre les Ottomans, Jean, dès son arrivée à Constantinople, trembla d'autant plus à la pensée de la vengeance du sultan. Il envoya aussitôt à Murad une ambassade, et lui adressa Théodore, le troisième de ses quatre fils, pour servir en qualité de soldat contre les ennemis du souverain des Ottomans. Après la mort des fils de Cantacuzène, il le rappela, le chargea d'aller prendre le gouvernement de Sparte, reprit à Andronicus la direction supérieure, pour la remettre entre les mains de Manuel, qui avait été gouverneur de Thessalonique. Andronicus trouva dans Sandschi fils de Murad, les sentiments dénaturés, l'ardeur insatiable du pouvoir qu'il nourrissait lui-même. Tandis que Murad était occupé à étouffer une révolte en Asie, Sandschi, qu'il avait laissé comme son lieutenant en Europe, et le perfide Andronicus, se conjurèrent tous deux contre leurs pères. A la nouvelle de ce complot, Murad appela devant lui l'empereur byzantin, et lui demanda compte de la rébellion de son fils. Jean se justifia complétement, car il n'avait pris aucune part à cette entreprise insensée, et les deux souverains s'engagèrent mutuellement à faire crever les yeux à leurs fils. Murad repassa en Europe, arriva à Aprikidion, dans le voisinage de Byzance, où les deux princes rebelles avaient assis leur camp, sur les bords d'un torrent. Dans la nuit, il franchit le torrent à cheval, et, d'une voix retentissante, il ordonna aux rebelles de rentrer dans le devoir, leur garantissant sous serment la remise de tout châtiment. Les guerriers de Sandschi, troublés par les accents qu'ils avaient si souvent entendus sur les champs de bataille, redoutant à la fois la fortune et la puissance de leur maître, quittèrent pour la plupart le camp dans la nuit même, et se présentèrent autour de Murad, s'excusant sur la contrainte à laquelle on les avait soumis. Sandschi, abandonné de presque tout son monde, se jeta dans Didymotichon, avec quelques partisans fidèles et les fils des nobles grecs qui le soutenaient avec le plus d'ardeur. Murad assiégea la ville, et la réduisit bientôt par la famine. Il fit d'abord arracher les yeux à son fils Sandschi (1), conformément à son engagement, puis ordonna son supplice, ce qui allait au delà de son traité (2).

Ce n'était point par respect pour ses engagements envers l'empereur grec, ce n'était point non plus par des raisons de politique extérieure que Murad fit immoler son fils; en agissant ainsi, il était poussé par un sentiment intime, par cette inquiétude jalouse qui déjà précédemment l'avait porté à établir Bajesid comme surveillant de ses frères. Ainsi, renonçant aux formes graves, aux locutions ambiguës, habituelles aux cours, il écrivait à Bajesid dans un style brusque, impérieux et qui allait droit au but. « Le beglerbeg de Rumili, Timurtasch-Pascha a marché contre les infidèles de Monastir et de Perlepa, a pris leurs châteaux, puis s'est tourné vers Karli-Ili, où il a soumis les infidèles à la capitation; il a poussé ses

(1) Phranzes, XII.
(2) Ducas, c. XII, p. 22.

courses vers Selanik, puis il a fait halte, parce que, pendant la conquête d'Hersek et de Bosna, l'on avait reçu des begs de ces provinces des déclarations de soumission à la capitation. Sache bien qu'au premier printemps une grande guerre éclatera avec la Hongrie, dont le commencement, selon toute espérance, sera favorable, dont la fin est entre les mains de Dieu. A l'arrivée de cette lettre, tu rassembleras et tu équiperas tous les tiens, et en même temps tu auras un œil attentif sur ton frère Jakub, qui se tient à Karasi, et sur le commandant de Brusa, mon fils Sandschi-Beg, dont Dieu veuille prolonger la vie; ne te rends coupable d'aucune négligence, et mets à profit toutes les circonstances (1). » Bajesid répondit (2) relativement à ses frères : « Mon frère Jakub, Dieu veuille doubler son pouvoir, exerce une complète justice; mais quant à ce qui regarde Sandschi-Beg, dans la même bourse se trouve cette lettre et celle du juge de Brusa en original. Au reste, l'ordre réside dans ta sublime porte. Ton esclave, le pauvre Bajesid. » Ainsi la condamnation de son fils était depuis longtemps écrite dans le cœur du tyran. Les nobles grecs qui lui furent amenés enchaînés, Murad les fit précipiter du haut des murailles de la ville dans les flots. De son camp, établi sur les bords de la Marizza, il contemplait, avec une attention calme et fixe, les corps qui roulaient deux à deux ou trois à trois dans le fleuve, et, un lièvre se levant devant le camp et se mettant à fuir, poursuivi par les chiens, le tyran se prit à rire (3), au souvenir de la raillerie des Turcs, qui flétrissaient les Grecs du nom de ce timide animal (4). Ensuite il ordonna aux pères des fils qui avaient conspiré avec le sien, et qui lui étaient restés fidèles, de les immoler de leur propre main. Tous exécutèrent l'ordre, et imitèrent l'exemple du tyran, à l'exception de deux qui s'y refusèrent, et furent aussitôt exécutés (5). La vengeance consommée, il fit rappeler à l'empereur sa parole à l'égard d'Andronicus. Paléologue fit brûler les yeux à son fils avec du vinaigre bouillant : telle fut l'issue de la conjuration des deux princes grec et ottoman contre leurs pères [1385].

(1) Dans la collection des papiers d'Etat de Feridun, nº 127, datée d'Andrinople du 1er rebiul-ewwel 782.

(2) *Ibid.*, nº 128, sans date.

(3) Chalcondylas 1re édit. de Basle, 1556, p. 145.

(4) Tawschan, encore aujourd'hui.

(5) Chalcondylas, pass. cité.

Bientôt se produisit une autre entreprise d'une nature toute différente, dont le résultat fut moins funeste pour son auteur, mais fut aussi féconde en désastres pour l'empire. Le prince Manuel, sans se laisser effrayer par l'état de sujétion de son père envers la puissance ottomane, ni par les supplices ordonnés à Didymotichon, médita de Thessalonique, où il se tenait comme gouverneur au nom de son père, de surprendre par la ruse la ville de Pherai (Seres) et de l'enlever aux Turcs. Murad, prévenu de ce dessein, envoya le vesir Chaireddin-Pascha contre Thessalonique, et Manuel qui se sentit trop faible pour résister à de telles forces, abandonna la ville à l'approche de l'ennemi. Il s'enfuit par mer à Byzance auprès de son père ; mais celui-ci, tremblant d'être soupçonné d'intelligence avec son fils dans le complot sur Seres, n'osa pas recevoir son fils dans l'enceinte de sa résidence (1). Manuel se dirigea vers Lesbos, cherchant auprès du seigneur génois de l'île un refuge que son père n'avait pas osé lui accorder. Mais là aussi la crainte qu'inspirait Murad lui ferma tout accès (2). Alors il prit la résolution téméraire de se mettre lui-même à la porte de Murad, et d'implorer la clémence du sultan. Murad avait l'âme assez haute pour s'applaudir de la confiance de son ennemi. Il alla au-devant de lui, et, après quelques moments de silence de part et d'autre, lui reprocha ce qui s'était passé, lui fit voir les torts de sa conduite, et l'invita à se corriger, ajoutant que la sagesse de ses actes influerait heureusement sur les affaires de l'Europe. Manuel fit alors l'aveu de son délit de lèse-majesté, et sollicita son pardon. Murad le lui accorda, et renvoya le prince à son père en lui recommandant de le recevoir à Constantinople. Et alors seulement, sur l'ordre du souverain des Turcs, l'empereur de Byzance osa ouvrir les portes de sa capitale à son fils fugitif.

La prise de Thessalonique, qui d'ailleurs fut arrachée dans la suite aux Turcs par les Grecs

(1) Chalcondylas, I, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 16, et Phranzes, ancienne édit., p. 11.

ou les Vénitiens, est le dernier exploit du vesir Chaireddin qui grandit encore par ce succès en crédit auprès de Murad, et qui dans l'année suivante quitta ce monde laissant le renom d'un vaillant guerrier autant que d'un sage conseiller (1) (1386). Chalcondylas a conservé sur ce personnage plus de paroles remarquables que tous les écrivains ottomans. Il nous a rappelé particulièrement un entretien avec Murad. « Sultan Murad, demanda ce vesir à son maître, comment faut-il conduire les affaires de la guerre, afin que tu puisses avec tes armées atteindre le but désiré ? » — « En profitant des occasions, aurait répondu Murad, en s'attachant les cœurs des soldats par des bienfaits. » — « Mais comment tirer parti des occasions pour atteindre ce but, poursuivit Chaireddin. » — « En pesant bien les moyens les plus propres à y conduire. » Alors le vesir se prit à rire, et dit : « Sultan Murad, je vois que tu es pourvu d'une grande sagesse ; mais comment pèseras-tu les moyens les plus propres à conduire à ton but, si déjà par ta propre expérience tu n'as pas reconnu ce qu'il convient de faire ou de négliger, d'adopter ou de rejeter ? La résolution prise, il faut de la rapidité dans l'exécution, en sorte que les qualités d'un général doivent être d'abord une grande prudence dans le conseil, la rapidité de l'éclair dans l'exécution, et il faut encore qu'il encourage son armée par son exemple. » C'est par de tels entretiens, en suivant de telles maximes que Murad et son vesir se préparaient à la conquête de l'Europe. Chaireddin-Pascha termina sa vie à Jenitschehr sur le sol européen, dont il avait acquis déjà de si vastes portions à l'empire ottoman, par sa prudence et sa valeur.

La mort du vesir et les derniers troubles en Europe encouragèrent à l'attaque de l'empire les ennemis qui jusqu'alors avaient été tenus en crainte par les talents et le courage de Chaireddin. Comme le feu de la révolte grecque était à peine éteint dans le sang, que le vieux vesir était remplacé par un jeune homme sans expérience (2), le souverain de Karamanie jugea que c'était le moment le plus favorable pour laisser éclater sa jalousie longtemps contenue contre la puissance toujours croissante de Murad, et d'exécuter enfin par une guerre ouverte les projets d'hostilité mûris depuis longues années. Comme ce fut la première guerre entre les Ottomans et les Karamaniens, qui dès lors se combattirent durant un siècle et demi, jusqu'à ce que les derniers furent abattus sans retour, il est à propos de montrer l'origine de la dynastie la plus puissante après celle des Ottomans, qui s'éleva sur les ruines des Seldschuks. Sous Alaeddin Ier, Nur-Ssofi (1), Arménien de naissance, et, plus tard, l'un des partisans du scheich Baba-Elia (2), était venu à Konia; son fils Karaman parvint à une si haute faveur auprès d'Alaeddin que ce grand prince des Seldschuks lui conféra la charge de grand écuyer, en lui donnant la main de sa sœur. Quant au père, il s'établit dans le district de Warsak, sur la chaîne du Taurus, qui s'étend au nord-ouest de la Cilicie (3).

Le commandant de Selefke, l'ancienne Séleucie, sur la côte de Cilicie, s'était laissé séduire par les doctrines de Nur-Ssofi et l'avait accueilli dans le château avec ses disciples. Ses hôtes l'assassinèrent et se mirent en possession de la place. Informé de ce coup de main, le sultan Alaeddin conféra à Karaman la bannière et le tambour en signe d'investiture de Selefke (4) et de Larenda, dont les ruines, répandues à peu de distance de la ville actuelle de Karaman, n'ont encore été visitées par aucun voyageur européen. Bientôt après, Karaman s'empara de la place d'Ermenak, à deux journées au sud de Larenda, en y introduisant des hommes armés cachés dans des ballots de marchandises. Son fils Mohammed, qui, d'Ermenak, siége de sa puissance, étendait chaque jour ses États dans toutes les directions, conçut l'idée, après la mort de Ghajaszeddin-Keichosrew, de produire un Turc de basse naissance, nommé Dschemri, comme le prétendu fils d'Alaeddin, mort en Crimée; et, au nom de ce candidat au pouvoir suprême,

(1) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, p. 174; Hadikatul-Wusera, c'est-à-dire le jardin des vesirs.
(2) Neschri, fol. 68; Idris, fol. 179.

(1) Dschenabi, p. 313.
(2) Qui enveloppait ses projets de révolution dans les ténèbres du mysticisme, et qui, après l'issue malheureuse d'une tentative de soulèvement, à Amasia, périt d'une mort violente (Dschenabi).
(3) Dschihannuma, p. 611.
(4) Dschenabi, p. 213, et Neschri, fol. 16, l. XVI.

il se saisit du gouvernement et de Konia, capitale des Seldschuks (1), ainsi qu'on l'a vu précédemment. Il introduisit dans tout l'empire ottoman l'usage de tenir les livres en turc et en persan (2). Abaka, chan des Mongols, envoya son vesir Schemseddin-Dschowaini pour aider le jeune Ghajaszeddin à se remettre en possession de sa capitale (3). Dschemri et son protecteur Karaman périrent tous deux de mort violente, et, comme le dernier ne laissait qu'un fils, Mahmud, encore au berceau (4), sa dynastie paraissait près de s'éteindre (5); mais, parvenu à l'âge viril, Mahmud raffermit la puissance ébranlée de sa maison, et prit le nom de Bedreddin (pleine lune de la foi), comme souverain absolu dans toute la Karamanie, après la ruine du trône des Seldschuks. Il laissa deux fils, Jachschi-Beg et Suleiman-Beg, dont le premier lui succéda. Le fils de celui-ci, Alaeddin, dès les commencements du règne de Murad, avait favorisé la révolte dans les environs d'Angora en poussant les Warsaks à s'y réunir; mais la prise de cette ville l'avait fait renoncer à ses projets, et l'amitié entre les deux puissances avait été scellée par le mariage d'Alaeddin avec Nefise, fille de Murad. Toutefois, le prince de Karamanie ne s'était résigné qu'avec peine à la paix, dissimulant son mauvais vouloir et sa jalousie jusqu'à ce que la conjuration des deux princes et la mort de Chaireddin-Pascha parurent lui offrir une occasion favorable pour attaquer avec succès son beau-père. Il réunit sous ses drapeaux les diverses tribus des Warsaks et des Torghuds, les hordes de Baiburd et d'autres peuplades de Turkmans, et de Tatares errants dans l'Asie Mineure, puis il délibéra sur la guerre avec ses begs; mais, comme Murad appela aussitôt en Asie le beglerbeg d'Europe, Timurtasch, avec toutes ses forces, dans lesquelles se trouvaient deux mille Serviens auxiliaires, et qu'il les passa en revue dans la plaine de Kutahije; comme, en même temps, il reçut dans cette ville une brillante ambassade du sultan d'Égypte, qui lui adressait des assurances d'amitié et lui envoyait des chevaux arabes, le souverain de Karamanie essaya aussi de détourner la guerre par des envoyés chargés de démarches conciliatoires, et d'excuser les ravages portés sur le territoire de Hamid (1). Il était trop tard: la bouillante ardeur du jeune vesir Ali-Pascha fit rejeter toutes les propositions de paix, et les ambassadeurs d'Alaeddin revinrent pour annoncer l'approche de l'armée ottomane qui était déjà sur leurs traces.

Dans la plaine d'Iconium, où, deux siècles auparavant (2), les Seldschuks avaient été vaincus par l'armée des croisés sous les ordres de l'empereur Frédéric, les Ottomans et les Karamaniens se heurtèrent pour la première fois les armes à la main. Murad rangea lui-même son armée en bataille, confia l'aile droite au prince Jakub, la gauche au prince Bajesid, remit le commandement de l'arrière-garde au beglerbeg Timurtasch, et se plaça lui-même au centre avec sa cavalerie, derrière les janitschares et les Arabes. A côté de Jakub combattaient Sarudschi-Pascha, Balaban-Beg, Elias-Beg, Mustedschab-Beg, et les autres chefs des troupes asiatiques. Bajesid avait auprès de lui Firus-Beg, Kodscha-Beg, et les autres généraux de l'armée d'Europe, avec les auxiliaires serviens (3). Désormais cet ordre de bataille servit de modèle dans tous les combats que livrèrent les Ottomans: l'aile droite fut toujours formée en Asie par les troupes asiatiques, en Europe par celles de Rumili, tandis que les janitschares furent invariablement placés au front, et le sultan ou son représentant, le grand vesir, se tint au centre de l'armée, entouré par les escadrons de la cavalerie régulière, les sipahis et les silihdares. Alaeddin avait placé les Warsaks et les Tatares à l'aile droite, les Turkmans et les Torghuds à l'aile gauche: les premiers étaient sous les ordres de Teberruk-Beg, Ssamaghar commandait les autres: le prince lui-même se tint au centre de ses troupes. Déjà l'aile droite des Karamaniens s'ébranlait pour fondre sur la gauche des Ottomans; déjà retentissait le bruit des cymbales

(1) Neschri, fol. 16.
(2) Lutfi, Neschri.
(3) Neschri, fol. 16.
(4) *Ibid.*, à la seconde page.
(5) *Ibid.*

(1) Seadeddin, Idris, fol. 175.
(2) En 584 [1188].
(3) Seadeddin, dans Bratutti, p. 129; Neschri, fol. 71.

et des trompettes, et l'on entendait pousser le cri de guerre : Allah est grand! lorsque Bajesid, ne pouvant plus contenir son ardeur, et n'osant pas néanmoins commencer l'attaque de son propre mouvement, se précipita de son cheval, baisa la terre devant son père, et sollicita la permission de charger (1) : le sultan l'accorda, et aussitôt les épées se plongèrent dans le sang. Timurtasch fondit sur le prince de Karamanie, le contraignit à la fuite, et décida la victoire. En récompense, il reçut la plus grande part du butin, et le titre de vesir ou pascha à trois queues, qu'il fut le premier à porter parmi les beglerbegs de l'empire ottoman (2); et qui, avant lui, avait été exclusivement réservé au premier dignitaire de l'État : en sorte que celui-ci, pour être distingué des autres vesirs, fut désormais appelé le grand vesir. A la bataille succéda immédiatement le siége de Konia; défense rigoureuse fut faite à l'armée de rien piller, de rien prendre de force aux habitants du pays. La peine de mort appliquée à quelques soldats serviens qui osèrent enfreindre cet ordre détourna ces auxiliaires des Ottomans, mais gagna aux troupes la confiance des populations, et leur assura d'amples approvisionnements. Durant douze jours, Murad resta campé devant Konia sans rien entreprendre. Le prince de Karamanie, pénétré des dangers de sa situation, envoya dans le camp des Ottomans son épouse, la fille de Murad, pour intercéder en sa faveur. A force de prières, elle décida son père à donner la paix à son époux, si celui-ci venait l'implorer en personne, et baiser la main du sultan en signe de soumission et de reconnaissance (3). Alaeddin dut se résigner à cette humiliation, rendit hommage à son vainqueur, et resta en possession de Konia et de ses autres domaines. Alors Murad marcha contre la ville de Begschehri, qui avait fait défection, et la réduisit en quelques jours (4). Comme en cette occasion on lui conseillait de réunir en même temps à l'empire les États du prince de Tekke, il rejeta cette proposition en disant : « Le prince de Tekke est un pauvre diable dont la puissance s'étend seulement sur les deux villes d'Istenos et d'Antalia : il serait honteux de lui faire la guerre : le lion ne chasse pas les mouches. » Le seigneur de Tekke comprit l'avertissement, et livra tous ses châteaux entre les mains de Murad, pour conserver au moins la possession des deux places nommées par le sultan. L'armée ottomane fut congédiée à Kutahije, et Murad rentra triomphant dans Brusa (1).

Lorsque les auxiliaires serviens, de retour dans leur pays, racontèrent le supplice de leurs frères devant Konia, le ressentiment fut général, et la Servie se révolta, comptant sur l'assistance des Bosniens et même des Bulgares, dont le kral Sisman, quoique beau-père de Murad, s'unit en secret contre lui avec Lazare, kral de Servie (2). Les forces des deux peuples firent subir à vingt mille Turcs, alors occupés à piller la Bosnie, une défaite si complète que cinq mille à peine échappèrent au carnage [1387]. Murad pouvait bien alors disposer des troupes auxiliaires des princes asiatiques de Tekke, Aidin, Menteschè, Ssaruchan, et Karaman, inclinés devant sa puissance (3); mais, en Europe, les krals de Bosnie, de Servie et de Bulgarie étaient ligués contre lui; le prince de la Tatarie Dobruze s'était laissé entraîner à la défection; il n'y avait que ses vassaux, les princes de Gustendil et de Serradsch qui lui demeurassent fidèles. Il se prépara donc à une campagne d'Europe; et pour assurer pendant ce temps le repos de l'Asie, il en partagea l'administration dans les cinq sandschaks suivants : le pays de Kermian, qui jusqu'alors avait été gouverné par Bajesid, fut confié au vesir-beglerbeg Timurtasch, attendu que le prince, ainsi que son frère Jakub, suivaient leur père en Europe : un autre Timurtasch-subaschi (lieutenant de police) fut placé à la tête de l'administration de Siwrihisar et du pays situé sur le Sangarius; Firus-Beg reçut le sandschak d'Angora ; le subaschi Kodscha-Beg, celui d'Akschehr, et le subaschi Kut-

(1) Neschri, fol. 72.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 131 ; Idris, fol. 178.
(3) Neschri, fol. 73 ; Seadeddin, dans Bratutti, p. 132.
(4) *Ibid.*

(1) Neschri, fol. 73.
(2) Seadeddin dans Bratutti, p. 133 ; Neschri, fol. 75 ; Idris, fol. 179.
(3) Neschri, fol. 75.

lu-Beg, celui d'Igirdir, dans le district de Hamid (1), en même temps furent nommés les chefs de l'armée.

Avant d'entrer en campagne, Murad se rendit à Jenitschehr pour y célébrer son mariage et celui de ses deux fils, Bajesid et Jakub, avec trois princesses byzantines, et pour fêter en même temps la circoncision de ses trois petits-fils. Chez les Arabes, Persans et Turcs, ce n'est pas seulement la célébration du mariage des jeunes filles que l'on désigne par le mot noce; sous ce terme générique on comprend aussi la solennisation de la circoncision des garçons, parce que, dans les idées des Orientaux, les fêtes de mariages sont données uniquement à la fiancée et non point à l'époux, qui déjà, comme jeune garçon, a reçu dans les fêtes de la circoncision un dédommagement pour la douleur subie dans l'opération, de même que les réjouissances du mariage sont destinées à sécher les larmes de la jeune fille. Au milieu des réjouissances de Jenitschehr, Murad, pour reconnaître les assurances d'amitié du sultan d'Égypte, envoya à son tour à ce souverain pour ambassadeur Jasidschi-Oghli (fils de l'écrivain), dont les fils, qui portèrent le même nom que leur père, honorèrent la littérature ottomane sous le règne de Murad II.

A peine les fêtes étaient achevées, Ali-Pascha s'avança avec trente mille hommes pour châtier la perfidie de Sisman. La Bulgarie, autrefois la Mysie Inférieure, est un pays fertile, protégé, au nord, par le Danube, qui, dans cette partie de son cours, est large et profond, et, au sud, par la chaîne de l'Hœmus. Du côté de ces montagnes, la Bulgarie, dans toute sa longueur, n'est accessible que par ses défilés, auxquels correspondent sur la ligne parallèle du Danube autant de places plus ou moins fortifiées, en sorte que chaque passage venant de la Rumili est, pour ainsi dire, fermé par une forteresse bulgare. Les deux places les plus extérieures de la frontière septentrionale sont, vers l'ouest, Vidin, et, à l'est, Silistra (le Bodène et le Dorostolos des Byzantins) (2). Près de Vidin, se trouve, à l'est, Nicopolis, qui, à une époque postérieure, a usurpé la gloire d'une ancienne ville de ce nom située plus avant dans le pays (1); et près de Silistra, vers l'ouest, on rencontre Rusdschuk, à la place de l'ancienne Securisca; et entre Nicopolis et Rusdschuk, là où était Saidava, s'élève la ville de Sistov, fameuse dans l'histoire des traités par la dernière paix conclue dans ses murs entre l'Autriche et la Porte. Les défilés de l'Hœmus correspondant à ces points de la frontière septentrionale, dans l'ordre où ils ont été cités, sont: 1° le Ssuluderbend (passage aqueux) et le Capuluderbend, qui servent d'ouverture au défilé le plus occidental; 2° celui d'Isladi, célèbre plus tard par la victoire d'Hunyad, et qui mène à Vidin par Sofia et Nissa; 3° celui de Kasanlik, qui conduit à Nicopolis; 4° Demurkapu (la porte de fer), débouchant vers Sistov; le cinquième et le sixième, percés à côté l'un de l'autre, se réunissent, au versant méridional de l'Hœmus, à Karinabad; mais, du côté du nord de cette montagne, la route de Rusdschuk traverse le cinquième, celle de Silistra le sixième, et le septième, Nadirderbend, mène également vers cette ville. De ces sept défilés, le plus occidental et le plus oriental sont les plus fameux dans l'antiquité: le premier a été décrit avec exactitude par Ammien, et le second, d'une manière plus poétique, par Théophylactus. Nous reviendrons sur le premier quand la marche de l'armée turque nous y conduira; mais nous rappelons en ce moment les paroles de Théophylactus sur Nadirderbend, parce qu'Ali-Pascha traversa d'abord avec son armée Tschalikawak, puis se dirigea vers Schumna et Parawadi par Nadirderbend. «Sabulen-Kanalin (dont on a fait Tschali-Kawak) est dans une situation délicieuse au milieu de la montagne; la plaine qui s'étend à ses pieds est couverte d'un tapis émaillé de fleurs; de vertes prairies se déploient au loin et reposent agréablement la vue, tandis que les ombres de la forêt couvrent comme une tente le voyageur qui gravit la hauteur. Mais, à l'heure de midi, il est brûlé par la chaleur, lorsque les rayons du soleil pénètrent dans les entrailles de la terre. Le pays abonde en sources dont les eaux ne glacent point celui qui s'y désaltère, et n'exercent au-

(1) Neschri, fol. 97.

(2) Mannert, VII, p. 115.

(1) Mannert, VII, p. 111 et 140.

cune action malfaisante sur les membres qui s'y rafraîchissent. Des oiseaux, posés sur de tendres rameaux, réjouissent par leurs chants mélodieux le voyageur fatigué. Le lierre, le myrte et les ifs se marient avec mille autres fleurs dans une admirable harmonie ; l'air est chargé de parfums dont les sens sont enivrés, etc..... »

C'est par ce passage que le grand vesir Ali-Pascha s'avança vers Schumna, après avoir détaché Jaschschi-Beg, fils du beglerbeg Timurtasch, avec cinq mille hommes, du côté de Parawadi (1). Cette ville, placée dans la profondeur de la dernière gorge orientale de l'Hœmus, fut emportée par la force; Schumna, si souvent quartier général des armées turques (2) dans les temps les plus récents, se rendit volontairement, à la nouvelle de la chute de Tirnowa (3), l'ancienne forteresse de Sisman. Ce prince se fortifia à Nicopolis où il fut assiégé par Ali-Pascha. Alors, il implora la paix. Le grand vesir l'emmena au camp de Murad, qui voulut bien traiter avec lui moyennant le payement du tribut échu et la remise de Silistra. Ali-Pascha poussa des partis, sous les ordres de Tughan-Beg, du côté de Kossova (4), à l'angle méridional de la Bosnie, au point de jonction de sa frontière avec celles de l'Albanie, de l'Herzogewine et de la Servie. Ces coureurs revinrent entraînant une foule de captifs. Ali-Pascha exigea pour leur rançon la remise de Tschete ; puis, lorsqu'il fut en possession de la place, il se dispensa de tenir sa parole, attendu que Sisman, au lieu de livrer Silistra, la fortifiait de plus en plus, ainsi que Nicopolis. Le vesir poursuivit donc la guerre contre ce prince, prit le château de Dridschasa (5) par capitulation, emporta d'assaut celui d'Hirschova (6) sur le Danube, parut avec toutes ses forces devant Nicopolis, et réduisit le kral à se remettre, avec sa capitale et sa famille, à la merci du vainqueur. Le vesir l'envoya avec ses trésors et ses enfants à Tausli, dans le camp de Murad [1390], qui lui laissa la vie, mais prit possession de toute la Bulgarie.

Le kral servien Lazare, voyant l'orage prêt à fondre sur ses frontières, se prépara à la résistance ; voulant même prévenir l'ennemi, il ordonna à son général Démétrius d'attaquer et d'enlever le château de Schehrkoï (1), situé au sommet d'une montagne escarpée sur la frontière de la Bulgarie, maintenant soumise aux Ottomans. A cette nouvelle, Ali-Pascha envoya en toute hâte Jachschi-Beg, le subaschi Aine-Beg et le pascha Sarudsche, avec dix mille hommes, pour reprendre la place. L'entreprise réussit. Le château fut rasé, la garnison emmenée prisonnière ; mais Jachschi-Beg, qui en fit le rapport au sultan et demanda la permission de poursuivre l'ennemi, reçut l'ordre de revenir. Lazare n'épargna aucune peine pour déterminer ses voisins, les souverains d'Albanie et de Bosnie, à une ligue de peuples contre Murad, et, plein de confiance dans leur appui, il osa envoyer une provocation au sultan (2). Celui-ci avait rappelé d'Asie ses fils Bajesid et Jakub, qui gouvernaient alors les sandschaks de Kutahije et de Karasi (3), et fortifié son armée des troupes auxiliaires de Ssaru-Chan, Menteschc, Aidin et de Hamid (4). Parmi les souverains chrétiens européens, ses vassaux, il pouvait compter sur le prince de Serradsch et sur Constantin, prince de Gustendil (5). Un plus puissant renfort était le nom d'Ewrenos-Beg, le vieux compagnon d'armes d'Urchan, qui venait d'arriver à l'armée, de retour de son pèlerinage à la Mecque. Murad mena toutes ses troupes par le défilé de Succi (Ssuluderbend), le plus occidental de l'Hœmus, qui, selon le rapport d'Ammien Marcellin (6), s'élève graduellement du côté du nord ou de l'Illyrie, descend brus-

(1) Parawadi dans la Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 31, est l'ancien Probaton ; Mannert, VIII, p. 139.

(2) Schumna, Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 35.

(3) D'après Mannert, VIII, p. 141, Tirnawa était l'ancienne Nicopolis.

(4) La description de la plaine de Kossova se trouve dans Bonfinius, et en outre dans un ouvrage fort ancien et fort rare, Itinéraire de l'ambassade de Wegraysz à Constantinople auprès de l'empereur Suleiman, imprimé en 1531.

(5) Dans Bratutti. *Voy.* à la page 138, Triciasia.

(6) Dans Bratutti, p. 137 ; Hirdania.

(1) Neschri, fol. 82.

(2) *Ibid*, fol. 83, et Seadeddin, dans Bratutti, p. 145.

(3) *Ibid.*, fol. 75.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 143.

(5) *Ibid.*, p. 145.

(6) Ammien Marcellin, l. XXI, p. 10.

quement sur le versant de la Thrace, et ne peut être franchi qu'avec peine à l'aide de sentiers étroits, pratiqués à travers les rochers. Des deux côtés de l'Hœmus, à partir du point où le Rhodope s'en détache pour s'avancer au sud, s'étendent de vastes plaines; au nord se déploie la campagne de Jardika ou Sofia, habitée par les Daces au temps d'Ammien Marcellin (1); au sud celle de Philippopolis, où demeuraient les Thraces. A son troisième jour de marche, Murad atteignit Ihtiman (2) (l'ancien Heiike). Ici la route se partage : à droite, un chemin facile et commode conduit à Sofia, Nissa et Schehrkoï (3); par celui de gauche, qu'interrompent souvent les eaux manquant d'écoulement, on arrive péniblement aux bains chauds de Gustendil, à l'angle où l'Orbelos se joint au Rhodope. Suivant le conseil de son vassal chrétien, le prince de Serradsch, Murad choisit ce chemin, appelé Ssuluderbend, comme le plus court et menant le plus vite à l'ennemi. Trois jours après son départ d'Ihtiman, il atteignit la plaine d'Alaeddin, où il s'arrêta deux jours, et, le lendemain, il était devant Gustendil, où il fut reçu amicalement par le seigneur du pays, son fidèle vassal; là, les guerriers fatigués trouvèrent une nourriture si abondante que, selon l'expression de Neschri (4), on voyait couler des ruisseaux de lait et de miel. La première halte fut dans la grande vallée d'Ulu-Owa (5), d'où Ewrenos fit une reconnaissance avec quarante cavaliers, et ramena quelques prisonniers (6). D'Ulu-Owa la marche se poursuivit vers Karatova (7), où l'on s'arrêta plus longtemps. Un envoyé de Lazare, qui, sous prétexte d'apporter un défi, n'était venu en réalité que pour voir l'état de l'armée, dut rendre grâces à son caractère, s'il ne reçut, pour prix de son insolent message, qu'une réponse dédaigneuse (8). Murad tint un conseil de guerre avec les chefs de son armée, et tous furent d'avis de s'avancer dans le pays de l'ennemi. Ewrenos-Beg et Jigit-Pascha prirent la conduite de l'avant-garde. L'armée, tirant au nord, traversa les gorges de l'Orbelos, campa à Gumschhiszar (1), sur la rive occidentale de la Morava, et passa le fleuve dans la nuit, tambour battant, enseignes déployées, en six divisions. La première était conduite par le grand vesir, la seconde par le prince Bajesid, la troisième par Aine-Beg, la quatrième par le prince Jakub, la cinquième par Saridsch-Pascha, et la sixième par Murad en personne (2). La plaine de Kossova (en hongrois Rigomazeu, en allemand le champ des merles) a cinq mille pas de largeur et vingt mille de longueur; traversée par une petite rivière, elle est enfermée de tous côtés par des montagnes de peu d'élévation, auprès desquelles sont bâtis de jolis villages (3). Là, les troupes de Murad se trouvèrent en face de l'armée, bien supérieure en nombre, des princes alliés de Servie, de Bosnie, d'Herzogewine et d'Albanie, et le sultan délibéra avec ses généraux pour savoir si l'on attaquerait sans s'arrêter à la supériorité de l'ennemi (4). Plusieurs furent d'avis de réunir les chameaux devant le front de l'armée, afin de jeter le trouble dans les rangs des Européens par l'aspect étrange de ces animaux (5), et de s'en servir en même temps comme d'une sorte de rempart. Le prince Bajesid combattit cette proposition. « Le ciel, disait-il, avait jusqu'alors couvert les armes ottomanes d'une protection si extraordinaire qu'il n'était pas besoin d'une telle ressource; un stratagème de cette nature portait atteinte à la confiance que l'on mettait en Dieu; il fallait combattre face à face et à découvert. » Le grand vesir appuya ce sentiment du prince par le résultat de la consultation faite dans la nuit sur les feuillets du Koran, selon la coutume. Il était tombé sur ce passage : « O Prophète, dompte les infidèles et les hypo-

(1) Ammien Marcellin, pass. cité. Hinc vicinæ mediterraneis Dacis. *Ibid.*

(2) La Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 57; Neschri, fol. 81.

(3) Neschri, fol. 82.

(4) *Ibid.*, fol. 82.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(1) Neschri, fol 85.

(2) *Ibid.*, fol. 85.

(3) Bonfinii rerum hungaricarum Decades; Francofurti, 1581, p. 471.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 146; Neschri fol. 87.

(5) *Ibid.*, p. 147.

crites! et, en effet, souvent une faible troupe en abat une plus grande (1). » Le beglerbeg Timurtasch repoussa aussi la proposition par des motifs puisés dans l'expérience de la guerre plutôt que dans la religion ; il représenta que les chameaux seraient effrayés par la grosse cavalerie plutôt qu'ils ne jetteraient la terreur dans les troupes opposées, et qu'en reculant, ils rompraient les rangs des Ottomans, au lieu de jeter le désordre dans ceux de l'ennemi (2). Le conseil se sépara à la nuit sans qu'une résolution eût été prise. Murad, découragé de voir que le vent, soufflant du côté de l'ennemi, chassait la poussière au visage des Ottomans, pria toute la nuit pour obtenir l'assistance d'en haut (3) et la faveur de mourir en martyr dans la défense de la vraie foi et de l'islam, qui seul peut donner la félicité. A la naissance du jour, les nuages de poussière tombèrent sous une pluie bienfaisante.

Du côté des alliés, dans le conseil de guerre, la proposition d'attaquer durant la nuit fut rejetée par Georges Castriota, qui prétendit que la nuit favoriserait la fuite de l'ennemi, le déroberait à sa destruction complète. Lorsque le ciel fut éclairci, les deux armées se trouvèrent en présence, prêtes au combat. Celle des infidèles, composée de Serviens, Bulgares, Bosniens, Albanais, Valaques, Polonais et même de Hongrois, d'après le témoignage de l'historien ottoman, était disposée dans cet ordre : Lazare, roi de Servie, commandait le centre, son neveu Wuk-Brankovich l'aile droite, et le roi de Bosnie, Thwarko, l'aile gauche. Les Ottomans étaient ainsi rangés : Murad choisit sa place accoutumée au milieu de l'ordre de bataille, le prince Bajesid prit le commandement de la droite, le prince Jakub la conduite de la gauche. Au premier furent adjoints Ewrenos-Beg et Kurd, aga des Asabes; au second, le subaschi Aine-Beg et le chef des pionniers Saridsche-Pascha. Haider, maître de l'artillerie, se tint au front avec ses pièces distribuées entre les janitschares; sur les dernières furent placés les bagages de l'armée (1).

La bataille s'engagea, et déjà l'aile gauche des Ottomans commençait à plier, lorsque Bajesid accourut à son secours, brisant devant lui les têtes des ennemis avec une massue de fer. Le sang coulait à grands flots. Tout à coup, au milieu des morts et des mourants, s'avance un noble servien, Milosch-Kobilovitsch, qui, s'ouvrant violemment un passage à travers les rangs des tschauschs et des gardes du corps, s'écrie qu'il veut confier un secret à Murad. Sur un signe du sultan, on le laisse approcher; le Servien s'élance, et, au moment où il se courbait comme pour baiser les pieds de Murad, il lui plonge son poignard dans le ventre. Les gardes du corps se précipitent sur l'assassin; mais Milosch, plein de vigueur et d'agilité, en abat plusieurs; trois fois, par d'incroyables efforts, il échappe à la foule des assaillants, et cherche à gagner le bord du fleuve où il avait laissé son cheval, mais enfin, accablé par le nombre, il est renversé et mis en pièces (2). Cependant, malgré sa blessure mortelle, Murad eut encore assez de force d'âme pour donner les ordres qui devaient achever la victoire. Lazare fut pris et amené dans la tente de Murad, qui se trouva en état de prononcer sa condamnation, et qui, avant d'expirer, vengea d'avance sa propre mort si prochaine par celle de son ennemi [1389].

Tel est le récit présenté par les historiens ottomans sur l'action de Milosch-Kobilovitsch ; les Grecs et les Serviens ne rapportent pas de même le meurtre du sultan. Si les Turcs ont l'habitude de rabaisser les actions glorieuses des chrétiens, ceux-ci sont trop disposés à grandir leurs héros, à les revêtir des plus brillantes couleurs. Il faut donc opposer les uns aux autres les témoignages contradictoires, et, dans le doute, s'abstenir de prononcer. Voici comme l'action de Kobilovitsch est racontée, non-seulement par les traditions serviennes, mais encore par l'un des Byzantins les plus dignes de foi, Jean Ducas, petit-fils de l'empereur de ce nom : « La veille de la bataille, le roi Lazare était

(1) Neschri, fol. 87.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 148.
(3) La prière se trouve tout au long dans Bratutti, p. 148 et 149.

(1) Neschri, fol. 90 ; Seadeddin, fol. 75; Ssolaksade, fol. 12.
(2) Ssolaksade, fol. 12.

à boire avec ses nobles dans des coupes appelées *stravizas :* « Vide cette coupe à ma santé, dit Lazare à Milosch, quoique tu sois accusé de nous trahir. — Merci, sans les stravizas, répondit Milosch, la journée de demain prouvera ma fidélité. » Le lendemain matin, Milosch se rendit sur un puissant coursier dans le camp ennemi, et demanda comme transfuge à être admis à baiser les pieds du sultan, ce qui lui fut accordé. Alors, il se baissa, et, saisissant le pied de Murad, il le jeta à bas de son siége, en l'attirant en avant, et lui plongea son poignard dans le cœur. Puis il s'enfuit avec une telle rapidité qu'il parvint à atteindre son cheval ; mais, avant qu'il pût s'élancer en selle, il tomba percé de mille coups par les janitschares. Aussitôt, les Turcs engagèrent la bataille en fureur pour venger l'assassinat de leur souverain. Lazare ordonna au chef des Bosniens, Wladko-Bukovich, de tenir tête aux Turcs avec vingt mille hommes. La première charge fut repoussée avec succès; mais, au moment où Wladko allait attaquer à son tour, le bruit se répandit dans l'armée que Tragos-Prowisch, général du despote, avait tourné ses armes contre les chrétiens; ce bruit, qui était faux, fut-il un effet du hasard ou bien un artifice des Turcs? On ne sut; mais, quoi qu'il en soit, Wladko, effrayé, s'enfuit avec les Bosniens, et Lazare, abandonné des siens, tomba, sans résistance, avec ses nobles entre les mains de l'ennemi. Conduit dans la tente du sultan mourant, il apprit alors seulement comment Milosch-Kobilovitsch, au moment décisif, avait prouvé la foi par lui jurée. « Grand Dieu, s'écria Lazare, en levant les mains vers le ciel, appelle maintenant mon âme à toi, puisque tu m'as accordé la grâce de contempler, avant ma mort, mon ennemi expirant, frappé de la main d'un guerrier fidèle. » A l'instant le souverain de Servie et ses nobles furent exécutés devant le sultan agonisant, qui put encore entrevoir leurs cadavres. Au reste, d'après l'une ou l'autre version, quelle que soit la véritable, Murad ne fut point frappé dans une attaque à découvert, dans un combat d'homme à homme; le meurtre sur le champ de bataille a quelque chose de moins odieux que le coup porté dans la tente; Milosch, sortant d'un monceau de cadavres, aura bien pu exécuter le projet conçu et médité à l'avance ; ainsi, la vraisemblance se trouve du côté des historiens ottomans. Quoi qu'il en soit, le nom de Milosch-Kobilovitsch est inscrit dans les annales des Ottomans comme celui d'un meurtrier; et il est répété par les Serviens comme celui du vengeur de la liberté de la patrie. Et toutefois, d'après le témoignage irrécusable des écrivains de la Servie, l'action de Kobilovitsch fut déterminée par l'ambition et par le désir de se laver du soupçon de trahison. Voici ce qui donna naissance à ce soupçon : Wukaschava et Mara, les deux filles de Lazare, étaient mariées, la première à Milosch, l'autre au rival de ce seigneur, Wuk-Brankovich. Les deux sœurs disputant un jour sur la valeur de leurs époux, Wukaschava appuya ses raisons par un soufflet. Mara se plaignit, en pleurant, à Brankovich, qui appela son beau-frère en duel. Le combat eut lieu avec la permission du roi. Milosch renversa son adversaire à bas de son cheval, et le vaincu, par un vil ressentiment contre son vainqueur, l'accusa d'intelligence avec les Turcs. On a vu comment, la veille de la bataille, le roi, en présence de tous les grands, présenta la coupe d'argent à Milosch (1), et comment celui-ci accomplit la parole qu'il avait donnée. Ainsi, son action héroïque fut provoquée par une querelle de femmes. Au reste, le nom de Milosch-Kobilovitsch est perpétué chez les Serviens et les Ottomans de plus d'une manière (2). Dans l'arsenal du serai, on conserve son armure et l'équipement de son cheval (3); et l'usage, observé encore aujourd'hui, à l'entrée du serai, pour les audiences du sultan, de faire introduire sans armes le personnage présenté par des chambellans qui lui tiennent les bras, ce cérémonial, plein de mesures préventives, se rapporte au meurtre de Murad (4). Sur le champ de bataille de Kossova, on montre trois grandes pierres, placées à la distance de cinquante aunes l'une de l'autre, qui marquent les trois bonds par lesquels Kobilovitsch échappa aux gardes du corps lancés sur lui (5); une chapelle

(1) Engel, Histoire de Servie, p. 343. D'après Tubero, dans Schwandtner, t. II, p. 222 et 223.

(2) *Voy.* les Chants populaires, mis en allemand par Herder, dans ses OEuvres sur l'art et la littérature, part. VIII, p. 154.

(3) Ssolaksade, fol. 12.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

turque marque l'endroit où Murad succomba; mais ses restes ne reposent point en ce lieu (1) : ils furent transportés à Brusa et déposés contre la mosquée élevée par ses soins.

La vie de Murad justifia pleinement les deux surnoms de Chudawendkiar (seigneur) (2) et de Ghasi (vainqueur), sous lesquels il est célébré dans l'histoire des Ottomans. Il fut un champion infatigable dans la guerre sainte, et presque toujours un maître équitable. Cet hommage lui est rendu par Chalcondylas lui-même, malgré l'exécution de Sandschi et la scène si tragique de Demitoka, alors que le sultan faisait précipiter dans les flots de la Marizza les jeunes nobles grecs, ses prisonniers (1).

(1) Bonfinius, p. 471, est dans l'erreur.

(2) Chudawendkiar est le nom de Dieu comme souverain.

La même année où Murad tomba sous le poignard de Milosch-Kobilovitsch, vit aussi mourir Behadeddin, le grand scheich des Nakschbendis, et le premier des poëtes lyriques persans, Hafis, dont le style est le modèle du mysticisme (2). Ce synchronisme est ici indiqué, parce qu'il marque le plus haut degré de mysticisme et de la poésie des Persans, qui dès lors commencent à exercer une grande influence sur la littérature des Ottomans.

(1) Amurates autem per omnia imitans æquitatem Cyri Cambysis filii; Chalcond., 1.

(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

LIVRE VI.

BAJESID, FRATRICIDE, MONTE SUR LE TRONE. — PREMIER SIÉGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS. — PREMIÈRE INVASION TURQUE EN HONGRIE. — CONQUÊTE DES ÉTATS DE KARAMANIE, DE BURHANEDDIN ET DE KOETURUM. — CORRUPTION DES MOEURS ET DES JUGES. — FONDATIONS ET CONSTRUCTIONS. — BATAILLE DE NICOPOLIS ET MASSACRE DE DIX MILLE PRISONNIERS. — MOSQUÉE ET KADI A CONSTANTINOPLE. — NOUVELLES CONQUÊTES EN ASIE ET EN GRÈCE.

Le règne de Bajesid-Ildirim, c'est-à-dire la foudre, commence comme l'histoire du monde par un fratricide. A peine son père avait rendu le dernier soupir, Bajesid fit mettre à mort son unique frère Jakub, « en raison, dit l'historiographe de l'empire, de cette maxime du Koran : la sédition est pire que l'exécution. Il considérait aussi le mauvais exemple de conjuration et de révolte donné par son frère Sandschi, et la nécessité de prévenir l'envie de l'imiter. Enfin, à l'exemple de Dieu lui-même qui règne seul et sans rival, celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre, le chef des vrais croyants, devait, semblable à Dieu et délivré de tout rival, s'asseoir seul sur le trône. » La politique des sultans successeurs de Bajesid trouva ses motifs si puissants, que l'imitation de sa conduite fut regardée par eux comme un devoir, et que dans la suite Mohammed le Conquérant proclama publiquement comme loi de l'empire, que chaque nouveau sultan (1) devait immoler ses frères à son avénement. Les historiographes ottomans pour qui ce fratricide paraît une tache à la mémoire de leur héros, malgré leur accord à le regarder comme une nécessité politique, prétendent que l'exécution de Jakub eut lieu à l'insu d'Ildirim et d'après l'unanime décision des begs (2). Les historiens européens, qui se plaisent à exagérer les horreurs comme les ottomans à exagérer les éloges, portent jusqu'à sept le nombre de frères que Bajesid fit exécuter, bien qu'il n'en ait jamais eu que deux, et qu'il ne lui en restât plus qu'un seul lorsqu'il devint maître du pouvoir suprême.

(1) *Voy.* Constitution de l'empire ottoman, t. 1, p. 98.
(2) Seadeddin et Solakzade.

Après avoir envoyé en Asie les notifications nécessaires sur la victoire de Kossova et sur son élévation au trône, Bajesid s'occupa d'abord de mettre ordre aux affaires de Servie. Il ordonna à Jigit-Beg de faire des courses en Bosnie, et à Firus-Beg de pousser des partis du côté de Vidin ; il prit ensuite possession des mines d'argent de Karatova, et peupla Skopi de colons turcs. Après cela [1389], Étienne, fils de Lazare, étant venu lui prêter serment de fidélité, il conclut avec lui un traité par lequel le despote s'engageait à suivre Bajesid comme allié dans toutes ses guerres, à lui donner sa sœur en mariage, et à lui payer un tribut annuel sur ses mines d'argent (3). Ildirim humilia davantage les Paléologues qui se disputaient le trône byzantin. Andronicus et Jean, fils et petit-fils de Jean, l'empereur régnant, qui avait trouvé contre eux un allié dans Murad, comme auparavant il avait rencontré un appui dans Urchan contre Cantacuzène, avaient dû, sur l'injonction de Murad, à cause de leur conjuration avec Sandschi son fils, avoir les yeux brûlés puis être jetés en prison ; mais les ordres pour le supplice n'avaient pas été tellement bien exécutés que les deux princes fussent entièrement privés de la vue, et qu'ils n'eussent conservé quelque espoir de monter un jour sur le trône ; leur garde n'était pas si sévère qu'ils n'eussent pu trouver moyen de s'adresser à Bajesid, et de réaliser par lui leurs espérances.

(1) Ducas, t. 1, p. 6.

Bajesid saisit avidement l'occasion qui lui était offerte de semer de nouveaux troubles; il se réjouit comme le loup lorsque le vent soulève la poussière. Ainsi s'exprime Phranzes faisant allusion sans doute au loup qui se trouvait dans les anciennes armoiries turques. Le sultan vint donc à Constantinople au secours des princes avec six mille cavaliers et quatre mille fantassins; il arracha du palais des fontaines (1) l'empereur Jean et son fils Manuel, les enferma dans la tour d'Anemas, et les remit à la garde sévère d'Andronicus, qui monta sur le trône de son père (2). Pour prix d'un tel service, Andronicus paya chaque année à Bajesid plusieurs quintaux d'argent et d'or (3); toutefois, il n'écouta pas les conseils répétés du sultan d'immoler son père et son frère (4). L'empereur Jean et Manuel, par le secours des Génois, réussirent à échapper aux soldats bulgares qui gardaient la tour d'Anemas, et se réfugièrent auprès de Bajesid. Celui-ci qui avait souvent pressé Andronicus de les mettre à mort maintenant résolut de tirer parti de leur existence pour châtier la désobéissance de son protégé Andronicus. Réveillant le souvenir de l'ancienne amitié du vieil empereur avec son père Murad et son aïeul Urchan, Bajesid prêta l'oreille aux propositions de Jean, qui lui offrait d'être son vassal. Celui-ci promit de payer pour la captivité du fils le tribut que le fils avait payé jusqu'alors pour celle du père, de se mettre chaque printemps au service du souverain des Ottomans avec douze mille hommes, cavaliers et fantassins, et de se regarder comme l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis. Cet accord fut des deux côtés scellé par un serment (5) [1390]. Bajesid envoya un messager à Constantinople pour s'informer des habitants lequel des deux fils de l'empereur, Andronicus ou Manuel, ils étaient disposés à reconnaître comme son successeur au trône. Le rapport ayant été favorable à Manuel, Bajesid lui prêta le secours promis, et une armée turque le replaça sur le trône, comme elle l'en avait arraché deux ans auparavant. Mais Andronicus ne retourna pas en prison; il conserva ce qui restait encore de l'empire byzantin hors des murs de la capitale, savoir : Selymbria, Heraklea, Rhaidestos, Danias et Panidos sur la Propontide, ainsi que Thessalonique (1). Manuel fut couronné comme successeur et co-régent de l'empereur Jean, qui parut deux ans encore assis sur le trône, où la pitié des princes ottomans Urchan, Murad et Bajesid, le maintint pendant la durée d'un demi-siècle.

(1) Phranzès, l. I, p. 13.
(2) *Ibid.*, Chalcond, l. c.
(3) *Ibid.*, édit. d'Alter, p. 13.
(4) *Ibid.*
(5) Ducas, XII, p. 23.

Bajesid, ayant conclu la paix de Servie, avant de partir pour l'Asie, jeta à Andrinople les fondements d'une mosquée (2), dans cette partie de la ville que l'on nomme encore aujourd'hui le quartier d'Ildirimchan. Cette mosquée dont la coupole repose sur quatre arceaux, et qui pour cela est appelée mosquée de la coupole, avec un imaret y attenant, ne fut achevée que dans l'espace de quatorze ans (3). Saridsche-Pascha, appelé souvent général des Asabes, bâtit une autre mosquée dans cette résidence. Comme commandant de la flotte, il captura à l'entrée des Dardanelles un vaisseau franc, sur lequel se trouvait une princesse destinée à l'empereur de Byzance. La belle fiancée impériale dont le nom est resté inconnu, entra dans le harem de Bajesid (4), qui, déjà se trouvant marié avec la fille du seigneur de Kermian, avec la princesse de Byzance, et celle de Servie, comptait maintenant quatre princesses pour ses femmes légitimes. Afin de subvenir aux frais nécessaires à l'achèvement de la mosquée qu'il venait de fonder, il entreprit une expédition en Asie, et résolut de conquérir Alaschehr (5) (Philadelphia); cette ville, située entre les pays soumis aux Ottomans et ceux du prince d'Aidin dont elle était l'alliée, était la seule possession que les Grecs eussent conservée dans toute l'Asie. Pour faire cette conquête le sultan réclama les troupes de ses nouveaux alliés de Servie de Byzance [1391]. Le commandant grec d'Alaschehr répondit à la sommation de Manuel de recevoir un juge

(1) Phranzès, l. XIII, édit. d'Alter, p. 13, et Chalcondylas, l. II, p. 19.
(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.
(3) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 9.
(4) Aali, fol. 19.
(5) Neschri, fol. 95, Alaschehr, c'est-à-dire la ville bigarrée, et non pas Allahschehr, ville de Dieu, comme elle est nommée par erreur dans la plupart des descriptions de voyages, et même dans Leake.

et un préfet turcs, qu'il n'était pas disposé à livrer la ville à un barbare. Ildirim, transporté de terreur, fit investir la place par les troupes grecques placées sous les ordres de Jean et de Manuel en personne, qui reçurent pour les services rendus dans ce siége une récompense d'Ildirim, à qui le fidèle vassal avait refusé de livrer la ville; et, ce qui paraîtra plus incroyable, c'est que les deux empereurs montèrent les premiers à l'assaut de leur propre ville pour la mettre au pouvoir des barbares(1). Philadelphie est restée plus fameuse dans l'histoire par cette étrange manière de passer aux mains des musulmans, que par la conquête précédente qu'en avaient faite les Seldschuks, les Byzantins (2), les croisés et les Karamaniens(3), à qui les Catalans, sous la conduite de Roger, avaient tenté de l'enlever. Anciennement elle s'appelait Kallatebos; Hérodote en parle à propos de la marche de Xerxès, à cause de ses gâteaux de miel (4); aujourd'hui même l'Halwa, c'est-à-dire le gâteau du miel d'Alaschehr, ainsi que celui de Konia, sont renommés dans toute l'Asie Mineure. Bajesid y bâtit une mosquée, une école et des bains, et affecta les revenus de la ville à l'érection et à l'entretien de la mosquée qu'il avait commencée à Andrinople. Le prince d'Aidin, dont la protection avait soutenu jusqu'alors Alaschehr, l'unique ville grecque d'Asie, vint prêter serment au vainqueur; non-seulement il se désista du droit souverain de frapper monnaie et de faire dire la prière publique dans tout son territoire, mais il céda encore Éphèse, jusqu'alors sa capitale, et transporta le siége de son pouvoir à Tire, aujourd'hui renommée par ses tapis et ses étoffes de coton. Avec la principauté d'Aidin, celles de Ssaru-Chan et de Mentesche furent incorporées à l'empire ottoman, et les princes de ces pays cherchèrent et trouvèrent un refuge contre la puissance de Bajesid-Ildirim (la foudre), auprès de Kœturum-Bajesid, c'est-à-dire Bajesid le Perclus, seigneur de Kastemuni et de Sinope(1). Ildirim fit de ses nouvelles conquêtes un sandschak qu'il donna à son fils Ertoghrul. Ainsi des dix principautés formées des débris de l'empire seldschukide, déjà sept (2) étaient venues s'engloutir dans le gouffre toujours béant de la puissance ottomane; au nord et au sud de l'Asie Mineure, les deux princes seuls de Kastemuni et de Karamanie bravaient encore sa puissance (3). Depuis la paix renouvelée par Urchan, des relations d'amitié s'étaient formées avec le dernier (4); mais le vassal de Hamid éleva des plaintes contre lui (5). Bajesid, après avoir entièrement soumis Kermian et Tekke, et placé Firus-Beg à la tête de ce nouveau sandschak, se tourna contre la Karamanie, dont le prince Alaeddin se réfugia dans les rochers de la Cilicie Pétrée (6). Bajesid investit Konia, qu'avait assiégée son père Murad; il eut les mêmes égards pour les habitants de la contrée; il usa de la même discipline rigoureuse qui avait autrefois excité des mécontentements dans les troupes auxiliaires de Servie. Les citoyens de la ville eux-mêmes furent ainsi encouragés à transporter du blé dans le camp ottoman; et, quand ils en avaient reçu le prix, ils étaient reconduits en sûreté par des tschauschs (7). Séduites par de tels procédés, les villes karamaniennes d'Akschehr, de Nikde (8), d'Akserai (9), ouvrirent elles-mêmes leurs portes, et le commandement en fut donné au beglerberg Timurtasch (10). Le prince de Karamanie, pour ne pas perdre tous ses États, en sacrifia une partie [1390], et la paix fut conclue à la condition qu'à l'avenir le fleuve Tschehars-chenbe servirait de limite entre les Ottomans et les Karamaniens.

---

(1) Chalcond., l. I, p. 20.

(2) Nicétas Choniates, et, d'après lui, Déguignes, Histoire généal., l. III, p. 35, place la prise de Philadelphie en 1120.

(3) Pachymères, l. V, c. 21, p. 293, et c. 23, p. 295. La dernière prise de cette ville par Bajesid se trouve dans Chalcondylas, l. I, p. 20, et Ducas, l. IV, p. 7.

(4) Hérod., l. VII, p. 31; Mannert, l. VI, c. 3, p. 305.

(1) Idris, Neschri.

(2) Karasi, Kermian, Hamid, Mentesche, Tekke, Aidin et Ssaru-Chan.

(3) La conquête de Mentesche et d'Aidin est rapportée par Seadeddin, Idris, Neschri, l. c., Aali, Ssolaksade, fol. 20; Chalcondylas et Ducas, p. 7. Ce dernier nomme le prince d'Aidin Isa, celui de Ssaru-Chan Chirs, et celui de Karasi Élias.

(4) Notices et extraits de la Bibliothèque du roi, l. IV, p. 671.

(5) Neschri, fol. 96; Seadeddin, dans Bratutti, p. 192.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, p. 163.

(8) Dschihannuma, p. 615, et Ewlia.

(9) Akseraï, l'ancienne Archelaïs. Mannert, l. IV, 2, p. 266.

(10) Seadeddin, dans Bratutti, p. 164.

Après avoir rétabli la tranquillité et l'ordre en Asie, Bajesid-Chan se tourna vers l'Europe avec toutes ses forces. Il commença par fortifier la clef de ses États européens, Gallipoli, détruite jadis par les Catalans et les Ottomans eux-mêmes; il y construisit un port sûr pour les galères, et une énorme tour pour arrêter les attaques des ennemis (1). Son regard se tourna en même temps vers l'Archipel, vers Byzance, la Bosnie, la Hongrie et la Valachie; il réclama de l'empereur byzantin le tribut et les secours convenus, et le successeur et co-régent Manuel parut à la tête de cent hommes, comme allié et vassal, dans le camp turc (2). Le sultan défendit l'exportation des blés de l'Asie dans les îles de Lesbos, Lemnos, Rhodes et Chios; il envoya contre cette dernière soixante longs vaisseaux, et réduisit en cendres la ville et les villages qui, dans les quatre-vingt-quatre ans écoulés depuis la première dévastation turque (3), étaient sortis de leurs ruines. L'Eubée et une partie de l'Attique furent aussi ravagées. L'empereur Jean, qui, sous les ordres de Bajesid, était monté le premier avec son fils à l'assaut de la ville grecque de Philadelphie, songea alors, mais trop tard, à défendre sa capitale par de nouvelles fortifications. Comme il manquait de pierres de construction, il démolit trois des plus belles églises fondées par ses devanciers: celle des Quarante-Martyrs, construite par l'empereur Marcian; celle de Tous les Saints, par Léon le Grand, et celle de Saint Moccius, par Constantin le Grand. Avec les blocs de marbre qu'il tira de ces temples, il éleva, à la porte Dorée, deux grandes tours carrées (4), les plus grandes et les plus belles des Sept-Tours, si fameuses. Bajesid arrivait dans ce moment à Brusa, de retour de l'expédition d'Asie, et il songeait à passer en Europe, lorsque, de Brusa, où Manuel servait à sa porte, il envoya l'ordre à l'empereur de raser son nouvel ouvrage, s'il ne voulait voir revenir son fils les yeux crevés. Le vieux empereur obéit; tremblant pour la vie de son fils, et accablé de terreur et de chagrin, il détruisit ce qu'il avait fait [1391]. Cette nouvelle arriva à l'héritier du trône à Brusa, en même temps que celle de la mort de son père; il s'enfuit aussitôt à Constantinople. Bajesid, irrité contre les siens à qui était confiée la garde de Paléologue, et contre Manuel lui-même, lui envoya un messager pour lui dire qu'à l'avenir un kadi réglerait à Constantinople les affaires des vrais croyants; qu'il n'était pas juste que les musulmans, attirés à Constantinople par le commerce ou pour d'autres motifs, fussent obligés de comparaître devant les tribunaux des giaurs; que s'il refusait, les abords de la ville seraient fermés dans toute la contrée environnante déjà soumise à la puissance ottomane. Le messager fut suivi de l'armée, qui passa de la Bythinie en Thrace, ravageant tous les villages depuis Panidos jusqu'aux murs de la ville, et emmenant les habitants en esclavage.

Dès ce moment commença le premier siége ou plutôt le premier blocus de Constantinople par les Turcs. Il dura sept automnes; un corps de troupes se tint toujours en observation. Le reste de l'armée turque envahit la Bulgarie, la Valachie, la Bosnie et la Hongrie. Mirtsche, prince de Valachie, se reconnut vassal et tributaire du vainqueur; et c'est depuis cette année que la Valachie est inscrite comme tributaire sur les registres de la Porte (1) [1391]. Ce fut aussi cette année que Tokatmisch, chan de la grande Tatarie, fut entièrement défait par Timur-Chan et vit son empire abattu; l'émigration des Tatares du Kiptschak vers les deux rives du Danube, c'est-à-dire en Bessarabie et dans la Tatarie-Dobruze, eut aussi lieu dans ce temps (2). Une partie de l'armée turque inonda la Bosnie jusqu'à Naglazinze; mais, à la prière de Dabischia, successeur de Thwarko, Goyko-Manarvitius, avec des troupes hongroises, vint poser une barrière, un terme aux courses de l'armée turque (3). Une partie de cette armée musulmane tomba sur le pays de Sirmium, et se battit à Nagy-

(1) Ducas, c. IV, p. 7.
(2) *Ibid.*, c. XIII, p. 24.
(3) En 1307. *Voy.* plus haut, p. 69.
(4) Ducas, c. XIII, p. 25; Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 86, l'an de l'hégire 52 [672].

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, fol., t. III, p. 438, d'après le Rausatul-Ebrar, en 937 [1390].
(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an 793.
(3) Dipl. Dabischiæ de 1391, dans Kerch, p. 247; dans Engel, Hist. de Servie, p. 349.

Olosz ou Francovilla contre les Hongrois, commandés par Jean de Maroth (1); une autre division conquit Galamboz et tout le pays de Machov, jusqu'à ce que Pierre de Pereny la contraignit à la retraite et reprit le château de Galamboz, situé sur une haute montagne, près de la rive du Danube appartenant à la Servie (2). Telle fut la première invasion des Turcs en Hongrie, après un message infructueux que le roi Sigismond avait envoyé à Bajesid-Chan; et ce fut seulement quatre siècles après que les frontières de la Hongrie et de la Turquie furent définitivement fixées par la paix de Sistov [1392]. L'année suivante, Sigismond marcha dans la Bulgarie contre les Turcs alliés à Myrtsche, les battit, et s'empara, après un siége pénible, du Petit-Nicopolis, forteresse située sur le Danube. La supériorité numérique des Turcs le força de se retirer, et Blaise-Cserei garantit le roi du sabre d'un sipahi, comme dans sa fuite il lui procura les aliments nécessaires (3). Ce fut pendant cette retraite que le roi Sigismond, se trouvant dans le comitat d'Hunyade, s'éprit d'amour pour la belle Élisabeth Morsinay (4): le fruit de cette liaison passagère fut Hunyade le Grand, qui développa si brillamment le germe de valeur qu'il avait reçu de son père, se distingua comme un heureux aventurier, par son ardeur guerrière contre les Turcs, par ses actions chevaleresques et ses nombreuses victoires.

Pendant que Bajesid était occupé de tous les côtés en Europe, le prince de Karamanie s'agitait encore en Asie. Par une attaque imprévue, il pénétra jusqu'à Angora et Brusa, et fit même prisonnier le beglerbeg Timurtasch; Bajesid en personne marcha contre lui. L'ambassade de Karamanie qui vint à Brusa implorer la paix et le pardon du prince, fut renvoyée avec cette réponse: que le glaive seul devait décider entre eux; ce fut en effet le glaive qui décida en faveur des Ottomans dans la grande plaine d'Aktschai, au pays de Kermian. Alaeddin, prince de Karamanie, fut pris avec ses deux fils, Ali et Mohammed, et confié à la garde de son ennemi personnel, Timurtasch. Celui-ci avait été mis en liberté et renvoyé avec de riches présents avant qu'on en vînt aux mains, et dès la première nouvelle de la marche de Bajesid; mais il n'était pas pour cela réconcilié avec Alaeddin: il ne vit pas plutôt ce prince entre ses mains, qu'il le fit pendre sans l'ordre et même contre la volonté de Bajesid. Le sultan irrité, du moins en apparence, écouta cependant les excuses du beglerbeg, fondées sur des motifs politiques; il le remit aussitôt en faveur, alléguant que la perte d'un prince était moins importante que celle d'une province; maxime qui, dans la suite, légitima plus d'une fois la mort des princes vaincus, exécutés par l'ordre des sultans. Bientôt furent conquises les villes de Konia, Akschehr, Akserai et Larenda, et toute la Karamanie fut incorporée aux États ottomans.

Ayant soumis à son empire le sud de l'Asie Mineure, Bajesid poussa son armée dévastatrice vers l'est et le nord, afin de traverser ces pays en conquérant, comme il avait fait pour ceux du sud et de l'ouest. A l'orient, dans le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement de Siwas, entre cette ville (l'ancienne Sebaste) et Kaiszarije (Césarée), régnait alors Ahmed Kasi-Burhaneddin, c'est-à-dire le juge-preuve de la foi. Ce prince, distingué par son savoir autant que par ses talents politiques, avait établi sa domination sur les restes de plusieurs tribus tatares, autrefois soumises aux Dschengisides; il était en même temps brouillé avec Bajesid et Kara-Juluk. Bajesid, content d'avoir trouvé dans la dynastie du Mouton-Blanc un prince dont le bras s'employât contre les ennemis des Ottomans, voulait d'abord laisser au fils de Burhaneddin, Seinol-Aabidin, les terres de son père; mais comme les principaux du pays trouvèrent plus prudent d'envoyer le jeune prince auprès de Naszireddin-Beg, de la dynastie de Sulkadr, prince voisin et son parent, et invitèrent Bajesid à prendre possession du pays, celui-ci accepta volontiers l'invitation, et, en conséquence, il s'empara des villes de Siwas, Tokat et Kaiszarije [1392].

Au nord-ouest de cette partie de l'ancienne Cappadoce, s'étend aujourd'hui le gouvernement de Kastemuni, qui comprend l'ancienne

(1) Dipl. Dabischiæ de 1394, et dans l'Hist. de Hongrie, p. II, p. 187.

(2) Engel, Hist. de Servie, d'après les documents de Katona, p. 319.

(3) *Ibid.*, Hist. de Hongrie, p. II, p. 863.

(4) *Ibid.*, et Hist. de Valachie.

Paphlagonie presque tout entière. Quelque temps après la chute de l'empire des Seldschuks, le dernier rejeton de cette famille exerça dans ces lieux une infâme piraterie ; de son temps, ou immédiatement après lui, les fils d'Isfendiar avaient régné sur ces contrées : l'un d'entre eux, Kœturum-Bajesid (le perclus), occupait alors le pouvoir, mais il ne put s'y maintenir contre Bajesid-Ildirim (la foudre). Les principales villes du pays de Kastemuni, Ssamszun, Dschanik et Osmandschik, avec les riches mines de cuivre, tombèrent entre les mains du conquérant. Kœturum-Bajesid se réfugia à Sinope, extrême forteresse de ses États et port de mer ; de là il négocia avec le vainqueur. Bajesid lui laissa la ville de Sinope et son territoire; il exigea qu'on lui livrât les fils des princes de Mentesche et d'Aidin, mais ceux ci se réfugièrent auprès de Timur, et furent bientôt suivis par Isfendiar lui-même. Kastemuni fut donnée comme gouvernement au prince Suleiman : ce pays est le plus abondant en mines de tout l'empire ottoman; ses richesses naturelles et son industrie l'avaient placé dans l'état le plus prospère. Kastemuni, la capitale, renferme plusieurs mosquées remarquables ; on y convertissait autrefois en vaisselle de cuivre une partie des riches produits des mines voisines (1), mais aujourd'hui elle ne possède plus de manufactures, bien qu'habitée par douze mille Turcs, trois cents Grecs, et cinquante familles arméniennes (2). La ville est située dans une vallée profonde, au milieu de laquelle se dresse un rocher escarpé couronné d'un ancien château, autrefois forteresse appartenant aux Comnènes (3) et, plus tard aux Turkmans; elle renferme le tombeau d'un saint, et a donné naissance à plusieurs poëtes et à la fameuse Seineb. Dschanik, l'ancienne résidence des tzanes, dont le nom se reconnaît encore aujourd'hui dans celui du pays, est fameuse par l'âpreté de ses montagnes et la rudesse des Turkmans qui y habitent dispersés (4). Ssamszun, l'ancienne Amisus, peuplée d'abord par les Milésiens, lorsqu'ils possédaient la Cappadoce, ensuite par des colonies athéniennes ; plus tard gouvernée par des rois, embellie par plusieurs d'entre eux, surtout par Eupator et Mithridates ; enlevée à Pharnace par Lucullus, après un siége opiniâtre ; déclarée libre par Jules César ; de nouveau soumise à des rois par Antoine ; maltraitée par le tyran Strabo ; rendue à la liberté par l'empereur Auguste, après la victoire d'Actium, et de plus érigée en capitale de toutes les villes du Pont (1); plus tard, une des principales villes de l'empire des Comnenes; enfin, passant des mains de Bajesid le Perclus à celles de Bajesid la Foudre, n'est plus aujourd'hui peuplée que de deux mille habitans, et entourée de murs à demi ruinés (2). Les marins turcs estiment surtout surtout sa poix, son goudron, ses cordes et ses câbles. A l'orient de Ssamszun s'étend la plaine de Phanaræa (3), arrosée par l'Iris, et plus loin celle de Themiskyra, qui, traversée par le Thermodon, était le pays des Amazones. Sur les bords de l'Iris (aujourd'hui Tscheharschenbessuji, c'est-à-dire eau du mercredi, se trouve Amasia, dont le nom (chose merveilleuse!) s'est conservé intact jusqu'à nos jours, en passant à travers tant de siècles, et par la bouche de tant de peuples barbares. Enlevée aux Grecs par les Danischmendes, à ceux-ci par les Seldschuks, aux Seldschuks par les Isfendiars, aux Isfendiars par les Ottomans, elle est surtout remarquable par les ruines de l'ancien château royal, les tombeaux des rois qui y sont creusés dans le roc (4), par les anciens aqueducs et le palais d'Isfendiar. Tant d'avantages l'ont fait généralement appeler la Bagdad de Rum (5).

Bientôt après la conquète faite par Ildirim, Amasia brava pendant sept mois, derrière ses fortifications, toute la puissance de Timur, qui fut obligé de lever le siége. Plus tard, pendant les révoltes de Karajasidschi et de Karasaid, ce fut le refuge assuré de tous les biens meubles de la contrée. Parmi plusieurs mosquées, on distingue surtout celle de Bajesid, non pas de Bajesid Ier, la

(1) Dschihannuma, p. 648.
(2) Mackinneir, p. 282.
(3) *Ibid.*
(4) Strabo, l. XII ; Mannert, l. III, c. 2, p. 448.

(1) Mannert, *ibid.*
(2) Mackinneir, p. 304.
(3) Phanaræa se trouve sur la carte du Dschihannuma sous le nom de Fanaris.
(4) Morier's first journey, p. 348-352.
(5) Dschihannuma, p. 626.

Foudre, mais de Bajasid II, le Pieux : elle a cent pieds carrés : on y remarque les sculptures élégantes de la chaire et de l'autel, et sa coupole. Le même prince construisit aussi le tombeau du scheich Pir-Elias, lieu fameux de pèlerinage. Pir-Elias, contemporain de Bajesid la Foudre et connu de Timur, se retira à Amasia; il est enseveli dans le site ravissant de Suwadije, à côté du couvent des Chalweti, fondé par Bajesid II. Non loin de là est un autre lieu de pèlerinage fréquenté par les musulmans : c'est le tombeau du gendre et successeur d'Elias, du scheich Hosameddin, qui, recevant la visite des trois fils de Murad I[er], permit à deux d'entre eux de lui baiser la main ; mais il se jeta aux pieds du troisième, Mohammed, qui fut ensuite sultan, et le conjura en présence de ses frères de veiller aux intérêts de l'islam. Les musulmans pieux s'arrêtent devant ces deux tombeaux ; mais l'ami de la poésie est attiré par celui du poète Mumin, vesir du prince Ahmed, gouverneur de Bagdad, et surtout par celui de Mihri, la sapho des Ottomans, qui consacra à l'amour ses poëmes et sa vie passionnée. Les beautés turkmanes d'Amasia trouvent de puissants aliments à leur imagination ardente, à leur passion pour les aventures extraordinaires, dans le roman de Ferhad et Schirin, dont les scènes se sont, dit-on, passées dans cette ville. D'après la tradition turque, l'ancien aqueduc serait le canal creusé dans le roc par Ferhad pour recevoir le lait des bergeries de Schirin, et la promenade de Kanli-Binar (fontaine sanglante) serait le lieu où Ferhad apprit d'une vieille femme la fausse nouvelle de la mort de Schirin, et se précipita sur sa hache pour se tuer (1). Cette nouvelle tradition suffit aux Amasiennes, et a remplacé celle de leurs anciennes voisines, les Amazones, qu'elles ont entièrement oubliée. Amisus et Amasia forment un triangle avec Osmandschik, une des principales villes du pays de Kastemuni, nouvellement conquise et confiée au gouvernement du prince Suleiman. Elle occupe une situation pittoresque sur le Kisilirmak (l'Halys), dans une plaine fertile en vin et en blé (2). Près du grand pont jeté sur le fleuve et supporté par dix-neuf arches, l'un des plus beaux de l'empire ottoman, construit par le sultan Bajesid II, on voit le tombeau du saint Burhandede (1). Mais dans la ville même d'Osmandschik se trouve le mausolée bien plus célèbre du saint Kujunbaba, c'est-à-dire Père-Mouton, compagnon du scheich des janitschares Hadschi-Begtasch. Il reçut ce surnom parce qu'il ne parlait point, et se bornait cinq fois par jour, aux heures de la prière, à faire entendre un bruit semblable au bêlement d'un mouton. Le sultan Bajesid II, surnommé lui-même le Pieux ou le Saint, construisit au saint Père-Mouton, qui lui était apparu en songe, un magnifique tombeau et un cloître avec des étables, des cuisines, et de nombreux appartements pour recevoir et entretenir gratuitement les voyageurs; c'est un des plus beaux et des plus riches couvents de l'empire.

(1) Dschihannuma, p. 626, et Ewlia, l. II, fol. 314.
(2) Morier's first journey, p. 352.

Bajesid, emporté sur les ailes de la victoire et enivré par ses conquêtes, commença à négliger son royaume et ses propres devoirs. Le premier des princes ottomans, il transgressa la loi de l'islam qui défend l'usage du vin, et il se montra indulgent pour le luxe et les débauches monstrueuses de son vesir Ali-Pascha. C'était la princesse servienne, son épouse, qui lui avait inspiré sa passion pour les orgies. Pour satisfaire ses honteux plaisirs, le vesir ne fit plus seulement servir les nombreux enfants chrétiens à recruter le corps des janitschares (adschemoghlan), mais ceux d'entre eux qui se distinguaient le plus par leur beauté et leur esprit étaient employés comme pages (Itschoghlan) au service intérieur de la cour. En quittant ces infâmes fonctions, ils entraient en possession d'un fief, où ils étaient promus aux premiers emplois militaires et civils. Ainsi les habitudes contre nature de la corruption orientale, dont les Perses et les Grecs se sont jadis mutuellement reproché l'origine (2), se glissèrent dans l'empire ottoman, et se propagèrent, non-seulement par l'exemple des sultans et des vesirs, mais encore par ceux des jurisconsultes. Bientôt ce vice devint dominant à la cour, à l'armée et parmi le peuple ; il fut le moyen le plus sûr de parvenir aux hon-

(1) Ewlia, l. II, fol. 320.
(2) Hérodote, l. I, p. 135. Plutarque, dans son Traité sur les calomnies d'Hérodote, contredit cette accusation. Ammien témoigne dans le sens d'Hérodote, l. XXIV, et Q. Curtius, X, 1, 21, dans le sens contraire.

neurs et aux richesses, et même souvent ce fut la véritable cause des guerres contre les chrétiens; car le butin promettait de remplir les rangs éclaircis des recrues et des pages, et de donner un nouvel accroissement au pouvoir et aux plaisirs. Quoique la loi de l'islam ne puisse être interprétée en faveur d'une pareille monstruosité, puisqu'elle la condamne comme un crime contre nature, cependant dès lors la corruption de l'empire turc a publiquement bravé cette loi. Si l'amour honteux pour les garçons tire son origine de la Perse ou plutôt de la Médie, comme on n'en peut douter d'après le témoignage d'Hérodote et d'autres historiens, si ce vice, joint au luxe des eunuques et aux robes flottantes des Mèdes, énerva aussi les Perses, les Turcs ont du moins le mérite d'avoir établi une distinction moins abrutissante. Ils détruisirent le lien qui dans l'origine, chez les Mèdes, unissait les favoris et les eunuques; et ces deux classes furent séparément organisées, l'une pour le service du harem, l'autre pour celui de l'État. Les Mèdes et les Perses privaient les plus beaux enfants de leur qualité d'homme, et les destinaient non-seulement à la garde du harem, mais à servir d'instrument à leurs plaisirs honteux; ils commettaient ainsi un double crime contre la liberté de la femme et la dignité de l'homme. Les anciens Grecs avaient ennobli ce crime dans la troupe thébaine des Amants et dans le corps macédonien des Immortels, dans le but d'attacher les jeunes gens aux idées plus hautes et plus pures de liberté et de patrie. Les Turcs imitèrent cette dernière institution en créant le corps des janitschares, qu'ils rabaissèrent au rang de pages; mais, à peu d'exceptions près, ces jeunes gens conservaient leur qualité d'homme, et la troupe des eunuques blancs fut le plus souvent entièrement composée d'esclaves géorgiens et circassiens, mais non d'Européens. Les jeunes garçons grecs, serviens, bulgares et hongrois, n'étaient pas traités comme les eunuques, mais seulement circoncis comme les musulmans, exercés au maniement des armes, et, après qu'ils avaient servi aux passions de leurs seigneurs et maîtres, la faveur ou l'habileté leur ouvrait le chemin aux premières places de l'État et de l'armée; c'est de pareilles écoles que sont sortis les plus grands hommes de l'empire ottoman. Aussi longtemps que dura la levée annuelle des enfants chrétiens, et que les excursions des Ottomans produisirent chaque année un revenu d'esclaves, leurs hommes d'État et leurs généraux les plus célèbres furent le plus souvent des Grecs, Bosniens, Albanais de naissance, et rarement des Turcs. Ainsi le despotisme turc renouvelait ses forces dans le sang de la chrétienté, et, par cette ingénieuse institution, la Grèce était forcée à déchirer son propre sein par les mains de ses enfants. Ce n'est que dans les derniers temps que les rôles ont été changés, et seulement dans les derniers troubles de la Servie; les vieux Turcs ont pu se consoler de leur défaite en pensant qu'ils tombaient sous les coups de leurs propres fils, puisque les mères de leurs vainqueurs avaient servi comme esclaves aux plaisirs des vaincus.

La corruption des mœurs que Bajesid et Ali-Pascha, modèles d'intempérance et de débauche, répandirent l'un par ses orgies, l'autre par ses amours infâmes, s'étendit partout, non-seulement dans l'armée, dont la discipline était sévère et souvent cruelle, mais parmi les jurisconsultes et surtout dans le corps des juges. Bajesid, si indulgent pour lui-même, entrait dans une affreuse colère à chaque faute des pages et à chaque nouvelle prévarication des magistrats. Un page accusé par une vieille femme de lui avoir bu son lait fut éventré; quatre-vingts juges contre lesquels s'élevaient des plaintes pour sentences iniques et corruption, furent enfermés dans une maison à Begschehri, et condamnés par le sultan à être brûlés. Déjà l'ordre était donné, lorsque le vesir, qui n'osait lui-même faire aucune représentation, gagna le bouffon de Bajesid, Arabe de naissance, en lui promettant mille ducats s'il parvenait à changer la résolution de son maître. Le bouffon parut devant Bajesid, le priant de vouloir bien l'envoyer en ambassade à Constantinople. — Pourquoi? dit le sultan. — Afin de demander à l'empereur des moines pour nous juger. — Comment cela? — Puisque nous brûlons nos juges qui n'ont point fait d'études, il faut les remplacer par des moines grecs qui ont beaucoup lu, afin de travailler par leur moyen à la propagation de l'Evangile. La satire produisit son effet. Le vesir fut appelé et interrogé sur les causes qui rendaient les juges si accessibles à la corruption, malgré leur science profonde. Le vesir

donna pour principale raison l'incertitude qui avait jusqu'alors existé dans leurs émoluments, et proposa de leur accorder à l'avenir un traitement fixe, au moyen de taxes et d'autres droits éventuels. Ainsi ils obtinrent comme droits de justice deux pour cent sur les sommes en litige, et deux aspres pour la rédaction d'un acte judiciaire (1). Ali-Pascha, à qui l'administration de la justice fut redevable de cette amélioration essentielle, en introduisit une autre dans les monnaies, en en faisant frapper de nouvelles et en retirant les anciennes de la circulation (2).

Bajesid, non content d'avoir inspiré aux juges une terreur salutaire, pensa aussi à effacer par une meilleure conduite le souvenir des mauvais exemples qu'il avait donnés au peuple. Exhorté au repentir et à la pénitence par le grand scheich Buchara (ainsi appelé du nom de sa patrie, mais généralement connu sous le nom d'Emir-Sultan), il se montra disposé à suivre ses conseils, et construisit, pour l'expiation de ses fautes, deux mosquées à Brusa. L'une s'élève hors de la ville, dans un site solitaire et pittoresque, prés du torrent d'Aktschaghlan (à l'écume blanche) (3); la seconde, dans le quartier de la ville nommé encore aujourd'hui Emir-Sultan, fut bâtie pour le scheich, qui sut s'attirer non-seulement la bienveillance de Bajesid, mais encore l'amour d'une de ses sœurs qu'il épousa (4). Cette mosquée a été plus d'une fois réduite en cendres dans les nombreux incendies de Brusa; mais la première, garantie par la solitude où elle est située des dévastations du fer et du feu, s'offre encore aujourd'hui dans son état primitif, monument intact et précieux de l'architecture sarrasine vers la fin du XIVe siècle. Pendant que l'on construisait la mosquée d'Emir-Sultan, un des plus grands mystiques de l'Orient, le scheich Seid-Ali-Hamadani, arriva pour rendre visite au scheich Buchara; Bajesid lui donna comme présent de bien-venue le triple du salaire des ouvriers employés à la mosquée. Le scheich Buchara-Emir-Sultan portait dans l'empire spirituel le même titre que son beau-frère dans l'empire temporel: le chalife d'Egypte, qui, s'il n'était pas l'ombre de Dieu, était au moins l'ombre du chalifat sur la terre, avait accordé à Bajesid, sur sa demande, le titre de sultan (1). Buchara possédait donc le droit de ceindre le glaive à l'émir-sultan Bajesid-Ildirim chaque fois qu'il entrait en campagne (2); cette cérémonie remplaça dans la suite celle du couronnement (3). Non-seulement Bajesid orna Brusa de mosquées, mais il la mit à l'abri d'une attaque imprévue en l'entourant de murs (4); et tout en élevant les mosquées et les murs de Brusa, il fit construire un fort sur la rive asiatique du Bosphore: c'est le château d'Anatolie, qui porte à juste titre le nom de Güseldschehiszar (5), c'est-à-dire le joli château. Ce fut à l'embouchure du Gœkzu (l'eau céleste), l'Arétas (6), qui arrose la plus délicieuse vallée de la contrée, à l'endroit le plus resserré du Bosphore, que le nouveau fort fut élevé pour presser plus étroitement la ville de Constantinople. L'entreprise du sultan contre Thessalonique eut un succès bien plus prompt que ses plans contre la capitale, dont les limites étaient celles de l'empire byzantin. Après une victoire remportée sur la flotte alliée des croisés chrétiens qui étaient accourus au secours de la citadelle, Thessalonique tomba pour la seconde fois entre les mains des Turcs. Déjà Chaireddin-Pascha s'en était emparé à la fin du règne de Murad Ier, mais il l'avait rendue au prince repentant Manuel. Cette fois les Turcs ne la gardèrent pas non plus; ce ne fut que plus tard qu'ils la conquirent définitivement sur les Vénitiens, après de sanglants combats.

Détournons maintenant nos regards des frontières méridionales de l'empire ottoman en Europe, pour les porter au nord, vers la Bulgarie,

(1) Neschri, fol. 112; Ssolaksade, fol. 13 et 22; Dschihannuma, p. 685; Lutfi, p. 27; dans les Tables chronologiques et dans le Rausat-ul-Ebrar, an 795.

(2) Muhijeddin, dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, 139, fol. 22.

(3) Vues dans un Voyage à Brusa, p. 51.

(4) Seadeddin, fol. 144, d'après le Schakaikun-naamanijet, c'est-à-dire la parcelle d'anémones de Taschkœprisade.

(1) L'essai sur ce sujet se trouve dans Ibn-Schohneh. *Voy.* Histoire généal. des Huns, l. XXII, t. IV, p. 336. L'écrit est de l'an 797 [1394].

(2) Seadeddin, fol. 145.

(3) *Voy.* Constitut. et administ. de l'empire ottoman.

(4) Muhijeddin, dans le manuscrit de la biblioth. de la cour impér., n° 39, fol. 38.

(5) Ssolaksade, fol. 18; Idris, Dschihannuma, p. 685; Seadeddin, dans Bratutti, p. 109.

(6) Constantinople et le Bosphore, p. II, p. 621.

la Hongrie et la Valachie. La Bulgarie, en partie avant, en partie après la bataille de Kossova, avait été soumise à des gouverneurs turcs. Sistow et Vidin, Nicopolis et Silistria, les plus fortes places de ce pays sur le Danube, résistèrent encore quelque temps. Le kral Sisman, enfermé dans Nicopolis, avait pu facilement braver plus longtemps le pouvoir des Turcs, encore inexpérimentés dans l'art de conduire un siége; mais lui et son fils parurent devant le général assiégeant, Ali-Pascha, avec un linceul autour du cou pour implorer la vie. Sisman fut envoyé captif à Philippopolis, où il fut bientôt tué, ou bien gardé jusqu'à sa mort naturelle. Son fils, aussi appelé Sisman, conserva la vie en embrassant l'islam, et reçut en récompense le gouvernement de Ssamszum (Amisus), nouvellement conquis en Asie. Vidin se rendit sur la promesse qu'on laisserait librement sortir sa garnison, mais les soldats furent taillés en pièces sur l'ordre de Ferif Beg. Silistria et Nicopolis furent prises à l'aide de ce même stratagème de marchands déguisés, que les Karamaniens employèrent avec autant de succès à la prise d'Ermenak et de Tripolis sur le Méandre. L'ambassade hongroise que le roi Sigismond envoya à Bajesid fut reçue par celui-ci dans une salle ornée d'armes et de trophées bulgares, et, pour toute réponse, le sultan montra aux envoyés les arcs et les flèches appendus aux murs comme ses titres à la possession de la Bulgarie [1394].

Sigismond chercha maintenant des alliés au loin comme autour de lui, afin de pouvoir tenir tête aux forces supérieures de Bajesid. Par son envoyé Nicolas de Kanischa, il demanda le secours du roi de France. Il conclut une nouvelle ligue avec Mirtsche, voivode de Valachie et vassal du royaume de Hongrie, qui depuis environ deux ans avait payé un tribut à la Porte; il conduisit ensuite son armée sur le Danube, et reprit après un siége opiniâtre le Petit-Nicopolis. Dans cette campagne, cinq à six cents cavaliers français combattaient déjà avec Sigismond, sous les ordres du connétable de France, le comte d'Eu (1). Comme ce secours ne suffisait pas, l'année suivante parut une armée de mille chevaliers français, avec autant d'écuyers, et six mille mercenaires. A leur tête marchaient le comte de Nevers, le vaillant fils du duc de Bourgogne, seigneur de Flandre et oncle de Charles VI; le sire de Bourbon, comte de la Marche, Henri et Philippe de Bar, tous trois cousins du roi; Philippe d'Artois; le comte d'Eu, prince du sang, connétable; Jean de Vienne, amiral; le maréchal Boucicault, qui, à son retour d'Orient, traversant la Hongrie, avait excité le courage du roi Sigismond à de nouvelles entreprises contre les Turcs (1); le sire de Coucy, un des meilleurs et des plus anciens généraux de la chrétienté; Guy de La Trémouille; les seigneurs de Roye, Saint-Paul, Monturel et Sampi. A cette fleur de la chevalerie française se réunirent à son passage en Allemagne Friedrich, comte de Hohenzollern, grand prieur de l'Allemagne, à la tête des chevaliers teutoniques, et le grand maître Philibert de Naillac, qui arriva de Rhodes dans le camp de Sigismond, suivi d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean (2). Outre les troupes auxiliaires françaises et celles des ordres de chevalerie, l'armée de Sigismond fut grossie par des chevaliers bavarois (3), sous la conduite de l'électeur palatin et du comte Mumpelgard, châtelain de Nuremberg, par des chevaliers styriens sous les ordres d'Hermann II, comte de Cilli (4), et des troupes valaques, commandées par Mirtsche, prince de Valachie (5) [1396]. Vers la Pentecôte, il y eut une réunion à Vienne d'où l'on envoya soixante-dix grands vaisseaux qui descendirent le Danube chargés de vin, de farine et d'avoine. L'armée hongroise signala par le pillage sa marche à travers la Servie (6); les troupes auxiliaires françaises traversèrent la Transylvanie et la Valachie. Le roi Sigismond passa le défilé de la Porte de fer, et occupa Vidin et Orsova: la première avec trois cents, la seconde avec deux cents hommes (7). Vidin s'était rendue volontairement; Orsova se défendit cinq jours, au

(1) Mémoires de madame de Lussan, III, p. 5; dans Engel, Hist. de Hongrie, II, p. 109.

(1) Histoire de Jean de Boucicault, à Paris, 1620.

(2) Vertot, Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l. VI (Amsterdam, 1732), t. II, p. 6.

(3) Schiltberger, Munich, 1813.

(4) Julius Cæsar, Hist. politique et religieuse du duché de Styrie, VI, p. 3.

(5) Engel, Hist. de Valachie, p. 159 et 160.

(6) *Ibid.*, Hist. des Bulgares, p. 468.

(7) Schiltberger, ouvr. cité.

bout desquels les habitants chrétiens chassèrent la garnison turque. Baco fut cernée, et la garnison, après s'être rendue, fut égorgée. L'armée alliée forte de soixante mille hommes se réunit à Nicopolis, qui fut assiégée pendant six jours par terre et par eau. Toghan-Beg se défendit avec opiniâtreté, certain qu'il ne tarderait pas à être secouru. Les alliés et surtout les Français, confiant dans leur supériorité, s'abandonnaient sans mesure au vin et à la débauche avec des courtisanes qu'ils avaient amenées avec eux. Ils ne parlaient de Bajesid qu'avec le plus grand mépris, et doutaient qu'il eût le courage de passer le Bosphore. Ils ne voulurent pas même croire aux courriers qui leur apportèrent la nouvelle que l'armée turque n'était éloignée que de six lieues: le maréchal Boucicault menaça les messagers de leur faire couper les oreilles pour avoir répandu une fausse alarme (1). Les chevaliers poussaient l'extravagance jusqu'à dire que si le ciel tombait ils le soutiendraient sur leurs lances (2). Fier de ses succès, Bajesid pouvait paraître moins présomptueux en faisant cette menace : « Bientôt je ferai manger l'avoine à mon cheval sur le maître-autel de Saint-Pierre à Rome (3). » Aussitôt que les premiers coureurs turcs, les Asabes, couvrirent la plaine, le courage impétueux du comte de Nevers lui fit demander le poste d'honneur à la première attaque par la cavalerie française ; le roi Sigismond, habitué à la guerre contre les Turcs et connaissant leur manière de combattre, lui représenta que des troupes légères suffisaient pour dissiper cette canaille mal armée, mais qu'il fallait réserver le noyau de l'armée chrétienne pour l'opposer au noyau de l'armée turque, les janitschares, les sipahis. Le sire de Coucy et l'amiral Jean de Vienne furent de l'avis du roi; mais le connétable et le maréchal de France, blessés dans leur orgueil de ce que Sigismond avait consulté l'amiral et le sire de Coucy avant de demander leur opinion, embrassèrent avec vivacité l'opinion contraire, et s'écrièrent que la cavalerie française ne céderait jamais le pas à l'infanterie hongroise, que le poste d'honneur appartenait de droit aux Français dans la bataille. A ces paroles, toute la jeunesse française répondit par des acclamations, et leur folle témérité se changea en sauvage barbarie lorsqu'ils égorgèrent dans le camp des prisonniers turcs qui s'étaient livrés sur parole (1).

Après ce sanglant prélude commença la bataille, dont l'issue fut si tragique [22 sept. 1396]. Les Asabes composant l'avant-garde turque, ne résistèrent pas à l'impétuosité de la cavalerie française ; les janitschares eux-mêmes furent enfoncés, et lorsque dix mille d'entre eux couvraient déjà le champ de bataille de leurs cadavres, le reste chercha un refuge derrière les sipahis ; alors les chevaliers français se précipitent avec une force invincible sur la cavalerie turque, dont cinq mille hommes sont tués. La victoire était aux Français s'ils avaient suivi l'avis du sire de Coucy et de l'amiral, qui conseillaient de faire halte, de remettre l'ordre dans les escadrons, et d'attendre l'infanterie hongroise (2). Mais dans l'emportement de leur imprudent courage et voyant les sipahis fuir devant eux, ils coururent et montèrent jusqu'au sommet d'une hauteur (3), où ils espéraient achever le reste de l'armée turque. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent l'élite des forces de Bajesid (4), leur présenter une forêt de quarante mille lances. Au premier étonnement succéda une terreur panique, et à la valeur la plus emportée le découragement le plus complet. Tout s'enfuit ou se dispersa, la cavalerie de Bajesid coupa la retraite. L'amiral Jean de Vienne avait déjà fait un mouvement en arrière, lorsque, fidèle à l'honneur, il s'écria aux douze chevaliers qui l'entouraient : « Dieu nous garde de sauver notre vie aux dépens de notre gloire, c'est ici qu'il faut se défendre ou mourir au champ d'honneur (5). » A ces mots, ils se précipitèrent ensemble sur les lances des ennemis, et moururent en chevaliers français. Le duc et vingt-quatre de ses compagnons furent pris :

(1) Vertot, p. 9, d'après l'histoire anonyme de Saint-Denis, l. XVI, c. 11.
(2) Bonfinius, p. 377.
(3) Daru, Histoire de Venise, II, p. 103.

(1) Vertot, d'après l'Histoire anonyme de Saint-Denys.
(2) *Ibid.*, l. VI, p. 12 et 13.
(3) Idris et Seadeddin, dans Bratutti. p. 184, parlent de cette hauteur sur laquelle Bajesid à cheval s'entretint avec Toghan-Beg, commandant de Nicopolis.
(4) Ducas, l. XIII, p. 27.
(5) Vertot, d'après le mss. anonyme de Saint-Deins, c. 12.

parmi eux étaient le prince Henri de Bar, les sires de Coucy et de La Trémouille. A mille pas seulement derrière les Français, l'armée hongroise était rangée en bataille. A l'aile droite étaient les Hongrois commandés par Étienne Lazkovich ; à la gauche les Valaques sous les ordres de leur prince Mirtsche; au centre Hermann de Cilli avec les Styriens et les Bavarois, le palatin Gara et Sigismond en personne. Aussitôt que la témérité des Français se fut brisée sur le corps de l'armée de Bajesid, les deux ailes de Sigismond prirent la fuite : Étienne Lazkovich, ennemi secret, s'enfuit avec les Hongrois, et Mirtsche, allié infidèle, avec les Valaques. Le centre seul, les troupes fidèles du roi commandées par Gara, les Styriens sous Hermann de Cilli, et les Bavarois, sous l'électeur palatin, recueillirent les fuyards français, et au nombre de douze mille hommes marchèrent courageusement à l'ennemi. Déjà les janitschares étaient hors de combat, déjà les sipahis étaient à demi ébranlés, lorsque le despote de Servie, qui combattait dans les rangs de Bajesid, accourut à son secours avec cinq mille de ses vaillants soldats, et décida la victoire en sa faveur (1). Ceux qui suivaient la bannière de Sigismond furent taillés en pièces ; les chevaliers styriens et tous les chevaliers bavarois ensemble tombèrent pour la défendre (2). Hermann de Cilli et le burgrave de Nuremberg entourèrent le roi, l'arrachèrent au combat et le mirent sur un bateau, où il monta avec l'archevêque de Gran et son frère Étienne de Kanischa; Hermann de Cilli et Nicolas de Gara, le palatin, les suivirent sur un autre barque. Ils atteignirent heureusement avec le grand-maître des chevaliers de Saint-Jean la flotte réunie des croisés vénitiens et rhodiens qui mouillait à l'embouchure du Danube. Cette flotte les transporta jusqu'en Dalmatie, en passant par Constantinople et Rhodes.

Après la victoire, Bajesid campa devant Nicopolis et retourna ensuite contempler le champ de bataille. Lorsqu'il vit le grand nombre de morts que son armée avait perdu, et qui se montait, dit-on, à soixante mille, il versa des larmes de rage, et jura de venger dans le sang des giaours le martyre que les musulmans avaient subi, soit dans la bataille, soit dans le camp français, lorsqu'on avait égorgé les prisonniers. L'ordre cruel fut donné de faire comparaître le lendemain matin tous les prisonniers devant le sultan. Dix mille furent traînés avec des cordes jusqu'en sa présence. Parmi eux se trouvait l'écuyer bavarois Schiltberger, jeune homme qui n'avait pas encore seize ans, et qui, échappé par miracle au massacre, a décrit fidèlement, de retour dans sa patrie, les horreurs de cette journée et les souffrances d'un esclavage de trente-quatre ans. Le sultan fit venir le comte de Nevers afin qu'il fût témoin de la vengeance épouvantable qu'il allait tirer des chrétiens, pour satisfaire aux mânes de ses sujets. Le prince demanda la vie pour lui et quelques-uns des siens : elle lui fut accordée ainsi qu'à vingt-quatre des principaux chevaliers. Alors fut donné l'ordre du massacre général. Chaque soldat prisonnier, témoin obligé de la mort de ses compagnons, dut les voir décapités ou assommés à coups de massue. Quand vint le tour de Schiltberger, qui avait déjà vu tomber les têtes de trois de ses compagnons d'armes, le fils de Bajesid fit remarquer à son père la jeunesse de l'esclave, car on n'exécutait personne au-dessous de vingt ans: il fut gracié et associé à d'autres jeunes gens. Sous ses yeux, cinq seigneurs bavarois, entre autres Jean Greif, furent traînés avec une corde. Greif s'écria d'une voix forte : « Adieu ! nous versons notre sang pour la foi chrétienne, et aujourd'hui même, si Dieu le veut, nous serons des enfants du ciel. » Aussitôt sa tête roula sur la poussière avec celles de ses quatre compagnons. Le carnage dura sans interruption depuis le lever du soleil jusqu'à quatre heures du soir (1). Alors, les grands de l'État se jetèrent aux pieds du sultan et le prièrent de suspendre le massacre. La soif de vengeance du tyran était pour le moment assouvie dans le sang de tant de chrétiens; il laissa les autres à ceux qui les avaient fait prisonniers, après

(1) Schiltberger dit seulement quinze cents, ce qui est probablement une faute de copiste, au lieu de cinq mille qu'on trouve dans Engel, Hist. de Hongrie, I. II, p. 202.

(2) Schiltberger cite son maître, Lienhart Reichertinger, et ensuite Welmer, Benzenauer, Ulrich Kugler et Kliener.

(1) Schiltberger, § 2, p. 13.

avoir choisi le cinquième qui lui appartenait : dans cette part se trouva Schiltberger. Les captifs réservés furent, avec le duc de Bourgogne et les vingt-quatre chevaliers, enfermés dans la tour de Gallipoli. Pendant qu'ils y étaient chargés de chaînes, le roi Sigismond passa sur les vaisseaux rhodiens, venant de Constantinople : les Turcs, dont les petits navires ne pouvaient rien entreprendre de sérieux contre la flotte des croisés, rangèrent leurs prisonniers comme en spectacle sur le bord de la mer, et crièrent au roi d'un ton railleur de venir les racheter. Cette ironie des ennemis n'était pas nécessaire pour engager l'honneur de Sigismond au rachat des chevaliers, ses alliés. En vertu d'un traité de subsides avec Venise, la république devait lui payer par an 7,000 ducats. Il consacra le versement opéré au commencement de l'année à racheter les chevaliers français. Les rois de France et de Chypre se réunirent à celui de Hongrie pour envoyer dans ce même but des ambassadeurs avec des présents. Lusignan envoya une salière d'or d'un travail merveilleux et 10.000 ducats en espèces ; Charles VI, par les Hongrois, une volée de faucons norwégiens, la charge de six chevaux en écarlate, de la toile fine de Reims et des tapis d'Arras, sur lesquels étaient représentées les batailles d'Alexandre le Grand. Enfin, moyennant une somme de 200,000 ducats, les chevaliers furent mis en liberté à Brusa où ils étaient durement gardés près du palais du sultan. L'amiral de France avait péri dans la bataille, le connétable et le sire de Coucy étaient morts à Brusa en prison ; mais le maréchal Boucicault et Guy de La Trémouille furent au nombre de ceux qui survécurent à leur captivité. Lorsque la rançon fut payée, le sultan congédia le comte de Nevers en lui disant : « Je te relève de ton serment de ne jamais porter les armes contre moi ; si tu as de l'honneur, je te conjure, au contraire, de les reprendre le plus tôt que tu pourras, et de réunir pour me combattre toutes les forces de la chrétienté. Tu ne peux me faire un plus grand plaisir que de me procurer une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire (1). » Avant le départ des captifs étrangers, Bajesid, amateur passionné de la chasse, leur donna le spectacle d'une chasse au faucon, et les étonna par la magnificence de son cortége, qui se composait de sept mille fauconniers et six mille valets de chiens. Les fauconniers ont formé depuis lors la masse du train de chasse du sultan ; ils se divisaient en quatre classes : les chasseurs au faucon, les chasseurs au milan, les chasseurs au vautour, et les chasseurs à l'épervier. De leur côté, les valets de chiens (segbans), plus tard incorporés aux janitschares, formaient trente-trois régiments, sans compter les trois régiments des samsundschis (garde-dogues), des sagardschis (garde-bassets) et des turnadschis (garde-cicognes) (1). Leurs quatre commandants étaient récemment encore les quatre lieutenants-généraux de l'aga des janissaires. Selon nos idées militaires, leurs officiers supérieurs auraient été avilis ; mais, d'après celles de l'ancien Orient, ils étaient, au contraire, honorés par des dénominations empruntées à la chasse, comme les bas officiers par celles empruntées à la cuisine. En effet, les vivres sont le nerf de la guerre, et la chasse en est le plus noble prélude.

De Brusa, Bajesid fit remplir toute l'Asie du bruit de sa victoire. Les messagers, qui en portèrent la relation au sultan d'Égypte, aux princes de l'Irak arabe et persan, au chan des Tatares et aux dynasties d'Arménie, y joignirent pour preuve des esclaves pris dans la bataille, dont ils leur firent présent. C'est ainsi que le sultan d'Égypte reçut soixante pages prisonniers, et parmi eux un magnat hongrois. La défaite de Nicopolis eut pour conséquence immédiate la prise de Mitroviz sur la Save [1393], et la première irruption dévastatrice des Turcs dans la Styrie. Bajesid s'y jeta dès le troisième jour après la bataille, pénétra jusqu'à Pettau, brûla entièrement la ville et emmena seize mille prisonniers (2). Le traître Lazkovich, qui, dans la bataille de Nicopolis avait, le premier, pris la fuite avec l'aile droite de l'armée, se chargea de l'irruption en Styrie. Il avait depuis lors négocié un mariage entre la fille de Bajesid et

(1) Vertot, Histoire de l'ordre de Malte, l. VI, p. 15 ; Gibbon, c. LXIV, p. 326, l'a arrangé à sa manière.

(1) Constitution et administration de l'empire ottomau.

(2) Schiltberger, p. 17.

Ladislas de Naples, dans le but de placer celui-ci sur le trône de Sigismond par le secours du sultan (1). Jean de Maroth battit, il est vrai, à Posega, et fit retirer l'armée turque qui avait passé la Save, venant de Bosnie; mais les Turcs n'en ravagèrent pas moins toute la presqu'île située entre la Save, la Drave et le Danube, et les ruines des villes indiquaient seules l'ancienne prospérité du pays (2). Ils pénétrèrent aussi en Bosnie jusqu'à Zwornik (3), et, malgré la valeur de Mirtsch, sa résistance dans les forêts de chênes de la Valachie, Ewrenos sut asseoir en ces lieux la puissance des Ottomans, en établissant un camp retranché, ce qui maintint son importance et sa haute faveur auprès du sultan (4).

Alors Bajesid tourna ses regards du côté de Constantinople que ses troupes tenaient bloquée depuis la mort de Jean Paléologue, il y avait déjà vingt-cinq ans. Pour reprendre le fil historique des rapports de Byzance avec Bajesid, il faut remonter jusqu'à l'avènement de Manuel qui provoqua la colère de Bajesid et la demande d'une mosquée et d'un kadi à Constantinople. Chalcondylas et Phranzes racontent plus exactement que Ducas la circonstance qui donna lieu à une rupture plus éclatante entre le sultan et son vassal l'empereur Manuel. Celui-ci, peu de temps après son avènement, parut à Serès, où le sultan demeurait alors, avec son frère Théodore et d'autres princes vassaux de Bajesid, ainsi qu'Étienne, despote de Servie, Constantin, fils de Thwarko et frère de Dragases, seigneur de la contrée située sur le Wardar (Axios) (5), et Paulus Mamas, seigneur d'Épidamnos ou Monembasia (6). Celui-ci, en présence de Bajesid, accusa Théodore, frère de Manuel, de lui avoir enlevé sa ville de vive force. La colère du sultan, déjà enflammée, fut encore excitée par Jean, fils d'Andronicus, qui servait à la porte du sultan comme seigneur de Selymbria, et qui n'avait pas oublié le traitement que son père et lui avaient subi. Le sultan, dans sa fureur, voulait tuer Théodore de sa propre main, au milieu d'une entrevue; cependant il se contint et abandonna ce soin à son vesir Ali-Pascha. Celui-ci, comblé de présents par Théodore, l'en récompensa plus tard par une mort violente (1). A cette conférence de Serès, Manuel et Constantin, fils de Thwarko, se jurèrent mutuellement de ne plus retourner à la porte du sultan. Pour gage de sa foi, Constantin promit sa fille en mariage à l'empereur de Byzance, à la place de la princesse de Trébizonde, veuve du Turc Alaeddin (2), que son père Jean Paléologue lui avait enlevée, quoiqu'il ne put se tenir debout, rongé par la goutte (3). Les conjurés se séparèrent ainsi pour retourner, Constantin dans son pays sur le Wardar, Théodore, frère de Manuel, dans le Péloponèse, et Manuel lui-même à Constantinople. Le vesir Ali-Pascha revint devant les murs de la capitale, demandant à l'empereur d'aller faire son service à la porte du sultan. Il s'acquitta publiquement de sa commission, mais en secret il conseilla à l'empereur de se conformer en apparence et non par le fait à l'ordre de Bajesid (4). Celui-ci, voyant que Paléologue n'avait pas sérieusement l'intention de continuer ce service, reprit le siége de Constantinople, commencé avant la victoire de Nicopolis, et l'on serra la ville de plus près. La plupart des habitants murmurait et aimait mieux se livrer aux Turcs que de souffrir plus longtemps la faim. Bajesid, qui voulait enlever Selymbria à Jean, fils d'Andronicus, le recommanda aux habitants de Constantinople pour l'élire empereur à la place de son oncle Manuel; celui-ci, forcé de se soumettre, s'entendit, à l'insu de Bajesid, avec son neveu Jean; il promit, pourvu qu'on le laissât librement sortir, de lui céder le reste de l'empire byzantin, limité aux murs de la capitale affamée, et de se contenter du Péloponèse. Il s'embarqua sur une galère, laissa son épouse et son jeune fils Théodore dans le Péloponèse et partit de là pour aller, dans des

(1) Bonfinius, Decades, III, c. 2, p. 384, et Engel, Hist. de Hongrie, II, p. 203.

(2) Engel, Histoire de Servie, p. 351, d'après Thurocz.

(3) Leccius, l. V, p. 490

(4) Chalcondylas, II, p. 25.

(5) *Ibid.*, I, p. 15.

(6) *Ibid.*, II, p. 25; Phranzes, c. 13, p. 13, édition d'Alter.

(1) Chalcondylas, l. c.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

voyages infructueux, implorer du secours contre les Turcs à Milan, Gênes, Florence, en France et en Allemagne. Son neveu Jean régnait en attendant à Constantinople, et le premier exercice de son autorité obtenue par l'entremise du sultan fut d'accorder l'établissement d'une mosquée et d'un kadi à Constantinople (1), avec un tribut annuel de 10,000 ducats pour le sultan et dix poissons remplis d'or et d'argent pour le vesir Ali-Pascha, dont la vénalité retarda cette fois encore la chute de la capitale (2). C'était la quatrième mosquée que tolérait la faiblesse des empereurs chrétiens depuis l'envahissement de l'islam dans les murs de leur métropole. Avant Bajesid, le chalife Suleiman, le Seldschuk Ertoghrul, le Kurde Ssalaheddin avaient déjà demandé et obtenu le libre exercice du culte des musulmans par une mosquée consacrée à cet effet dans le sein de la capitale. Mais il était réservé au sultan des Ottomans d'ériger à côté de la mosquée une mehkeme (cour de justice) et d'établir à côté de l'imam un kadi à Constantinople; il peupla même un faubourg de la ville d'une colonie turkmane venue de Bithynie, des bords de la mer Noire : ce furent les habitants de Koinik et de Jenidsche-Tarakdschi qui, à la chute de Bajesid, furent chassés avec l'imam, le kadi et tout ce qui leur appartenait, et se transportèrent à Kinikli, village bien connu encore aujourd'hui dans le voisinage de Constantinople.

Après avoir ainsi humilié l'empereur dans sa capitale, Bajesid poursuivit le cours rapide de ses conquêtes en Asie par son général Timurtasch, qui étendit sa domination au nord et à l'est, tandis que lui-même en personne poussait les masses ottomanes en Europe au sud et à l'ouest. Timurtasch s'empara de Kanghri ou Gangra, l'ancienne résidence des rois paphlagoniens, capitale de la Paphlagonie depuis le IVe siècle (3), située entre les deux petites rivières Schirinszu (eau douce) et Adschiszu (eau amère), qui se jettent dans l'Halys (4). Diwrigi, à deux jours de marche à l'est de Siwas, enfermée du côté de l'orient par la montagne Tschitschektaghi (montagne de fleurs, l'ancien Scædissus) et du côté de l'occident par la montagne d'Hasan (l'Antitaurus), se trouve à l'extrémité d'une vallée formée de rochers stériles : c'est l'ancienne Nicopolis, c'est-à-dire ville de la victoire, bâtie par Pompée à l'endroit où il vainquit la première fois Mithridate (1). Derende, à deux journées au sud de Diwrigi, limite du pays de Malatia, est adossée à une montagne qui s'ouvre pour donner passage au fleuve Akszu (eau blanche). La ville de Behensi, avec un district du même nom, sur le chemin de Meraasch (l'ancienne Gemanica) (2) à Kaiszarije (Césarée), est entourée de nombreux jardins arrosés par un petit fleuve (3). Malatia, l'ancienne Melitène, non loin de l'Euphrate, sur les bords de la petite rivière Deir-Meszih (cloître du Messie), qui, avec un autre cours d'eau, le Binarbaschi (tête des sources), arrose la magnifique promenade d'Uspusi (4), est fameuse par la grande bataille livrée entre Justinien et Chosroes-Nuschirwan (5), par la naissance du premier cid arabe, le héros Sid-Albattal (le maître, le champion) (6), et par la résidence de la dynastie des Danischmends. Enfin, la forteresse frontière de Kumach, dont le nom rappelle encore l'ancien nom du pays de Gumathène (7), sur les bords de l'Euphrate, une des plus fortes places de l'empire ottoman, est aussi célèbre par la toile qui s'y fabrique, que la ville voisine, Ersendschan, par ses brebis, et Baiburd par la beauté de ses femmes.

Pendant que Timurtasch portait de ce côté ses étendards victorieux jusqu'à l'Euphrate, qui avait été si longtemps la limite naturelle des Romains et des Perses, Bajesid tombait sur la Grèce comme la foudre. L'évêque de Phokis, doublement traître à sa patrie et à sa foi, l'invita à quitter son quartier de Karaferia (Beraia), où il construisait une mosquée (8), pour venir

(1) Ducas, XV, 30.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 19; Neschri, fol. 101.
(3) Mannert, VI, 3, p. 32.
(4) Dschihannuma, p. 645.

(1) Mannert, VI, 2, p. 317, et Dschihannuma, p. 625.
(2) *Ibid.*, p. 600; Saint-Martin, Mémoires sur l'Arménie, I, 5, p. 200.
(3) Dschihannuma, p. 599.
(4) *Ibid.*, p. 600.
(5) En 572.
(6) Ewlia est très-circonstancié, et Dschihannuma, p. 600.
(7) Ammien Marcellin, XVIII, 9.
(8) Seadeddin, dans Bratutti, p. 192.

dans l'Hellade. Connaissant le goût du sultan pour la chasse, il lui dépeignait la Grèce comme une magnifique réserve peuplée de grues, éblouissante de verdure (1). Bajesid s'avança en Thessalie dont il occupa les villes principales: Jenischehr, l'ancienne Larissa; Tirhala ou Trikala, autrefois Trikka (2), déjà connue sous ce nom par les guerres des Romains avec Philippe de Macédoine, et par les talents stratégiques de Boëmond et d'Alexis Comnène, qui, dans un défilé voisin, s'efforcèrent mutuellement de se surprendre (3); Domakia (aujourd'hui Dœmenek ou Domeniska) (4), abandonnée par son seigneur le duc Kernaios, qui prit la fuite; Patras (aujourd'hui Badradschik), dans une plaine au pied des montagnes locriennes (5); enfin Pharsale, appartenant comme Domakia à la famille des Kernaioi, Pharsale, si fameuse dans l'histoire par deux batailles décisives, dans lesquelles Philippe, roi de Macédoine, fut abattu par Quinctius Flaminius et Pompée par César, tomba sans coup férir au pouvoir du conquérant. Ce fut aussi sans avoir à forcer d'obstacles que Bajesid, comme autrefois Alaric avec ses Goths, pénétra dans l'immortel défilé des Thermopyles, sans prendre la peine de tourner l'ennemi, comme les Perses l'avaient fait à l'égard des Lacédémoniens et les Romains à l'égard des Macédoniens. La ville des Thermopyles, Seitun (6), (l'ancienne Lamia), autant illustrée par le siége de Philippe de Macédoine (7) que par celui qu'Antipater y soutint dans la guerre appelée du nom de cette ville (8), livra ses portes avec toute la Phocide aux Barbares conduits par l'évêque grec. Ce prélat avait accusé auprès de Bajesid la duchesse Trudeluda, épouse de Delwos, duc de Delphes, d'entretenir un commerce illégitime avec le Grec Strates (9), d'opprimer horriblement les habitants, et d'en avoir fait périr plusieurs; son

(1) Chalcondylas, II, p. 21.
(2) Livius, XXXIX, p. 25.
(3) Anna Comnena, l. V, et Cantac., l. II, p. 28.
(4) Chalcondylas, l. II, p. 21, et Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 104.
(5) Chalcondylas, l. c. Il ne faut pas confondre cette ville de Patras avec celle qui est en Morée (Baliabadra).
(6) Mannert, l. VII, p. 610; Chalcondylas, l. II, p. 21.
(7) Liv. XXXIX, c. 23, p. 28.
(8) Diodor. l. XVIII, p. 13.
(9) Chalcondylas, l. II, p. 21.

époux, issu du sang royal d'Espagne, était mort depuis peu, et l'amant était accusé d'avoir trompé la duchesse et plusieurs autres femmes par des enchantements et des artifices diaboliques (1). Il est possible que cette accusation ait déterminé la duchesse à aller au-devant du vainqueur avec des présents et sa fille nubile déjà fiancée, pour lui offrir ses trésors, son pays, sa fille et elle-même. Bajesid laissa à la mère la liberté de sa personne et de sa religion; mais il accepta avec plaisir la fille et la contrée, à laquelle il donna un gouverneur (2). Maître de la Doride, de la Locride et de la Phocide, le sultan confia la conquête du Péloponèse à ses généraux Jakub et Ewrenos (3). Celui-ci parcourut l'ouest de la péninsule jusqu'à la pointe méridionale, et ravagea les cantons de Modon et de Coron (4); celui-là assiégea Argos, l'ancienne capitale du Péloponèse. Il attaqua la ville à la fois par la droite et la gauche, et pendant que les habitants se portaient tous sur le premier point, trompés par le faux bruit que la place était prise de ce côté, les ennemis escaladèrent à la gauche les murs abandonnés par leurs défenseurs [juin 1397]. Les trésors de la ville furent pillés, et ses habitants au nombre de trente mille, devenus esclaves, furent transportés en Asie (5). En échange, Bajesid fit venir d'Asie en Europe des colonies turkmanes et tatares, suivant entièrement le système des conquérants asiatiques, qui, dès les plus anciens temps, ont regardé la translation de toute une ville ou de toute une population d'un bout de leur empire à l'autre bout comme le moyen le plus efficace de consolider leur pouvoir despotique. Déjà Darius avait transplanté les habitants des déserts de Barka, de Libye en Bactriane (6); les Pœoniens, d'Europe en Asie (7); les Miléniens de l'Asie Mineure à Suse en Perse (8); il avait aussi voulu transporter les Ioniens en Phénicie et les Phéniciens en Ionie (9). A

(1) Chalcondylas, l. c.
(2) *Ibid.*, l. c.
(3) *Ibid.*, p. 30.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 31.
(6) Hérodote, l. IV, p. 204.
(7) *Ibid.*, l. V, p. 12 et 98.
(8) *Ibid.*, l. VI, p. 20.
(9) *Ibid.*, l. VII, p. 3.

son exemple, Bajesid fit passer les Turkmans du pays de Ssaruchan, des plaines de Mennen dans le canton de Philippopolis; d'autres vinrent des contrées asiatiques du Méandre, du Scamandre et du Kaistros sur les bords de l'Axios, en Europe; et les habitants de Therma furent poussés jusqu'à Zagora et Sofia (1).

Les historiens ottomans s'accordent tous à placer aussi dans la dernière année du VIII[e] siècle de l'hégire [1397] la conquête d'Athènes (2), qu'ils nomment constamment eux-mêmes la ville des philosophes. Quoique elle n'ait été conquise d'une manière définitive que soixante ans plus tard par Mohammed II, on ne peut cependant pas plus contester pour cette ville que pour Thessalonique son occupation antérieure par les musulmans. Quels flots d'événements se pressent entre les premiers témoignages historiques du père de l'histoire, qui appelle les Athéniens les plus sages parmi les Grecs (3), et ceux de l'historiographe de l'empire ottoman, Seadeddin, qui ne peut refuser à leur cité le nom de ville des sages! Athènes, fondée par Cécrops, qui y transporta de Saïs le culte de Neith sous le nom d'Athèné; Athènes, dont les plus anciens habitants se vantaient d'être les seuls parmi les Grecs qui n'eussent jamais abondonné le sol paternel (4); qui, du temps d'Ilion, avait envoyé à sa conquête l'homme le plus capable d'organiser une armée (5), et avait fourni à Marathon les défenseurs de la liberté grecque (6); Athènes, où les descendants des Phéniciens, les Géphyrœens (7) apportèrent l'écriture, et qui vit leurs petits-fils Harmodius et Aristogiton la délivrer de la tyrannie d'Hipparque, fils du tyran Pisistrate; Athènes deux fois conquise par les Perses, incendiée par Xerxès et Mardonius, subjuguée par les Spartiates, délivrée de ses trente tyrans par Trasybule, soumise aux Macédoniens après la bataille de Chéronée, ravagée du temps des Romains par Philippe, roi de Macédoine, avait fini par jouir longtemps encore d'une ombre de liberté, grâce à cette fameuse décision par laquelle le sénat romain rendit l'indépendance à toute la Grèce (1). Sous les empereurs romains, elle fut embellie par Hérodes Atticus et par Adrien même de nouveaux monuments d'architecture, que détruisirent en grande partie plus tard les Goths sous Alaric. Mais, avant que cette malheureuse ville eût été la proie des Goths, elle avait subi les dévastations du roi grec Philippe de Macédoine; ce monarque impie avait ravagé le bois de Kynosarge, le Lycée et tout ce qui pouvait reposer agréablement la vue; il avait abattu depuis les toits des maisons jusqu'aux pierres des tombeaux (2). Sous l'empire byzantin, la cité de Minerve fut un lieu de ralliement pour les flottes, et, après la division de cet empire, elle forma avec Thèbes un grand duché, échu en partage à un noble bourguignon, Othon de La Roche. De cette famille, elle passa par un mariage à celle de Gauthier de Brienne. Ce prince, avec sept cents chevaliers, six mille quatre cents cavaliers et huit mille fantassins, marcha contre les Catalans, qui le battirent complètement sur les bords du Céphissus, en Béotie. L'Attique et la Béotie restèrent en proie aux victorieux Catalans, qui, sous le titre de la Grande société (de la rapine), furent pendant quatorze ans la terreur de la Grèce. Ils reconnurent enfin la souveraineté de la maison d'Arragon, et les rois de Sicile firent d'Athènes un gouvernement ou fief. Après les Francs et les Catalans, sur le trône du grand duché s'éleva la famille italienne des Aciaioli, plébéiens à Florence, tout puissants à Naples, souverains absolus en Grèce : Athènes, ornée d'édifices, devint la capitale d'un État qui s'étendit sur Thèbes, Argos, Corinthe et une partie de la Thessalie. A la seconde prise d'Athènes par les Turcs, sous Mohammed II, le dernier prince de cette maison fut pendu d'après l'exemple que Timurtasch avait donné à l'égard du prince de Karamanie. La patrie de Solon et de Périclès, de Socrate et d'Alcibiade, où, sous les portiques et dans les jardins de l'Académie, Platon, Aristote, Zénon, Épicure, enseignaient la sagesse avec tant de

(1) Chalcondylas, l. II, p. 32.
(2) Hadschi-Chalfa, dans ses Tables chonologiques, Ssolaksade, Idris, etc.
(3) Hérodote, l. I, p. 60.
(4) *Ibid.*, l. I, p. 56.
(5) *Ibid.*, l. IV, p. 72.
(6) *Ibid.*, l. VI, p. 112-113.
(7) *Ibid.*, l. V, p. 57-58.

(1) Tit.-Livius, c. 32.
(2) *Ibid.*, l. XXXI, c. 24.

charmes; où, sur la scène, Sophocle et Euripide savaient émouvoir les passions, Aristophane et Ménandre excitaient le rire de leurs concitoyens : où, du haut de la tribune, Eschine et Démosthène exercèrent le pouvoir de leur éloquence ; la ville de Minerve et de Neptune, avec ses temples et ses académies, avec son Parthénon, son Panthéon, son Pandroson, son Erechthéon, avec les temples de Pallas Polias, de Thésée, de Thémis et d'Aphrodite, avec le Cynosarge et l'Olympion, avec l'Aréopage et le Pnyx, avec le Pirée et l'Acropolis, avec le Lycée, le Musée, l'Odéon et le Prytanée, avec le Poikile et les Propylées, avec le Gymnase, le Stade, avec le théâtre d'Hérode, avec les longs murs et les vastes salles, avec l'arc de triomphe d'Adrien, la Tour des vents, le monument de victoire de Philopappos, avec les cavernes de Pan et de Phœbus, avec l'Ilissus et la source d'Enneacrynos, avec les tombeaux de Thalès et de Thémistocle ; cet unique sanctuaire des sciences et des arts, en proie tour à tour aux incendies, aux déprédations, aux ravages des Barbares, des Perses, des Goths, des Catalans, tomba avec les débris de toutes ces grandeurs dans les mains d'autres barbares, qui, du moins, conservèrent les ruines de la ville des philosophes dans l'état où ils les avaient trouvées. Pendant ces événements, surtout après la perte de ces mêmes conquêtes dans le Péloponèse, pendant qu'Ewrenos et Jakub souillaient le sol de la Grèce par les premières incursions turques (en supposant que cette expédition n'ait eu lieu qu'après la bataille de Nicopolis), l'empereur Manuel parcourait l'Europe, faisant entendre d'inutiles prières aux puissances chrétiennes, et son neveu, Jean, régnait alors dans l'enceinte de Constantinople; car la banlieue même de la ville, entourée par la grande muraille d'Anastase qui commençait à Selymbria, était tombée au pouvoir des Turcs avec cette dernière ville. Les Turcs étaient logés dans l'intérieur de ces longs murs, et des colons turkmans établissaient leur demeure dans les faubourgs de la capitale, et, dans le sein même de Constantinople, l'imam priait dans sa mosquée, le kadi siégeait sur son tribunal.

Ainsi s'écoulèrent quelques années dans le calme de la honte. Pendant ce temps, dit l'historien Ducas, Bajesid se tenait à Brusa, où ne lui manquait aucune jouissance : animaux de forme extraordinaire, métaux précieux, tout ce que Dieu a créé dans ce monde pour satisfaire la vue, tout se trouvait dans ses palais. Des esclaves des deux sexes, choisis entre des milliers pour leurs grâces et leur beauté, se tenaient sans cesse autour de lui. Il y avait des Grecs, des Valaques, des Serviens, des Albanais, des Hongrois, des Saxons, des Bulgares et des Latins, qui tous devaient chanter dans leur langue, selon sa volonté; pour lui, au milieu de cette foule, il se livrait sans cesse à la volupté dans les bras de ses femmes. Tout à coup il fut tiré de ce sommeil de l'indolence par un message de Timur, dont le nom remplissait alors le monde. Bajesid crut l'effrayer par une réponse insultante; et arrêter sa marche en allant conquérir Ersendschan en Arménie [1400]. Ensuite il revint à Brusa, puis franchissant l'Hellespont, de sa résidence d'Andrinople, il fit dire à l'empereur Jean : « Quand j'ai jeté ton prédécesseur Manuel hors de sa ville, ce n'était pas dans ton intérêt, mais dans le mien. Si tu veux rester notre ami, quitte la place et je te donnerai le gouvernement qui te plaira; si tu refuses, je jure par Dieu et son prophète, que je n'épargnerai personne, et que vous serez tous exterminés (1). » Les Byzantins, s'étant pourvus de vivres pour un long siége, firent à l'ambassadeur cette réponse pleine d'une confiance toute chrétienne : « Allez dire à votre maître que faibles comme nous sommes, nous ne connaissons nulle puissance à laquelle nous puissions avoir recours, sinon à Dieu, qui soutient les faibles et abat les forts. Maintenant que le sultan fasse ce qui lui plaira (2) ». Mais la conquête d'Ersendschan et le massacre de Siwas, empêchèrent la poursuite du second siége dont les Byzantins étaient menacés, et Bajesid courut d'Europe en Asie où se roulaient les flots de Tatares qui allaient l'emporter.

(1) Ducas, c. xv, p. 31.
(2) *Ibid.* p. 52.

LIVRE VII.

HISTOIRE DE TIMUR, SA NAISSANCE, SON ACCROISSEMENT.—SES CAMPAGNES CONTRE LES GÈTES, LE CHUARESM, LE CHORASAN, ET TOKATMISCH. — SES TROIS EXPÉDITIONS CONTRE LES PERSANS.—CONQUÊTE DE BAGDAD, DE LA MÉSOPOTAMIE, DU KURDISTAN, DE L'ARMÉNIE, DE LA GÉORGIE. — DÉSORDRES DANS LES GOUVERNEMENTS DE SON EMPIRE. — PRINCES QUI SE REFUGIENT AUPRÈS DE LUI. CAMPAGNE DE SYRIE. — ENTRETIEN DE TIMUR AVEC LES SAVANTS D'ALEP.—DÉVASTATION DE BAGDAD, VISITE AUX TOMBEAUX — ÉCHANGE D'AMBASSADES ENTRE TIMUR ET BAJESID.—BATAILLE D'ANGORA.—LE SULTAN EST FAIT PRISONNIER.

Le fer subjugua le monde. Timur (le fer) était le nom significatif du fils de Tharaghai, issu au quatrième degré de Karatschar-Nowian, de la noble race de Berlas, qui avait été émir ul-umera, c'est-à-dire grand prince vesir de Dschaghatai, fils de Dschengis-Chan. Quand la splendeur de la puissance mongole parut s'éteindre avec le sultan Ebusaid-Behadir-Chan, le dernier grand souverain de la famille Dschengis-Chan; cette année même naquit Timur, qui se proposa pour l'œuvre de sa vie la conquête du monde [1335]. Heureusement pour l'humanité, cette domination universelle, rêvée par tant de conquérants, a été réalisée à peine par quelques-uns, et même d'une manière fort incomplète; dans tout le cours de l'histoire apparaissent six ou sept de ces grands exterminateurs qui peuvent être décorés du titre de vainqueurs de la terre. Sesostris, le premier, appartient à une époque si enveloppée de ténèbres, que les mythes grecs le confondent avec Dionysos, et ceux des Orientaux avec le premier Dschem ou Iskender-Sulkarnein (Alexandre aux deux cornes). Les deux cornes qui indiquent le plus haut degré des honneurs et de la domination sur deux parties de la terre et sur deux siècles, l'Orient ne les accorde ni au second Dschem (1), Dejoces, fondateur de l'empire des Mèdes; ni à Cyrus, fondateur de celui des Perses; ni même à l'Iskender grec, Alexandre le Grand, bien que l'ancienne histoire de ces contrées reconnaisse exclusivement celui-ci pour le conquérant du monde. L'histoire moyenne de l'Asie inscrit à peine le nom d'Attila; ses regards ne sont fixés que sur les ravages de Dschengis-Chan, et sur Timur dont le passage a laissé une lueur sanglante sur toute l'Asie, depuis l'Indus jusqu'au Pont-Euxin. De même que le Sesostris égyptien et le Cyrus persan restent plongés dans les ténèbres de la fable et du symbole, derrière l'Alexandre grec, qui resplendit de tout l'éclat de la civilisation hellénique, présenté le premier au flambeau de l'histoire comme le vainqueur de la terre; ainsi Attila et Dschengis-Chan, chefs barbares des hordes de Huns et de Mongols, sont rejetés en Asie, pour laisser paraître et briller le Tatare Timur, qui, mêlé au plus haut développement intellectuel de la Perse de son temps, sut non-seulement détruire, mais fonder, et qui, selon les expressions des Turcs et des Persans, s'entendait à maintenir comme à prendre, c'est-à-dire à gouverner comme à vaincre : c'est l'homme du triomphe de la force (1), et de l'organisation intelligente (2). La domination d'Attila, comme celle d'Alexandre, descendit avec lui dans la tombe; la puissance de Dschengis-Chan, recueillie par ses quatre fils(3), se continua ainsi divisée pendant deux siècles,

(1) *Voy.* les preuves de l'identité du second Dschem ou Dschemschid avec Dejoces, dans les Annales de la littérature, t. IX, p. 10.

(1) Dschihangir (qui saisit le monde).
(2) Dschihanbar (qui tient le monde).
(3) Gibbon, XXXIV, quatrième édit., III, p. 368.

dans les quatre royaumes de la Chine, de la Transoxane, de la Perse et de la Tatarie; et les descendants de Timur, s'ils ne conservèrent la puissance dans la Transoxane et la Perse que durant un siècle, continuèrent à régner dans l'Inde trois cents ans après encore, et presque jusqu'à nos jours. Attila et Dschengis-Chan ont été comparés d'après un point de vue très-superficiel; ils avaient tous deux établi leur pouvoir sur des peuples superstitieux : l'un en faisant croire aux Huns qu'il avait trouvé l'épée de Mars; l'autre en persuadant aux Mongols qu'il était né d'une vierge. Mais le parallèle entre Timur et Alexandre le Grand repose sur des idées plus sérieuses et plus complexes, et en même temps bien plus saisissables. Il s'agit, en outre de la civilisation grecque et de la civilisation persane représentées par les deux héros. Si le Macédonien avait un esprit plus cultivé, des formes moins rudes, le Tatare ne s'abandonna jamais à la volupté ni à la mollesse, ne se laissa jamais énivrer par la victoire, et toujours il suivit la route dans laquelle il était entré, durant toute une génération d'hommes, avec la même résolution, la même force de volonté; il embrassa d'ailleurs une plus vaste étendue de pays dans le cercle de ses conquêtes; il eut à combattre contre des hommes plus énergiques; il n'abattit que des nations guerrières. Alexandre étant né sur le trône, les voies lui avaient été préparées par son père Philippe; Timur était le fils d'un homme obscur; il sut gagner le pouvoir suprême, le saisir d'une main ferme, le conserver et le transmettre à sa race.

Timur, appelé généralement Timurlenk (Timur le Boiteux), dont les Européens ont fait Tamerlan, n'était pas boiteux de naissance; cette infirmité était le résultat d'un blessure qu'il avait reçue au siége de la capitale du Sistan peu de temps avant qu'il parvînt au pouvoir suprême. D'ailleurs, il était d'une haute stature; il avait la tête extraordinairement grosse, le front large, élevé, le teint vif et animé; par une particularité singulière, dès son enfance il avait les cheveux blancs, comme Sam, le fameux héros de l'histoire persane (1); à chacune de ses oreilles il portait une perle d'un grand prix. Sérieux et sombre, il était ennemi de la gaieté, encore plus de l'hypocrisie, en sorte que la vérité la plus dure lui plaisait plus que le mensonge le plus flatteur; bien différent en cela d'Alexandre, qui, pour leur franchise, perça de sa main son compagnon d'armes et son ami Clitus et fit exécuter le philosophe Antisthènes. Jamais il n'abandonnait un projet, ou ne révoquait un ordre; jamais il ne regrettait le passé; l'avenir ne lui inspirait jamais de bruyantes espérances. Il n'aimait ni les poëtes ni les bouffons; mais il avait une grande considération pour les médecins et les astronomes, les légistes, qu'il prenait plaisir à faire discuter en sa présence, et surtout pour les scheichs renommés pour leur sainteté, dont les prières lui préparaient les voies du triomphe. Il était passionné pour les échecs, dans lesquels il n'avait point de maître, et c'est d'un coup de ce jeu (le changement du roi avec la tour) qu'il donna à son fils chéri le nom de Schahroch (1). Les récits de batailles, les vies des guerriers et des grands hommes, étaient ses livres favoris, qui ne le quittaient jamais, ni en temps de paix, ni en temps de guerre. Quoiqu'il eût une mémoire si puissante qu'il retenait ce qu'il avait lu ou entendu une seule fois, son instruction se bornait à savoir lire et écrire, et il ne parlait que trois langues, le persan, le turc et le mongol; l'arabe lui était absolument étranger. Il avait pour la Tora, le code de Dschengis-Chan, une si haute estime qu'il la préférait au Koran, ce qui a déterminé certains docteurs à tenir pour infidèles ceux qui mettaient le code fait par des hommes au-dessus de la loi divine. Il compléta la Tora par son propre code, la Tufukat, qui s'occupe surtout de l'organisation de l'armée, de la hiérarchie des officiers de la cour et de l'État, et de l'administration de la justice et des finances. Sans offrir la philosophie d'Antonin, ni le pédantisme de Constantin (2), ses lois révèlent des idées profondes sur l'organisation militaire et sur les principes du gouvernement politique. Ce sont des modèles que deux de ses descendants, assis sur les trônes de l'Inde,

(1) *Voy.* L'épisode du Schahnameh sur l'hist. de Sam.

(1) Ducas rapporte la circonstance qui donna naissance au nom; mais il porte la naissance de Schahroch à vingt-six ans plus tard, dans l'année de la bataille d'Angora.

(2) Const. Porphyrogenetæ de cerimoniis aulæ Byzantinæ et de thematibus imperii.

Schah-Baber, fondateur de la puissance des grands Mongols, et Schah-Ekber, le plus grand de ces princes, se sont efforcés d'imiter dans les commentaires et les maximes qu'ils ont laissés. Une surveillance active, des rapports fréquents et réguliers, aidaient principalement à diriger l'État et l'armée : ce service se faisait au moyen de voyageurs de toute espèce, sous tous les costumes ; les derwischs surtout y jouaient des rôles importants, en sorte que Timur était informé de la manière la plus exacte de la force et des projets de ses ennemis, de ce qui se passait à leurs cours et de la situation de leurs villes. Ce qu'il avait appris par ses agents et par les voyageurs sur la puissance publique, sur les localités des pays étrangers, il le faisait consigner dans des registres, ou marquer sur des cartes, qui étaient toujours sous ses yeux. L'amour et le dévouement des soldats pour Timur étaient tels qu'ils lui sacrifiaient sans hésiter leur vie, et même, ce qui est le plus cher à des hommes vivant de brigandage, leur butin et leurs biens avec joie, en cas de nécessité ; leur soumission était si aveugle et si absolue qu'il ne lui aurait fallu qu'un ordre du jour pour se transformer d'empereur en prophète des Tatares. Ces gens avaient été pris à tous les peuples ; il s'efforça d'adoucir leur férocité sauvage par l'action des poëtes et des savants, des musiciens et des ssofis, qui se rendaient en foule à son armée, et parcoururent avec lui toute l'Asie (1). La jeunesse de Timur s'était passée dans les exercices guerriers, à la chasse, dans des expéditions où il s'agissait de faire du butin. Il avait vingt-sept ans [1326], lorsqu'il fournit le premier service militaire important, en secourant l'émir Husein, prince de la maison Dschagatai, qui alors, de ses résidences de Herat et de Balch, régnait sur le Chorasan et le Mawerainnehr (pays en deçà et au delà de l'Oxus), contre Timur-Togluk-Chan, souverain du Turkistan, qui, à la tête des Dschètes ou Gètes, ravageait les contrées sur les deux rives de l'Oxus. La main de la princesse Turkan-Chan, sœur d'Husein récompensa la valeur qui venait d'affermir le trône du frère [1363] (2); mais trois ans étaient à peine écoulés [1365], que, la mort de la princesse ayant rompu les liens d'alliance, Timur secoua aussi les rapports de vasselage et entra en guerre ouverte avec le souverain du Chorasan et de la Transoxane. Une paix de quelques instants sembla donner plus d'ardeur à des hostilités nouvelles, qui se prolongèrent jusqu'à ce que la conquête de Balch et la mort d'Husein, tué par des émirs empressés à servir le vainqueur [1366] (1), ne laissèrent plus d'obstacle à l'intronisation de Timur. De huit princesses qui se trouvaient dans le harem d'Husein, Timur en garda la moitié pour lui-même, n'en prit néanmoins que deux pour épouses légitimes, et donna les quatre autres aux émirs ses amis, ses compagnons d'armes et membres de sa tribu. La citadelle fut pillée, puis rasée, ainsi que le palais. Quant aux habitants, on les chargea de fers ou on leur abattit la tête [1369]; les femmes et les enfants furent partagés comme esclaves. Ce fut là le prologue des sanglantes tragédies que les conquérants tatares allaient jouer sur le théâtre de l'Asie. Balch étant détruit, Timur choisit pour sa résidence Samarkand, qu'il entoura de murailles, qu'il embellit de palais et de jardins. L'assemblée générale des peuples tatares le proclama possesseur du trône qu'il venait de saisir ; le scheich Bereket, qui lui avait prédit le pouvoir suprême, le revêtit des insignes de la souveraineté, lui conféra la bannière et le tambour, et, à son nom de Timur, que son père lui avait donné à cause de sa force, il ajouta les titres de Gurgan (grand dominateur), Ssahil-Kiran (maître du temps) et de Dschihangir (conquérant du monde), que le prince tatare justifia si complétement dans son règne de trente-six ans. La devise du sceau de Timur fut *Équité, Salut* (2). Durant ces trente-six années de victoires et de conquêtes à peine interrompues, il ne revint que neuf fois dans sa patrie au delà de l'Oxus, dans sa résidence de Samarkand ou à Buchara, pour ranimer par quelques instants de repos les forces de son armée, afin de voler à de nouvelles entreprises. Il réunit sur sa tête les couronnes de vingt-sept pays appartenant à

(1) Nochbetet-Tewarich, Arab-Schah (Ddd. 3 jusqu'à la fin), et Lari, d'où a été tiré tout le portrait de Timur.

(2) Histoire de Timur-Beg, par Scherefeddin, trad. par Petis de La croix, I, p. 48; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an 765.

(1) Lari et Schefereddin.

(2) Rasti ou Rusti.

neuf dynasties, dont il décida les destinées. C'étaient 1° les Dschagatais, dont il saisit le trône après la mort de Husein; 2° les Dschètes ou Gètes, dans le Turkistan et le Mogholistan; 3° les souverains de Chuaresm; 4° les souverains du Chorasan; 5° la dynastie des Tatares dans le Tataristan et le Descht-Kiptschak; 6° celle des fils Mosaffir, dans l'Irak persan; 7° les Ilchans, dans l'Irak arabe; 8° la dynastie des souverains de l'Indostan; 9° celle des Ottomans. Ses conquêtes s'étendirent vers l'Orient jusqu'à la muraille de la Chine; vers le nord, jusque dans le centre de la Russie; à l'ouest, elles atteignirent la mer Méditerranée; au midi, les frontières de l'Égypte. Quelques-uns de ses royaumes furent le prix d'une seule bataille; mais la plupart ne lui furent soumis qu'à la suite de longues fatigues et de nombreuses campagnes. Ainsi il conduisit l'armée sept fois contre les Gètes, et cinq fois contre le Chuaresm; poursuivit deux guerres contre les maîtres de la Tatarie: la première, contre Urus; la seconde, contre Toktamisch: il soumit bien l'Indostan en une seule campagne; mais, dans l'Asie occidentale, il entreprit trois guerres, dont la première dura trois ans, la seconde cinq, et la troisième, où fut décidé le sort de Bajesid, se prolongea durant sept années entières. Toutes ces expéditions ne nous occuperont qu'un instant, à l'exception de la dernière guerre de sept ans, qui, poursuivie sur les frontières ou dans l'intérieur de l'empire ottoman, occupe nécessairement une place importante dans cette histoire.

Les sept expéditions contre les Gètes et les cinq campagnes contre Husein-Ssofi, schah de Chuaresm, furent coupées ou séparées par des ambassades, des traités de paix et même par des négociations d'alliance et de mariage. Après la première campagne contre le schah de Chuaresm, Timur demanda solennellement la princesse Chansade pour épouse de son fils aîné Dschinhangir, et Husein-Ssofi, père de la fiancée, donna des fêtes qui rivalisèrent par l'éclat avec les noces pompeuses des chalifes Mamon et Motedhad. Les présents de noces de Chansade consistaient en un trône d'or, en de riches couronnes, en bracelets et en boucles d'oreille, colliers et ceintures du plus grand prix, en coffres pleins de pierreries et de perles, en lits, tentes, sofas et baldaquins. Les grands de l'empire répandaient des perles sur la tête de la mariée; l'air était chargé de musc et d'ambre, le sol recouvert de tapis et d'étoffes d'or; de toutes les villes où la jeune épouse dirigeait sa marche, les scheichs et les kadis, les imams et les mollas, sortaient au-devant d'elle; et les pompes et les réjouissances se renouvelèrent pour sa réception à Samarkand. La tente où s'accomplit le mariage [1373] représentait dans l'intérieur le dôme du ciel semé d'étoiles en diamant; la pomme qui la surmontait était d'ambre; les rideaux étaient de drap d'or. Beaucoup de tentes remplies de kaftans, de châles, de vêtements et d'étoffes furent distribuées entre les personnes de la cour et les hôtes; les astronomes fixèrent l'heureux instant de l'union nuptiale, et la cérémonie s'accomplit avec une pompe dont l'Orient n'avait vu aucun exemple depuis les plus beaux temps du chalifat (1). Timur déploya moins de faste l'année suivante [1374], en solennissant son union avec la princesse Dilschadaga, fille du sultan des Dschètes, qu'il avait enlevée dans la seconde expédition contre son père (2). Outre les femmes dont nous avons déjà fait mention, après la mort de Turkan, Timur épousa aussi la princesse Tumanaga, fille de l'émir Musa, pour l'amour de laquelle il réunit les douze jardins de Samarkand en un seul [1377], qui fut nommé Bihischt, c'est-à-dire le jardin du paradis (3).

Mais les liens de parenté ne sauvèrent ni le sultan des Dschètes ni le schah de Chuaresm de leur ruine. Le dernier, après avoir violé le droit des gens, en faisant emprisonner les ambassadeurs de Timur, fut attaqué une quatrième fois par le conquérant, qui l'assiégea durant trois mois et demi dans sa capitale (4). Au pied des murailles, Timur défia le beau-père de son fils à un combat singulier que Husein n'accepta pas [1379]. Alors la ville fut emportée d'assaut, livrée au pillage: tous les scheichs, les savants, les artisans et les ouvriers, furent emmenés à Kesch, patrie de Timur (5), jadis appelée Schehr-Sebs (la ville verte), mais

(1) Histoire de Timour Beg, par Scherefeddin, I, c. 13, p. 244-251.

(2) *Ibid.*, c. 15, p. 256.

(3) *Ibid.*, c. 26, p. 298.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, c. 27, p. 299.

qui dès lors reçut le titre de Temple de la science et de la civilisation. Timur la déclara seconde capitale de l'empire; il décora la Ville-Verte d'un palais blanc (1), et plus tard il y éleva un tombeau à sa fille chérie, Akabeg, qu'il avait donnée pour épouse au fils de l'émir Musa (son beau-père). Il fut plus profondément affecté encore par la mort de Dschihangir, son fils aîné, et par celle de sa sœur bien-aimée, Turkan-Chatun. Pour se consoler de ces pertes cruelles, il se faisait lire des passages du Koran et de la Sunna par ses scheichs et ses légistes; on lui récitait des histoires et des légendes; ensuite il reprit les soins du gouvernement oubliés au milieu de ses lugubres pensées (2).

Après la conquête du Chuaresm et la translation de ses habitants à Kesch, Timur laissa éclater les projets de son ambition, qui tendaient à la domination du monde. Sans cesse il avait à la bouche la parole du poëte : De même qu'il y a un seul Dieu dans le ciel, il ne doit y avoir qu'un seul maître sur la terre; et même la terre avec tous ses royaumes ne saurait satisfaire l'ambition d'un grand prince. Maître de Turan, c'est-à-dire des pays au delà de l'Oxus, maintenant il aspirait à la possession d'Iran, c'est-à-dire des contrées en deçà de l'Oxus, ou de la Perse proprement dite, dont les vastes limites avaient vu s'élever tant de dynasties sur les ruines de l'empire de Dschengis-Chan. La possession des contrées orientales de la Perse, du Chorasan, était alors partagée entre deux souverains : au sud régnait, à Hérat, Ghajas-zeddin Pir-Ali, de la dynastie des Kurts, branche de la famille Ghur, qui domina dans l'Inde après les Ghasnevides; et au nord régnait, à Sebsewar, Chodscha-Ali-Muejed, de la dynastie des Serbedars, qui s'éleva après la mort d'Abusaid, dernier souverain de la famille de Dschengis-Chan. Muejed se soumit au conquérant tatare, reçut de lui l'investiture par un diplôme, et l'accompagna comme vassal dans ses expéditions ; mais le prince de Hérat réunit ses forces pour résister à Timur. A l'arrivée de celui-ci à Andkud, un derwisch convulsionnaire lui lança à la tête une poitrine de mouton, ce que le vainqueur accepta comme un heureux présage de la conquête de la partie orientale de le Perse, qui dès lors fut appelée la poitrine de l'Asie (1). Après la chute de Fuschendsch, la plus forte place de l'ennemi, sa capitale Hérat se rendit aussi avec tous les trésors que les souverains des dynasties de Ghur et de Kurt y avaient accumulés depuis deux siècles. La ville fut sauvée de la destruction; seulement ses portes de fer, d'un travail admirable, furent enlevées, et transportées comme des trophées à Kesch, patrie de Timur (2). Ses progrès dans le Chorasan furent arrêtés par les forteresses du pays, dont chacune ne se rendit qu'après une résistance opiniâtre. Les plus fameuses étaient Schaburkan, Kabuschan, et surtout entre Balch et Kelat, la place de Kahkaha (la moqueuse), parce qu'elle se rit de tous les efforts de l'ennemi. Les grandes villes de Nischabur, Sebsewar et Tus se remirent d'elles-mêmes au vainqueur. La dernière est appelée aussi Meschhed (les sépulcres), parce que les tombeaux de beaucoup de grands hommes de l'islam en ont fait un lieu de pèlerinage; c'est aussi un rendez-vous pour les caravanes. Là reposent Risa, le huitième des douze imams, successeurs immédiats du prophète, et Harun-Al-Raschid, et Arba-Moslim, le plus sanguinaire des guerriers dont le bras arracha le trône du chalifat à la famille Ommeje, pour le donner à celle d'Abbas; là sont ensevelis le plus illustre des grands vesirs, le plus savant des mathématiciens, le premier des poëtes de la Perse, Nisamulmuk (ordre de l'empire), ministre de Melek-Schah, ardent persécuteur de l'association meurtrière des Assassins; Naszireddin, le fondateur de l'observatoire de Méragha, connu par ses tables astronomiques, et Firdewsi, le plus grand des poëtes épiques de l'Orient (1). Timur ne s'arrêta ni au tombeau de l'imam ni à celui du chalife; il ne contempla pas davantage le mausolée de l'astronome ou celui du poëte; mais il alla droit au monument qui renfermait les dépouilles d'Abu-Moslim, qui avait fait périr un million d'hommes par l'épée des batailles, ou par la main du bourreau. Il descendit de cheval, s'agenouilla, et invoqua la

(1) Scherefeddin, c. 28, p. 306.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 362.

(1) Scherefeddin, dans Petis de La croix, l. II, p. 316.
(2) *Ibid.*, p. 327.
(3) Dschihannuma, p. 318-319.

protection du héros pour ses entreprises futures (1); et, en effet, l'ombre d'Abu-Moslin semble désormais avoir marché devant lui : ainsi, poussé par cet implacable esprit de vengeance, pour châtier la révolte de Sebsewar, il fit prendre deux mille habitants que l'on rangea tout vivants comme des assises de pierres, et dont les corps furent unis avec du mortier et de la chaux, pour élever des tours et des murailles (2).

Après la conquête du Chorasan, du Sistan, du Sabulistan, et du pays des Afghans, au pied des monts Suleiman-Kuh, Timur tourna pour la première fois ses armes contre la Perse proprement dite [1386], et la guerre dura trois années. Comme la possession du Chorasan avait été partagée entre les dynasties de Kurt et de Serbedar, ainsi la domination sur la Perse se divisait alors entre les Mosaffirs, qui régnaient dans l'Irak persan et le pays de Fars, et les Ilchans qui tenaient sous leurs lois l'Irak arabe et l'Aserbeidschan ou Atropatène. Schah-Schedschaa, ce souverain de la famille Mosaffir, élevé si haut par Hafis, envoya rendre hommage au vainqueur par un ambassadeur chargé d'offrir de riches présents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs attelages de six mulets, un grand baldaquin écarlate, une tente royale et un parasol formés des étoffes les plus précieuses (3). Timur donna aux envoyés des paroles de paix, et les chargea d'une demande d'alliance, prélude ordinaire de l'assujettissement des princes avec lesquels il la contractait. Il voulait que l'on donnât la fille de Schah-Schedschaa à Mirsa-Pir-Mohammed, fils de son premier-né Dschihangir (4); et ses volontés s'accomplirent. Il ne trouva pas autant de soumission dans le sultan Ahmed, fils du scheich Osveis-Dschelair; cet Ilchan (prince du pays), se fortifia dans sa résidence de Sultanije, mais ensuite il s'enfuit à Tebris, et enfin à Bagdad. Les provinces septentrionales de la Perse, Masenderan, Rei et Rustemdar tombèrent au pouvoir du vainqueur. Il conquit Sultanije, Tebris et Nachdschiwan, et passa l'Araxe à Dschulfa (5), où ce fleuve rebelle était alors traversé par le fameux pont de pierre, avec des arches de cinquante à soixante aunes, bien fortifié à chaque extrémité (1). Karsz, aujourd'hui place frontière de l'empire ottoman, taillée dans le roc, ouvrit ses portes au bruit des grandes cymbales appelées gurgeh, et du cri de guerre des Tatares : *Surun!* (en avant) (2). La Georgie fit sa soumission avec Tiflis sa capitale, et la fin de la campagne fut célébrée par une grande chasse tatare, dans laquelle l'armée se formait en cercle, tandis que la troupe de rabatteurs poursuivait les cerfs et les gazelles, les loups et les lions vers un même point, au milieu (3). Dans la belle plaine de Karabagh, où il avait établi son quartier d'hiver, Timur reçut l'hommage du prince de Georgie, qui acheta la confirmation de sa principauté par l'abjuration de la foi chrétienne, et offrit parmi plusieurs objets rares et précieux par leur antiquité la cotte de mailles fabriquée des propres mains du roi David, auquel le Koran attribue l'invention de cette partie de l'armure (4). Un hommage plus flatteur encore pour Timur, qui l'accueillit plus gracieusement, fut celui du prince de Schirwan qui apporta les présents les plus appréciés en Orient, tous offerts par neuf, nombre affectionné des Tatares : neuf sabres, neuf arcs, neuf tentes, neuf baldaquins, neuf châles, neuf pièces de riches étoffes, neuf coursiers de noble race, neuf femmes esclaves; quant aux esclaves mâles il n'y en avait que huit, le prince lui-même se présentant comme le neuvième (5). « Cette générosité, dit Scherefeddin, plut au maître; et en récompense l'esclave resta maître de Schirwan. » Les princes de Gilan aussi, qui jusqu'alors s'étaient crus assurés et libres dans leurs châteaux des montagnes, dans leurs forêts et leurs marais, baisèrent la poussière devant le conquérant qui envoya sommer les souverains d'Arménie et de Mesopotamie de se soumettre. A Diarbekr, en Mésopotamie, régnait la dynastie du Mouton-Noir,

(1) Scherefeddin, Histoire de Timur-Beg, I. p. 329.
(2) *Ibid.*, c. XLIII, p. 367.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, l. I, p. 352.
(5) *Ibid.*, ch., l. III, p. 391; Joulcha, dans Morier, second journey, p. 300, et Dupré, t. II, p. 253, doit être Dschulfa.

(1) Scherefeddin, I, p. 392.
(2) *Ibid.*, p. 393 et 395.
(3) *Ibid.*, ch., l. IV, p. 391.
(4) *Ibid.*, ch., l. V, p. 400.
(5) *Ibid.*, ch., l. V, p. 402.

et à Ersendschan, en Arménie, le prince Taherten : le premier se mit en défense, et il fut châtié par le ravage de la plaine de Musch, par la perte des villes d'Achlath et d'Aadildschuwas, et enfin par l'enlèvement de Wan. Cette place si fameuse qui, avant Timur, ne s'était abaissée devant aucun vainqueur, fut emportée d'assaut après vingt jours de résitance opiniâtre, et les vaillants défenseurs, les mains liées par derrière, furent précipités du haut des murailles au fond de l'abîme (1); ensuite on se mit à raser les ouvrages de fortification. Telle était leur importance que la tradition orale attribuait leur construction à Schedad, fils d'Aad, et qu'une division de dix mille hommes travailla inutilement tout un jour pour détacher les masses de rocher (2). La chute de Wan hâta la soumission de Taherten, qui fut confirmé par un diplôme de Timur comme son vassal dans la possession d'Ersendschan (3).

Schah-Schedschaa, de la famille Mosaffir, souverain de Fars, avait de son lit de mort recommandé ses États et sa famille à la grâce de Timur, par une lettre particulière; mais son fils Seinol-Aabidin refusa d'obéir à l'ordre de Timur, qui le sommait de paraître à sa sublime Porte. Les hordes conquérantes se tournèrent vers le sud, et l'Irak persan avec la capitale Iszfahan se rendirent sans qu'il y eût besoin de tirer l'épée. Un jeune forgeron d'un faubourg d'Iszfahan, Ali-Katschapa, gémissait de l'esclavage de sa patrie foulée sous les pieds des Tatares; ses yeux étaient fixés sur le grand exemple d'affranchissement de l'ancienne histoire de Perse, donné aux peuples opprimés et à la postérité par le forgeron Kawe, qui, arborant son tablier comme étendard de la liberté, avait réuni tous les opprimés pour les pousser au renversement du tyran Ishak. Une nuit il éveilla les habitants d'Iszfahan au son du tambour, et les excita à la révolte contre les commissaires tatares chargés de la prise de possession, et contre la garnison encore peu nombreuse : cinq mille Tatares furent massacrés. Timur donna l'ordre de rentrer de force dans la ville, de la saccager, de la noyer dans le sang, et, afin que tout Tatare prît sa part de la vengeance générale, chacun des soldats fut taxé à un certain nombre de têtes qu'il devait apporter. Le seul quartier de la ville où demeuraient les scheichs et les savants reçut une garde de sûreté; il y eut même une recommandation particulière d'épargner surtout la maison de Chodscha-Imameddin-Wais, quoique cet illustre savant fût mort depuis plus d'un an (1). Déjà les soldats étaient si rassasiés de sang et d'argent, qu'un grand nombre, au lieu d'abattre eux-mêmes les têtes, préféraient en acheter, afin de livrer le nombre imposé : d'abord une tête coûtait vingt kopeks (2), bientôt on ne la paya qu'un demi-kopek, enfin personne n'en voulut plus. Les registres inscrivirent soixante-dix mille têtes, qui furent ainsi apportées, et servirent à élever des tours sur les places publiques.

Après cet effroyable exemple de vengeance, Schiras se remit bien vite entre les mains du vainqueur ; dans le palais appelé le trône Karadscha (3), grands et gouverneurs, princes de la famille Mosaffir, souverains de Kerman et de Jesd, Atabegs de Loristan et princes de Laristan, qui se glorifiaient de descendre du fameux héros persan Gurgin-Milad, glorifié par le Schahnameh, tous vinrent se prosterner devant Timur, qui fit réciter la prière publique en son nom (27 décembre 1387). Les munschis (secrétaires du divan) renchérirent d'expressions emphatiques et louangeuses dans les lettres de victoire qui furent aussitôt expédiées par des commissaires spéciaux (mubaschirs) à Samarkand, dans le Chuaresm, le Chorasan, et dans tous les pays soumis à la domination de Timur, pour que les chatibs (qui récitent la prière pour le souverain) en fissent la lecture du haut des chaires (4).

Pendant la guerre de Perse, le Chuaresm s'était soulevé, les gouverneurs s'étaient enfuis auprès de Tokatmisch, chan tatare du Kiptschak. Alors Timur se rendit pour la cinquième et la dernière fois dans le Chuaresm, rasa les

(1) Scherefeddin, l. IX, p. 419.
(2) *Ibid.*, p. 320, et Dschihannuma, p. 411.
(3) Scherefeddin, l. IX, p. 419.

(1) Scherefeddin, Histoire de Timour-Beg, l. X, p. 432.
(2) *Ibid.*, p. 433.
(3) Peut-être à la place où s'élève aujourd'hui le palais des Katschares.
(4) Scherefeddin, Histoire de Timour-Beg, l. XI, p. 436.

murailles de la capitale, fit passer la charrue sur ses rues et ses places, et transporta toute la population à Samarkand, où il fit son entrée triomphante; puis il y célébra en grande pompe le mariage des princes Pîr-Mohammed-Mirsa, Miran-Schah-Mirsa et Schahroch-Mirsa, et aussitôt il se prépara à la guerre contre Tokatmisch-Chan, souverain de la grande Tatarie, jusqu'alors son vassal. Douze ans auparavant il l'avait protégé contre Urus-Chan, prince tatare de la Russie, et l'avait établi comme souverain du Kiptschak, c'est-à-dire de la grande Tatarie, qui comprend tous les pays entre la petite Tatarie ou la Krimée et le Turkistan. Tokatmisch et Ursus-Chan étaient tous deux du sang de Dschudschi (1), fils de Dschengis-Chan, que son père, de son vivant, avait institué souverain de la grande Tatarie, comme il avait nommé le frère, Dschagatai, prince de la Transoxane, de Chuaresm et du Turkistan, et proclamé l'aîné, Ogatai, empereur de Chine et grand chan. Après s'être emparé des États de Dschagatai par la conquête de Balch, Timur avait fait un chan purement nominal de Dschagatai, Siurgutmisch, et celui-ci étant mort, il lui avait donné pour successeur son fils Mohammed dans cette apparence de pouvoir (2); mais pour Tokatmisch, il trônait en réalité dans le Kiptschak sous la protection de Timur, à laquelle il voulut se soustraire. Au premier avis de rassemblement de troupes dans le Kiptschak, Timur dépêcha des commissaires pour faire des levées dans toutes les parties de son vaste empire (3), et dans une grande assemblée de la nation (kuriltai), il atteignit le double but d'augmenter son armée et de diminuer les richesses de ses généraux, en faisant adopter la mesure de fortifier tous les régiments aux dépens de leurs possesseurs (4) [1389]. L'hiver qui précéda cette assemblée générale tenue au printemps selon l'usage, Timur l'avait passé sur les lacs auprès de Buchara, à la chasse des cygnes, afin de conserver cet ancien exercice de la maison de Dschengis-Chan; car les fils de ce conquérant, Ogatai et Dschagatai, s'étaient livrés tout un hiver à ce genre de plaisir, et chaque semaine une quantité de cygnes, formant la charge de cinquante chameaux, était envoyée à Samarkand pour une distribution solennelle dans l'armée (1). En même temps, il célébra les noms de sa fille unique et chérie, sultan Bacht, et de ses petits-fils Mirsa-Ebubekr, fils de Miranschah, et Mirsa-Omar, fils de Dschihangir (2). Au mois de janvier de l'année suivante (19 janvier 1390), il leva son camp de Taschkend; il renvoya son harem, ne gardant que sa favorite Tscholpan (étoile du matin), fille de l'hadschibeg des Gètes. A Karasuman, où la neige et la pluie forcèrent de faire halte, il reçut des ambassadeurs de Tokatmisch. Selon le cérémonial tatare, ils furent introduits en courant (2), touchèrent la terre de leur front, et avec les excuses de leur maître, ils présentèrent comme cadeau un oiseau de proie appelé tschonkar, et neuf coursiers d'une rapidité extraordinaire. Timur fit placer ce tschonkar sur son poing, et à la lettre d'excuse il répondit par un discours dans lequel, rappelant en détail tous les bienfaits dont il avait comblé Tokatmisch, les secours qu'il lui avait fournis contre Urus-Chan, il s'appesantissait sur l'ingratitude du prince; et il conclut en déclarant qu'il allait le châtier.

La marche s'opéra par Jasi, Karatschuk et Sabran, vers les montagnes de Kutschuktagh et d'Ulutagh. Timur monta sur le sommet le plus élevé de ce groupe, pour embrasser du regard les steppes immenses de la grande Tatarie, aussi loin que la vue pouvait atteindre. Il resta un jour entier absorbé dans le plaisir de contempler cet océan de verdure; pendant ce temps, les soldats rassemblèrent des pierres pour élever une tour qui devait transmettre à la postérité l'année et le jour où Timur s'était rendu dans ce lieu (4). Une chasse générale pourvut au manque de vivres qui se faisait sentir dans l'armée; et, après avoir vu défiler ses troupes du haut de la montagne, il en passa une revue plus attentive, lorsqu'elles furent descendues dans la plaine : coiffé d'un turban orné de rubis, tenant à la main une massue à

(1) Dans Petis de La croix se trouve Tuschi au lieu de Dschudschi, ce qui est une erreur.

(1) Le partage de la chasse s'appelle tschirilgha, celui de l'argent okuligha; Scherefeddin, l. III, ch. 7, p. 59, et ch. 10, p. 74.

(2) Ibid., l. III, ch. 7, p. 62, et ch. 8, p. 65.

(3) *Ibid.*, l. III, ch. 10, p. 74.

(4) *Ibid.*, l. III, ch. 10, p. 81.

tête de taureau, comme en portaient les anciens rois de la Perse, en souvenir de la massue de Feridun, il parcourut son armée toman par toman (corps de dix mille hommes). Suivant la coutume dans les inspections militaires des Tatares, les chefs s'agenouillèrent devant lui(1), tenant la bride de son cheval, et baisèrent la terre, en récitant la prière accoutumée pour le souverain, à laquelle ils mêlaient des formules de louange et de bénédiction. Après avoir ainsi reçu les hommages et les vœux de ses fils, de ses petits-fils et de ses autres généraux, et les avoir félicités sur la tenue, l'ordre et la discipline de leurs tomans, hesars et sads (2), Timur donna le commandement de l'avant-garde, appelé mangalai chez les Mongols (3), à son petit-fils, Mirsa-Mohammed, lui recommandant vigilance, rapidité, patience infatigables. La rencontre des corps avancés des deux armées fut le sanglant prélude de l'effroyable bataille qui allait se livrer. Là périrent quatre des plus fameux guerriers de Timur, Herimuk, Ramasanchodscha, Erlat et Aikutimur; les autres chefs furent comblés d'éloges et de présents, et reçurent le titre de tarchan (4), qui donnait libre accès auprès du souverain à toutes les heures; au fils du vesir resté dans l'action, à Kaladschighai, furent remis le grand sceau de l'empire et le petit cachet de cabinet dit sceau du papillon (5). A la suite de six journées de pluie, l'on en vint à la grande bataille dans laquelle Timur, renonçant pour la première fois à l'ancienne ordonnance de centre, aile droite, aile gauche, disposa ses troupes en sept divisions [5 juillet 1390]. Dans l'armée de Tokatmisch, les chefs étaient tous des princes du sang de Dschengis-Chan, appelés aghles, comme ceux de Perse sont nommés mirzas. Le cri de guerre, *Surun*, couvrit le bruit des trompettes, et le schérif qui, le premier, avait présagé la grandeur de Timur, en lui remettant la bannière et le tambour, et qui depuis l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, Seid-Bereke, s'agenouillant, la tête découverte, pour invoquer la faveur du ciel, lança de la poussière contre les ennemis, en prononçant cette malédiction : « Ainsi puissent vos visages être noircis par la défaite ! »; puis, se tournant vers Timur : « va, s'écria-t-il, va maintenant selon ta volonté, tu seras vainqueur (1). » L'impétuosité de l'attaque renversa l'ennemi ; Tokatmisch prit la fuite, et sept cavaliers sur dix, dans l'armée de Timur, eurent ordre de se mettre à la poursuite des fuyards (2). Timur lui-même continua sa route avec le reste de l'armée, et il établit son camp sur le Wolga, dans la belle plaine d'Urdepe, où fut déployée une magnificence inaccoutumée. Tout le camp, d'un diamètre de trois parasanges, était enveloppé d'un rideau d'étoffe brochée (3); le butin en troupeaux et en esclaves que l'on y entassa des rives et des îles du Wolga était incommensurable; les plus belles filles furent conduites dans le harem de Timur, les autres distribuées parmi les émirs ; quinze mille des jeunes garçons les mieux faits furent destinés au service intérieur de la cour. Ensuite fut disposée une fête, l'une des plus brillantes dont fassent mention les annales du Turan; les mets furent servis dans des plats d'or ornés de pierreries, par des esclaves des deux sexes d'une admirable beauté; les musiciens composèrent de nouveaux chants, dont l'un fut appelé le morceau de la conquête du Kiptschak (4). Timur était assis sur le trône des souverains de la grande Tatarie, qui résidaient ordinairement à Urdepe, sur les bords du Wolga; il était entouré des beautés de son harem, et l'on entendait tour à tour des chants de triomphe (rihawi), ou répéter les accents de l'amour (uschak) (5).

L'hiver suivant se passa également en fêtes à Samarkand, et au printemps de l'année 1391 fut entreprise l'expédition de Perse, qui, cette fois, dura cinq années. Outre les étendards ordinaires de queues de chevaux (6), l'on arbora encore une nouvelle bannière avec une image de

(1) Scherefeddin, l. III, ch. 11, p. 86.
(2) C'est-à-dire corps de dix mille, régiments de mille, compagnies de cent hommes.
(3) Scherefeddin, l. III, ch. 12, p. 91.
(4) *Ibid.*, l. II, ch. 10, p. 234.
(5) *Ibid.*, l. III, ch. 13, p. 108.

(1) Scherefeddin, ch. 14, p. 11.
(2) Ainsi les sept dixièmes de la cavalerie.
(3) Scherefeddin, l. III, ch. 14, p. 124.
(4) Fethnamei Kipdjak ; Scherefeddin, l. III, ch. 14, p. 127.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, l. III, ch. 24, p. 190.

dragon (1). La conquête du Masenderan fut signalée par la défense opiniâtre des villes d'Amul, de Sari et de Mahanasar, et par le massacre régulièrement ordonné de tous les Fedajis ou Assassins. Depuis que Halaku avait renversé leurs forteresses, des disciples de ces sectaires s'étaient conservés dans la contrée, et beaucoup de soldats de Timur étaient tombés sous leurs poignards; l'un de ses généraux avait à venger sur eux la mort de son fils, un autre celle d'un père : ainsi tous furent enveloppés à Amul dans un massacre général que l'imagination se refuse à peindre; l'historien persan lui-même le signale comme la plus effroyable scène qui ait jamais ensanglanté le théâtre de l'histoire (2). Du nord de la Perse, Timur tourna ses armes triomphantes contre les provinces méridionales, contre le Loristan et le Chusistan, et enfin contre Fars, où avaient été tolérés jusque-là cinq ou six princes de la famille Mosaffir comme gouverneurs de certaines villes. Du Chusistan, il pénétra dans Fars par les défilés des montagnes, conquit le Château-Blanc (Kalai-Sefid), si fameux par la force naturelle de sa position, où il fallut briser des rochers avec la hache pour ouvrir un passage à l'armée (3); puis, traversant la vallée merveilleuse de Schaabbewan, l'un des quatre paradis de l'Asie, il marcha au-devant de Schahmanszur, qui avait arraché le pouvoir aux autres princes de la famille Mosaffir. Les Tatares triomphèrent, et Schahroch-Mirsa, âgé seulement de dix-sept ans, s'élança sur Schahmanszur, lui abattit la tête, et vint la jeter aux pieds de Timur, en prononçant la formule usitée : « Ainsi tombent les têtes de tous tes ennemis sous les pieds de ton cheval! » Timur embrassa ses fils et petits-fils, accueillit les vœux des émirs, qui, selon l'usage mongol, touchèrent neuf fois la terre de leur front, et lui présentèrent la coupe d'or à genoux (4). Dans cet instant parut sur les derrières une armée ennemie nouvellement formée; battue comme la première, elle se retira sur le Château-Rouge (Kalai-Surch). Timur entra en vainqueur dans Schiras; huit portes furent fermées; la neuvième seulement, sur laquelle il planta sa bannière, demeura ouverte; les trésors de Schah-Manszur furent recueillis et distribués parmi les émirs de l'armée; les habitants payèrent d'énormes sommes pour avoir la vie sauve. L'on amena les princes de la famille Mosaffir, qui tous furent exécutés, à l'exception de deux, privés de la vue par leurs parents, auxquels il fut permis de continuer à vivre à Samarkand (1). Des savants et des artistes émigrèrent des rives du Roknabad à celles du Dschihun. Ensuite Timur investit son fils Miran-Schah de la souveraineté de la Perse, dans toute son étendue, ainsi que l'avait possédée jadis Holaku-Chan, frère de Kublai, grand chan des Mongols (2), et le diplôme fut revêtu, selon l'usage des empereurs mongols, de l'empreinte de la main de Timur trempée dans l'encre rouge (3).

L'armée se dirigea ensuite à l'ouest, vers le Kurdistan, qu'elle traversa pour se rendre à Bagdad, résidence d'Ahmed-Dschelair, prince de la dynastie d'Ilchan. A Akbulak, non loin d'Arbelle, où Alexandre décida du sort de la Perse, parut l'ambassadeur d'Ahmed-Dschelair, le grand mufti, le fameux savant Nureddin-Abderrahman-Isferaini, qui apportait des assurances d'amitié et des présents, tous par neuf, selon l'usage tatare, parmi lesquels se trouvaient des cerfs, des léopards, des chevaux arabes avec des selles d'or. Mais comme cet envoyé n'avait pas de pleins pouvoirs pour renoncer, au nom de son maître, aux deux droits de souveraineté, celui de battre monnaie et celui de faire réciter la prière publique, ses protestations restèrent sans crédit, quoique Timur lui montrât personnellement la plus haute estime, à cause de son vaste savoir (4). Il le congédia avec une réponse vague, et le suivit aussitôt de près avec son armée, dans l'espérance de surprendre le sultan dans sa résidence. En effet, à peine Ahmed avait-il eu le temps de rompre les ponts du Tigre et de faire couler bas les bâtiments qui étaient sur le fleuve, que déjà l'armée de Timur était devant les murs de Bagdad, qui fut occu-

(1) Scherefeddin, l. III, ch. 17, p. 137.
(2) *Ibid.*, l. III, ch. 19, p. 153.
(3) *Ibid.*, l. III. ch. 24, p. 189.
(4) Ils lui présentaient la coupe d'or, selon la maxime de Mongol. Scherefeddin, l. III, ch. 25, p. 198, et l. I ch. 11, p. 78.

(1) Scherefeddin, l. III, ch. 27, p. 286.
(2) *Ibid.*, ch. 28.
(3) *Ibid.*, l, III, ch. 27, p. 206.
(4) *Ibid.*, ch. 19, p. 220.

pée sans résistance. La galère du sultan, appelée le Soleil, fut employée à transporter le souverain tatare; la cavalerie traversa le Tigre à la nage; Timur, à la tête de ses meilleurs cavaliers, poursuivit le sultan, qui fuyait du côté de l'Euphrate. Dans la plaine de Kerbela il l'atteignit, mais n'ayant plus avec lui que quarante-cinq émirs tatares, dont les nobles chevaux avaient pu supporter cette course. Trois fois le combat fut renouvelé avec les forces bien supérieures du sultan, qui échappa de sa personne, mais fut réduit à laisser ses femmes et son fils entre les mains du vainqueur (1). Les savants et les artistes de Bagdad furent transportés à Samarkand, ainsi qu'il était arrivé à ceux du Chuaresm et de Schiras, et parmi eux se trouva le fameux Chodscha-Abdulkadir, auteur d'une théorie des sons. Dans tous les pays de l'Asie furent répandues les proclamations de la conquête; Timur passa deux mois à Bagdad, et montra si peu d'indulgence pour le penchant de ses troupes à l'ivrognerie, qu'il fit jeter dans le Tigre tout le vin trouvé dans la ville (2). De ce lieu il envoya aussi le savant scheich Sawe comme ambassadeur au sultan Berkuk, souverain de l'Egypte et de la Syrie, avec une lettre où il était dit : Qu'envoyé par la Providence pour relever l'empire de Dschengis-Chan, tombé sous ses descendants, il désirait entretenir avec lui des rapports de paix et d'amitié, en laissant la liberté aux relations commerciales entre leurs États (3). Les places de Mésopotamie ne tombèrent point aussi facilement que Bagdad; elles ne furent conquises qu'après une défense opiniâtre. Takrit, qui, par la solidité de ses ouvrages, passait pour être à l'abri des machines de guerre (4); Roha ou Edessa, bâtie par Nemrod, et célèbre par le four ardent d'Abraham (5); enfin, Hoszn-Keif, accessible par un seul point, abondamment pourvue d'eau, et Mardin, soumise au sultan Isa, de la famille souveraine d'Ortok, ne reçurent pas les conquérants dans leurs murailles. Timur se contenta des présents offerts par les assiégés, suivant le nombre accoutumé, et de la promesse d'un tribut annuel (1). Le mécontentement de cette espèce d'échec et la douleur de la perte de son fils Omar-Scheich (2), furent adoucis par l'heureuse nouvelle de la naissance d'un petit-fils issu de Schahroch, qui devint le prince Ulug-Beg, si fameux dans l'histoire de l'astronomie (3). Amid, capitale du Diarbekr, fut conquise, pillée, condamnée à disparaître; mais la solidité des murailles de rocher résista à toutes les tentatives, et les destructeurs durent se contenter d'avoir élargi les crénaux (4). Alors Timur donna 20,000 kopeks pour élever deux dômes au-dessus des tombeaux du prophète Jonas et de saint Sergius, qu'il visita en pèlerin, distribuant de riches aumônes aux pauvres (5).

La conquête de la Mésopotamie et du Kurdistan fut suivie de celle de l'Arménie et de la Géorgie. La campagne s'ouvrit par la prise d'Alandschik, dont le souverain, Kara-Jusuf, prince de la dynastie du Mouton-Noir, au premier avis de Timur, s'enfuit avec précipitation. Dans la plaine d'Achlath, ancienne résidence des princes turkmans, Timur reçut l'hommage du prince d'Aadildschuwas (6), de Taherten, souverain d'Ersendschan, qui jurèrent de rester ses fidèles vassaux. Au dernier, que le voisinage des Ottomans faisait trembler pour la possession de sa ville, cet État fut assuré comme principauté indépendante; le diplôme en fut rédigé, sanctionné par l'empreinte de la main trempée dans l'encre rouge, et cet acte fut accompagné par le don d'une couronne ornée de perles (7). Sur les montagnes de Mingœl ou Bingœl (des mille lacs), où plusieurs fleuves, entre autres l'Euphrate, prennent leur source (8), furent célébrés la naissance du prince Ibrahim, second fils de Schahroch, et le triomphe de l'armée en Géorgie. L'empereur des Tatares assista aux fêtes, assis sur son trône, la tête ceinte du diadème, tenant en main la massue. Autour de lui étaient rangées les beautés de

(1) Schefereddin, l. III, ch. 30, p. 233.
(2) *Ibid.*, ch. 31, p. 248.
(3) *Ibid.*, ch. 32, p. 240.
(4) *Ibid.*, p. 241.
(5) *Ibid.*, ch. 36, p. 265.

(1) Schefereddin, ch. 37, p. 275.
(2) *Ibid.*, ch. 37, p. 268.
(3) *Ibid.*, ch. 40, p. 284.
(4) *Ibid.*, ch. 41, p. 289.
(5) *Ibid.*, ch. 35, p. 262.
(6) *Ibid.*, l. III, ch. 43, p. 296.
(7) *Ibid.*, ch. 45, p. 314.
(8) Dschihannuma, p. 125, et Mémoires de M. Kinnier, p. 8.

son harem; à droite se tenaient les chanteurs, à gauche les musiciens. Neuf tschauschs à cheval dirigeaient les divertissements. Les échansons, tenant des flacons de cristal et des coupes d'or, versaient le vin rouge de Schiras et la liqueur dorée du Liban. A cette fête on en vit succéder d'autres, données par les princesses qui avaient été nommées nourrice et première gouvernante du nouveau-né, en sorte que, durant trois semaines, des réjouissances et des festins furent jetés comme intermèdes au fracas de la guerre (1). Lorsque la marche fut reprise vers la Géorgie, des usbegs apportèrent la nouvelle que des troupes tatares de Tokatmisch avaient pénétré dans le Caucase par le défilé de la Porte-de-Fer et ravageaient une partie du Schirwan, « que la bête vienne se jeter dans le filet, dit Timur; cela vaut mieux pour le chasseur que d'être obligé de la poursuivre; un vieux faisan ne craint pas le faucon, et quand la sauterelle est devenue assez grande pour que ses ailes aient pris un rouge de sang, elle combat le moineau qui veut la dévorer (2). » L'hiver n'en fut pas moins passé dans la plaine de Mahmudabad, et Schemseddin-Almalaghi, le plus éloquent et le plus délié négociateur de Timur, fut chargé d'une lettre qui offrait la guerre ou la paix. La présomption des aghlens et des courtisans empêcha Tokatmisch d'accueillir la proposition pacifique, et la seconde campagne contre le Kiptschak s'ouvrit cette fois sur la rive occidentale de la mer Caspienne, comme la première s'était poursuivie à l'orient de cette mer. La bataille décisive, où Timur forma encore son armée en sept divisions, fut livrée sur le Terek (1394). Avant d'engager l'action, l'empereur inspecta bien soigneusement l'équipement de chaque régiment, afin de vérifier si les soldats étaient bien pourvus des sept armes nécessaires, l'épée, la lance, l'arc et les flèches, la cuirasse, la massue et les filets pour prendre des ennemis vivants. A la tête de vingt-sept escadrons d'élite, il attaqua l'ennemi, le culbuta et le mit en fuite. Timur fit halte sur les bords du Wolga, à la nouvelle que Tokatmisch, avec ses aghlens et ses nowians (les princes du sang et les grands), avait déjà franchi le gué de Turatu; puis il déclara Tokatmisch déchu du trône du Kiptschak, sur lequel il plaça l'aghlen Koritschak, fils d'Urus-Chan, qui se trouvait dans le camp au nombre des officiers de la cour impériale. Il lui donna le manteau et la ceinture d'or, une garde du corps formée d'usbegs, et le détacha en avant, au delà du Wolga (1). Lui-même, franchissant ce fleuve, puis le Don et le Dnieper, passa d'Asie en Europe, et, tournant ensuite au nord, il ravagea la petite et la grande Russie et porta la dévastation jusqu'aux environs de Moskow (2). Le butin fut immense en lingots d'or et d'argent, en fourrures de martre zibeline, d'hermine, d'écureuil, de lynx tigré, de renard rouge et bleu, d'ours blanc. Au sud, les armées tatares poussèrent leurs courses jusqu'à Azof et au Kuban, et revinrent ensuite sur la Géorgie pour en réduire les forteresses (3). Astrachan, à l'embouchure du Wolga, et Serai, située plus haut sur le fleuve, alors capitale du Kiptschak (4), furent livrées aux flammes, et les habitants chassés comme des troupeaux devant les dévastateurs, pour être menés en esclavage. Madschar, ville tatare sur le Terek, fut aussi saccagée. Pendant ce temps, Timur parcourait le pays situé sur les rives de la mer d'Azof et de la mer Caspienne, entre le Dnieper et le Wolga, désolant tout sur son passage; et son fils Mohammed-Mirsa-Sultan lui soumettait tout le littoral du golfe Persique et le royaume d'Hormus. Enfin lui-même, après cinq années de triomphes et de conquêtes, revint dans sa patrie au delà de l'Oxus. Sur les rives du fleuve, il fut reçu par les impératrices, ses épouses, et par les princesses, épouses de ses fils, qui, suivant l'usage tatare, répandirent sur sa tête sacrée des pièces d'or et des pierreries, et lui offrirent mille chevaux richement harnachés et mille mulets. Timur se rendit d'abord à Kesch, où il visita les tombeaux de son père Taraghai et de son fils Dschihangir, puis ceux des pieux et saints hommes, répandit de riches aumônes et dis-

(1) Scherefeddin, l. III, ch. 49, p. 326.
(2) *Ibid.*, l. III, ch. 50, p. 332.

(1) Schefereddin, l. III, ch. 54, p. 355.
(2) *Ibid.*, l. III, ch. 54; p. 363; Mirchond, et d'après tous deux, la revue rétrospective et chronologique de Price, 3 vol., p. I, p. 198
(3) Scherefeddin, l. III, ch. 58, p. 372.
(4) *Ibib.*, l. III, ch. 60, p. 381, et l. II, ch. 15 p. 258.

tribua une bonne part du butin entre les savants. Au printemps de l'année suivante [1396], il quitta le palais blanc, le palais céleste de Kesch (1) pour les jardins du nord (2) de la résidence de Samarkand, où il construisit un nouvel édifice de marbre blanc à demi transparent de Tebris, le décora des peintures les plus précieuses (3), et il le consacra à la princesse Begisi, sa petite-fille, issue de Miran-Schah, comme il avait précédemment consacré le jardin du Paradis à son épouse Tumanaga (4). A son fils Scharoch, qui jusqu'alors avait exercé, au nom de son père et à sa grande satisfaction, le gouvernement du Chorasan, il donna ce pays en pleine souveraineté, avec une extension telle que le nouveau royaume comprenait, outre le Chorasan, le Sistan et le Masenderan jusqu'aux villes de Firuskusch et Rei (5). Ainsi déjà il avait investi son fils Mirand-Schah du royaume d'Holaku (la Médie et la Mésopotamie) (6), son fils Omar-Scheich de la Perse proprement dite (7). Ayant quatre fils pour généraux, gouverneurs, rois, à l'orient dans le Chorasan, à l'occident dans l'Irak, au nord dans l'Aserbeidschan et au sud dans le pays de Fars, il imitait avec de grandes proportions l'exemple donné par Dschengis-Chan, qui avait fondé sa domination et sa force sur l'union et le concert des membres d'une nombreuse famille. Depuis le commencement jusqu'à la fin de son règne, Timur appliqua ses soins à étendre et à fortifier ce système par des mariages, ce qui fait que les fêtes de noces se présentent d'une manière continue dans son histoire. Au temps même où nous le suivons, il célébra le mariage de la princesse Begisi, sa petite-fille, avec le prince Iskender-Mirsa, et le sien à lui-même avec Tukelchanum, fille de Kœser-Chodschah, prince mongol, qui fut la neuvième de ses femmes, et qu'il épousa dans sa soixante-dixième année; il lui consacra le jardin nouvellement formé de Samarkand, appelé Dilguscha (qui ouvre le cœur). Il bâtit encore le palais de Tachti-Kadschar à Samarkand, comme il venait de construire celui du même nom à Schiras (1); et à Jasi, sur le Sihun, non loin de Taschkent, il éleva un dôme sur le tombeau du fameux scheich des Nakschbendis, Ahmed-Jasewi, qui est encore aujourd'hui un lieu fréquenté de pèlerinage (2).

La jeune épouse ne put arrêter le vieil empereur dans la carrière de la victoire et des conquêtes; au milieu même des dispositions de la noce, s'étaient suivis les préparatifs de la campagne, et du lit nuptial Timur s'élança sur la route de l'Inde, le but éloigné, définitif de la carrière des dominateurs du monde, atteint à demi par le héros de la fable, Dionysos, par Ninyas et Sésostris, par le persan Darius et le grec Alexandre, saisi pleinement par Mahmud, et touché à peine par Dschengis-Chan. Les désordres et les rivalités des prétendants au trône après la mort de Firus-Schah, le grand souverain de la péninsule entre l'Indus et le Gange invitaient Timur à une expédition dans ces contrées. Il vit paraître dans son camp les ambassadeurs des princes des Tatares et des Mongols, du Kiptschak, du pays des Dschètes, des Kalmuks, de la Perse, de l'Arabie et du Cachemire, qui lui offrirent leurs vœux pour cette entreprise (3). Dans les premiers jours du neuvième siècle de l'hégire [19 septembre 1498], il se trouva sur les bords de l'Indus à l'endroit où Dschelaleddin-Minkberni, schah du Chuaresm, poursuivi par Dschengis-Chan, s'était jeté dans le fleuve pour échapper à son vainqueur, qui de ce point était revenu sur ses pas (4). Là il congédia les ambassadeurs chargés d'apprendre à leurs maîtres qu'ils avaient été témoins du passage de l'Indus, que Dschengis-Chan n'avait point tenté. Suivant les traces d'Alexandre, il franchit les cinq rivières du Pendschab; sur la rive orientale de l'Hyphase, Alexandre avait dressé des autels marquant les limites de sa conquête, mais Timur poussa toujours en avant, s'emparant des villes et des

(1) Akserai et Gœlserai, Scherefeddin, l. III, ch. 65, p. 404 et 406.
(2) Baghi Schumal - Scherefeddin, l. III, ch. 66, p. 408.
(3) Scherefeddin, l. III, ch. 66, p. 410.
(4) *Ibid.*, l. I, ch. 26, p. 298.
(5) *Ibid.*, l. III, ch. 67, p. 411.
(6) *Ibid.*, l. III, ch. 28, p. 212.
(7) *Ibid.*, l. III, ch. 37, p. 271.

(1) Scherefeddin, l. III, ch. 70, p. 430, et l. II, ch. 61, p. 434.
(2) ch. 70, p. 426.
(3) *Ibid.*, l. IV, ch. 6, p. 30.
(4) *Ibid.*, ch. 8, p. 45.

provinces sur la route de Delhi, capitale du sultan Mahmud. Il n'y avait encore eu aucun engagement sérieux, et déjà l'armée tatare traînait après elle plus de cent mille esclaves indiens, dont la plupart étaient des Guèbres ou des adorateurs du feu (1). Sur les représentations des chefs, que cette multitude d'ennemis dans le camp pouvait compromettre l'issue de la première grande bataille, Timur fit donner l'ordre d'un massacre général, et, pour surcroît de barbarie, il voulut que chacun immolât lui-même ses esclaves. Celui qui n'obéirait point subirait la justice du sabre ; ses biens et son harem passeraient aux dénonciateurs d'un pareil délit. Dans l'espace d'une heure plus de cent mille victimes innocentes furent égorgées, et l'un des hommes les plus doux, le savant Nasziréddin-Umur, qui regardait comme un acte injuste de verser le sang des animaux, de tuer un simple agneau, dut faire mettre à mort quinze de ses esclaves indiens, pour sauver sa propre vie (2). Les astrologues et les devins, dont Timur se faisait accompagner dans toutes ses expéditions, osèrent trouver cette fois que la conjonction des astres était contraire à la marche en avant de l'armée. Timur rejeta leur prédiction avec mépris, disant que ni les joies, ni les douleurs, ni le bonheur, ni les infortunes ne dépendent des astres, mais de la volonté de Dieu, créateur des corps célestes et des hommes ; qu'il ne se souciait en rien de la position ou de la conjonction des planètes, qu'après des mesures bien prises, il ne retarderait pas d'un instant l'exécution de ses plans. Mais tandis qu'il repoussait les horoscopes des astrologues, il consultait le Koran qu'il ouvrit lui-même, afin d'y surprendre le sort de la journée, et tomba sur un passage favorable, annonçant triomphe et conquête. Les paroles du Koran s'accomplirent par la défaite de l'armée indienne et par la conquête de Dehli, où furent renouvelées toutes les scènes de pillage et de massacre (3). Ces Guèbres si pacifiques, animés par le courage du désespoir, prirent des brandons allumés dans les ruines fumantes de leurs autels renversés, mirent le feu à leurs maisons,

(1) Scherefeddin, ch. 18, p. 89.
(2) *Ibid.*, ch. 18, p. 90.
(3) *Ibid.*, l. IV, ch. 20, p. 112.

et se jetèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans l'immense bûcher formé maintenant par la ville tout entière que dévoraient les flammes (1). A Myrthe (2), tous les Guèbres furent écorchés vifs; les femmes et les enfants furent emmenés comme esclaves; et la place, une des plus fortes, que Turmehschirin, le grand souverain de l'Inde, n'avait jamais pu soumettre, fut réduite en un monceau de cendres et de poussière. Le butin fut immense en or et argent monnayé, travaillé, en vaisselle, lingots, en bracelets, colliers, diadèmes, anneaux et ceintures de diamants de Golconde, de rubis de Bedachschan, de saphirs de Ceylan, en chameaux, en éléphants. Quant aux esclaves, maint soldat en eut jusqu'à cent cinquante; le moindre goujat en posséda environ vingt-cinq (3). Dix paires d'éléphants furent envoyées avec les lettres annonçant la conquête, aux princes de Perse, de Médie, d'Arménie et jusqu'à ceux qui étaient placés sur la frontière de l'Asie Mineure (4). Plusieurs milliers d'artisans et d'ouvriers, particulièrement des tailleurs de pierres et des maçons, furent distribués entre les princes et les émirs pour être employés à la grande mosquée de Samarkand que l'on avait fait vœu d'élever en reconnaissance de l'heureuse issue de cette campagne; une infinité de sculptures, et d'idoles indiennes transportées dans la capitale de l'empire, servirent de matériaux dans cette construction. C'était là une imitation de l'exemple donné par les précédents conquérants : ainsi Cambyse avait emmené en Perse des architectes égyptiens qui bâtirent les palais et les temples de Persépolis (5), et Mahmud, après l'assujettissement de l'Inde, avait fait placer l'idole colossale de la pagode de Sumenat, pesant plus d'un quintal, comme seuil de la porte de la mosquée de Ghasan, afin que le vrai croyant, en entrant dans la maison du Dieu unique, foulât sous ses pieds les fausses idoles. Timur poursuivit les Indiens jusqu'aux sources du Gange, jusqu'au défilé de Kuhmaul, si étroitement resserré par les rochers. Là il rougit les ondes sacrées par un

(1) Scherefeddin, p. 110.
(2) *Ibid.*, ch. 22, p. 117.
(3) *Ibid.*, ch. 20, p. 111.
(4) *Ibid.*, p. 106.
(5) Diodore de Sicile, l. I.

massacre général des adorateurs du fleuve (1). Une grande chasse aux lions, aux léopards, aux rhinocéros, aux cerfs bleus, aux paons sauvages et aux perroquets termina cette guerre, qui avait été précédée d'un pareil prélude; et longeant les frontières de la merveilleuse vallée du Cachemire, Timur revint à Samarkand où, pour éterniser la mémoire de l'extermination des adorateurs des idoles, fut élevée la vaste et magnifique mosquée, à l'aide des tailleurs de pierre et des architectes indiens et persans (2).

Dans l'espace d'une seule année [1398], Timur avait opéré le passage de l'Indus, accompli la conquête de Dehli, commencé la grande mosquée de Samarkand, et, dans la même année. la mort, en frappant deux princes sur les frontières de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale, Kasi-Burhaneddin, souverain de Siwas, et Berkuk, sultan d'Égypte, provoqua de nouvelles conquêtes dans l'occident de l'Asie, depuis le Pont jusqu'aux limites de la Syrie; ce fut la troisième guerre de Perse, qui se prolongea sept ans. La présence de Timur était d'ailleurs réclamée dans l'occident de son empire, par des désordres qui avaient éclaté en son absence dans les gouvernements de ses fils, les rois d'Aserbeidschan et de Fars. Dans le premier pays, le mal venait des excès de Miran-Schah, poussés jusqu'à un dérangement d'esprit, suite d'une chute de cheval : entouré de musiciens, toujours plongé dans l'ivresse, il mettait en danger la vie de ses vesirs et même de son épouse Chansade, et par de folles entreprises contre Bagdad, où le souverain chassé par Timur, Ahmed-Dschelair avait été rappelé, il exposait la sûreté de son propre gouvernement; dans le Fars, le prince Pir-Mohammed attentait par le poison à la vie de son frère Rustem et d'autres: et dans les deux États, la force du maître était nécessaire. Néanmoins la rigueur de Timur ne tomba point sur ses deux fils; elle frappa les entourages auxquels furent attribués les excès des princes. Des émirs (3), envoyés par l'empereur pour le rétablissement de l'ordre, prirent en main la conduite des affaires: les favoris de Miran-Schah, particulièrement les musiciens, entre autres l'homme le plus spirituel de son temps, le poëte Mohammed-Kuhistani (1), furent jetés en prison (2); à Schiras, on exécuta les empoisonneurs qui avaient corrompu le prince : c'étaient des Persans de la tribu Tadschik. Timur quitta Samarkand, dont il laissa le gouvernement à son petit-fils Mohammed-Sultan, comme il plaça Andekan sous l'autorité du prince Iskender (3). Dans sa marche par Kesch, Balch, et Hérat (4), il visita les tombeaux des grands scheichs, sur lesquels le peuple allait faire des dévotions dans ces villes, et il distribua de riches aumônes, pour rendre le ciel favorable à sa nouvelle expédition. Il trouva des gages de la protection divine dans les nouvelles qui lui parvinrent en route, de la mort de princes qui lui étaient hostiles ou des troubles d'États voisins : Timur-Kotlugh-Aghlen, l'ingrat prince tatare qui, placé par Timur sur le trône de Tokatmisch, s'était révolté contre son bienfaiteur; l'idolâtre souverain de Sina, Chirs-Chodscha-Aghlen; le prince mongol des Dschètes, étaient sortis de ce monde presqu'en même temps, et leur mort, comme celle de Kadi-Burhaneddin de Siwas, et de Berkuk, sultan d'Égypte, promettait d'ouvrir de nouveaux champs aux passions du conquérant. Il se réjouissait de ces coups frappés par le destin, car il sentait bien que les succcesseurs du Tatare, du Tunguse, du Mongol, du Turc et du Mamluk Tscherkesse, seraient faibles par eux-mêmes, ou par leurs divisions (5). Le jeune gouverneur d'Andekan, Iskender-Mirsa, à peine agé de quinze ans, ne perdit pas un instant pour mettre à profit, suivant les idées de son aïeul, les troubles qui s'étaient élevés dans le royaume des Dschètes par suite de la mort du souverain. Il mena ses troupes victorieuses jusqu'à Choten, ville du Turkistan si fameuse par la beauté de ses habitants et ce jaspe entraîné par les rivières qui l'arrosent (6). De Kaschghar, où il passa l'hiver, il envoya neuf des plus

(1) Scherefeddin, l. IX, ch. 25, p. 131.
(2) *Ibid.*, ch. 34, p. 179.
(3) *Ibid.*, l. v, ch. 2, p. 199, l. v, ch. 7, p. 232.

(1) Histoire de l'art oratoire en Perse, 223.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 3, p. 208.
(3) *Ibid.*, ch. 2, p. 200 et 201.
(4) *Ibid.*, ch. 3, p. 201 à 204.
(5) *Ibid.*, l. v, ch. 4, p. 212.
(6) *Ibid.*, p. 219, et Dschihannuma, p. 367.

belles filles mongoles à son grand-père, comme trophées de son triomphe, et neuf autres au prince, son cousin, gouverneur de Samarkand : mais celui-ci, jaloux de la gloire d'une expédition faite sans sa participation, refusa ces présents (1).

Tandis que le petit-fils portait ses armes triomphantes jusque dans le cœur de Turkistan, Timur passait l'hiver à l'occident de la mer Caspienne, dans la belle et vaste plaine de Karabagh; et là, dans l'assemblée tenue avec tous les guerriers, était arrêtée l'expédition contre Melek-Gurgin, souverain rebelle de la Géorgie. Le prince de Schirwan, Scheich-Ibrahim et Sidi-Ahmed de Scheki, vinrent se prosterner comme fidèles vassaux devant le maître suprême qui les congédia en leur donnant des vêtements d'honneur (2); mais Taherten, souverain d'Ersendschan, qui vint offrir des présents composés de neuf espèces d'objets, contenant chacun neuf articles, et qui baisa neuf fois la poussière, reçut l'investiture formelle d'Ersendschan par la queue de cheval et les deux cymbales (3). Le roi de Géorgie refusa l'extradition réclamée par Timur du fils d'Ahmed-Dschelair, souverain de Bagdad, réfugié auprès de lui, se croyant bien assuré dans les cavernes de ses montagnes. Timur, pour s'emparer de ces repaires, eut recours à un moyen, dont il s'était servi pour franchir les montagnes de l'Inde. Alors on avait suspendu des espèces de brancards à des cordes longues de cent cinquante aunes; et il avait fallu se faire ainsi descendre cinq fois avant de parvenir des hauteurs à la profondeur des vallées. L'emploi de ce mécanisme fut encore plus périlleux dans l'expédition de Géorgie: pour attaquer les ennemis retranchés dans leurs cavernes inaccessibles, les soldats étaient descendus des rochers taillés à pic jusqu'à ce que se trouvant au niveau des cavernes, ils faisaient pleuvoir une grêle de flèches sur les Géorgiens, ou s'élançaient de leurs mobiles appuis au milieu d'eux, ou bien, quand ils ne pouvaient aborder les cavernes, ils y mettaient le feu, et brûlaient ainsi les réfugiés avec leurs vivres et leurs ustensiles (4). Forcés dans leurs repaires, les Géorgiens tinrent moins encore dans leurs places, dont quinze, avec Tiflis, capitale du pays, tombèrent entre les mains de Timur (1). En se retirant, il en emporta sept autres, dont les murailles furent rasées, et les habitants égorgés (2). Dans le temps que Timur pénétrait le fer à la main dans le Nord, la trahison faillit lui ouvrir l'entrée de Bagdad. Ahmed-Dschelair, l'Ilchan qui, chassé par lui de Bagdad, avait cherché et trouvé un refuge auprès de Berkuk, sultan d'Egypte, pendant l'expédition de l'Inde, était revenu dans sa résidence où il avait de nouveau affermi sa puissance, et il avait accueilli non-seulement le prince des Turkmans du Mouton-Noir expulsé du Diarbekr, mais encore le gouverneur du Kuhistan, Scherwan, révolté contre Timur. Soit que la rébellion de Scherwan ne fût qu'un jeu, soit qu'il voulût se réconcilier avec son maître, ou peut-être s'assurer une domination indépendante, ce prince gagna les émirs de l'Ilchan avec des sommes s'élevant de 10,000 à 500,000 ducats. La liste des personnes ainsi séduites, parmi lesquelles se trouvait la vieille nourrice de Dschelair, Wefa-Chatun, tomba par l'imprudence du scrétaire de Scheruan dans les mains de l'Ilchan. Aussitôt il se fit apporter la tête de Scherwan et celles de deux mille de ses officiers corrompus ou suspects; Wefa-Chatun fut étouffée sous des coussins. Lui-même tua de sa propre main beaucoup de femmes du harem et d'officiers de la cour, qui furent jetés dans le Tigre; ferma ensuite les portes du serai, et s'enfuit secrètement avec six compagnons dans le pays voisin de Kara-Jusuf. A peine était-il de retour avec Kara-Jusuf, auquel il avait promis le pillage de sa résidence, que Timur accourut de la Géorgie contre Siwas, pour venger la mort de Burhaneddin, non pas sur le meurtrier, mais sur les habitants de la ville. Aussitôt Ahmed-Dschelair et le turkman Kara-Jusuf, prince de Diarbekr, se sauvèrent d'abord en Syrie; et comme Timurtasch (3), commandant militaire d'Alep pour le sultan d'Egypte, s'opposa les armes à la main à la continuation de leur fuite vers l'Egypte, ils se rendirent tous deux à la

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 5, p. 220.
(2) *Ibid.*, ch. 5, p. 222.
(3) *Ibid.*, ch. 8, p. 240.
(4) *Ibid.*, l. v, ch. 8, p. 242.

(1) Scherefeddin, p. 243.
(2) *Ibid.*, ch. 12, p. 262.
(3) *Ibid.*, ch. 7, p. 233.

cour du sultan Bajesid-Ilderim. L'asile accordé à ces princes fugitifs, et les plaintes antérieures de Taherten sur la prise, par les Ottomans, du territoire d'Ersendschan à lui conféré par Timur, furent les causes de la guerre entre Timur et Bajesid.

La prise de Siwas et d'Ersendschan par Bajesid a déjà été rapportée. Il n'est plus besoin que de quelques mots sur la famille des souverains de Siwas, les deux Burhaneddin, père et fils, et sur la mort violente du dernier. Ahmed-Burhaneddin (preuve de la foi) avait été juge du prince de Kaiszarije, après la mort duquel ses États furent partagés avec les émirs, en sorte qu'à Hadschi-Geldi échut la souveraineté de Tokat; au scheich Medschik, celle d'Amasia, et au juge Burhaneddin, la souveraineté de Siwas (1). La conquête de Siwas et de Tokat a déjà été rapportée plus haut, ainsi que celle de Sinope et d'une partie des États de Burhaneddin. Ahmed-Burhaneddin, puis son fils Ebul-Abbas, attaqués par Bajesid à cause de l'asile accordé aux fils des princes détrônés de Kermian et de Mentesche, avaient un ennemi moins puissant, mais non moins dangereux dans Kara-Juluk, Turkman de la tribu du Mouton-Blanc, qui devint ensuite le fondateur de la dynastie de ce nom. Des liens de sang et d'amitié unissaient bien celui-ci à Kara-Jusuf, prince de la dynastie du Mouton-Noir; mais ses intérêts les plus puissants l'attachaient à Timur, au-devant duquel il s'avança, lors de la première apparition de ce conquérant dans l'Asie Mineure, et auquel il servit de guide (2). Les mêmes considérations le poussèrent à combattre son cousin Kara-Jusuf, les Egyptiens, et enfin Ebul-Abbas-Burhaneddin, souverain de Siwas, qu'il fit prisonnier, et qu'il immola (3). Les habitants de Siwas se soumirent au pouvoir de Bajesid, qui leur envoya son fils Suleiman avec cinq émirs, et qui prit ensuite Ersendschan, ville voisine appartenant à Taherten.

Après la campagne de Géorgie, Timur passa l'été dans la belle plaine de Karabagh, méditant d'autres conquêtes à l'ouest et au midi. Les princes dépouillés de leurs pays par Bajesid avaient échappé à la garde sous laquelle le sultan les retenait, et avaient trouvé asile et protection auprès de Timur. Le prince de Kermian avait pu sortir de la prison d'Ipszala déguisé en conducteur de singes; le prince de Mentesche, à la faveur d'une longue chevelure qui lui couvrait le visage, avait gagné le camp mongol. Celui d'Aidin s'était dérobé aux poursuites en faisant le métier de danseur de corde. Tous portaient leurs plaintes sur la perte de leurs États; Taherten accusait en outre Bajesid de lui avoir enlevé son trésor et son harem. Timur envoya une ambassade chargée de lettres réclamant le redressement de ces griefs. Bajesid, furieux, voulait livrer au supplice les porteurs de cet insolent message; le grand scheich Bochari et le grand légiste Fenari eurent beaucoup de peine à le détourner de cette résolution, en lui rappelant l'inviolabilité des ambassadeurs et le respect du droit des gens en Orient; mais ils ne purent l'empêcher de maltraiter les envoyés et de leur donner une réponse insultante (1). Timur irrité fit déployer les bannières, et le premier jour de l'an 803 de l'hégire, 22 août 1400, il entra sur le territoire ottoman, se dirigeant sur Siwas (2), l'ancienne Sebaste reconstruite entièrement par Alaeddin, grand prince des Seldschuks; elle était l'une des villes les plus peuplées et des places les plus fortes de l'Asie Mineure; elle comptait plus de cent mille habitants (3). Ses ouvrages étaient construits avec des pierres de trois aunes de longueur sur une d'épaisseur; les murailles, d'une élévation de vingt aunes, en avaient cinq de profondeur à la base, et six au sommet; les sept portes de la ville roulaient sur des gonds de fer (4). Le courage des défenseurs était en rapport avec la force des ouvrages, l'impétuosité des assaillants et la férocité du conquérant. Comme la place était protégée de trois côtés par un fossé plein d'eau, l'attaque n'était praticable que vers l'ouest par les tranchées et les mines. Huit mille pionniers poussèrent leurs travaux sous les murs, soutin-

(1) *Voy.* Arab-Schah.
(2) Dschenabi, à la bibliothèque impériale et royale, nº 469, p. 227.
(3) *Ibid.*, et Arab-Schah.

(1) Aali, fol. 32, et Ssolaksade.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 15, p. 246.
(3) D'après Chalcondylas, cent vingt mille, I, p. 47.
(4) Scherefeddin, l. v, ch. 15, p. 266.

rent leurs mines avec des morceaux de bois et des poutres, puis mirent le feu à tout cela, et les murailles s'écroulèrent avec les tours. Après dix-huit jours de défense, les assiégés demandèrent merci, et Timur l'accorda, mais seulement aux moslims : les chrétiens, et particulièrement les cavaliers arméniens, dont quatre mille avaient pris une part si vaillante à la résistance, durent être réduits à l'esclavage (1). Le vainqueur les distribua parmi son armée, avec l'ordre de les enterrer vifs; et les raffinements des tortures surpassèrent encore l'atrocité du supplice en lui-même. On leur lia la tête entre les cuisses, et, afin de retarder l'heure de la mort, les fosses dans lesquelles on les jeta dix par dix ne furent pas complétement remplies de terre: on les recouvrit d'abord avec des planches sur lesquelles la terre fut répandue, afin que les victimes se sentissent ainsi lentement mourir dans les angoisses du désespoir. Après avoir livré au supplice les plus vaillants des habitants par crainte de l'influence de leur exemple, le tyran fit mettre à mort tous les lépreux, afin qu'ils ne corrompissent point les autres habitants par la contagion de leur maladie; les femmes, les enfants et les vieillards ne furent point épargnés (2) Ertoghrul, fils de Bajesid, tomba comme la garnison au pouvoir de Timur, qui le traîna pendant quelques jours avec lui, puis le fit exécuter.

La chute de Sébaste retarda celle de Constantinople; l'effroyable nouvelle, appelant ailleurs le sultan des Ottomans, lui fit abandonner cette proie qu'il allait saisir, et Paléologue eut encore quelques instants la liberté de respirer dans son empire qui, se bornait à sa capitale. Bajesid s'élança en Asie, frémissant de rage et de douleur sur la perte de la plus forte de ses villes et du plus vaillant de ses fils (3). Sur sa route, entendant un pâtre jouer paisiblement sur son chalumeau, il s'écria : «Chante-moi plutôt : Tu ne devais pas laisser prendre Siwas, ni laisser périr ton fils (4).»

(1) Scherefeddin, l. v, ch 15, p. 266.
(2) Chalcondylas, I, 46, édition de Basle.
(3) *Ibid.*, l. III, p. 47.
(4) *Ibid.*; sur la conquête de Siwas, *voy*, Seadeddin, dans Bratutti, p. 196, et Neschri, fol. 105.

Avant qu'il eût atteint la frontière orientale de son empire, déjà les flots des Tatares avaient roulé loin vers le sud, désolant tout sur leur passage. Si Timur avait eu à venger les insultes et l'arrestation de ses ambassadeurs sur Bajesid, il voulait maintenant châtier une plus grande violation du droit des gens sur le sultan d'Égypte. Déjà Berkuk, pour toute réponse, avait fait exécuter l'ambassadeur tatare, le savant scheich Sawe, dont il a déjà été question, et Ferrudsch, fils de ce prince, sultan régnant, retenait encore dans les fers le gouverneur d'Awenik (Wan), l'un des meilleurs généraux de Timur, Otlamisch-Kutschin (1), qui dans un combat avait été fait prisonnier par Kara-Jusuf, le Turkman du Mouton-Noir, et envoyé en présent au sultan. De nouveaux ambassadeurs que Timur avait envoyés pour demander satisfaction de l'attentat commis sur le premier, et la mise en liberté de son général, furent arrêtés aussitôt qu'ils atteignirent Alep, place frontière du sultan, et enfermés dans ce lieu (2). Dans sa marche au midi, Timur emporta d'assaut Malatia, le jour même où il parut devant ses murs (3); Behesna, après une courte résistance, en dépit de son château bâti sur un rocher à pic (4), laissa de côté Kalaater-Rum, après une attaque inutile, et entra dans Aintab, dont les portes lui furent volontairement ouvertes (5). Devant Alep il y eut une action décisive avec l'armée égyptienne, formée de troupes réunies de toutes les villes de Syrie (6). Timur, placé au centre de la sienne, dirigea le combat derrière une rangée d'énormes éléphants, du haut desquels les archers et les artificiers lançaient des flèches et le feu grégeois. D'abord ces animaux se tinrent tranquilles, les trompes retirées (7); mais lorsque la mêlée s'engagea, ils s'y jetèrent, lancèrent les ennemis en l'air avec leurs trompes et les foulèrent sous leurs pieds (8).

(1) Arab-Schah nous apprend qu'il était le mari de la nièce de Timur. Dans Bratutti, p. 169, Otlamis Cocino.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 17, p. 227.
(3) *Ibid.*, ch. 17, p. 278.
(4) Arab-Schah.
(5) Scherefeddin, l. v, ch. 19, p. 282.
(6) *Ibid.*, l. v, ch. 20, p. 288.
(7) *Ibid.*, l. v, ch. 20, p. 295.
(8) *Ibid.*, p. 297.

L'entassement des vaincus auprès des portes de la ville en fit faire un horrible carnage; les fuyards se précipitèrent pêle-mêle dans les fossés, qui bientôt furent comblés par toutes ces masses dans lesquelles s'enfonçaient ensuite les lances ennemies, perçant d'un seul coup plusieurs corps. Les vainqueurs pénétrèrent ainsi dans la ville sur ce pont de cadavres [30 octobre 1400]. Le pillage fut général; tous les habitants passèrent sous le tranchant du sabre; le château se rendit ensuite. Timur y resta pendant deux jours pour y jouir du spectacle de la destruction. Ensuite [2 novembre], il envoya le fils du gouverneur qu'il avait fait prisonnier dans le château, proposer au sultan l'échange d'Otlamisch contre les généraux égyptiens Timurtasch et Schadun.

Pendant son court séjour dans le château, Timur occupa ses loisirs à proposer aux légistes la solution de questions captieuses, pour trouver dans leurs réponses des prétextes à de nouveaux châtiments, à de nouveaux supplices. « Il vous faut me résoudre, disait-il, des points sur lesquels mes légistes de Samarkand, Bochara et Herat n'ont pas pu me satisfaire. » Le grand juge d'Alep (1) déclina le dangereux honneur de la réponse, se rejetant sur Ibn-Schohne, l'historien d'Alep, comme le plus savant mufti, le professeur le plus habile. « Parmi les guerriers tombés dans la bataille d'Alep, quels sont les martyrs? » demanda Timur. Le mufti échappa au piége par la réponse que le prophète avait faite à un Arabe sur une question de même nature : « Ceux qui combattirent pour la parole de Dieu. » Ensuite Timur sortit de sa sombre réserve : « Je ne suis, disait-il, qu'un demi-homme (faisant allusion à son infirmité), et néanmoins j'ai conquis la Perse, l'Irak, l'Inde et la Tatarie. — Rends ces grâces à Dieu et ne tue personne, répondit le mufti. — J'atteste Dieu que je ne tue personne avec préméditation, reprit Timur; c'est vous-mêmes qui tuez vos âmes. Je le jure, je ne tue personne, et, quant à vous, je vous garantis la vie et vos biens. » Cette assurance ouvrit les lèvres aux scheichs et aux professeurs; ils se mirent à parler comme ils auraient fait du haut de la chaire, jusqu'à ce que le grand juge leur cria : « Taisez-vous et laissez parler cet homme qui sait ce qu'il dit. Voici la seconde question : Que pensez-vous de Moawia et de Jesid (dont le premier avait expulsé Ali du chalifat et le second avait fait exécuter Husein, fils d'Ali)? » Un juge sunnite répondit : « Ils soutinrent la guerre sainte pour la vraie foi. » Alors Timur s'enflamma de colère et s'écria : « Moawia fut un usurpateur et Jesid un criminel, et vous, habitants d'Alep, vous êtes, comme ceux de Damas, coupables du meurtre accompli sur Husein. » Ibn-Schohne excusa son collègue, dont les paroles étaient la conséquence de ce qu'il avait lu dans les livres. Le conquérant loua le grand juge pour sa rectitude, l'historien pour son savoir et son éloquence, leur demanda leur âge; et l'heure de la prière du soir étant arrivée, il accomplit avec eux ses dévotions, suivant tous les mouvements d'Ibn-Schohne, se tenant à ses côtés, s'asseyant, se levant, s'agenouillant en même temps que lui (1). Le lendemain, Timur quitta le château qui était rempli de malheureux prisonniers enchaînés, torturés de mille manières, et se rendit au palais du gouverneur de la ville, où fut disposée une grande fête suivant l'usage mongol (2). Pendant que le vin se versait, le sang ruisselait dans les rues de la ville; les maisons, les écoles et les mosquées furent dévastées; le sac dura quinze jours. La veille de son départ, Timur manda encore le grand juge et le mufti pour avoir de plus grands développements sur les questions relatives à Moawia et Jesid. L'historien s'expliqua suivant les idées du vainqueur, disant qu'il n'y avait aucun doute que le droit ne fût du côté d'Ali et que Moawia n'eût pas été chalife légitime; d'après les paroles du prophète : « Le chalifat ne durera que trente années après moi; » mais, ajouta-t-il, selon l'expression d'un des plus grands docteurs (3), des souverains illégitimes pourraient conférer valablement des fonctions de juge. Cette reconnaissance de la validité de ses actes de gouvernement plut à celui qui dominait par la force, et il recommanda le kadi et le mufti aux soins particu-

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 21, p. 304.

(1) Arab-Schah.
(2) Ibn-Schohne, dans Arab-Schah.
(3) Selon le rédacteur de l'Hedajet, Arab-Schah.

liers de ses huit émirs qu'il laissa comme gouverneurs dans Alep, avant de partir pour Damas. Le lendemain fut proclamée la mesure sanglante, qui était comme l'ordre du jour accoutumé pour toutes les villes prises par l'empereur tatare, de couper un certain nombre de têtes en souvenir de la conquête. Le grand juge et l'historien furent mandés devant le souverain pour la troisième fois. Son molla les informa qu'on leur demandait un fetwa dans ce sens ; que l'exécution du gouverneur de Damas, qui avait fait mettre à mort le premier ambassadeur de Timur, était légale. Ibn-Schohne répondit : « Comment donc tant de têtes de moslims sont-elles abattues sans fetwa, et au mépris du serment que personne ne serait tué sans qu'il y eût des coupables ? » Le molla alla trouver Timur, que le kadi et le mufti voyaient à quelque distance prendre son repas de viande bouillie. L'empereur leur envoya des mets de sa table ; il donna des ordres à haute voix, chargeant ses gens de divers messages. Enfin se présenta un émir qui congédia le juge et le professeur avec cette excuse : que le sultan n'avait pas commandé d'abattre les têtes des moslims, mais celles des meurtriers, afin d'élever un monument en son honneur, comme c'était son louable usage, mais que l'ordre avait été mal compris ; quant à eux, ils étaient libres maintenant et pouvaient s'en aller où il leur plairait (1). Après Alep, tombèrent Hama, Himsz et d'autres places fortes de la Syrie. Timur se dirigea ensuite vers Baalbek (Héliopolis), qui alors était une ville bien peuplée, au milieu d'un pays bien cultivé ; aussi fournit-elle à l'armée d'amples approvisionnements (2), et néanmoins dans ses temples Timur ne vit que les œuvres des démons ; mais, à une journée de là, il visita le tombeau de Noé, et marcha droit sur Damas où se trouvait alors le sultan d'Égypte en personne. Celui-ci envoya au conquérant un ambassadeur revêtu du costume de derwisch, accompagné de deux jeunes hommes dont l'extérieur parut suspect au secrétaire d'État. En les visitant, on trouva dans leurs bottes des poignards empoisonnés, et ils avouèrent qu'ils avaient été envoyés par le sultan, afin de saisir l'occasion de l'audience de l'ambassadeur pour poignarder Timur (1). Le derwisch ambassadeur fut percé des fers même destinés à l'assassinat ; aux deux instruments du crime on coupa seulement le nez et les oreilles, parce que l'on devait les charger de porter la lettre de Timur dans laquelle il offrait la paix, moyennant la reconnaissance de son droit supérieur de haute souveraineté par les monnaies et les prières publiques (2) ; mais l'un des émirs de l'empereur la transmit comme ambassadeur, et un envoyé égyptien vint promettre seulement la mise en liberté d'Otlamisch. La bataille décisive fut perdue par le sultan sous les murs de Damas [5 janvier 1401], et parmi les prisonniers se trouva le neveu de Timur, Husein-Mirsa, qui jadis avait déserté à l'ennemi avec quelques conjurés. L'empereur Timur, toujours si féroce, était plein d'indulgence pour les membres de sa famille : la trahison du prince, d'après une disposition de Dschengis-Chan, ne fut punie que de quelques coups de bâton (3). Pendant le siége de Damas, Timur visita les tombeaux d'Omm-Selma et d'Omm-Habiba, deux épouses de Mohammed, et du muezzin Bela, tous situés devant la ville. Il reçut les scheichs et les savants qui lui furent députés, les invita à un repas de viande bouillie, les excitant gracieusement à manger. Parmi eux se trouvait Ibn-Chaldun, le fameux historien arabe, qui, dans la préface de son ouvrage, expose comme Montesquieu, avec une haute philosophie et une profonde critique, les causes de l'élévation et de la chute des États. Timur, très-versé lui-même dans l'histoire, s'entretint avec l'analyste des États arabes en Afrique et en Espagne, qui avait d'abord attiré son attention comme étranger par la singularité de sa coiffure. Il se montra satisfait lorsque l'adroit écrivain déclara que dans l'Orient et l'Occident, dans les histoires de l'antiquité et des temps modernes, il n'avait pas trouvé un souverain qui justifiât ce titre aussi complétement que lui (4).

La ville capitula, et se racheta du pillage moyennant une rançon d'un million de du-

(1) Arab-Schah.
(2) Scherefeddin, l. V, ch. 23, p. 312.

(1) Scherefeddin, ch. 24, p. 314.
(2) *Ibid.*, p. 319.
(3) *Ibid.*, ch. 25, p. 326.
(4) Arab-Schah.

cats (1). Pour lever cette somme, on ferma sept des portes de la ville; à la huitième, qui resta seule ouverte, des collecteurs perçurent une taxe sur tous les habitants à leur passage. La citadelle se rendit après que l'eau eut été détournée des fossés, et que le feu eut été placé sous les échafaudages qui soutenaient les murailles minées; au mépris de la capitulation, le commandant fut exécuté, parce qu'il s'était décidé trop tard. Les soldats de la garnison, la plupart mameluks, Tscherkesses et nègres, furent distribués entre les émirs; les ouvriers, les artisans et les savants furent emmenés à Samarkand (2). Parmi ces derniers, se trouvaient deux des plus fameux médecins du temps; dans les artisans on comptait des fabricants d'acier, si célèbres pour leurs lames de damas, dont le secret, transporté depuis en Perse et dans la Chorasan, s'est perdu dans la ville dont elles avaient le nom. De nouvelles monnaies furent frappées au coin de Timur, et quelques pièces furent jointes aux lettres de triomphe que des courriers portèrent jusqu'aux extrémités de l'Orient. Au-dessus des tombeaux des deux femmes, épouses du prophète, s'élevèrent des dômes somptueux, revêtus intérieurement de parois de marbre blanc admirablement ciselés, et qui, grâce aux soins des princes et des émirs chargés de diriger les travaux, furent achevés en vingt-cinq jours. A cette occasion, Timur exprima dans son conseil privé une grande indignation contre les habitants de Damas, « qui avaient jadis maltraité les prophètes, particulièrement Ali et son fils Husein, qui avaient laissé durant huit siècles l'herbe et les décombres couvrir les tombeaux des épouses du prophète, sans les protéger d'une chapelle. » Cette ferveur religieuse de Timur pour Ali et Husein contre les descendants des premiers adhérents de Moawia et de Jesid agit fortement sur les membres du conseil secret, et plus encore sur l'armée qui pénétra de force dans la ville, portant partout le fer et la flamme, sans considération pour la rançon déjà payée [25 mars 1401]. L'on s'efforça d'abord d'éteindre le feu; mais comme les étages supérieurs de toutes les maisons de Damas étaient en bois (3), en peu d'instants les flammes s'étendirent; la ville entière fut enveloppée dans un vaste incendie, d'où s'exhalait le parfum des cèdres et des cyprès qui formaient les boiseries, du sandarach et du sumach dont elles étaient vernies (1). Timur dépêcha un émir pour sauver au moins le plus ancien chef-d'œuvre de l'architecture sarrasine, la grande mosquée des Ommiades. Mais le plomb qui couvrait le dôme se fondit en ruisseaux enflammés; le seul minaret sur lequel, d'après la légende des moslims, Jésus-Christ doit descendre un jour, lorsqu'il viendra sur terre (2) pour juger les vivants et les morts, fut épargné par le feu, quoiqu'il fût couvert en bois, à la grande admiration des assistants et des habitants, et des pèlerins qui, de nos jours encore, occupent ou visitent la ville de Damas. Après l'incendie, Timur campa dans la belle plaine de Ghuta (3), l'un des quatre paradis de l'Asie : les trois autres sont la plaine de Samarkand, la vallée de Bewwan en Perse, et celle qui s'étend sur les rives de l'Euphrate, à son embouchure près d'Obolla. Nul de ces séjours enchantés n'échappa aux armées du conquérant : car, partant de Samarkand, sa résidence, il avait pénétré en Perse dans sa seconde expédition par la vallée de Bewwan, et maintenant il envoya de la plaine de Damas et des ruines fumantes de la ville, une division de son armée par les ruines de Tadmor ou de Palmyre, où s'était réfugiée la tribu turkmane de Sulkadr, vers les bords et l'embouchure de l'Euphrate. Lui-même, passant par Hama, qui avait été épargnée dans la première marche de l'armée, et qui alors fut dévastée, se mit en route pour Mardin, où les maîtres de la forteresse de Hoszn-Keif et de la ville d'Ersen, vinrent se prosterner devant lui (4). Il leur conféra le kaftan d'or, la ceinture et le cimeterre à poignée d'or.

Isa-Taher, souverain de la famille Ortok, qui, dès la dernière campagne de Perse, s'était confié en la force extraordinaire de sa résidence de Mardin, fit une réponse laconique à la sommation brève et impérieuse de Timur, et goûta le triomphe de voir le conquérant se détourner du roc qui supportait ses murailles, pour marcher

(1) Dschenabi, p. 157.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 27, p. 340.
(3) *Ibid.*, l. v, ch. 27, p. 343.

(1) Scherefeddin, p. 346.
(2) *Ibid.*, l. v, ch. 27, p. 346.
(3) *Ibid.*, ch. 28, p. 347.
(4) *Ibid.*, ch. 30, p. 355

vers Bagdad. Ferrudsch (1), lieutenant d'Akmed Dschelair, se défendit avec un courage désespéré. Le siége fut un des plus meurtriers, non-seulement par l'ardeur de l'attaque et de la résistance, mais aussi par l'effet des chaleurs de l'été qui devinrent dévorantes au milieu du mois d'août 1401. Un jour que tout était dans l'accablement, que la garnison, hors d'état de se tenir sur les remparts enflammés, y avait seulement laissé les casques posés sur des piquets, et s'était mise à l'abri dans les casemates, les caves, pour y prendre quelque rafraîchissement, un assaut général fut livré, et l'émir scheich Nureddin planta sur la muraille l'étendard à queue de cheval surmonté du croissant (2). Ferrudsch et sa fille, qui s'étaient échappés par le Tigre, furent atteints dans leur fuite; mais ils se précipitèrent dans le fleuve où ils se noyèrent; leurs cadavres ayant été ressaisis furent jetés sur le rivage. Alors commença une scène de dévastation et de carnage dans laquelle le Tatar Timur rivalisa de fureur avec le Mongol Holaku, le destructeur du chalifat, conquérant de Bagdad (3). Les mosquées, les écoles et les hôpitaux restèrent seuls debout au milieu des ruines; les imams, les juges et les professeurs furent seuls exceptés de l'ordre du massacre, qui s'étendit sur tous les habitants, depuis l'enfant de huit ans jusqu'au vieillard de quatre-vingts (4). Chaque soldat de l'armée, qui comprenait quatre-vingt mille hommes, dut fournir une tête, s'il voulait conserver la sienne. Toutes ces têtes furent amoncelées et formées en pyramides comme monuments de la barbarie du vainqueur (5). Avant de quitter Bagdad, Timur ne manqua pas d'aller faire ses dévotions au tombeau du grand imam Abu-Hanfe, le premier des quatre imams sunnites de l'église orthodoxe des moslims. Ses épouses, les impératrices, ne montrèrent pas moins de zèle dans leurs pieux pèlerinages, et, dans leurs voyages, elles ne négligèrent aucun tombeau de saint. Ainsi l'impératrice Tumanaga, que Timur appela alors de Samarkand avec ses fils auprès de lui, visita à Buchara le mausolée du scheich Bachersi; à Tus celui du huitième imam Ali-Risa (1). L'épouse de Timur, sa fille Begsiaga, et sa cousine Sadekin, le joignirent à Audschan, où elles lui présentèrent des vêtements brodés d'or, et répandirent de l'or et des pierreries sur sa tête (2). Ensuite il campa avec son armée à Nachdschiwan, respecta la forteresse d'Alandschik, placée dans le voisinage, qui, pendant la campagne de Syrie, s'était révoltée pour la seconde fois et venait d'être soumise (3), reçut du souverain de Géorgie une ambassade qui apportait les excuses et les hommages de ce prince, et, passant par Gendsche et Berdaa, il alla établir ses quartiers d'hiver dans la belle plaine de Karabagh (4).

Là Timur reçut les hommages de ses fils et de ses petit-fils [10 décembre 1401], de ses nowians et de ses émirs. Il distingua entre tous le prince Mohammed-Mirsa, son petit-fils, lui posa une couronne d'or sur la tête, et lui donna quatre-vingt-un coursiers, placés sur neuf rangs, tous de la même couleur, et couverts de selles dorées. La présence de l'impératrice et d'autres dames du harem embellit la fête. D'après Scherefeddin (5), historien persan de Timur, l'empereur aurait reçu en Cilicie une ambassade de Bajesid, apportant des paroles de paix et de soumission, et il y aurait répondu par une lettre qui réclamait le supplice ou l'incarcération, ou au moins l'expulsion de Kara-Jusuf, le Turkman du Mouton-Noir; les Ottomans gardent le silence sur l'ambassade de Bajesid; ils parlent seulement des termes insultants des dépêches de l'envoyé de Timur, Tschèmpai-Eltschikede. Avant de congédier les ambassadeurs, l'empereur tatare leur donna, dans la plaine au delà de l'Araxe, une grande chasse au rabat; le cercle était formé par l'armée, dont les rangs étaient sur huit hommes de profondeur. Il fit présent à ces envoyés de monnaies et de ceintures d'or, et leur annonça qu'au printemps il irait attendre la réponse de Bajesid sur les frontières de l'Asie

(1) Scherefeddin, ch. 31, p. 366.
(2) *Ibid.*, ch. 32, p. 369.
(3) *Ibid.*, ch. 32, p. 365.
(4) *Ibid.*, p. 370.
(5) *Ibid.*

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 35, p. 378.
(2) *Ibid.*, p. 379.
(3) *Ibid.*, l. v, ch. 31, p. 348, et ch. 36, p. 380.
(4) *Ibid.*, ch. 37, p. 384.
(5) *Ibid.*, ch. 39, p. 399.

Mineure, et que, selon sa teneur, il apporterait la paix ou la guerre (1).

Le reste de l'hiver fut employé au rétablissement d'un ancien canal de l'Araxe, que l'empereur fit de nouveau creuser par l'armée, et qu'il appela, du nom de l'un des princes les plus distingués de sa race, le cours de Berlas (2). Déjà le printemps était arrivé, et Timur, qui se tenait encore dans la plaine de Karabagh, tâchait d'abréger le temps par des entretiens fréquents avec ses émirs sur la guerre probable avec les Turcs et sur son issue. Deux circonstances heureuses le fortifièrent dans son opinion favorable relativement à cette entreprise contre Rum : il lui naquit un petit-fils, Mirsa-Tschoki, fils de Schahroch (27 avril 1402), ce qui remplit l'armée de joie, jeta la cour dans des fêtes où l'on vit les femmes du harem répandre sur la tête sacrée du père et du grand-père des pièces d'or et des perles (3); à l'occident apparut une comète enflammée, d'un éclat et d'une grandeur extraordinaires; ses rayons, qui semblaient à l'œil nu avoir une longueur de quatre aunes, flamboyaient comme des lances tournées vers l'orient; durant trois mois cet astre illumina la terre toute la nuit, faisant pâlir la lumière de toutes les étoiles. Tous les peuples le virent, depuis l'Indus et le Gange jusqu'au Rhin et au Tage; et les Grecs le nommèrent Lampadias : pour eux, ce fut un présage effrayant de batailles sanglantes en Orient; pour les astrologues et les fidèles compagnons de Timur, il annonçait des triomphes assurés dans l'Occident.

Timur quitta Karabagh et s'arrêta deux mois à Awenik, attendant le retour des ambassadeurs; enfin il se mit en marche vers le château-fort de Kumach, dont la restitution se trouvait inscrite dans ses réclamations à Bajesid; il l'assiégea pendant dix jours, et, le onzième, il le fit emporter d'assaut par une troupe de soldats du Mekran exercés à gravir les rochers (4). Il quitta la plaine d'Ersendschan, dont il donna de nouveau la souveraineté à son protégé Taherten, et continua sa marche vers l'Asie Mineure par Siwas. Là parut Tschempai-Eltschikede avec les ambassadeurs de Bajesid, porteurs d'une réponse orgueilleuse. Bajesid sommait le conquérant tatare de paraître devant lui; et, faute de se rendre à cet appel, Timur devait être séparé trois fois de ses épouses; s'il venait, et ne trouvait point Bajesid sur le champ de bataille, alors le sultan subirait le divorce de son harem. L'insulte de cette missive était encore grossie par la violation de toutes les formes diplomatiques. Timur avait observé ces formes, en traitant sur un pied d'égalité, de souverain à souverain : dans la suscription de sa dépêche, il avait placé son nom avant celui de Bajesid, mais sur la même ligne; dans la lettre de Bajesid, le nom de l'empereur était au-dessous de celui du sultan, qui était écrit en lettres d'or, tandis que l'autre était formé en caractères noirs (1). Timur fut violemment irrité de cet outrage : « le fils de Murad est insensé », s'écria-t-il, à la première inspection de la forme extérieure de la lettre; mais lorsque, en lisant, il fut arrivé au passage sur le divorce avec ses épouses, sa colère ne connut plus de bornes; car parler ainsi du harem, que nul homme n'a le droit de nommer en face d'un autre, c'est le plus grand outrage personnel. Il repoussa les présents que les ambassadeurs voulaient lui offrir, consistant en chevaux et en oiseaux de chasse, au nombre de dix, nouvel attentat aux usages tatares, qui consacraient le nombre neuf; et, dans le premier transport de fureur, il déclara que, si la personne des ambassadeurs n'était pas inviolable, il aurait fait aussitôt abattre à ses pieds la tête des envoyés turcs; puis, lorsque la tempête fut un peu calmée, il ajouta que Bajesid, manquant de foi et de parole, avait lui-même décidé de son destin, et que maintenant il lui fallait se préparer pour recevoir l'armée victorieuse des Tatares (2).

Timur passa une grande revue de ses troupes, à laquelle assistèrent les ambassadeurs ottomans à cheval. Les chefs des régiments, s'agenouillant devant lui, tenant en main la bride de leurs chevaux, lui offrirent les compliments

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 39, p. 399.
(2) *Ibid.*, ch. 40, p. 400.
(3) *Ibid.*, ch. 41, p. 407.
(4) *Ibid.*, ch. 43, p. 415.

(1) Arab-Schah.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 43, p. 416.

et les vœux accoutumés. Timur loua l'état complet et la bonne tenue de leurs troupes, mais principalement celle du corps que le prince Mohammed-Sultan venait d'amener de Samarkand, et qui était signalé par l'adoption nouvelle d'une même couleur pour chaque régiment : ce fut la première trace des uniformes (1). Quelques escadrons avaient des étendards rouges, des casques rouges, des cottes d'armes rouges, des selles, des chabraques, des lances, des boucliers et des massues rouges; pour d'autres, ces armes étaient jaunes ou blanches, etc. ;...... il y avait aussi deux régiments entièrement couverts de cuirasses, les plus anciens régiments de cuirassiers dont l'histoire fasse mention (2). La revue dura depuis la naissance du jour jusqu'après midi, que la musique militaire donna le signal de la prière, et Timur accomplit ses dévotions. Il fit passer les ambassadeurs turcs à cheval dans tous les rangs, et les congédia ensuite en disant : Qu'il était encore disposé à la paix, si Bajesid voulait mettre en liberté la suite de Taherten qu'il retenait en captivité, et lui envoyer un de ses fils qui serait traité avec la plus grande bienveillance; qu'à ces seules conditions il pourrait encore jouir en toute sécurité de la domination de l'Asie Mineure (3). En même temps que ces envoyés allaient proclamer hautement la parole de l'empereur, Timur dépêcha aussi des messagers secrets auprès des troupes tatares, dont un grand nombre se trouvait dans l'armée de Bajesid, pour leur rappeler le souvenir de leur nationalité, éveiller en elles le sentiment de la honte de la domination des Turkmans ottomans, dont la puissance avait été fondée par un affranchi des Seldschuks (4), et les exciter à se détacher de tels maîtres pour passer du côté de leurs frères.

Les manœuvres de Timur pour semer la division parmi les ennemis étaient favorisées par un esprit de mécontentement qui régnait dans l'armée de Bajesid, à cause des rigueurs du sultan et de l'irrégularité dans le payement de la solde (5). En vain dans le conseil de guerre, appelé *divan à pied*, le vesir Ali-Pascha et son fils Ibrahim avaient essayé de réprimer sa témérité et de corriger sa parcimonie; en vain lui avaient-ils représenté que la supériorité du nombre de l'ennemi devait faire éviter toute bataille rangée en rase campagne, et rechercher plutôt les bois et les défilés. Leurs prières n'obtinrent pas plus de succès pour le déterminer au moins à ouvrir ses trésors, afin d'adoucir par quelques distributions l'irritation des troupes (1); il demeura inébranlable dans sa résolution d'aller au-devant des Tatares pour les combattre dans les plaines découvertes, et de ne rien donner aux mercenaires qui servaient dans son armée. Alors un des généraux aurait dit : « Probablement l'argent de Bajesid porte déjà l'empreinte de Timur, puisqu'il n'ose pas le répandre parmi les troupes (2). » Les soldats, animés du même esprit que les officiers, firent des représentations dans le même sens, non pas dans le conseil de guerre, où ils ne pouvaient faire entendre leur voix, mais au moyen d'un langage symbolique, sous le voile duquel la vérité parvient si souvent impunément aux trônes asiatiques. Une nuit Bajesid avait demandé du miel; on n'en put trouver de pur, parce que la nuit les abeilles et les bourdons salissent les cases qui le renferment. Les sipahis envoyèrent au sultan une assiette de ce miel ainsi mêlé d'ordures, avec ces lignes significatives : « Le miel recueilli de nuit ne peut satisfaire la vue ni le goût, ainsi l'argent trop longtemps épargné profite aussi peu, lorsque vient l'heure ténébreuse du malheur (3). » Bajesid, sourd aux conseils des généraux et des soldats, se mit en marche avec son armée de cent vingt mille hommes, parmi lesquels on comptait dix-huit mille Tatares, et dix mille Serviens auxiliaires sous les ordres de Lazare, pour aller au-devant des forces de Timur sept fois plus nombreuses.

Lorsque Timur apprit à Siwas que Bajesid était à Tokat, comme, en suivant la route directe vers ce point, il lui aurait fallu traverser d'épaisses forêts, il tourna au midi du côté de Kaiszarije; et de là, remontant au nord-ouest, il marcha vers Kirschehr et Angora. Il employa

(1) Scherefeddin, ch. 44, p. 418.
(2) *Ibid.*, ch. 44, p. 419.
(3) *Ibid.*
(4) Arab Schah et Aali, fol. 35.
(5) Aali, fol. 35, et Chalcondylas.

(1) Chalcondylas.
(2) *Ibid.*
(3) Aali, fol. 35.

six jours de Siwas à Kaiszarije, trois de cette dernière ville à Kirschehr, sur les bords de l'Indscheszu (1), et au bout de trois autres journées il atteignit Angora. Jakub, commandant de la ville pour les Ottomans, répondit comme il convient à un vaillant guerrier à la sommation de Timur de rendre la ville. Timur détourna le cours de la petite rivière de Tschibukabad qui fournit de l'eau à la ville, et commençait même les ouvrages des mines, lorsqu'il reçut l'avis que Bajesid avec son armée n'était plus qu'à la distance de trois heures. Aussitôt il leva le siége, et campa au delà du Tschibukabad, afin de protéger ses derrières par la rivière; en même temps il fortifia son camp par des fossés et des chevaux de frise (2). Bajesid, dans l'aveuglement de son orgueil, voulant montrer son dédain pour les forces de Timur, alla camper au nord, et disposa une chasse sur les plateaux arides des environs. Ses soldats furent horriblement tourmentés par la chaleur et le manque d'eau, et cinq mille expirèrent de soif dans cette marche insensée (3). Lorsqu'il voulut, au bout de trois jours, regagner son ancienne position, il la trouva occupée par l'armée de Timur; la seule source qui pouvait fournir de l'eau à son armée avait été troublée et presque comblée par des soldats tatares envoyés de nuit à cet effet. Au nord-est d'Angora, dans la plaine de Tschibukabad, au pied du mont Stella, sur le terrain même où Pompée avait défait Mithridate, les Tatares et les Ottomans se rangèrent en ordre de bataille. Les deux armées réunissaient à peu près ensemble un million d'hommes; elles étaient commandées en personne par l'empereur et par le sultan. Les diverses divisions étaient sous les ordres des princes fils et petits-fils des deux souverains, et des plus vaillants généraux de l'Asie et de l'Europe.

Des sept fils de Timur, deux étaient encore mineurs: l'aîné, Dschihangir, était mort depuis longtemps; les quatre autres avec cinq petits-fils, c'est-à-dire neuf princes du sang, commandaient les divers corps de l'armée tatare. Du côté des Ottomans, les divisions étaient sous les ordres de cinq fils de Bajesid; le sixième, Ertoghrul, avait été immolé près de Siwas. Ailleurs il sera question de Kasim, le septième; à côté d'eux ils avaient les plus grands généraux de l'époque. L'aile droite de Timur était conduite par l'aîné de ses fils vivant, le prince Miran-Schah, et, sous lui, par le petit-fils Ebubekr; la gauche était menée par les princes Schahroch et Chalil; et ils avaient sous eux le fils de la fille de Timur, Schah-Husein, rentré en grâce depuis sa trahison et la correction reçue à Damas. Au centre, à la place d'honneur qui aurait appartenu au prince aîné Dschihangir décédé, se trouvait son fils Mirsa-Mohammed-Sultan; à sa droite et à sa gauche, sur une ligne plus avancée, quatre-vingts colonels étaient à la tête de leurs régiments; devant lui flottait l'étendard de la queue de cheval couleur de sang surmonté du croissant d'or; sous lui combattaient son oncle Omar-Scheich, fils de Timur, avec les fils Mirsa-Pir-Mohammed et Iskender. Timur lui-même se tenait à l'arrière-garde avec quarante régiments (1); Bajesid confia les troupes asiatiques, qui formaient l'aile droite, à son fils aîné Suleiman-Schah, gouverneur d'Aidin, Ssaru-Chan et Karasi; à la gauche, les troupes serviennes d'Etienne Lazarewitsch étaient commandées par le beau-père du sultan; au centre se plaça Bajesid lui-même, ayant sous lui ses trois fils Isa, Musa et Mustapha, avec dix mille janitschares et Asabes (2), et les plus vaillants généraux. Son fils Mohammed était à la tête de l'arrière-garde. Sur le front de l'armée de Timur étaient rangés cinquante-deux éléphants qu'il avait amenés de l'Inde (3). Aux auxiliaires serviens de l'aile gauche des Ottomans étaient opposés, dans l'aile droite de l'ennemi, les vassaux gardiens des frontières de l'empire tatare, Ibrahim-Schah, de Schirwan, Taherten, d'Ersends-Chan, Kara-Osman-Bajender, de Diarbekr, avec leurs Turkmans.

A six heures du matin, les deux armées s'ébranlèrent, les Tatares au bruit des trompettes et du cri de guerre *Surun;* les Ottomans au son

(1) Dans Scherefeddin, Youlghoun-Sson, l. v, ch. 46, pag. 2.
(2) *Ibid.*, p. 7.
(3) Ducas, l. xvi, p. 34; dans Arab-Schah on trouve aussi ce nombre de cinq mille.
(4) Dschihannuma, p. 644.

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 47.
(2) Bratutti, p. 214.
(3) Schiltberger, p. 44, est d'accord avec Scherefeddin, ch. 47, p. 9.

du tambour, et en faisant retentir le nom d'Allah! Timur, sur l'invitation d'un derwisch, descendit de cheval pour faire sa prière et donner l'ordre de l'attaque. Mirsa Eb bekr, qui, sous le commandement supérieur de son père Miran-Schah, conduisait l'avant-garde de l'aile droite, se précipita sur les derrières des Ottomans: les Serviens, combattant comme des lions, châtièrent son audace. Alors Mirsa Mohammed-Sultan, commandant du centre, s'agenouillant devant Timur, demanda la permission de voler au secours de l'aile gauche compromise. Les troupes européennes combattaient avec un courage extraordinaire; mais tandis que les Serviens faisaient des prodiges de valeur, à la droite les troupes d'Aidin, qui voyaient leur ancien prince dans les rangs ennemis, passèrent de ce côté, et furent suivies par celles de Ssaru-Chan, Mentesche, Kermian, et par les Tatares, que les émissaires secrets de Timur avaient poussés à la défection. Déjà les Serviens étaient coupés, lorsque leur vaillant chef Etienne, s'ouvrant avec ses cavaliers pesamment armés un sanglant passage à travers les ennemis, pénétra jusqu'au sultan, et lui conseilla de fuir. En voyant le courage héroïque des Serviens, Timur s'écria: « Ces derwischs, ces pauvres, n'ont failli en aucun point (1)! » Bajesid, toujours inébranlable, tint ferme sans reculer à la tête des dix mille janitschares avec lesquels il avait occupé une colline. Etienne, voyant que la bataille était perdue et qu'il ne fallait plus songer à sauver le sultan, couvrit la retraite du fils aîné Suleiman, que le grand vesir Ali-Pascha, l'aga des janitschares Hasan, et le subaschi Aine-Beg arrachèrent du carnage; et ils se dirigèrent avec lui à l'ouest vers la mer, tandis que les émirs d'Amasia, plaçant au milieu d'eux le prince Mohammed, s'enfuirent avec lui du côté de l'orient, dans les montagnes. Bajesid, abandonné de ses auxiliaires et des troupes de sa maison, de ses vesirs, de ses émirs, de ses paschas et de ses fils, persista néanmoins à rester toute la journée sur la hauteur qu'il occupait avec ses janitschares brûlés par la chaleur, dévorés par la soif. La plupart de ses fidèles soldats étaient tombés d'épuisement ou frappés par le fer des Tatares. Lorsque la nuit fut venue, sur les instances pressantes de Minnet-Beg, le sultan essaya enfin de s'échapper; mais son cheval tomba, et il fut pris par Mahmud-Chan, descendant de Dschengis-Chan titulaire de Dschagatai.

Avec Bajesid, son fils Musa, ses émirs Minnet-Berg, Mustapha-Beg, Ali-Beg, le chef des eunuques, le commandant du harem Firus-Beg, le beglerbeg Timurtasch et son fils Jachschi-Beg, tombèrent entre les mains de Timur [20 juillet 1402]. Les princes Suleiman, Mohammed et Isa s'étaient enfuis, le premier à l'ouest, vers la mer, le second à l'orient, vers Amasia, le troisième au midi, du côté de la Karamanie; le prince Mustapha avait disparu dans la bataille, sans que l'on sût ce qu'il était devenu. D'après l'historien byzantin Ducas, Timur était à jouer aux échecs avec son fils Schahroch, tandis que Bajesid lui était amené prisonnier, et il échangeait son roi (schah) contre la tour (roch) au moment où le sultan paraissait à l'entrée de la tente; cette circonstance avait fait donner au jeune prince tatare le surnom de Schahroch, qui rappelait le moment où le sultan des Ottomans avait échangé son trône contre la captivité dans une tour. Au moins, Persans, Turcs et Grecs s'accordent sur ce point, que Timur se montra d'abord plein de grandeur et de noblesse en recevant le souverain abattu et captif. Le voyant devant lui accablé par la chaleur du jour et les fatigues de la bataille, souillé de poussière, haletant, prêt à défaillir, il lui parla avec bienveillance, le fit asseoir à ses côtés, et lui assigna trois tentes magnifiques, lui assurant avec serment qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie. Bajesid ayant demandé que l'on fît des recherches après ses fils, et qu'il pût avoir la consolation de leur compagnie, des émissaires furent expédiés dans toutes les directions; mais on ne découvrit que le prince Musa, qui fut couvert d'un vêtement d'honneur et conduit devant Timur. La garde d'honneur placée auprès de Bajesid fut confiée à Hasan-Berlas, l'un des premiers émirs tatares, parent de Timur, et à Tschempai, qui avait été envoyé comme ambassadeur auprès du sultan. Nous raconterons dans le livre suivant les circonstances qui déterminèrent un traitement plus rigoureux, et donnèrent lieu à la fable de la cage de fer.

Comme l'importance d'une bataille doit être appréciée d'après la force des armées, les talents

(1) Neschri, fol. 107.

et la renommée des généraux, l'ardeur et la durée de la lutte, la nature du théâtre de l'action, les progrès signalés dans l'art de la guerre, et surtout d'après les résultats de la victoire ou de la défaite pour le destin des chefs et des rois, de la campagne et des empires; sous tous ces rapports, la bataille d'Angora est l'une des plus importantes dans les annales de la guerre et des nations. Là les Turcs et les Tatares se heurtèrent, et pour la dernière fois les premiers furent courbés sous le joug de leurs terribles vainqueurs; là commandaient le conquérant impétueux de tant de contrées, Bajesid, surnommé la Foudre, et le plus rude, le plus impitoyable des destructeurs, Timur, surnommé le Fer; sous eux les mouvements étaient dirigés par des princes et des gouverneurs de peuples venus des frontières de la Chine et des rives du Bosphore. On voyait autour d'eux se presser une foule de guerriers du sang royal. Les peuples qui luttèrent avec acharnement durant toute une journée dévorante n'étaient pas seulement des Tatares, des Persans et des Turcs; il y avait aussi des Européens, des chrétiens même, et des hommes tirés de toutes les nations. Sur la plaine d'Angora, en vue de ces montagnes au nord où les ancêtres de Bajesid avaient reçu des sultans seldschukides les premiers pâturages pour leurs troupeaux, où Pompée avait vaincu Mithridate, Ildirim, jusqu'alors triomphant, fut vaincu et chargé de fers. Après ce coup effroyable, l'empire ottoman, privé de son chef, parut amené au point de se dissoudre, ou du moins il semblait ne devoir plus inspirer de crainte. Les triomphes de Bajesid furent arrêtés; mais en même temps fut terminée la carrière des conquêtes de Timur, qui mourut trois années après, sans avoir exécuté d'autre grande entreprise, au moment où il se disposait à marcher contre la Chine.

LIVRE VIII.

EXAMEN DE LA QUESTION DE LA CAGE DE FER. — ENTRETIEN DE TIMUR ET DE BAJESID. — POURSUITE DES FILS DE BAJESID. — EXPÉDITION DES FILS DE TIMUR. — CONQUÊTE DE SMYRNE. — MORT DE BAJESID ET DE TIMUR. — DIVISION ET PARTAGE DU POUVOIR. — PREMIERS EXPLOITS DE MOHAMMED. — TRIPLE DÉFAITE D'ISA. — AVÉNEMENT DE DSCHUNEID. — CAMPAGNE DE SULEIMAN CONTRE MOHAMMED EN ASIE. — IRRUPTION EN EUROPE. — PENCHANTS VOLUPTUEUX ET FIN DE SULEIMAN. — GOUVERNEMENT TYRANNIQUE DE MUSA. — POETES ET SAVANTS SOUS SULEIMAN ET MUSA.

Timur renonca bientôt à la bienveillance envers Bajesid, et le soumit à une garde rigoureuse à cause d'une tentative d'évasion de son prisonnier. Mohammed, le troisième des fils du sultan, qui avait échappé par la fuite au désordre d'Angora, essaya de délivrer son père, qui n'était pas surveillé de très-près. Des mineurs turcs se glissèrent de nuit dans le camp, et se mirent, d'une tente voisine, à pratiquer un conduit menant à celle de Bajesid. Déjà ils étaient parvenus heureusement sous le point qu'ils devaient percer à jour, lorsque la compagnie, qui à la naissance du jour venait relever la garde, découvrit le travail souterrain. On trouva Bajesid et Firus-Beg, les eunuques, éveillés et debout dans la tente. Les mineurs purent s'échapper. Timur accabla son prisonnier de reproches, fit couper la tête au fidèle serviteur Chodscha-Firus, comme à l'instigateur de l'entreprise, et le sultan fut étroitement resserré. Le jour une garde plus nombreuse l'entourait, et la nuit il était enchaîné (1). De là, et d'une fausse interprétation du mot turc *kafes*, qui signifie cage et aussi chambre ou litière grillée, est venue la fable de la cage de fer, répétée si longtemps par tous les historiens européens après le Byzantin Phranzes et le Syrien Arab-Schah. Comme ce thème a été, durant trois cents ans, un sujet permanent d'exercice de rhétorique et de déclamation, que l'historien si sagace de la chute de l'empire byzantin lui-même discute gravement ce point, qui cependant ne rentrait pas autant dans son cercle que dans le notre, nous allons l'examiner plus complétement et de plus près que Gibbon, qui ne connaissait ni le témoin oculaire Schiltberger, ni les plus anciens historiens des Ottomans, Aaschikpaschasade et Neschri, ni l'opinion de Seadeddin.

Nous allons consulter d'abord les Européens contemporains, en second lieu les Byzantins, puis les historiens orientaux de Timur, et enfin ceux des Ottomans. 1° L'écuyer bavarois Schiltberger, qui, fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, a décrit si fidèlement le massacre des captifs, puis tombé entre les mains des Tatares à Angora, passé au service des fils de Timur Schahroch et Miran-Schah, a raconté la défaite et la prise de Bajesid; qui, dans la peinture de cette bataille est complétement d'accord avec les historiens orientaux et byzantins, rappelle comme nous la circonstance des éléphants, signale la hauteur où Bajesid finit par se retirer avec les dix mille janitschares; Schiltberger ne dit pas un mot relatif à une cage de fer (1), et Boucicault, dans ses mémoires rédigés à cette époque (2), dit simplement que Bajesid subit une pénible mort dans la captivité, d'où l'on ne peut tirer de grandes conséquences, car la mort est toujours dure dans les fers, quand bien même elle arrive naturellement, comme celle de Bajesid. 2° De trois Bysantins qui racontent la captivité du sultan, les deux plus di-

(1) Ducas, l. xv, p. 21, Chalcondylas.

(1) Schiltberger, Voyage en Orient; Munich, 1813, p. 45.

(2) Mémoires de Boucicault, p. I, c. 37.

gnes de foi. Ducas (1) et Chalcondylas, ne font mention que de chaînes, le premier en y ajoutant la circonstance que cette précaution était prise seulement de nuit, après la tentative d'évasion, pour plus de sûreté; Phranzes, presque toujours dans l'erreur lorsqu'il s'agit des faits de l'histoire de l'Orient, est le seul qui parle d'une cage en fer. 3° Les Persans qui ont écrit la vie de Timur soit en prose, soit en vers, Scherefeddin d'Iesd, et l'auteur du Timur-Nahmih, le poëte épique Latifi, rappellent seulement la réception honorable de Bajesid dans la tente de Timur; il n'est pas plus question de cage dans leurs ouvrages que dans ceux de Lari et de Dschenabi, considérés comme les auteurs les plus véridiques d'histoire générale (2). Les historiens arabes contemporains, Ibn-Hadschr, auteur des biographies des hommes célèbres du VIIIe siècle de l'hégire, et Ibn-Schohne, qui eut avec Timur à Damas les entretiens dont on a déjà rendu compte, ne savent rien d'une cage de fer; et le silence de ces six témoins, graves et puissants, donnent un démenti au prétentieux Syrien Arab-Schah, qui commence chaque chapitre par une injure à Timur, qui n'a de but que le mensonge, et qui choisit et place ses mots suivant les exigences de l'harmonie de sa prose artistement travaillée. 4° Le plus ancien annalyste des Ottomans, Aaschikpaschasade, raconte, d'après un témoin oculaire, qui, après avoir servi dans la garde du corps de Bajesid, devint ensuite commandant d'Amasia, que Bajesid fut porté dans une litière grillée comme une cage, entre deux chevaux (3). Ceci s'accorde avec les paroles suivantes de Neschri (4) : « Timur fit faire une litière dans laquelle on le portait (Bajesid), comme dans un kafes entre deux chevaux. » C'est évidemment dans ce passage mal interprété qu'il faut reconnaître l'origine primitive de toute la fable qui, grossissant avec le temps, a fini par se faire une place dans l'histoire. Non-seulement kafes signifie, comme nous l'avons dit, une cage, mais ce mot désigne encore aujourd'hui tout appartement grillé des femmes et même la demeure des princes ottomans, dans le sérai à Constantinople. Kafes s'entend aussi des litières grillées dans lesquelles on fait voyager les femmes du harem, et c'est précisément dans une voiture de ce genre que l'on transportait Bajesid entre deux chevaux. Plus tard d'obscurs chroniqueurs ottomans, amateurs d'anecdotes, sur la foi d'un rimailleur syrien, ont transformé cette litière en une cage de fer. Mais aucun historien turc digne d'être consulté (1) n'en dit un mot. Voici comme s'explique l'historiographe de l'empire, Seadeddin, dont l'autorité est si puissante : « Ce que certains faiseurs de fables racontent, dans diverses histoires turques, d'une réclusion dans une cage de fer est de pure invention; si le sultan avait subi réellement un pareil traitement, Mewlana-Scherefeddin, panégyriste de Timur, aurait employé tous ses soins à en faire un objet d'éloges. Comme la vue odieuse des Tatares soulevait sa fureur (de Bajesid), il demanda d'être porté dans une litière. Quiconque voudra se supposer à sa place sentira qu'il devait être impossible à sa nature violente de supporter tous les jours la vue de ses ennemis. Ceux qui ne savent pas distinguer la litière de la cage appartiennent à la masse de ces êtres dont les organes débiles confondent l'azur du ciel avec le gris (2). » Ce ne fut point par un sentiment d'humanité que Timur ne fit point subir cet odieux outrage à son ennemi abattu : assez d'horribles exécutions témoignent de son humeur impitoyable; mais ses principes sur le despotisme lui auraient interdit d'abaisser la majesté souveraine dans la personne du sultan, en le renfermant comme une bête sauvage. Il ne faut pas croire davantage que Timur se soit servi du dos de Bajesid toutes les fois qu'il montait à cheval; ce sont là de vieux contes empruntés aux Byzantins et aux Orientaux, suivant lesquels Alparslan aurait posé le pied sur la tête de son prisonnier, l'empereur byzantin,

(1) Ducas, l. XVI, p. 38.

(2) Il n'en est pas question non plus dans le Nochbetet-Tewarich et le Behdschetet-Tewarich écrits après Lari.

(3) Manuscrit du Vatican, p. 167 et 168.

(4) Neschri, fol. 108.

(1) Neschri, Idris, dans le premier récit du Ve livr.; Seadeddin, Aali, fol. 36; Ssolaksade, fol. 205; Rausatul-Ebrar.

(2) Seadeddin, fol. 115 de la bibliothèque impériale et royale, et Bratutti, p. 230. Il y a ici un jeu de mots que l'on ne peut rendre.

Romanus-Diogènes (1), et le petit-fils de cet Alparslan, le sultan Sandschar, aurait été renfermé par les Ases dans une cage de fer (2). Il faut encore ranger dans la même classe d'anecdotes l'entretien de Timur et Bajesid, dès la présentation du prisonnier à son vainqueur, et leurs discussions dans le cours de la captivité, et vers sa fin, quelques jours avant la mort du sultan. Toutefois ces conversations, encore bien qu'elles ne soient pas vraies, du moins telles que les rapportent quelques historiens grecs, arabes, persans et turcs, peuvent trouver place ici, comme caractérisant l'esprit de l'époque de l'Orient, des principes de philosophie et de politique des souverains. La plus remarquable et la plus vraisemblable répétée par la plupart des historiens turcs, quoiqu'elle ne soit point accueillie par l'historiographe de Timur, Scherefeddin, est celle qui eut lieu à la première entrevue dans la tente du souverain tatare. Après que Timur eut fait asseoir Bajesid auprès de lui, ils se mirent à parler des diverses circonstances de la bataille; puis tout à coup s'adressant au sultan, Timur lui dit : «Toi et moi devons particulièrement rendre grâce à Dieu pour la puissance qu'il nous a confiée. — Pourquoi cela? demanda Bajesid. — C'est qu'il l'a départie à un boiteux comme moi, et à un paralytique tel que toi : à moi boiteux, il a donné les empires depuis les frontières de l'Inde jusqu'à Siwas; et à toi les contrées qui s'étendent depuis Siwas jusqu'à la Hongrie. Il est manifeste que la domination du monde n'est rien aux yeux de Dieu, car autrement, au lieu d'en investir deux infirmes comme nous, il aurait pu choisir quelque créature pourvue de membres sains et vigoureux. Parce que tu as été ingrat envers Dieu, que tu n'as pas reconnu ses bienfaits, il t'a envoyé le châtiment dont tu es frappé par moi, son fléau. Maintenant, mon frère Bajesid, ne t'afflige point, une fois en possession de la santé, l'homme remonte rapidement à la prospérité.» Ensuite on apporta une écuelle de lait caillé, et Bajesid tomba dans une tristesse plus profonde; interrogé sur la cause de cette sombre préoccupation, il raconta comment son protégé, Ahmed-Dschelair, chassé de Bagdad par Timur, lui avait prédit qu'un jour il rencontrerait Timur, et mangerait avec lui du lait caillé. « En effet, dit Timur, Ahmed-Dschelair est un homme d'une grande sagesse auquel je dois rendre des actions de grâces, car, s'il n'avait pas demeuré auprès de toi, tu ne serais pas maintenant sous mes yeux.» Lorsque plus tard le harem de Bajesid eut été enlevé à Brusa, et que la tentative d'évasion détermina un traitement plus rigoureux, on prétend que Timur, afin d'insulter à la passion du sultan pour la chasse, lui envoya un couple de chiens et de faucons, et que Bajesid irrité lui fit dire : « En effet, les chiens et les oiseaux ne te conviennent guère à toi, Timur, barbare et brigand; ils sont plutôt faits pour moi élevé sur les degrés du trône, fils de Murad, et petit-fils d'Urchan. » Blessé par ses paroles, Timur aurait humilié Bajesid : dans un festin, il aurait violé les lois sacrées du harem jusqu'à se faire présenter le vin par l'épouse de son prisonnier, la princesse servienne, en représailles de l'outrage dont Bajesid s'était rendu coupable lorsque dans son défi il avait parlé du triple divorce (1). Dans la suite, quand les fils de Bajesid se partagèrent la domination de l'Asie et de l'Europe, Timur lui demandant si les jeunes princes le reconnaîtraient encore pour souverain, dans le cas où il recouvrerait sa liberté : « Brise mes fers, répondit le sultan, et je les aurai bientôt réduits à la soumission (2). » Mais Timur, averti par ces paroles qui trahissaient l'ambition indomptable de Bajesid, aurait répliqué : « Prends courage, Chan, je veux seulement te mener à Samarkand, et de là je te renverrai dans ton pays. » Bajesid tomba ensuite dans une mélancolie profonde qui accéléra sa fin. Selon Dschenabi, trois jours avant de mourir, il avait obtenu la liberté de son vainqueur, et lui avait adressé trois prières que Timur lui promit d'exaucer : la première de ne point exterminer sa famille, la seconde de ne point dévaster le pays de Rum, de ne point en renverser les forteresses, asiles et boulevards de l'islam; la troisième de ramener dans leur pa-

(1) Joannes Scylitzes et Constantinus Manasses.
(2) Déguignes, Hist. généal., l. x, p. 257.

(1) Les fonctions remplies par la princesse servienne se trouvent rappelées par Chalcondylas et par Arab-Schah, ainsi que par Mohieddin.
(2) Manuscrit, n° 139, fol. 50; Lutfi, p. 35.

trie les Tatares fixés dans cette partie de l'Asie (1). Nous reviendrons sur l'accomplissement de cette dernière volonté, et particulièrement du troisième point, lorsque nous serons arrivés à la mort de Bajesid en suivant l'ordre chronologique; maintenant nous reprenons le fil des événements de la guerre avec la bataille d'Angora.

Après la victoire, Mirsa-Mohammed-Sultan, petit-fils de Timur, né de son fils aîné Dschihangir, se mit avec cinquante mille cavaliers à la poursuite du prince Suleiman, qui, entouré des soutiens du gouvernement turc, du grand vesir, de l'aga des janitschares, des beglerbegs et des subaschis, avait pris la fuite du côté de Brusa. La capture ou la destruction de ce fils aîné du sultan, et l'enlèvement du trésor de l'empire gardé à Brusa, devaient être l'objet principal de Timur. Le souverain tatare se mit lui-même en marche avec les corps de l'armée vers Kutahije. Telle fut la rapidité de la course du prince Mohammed qu'il franchit cette longue distance en cinq jours; mais de trente mille cavaliers quatre mille seulement arrivèrent aux portes de Brusa (2), et le prince ottoman avait tellement précipité sa fuite, que déjà il avait atteint les rivages de la mer.

Au pillage et à l'incendie de Brusa, se renouvelèrent toutes les horreurs qui signalaient la conquête tatare : les écoles et les mosquées furent converties en écuries; le harem de Bajesid, ses épouses et ses filles, la fiancée de son fils Mustapha, la fille d'Ahmed-Dschelair, les princes captifs de Karamanie, les trésors de l'empire, la vaisselle d'or et d'argent, les riches étoffes, les précieux vêtements et les joyaux, que, dans sa précipitation, Suleiman n'avait pu emporter, tombèrent entre les mains des Tatares. Après que le trésor public eut été inventorié et entièrement vidé par les secrétaires de Timur, la ville fut livrée au pillage, puis réduite en cendres. Les protégés de Bajesid, Ahmed-Dschelair et Kara-Jusuf, de la dynastie du Mouton-Noir, étaient déjà parvenus à s'échapper, le premier vers Bagdad, et l'autre à Kaiszarije; mais le grand scheich Mohammed-Bochari, avec les deux plus profonds savants du temps de Bajesid, le légiste Schemseddin-Fenari et le grand commentateur du Koran, Mohammed - Dscheseri, furent atteints dans leur fuite, et amenés devant l'émir Nureddin, grand maître de la cour du prince et gouverneur de Brusa, qui les délivra de leurs liens, et leur donnant les plus grands témoignages d'honneur, les envoya auprès de Timur, à Kutahije. Déjà il a été question du scheich Bochari (1), ainsi que du mufti Fenari, dont le premier avait su gagner l'amour de la sœur de Bajesid et obtenir sa main. Dscheseri est un prodige dans la science de commenter le Koran, comme Firusabadi, l'auteur du grand dictionnaire arabe, qui a été imprimé en même temps à Constantinople et à Calcuta, est un colosse dans la philologie. Ce dernier, né en Perse, à Firusabad, dans ses voyages entrepris un peu avant la guerre entre Timur et Bajesid, avait reçu de ces deux princes les offres les plus brillantes pour se fixer à leur cour; et comme il avait décliné cet honneur, tous deux l'avaient comblé de présents (2). Timur accueillit aussi les trois savants ottomans avec distinction, et les pressa de changer le séjour de Brusa pour celui de Samarkand; Bochari et Fenari s'en défendirent, Dscheleri accepta l'invitation; dans la suite, il fut envoyé d'abord en ambassade en Egypte (3); plus tard, le grand molla de Timur étant mort (4), il occupa sa place, et aux mariages des petits-fils et des petites-filles de l'empereur, à Samarkand, ce fut lui qui lut les articles des contrats.

Le prince Mohammed, après avoir été joint à Brusa par le reste de ses trente mille cavaliers, envoya dix mille hommes à Nicée, sous les ordres du prince Ebubekr, son cousin, et détacha l'émir Sewindschik avec une division, le long du rivage de la mer, vers Kemlik, afin de continuer la poursuite du prince Suleiman. Nicée et Kemlik, qui, depuis les croisades, avaient échappé à de pareils désastres, furent livrées au pillage des Tatares, qui les renver-

(1) Dschenabi, p. 161; dans la traduction de Podesta.

(2) Scherefeddin, l. v, ch. 51, p. 25.

(1) Seadeddin et Aali donnent la biographie détaillée de Bochari.

(2) *Voy.* Schakaikun - Naanmanije et biographie de Firusabadi, dans l'édition de Constantinople.

(3) Scherefeddin, l. v, ch. 54, p. 36.

(4) Il s'appelait Abdoldschebar.

sèrent et détruisirent la population. Suleiman, que les Byzantins et les Persans appellent musulman (1), s'embarqua précipitamment pour gagner la côte européenne, au moment même où les Tatares lancés à sa poursuite arrivaient sur le rivage. Les cavaliers de Mirsa-Ebubekr poussèrent leurs courses au nord de Nicée jusqu'à Jenidtsche-Tarakdschi, et Mirsa-Mohammed-Sultan, s'avança de Brusa, à travers la contrée de Karasi, jusqu'à Michalidsch, sur le Rhyndakus, répandant la dévastation sur son passage; il reçut de son cousin Ebubekr-Mirsa, la nouvelle de l'évasion de Suleiman vers l'Europe, et la transmit à son aïeul Timur, au moyen de cent courriers, chargés de lui porter en même temps un grand oiseau de proie, appelé tschonkar. Les cavaliers n'étaient pas en trop grand nombre, car ils furent attaqués dans un défilé par une troupe de paysans armés, à travers lesquels ils s'ouvrirent un passage. A Michalidsch, le prince Mohammed-Sultan fut joint par son cousin Ebubekr et par l'émir Sewindschik; et, dans la plaine de Jenitschehr, à l'orient de Brusa, après en avoir obtenu la permission de Timur, il célébra son mariage avec la fille aînée de Bajesid (2). Tandis que Mohammed-Sultan et Ebubekr-Mirsa répandaient leur cavalerie au nord de Kutahije, par delà Brusa et Nicée, dans le midi de l'Asie Mineure, le prince Husein-Mirsa poussait vers les cantons de Hamid et de Tekke, Emir-Schah, gouverneur de Chuaresm, s'étendait du côté d'Aidin et de Ssaruchan. Le premier s'empara des villes d'Akschehr et de Karahiszar, où il tira d'énormes rançons et versa des flots de sang; le second ravagea tout le pays jusqu'au bord de la mer (3). Le trésor de Bajesid et son harem furent chargés sur des chameaux, et emmenés en triomphe par le scheich Nureddin, au milieu des danses, au bruit des instruments de musique, à Kutahije, où ils furent présentés au vainqueur, ainsi que les deux princes de Karamanie que Bajesid avait retenus dans les fers à Brusa. Timur envoya au sultan son épouse, la princesse servienne, qui était restée fidèle à la religion chrétienne; mais il exigea qu'elle embrassât l'islam (1). Mohammed, l'aîné des princes karamaniens, fut doté du kaftan et de la ceinture (2), et investi des États arrachés à son père par Bajesid, c'est-à-dire de la possession des villes de Konia, Larenda, Akserai, Antalia, Alaje, Akschehr, Siwrihiszar et Begbasari (3). Timur reçut l'hommage de ses petits-fils, qui revenaient chargés de butin, fit exécuter deux de ses plus vaillants généraux, ainsi que toute leur famille, pour cause d'attentats, et il donna la grande fête où le vin fut présenté par des femmes esclaves tirées de tous les pays.

Ensuite, l'empereur s'occupa d'expédier et de recevoir des ambassadeurs. Au sultan d'Egyte il envoya le fameux savant Jusuf-Dscheseri, pour insister sur la délivrance définitive de son général, Otlamisch, et sur les droits de souveraineté; la monnaie devait être frappée à l'empreinte de l'empereur mongol, et la prière publique récitée en son nom. Deux envoyés allèrent à Constantinople pour réclamer le tribut de l'empereur grec, et deux autres se rendirent auprès de Suleiman, fils aîné de Bajesid, qui avait fixé sa résidence dans le nouveau château de Guseldschehiszar, bâti par son père (4); ils l'invitèrent à venir lui-même, ou bien à faire porter le tribut, déclarant qu'à défaut d'obéissance de sa part, les armées tatares arriveraient pour saisir l'argent et sa propre personne. Les messagers de Timur revinrent accompagnés des ambassadeurs de l'empereur grec, qui apportaient l'hommage et le tribut, et l'on vit paraître, comme envoyé de Suleiman, le scheich Ramasan avec des chevaux et des faucons, chargé de déclarer que son maître était prêt à se rendre à la porte de Timur, si l'empereur tatare voulait pardonner à Bajesid et le traiter en prince. Timur congédia le scheich avec de gracieuses assurances, et lui remit un bonnet brodé d'or et une ceinture d'or (5); mais il ne se montra point aussi bienveillant envers le beglerbeg Timurtasch, son prisonnier, dont il avait trouvé les trésors à

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 51, p. 28.
(2) *Ibid.*, l. v, ch. 51, p. 31.
(3) *Ibid.*, l. v, ch. 51, p. 28.

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 52, p. 33.
(2) *Ibid.*, et Arab-Schah.
(3) Mahijeddin, bibliothèque impériale et royale, n° 139, fol. 56; Lutfi, p. 35.
(4) Scherefeddin, l. v, ch. 54, p. 40.
(5) Seadeddin dans Bratutti, p. 254.

Kutahije. Il le manda devant lui, et lui dit : « Dans quel but as-tu amassé tant de richesses ? ne pouvais-tu les employer à lever une armée pour la défense de ton maître ? les conseillers et les ministres qui entassent des trésors sans songer aux besoins de l'armée sont la ruine des États. » Timurtasch répondit : « Mon empereur n'est pas un souverain d'hier; il n'a pas besoin des trésors de ses conseillers et de ses ministres pour former ses armées, comme les nouveaux princes qui, avant leur élévation, n'avaient jamais contemplé de trésors. — Expie cette réponse, reprit Timur, par la perte de la liberté que j'étais disposé à rendre à toi et à tes enfants (1). »

Cependant les partis de Tatares ravageaient les cantons de Mentesche et de Tekke, d'Aidin et de Ssaruchan (2); les princes Mohammed-Sultan et Ebubekr-Mirsa portèrent leurs quartiers d'hiver à Magnésie (3), Schahroch dans le Kermian (4); Timur se rendit, le long de la côte, par Ephèse (5), à Smyrne. Près du pont construit par Timurtasch sur le Méandre parurent les fils du prince de Mentesche, qui, jadis chassés des États paternels par Bajesid, avaient trouvé un asile auprès d'Isfendiar, souverain de Sinope, et Isfendiar lui-même, fils de ce Bajesid-Kœturum que le sultan turc avait battu et dépouillé de ses villes de Kastemuni et de Ssamszun (6). Timur remit les princes expulsés d'Aidin et de Kermian (7) en possession de leurs domaines héréditaires, voulant, avant de décider du sort de Bajesid ou de ses fils, abattre les restes de la puissance ottomane, par le moyen des princes voisins dont Bajesid avait englouti les États. En suivant le même système politique, il avait soumis les cantons sur les frontières septentrionales de l'Arménie et de la Perse à ses protégés, Taherten, prince d'Ersendschan, Ibrahim, souverain de Schirwan, au souverain de Kumach et à Kara-Juluk, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc (1); et les cantons de l'empire ottoman qui n'étaient pas occupés par lui, il les voyait avec plaisir divisés entre les fils de Bajesid, qui se disputaient leur possession ; il nourrissait donc pour cela les espérances des fils du sultan, au moyen d'assurances qu'il donnait à leurs envoyés. Le scheich Ramasan, représentant de Suleiman, vint pour la seconde fois, afin de présenter les hommages de son maître, et il reçut au nom de ce prince l'investiture des provinces ottomanes au delà de la mer, au moyen du diplôme portant l'empreinte rouge de la main de Timur (2). Kutbeddin (3), l'ambassadeur d'Isa-Tschelebi, second fils de Bajesid, qui s'était enfui en Karamanie, apporta l'hommage et des présents, et revint avec des assurances d'amitié; Ssofi-Bajesid (4), le sage grand maître de la cour de Mohammed-Tschelebi, prince âgé de quinze ans, sauvé par lui de la bataille d'Angora dans les montagnes, et déposé dans la place d'Amasia, vint aussi, comme plénipotentiaire de ce jeune maître, offrir son hommage, et en même temps l'excuser de ce qu'il n'avait point paru, sur l'invitation de Timur, dans le camp où Mustapha-Tschelebi partageait le sort de son père Bajesid.

Timur confia le siége de Smyrne aux princes ses généraux, et s'y rendit en personne le 1er décembre [1402], quelques jours après le commencement des travaux. Les chevaliers de Rhodes possédaient la ville depuis cinquante-sept ans; il les fit sommer d'embrasser l'islam, ou du moins de planter ses bannières sur leur rempart, et en cas de refus, il les menaça de les faire tous passer sous le tranchant du sabre. Le frère Guillaume de Mine (5), commandeur des hospitaliers, que le grand maître avait envoyé à la défense de la ville, rejeta la proposition avec mépris. Aussitôt retentirent les roulements des tambours et les cris de guerre. La ville fut attaquée par tous les moyens du côté de terre; on l'enveloppa d'une sorte de parallèle. Au moyen de roues et de poulies, on fit appro-

(1) Seadeddin, p. 235.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 54, p. 41.
(3) Bratutti, p. 235.
(4) Scherefeddin, l. v, ch. 55, p. 43.
(5) Sur Ulu, Burlugh et Kultschuk, Burlug et Dugurluk. Scherefeddin, l. v, ch. 55, p. 43.
(6) Arab-Schah, Mahijeddin, bibliothèque impériale et royale, n° 139, fol. 56; Ssoloksade.
(7) Arab-Schah.

(1) Arab-Schah.
(2) Scherefeddin, l. v, ch. 57, p. 55.
(3) *Ibid.*
(4) Idris, Neschri, fol. 122 et 124.
(5) Theoderici a niem de scismate, dans Vertot, Histoire de l'ordre de Malte, l. vi t. ii, p. 28.

cher contre les murailles des tours dont chacune contenait deux cents soldats pourvus d'échelles pour l'escalade; enfin, on pratiqua des mines que dix mille ouvriers poussèrent sous les fortifications, et le feu étant mis aux galeries de bois qui les soutenaient, des pans entiers de muraille s'écroulèrent (1). Du côté de la mer les Tatares transportèrent aux extrémités de la digue, dont la séparation ouvrait l'entrée du port, des pierres et des quartiers de rocher qu'ils jetèrent à la mer pour fermer les abords. Heureusement les galères avaient gagné le large avant la naissance du jour; quelques instants plus tard elles eussent été incendiées. Quoique la dixième partie des assiégeants à peine fût employée à porter des pierres, en un seul jour les deux extrémités de la digue se joignirent (2), puis des pilots de bois furent entassés dans l'intérieur même du port; un plancher fut posé sur ces appuis, en sorte que des deux côtés de la rade fut pratiqué un chemin sur lequel les assiégeants pouvaient s'avancer directement contre le château, et combattre de pied ferme (3). L'attaque s'engagea et se poursuivit avec fureur au milieu de torrents de pluie qui ne purent interrompre ou ralentir l'impétuosité des assaillants, ni l'ardeur de la défense. Les assiégés lançaient sans cesse des traits enflammés, et du feu grégeois qui brûlait encore sur la surface des eaux. Enfin, l'armée tout entière livra l'assaut, et la ville succomba après quinze jours de siége. Les chevaliers, rejetés jusque dans l'intérieur du château, serrèrent leurs rangs, et plaçant le maître des hospitaliers à leur tête, ils s'ouvrirent un passage jusqu'à la mer, où des galères accoururent pour les recevoir. Les habitants chrétiens de la ville les suivirent jusqu'au rivage, se précipitèrent sur les rames des bâtiments, sur les ancres, les câbles, suppliant au nom du Christ les équipages de les emmener; mais les marins les repoussèrent à coups de lances, et déployant les voiles, ils gagnèrent la pleine mer, abandonnant ces malheureux au désespoir (4). Plus de mille d'entre eux furent traînés devant Timur qui ordonna de les massacrer tous avec les femmes et les enfants sans exception. Mais comme ce nombre était trop faible pour élever une pyramide de crânes, monument accoutumé de la conquête, cette fois on rangea des têtes et des pierres alternativement, de telle sorte que chaque couche de têtes reposât entre deux couches de pierres (1). Néanmoins toutes les têtes ne furent pas employées à cette construction, car, après la prise de la ville, quelques galères chrétiennes, arrivées trop tard à son secours, s'étant approchées du rivage, Timur fit lancer des têtes de chrétiens sur leur bord, et les équipages, saisis d'horreur, s'empressèrent de gagner le large (2). Les commandants génois de l'ancienne et de la nouvelle Phocée, les seigneurs génois de Lesbos et de Chios vinrent apporter leur hommage et des présents à Timur et à son petit-fils Mohammed-Mirsa, qui donna au seigneur de Lesbos un sceptre comme une marque de son affection et de sa bienveillance. Smyrne fut le terme des conquêtes de Timur en Occident. De là, il se retourna vers l'Orient foulant sous ses pieds les royaumes. Il passa trente jours dans un camp près d'Éphèse, et de ce point ses hordes se répandirent tout autour, dépouillant les habitants, les poussant en masses devant elles pour en arracher des rançons, et dévastant leurs villes. Les écrivains byzantins et ottomans sont d'accord dans leurs descriptions des cruautés excercées par l'armée tatare dans ces expéditions. Les derniers racontent en outre le massacre d'innocents enfants, qui dans sa vérité soulève plus d'horreur que les récits d'Hérodote. Les enfants d'une malheureuse petite ville de l'Asie Mineure allèrent, le Koran à la main, au-devant du conquérant qui s'approchait, implorèrent sa pitié, demandant la vie, et récitant les sures du livre du prophète. «Qu'est-ce que ce bêlement?» demanda Timur; et apprenant que c'étaient des prières adressées à sa générosité, il ordonna à sa cavalerie d'écraser toute cette tourbe sous les pieds des chevaux (3).

La marche de l'empereur se dirigea ensuite par Mylassa (4), vers le lac d'Igirdir (l'ancien Trogites dans la Pysidie). Il avait entendu parler

(1) Chalcondylas, l. III, édit. de Basle, p. 51.
(2) Ducas, l. XVII, p. 40.
(3) Scherefeddin, l. V, ch. 56, p. 51.
(4) Ducas, l. XVII, p. 40.

(1) Ducas, p. 41.
(2) Scherefeddin, l. V, ch. 56, p. 52.
(3) Mohieddin, manuscrit, 139, fol. 49.
(4) Ducas, l. XVII, p. 41.

des îles de ce lac fortifiées par la nature et par l'art; et le désir lui était venu de les conquérir (1). Le scheich Baba, dont le tombeau à Igirdir est visité encore aujourd'hui comme un lieu de pèlerinage, défendit ce poste; et enfin il capitula en obtenant que la ville serait épargnée (2). Après la prise de possession, Timur regagna son camp d'Akschehr où se trouvaient Bajesid et son fils Musa. A Iconium, pendant la fête que lui donnèrent son fils Schahroch et son petit-fils Husein-Schah, pour célébrer ses triomphes, il reçut les hommages des princes de Kermian et de Karamanie, qu'il avait rétablis dans leurs États (3).

Sur ces entrefaites, Bajesid mourut à Akschehr, frappé d'apoplexie [8 mars 1403], et quatre jours après, à l'âge de dix-neuf ans, succomba le plus cher des petits-fils de Timur, le plus illustre déjà par ses exploits, le prince Mohammed-Sultan. La douleur fut générale dans l'armée; les princes et les grands se couvrirent de vêtements noirs et bleus avec des collets de feutres; les femmes se roulèrent à terre et se meutrirent le sein avec des pierres. A la nouvelle de ce coup fatal, Timur se contenta de répéter ces paroles du Koran, qu'il avait déjà prononcées à la mort de Bajesid : « Nous appartenons à Dieu, et nous retournons à lui (4). » Plus tard fut disposé le banquet mortuaire; des lecteurs débitaient des passages du Koran; le grand tombour funèbre faisait entendre un sombre roulement au milieu des gémissements des femmes: puis il fut mis en pièces selon un antique usage mongol (5), comme le héros qui avait fait tant de bruit dans le monde avait été brisé par la mort. Le cercueil, escorté par deux cents cavaliers et sept émirs, fut transporté dans le pays au delà de l'Oxus pour être déposé dans la sépulture de la famille de Timur (6). De même Timur permit au prince ottoman Musa de faire transporter à Brusa les restes de son père, qui provisoirement avaient été déposés à Akschehr, dans le tombeau du scheich Mahmud-Hairan; lui-même remit au prince le vêtement d'honneur, la ceinture, le sabre et le carquois garnis de pierreries, et un diplôme revêtu de l'empreinte rouge de sa main (1).

Ainsi finit Bajesid la Foudre, qui, durant quatorze ans, poursuivant le cours de ses conquêtes, avait laissé des traces enflammées de son passage en Europe et en Asie. L'empire qu'il avait tenu réuni sous son sceptre, et qu'il avait agrandi par ses conquêtes, perdit les acquisitions faites sur les États voisins, et se partagea même par la désunion des princes ses fils, et par la politique de Timur, qui entretint cette division. Ainsi, les princes d'Aidin, de Mentesche, Tekke, Kermian et de Karamanie furent remis en possession de leurs États, et, de plus, les princes Mohammed, Isa et Musa se disputèrent l'empire ottoman d'Asie ainsi amoindri, tandis que Suleiman l'aîné avait établi le siége de sa domination en Europe. Cette division dura dix années, jusqu'à ce que Mohammed, restant seul triomphant de ses adversaires, réunit de nouveau l'Asie et l'Europe sous son autorité, rétablit l'unité de l'empire, et donna à l'édifice politique sorti si récemment de ses ruines une nouvelle base, sur laquelle ses successeurs purent appuyer leur grandeur colossale. Des Européens qui ont écrit l'histoire des Ottomans présentent comme sultan chacun des quatre princes, en font régner plusieurs en même temps, et jettent ainsi dans le nombre des souverains et dans leurs règnes une confusion dont les historiens nationaux se sont préservés : ceux-ci, n'adoptant pour principes d'unité que la possession du pouvoir, sans considérer la loi et le droit, ne reconnaissent pour sultans ni Suleiman ni Musa, quoique le premier eût pour lui l'avantage de la primogéniture, et que les grands de l'État, les principaux chefs de l'armée fussent de son côté; et que le second, vainqueur de Suleiman, régnât en Europe. Mohammed, le plus jeune des frères, qui longtemps s'était incliné devant l'autorité du plus âgé des princes, est à leurs yeux le seul véritable et légitime sultan des Ottomans,

(1) Scherefeddin, l. v, ch. 59, p. 61.
(2) Seadeddin, dans Bratutti.
(3) Scherefeddin, l. v, ch. 58, p. 60, et ch. 59, p. 64.
(4) *Ibid.*, l. v, ch. 60, p. 65, et ch. 61, p. 70.
(5) *Ibid.*, ch. 65, p. 85.
(6) *Ibid.*, l. v, ch. 61, p. 70.

(1) Scherefeddin, ch. 60, p. 66.

parce que, favorisé de la fortune, il finit par rester le dernier en possession du trône. Ce point de vue de l'histoire turque ne domine pas néanmoins le droit politique de l'islam, qui attribue l'hérédité du trône dans la famille souveraine à l'aîné, ou bien au membre désigné pour successeur par la dernière volonté du monarque. Des usurpateurs turcs et persans du chalifat et de l'autorité suprême ont au moins sauvé l'apparence de la légitimité par la reconnaissance d'une ombre de chalife ou de chan titulaire appartenant à la famille détrônée, au nom desquels ils prétendaient régner. Ce rôle misérable fut joué par les chalifes de Bagdad, sous la domination de l'Emirol-Umera et par les chalifes du Caire, sous le pouvoir des Mameluks. Timur lui-même, vainqueur et conquérant du monde, qui avait rattaché à son trône les États de toutes les branches de la famille de Dschengis-Chan, à l'exception de la Chine, reconnut un chan titulaire de Dschagatai comme le chan légitime de la famille de Dschengis.

A la mort de Bajesid nous quittons aussi Timur, qui ne survécut que deux années au sultan captif : ayant achevé sa troisième guerre de Perse, il était pour la neuvième fois de retour dans sa résidence de Samarkand (10 juillet 1404); là il descendait dans son jardin de platanes, visitait l'académie fondée en mémoire de son petit-fils Mohammed-Sultan; se tenait alternativement dans le baghi-beclend (le jardin élevé), dans le baghi-bulend (le jardin du paradis), et dans le dilguscha (jardin qui ouvre le cœur): à l'aide des architectes et des artistes enlevés de Damas, il faisait élever un palais magnifique de quinze cents aunes carrées de façade, orné de sculptures de marbre faites par le ciseau des Syriens, de porcelaines de Perse, de bois d'ébène, ou d'ivoire, de mosaïques et de jets d'eau (1). Dans la grande plaine de Kanighul, il solennisa avec une pompe inconnue avant lui, et que l'on ne surpassa jamais ensuite (2), les noces de six princes, ses petits-fils, et reçut, comme souverain de l'Asie, les ambassadeurs qui vinrent lui apporter les félicitations, les vœux et les hommages de leurs maîtres, ainsi que des présents offerts par neuf, dans lesquels se trouvaient des girafes, des autruches, et d'autres animaux rares. Neuf fois les princes fiancés changèrent de vêtements et de parures, et, à chaque toilette nouvelle, ils se prosternaient devant le trône, touchant neuf fois la terre de leur front, tandis que l'on versait sur leurs têtes des pierreries en si grande quantité, que le sol en était couvert. Après cette fête, Timur se mit en marche pour la conquête de la Chine, et mourut sur la route, à Otrar (19 février 1403), après un règne de trente-six ans, dans la soixante-onzième année de son âge, laissant trente-six fils et petits-fils et dix-sept petites-filles, et le souvenir du plus grand destructeur de villes et du plus impitoyable exterminateur de peuples qui se soit jamais conservé dans la mémoire des hommes.

Nous reprenons le récit des événements de l'interrègne, immédiatement après la bataille d'Angora, en suivant les historiens ottomans, qui s'attachent aux premiers exploits de Mohammed, le plus jeune des fils de Bajesid. Les actions de Mohammed sont restées inconnues aux historiens byzantins, qui même ont changé son surnom de Kurisehdschi-Tschelebi (1) (le jeune seigneur lutteur), tiré de son adresse à la lutte, en celui de Kyrtschelebi ; et ainsi, par une complète inintelligence de la langue turque, ils en ont fait un fabricant d'arcs ou de cordes.

Lorsqu'à la fin de la bataille d'Angora, Suleiman, l'aîné des fils du sultan, fuyait du côté de la mer, accompagné du vesir Ali-Pascha, du ssubaschi Aine-Beg et d'Hasan, aga des janitschares, le pascha Bajesid arrachait de la mêlée le jeune Mohammed, âgé de quinze ans, et l'entraînait vers les montagnes, il leur fallut s'ouvrir un passage d'abord à travers les Tatares, puis à travers les troupes de Kara-Jahja, fils d'Isfendiar, qui voulut les arrêter près de Tusia (l'ancienne Docca) et de Boli (l'ancienne Hadrianopolis), et ils gagnèrent Tokat et Amasia (2). Ce premier acte de résolution, et les huit exploits suivants, qui furent accomplis

(1) Scherefeddin.
(2) *Ibid.*

(1) Aali, fol. 40.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 238; Neschri, fol. 111 Idris.

dans l'espace d'une année, depuis la bataille d'Angora jusqu'à la mort du sultan, et qui n'ont pas été moins exaltés par les historiens ottomans que les sept fameuses aventures de la table ronde persane (1) dans le schahname, n'appartiennent pas véritablement au jeune prince; on doit en rapporter l'honneur, ainsi que le mérite de la sage conduite tenue envers Timur, à la valeur du général Bajesid-Pascha, et à la prudence du maître de la cour Ssofi-Bajesid, qui dirigeaient ses efforts et ses démarches.

Le second fait d'armes fut contre Karadewlets-Chah, établi par Timur pour commander dans le pays, qui, se présentant avec mille hommes près de Kastal (2), pour arrêter les Ottomans, fut défait et perdit la vie, percé d'une flèche qu'avait lancée Mohammed.

Kobad-Oghli qui, au nom de Timur, attaqua la ville de Nigiszar (Néocesarée), subit à son tour les effets de la valeur de Mohammed et de ses fidèles compagnons; il fut contraint de se retirer sur le château de Taschanoghli (3), tandis que les Ottomans enlevaient la place de Felenlek (4).

A peine le jeune prince goûtait quelque repos à Tokat, vingt mille Turkmans commandés par Inaloghli descendirent dans la plaine de Kasowa. Leur nombre paraîtra peut-être prodigieux, mais ce qui est aussi incroyable, c'est que les Ottomans, en les chassant, n'ont eu que deux blessés, parce qu'ils étaient tous cuirassés, tandis que les Turkmans ne portaient point cette arme défensive (5).

Les Turkmans qui vinrent assiéger la ville de Karahiszar, sous la conduite de Gœsler (6), furent encore dispersés avec le même succès.

Kœpek (le chien) (7), chef de l'une de ces hordes, fut jeté hors de la plaine de Kasabad.

La septième rencontre avec l'ennemi eut une plus grande importance; on en vint aux mains avec le chef de brigands Mesid, qui, maître de Siwar, se défendit obstinément dans la mosquée du sultan contre Bajesid-Pascha, général de Mohammed (1); puis, s'étant rendu à de bonnes conditions, passa au service du jeune prince, devint ensuite un de ses meilleurs capitaines, et acquit un grand renom dans l'histoire de Hongrie par ses victoires, et, en définitive, par sa défaite.

Engagé par Timur à venir dans son camp, Mohammed fit mine de se rendre à l'invitation; mais parvenu au delà d'Amasia, il rencontra encore Jahja ou Isa, fils d'Isfendiar, qui voulut pour la seconde fois lui barrer le chemin. La défaite de ce chef tatare fut le huitième exploit du jeune fils de Bajesid (2).

Sandschi, vaincu dans la plaine de Murtesabad (3), aux environs de Boli, lui donna la gloire d'un neuvième triomphe.

Tant d'obstacles qui s'élevaient sur la route de Mohammed le détournèrent de continuer sa marche; il jugea plus prudent de céder enfin aux avis de ses serviteurs dévoués; et au lieu de se rendre en personne au camp de Timur, il y députa son gouverneur, Ssofi-Bajesid, chargé de l'excuser. Celui-ci, en revenant accompagné d'un messager de Timur, apporta la nouvelle de la mort de Bajesid (4).

En faisant retourner ses troupes du côté de l'orient, Timur accomplit le triple vœu que Bajesid lui avait exprimé un peu avant sa mort (5). Son départ mit fin à la continuelle effusion de sang, qui aurait eu pour résultat de dépeupler entièrement l'Asie Mineure, et d'y détruire les défenseurs de l'islam; il ra-

(1) Heft-Chuan, c'est-à-dire les sept tables. *Voy.* Hist. de l'art oratoire en Perse, p. 59.

(2) Dans Bratutti, Calgala; dans Lewenklau, Histoire des musulmans, p. 229, Kerdic.

(3) Dans Bratutti, p. 244, Tasciano; dans Lewenklau, p. 232, Tasankoghli, comme nom d'un homme et non de château.

(4) Dans Bratutti, p. 244, Filembek; dans Lewenklau, p. 232, Felbi.

(5) Neschri, Seadeddin, Idris, pass. cité.

(6) Dans Bratutti, p. 248; Ghioslerio, dans Lewenklau, p. 237; Cosleroghli, Neschri, fol. 118; Idris, *voy.* le v[e] récit.

(7) Dans Bratutti, p. 250, Chinpech; dans Lewenklau, p. 238, Kiupeckoghli, probablement le même Kœpek qui se trouve dans l'Histoire de Timur; Neschri, fol. 120; Idris, v[e] liv., vi[e] récit.

(1) Bratutti, p. 291; Neschri, fol. 121; Idris v[e] liv., vii[e] récit.

(2) Bratutti, p. 255; Neschri, fol. 125; Idris, v[e] liv. ix[e] récit.

(3) Bratutti, p. 256; Murtesabad.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 254; Neschri, fol. 125; Idris, v[e] liv., x[e] récit.

(5) Dschenabi, p. 160 et Arabschah. M. M.

mena au delà de l'Oxus, à l'aide de la ruse et de la force, les Tatares noirs, colonie de Mongols établis dans l'Asie Mineure depuis la première irruption de ces peuples, et il laissa la domination de Rum toute morcelée entre les mains des fils de Bajesid. Mohammed, guidé par les conseils de Ssofi-Bajesid, et soutenu par la valeur de Bajesid-Pascha, se fortifia chaque jour davantage dans les hauts cantons, autour d'Amasia et de Tokat; Suleiman, accompagné du vesir Ali-Pascha, du ssubaschi Aine-Beg, de l'aga des janitschares Hasan, et de son frère, le prince Kasim, s'était rendu en Europe par Constantinople, où, pour assurer son pouvoir, il avait aussitôt conclu une alliance d'amitié avec l'empereur grec, en lui remettant son frère Kasim, que les Byzantins nomment Chalil, et sa sœur Fatime comme ôtages, lui-même avait épousé la fille du prince byzantin Théodore, frère de l'empereur (1). Pour Isa, après la bataille d'Angora, il s'était enfui aux environs de Brusa, où il se tint caché pendant une année; puis, un peu avant la mort de Bajesid ou immédiatement après, avec l'assistance du beglerbeg Timurtasch, qui avait été délivré ou qui s'était échappé de sa prison, il s'était assis sur le trône à Brusa; ensuite, à l'imitation de Suleiman, il contracta une alliance avec l'empereur de Byzance, et se maria avec une dame grecque de haut rang, fille de Joannes Tunteres (2). Enfin, Musa, le sixième frère, qui avait partagé la captivité de son père, fut, au départ de Timur, remis, avec les restes de Bajesid, à la garde du prince de Kermian, rétabli dans sa souveraineté indépendante à Kutahije (3).

Ainsi l'empire ottoman était partagé entre Suleiman, résidant à Andrinople; Isa, établi à Brusa, et Mohammed, qui trônait dans Amasia, lorsque ce dernier, après la mort de Bajesid, se mit en mouvement avec ses troupes pour attaquer Isa. Il rencontra d'abord de la résistance dans le défilé d'Ermeni du mont Tomanidsch, où jadis le neveu d'Osman fondateur de la dynastie, était tombé dans un combat contre le seigneur d'Angelokoma (4). Jakub, fils de Firus-Pascha, qui vait défendu Angora contre Timur, commandait l'armée de Mohammed (1) contre le beglerbeg Timurtasch, général des troupes d'Isa; il le battit, et pénétra jusqu'à Balikesri, où le ssubaschi Aine-Beg se rangea du côté de Mohammed. A son instigation, Mohammed fit par écrit à son frère Isa la proposition de partager entre eux l'Asie, de telle sorte que lui Mohammed dominerait dans les cantons de l'est et au nord de Brusa, à Tokat, Amasia, Siwas, tandis qu'Isa régnerait au midi et à l'ouest, à Karasi, Ssaruchan, Aidin (2). L'offre fut rejetée, et l'on en vint aux mains à Ulabad, près du lac du même nom. Timurtasch prit la fuite, et fut assassiné par un de ses serviteurs. Mohammed envoya la tête de ce général à son frère Suleiman comme un trophée de sa victoire. Isa s'en fut à Constantinople, en passant par Jalowa (3). Maître de Brusa et de Nicée, Mohammed demanda par une ambassade au prince de Kermian de lui livrer Musa et les restes de son père. Le prince de Kermian s'empressa de le satisfaire; la vie de Musa fut épargnée, et la dépouille mortelle de Bajesid fut déposée contre la mosquée par lui élevée à Brusa, dans un quartier solitaire, sur le torrent d'Aktschaghlan (4). Mohammed revint ensuite à Amasia, puis à Tokat. Isa s'en alla de Constantinople à Andrinople, où, ayant reçu quelques secours de son frère Suleiman, il regagna l'Asie, se fortifia d'abord dans Karasi; puis, affectant des sentiments de paix et d'amitié pour Mohammed, il fit des courses vers la Karamanie. Et tout à coup il parut avec une armée de dix mille hommes devant Brusa; mais les habitants lui fermèrent les portes. Mohammed le défit pour la seconde fois, et il se réfugia auprès d'Isfendiar-Beg, souverain de Kastemuni (5). Avec les secours de ce prince, Isa entra une troisième fois en campagne contre Mohammed, parut brusquement devant Angora, et assiégea le château de Selasel. Mohammed, à la tête de trois mille hommes seulement, parvint à le repousser; Isfendiar s'enfuit à Kastemuni, sur la rive du Pont, et Isa se dirigea vers Smyrne, sur

(1) Phranzes, I, 28, édit. d'Alter, p. 20.
(2) Chalcondylas, l. IV, p. 55.
(3) Seadeddin, Idris, Neschri.
(4) *Voy.* plus haut.

(1) Neschri, Idris Ssolaksade, Seadeddin, dans Bratutti, p. 271.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 273.
(3) *Ibid.*, p. 274.
(4) *Ibid.*, p. 275.
(5) *Ibid.*, p. 277.

les bords de la mer Ionienne (1). Mohammed reçut par des ambassadeurs les félicitations du souverain de Karamanie, et du prince de la dynastie Sulkadr, qui lui engagea sa fille (2). Mais Isa se ligua avec les princes d'Aidin, de Ssaruchan, Tekke et Mentesche, qui tous, dépouillés de leurs États par Bajesid, avaient été rétablis par Timur; leurs troupes réunies, formant une force de vingt mille hommes, entrèrent en campagne contre Mohammed qui, plus faible de moitié, brisa la ligue, et soumit successivement les alliés. Chisrs-Chah, souverain de Ssaruchan, surpris dans le bain, demanda seulement avant sa mort, pour toute faveur, de pouvoir reposer à Magnesie à côté de ses maîtres, et qu'on laissât subsister les mosquées, les hôpitaux et les écoles qu'ils avaient fondés (3). Il en reçut la promesse du vainqueur, et mourut avec sérénité. Jakub-Beg, souverain de Kermian, livra les clefs de ses forteresses; Isa s'enfuit à Karaman, et il disparut comme jadis son frère Mustapha après la bataille d'Angora.

A peine Isa avait quitté la scène, qu'elle fut occupée par un plus digne rival de puissance, par Suleiman, qui jusqu'alors s'était contenté de contempler, d'Andrinople sa résidence, en spectateur paisible, la guerre que ses frères se faisaient en Asie. L'empereur Manuel, qui s'était tenu éloigné pendant six ans du trône de Constantinople, en avait repris possession aussitôt après la mort de Bajesid; assignant la Thessalie à son neveu Jean, qui durant cette absence avait exercé une apparence de pouvoir sous l'impulsion de Bajesid, il avait conclu ensuite une alliance avec Suleiman, lui avait donné sa nièce pour épouse. Le sultan s'était obligé, de son côté, à restituer à l'empire grec Thessalonique avec toutes les places sur le Strymon, et toutes les villes des côtes de la mer Noire, depuis Panis jusqu'à Warna (4), oubliant le sentiment d'un tel sacrifice au sein des plaisirs et de l'ivresse où il se plongeait à Andrinople. Il fut tiré de cette indolence par les victoires de Mohammed sur Isa; et la trahison de Dschuneid, gouverneur de Smyrne, l'appela d'Europe en Asie. Dschuneid, fils de Karasubaschi, placé par Bajesid à la tête du gouvernement d'Aidin après l'expulsion du prince de ce pays, avait déclaré la guerre à ce souverain rétabli dans ses États par Timur, et qui résidait à Éphèse, s'était emparé de cette ville, et il invoquait l'assistance de Suleiman, prétendant qu'il poursuivait la conquête du pays pour ce sultan. Umur, prince d'Aidin, se réfugia auprès de son oncle Elias-Beg, souverain de Mentesche; en ayant reçu un secours de six mille hommes, il se saisit d'Éphèse, que le karasubaschi, père de Dschuneid, n'occupait qu'avec trois mille hommes, et le fit lui-même prisonnier avant que son fils Dschuneid pût accourir de Smyrne à son secours. Mais celui-ci délivra son père, qui était renfermé dans le château de Maralos, et parut devant Éphèse. Là, il traita avec Umur, qui lui donna sa fille pour épouse, avec le commandement supérieur de ses troupes. Umur mourut bientôt après, et Dschuneid se fit maintenant souverain de tout Aidin, c'est-à-dire de toutes les villes sur le Méandre, de Philadelphia, de Sardes, et au nord de tout le pays jusqu'au Nymphœus et à l'Hermon (1). Suleiman, ne pouvant supporter plus longtemps les triomphes de Mohammed et la trahison de Dschuneid, s'avança aussitôt jusqu'à Brusa, qui lui ouvrit librement les portes. Dschuneid se rendit en toute hâte à Konia, auprès du souverain de Karamanie, à Kutahije, auprès du souverain de Kermian, avec lesquels il se ligua contre les Ottomans. La Karamanie fournit trente mille hommes, le Kermian dix mille, auxquels Dschuneid se réunit avec quinze mille des siens. Suleiman passa la revue de son armée de vingt-cinq mille hommes à Ulubad, marcha sur Pergame dans la plaine de Mainomenos en passant par Smyrne, et fortifia son camp à Mesawlion, à six lieues d'Éphèse. Cependant Dschuneid reçut l'avis secret d'un complot des princes de Karamanie et de Kermian pour le livrer à Suleiman. Dans la nuit même il s'échappa d'Éphèse, et entra dans le camp de Suleiman une corde au cou, se déclarant hau-

(1) Neschri, fol. 133; Idris, v^e liv., XIIIe récit; Seadeddin, dans Bratutti, p. 282.

(2) Neschri, fol. 132; Seadeddin, dans Bratutti, p. 283.

(3) *Ibid.*, dans Bratutti, p. 285.

(4) Ducas, l. XVIII, p. 43.

(1) Ducas, p. 45.

tement coupable, protestant de son repentir, et implorant son pardon (1). Les princes de Karamanie et de Kermian trouvant le matin la tente de Dschuneid déserte, levèrent le camp tout en désordre, et marchèrent en toute hâte pour gagner les défilés voisins du Méandre. Suleiman fit passer son infanterie sur les ponts établis non loin du mont Galesus, et il entra triomphant dans Éphèse, où il s'arrêta avec Dschuneid, se livrant à ses penchants voluptueux (2).

Cependant l'armée de Suleiman, commandée par le vesir Ali-Pascha, s'était avancée vers Angora, et assiégeait le château de Selasel, vigoureusement défendu par Jakub-Beg, fils de Firus-Pascha. Mohammed, placé dans une position très-difficile à Tokat, par la défection de Tuguran-Beg, envoya un message à Jakub pour l'encourager à persister dans sa résistance, lui promettant une prompte délivrance. Ali-Pascha, qui intercepta la lettre, en écrivit une autre dans un sens opposé, par laquelle Mohammed aurait enjoint à Jakub de rendre la place qui ne pouvait plus être secourue (3). Ainsi Angora était au pouvoir de l'ennemi, lorsque Mohammed parut pour faire lever le siége; il n'en continua pas moins sa marche vers Brusa, où Suleiman passait tous ses instants dans le bain ou dans l'ivresse. C'est au bain qu'il reçut la nouvelle par le ssubaschi Suleiman, qui commandait les avant-postes de son armée sur le Sangarius, que Mohammed se disposait à franchir le fleuve. Suleiman voulait retourner en Europe; mais Ali-Pascha s'opposa énergiquement à cette lâche résolution, et fit adopter l'opinion qu'il fallait marcher droit sur Jenitschehr et présenter la bataille à l'ennemi près du défilé de Kafirbinari (4). Le vesir, aussi rusé que vaillant, se mit à méditer quelque nouveau stratagème. Il écrivit à Mohammed une lettre pleine de protestations d'affection et de dévouement, lui dévoilant en même temps une conspiration de ses guerriers les plus déterminés, pour le livrer à Suleiman. D'abord Mohammed dédaigna l'avis comme une manœuvre de l'ennemi; mais bientôt après son échanson Elias étant passé en effet du côté de Suleiman, il délibéra avec son fidèle serviteur Bajesid-Pascha; et, d'après son conseil, il se retira sur Tokat et Amasia (1). Cependant Suleiman marcha contre Siwrihissar, parce qu'il avait eu avis que le château était disposé à se rendre. Il campait sous les murs de cette place avec quelques troupes seulement, lorsque le prince de Karamanie, jugeant le moment favorable, accourut avec des forces considérables pour l'attaquer. Suleiman envoya contre lui Ewrenos, qui le rejeta au delà d'Akserai. Vivement poussé par les troupes de Suleiman, le prince de Karamanie sentit la nécessité de se lier étroitement avec Mohammed, qui alors se trouvait dans les environs de Kirschehr. Dans le château de Dschemale, il eut une entrevue avec Mohammed, et tous deux conclurent un traité d'alliance et d'amitié contre Suleiman [1406]. Ewrenos-Beg, alarmé de cette union, se retira sur Angora (2); Mohammed accueillit la proposition de son frère Musa de passer en Europe, pour y combattre Suleiman au sein même de ses États. Musa se rendit dans cette vue auprès d'Isfendiar; mais ne rencontrant de la part de ce chef qu'un accueil amical sans appui effectif, il revint dans la Karamanie; et lorsque le prince de Valachie détermina Isfendiar à donner Musa comme chef aux peuples mécontents de Suleiman, alors seulement Musa alla retrouver Isfendiar; puis, soutenu par ce chef et par le prince de Valachie, il s'élança en Europe, et porta la guerre au cœur des États de Suleiman.

Le voluptueux sultan, en revenant d'Asie en Europe, combla de présents le Génois Négro qui fortifia Gallipoli, et menant avec lui Dschuneid, il le fit gouverneur d'Ochri (3). Le premier engagement entre Musa et Suleiman eut lieu dans les environs de Constantinople (4), où Suleiman avait cherché secours et appui auprès de son beau-père l'empereur grec, tandis que Musa était entré en campagne avec des troupes auxiliaires serviennes et valaques, fournies par

(1) Ducas, l. XVIII, p. 47.
(2) *Ibid.*, p. 47.
(3) Neschri, Idris, Seadeddin, dans Bratutti, p. 291.
(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 291.

(1) Seadeddin, p. 296.
(2) *Ibid.*, p. 298.
(3) Ducas, l. XIX, p. 48.
(4) Chalcondylas, l. IV, p. 55.

Étienne Kral de Servie et Mirtsch, prince de Valachie. Gagnées par des émissaires byzantins, les troupes d'Étienne, dès le commencement du combat, passèrent du côté de Suleiman, qui, à l'aide d'un stratagème, se retira contre les fossés de Constantinople; et lorsque Musa se mit à poursuivre les troupes asiatiques, sortant de son embuscade avec cinq cents des cavaliers les plus déterminés qui s'étaient cachés dans le fossé, il tomba sur le camp ennemi alors abandonné. Musa, au retour de la poursuite des Asiatiques, voyant son camp enlevé, se jugea perdu, et s'enfuit auprès du prince de Valachie qui lui était resté fidèle: là, il trouva un abri et sut se dérober aux poursuites en s'enfonçant dans les gorges de l'Hœmus (1) [1406]. Suleiman reprit sans difficulté possession d'Andrinople comme souverain absolu et sultan des Ottomans, et il fut reconnu, non-seulement par l'empereur de Byzance, mais encore par les autres puissances chrétiennes voisines, dont ses troupes ravageaient les territoires. Sous Suleiman, les armées turques pénétrèrent pour la première fois dans la Carniole, dévastant le pays; elles enlevèrent de Moettling un riche butin et de nombreux esclaves (2) [9 octobre 1408]. Alors Venise, qui, après la conquête de Smyrne, avait conclu le premier traité avec les Turcs, en faisant la paix avec Umur-Beg (Morbaszan), souverain de Ssaruchan, négocia aussi pour la première fois avec les Ottomans. Zénon, seigneur de l'île d'Andros, qui déjà avait obtenu de l'empereur de Byzance, pour la république, la cession de Patras [1408], amena maintenant Suleiman à un accommodement. Il fut convenu que, pour la sécurité des possessions vénitiennes en Albanie, il serait payé annuellement un tribut de 1600 ducats (3) [1409]. Aussitôt Thwarko et Ostojo, qui se disputaient la couronne de Bosnie, offrirent chacun de son côté un tribut annuel de 20,000 ducats pour obtenir l'appui d'une armée ottomane; la condition fut acceptée, et néanmoins dix mille Turcs se mirent à ravager le pays (4).

Cependant Suleiman se livrait à la mollesse et aux plaisirs dans Andrinople, sans souci des efforts que Musa poursuivait en silence pour lever de nouvelles troupes. En vain une ambassade de l'empereur de Byzance vint pour éveiller ses soupçons, et le provoquer à l'activité, à des mesures de prudence contre les entreprises de son frère. Le prince restait plongé dans la débauche; la nuit se passait dans l'orgie; il sommeillait le jour. Un jour qu'un tumulte s'était élevé dans le camp par l'apparition d'un cerf qui s'y était précipité, Suleiman demanda si cet animal ne portait pas un flacon de vin attaché à son bois, ajoutant que dans ce cas il se lèverait volontiers pour le lui enlever (1). Au milieu de ces grossiers excès, il étouffa ses bonnes qualités: il avait de la valeur, de la générosité, des dispositions à l'équité, tandis que Musa, au contraire, plein d'activité et de prudence, était en même temps dur et emporté, et se montrait cruel et tyrannique lorsqu'il s'abandonnait à la colère (2). Ainsi, tandis que Suleiman libre de tout souci s'abandonnait à la débauche à Andrinople, Musa parut tout à coup aux portes avec une armée. Michaloghli courut le premier dans la salle de bain porter la triste nouvelle de l'apparition de l'avant-garde de Musa; Suleiman, sans s'émouvoir, se contenta de prononcer un vers persan; le vieux Ewrenos, qui vint ensuite s'efforcer de tirer son maître du sommeil de l'indifférence, reçut cette réponse: « Penses-tu donc, vieillard, que tu vas troubler mes plaisirs avec de tels cris? Qu'est-ce donc que Musa avec quelques misérables ramassés à la hâte, pour qu'il ose disputer le trône? » Ewrenos, congédié de la sorte, se plaignit à l'aga des janitschares Hasan, qui tenta aussi d'exciter son maître par des paroles piquantes: Suleiman, irrité de la liberté des représentations de l'aga, ordonna de lui couper la barbe avec un sabre. Hasan, le visage tout sillonné, parcourut le camp; et en étalant le traitement qu'il venait de subir, il provoqua les émirs à se réunir à lui pour passer dans le camp de Musa. Tous le suivirent, à l'exception de trois (3), qui seuls res-

(1) Chalcondylas, l. IV.

(2) Valvasor, l. XV, t. IV, p. 329, et l. XI, p. 389 des manuscrits.

(3) Laugier, Histoire de Venise, t. V, p. 308.

(4) Lucius, t. V, c. 4, p. 261, et Histoire politique de a Bosnie et de Roma, p. 98 et 100.

(1) Chalcondylas, l. IV, p. 55 et 56.

(2) *Ibid.*, p. 56.

(3) Seadeddin, fol. 167; Idris, Neschri, Aali, Ssolaksade.

tèrent auprès de Suleiman, et l'accompagèrent lorsqu'il sortit du bain, pour précipiter sa fuite vers Constantinople [1410]. Sur la route le prince fut reconnu aux ornements de son costume et des harnais de son cheval près du village de Dugundschi (1), dont les habitants turkmans avaient été souvent maltraités par ses gens; cinq frères, tous cavaliers habiles et archers exercés, coururent en avant, peut-être seulement par curiosité, afin de le mieux voir. Suleiman, effrayé de leurs allures, abattit le premier, puis le second: alors les trois autres le percèrent à la fois de leurs flèches; et comme il tomba de cheval, ils lui coupèrent la tête (2).

Ainsi mourut Suleiman, dix ans après la mort de son père. Sa vie efféminée ne fut pas cependant sans gloire; car il fut le premier prince ottoman à encourager les poëtes nationaux. Parmi ses protégés étaient: l'imam Suleiman-Tschelebi, petit-fils de Mahmud, compagnon d'armes d'Urchan, qui, à l'occasion du premier passage à Gallipoli, avait adressé des vœux en vers au prince Suleiman, fils du sultan, pour la conquête de Rumili. Il composa le premier mewlud (panégyrique en vers), sur la naissance du prophète, et ce morceau, le plus ancien de tous les hymnes turcs s'est conservé jusqu'ici, tandis que beaucoup d'autres plus nouveaux sur le même sujet sont tombés dans un complet oubli. Un autre Suleiman, contemporain de Suleiman, qui vécut aussi à la cour de Bajesid, fut le poëte Niafi, dont les vers, écrits en persan et en turc, furent détruits pendant l'invasion de Timur; mais le poëte du plus grand renom fut Admed, qui vécut avec son frère Hamsa à la cour de Suleiman, après avoir été honoré d'abord et récompensé par Timur, pour son esprit et sa franchise. —« Quelle est ma valeur? demanda un jour le conquérant au poëte qui se trouvait avec lui dans le bain. — 80 aspres, répondit celui-ci. — C'est le prix de ma chemise de bain. — C'est absolument ce que je pensais, répliqua le poëte, car le reste de ta personne n'est d'aucun prix. » Timur fut assez généreux pour ne pas châtier cette liberté d'esprit, et même pour la récompenser grandement. Comme Timur, ainsi que Bajesid, prétendaient rivaliser avec Alexandre le Grand, comme le premier, très-versé dans l'histoire, s'appliquait de préférence à l'étude des exploits du conquérant de l'Asie, que Charles VI de France avait envoyé au sultan les hauts faits du héros grec, brodés sur des tapis, pensant lui offrir le présent le plus agréable pour la délivrance des prisonniers de Nicopolis; la vie d'Alexandre offrait donc la matière la plus riche au poëte qui, d'abord commensal de Timur, finit par vivre à la cour du fils de Bajesid. Il décrivit ses exploits en vingt-quatre livres, et son frère Hamsa composa autant de livres d'histoire. Mais nul de ces deux ouvrages ne présente un caractère original et n'a laissé de traces. Le poëme d'Ahmed rencontra peu d'admirateurs à cause de sa sécheresse, et l'histoire peu de crédit à cause de sa tendance fabuleuse, qui depuis est devenue proverbiale; car on dit de contes invraisemblables que ce sont des histoires d'Hamsa. Le sensuel Suleiman et sa cour accueillirent avec bien plus d'empressement l'œuvre d'un autre poëte, d'Ahmed-Daji, sur la gaieté et le plaisir. On trouve plus d'utilité dans les œuvres du médecin Hadschi-Pascha, d'Aidin, qui rivalisait de savoir et d'expérience avec les fameux médecins de Timur, écrivit deux traités de médecine encore aujourd'hui très-appréciés, et des gloses sur des livres de métaphysique et de jurisprudence.

Après la mort de Suleiman, Musa devint souverain absolu des Ottomans en Europe, s'annonça dès son avénement au pouvoir comme ami des Serviens et des Grecs, et comme un tyran. Il fit saisir et amener dans le village où Suleiman avait été tué les trois frères qui l'avaient percé de leurs flèches: puis tous les habitants, enfermés dans leurs huttes avec leurs femmes et leurs enfants, furent brûlés vifs, en expiation de la mort de Suleiman, attendu que ce prince n'aurait pas dû mourir par la main des esclaves. Ensuite il ravagea le pays de son perfide allié Étienne, emmenant les jeunes garçons, massacrant le reste des habitants. Les garnisons de trois châteaux furent taillées en pièces; sur les cadavres des chrétiens immolés on dressa des tables, et le tyran donna un joyeux festin à ses grands (1). De retour de la Servie, il assiégea Thessalonique et s'empara de toutes les villes sur le Strymon, à l'exception de Seitun

(1) Ducas, l. XIX, p. 49; Chalcondylas, l. IV.
(2) Ducas, l. XIX, p. 49.

(1) Ducas, l. XIX, p. 50.

(l'ancienne Lamia); puis il envoya à l'empereur grec Ibrahim, fils du grand vesir Ali-Pascha qui venait de mourir, pour réclamer le tribut. Ibrahim, pénétré d'horreur pour la tyrannie de Musa, et suivant les traces de son père Ali, qui, dans une circonstance analogue, envoyé par Bajesid auprès du souverain de Byzance, l'avait détourné en secret de se conformer aux ordres du sultan, conseilla au monarque étranger la résistance, et, au lieu de retourner vers Musa, muni d'une lettre de recommandation de l'empereur grec, il se rendit à Brusa auprès de Mohammed, maître de l'Asie Mineure (1). Irrité de cette défection, et plus encore de ce que l'empereur de Byzance, soutenant Urchan, fils de Suleiman, s'efforçait de le lui opposer en Europe, ainsi que Mohammed en Asie, Musa marcha par Serès et Beroia vers la Thessalie, où, par la trahison de Balaban, il se saisit de son neveu, puis se tourna contre Constantinople (2). Quoique sa flotte fût battue par celle des Grecs sous les ordres d'Emmanuel, fils naturel de l'empereur Jean Paléologue, près de l'île de Plate (3), il campa devant Byzance, qui voyait pour la troisième fois les Ottomans assiéger ses murailles. Il trouva tous les villages des alentours abandonnés, parce que l'empereur avait recueilli tous les habitants dans l'enceinte de la ville, hors de laquelle ils tentèrent des sorties heureuses contre l'ennemi. Dans l'une de ces attaques, le fils de Nicolas Notaras, interprète de la cour de l'empereur Manuel, fut tué; les Grecs sauvèrent le corps, mais les Turcs emportèrent la tête. Le père la racheta moyennant quelques centaines de pièces d'or [1410], désespéré de la triste fin de l'un de ses fils, sans prévoir que le même destin frapperait le second, Lucas, à quarante-trois ans de distance (4). L'empereur, pressé vivement par les assiégeants, appela Mohammed d'Asie en Europe. Mohammed, poussé à la guerre contre Musa par Ibrahim-Pascha, qu'il avait nommé son grand vesir, envoya Faslullah, le juge de Gebise (1), comme ambassadeur à Constantinople, à l'effet de demander les vaisseaux nécessaires au transport en Europe de l'armée avec laquelle il s'avança aussitôt jusqu'à Skutari. Quand Manuel fut informé de son arrivée sur la rive asiatique, il alla au-devant de lui avec les galères impériales, jura avec lui un traité de paix et d'amitié, et l'emmena à Constantinople, où son entrée fut célébrée par des fêtes durant trois jours. Le quatrième, Mohammed sortit avec son armée et un petit nombre de Grecs contre Musa; mais il fut battu près d'Indschigis (2), rejeté dans la ville, et n'obtint pas plus de succès dans une seconde tentative (3). En même temps il reçut la nouvelle que Dschuneid, établi par Suleiman comme gouverneur d'Ochri, était repassé en Asie où il avait pris Éphèse, et qu'il menaçait les États asiatiques. Ces avis et les deux premières défaites subies devant les armes de Musa déterminèrent Mohammed pour le moment à retourner en Asie (4).

Dschuneid, maître de Smyrne et d'Éphèse, espéra vainement se défendre contre Mohammed; il finit par conclure avec lui un traité de vasselage, suivant les mêmes rapports où il s'était maintenu en se rendant jadis à Suleiman (5); Jakub aussi, fils de Firus-Pascha, qui déjà, au temps de la grande bataille d'Angora, avait été commandant de cette place, qui ensuite y avait exercé l'autorité supérieure au nom de Mohammed, et, depuis peu de temps, avait renoncé à l'obéissance, implora le pardon de sa faute, et obtint la vie, mais non la liberté, car il fut conduit chargé de chaînes de Baltaoghli à Tokat, où il avait été enfermé dans le Tschardak des Bédouins (6). Dans la plaine d'Angora parut le prince de Sulkadr avec une armée comme ami et allié de Mohammed, avec lequel il résolut de pousser la guerre en Eu-

(1) Neschri, Idris, Aali, Seadeddin, dans Bratutti, p. 213.

(2) Chalcondylas, l. IV, p. 56 et 57; Phranzes, l. I, p. 29.

(3) Pranzes, l. I, p. 29.

(4) Ducas, l. XIX, p. 51

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 313.

(2) Neschri, fol. 145; Seadeddin, dans Bratutti, p. 315.

(3) Ducas, l. XIX, p. 52, et Phranzes, l. I, p. 29.

(4) Le retour de Mohammed à Brusa, dans Seadeddin, Neschri, Idris; fuite de Dschuneid dans Ducas, fin du ch. XIX.

(5) Neschri, fol. 144; Aali, Idris, Ssolaksade, fol. 24; Seadeddin, dans Bratutti, p. 317.

(6) Neschri, fol. 148; Ssolaksade, fol. 29.

rope (1). Ralliant à lui Sulkadr, le voisin le plus oriental de l'empire ottoman, et le kral de Servie, établi sur la dernière limite occidentale, ainsi que l'empereur de Byzance. Mohammed se rendit en Europe par Constantinople, et campa à Wisa. Là il reçut une lettre d'Ewrenos, qui, révolté de la tyrannie de Musa et depuis longtemps suspect à ce prince, venait offrir ses conseils et son bras au libérateur. Lorsqu'après la mort de Suleiman, Musa avait appelé les begs auprès de sa personne à Andrinople, Ewrenos s'était excusé sur son âge et sur sa cécité, quoique cette dernière infirmité ne fût qu'un prétexte. Musa, qui redoutait les ruses du vieillard et qui connaissait sa gourmandise, le contraignit à venir d'Ienidsche-Wardar, sa résidence, à Andrinople, et l'invita à dîner; il lui fit servir son mets favori, un plat de grenouilles, dans l'espérance qu'il choisirait ce plat et lui offrirait ainsi l'occasion de châtier son mensonge relatif à la cécité; mais la puissance de dissimulation du vieillard surmonta sa gourmandise, et il ne toucha à rien avant que Musa lui ordonnât de prendre lui-même; convaincu qu'il était privé de la vue, le sultan le déchargea du service de la porte (2). Ewrenos attendit l'occasion de se soustraire aux invitations ultérieures du tyran, et comme alors Mohammed était revenu en Europe, il lui conseilla dans la lettre où il lui offrait son hommage de marcher droit sur la Servie, de détacher de Musa et d'attirer à lui-même les alaibegs de la Thessalie; Borrak-Beg, Jigit-Pascha et Sinan-Beg, commandant de Tirhala (3). Ainsi qu'on l'a dit plus haut, Ibrahim, fils du vesir Ali-Pascha, avait quitté Constantinople pour passer au service de Mohammed à Brusa, et son successeur dans le vesirat auprès de Musa, Schah-Aur-Melek, ne quitta pas son maître ouvertement; mais il entra en intelligence secrète avec Mohammed. Quant à Mohammed, fils d'Ewrenos, et à Jachschi-Beg, fils de Michaloghli, ils déclarèrent hautement embrasser le parti du sultan Mohammed. Michaloghli lui-même, chef des coureurs, ainsi que Simawnaoghli, le juge de l'armée, et Asab-Beg, le porte-étendard (miralem), restèrent seuls fidèles à leur maître avec quelques autres (1). Suivant le conseil d'Ewrenos-Beg, Mohammed conduisit ses armées au nord, afin d'unir ses forces à celles du kral de Servie, dont il était séparé par les troupes de Musa. Après le premier départ d'Europe de Mohammed, Musa avait poursuivi le siége de Constantinople qu'il fut maintenant forcé de lever, et il avait combattu avec succès le kral de Servie, comme allié de Mohammed et de l'empereur byzantin. Dans l'année même de son avénement au trône, il avait enlevé les villes de Parawadi, Modreni, Kœpri et Akdscheboli (2), et avait ainsi recouvré, sur les deux versants de l'Hœmus, les fortes frontières dont l'empire ottoman était privé en Europe comme en Asie depuis la captivité de Bajesid. Mohammed avec son armée se dirigea vers Andrinople; sur sa route, Jachschi-Beg, fils de Michaloghli, battit l'avant-garde de Musa, commandée par Kara-Chalil, qui se retira sur Sagra par Andrinople (3). Mohammed somma Andrinople de se rendre, et, comme la ville lui répondit qu'elle se remettrait en son pouvoir aussitôt qu'il aurait battu Musa, il poursuivit l'ennemi du côté de Philippopolis, dirigeant sa marche le long de la Marizza vers le Balkan (l'Hœmus), où les troupes de Musa voulurent défendre le fameux défilé de Succi ou Ssulu-Derbend (4). Le passage était occupé par Hamsa-Imiroghli et Jigit-Pascha avec deux mille vaillants guerriers, contre lesquels Mohammed détacha deux mille hommes d'élite de son avant-garde, sous les ordres de Bajesid-Pascha et de Jachschi-Beg, fils de Michaloghli. Les troupes de Musa furent repoussées, et celles de Mohammed, pénétrant dans le défilé, débouchèrent dans la plaine de Sofia, où elles trouvèrent des vivres en grande abondance. Elles opérèrent encore plus facilement par le passage de Schehrkoi, où Mohammed reçut des lettres de Jigit-Pascha, de Borrak-Beg et de Sinan-Beg, maître de Tirhala, qui l'invitaient à poursuivre sa marche, l'assu-

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 322.
(2) *Ibid.*, p. 310; Aali, fol. 53.
(3) Seadeddin, dans Bratutti, p. 325; Neschri, fol. 149.

(1) Aali, fol. 52.
(2) *Ibid.*, et Ssolaksade, fol. 28.
(3) Neschri, fol. 150; Seadeddin, dans Bratutti, p. 325; Ssolaksade, fol. 30.
(4) Seadeddin, Ssolaksade.

rant de leur dévouement. Il pénétra donc sans difficulté jusqu'à Nissa, puis jusqu'aux bords de la Morawa (1), d'où il appela son allié Étienne Lazarevitsch de Servie à faire sa jonction avec lui. Là il vit arriver Jigit-Pascha, Borrak-Beg, Sinan-Beg de Tirhala, Ewrenos-Beg de Jenisdche-Wardar, qui avaient abandonné Musa; et, enfin, Étienne Lazarevitsch, qui introduisit les troupes de Mohammed dans son propre pays. D'abord il campa dans la plaine de Kossowa, puis dans le pays de Kœr-Tekkur, (le seigneur aveugle), où Hamsa-Beg, fils du maître de Smyrne, passant du côté de Mohammed avec cinq cents cavaliers, vint aussi lui baiser la main, en lui apportant la nouvelle que Musa était maintenant abandonné de tous ses begs. L'armée de Mohammed fit ensuite quelques stations sur les bords du Karaszu, dans la plaine d'Alaeddin-Oghli (2) et dans celle de Tschamurli, suivant les traces de Musa-Beg, qui s'était tourné au sud, dans les montagnes, vers Ihtiman. A Tschamurli, où l'on s'arrêta deux jours, d'autres officiers de Musa vinrent encore présenter leur hommage à Mohammed : c'étaient les begs Temadschioghli et Susdschioghli.

Mohammed n'avait pas encore quitté la plaine de Tschamurli, lorsque Musa descendit lentement des montagnes avec sept mille janitschares qui lui étaient restés fidèles, parce qu'il leur avait distribué l'or par boisseaux. Mohammed rangea ses troupes en bataille : à l'aile gauche était son allié Étienne avec l'armée servienne; à la droite Ewrenos-Beg avec ses cinq fils. Au moment où les armées allaient en venir aux mains, Hasan, l'aga des janitschares, qui avait quitté Musa pour passer dans les rangs de Mohammed, s'adressant à ses anciens compagnons d'armes, cria d'une voix retentissante : « Qu'attendez-vous, enfants, pour vous ranger sous la bannière du plus juste et du plus vertueux des princes ottomans! Pourquoi rester misérables, abattus, outragés auprès de celui qui n'est pas en état de veiller au salut des autres, et même d'assurer le sien! » En entendant cet appel, Musa ne retint pas plus longtemps ses soldats, et ne put se contenir lui-même. Il se précipita furieux sur Hasan qui prit la fuite : Musa l'atteignit, et lui porta un coup qui lui fendit la tête; il voulut redoubler, mais un compagnon d'Hasan lui opposant son sabre, lui abattit la main à lui-même. Alors le prince revint dans le camp, et à l'aspect de sa main pendante, les janitschares l'abandonnèrent; aussitôt il s'enfuit vers la Valachie (1). Des cavaliers qui se lancèrent sur ses traces, ayant à leur tête Ssaudsche-Pascha, le trouvèrent mort dans un marais, ou peut être fut-il étranglé par eux [1413]. Des compagnons qui lui restèrent fidèles jusqu'au dernier moment, Asab-Beg, miralem ou porte-étendard de l'empire, s'enfuit en Valachie; Michaloghli, qui avait occupé auprès de Musa la place du beglerbeg de Rumili, fut envoyé chargé de fers à Tokat dans le cachot du Tschardak des Bédouins, où déjà Jakub, fils de Firus-Beg d'Angora, expiait sa trahison. Mais Simawnaoghli, le savant juge de l'armée, en considération de son savoir et de sa haute dignité, obtint non-seulement la vie, mais encore une place de juge d'un produit de cent aspres par jour (2). Ainsi finit au bout de trois années la domination absolue de Musa, prince libéral, mais d'une humeur tyrannique, dont les rigueurs aliénèrent l'esprit des begs, et finirent par repousser aussi les soldats qu'il avait gagnés à force d'or. La courte durée de son règne ne lui permit pas d'achever la mosquée d'Andrinople déjà commencée par Suleiman; il ne la poussa que jusqu'à la hauteur des fenêtres (3).

Parmi les écoles fondées de son temps, l'histoire ne cite que le collége établi à Gallipoli, par Ssarudsche-Pascha. Entre tous les savants se distingua le juge de l'armée Bedreddin-Simawnaoghli, qui mérite d'autant plus une mention particulière, que s'il brilla par son savoir, il se montra dans la suite comme un révolutionnaire redoutable au pouvoir. Né à Simaw, siége d'une juridiction du sandschak de Kutahije, il avait étudié la logique en Égypte avec le grand Dschordschani, puis il

(1) Neschri, fol. 151; Seadeddin, dans Bratutti, p. 327, au lieu de la Morawa, il y a *il fiume Varna*.
(2) Neschri, fol. 151 : Bratutti, p. 328.

(1) Chalcondylas, l. IV, p. 58, édit. de Basle de l'année 1556.
(2) Aali, fol. 53.
(3) *Ibid.*

avait donné des leçons au sultan d'Égypte, Ferruch, fils de Berkuk. Initié par Seid-Husein d'Achlath, au mysticisme des ssofis, il fut scheich aussi grand qu'il était profond légiste, et immortalisa son nom par des ouvrages de théologie et de jurisprudence. Il eut l'honneur, avec plusieurs autres légistes, de disputer devant Timur, auquel il avait été recommandé par le grand commentateur du Koran, Dscheseri, pour sa dialectique serrée. Après la mort de son maître en mysticisme Husein d'Achlath, il resta quelque temps au Caire, et se tint ensuite à Konia, plus tard a Tire. De là, il se rendit à Chios, appelé par le commandant de l'île auquel il était apparu en songe, et qu'il convertit à l'islam. A son avénement au trône, Musa l'investit de la dignité suprême de juge de l'armée, et Mohammed honora sa personne et son savoir en lui assignant des revenus considérables, jusqu'à ce qu'il perdit toute faveur, et enfin la vie dans une révolte déclarée.

La guerre de succession qui depuis la mort de Bajesid avait déchiré l'empire ottoman en Asie et en Europe, était terminée maintenant que trois têtes de prétendants au trône étaient tombées; mais l'esprit de discorde sanglante se continua dans les révoltes; et c'est à l'étouffer que Mohammed dut appliquer principalement ses soins dans les huit premières années de sa domination unique.

En même temps que Suleiman, Musa et Mohammed se disputaient en Europe le pouvoir suprême, en Asie les fils de Timur, Chalil et Schahroch, et ses petits-fils, Pir-Mohammed, par lui nommé successeur au trône, Iskender et Husein-Baikara, combattaient pour la possession des pays en deçà et au delà de l'Oxus, du Chuaresm et du Chorasan, de la Perse méridionale et septentrionale, c'est-à-dire du Farsistan et de l'Aserbeidschan, sans que la puissance de l'empire de Timur, comme celle de l'empire ottoman, fût de nouveau réunie sur une seule tête; pendant que la dynastie des Ottomans, par la captivité de Bajesid et par la guerre d'extermination de ses fils, menaçait de s'éteindre, en Asie s'éteignaient réellement les trois dynasties de la famille Ortok à Mardin, de Toghatimur, dans le Dschordschan, et dans l'Irak, de la famille des Ildchans par la mort violente d'Ahmed-Dschelair, immolé de la main de Jusuf, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc.

LIVRE IX.

MOHAMMED RENOUVELLE LA PAIX AVEC LES PRINCES CHRÉTIENS. — LE PRINCE DE KARAMANIE S'EMPARE DE BRUSA. — IL EST ABATTU, AINSI QUE DSCHUNEID. — BATAILLE NAVALE DE GALLIPOLI, ET PAIX AVEC VENISE. — IRRUPTIONS DANS LA VALACHIE, LA HONGRIE ET LA STYRIE. — BATAILLE DE RADKERSBURG. — TRANSPLANTATION DE TATARES EN RUMILI. — SOULÈVEMENT DE DERWISCHS. — PRÉTENTIONS DE DEUX MUSTAPHA AU TRONE. — VISITE DE MOHAMMED A CONSTANTINOPLE. — SA MORT, QUE L'ON TIENT SECRÈTE. — CONSTRUCTIONS, FONDATIONS, VESIRS, MÉDECINS, LÉGISTES, SCHEICHS ET POETES DE SON TEMPS.

Mohammed, premier sultan ottoman de ce nom, fut surnommé Kurischdschi-Tschelebi (le lutteur, le gracieux seigneur), à cause de son adresse aux exercices du corps, la beauté de sa personne, l'élévation de son cœur et les charmes de son esprit. Accompli dans l'art de la gymnastique dont les héros sont décorés par les Persans et les Arabes du titre d'honneur de pehlirvan (champion), comme les grands hommes de l'ancienne histoire de la Perse, il se distinguait par la perfection de ses formes, par le bon goût de sa parure et la grâce de son maintien. Il avait la peau blanche, le teint coloré; les yeux noirs, les sourcis noirs, épais, unis ensemble, la barbe touffue, la moustache bien fournie et bien dessinée, le front découvert, le menton rond, la poitrine large, les mains longues; son regard était celui d'un faucon, sa force celle du lion. Il portait le dulbend d'une manière différente de ses ancêtres; car l'étoffe roulée autour de sa tête formant plusieurs bouffantes, ne laissait voir que l'extrémité du bonnet doré. Son kaftan, coupé comme celui de ses devanciers, au lieu d'une doublure d'étoffe de couleur différente, était garni et bordé d'hermine. Ce qui élève Mohammed Ier au-dessus de tous les éloges donnés à ses manières, à son agilité, à son maintien, c'est le témoignage unanime rendu par les historiens byzantins, comme par les ottomans, à son équité, à sa douceur, sa générosité, sa constance en amitié, sa bienveillance pour les Grecs et pour les Turcs. Non-seulement il n'était pas ennemi des chrétiens; mais il se montra l'ami des Grecs, et la douceur de ses sentiments répondit au développement de son esprit comme à l'élégance de ses mœurs. Toute sa vie il fut l'allié fidèle de l'empereur byzantin, et combattit avec énergie les rebelles turkmans, soutint l'empire grec chancelant, et assura sur sa base la puissance des Ottomans, qui se relevait. Pour nous servir des expressions d'un historien turc : «Il fut le Noé qui sauva de la tempête des Tatares l'arche de l'empire assaillie par tant de dangers.» A la nouvelle du triomphe de son allié et ami Mohammed, sur le dernier et plus puissant de ses rivaux, Manuel lui adressa une ambassade pour le féliciter, et demanda en même temps l'accomplissement des conditions de l'alliance [1413]. Fidèle à sa parole, Mohammed remit à l'empereur les châteaux occupés sur la mer Noire, les places de Thessalie, et les forteresses sur la Propontide. Il scella le traité par de nouveaux serments, combla les ambassadeurs de présents et les congédia avec des paroles pleines d'un tendre sentiment : « Dites à mon père, l'empereur grec, que grâces à son assistance, j'ai recouvré les États de mon père, que j'en ai conservé le souvenir dans mon cœur, que je lui suis dévoué comme un fils à son père, et que je me mettrai avec joie à son service. » En même temps, il reçut les ambassades de félicitation des Serviens, des Valaques, des Bulgares, du duc de Janina, du despote de Lacédémone, du prince d'Achaïe, invita les envoyés à sa table, but à

leur santé, à leur prospérité, et leur dit en les congédiant : « Rapportez à vos maîtres, que je donne la paix à tous (1), et que je l'accepte de tous. Que le dieu de la paix châtie les violateurs de la paix! » Avec les Vénitiens, il conclut un traité pour la sûreté de leurs colonies; le négociateur fut Francesco Foscari, qui avait aussi amené la paix avec les Grecs (2); avec les Ragusains fut renouvelé le traité de protection, sous la condition que les guerres des Turcs ne pourraient troubler le repos de cet État libre qui reconnaissait leur suzeraineté (3).

Alors Mohammed put s'élancer en Asie où la rupture de la paix par le prince de Karamanie, et la révolte de Dschuneid réclamaient impérieusement sa présence. Pendant la campagne contre Musa, le prince de Karamanie avec toutes ses forces avait paru devant Brusa, qu'il pressa très-vivement et qui fut défendue vaillamment par Aiwas-Pascha (4). Les assiégeants essayèrent de détourner le cours du Binarbadschi qui entourait presqu'entièrement la ville, et de miner le château. Aiwas-Pascha repoussa les mineurs au moyen du feu, et fit de vigoureuses sorties sur les ouvriers qui voulaient creuser un nouveau lit au fleuve (5). Le prince de Karamanie saccagea les faubourgs et les édifices des environs; afin de venger la mort de son père qui, fait prisonnier sous Bajesid, avait été exécuté par Timurtasch, il exerça sa fureur sur le tombeau du sultan, fit brûler les ossements, et répandre les cendres au vent (6). Tandis qu'il incendiait les mosquées et vidait les tombeaux, arriva le cortége funèbre amenant les restes de Musa pour les déposer à Kaplidsche, contre la mosquée de son aïeul Murad Ier. Alors l'ennemi qui assiégeait la résidence des sultans, qui violait leurs tombeaux, fut saisi d'une terreur panique : soit qu'il s'imaginât que le convoi était suivi de près par Mohammed, qui allait châtier impitoyablement les outrages faits à la dépouille de son père, soit que le remords, tourmentant son esprit, donnât à la soudaine apparition du cadavre de Musa un caractère de vengeance divine, le prince de Karamanie, après avoir incendié les faubourgs, s'enfuit à toute bride, et l'un de ses fidèles compagnons ayant osé lui dire : « Si tu fuis devant les Ottomans morts, comment donc tiendras-tu tête aux vivants? » il punit l'audace de ces paroles en faisant étrangler celui qui les avait prononcées (1).

Arrivé en Asie, Mohammed se dirigea d'abord vers Pergame, sommant le rebelle Dschuneid d'évacuer le pays. Celui-ci, loin d'obéir, se fortifia dans toutes les villes. Mohammed emporta d'assaut Kyme, l'ancienne cité éolienne, fit passer tous les soldats par le tranchant du sabre, mais donna la liberté à tous les habitants. De là, il descendit dans la plaine de Mainomenos, où se trouvait une forteresse que les Grecs appelaient du nom de l'Archange, et les Turcs, Katschadschik. Il l'emporta également, ainsi que Nymphéon (2). Le commandant était l'Albanais Audulas, gendre de Dschuneid, esclave que ce chef avait attaché à lui par de tels liens, pour insulter le vesir de Mohammed, né aussi en Albanie, Bajesid-Pascha, qui, tandis que son maître était encore en Albanie, avait recherché la main de la fille de Dschuneid. Lorsque l'envoyé chargé de faire cette demande eut rempli sa mission, Dschuneid se tournant vers Audulas : — « Qui es-tu, lui demanda-t-il? — Ton esclave, seigneur. — Où es-tu né? — En Albanie. » — Alors, avait dit Dschuneid aux grands qui l'entouraient, je déclare libre l'esclave albanais, et je lui donne ma fille pour épouse. Mais toi, continua-t-il, en s'adressant au messager du vesir, fais savoir à ton maître que je me suis choisi moi-même pour gendre un esclave albanais comme lui, mais ayant sur lui l'avantage de la jeunesse et de la prudence. » Pour venger cet affront, Bajesid réduisit à l'état d'eunuque son rival Audulas, tombé entre ses mains (3). Mohammed parut dans les murs de Smyrne, que Dschuneid avait fait fortifier d'une

(1) Ducas, l. xx, p. 53.

(2) Laugier, Histoire de Venise, l. xx, t. v, p. 425.

(3) Histoire de Raguse, par Engel, p. 157. Selon Gebhardi, p. 531, ce ne fut qu'en 1416 de Jésus-Christ.

(4) Aiwas, ou Aus, ou Elias est un seul et même nom.

(5) Seadeddin, dans Bratutti, p. 333; Idris, xxive récit; Neschri, Aali, Ssolaksade, manuscrit de la bibliothèque impériale et royale, n° 139, fol. 58.

(6) Ducas, l. xxi, p. 57.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 334; Idris, Neschri.

(2) Ducas, l. xxi, p. 57.

(3) *Ibid.*, p. 58.

manière extraordinaire, où il avait laissé son frère Bajesid, sa mère et ses enfants: là il trouva le grand maître de Rhodes, qui avait relevé malgré Dschuneid le château des chevaliers ruiné par Timur : là il reçut les maîtres des îles, et les princes des contrées voisines de l'Asie Mineure, qui, attirés par sa douceur et sa bonté, ou poussés par les violences et les brigandages de Dschuneid, arrivaient de tous les points, par terre ou par mer, pour rechercher son amitié, et solliciter son assistance. Il vit arriver ainsi les seigneurs génois de Phocée, de Mitylène et de Chios, les princes de Kermian, Tekke et Mentesche, et même le grand maître de l'ordre de Saint-Jean. Il accueillit gracieusement leurs sollicitations et leurs offres de service pour la destruction de la puissance de Dschuneid. Le dixième jour du siége, la mère, l'épouse et les enfants de Dschuneid vinrent se jeter aux pieds de Mohammed, implorant sa clémence. Il leur accorda leur grâce, moyennant la remise de la ville, dont il fit raser les tours et les murs; la tour même que le grand maître avait construite à l'entrée du port fut démolie en une nuit. Le matin, le grand maître parut devant le sultan, et lui représenta que le château avait été élevé aux frais de l'ordre, alors qu'Aidin dominait encore sur le pays, et que sa destruction entraînerait la guerre avec le pape, et amènerait des flottes et des armées ennemies. Le sultan écouta tranquillement les menaces du grand maître, et lui répondit, toujours avec le même calme : « Je voudrais être le père de tous les chrétiens dans le monde entier, leur accorder à tous des présents et des honneurs: car il convient au pouvoir suprême de récompenser les bons et de punir les méchants; mais il me faut aussi consulter le bien de mes propres sujets et prendre en considération ce que beaucoup de musulmans attendent de moi. Quoique Timur ait dévasté toute l'Asie, il s'est acquis, m'ont-ils dit, un titre à la reconnaissance par la destruction du château de Smyrne : car dans cette retraite tous nos esclaves échappés trouvaient un asile assuré; mais les hommes libres qui voyageaient sur terre ou sur mer y étaient traînés comme esclaves, en sorte que les chevaliers et les Turcs étaient en état de guerre continuelle. C'est pour cela que Timur, d'ailleurs tyran impie, fut loué de cette mesure. Maintenant veux-tu que je sois plus impie que ce tyran? Mais, pour te satisfaire sans contrarier les désirs des musulmans, je t'assignerai un autre lieu dans le territoire de Mentesche où tu pourras construire une forteresse selon ta volonté. » Sur la demande du grand maître que ce lieu fût fixé dans les États du sultan, et non dans un pays étranger, Mohammed répondit : « Ce que je te donne est à moi, car le prince de Mentesche relève de mon pouvoir (1). » Puis il congédia le grand maître et les seigneurs génois de Phocée, de Mitylène et de Chios. Il accorda aussi, à la prière de la mère de Dschuneid, la grâce de ce rebelle qui vint se soumettre comme vassal. Il confia l'administration de Smyrne à Alexandre Sisman, fils du roi servien Lazare, qui, s'étant fait moslim, avait déjà été investi du gouvernement de Ssamszun (2). Lui-même se prépara à marcher en personne contre le prince de Karamanie, pour châtier la violation de la paix, et les dévastations de Brusa.

De la première station d'Ainegœl, Mohammed adressa une lettre au sultan d'Égypte, afin d'établir avec lui des relations d'amitié; et plus tard ce souverain répondit à cette avance par une solennelle ambassade (3). Le sultan ottoman invita Isfendiar, prince de Kastemuni, à lui envoyer son fils Kasim-Beg avec des troupes auxiliaires, et le prince de Kermian Jakub-Beg, à faire disposer les routes militaires par Sidighasi, selon la direction qu'il voulait suivre pour marcher sur la Karamanie (4). Akschehr, Begschehr, Sidisschehr, et d'autres places se rendirent sans difficulté; Konia fut assiégée, et la paix rétablie avec la Karamanie [1414]. Mohammed se tourna vers le nord, afin d'incorporer aux États ottomans Dschanik, sur la côte de la mer Noire. Tandis qu'il était arrêté en ce lieu, le prince de Karamanie rompit encore la paix, et Mohammed mena de nouveau son armée vers le sud, résolu à poursuivre le rebelle sans relâche (5). A Angora, il fut surpris par une ma-

(1) Ducas, l. XXI, p. 60.

(2) Voyage de Schiltberger; Munich, 183, p. 30, note.

(3) Le n° 138 dans la collection de Feridun, et la réponse, n° 139.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 336; Idris, XXIV[e] récit de Mohammed I; Aali, Ssolaksade, Neschri, fol. 155.

(5) *Ibid.*

ladie contre laquelle ses médecins ordinaires ne purent trouver aucun remède. Enfin, l'on appela le plus fameux médecin du prince de Kermian, Sinan, qui sous ce nom n'est pas moins célèbre dans l'art de guérir que sous son pseudonyme de poëte Scheichi. C'est l'auteur du premier et du meilleur poëme romantique des Ottomans, de Chosrew et Schirin, dans lequel, suivant les traces de Nisami, le grand poëte romantique des Persans, il chantait les amours heureux de Schirin avec Chosrew, et sa passion infortunée pour Ferhad, ainsi que les beaux ouvrages de sculpture faits par cet artiste au pied du mont Bisutun (1). Sinan-Scheichi trouva que la maladie de Mohammed n'était qu'une profonde tristesse, et assura que l'heureuse nouvelle d'une victoire produirait un effet plus certain que tous les médicaments possibles. Bajesid-Pascha se chargea de procurer le bulletin nécessaire. Comme il avait été depuis longtemps en correspondance amicale avec le prince de Karamanie, il lui adressa l'invitation de se rendre de Konia au-devant de lui (2), afin de se tenir de plus près en observation sur le résultat de la maladie de Mohammed, en sorte que, en cas de mort, ils se trouveraient en état de saisir aussitôt la direction de l'empire ottoman. Le prince donna dans le piége, fut battu par Bajesid-Pascha qui l'attendait en embuscade, et laissa son fils Mustapha-Beg entre les mains de l'ennemi. Ainsi que l'avait prédit le poëte médecin, la nouvelle du succès fit disparaître la maladie du sultan. Mohammed accorda la paix au fils du prince, qui, appuyant sa main sur sa poitrine, prononça le serment suivant : « Tant que cette âme restera dans ce corps, je ne jetterai aucun regard sur les biens et les possessions des Ottomans. » Le sultan, satisfait de la paix ainsi jurée, accorda la restitution des villes conquises, et donna au fils du prince des tambours, des bannières, des chevaux et des chameaux. Le jeune homme se retira, et il n'avait pas encore perdu de vue le camp ottoman, que, saisissant des troupeaux de chevaux paissant en ce lieu, au mépris de la foi jurée, il les entraîna sur sa route, disant qu'entre Karaman et Ottoman il ne pouvait exister que haine

(1) Schirin, poëme romantique oriental : Leipzig, 1809.
(2) Neschri, fol. 156.

et hostilité depuis le berceau jusqu'à la tombe. Comme des begs lui rappelaient la religion du serment, il tira de son sein un pigeon mort qu'il y avait tenu vivant tandis qu'il prononçait les paroles du serment : « Tant que cette âme restera dans ce corps. » Ayant tué le pigeon, il se regardait comme délié envers les Ottomans (1). Mohammed marcha sur Angora pour châtier le parjure. Mohammed-Beg, prince de Karamanie, s'étant enfui à Taschil, dans la Cilicie rocheuse, son fils Mustapha-Beg défendit Konia, qui fut assiégée et conquise pour la troisième fois par les Ottomans (2), sans que l'occupation dût encore être définitive. La paix fut rétablie, moyennant la restitution de cette ville, et Mohammed porta ses drapeaux victorieux d'Asie en Europe.

A Gallipoli, il équipa une flotte contre le duc de Naxos, seigneur d'Andros, de Paros, Mylos et d'autres Cyclades. Trente galères, commandées par l'amiral Tschali-Beg (3), ravagèrent ces îles, dont le possesseur, Pietro Zeno, noble Vénitien, qui n'avait pas été compris dans le dernier traité conclu entre Venise et les Ottomans, traitait les bâtiments turcs en ennemis. Afin d'user de représailles, une flotte turque de quarante-deux voiles donna la chasse aux vaisseaux marchands vénitiens qui naviguaient de la mer Noire, de Trébisonde et du Tanaïs vers Négrepont; les troupes se préparaient même à mettre le siége devant la capitale de Négrepont, lorsque parut l'escadre vénitienne, forte de quinze galères, sous les ordres de Pietro Loredano, portant deux provéditeurs envoyés comme ambassadeurs. Elle poussa jusque devant le port de Gallipoli, où les bâtiments turcs s'étaient retirés. La nouvelle que Loredano était venu non pas en ennemi, mais en négociateur, fut accueillie, de la part des Turcs, par une grêle de flèches empoisonnées, auxquelles Loredano répondit par quelques volées de coups de canon; enfin, le 29 mai 1416, trente-sept ans avant la conquête de Constantinople, fut livrée la bataille navale de Gallipoli (4). La veille, des conférences

(1) Neschri, fol. 157.
(2) Idris, XXIVe récit ; Seadeddin, dans Bratutti, Aali, Ssolaksade, Ducas, l. XXII, p. 65.
(3) *Ibid.*, l. XXI, p. 60.
(4) Ducas, Laugier, Histoire de Venise, t. v, p. 428.

avaient été tenues, au moyen du notaire Thomas et d'un interprète, entre les amiraux turc et vénitien, qui avaient protesté de leurs intentions pacifiques; mais un bâtiment génois ayant été poursuivi par les Vénitiens (1), les Turcs le prirent pour un des leurs, et toutes les galères turques fondirent sur le vaisseau amiral vénitien. Loredano, atteint de deux flèches, dont l'une, glissant au-dessous de l'œil, lui traversa la joue et le nez, et l'autre lui perça la main, couvert d'une infinité de blessures plus légères, n'en continua pas moins le combat, enleva d'abord le vaisseau amiral turc, puis six galères et neuf galiotes, dont les équipages furent massacrés sous les yeux des femmes et des enfants, qui contemplaient le combat du rivage de Gallipoli. Vingt-sept bâtiments tombèrent entre les mains du vainqueur : le lendemain on fit la revue des prisonniers, et tous les matelots chrétiens qui n'étaient pas esclaves sur les galères, et servaient librement, Génois, Catalans, Siciliens, Français et Candiotes, furent pendus aux vergues (2); un traître Vénitien fut écartelé sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral : cinq galères furent brûlées en vue de Gallipoli, dont les forts ne répondirent pas au feu de la flotte. Ensuite Loredano se retira sur Tenedos, où furent déposés trois cent-quarante blessés ; tous les bâtiments pris à l'ennemi, à l'exception de deux galères et de cinq galiotes, furent livrés aux flammes; l'on transporta à Négrepont les hommes le plus dangereusement blessés (3) : les captifs furent distribués à Négrepont et à Candie. La flotte vénitienne franchit ensuite de nouveau les Dardanelles, et canona la tour fortifiée que Suleiman avait élevée à Lampsaque (4); mais les chrétiens n'osèrent pas tenter un débarquement, parce que Hamsa-Beg, frère de Bajesid-Pascha, se trouvait sur le rivage avec dix mille hommes, observant leurs mouvements, et prêt à les recevoir (5). Après avoir à demi ruiné la tour sous leur feu, les Vénitiens s'avancèrent plus loin vers Constantinople. Aussitôt Hamsa-Beg fit raser entièrement le monument en ruines, disant qu'il ne fallait pas s'exposer à recevoir des affronts sans aucune chance de profit (1). Enfin parurent les ambassadeurs vénitiens [9 juillet 1416] avec les sauf-conduits du sultan; la paix fut négociée et conclue, sous la condition que les prisonniers seraient réciproquement rendus, ceux de Négrepont comme ceux de Gallipoli; que toutes les hostilités cesseraient entre les Turcs et les Vénitiens, et qu'il serait permis aux derniers de traiter en ennemis tous les corsaires turcs qui inquiéteraient la navigation de l'Archipel ou des Dardanelles (2). La ratification de ce traité, signé par Andrea Foscolo et Delfino Venier, fut porté, au commencement de l'année suivante, à Venise, par un ambassadeur turc qui fit une pompeuse entrée; il fut entretenu généreusement, avec sa nombreuse suite, aux frais de l'État, et on lui fit présent de pièces de drap d'or et de quatre arcs admirablement travaillés à la manière de son pays.

Dans l'année où fut signée la paix avec Venise s'engagea la vaste correspondance que le sultan Mohammed entretint avec les souverains des dynasties orientales, depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus. Par des assurances d'amitié et de dévouement, il les disposait d'autant plus facilement à respecter les frontières des États ottomans, qu'eux-mêmes, toujours livrés à des hostilités mutuelles, recherchaient à l'envi son amitié. Schahroch, fils de Timur, qui régnait par delà l'Oxus, Kara-Jusuf chez les Turkmans du Mouton-Noir, et Karajulak chez les Turkmans du Mouton-Blanc, sollicitaient l'alliance de Mohammed, qui nourrit leurs dispositions par ses lettres pleines de protestations de dévouement jusqu'à la fin de son règne.

En Europe, Mohammed tourna, pour la première fois depuis son règne, ses regards vers les États voisins des chrétiens du Nord. Dan, parent de Mirtsche, prince de Valachie, rechercha l'assistance des Turcs, tandis que Sigismond, roi de Hongrie, prétendait à la possession de la principauté. Étienne Lo-

(1) Ducas, l. XXI, p. 61.

(2) Rapport de Loredano, Laugier, Histoire de Venise, t. v, p. 435; Ducas transporte la scène de la pendaison à Ténédos, p. 61.

(3) Rapport de Loredano, Laugier, t. v, p. 436.

(4) Ducas, l. XXI, p. 61.

(5) *Ibid.*

(1) Chalcondylas, l. IV, p. 64.

(2) Laugier, t. v, p. 438.

sonz, qui commandait les Hongrois, après un combat acharné, fut écrasé par les forces supérieures des Turcs, et périt dans l'action (1). Mirtsche implora la paix, et l'obtint en payant le tribut (2), et en laissant dans le camp ottoman son fils en ôtage (3). Afin de le contenir plus sûrement, Mohammed éleva dans la Valachie même, au delà du Danube, en face de Rusdschuk, une forteresse qu'il appela Jerkökï (racine de terre), et dont le nom, transformé par les Valaques en celui de Dschurdschowa, se représentera fréquemment dans les guerres plus récentes; il ajouta aussi aux ouvrages des places frontières de Jsakdschi et de Jeniszale (4), sur la rive droite du Danube, et institua Dschuneid, le vaillant rebelle, jadis seigneur d'Ephèse et de Smyrne, pour gouverneur de Nicopolis (5). Il conquit le château fort de Saint-Severin, à peu de distance du port de Trajan (6), et reçut trois envoyés de Sigismond, roi de Hongrie (7), dans le pays duquel les troupes turques firent des irruptions, aussi bien que dans la Bosnie et la Styrie. Vingt mille Turcs assiégèrent Radkersburg, qui se défendit vigoureusement, jusqu'à ce que le duc Ernest accourut à sa délivrance avec les forces militaires des possessions autrichiennes. Nicolas, comte de Frangipan, et le seigneur d'Auersberg, dont les descendants furent signalés par leurs infortunes dans les guerres contre les Turcs, commandaient les Croates et les Carnioles, Otto d'Erenfels les Carinthiens. Le duc Albert d'Autriche envoya cinq mille hommes, et le duc Ernest de Styrie qui, six ans auparavant, avait fait le pèlerinage de Mariazell, puis de la Palestine (8), avec la fleur de la chevalerie styrienne, était lui-même à la tête de mille guerriers; l'armée comptait en tout douze mille hommes. Un combat sanglant fut livré, où il périt plus de Turcs qu'il n'y avait de chrétiens sous les armes : Ahmed-Beg, le général, et seize de ses officiers, restèrent sur le terrain; de sept chefs principaux des Styriens, trois succombèrent : le seigneur Gottfried Rauber, le seigneur Dietrich de Tanhausen, et le seigneur Guillaume Khevenhuller, en défendant leur pays contre les Turcs.

Néanmoins Ikah (Ishak), beg de Bosnie, pénétra en Bosnie, dans le banat de Temeser. Le vice-palatin Nicolas Peterfy, Macédonien de naissance, réunit en toute hâte les faibles troupes du Palatinat, appela, dans une action, le beg à un combat singulier, le jeta du premier choc en bas de son cheval, sauta aussitôt lui-même à terre, lui mit le pied sur la gorge, et le tua à la vue de ses troupes, qui prirent aussitôt la fuite (1). Bientôt après, Nicolas Peterfy battit les Turcs pour la seconde fois; il réunit un grand nombre de paysans, les fit tous ranger à cheval, et, se plaçant au milieu d'eux avec quelques guerriers, il fondit de nuit sur l'ennemi, qui, trompé par l'apparence sur le nombre des assaillants réels, prit aussitôt la fuite (2), et, chargé d'un riche butin, Peterfy regagna ses foyers. Enfin, Sigismond en personne remporta une victoire sur les Turcs, entre Nissa et Nicopolis [4 octobre 1419].

Pendant ces expéditions en Hongrie et en Styrie, les hostilités de plusieurs princes sur les frontières agitaient l'empire en Orient, et appelaient le sultan d'Europe en Asie. Kara-Jusuf, fondateur de la dynastie du Mouton-Noir, avait placé dans Ersendschan un gouverneur, Pir-Omar, qui menaçait d'enlever Karahiszar. Le seigneur de Karahiszar, Hasan-Beg, fils de Melekahmed, sollicita par un ambassadeur l'assistance de Mohammed; mais avant que les secours pussent arriver, Pir-Omar fit Hasan-Beg prisonnier, et s'empara de la ville de Dschanick, conquise par Mohammed dans sa dernière campagne d'Asie (3). En même temps, Isfendiar, seigneur de Sinope, dont le fils Kasim-Beg ser-

(1) Bonfinii decadis, III, l. III, p. 398. La bataille se livra à la fin de 1420. *Voy.* Engel, Histoire de la Valachie, p. 165.

(2) Chalcondylas, l. IV, p. 58.

(3) Lutfi, p. 40.

(4) Neschri, fol. 157; Aali, Ssolaksade, Hadschi-Chalfa.

(5) Ducas, l. XXI, p. 62.

(6) Cantemir Mahomet, l. I, p. 78; Seadeddin, dans Bratutti, I, p. 315.

(7) Neschri, fol. 157; Ssolaksade, fol. 47; Seadeddin, dans Bratutti, p. 344.

(8) Julius Cæsar, Histoire politique et religieuse du duché de Styrie, l. VI, p. 33.

(1) Bonfinius, decadis III, l. III, p. 400.

(2) *Ibid.*

(3) Neschri, fol. 159; Seadeddin, dans Bratutti, p. 346, Aali, Ssolaksade, fol. 47.

vint comme ôtage sous les étendards de Mohammed, sans transactions ou conférences préalables, avait cédé au second de ses fils Chisr-Beg, les territoires montagneux riches en minerai. Pressé par les instances de Kasim, Mohammed réclama d'Isfendiar pour le fils dévoué aux Ottomans les villes de Tusia (Docea), Kanghri (Gangra), Kastemuni (Germanicopolis), et le canton des mines. Isfendiar, qui ne vit aucun moyen de sauver pour lui-même ni pour le plus cher de ses enfants, Chisr-Beg, la meilleure partie de ses États, voulut au moins ruiner les espérances de Kasim-Beg, créature des Ottomans. Par son vesir et par un autre envoyé, il pria le sultan d'accepter lui-même les villes demandées pour Kasim, et de lui laisser seulement la tranquille possession de Kastemuni (1) [1419]. La prière était trop flatteuse pour ne pas rencontrer un accueil favorable. La paix fut conclue avec Isfendiar, moyennant l'abandon des villes susnommées, et des revenus des mines à la place d'un tribut. Kasim servit toute sa vie comme mercenaire, à la porte du sultan, et Mohammed voulut accorder le même honneur à Chisr-Beg, auquel il avait arraché la ville de Ssamszun; mais celui-ci, enflammé d'une haine égale contre les Ottomans et contre son frère, s'excusa auprès du sultan sur l'impossibilité de vivre auprès de Kasim, dont la vue lui était insupportable, et il lui fut permis de se retirer. Lorsqu'après la prise de Ssamszun et de Dschanik, Mohammed passa par Iskilib pour se rendre à Brusa, il se trouva au milieu d'une colonie de Tatares qui, transportés en ces lieux à l'époque des irruptions des Mongols, s'y étaient fixés. Le sultan ayant demandé qui était leur beg, et où il se trouvait, il lui fut répondu que Minnet-Beg, de la tribu tatare des Ssamghares, était alors absent pour assister à une noce. « Ainsi, dit le sultan, tandis que je fais la guerre, les begs tatares passent le temps en fête, sans paraître à ma porte! allons! en Rumili! » Minnet-Beg reçut l'ordre de se transporter avec toute la colonie, en Europe, où elle s'établit dans la vallée de Konusch, aux environs de Philippopolis, à une journée de cette ville sur la route de Constantinople. Le lieu s'appelle encore aujourd'hui Tatarbasari (marché des Tatares). Mohammed, fils de Minnet-Beg, y éleva dans la suite, et y fonda une école et un caravansérai (1).

Nous arrivons maintenant à l'un des soulèvements les plus dangereux et les plus remarquables de l'empire ottoman, signalé entre tous les autres par le caractère de fanatisme religieux, sous le manteau duquel les ambitieux aspirant au pouvoir suprême s'efforcèrent de mettre à exécution leurs audacieux et funestes complots. Un plan de révolte profondément médité, qui étendait au loin ses ramifications, devait embrasser l'empire; un fanatique y prêtait son nom; mais l'âme de toute l'entreprise était le savant juge de l'armée, Bedreddin de Simaw, qui, après la défaite de Musa par Mohammed, ayant obtenu la vie et un revenu annuel pour son entretien, avait été relégué à Nicée, d'où il s'était échappé bientôt après. Connu par ses écrits comme légiste ou comme mystique, il fonda tout l'édifice de ses projets tendant à l'élévation d'un nouveau trône sur la base d'un nouveau système de doctrine (2), et prit pour son instrument un Turc tiré du peuple, né sur le mont Stylarios, qui forme le cap Noir à l'extrémité méridionale du golfe de Smyrne, en face de l'île de Chios. Le Turc, dans lequel il découvrit le fanatisme nécessaire à son apostolat, fut choisi par lui pour son kiaja et son lieutenant, pour propagateur de ses principes. Bœrekludsche-Mustapha (tel était son nom) prétendit qu'il venait annoncer une nouvelle doctrine, se posa comme un père et seigneur spirituel, en sorte que ses partisans ne l'appelaient que Dede-Sultan. Un autre instrument de Bedreddin, fut un juif apostat, Torlak-Hu-Kemali ou Kemali-Rudbin, qui se plaça comme chef à la tête des derwischs, parcourant alors en grandes troupes le pays, faisant profession de la nouvelle doctrine. Les principes de la nouvelle confrérie étaient la pauvreté et l'égalité, et l'usage commun de tous les biens, à la seule exception du harem. « Je me sers, » enseignaient-ils, « de ta maison comme de la mienne, et toi tu fais usage de mes habits, de mes armes, de

(1) Neschri, fol. 158; Seadeddin, dans Bratutti, p. 345.

(1) Neschri.

(2) Ducas, l. XXI, p. 62, avec beaucoup de détails; Seadeddin, dans Bratutti, p. 353; Idris, XXVIe récit; Neschri, fol. 160; Aali, Ssolaksade.

mes chariots, comme moi des tiens: les femmes seules sont exceptées. » Comme le but secret de toutes ces prédications était la domination de l'Asie et de l'Europe, il fallait aussi gagner les chrétiens, afin d'attirer les Grecs, dont l'empereur était uni par d'étroits liens d'amitié avec Mohammed. En conséquence, on déclarait que quiconque dirait que les chrétiens n'étaient pas adorateurs de Dieu, était lui-même impie. Les derwischs accueillirent donc tous les chrétiens avec toutes sortes de caresses; ils les recevaient auprès d'eux comme des anges envoyés de Dieu. Bœrekludsche députa de ses disciples auprès des autorités et des prêtres de Chios, pour gagner des adhérents parmi eux. Deux de ces émissaires, les pieds et la tête nus, enveloppés seulement d'un simple morceau de drap, allèrent trouver comme députés du maître un fameux anachorète de Crète, qui alors vivait dans le cloître de Turlatas à Chios, et lui portèrent ces paroles: « Je suis comme toi un ascète; je prie le même Dieu que toi, et de nuit je viens te trouver, passant sur la mer à pied sec. » Le fanatique Turc avait trouvé son homme dans l'anachorète grec: car celui-ci assura sérieusement à l'historien Ducas que Mustapha, livré jadis avec lui à Samos à la vie contemplative, venait toutes les nuits causer avec lui en traversant la mer à pied sec (1).

A la nouvelle de toutes ces agitations, Mohammed chargea le gouverneur de Ssaruchan, Sisman, fils du roi de Servie, de marcher contre les novateurs; mais ce chef se trouva hors d'état de forcer le passage du mont Stylarios, que ces gens avaient occupé au nombre de six mille hommes, et il fut anéanti avec toute son armée. La victoire enflamma l'ardeur de la secte qui se grossit de partisans accourus de tous les points. Au lieu de se couvrir la tête, ce que les Grecs et les Romains avaient considéré comme un signe de liberté, ces disciples de la liberté et de l'égalité prirent la résolution de proscrire toute coiffure, d'envelopper le corps dans une seule pièce d'étoffe, et de se rattacher aux chrétiens plutôt qu'aux moslims. Mohammed ordonna au nouveau gouverneur de Ssaruchan et d'Aidin d'attaquer les rebelles avec toutes les forces dont il pourrait disposer; mais celui-ci ne fut pas plus heureux que son devancier: complétement défait, à peine put-il s'échapper avec quelques hommes vers Magnésia. Alors le sultan envoya contre la secte redoutable son fils Murad, à peine âgé de douze ans, auquel il confia le gouvernement d'Amasia, en lui adjoignant son digne vesir Bajésid-Pascha, à la tête des forces réunies d'Europe et d'Asie. Ils forcèrent les passages fortifiés, massacrant sans pitié hommes et femmes, enfants et vieillards. Enfin, l'on arriva au mont Stylarios, siége principal et centre de la puissance des rebelles, et là fut livrée une bataille décisive; après une défense opiniâtre, Bœrekludsche-Mustapha, avec tous ceux qui n'étaient pas tombés sous le tranchant du sabre, fut pris et emmené à Éphèse. Toutes les tortures employées pour le ramener à l'islam ne servirent qu'à le fortifier dans sa nouvelle croyance. Les mains et les pieds étendus en croix (1) et cloués à un poteau, placé sur un chameau, on le promena par la ville, et sous ses yeux furent massacrés tous ses disciples qui ne voulurent pas abjurer ses doctrines. L'on ne put recueillir que ces paroles tombées de leur bouche: « Père sultan, que ton règne nous arrive (2)! » et ils se précipitaient avec joie sur les sabres, scellant de leur sang les doctrines de leur maître au pied de sa croix. Quoique, par la mort de Mustapha, fut brisée la force de ses partisans, toutefois l'opinion se répandit parmi les survivants qu'il existait encore et qu'il parcourait la terre. L'anachorète grec soutint à l'historien Ducas que Bœrekludsche-Mustapha était revenu à Samos se livrer à ses précédents exercices d'ascétisme (3).

Après le supplice de Mustapha, Bajésid-Pascha mena les troupes soumises au prince héréditaire contre l'allié des hérétiques, l'ancien juif Torlak-Hukemali, qui fut battu à Magnésia avec trois mille derwischs vagabonds, puis pendu avec un seul d'entre eux, le plus fidèle de ses disciples (4). Ensuite Murad et Bajésid-Pascha repassèrent en Europe, où la troisième et la plus puissante tête de cette secte rebelle

(1) Ducas, l. xxi, p. 62.

(1) Une croix de Saint-André, l. x.

(2) Ducas, l. xxi, p. 63.

(3) *Ibid.*, l. xxi.

(4) Neschri, fol. 160 : Idris, Scadeddin, dans Bratutti.

se dressait toujours plus menaçante dans les forêts de l'Hæmus, où Bedreddin-Simawnaoghli prêchait les nouveaux principes qu'il avait chargé ses disciples de répandre en Asie, fortifiant son parti de tous ceux auxquels il avait conféré des bénéfices et des fiefs, lorsqu'il était juge de l'armée, durant le règne de Musa. Battu près de Serès, et fait prisonnier, sur un fetwa rendu par le légiste persan Mewlana-Said d'Herat, disciple du grand Teftasani, il fut pendu comme rebelle, quoiqu'il eût été revêtu de la première dignité judiciaire, et qu'il eût fait preuve de la plus haute intelligence et des plus profondes connaissances par des ouvrages qui ont encore une autorité imposante dans la jurisprudence et le mysticisme (1). Ce soulèvement est, jusqu'à celui des wehhabis, éclaté de nos jours, le seul dans l'histoire des Ottomans qui prit naissance dans l'esprit d'innovation religieuse; c'est l'exemple unique, dans la nouvelle histoire de l'Orient, de moines révolutionnaires. Antérieurement, les annales du chalifat offrent bien d'ambitieux rebelles qui, embrassant aussi des projets de bouleversement dans les croyances, s'efforçaient à la fois de renverser l'autel et le trône; mais les novateurs étaient alors pris dans toutes les classes du peuple, et ils n'avaient pas pour base une masse de moines, car précédemment cette espèce d'hommes ne s'était accrue nulle part suivant une telle proportion. Les premiers sectaires rebelles dans le chalifat, les charedschites, refusèrent obéissance, non pas à la majesté du chalife, image de Dieu sur la terre, mais seulement à la personne de ce prince; ils voulaient reconnaître pour monarque légitime un autre que le souverain régnant. Dans le second siècle de l'hégire, Rawendi et Mokannaa levèrent dans le Chorasan le drapeau de l'hérésie et de la révolte: le premier, suivant les dogmes indiens, enseignait la transmigration des âmes; l'autre, corrompant le sens des livres persans, professait le libertinage, ce qui fit appeler ses adhérents sendikes (esprits libres); on les désignait aussi, à cause de leur costume blanc et de leurs ceintures rouges, par les noms de mobeijeses (les blancs) et de mohammeres (les rouges). A la fin du même siècle, Babek prêcha la liberté et l'égalité, la communauté de tous les biens, même des femmes, et ceux qui embrassaient cette croyance s'appelaient churremijes (les joyeux). De la moitié du IIIe siècle de l'hégire à la moitié du IVe, les karmates, comme de notre temps les wehhabis, dans l'Arabie, berceau de l'islam, ébranlèrent les plus fermes appuis de cette religion, et menacèrent de renverser le trône, comme ils avaient renversé et porté au loin la pierre noire de la Kaaba. Bientôt après, Hasan-Ssabbah, tout en feignant de vouloir seulement soutenir les droits au trône des fatimites contre les chalifes de la maison d'Abbas, forma le plan de la fatale association secrète des ismaélites ou batenites; leur doctrine pour l'initié du scepticisme, réduite en définitive à ce seul principe: « Ne rien croire et tout se permettre », durant cent soixante-onze ans (1), par les poignards de ses adeptes les assassins, exerça ses ravages depuis le Chorasan jusqu'en Syrie; du fond des forteresses qui lui servaient de repaires (2), menaçant les États voisins et les royaumes les plus éloignés, elle aiguisait le poignard surtout contre les rois et les vesirs appelés, plus que les autres, par leur naissance et leur charge, à défendre l'autorité civile et religieuse: enfin, par des prédications effrontées d'irréligion et de meurtre, répandant du haut de la chaire l'impiété et le crime, elle souleva contre elle les condamnations des légistes, et arma le bras des princes; Holaku et Bibars renversèrent les forteresses du Kuhistan et de Syrie; et enfin Timur en extermina les derniers restes (3). Dans toutes ces associations tendant au renversement des croyances et de l'État, les prêtres et les moines ne jouèrent aucun rôle important, comme on en vit prendre, dans le soulèvement de Bedreddin, par les adhérents de Bœrekludsche-Mustapha et par les trois mille derwischs que dirigeait Torlak (4).

(1) Neschri, fol. 160; Seadeddin, dans Bratutti, p. 376; Idris, XXVIe récit: Aali, Ssolaksade, Aaschikpaschæsade, dans le manuscrit, p. 200.

(1) La durée de la dynástie des Ismaélites fut de cent soixant-onze ans.

(2) Alamut, principale résidence des assassins et de leur fondateur, s'appelle l'Aire d'aigle.

(3) Scherefeddin.

(4) Manuscrit de la Bibliothèque impériale et royale, nº 139, fol. 61; Lutfi, p. 40.

Dans l'antique histoire de la Perse seulement se trouve le grand drame du soulèvement des mages sous Kobad, en comparaison duquel cette révolte des derwischs ne parut qu'une faible parodie. Là, Masdek, mage profondément corrompu, sur le théâtre où se produisit la plus haute expression de despotisme, avait osé présenter le drapeau de la liberté, de l'égalité et de la communauté des biens ; les prêtres avaient pris le feu sacré de leurs autels pour allumer l'incendie de la révolte, qui dévora tout le royaume, jusqu'à ce que Chosroes-Nuschirvan l'éteignit dans le sang de quarante mille mages. Un danger de ce genre, mais d'une moindre importance, dont le soulèvement des derwischs menaçait l'Asie et l'Europe, fut étouffé par le supplice de Bœrekludsche, Torlak et Bedreddin. A peine Bœrekludsche Mustapha eut disparu de la scène, qu'un autre Mustapha se présenta comme prétendant au trône : sa tentative ne fut pas plus heureuse; mais il paraît avoir eu des droits plus légitimes. Les historiens ottomans, à l'exception de Neschri, ne font mention de cet aventurier que sous le règne suivant, et ne le nomment que Dœsme-Mustapha (le faux Mustapha), parce qu'il prétendit être le fils de Bajesid disparu à la bataille d'Angora, auquel appartenait comme à l'aîné, le droit au trône, de préférence à son frère Mohammed. Les écrivains byzantins, au contraire, soutiennent qu'il était bien ce qu'il annonçait être, c'est-à dire le fils véritable de Bajesid, frère de Mohammed. Mais, ni les uns ni les autres ne peuvent être considérés comme des témoins impartiaux ; car les premiers adoptent la cause du dernier sultan régnant, qu'ils reconnaissent comme le seul successeur légitime de Bajesid en dépit des droits des frères aînés par lui vaincus, et en conséquence, ils traitent Mustapha d'imposteur; quant aux Byzantins, suivant les sentiments de leur empereur, rien ne leur paraît plus légitime que le droit héréditaire du prétendant au trône qu'il convenait à la politique grecque de soutenir. Exposant et balançant les raisons contradictoires, l'on penche à croire que Mustapha était en réalité le prince ottoman de ce nom qui avait disparu dans la bataille d'Angora. D'abord malgré toutes les recherches les plus actives faites sur le champ de bataille par l'ordre de Timur, l'on ne put découvrir aucun indice tendant à prouver que Mustapha fût resté sur le terrain : dans la suite, Mohammed s'engagea par un traité avec l'empereur grec au payement annuel d'une forte somme pour la garde de Mustapha; en troisième lieu, ce prétendant n'attira pas seulement à lui la populace, il compta parmi ses partisans des grands de l'empire, comme Dschuneid, les fils du beglerbeg Timurtasch, ainsi qu'Ewrenos; enfin le témoignage du vieux Neschri l'emporte sur celui des historiographes officiels postérieurs. Quoi qu'il en soit, Mustapha, frère véritable ou supposé de Mohammed, apparut comme un dangereux aspirant au trône en Europe, où il fut d'abord soutenu par Mirtsche, prince de Valachie, puis par le gouverneur de Nicopolis, l'ancien seigneur d'Éphèse et de Smyrne, Dschuneid, déjà deux fois révoltés et deux fois rentrés en grâce ; alors il franchit l'Hœmus et marcha vers la Thessalie. Mohammed courut à leur rencontre ; près de Thessalonique, l'on en vint à une bataille, et Mohammed triompha. Mustapha et Dschuneid se sauvèrent (1) avec quelques hommes de leur suite dans la ville, dont le commandant Démétrius Lascaris leur promit protection, et la leur assura. Mohammed l'ayant sommé de livrer les fugitifs, il répondit avec la plus grande courtoisie : « Qu'il était le serviteur de Mohammed comme celui de l'empereur, puisque le sultan reconnaissait l'empereur pour son père ; que néanmoins il ne livrerait pas le moindre esclave réfugié auprès de lui, sans l'ordre de l'empereur, et encore moins un prince du sang, frère de Mohammed, mais qu'il devait préalablement prendre les ordres de l'empereur. » Mohammed transmit directement par écrit à l'empereur la demande qu'il avait adressée à Léontarios. Paléologue répondit : « Qu'il ne livrerait jamais des fugitifs qui avaient cherché protection auprès de lui ; car de cette façon il agirait non pas en roi, mais en tyran ; que si un frère de l'empereur s'enfuyait auprès du sultan, celui-ci ne pourrait le livrer sans violer la très-sainte loi du décret d'asile, mais que Mohammed ayant reconnu par un traité l'empereur comme son père, lui, Manuel, jurait que pendant toute la durée du règne

(1) Ducas, l. XXII, p. 65 ; Chalcondylas, l. IV, p. 65.

et de la vie de son fils, ni Mustapha, ni son compagnon Dschuneid ne seraient mis en liberté. » En même temps l'ordre fut adressé à Démétrius-Léontarios de faire embarquer au plus tôt Mustapha et Dschuneid sur une galère, et de les envoyer à Constantinople (1). Le fidèle serviteur obéit, et Mohammed jura un traité en vertu duquel l'empereur s'engageait à garder Mustapha et Dschuneid avec leurs trente compagnons, et Mohammed à payer pour ce service une pension annuelle de 900,000 aspres. Le négociateur de ce traité fut l'interprète de la cour de Manuel, Théologos Korax, Grec de Philadelphia, qui, étant administrateur de sa ville natale du temps de la guerre avec Timur, avait livré à ce conquérant plusieurs notables citoyens que le Tatare fit brûler parce qu'ils ne purent payer la rançon à laquelle il les taxa. Korax avait su se pousser si avant dans la faveur de Mohammed et de son vesir Bajesid-Pascha, qu'il était souvent invité à la table du vesir, et même du sultan, dirigeait par son influence les affaires les plus importantes. Pour cette raison l'empereur l'avait nommé son ambassadeur général ; néanmoins il était soupçonné de trahir les intérêts de la cour byzantine à la cour ottomane. Aussi, en secret, au lieu de Théologos, on l'appelait Thologos-Korax (2). De crainte qu'il ne réussît à soustraire Mustapha et Dschuneid pour les faire tomber entre les mains du sultan, on les fit embarquer pour Lemnos, où ils furent tenus sous une garde rigoureuse dans le couvent de la sainte Vierge.

Pour châtier le prince Mirtsche de l'appui prêté au prétendant, Mohammed ravagea la Valachie (3). Ainsi, vers la fin de son règne, le sultan vit le calme ramené dans ses États au moyen de la réclusion de son frère véritable ou supposé sous la garde de l'empereur grec, comme il avait rétabli la tranquillité dès son avénement au pouvoir, en tenant Kasim en ses propres mains (4). Toutefois ce dernier prince ne fut pas exécuté suivant l'exemple donné par Bajesid Ilderim pour la sécurité du trône ; on se contenta de lui crever les yeux. Bajesid lui assigna la ville d'Akhiszar près de Kiwar pour séjour et pour entretien, et donna pour épouse à un Sandschak-Beg sa sœur Fatime, qui avait été remise avec Kasim à l'empereur grec par Suleiman, comme gages de son amitié, et qui fut livrée par Manuel à Mohammed [4 mai 1412]. Chaque fois qu'il venait à Brusa, Mohammed appelait auprès de lui Kasim et sa sœur, et s'entretenait avec eux d'une manière toute fraternelle (1).

Dans la même année où fut juré le traité relatif à la garde de Mustapha avec Manuel, Mohammed passa par Constantinople pour se rendre en Asie. L'empereur, pressé par les Archontes de ne pas laisser échapper l'occasion de s'assurer de Mohammed et de son frère, honora la parole donnée, et les droits de l'hospitalité. Il envoya au-devant de lui Demetrios-Léontarios, Isak-Hasan et Manuel-Cantacuzène, avec un grand nombre d'archontes chargés de lui offrir des présents. Les députés le reçurent hors de la ville et l'accompagnèrent jusqu'aux rives du Bosphore, à l'endroit appelé la Double-Colonne (aujourd'hui Beschiktasch). Durant tout le chemin, le sultan s'entretint avec Demetrios-Léontarios; l'empereur le reçut étant avec ses fils sur une galère; une autre aussi magnifiquement décorée fut montée par le sultan. Les deux souverains se saluèrent et causèrent amicalement en mer, chacun sur son bâtiment. Ils continuèrent ainsi à côté l'un de l'autre jusqu'à Chrysopolis (Skutari), où le sultan descendit de sa galère, et entra dans la tente qui avait été préparée pour lui. L'empereur et les princes s'assirent à table sur la galère, et de moment en moment l'empereur et le sultan s'adressaient des messages de politesse et d'amitié. Vers le soir, le sultan descendit à cheval à Nicomédie, et l'empereur revint par eau dans sa capitale.

Au printemps suivant, le sultan revint à Andrinople par Gallipoli, et l'empereur envoya Demetrios-Léontarios pour le complimenter. Le sultan reçut le député de la manière la plus amicale; mais trois jours après, il tomba de cheval, frappé d'apoplexie (2). Sentant sa fin

(1) Ducas, l. XXII, p. 66 et 67.

(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) *Ibid.*, p. 67.

(4) Ducas, l. XXII, p. 54, parle de deux fils de Basesid, dont l'un (Kasim) fut rendu avec sa sœur Fatime, l'autre (le Joseph de Phranzes) avait été baptisé, et doit être mort chrétien à Constantinople.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 335; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques. La date de 1422, qui se trouve dans la plupart des historiens européens, est fausse.

(2) Phranzes, I, c. 37 et 38.

prochaine, il manda son fidèle vesir Bajesid-Pascha, et le conjura de montrer le même attachement dont il lui avait donné tant de preuves, à son fils Murad, qui alors, comme gouverneur d'Amasia, défendait la frontière orientale de l'empire contre Kara-Juluk-Bainderi, seigneur des Turkmans du Mouton-Blanc; de le servir fidèlement comme héritier du trône ; de remettre ses deux enfants mineurs à la garde et à la tutelle de l'empereur grec, afin de préserver leur vie contre leur frère, car n'ayant pas pleine confiance dans les sentiments d'humanité de son fils aîné, il craignait avec raison que Murad, suivant l'exemple de son aïeul et de son père, ne fît immoler ses frères comme des rivaux à craindre pour le trône (1). En effet, malgré toutes les bonnes qualités vantées par les historiens byzantins dans Mohammed, lui-même ne s'était pas affranchi des principes des tyrans ottomans, et avait trempé ses mains dans son propre sang. Un fils de son frère Suleiman, réfugié à Constantinople, et qui lui fut livré, avait été, sur l'ordre du sultan, exécuté par Tersikœghli-Jaganos, déjà bourreau de Musa. La fille de Suleiman fut seule épargnée, et le fils de cette princesse, auquel fut accordée la vie, reçut en outre des fiefs (2).

Le lendemain de son accident, le sultan se montra encore à son armée, qui l'accueillit par les cris et les vivats accoutumés (alkisch); mais le jour suivant, il éprouva une seconde attaque qui lui paralysa la langue, et le soir il mourut. Ibrahim et Bajesid-Pascha, les deux vesirs, prirent la résolution de tenir la mort du sultan secrète, jusqu'à ce que le fils aîné Murad en fût informé, et qu'il eût pris possession du trône à Brusa. Elwan-Beg, le premier écuyer, fut expédié en toute hâte vers Amasia pour lui porter l'avis de la mort de son père. Cependant le divan continua d'être tenu régulièrement, et afin de séparer en Europe l'armée qui aurait pu se former en partis pour les divers fils de Mohammed, dans le cas où le bruit de la mort se répandrait, et de fortifier avec quelques corps le nouveau souverain en Asie, l'on proclama au nom du sultan qu'une campagne asiatique était résolue, et que le point de rassemblement des troupes avait été fixé à Bigha (capitale de Karasi). Une partie des janitschares et des sipahis reçut ordre de s'y rendre, et la solde due en pareil cas leur fut payée. Avant de partir, ils demandèrent la faveur de pouvoir contempler le sultan, afin de se convaincre qu'il vivait encore. En vain les vesirs leur représentèrent que chaque mouvement était funeste au malade, que ce doute de l'armée pouvait lui porter un coup terrible, les sipahis et les janitschares persistèrent dans leur demande. Alors l'un des deux médecins initiés au secret de la mort du sultan, Kurd-Usen, imagina un moyen pour satisfaire le désir de l'armée, sans trahir ce qu'il était si important de cacher. Le sultan, revêtu de tous les insignes du pouvoir, fut placé sur le trône dans une pièce du serail où il était mort; derrière le cadavre se tenait un des quatre pages de l'intérieur (1), qui, les bras passés dans les manches de la pelisse, les remuait comme si le sultan eût été vivant ; les fenêtres de l'appartement étaient fermées, parce que, dit-on aux soldats, les médecins avaient déclaré que l'air serait nuisible au malade. Les choses ainsi disposées, les janitschares et les sipahis défilèrent sous les fenêtres de la chambre où le sultan était assis, abrité par les vitres, dans un éloignement qui jetait sur lui de l'obscurité, et ils le virent agiter les mains. Les vesirs, informés de la supercherie, se rendirent à l'audience comme de coutume, et apportèrent la nouvelle d'une amélioration dans la santé du sultan; en sorte que les troupes, satisfaites de ce qu'elles avaient vu et entendu, poussèrent des vivats et partirent pour leur destination (2). Ainsi la mort du sultan fut cachée pendant quarante jours, jusqu'à ce que le message expédié à Murad revînt avec la nouvelle que le nouveau sultan était arrivé déjà d'Amasia à Brusa, qu'il avait pris possession du trône de son père ; en sorte que furent proclamés en même temps la mort de Mohammed et l'avénement de Murad ; l'ordre fut donné du départ pour Brusa, où l'armée accompagna le cadavre renfermé dans

(1) Ducas, l. XXII, p. 70.
(2) Aaschikpaschasade, dans le manuscrit du Vatican, p. 185.

(1) Ducas, l. XXII, p. 71 ; Aaschikpaschasade, dans le manuscrit du Vatican, p. 206.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 359; Neschri, fol. 162; Idris, fin du ve liv.; Ssolaksade, fol. 34, Aali.

un cercueil. Cette dissimulation de la mort du souverain, que nous verrons se reproduire encore plus d'une fois dans cette histoire, était une nécessité politique pour assurer la possession incontestée du trône au successeur, quand cet héritier était éloigné; toutefois cette situation ne se présenta plus, lorsque, dans la suite, les princes héréditaires cessèrent, du vivant de leur père, d'être investis de gouvernements lointains, et furent tenus enfermés dans les kafes, c'est-à-dire sous les grilles du harem, d'où, sans avoir besoin de compter d'abord sur l'appui de l'armée ou des princes étrangers, ils peuvent d'un seul pas se trouver sur le trône, et d'un seul signe se délivrer par le cordon des frères qui leur feraient ombrage.

A l'exemple de ses prédécesseurs Murad et Bajesid, Mohammed I[er] bâtit des mosquées dans les deux résidences de Brusa et d'Andrinople. Bientôt après son avénement, il acheva dans cette dernière ville la mosquée commencée par ses deux frères Suleiman et Musa, qui s'élève sur le bord de la Marizza, dans la rue de Philippopolis, et qui est appelée Uludschami (la grande mosquée). Présentant quatre façades de cent quatre-vingts pieds chacune (1), elle laisse apercevoir neuf coupoles de l'intérieur, et cinq de l'extérieur; mais l'édifice manque de péristyle; il a deux minarets, dont l'un est entouré de deux galeries pour faire l'appel à la prière (3). Mohammed termina aussi la grande mosquée de Brusa, commencée par son grand-père Murad I[er], et continuée, mais non achevée par Bajesid. Chacun de ces trois sultans bâtit en outre une mosquée particulière; mais il fallut les efforts et les dépenses réunis de trois règnes et de trois générations pour arriver à l'achèvement de ce premier grand monument de la capitale de l'empire en Asie. C'est un carré de cent pas, dont chaque côté est divisé en cinq parties égales, et qui comprend vingt-cinq petits compartiments, chacun de vingt pas carrés, formés par des piliers quadrangulaires. Vingt-quatre de ces petits compartiments sont recouverts de coupoles; le vingt-cinquième seul, placé au milieu, est à jour, et au lieu d'une voute il est surmonté d'une immense fenêtre grande de vingt pas de diamètre, donnant sur un grand bassin carré dans l'intérieur. Cette mosquée se distingue en ceci de tous les grands temples connus de Constantinople et d'Andrinople, dont aucun n'est éclairé d'en haut de cette manière; aucun n'est rafraîchi par un bassin d'eau dans l'intérieur. Une grande grille de fil de laiton était autrefois tendue comme un filet, sur l'espace aujourd'hui complétement ouvert, afin d'empêcher les oiseaux d'entrer dans la mosquée et d'y faire leurs nids, et le bassin était peuplé de poissons rouges. Les sculptures de la chaire représentaient des fleurs et des fruits, des feuillages, des bourgeons, et même des garnitures de vêtements, tels qu'on en brode délicatement sur la soie à Brusa, renommée pour ce travail; enfin, dans tout l'empire ottoman, la célèbre chaire de la mosquée de Sinope offrait seule des ornements qui pussent être comparés à cet ouvrage. D'abord les piliers furent dorés depuis la base jusqu'à hauteur d'homme, et les murs sont encore aujourd'hui couverts d'inscriptions qui expriment des attributs de la Divinité. Aux deux angles de la façade principale, deux grands minarets, détachés de l'édifice, s'élèvent sur des fondements d'une solidité prodigieuse. A la galerie supérieure de l'un d'eux avait été conduit un jet d'eau qui, venant de l'Olympe, s'élançait jusqu'à cette hauteur, en sorte que la tour était comme une immense colonne présentant au ciel un énorme bassin dont la vapeur se mêlait à l'eau des nuages (1).

Après l'achèvement des grands édifices entrepris par ses devanciers, Mohammed commença dans Brusa la construction de sa propre mosquée, célèbre sous le nom de Ieschil-Imaret (fondation verte et bienfaisante), l'un des plus grands ornements de la ville, par la richesse et la rareté des diverses sortes de marbre qu'on y employa, par la délicatesse et le fini précieux des sculptures. Sans portique ni péristyle, elle se dresse sur une simple terrasse en marbre blanc. Les murs extérieurs sont revêtus de grands morceaux carrés de marbre rouge, vert, bleu, gris, jaune, noir et blanc, ce qui

(1) Ewlia, Voyage, t. III, fol. 173.
(2) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 8; Seadeddin, dans Bratutti, p. 349.

(1) Ewlia, part. II, fol. 256.

offre l'aspect d'une mosaïque bizarre : les fenêtres et la porte unique, qui s'élève avec ses ornements jusqu'à l'extrémité supérieure de la façade, sont enchâssés dans de larges cadres de marbre rouge couverts d'inscriptions, taillés avec tant d'art et polis avec tant de soin, que les lettres semblent être coulées en métal (1). Le chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture de cette mosquée fameuse, ce n'est pas encore le grand autel (2) : c'est plutôt la porte dont le travail riche, léger, délicat est un objet d'admiration pour les artistes. Trois années et 40,000 ducats furent consacrés aux ornements de cette porte (3) pour qu'elle surpassât en magnificence celle de l'académie rouge, fondation du sultan Alaeddin à Siwas. A l'entrée de la mosquée et sous le chœur, au-dessus duquel s'élève la tribune du sultan, on est frappé surtout du vif reflet de l'éclatante faïence, dont sont revêtus les murs qui resserrent le passage. Ce revêtement de faïence ou de porcelaine de Perse représente comme deux grands rideaux verts avec une corbeille de fleurs au milieu. Les murailles mêmes de la mosquée sont, à l'intérieur, recouvertes depuis le sol jusqu'à hauteur d'homme, de porcelaine bleue, de Perse, d'où se détachent des versets du Koran, en lettres d'argent, sur un fond azur (4). Le mihrab ou grand autel, c'est-à-dire la niche où le Koran est déposé, est taillé dans du marbre rouge, orné de riches sculptures, et répond complétement à la magnificence de l'entrée qui lui fait face. Les coupoles et les minarets étaient autrefois entièrement revêtus de porcelaine verte de Perse, en sorte que sous les rayons du soleil, on voyait briller comme des dômes et des colonnes d'émeraude d'un palais enchanté : de là vint à l'édifice le nom de Jeschil-Imaret (fondation verte) (5). A côté de la mosquée s'élève le tombeau de Mohammed, de forme octogone, au milieu d'un jardin délicieux. Les murs, à l'extérieur comme à l'intérieur, sont revêtus de porcelaine verte de Perse, et des huit parvis se détachent huit paroles du prophète, en argent émaillé sur un fond azur.

(1) Voyage à Brusa, p. 36.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, p. 351.
(3) Ewlia, fol. 257.
(4) Voyage à Brusa, p. 38.
(5) Ewlia, II part., fol. 256; Dschihan numa, p. 657.

Tout près de ces deux monuments, furent établies aussi des écoles et des cuisines pour les pauvres, avec de riches dotations pour les entretenir. A ces objets Mohammed affecta les domaines et les fonds des villes maritimes du golfe de Nicomédie, qui, jadis conquises par les Ottomans, avaient été perdues par l'effet de l'invasion de Timur et de l'interrègne, telles que Herke, Gebyse, Kartal et Pendik (1). Umur-Beg et Timurtasch les avaient ramenées sous le pouvoir des sultans (2). C'est avec ces revenus, avec ces ressources de la victoire et de la conquête que Mohammed put élever sa mosquée verte, l'un des plus beaux monuments de la piété et de l'amour de l'art des sultans ottomans; joyau précieux, modèle achevé d'architecture et de sculpture sarracéniques, dont les travaux et les richesses justifient bien le surnom de Tschelebi (seigneur gracieux plein de goût), qui fut donné à Mohammed, et qu'il mérita encore par l'ensemble de ses actes durant toute sa vie.

Mohammed qui, par ses fondations pieuses, atteignit et surpassa peut-être la gloire du plus grand des sultans seldschukides, Alaeddin premier, se recommanda par un autre mérite, non moins éminent aux yeux des moslims, et rivalisa par ses largesses en faveur de la religion, avec les sultans d'Égypte. Le premier des souverains ottomans, il envoya avec la caravane annuelle pour les pauvres de la Mecque et de Médine un gracieux présent en or, depuis appelé ssurre, et qui est remis à un commissaire spécial avec une lettre adressée au scherif de la Mecque. Quoique le présent ne fût pas alors aussi considérable qu'il le devint dans la suite, que la remise ne se fit pas avec autant de solennité, toutefois l'usage ne date pas de Selim Ier, conquérant de l'Égypte. Il remonte à Mohammed Ier; c'est à lui aussi que doit être attribué l'établissement des demi-fiefs dans la Rumili, dont les possesseurs ne fournissent que la moitié de la redevance au sultan. Mohammed adopta cette institution, qui d'ailleurs ne fut en usage dans aucune autre partie de l'empire, aussitôt après son avénement exclusif au pouvoir

(1) Herke (Ankyron), Gebyse (Libyssa), Pendik (Pantichion).
(2) L'an de l'hégire 823 [1420]; Idris, XXVIIe récit; Neschri, Aali, Ssolaksade, Seadeddin.

suprême, afin de récompenser par là les fidèles vassaux qui, durant l'interrègne de ses frères Suleiman et Musa, étaient restés constamment auprès de lui, avaient toujours combattu pour l'établissement de sa seule souveraineté; aussi les demi-fiefs ne se trouvent que dans la Rumili (1). Sous Mohammed-Tschelebi se développa également le goût de la littérature et de la poésie; et bien que des critiques et des historiens européens (2) ne reconnaissent ni écrivains, ni littérature chez les Turcs avant Mohammed II, les annales de l'empire ottoman signalent déjà à partir de Mohammed I[er], à la fin de chaque règne, à la suite des vesirs et des émirs distingués par leurs services civils et militaires, les légistes, les scheichs et les poëtes, auxquels sont ajoutés sous les règnes subséquents les mathématiciens ou astronomes, et beaucoup plus tard encore, les calligraphes et les musiciens. Ses biographes, ses savants et ses artistes, et l'appréciation de leurs œuvres, se rattachent à une branche particulière de la littérature ottomane, à l'histoire de l'art; tandis que les hauts faits et les destinées des vesirs et des émirs pourront offrir des sujets à un Plutarque turc, auquel les éléments ne manquent pas, si l'on veut le mettre en possession des sources; mais l'auteur d'une histoire générale de l'empire ne peut que s'arrêter un instant sur quelques noms distingués dans la foule de ceux qui se présentent.

Quoique les noms des vesirs et des émirs les plus signalés se produisent d'eux-mêmes, et parlent assez haut dans le cours des événements qu'ils ont provoqués par leurs conseils, ou qu'ils ont accomplis par leurs bras, cependant des circonstances particulières de leur vie, qui ont une importance historique, peuvent se placer plus convenablement dans une revue générale des politiques et des guerriers remarquables de tout un règne. Ainsi à l'occasion des grands vesirs de Mohammed I[er], nous ferons remarquer ici qu'Ibrahim-Pascha, fils d'Ali-Pascha, le troisième de la famille des Dschendereli, que tous les historiens turcs s'accordent à présenter comme grand vesir de Mohammed, puis revêtu de la même dignité pendant huit années encore sous Murad II, n'est pas nommé dans tout le cours des dix-huit années du règne unique de Mohammed; il n'est question de lui que deux fois: la première avant la fin de l'interrègne, lorsqu'envoyé par Musa auprès de l'empereur grec à Constantinople, il abandonna son maître pour passer à Brusa (1); la seconde après la mort de Mohammed, lorsqu'il s'entendit avec Bajesid-Pascha pour cacher cet événement. Les historiens byzantins ne parlent que de Bajesid-Pascha, comme du fidèle grand vesir de Mohammed, qui après l'avoir arraché enfant de la bataille d'Angora, le sauva à travers mille dangers, le défendit contre tous ses ennemis, et à sa mort fut encore chargé de l'accomplissement de ses dernières volontés. Le profond silence gardé par les Byzantins sur Ibrahim-Pascha durant tout le règne de Mohammed, et leur accord à nommer seulement Bajesid-Pascha comme le premier vesir, ne peuvent affaiblir le témoignage unanime des annalystes ottomans qui ne reconnaissent qu'Ibrahim-Pascha en cette qualité; cet oubli prouverait au plus que celui-ci était homme de conseil plutôt qu'un homme d'action, et que sa tête rendit plus de services que son bras. Les historiens byzantins s'étendent d'autant plus sur Bajesid-Pascha, qu'ils confondent souvent avec Ssofi-Bajesid, maître de la cour du prince Mohammed, qui l'avait accompagné dans sa fuite d'Angora, et fut envoyé ensuite par lui comme ambassadeur auprès de Timur. Les Byzantins ne distinguent pas Ssofi et Pascha l'un de l'autre, et ils racontent du dernier des anecdotes qui se fondent sur la mauvaise prononciation du surnom de Kurischdschi (le lutteur), dont on a fait kirischdschi (un faiseur de cordes ou d'arcs) (2). Ainsi d'après Chalcondylas, le compagnon de Mohammed dans sa fuite aurait été un fabricant de cordes; selon Phranzes, c'était un faiseur d'arcs (3), et si l'on en croit Ducas, qui donne ici de longs détails, le vesir Bajesid-Pascha se serait échappé avec le prince en mendiant, sur la route d'Angora à Amasia, déguisé

(1) Aali, fol. 40.

(2) Gibbon et Schlœzer.

(1) Neschri, Idris, Aali, Seadeddin, dans Bratutti, p. 313.

(2) Chalcondylas ou Lutfi, p. 95.

(3) Phranzes, l. I, p. 29.

en derwisch; le jeune garçon, accablé de fatigue et tourmenté de vives douleurs, ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds, il l'aurait porté sur son dos, et en reconnaissance d'un tel dévouement et de si grands services, Mohammed, durant tout son règne, l'aurait investi d'une autorité absolue dans le gouvernement (1). Le troisième vesir de Mohammed, successeur d'Ibrahim-Pascha et de Bajesid-Pascha, fut Aiwas, Aus ou Elias-Pascha, le vaillant défenseur de Brusa contre le prince de Karamanie, qui alors s'éleva du grade de ssubaschi ou de colonel des sipahis à la première dignité de l'État. L'éclat qui environnait le nom des trois familles de Michaloghli, d'Ewrenos et de Timurtasch honorés par des dignités militaires héréditaires, depuis Urchan et Murad, cet éclat passa à leurs descendants qui, servant d'abord les frères de Mohammed, prolongèrent la durée de l'interrègne par leur assistance, et en amenèrent ensuite la fin en passant du côté de Mohammed. Michaloghli, chef héréditaire des akindschis ou coureurs (2), avait accompagné Hasan, aga des janitschares, Ewrenos, beglerbeg de Rumili, le prince aîné Suleiman fuyant de la bataille d'Angora. Timurtasch, beglerbeg d'Anatoli, fait prisonnier dans la bataille d'Angora, après la mort de Bajesid, consacra ses services au prétendant asiatique, le prince Isa, et plus tard il sera question de ses fils. Ewrenos et ses cinq fils désignés nominativement par Chalcondylas (3), quittèrent Musa pour le parti de Mohammed; mais les deux Michaloghli embrassèrent des partis divers, car le père combattit dans l'armée de Mohammed, tandis que le fils Mohammed-Beg, resta fidèle à Musa, et après la perte de la dernière bataille, fut envoyé captif à Tokat (4); un second fils, Iachschi-Beg, fut émir des caravanes de Rumili (5).

Les médecins de Mohammed ont perpétué leur nom, le premier, Sinan-Scheichi de Kermian, par son poëme de Chosrew et Schirin; le second, Kurt-Usen du Kurdistan, par son expédient si bien exécuté pour cacher la mort du sultan. L'histoire a aussi conservé le souvenir de son gouverneur Ssofi-Bajesid, à cause de la fuite si heureusement dirigée après la bataille d'Angora, et de sa double ambassade auprès de Timur; et la mémoire du professeur des princes ses enfants, le Syrien Arab-Schah, à cause de sa biographie du conquérant, écrite par ce grand maître, fameuse dans tout l'Orient comme un chef-d'œuvre de composition historique, très-bien connue aussi de tous les orientalistes européens comme un ouvrage d'une belle ordonnance et d'un style élégant. Le juge de Gebyse, Faslullah, que nous avons déjà vu envoyé de Mohammed auprès de l'empereur grec à Constantinople, construisit dans la ville où furent déposés les restes d'Annibal une mosquée et un couvent de derwischs, et fut, à cause de ses services, élevé du poste de juge à la dignité de pascha. D'autres légistes honorèrent leurs noms et le règne de Mohammed par leurs ouvrages. Parmi eux, nous citerons Mohijeddin-Kafiedschi, le premier grand philologue, polymathe et polygraphe de l'empire ottoman, qui eut pour disciple le dernier grand écrivain de la littérature arabe en Égypte, Sojuti, qui écrivit cinq cents volumes sous les titres les plus bizarres : celui-ci ayant un jour demandé à son maître quel était le nombre de ses ouvrages, Kafiedschi répondit qu'il lui était impossible de le satisfaire, attendu qu'il avait complétement oublié le sujet et le titre de la plupart; les deux Jakob, le noir et le jaune, nés en Karamanie, auteurs de traités exégétiques et de commentaires juridiques; les deux Persans, Haidar d'Herat, célèbre par ses commentaires sur le Koran, sur la rhétorique et sur les partages dans les successions, et Fachreddin-Aladschemi, fameux par le désintéressement qu'il montra en refusant une augmentation de traitement dans ses fonctions de mufti, et plus encore par son fanatisme lorsque plus tard, sous le règne de Murad, il prêcha contre un libre penseur persan, et qu'ayant obtenu sa condamnation, il porta du bois au bûcher où devait être jeté l'hérétique, et attisa le feu avec tant de zèle qu'il y brûla sa longue barbe.

Outre le grand Bochari, gendre de Bajesid Ilderim, nommé aussi Émir-Sultan, qui déjà

---

(1) Ducas, l. XXII, p. 70.
(2) *Ibid.*, l. XXIII, p. 75.
(3) Chalcondylas, l. IV, édit. de Basle, p. 56.
(4) Aali, fol. 53.
(5) *Ibid.*, fol. 54.

sous le règne précédent, lors de la conquête de Brusa par les Tatares, avait joué un rôle important, et paraîtra encore plus d'une fois sur la scène ; outre Bedreddin Simawna, qui ne fut pas moins fameux par ses intrigues politiques, son soulèvement et sa triste fin que par ses ouvrages mystiques, parmi les scheichs qui se consacrèrent à la vie contemplative, trois disciples du grand scheich mystique, Seineddin-Chafi, ont acquis un nom durable dans trois villes diverses où l'on visite encore aujourd'hui leurs tombeaux. Le scheich Abdollatif Mokkadesi de Jérusalem, après avoir dans le Chorasan accompli son noviciat par plusieurs erbains (exercices ascétiques de quarante jours), et s'être purifié sur les tombeaux des grands mystiques Ssadreddin, Mewlana-Dschelaleddin et Tebrisi à Konia, déposa son savoir dans un livre spécial, et finit par se fixer à Brusa. Le scheich Abdorrahim de Mersifun se perfectionna auprès du scheich Seineddin-Chafi et du grand mystique Schehabeddin-Sehrwerdi, obtint de celui-ci la permission de faire un cours sur ses ouvrages, et fut congédié avec ces paroles flatteuses : « Je t'envoie dans le pays de Rum comme le feu de l'amour divin. » Et, en effet, il enflamma les habitants de sa patrie. Enfin, Pir-Elias, natif d'Amasia, avait été envoyé par Timur à Schirwan ; puis il revint dans sa patrie, où il vécut et mourut dans un renom de grande sainteté. Au-dessus de son tombeau, à Sewadije, dans le voisinage d'Amasia, Mohammed éleva un monument probablement pour satisfaire le neveu et l'héritier spirituel d'Elias, le scheich Hosameddin-Gumischlioghli ; car ce dernier, ayant un jour reçu la visite des trois fils du sultan Murad II, avait recommandé les intérêts de l'islam et de l'empereur à Mohammed, de préférence aux autres (1).

Après les vesirs et les émirs, les gouverneurs des princes et leurs médecins, après les ulemas et les scheichs, les poëtes doivent clore la liste. Déjà il a été question du plus grand d'entre eux, du médecin oculiste Scheichi de Kermian, que nous avons vu près du lit de mort de Mohammed. Les magnifiques récompenses données à ses services lui attirèrent des envieux et des ennemis, qui, au lieu de se prendre à ses œuvres, à ses pensées et à son style, s'attaquèrent à lui-même, le dépouillèrent de ses biens, et massacrèrent ses gens. Cet acte de violence brutale donna à Scheich l'idée du livre de l'Ane, dans lequel il raconte son histoire, et classe ses ennemis dans les diverses espèces d'ânes. Le sultan, qui rencontra ce livre sous sa main, répara les pertes du poëte oculiste, fit faire des poursuites, et châtia les auteurs du vol et du meurtre. Scheichi ne commença la traduction du poëme de Chosrew et Schirin de Nisami qu'après la mort de Mohammed, et présenta à son successeur Murad II les chants isolés à mesure qu'il les achevait. Il en fut récompensé royalement ; malheureusement la mort le surprit avant qu'il eût accompli son travail. Son neveu Dschemalisade, poëte lui-même, qui occupait auprès du prince de Kermian la place de secrétaire d'État (1) et de confident intime, poursuivit l'œuvre de son oncle, et se fit un assez grand nom lui-même comme traducteur de quelques poésies persanes élégiques (kaszides), comme auteur de quelques pièces ajoutées aux kaszides de Senaji, et d'un poëme romantique (2). Nureddin d'Akschehr, surnommé Esheri (3) (le florissant), Dschemili, natif du Turkistan (4), qui rimait des poésies dans la langue de Dschagatai, selon l'ancien goût turc, ne s'élevèrent pas au-dessus de la médiocrité. Il n'y a pas plus de valeur dans les œuvres de Schiri (5), qui fut defterdar de Mohammed lorsque ce prince, encore adolescent sous le règne de son père, résidait comme gouverneur à Amasia, et auquel on doit peut-être rendre grâces de ce qu'il inspira au futur sultan le goût de la littérature et l'amour de la poésie.

---

(1) Schakaik, Aali, fol. 68; Seadeddin.

(1) Aali, Aaschik-Tschelebi.
(2) Aaschik-Tschelebi, Aali.
(3) Aali, fol. 69.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

LIVRE X.

AVÉNEMENT DE MURAD II. — TRIOMPHE SUR LE PRÉTENDANT MUSTAPHA, AVEC L'AIDE DES GÉNOIS DE PHOCÉE. — BATAILLE D'ULUBAD. — FIN DE L'INTERPRÈTE KORAX. — QUATRIÈME SIÉGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS. — FIN DU TROISIÈME PRÉTENDANT MUSTAPHA. — IRRUPTION DES TURCS DANS LE PÉLOPONÈSE ET L'ALBANIE. — MARIAGE ET RENOUVELLEMENT DE LA PAIX DANS LES ÉTATS LIMITROPHES DU NORD EN EUROPE. — DERNIÈRE RÉVOLTE ET FIN DE DSCHUNEID. — GUERRE DE KARAMANIE. — LEGS DU PRINCE DE KERMIAN. — PAIX AVEC LES HONGROIS ET LES SERVIENS. — EXTERMINATION DES TURKMANS. — CONQUÊTE DE THESSALONIQUE. — PRINCES QUI DOMINAIENT EN GRÈCE A CETTE ÉPOQUE. — PAIX RENOUVELÉE AVEC LA HONGRIE ET LA SERVIE. — GUERRE AVEC LA KARAMANIE ET LA HONGRIE. — CONQUÊTE DE SEMENDRA, ET SIÉGE DE BELGRAD. — CAMPAGNE D'HUNYAD. — HUMANITÉ DE MURAD. — SON ABDICATION.

Murad parvint au pouvoir suprême à l'âge de dix-huit ans (1), sans avoir à rougir le trône du sang de ses frères, sans se couvrir de honte en les livrant aux mains de l'empereur grec : ses deux frères aînés, qui l'avaient précédé dans le gouvernement d'Amasia, étaient morts du vivant même de leur père : deux autres plus jeunes périrent dans la suite de la peste. Il prit possession de la souveraineté en arrivant d'Amasia à Brusa, et se fit ceindre l'épée par le grand scheich Bochari ou Emir-Sultan, gendre de son aïeul Bajesid (2). Les janitschares défilèrent devant lui dans le palais, en lui présentant leurs soumissions; le cadavre de son père fut déposé dans le tombeau contre la mosquée Verte, et le deuil dura huit jours (3). Des envoyés se rendirent à la cour des princes de Karamanie et de Mentesche, auprès du roi Sigismond et de l'empereur pour notifier l'avénement au trône, et renouveler les traités existant avec son père (1). La paix fut jurée avec la Karamanie (2); une trève de cinq années fut conclue avec la Hongrie (3), après qu'une partie de la Transylvanie eut été ravagée par le fer et par le feu, et que les magistrats de Kronstadt eurent été emmenés en captivité (4). Avant l'arrivée des envoyés de Murad à Constantinople, le paléologue Lachynes, et Théologos Korax, dont il a déja été question, avaient été députés par Manuel auprès de Murad, pour lui demander l'accomplissement de la dernière volonté de son père au moyen de la remise des fils puînés du dernier sultan, menaçant en cas de refus de proclamer comme souverain de la Turquie européenne l'héritier du trône turc tenu jusqu'alors en état de réclusion, Mustapha, fils de Bajesid, auquel bientôt se soumettrait aussi la Turquie d'Asie. Bajesid-Pascha répondit au nom du sultan « qu'il ne convenait pas, et qu'il était contraire aux principes du prophète, que des fils de musulmans fussent élevés chez les giaurs (5); que son maître priait

(1) Il était né, an de l'hégire 806 [1403], monta sur le trône en 824 [1421], abdiqua en 847 [1443], reprit le pouvoir pour la deuxième fois, après une année, en 848 [1444], y renonça de nouveau, après la bataille de Varna, monta pour la troisième fois sur le trône, deux mois après, pour gouverner jusqu'à sa mort, en 855 [1451].

(2) Aali, fol. 70; Ssolaksade, fol. 35.

(3) Ducas, l. XXIII, p. 72.

(1) Ducas, l. XXIII, p. 72.

(2) *Ibid.*

(3) Engel, Histoire de Hongrie, p. 302.

(4) Schwandtner, t. I, p. 886; Pray de Windek, dans Katona, t. XII, p. 373, et Engel, Histoire de Valachie, p. 165.

(5) Ducas, l. XXIII, p. 74.

l'empereur de renoncer à cette tutelle, et de maintenir la paix et l'amitié, à laquelle le sultan était prêt aussi à donner la sanction de son serment.»

A cette nouvelle, Manuel prit le parti de soutenir Mustapha, gardé à Lemnos, et son conseiller Dschuneid : il fit partir Démétrios-Lascaris-Leontarios, le même qui avait d'abord accueilli le prince comme fugitif à Thessalonique, et avait refusé son extradition à Mohammed, avec dix galères bien montées, le chargeant de prendre Mustapha et Dschuneid à Lemnos, de les mettre en liberté, et de les transporter sur le continent d'Europe. Mustapha jura de rendre à l'empereur Gallipoli et au nord de Constantinople tout le littoral jusqu'à la Valachie, au sud les villes de Thessalie jusqu'à Erysos et au mont Athos (1). Après la conclusion du traité sanctionné par des serments, Demetrios débarqua avec Mustapha et Dschuneid devant Gallipoli. Beaucoup d'habitants de la ville et de la campagne environnante coururent joindre Mustapha, et lui rendirent hommage comme au véritable héritier du trône; mais la garnison se déclara hautement pour Murad, et refusa de remettre le château. Alors Mustapha marcha avec la foule de ses partisans, grossissant à chaque pas, vers le promontoire de l'Athos appelé Hexamilon; et Demetrius Leontarios revint jeter l'ancre devant Gallipoli, qu'il assiégea (2). Au premier avis de ces mouvements, les vesirs de Murad, Ibrahim et Aiwas-Pascha, qui dirigeaient encore le jeune souverain, l'engagèrent à envoyer en Europe Bajesid-Pascha (3), dont le pouvoir et l'influence avaient excité leur envie et leur haine, pour conjurer l'orage qui s'avançait en grondant. En vain Bajesid-Pascha et les trois fils de Timurtasch (4), auxquels le sultan Mohammed avait conféré la dignité de vesirs ou de paschas à trois queues, opposèrent des représentations à cette opinion; obligé de céder aux deux autres vesirs (Ibrahim et Aiwas), Bajesid déclara qu'il était prêt à se sacrifier au service de son souverain, et pria seulement le sultan de remplir après sa mort un legs de cinquante mille aspres en faveur d'Umur-Beg, fils aîné de Timurtasch, le plus fidèle et le plus sage serviteur de Murad (1). Puis il se mit en mer avec quelques bâtiments et de faibles équipages, pour passer en Europe, dirigea sa marche vers Andrinople, où il rallia toutes les troupes de la Rumili, composant une force de trente mille hommes, et campa dans une plaine marécageuse, en vue de la capitale européenne de l'empire (2). Mustapha, après s'être fortifié à Seres et à Jenidsche par l'accession des fils d'Ewrenos, d'Urchan-Beg, Kumliogbi et d'autres grands possesseurs de terres (3), marcha au-devant de l'ennemi, passant par un gros bourg nouvellement bâti et peuplé (4), et entra dans la vallée de Saslidere. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, Mustapha s'adressant aux soldats de Murad, leur cria qu'ils ne devaient pas lui refuser obéissance, lui qui était le véritable héritier du trône; et aussitôt toutes les troupes de Murad, frappées comme par une puissance magique, passèrent du côté de Mustapha; Bajesid-Pascha et son frère, Hamsa, furent saisis et chargés de fers (5). Mustapha permit à son vesir Dschuneid de se venger sur Bajesid de la castration de son gendre Aubulas : Bajesid fut décapité en présence de Dschuneid, qui lui cria au moment du coup fatal : «Te voilà donc, misérable, si grand maître dans l'art de la castration (6) !» Au frère de Bajesid, Hamsa-Beg, Dschuneid accorda la vie, ne se doutant pas qu'il payerait cher un jour cet acte de clémence. A la nouvelle d'un tel triomphe, la garnison de Gallipoli s'était rendue à Demetrius Léontarios, et déjà il allait introduire des armes et des munitions dans la forteresse, lorsque Mustapha paraissant tout à coup, dissipa tous ses beaux rêves de conquête. «Ce n'est point pour l'em-

(1) Ducas, l. XXIV, p. 78; Chalcondylas, l. V, p. 70; Phranzes, I, p. 38, édit. d'Alter, p. 26.

(2) Ducas, l. XXIV, p. 79.

(3) Phranzes, I, 39.

(4) Urudsch-Beg, Ali-Beg, Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 2.

(1) Idris, premier prolégomène au règne de Murad Ier.

(2) Ducas, l. XXIV, p. 81; Lutfi, et le manuscrit de la bibliothèque impériale et royale, nº 139, fol. 64.

(3) Idris.

(4) Ducas, l. XXIV, p. 81.

(5) *Ibid.*, p. 84. Selon Idris, Seadeddin, Aali, Ssolaksade, Bajesid-Pascha, passa lui-même à l'ennemi.

(6) Ducas, l. XXIV, p. 84.

pereur grec que j'ai triomphé, dit-il : je me rappelle le serment fait au prophète, de reconquérir les places de l'islam, parmi lesquelles se trouve Gallipoli ; au reste, je suis prêt à maintenir les traités, et Demetrius peut retourner librement à Constantinople (1). » Ainsi la politique grecque se vit frustrée du fruit qu'elle espérait recueillir de la liberté et de l'appui accordés au prétendant au trône, et Demetrius Léontarios, trompé dans son attente, mit à la voile pour regagner Constantinople (2). Maintenant, Manuel résolut de se tourner de nouveau du côté de Murad, et de renouveler avec lui les traités, en prenant pour base des négociations la remise des deux frères du sultan. Ses ouvertures furent prévenues par un message de Murad; Ibrahim-Pascha, le grand vesir qui, douze ans auparavant, était venu comme envoyé de Musa auprès de Manuel, et avait été envoyé par celui-ci à Mohammed, parut de nouveau à Constantinople, apportant des paroles de paix de la part de Murad; il essaya de persuader à l'empereur de prêter au sultan Murad, contre le prétendant Mustapha, la même assistance qu'il avait jadis fournie à Mohammed contre Musa (3). Manuel insistant sur la tutèle des princes, qu'Ibrahim ne voulut point concéder, l'on ne vint à aucune conclusion ; et, pendant ce temps, Murad se fortifia du secours des Génois.

Sur la côte de la mer d'Ionie, dans l'ancien canton de la Phocide, en face de l'île de Mitylène, s'élève une montagne renfermant une grande quantité d'alun : déjà, sous le règne de Michel Paléologue, des Italiens avaient commencé à exploiter cette mine, et ils avaient payé pour cela une redevance annuelle à l'empereur grec; mais lorsque les Turcs portèrent au loin le ravage dans le pays, et mirent en danger la sûreté des mineurs, les Latins, avec l'aide des Grecs, élevèrent un château au pied de la montagne et sur le rivage de la mer, lequel fut appelé la nouvelle Phocée. Les maîtres de cette place, les nobles Génois Andreas et Jacob Cataneo, conclurent avec Ssaru-Chan, prince turc de Lydie, moyennant le payement d'un tribut de cinq cents ducats, un traité qui fut exécuté des deux côtés pendant cent quatre-vingts ans (1). L'autorité supérieure de la ville appartenait à un podestat génois qui, au nom de la république, dirigeait le gouvernement de l'île avec un pouvoir illimité, ainsi que les choses étaient organisées dans les autres possessions asiatiques des Génois, dans les îles de Chios et de Lesbos, à Galata, faubourg de Constantinople, à Amasos et Amastris sur la mer Noire; à Kafa dans la Crimée (2). Sous le règne de Mohammed Ier, le podestat était Jean Adorno, fils de Georges Adorno, doge de Gênes, qui, six ans avant la mort du sultan, avait conclu avec lui un traité d'amitié, moyennant le payement de vingt mille ducats dans l'espace de dix années. Aussitôt après la mort de Mohammed, Adorno paya la plus grande partie du tribut échu de six années, malgré les pertes considérables subies durant ce temps par suite de la guerre des Génois avec les Catalans, et il offrit de transporter l'armée de Murad d'Asie en Europe. Murad répondit par des protestations d'amitié, et après la mort de Bajesid-Pascha, Adorno ayant adressé un second message aux vesirs de Murad, Ali-Beg, Umur-Beg et Hadschi-Aiwat, son envoyé revint avec un chatil turc, qui apportait cinquante mille ducats pour fréter des bâtiments génois, chargés du transport de l'armée d'Asie en Europe.

En allant à la rencontre de Bajesid-Pascha, Mustapha avait formé ses troupes, en ramassant des fantassins, presque tous fournis par de nouvelles recrues, attendu que tous les janitschares, avant la défection de l'armée, dans la vallée de Saslideré, étaient du côté de Murad. La plus grande partie de son infanterie consistait en Asabes et en Jajas, qui étaient forcés de servir sans recevoir de solde. Mustapha, le premier, leur donna une gratification de 50 aspres, et le nom de mosellemans, c'est-à-dire exempts de garde, qui leur fut commun avec les troupes de cavaliers pourvus de fiefs, formées sous Urchan (3). Mais, après son succès,

(1) Ducas, p. 83-85; Chalcondylas, v^e^ édition de Basle, p. 70.
(2) Ducas, l. xxiv, p. 97.
(3) *Ibid.*, l. xxv, p. 88.

(1) Ducas, l. xxv, p. 90.
(2) *Ibid.*, p. 90.
(3) Neschri, fol. 161; Ssolaksade, fol. 35; Aali, Lutfi, p. 42.

Mustapha, se croyant en sûreté relativement à Murad, qui était en Asie, s'abandonna dans Andrinople à toutes les jouissances de la volupté. Dschuneid le tira du sommeil de l'indolence où il était plongé, en lui annonçant qu'il fallait aller en Asie au-devant de l'armée rassemblée par Murad, et ne pas attendre l'embarquement de ces forces à Lampsaque ou à Skutari (1). La proposition de Dschuneid était dictée moins par le dévouement aux intérêts de Mustapha que par la pensée d'une nouvelle trahison, au moyen de laquelle il espérait échapper encore à sa ruine, ainsi qu'il lui était arrivé sous Suleiman, Musa et Mohammed. Mustapha, maître de la flotte et de la mer, transporta son armée à Lampsaque où il resta trois jours pour recevoir les hommages des commandants voisins (2). A la nouvelle du débarquement de Mustapha, Murad était sorti précipitamment de Brusa, et avait pris position derrière le fleuve d'Ulubad (le Rhyndakus) et derrière les marais formés par le lac d'Ulubad (Apolloniatis); il fit rompre le pont sur le fleuve, appuya son aile gauche à la mer, son aile droite au lac et aux marais que l'on pouvait tourner à peine par une marche de trois jours, en passant au pied de l'Olympe. Dans cette position il attendit Mustapha, qui avait son camp de l'autre côté de la rivière (3). Le sultan était entouré de ses fidèles serviteurs, les fils de Timurtasch, Ali, Umur et Urudsch-Beg, et d'Hadschi-Aiwas, qui lui conseillèrent de mettre en liberté Michaloghli, retenu dans les fers depuis la victoire remportée à Tokat par Mohammed Ier sur le scheich Simawna, afin de se servir de son nom et de son influence contre les troupes de Mustapha. Ainsi qu'on l'a déjà dit, ces troupes étaient une masse d'hommes irrégulièrement formés : pour infanterie, il y avait des Asabes; pour cavalerie, des Akindschis. Le commandement supérieur des Akindschis, depuis le sultan Osman, s'était transmis héréditairement dans la famille des Michaloghli, et il y avait raison d'espérer que ces soldats, entendant la voix de leur ancien chef, passeraient de son côté.

Murad accueillit la proposition de ses vesirs, et envoya des courriers à Tokat pour ordonner de mettre Michaloghli en liberté (1). En même temps, il se recommanda aux prières du grand scheich Bochari-Émir-Sultan (2), qui lui avait ceint l'épée à son avénement au trône. Celui-ci pria durant trois jours, et, pendant ce temps, Murad fut affligé d'un violent saignement de nez, qui dans son armée, fut considéré comme le triste présage d'une défaite prochaine. Le quatrième jour, le saignement de nez cessa; mais Murad était si faible qu'il était hors d'état de combattre de plusieurs jours. Cependant Michaloghli était arrivé au camp du sultan, où il avait été gracieusement accueilli; il adopta l'idée des vesirs d'attirer à lui les coureurs ennemis; la nuit il s'en alla sur le bord du fleuve qui séparait les deux armées, et appela ses anciens compagnons d'armes (3), comme avait fait jadis Murad Ier, lorsqu'il s'avança au-devant de l'armée entraînée par son fils rebelle Sawedschi, et qu'il la ramena sous ses drapeaux (4); comme avait fait Hasan, l'aga des janitschares, pour enlever ces soldats d'élite au parti de Musa (5). La voix de Michaloghli, retentissant, au milieu du silence de la nuit, au delà du fleuve, mit toute la cavalerie en mouvement. Tughan, Koinoghli, et les fils d'Ewrenos, qui croyaient leur ancien commandant mort depuis longtemps, se réjouirent de le savoir en vie, et coururent à son appel dans le camp de Murad (6). Les Asabes se montrèrent plus fidèles à Mustapha que les Akindschis. Cinq mille d'entre eux tentèrent de passer la rivière à gué pour une surprise de nuit. Murad, prévenu de leur dessein, fit placer en embuscade Umur-Beg avec deux mille janitschares à l'issue d'un bois qui s'étendait jusqu'au gué. Lorsqu'une partie de l'infanterie de Mustapha eut franchi le fleuve, les janitschares tombèrent

(1) Ducas, xxv, p. 92.
(2) *Ibid.*, p. 93.
(3) Neschri, fol. 162; Ssolaksade, fol. 35; Aali, Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 5.

(1) Neschri, Aali, Ssolaksade, Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 6.
(2) Bratutti a écrit son nom d'une manière fautive, Negiori, l. II, p. 4.
(3) Ssolaksade, fol. 30, Aali, Seadeddin, Neschri, Lutfi.
(4) Chalcondylas, édition de Basle, l. I, p. 13.
(5) *Ibid.*, l. IV, p. 58, édition de Basle.
(6) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 6; Ssolaksade, Aali.

sur eux, massacrèrent le plus grand nombre, et se saisirent du reste. Un janitschare, qui traînait deux de ces malheureux, arrivé à un endroit du camp où se vendait de la viande, offrit à un boucher de lui donner ses deux prisonniers pour une tête de mouton, et le marché fut conclu. C'est de cette circonstance que les historiens ottomans font dater la haine qui se manifesta depuis entre les janitschares et les Asabes(1); mais on en trouve une raison bien plus naturelle dans les sentiments qui les poussèrent à des partis contraires dans les guerres civiles. Les janitschares, troupe régulière et soldée, restèrent fidèles au service du souverain; les troupes irrégulières des Asabes tentèrent la fortune sous les bannières du novateur et du prétendant. Après l'heureux résultat de l'essai de Michaloghli sur les coureurs, Aus-Pascha imagina un plan pour détacher aussi de Mustapha Dschuneid, l'âme du parti de ce prince. Il envoya de nuit Hamsa-Beg (2), frère de Dschuneid, à ce chef, avec une lettre dans laquelle il lui promettait, au nom du sultan, le gouvernement d'Aidin comme prix de sa défection (3). Aus-Pascha écrivit une autre lettre à Mustapha, l'avertissant officieusement de la trahison méditée par Dschuneid, qui, d'accord avec la plus grande partie de son armée, avait résolu de le livrer au sultan. Les deux missives ne manquèrent pas leur effet; Dschuneid faisant allumer les lanternes dans ses tentes, partit en silence avec soixante-dix de ses plus fidèles serviteurs, qui emportèrent avec eux, de nuit, dans leurs manteaux, leurs objets les plus précieux en or et en argent, et il marcha vers le sud dans la direction du gouvernement d'Aidin qui lui était promis (4). Lorsque, vers le matin, son évasion fut connue, l'armée de Mustapha, saisie d'une terreur panique, s'enfuit aussitôt. En vain les soldats de Murad, que le fleuve empêchait de les poursuivre, leur criaient: « Arrêtez, arrêtez, ne fuyez pas (5)! » L'armée de Mustapha se dispersa de tous côtés, et lui-même courut à toute bride vers Lampsaque, où il s'embarqua pour Gallipoli, accompagné seulement de quelques éclaireurs. Murad reçut le serment des déserteurs, rétablit le pont rompu d'Ulubad, et marcha du côté de Lampsaque. En même temps, il avait dépêché un courrier à Adorno à la nouvelle Phocée, pour le prier de croiser avec sa flotte entre Lampsaque et Gallipoli. Adorno parut avec sept vaisseaux. Murad monta sur le plus grand avec cinq cents pages bien armés, parce qu'il n'avait pas encore une confiance entière dans les Génois, qui avaient placé sur le même bord huit cents hommes armés; les autres bâtiments portaient un nombre égal de Turcs et de Francs armés. Lorsque la flotte eut gagné le milieu du dédroit, Adorno s'avança, s'agenouilla devant Murad, et lui demanda la remise de l'impôt restant dû pour l'alun. Murad accorda cette prière avec amitié, et la clause du payement de 27.000 ducats fut rayée d'un seul trait de plume (1).

En voyant des murailles de Gallipoli la flotte qui s'approchait, Mustapha envoya par un esquif demander qu'un affidé d'Adorno vînt recevoir des propositions. Il s'agissait de 50,000 ducats pour la remise de Murad. Adorno rejeta de telles offres, et le sultan embrassa le Génois comme un ami et un frère (2). Les troupes de Mustapha avaient occupé le port, et empêchaient l'entrée de la flotte : alors Adorno fit jeter l'ancre plus loin au-dessus de la ville, et ordonna le débarquement. Vingt chaloupes mirent d'abord à terre cinq cents arbalétriers francs; puis Murad lui-même descendit, protégé des deux côtés par mille arbalétriers, et marchant au milieu de trois mille de ses plus vaillants guerriers. Les archers et les frondeurs francs mirent en fuite les soldats de Mustapha à coups de traits et de pierres. Mustapha se sauva vers Andrinople, où il prit à peine le temps de réunir les objets les plus précieux du trésor, et continua sa route du côté de la Valachie (3). Murad s'arrêta trois jours à Gallipoli, fit passer par le tranchant du sabre la garnison qui lui avait interdit l'entrée du port, et marcha droit

(1) Ssolaksade, fol. 36; Aali.

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec Hamsa-Beg, frère de Bajesid-Pascha, auquel Dschuneid avait accordé la vie.

(3) Ducas, l. XXVI, p. 94-96.

(4) *Ibid.*, p. 96.

(5) *Ibid.*, XXVII, p. 98.

(1) Ducas, l. XXVII, p. 99.

(2) *Ibid.*, l. XXVII, p. 100.

(3) *Ibid.*

sur Andrinople, accompagné par Adorno et ses marins, et par deux mille Italiens couverts de cuirasses noires, armés de lances et de haches. Les habitants d'Andrinople accoururent en foule à sa rencontre. Dans le palais, il les convia tous à un grand festin, auquel Adorno fut invité, et qui se passa au milieu des cris de joie et des vivat mille fois répétés. Adorno reçut le château de Périthoréon et les produits de la douane de la nouvelle Phocée pour le temps de sa vie (1); les marins furent comblés de présents, et congédiés très-gracieusement. Mustapha, poursuivi dans sa fuite, fut saisi et lié par ses propres gens à Kisilaghasch-Jenidsche, à une journée au nord d'Andrinople, sur la Tundscha (2), et amené devant Murad, qui le fit pendre à une tour d'Andrinople (3).

L'empereur Manuel, qui, par la mort de Mustapha, voyait s'écrouler tout l'édifice de sa politique, envoya auprès de Murad le Paléologue Lachynes ou Lachanes et Markos-Jaganis comme ambassadeurs, pour persuader au sultan que l'empereur n'avait aucun tort dans ce qui était arrivé, que toute la faute devait être rejetée sur Bajesid-Pascha, qui n'avait pas voulu remettre les frères du sultan à la tutelle et à la garde de l'empereur. Murad ne voulut ni entendre ni voir les envoyés; il les fit retenir quelques jours, jusqu'à ce que son armée fût entièrement disposée à se mettre en marche sur Constantinople; puis il les renvoya à l'empereur, en les chargeant de l'informer qu'il serait bientôt sur leurs traces. En effet, au bout de quelques jours il se mit en mouvement avec vingt mille hommes contre la capitale de l'empire byzantin. Les habitants alarmés, irrités par l'approche des Turcs, se répandirent en invectives contre l'interprète de la cour, Théologos Korax, s'imaginant qu'il avait provoqué cette marche par ses manœuvres, furieux de n'avoir pas fait partie de la dernière ambassade adressée à Murad. Manuel députa cet homme auprès du sultan, qui déjà avait planté sa tente devant les murs de la ville contre le palais des Sources (4). Korax revint sans avoir rien obtenu. Un Grec de sa suite prétendit avoir entendu qu'il avait promis de livrer la ville, si le sultan voulait l'en nommer gouverneur. L'accusation se répandit comme l'éclair dans la ville alarmée. Korax fut publiquement insulté; en sortant de l'audience de l'empereur, la garde du corps des Candiotes se souleva, et demanda que l'interprète de la cour lui fût livré. L'empereur le lui livra lié et garrotté, pour qu'on fît la recherche de son crime. On trouva dans sa maison de la vaisselle d'or et d'argent, des vêtements brodés qu'il avait reçus du sultan pour l'empereur, et qu'il avait retenus pour lui-même. Les Candiotes le traînèrent devant la porte du palais, lui arrachèrent les yeux avec les sourcils, et le jetèrent dans un cachot où il mourut au bout de trois jours; sa maison fut pillée, puis livrée aux flammes. Murad, qui avait de la bienveillance pour Korax, comme son père lui avait aussi porté intérêt, attribua sa fin tragique aux calomnies d'un autre interprète grec, l'Éphésien Michel Pyllis, qui occupait dans le palais impérial l'emploi de secrétaire pour les pièces grecques et arabes, mais qui se trouvait alors dans le camp turc. Appliqué à la torture, et conduit au bûcher, Pyllis échappa à la mort, non par l'aveu du crime qu'on lui reprochait, mais en embrassant l'islam (1).

Dès le commencement de juin (10 juin 1422), Michal-Beg avait paru sous les murs de la ville avec dix mille Akindschis, après avoir dévasté les environs, brûlé les villages et les moissons, tué les animaux, chargé de fers les habitants, outragé les filles et les jeunes garçons. Dix jours après était venu le reste de l'armée assiégeante, qui, ne trouvant plus que les cendres des villages, exerça sa fureur contre les oliviers et les vignes, coupant, arrachant les arbres et les plantes; enfin, Murad lui-même étant arrivé tout gonflé de sa récente victoire, irrité contre les chrétiens, embrassait dans ses désirs la conquête de la ville, inondait le pays dévasté des flots de son infanterie et de sa cavalerie. Du côté de la terre fut élevé un mur depuis la porte d'Or jusqu'à la porte de Bois, ou depuis le palais Kyclobion, qui touche à la mer, jusqu'au palais des

(1) Ducas, l. xxvii, p. 100.

(2) Rumili d'Hadschi-Chalfa, l. v, p. 49, édition de Basle, p. 71.

(3) Lutfi, fol. 34.

(4) Constantinople et le Bosphore, t. i, p. 210.

(1) Ducas, l. xxviii, p. 101-104.

Blachernes, qui ferme le port. Cette muraille, éloignée seulement d'une portée de flèche de la ville, formée de gros poteaux dont les intervalles étaient remplis par des fascines et de la terre, soutenue par des claies, bravait par sa solidité les pierres que lançaient les balistes, et les décharges des armes à feu (1). L'attaque principale fut dirigée contre une vieille tour fendue, située à côté de l'église de Sainte-Kyriaki (2), où non loin de la porte de Saint-Romanos, aujourd'hui la porte des Canons, la petite rivière de Sykos entre dans Constantinople (3). Des tours de bois de même hauteur que celles de la ville s'en approchèrent sur des roues garnies de fer. On fabriqua des chariots munis des faux, des tortues, des faucons, de grands et de petits transports pour l'assaut des murailles; en même temps on pratiqua des mines, on chercha les routes des aqueducs pour s'introduire dans l'intérieur de la ville (4). Afin de grossir le nombre des assiégeants, le sultan fit proclamer que la ville avec tous ses trésors seraient abandonnés en proie aux musulmans. Alors accoururent de tous les côtés des troupes de gens sans aveu : marchands de bestiaux et d'esclaves, usuriers, brocanteurs, calculant déjà leurs bénéfices sur les bêtes de somme, les garçons et les filles, le mobilier conquis par les soldats; il vint surtout des derwischs réclamant les femmes des cloîtres comme la part du butin qui leur revenait (5). A la tête de cinq cents de ces religieux parut le grand scheich Seid-Bochari, Émir-Sultan, gendre du sultan Bajesid. Fier de sa descendance du prophète, et de son alliance avec la famille du sultan, de sa taille imposante, de l'accomplissement de sa prédiction sur l'heureux résultat de la guerre, il s'avança monté sur une mule, entouré d'une troupe fanatique de seids et de derwischs, qui se précipitaient pour baiser ses mains, ses pieds, et jusqu'à la bride de sa monture. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, et qu'il se fut retiré dans sa tente garnie de feutre, il se mit à consulter les livres des devins, pour fixer le jour et l'heure où la ville tomberait immanquablement devant l'assaut des moslims. Pendant ce temps, les derwischs remplissaient l'air de leurs hurlements, et lançaient des outrages aux assiégés : « Où est votre Dieu, Grecs aveugles! où est votre Christ! où sont vos saints, qui doivent vous protéger! Demain nous prendrons la ville, nous vous emmènerons comme esclaves, nous souillerons vos femmes et vos enfants sous vos yeux; nous unirons vos nonnes à nos derwischs, par notre foi! ainsi le veut le prophète (1). »

Enfin, le scheich vint annoncer que le lundi 24 août, à une heure après midi [1422], il monterait à cheval, agiterait en l'air son sabre nu, pousserait trois fois le cri de guerre, et qu'aussitôt les murailles de la ville s'écrouleraient. L'heure arriva. Bochari monta un puissant coursier, et fit porter devant lui un immense bouclier. Trois fois le cri de guerre des Turcs fut poussé par les cinq cents derwischs qui tournaient vers les couvents de nonnes leurs yeux étincelants de luxure. Lui-même tira son sabre, cria d'une voix retentissante : « Allah! Mohammed! » donna de l'éperon à son cheval, et commanda l'assaut général, qui fut livré avec fureur du côté de terre, sur toute l'étendue des murs de la ville, depuis la porte d'Or jusqu'à la porte de Bois. L'empereur Manuel était mourant; son fils et son successeur Jean s'était placé en dehors de la porte de Saint-Romanus, encourageant les troupes et les habitants à la défense de leurs foyers et de leur existence. Des nuées de flèches obscurcissaient le soleil : toute la population de la ville était sous les armes: les femmes et les enfants portaient des faux au lieu de sabres, et s'étaient fait des boucliers avec des fonds de tonneaux. Les archontes, les éphores combattaient les vesirs et les émirs; les moines et les prêtres de la ville opposaient leurs corps aux seids et aux derwischs; le Christ et la Vierge (Paragia) étaient invoqués en même temps qu'Allah et Mohammed, au milieu du sifflement des flèches et des grondements du canon. Déjà le soleil commençait à baisser, et les Grecs combattaient toujours sans faiblir, lorsque tout à coup les Turcs se retirèrent, mirent

(1) Joannis Canano, narratio de bello Constantinopolitano; ed. Lut. ad acropol., p. 189.
(2) *Ibid.*, p. 190.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 191.

(1) Joannis Canano, narratio de bello Constantinopolitano; ed. Lut. ad acropol., p. 195.

le feu aux machines de siége, et s'enfuirent comme frappés par un prodige (1). Les Grecs attribuèrent le miracle à la Paragia, c'est-à-dire à la sainte Vierge, qui protégea les religieuses contre les derwischs, et selon Jean Canano, Emir-Sultan assura qu'une vierge imposante, enveloppée dans un vêtement violet, s'était promenée sur le boulevart extérieur au milieu de la plus grande fureur de l'assaut, et que cette apparition, frappant les assiégeants de terreur, les avait mis en fuite; et confondant toute la puissance des astres par laquelle ce jour et cette heure étaient fixés pour la prise de la ville, avait changé en honte toutes les espérances des derwischs. Toute l'armée turque, continue Canano, confirma ce rapport d'Emir-Sultan, et certifia le miracle par serment. Ce qui n'est pas moins prodigieux, c'est la perte éprouvée des deux côtés, selon Canano, dans cet effroyable assaut; les Turcs ne laissèrent que mille morts sur la place, les Grecs n'eurent que cent blessés, et trente d'entre eux seulement furent tués. Les annales turques expliquent beaucoup mieux la levée du siége, et Ducas s'accorde parfaitement avec elles sur ce point. La politique grecque, privée de la ressource du prétendant Mustapha, oncle de Murad, avait trouvé un nouveau rival du sultan dans la personne d'un autre Mustapha, frère de Murad, âgé de quinze ans: et de la Karamanie où il s'était enfui avec son gouverneur, l'échanson Elias, elle l'avait appelé dans l'Asie Mineure. Tandis qu'il assiégeait Constantinople, Murad reçut la nouvelle que son frère avait paru pour lui disputer le trône, et qu'il s'était mis en possession de la ville de Nicée. Il fut ainsi déterminé à s'éloigner de la capitale de l'empire byzantin, comme son aïeul s'était vu forcé de lâcher cette proie, la première fois par l'approche de l'armée coalisée des chrétiens vers Nicopolis, la seconde par la marche de Timur sur Siwas.

L'échanson Elias, le même qui avait trahi la cause de Mohammed-Tschelebi pour passer du côté de son frère Suleiman, soutenu par les troupes du prince de Karamanie et de Kermian, s'avança jusqu'à Brusa avec le jeune Mustapha. Les habitants de la ville envoyèrent des notables avec cent pièces de riche étoffe pour étendre sous les pieds du prince, mais chargés en même temps de les excuser s'ils ne lui ouvraient point les portes, parce qu'ils avaient déjà prêté foi et hommage à son frère. Elias parut avec le prince devant Nicée, qu'Ali-Beg, fils de Firus-Beg, remit après une défense de quarante jours. C'est alors que Murad leva le siége de Constantinople; et après avoir nommé Firus-Beg pour commander les troupes contre les Valaques, et le fils d'Ewrenos pour gouverneur de la Rumili, il passa en Asie pour abattre son frère, comme il venait de détruire son oncle. Tandis qu'il marchait contre les troupes de Mustapha, ce jeune prince trouva moyen d'aller visiter l'empereur grec à Constantinople, resta quelques jours dans cette ville, afin de s'assurer de l'assistance byzantine, et revint en Asie par Selymbria. Murad gagna le traître Elias par une lettre dans laquelle il lui promettait le gouvernement de l'Anatolie. En vain les chefs des troupes auxiliaires de Kermian et de Thorghud demandèrent à Elias-Beg de leur confier le prince, qu'ils ramèneraient dans la Karamanie. Il le refusa obstinément, afin d'être plus sûr de le livrer à son frère. Déjà Michaloghli, à la tête des coureurs, était devant Nicée, lorsque Tadscheddin (1), le fidèle vesir de Mustapha, l'enleva du bain, et le plaça sur un cheval. Michaloghli atteignit Tadscheddin; mais celui-ci le renversa de cheval frappé d'un coup mortel. Cependant le traître Elias s'empara du prince, et le mena directement dans le camp du sultan, où il le livra au grand écuyer Mesid-Beg. Sur l'ordre de Murad, le jeune prince fut pendu à un figuier devant la ville, et ensuite le cadavre fut déposé à côté de Mohammed, à Brusa. Michaloghli mourut de sa blessure, et Tadscheddin, qui, après l'avoir abattu, s'était enfui, fut découvert dans sa retraite par les parents de Michaloghli, et mis en pièces [1426]. Ainsi finit comme Bœrekludsche Mustapha sous Mohammed, et comme Dœsme-Mustapha, frère de Bajesid, le frère de Murad, le troisième prétendant de ce nom (2) de Mustapha,

(1) Canano, p. 197.

(1) Aaschikpaschade, dans le manuscrit du Vatican, p.222.

(2) L'histoire de ce troisième Mustapha est racontée par Seadedin, dans Bratutti, p. 11; Neschri, fol. 166; Idris (1er récit du règne de Murad), Ssolaksade, fol. 37

si souvent fatal aux princes qui aspirèrent au trône, comme aux maîtres du pouvoir suprême, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire.

Murad resta en Asie pour tourner ses armes contre Isfendiar-Beg, seigneur de Sinope et de Kastemuni. En Europe, Firus-Beg continua la guerre au nord contre la Valachie, et au sud, le fils d'Ewrenos poursuivit les hostilités contre la Grèce. Firus-Beg accorda la paix au prince de Valachie, moyennant le payement du tribut en retard depuis deux ans, et de grands présents. Pendant ce temps, le fils d'Ewrenos triomphait des Albanais. Le 1er mai [1423], il pénétra par l'isthme d'Hexamilon dans le Péloponèse, prit Lacédémone, Gardika et Tawia, où il gagna, le 5 juin, une bataille sur les Albanais (1), et il érigea une pyramide avec les têtes de huit cents prisonniers (2).

En Asie, Murad marcha en personne contre Isfendiar, prince de Sinope, qui avait violé la paix et rompu les liens de la soumission par une attaque sur Boli et Tarakli. Isfendiar-Beg avait un ennemi dans son fils Kasim-Beg, qui passa sous les drapeaux de Murad avec la plus grande partie de l'armée. Il n'en persista pas moins à livrer bataille, fut défait, et reçut dans l'action, de son propre chancelier, un coup de massue à la tête, et s'enfuit à Sinope. Il se vit contraint à la paix, qui fut conclue à la double condition pour lui de céder les mines de Kastemuni et de s'engager au mariage de sa fille avec Murad (3) [1423.]

Avant de retourner en Europe, le sultan voulut se débarrasser de la surabondance de ses vesirs; car il trouvait que cinq de ces dignitaires formaient un nombre trop considérable pour la Porte. Des trois fils de Timurtasch qui avaient été adjoints à Aus et à Ibrahim-Pascha, il envoya Umur-Beg à Kermian, et donna à Urudsch-Beg une place de beglerbeg, et à Ali-Beg le gouvernement de Ssaruchân (1). Aus-Pascha avait été accusé par ses ennemis de pratiquer des intelligences dans l'armée pour s'élever au trône. Un jour le sultan posa par hasard la main sur le dos du vesir, et sentit que sous le vêtement il y avait une cuirasse. Qu'est cela ? demanda le sultan ; la réponse du vesir, qui s'excusa sur les craintes que lui inspiraient les soldats, confirma les soupçons du sultan, et il fit crever les yeux au coupable (2). Ainsi, par ce châtiment et par l'éloignement des trois fils de Timurtasch, le vesirat qui, depuis le commencement du règne de Mohammed, avait été divisé en quatre dignitaires, se trouva de nouveau concentré dans les mains d'Ibrahim-Pascha. Maintenant Murad se mit en route pour Andrinople, et fit les préparatifs de la célébration de son mariage avec la fille du prince de Sinope. Elwan-Beg, grand écuyer tranchant, dont la famille possédait héréditairement cette charge de cour, ainsi que les missions relatives aux mariages de leur souverain, fut envoyé à Sinope avec la veuve de Chalil-Pascha, qui jadis, sous Mohammed, avait été élevée dans le harem du sultan, pour ramener pompeusement la fiancée [1424] (3). Le prince de Sinope reçut l'ambassade avec les honneurs dus au rang du souverain, et il remit sa fille à l'épouse de Chalil-Pascha et à celle du prince de Kermian. Partout la princesse sur sa route fut accueillie au milieu des fêtes les plus magnifiques ; à Andrinople, outre le mariage du sultan, on célébra encore les noces de trois princesses ses sœurs, qui furent unies, l'une à Kasim-Beg, fils d'Isfendiar, la seconde à Karadscha-Tschelebi, gouverneur de l'Asie Mineure, qui, plus tard, resta sur le champ de bataille de Warna, et la troisième au fils d'Ibrahim-Pascha, Mahmud-Tschelebi, mort plus tard à la Mecque (4). Dans la même année qui vit mourir l'empereur Manuel, Murad avait conclu la paix avec Jean, le nouvel empereur byzantin, sous la condition

Lutfi, fol. 44; Rausatul-Ebrar, Hadschi-Chalfa, an 826; Mohijeddin, dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale et royale, n° 139, fol. 69; Hefarfenn, puis Ducas, l. XXVIII, p. 104; Chalcondylas, p. 73.

(1) Chronicon breve, à l'appendice de l'édition de Paris de Ducas, p. 199.

(2) Chalcondylas, l. V, p. 75; Phranzes, I, p. 40, met au 1er mai la prise de l'Isthme.

(3) Idris, IIe récit du règne de Murad II; Neschri, fol. 169.

(1) Neschri fol. 168.

(2) *Ibid.*, fol. 169.

(3) Idris, IIe récit; Seadeddin, dans Brat., l. XI, p. 18.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 19; Aâli, Ssolaksade.

que toutes les villes et forteresses situées sur la mer Noire, à l'exception de Selymbria et de Derkos, les deux avant-postes de la capitale, qui n'étaient pas encore conquis par les Turcs, seraient cédées au sultan, ainsi que les autres places sur le Strymon; et qu'on lui payerait un tribut annuel de trois cent mille aspres ou trente mille ducats (1). Le despote de Servie, Étienne Lazarevich, auquel la paix avait été confirmée [22 février 1424], en même temps qu'au prince de Valachie (2), se rendit à Ofen, en accompagnant un envoyé turc. La mission de cet ambassadeur était d'arrêter une trêve de deux ans avec Sigismond, alors empereur; il apportait en présent des draps d'or, des étoffes de soie, quatre vases dorés, quatre masses et dix tapis sarrasins. En retour, Sigismond envoya au sultan huit pommeaux d'or, six pièces de velours, neuf pièces de drap de Malines, trois rouges, trois noires et trois bleues, six beaux chevaux, et mille florins d'or de Hongrie [juillet 1424]; à l'ambassadeur il donna trois pommeaux dorés, trois pièces de velours, six pièces de drap de Malines, quatre chevaux, et quatre cents florins d'or (3).

Il faut maintenant reporter nos regards en Asie, sur Dschuneid, cet esprit inquiet, agité, ce double traître qui, depuis la mort de Bajesid, pendant l'interrègne des fils de ce sultan, puis sous le règne unique de Mohammed, se mettant toujours du côté des rebelles et des prétendants au trône, avait espéré affermir son injuste pouvoir en combattant l'autorité légitime. Nous l'avons laissé fuyant le camp de Mustapha, suivi seulement de soixante-dix fidèles serviteurs; courant toute la nuit, il avait franchi une distance de deux journées de marche ordinaire; le matin, il avait gagné Thyatyra (Akhiszar), et passant l'Hermon (Mermere), il était parvenu le lendemain au soir à Smyrne (4). Les habitants, informés de son arrivée, se rendirent en foule auprès de cet homme, qui était né dans leurs murs. Ayant appris que le gouvernement d'Aidin qui lui avait été promis comme récompense de sa désertion était entre les mains de Mustapha, petit-fils de l'ancien souverain, et que celui-ci se trouvait à Éphèse, il pénétra dans l'intérieur du pays, du côté de Tschesme (1) (Érythrée) et de Wurla (2) (Clazomène). Faisant un choix parmi les habitants belliqueux de la contrée, dans l'espace de huit jours il arma deux mille hommes de piques et de lances faites à la hâte avec des pieux et des poteaux; deux mille autres prirent des flèches et des javelots. A la nouvelle de l'approche de Dschuneid, Mustapha, seigneur d'Aidin, conduisit ses troupes d'Éphèse du côté de Smyrne, et rangea son armée en bataille à Mesaulion, à six lieues d'Éphèse, dans un lieu entouré de bois et de marais (3), où, dix-sept ans auparavant, Dschuneid, armé contre Suleiman, trahissant tout à coup ses alliés, les princes de Karamanie et de Kermian, était passé dans le camp ennemi (4). Le signal du combat ne fut donné que du côté d'Aidin, car Dschuneid n'avait ni trompettes ni tambours dans ses troupes ramassées à la hâte; néanmoins il fondit sur le seigneur d'Aidin, d'un coup de massue le renversa de son cheval, et, délivré de son rival, il fut reconnu comme prince et seigneur d'Aidin. Il se maintint encore deux années en cette qualité, jusqu'à ce que Murad, ayant renouvelé la paix avec les États européens voisins, avec la Valachie, la Servie et la Hongrie, résolut de châtier le traître, qui, d'ailleurs, refusait d'envoyer son fils au service de la Porte (5). Cette mission fut confiée à Chalil-Jachschi-Beg (6), époux de la sœur de Bajesid-Pascha, que Dschuneid avait immolé. Les deux armées s'arrêtèrent près de Thyatira (Akhiszar), à un quart de lieue l'une de l'autre: Kurd, le plus jeune fils de Dschuneid, traversa le camp de Chalil qui le séparait des troupes de son père, et le général du sultan n'opposa pas de grands obstacles à ce mouvement, car il avait surpris le plan de Dschuneid, qui

(1) Ducas, l. XXIX, p. 109; Phranzes, l. I, c. 41, p. 21; Chalcondylas.

(2) Ducas, l. XXVIII, p, 1 09.

(3) Engel. Histoire de Servie, p. 369. D'après l'Histoire de Hongrie de Windck et d'Engel, l. II, p. 313.

(4) Ducas, l. XXXVI, p. 97.

(1) Mannert, Géographie, l. VI, 3e division, p. 322.

(2) *Ibid.*, p. 328.

(3) Ducas, l. XXVI, p. 79.

(4) *Ibid.*, l. XXIII, p. 46.

(5) *Ibid.*, l. XXVIII, p. 105.

(6) Ducas le nomme Chalil; Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 22, Babsci-Beg, au lieu de Jachschi-Beg, comme les autres historiens ottomans.

voulait en même temps l'attaquer lui-même de front, tandis qu'il ferait tomber Kurd sur ses derrières. Pour faire manquer cette manœuvre, Chalil opéra sur son flanc, et ordonnant à ses troupes de cacher leur coiffure blanche, il attendit le retour de Kurd sur une hauteur que Dschuneid avait voulu occuper. Kurd donna dans le piége; mais lorsque, reconnaissant les troupes ottomanes, il s'aperçut de son erreur, il prit rapidement la fuite: saisi et fait prisonnier avec Hamsa, son oncle, il fut dirigé d'abord sur Andrinople, puis envoyé de là chargé de fers à Gallipoli (1).

Voyant que son fils et son frère étaient au pouvoir de l'ennemi, Dschuneid précipita sa marche vers Hypsela (2), château fort sur la côte d'Ionie, en face de l'île de Samos, qui était bien armé pour la défense, et bien pourvu de munitions. Chalil, traversant l'Hermon, se dirigea vers Nymphœon, puis vers Éphèse, rétablit la tranquillité parmi les habitants, et adressa au sultan un bulletin de la campagne. Pour achever plus promptement la ruine de Dschuneid, Murad envoya le fils de Timurtasch, beglerbeg, gouverneur d'Anatoli, et Hamsa-Beg, frère de Bajesid-Pascha auquel Dschuneid, ainsi qu'on l'a rapporté plus haut, avait accordé la vie, après le supplice de Bajesid. Informé de l'approche des troupes ottomanes sous les ordres d'Urudsch-Beg et d'Hamsa-Beg, Dschuneid confia la défense d'Hypsela à son second frère Bajesid, et lui-même s'enfuit avec trois esquifs à deux rangs de rames disposés à cet effet, sur la côte de Cilicie; débarqué à Anemorium, il demanda une entrevue au prince de Karamanie. La conférence fut consentie; mais Dschuneid n'obtint pas l'assistance sur laquelle il avait compté. Le prince de Karamanie, qui n'avait pas oublié les précédentes trahisons de Dschuneid, ne put se résoudre à le soutenir cette fois, comme jadis contre Suleiman, de tout son pouvoir; toutefois il lui donna de l'argent et cinq cents cavaliers. Avec ce secours, Dschuneid revint à Hypsela par Laodicée et la plaine du Galesus; il trouva la place assiégée par Hamsa-Beg avec cinquante mille hommes; il n'avait que cinq cents cavaliers; et son frère Bajesid ne commandait pas une troupe plus nombreuse dans le château. Comme il ne pouvait songer à faire tête à l'ennemi, cinquante fois plus fort, il se vit donc contraint à se tenir derrière les remparts. La forteresse, située sur un rocher escarpé, résista aussi longtemps que les communications par mer restèrent ouvertes. Hamsa représenta au sultan qu'il lui était impossible de réduire la place sans force maritime. Alors Murad appela le seigneur génois de la nouvelle Phocée, successeur d'Adorno, Percival-Palavicini, qui se chargea du blocus d'Hypsela par mer (1). Avec trois vaisseaux il fit voile de Chios pour Hypsela: alors Dschuneid désespéra de pouvoir tenir plus longtemps, d'autant plus que les cinq cents auxiliaires karamaniens qu'il avait amenés avec lui se soulevèrent, forcèrent les portes et passèrent à l'ennemi ou se dispersèrent. Il négocia avec Chalil qui, en l'absence d'Hamsa-Beg appelé par ses affaires à Ephèse, commandait le siége. Chalil lui garantit la vie, et Dschuneid se remit entre ses mains. Mais le soir même Hamsa-Beg de retour d'Ephèse, ayant appris ce qui s'était passé, envoya quatre bourreaux qui étranglèrent dans leur sommeil Dschuneid et toute sa famille. Les têtes furent expédiées à Andrinople au sultan, qui aussitôt donna l'ordre d'exécuter à Gallipoli le frère et le fils de Dschuneid, Hamsa et Kurd. Ainsi se terminèrent, par la destruction de sa famille, les destinées de Dschuneid, cet audacieux aventurier, traître et rebelle qui, durant vingt années sous l'interrègne de Suleiman et de Musa, puis sous Mohammed Ier et sous Murad II, avait joué un rôle si important, s'était emparé deux fois par force de la domination d'Aidin, au commencement et à la fin de sa carrière, deux fois s'était vu gouverneur en Europe, à Achrida sous Suleiman, à Nicopolis sous Mohammed, avait prêté assistance à Mustapha, avait été renfermé à Lemnos avec lui, puis remis en liberté, était devenu le général et le vesir de ce prétendant; s'était saisi du vesir-pascha qu'il avait fait exécuter, puis abandonnant

(1) Ducas, l. XXVIII, p. 106; Idris, III[e] récit, sous Murad II; Neschri, fol. 171; Aali, Ssolaksade.

(2) Neschri, fol. 171; dans Bratutti, l. II, p. 25, en a fait Islia.

(1) Ducas, l. XXVIII, p. 108.

le parti de Mustapha sur le Rhyndakus, se faisant souverain de Smyrne et d'Ephèse, presque toujours traître à ses alliés, avait fini, après la reddition d'Hypsela, par être immolé lui-même victime d'une trahison [1425].

Murad, délivré de ce rebelle, passa lui-même en Asie pour bien délimiter et assurer les gouvernements de cette contrée. Il se rendit par l'Ulubad (le Rhyndakus) par Pergame, Tyraia et Smyrne à Ephèse, où il reçut les ambassadeurs des princes de l'Europe et de l'Asie, qui vinrent lui présenter les félicitations de leurs maîtres. Là parurent les envoyés de Dan, woiwode de Valachie, d'Etienne, le despote de Servie, et Lucas Notaras, premier ministre de l'empereur de Byzance. On vit arriver les représentants des seigneurs génois de Lesbos et de Chios, et des chevaliers de Saint-Jean maîtres de Rhodes. La paix fut renouvelée et confirmée avec tous; les Vénitiens seuls en furent exclus (1), parce que Murad ne leur pardonna pas l'achat de Thessalonique; mais pour le moment les affaires de Mentesche, Tekke, Kermian et de Karamanie le retinrent en Asie. Elias-Beg (2), seigneur de Mentesche, avait laissé deux neveux de son frère Mohammed, Ahmed et Oweis qui, après la mort de leur père, sur l'ordre de Murad, avaient été enlevés et envoyés dans la prison d'État de Tokat, le tschardak des Bédouins. Ils trouvèrent moyen de s'échapper l'un dans un sac de paille, et l'autre dans un sac d'avoine (3). Oweis fut ressaisi et mis à mort avec le geolier qui l'avait laissé enfuir. Ahmed gagna la Perse; le pays de Mentesche fut administré comme gouvernement, par Balaban-Pascha [1425] (4). Dans la province de Tekke Osman-Beg, du sang des anciens princes du pays, soutenu par le prince de Karamanie, vint assiéger le port et la forteresse d'Antalia. Firus-Beg, gouverneur de la place pour les Ottomans, venait de mourir; mais son fils Hamsa-Beg accourut de Karahiszar, et comme Osman était tombé malade à Istawros, dans le voisinage d'Antalia, il eut le temps de rassembler des troupes, et de fondre sur l'ennemi; Osman périt dans l'action, et sa sœur fut emmenée prisonnière. Le prince de Karamanie Mohammed-Beg rompit la paix conclue avec Murad après son avénement au pouvoir, en poursuivant le siége d'Antalia; il fut tué d'un coup de canon. Le commandant de la place fit suspendre à une chaîne au-dessus de la porte le boulet qui avait vengé la violation de la paix, comme un instrument de l'intervention divine. Des trois fils du prince, Ibrahim put s'échapper et gagner la Karamanie en ramenant le cadavre de son père; les deux autres, Isa-Beg et Ali-Beg, furent envoyés comme prisonniers au sultan. Murad leur concéda des domaines autour de Sofia, et donna à chacun une de ses sœurs pour épouse. A Ibrahim-Beg, il adressa une bannière et un tambour pour l'investir de la Karamanie, et il renouvela la paix moyennant la restitution de la partie du pays d'Hamid enlevée par son père (1). Cette portion rendue fut conférée comme gouvernement à l'écuyer tranchant Elwan, qui jadis avait apporté à Amasia la nouvelle de la mort de Mohammed, et avait livré Mustapha à son frère [1426] (2). Ainsi finit la première guerre de Karamanie, qui se renouvela deux fois encore sous le règne de Murad.

L'exemple de la perfidie avec laquelle Hamsa-Beg, après toute garantie donnée à Dschuneid, avait fait étrangler ce chef pendant son sommeil, avec toute sa famille; cet exemple se grava dans l'esprit des vesirs et de Murad comme une règle de la politique turque, d'autant plus profondément qu'il avait été donné par un des hommes les plus éminents de l'empire. Jurkedsch-Pascha, ancien maître de la cour de Murad, et alors gouverneur dans l'Asie Mineure, jouissait à ces titres d'une si grande autorité, que le sultan lui accorda le privilége de faire frapper à son nom des monnaies, qui furent appelées les pièces de Jurkedsch-Pascha (3). Les cantons autour d'Amasia et de Tokat étaient

(1) Ducas, l. XXIX, p. 110.

(2) *Ibid*, l. XXII, p. 61, et l. XVI, p. 44.

(3) Neschri, fol. 172; Seadeddin, l. II, p. 20; Aali, Ssolaksade, Aaschikpaschade, dans le manuscrit du Vatican, p. 238.

(4) Neschri.

(1) Neschri, fol. 173; Idris, IVe récit de Murad II: Seadeddin, l. II, p. 30; Ssolaksade, fol. 39; Aali, fol. 72; Rausatul-Ebrar, Hadschi-Chalfa.

(2) Neschri, fol. 173.

(3) *Ibid.*, Idris, Ve récit du règne du sultan Murad; Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 33; Aali, Ssolaksade, fol. 39.

inquiétés par quatre frères, chefs de la tribu des Turkmans de Chodscha le Rouge, qui exerçaient des brigandages sur les routes, pillaient les caravanes, et enlevaient les femmes aux bains. Ils venaient d'établir leurs quartiers d'hiver à Nigiszar (Neocœsarée). Jurkedsch-Pascha leur écrivit au nom du sultan, leur promettant en fief le pays autour d'Ortokabad, et il les invita à une conférence amicale, afin de se concerter avec eux pour une entreprise contre la tribu turkmane des fils d'Alparslan, qui s'était emparée du littoral de Dschanik, demeure des anciens Tzanes. Afin qu'ils donnassent plus sûrement dans le piége, Jurkedsch-Pascha éloigna son armée, se prétendit malade à Amasia, et leur envoya son fils au-devant d'eux avec des présents, s'excusant sur sa maladie s'il ne venait pas lui-même, et les invitant à se rendre à Amasia. La ruse réussit, les Turkmans simples enfants des Steppes, ne soupçonnant aucune trahison de la part de leurs frères les Ottomans, vinrent sous la foi de l'hospitalité où ils étaient conviés avec ces apparences d'amitié. Ils furent joyeusement accueillis; on leur donna de pompeux festins, où se firent d'abondantes libations; mais tandis qu'ils étaient gorgés de viande et de vin, plongés dans le sommeil de l'ivresse, ils furent saisis brusquement la nuit au nombre de quatre cents, chargés de fers et jetés dans un cachot; la porte fut murée, le feu mis du dehors, et tous les quatre cents furent étouffés dans les nuages de fumée. Ensuite Jurkedsch-Pascha monta à cheval, et tomba sur les richesses entassées à Tscharusali et sur les hordes des Turkmans. Le butin fut énorme. Les Turkmans échappés au carnage s'enfuirent du territoire des perfides Ottomans, et allèrent chercher asile chez leurs frères de Sulkadr et du Mouton-Blanc, dont le chef suprême était Chalil-Beg, fils de Karailuk ou Karajuluk, déjà plusieurs fois nommé (1). Sept jours après l'effroyable exécution d'Amasia, Jurkedsch-Pascha rentrant dans la ville, une vieille femme se jeta à ses pieds, le suppliant de lui accorder le cadavre de son fils qui, comme elle prouva, n'appartenait point aux quatre cents Turkmans; mais s'étant trouvé par hasard le soir dans leur compagnie, avait été muré et enfermé avec eux. La prière fut exaucée. La mère dirigée par sa tendresse, chercha parmi ces quatre cents cadavres, et finit par trouver celui de son fils, sur lequel elle se précipita en pleurant. Il respirait encore : à force de soins elle parvint à le rappeler à la vie. Quant aux restes des Turkmans, Jurkedsch-Pascha défendit de les ensevelir, et ordonna de les jeter en pâture aux oiseaux de proie et aux chacals. Ainsi le puissant gouverneur, professeur des fils du sultan, enseignait la perfidie et la cruauté aux autres gouverneurs et à ses élèves. Ce fait est signalé comme un acte louable dans l'histoire des Ottomans; il est inscrit dans les annales d'Idris, qui l'annonce comme ayant la mission de rappeler les belles actions des Ottomans, et il range parmi elles les trahisons, les assassinats, les fratricides.

Jurkedsch-Pascha eut recours encore à ces ressources de la politique turque pour s'emparer du château de Kodschakia, placé sur un rocher escarpé aux environs d'Osmandschik. Haider, qui en était maître, se croyait en sûreté grâce à la situation inexpugnable de la forteresse, et aux munitions qu'il y avait réunies. Jamais il ne s'éloignait, et de crainte que son fils pût être saisi comme ôtage, il ne l'avait point reconnu. De telles mesures de prévoyance se trouvèrent vaines contre les manœuvres et les pratiques de Jurkedsch-Pascha. Celui-ci gagna Taifur, le confident d'Haider, par la promesse de la main de sa fille comme récompense de la trahison. Taifur mit le feu aux greniers et aux magasins du château, qui furent consumés par les flammes; et Haider fut réduit à rendre la place (1) [1427]. En usant toujours des mêmes armes, Jurkedsch-Pascha se rendit maître de la place de Dschanik, qui jusqu'alors avait été au pouvoir d'Husein-Beg, chef de la tribu turkmane des fils d'Alparslan. Husein-Beg, prévoyant qu'il devrait succomber devant la puissance ou la ruse des Ottomans, espéra sauver sa vie et sa liberté en allant librement au-devant de leur domination.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 34.

(1) Neschri, fol. 175; Seadeddin, l. II, p. 38; Idris, premier appendice au v[e] récit du règne de Murad II; Ssolaksade, fol. 40.

Il se présenta devant Jurkedsch-Pascha comme serviteur des Ottomans avec les clefs de Dschanik. Jurkedsch les reçut, mais fit amener prisonnier à Brusa celui qui les avait présentées. Husein parvint a s'échapper, et comptant plus sur la générosité de l'élève que sur la justice du maître, il alla se jeter aux pieds du sultan, qui le reçut en grâce, et lui donna un sandschak en Rumili, où sa famille s'est maintenue parmi les plus considérées du pays (1).

La grandeur de Murad se montra aussi envers le vieux prince de Kermian, qui néanmoins surpassa encore le sultan en munificence. Le prince se mit en route pour venir à Andrinople. En passant à Brusa, il visita les tombeaux des sultans ottomans, et le grand scheich Émir-Sultan, alors encore existant, laissant partout des marques d'une bienfaisance délicate, éclairée. Murad s'avança au-devant de lui jusqu'à l'embouchure de l'Erkène (l'Agrianes d'Hérodote). Au confluent de cette rivière et de la Marizza, fut construit un pont de cent soixante-dix palmes de long, dont les travaux étaient confiés à la direction du commandant de la frontière servienne, Isha-Beg, et qui mérite d'être placé au premier rang des monuments du règne de Murad. Le prince de Kermian fut reçu et traité avec la plus grande magnificence. Le savant médecin et poëte Scheichi, né son sujet, fut attaché à sa personne comme mihmandar (2), afin de lui montrer toutes les choses remarquables de la ville, et de veiller à l'accomplissement de tous les devoirs et de tous les soins de l'hospitalité royale. Le prince récompensa son escorte et ses guides si généreusement, qu'à son retour, parvenu à Gallipoli, il ne lui restait plus d'argent pour les frais de son passage. Il écrivit au sultan pour lui faire connaître son embarras. Murad dit, en recevant la lettre : « Le ciel nous a donné dans le prince de Kermian un frère qui, outre les revenus de son pays, dissipe aussi les nôtres. » Néanmoins il lui envoya une somme proportionnée à la munificence des deux souverains.

(1) Neschri, fol. 176; Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 41; Idris, second appendice au v[e] récit du règne de Murad II; Ssolaksade, fol. 41.

(2) Déjà dans Arrien, l. I, c. 16, on voit Omar paraître en qualité de mihmandar.

Au bout d'un an, le prince de Kermian mourut, laissant par testament ses États à son généreux hôte (1).

Pendant que se passaient en Asie les événements rapportés plus haut, Etienne Lazarevich, despote de Servie, était mort (2), et Georges Brankovich lui avait succédé. Parmi les places qui, en vertu des traités, devaient, après la mort d'Étienne, retourner à la Hongrie, l'une des plus importantes était Galambotz ou Kolumbaz, en turc Gœgerdschinlik, c'est-à-dire colombe (3), entre Semendra et Orsowa, sur la rive droite du Danube, qu'Etienne avait engagée pour 12,000 ducats à l'un de ses boyards. Sigismond ayant refusé de payer le rachat, le boyard appela les Turcs, et Kolumbaz tomba entre leurs mains. Le roi de Hongrie investit la place par terre et par eau au printemps suivant; mais Murad parut avec une puissante armée pour la secourir. Une nouvelle trêve fut signée [1428], et Kolumbaz fut cédée aux Turcs (4). Au moment où Sigismond traversait le Danube, les Turcs, au mépris du traité à peine juré, tombèrent sur l'armée, qui n'avait pas encore franchi le fleuve. Là se trouvait un vaillant guerrier de Sigismond, le commandant de Zips, Zavissa-Niger de Garbow. Aussitôt que le bâtiment portant le roi se fut éloigné du rivage, il monta sur un petit cheval, et, accompagné seulement de deux soldats à pied, il s'élança au-devant des Turcs, qui, le prenant pour Sigismond, le massacrèrent. Georges Brankovich, despote de Servie, abandonné à lui-même, fut aussi réduit de son côté à faire la paix avec Murad. Il lui fallut s'obliger à un tribut annuel de 50,000 ducats, à renoncer à toute union avec la Hongrie, à fournir le service militaire au sultan. Les victoires remportées sur les Hongrois, et la paix conclue avec eux, furent l'objet d'une correspondance avec les princes persans.

Après que, par la paix avec la Hongrie et la

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 43; Neschri, fol. 177; Idris, Ssolaksade.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, l. II, p. 320; Histoire de Servie, p. 369.

(3) Neschri, fol. 178; Seadeddin, dans Bratutti, p. 46, écrit Ghiugerginluch Columbaza; Hadschi-Chalfa à 834 [1427].

(4) Engel, Histoire de Hongrie, p. 324; Histoire de Servie, p. 373.

Servie, les deux places de Kolumbaz et de Krus-sovaz eurent été incorporées à l'empire sur la frontière de la Rumili, au midi le sultan s'occupa d'une adjonction bien plus importante, celle de Thessalonique. Les habitants, fatigués de l'impuissance de l'empereur byzantin hors d'état de les protéger contre les Turcs, qui poussaient leurs courses jusqu'aux pieds des murailles, avaient négocié la vente de la ville avec les Vénitiens, et lorsque tout fut conclu, ils avaient embarqué pour le Péloponèse leur ancien seigneur, le frère de l'empereur, le despote Andronikos, en lui adressant toutes sortes de vœux pour son heureux voyage. Irrité de cette transaction, Murad, ayant dans une expédition d'Asie renouvelé la paix avec les autres puissances chrétiennes, en avait exclu les Vénitiens (1). A son retour d'Asie, ils lui envoyèrent une ambassade pour solliciter la paix. Il fit entendre aux envoyés « que Salonique, conquise jadis par son aïeul Bajesid, était son patrimoine; que, si les Grecs l'avaient prise, il aurait pu se plaindre avec justice. Mais les Latins, quel droit avaient-ils de s'immiscer dans ces affaires? Ils devaient se retirer sur leurs territoires, sinon il s'y montrerait bientôt lui-même (2). » Aux députés grecs Nicolas de Gona et Phrangopulos, le protostator, il répondit « que si Thessalonique appartenait à l'empereur, il n'avait jamais songé à toucher à cette ville; mais qu'il lui était impossible de souffrir un établissement vénitien entre ses États et les possessions grecques (3). » Vers le milieu de février (14 février 1430), Murad quitta Andrinople, et se rendit à Serres, où il s'abandonna aux jouissances de la table, et aux plaisirs de son âge. Il appela d'Asie Hamsa-Beg, et le chargea d'investir Salonique. L'armée turque était cent fois plus nombreuse que les assiégés, et la garnison était si insuffisante pour la défense, qu'après la distribution sur les divers points, il n'y avait qu'un homme pour deux et trois ouvrages (4). Un dimanche (le 26 février 1430), dans la nuit, la terre trembla, et, au milieu de l'effroi causé par ce fléau, des soldats turcs, sans se réunir en troupes sous leurs drapeaux, pénétrèrent dans la ville isolément pour essayer s'ils ne pourraient pas, d'accord avec les habitants et sans assaut, s'y établir au nom de Murad (1). Beaucoup d'habitants étaient disposés en faveur des Turcs, et la défiance des Vénitiens à leur égard allait si loin, qu'en distribuant les gardes, à côté d'un Grec ils plaçaient toujours un homme pris dans la troupe de pillards formée de gens de toutes les nations. En vain Hamsa fit trois sommations aux assiégés de se rendre, promettant d'épargner la ville, et de laisser la liberté aux habitants; en vain il lança des flèches avec des lettres qui confirmaient ces assurances par des serments. Les Vénitiens ne voulurent pas entendre parler de reddition, et les Grecs, qui étaient disposés à prêter l'oreille aux propositions de Murad, furent maintenus par les mercenaires étrangers qui les surveillaient (2). Dans la nuit du dernier jour de février ou 1er mars [1430], se répandit l'annonce d'un assaut général fixé au jour suivant. Le peuple remplit les églises, et courut surtout se prosterner devant les reliques de Saint-Démétrius, pour le supplier de détourner les malheurs dont il était menacé.

Les Vénitiens tirèrent des remparts une partie de la garnison, dont la totalité formait à peine cinq cents hommes, pour la porter vers le port, craignant que les Turcs ne cherchassent à mettre le feu à trois galères de la république arrivées dans la journée. Les Grecs, ne connaissant pas la cause de ce mouvement, crurent que c'était une évacuation, et retournèrent dans leurs maisons. A la naissance du jour, l'armée turque se précipita à l'assaut avec des échelles, des planches et des fascines, enflammée par la soif du sang et du pillage. Sur l'avis d'Ali-Beg, fils d'Ewrenos, Murad avait fait proclamer à son de trompe que toute la population, avec tous ses biens, serait la proie du soldat, et qu'il ne se réserverait rien que la possession de la ville (3). L'armée turque enveloppait Salonique

(1) Ducas, l. XXIX, p. 110.
(2) *Ibid.*, p. 111.
(3) Phranzes, l. II, p. 9, édition d'Alter, p. 34.
(4) Joannes Anagnosta de excidio Thessalonicensi venet, p. 99, et Ducas, l. XXIX, p. 111.

(1) Anagnosta, l. VI, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 102.
(3) Ducas, l. XXIX, p. 111; Anagnosta, l. XII, p. 104; avec lui s'accordent Seaddin, dans Bratutti, l. II, p. 50, Idris, Aali, Ssolaksade.

de l'est à l'ouest ; du côté de l'Orient, où les murs étaient les plus faibles, étaient rangées les plus vaillantes troupes de Murad ; lui-même avait étendu le corps qu'il dirigeait depuis le boulevard Triangulaire jusqu'au couvent de Chortaites (1), excitant par sa présence les assaillants et les mineurs, les comblant de présents et de promesses. Des vêtements de soie furent distribués, et tout homme qui apportait une pierre était payé comme pour une tête (2). La grêle de flèches lancées par les assiégeants ne permettait pas aux Vénitiens de se montrer sur les parapets ; et ils ne pouvaient jeter qu'au hasard des pierres sur les assaillants, pour les empêcher de grimper aux échelles. Néanmoins beaucoup de Turcs déjà à moitié montés furent précipités ; mais enfin, un soldat tenant son sabre entre les dents parvint à gagner le sommet de la tour extérieure du boulevard du Trigonon, d'où il jeta la tête d'un Vénitien, et les autres effrayés se retirèrent, persuadés que tout le rempart était emporté. Aussitôt toutes les échelles furent appliquées au Trigonon et à la tour de Samara, et le rempart fut enlevé au milieu du bruit des timbales (3).

L'armée ottomane escaladant les murs, ou s'ouvrant un passage au moyen des mines, pénétra de tous côtés, et se dirigea vers le port, pensant avec raison que là étaient la plus grande partie de la population et le plus riche butin. Les assiégés cherchèrent à se sauver par tous les moyens ; beaucoup se cachèrent dans les casemates, d'autres dans les fossés, d'autres voulurent gagner le port, espérant pouvoir se défendre avec succès sur ce point, qui était bien fortifié et bien pourvu. Mais arrivés au mur d'enceinte, à peine les officiers vénitiens et quelques mercenaires furent admis, et la garnison du port se précipita de la muraille avancée dans la mer, sur les galères tenues à l'ancre (4). Alors commencèrent les scènes d'horreur, le pillage général et la chasse aux esclaves Chaque Turc poussait devant lui des prisonniers dans le camp, sans s'émouvoir des plaintes des femmes et des enfants, des gémissements des vieillards et des mourants. Les captifs arrachés des bras des êtres qui leur étaient les plus chers, enchaînés pêle-mêle, furent entraînés au nombre de sept mille dans le camp des vainqueurs (1). Les barbares prenaient un grand plaisir à voir les caloyers et les anachorètes accouplés avec des femmes et des jeunes filles. Pas une maison, pas un palais n'échappa à la dévastation, pas une église à la profanation. Les Turcs acquirent par leurs prisonniers la connaissance des lieux où les trésors étaient cachés : ils en arrachèrent le secret aux femmes à force de flatteries et de trompeuses promesses, aux hommes, en les appliquant à la torture. Comme les objets les plus précieux avaient été déposés dans les églises sous les autels, les sanctuaires furent dévastés, renversés : il n'y fut pas laissé pierre sur pierre. Les images des saints furent brûlées ou mises en pièces ; plus tard on en vendit quelques-unes aux chrétiens (2). Le plus grand appât pour les vainqueurs était le tombeau de saint Démétrius, dont le corps depuis des siècles laissait échapper une huile miraculeuse. Les profanateurs voulurent vider le réservoir qui alimentait cet écoulement, parce qu'ils pensaient trouver au-dessous d'immenses trésors, et aussi parce qu'ils voulaient mettre fin au miracle. Ils y puisèrent plusieurs jours à deux mains sans que la source fût tarie, et eux-mêmes emportèrent de cette huile miraculeuse réputée pour être un baume assuré contre beaucoup de maladies. Quant au corps du saint, ils le coupèrent en morceaux, qu'ils dispersèrent ; mais ces reliques, recueillies par des âmes pieuses, furent ensuite réunies, et renouvelèrent le miracle de l'huile.

Après la prise de la ville, Murad se rendit sur les bords du Galicus, qui coule non loin des murs. Là, il prit la résolution de sauver la ville qu'il s'était réservée d'une totale destruction, en y distribuant de nouveaux habitants. Les Turcs étant revenus dans leur camp sur le Wardar (Axios), les captifs furent rachetés par leurs parents et amis, ou vendus à l'encan, et emmenés en esclavage ; à ceux dont la rançon avait été payée, il donna la permission de rentrer dans la ville

(1) Anagnosta, l. XI, p. 104.
(2) *Ibid.*, l. XIV, p. 105.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, l. XIII, p. 106.

(1) Anagnosta, témoin oculaire, donne ici beaucoup plus de détails que Ducas, Chalcondylas et Phranzès.
(2) Anagnosta, l. XV.

déserte, leur rendit leurs maisons qui subsistaient encore; celles qui ne retrouvaient point leurs anciens propriétaires, il les peupla plus tard de colons turcs tirés de la ville voisine de Jenidsche-Wardar (1). D'abord, il n'y eut que les principaux temples et couvents, l'église de la sainte Mère de Dieu, et le couvent de Saint-Jean le précurseur, qui furent convertis en mosquées; quant aux autres édifices religieux, on en avait seulement enlevé une immense quantité de plaques de marbre, pour les transporter à Andrinople, et les employer à la construction du grand bain de Murad (2); mais quand ensuite les colons de Jenidsche-Wardar (3) eurent pris possession de la ville, les Grecs sentirent s'évanouir les espérances dont ils s'étaient bercés, que Murad, après avoir été comme son père Mohammed le conquérant de la ville, s'en montrerait aussi le bienfaiteur (4). Après un inventaire exact des maisons, des cloîtres, églises, auquel les Grecs eux-mêmes offrirent de concourir, le sultan transforma en mosquées tous les temples, à l'exception de quatre, assigna les palais aux principaux turcs, et les autres édifices aux colons venus de Jenidsche-Wardar. Les cloîtres devinrent des caravansérais, et les pierres des églises démolies servirent à la construction du grand bain turc élevé au milieu de la ville. Ainsi dépouillée de ses ornements, et couverte de souillures, Thessalonique, dit Joannes Anagnosta, gémit profondément, et regretta de n'avoir pas été engloutie par un tremblement de terre, dévorée par les flammes, couverte par les flots de la mer. Mieux eût valu, s'écriait-elle dans sa douleur, n'avoir jamais existé que d'être ainsi outragée et d'accomplir si tristement les paroles du prophète : les autels du Seigneur tomberont renversés sous la hache et sous le fer de la houe!

Quoiqu'il n'y ait aucune ville ancienne et célèbre, qui dans le cours des siècles n'ait pas subi les tristes vicissitudes attachées aux choses de la terre, qui n'ait été plusieurs fois dépouillée par la main de l'ennemi, ou souillée du sang de ses citoyens, toutefois il plane sur quelques cités, comme sur certains hommes, une fatalité plus sombre, et Thessalonique appartient à ces villes marquées d'un signe plus funeste. Appelée d'abord Halia et Therma (Thermes), elle reçut de Cassandre, qui la rebâtit, le nom de son épouse Thessalonica, sœur d'Alexandre le Grand (1). Elle fut placée sous la protection des Cabires et de l'Aphrodite des bains (2), dont les temples, convertis plus tard en églises, existent encore aujourd'hui sous les noms de la Rotonde et de l'ancienne Mosquée (3). Favorisée des dieux, elle fut l'objet d'une attention particulière de la part de tous les rois de Macédoine qui savaient apprécier les avantages de sa situation pour le commerce et la navigation. Elle ne parut pas moins précieuse aux empereurs romains, qui l'ornèrent de monuments d'architecture. La porte qui conduit à Jenidsche-Wardar (l'ancienne Pella, lieu de naissance d'Alexandre) est encore aujourd'hui formée par l'arc de triomphe que les habitants, après la bataille de Philippe, livrée dans leur voisinage, élevèrent à Octave et Antoine, qui venaient de conquérir l'empire du monde (4). Néron bâtit une longue colonnade d'ordre corynthien qui supportait deux rangs de statues dans le meilleur goût de l'art grec; les admirables groupes de Ganymède et de Léda, de Pâris et d'Hélène, de Bacchus et d'Ariane, et de la déesse de la Victoire retenue dans sa course par la Volupté, offrent encore de telles beautés dans leurs débris, qu'on les appelle aujourd'hui des œuvres miraculeuses (5). Trajan éleva la rotonde de Cabires sur le modèle du Panthéon; sous Marc-Aurèle fut érigé un arc de triomphe, encore subsistant, en l'honneur d'Antonin le Pieux et de sa fille Faustine (6), et l'arc de triomphe de Constantin dressé par la ville au vainqueur de Licinius et de Maxence, comme le monument élevé précédemment au vainqueur des champions de la liberté, montre encore dans les débris de ses revêtements de marbres mutilés par les Turcs

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 51; Neschri, Idris, Aali, Ssolaksade, et Aaschikpaschasade, dans le manuscrit du Vatican, p. 258.

(2) Anagnosta, l. XVIII, p. 111.

(3) Joannes Anagnosta, l. XX.

(4) Anagnosta, l. XX.

(1) Stephanus de urbibus.

(2) Venus Thermæa.

(3) Beaujour, Tableau du commerce de la Grèce, l. I, p. 36-44.

(4) *Ibid.*, l. I, p. 32.

(5) Incantadas Beaujour, p. 36.

(6) *Ibid.* p. 29.

les victoires du premier empereur chrétien (1). Le théâtre de la première grande tragédie jouée à Thessalonique, l'une des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, est le cirque où, pour châtier un soulèvement provoqué à l'occasion d'un conducteur de chars cher au public, et que l'on avait arrêté, sur l'ordre de l'empereur Théodose, les spectateurs perfidement appelés à voir des courses, furent massacrés sans distinction d'âge ni de sexe, au nombre de sept mille, forfait d'autant plus exécrable, que Théodose, par de fréquents séjours à Thessalonique, s'était mis en rapport avec presque tous les citoyens (2). Le règne de Léon dit le Sage ne fut pas moins funeste à la cité maudite que celui de Théodose le Grand ; car Léon, qui écrivit sur la tactique, ne fut pas en état d'empêcher avec les flottes grecques les pirateries des bâtiments arabes. Un renégat syrien de Tripoli, avec cinquante-quatre vaisseaux montés la plupart par des nègres, jeta l'ancre devant Thessalonique, alors la seconde cité de l'empire byzantin en Europe, par ses richesses et son luxe ; il prit la ville, la désola, chassa les habitants comme des troupeaux, fit tailler en pièces tout ce qui ne put être emmené, et une rançon de 100 livres d'or put seule sauver les édifices d'une destruction complète. Mais les cruautés des Arabes furent encore surpassées par les pirates normands qui, conduits par Guillaume, roi de Sicile, conquirent Thessalonique, profanèrent les temples et les tombeaux, souillèrent les autels, châtièrent les habitants avec une barbarie, un emportement sauvage dont on n'avait pas encore eu l'idée. Du milieu des ruines fumantes et du carnage apparut l'archevêque Eustathe, le commentateur d'Homère, comme un ange de miséricorde et de consolation, ainsi que l'on avait vu saint Ambroise adoucir les effets de la cruauté de Théodose. Mais du sein de cette troisième désolation, en face des Turcs, l'histoire ne nous montre aucune figure protectrice. Arrachée au prince gouverneur Manuel (3), par Chaireddin-Pascha, sous Murad Ier ; restituée aux Byzantins, puis reconquise par Bajesid (4), perdue dans l'interrègne et recouvrée par Mohammed Ier (1), puis abandonnée de nouveau aux Grecs qui la vendirent aux Vénitiens, Thessalonique retomba pour la troisième fois sous le joug des Turcs, et fut définitivement incorporée par Murad II à l'empire ottoman. Assiégée par les Goths (2), dévastée par les Arabes, les Normands et les Turcs, Thessalonique se releva encore, grâce à sa position au sud d'un golfe profond qui en fait l'entrepôt naturel du commerce de la Thessalie et de la Rumili, comme Smyrne en face est le centre des échanges de l'Ionie et de l'Anatoli. Les maisons de la ville s'élèvent en amphithéâtre entre le pont et des bois de cyprès, le château sur le point le plus élevé du demi-cercle protège le port par des bastions, dont l'un est appelé la Poudrière et l'autre la Tour des janitschares. Cette citadelle elle-même porte le nom de château des Sept-Tours comme celle de Constantinople ; la plus haute a quatre-vingts pieds (3). Comme à Constantinople aussi l'une des trois plus grandes églises chrétiennes converties en mosquées s'appelle Aja-Sofia, l'une des deux autres est celle du seigneur Démétrius, anciennement le temple de l'Aphrodite de bain. Il n'y a plus de trace de la source d'huile miraculeuse. La population de Thessalonique, formée de chrétiens et de payens au temps de l'apôtre saint Paul, consiste aujourd'hui en seize mille Grecs, douze mille juifs et cinquante mille Turcs. Les affaires des premiers sont administrées par leurs primats (proesti), les seconds sont régis par leur rabbin (chacham); les derniers sont placés sous le commandement supérieur du pascha, et obéissent en outre à six begs (4).

Avant la chute de Thessalonique, le commandant de la flotte vénitienne, Andrea Mocenigo, avait déjà rompu une chaîne du port de Gallipoli, et il aurait détruit la marine turque rassemblée dans ce lieu, s'il avait été convenablement soutenu par les capitaines des galères (5). Son successeur dans le commandement

(1) Beaujour, p. 34.
(2) Gibbon, ch. XXVII, quatrième édit., III, p. 51.
(3) Chalcondylas, l. I, édit. de Basle, p. 14.
(4) *Voy.* la restitution dans Chalcondylas, l. II, p. 19, et Phranze, l. I, p. 13; la nouvelle conquête dans Seadeddin (Bratutti, l. I, p. 180), an 1394, et dans Hadschi-Chalfa, an 796.

(1) Anagnosta, l. XX.
(2) Sous Galienus, dans la moitié du troisième siècle.
(3) Beaujour, l. I, p. 29.
(4) *Ibid.*, p. 49.
(5) Laugier, Histoire de Venise, l. XXI, t. VI, p. 94.

de la flotte, Silvestre Morosini, bientôt après la prise de Thessalonique, s'empara du château asiatique des Dardanelles, fit massacrer la garnison et raser les murailles. Ensuite la paix fut renouvelée avec Venise, et Murad la confirma de Gallipoli (1), où il s'était rendu, après sa conquête, avec une partie de l'armée; l'autre portion fut envoyée sous les ordres de Karadscha (2) contre Janina.

Afin de bien saisir la situation des souverains qui dominaient alors en Épire et en Grèce, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur les diverses parties de ces contrées réunies jadis sous le sceptre byzantin, et de voir comment elles furent distribuées depuis le règne de Manuel. Ce monarque, uni par les liens de l'amitié avec Mohammed, crut pouvoir, sans danger pour l'empire, le partager entre ses sept fils; Jean, l'aîné, fut nommé son successeur au trône de Constantinople, et tint les rênes du gouvernement du vivant même de son père, particulièrement durant le siége suivi par Murad, et durant le voyage de l'empereur en Hongrie (3). Théodore fut choisi pour despote de Lacédémone; Andronicus régna en Thessalie jusqu'à la vente de sa résidence aux Vénitiens, et alors il s'embarqua pour le Péloponèse; Constantin reçut les villes sur la mer Noire; André fut seigneur de Rhicinium (4); Démétrius et Thomas, au moment du partage, étaient encore enfants et vivaient dans le palais (5); mais tous deux, dans la suite, sous le règne de leur frère Jean, jouèrent un rôle de souverains dans le Péloponèse. Par l'effet de ce partage, après que Murad eut conquis la Thessalie, on voit que l'empire byzantin, tout morcelé, ne comprenait plus que la capitale et la banlieue en deçà de la muraille d'Anastase, depuis Selymbria jusqu'à Derkos, les villes situées sur la mer Noire, au nord de Constantinople jusqu'à Mesembria, et le gouvernement de Sparte dans le Péloponèse, où Théodore, décédé sans enfant, eut pour successeur son neveu du même nom, fils de l'Andronicus de Thessalie. Les autres provinces de la Grèce et les États voisins reconnaissaient des maîtres différents : les Vénitiens et les Génois se partageaient les îles de l'Archipel; les premiers possédaient Négrepont et Candie; les seconds Chios et Lesbos. Rainier, de la famille florentine Acciajuoli, que nous avons déjà vu figurer du temps de la première prise d'Athènes par Ilderim, régnait, comme grand duc d'Achaïe et de Béotie, sur Athènes, Thèbes, la Phocide jusqu'à la Thessalie (1). Il avait marié ses deux filles à Théodore, fils d'Andronicus, et à Carlo Toci, seigneur d'Épire, d'Acarnanie et d'Étolie, donnant pour dot, à l'une Thèbes, à l'autre Athènes. Carlo Toci, qui, le premier des conquérants francs de l'empire byzantin, avait pris le titre de despote, n'eut point d'enfants de son épouse, la fille du grand duc Rainier; mais il laissa cinq bâtards dont l'un, Antoine, devint, après lui, seigneur d'Athènes et de Thèbes; ce fut son neveu Charles, fils de son frère Leonard, qui lui succéda dans la possession de l'Étolie. En habile politique, Antoine avait assuré le repos de son long règne et la tranquillité de ses jouissances, en rendant successivement hommage à Bajesid, puis à Suleiman, Musa et Mohammed (2). Ses frères bâtards Memnon, Turnus et Hercule, entre lesquels le père avait partagé l'Acarnanie, se disputèrent l'héritage paternel, et entrèrent ensuite au service de la Porte sous Murad. Memnon, le plus adroit, sollicita l'assistance du sultan pour être mis en possession des domaines laissés par Carlo Toci; sa demande fut accueillie, et une armée turque reçut ordre de marcher contre Janina (3). Alors, tandis que Murad était encore sous les murs de Thessalonique, arrivèrent des députés de Janina avec les clefs, pour les lui remettre moyennant l'assurance que la ville, sous la suzeraineté du sultan, jouirait de sa liberté [9 octobre 1431]. Le traité fut juré des deux côtés; le chatti-scherif (l'acte), revêtu de la signature du sultan, fut

(1) Laugier, p. 101; Ducas, l. xxix, p. 112.

(2) Canano, l. xviii; Phranzes, l. ii, c. 9.

(3) Phranzes, i, p. 40.

(4) Accade che un altro figlio d'Emanuelo, chiamato despoto, Andrea, il quale era signor di risci e d'alcuni altri luoghi quivi attorno si morì senza figliuoli. Spandugino, p. 25.

(5) Ducas, l. xxxiii, p. 75; Phranzes nomme ces deux princes, qui n'étaient pas despotes, seulement fils de souverains.

(1) Chalcondylas, l. v, p. 67 et 74.

(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) *Ibid.*, p. 74.

livré aux députés en échange des clefs, dans un lieu près de Salonique, qui de cette circonstance a conservé le nom de Klidi (clef). Dix-huit Turcs furent expédiés pour prendre possession de la ville au nom du sultan, et pour construire en dehors de l'enceinte les maisons dans lesquelles, en vertu du traité, ils devaient habiter; mais leur premier acte d'autorité fut de démolir l'église de Saint-Michel dans l'intérieur de la place; puis ils demandèrent pour épouses les filles du pays. Comme aucune d'elles ne voulut accueillir leurs propositions, ils sollicitèrent du sultan et obtinrent la permission d'enlever des femmes de force. Un jour de grande fête, comme les belles Épirotes sortaient en foule de l'église de Pantocrator, les Turcs renouvelèrent la scène de l'enlèvement des Sabines. Les parents, fatigués de plaintes inutiles, finirent par se consoler, dans la pensée que les ravisseurs pouvaient être des archontes de bonne maison. Comme, dans cette année, mourut aussi Jean Castriota, seigneur de l'Albanie septentrionale, Murad, qui avait auprès de lui, comme ôtages, les quatre fils de ce prince, s'empara de Croija et de tout le pays. Dans ce même temps, huit mille Turcs firent une irruption dans la Carniole par la Kulpa, et saccagèrent Mœttling. Les commandants de la Carniole et de la Carinthie, Schenk d'Ostroviz et Étienne de Montfort, coururent à leur rencontre avec quatre mille hommes rassemblés à la hâte, les battirent près de Rudolphswerth, et les rejetèrent hors du pays.

L'année qui vit tomber Thessalonique et celle qui précéda furent signalées par des phénomènes extraordinaires, qui furent regardés comme des présages de grands événements politiques : la peste et les tremblements de terre, si souvent reproduits dans les cinq siècles compris par cette histoire, mériteraient à peine d'être mentionnés, si le premier fléau n'avait emporté, parmi de nombreuses victimes, sept des principaux chefs de Thessalonique, tandis que le second, en renversant les murailles, ouvrait une brèche naturelle aux assaillants (1). La peste frappa aussi trois princes de la maison des Ottomans, Jusuf et Mahmud, les frères du sultan jadis privés de la vue, et Urchan, fils de Suleiman, qui, opposé par les Grecs à son oncle Musa, puis fait prisonnier en Thessalie par Balaban (2), avait ensuite vieilli paisiblement à Brusa; le grand scheich Mohammed-Bochari, qui, depuis Murad Ier jusqu'à Murad II, s'était d'abord allié à Bajesid-Ilderim, avait traversé l'interrègne d'Isa, de Suleiman et de Musa, le règne de Mohammed, quatre générations de souverains, dans l'espace d'un demi-siècle, toujours grandissant en autorité et en richesses; le vesir Aus-Pascha; le beg Tschiragh, dont le père Fachreddin avait élevé une mosquée à Brusa; enfin, le grand vesir Ibrahim-Pascha, qui, depuis la mort de son père jusqu'à la sienne, s'était maintenu pendant vingt ans dans la première dignité de l'Etat, pour la transmettre ensuite à son fils Chalil-Pascha, troisième grand vesir de la famille des Dschenderelis. La mort de tant de hauts personnages fut compensée par la naissance d'un fils de Murad, qui fut Mohammed le Conquérant. Cet événement, précédé d'un tremblement de terre et de la peste (3), fut suivi d'une éclipse de soleil et d'une famine (4), et l'année suivante une comète vint annoncer de nouvelles guerres en Orient et en Occident.

Le prince de Valachie Wlad, surnommé Drakul, soit à cause de l'ordre du dragon dont l'empereur Sigismond l'avait décoré, soit à cause de sa cruauté infernale, car drakul, en valaque, signifie le diable, avait encouru la disgrâce de Murad, pour avoir renversé et mis à mort Dan, le prince légitime. Murad envoya plus tard contre lui des troupes qui furent battues; et Drakul, ayant aussi immolé le frère de Dan, s'affermit dans son pouvoir princier par le renouvellement du traité de protection et le payement du tribut. Bientôt après il fit irruption dans la Transylvanie avec des troupes turques, prit le château de Szæreni, massacra les chevaliers prussiens de l'ordre teutonique qui le défendaient [24 juin 1432], et ravagea le district de Kronstadt, ainsi qu'une partie du

(1) Canano, VI, dans la nuit du 26 février 1430.

(1) Chalcondylas, l. III. p. 57, édit. de Basle.

(2) Murad II, fils de Mohammed Ier, fils d'Ilderim Ier, fils de Murad Ier.

(3) Hadschi-Chalfa, an 834 [1430].

(4) *Ibid.*, an 835 [1431].

district de Zips jusqu'à Kriszd (1). Ce danger, dont menaçaient les Turcs, et un soulèvement des paysans valaques, déterminèrent dans la Transylvanie la première association des trois nations (2) des Saxons, des Hongrois et des Szeklers, dont il sera souvent question dans le cours de cette histoire. Afin de rétablir la paix qui avait été rompue, et de féliciter Sigismond sur l'obtention de la couronne impériale, Murad envoya une ambassade que Sigismond reçut à Basle, dans l'église, revêtu des ornements impériaux. Les douze principaux personnages de l'ambassade lui présentèrent, au nom de Murad, douze coupes en or remplies de pièces de même métal, des vêtements brodés d'or, d'autres en soie garnis de pierres précieuses. Sigismond les congédia avec des présents, et la paix fut renouvelée [novembre 1433] (3). En même temps, Ishak-Beg, commandant sur la frontière servienne, poussa ses courses jusque dans le cœur du pays, et comme déjà Krussovaz ou Aladschahiszar (4), capitale du Sandschak, qui aujourd'hui encore porte ce nom, avait été conquise par Sinan-Pascha, Georges Brankovich se vit forcé de solliciter la paix du sultan, en lui offrant sa fille Mara pour épouse. Ses propositions furent acceptées; Saridsche-Pascha fut député pour recevoir les serments de dévouement et la fiancée du sultan. En même temps, Brankovich obtint la permission d'élever une citadelle à Semendra sur la rive du Danube pour se défendre contre la Hongrie (5) [1432]. Les ouvrages furent conduits par le beau-frère de Brankovich, qui avait épousé Irène, de la famille des Cantacuzène (6); la consommation du mariage avec Mara fut différée à cause de l'enfance de la princesse (7).

En Asie, le prince de Karamanie, qui était uni par une alliance secrète avec l'empereur Sigismond, prit les armes pour la seconde fois. Cette guerre fut déterminée par une cause bien légère, le refus que l'on fit d'un cheval. Suleiman-Beg, prince des Turkmans de Sulkadr, s'était plaint auprès de Murad qu'Ibrahim-Beg de Karamanie lui eût fait dérober, par un adroit voleur, l'un de ses plus beaux chevaux arabes. L'envoyé, que Murad fit partir pour la Karamanie, avec la lettre annonçant la conquête de Thessalonique, reçut la mission d'insister sur le désir du sultan, relativement à la restitution du cheval (1). Le refus d'Ibrahim fut un motif de la déclaration de guerre, tel que l'histoire de l'Orient n'en offre pas de semblable depuis l'ancienne guerre des tribus arabes au sujet des juments Dahis et Ghabra. Saridsche-Pascha fut nommé au commandement de l'armée ottomane, et Murad passa lui-même en Asie; les villes de Begschehri, Akschehr et Konia s'humilièrent devant ses armes victorieuses. Ibrahim-Beg s'enfuit dans la Cilicie rocheuse, et négocia la paix par le moyen d'un scheich important des Mewlewis, et par son épouse, sœur de Murad, dont l'intercession obtint la remise du pays conquis et le rétablissement de la paix (2), sous la condition que le seigneur expulsé de Torghud serait réintégré dans ses États, et que le fils du prince de Karamanie servirait à la Porte (3).

La guerre de Karamanie achevée, Murad se tourna vers l'Europe, afin de châtier les secrets instigateurs des hostilités, le despote de Servie et le roi de Hongrie. Georges Brankovich détourna l'orage prêt à fondre sur lui, par une ambassade qui pria le sultan d'envoyer chercher sa fiancée. La mission en fut donnée au chef des eunuques Rihan-Aga, à Urus-Beg et à l'épouse d'Ishak-Beg, commandant de la frontière servienne, qui se rendirent jusqu'à Uskub (Skopi) et Semendra, où ils reçurent la jeune princesse Mara avec les cérémonies accoutumées (4). Quant à la Hongrie, suivant les rela-

---

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. II, p. 335, et le même, Histoire de Valachie, d'après Windek et Eder, p. 168.

(2) Engel, Histoire de Valachie, p. 169.

(3) Katona, l. XII, p. 623, tiré de Kranz, continuateur de l'Histoire ecclésiastique de Fleury.

(4) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 146. La conquête d'Aladschahiszar, dans Neschri, fol. 178, an 831 [1427]; dans Idris, fin du xe récit, et Engel, Histoire de Hongrie, l. II, p. 335.

(5) Engel, Histoire de Servie, p. 378.

(6) Spandugino, p. 29.

(7) Engel, Histoire de Servie, p. 378.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 63; Neschri, fol. 180, Idris, IIe récit de Murad II; aussi Ducas, l. XXIX, p. 113.

(2) Idris, Ducas, l. XXIX, p. 114; Chalcond., l. V, p. 67.

(3) Chalcondylas, l. V, p. 77.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, p. 68; Neschri, fol. 181; Ducas, l. XXX, p. 115.

tions hongroises, on résolut de l'envahir; et Ali, fils d'Ewrenos, fit une irruption dans ce pays à la tête des coureurs. Georges Brankovich et Drakul furent convoqués à cette expédition, et parurent avec leurs troupes. L'armée turque franchit le Danube dans les environs de Semendra, et pénétra en Transylvanie par la Porte-de-Fer [1438]. Elle assiégea vainement Hermanstadt (1) durant huit jours; Mediasch fut saccagée, Schœszburg surpris; le faubourg de Kronstad incendié; durant quarante-cinq jours, le pays fut dévasté (2); soixante-dix mille esclaves furent enlevés et poussés comme des troupeaux par le défilé de Tœrzburg (3). Le woiwode de Transylvanie, Desiderius de Loszontz aurait suivi l'ennemi dans sa retraite, l'aurait attaqué, battu dans les défilés, et lui aurait enlevé son butin (4); mais les Ottomans gardent un silence absolu sur cette circonstance.

Au nombre des captifs se trouvait un jeune homme de quatorze ans, dont le nom et le berceau sont incertains. Enlevé de Schebes ou Muhlenbach où il étudiait, et entraîné en esclavage, il y vécut vingt-deux années soumis à de bien tristes vicissitudes; de retour dans sa patrie, il décrivit les mœurs, les usages et les opinions des Turcs, avec une connaissance des choses, une sagacité et une fidélité bien rares pour le temps.

A Andrinople, l'hiver se passa dans les fêtes du mariage avec la princesse servienne; mais, aux approches du printemps [1438], Murad médita de nouvelles hostilités contre son beau-père (5). Ishak-Beg, fils d'Ewrenos, à force d'insinuations, finit par rendre suspects le despote de Servie, ainsi que le woiwode de Transylvanie, et poussa le sultan à de nouvelles entreprises contre eux; il lui persuada, avant tout, d'exiger la cession de la forteresse de Semendra récemment élevée. Le despote et le woiwode furent appelés au service de la Porte avec leurs fils. Georges Brankovich mit Semendra en état de défense, la confia à son fils aîné Grégoire, et s'enfuit avec Lazare, le plus jeune, emportant ses trésors, en Hongrie auprès du roi Albert, successeur de Sigismond (1). Drakul, qui n'eut pas le temps de s'échapper, ou qui avait espéré conjurer l'orage, fut jeté dans la tour de Gallipoli; alors on lui demanda comme ôtages ses deux fils, qui furent envoyés en Asie comme prisonniers d'État (2); et, après lui avoir fait renouveler son serment de fidélité inébranlable, on le laissa enfin regagner la Valachie (3). Murad parut devant Semendra, tandis qu'Ishak-Beg, son conseiller, se rendait en pèlerinage à la Mecque. Le siége durait déjà depuis trois mois, lorsque revint Ishak-Beg; et Semendra tomba après une vaillante défense du fils de Brankovich et de son oncle Cantacuzène. On brûla les yeux à Grégoire et à son frère qui avait été retenu en garde à Andrinople, et ils furent transférés dans les prisons d'Amaszra et de Tokat (4). Ishak-Beg et Osman-Tschelebi, petit-fils de Timurtasch, se disposaient, après la chute de Semendra, à marcher contre Nicopolis, lorsque la nouvelle de l'approche de l'armée servienne les détermina à courir à la rencontre de l'ennemi. Le combat fut sanglant; mais les Turcs restèrent vainqueurs et maîtres d'un immense butin. Tel fut le nombre des jeunes garçons et des jeunes filles, que la plus belle esclave était échangée contre une botte (5), et que l'historien Aasschik-Paschasade, qui prit sa part du combat et des dépouilles, vendit ensuite cinq esclaves à Skopi pour 500 aspres. Après la conquête de Semendra, Murad se tourna vers Novoberdo, si riche par les mines qui l'entourent, et qui était appelée la mère des Villes (6). Il menaça la Bosnie, et contraignit le prince

(1) Neschri, fol. 182.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 13, aussi le Chronicon Melicense; Hadschi-Chalfa, an 841, qui commence le 5 juillet 1437; Ducas, l. XXX, p. 115.

(3) Engel, Histoire de Hongrie, l. III.

(4) Pray, Histoire reg., l. II, p. 291.

(5) Ducas, l. XXX, p. 116.

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 16.

(2) Ducas nomme Nymphæum comme le lieu de leur bannissement; Seadeddin (Bratutti, l. II, p. 75) l'appelle Egrigæs, dans le Kermian; si les deux indications sont justes, alors ces deux noms désigneraient le même lieu.

(3) Ducas, l. XXX, p. 117.

(4) Seadeddin, l. II, p. 75, nomme Tokat; Ducas, l. XXX, p. 117, Amastris comme le lieu de la captivité des fils de Wulk; mais Neschri dit que les fils du despote furent renfermés à Demotika, et que le commandement de Semendra fut remis à Turachan-Beg. D'après Chalcondylas, le fait n'eut lieu qu'en 1440.

(5) Neschri, fol. 183.

(6) Ducas, l. XXX, p. 117.

Thwartko à élever le tribut de 20,000 ducats à 25,000 (1). Albert voulut passer le Danube avec son armée pour arracher Semendra aux Turcs; mais ses troupes furent abattues par la dyssenterie; puis une terreur panique les saisit, et criant : *Le loup! le loup!* elles se dispersèrent [1439]. Ce cri d'alarme, déjà répété depuis Koloman (2), fut provoqué avec un redoublement d'effroi par l'apparition des Turcs, qui attribuaient, comme les Romains, un grand rôle à la louve dans leur origine, et auxquels pouvaient s'appliquer ces paroles de Mithridate sur les Romains : « Que ce peuple était ardent comme le loup, comme lui insatiable, avide de pillage, altéré de sang. »

Quoique toujours occupé de négociations ou d'expéditions militaires autour de lui, Murad n'étendait pas moins ses relations au delà de ses voisins, reculant de plus en plus le cercle de sa politique; il entretenait une correspondance avec Schahroch, fils de Timur, qui lui recommanda le souverain du Mouton-Blanc, Karajaluk, et le prince de Karamanie; échangeait aussi des lettres avec les sultans d'Égypte. Les troubles de la Bohême, où fut reconnu comme souverain par le parti catholique le roi Albert, maintenant devenu empereur, tandis que les Utraquistes proclamèrent le frère du roi de Pologne, Wladislaus, âgé de treize ans, déterminèrent le sultan à engager des rapports diplomatiques avec la Pologne; il adressa donc à Wladislaus une ambassade, lui proposa un traité d'amitié, sous la condition que Casimir conserverait le trône de Bohême, et que Wladislaus renoncerait à toute alliance avec la Hongrie (3). Comme Albert mourut sur ces entrefaites [1440], l'on fit entendre aux envoyés que leurs instructions se trouvaient maintenant sans objet, et que lorsque Wladislaus serait en Hongrie, il serait temps de parler de traité (4). Aussitôt Murad résolut d'assiéger Belgrad, qui fut attaquée vivement par Ali-Beg, fils d'Ewrenos, et vaillamment défendue par le prieur Zowan de Raguse (1). Du côté de terre, les Turcs enveloppèrent la ville d'une muraille du haut de laquelle ils lançaient des pierres dans la place; les assiégés répondirent par un feu bien nourri et le jeu des mines. Plus de cent Tschaiques croisaient sur le fleuve, afin d'intercepter les communications. Le Polonais Lenzicyky parut comme envoyé de Wladislaus pour demander la levée du siége, qui durait déjà depuis six mois. Murad, qui devait bientôt décamper, répondit néanmoins orgueilleusement que plus tôt ou plus tard il ferait la conquête de Belgrad (2).

Alors se présente sur le théâtre de la guerre entre les Ottomans et les Hongrois le fameux héros Jean Hunyady, qui devait jeter tant d'éclat sur la Hongrie, et dont le nom de Janko, que lui donnèrent les Turcs, retentit longtemps autour d'eux comme un cri d'alarme (3). Mesid-Beg, grand écuyer du sultan, qui quarante ans auparavant, à l'époque de la mort de Bajesid, avait défendu la ville de Siwas contre le prince Mohammed et Bajesid-Pascha, et puis l'avait rendue, venait de pénétrer en Transylvanie par la Valachie, avait fait mettre en pièces l'évêque Georges Lepes près du village de Szent Imreh [18 mars 1442], et assiégeait Hermanstadt. Jean de Hunyady accourut avec Simon de Kemeny au secours de la ville. Mesid-Beg, tout fier de la victoire remportée à Saint-Emerich, s'avança au-devant de lui, assuré d'un nouveau triomphe. Il avait donné d'avance à ses plus audacieux sipahis le cheval et l'armure de Hunyady, que celui-ci lui fût livré mort ou vif. Hunyady, prévenu par des espions, échangea son armure avec Simon de Kemeny, qui paya de sa vie ce dangereux honneur, et, attaqué de tous côtés par les Turcs, périt avec trois mille vaillants guerriers. Mais la garnison d'Hermanstadt fit une sortie, délivra les prisonniers qui étaient dans le camp des Turcs, et prit leur armée à dos (4). Mesid-Beg s'en-

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 23; Chalcondylas, l. V, p. 78; Schimek, Histoire politique du royaume de Bosnie, p. 112.

(2) Sur l'origine de ce cri, *voy.* Engel, Histoire de Holitsch, dans l'Histoire générale, t. XLVIII.

(3) Bonfinius, dec. III, l. IV p. 416.

(4) *Ibid.*

(1) Chalcondylas, l. V, p. 78; Bonfinius, dec. III, l. IV, p. 427; Ducas, l. XXX, p. 116; Thurocz, t. IV, l. XXXV, dans Catona, l. XIII, p. 134.

(2) Callimachus de Clade Varnensi, p. 265, édition de Basle.

(3) Janko est l'ancien nom grec Joannes abrégé; en turc, Janko signifie l'écho.

(4) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 50; Bonfi-

fuit avec ses cavaliers, et fut massacré ainsi que son fils. Hunyady poursuivit l'ennemi, et lorsqu'il fut de retour, tandis qu'il était à table, souvent des fuyards ramenés par les vainqueurs furent égorgés sous ses yeux, comme pour lui donner un divertissement barbare. Il franchit les montagnes sur lesquelles il dressa des trophées et, poussant au delà du passage de la tour Rouge, il descendit dans la Valachie, et passa même le Danube. Vingt mille Turcs couvraient le sol qu'ils avaient si cruellement ravagé; les Hongrois n'avaient perdu que trois mille hommes (1). Hunyady fut reçu comme un libérateur, devant lequel étaient tombés les esclaves, comme un général invincible; il envoya à l'allié de la Hongrie, au despote Georges, une voiture si pesamment chargée de butin et de trophées, que dix chevaux pouvaient à peine la traîner. Les têtes de Mesid-Beg et de son fils étaient plantées sur le sommet, et au milieu était assis un vieux Turc chargé de complimenter le despote, en lui offrant les dépouilles enlevées aux Ottomans (2). Pour venger cette défaite, bientôt parut Schehabeddin-Pascha à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Plein d'orgueil comme Mesid, il se vantait qu'au seul aspect de son turban les ennemis s'enfuiraient à plusieurs journées de distance (3). Hunyady marcha à sa rencontre avec quinze mille hommes seulement, mais résolu à vaincre ou à mourir. L'on en vint aux mains à Vasag. Hunyady harangua ses soldats, les enflamma d'ardeur, et la victoire se déclara pour eux. Ce fut pour les Turcs un plus grand désastre que la défaite de Mesid-Beg. Ils perdirent deux cents étendards, cinq mille prisonniers; parmi les morts se trouvèrent le général et Osman-Beg, petit-fils de Timurtasch (4), ainsi que plusieurs des begs les plus vaillants [1442]. Tandis que les Ottomans étaient ainsi humiliés sur le champ de bataille, le député que Murad avait envoyé à Ofen pour réclamer Belgrad était congédié sans réponse (1).

L'année suivante [1443] comprend la période la plus brillante des exploits de Hunyady. C'est alors qu'il fit cette grande campagne, si vantée par les Hongrois, et qui pourrait être appelée la courte campagne, puisque, en cinq mois, cinq villes furent prises, cinq victoires furent remportées. Ce furent les débuts brillants de la croisade réunie contre les Turcs par le pape Eugène IV, grâce aux efforts du cardinal Julien, et qui se termina si déplorablement l'année suivante. Depuis la bataille de Nicopolis, jamais tant de nations diverses de la chrétienté ne s'étaient alliées pour combattre l'ennemi perpétuel de leur foi, et le nom du chef Jean de Hunyady éclipse complétement celui des capitaines chrétiens dans les guerres précédentes contre les Turcs. Des Hongrois, des Polonais, des Serviens, des Valaques et des croisés allemands composaient l'armée qui, le 22 juillet [1443], se mit en mouvement d'Ofen, et sous la conduite de Brankovich, allié actif et entreprenant, franchit le Danube près de Semendra. Hunyady, avec douze mille cavaliers d'élite, entra en Servie, et pénétra par Kriussovaz et Schehrkoï jusqu'à Nissa, ravageant tout sur son passage, tandis que le roi Wladislaus, accompagné du cardinal Julien, suivait avec vingt mille hommes à une distance de deux journées (2). La première grande bataille fut livrée près de Nissa, sur la Morava, et les détails les plus fidèles se trouvent dans le rapport adressé par le général lui-même cinq jours après à son collègue le woiwode de Transylvanie, Nicolas d'Uilak [3 novembre 1443]. Trois colonnes turques conduites, la première, par Isa-Beg, fils d'Ewrenos, la seconde, par un beg inconnu, la troisième par Turachan-Beg, attaquèrent l'une après l'autre, et furent successivement repoussées. Dans le corps d'armée principal se trou-

nius, dec. III, l. V, p. 433; Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 78; Neschri, Aali, Ssolaksade, Chalcondylas, l. V, p. 79.

(1) Bonfinius, dec. III, l. V, p. 434. *Voy.* aussi Thurocz, p. IV, c. 37; dans Katona, l. XIII, p. 214.

(2) Bonfinius, dec. III, l. V.

(3) Cette fanfaronade se trouve aussi dans Neschri, fol. 186. La défaite elle-même, dans Bratutti, l. II, p. 80; Aali, Ssolaksade, Mohijeddin, Hadschi-Chalfa.

(4) Selon Neschri, Osman-Beg ne périt que dans la bataille de Warna.

(1) Katona, tire de Dlugosz, l. XIII, p. 277, et Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 54; Bonfinius, dec. III, l. V, et Callimachus, de Pugas Varnensi, p. 445, édit. de Basle, p. 185.

(2) Krussovaz ou Alasschehr et Schehrkoi, disent les historiens ottomans; Neschri, fol. 186; Seadeddin, Bratutti, l. II, p. 87, Ssolaksade, Aali.

vaient les begs de Widin et de Sofia, Ali-Beg, fils de Timurtasch, Balaban de Tokat, Kasim-Pascha, beglerbeg de Rumili, et Mahmud Tschelebi, beg de Boli, beau-frère du sultan, frère du grand vesir Chalil (1) : deux mille Turcs restèrent sur le terrain, quatre mille furent pris, neuf bannières enlevées. Sofia fut conquise, et la marche se dirigea maintenant vers Philippopolis, par les hauteurs escarpées de l'Hœmus, au milieu de l'hiver. Le pas de Succi, si fameux dans l'histoire, qui s'appelle aussi la porte de Trajan, a deux défilés, l'un à l'ouest, Ssula Derbend, ou défilé aqueux, fermé par la porte qu'y fit construire Trajan; l'autre à l'est, nommé le défilé d'Isladi ou de Slatiza, de la petite rivière de ce nom, dont le cours se dirige de ce point vers le nord. Murad, informé de l'approche de l'armée hongroise, fit couper les deux passages par des tranchées derrière lesquelles s'élevèrent des murailles en quartiers de rochers; il comptait d'ailleurs sur la neige et la glace de l'hiver, qui rendraient impénétrables des lieux à peine accessibles dans la plus belle saison de l'année. Pour ajouter encore à des obstacles qui paraissaient insurmontables, les Turcs versèrent pendant la nuit de l'eau sur le sentier tracé dans la neige, en sorte que le matin une surface de glace se présenta aux cavaliers chrétiens. Néanmoins, animés par le courage de leur chef, les Hongrois grimpèrent; mais arrivés à la porte de Trajan, ils la trouvèrent infranchissable, et retournèrent : alors ils tentèrent le second passage à travers lequel la petite rivière d'Isladi s'ouvre un chemin que l'on ne peut fermer aussi complétement. Ils se trouvèrent sur les bords de l'Isladi la veille de Noël (2) [24 décembre 1443], et luttèrent par la journée la plus rigoureuse de l'hiver contre les avalanches et les rochers précipités sur eux, contre la glace et le fer. Ils triomphèrent de tant d'ennemis, et le jour de Noël ils saluèrent les glaces de l'Hœmus sur le versant méridional tourné vers la Bulgarie. Ils occupèrent sans difficulté les villages bulgares. Outre les liens de religion, les affinités de langage entre les Polonais et les Bulgares attiraient ces derniers, qui se rendaient volontairement à l'approche des cavaliers polonais. Avec les Polonais et le roi Wladislaus les croisés et le cardinal Julien avaient aussi franchi le défilé. Sur la dernière pente de l'Hœmus, au pied du mont Cunnobiza (1), descendant sur les champs de Jalovaz, fut livrée une dernière grande bataille, la seule à laquelle le roi Wladislaus assista en personne, et où son secrétaire Callimachus, qui a écrit comme témoin oculaire l'histoire de cette campagne, fut blessé au doigt par une flèche. Les ennemis furent battus, et parmi les prisonniers se trouvèrent Kasim-Beg, le beglerbeg de Rumili, et Mahmud-Tschelebi, beg de Boli. Hunyady fit massacrer cent soixante-dix prisonniers; il retourna en triomphe à Ofen, menant les deux begs avec l'armée.

Tandis que cette campagne se poursuivait en Europe, le prince de Karamanie, qui agissait en Asie, en vertu d'une secrète intelligence avec les Hongrois, s'agitait de nouveau, et recommençait pour la troisième fois les hostilités. Il ravagea le pays depuis Kutahije jusqu'à Angora, poussa ses courses jusqu'à Bulawadin et Siwrihiszar, et saccagea les villes d'Akhiszar, d'Akschehr et de Begschehr. Murad était passé en Asie, et tandis que les armées hongroises marchaient contre les frontières turques, il châtia la prise d'armes de son vassal, en saccageant Iconium, Larenda et d'autres villes du prince de Karamanie (2). La guerre de Hongrie, qui réclamait sa présence en Europe, le rendit plus disposé à écouter les prières de Karasururi, vesir de Karamanie, et à céder à l'intercession de sa sœur. Il accorda donc la paix (3). Dans cette campagne il avait été accompagné par l'aîné et le plus cher de ses fils, Alaeddin, gouverneur d'Amasia, qui, après le rétablissement de la paix, regagna son gouvernement en même temps que le sultan retournait en Europe (4). Arrivé à Andrinople, Murad fut obsédé par les supplications de sa sœur, épouse de Mahmud-Tschelebi, prisonnier des chrétiens, ancien gouverneur de Boli; fatigué d'ailleurs d'une guerre continuelle, il

(1) Chalcondylas nomme ce frère de Chalil, fils d'Ibrahim.

(2) Callimachus et Bonfinius.

(1) Callimachus et Bonfinius, dec. III, l. VI, p. 451.

(2) Ducas, l. XXXII, p. 123.

(3) *Voy.* les historiens ottomans cités plus haut.

(4) Les mêmes, et Ducas.

résolut de rétablir la paix en Occident avec la Valachie, la Servie et la Hongrie, comme il venait de renouer les bonnes relations en Orient avec la Karamanie. Au woiwode de Valachie Drakul, et au despote de Servie Brankovich, il rendit leurs fils qui avaient été privés de la vue; à Brankovich, il restitua les places serviennes de Schehrkoi, Krussovaz et Semendra, et adressa son chancelier, renégat grec, avec une suite de cent personnes, comme ambassadeur en Hongrie, pour négocier la paix avec Hunyady. Ce général, que les histoires turques désignent toujours comme le second roi de Hongrie, détrompa l'ambassadeur, et le renvoya avec les propositions de paix à la diète rassemblée à Szegedin (1). Comme les grandes promesses des princes européens de soutenir la croisade par des troupes auxiliaires au commencement de l'été restaient encore sans accomplissement, Wladislaus céda aux représentations d'Hunyady et de George de Servie, qui accueillaient la paix en dépit du pape et de l'empereur grec, dont les efforts poussaient à la guerre. Une trêve de dix années fut conclue à Szegedin [juillet 1444], aux conditions suivantes: 1° La Servie et l'Herzogewina devaient être restituées à Georges Brankovich; 2° la Valachie resterait sous la suzeraineté hongroise; 3° une rançon de 70,000 ducats serait payée par Mahmud-Tschelebi (2). Le traité fut rédigé dans les deux langues, et juré solennellement des deux côtés; les Turcs demandèrent que le roi prêtât serment sur l'hostie: Grégoire Savori, ayant rejeté cette profanation du plus saint des mystères, l'on convint que le roi jurerait sur l'Évangile, et Murad sur le Koran (3).

Avant la conclusion définitive de la paix, dont Murad se croyait assuré, en raison des sacrifices par lesquels il était prêt à l'acheter, dès le 12 juillet [1444] il était passé en Asie, d'où il avait reçu, au commencement du printemps, la nouvelle de la mort de son fils aîné Alaeddin. Il ressentit profondément cette perte, car les sentiments du cœur n'avaient pas été étouffés par les cris de guerre qui retentissaient autour de lui sans cesse depuis vingt années. Jusqu'ici, nous n'avons vu que l'image du guerrier, se dressant au milieu des champs de bataille qu'il dominait par sa grandeur; nous ne pourrons pas non plus lui refuser notre admiration lorsqu'il aura secoué la poussière des combats et qu'il aura dissipé l'ivresse de la victoire. Quoiqu'il pût s'appuyer sur l'exemple de son aïeul Bajesid et de son père Mohammed, pour s'assurer plus fermement du trône, soit en immolant ses frères, soit en les plaçant sous la garde de l'empire grec, il eut horreur du meurtre, et s'indigna à la pensée de remettre les princes entre les mains de Paléologue; il les laissa vivre tranquillement à Brusa, où ils furent enlevés par la peste. Mustapha, qui était où se prétendait son oncle, fut mis à mort, parce qu'on le prit les armes à la main sur le champ de bataille, et son frère rebelle parut avoir été immolé à son insu et contre sa volonté; car il le pleura sincèrement. Malgré la cruauté et la perfidie de son gouverneur Jurkedsch-Pascha, dont les exemples pouvaient donner de si funestes enseignements aux princes, Murad ne fut pas cruel; il ne viola pas les traités, et il se montra au contraire humain et fidèle à sa parole. Pour emporter Thessalonique, il avait promis le pillage de la ville aux janitschares; mais le conquérant barbare n'inonda pas ensuite les rues de sang, ainsi que l'avait fait le grand Théodose. L'empereur grec avait commandé le massacre de sept mille citoyens; le sultan emmena sept mille ennemis comme captifs, et la plupart ensuite recouvrèrent la liberté moyennant une rançon, et même rentrèrent en possession de leurs maisons (1). Sans recueillir les éloges que répandent sur lui les historiens ottomans, écoutons seulement ses ennemis naturels, les Grecs. Murad, dit Ducas, avait d'excellentes mœurs, et une grande douceur d'âme (2). Murad, dit Chalcondylas, était un homme juste, équitable (3). Ce qui parle plus haut encore en faveur de Murad, c'est son respect pour la vie et la liberté de ses frères, sa condescendance pour les prières de ses sœurs qui facilitèrent la paix en Asie et en Europe: car pour l'amour de l'une il pardonna trois fois

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 74.
(2) *Ibid.*
(3) Bonfinius, dec. III, l. VI, p. 457; Callimachus.

(1) Canano de exc., Thess.
(2) Ducas, l. XXIX, p. 113.
(3) Chalcondylas, l. VII, à la fin.

au prince de Karamanie, et par affection pour l'autre, il racheta son époux, moyennant 70,000 ducats ; c'est la douleur sincère et profonde sur la mort de son fils chéri ; c'est enfin la résolution provoquée en partie par cette perte cruelle, de renoncer au trône, alors qu'il était au faîte de la puissance et dans toute la force de l'âge.

A peine avait-il atteint sa quarantième année, il s'arrêta au milieu de sa carrière de gloire et de conquête, et se décida à remettre les rênes du gouvernement à son fils Mohammed, âgé de quatorze ans, ou plutôt à ses anciens vesirs. Tura-Chan, auquel était attribuée la perte de la bataille du pas d'Isladi, fut enfermé dans une prison d'Etat à Tokat (1); Chalil-Pascha eut la direction des affaires comme grand vesir, et Molla-Chosrew, le grand légiste, devint juge de l'armée. Quant à Murad, voulant s'abandonner à Magnésia aux jouissances d'une vie calme et paisible, il prit pour compagnons de ce repos épicurien Ishak-Pascha et le grand échanson Hamsa-Beg. Pour soutenir les frais de sa retraite philosophique, il s'était réservé les gouvernements de Mentesche, Ssaruchan et Aidin, c'est-à-dire la plus belle partie de la Carie, de la Mœonie et de l'Ionie, où, sous un ciel pur, il pouvait ressentir le charme des simples agitations de la nature ionienne.

(1) Chalcondylas, l. VI, p. 98.

LIVRE XI.

VIOLATION DE LA PAIX PAR LES HONGROIS. — MURAD REMONTE SUR LE TRONE AVANT LA BATAILLE DE WARNA, EN DESCEND DE NOUVEAU ET Y REMONTE POUR LA TROISIÈME FOIS. — IL PREND HEXAMILON, CORINTHE, PATRAS, ET CONCLUT LA PAIX AVEC CONSTANTIN. — HUNYADY BATTU A KOSSOVA — SCANDER-BEG, SEIGNEUR D'ALBANIE. — MARIAGE DE MOHAMMED. — MORT DE L'EMPEREUR GREC JEAN ET DE MURAD. — ÉDIFICES, INSTITUTIONS MILITAIRES, VESIRS, GÉNÉRAUX, LÉGISTES, SCHEICHS ET POETES DU TEMPS DE CE SULTAN.

La trêve conclue pour dix années entre le sultan et le roi Wladislaus ne dura pas six semaines, et dix jours ne s'étaient pas écoulés depuis le serment prêté sur l'Evangile que le légat pontifical, cardinal Julien Césarini, fit jurer au roi et à ses conseillers, au nom de la très-sainte Trinité et de la glorieuse Vierge Marie, de saint Etienne et de saint Ladislas, de rompre le traité fait avec les Turcs, et de paraître le 1er septembre devant Orsova avec l'armée (1). A peine les plénipotentiaires turcs s'étaient retirés, des lettres arrivèrent du cardinal Francesco Condolmieri, Florentin, grand amiral de la flotte pontificale sur l'Hellespont, et de l'empereur grec Jean Paléologue, qui insistaient sur l'avantage de profiter du séjour du sultan en Asie pour détruire à jamais sa puissance en Europe. C'était une occasion favorable qui peut-être ne se représenterait plus : la Karamanie était soulevée ; le sultan était embarrassé par des négociations avec les gouverneurs rebelles, et d'ailleurs la flotte des croisés en station sur l'Hellespont ne lui permettrait pas de repasser en Europe. A ces avis, à ces raisons, le légat prêta l'appui de son éloquence, et il ajouta que les paroles données aux infidèles n'étaient pas obligatoires (2) ; que d'ailleurs la Hongrie n'avait pas eu le droit d'accéder à une trêve avec les Turcs sans le concours du saint-siége et des autres puissances alliées de la chrétienté (1). Cette opinion fut soutenue encore par le sublégat, et un chancelier de Venise, et par deux capitaines de galère, l'un Bourguignon, l'autre Vénitien. On finit par persuader Hunyady au moyen de la promesse de le faire roi de la Bulgarie, qui serait arrachée aux Turcs ; et tout ce que l'on accorda à ses représentations, ce fut de retarder la déclaration de guerre jusqu'au 1er septembre, afin d'être plus sûrement en possession des places serviennes que les Turcs, pour accomplir fidèlement le traité, livrèrent sans la moindre difficulté. Toute l'armée hongroise ne comptait pas plus de dix mille hommes, et avec cette force on se flattait de chasser les Turcs entièrement de l'Europe cette même année. Mais si les troupes étaient peu nombreuses, elles traînaient après elles d'immenses bagages, suivant la coutume des Polonais à cette époque (2) ; plus de deux mille voitures encombraient les routes. Pour éviter la difficulté de la marche par les défilés de l'Hœmus, on résolut de se diriger le long de la mer entre la chaîne de montagnes et le Danube (3). A Nicopolis parut Drakul, prince de Valachie, avec une armée à laquelle se réunit Hunyady, amenant cinq mille hommes de la Transylvanie et de la Valachie (4). En vain il fit dans le conseil de

(1) La formule du serment se trouve tout au long dans Katona, l. XIII, p. 325.

(2) Turocz.

(1) Dlugosz et Æneas Sylvius, qui plus tard devint pape. Pour Katona ce sont la *solidissima rationem monumentas*, l. XIII, p. 332.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 78.

(3) Callimachus de Pugna Varnensi ; Bonfinius, dec. III, l. VI, p. 460.

(4) Selon Chalcondylas, avec dix mille hommes

guerre les plus fortes représentations sur le danger d'une si folle entreprise; « la suite du sultan à la chasse, dit-il à Hunyady, était plus nombreuse que l'armée hongroise; » pour toute réponse, Hunyady l'accusa de trahison. Drakul furieux, ayant tiré son sabre, il fut arrêté, et, pour se racheter, il fallut qu'il donnât de l'or, et promît de fortifier l'armée hongroise de quatre mille hommes sous les ordres de son fils (1). Aux raisons tirées de la nature même des choses contre la campagne, Drakul ajouta les sinistres prédications d'une espèce de devineresse bulgare. A l'issue du conseil de guerre, la terre trembla dans toute la Hongrie, comme si elle exprimait son horreur du parjure commis au nom du ciel.

L'armée poursuivit sa route à travers les plaines de la Bulgarie sans s'écarter de la chaîne de l'Hœmus; Hunyady était en avant avec trois mille cavaliers hongrois et les auxiliaires valaques, puis venait le roi avec les croisés. Ceux-ci, sans respect pour le signe sacré qu'ils portaient, dévastaient par le fer et le feu les églises grecques et bulgares (2). Vingt-huit transports que les Turcs avaient construits sur le Panis ou le Kamdschik, pour descendre dans la mer Noire, et remonter ensuite par l'embouchure du Danube, furent brûlés; plusieurs places se rendirent volontairement. Mais Sunnium et Pezech (aujourd'hui Baldschik), se confiant dans la force de leur situation, se défendirent contre les assiégeants. Cinq mille Turcs périrent dans l'assaut; les autres furent précipités du haut des rochers qui faisaient leur sécurité. Kawarna, ancien port de Karon, et Warna, autrefois Constantia, furent bientôt occupés. Warna est située sur le côté septentrional d'un golfe formé par deux caps, dont l'un, à gauche, est une pente de l'Hœmus, à l'extrémité de laquelle s'étend un long bourg appelé Macropolis; sur le promontoire du midi s'élevait Galata, à cinq cents pas seulement de la ville; l'espace entre ces deux points était occupé par un terrain bas et marécageux (3). Là était campée l'armée hongroise lorsqu'arriva l'effrayante nouvelle que Murad, tiré de son repos par l'annonce de la violation de la paix, s'était élancé de l'Asie avec une armée de quarante mille hommes, et qu'au lieu de gagner l'Hellespont où croisait la flotte pontificale, il s'était embarqué sur le Bosphore au moyen de bâtiments génois auxquels il avait payé un ducat par homme (1). Il avait planté sa tente à quatre mille pas seulement des Hongrois. Dans le conseil de guerre des chrétiens, le cardinal légat et les évêques d'Erlau et de Waradin opinèrent pour que l'on couvrît le camp par des fossés et des barricades de chariots, et que l'on attendît ainsi l'attaque de l'ennemi; Hunyady se prononça pour un engagement en rase campagne, et le jeune roi emporté par son bouillant courage, embrassa ce parti.

La veille de la fête de saint Martin (10 novembre 1444), les troupes des deux partis se rangèrent en bataille. L'aile gauche des chrétiens composée de Valaques, et seulement de cinq compagnies hongroises, était protégée par le marais; à la droite tournée du côté de la ville, où l'on redoutait le plus de danger, parce que ce point était plus accessible, se tenait la force de l'armée; là, était dressée la grande bannière noire de Hongrie; le ban Franko et l'évêque d'Erlau (2) commandaient en ce lieu ayant sous leurs ordres les croisés que menait le cardinal. Les derrières de l'armée, où se trouvaient les voitures et les munitions de l'artillerie, étaient protégés par l'arrière-garde où se tenaient l'évêque de Waradin, faisant porter l'étendard de saint Ladislaus, et Lasko-Bobnitz avec quelques troupes polonaises. Le roi était au centre, entouré de cinq cents cavaliers, ses gardes du corps, à côté de la bannière de saint Georges, que portait Étienne de Bathory. L'aile droite de l'armée turque était commandée par le beglerbeg de Rumili, selon la coutume lorsque la guerre est poursuivie en Europe; l'aile gauche par le beglerbeg d'Anatoli qui ne se tient à la droite avec ses troupes que lorsque l'on combat en Asie. Le beglerbeg d'Asie était Karadscha, celui de Rumili, Tura-Chan (3), qui avait été délivré

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 79.
(2) Callimachus.
(3) Callimachus, Bonfinius, Chalcondylas.

(1) Katona, l. XIII, p. 344.
(2) Ameilhon, dans la XXVII[e] partie de l'Histoire du Bas-Empire, p. 30, prend Agra pour Gran.
(3) Neschri, Idris, Seadeddin, dans Bratutti, l. II,

bien vite de sa prison de Tokat, afin d'effacer la honte de la défaite subie au défilé d'Isladi. Murad avec les janitschares se tenait au centre; devant lui était ouvert un fossé, défendu par des palissades, et au fer d'une lance était attaché l'acte du traité fixé sur l'Évangile; derrière le sultan étaient les chameaux et les bagages (1). Dans ce moment, par un ciel pur, s'éleva tout à coup un violent tourbillon de vent qui déchira tous les drapeaux hongrois, à l'exception de celui du roi, et ce présage sinistre remplit les Hongrois de terreur.

Hunyady attaqua le beglerbeg d'Asie, et enfonça l'aile qu'il commandait; de leur côté les Valaques chargèrent les troupes de Rumili, les mirent en désordre, et pénétrèrent dans le camp turc jusqu'à la tente du sultan qu'ils pillèrent. Déjà Murad se disposait à fuir, lorsque Karadscha, saisissant les rênes de son coursier, le supplia de ne pas tourner le dos (2). Jasidschi-Toghan, l'aga des janitschares, voulait punir cette audace du beglerbeg qui, en ce moment, tomba sous le fer d'un Hongrois (3). Murad et les janitschares tinrent ferme, et repoussèrent l'attaque du roi de Hongrie, qui, malgré les recommandations de Hunyady de ne point bouger de son poste, s'était laissé entraîner par son entourage à charger les janitschares. Le cheval du roi frappé au pied par une hache, tomba entraînant sous lui son cavalier; un ancien janitschare, Chodscha-Chisr (4), coupa la tête de Wladislaus, et la planta sur une lance, comme une terrible réponse au traité dressé non loin de là au bout d'une autre lance, et pour la violation duquel, Murad, avant la bataille, avait appelé la vengeance de son Dieu et de celui des chrétiens (5). Voyant le roi tué, Hunyady prit la fuite avec les Valaques, favorisé par les ombres de la nuit. Le lendemain matin, tout restait tranquille dans l'enceinte formée par les chariots, où les Hongrois attendaient toujours le retour de Hunyady. Murad livra l'assaut à ce retranchement, et tailla en pièces tous les défenseurs, à l'exception de quelques-uns seulement. Là, périrent les évêques d'Erlau et de Groszwardein, Étienne Bathory, qui avait la veille sauvé en ce lieu l'étendard du roi, enfin le cardinal Julien lui-même, le provocateur de la rupture de la paix, l'auteur de ce grand désastre (1). Murad, accompagné d'Asab-Beg, l'un de ses confidents, alla visiter le champ de bataille, et contempler les morts. « N'est-ce pas un prodige, dit-il, qu'il n'y ait que des jeunes gens, et que parmi tant de visages ne se trouve pas une seule barbe grise? — Si un seul vieillard eût été parmi eux, répondit Asab-Beg, ils ne seraient point entrés dans cette folle entreprise (2). » Deux cent cinquante voitures chargées d'objets précieux tombèrent entre les mains des vainqueurs. Aux lettres de victoire portées au sultan d'Égypte par Asab-Beg, Murad fit joindre vingt-cinq cuirasses pour lui faire mieux connaître quels hommes de fer il avait vaincus (3). Comme il n'y avait plus de camp ennemi, Murad ne pouvait faire lancer la tête du roi au mileu de troupes résistant encore pour y jeter la terreur, ainsi que le consul romain avait lancé la tête d'Asdrubal dans le camp d'Annibal (4); il la fit déposer dans du miel, et l'envoya comme un témoignage de son triomphe au gouverneur de Brusa, Dschubbe-Ali (5), dont le nom décore aujourd'hui encore l'une des portes de Constantinople (6). Les habitants de Brusa allèrent au-devant du messager, lavèrent la tête dans les eaux du Nulifer, et la promenèrent ensuite au bout d'une lance en procession solennelle et triomphale par les rues de la ville (7); en sorte que les chants de victoire de l'Hœmus furent répétés par les échos de l'Olympe.

Toujours ami du repos et des jouissances paisibles, fatigué du trône, et las de la guerre,

p. 100, ne le font délivrer qu'après la bataille en réjouissance de la victoire.

(1) Callimachus, Bonfinius.

(2) Neschri.

(3) Chalcondylas est très-précis sur ce point, que ce fut un sabre hongrois et pas une autre arme.

(4) Neschri, Idris, Seadeddin, Aali, le nomment tous Chisr.

(5) La prière est dans Seadeddin, Bratutti, l. II, p. 96.

(1) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p, 84; d'après Joanich dans Katona, l. XIII, p. 380.

(2) Neschri, Idris.

(3) Les mêmes, et Seadeddin, l. II, p. 100.

(4) Livius, l. XXVII, c. 51.

(5) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 100; Neschri, fol. 19; Idris, XVIe récit de Murad II; Aali.

(6) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 102.

(7) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 100; Ssolaksade, fol. 43.

du champ de carnage de Warna, Murad regagna bien vite ses délicieux jardins et son palais de Magnésia. Le reste de cette habitation, où l'on ne voit plus que quelques pans de murailles et de tristes cyprès, attire encore aujourd'hui les regards des voyageurs, qui attribuent au vainqueur de Wladislaus les nombreux édifices dont Murad III et son épouse ont décoré le séjour de prédilection de leur glorieux ancêtre (1). Une maison de fous, un couvent de derwischs, un bain, une cuisine pour les pauvres, une académie et un caravansérai, la mosquée du sultan, avec des coupoles et des tours dans le meilleur style, la mosquée de la favorite (Chaszeki), celle de l'épouse (Chatunije), sont des fondations du temps de Murad III (2); mais il est un autre édifice plus ancien même que Murad II, c'est la mosquée de l'ancien prince de Ssaruchan, Ishaktschelebi. Le mausolée dans le voisinage des ruines du palais et des jardins de Murad II, renferme les tombeaux de vingt-deux épouses et enfants avec lesquels Murad II et Murad III passèrent les plus heureux instants de leur vie; il y eut toutefois cette différence entre les deux sultans, que le second s'abandonna sur le trône à toute la mollesse qu'inspire le ciel d'Ionie, tandis que Murad II crut deux fois qu'il était de son devoir de quitter le sceptre s'il voulait renoncer aux soins du gouvernement et au tumulte des armes pour s'abandonner entièrement aux douceurs du repos, et se livrer à l'attrait du plaisir. Mais ce sommeil de l'indolence, ce rêve de jouissances et de retraite épicurienne furent de courte durée. D'abord, il fut réveillé brusquement par le retentissement de la guerre étrangère; ensuite ce fut l'agitation d'un soulèvement intérieur qui l'arracha à ses loisirs pour le rejeter sur le trône. A Andrinople un grand incendie, dans lequel le marché fut dévoré, annonça le mécontentement des janitschares; à grand peine le chef des eunuques put se dérober leur fureur, en s'échappant du palais neuf, pour se réfugier dans le vieux palais intérieur sous la protection du jeune sultan qu'il dominait. Ensuite les janitschares quittèrent la ville, et au grand effroi des habitants, ils se fortifièrent sur la colline de Butschul. L'augmentation de leur solde quotidienne d'un demi-aspre apaisa les janitschares, mais ne calma nullement les vesirs. Le grand vesir Chalil, le beglerbeg Usghur et Ishak-Pascha, députèrent leur collègue Saridsche-Pascha à Magnésia, pour inviter Murad à ressaisir encore les rênes du gouvernement. Leur prière fut exaucée sans retard. Murad sentit bien que le bras de son fils de seize ans n'était pas encore assez vigoureux pour diriger cet empire agrandi par de récentes conquêtes, et il remonta pour la troisième fois sur le trône. Le jeune Mohammed changea de rôle et de résidence avec son père, et se rendit à Magnésia tandis que Murad revenait à Andrinople. Saganos-Pascha, qui avait eu la plus grande influence, fut envoyé à Balikesri pour y vivre dans la retraite, et Chalil-Pascha, reprit comme grand vesir le pouvoir illimité qu'il avait déjà exercé. C'est lui qui, sur l'avis de la marche de l'armée hongroise, avait prié son ancien maître de se remettre à la tête des troupes ottomanes, et avait été au-devant de lui en Asie; il eut encore la plus grande part à cet appel fait au sultan pour une troisième reprise de possession du trône. Ce double service envers Murad et l'empire prenait un autre aspect aux yeux de l'héritier du trône envoyé à Magnésie, et laissa un ressentiment profond dans le cœur vindicatif et ambitieux du jeune prince qui deux fois dans l'espace d'une année n'avait touché au pouvoir suprême que pour le voir échapper à son étreinte (1) [1445].

Maintenant Murad ne devait plus déposer les rênes du gouvernement, ni remettre à d'autres la poursuite de ses plans de conquête. Son regard ne se détacha plus de la partie méridionale de l'ancien empire byzantin en Europe, du Péloponèse et de l'Albanie; c'est là que nous allons le voir exercer son action principale. L'empereur grec Jean, dont les excitations avaient provoqué la malheureuse campagne des croisés, avait néanmoins obtenu le renouvellement de la paix bientôt après le désastre de Warna (2); mais l'empire était alors limité aux dépen-

(1) Chandler, l. I, c. 80.

(2) Dschihannuma, p. 635, dit expressément que ces édifices ne furent achevés que dans l'année 1000 [1591], c'est-à-dire sous Murad III.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 104; Ssolaksade, fol. 44; Aali, Idris, Chalcondylas, l. VII.

(2) Chalcondylas, l. VII, p. 106.

dances de la capitale renfermées dans la longue muraille d'Anastase, et le traité fait avec l'empereur ne comprenait pas ses frères les despotes du Péloponèse. Dans le partage fait entre les sept fils de Manuel, Théodore avait été institué despote de Sparte (1); mais, après sa mort, il avait eu pour successeur son neveu Théodore, fils d'Andronicus, qui ensuite échangea la possession de ses domaines avec son oncle Constantin, en sorte que Constantin, qui, dans le partage de l'empire, avait obtenu les villes sur les rives du Pont et de la Propontide, aujourd'hui Misziwri et Siliwri, se trouva maître de la despotie de Sparte, tandis que Théodore domina sur Selymbria (2). Constantin, qui devint plus tard le dernier empereur byzantin, à peine arrivé dans le Péloponèse, étendit sa domination tout autour de lui, et même au loin; bientôt il posséda presque toute la presqu'île, à l'exception de la part de son frère Thomas, et au dehors il fit reconnaître son pouvoir dans la plus grande partie de la Béotie et de l'Attique ; car Neri Acciajuoli, duc d'Athènes, qui avait succédé à son parent Rainier dans la possession de l'Attique, avait formé une alliance avec Constantin, en s'obligeant au payement d'un tribut annuel (3). Ainsi Constantin était maître de Sparte, Corinthe et Patras dans le Péloponèse, et en outre de Thèbes, des cantons des Locriens, et du Pinde alors habité par les Valaques. Cette extension de puissance avait été favorisée par la grande campagne de Hunyady; et lorsque, dans l'année suivante, Murad, descendant du trône, eut regagné l'Asie, Constantin fixa principalement son attention sur la défense de la presqu'île; il songea à fortifier l'isthme qui unit le Péloponèse au continent de la Grèce septentrionale, et qui, de son étendue, a pris le nom d'Hexamilon (4). Cette langue de terre, seul point de communication du continent avec la presqu'île, a été depuis les temps historiques du Péloponèse l'objet principal de l'attention de ceux qui voulaient le conquérir ou le défendre ; Démétrius-Poliorcetes, Jules-César, Caligula et Néron essayèrent de la percer; la tentative fut reconnue impraticable (1), et depuis elle ne fut plus renouvelée. Les Grecs élevèrent les premiers une muraille contre Xercès, sur toute la largeur de l'isthme (2) ; Justinien rétablit cet ouvrage qui était ruiné (3); enfin, Manuel, durant les courts instants de repos dont jouit l'empire byzantin sous le règne de Mohammed (4), et Constantin, pendant la campagne des Hongrois du côté de Warna, avaient achevé de fortifier cet abri (5). Avec l'aide de son frère Thomas, qui poussa très-vivement les travaux (6), Constantin avait élevé sur toute la largeur de l'isthme une muraille de la hauteur de deux aunes, large de cinq aunes, protégée par cinq bastions et un fossé profond (7). Le nouvel ouvrage attira d'autant plus vivement le sultan; d'ailleurs il était excité par le beglerbeg de Rumili, Tura-Chan, qui, vingt ans auparavant, avait forcé l'Hexamilon pour porter plus loin ses ravages, et par Neri, duc d'Athènes, qui, rompant son alliance avec Constantin, rendit hommage au sultan. Murad marcha contre le Péloponèse avec l'armée d'Europe et d'Asie qui s'était rassemblée à Serres; et à Thèbes, il rallia les troupes de Neri: puis il campa quelques jours à Mingiœ, afin de mettre en bon état les canons et les autres instruments de siége (8). Constantin qui, avec son frère Thomas et avec toutes les forces du Péloponèse, s'était porté derrière la muraille nouvellement élevée, et ne voulait écouter aucune représentation sur la supériorité du sultan, envoya demander que le sultan abandonnât à sa domination les pays en deçà et au delà

(1) Ducas, l. XXIII, p. 74.

(2) Chalcondylas, l. VII, p. 207.

(3) *Ibid.*, l. VI, p. 99.

(4) Mannert, l. IX, p. 361, d'après Scylas, Strabon, Mela, Pline.

(1) Strabon, l. I; Pline, l. IV, p. 4; Pausanias, l. II, p. 1; Suétone, les Cæsars, c. 44; Caligula, c. 21; Néron, c. 19.

(2) Herodote, l. VIII, p. 71.

(3) Procopius de Ædif. que cite Mannert, l. IV, p. 2, parle seulement de la fortification de la Chersonnèse de Thrace, que Miltiade avait jadis protégée par un mur; mais, outre Zozim, I, p. 29, Phranzes, I, c. 33, édition de Basle, parle aussi des ouvrages de défense du Péloponèse.

(4) Phranzes, *ibid.*, an 1415.

(5) Chalcondylas, l. VI, p. 99, et le Chronicon auquel se rapporte Ducas, an 1444, p. 199.

(6) Chalcondylas, l. VI, p. 99. Opus autem istud maturavit accersito fratre, l. VII, p. 106.

(7) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 106.

(8) Chalcondylas, l. VII, p. 106.

de l'isthme, jadis possédés par l'empereur de Byzance, son frère. Le député était Chalcondylas, l'Athénien, si souvent cité dans cette histoire (1); et sa réclamation était bien inopportune dans la situation des choses. Murad châtia sur lui l'orgueil de son maître, et le fit arrêter à Serres, ainsi qu'il avait ordonné quelques années auparavant de se saisir du père de Chalcondylas, qui, après la mort de Rainier, avait été envoyé en message par la veuve de ce duc auprès de la Porte. Murad, dont l'armée s'élevait à soixante mille hommes (2), prit avec lui six mille guerriers d'élite, et sortit de son camp de Mingiœ pour aller reconnaître en personne les préparatifs de défense de l'isthme. Il se tint quelques jours dans la même position, attendant la reddition de Constantin; et voyant se dissiper cette espérance que lui avait inspirée Tura-Chan, il devint furieux contre ce beglerbeg qui l'avait poussé à entreprendre la campagne au milieu de l'hiver, tandis que lui-même avait voulu la différer jusqu'à l'été (3). Alors il revint avec les canons et les machines de siége, et planta sa tente au milieu de l'isthme, où une enceinte de pins entourait le théâtre consacré des jeux isthmiques. Au lieu même où les chars des villes grecques disputaient le prix dans la carrière en l'honneur de Neptune (4), les machines de siége traînées sur des roues, et les canons battirent en brèche la muraille, ébranlant la terre sous leur poids et leur fracas. Le jeu de l'artillerie dura trois jours; le soir du quatrième [3 décembre 1446], des feux nombreux furent allumés dans le camp des Turcs, qui poussèrent leur cri de guerre, annonçant l'assaut fixé à trois jours de là (5). Le matin du quatrième jour, c'est-à-dire le septième du siége, les trompettes et les timbales, les fifres et les tambours donnèrent le signal de l'assaut. On fit jouer des mines, on appliqua des échelles. Le janitschare Chisr, le même peut-être qui avait coupé la tête du roi Wladislaus à la bataille de Warna, arriva le premier sur le rempart; les Grecs s'enfuirent, et le Péloponèse fut livré en proie aux ravages des Turcs. Trois cents guerriers, qui s'étaient réfugiés sur le mont Oxy, près de Kenchrœ, furent enveloppés et passés sous le tranchant du sabre; six cents autres furent immolés comme victimes en expiation des Ottomans tombés à l'assaut. Le même jour que le rempart fut emporté, Murad se dirigea vers l'Achaïe par Scyron, ne laissant à Tura-Chan que mille janitschares, nombre bien faible, et néanmoins suffisant pour la dévastation de toute la partie méridionale du Péloponèse. Corinthe, abandonnée de ses habitants qui s'étaient rendus à la défense de la muraille, tomba comme une proie sans défense entre les mains des barbares (1).

(1) Chalcondylas, p. 108.
(2) Chronicon, Ad calcem ducæ, p. 199.
(3) Chalcondylas, l. VII, p. 107.
(4) Isthmus. Rex et peregrini (les janitschares) strabant in medio, Isthmi, 108. La même était le lieu des jeux isthmiques. Pausanias, l. I, p. 2; Strabo, l. VIII; Mannert, l. IX, p. 363.
(5) Chalcondylas, l. VII.

Corinthe, appelée Kordos par les Turcs (2), mérite une attention particulière comme étant la clef du Péloponèse, la tête de pont de l'isthme, comme l'entrepôt du commerce des golfes de Crissæ à l'ouest, et de Sarona à l'orient, comme le centre et le marché de l'art grec. Déjà citée dans l'Iliade, Corinthe a donné ensuite son nom aux colonnes les plus magnifiques, aux vases les plus riches, aux peintures et aux sculptures les plus précieuses, aux plus beaux travaux de fonderie, et encore aux courtisanes les plus voluptueuses. Les temples d'Aphrodite s'élevaient sur le sommet de l'Acrocorinthe, dans la ville inférieure et dans les bosquets du Craneion, à côté du mausolée de Laïs, la plus fameuse des prêtresses de l'amour (3). Près des temples d'Aphrodite étaient érigés des autels à la force et à la nécessité; on admirait aussi le temple de Pallas Chalkynite, de Jupiter Coryphée; enfin, tous ces monuments étaient dominés par celui de Bellerophon, dans le voisinage de la source de Sirène, qui jaillit sous le pied de Pégase dompté par Bellerophon. Adrien, comme pour réaliser ce mythe, conduisit du lac Stymphal, d'Arcadie à Corinthe, des eaux qui s'élançaient d'une fontaine que semblait frapper du pied un Pégase d'airain monté par Bellerophon, et qui sortaient des narines d'un dauphin sur lequel Neptune était assis. Au-dessus

(1) Chacondlylas, p. 108.
(2) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 113.
(3) Pausanias, l. II, c. 2, p. 4.

de la porte qui menait au port occidental de Lecheion, Phaéton et Phœbus siégeaient sur des chars dorés. Au port oriental de Kenchræ, en face d'un bosquet funèbre de cyprès, les eaux salées des bains d'Hélène venaient se décharger dans la mer (1). Ces deux ports furent teints de sang par le destructeur de toutes ces merveilles de l'art, le consul romain Mummius, dont la barbarie ne fut pas égalée par le grand dévastateur Alaric. Jules César releva la ville et la repeupla avec des descendants d'affranchis romains; Hérode Atticus rebâtit le théâtre renversé par Mummius, et ce nouvel édifice fut encore vu par Pausanias, ainsi que le Gymnase et l'Odéon (2). De tant de prodiges de l'art, il s'est à peine conservé quelques ruines de temple; aux lieux où Vénus recevait des offrandes, on adore la sainte Vierge; et la grotte de saint Paul, avec le souvenir de l'apôtre, a transmis aussi le reproche qu'il faisait aux Corinthiens sur leur incrédulité (3). La citadelle est encore aujourd'hui la clef naturelle du Péloponèse; du haut de l'Acrocorinthe, la vue embrasse toujours les deux golfes de Crissæ et de Sarona, sur lesquels s'ouvrent les ports de Lechée et de Kenchræ, les monts Onéens, le Cythéron, jusqu'aux cimes neigeuses de l'Hélicon et du Parnasse; et saisit d'un seul coup tout l'espace qui s'étend depuis la source de Pirène jusqu'à celle de Castalie (4).

Après que son commandant Mylges eut capitulé, Corinthe fut livrée aux flammes; les nouveaux vainqueurs détruisirent les fortifications de l'isthme, que quatre puissants dominateurs avaient en vain tenté de percer, et sur lequel s'étaient élevées quatre fois inutilement des murailles (5). Le premier rempart avait été construit par les Spartiates et leurs alliés, après la bataille des Thermopyles, pour se mettre à l'abri contre les Perses; le dernier, par les princes byzantins Constantin et Thomas, pour arrêter les progrès des Ottomans; mais les flots des soldats de Murad emportèrent la digue, et en firent disparaître les traces.

Après l'incendie de Corinthe, Murad marcha le long de la côte septentrionale du Péloponèse, par l'Achaïe vers Patras, qui mérite bien aussi d'arrêter notre attention. Patras, appelée autrefois Aroe, l'une des plus anciennes villes de la ligne achéenne (1), offrait un sûr abri aux flottes des Spartiates dans la guerre du Péloponèse, comme étant alors le seul port de la côte septentrionale (2). Auguste, après qu'Agrippa eut conquis pour lui Patras (3), la repeupla avec une partie des vainqueurs d'Actium; et de cette place d'armes et de commerce si importante à cause de son voisinage de l'Italie, il fit une colonie romaine. Le premier apôtre martyr André avait ici prêché l'Évangile, et reçu la couronne des confesseurs de la foi, lorsque subsistaient encore les miracles des temples nombreux décrits par Pausanias. Dans le sanctuaire de Dionysos Arsymnetes, sur l'Acropolis, était conservée la caisse mystérieuse et sacrée renfermant l'image du Dieu, faite par Hephaistos, qu'Éryplos avait apportée d'Illion; ayant osé jeter sur elle un regard audacieux, il fut privé de la raison. L'arrivée de cet objet sacré mit fin aux sacrifices humains par lesquels les habitants, en vertu de la sentence de l'oracle, expiaient la profanation d'un temple de Diane. Quoique Minerve fût la déesse protectrice de la ligne achéenne, son culte à Patras cédait à celui de Diane, qui était adorée dans différents temples sous les noms de Triklaria, de Limmatides et de Laphiria. Sous ce dernier nom, elle était représentée en chasseresse, sculptée en or et en ivoire, et tous les ans on lui offrait un holocauste d'animaux vivants, sur un bûcher entouré d'une claie de branches vertes. Ce qui n'était pas moins extraordinaire, c'était l'oracle de la source du temple de Cérès; le miroir flottant des eaux offrait l'état du malade pour lequel on consultait. Les statues d'Hermès et de Vesta, sur le marché, tenaient encore plus du prodige. Celui qui voulait interroger cet oracle encensait les statues, les illuminait, puis il arrivait sur le

(1) Pausanias et Strabon. *Voy.* aussi Spon, l. II, p. 226; Chandler, l. II, p. 57; Pouqueville, VI, p. 15-50; Mannert, l. IX, c. 371; Voyages de Clarke et Dodwell.

(2) Spon, p. 231.

(3) Pausanias.

(4) Pausanias, Spon, Clarke, Pouqueville, donnent la même description.

(5) Chalcondylas, l. VII, p. 108; Chronicon, dans Ducas, p. 199.

(1) Hérodote, l. I, p. 145.

(2) Thucydides.

(3) Velleius Paterculus.

marché, les oreilles bouchées, et les ouvrait tout à coup; les premiers mots qui venaient les frapper étaient pour lui la sentence de la divinité (1). A la place du miroir divinatoire s'élève aujourd'hui l'église de Saint-André, et l'école placée sous la protection du même saint n'est pas loin de l'ancien temple de Cybèle et d'Atys. Les malades courent en foule s'abreuver dans les flots de l'ancienne source de Cérès, pour obtenir la santé, grâce à la médiation de saint André; et ceux qui l'ont recouvrée en demandent la conservation par le même moyen (2). Les traces de l'hippodrome subsistent encore (3); mais tout vestige a disparu du théâtre et de l'Odéon, qui surpassaient tous les autres monuments de ce genre dans la Grèce, à l'exception de ceux d'Athènes, élevés par Hérode Atticus (4). La croyance à tous ces oracles s'est évanouie devant la légende de saint André, qui est resté seul en possession du patronage de la ville.

Lorsque, vers le commencement du VIII[e] siècle, les Slaves inondèrent le Péloponèse, qu'agissant de concert avec des Sarrasins africains, ils assiégèrent Patras, le premier martyr parut à la tête des combattants pour la délivrance de la place. La citadelle placée sur le sommet de la montagne, qui jadis était appelée Panachaicos, portait dans les derniers temps de l'empire byzantin le nom de Nouveau-Patras, et passait pour imprenable. Dans la division de l'empire byzantin, après la conquête de Constantinople par les Francs, Patras était échue aux Vénitiens; elle ne leur avait été arrachée que tout récemment par le despote Constantin, qui, par cette conquête, avait agrandi et fortifié sa domination. Douze ans auparavant, alors que Constantin en faisait le siége, Murad lui avait adressé un message pour qu'il s'abstînt de cette entreprise, attendu que Patras voulait être tributaire de la Porte. Constantin gagna l'envoyé par des présents, et répondit que les habitants de Patras étant disposés à livrer la place aux Catalans, il agissait dans l'intérêt de son frère le sultan, s'il empêchait que cette ville, située au milieu de sa despotie, ne tombât entre les mains de leurs ennemis communs. Mais bientôt après vinrent deux députés, l'un du sultan, et l'autre de Turachan, avec l'injonction d'abandonner Patras: « Ce magistrat, dit le despote, en montrant un de ses archontes, va se rendre aussitôt auprès de mon frère le grand sultan, afin de prendre ses ordres. » L'archonte, qu'il désignait ainsi du doigt, était alors son chambellan Georges Phranzes, qui, après avoir vu sa famille soumise à tous les outrages de la barbarie turque, se mit dans un couvent de Corfou à décrire les malheurs de son temps; jusqu'à la fin de son ouvrage, il nous servira d'autorité comme témoin oculaire et narrateur fidèle des événements exclusivement relatifs aux Grecs, si l'on excepte quelques altérations de faits appartenant aux Turcs.

Phranzes et Marc Paléologue se rendirent auprès du grand vesir Ibrahim-Pascha, puis auprès du sultan; mais il leur fut enjoint de restituer Patras à son ancien possesseur, et un envoyé de Murad les accompagna pour insister sur l'exécution de cet ordre: tout cela se passait avant la prise de Thessalonique par Murad. Après cet événement, lorsque Turachan se trouvait devant Thèbes, Phranzes fut envoyé pour la seconde fois, par Constantin, comme ambassadeur auprès du général turc, pour faire valoir les droits de son maître sur Athènes et Thèbes. Le beglerbeg le reçut de la manière la plus artificieuse, lui présenta ses fils, et lui jura que s'il avait su tout cela auparavant, en raison de ses anciennes relations avec Phranzes, et par amour pour son maître le despote, il n'aurait pas opéré ce mouvement qu'il avait entrepris sans l'ordre du sultan; qu'il n'aurait pas manqué de prétexte légitime pour rester dans ses quartiers; mais que maintenant il était trop tard. Ainsi, Phranzes revint de sa seconde ambassade comme de la première, sans avoir rien obtenu. Il fut encore chargé d'autres missions relatives à des négociations sur la succession au trône de Byzance. Lorsque l'empereur Jean appela ses frères Théodore et Démétrius à Constantinople, afin de s'entendre avec eux sur cette question, Phranzes fut envoyé par Constantin auprès du sultan; et trois ans après, quand Démétrius, soutenu par des troupes turques, menaça d'assiéger Byzance, Phranzes fut chargé d'une tri-

(1) Pausanias, l. VII.
(2) *Ibid.*, Spon, l. II, p. 10; Pouqueville, l. III, p. 504.
(3) Spon, l. II, p. 9.
(4) Pausanias, l. VII

ple mission de Constantin, auprès de son frère Démétrius, auprès de l'empereur Jean, et auprès du sultan. Enfin, immédiatement avant l'ouverture de la dernière campagne des Hongrois, ce négociateur parut encore pour conférer alternativement avec l'amiral vénitien Loredano, avec l'empereur, le roi de Hongrie et le sultan ; mais au moment de son arrivée à Constantinople en novembre, la nouvelle du désastre de Warna rendait inutile la mission qui lui restait à remplir auprès du roi demeuré sur le champ de bataille, et du sultan triomphant. D'ailleurs, toute son agitation, tous ses mouvements, toutes ses tentatives sur l'esprit de Murad et de Turachan n'avaient point empêché le beglerbeg de prendre Thèbes, ni le sultan de renverser les fortifications de l'isthme ; et à l'incendie de Corinthe succéda bientôt la dévastation de Patras. La plus grande partie des habitants s'étaient enfuis ; mais il en restait encore quatre mille : ceux-ci payèrent de la liberté leur stupide confiance dans le vainqueur. Les janitschares minèrent les murs de la citadelle, du haut desquels les Grecs versèrent des flots de poix fondue ; les assiégés remplirent les brèches et se fortifièrent de nouveau ; lorsqu'ensuite Turcahan arriva avec toute l'armée chargée de butin, Murad leva le siége et conclut avec Constantin un traité en vertu duquel tout le Péloponèse devait être tributaire des Turcs (1). Soixante mille habitants de la province furent entraînés comme esclaves (2). Constantin, comme despote de Sparte, et son frère Thomas, comme despote d'Achaïe, payèrent une capitation pour tous les sujets qu'on voulut bien leur laisser. Bientôt après, le tribut annuel des Ragusains fut élevé de 500 à 1,000 ducats, parce que ces républicains avaient eu l'audace d'envoyer deux galères se réunir à la flotte des croisés (3).

Au printemps de l'année suivante [1447], Murad poussa son armée contre l'Albanie ; comme dix-huit mois auparavant il avait été rappelé de ces contrées, et que la guerre d'Albanie n'avait été suspendue que par une expédition des Hongrois, nous placerons ici d'abord cette campagne, en intervertissant l'ordre des faits, afin de reprendre ensuite le récit principal pour ne plus l'interrompre.

Hunyady se mit à la tête de l'armée la plus belle et la mieux disciplinée que la Hongrie eût encore levée, comprenant plus de vingt-quatre mille hommes, dont huit mille Valaques, sous Dan, institué woiwode de Valachie à la place de Drakul, et deux mille arquebusiers allemands et bohémiens ; avec cette force, franchissant le Danube à l'endroit du pont de Trajan, près de Saint-Severin (1), il envahit la Servie, qui fut traitée en ennemie, parce que le despote, fidèle à son traité avec Murad, avait refusé les auxiliaires qu'on lui demandait. Dans la plaine de Kossova, illustrée depuis cinquante-neuf ans par la victoire de Murad Ier, et par sa mort sous le couteau de Michel Kobilovich, Hunyady se retrancha au milieu du mois d'octobre (2). L'armée de Murad, forte de cent cinquante mille hommes (3), employa trois jours au passage de la Sitniza, qui traverse le milieu de la plaine. Au lieu d'attendre derrière ses retranchements les secours des Albanais, Hunyady se laissa entraîner hors de son camp, et marcha au-devant de l'ennemi, près du village de Brod, au delà de la Sitniza. Une vieille Serblienne lui prédit sa défaite, en gémissant et lui étalant les troupes innombrables de l'ennemi, qui avaient mis trois jours à passer la Sitniza, tandis que l'armée hongroise avait accompli ce mouvement en une journée (4). Murad envoya huit députés offrir encore une fois la paix, mais Hunyady refusa de les entendre.

La veille de saint Luc [17 octobre 1448], les deux armées prirent leurs positions. Les Turcs se rangèrent suivant leur ordre de bataille accoutumé : à droite, les Européens ; à gauche, les Asiatiques ; au milieu, les janitschares, devant lesquels un fossé d'abord, puis les chameaux, et ensuite les boucliers fixés en terre, formaient une triple ligne de défense. A la

(1) Chalcondylas, l. VII, p. 10?.

(2) Ducas, XXXII, p. 125, et Chronicon, p. 199.

(3) Engel, Histoire de Raguse, p. 171 ; Gebhardi, Histoire de Raguse, p. 535, an 1445.

(1) Thurocz, t. IV, c. 46. D'après Bonfinius, dec. III, l. VII, p. 470, une partie passa au-dessous de l'embouchure de la Morava, près de Kobi.

(2) Thurocz, dans Katona, l. XIII, p. 613 ; Ivanich, dans Schwandtner, t. II, p. 57.

(3) Selon Chalcondylas, il n'y aurait eu que quinze mille hommes. C'est une erreur du copiste.

(4) Bonfinius, dec. III, l. VII, p. 471.

droite de l'armée de Hunyady se postèrent les Hongrois et les Szeklers; à la gauche, les auxiliaires valaques; au centre, les arbalétriers allemands et bohémiens, avec les Transylvains. Ce jour-là, il n'y eut que des combats singuliers et des escarmouches entre les troupes légères; ce fut seulement le lendemain, vers midi, que s'engagea l'action générale (1). Hunyady échelonna son armée par trente-huit petites divisions, tandis que Murad fit charger par grandes masses. Jusqu'à la chute du jour, l'on combattit de part et d'autre avec une égale vaillance et des succès balancés. Hunyady espérait qu'à la nuit l'armée turque se disperserait. Trompé dans son attente, il convoqua un conseil de guerre dans lequel un Turc, au service de la Hongrie, David, fils de Sawedschi, conseilla une attaque nocturne; mais la tentative échoua: les janitschares répondirent au feu de l'ennemi, et restèrent inébranlables contre les charges les plus rudes. A la naissance du jour [18 octobre 1448], la bataille recommença. Tandis que l'aile droite de Hunyady et l'aile gauche de Murad, c'est-à-dire les Hongrois et les Asiatiques, étaient aux prises, les troupes d'Europe, sous la conduite de Turachan, tournèrent les Hongrois, qui dès lors eurent l'ennemi en tête et à dos. Enfin, la victoire fut décidée par la trahison des Valaques, dont le chef, au milieu de l'action, envoya des députés à Murad, présenta ses conditions par l'entremise du grand vesir Chalil, puis passa du côté des Ottomans. Vers le soir, Hunyady rallia autour de lui ses guerriers les plus dévoués, ordonna aux Allemands et à l'artillerie de se porter sur le point où se trouvaient Murad et les janitschares; et pendant que s'opérait ce mouvement, il prit la fuite. Le lendemain [19 octobre], les Turcs s'élancèrent sur les bagages et l'artillerie que les Allemands et les Bohémiens défendirent avec un courage héroïque (2). Dix-sept mille hommes de l'armée de Hunyady restèrent sur le champ de bataille, et parmi eux la fleur de la noblesse hongroise: Murad perdit le double de monde (3). La lutte avait duré trois jours: la plaine de Kossova était couverte de sanglants débris, et les cadavres jetés dans la Sitniza la firent sortir de son lit (1); Hunyady s'échappa par la fuite, comme à la défaite de Warna, et il parvint à traverser le pays du despote Georges, son ennemi, comme il avait auparavant traversé les États de Drakul, après avoir éprouvé cette fois des aventures romanesques. Les deux désastres de Warna et de Kossova obscurcirent la gloire militaire acquise par les victoires de Transylvanie et de Valachie, en deçà et au delà de l'Hœmus. Poussé par ses premiers succès à une trop grande confiance, sa témérité fut en partie la cause de ses revers. La bataille de Kossova n'eût pas été perdue, s'il avait attendu les secours promis de l'Albanie, que lui amenait Skander-Beg.

Ce contemporain de Hunyady, son rival de gloire, se dresse maintenant dans l'arène. Athlète généreux de l'affranchissement des peuples, c'est lui désormais qui va provoquer notre admiration, et qui la fixera durant vingt-cinq ans, pendant le reste du règne de Murad, et la première moitié de celui de Mohammed. Georges Castriota, le plus jeune fils de Jean Castriota, seigneur d'Æmathia, lorsque l'armée triomphante de Murad pénétra pour la première fois en Épire (3), fut livré comme ôtage avec ses trois frères, pour entrer au service dans le sérail et auprès de la Sublime Porte. Distingué pour la beauté de ses formes, les grâces de sa personne et les qualités de son esprit, il fut circoncis, élevé dans la religion musulmane, et investi d'un sandschak à l'âge de dix-huit ans. Par la valeur qu'il déploya dans plusieurs combats singuliers, et par ses exploits, il gagna la plus haute faveur du sultan, et mérita d'être appelé Iskender-Beg (prince Alexandre), surnom qui lui fut donné, non-seulement à cause du courage héroïque et de l'esprit ardent qui lui faisaient désirer, à l'âge de dix-huit ans, d'entreprendre, comme Alexandre de Macédoine, la conquête du monde, mais encore

(1) Thurocz, Bonfinius.

(2) Optimi et fortissimi pannonum, dit Chalcondylas, ce que le Hongrois Engel lui-même, traduit par les Allemands et les Bohémiens.

(3) D'après Chalcondylas, quatre mille; ce qui signifie quarante mille, comme plus haut cent cinquante mille, au lieu de quinze mille; Engel, Histoire de Hongrie, p. 140.

(1) Bonfinius, dec. III, l. VII, p. 474.

(2) Les 17, 18, 19 octobre.

(3) An de Jésus-Christ 1423, non pas en 1413, comme le dit Sismondi, l. X, p. 190.

parce que l'Épire, sa patrie, avait fourni les phalanges avec lesquelles le fils de Philippe avait dompté l'Asie. Plus tard, la tradition ajouta l'éclat des fictions à la gloire du héros, et imagina un songe merveilleux de sa mère, lorsqu'elle le portait dans son sein. La princesse servienne Woisava, mère de Skander-Beg, enfanta en rêve un énorme serpent, dont la tête dévorait la Turquie, tandis que la queue battait les flots de la mer Adriatique (1). Cette fiction des historiens de Skander-Beg, pour jeter plus d'éclat sur la naissance de leur héros, ainsi qu'avaient fait ceux d'Alexandre, de Dschengis-Chan et de Timur, est plus excusable que le récit imaginaire d'exploits accomplis à l'assaut et à la conquête de villes d'Asie, qui avaient été conquises longtemps avant sa naissance; il faut moins la blâmer que les éloges donnés à la perfidie et à la cruauté qui signalèrent les premiers pas de Skander-Beg sur le théâtre de l'Europe. Dans la première bataille de la longue campagne, perdue par les Turcs, en 1443, Georges Castriota, âgé de vingt-neuf ans, déserta les drapeaux auxquels il avait juré d'être fidèle, à neuf ans comme musulman, à dix-neuf ans en qualité de sandschak-beg. En menaçant de mort le secrétaire de Murad, il le contraignit à délivrer au commandant de Croja (Akhiszar) un ordre qui lui enjoignît de remettre la place au porteur du message comme à son successeur. L'ordre rédigé, le reis-efendi tomba aussitôt sous le cimeterre de Castriota, qui s'échappa heureusement avec son neveu Hamsa (2) (10 novembre 1443). Musulman comme lui, celui-ci ne fut baptisé que plus tard.

Sept jours après avoir quitté l'armée turque, Castriota se trouvait avec trois cents partisans, ramassés sur sa route, à la haute Dibra, c'est-à-dire dans les montagnes qui, courant parallèlement à la mer Ionienne, bornent l'Illyrie romaine ou l'Albanie septentrionale, et s'arrêtent au-dessus de la Dvina qui serpente à leur pied. Là, il laissa dans les bois les trois cents fugitifs et un nombre égal de montagnards de la Dibra, en attendant qu'il eût pris possession de Croja dont il leur ouvrirait les portes. La ruse réussit. Les six cents partisans furent introduits de nuit, et massacrèrent, au cri de liberté, la garnison turque, plongée dans un sommeil paisible (1). Quelques-uns seulement, qui parvinrent à se réfugier auprès de Castriota, furent épargnés, et il leur accorda la vie malgré leur refus de renoncer à l'islam, que lui-même avait abjuré. L'immolation de la garnison de Croja fut le signal du massacre des Turcs dans tous les villages environnants (2). Entre l'extrémité méridionale de la Dibra et la pointe septentrionale du Tomoros (3), où la route de Macédoine en Épire se partage pour traverser les deux chaînes, Castriota posta deux mille hommes; lui-même parcourut la Dibra inférieure, c'est-à-dire la partie septentrionale de la montagne; puis il se rendit à Croja, où il convoqua en assemblée tous ses parents et alliés, maîtres des villes de l'Épire, afin de délibérer avec eux sur les moyens d'affranchir le pays tout entier. Là, parurent ses neveux, fils de ses sœurs, ses beaux-frères, et de tous points accoururent des Épirotes armés, qui formèrent douze mille hommes. Ses principaux auxiliaires furent Hamsa et Moses Golento. Avec eux il concerta (4) la prise des villes encore occupées par les Turcs, et se mit rapidement à l'œuvre. Moses courut avec trois mille hommes devant Petrella (5), petite ville que sa situation sur une montagne escarpée rendait imprenable. La garnison accepta la capitulation qu'on lui jura, et se retira librement. Castriota lui fournit des chevaux, des vivres, et la fit reconduire sous forte escorte au delà des frontières. Ce bon traitement détermina les garnisons des autres places à une prompte reddition. Petralba (6), à une égale

(1) Barlet, t. I.

(2) Dans Barletius et tous ceux qui écrivirent d'après lui, ce nom est écrit Amesa.

(1) Barletius, p. 11.

(2) *Id.*, p. 12.

(3) Dans Barletius, le Tomoros est appelé Mocreus, qui doit être Moreus: avec l'article *to*, l'on arrive au nom actuel.

(4) Barletius, l. II, t. XII.

(5) *Id.*, t. XIV. Petrella ne doit pas être confondue avec Petralba (Berat) ni avec Petra ad S.-Nicolaum, sur la mer au-dessus de Durazzo.

(6) Petralba, en turc Arnaud Belgrad, est l'une des quatre villes qui, chez les Turcs, portent le nom de Belgrad, savoir : Belgrad en Servie; Alba-Julia ou Stuhlweiszenburg en Hongrie, Ustuni Belgrad; Alba Regalis en Transylvanie, et celle dont il est ici question.

distance de Petrella et de Croja, sur l'Æmathus, Stellusia (1), à vingt-cinq milles de Petralba et à cinquante de Croja, située sur une belle et forte montagne du pays d'Æmathia, se rendirent sans résistance. Ainsi, à l'exception de Sfetigrad, sur la frontière de la Dibra inférieure, toutes les places fortes du pays se trouvaient entre les mains de Skander-Beg, et, en trente jours, il devint maître de l'Epire, comme le consul romain Anicius, qui, dans le même espace de temps, avait dépouillé le roi illyrien Gentius de ses Etats, et l'avait conduit lui-même en triomphe à Rome. Le jour de Noël (25 décembre 1448), au moment où Hunyady, après la bataille sur la Sitniza, franchissait les neiges de l'Hœmus, Skander-Beg décorait son triomphe par le baptême de son frère Hamsa.

Maintenant il appela les princes et seigneurs chrétiens des cantons voisins à une réunion à Lissus (Alessio), port célèbre dans l'histoire romaine à cause des campagnes d'Anicius et de Jules César, situé à distance égale de Croja et de Skutari. A cette assemblée parut Arrianites-Thopia, de la famille Comnène, souverain de l'Albanie méridionale, depuis l'Aous (le Voissa) jusqu'au golfe d'Ambracie, aujourd'hui appelé golfe d'Arta. Sous le règne de Mohammed Ier, Thopia avait acquis une juste renommée par la vaillante défense de son pays contre les Turcs; et, plus tard, ligué avec son voisin Jean Castriota, tandis que Murad marchait en Asie contre la Karamanie, dans l'Epire et à Argyropolis il avait appelé les Albanais aux armes; et leur soulèvement n'avait pu être étouffé qu'à grande peine par Turachan. Une manœuvre habile avait tiré de ses embarras le général turc, qui, surprenant les Albanais, alors occupés au siége d'Argyropolis sous la conduite de Drepan, avait battu cette armée et saisi le chef; le supplice de plus de mille prisonniers avait ensuite épouvanté le peuple, qui s'était résigné à se courber de nouveau sous le joug ottoman (2). On distingua aussi le frère d'Arrianites, André Thopia, avec ses fils, qui régnait dans l'Albanie septentrionale, jusqu'à Epidamnus ou Durazzo. Leur aïeul était Carlo Thopi, qui, au moment où Jean Castriota, père de Skander-Beg, s'était emparé de la domination de l'Epire, avait bâti Croja et Petralba (1). On vit venir également Georges Stresius-Balsch, dont les possessions, entre Croja et Lissus, offraient plus d'agrément que d'importance; les lieutenants des familles Musachi et Dukagin, dont les noms se sont conservés dans les districts du pays; Lucas Zacharias, seigneur du château de Dayna; le prince Pierre Span, seigneur de Drivasto, heureux dans ses nombreux fils; Etienne Czernovich avec ses fils, seigneur de Montenegro: tous ces voisins reconnurent Skander-Beg pour leur chef, et Arrianites, le premier, lui rendit hommage, en promettant un tribut annuel. Les autres suivirent son exemple, et ainsi les revenus de Skander-Beg s'élevèrent à 200,000 ducats sans les produits des mines de sel de Campopescupi, situées au-dessus de Durazzo sur la mer, entre le mont Selita et l'ancienne Petra, aujourd'hui Saint-Nicolas, où César assiégea le sénat romain.

Les troupes levées par ces seigneurs d'Epire réunis sous l'autorité de Skander-Beg s'élevèrent à huit mille cavaliers et sept mille fantassins (2), avec lesquels il se posta dans la Dibra inférieure, à quatre-vingts milles de Croja (3), afin de prévenir le général turc Ali-Pascha, qui arriva à la tête de quarante mille hommes. Vingt-deux mille Turcs seraient restés sur le champ de bataille, deux mille auraient été pris, vingt-quatre drapeaux enlevés (4), tandis que les Albanais n'auraient perdu qu'une centaine d'hommes; mais c'est une exagération qu'il faut ranger à part avec les longues harangues prêtées à Skander-Beg par son historien. La campagne contre les Hongrois et l'abdication du sultan laissèrent pour peu de temps Skander-Beg respirer plus librement; après avoir battu les paschas Firus et Mustapha comme leur devancier Ali, il tourna ses armes contre Venise, qui s'était approprié les domaines du seigneur de Dayna, mort assassiné. Il défit Daniel Juritsch de Sebenico, général vénitien,

(1) Stelluszum, sur la carte de Pouqueville Stalassi, dans la Dibra inférieure, probablement à la place de l'ancienne Oknea, près d'Ochoa; Estelusso, l. XXII.
(2) Chalcondylas l. V, p. 79.

(1) Barletius, fol. 23 et 15.
(2) *Id.*, fol. 27.
(3) *Id.*, fol. 30.
(4) *Id.*, fol. 32.

mais assiégea vainement Dayna. Étienne Hersek ou duc de Bosnie ravagea les cantons autour de Drivasto comme allié des Vénitiens, tandis qu'Hamsa reprenait le siége de Dayna. L'approche d'une nouvelle armée turque sous Mustapha réduisit Skander-Beg à conclure la paix avec les Vénitiens moyennant la cession de Dayna (1). Maintenant les coups furent frappés sur Mustapha, qui laissa dix-neuf mille morts sur la place. Il ne fut enlevé que soixante-douze prisonniers et quinze drapeaux; mais dans ce petit nombre de captifs se trouva Mustapha lui-même avec douze officiers supérieurs, pour lesquels furent payés 25,000 ducats de rançon. Pour venger tant de défaites, Murad se mit enfin lui-même en mouvement avec sa grande armée, forte de plus de cent mille hommes (2), voulant d'abord enlever Sfetigrad et Croja. Le 14 mai 1449, il parut devant la première de ces villes, située dans la haute Dobra à l'orient de Croja, et, en même temps, il assiégea Dibra, capitale du pays inférieur du même nom. Les deux villes ne purent être sauvées, ni par le courage héroïque de Skander-Beg, qui donnait à chaque instant des alertes aux assiégeants, et qui tua le pascha Firus de sa propre main, ni par l'exemple de Parlat, commandant de Dibra, qui, pour triompher de la superstition des habitants, but le premier de l'eau de l'unique puits de la ville souillée par un chien mort (3). Lorsque les garnisons croyaient se retirer librement, conformément à la capitulation, selon Barletius et ses copistes (4), le prince Mohammed se serait opposé au départ des Albanais, par la raison que le cardinal Julien avait invoquée précédemment pour déterminer l'infortuné Wladislaus à violer la paix, que la foi ne devait pas être observée envers les infidèles. Mais, depuis le dernier avénement de son père au trône jusqu'à ce que lui-même ressaisit le pouvoir suprême, Mohammed resta toujours à Magnésia; la perfidie du jeune prince et la leçon que lui aurait donnée son père sont donc des inventions de l'historiographe. La campagne contre Sfetigrad et Dibra coûta, dit Barletius, trente mille hommes au sultan (1). Lorsqu'il fut retourné à Andrinople, Skander-Beg rassembla huit mille guerriers sous ses drapeaux (2), et assiégea Sfetigrad [1450], mais sans succès, durant un mois (3). Au printemps de l'année suivante, Murad reparut en personne pour assiéger Croja. Skander-Beg, cédant à la supériorité des forces ottomanes, se retira sur le mont Tumenistos, à un mille de Croja (4); Murad campa dans la plaine de Tyana (5), située à l'orient, entre Croja et Presa, l'ancienne ville des Parthéniens. Dès le commencement d'avril (6), les coureurs s'étaient montrés devant la place; Murad lui-même parut sous les murailles à la fin du même mois (7). Il tenta la fidélité d'Urakontes, commandant de Croja, par l'offre de 200,000 aspres et d'un sandschak (8): ne pouvant l'ébranler, il se mit à faire fondre des canons: en quinze jours il en eut dix, dont quatre lançaient de grosses pierres de six quintaux, et les six autres des boulets de deux quintaux. Les pionniers minèrent les murailles, tandis que l'artillerie les battait en brèche. De son côté, Skander-Beg livrait à l'armée turque de continuelles attaques; dans une seule action plus de huit mille Turcs restèrent sur la place (9). Après avoir fait une nouvelle tentative sur la fidélité d'Urakontes (10), Murad adressa plus tard un envoyé à Skander-Beg, qui, une fois ses avantages obtenus, se retirait dans les forêts du Tumenistos ou dans les plaines, le long de l'Ismos, qui de Presa se dirige vers la mer. L'envoyé Jusuf, accompagné d'habitants de Dibra, chercha vainement Skander-Beg sur le Tumenistos et sur les bords de l'Ismos; enfin,

(1) Barletius, l. IV, p. 61.
(2) *Id.*, l. IV, fol. 67; Sismondi prend les quarante mille cavaliers pour toute l'armée; Histoire des républiques italiennes, t. X, p. 199.
(3) Barletius, l. V, p. 88.
(4) *Id.*, fol. 89; Ameilhon, Continuation de l'Histoire du Bas Empire, t. XXVII, p. 61.

(1) Barletius, l. V, p. 90.
(2) *Id.*, l. VI, f. XCII.
(3) Du 22 septembre au 26 octobre.
(4) Barletius, l. VI, fol. 100.
(5) *Ibid.*, Pouqueville, l. I, p. 320-328.
(6) Le 5 avril parurent les coureurs; Barletius, l. VI, fol. 99.
(7) Le 25 *ibid.*, fol. 100.
(8) *Ibid.* C'est la première mention de ces énormes boulets de pierre, dont il existe encore de semblables aujourd'hui aux Dardanelles et à Rhodes
(9) Barletius, l. VI, fol. 105.
(10) *Id.*, l. VI, fol. 112.

on le trouva dans le Champ-Rouge, à une heure de la rivière. On ne lui demandait que la soumission avec un tribut annuel de 10,000 ou 5,000 ducats; il rejeta toutes les propositions de Murad, qui, malade et humilié, leva le siége et revint à Andrinople.

Pendant l'hiver qui s'écoula entre la conquête de Sfetigrad et le siége de Croja, Murad eut la satisfaction de fixer la succession du trône de l'empire byzantin entre les prétendants. A la mort de l'empereur Jean, décédé sans enfant, Démétrius, quoique le plus jeune, étant né sous la pourpre, voulut disputer la couronne à Constantin l'aîné. Le protovestiaire Phranzes fut envoyé pour la septième fois comme ambassadeur auprès du sultan, et il obtint plus de succès que dans ses missions précédentes : le sultan accueillit gracieusement la prière du député, qui fut comblé de présents (2), et le septième des Paléologues, le dernier des empereurs grecs, appelé Constantin comme le premier, monta sur le trône de Byzance par la grâce du sultan, dont le fils devait trois ans après l'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Cette année Murad célébra aussi le mariage de son fils Mohammed avec la princesse de Sulkadr (3). Suleiman-Beg, prince turkman de ce pays, avait cinq filles : l'épouse de Chisr-Aga fut envoyée afin d'en choisir une pour l'héritier du trône ottoman, et à la fiancée élue au nom du sultan pour son fils, elle remit l'anneau, gage de l'alliance. Pour la seconde fois cette dame se mit en route avec l'ambassadeur nuptial Saridsche-Pascha, afin de ramener la fiancée, qui fut accompagnée par les principaux personnages de son pays, escortant sa dot jusqu'à Brusa. Les juges, les ulemas, les scheichs vinrent au-devant de la princesse en pompeux cortége; la noce fut célébrée à Andrinople au milieu de fêtes qui se prolongèrent pendant trois mois (4) [1450], et Mohammed retourna dans son gouvernement à Magnésia vers la fin de l'année. Un mois après mourut Murad frappé d'apoplexie au milieu d'un festin, tandis qu'il se livrait au plaisir avec ses favoris dans une île du lac d'Andrinople, dans la quarante-neuvième année de son âge (1).

Pendant trente ans Murad avait régné avec gloire et justice, dans la guerre et dans la paix, fidèle observateur de la parole donnée, vengeur impitoyable de la foi violée. Ainsi que Dioclétien et Charles V, il renonça au trône, non point comme eux affaibli de corps et d'esprit, par dégoût des affaires publiques et des discordes religieuses, mais dans la maturité de l'âge, dans la pleine possession de ses forces (2), par amour du repos et des jouissances tranquilles auxquels il sut s'arracher, à l'aspect des dangers qui menaçaient la prospérité de l'empire; et cette résolution il la prit deux fois, tellement favorisé par la fortune de son peuple et la sienne qu'il ne trouva aucun obstacle ni dans la volonté de son successeur, ni dans un manque de vigueur de sa part. Cette double abdication et ce triple avénement restent des exemples uniques dans l'histoire du monde, et les annales de l'empire ottoman ne nous montrent plus un seul sultan qui ait renoncé si librement au pouvoir, quoique plusieurs aient été forcés de le déposer. Charles V abandonna le monde et tous les plaisirs de la souveraineté pour s'enfoncer dans un cloître; Dioclétien et Murad conservèrent les moyens de jouir grandement de la vie, au milieu de leurs palais et de leurs jardins, et ils décorèrent les lieux choisis par eux pour se livrer à leur repos philosophique. A Magnésia, dans la ville dont Artaxerxes avait donné les revenus à Thémistocle pour fournir son pain, où l'on ne voit plus aucun vestige de son tombeau ni de ses statues, le voyageur visite encore les ruines des palais et des jardins de Murad, comme les restes des édifices de Dioclétien à Salona. Mais l'architecture de l'empire grandissant des Ottomans offre moins de solidité, de goût que l'art romain en décadence, et les ruines du palais de Dioclétien à Salona, quoique plus anciennes de mille ans, surpassent de beaucoup en grandeur imposante les débris de la résidence de Murad. Du moins des bosquets de tulipes étalent encore leurs brillantes couleurs

(1) Barletius, fol. 115.
(2) Phranzes, au commencement du IIIe livre.
(3) Dans Ducas, l. XXXIII, p. 126.
(4) Ducas, l. XXXIII, p. 26, de la moitié de septembre la moitié de décembre.

(1) Il ne régna que trente ans et non pas trente-deux, comme le dit Chalcondylas.
(2) Dioclétien avait cinquante-neuf ans, Charles V cinquante-cinq, Murad quarante-neuf.

dans les beaux champs de Magnésia (1), où Scipion l'Asiatique triompha d'Antiochus de Syrie.

D'autres édifices de Murad se sont conservés jusqu'à nos jours dans toute la beauté de leur construction première. La mosquée d'Andrinople, fameuse sous le nom d'Udsch-Scherfeli (à trois galeries), est la première depuis la fondation de l'empire qui soit précédée d'un parvis (harem, c'est-à-dire enceinte sacrée). Ce harem est un carré formé par des colonnades, au milieu duquel se trouve ordinairement un bassin d'eau pour les ablutions nécessaires avant la prière. La largeur du parvis est toujours celle de la mosquée; ordinairement elle surpasse la longueur qui se mesure à partir de la porte principale jusqu'au mihrab ou grand autel. Cinq grandes coupoles, couvertes en plomb, couronnent la mosquée, et vingt plus petites, la colonnade du parvis, où l'on entre par trois portes à la façade, correspondant aux trois portes de la façade de la mosquée. Aux quatre angles du parvis s'élèvent quatre minarets du haut desquels les muezins appellent les fidèles cinq fois par jour à la prière. De ces minarets, deux ont des galeries, un seul n'en a qu'une, le quatrième en a trois, l'une au-dessus de l'autre, comme des bagues sont passées autour du doigt; elle fut la première qui offrit cette construction dans l'empire ottoman. Depuis, plusieurs mosquées, surtout celles que les empereurs élevèrent à Constantinople, présentèrent un semblable ornement; mais le minaret de la mosquée de Murad II, à Andrinople, se distingue par une particularité dont l'architecture ottomane n'a pas un second exemple, trois escaliers différents en spirales et superposés conduisent du sol jusqu'au sommet de la tour, en sorte que trois personnes peuvent monter en même temps les unes au-dessus des autres, et entendre réciproquement le bruit de leurs pas, n'étant séparées que par l'épaisseur des degrés. Lorsque les muezins sont au complet, ils montent par les huit escaliers des huit galeries, entre lesquels ils se partagent un à un, et vont crier cinq fois par jour à l'heure de la prière: « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète! à la prière! aux bonnes œuvres! Dieu est grand! » A cette mosquée furent attachées aussi des écoles et des cuisines de pauvres comme à d'autres temples antérieurs; mais un avantage qui la distingue encore, c'est que là fut fondée la première darul-hadis, ou école de la tradition; où le professeur chargé de la lecture recevait un traitement quotidien de 100 aspres. A Brusa, s'élève une autre mosquée de Murad II, du milieu des bosquets de cyprès qui recouvrent les tombeaux de ses épouses, de ses frères et de ses fils (1). Une cuisine des pauvres et une académie appellent sur sa mémoire les bénédictions des nécessiteux et des âmes des sciences. Le premier des sultans Murad construisit de grands ponts qui éterniseront son souvenir; outre celui d'Erkène aux cent soixante-dix palées, il en bâtit un autre entre Salonique et Jenitschehr au-dessus d'un terrain marécageux, d'une longueur de plus d'un quart de lieue (2), un troisième près d'Angora, appelé Balikhiszar. Le péage de ce dernier était destiné à l'entretien des pauvres de la Mecque et de Médine, où le sultan envoyait avec la caravane annuelle de pèlerins, un présent de 3,500 ducats (3).

Tous ces travaux n'empêchèrent pas Murad de compléter l'organisation de son armée, et particulièrement celle des janitschares, dont la création lui est attribuée à tort par plusieurs historiens. Chalcondylas, son contemporain, nous a transmis des détails exacts et circonstanciés sur la formation du camp et de l'armée de ce sultan, où régnaient un ordre, une discipline réglés avec une intelligence admirable (4).

« La Porte du sultan comprend six à huit mille fantassins; il envoie des jeunes garçons captifs en Asie, pour y apprendre le turc deux ou trois ans. Quand ils connaissent la langue, il en place deux à trois mille sur la flotte à Gallipoli, pour s'y former au service de la marine; ils reçoivent tous les ans un vêtement et un sabre. De là ils sont appelés à la Porte du sultan avec une solde suffisante pour leur entretien, supérieure même à leurs besoins pour quelques-uns. Ils forment

(1) Dschihannuma, p. 635.

(1) Voyage à Brusa, p. 53; Ewlia, l. II, fol. 207.

(2) Idris, XXIIIe récit de Murad II; Seadeddin, dans Bratutti, p. 118.

(3) Aali, fol. 78.

(4) Chalcondylas, l. V, p. 122, édition de Paris.

la garde intime du sultan au milieu de laquelle il n'est permis qu'aux princes et aux employés du trésor d'établir leurs tentes. Le sultan a une tente rouge, ou deux pavillons couverts de feutre rouge brodé d'or. Dans ce cercle des janitschares il y a encore quinze tentes; en dehors sont les autres serviteurs de la Porte, les écuyers (mirachors), les échansons (scherabdars), les porte-étendards (mirul-aalems), les présidents de la Porte (vesirs) et les messagers du sultan. Comme tous ces officiers sont suivis de nombreux serviteurs, l'ensemble de l'armée est immense. Outre les janitschares, sont rangés encore autour de la Porte trois cents cavaliers d'élite appelés silidhars; puis viennent encore les gharibs (les étrangers), ainsi appelés, parce qu'ils sont amenés d'Asie, d'Égypte et d'Afrique; ils sont exercés aux armes, et reçoivent une solde tantôt plus forte et tantôt moindre. Après eux suivent les soldats proprement dits ou ulufedschis, au nombre de huit cents, et deux cents sipahis, les fils des grands que le sultan choisit dans ses pages. Tel est l'ordre de la Porte. Le commandement supérieur est partagé entre le pascha de Rumili et celui d'Anatoli, auxquels obéit le reste de l'armée, selon les volontés du sultan; avec eux sont les sandschaks-begs qui, admis au service du sultan, reçoivent avec des drapeaux l'autorité sur plusieurs villes, dont les hauts fonctionnaires et les guerriers les suivent en campagne. Dans le camp est observé l'ordre suivant : les cavaliers sont formés par escadrons; les Asabes combattent sous un seul chef (1). Outre les silahschors (valets d'armes), il y a encore dans le camp des Asabes appelés Akkiam des masses de fantassins employés à entretenir et à débarrasser les routes, et à d'autres besoins. La vue de tels camps est ordinairement imposante à cause de la symétrie des tentes et de la régularité de tous les services. Les vivres sont abondants, car chacun des grands qui accompagnent le sultan amène ordinairement une grande quantité de bêtes de somme; quelques-uns des chameaux chargés d'armes et de grains pour les soldats, d'orge pour les animaux; d'autres des chevaux, d'autres des mulets, de sorte qu'il y a plus d'animaux que de soldats; il y a en outre un corps chargé de l'approvisionnement de l'armée. En cas de nécessité les vivres sont partagés parmi les meilleures troupes. Le nombre des tentes est de dix mille plus ou moins selon les besoins de la campagne. »

(1) Ce qui est rapporté jusqu'ici est tiré du ve livre, p. 125; le reste est emprunté au viie livre, p. 182.

Les chefs de l'armée qui se signalèrent en Europe et en Asie par leur valeur et leur esprit entreprenant ont été cités déja dans les diverses expéditions que nous avons racontées; mais une courte revue nous familiarisera davantage avec leurs noms, avec le nombre des beglerbegs, et des begs de l'empire ottoman et avec les familles qui se perpétuent de père en fils dans ces dignités. Les trois plus puissantes de ces familles étaient les Dschenderelis, les Timurtaschs et les Ewrenos. Dans la première s'était transmis le grand vesirat du bisaïeul Chaireddin à l'aïeul Ali, puis à Ibrahim-Pascha, père du vesir Chalil-Pascha. Des fils de Timurtasch nous en avons vu souvent cinq en action : Urudsch-Beg, beglerbeg de Rumili, Umur-Beg, Osman-Beg, gouverneur de Kermian, Jachschi-Beg, qui commandait près de Columbaz, et le petit-fils Ali-Beg, gouverneur de Karasi. Des six fils d'Ewrenos, que Chalcondylas cite par leurs noms (1), Isa, le thezetes des écrivains hongrois, s'est déjà présenté dans le rapport de Hunyady avec plusieurs autres paschas et begs (2). Dans ces trois familles les dignités de vesirs et de beglerbegs passèrent de père en fils pour ainsi dire comme des héritages. En vertu de ce droit d'hérédité, les fondateurs des familles de Michaloghli, de Ssamszama-Tschausch et d'Elwan-Beg possédaient les places de chef de coureur, de grand maréchal de la cour et d'écuyer tranchant comme des charges héréditaires (3); tant les premières institutions de l'empire ottoman se rapprochaient de celles de la noblesse héréditaire dont les traces se conservent postérieurement dans la situation de ces familles. L'histoire de Hongrie cite avant tout l'Ishak-Pascha qui paya de sa vie sur le champ de bataille ses irruptions en Bosnie, ainsi que Mesid et Schehabeddin qui périrent en Valachie en combattant contre Hunyady, comme les beglerbegs, Kasim-Beg et Karadscha, qui restèrent parmi

(1) Chalcondylas, l. vi, p. 58, édition de Basle.
(2) Katona, l. xii, p. 252.
(3) Neschri, fol. 66.

les morts dans les combats au passage de l'Hœmus et dans le marais près de Warna. Le chef de la seconde armée battue par Hunyady dans la Valachie, fut-il Schehabeddin ou Schehinkule, c'est ce qu'il est difficile de décider. Malgré les contradictions des auteurs, la dernière opinion est plus probable ; car Schehabeddin reparaît plus tard comme le chef des eunuques qui fut la cause du soulèvement des janitschares, et du troisième avénement de Murad au trône. Turachan est connu dans l'histoire de Byzance par ses irruptions dans le Péloponèse et l'Épire. Mahmud Beg, beau-frère du sultan, fait prisonnier à Konoviza, est cité par les annalistes hongrois, sous le nom de Carambus. Hamsa-Beg est à jamais flétri pour sa perfidie envers Dschuneid, comme le grand maître de la cour Jurkesch-Pascha, pour sa trahison envers les Turkmans. Depuis le règne de Bajesid on retrouve à chaque instant dans les événements de la guerre et les négociations Saridsche-Pascha qui, sous le sultan Ilderim, captura sur mer une princesse franke pour le harem, commanda ensuite dans plusieurs expéditions sur terre, puis, ambassadeur pacifique, alla chercher la princesse servienne pour le remettre dans les bras de Murad, et conduisit celle de Sulkadr dans le lit de Mohammed. Enfin, accablé par les années, blanchi dans le service de trois sultans, il se montra encore un instant au commencement du règne de Mohammed. C'est de ce serviteur fidèle et rigide de la Porte que les milices asiatiques rassemblées brusquement et sans règle, dont les insurrections nous occuperont souvent dans la suite, doivent avoir reçu leur nom de saridsches (1).

Les sciences de la loi, c'est-à-dire la théologie et la jurisprudence, comptèrent sous Murad II plusieurs interprètes distingués, mais pas aussi nombreux ni aussi illustres que sous le règne de Mohammed II. Molla-Jekan (le molla unique), successeur du grand Fenari, comme muderris (professeur), mufti (premier interprète de la loi), et cadi (juge), naquit à Aidin, vécut et enseigna à Brusa, où il repose enseveli avec trois de ses fils, et trois de ses petits-fils, qui, comme professeurs et juges, marchèrent sur ses traces. Molla-Jekan a le mérite d'avoir formé deux des plus grands docteurs du règne suivant, le molla Chisr-Beg et le professeur de Mohammed II, molla Kurani. Le molla Schukrullah fut employé comme ambassadeur en Karamanie, dont le prince avait envoyé le molla Hamsa pour son représentant. Le molla Mohammed prit le surnom de Jean l'Évangéliste, Agios Théologos, venu non pas à cause de son savoir, mais du lieu de sa naissance, Éphèse, dont les ruines sont appelées encore aujourd'hui Ajaszuluk (Agios Theologos). Deux autres savants prirent le surnom de Krimi, parce qu'ils étaient nés dans la Krimée. Comme auteurs de commentaires sur des ouvrages célèbres de théologie, de jurisprudence et d'astronomie, se distinguèrent le molla Seid-Ali le Persan, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Seid-Ali, appelé le Mauvais.

Les scheichs se signalèrent par la vie contemplative plutôt que par leur activité littéraire ; néanmoins, deux frères connus sous le nom de Jasidschi-Oghli (les fils de l'écrivain) laissèrent des ouvrages. L'un, Mohammed-Bidschan, dans un grand poëme didactique en turc, embrassa la dogmatique, et en partie aussi le mysticisme de l'islam. Il vivait à Gallipoli, où il mourut avec la renommée d'un faiseur de miracles. Le second, Ahmend-Bidschan, qui naquit et fut enseveli comme son frère à Gallipoli, écrivit les flambeaux des amants, traduction turque d'un ouvrage arabe de Mohammed-Bidschan. Ces deux œuvres sont très-précieuses, moins pour la matière qu'ils renferment, que pour le spécimen d'une langue qui, alors déjà fixée, différait de sa sœur aînée la langue uigure ou de Dschagatai, appelée l'ancien turc, et se montrait assez bien dégagée du mélange des mots arabes et persans. Les deux frères étaient derwischs de l'ordre des beiramijes, comme le scheich Akbiik (moustache blanche), dont les dépouilles reposent à Brusa, dans le voisinage de la grande mosquée, dans un endroit où plus tard fut élevée une mosquée au-dessus de son tombeau. Un jour qu'Akbiik se rendait auprès de son scheich, la partie de la coiffure que les derwischs appellent une couronne lui tomba de la tête ; et y vit un signe annonçant qu'il devait demeurer toute sa vie la tête découverte, et cette coutume fut imitée par

(1) Histoire de l'empire, par Raschid, l. III, p. 30-70 ; l. IV, p. 123, 129.

son fils et ses disciples. Seid-Nattaa (le nattier), né à Bagdad, avait été élevé par le grand scheich Emir-Sultan, qui l'avait emmené à son passage, lorsqu'il s'en allait à Rum. Quand le maître obtint pour épouse la sœur du sultan, au disciple fut donnée la fille d'Ishak-Pascha, et comme le sultan fit élever à l'émir-sultan, dans Brusa, des mosquées et des couvents, le pascha fit aussi construire pour son gendre une mosquée et des cellules, ce qui fit donner ensuite aux derwischs vivant danscette retraite le nom d'Abu-Ishak. Dans la grande invasion des Tatares, le nattier avec le grand docteur Fenari, et son maître Emir-Sultan, ou Bochari, tombèrent entre les mains de Timur, qui ensuite leur rendit la liberté. Seid-Nattaa avait été installé, le premier, par Bajesid-Ilderim, en qualité de chef suprême des seids ou émirs, c'est-à-dire des parents du prophète. A la fête que donna le sultan Murad pour célébrer la circoncision de son fils Mohammed, Nattaa étendit sous les tables des nattes fabriquées de sa main; et c'était un luxe jusqu'alors entièrement inconnu aux Ottomans. Il eut pour successeur, comme chef des parents du prophète, son fils Seinul-Aabidin. Le fils de celui-ci, Ali, fut poëte, ainsi que le petit-fils Aaschiktschelebi, le fameux auteur des biographies des poëtes turcs sous Suleiman le Grand.

Dans ces biographies et dans plusieurs autres se trouvent cités une douzaine de poëtes turcs du temps de Murad II, dont l'un surtout attire notre attention par ses chants et surtout par sa fin tragique. Amadeddin, Turkman du village de Nesim, près de Bagdad, et appelé pour cela Resimi, suivit sur la route de l'ascétisme les dogmes panthéistiques du scheich Schubli, dont la doctrine partait de ce principe: *Je suis Dieu,* et qui enseignait que l'âme de l'homme, absorbée en Dieu, se mêlait à la divinité, comme la pluie aux eaux de la mer (1). De plus, il était adonné à la doctrine de Faslullah-Hurufi, qui déclarait les lettres de l'alphabet de pures manifestations symboliques de la lumière, correspondant chacune à un membre de l'homme; d'après ce système, Hurufi expliquait le Koran comme une création humaine. Amadeddin eut l'imprudence de prêcher au peuple ces mystères des ssofis, et il fut livré aux légistes, qui sont autorisés par la loi à prononcer non pas selon l'esprit, mais d'après la lettre et le sens extérieur. Condamné à mort à Alep, par les ulémas, il fut écorché vif. Quoiqu'il versifiât en persan et en arabe, son principal diwan est écrit en langue turque. Avant lui, sous Mohammed et Bajesid Ier, les Ottomans s'étaient déjà servis de cet idiome pour chanter leurs inspirations; néanmoins, le premier il donna à la poésie turque une véritable impulsion, le premier il jeta sur elle de l'éclat, en sorte que le règne de Murad III est généralement regardé comme la première époque où la poésie ottomane prit son élan.

(1) Latifi, Biographie des poëtes turcs, p. 300.

LIVRE XII.

AVÉNEMENT DE MOHAMMED II. — RENOUVELLEMENT DE LA PAIX AVEC LES PUISSANCES CHRÉTIENNES. — CONSTRUCTION DU CHATEAU D'EUROPE SUR LE BOSPHORE, ET FONTE DES GROS CANONS. — SIÉGE ET CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

Trois jours après la mort de Murad II, à Andrinople [5 février 1451], son fils Mohammed, âgé de vingt-un ans, en reçut la nouvelle à Magnésia, par un courrier qui lui apporta le message du grand vesir Chalil : « Qui m'aime me suive », s'écria Mohammed, en s'élançant sur un cheval arabe, et accompagné de coureurs et de porte-épées; le second jour, il arriva à Gallipoli [7 février]. Là, il s'arrêta deux jours pour attendre sa suite, et envoya un courrier à Andrinople, pour annoncer son arrivée dans la Chersonnèse. Sur la route, le peuple se pressait en foule de tous les points pour voir son nouveau maître. Les vesirs, les beglerbegs, les begs, les ulémas et les scheichs vinrent au-devant de lui à cheval [9 février]; à un mille de la ville, ils quittèrent leurs montures, et le précédèrent en marchant à pied. Après un demi-mille, ils s'arrêtèrent, firent silence, puis poussèrent tous ensemble un grand gémissement en signe de douleur sur la mort du père ; le fils mit pied à terre, mêla ses larmes aux leurs, et leur donna sa main à baiser. Puis le cortége remonta à cheval, et l'accompagna jusque dans le sérail. Le lendemain, il s'assit sur le trône, entouré des vesirs et des grands. Le chef des eunuques, Schahin, et Ibrahim-Pascha se tenaient tout près de lui, Ishak-Pascha et le grand vesir Chalil à une certaine distance, le dernier bien pénétré de l'idée qu'auprès du jeune sultan, deux fois appelé par lui du trône à la retraite, il ne pouvait jouir d'une grande faveur. « Pourquoi », dit Mohammed, s'adressan au chef des eunuques, « pourquoi mes vesirs se trouvent-ils ainsi éloignés? appelle-les, et dis à Chalil qu'il prenne sa place accoutumée; quant à Ishak-Pascha, comme gouverneur d'Anatolie, qu'il accompagne le corps de mon père à Brusa (1). » Aussitôt Chalil, comme grand vesir confirmé dans sa dignité, baisa la main du sultan, et Ishak partit avec les dépouilles de Murad, menant un pompeux convoi, et répandant l'argent parmi les pauvres. Le premier soin de Mohammed fut ensuite de se défaire de son frère Ahmed, pour nous servir de l'expression byzantine ; car ce frère était né sous la pourpre, de la princesse de Sinope, fille d'Isfendiaroghli, tandis que Mohammed était sorti du commerce de Murad avec une esclave. Le meurtre du fils de la princesse parut donc indispensable au nouveau sultan pour assurer son pouvoir. Tandis que la princesse de Sinope paraissait dans la salle du trône, versant des larmes devant Mohammed, celui-ci envoyait Ali, fils d'Ewrenos, dans le harem pour étouffer son frère Ahmed dans le bain (2). Le lendemain, le fils d'Ewrenos disparut, et la veuve de Murad, la princesse de Sinope, fut donnée pour épouse à un esclave du nom d'Ishak.

Mohammed aurait bien volontiers fait subir la même destinée à sa seconde belle-mère, la princesse servienne ; mais, craignant que le père de cette sultane, Georges, despote de Servie, ne vengeât un tel outrage par la guerre, il la renvoya à ce souverain, comblée d'honneurs et de présents, en lui assignant des revenus considérables pour vivre selon son rang, et offrant de renouveler la paix existante. En même temps parurent à Andrinople des envoyés de l'empereur

(1) Ducas, p. 127.

(2) Idris, fol. 29.

byzantin Constantin-Dragoses, et de son frère Démétrius, despote du Péloponèse, pour offrir à Mohammed des compliments de condoléance sur la mort de son père, et le féliciter sur son avénement au trône. Mohammed les reçut gracieusement, jura de maintenir la paix comme son père (1), et ajouta encore, s'adressant à l'envoyé de Constantin, la promesse solennelle que, pour l'entretien du prince ottoman Urchan, petit-fils de Suleiman, alors à Constantinople, il payerait annuellement 300,000 aspres pris sur les revenus des villes situées le long du Strymon. On vit encore arriver à Andrinople les ambassadeurs de toutes les puissances, grandes et petites, avec lesquelles l'empire ottoman avait alors des liaisons par des traités stipulant un protectorat, et des tributs, ou assurant la paix. Les députés de Raguse vinrent offrir d'eux-mêmes d'élever de 500 ducats leur tribut annuel récemment porté à 1,000 (2); les autres envoyés représentants des États tributaires furent ceux de Valachie, des chevaliers de Rhodes, puis des Génois, de Galata, de Chios et de Mitylène; enfin, deux députés représentèrent les Hongrois de Hunyady, avec lesquels fut conclue une trêve de trois années (3). On ne se résolut à la guerre qu'avec la Karamanie. Ibrahim-Beg, prince de ce pays, pensant que le jeune sultan, qui deux fois déjà avait été jugé trop faible pour se tenir sur le trône, ne serait pas encore en état de manier le pouvoir suprême, se flatta, maintenant, de pouvoir ressaisir les cantons qui lui avaient été arrachés sous le règne de Murad. Il envoya dans Kermian, Aidin et Mentesche, des descendants réels ou prétendus des souverains de ces pays, pour en réclamer la possession. Mohammed confia la conduite de la guerre au nouveau gouverneur d'Anatolie, Ishak-Pascha, et courut lui-même pour le trouver sur le théâtre des combats. Arrivé à Akschehr, il vit venir des ambassadeurs de Karamanie pour implorer la paix, et lui offrir la main de la fille du prince. Mohammed se rendit à leurs prières en maintenant une paix sur terre et sur mer avec tous ses voisins, en Orient comme en Occident.

Ce qui l'avait déterminé à conclure promptement la paix avec la Karamanie, c'était la résolution bien arrêtée dans son esprit de rompre les relations amicales avec Byzance. L'imprudence, l'aveuglement des Byzantins lui firent hâter l'exécution de ses vastes plans de triomphes et de conquêtes. Pendant la campagne de Karamanie, des envoyés de Constantinople parurent dans son camp pour se plaindre que la pension promise pour Urchan ne fût pas payée, et menacer de mettre ce prince en liberté, de l'appuyer comme prétendant au trône, si la Porte ottomane ne payait pas pour lui le double de ce qui avait été stipulé. Le grand vesir Chalil, ami des Grecs, en raison de son humeur douce et facile, et surtout de son amour pour les présents que cette puissance savait satisfaire, parla ainsi aux envoyés : « O Grecs imprévoyants et insensés ! depuis longtemps j'ai pénétré vos ruses et vos manœuvres trompeuses; le dernier seigneur suprême, de conscience droite et de dispositions affables, était pour vous bienveillant ; mais il n'en est pas ainsi de Mohammed, mon maître actuel ; si Constantinople échappe à son audace bien connue et à son ardente poursuite, je reconnaîtrai que Dieu veut bien encore ne pas abaisser ses regards sur vos viles intrigues et vos actes frauduleux. O insensés! les caractères du traité récemment signé sont à peine séchés, et voilà que vous écrivez en Asie pour nous effrayer par vos fanfaronades accoutumées. Nous ne sommes pas des enfants naïfs et impuissants. Êtes-vous en état de faire quelque chose? eh bien! agissez. Voulez-vous proclamer Urchan souverain de la Thrace? proclamez-le. Avez-vous l'intention d'appeler les Hongrois au delà du Danube? qu'ils viennent. Êtes-vous disposés à reprendre sur nous les cantons perdus? essayez-le. Sachez seulement que rien de tout cela ne peut vous réussir, mais que ce que vous paraissez posséder encore vous sera arraché. Au reste, j'informerai mon maître, et il sera fait selon sa volonté (1). » Toutefois, Mohammed, qui n'était pas sans inquiétude relativement à Urchan,

---

(1) Idris, p. 130. Chalcondylas parle du traité avec le despote à la fin du VIIe livre.

(2) Engel, Histoire de Raguse, p. 175.

(3) Ducas, fin de la XXXIIIe et commencement de la XXXIVe division, p. 131.

(1) Ducas, l. XXXIV, p. 132.

craignant que la délivrance de ce prince n'amenât le renouvellement des scènes de l'interrègne, sentit la nécessité de conclure la paix avec la Karamanie, et de dissimuler ses véritables sentiments envers les envoyés. Il les congédia avec des paroles amicales, leur faisant entendre que bientôt il serait lui-même à Andrinople, où ils pourraient lui soumettre tout ce qui concernait l'empereur et la ville, attendu qu'il était prêt à satisfaire à leurs demandes.

Lorsqu'il approchait de Brusa, les janitschares accoururent tumultueusement au-devant de lui, réclamant une gratification. Mohammed étouffa sa colère, et parut ne pas s'inquiéter de ces clameurs. Alors Schahin, le chef des eunuques, et Turachan lui reproduisirent la demande, et reconnaissant la nécessité de l'accorder, il attribua aux janitschares une gratification de dix bourses d'or. Ce fut la première largesse d'avénement au trône ; les janitschares l'arrachèrent par la violence, et depuis, sous les règnes suivants, elle fut réclamée et obtenue de la même manière, et toujours élevée de plus en plus, jusqu'à ce que l'épuisement du trésor l'eût fait supprimer. Peu de jours après, le sultan manda l'aga des janitschares, Kasandschi-Thughan (1), devant lui, le maltraita, le frappa du poing au visage, lui donna des coups de fouet (2), en partie parce qu'il n'avait pas su maintenir ses troupes dans le silence de la soumission, en partie parce que, dans la campagne de Karamanie, il n'avait pas présenté un rôle exact des soldats sous ses ordres (3). Sa place fut donnée à Mustapha-Beg (4). Afin de prévenir ou d'étouffer la fermentation des troupes, Mohammed incorpora dans les janitschares sept mille garde-chiens, qui jusqu'alors avaient été sous le bâton du grand veneur. Il ne conserva que cent garde-chiens et cinq cents fauconniers (5); les autres, devenus janitschares, furent distingués néanmoins par le surnom de segbans (garde-chiens) (6).

A peine arrivé à Gallipoli, Mohammed ordonna de saisir les revenus des villes du Strymon fixés pour l'entretien d'Urchan, et de chasser les habitants grecs. A l'entrée de l'hiver, il fit répandre des ordres et des circulaires par toute la Turquie d'Europe et d'Asie, afin de réunir mille maçons, charpentiers, et rassembler les matériaux nécessaires pour la construction d'un château sur la rive européenne, à l'entrée du Bosphore (1). A cette nouvelle, l'empereur et la ville, saisis d'effroi, éprouvèrent un pressentiment de leur fin prochaine. Au lieu de réclamer la pension promise pour Urchan, les ambassadeurs de l'empereur supplièrent au contraire le sultan de ne pas poursuivre l'élévation de la forteresse, et d'accepter un tribut. Mohammed leur répondit, en laissant éclater sa fureur : « Que les Grecs perfides, ligués avec les Hongrois, avaient voulu, avant la bataille de Warna, empêcher son père de passer en Europe; que, dès lors, Murad avait juré la construction d'un château sur la rive européenne; que maintenant lui-même accomplissait le serment de son père. Et qui pourrait l'empêcher de bâtir sur son terrain? Allez, ajouta-t-il, allez dire à votre empereur que le sultan régnant n'est point dans la même situation que ses devanciers ; ce que ceux-ci ne pouvaient exécuter est pour lui d'un accomplissement facile ; ce qu'ils n'ont pas demandé dans leurs vœux, le seigneur actuel le veut fortement. Tout envoyé qui se présentera encore chargé de semblables messages sera écorché vif. »

A la fin de mars [21 mars 1452], on apporta de la chaux de tous les points; les bois de construction furent transportés de Nicomédie et d'Héraclée sur le Pont; des pierres arrivèrent d'Anatolie. Les beglerbegs d'Asie et d'Europe, les begs et les ssubaschis, se réunirent sur le rivage oriental du Bosphore, où le sultan se rendit lui-même d'Andrinople. En face du château de Guselhiszar, bâti par Bajesid-Ilderim sur la côte asiatique, à l'endroit où le Bosphore, se resserrant davantage, ne laisse, entre les caps opposés, que le faible espace de cinq

(1) Neschri, fol. 196; dans Chalcondylas, à la fin du VIIe livre.

(2) Des soufflets, dit Neschri, des coups de fouet, selon Chalcondylas.

(3) Chalcondylas.

(4) Neschri, fol 196.

(5) Chalcondylas, fin du VIIe livre.

(6) C'est le nom que portent les janitschares depuis le soixante-unième jusqu'au quatre-vingt-seizième régiment; Administration ottomane, l. II, p. 207.

(1) Ducas, l. XXXIV, p. 133.

(2) Phrauzes, l. III, c. 3, édition d'Alter, p. 52.

stades, non loin du lieu où Androclès de Samos jeta le pont fameux pour le passage de l'armée persane sous Darius, Mohammed avait choisi l'emplacement de la construction de la nouvelle forteresse. Là s'élève un promontoire, qui, dans l'antiquité, portait le nom d'Hermaion, à cause d'un temple d'Hermès; c'est de ce point qu'assis sur un trône taillé dans le roc, Darius contempla son armée franchissant la barrière qui séparait l'Asie de l'Europe, et le fait y avait été gravé en lettres assyriennes. La pointe du cap, battue sans cesse par les flots de la mer Noire, se précipitant avec fureur dans le détroit, s'appelait Rhoodes ou Phonoïdes, à cause de la rapidité du courant et du gonflement et du mugissement des vagues. A une époque plus reculée encore, ce point était désigné par le nom de Pyrrhias-Kyon (le chien rouge) (1), parce que les flots, en se brisant, retentissaient comme les aboiements d'un chien. C'est là même, au pied de l'ancien temple d'Hermès, que Mohammed jeta les fondements de son château; suivant l'idée la plus bizarre, il voulut que l'enceinte des murailles retraçât la figure des lettres arabes composant le nom de Mohammed; en sorte que là où le trait de l'écriture tournait en cercle pour former un *m*, là s'élevait une tour (2). Ainsi l'ensemble présentait un plan absurde, s'appuyant sur trois tours, dont deux, l'une contre l'autre, et la troisième, qui est la plus grande, touchant à la mer. La construction de la dernière fut confiée par Mohammed au grand vesir Chalil-Pascha; les travaux des deux autres furent placés sous la direction de Saridsche-Pascha, blanchi par un demi-siècle de service à la Porte et dans le harem, et au vesir Saganos, qui, au troisième avénement de Murad II, comme vesir dévoué du fils, avait été déposé et banni; maintenant il était investi d'une double faveur. Le sultan lui-même se chargea de faire pousser les murailles qui devaient relier les tours. Mille maçons, ayant chacun deux manœuvres, travaillèrent en dehors, et un nombre égal se mit à l'œuvre dans l'enceinte intérieure; les ouvriers étaient encore assistés par des masses énormes de fidèles, parmi lesquels se trouvaient les grands, qui leur apportaient des pierres, de la chaux et des tuiles. Outre les matériaux amenés d'Asie, on employa encore les ruines des édifices et des églises du Bosphore, particulièrement des colonnes de la magnifique église de l'archange Michel, sur le golfe de Sosthene. Ainsi, dans l'espace de trois mois, s'éleva le château dont les murailles avaient vingt-cinq pieds d'épaisseur; celles des tours, couvertes de plomb, en avaient trente.

A la vue de ces travaux poursuivis sans relâche, l'empereur de Byzance, abandonnant la politique à laquelle il avait voulu s'attacher, passa des menaces impuissantes aux plus humbles soumissions. Il députa des ambassadeurs à l'effet de solliciter des sauve-gardes pour les villages situés sur le Bosphore, afin que les récoltes dont le temps approchait fussent protégées contre les dévastations des Turcs. En même temps il envoyait chaque jour des mets et des boissons choisis pour la table du sultan. Mais au lieu de se laisser toucher par les prières, ou de répondre aux humbles prévenances, Mohammed publia l'ordre que personne n'eût à empêcher ses troupes de faire paître leurs chevaux, mulets et autres bêtes de somme dans les champs ensemencés des Grecs, ajoutant que si les possesseurs voulaient s'y opposer, il fallait les repousser par la force. Ainsi, le fils d'Isfendiar, qui avait épousé une sœur du sultan, et qui était passé d'Adramyton (aujourd'hui Edremid) en Europe, dévasta les champs et les jardins autour d'Epibaton (aujourd'hui Bivados). Dans cette occasion, un palefrenier turc ayant frappé un Grec, d'autres Grecs accoururent : l'on en vint aux mains, et quelques Grecs et quelques Turcs périrent dans cette mêlée (1). Sur le rapport fait par le kiaja-beg (ministre de l'intérieur), Mohammed ordonna par représailles de mettre en pièces les habitants d'Epibaton. Les soldats surprirent les moissonneurs de ce lieu, un matin qu'ils s'en allaient aux champs, et ainsi s'engagea au mois de juin (2) la dernière guerre de l'empire byzantin [1450]. L'empereur fit fermer les portes de Constantinople, et arrêter tous les Turcs qui se trouvaient dans la ville. De ce nombre étaient quelques jeunes eunuques du

(1) Constantinople et le Bosphore, l. II, p. 220.
(2) Les historiens ottomans et Evlia.

(1) Ducas, l. XXXIV, p. 137.
(2) Phranzes, l. III, c. 3, édition d'Alter, p. 52.

harem du sultan; mais ils représentèrent que si la liberté ne leur était pas rendue sur-le-champ, en retournant plus tard auprès du sultan, ils seraient mis à mort, et l'empereur, touché de leurs instances, les relâcha le troisième jour. En même temps des messagers grecs vinrent déclarer au sultan : « Que l'empereur, pour les destinées de la ville, plaçait son recours en Dieu; qu'il n'avait fermé les portes qu'après la violation de la paix, et qu'il défendrait les habitants jusqu'à l'épuisement de ses forces, si Dieu ne versait pas des sentiments pacifiques dans le cœur du sultan. » Sans se soucier de la moindre excuse, sans chercher un prétexte à ses hostilités, Mohammed déclara aussitôt la guerre, et Constantin laissa fermées les portes de la ville dans laquelle il avait entassé des grains depuis six mois (1). Cependant le château du Bosphore était élevé. Comme il était placé à l'endroit le plus resserré du canal (à la gorge), la navigation se trouva interrompue (coupée), et Mohammed l'appela Boghaskesen (coupe-gorge) (2). Les Grecs prenant le mot turc boghas (gorge) pour basch (tête), pensèrent que le fort portait le nom de Coupe-Tête (3); mais dans leur langue ils le désignaient par l'épithète de laimokopas (4), (coupeur de flots) parce qu'en cet endroit les vagues du Bosphore se brisent sur le cap Hermaïon. Firusaga y fut établi avec quatre cents janitschares; il lui fut enjoint d'arrêter les bâtiments de toutes les nations, et de ne les laisser poursuivre leur route qu'après l'acquittement d'un droit fixé. Afin de le mettre en état de remplir le rôle dont il était investi, et de dominer le Bosphore, l'on plaça sur la tour touchant à la mer d'énormes canons fondus sous la direction de Chalil-Pascha. Le 28 août, Mohammed partit de ce lieu, s'approcha des fossés de la ville pour les reconnaître, et revint le 1er septembre à Andrinople (5) [1452].

Afin d'empêcher les despotes Démétrius et Thomas, qui régnaient dans le Péloponèse, de porter secours à l'empereur leur frère et à la capitale, au commencement de l'automne, Mohammed envoya dans la Péninsule le beglerbeg Turachan, qui avait vieilli en ravageant ces contrées, et il le fit accompagner de ses deux fils Ahmed et Omar (1). Ils franchirent l'isthme de Corinthe, s'avancèrent en pillant et dévastant, vers l'Arcadie, passant par Tégée et Mantinée, poussèrent jusqu'au mont Ithome et jusqu'au golfe de Krisena, prirent Neopolichne (aujourd'hui Neokastron), mais assiégèrent en vain Sideropolichne (aujourd'hui Siderokastron). De là, une division commandée par Ahmed, fils de Turachan, marcha vers Leontari; mais en route elle fut surprise par les Grecs, taillée en pièces, et le fils de Turachan, fait prisonnier, fut envoyé au despote Démétrius à Sparte (2). Pendant ces irruptions dans le Péloponèse, Mohammed s'occupait sans relâche à Andrinople des préparatifs du siége de Constantinople. L'été précédent, lorsque se poursuivaient les travaux du château du Bosphore, un fondeur de canons hongrois, nommé Orban (3), était passé du service de l'empereur à celui du sultan, qui le combla de présents, et lui assigna une solde tellement élevée, que si les ministres byzantins avaient consenti à lui en accorder seulement le quart, jamais il n'aurait quitté Constantinople (4). Mohammed lui demanda s'il était en état de fondre un canon qui aurait assez de portée pour ébranler les murailles de Constantinople. « Je puis, répondit Orban, fondre des canons de quelque calibre que ce soit, et réduire en poussière les murs de Constantinople, même ceux de Babylone. Je suis sûr de mon art; mais je ne puis déterminer quelle sera la portée des pièces. » Le sultan ordonna que l'on commençât la fonte, disant que l'on déciderait plus tard de la portée. Orban fondit, comme modèle, un gros canon pour la tour maritime du nouveau château, et l'épreuve de la portée fut faite sur le premier vaisseau qui ne cargua pas ses voiles. Un bâtiment vénitien commandé par le capitaine Ricci servit de but et fournit la preuve de la réussite d'Orban. Il fut atteint, fracassé, coulé bas. Le capitaine se

(1) Ducas, l. xxxiv, p. 138.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. ii, p. 130; Bogaschiescen, Neschri, fol. 196, Aali, Ssolaksade.
(3) Ducas, l. xxxiv, p. 135.
(4) Chalcondylas, l. viii, au commencement.
(5) Phranzes, l. iii, c. 3, p. 52.

(1) Phranzes, l. iii, c. 3, p. 52.
(2) Chalcondylas, l. viii.
(3) Ducas, l. xxxv; Chalcondylas.
(4) Ducas.

sauva avec trente hommes, au moyen d'une chaloupe ; mais ils tombèrent entre les mains de la garnison du château. Ils furent chargés de chaînes et envoyés à Didymotichon devant le sultan, qui fit trancher la tête aux marins et empaler le capitaine, ordonnant que les cadavres restassent ensuite sans sépulture; ces misérables restes furent contemplés encore par l'historien Ducas, qui se trouvait dans ce temps à Didymotichon (1). Mohammed, satisfait de l'habileté d'Olban et du succès de l'épreuve, ordonna maintenant de fondre un énorme canon de siége, double du précédent, le plus gigantesque dont les annales de l'artillerie et des siéges aient jamais fait mention. Cette pièce lançait des boulets de pierre de douze palmes de circonférence et du poids de douze quintaux. A peine cinquante paires de bœufs pouvaient la faire changer de place; il fallait sept cents hommes pour la remuer et la servir. Lorsqu'elle eut été coulée, on la traîna devant la porte du nouveau palais d'Andrinople, à peine achevé, appelé Dschihannuma (spectacle du monde), et elle fut chargée avec beaucoup de peine. Il fut annoncé d'avance aux habitants qu'elle serait tirée le lendemain, afin que la terreur causée par une détonation dont on n'avait nulle idée ne leur fît point perdre la parole et avorter les femmes enceintes. Le lendemain arrive ; le feu est mis à la pièce : la vapeur de la poudre couvre la ville entière; le tonnerre est entendu à plusieurs lieues (2), et le boulet, à la distance d'un mille, s'enfonce dans la terre à la profondeur d'une brasse. Cette effroyable machine de guerre semblait en rapport avec les vastes plans de Mohammed et l'exaltation de son ardeur. Jour et nuit, il ne rêvait que destruction et conquête. Le soir il faisait ordinairement le tour de sa résidence, accompagné seulement de deux confidents, pour écouter, sans être connu, les propos du peuple et des soldats. Si quelque malheureux venait à le reconnaître, lui adressant le salut ordinaire : « Longue vie au sultan ! » aussitôt, de sa propre main, il perçait le cœur de l'indiscret (3). Une nuit il fit mander tout à coup devant lui Chalil-Pascha, par les eunuques. Le grand vesir, tremblant pour sa tête à cause de la part prise par lui au double détrônement de Mohammed pendant la vie de son père Murad, prit un plat rempli d'or et le déposa aux pieds du sultan, qu'il trouva tout habillé, assis sur son lit : « Qu'est cela, gouverneur? demanda le sultan. — C'est l'usage des grands, répondit le vesir, lorsqu'ils sont appelés à des heures extraordinaires devant leurs maîtres, de ne paraître jamais les mains vides (1) ; ce n'est pas mon bien, mais le tien, que je te présente. — Je n'en ai pas besoin, répliqua le sultan; je ne veux de toi qu'une chose, c'est que tu m'aides à prendre Constantinople. » Le grand vesir, ami secret des Grecs, qui l'avaient gagné à force de présents, fut d'autant plus effrayé de la demande du sultan, que lui-même, dans l'opinion du peuple, passait pour être d'accord avec les infidèles. Il s'exprima selon les sentiments de Mohammed, dit que Dieu, qui lui avait déjà soumis la plus grande partie des provinces grecques, ne lui refuserait pas la possession de la capitale, que tous les serviteurs du sultan s'efforceraient à l'envi, et sacrifieraient à cet objet leurs biens et leur sang. — « Vois, reprit le sultan, je me suis débattu toute la nuit sur ma couche sans pouvoir trouver le sommeil. Prends bien garde de te laisser affaiblir par l'or et l'argent. Nous voulons fermement combattre les Grecs, et pleins de confiance en Dieu et dans le prophète, nous prendrons la ville. » C'est ainsi que, pour cette fois, il congédia le grand vesir, qui avait été arraché plein d'effroi au repos et au calme de l'indifférence (2); mais pour le sultan, il passa cette nuit et bien d'autres encore au milieu des agitations de ses désirs, roulant ses projets de conquêtes, combinant des plans de siége. Il traçait la situation et les murs de la ville, les lignes de l'attaque, fixait les postes de l'armée, les places des machines, les batteries, les mines, et s'entretenait avec des hommes bien familiarisés avec la situation de la ville et l'état de ses fortifications (3). Avant de le suivre au siége de Constantinople, nous allons représenter un tableau de cette ville, en

(1) Ducas, p. 139.
(2) *Ibid.*, l. xxxv.
(3) *Ibid.*, p. 140.

(1) Coutume qui s'est prolongée jusqu'à nos jours.
(2) Ducas, p. 141.
(3) *Ibid.*, l. xxxv, p. 141.

signalant les points de ses fortifications, les palais et les monuments qui sont le plus souvent cités dans l'histoire.

A la pointe orientale de la Thrace s'élève la nouvelle Rome, bâtie comme l'ancienne sur sept collines, nommée Byzance par son premier fondateur, et ville de Constantin par le second; de l'ancien nom grec corrompu et mutilé, elle s'appelle aujourd'hui Islambol, et par l'effet d'une altération plus profonde encore, mais qui prend une signification dans la bouche des Turcs, Islambol, c'est-à-dire plénitude de l'islam. Les Grecs l'appelaient aussi Anthusa (la florissante); les Arabes, Constantanije et Farruk (1) (qui sépare), parce qu'elle est placée au point de séparation de l'Europe et de l'Asie; et de même que les Arabes surnomment la Mecque la mère des villes, ainsi l'Ottoman ajoute à la capitale de son empire le titre pompeux de mère du monde (ummed-dunja), qu'elle mérite bien par sa situation. Souveraine de deux continents et de deux mers, dominatrice de l'Asie et de l'Europe, le plus grand entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident, elle trône appuyée aux limites des deux parties du monde, presque enveloppée par les flots, et rattachée seulement par un point à la terre de la Thrace. Vers le midi, elle regarde la Propontide, puis l'Hellespont; du côté de l'Orient, elle commande tous les détours du Bosphore, qui se replie sept fois sur lui-même comme un immense serpent, dissimulant par instant derrière les sept caps de chacune de ses rives ses flots chassés par sept courants et autant de contre-courants; de l'embouchure septentrionale de ce canal, la vue s'étend même jusque sur l'orageux Pont-Euxin. A son extrémité méridionale, le Bosphore se courbe à l'ouest pour séjourner dans le port le plus vaste et le plus sûr rempli de vaisseaux amenés par tous les vents, que sa forme et les richesses qui affluaient naturellement dans ce lieu firent appeler jadis la Corne d'Or. La ville présente à peu près l'aspect d'un triangle, dont un côté est formé par le port, le second par le rivage de la Propontide, et le troisième par la muraille appuyée au continent; elle était fermée, vers la mer, par un simple mur sans fossés; mais, vers la terre, elle est défendue par une double muraille élevée, flanquée de hautes tours, et précédée d'un double fossé très-profond. A chacun des trois angles du triangle, que l'on pouvait parcourir en trois heures, s'élevait un château fort. A l'une des extrémités du port, qui s'appelait autrefois l'Acropolis, et qui est aujourd'hui la Pointe du sérail, était placé le château de Saint-Démétrius, contre l'église consacrée à ce saint, qui donnait aussi son nom au promontoire, de même que l'église dédiée à saint Georges faisait appeler le port le bras de Saint-Georges. Au bout du port se déployait extérieurement le kynegion, aujourd'hui haiwanserai, amphithéâtre destiné aux combats d'animaux; derrière se trouvait le grand palais des Blachernes, que les derniers empereurs grecs préféraient aux autres palais, et dont le nom s'est conservé encore aujourd'hui dans le quartier grec de la ville. Au troisième angle, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la muraille, du côté de la terre, s'élevait le Kyklobion ou Pentapyrgion, c'est-à-dire la forteresse aux cinq tours, plus tard devenue plus fameuse sous le nom de château des Sept-Tours. Vers la Propontide, entre la pointe de l'Acropolis, aujourd'hui le sérail, et les Sept-Tours, il y avait, dans l'intérieur des murailles, deux ports, à présent ensablés, creusés de main d'homme, le port de Théodose (1), aujourd'hui Wlangabostan (2), et celui de Julien, appelé maintenant Kadrighalimani (port des galères), le dernier dans l'ancien quartier d'Heptaskalon (3), maintenant Kondoskale. Ces deux ports étaient embellis par de magnifiques palais; sur le premier s'élevait celui de Théodose, sur l'autre celui de Sophia. Entre la pointe de Saint-Démétrius et le port de Julien était un peu plus bas le palais impérial Bucolion (4) (près de Tschatladikapu), ainsi nommé d'un groupe sculpté en pierre, représentant un lion et un bœuf; au-dessus, le grand palais impérial occupait en partie l'emplacement du sérail actuel.

(1) Kamus, tom. III; Constantin., édit., p. 40, I, 3.

(1) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 209.

(2) Le nom de Wlanga était déjà en usage chez les Grecs; Ducas, l. XXXIX, p. 159.

(3) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 124.

(4) *Ibid.*, p. 196.

Entre le port Théodose (Wlangabostan) et le Kyclobion (les Sept-Tours) était situé le palais Psamatia (1), contre la porte qui porte encore aujourd'hui le même nom.

Sur le côté qui regarde la mer, depuis la pointe du sérail jusqu'au quartier des Blachernes, quatorze portes s'ouvrent aujourd'hui sur le port : cinq seulement figurent dans l'histoire du siége : 1° la porte du Kynegion (2); 2° la Xyloporte, ou porte de Bois; 3° la grande porte du palais des Blachernes; 4° la porte de Petra, dans le Farnar actuel, ou quartier des Grecs; 5° enfin la porte d'Oraia, aujourd'hui dite porte des Juifs ou du Marché aux Poissons. Près de la partie inférieure du palais des Blachernes se trouvait une sortie souterraine, Cercoporta, ou porte du Cirque; mais Isaac Comnène l'avait fait murer afin de prévenir l'accomplissement d'une prédiction annonçant que l'empereur Frédéric pénétrerait par-là dans la ville (3); le passage ne fait qu'une seule et même chose avec la porte de Bois.

Si nous nous abstenons de nommer les autres points de cette partie regardant la mer, nous devons suivre pas à pas le côté de la terre, car c'est là que se portèrent surtout les efforts des assaillants, et chaque point est signalé dans le siége. La première porte, sur cette ligne, s'appelait Charsias, et aussi Caligaria, nom que les Turcs ont altéré à leur manière pour lui donner un sens dans leur langue, et dont ils ont fait Egri-Kapu (la porte courbée) (4). On la nomme encore la porte des Bulgares; on aurait pu aussi bien l'appeler la porte des Allemands, car l'histoire byzantine cite deux Allemands auxquels la défense en fut confiée, Arnulph Gilprecht (5), au temps de Comnène, et Jean Graut (6), sous le dernier Constantin. Venait ensuite la porte Myriandri ou Polyandri, parce que, à l'époque de la construction des murailles, les deux troupes d'ouvriers qui avaient commencé leurs travaux, l'une à l'extrémité de droite, ou des Blachernes, l'autre à l'extrémité de gauche, près des Sept-Tours, avaient fini par se rencontrer tous ensemble et par milliers sur ce point. Déjà, lorsque les Turcs vinrent assiéger la ville, un combat acharné s'était livré entre cette porte et la plus voisine (1); mais cette fois, les principales attaques des Turcs se portèrent près de la troisième porte, celle de Saint-Romanus, qui, de l'énorme canon pointé contre elle, a reçu le nom de Top-Kapusi (porte du canon), qui lui est resté. Elle était flanquée des deux tours de Saint-Romanus et de Bagdad (2). Venait ensuite la porte conduisant au palais des Sources (aujourd'hui Baliklu), puis par Rhegium (Tschekmedsche) à Sclymbria (Silivri), et dont le nom indique cette triple destination; aujourd'hui on ne l'appelle plus que la porte de Selymbria, ou plutôt de Silivri. Enfin la cinquième est la porte d'Or, par laquelle entraient les triomphateurs, et qui était ornée de statues et de bas-reliefs en marbre. Divers triomphes se dirigèrent de l'Acropolis par l'hippodrome pour se rendre à la grande église (Aja-Sofia); ainsi le triomphe sur les Vandales, dans lequel furent portés devant Bélisaire les vases d'or pillés à Rome par Genseric, et repris à Gelimer, celui de l'eunuque Narsès sur les Goths, celui d'Héraclius sur les Perses, celui de Jean Comnène pour célébrer ses victoires sur les Pannoniens et les Dalmates; néanmoins la plupart des triomphateurs passaient sous la porte d'Or, et suivaient directement la grande rue qui traverse la ville pour gagner la porte d'airain du grand palais. Il en fut ainsi pour les quatre triomphes sur les Bulgares : d'Héraclius, de Jean Tscimisces, Nicéphore Phocas, et de Basile; et pour celui de Théophile sur les Sarrasins, à son retour de Tursus et de Mopsuesta. Bientôt après le triomphe du grand exterminateur des Bulgares, Basile, la porte d'Or fut murée, de crainte de l'accomplissement des prophéties qui annonçaient l'entrée des Latins dans la ville par ce passage (3). Le même motif fit murer, à l'extré-

(1) Phranzes, l. III, c. 3, p. 56.

(2) Aujourd'hui Haiwan sérai Kapusi, c'est-à-dire la porte du palais des animaux.

(3) Nicetas Choniates, l. II, p. 4.

(4) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 106; dans Léonard de Chios, Caligaria.

(5) Anne Comnène, l. II, p. 3.

(6) Johannis grandi alimani (Leon. Chiens.).

(1) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 107; Codinus, Chronicon, Pascali in Heraclio.

(2) Turris Bactatinea (Leon. Chiens.); Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 210.

(3) Radulphus de diceto; Mathieu Paris; Rogerus hovedenus, dans Ducange; Constantinopolis christ., l. I, p. 363.

mité opposée, le passage souterrain du Cirque (1); mais, dans le siége, comme nous le verrons, il fut rouvert, et ce fut par-là que se précipitèrent, non pas les Latins et l'empereur Frédéric, mais les Turcs. Quant à la porte d'Or, elle demeura fermée, et la prophétie se répète encore; seulement le changement des possesseurs de la ville en a introduit dans les rôles, et, selon la croyance maintenant adoptée par les Turcs, la porte d'Or, qui vit si souvent les triomphes des empereurs adorateurs du Christ, livrera passage aux chrétiens, qui rentreront un jour en vainqueurs dans la ville de Constantin rendue à la religion de leurs pères.

Il se répandait encore d'autres prédictions de diverses espèces; elles concernaient les destinées de la capitale, ou de l'empire tout entier, des Paléologues, ou de toute la chrétienté. Nous ne parlerons pas des paroles vagues tirées de l'Écriture, et qui sont lancées à l'avance pour enflammer l'ardeur des conquérants et abattre les assiégés, ni de ces passages des prophètes commentés après l'événement pour annoncer le châtiment d'offenses trop nombreuses, ou pleurer ensuite de profondes misères; nous ne citerons pas les lamentations d'Isaïe (2), d'Ézéchiel, d'Amos et Jérémie, appliquées par l'historien Ducas aux désolations de la conquête. Relativement à la ville, une prophétie annonçait que l'ennemi pénétrerait jusqu'au milieu de son enceinte, jusqu'à la place du Taureau (3), mais que là les habitants poursuivis se retourneraient, le repousseraient vaillamment, et conserveraient la cité (4). Un saint homme, du nom de Morenus, annonçait aussi qu'un peuple armé de flèches devait s'emparer du port de Constantinople, et qu'il exterminerait les Grecs. Il y avait ainsi contradiction entre ces deux prédictions, dont l'une menaçait du plus grand danger, tandis que, suivant l'autre, la nation serait enveloppée dans une entière destruction. Mais la première était la seule de cette espèce, et elle était étouffée par toutes les voix surnaturelles qui proclamaient la fin de la ville, de l'empire et de la maison régnante. Au reste, les paroles du pieux Morenus étaient bien vagues; elles pouvaient s'appliquer aux Arabes, aux Persans, aux Turcs, aux Slaves, aux Bulgares, aux Avares, même aux Francs, aux Latins et Grecs, en un mot à tous les peuples portant des arcs, qui vinrent mettre le siége devant Constantinople. Quant à l'empire, il était question d'une prédiction attribuée à Léon le Sage, mais trouvée tout récemment dans le couvent de Saint-Georges, près de l'arsenal, à la pointe du sérail. C'étaient deux tablettes, divisées en plusieurs colonnes, dont l'une contenait la série des empereurs, et l'autre celle des patriarches depuis Léon; mais à chaque série manquait le nom du dernier empereur et celui du dernier patriarche. Dans les oracles attribués à la sybille d'Érythrée, on lisait encore la ruine des Grecs. La troisième classe de prophéties, qui désignait directement la maison des Paléologues, avait fixé à sa domination les mêmes limites qu'à la dynastie des Ottomans, comme Michel Paléologue et Osman s'étaient saisis presque au même moment, l'un du trône des Comnènes, l'autre de celui des Seldschuks; leurs descendants devaient en être précipités en même temps. On racontait que Michel, ayant consulté un devin sur la destinée de l'empire entre les mains de ses héritiers, n'avait obtenu, pour toute réponse, que le mot *mamaimi ;* cela signifiait, selon les interprètes, que le trône serait occupé successivement par autant de ses descendants que le mot renfermait de lettres, d'où l'on concluait la fin de la souveraineté dans leur famille par le septième Paléologue, qui régnait en même temps que le septième Ottoman. Enfin, sur les dangers dont les Turcs menaçaient la chrétienté tout entière, des paroles sinistres se répandaient, acquérant chaque jour plus de crédit; c'est Hunyady qui les aurait entendues de la bouche d'un vieillard, après la perte de la bataille de Kossova : « Les chrétiens, disait ce prophète, pour consoler le héros qui se plaignait de sa défaite, les chrétiens ne subiront que désastres tant que les Grecs ne seront pas entièrement exterminés. Pour mettre fin aux revers des chrétiens, il est nécessaire que Constantinople soit détruite par les Turcs. » Toutes ces prophéties, annonçant la ruine des

(1) Wilken, Histoire des croisades, IV liv., p. 78, d'après Godefr. Monatus; Ducas, l. XXXVII, et Cantacuzène, l. III, p. 48 et l. IV, p. 28.

(2) Ducas, l. XXXVII, p. 149, 164 et 165.

(3) Forum tauri. *Voy*. Constantinople et le Bosphore, I, p. 170.

(4) Chalcondylas, I, VIII, édit. de Basle, p. 124.

Grecs, émanaient d'eux-mêmes; et cette dernière condamnation si effrayante, c'est un Byzantin seul qui la mit dans la bouche du vieillard hongrois. Les présages de ruine se tiraient de l'empire, qui ne reposait plus que sur des pieds d'argile ; la dissolution morale annonçait facilement l'écroulement de l'édifice politique. Mais ces voix sinistres, qui semblaient sortir de l'air pour retentir sur cette vaste arène, et faire entendre des cris de mort, exercèrent une fatale influence sur le sort des assiégés.

Quant aux moslims, leur religion rejette toute prédiction en dehors de la parole du prophète, et condamne également la superstition et l'incrédulité : aussi leurs historiens se contentent d'appliquer aux événements du siége de Constantinople quelques mots de Mohammed qu'il aurait prononcés au nom du ciel pour faire partie du texte sacré (le Koran), ou comme une manifestation prophétique destinée à être inscrite dans la tradition (Hadis). Il disait à ses disciples : « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté regarde la terre, et les deux autres s'appuyent à la mer ? — Oui, envoyé de Dieu. – La dernière heure du jugement ne sonnera point avant que cette ville n'ait été conquise par soixante-dix-mille fils d'Ishak. En arrivant sous les remparts, ils ne se serviront pas des armes, ils ne lanceront pas de projectiles; ils se contenteront d'employer ces seules paroles : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu , et Dieu est grand ! » Aussitôt le premier côté des murailles, appuyé à la mer, s'écroulera; ensuite le second tombera aussi ; enfin, à la troisième proclamation, les murs du côté de la terre se renverseront, et les enfants d'Ishak feront leur entrée triomphante. » Une autre fois, le prophète dit encore : « Ils enlèveront Constantinople ; le meilleur prince est celui qui fera cette conquête; la meilleure armée est la sienne (1). » Ces paroles du prophète avaient poussé les Arabes à tenter sept fois de prendre la ville de Constantin. Ils prolongèrent un des siéges durant sept années, s'établirent dans les champs des alentours, qu'ils ensemencèrent, où ils firent sept moissons. Ce fut alors que périt Ejub, le porte-étendard du prophète, et les derwischs et les scheichs saisirent le moment où l'on élevait son saint tombeau pour enflammer le courage et le zèle des fidèles, qui accomplirent de brillants exploits. Le scheich Akschemseddin sut dès lors faire tourner son inspiration et son enthousiasme au triomphe des Ottomans (1). Né en Syrie, disciple du grand scheich Hadschi-Beiram, il savait communiquer aux masses l'exaltation de sa foi. S'appuyant sur le texte des traditions du prophète, il prédit la conquête de Constantinople, et fixa le jour et l'heure de l'assaut avec plus de bonheur que n'avait fait le scheich Bochari sous Murad II. Il n'eut point à reculer, comme son devancier, devant l'image de la sainte Vierge, le menaçant du haut des murailles; ce fut Ejub qui lui apparut en songe, pour lui indiquer le lieu de sa sépulture. La découverte de cette sainte dépouille fut regardée comme un miracle, et précipita la chute de Constantinople.

(1) Idris, Aali, Ssolaksade.

Sous ces auspices si contraires, annonçant aux Grecs des désastres et la ruine, aux Ottomans la victoire et la conquête, le siége commença les premiers jours de février 1453; le monstrueux canon partit d'Andrinople, tiré par cinquante paires de bœufs; deux cents hommes marchaient de chaque côté pour le maintenir en équilibre, précédés par cinquante charpentiers et deux cents pionniers, qui devaient mettre en état les chemins et les ponts (2). Il fallut deux mois pour faire une route de deux journées. Karadscha-Beg, chargé de surveiller ce transport, occupa les loisirs d'une marche si lente à faire des excursions au nord et au midi des campagnes environnant Constantinople, le long des rives du Pont et de la Propontide. Il soumit en passant les villes de Mesembria (Misiwri) (3), Anchialos (Achioli) (4), Byzon (Wifa) (5), la tour de Saint-Étienne (aujourd'hui encore San-Stefano) (6), située à trois lieues de Constantinople; le château d'Epibatos (aujourd'hui Bivados) (7). Selymbria (Silivri) (8) seule, se confiant en la force de ses

(1) La description détaillée de sa vie se trouve dans le Schakaik, dans Aali, fol. 143, et enfin dans un ouvrage biographique intitulé : Menakibi akschemseddin.

(2) Ducas, l. xxxvii, p. 145.

(3) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 26.

(4) *Id.*, p. 25.

(5) *Ibid.*, p. 16.

(6) Constantinople et le Bosphore, l. ii, p. 7.

(7) *Ibid.*, p. 189.

(8) *Ibid.* p. 60.

murailles, brava ses menaces, malgré l'exempl par lequel le beg voulait effrayer la résistance, en faisant couper la tête aux soldats des garnisons qui ne s'étaient pas rendues sur la première sommation (1).

Durant ces ravages portés autour des murailles de Constantinople, les habitants se liguaient ou s'attaquaient, comme partisans ou adversaires de la réunion entre les églises grecque et romaine. Le 12 décembre de l'année qui venait de s'écouler, il y avait eu une apparence de réconciliation dans la grande église (aja sofia) (2), afin que l'on pût obtenir des princes catholiques des secours contre les Turcs; mais le feu couvait sous la cendre, et la discorde éclatait à chaque occasion. Le clergé de la cour, les chapelains et les diacres suivaient l'empereur, qui assistait au service catholique célébré par le cardinal romain, Isidore; mais les abbés, les archimandrites et les moines manifestaient énergiquement leur horreur d'une telle faiblesse, se rattachaient au patriarche grec Gennadius, confiné dans le cloître de Pantocrator, qui signalait l'*henoticon*, ou le décret de l'union des églises, comme une mesure impie, et notait saint Thomas-d'Aquin d'hérésie. Avec lui se réunissait dans une haine furieuse contre les catholiques et les Latins le grand amiral Lucas Notaras, l'homme le plus puissant du défaillant empire. Celui-ci n'avait pas honte de dire qu'il aimait mieux voir dominer dans la ville le turban turc que le chapeau latin, tandis que le peuple exprimait hautement le désir d'être livré aux Latins, qui au moins reconnaissaient le Christ et la Mère de Dieu, plutôt qu'aux Turcs ennemis de Dieu (3). Au lieu d'agir en commun pour la défense de la ville, Grecs et Latins se fuyaient et se maudissaient; la grande église était déserte, les sacrements étaient refusés par les prêtres aux mourants qui ne professaient pas leurs opinions; des moines et des religieuses ne voulaient pas les recevoir des mains des confesseurs rattachés à l'henoticon. Dans les cloîtres régnait un esprit de vertige. Une religieuse, au grand scandale des fidèles, et particulièrement de l'historien Ducas, avait embrassé le mahométisme, emangeant de la chair, portant le costume turc et sacrifiant au prophète (1). Ainsi se passa le carême.

Le vendredi après Pâques [6 avril 1453], Mohammed parut avec son armée devant la ville, planta sa tente derrière la colline faisant face à la porte de Charsias ou Kaligaria, et investit la plaine du côté de la terre, depuis la porte de Bois du palais, jusqu'à la porte d'Or (2). Le gros canon fut pointé contre cette porte de Kaligaria (3); mais, comme les nouveaux ouvrages sur ce point offraient trop de résistance, on le traîna devant la porte de Saint-Romanus (4), qui en reçut le nom de porte du Gros-Canon, conservé encore aujourd'hui (5). A côté de cette pièce de mille huit cents livres, on en dressa deux autres d'un moindre calibre, qui lançaient encore des boulets de cent cinquante quintaux, et qui préparaient les voies au canon monstre. Pour charger celui-ci, il fallait deux heures, et il ne pouvait faire feu que sept fois dans la journée, à moins que l'on ne comptât pour un huitième coup celui qui était tiré avant l'aurore, pour donner le signal de l'attaque. Bientôt il éclata, et mit en pièces Olban, qui l'avait fondu (6). Les morceaux furent réunis; on voulut les utiliser encore, et on lança pendant quelque temps des masses de rochers qui ébranlaient les murailles sept fois par jour; mais le maître qui avait dirigé le jeu de cette énorme machine n'existait plus, et l'effet ne répondit pas à l'attente.

Alors parut dans le camp de Mohammed un envoyé de Jean de Hunyady, qui avait conclu avec lui, dix-huit mois auparavant, une trêve de trois ans. « Hunyady, représenta l'envoyé, avait remis la direction du royaume entre les mains de son maître Ladislaus; maintenant il n'était plus en état de tenir ce qu'il avait promis; en conséquence, il renvoyait l'acte en turc de la trêve, et demandait la copie hongroise; le sultan pourrait s'accommoder avec le roi de Hongrie comme il l'entendrait. » La prophétie

(1) Ducas, l. XXXVII, p. 145.
(2) *Ib.*, l. XXXVI, p. 143.
(3) *Ibid.*

(1) Ducas, l. XXXVI, p. 147.
(2) *Ibid.*, l. XXXVII, p. 148.
(3) Leonardus Chiensis, dans l'édition de Basle de Chalcondylas, p. 315.
(4) *Ibid.*, p. 316.
(5) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 108.
(6) Phranzes, l. III, c. 3, p. 53.

hongroise dont il a été question plus haut avait déterminé cette démarche de Hunyady; et pour son compte, l'ambassadeur crut devoir tout faire afin de hâter l'accomplissement des paroles du vieillard dans l'intérêt de la chrétienté, par la chute de Constantinople. Voyant la maladresse des canonniers pour pointer et manœuvrer la grosse pièce, il se mit à rire de leur inhabileté, et leur enseigna les moyens de tirer un meilleur parti de l'artillerie. Il leur montra que, pour ouvrir plus rapidement une brèche, il ne fallait pas toujours viser au même point; mais qu'on devait tirer alternativement à cinq ou six toises à droite et à gauche, puis frapper au milieu de cet espace pour faire écrouler la muraille déjà ébranlée par ces secousses réitérées. Ce conseil fut suivi, et le succès fut complet (2). Ainsi un artificier hongrois, en fondant ce gros canon, et un ambassadeur hongrois, en enseignant la manière de s'en servir, contribuèrent à la chute de Constantinople.

Outre la pièce monstrueuse et les deux autres qui la flanquaient de chaque côté, il y en avait encore un grand nombre de moyen et faible calibre établies sur toute la ligne, depuis la porte de Bois jusqu'à la porte d'Or; quatorze batteries foudroyaient la ville, tandis que les balistes et les arcs faisaient pleuvoir sur les murs des traits et des flèches. Pour les travaux des mines, on employa les montagnards serviens de Novoberda (3); ils pénétrèrent jusque dans les fossés de la place, sous la protection d'une galerie recouverte de feutre rouge et blanc, et percèrent des trous dans la première enceinte, par lesquels ils firent beaucoup de mal aux Grecs, sans que ceux-ci pussent les atteindre (4). Ils construisirent quatre tours montées sur des roues, et une énorme machine de siége que les Grecs surnommaient Epepolia (qui prend les villes). On la mettait en mouvement au moyen de roues nombreuses; en dedans et en dehors elle était revêtue de triples peaux de bœufs; l'étage supérieur supportait des tours et des parapets qui garantissaient les assaillants. Trois portes s'ouvraient du côté du fossé; l'intérieur était rempli de bois et de fascines pour combler le fossé: du sommet de la machine s'abaissaient des ponts levis par lesquels on pouvait gagner de plain-pied les tours de la ville.

Toutes les forces de l'armée turque réunies devant Constantinople s'élevaient à deux cent cinquante mille hommes: cent mille cavaliers étaient rangés sur les derrières du camp; cent mille guerriers étaient postés à l'aile droite, s'étendant jusqu'à la porte d'Or, et cinquante mille à la gauche, gagnant le palais des Blachernes. Le sultan se tenait au centre, avec quinze mille janitschares (1); Saganos-Pascha, avec quelques milliers d'hommes, occupait la hauteur derrière Galata, et les autres élévations en face du port (2). La flotte que le commandant Baltaoghli, renégat bulgare, avait équipée dans la baie du Bosphore, appelée encore aujourd'hui port de Baltaoghli, se composait de dix-huit galères à trois rangs de rames, de quarante-huit à deux rangs, de vingt-cinq transports, et de plus de trois cents petits bâtiments (3); en tout, quatre cent vingt voiles. Ainsi, les assiégeants avaient vingt fois plus de forces que les assiégés; l'ardeur des Turcs pour attaquer était au-dessus de toute comparaison avec la résolution des Grecs à se défendre.

Le nombre des Grecs sous les armes, d'après un état dressé par le protovestiaire Phranzes pendant le siége, sur l'ordre de l'empereur, ne dépassait pas quatre mille neuf cent soixante-treize (5). Il faut y joindre deux mille étrangers, et trois ou cinq cents Génois, sous les ordres de Jean Longus, de la noble famille Giustiniani, envoyés sur deux galères comme dernier appui à l'empire croulant. L'empereur se montra très-reconnaissant envers ces auxiliaires, et les combla de présents; il nomma l'actif Longus protostator, c'est-à-dire général de trois cents hommes (7), et lui fit délivrer une bulle d'or, par laquelle lui était concédée l'île de

(1) Chalcondylas.
(2) Ducas, l. xxxvii, p. 154, et Engel, p. 175.
(3) Leonardus Chiensis.
(4) Chalcondylas, l. viii, p. 204, édit. de Paris.

(1) Leonardus Chiensis.
(2) Chalcondylas, l. viii, et Phranzes, l. iii, c. 3, p. 53.
(3) Phranzes, p. 53, édit. d'Alter.
(4) Ducas, p. 150.
(5) Phranzes, l. iii, c. 3, p. 52.
(6) Le même, p. 54, dit trois cents hommes: Ducas, p. 149, dit cinq cents.
(7) Phranzes, p. 54.

Lemnos, dans le cas où Mohammed serait forcé de lever le siége, ainsi qu'il était arrivé à son père Murad (1). Non-seulement les Grecs se flattaient de ce succès, mais encore les Génois, maîtres de Galata, qui, à la vérité, avaient adressé des envoyés à Mohammed, promettant, en vertu des traités écrits, de maintenir l'état de paix et d'amitié, mais qui en même temps prêtaient aux habitants de Constantinople tous les secours possibles. Mohammed s'en aperçut, et jura d'écraser le serpent, aussitôt qu'il aurait tué le dragon (2). Le baile vénitien retint, pour la défense de la ville, les bâtiments des nations qui faisaient voile de la mer Noire, venant de Tanais (Assov) et de Trébizonde (3); ainsi, les forces maritimes, dans le port, se composaient de trois vaisseaux génois, un espagnol, un français, quatre de Candie, deux de Kydonia, et de trois grands bâtiments de commerce vénitiens, appelés galéasses; en tout, quatorze voiles (4). L'on n'était pas mieux pourvu d'artillerie; les assiégés ne devaient pas regretter de ne pouvoir opposer au canon monstre une pièce de même calibre; car leurs canons de cent cinquante quintaux étaient encore trop pesants pour les murailles de la ville, qui étaient ébranlées à chaque décharge, en sorte que de telles armes étaient plus funestes à ceux qui s'en servaient qu'aux assiégeants contre lesquels elles étaient dirigées. Néanmoins, lorsque la plus forte de leur pièce éclata, les Grecs, furieux contre l'artificier, voulaient le pendre comme ayant été corrompu par Mohammed; néanmoins, faute de preuves suffisantes, ils le mirent en liberté (5). Ils comblaient avec la plus grande rapidité les brèches, la nuit, avec du bois et des tonneaux pleins de terre, et délogeaient les mineurs au moyen du feu. Si l'artillerie turque avait reçu une direction plus habile des Hongrois, le feu grégeois fut lancé suivant de meilleures combinaisons de l'Allemand Jean Graut (6), et l'artificier allemand, comme ami des Grecs, luttait contre l'auxiliaire hongrois des Turcs. Au moyen de ces flammes liquides, les assiégés parvinrent à incendier la grande machine recouverte d'un triple vêtement de cuir, et qui, pendant la nuit, avait renversé la tour de Saint-Romanus; Mohammed jura par tous les prophètes qu'il n'aurait jamais cru que les mécréants pussent en une seule nuit accomplir de si grandes choses.

Le 15 avril [1453], la flotte turque, forte de quatre cents voiles, sortie de la baie de Phidalia, était descendue vers l'embouchure méridionale du Bosphore, et avait jeté l'ancre du côté du rivage européen, près de la double colonne (aujourd'hui Beschiktasch) (1); quelques jours après, parurent dans la Propontide un vaisseau impérial et quatre bâtiments génois, qui avaient été retenus à Chios tout le mois de mars, et qui profitaient du premier vent du sud pour se transporter en ces parages. Une division de la flotte turque, forte de cent voiles (2), se posta immédiatement en avant du port, pour en défendre l'entrée aux cinq bâtiments. Le ciel était serein, la mer tranquille, les murailles de la ville se couvrirent de spectateurs, et le sultan à cheval contemplait du rivage européen les apprêts d'un combat naval, dans lequel le nombre de ses vaisseaux, trente fois plus considérable que celui des ennemis, lui assurait la victoire; mais dans son escadre il n'y avait que dix-huit galères, dont les équipages étaient formés de soldats sans expérience. Du haut des vaisseaux chrétiens tombait une grêle de flèches, une pluie de feu sur les bâtiments turcs, dont les bords étaient beaucoup plus bas, et qui, malgré ce désavantage, voulurent s'emparer du vaisseau impérial. Des pots, remplis de matières enflammées, mettent le feu aux agrès des assaillants; des masses de pierre tombent lourdement, les coulent bas. Flectanella (3), le capitaine impérial, combattait à l'avant comme un lion; les Génois Cataneo, Novarra et Balaneri, ne se montraient pas moins redoutables. La mer était couverte de traits qui gênaient la

(1) Ducas, l. XXXVIII, p. 150.
(2) *Ibid.*, p. 151.
(3) *Ibid.*, p. 149.
(4) Phranzes, l. III, p. 52.
(5) Chalcondylas, l. VIII.
(6) Leonardus Chiensis et Phranzes, p. 54.

(1) Phranzes, l. III, c. 3, p. 53.
(2) Selon Ducas, p. 151, il y en avait trois cent cinq, mais seulement cent cinquante, d'après Phranzes, qui mérite plus de confiance comme témoin occulaire, et aussi en raison de sa modération.
(3) Isidorus Chiensis, et Phranzes, p. 55.

manœuvre des autres bâtiments turcs; plusieurs galères s'ouvrirent en se heurtant; il y en eut deux qui s'enflammèrent. Alors Mohammed ne fut plus maître de lui-même. Oubliant l'éloignement, l'élément et sa propre dignité, écumant de rage, il enfonce les éperons dans les flancs de son cheval, et s'élance au milieu des flots pour gagner la flotte et arracher la victoire aux Grecs. Les grands qui l'entourent se précipitent après lui avec leurs chevaux, pour atteindre l'escadre qui n'était pas à la distance d'un jet de pierre (1). Les marins, humiliés, effrayés, renouvellent l'attaque avec une grande ardeur, mais sans plus de succès. A la faveur d'un vent frais qui s'éleva, les cinq vaisseaux chrétiens pénétrèrent à travers la flotte nombreuse des Turcs, et entrèrent à pleines voiles dans le port, qui fut fermé derrière eux au moyen de la chaîne de fer, tendue depuis la porte du Marché au poisson de Galata jusqu'à la porte du même nom de Constantinople (2). La perte des Turcs fut grande, et leur honte plus grande encore. Mohammed, furieux contre Baltaoghli, à la lâcheté duquel il attribuait la défaite, voulait le faire empaler; il ne lui fit grâce de la vie que sur les instances de ses janitschares; toutefois il voulut exercer en personne sa vengeance sur lui. Quatre esclaves tinrent étendu l'amiral par terre, et le sultan lui-même lui appliqua cent coups de sa lourde massue (3), qui lui firent autant de blessures. Un des Asabes, avec une pierre, lui brisa la joue et lui arracha l'œil. C'est ainsi que l'on céda aux prières des janitschares, et que la vie fut accordée au renégat bulgare. Dès lors et après le désastre du premier amiral de l'empire ottoman prit naissance cette opinion, accréditée depuis chez les Turcs, que Dieu leur avait donné l'empire de la terre, mais qu'il avait laissé celui de la mer aux infidèles (4). Les assiégés ayant reçu d'une manière inespérée des secours et des vivres en dépit de tous les obstacles, le grand vesir Chalil-Pascha, gagné en effet par les Grecs ou déterminé par conviction pour la conservation de Constantinople et le rétablissement de la paix, pensa que c'était le moment le plus favorable pour pousser le sultan à ce parti. Mais son opinion était combattue par le second vesir, beau-frère et favori du sultan, Saganos-Pascha; par le molla Mohammed-Kurani, qui avait élevé le sultan, et par le scheich Akschemseddin, qui enflammait les troupes par ses prédictions (1). Dans un diwan tenu après le combat naval, ils se prononcèrent tous pour la continuation du siége; mais, lorsque le sultan leur demanda quels moyens on emploierait pour rompre la chaîne du port, comment, malgré cet obstacle, on pourrait pénétrer dans le port, et comment on pourrait attaquer de deux côtés la ville, qui jusqu'alors n'avait été pressée que sur un point, ils restèrent muets. Alors le sultan trancha la difficulté par une résolution audacieuse. Cet esprit téméraire, qui l'avait emporté à cheval dans la mer, lui suggéra l'idée de faire traverser la terre ferme à des vaisseaux. Cette idée lui est-elle propre, ainsi que les historiens ottomans le soutiennent? Jaillit-elle toute conçue de son cerveau? C'est ce qu'il est difficile de croire. Probablement des entreprises de ce genre, faites dans l'antiquité et même dans des temps très-rapprochés, ne lui étaient pas inconnues, et il appliqua des exemples antérieurs à la circonstance présente. Sans rapporter des faits appartenant à l'antiquité et aux premières époques du moyen âge, dans le dixième siècle, le patricien Nicetas fit franchir à sa flotte l'isthme du Péloponèse de l'est à l'ouest, et battit ensuite les troupes crétoises près de Methone et de Pylos. Ainsi firent les croisés, lorsqu'au siége de Nicée ils traînèrent leurs vaisseaux de Kios sur le golfe Ascanius jusqu'au lac de Nicée, parcourant une distance de trois lieues (1), ce qui parut une chose inouïe aux historiens contemporains des croisades, et provoqua en eux la même admiration que l'entreprise de Mohammed sur les écrivains ottomans; mais tout récemment, quatorze ans avant Mohammed, les Vénitiens avaient pris le même parti pour transporter leur flotte de l'Adige dans le lac de Garda, et, selon Léonard de

(1) Phranzes, p. 55.
(2) Ducas, p. 151.
(3) Les cinq cents livres que le texte donne à cette massue ont été corrigées par Bullialdus, et réduites à cinq.
(4) Ducas, l. XXXVIII, p. 152.

(1) Seadeddin, l. II, p. 137; Neschri, Idris, Aali, Ssolaksade.
(2) Albert d'Aix.

Chios, c'est cette circonstance qui aurait donné au sultan l'idée (1) de transporter sa flotte par terre du Bosphore, où elle était à l'ancre devant Diplonkion (Beschiktasch), dans l'intérieur même du port. La distance n'est guère que de deux petites lieues; mais le terrain est inégal et ondulé. Mohammed fit établir sur cet espace une espèce de chemin de planches, qui furent frottées de graisse de bœuf et de bélier, pour faire glisser plus facilement les vaisseaux. Soixante-douze galères à deux rangs de rames et quelques autres à trois et cinq rangs furent mises en mouvement, et, dans l'espace d'une nuit, à travers vallées et collines, elles se trouvèrent transportées du rivage du Bosphore dans le port; chaque bâtiment à deux rangs de rames portait le capitaine à l'arrière et le pilote à l'avant; les voiles étaient déployées, afin de profiter du vent. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient, et le jour, en se levant, découvrit aux assiégés stupéfaits, en face des murailles, appuyée à la mer, une flotte turque de plus de soixante-dix voiles, qui semblait être descendue d'en haut et d'un seul coup dans leur port.

Jean Giustiniani résolut aussitôt d'incendier la flotte ennemie dans la nuit suivante; mais le projet fut trahi aux Turcs par les Génois de Galata (2), qui, durant tout le siége, en affectant de beaux semblants de fidélité, se montrèrent perfides envers les deux partis. Tandis que dans la nuit ils faisaient passer des secours secrets aux Grecs, ils s'em lo aient le jour dans le camp des musulmans, et fournirent la grande quantité d'huile dont les Turcs avaient besoin (3) pour nettoyer le gros canon après chaque décharge, espérant ainsi l'empêcher de se fendre et d'éclater (4). Quand Giustiniani s'approcha de la flotte ennemie au milieu des ténèbres, les Turcs, qui avaient épié ce moment, firent une décharge sur son vaisseau, qui fut percé par les boulets, et s'enfonça avec cent cinquante jeunes guerriers italiens d'élite qui le montaient. Giustiniani se sauva avec peine et saisi d'effroi, et les Turcs poussèrent un grand cri de victoire, qui fut répété par les rivages de la mer et les sept collines de la ville. Quand le jour parut, les Turcs eurent la satisfaction de faire un second essai du jeu de leur artillerie, et cette fois ce ne fut pas sur un vaisseau grec, mais bien sur un bâtiment génois richement chargé, qui était à l'ancre devant Galata. Ils visèrent juste, et le vaisseau vola en éclats. Les colons de Galata se plaignirent par des députés d'une telle récompense donnée à leur secours sans lequel la flotte de quatre-vingts voil s n'aurait jamais pu être transportée par terre dans le port; mais les vesirs s'excusèrent en disant qu'on avait cru que ce bâtiment appartenait aux ennemis, et que d'ailleurs toute indemnité devait être accordée après la prise de la ville. Les prisonniers que les Turcs avaient faits dans la nuit furent menés devant les murs de la ville, puis égorgés sous les yeux des Grecs. Aussitôt Mohammed fit établir un pont sur le port. Des tonneaux attachés ensemble par de forts crampons de fer formèrent deux lignes sur lesquelles furent poussées des planches. Le pont avait une largeur de cinq aunes, en sorte que cinq soldats pouvaient passer de front, et il était assez solide pour supporter la marche des troupes et le poids d'un canon que l'on y plaça. Les vaisseaux jetèrent l'ancre tout contre les murs de la ville. Alors les Grecs songèrent à brûler le pont et les vaisseaux, et cette difficile entreprise fut confiée au Vénitien Jacopo Cocco (1). Celui-ci prit trois petits navires d'une marche rapide sur lesquels il fit monter quarante jeunes gens d'élite, et qu'il munit de feu grégeois et d'autres matières combustibles. Ils s'avancèrent pendant la nuit; deux jeunes gens furent laissés sur le pont pour y mettre le feu aussitôt que la flamme brillerait sur les vaisseaux des Turcs; mais les gardes veillaient, et des masses de pierre, lancées avec force, brisèrent les légers esquifs ou les coulèrent bas. Une seule galère fut brûlée; le feu allumé en même temps sur le pont fut éteint; les équipages des petits bâtiments tombèrent entre les mains des Turcs, et furent égorgés le lendemain sous les yeux des Grecs, qui, par représailles, plantèrent sur les cré-

(1) Leon. Chiensis.

(2) Ducas, l. XXXVIII, p. 156.

(3) *Ibid.*, p. 155.

(4) *Ibid.*, p. 154.

(1) Phranzes, l. III, c. 4, p. 57.

neaux les têtes de deux cents prisonniers turcs (1). Le mauvais succès de cette entreprise provoqua des débats entre les Vénitiens et les Génois sous les ordres de Giustiniani; ceux-ci rejetaient toute la faute sur l'inexpérience et la mauvaise conduite de Cocco, et l'empereur dut s'interposer pour les empêcher d'en venir aux mains. Maintenant Mohammed fit établir des batteries sur la colline de Saint-Théodore, située au-dessus de Galata, de ce même côté du port, afin de tirer sur tous les bâtiments grecs ou génois ancrés devant Galata. Les Génois demandèrent que l'on épargnât leur marine marchande; Mohammed répondit que ce n'était pas des vaisseaux marchands, mais des pirates qui étaient venus porter des secours aux Grecs. Le premier coup ayant coulé bas un bâtiment, les autres se retirèrent sous les maisons de Galata, de manière à être protégés contre les batteries. Les maisons ne furent pas épargnées; mais, quant aux vaisseaux et aux équipages, ils ne subirent aucun dommage, et l'artillerie turque produisit si peu d'effet que cent cinquante décharges (2) ne tuèrent qu'une seule femme, remarquable par sa beauté, encore cette mort fut-elle causée par une pierre détachée d'un mur.

Il y avait sept semaines que le siége se poursuivait sans relâche par terre, et la ville était maintenant pressée du côté du port. Dans tous les siéges précédents, elle n'avait été investie, ou attaquée sérieusement que sur un point; les Latins n'y avaient pénétré qu'en s'élançant du port. Maintenant l'armée ennemie était déjà logée dans les fossés, et sa flotte se trouvait dans le port tout contre les murailles de la ville; quatre tours étaient renversées, une large brèche était ouverte près la porte de Saint-Romanus, le fossé était presque comblé par les débris. Mohammed résolut d'envoyer encore un message à l'empereur, soit afin de satisfaire à la règle qu'il s'était tracée d'offrir toujours à l'ennemi, avant sa destruction, la paix moyennant la soumission, soit qu'il voulût s'assurer par un témoin oculaire de l'impossibilité de la place à se défendre. Isfendiaroghli, son beau-frère, pénétra dans la ville, non pas comme envoyé du sultan, mais en s'annonçant comme un ami qui, s'intéressant personnellement au sort des Grecs, leur conseillait de détourner la colère de Mohammed, et de se racheter avec leurs femmes et leurs enfants des rigueurs de l'esclavage par une capitulation opportune. Mais dans le conseil de guerre la voix de l'honneur et du désespoir l'emporta. L'empereur répondit à Isfendiaroghli qu'il rendait grâce à Dieu si le sultan, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulait accorder et maintenir la paix; que nul des sultans qui avait assiégé la ville n'avait prolongé beaucoup son règne et sa vie; que Mohammed pouvait exiger un tribut, mais ne devait pas s'attendre à la remise de la ville même, dont tous les habitants étaient résolus à mourir pour sa défense (1). Aussitôt le 24 mai [1453] le sultan fit proclamer dans le camp, pour le 29, l'assaut général du côté de terre et du côté du port. Il réunit les chefs de l'armée, et leur promit par serment le pillage de la ville, ne se réservant que les murailles et les édifices pour sa part du butin. Un immense cri de joie s'éleva de tous les rangs à cette annonce (2). Les commandants des janitschares garantirent au nom de leurs soldats la victoire et la conquête, et prièrent seulement le sultan de délivrer leurs camarades retenus en prison depuis le désastreux combat naval. Mohammed leur rendit les prisonniers, et toute l'armée se livra aux transports d'une joie tumultueuse à la pensée d'une prise si prochaine. Des hérauts proclamèrent que des timars et même des sandschaks seraient donnés en récompense aux soldats qui seraient les premiers sur les murailles; et que si des misérables voulaient échapper par la fuite au fer de l'ennemi, la hache du bourreau frapperait impitoyablement sur leurs têtes. Des derwischs parcoururent le camp conjurant les moslims au nom du prophète et de son porte-étendard Ejub, tombé jadis en face des murs de Constantinople, de planter les bannières de l'islam sur les créneaux de la capitale lorsque s'étendraient

(1) Phranzes et Chalcondylas, l. VIII; Isidore et Leonardus Chiensis.

(2) Dans Phranzes, cent quatre-vingts; dans Isidore, cent cinquante

(1) Ducas, l. XXXIX, p. 158, et Chalcondylas, l. VIII; Phranzes, l. III, c. 4, p. 58; Gibbon a déjà fait observer le désaccord de Chalcondylas, de Ducas et de Phranzes sur cette négociation.

(2) Ducas, l. XXXIX, p. 158.

les ténèbres de la nuit. Les trompettes donnèrent le signal d'une illumination générale dans le camp, sur tous les vaisseaux; autour de toutes les tentes s'allumèrent des lampions et des torches, des rives du Bosphore, des hauteurs dominant Galata, des profondeurs du port, de toute la ligne de circonvallation. Depuis les Blachernes jusqu'à la porte d'Or brillaient des feux de joie, dont la clarté était réfléchie par le rivage asiatique, et par Skutari; la ville était entourée d'un demi-cercle étincelant, et toute la nuit retentit ce cri mille fois répété : «Il n'y a d'autre Dieu, que Dieu, et Mohammed est son prophète! Dieu est un, et nul n'est semblable à lui!» Les assiégés s'imaginèrent d'abord que des torrents de feu se répandaient sur la flotte et sur le camp; mais ils se convainquirent bientôt, par les chants et les danses des derwischs, que les barbares préludaient à leur triomphe, et à la conquête; et du sein de la ville en deuil sortit un lugubre gémissement, s'éleva une prière plaintive : «*Kyrie eleison! Kyrie eleison!* détourne de nous, ô Seigneur, tes justes menaces, et délivre-nous des mains de notre ennemi (1).»

Toutefois la certitude de l'approche de l'assaut général ralluma le feu du courage presque éteint dans le cœur des Grecs. Durant les sept semaines de siége, ils s'étaient flattés souvent que l'ennemi se contenterait de canonner les fortifications, mais qu'il n'en viendrait point à un assaut. Dans cette confiance, un grand nombre d'habitants avaient quitté les murailles pour regagner leurs maisons; les Turcs profitèrent de cette occasion pour retirer, à l'aide d'énormes crochets, les gabions avec lesquels les brèches étaient comblées. L'empereur, averti de ce qui se passait, accabla de reproches et de menaces ceux qui avaient abandonné le rempart; comme plusieurs s'excusèrent en se plaignant de manquer de nourriture ainsi que leurs femmes et leurs enfants, l'empereur fit distribuer tous les jours du pain sur les tours et dans les maisons (2). Dans la nuit où Constantinople était saisie d'effroi au bruit des hurlements de joie de ses ennemis, Giovanni Giustiniani avait travaillé sans relâche à faire réparer les brèches là où les murs étaient entièrement ouverts près de la porte de Saint-Romanus. Au moyen de fascines, il éleva un nouveau rempart derrière lequel il se retrancha encore par un fossé (1); puis il envoya prier le grand amiral Lucas Notaras, commandant des troupes grecques, de lui procurer quelques canons. Celui-ci lui fit dire qu'il n'en avait pas besoin sur le point défendu par les Génois, et Giustiniani répondit qu'ils étaient moins nécessaires du côté du port. De ces aigres messages on en vint à l'offense et à l'outrage. Giustiniani s'écria que Notaras était un traître ennemi de sa patrie. Notaras lui renvoya des accusations non moins graves (2), et l'empereur dut encore s'interposer; à force de représentations sur les funestes effets de telles querelles au milieu du danger commun, il les amena au moins à une réconciliation apparente. A l'heure de la détresse et du péril, Giustiniani l'emportait de beaucoup sur son adversaire par le conseil et l'action, par son langage propre à relever les esprits abattus, par l'intrépidité de son courage. Jour et nuit, il frappait l'ennemi de loin par le jeu de l'artillerie, ou de près en le repoussant l'épée à la main des murailles lorsqu'il tentait de s'en saisir (3). Contrarié par la jalousie des Grecs, il ne trouva d'appui pour ses dispositions que dans les six Génois ses compagnons d'armes : Giovanni Careto, Paolo Bochiardi, Giovanni Fornari, Tommaso Selvatico, Ludovico Gatelusio, Maurizio Cataneo, et Jean l'Illyrien. Le sultan, honorant la valeur et la résolution même dans l'ennemi, à la vue de tant de peines et de travaux, s'écria : «Que je voudrais avoir Giustiniani près de moi!» Il essaya de le corrompre à force de présents; mais il le trouva aussi ferme contre l'or que contre le fer. Giustiniani se consuma en vains efforts pour réparer les murailles; car, dégradées par le temps et par les orages, avant le siége même, alors qu'on avait encore du loisir et de l'argent, elles n'avaient pas été mises en état de défense convenable. Les moines, Manuel Giagari et Néophytus de Rhodes, auxquels avait été confié le soin de les rétablir avant l'approche des Turcs, avaient enfoui les sommes destinées à cet objet,

(1) Ducas, l. xxxix, p. 158; Phranzes, p. 60.

(2) Phranzes, l. iii, p. 57.

(1) Ducas, l. xxxix, p. 159.

(2) Phranzes, l. iii, c. 4, p. 58, et Leonardus Chiensis.

(3) Phranzes, l. iii, c. 4, p. 58.

et quand la ville fut livrée au pillage, on trouva 70,000 pièces d'or que l'empire avait remises pour la reconstruction des murailles (1).

A la porte de Saint-Romanus où se concentrait l'attaque, où le combat menaçait d'être plus acharné, se plaça l'empereur lui-même, ayant auprès de lui Giustiniani et ses trois cents Génois d'élite, avec Don Francesco de Tolède (2); la porte des Mille-Hommes, aujourd'hui d'Andrinople, était défendue par les frères Paolo et Antonio Troilo Bochiardi, qui arrêtèrent l'impétuosité des Turcs; ils avaient réparé les murailles à leurs frais, et maintenant ils versaient leur sang pour les conserver, renversant les assaillants qui s'élançaient sur les échelles. Ils avaient suivi l'exemple généreux de leur compatriote Giustiniani; ils ont droit comme lui à un souvenir éternel de reconnaissance (3). Théodore de Karystos, archer habile et excercé, homme entreprenant, et l'Allemand Jean Graut, artilleur expérimenté, étaient placés à la porte de Charsias ou Kaligaria, aujourd'hui Egrikapu (4). En partant de la ligne du port, depuis la porte de Cynegion ou de l'amphithéâtre pour les combats d'animaux (aujourd'hui encore Haiwan-Kapuszi, la porte des animaux), jusqu'à l'église de Saint-Demetrius, tout cet espace était confié au cardinal russe Isidore, envoyé de Rome depuis quelques semaines comme légat pontifical, pour opérer la réunion arrêtée au concile de Florence, entre les églises grecque et romaine; il offrit sa bourse et son bras pour la défense de la ville que son œuvre de réconciliation religieuse avait divisée plus que jamais (5). Le palais impérial des Blachernes était occupé par le baile vénitien, Jérôme Minotto (6), et au-dessous, l'Italien Hieronymus, et le capitaine génois Leonardo de Langasco protégeaient la porte de Bois (Xyloporta), ainsi que la tour d'Anemas (7), rétablie aux frais du cardinal Isidore, et qui n'est pas moins fameuse comme prison d'État dans l'histoire byzantine, que le château des Sept-Tours, placé à l'extrémité opposée, n'est célèbre dans les annales des Ottomans. Tout le reste de la ligne du côté du port était sous les ordres du grand amiral Notaras (1). Entre la pointe de l'Acropolis (le sérail) et le phare, était Gabriel Trevisano, avec quatre cents nobles vénitiens (2); et André Dinio se tenait avec les galères devant l'entrée du port. Le consul espagnol Pedro Giuliani commandait sur les fortifications maritimes, depuis le palais Bukoleon jusqu'à Contoskalion (3), et le Vénitien Contareno défendait l'espace qui s'étend depuis la porte d'Or le long de la mer, jusqu'à Psamatia (4). La partie de la ligne entre la porte d'Or, le palais des Sources, était confiée à la garde de Maurice Cataneo, noble génois, qui s'était déjà signalé dans le combat naval à l'entrée du port (5); le savant grec Théophile Paléologue était posté entre la porte de Selymbria et celle de Saint-Romanus (6). Demetrius Paléologue et Nicolas Gudelli devaient excercer une surveillance active de tous côtés, afin de faire porter des secours partout où ils seraient nécessaires (7).

Sur douze postes, il n'y en avait donc que deux confiés aux Grecs; dans les dix autres commandaient des Génois et des Vénitiens, un Espagnol, un cardinal russe, un Dalmate et un Allemand. Le nombre total des Grecs comprenait environ six mille hommes, celui des étrangers s'élevait à la moitié (8); les moines étaient distribués parmi les soldats (9), et la plus grande espérance des Grecs reposait dans la source de la miséricorde de la mère de Dieu, qui, dans le dernier siége entrepris par les Turcs, s'était montrée revêtue d'une draperie violette, et avait repoussé les Turcs loin des

(1) Leonardus Chiensis.
(2) Phranzes, p. 63.
(3) Phranzes et Leonardus Chiensis sont d'accord.
(4) Phranzes, l. III, c. 4, p. 56.
(5) Chalcondylas, Ducas, Phranzes, Leonardus Chiensis.
(6) Leonardus Chiensis et Phranzes.
(7) Leonardus Chiensis les appelle *Turres aveniadas*. Sur la tour Anemas et les prisonniers d'État célèbres qu'on y gardait, *voy.* Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 618.

(1) Leonardus Chiensis.
(2) *Ibid.*
(3) Phranzes, l. III, c. 4, p. 56.
(4) *Ibid.*
(5) Phranzes, par erreur, l'appelle Manuel au lieu de Maurice.
(6) Leonardus Chiensis et Phranzes s'accordent pour rendre témoignage de son savoir.
(7) Leonardus Chiensis.
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*

remparts. Depuis la semaine de Pâques où commença ce siége, son image était placée à l'Acropolis, dans l'église appelée de son nom (1), à la place où, dans l'ancienne Byzance, se dressait l'hôtel de Pallas Ekbasia (2). Déjà les assiégés se croyaient sauvés par cette assistance miraculeuse, car dans le camp turc avait couru le bruit de l'approche de secours italiens et hongrois, et avec ce bruit s'était répandu une terreur panique, probablement au moyen des manœuvres de Chalil-Pascha, qui, secret ami des Grecs, était opposé à la continuation du siége. Pendant trois jours l'armée turque ne fit aucun mouvement; mais le soir du troisième, un éclair sillonnant le ciel dans la région du nord, au-dessus de la ville, ranima le courage presque éteint des Turcs; ils y virent un signe que Dieu, irrité contre les chrétiens, avait lancé sur eux les traits de sa colère. Mohammed, qui déjà chancelait dans sa résolution de donner l'assaut, tint encore un conseil de guerre dans lequel l'opinion pacifique de Chalil-Pascha (3) fut combattue par son adversaire Saganos-Pascha, par Turachan (4), et par le chef des eunuques. Furieux de cette nouvelle humiliation, le vesir donna de secrets avis aux Grecs, et les excita à une vaillante défense, attendu que le sort des armées était incertain (5). Cela se passait le soir du 27 mai, le dimanche, fête de tous les saints chez les Grecs (6). Le lendemain le sultan disposa l'armée en deux grandes colonnes pour l'attaque par la terre. Du côté de la mer, quatre-vingts galères furent rangées en ligne entre la porte de Bois et la porte de Platea (7); l'autre partie de la flotte, en station devant Diplonkion, s'avança de l'entrée du port, c'est-à-dire depuis la porte Oraia, enveloppant la pointe de Saint-Demetrius, et s'étendant par delà la porte maritime de l'Hodegetria jusque vers le port de Blanka, se déployant en un grand croissant (8). La colonne turque opposée à la porte d'Or était forte au moins de cent mille hommes; une autre de plus de cinquante mille s'échelonna sur la gauche du camp. A l'arrière-garde cent mille guerriers étaient prêts à les soutenir, et Mohammed au centre était à la tête de quinze mille janitschares. Au coucher du soleil, le lundi 28, tout le camp était en mouvement; le cri : *la ilah, illallah!* poussé par les masses turques, et *Kyrie eleison* s'élevant de la ville, se mêlèrent au bruit des armes, et au retentissement des trompettes. Le sultan et l'empereur haranguèrent leurs guerriers, mais sans leur tenir des discours aussi longs que ceux donnés par les Byzantins. L'empereur se rendit à Aja-Sofia, et reçut les sacrements; il fut escorté par beaucoup d'officiers de sa cour; puis il s'arrêta quelques instants sur le rivage, et pria les assistants de lui pardonner les offenses qu'il aurait pu commettre envers eux. Chacun fondait en larmes (1). Ensuite Constantin monta à cheval avec son escorte, dans laquelle se trouvait aussi Phranzes l'historien, dont nous empruntons le récit, et parcourut les murailles pour encourager les Génois à leur devoir; chacun veilla cette nuit sur les remparts et sur les tours. Au premier chant du coq, l'empereur était déjà arrivé à son poste accoutumé près de la porte de Saint-Romanus.

Avant l'aurore du 29 mai, jour de la saint Théodore, l'action s'engagea, mais cette fois sans que le signal fût donné par le gros canon. Afin de lasser les Grecs, Mohammed fit tenter l'attaque par les recrues et les invalides, réservant la force de l'armée pour le dernier assaut. On combattit vaillamment des deux côtés, et les Turcs subirent une plus grande perte. Lorsque vint le matin, la ville tout entière apparut entourée par les Turcs comme par une corde qui allait être serrée pour l'étouffer. Un bruit effroyable de cors, de trompettes et de tymbales mêlé aux hurlements des assaillants remplissait les airs; toutes les batteries tonnèrent à la fois, et au même temps commença l'attaque de tous les points, par terre comme du côté du port (2). On luttait avec fureur depuis deux heures, sans que l'ennemi eût fait aucun progrès. Des Tschauschs étaient derrière les assaillants, les

(1) Ducas, l. XXXVIII, p. 153.
(2) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 231.
(3) Leonardus Chiensis et Phranzes sont d'accord sur ce conseil de guerre.
(4) On trouve Turacan, au lieu de Turachan dans Léonardus Chiensis.
(5) Phranzes, édit. d'Alter, p. 59.
(6) Ducas, l. XXXIX, p. 159.
(7) Aujourd'hui Balatkapuszi.
(8) Phranzes, édit. d'Alter, p. 60.

(1) Phranzes, l. III, c. 7, p. 62.
(2) *Ibid.*

poussant en avant à coups de baguettes de fer et de nerfs de bœufs (1). Le sultan lui-même employait tour à tour les flatteries et les menaces qu'il appuyait de sa massue de fer (2). Des pierres lancées du haut des tours renversaient les assaillants ; le feu grégeois ruisselait des murs jusque dans la mer, où il continuait à brûler. Les échelles se brisaient ; le feu de l'artillerie se croisait; la ville était enveloppée dans une épaisse vapeur de poudre (3). Théophile Paléologue et Demetrius Cantacuzène repoussèrent les Turcs ; l'empereur à cheval encourageait les siens de ses paroles et de ses actions, lorsqu'une balle ou une flèche blessa Giustiniani au bras ou à la cuisse (4) ; il pria l'empereur de tenir bon, tandis qu'il allait seulement se rendre sur son bord pour se faire panser. L'empereur l'engage à ne pas faire attention à sa blessure, qui est légère; mais Giustiniani ne se laisse point retenir. « Par où vous dégager pour gagner votre bâtiment? demande l'empereur. Par ici, répond Giustiniani, là où Dieu même ouvre le chemin aux Turcs. » Et en même temps il s'échappe vers Galata, oubliant sa gloire passée, sans songer à la honte future. Son éloignement répandit le découragement parmi les troupes, et Saganos-Pascha, qui s'aperçut du trouble dans les rangs des assiégés, enflamma ses janitschares d'une nouvelle ardeur. L'un d'eux, espèce de géant, nommé Hasan-d'Ulubad, tenant de la main gauche son bouclier au-dessus de sa tête, et son sabre de la droite, s'élance sur la muraille suivi de trente compagnons. Les assiégés les repoussent vaillamment à coups de flèches et de pierres; dix-huit janitschares sont renversés en même temps, et plusieurs autres qu'Hasan avait entraînés par son exemple, subissent le même sort. Hasan lui-même, atteint d'une pierre tombe à terre ; mais il se redresse à demi, et incapable de se mettre debout, il se tient à genoux, le bouclier toujours au-dessus de sa tête, jusqu'à ce que cette arme défensive lui échappe enlevée par une grêle de pierres, et il succombe accablé de traits (1).

Tandis que la porte de Saint-Romanus, contre laquelle était dirigée la principale attaque, était défendue si vaillamment, les Turcs avaient déjà pénétré dans la ville sur un autre point, par la porte de Bois, que l'on avait murée à cause des prophéties annonçant l'entrée de l'ennemi sous ce passage, et qui, la veille, sur un ordre de l'empereur, avait été ouverte, pour surprendre les assiégeants par une sortie inattendue (2). Cinquante Turcs forcèrent ce passage, et attaquèrent les assiégés par derrière (3). Alors, près de la porte de Romanus, un cri retentit, parti du port, que la ville était prise, et l'effroi frappa les rangs des alliés autour de l'empereur. Théophile Paléologue, Don Francesco de Tolède, l'Espagnol, et Jean le Dalmate, firent des prodiges de valeur; mais l'empereur vit que la résistance était vaine contre les flots d'ennemis qui avaient rompu toutes les digues. « J'aime mieux mourir que vivre (4) », s'écrie-t-il, en se précipitant tête baissée contre les assaillants; et se voyant abandonné des siens, qui avaient pris la fuite : « N'y aurait-il donc pas un chrétien, dit-il en gémissant, pour me couper la tête (5)! » et aussitôt il tomba sous les coups de sabre de deux Turcs, dont l'un le frappa au visage, et l'autre par derrière (6); et le septième des Paléologues, Constantin Dragoses, le dernier des empereurs grecs, resta confondu parmi des monceaux de cadavres, après avoir succombé dans la défense de la ville du premier Constantin, de la capitale de l'empire byzantin fondé depuis dix siècles. Maintenant les Turcs entrèrent en masse du côté de la terre, par la porte de Charsias ou Kaligaria, après avoir franchi des remparts de cadavres, qui comblaient les fossés et remplissaient les brèches, massacrant les soldats qui s'enfuyaient, croyant qu'ils avaient affaire à une garnison de cinquante mille hommes. Deux mille victimes furent immolées ainsi,

(1) Phranzes, p. 60.
(2) Ducas, l. XXXIX, p. 160.
(3) Phranzes, l. III, c. 7, p. 60.
(4) Selon Ducas, p. 160, par une balle à la partie postérieure du bras ; selon Phranzes, par une flèche dans la cuisse gauche ; d'après Leonardus Chiensis, au-dessous de l'épaule.

(1) Phranzes, l. III, c. 7, p. 62.
(2) Ducas, l. XXXIX, p. 159.
(3) *Ibid.*, p. 150.
(4) Phranzes, p. 63.
(5) *Ibid.*
(6) Ducas, l. XXXIX, p. 161. D'après Chalcondylas, Constantin fut aussi tué en fuyant.

jusqu'à ce que fût reconnue la véritable faiblesse des Grecs : alors s'arrêta l'effusion du sang. Si grande était l'ardeur des vainqueurs pour avoir des esclaves des deux sexes, dont la valeur pouvait exciter leur avidité, ou la beauté flatter leur luxure, qu'ils auraient certainement entraîné tous les êtres vivants chargés de fer, afin de satisfaire les deux passions qui les dominaient (1). Les victimes du premier emportement tombèrent presque toutes sans résistance ; car les Turcs ne perdirent là que deux ou trois hommes (2). Tous les habitants s'enfuirent du côté du port, parce que l'ennemi ne s'était pas encore emparé de cette partie; les cinquante Turcs entrés par la porte souterraine avaient été repoussés, et beaucoup de fuyards, en se précipitant par les portes ouvertes sur le port, parvinrent à se sauver sur des bâtiments grecs et génois. Les gardes, voyant cette presse énorme, et reconnaissant la cause, fermèrent les portes, dont ils jetèrent les clefs par-dessus les murailles, pleins de confiance superstitieuse dans une ancienne prophétie annonçant que les Turcs pénétreraient jusqu'au milieu de la ville, jusqu'à la place du Taureau (aujourd'hui Taukbasari), mais qu'ensuite ils seraient repoussés et chassés par les habitants (3).

Maintenant les masses de peuple refluaient des murs du pont vers la grande église d'Aja-Sofia, hommes, femmes, vieillards, enfants, moines, religieuses; ils s'imaginaient, pleins d'une aveugle foi dans une ancienne prophétie, que si les Turcs parvenaient jusqu'à la colonne du grand Constantin, un ange descendrait du ciel, et remettant une épée nue dans la main d'un pauvre homme de la dernière classe, lui dirait : « Prends ce glaive, et venge le peuple de Dieu. » — Qu'aussitôt les Turcs tourneraient le dos, et seraient chassés par les Grecs de la ville et de l'Asie Mineure, et même refoulés jusque sur les frontières de la Perse (4). Ainsi bientôt la vaste église d'Aja-Sofia, avec tous ses porches et ses galeries, fut remplie de fugitifs, qui, ayant fermé les portes, s'imaginaient trouver leur salut dans un temple qu'ils avaient abandonné comme souillé depuis la réunion des églises. « Si dans ce moment, dit l'historien Ducas, un ange fût réellement descendu du ciel, et qu'il eût fait entendre ces paroles : Acceptez l'union des églises, et je disperserai vos ennemis, les Grecs n'auraient pas accepté ce symbole, et ils se seraient livrés aux Turcs plutôt qu'à l'Église romaine. » Tant était profonde la séparation causée par l'acte d'union ! Les Turcs rompirent à coups de hache les portes qui étaient fermées, et emmenèrent ce peuple tremblant en esclavage, comme des animaux destinés à la boucherie. Les hommes furent attachés avec des cordes, les femmes liées deux à deux avec leurs ceintures, sans distinction d'âge ou de rang; l'archimandrite avec son portier, la dame avec sa servante, le moine avec la religieuse, selon le caprice des ravisseurs. L'église elle-même devint un théâtre d'abominations. Les saintes images furent dépouillées de leurs ornements et mises en pièces; les vases d'or et d'argent furent enlevés, les vêtements sacerdotaux couvrirent les dos des chevaux; le crucifix fut promené couvert d'un bonnet de janitschare (2). Les autels servirent de tables à manger, d'auges pour les chevaux, ou de lits de prostitution (3) : « Ainsi, dit Ducas, fut accomplie la parole du prophète Amos : Je me vengerai des autels de Betel, dit le Seigneur; les cornes de la table des sacrifices seront jetées à terre; je renverserai le palais à créneaux sur la maison de plaisance; les habitations ornées d'ivoire seront anéanties, ainsi que beaucoup d'autres, dit le Seigneur (4). Vos fêtes, je les aurai en horreur, et je détournerai les yeux de vos sacrifices. Éloigne de moi le bruit de tes cantiques; je ne veux pas entendre les psaumes de tes instruments. La fin de mon peuple est arrivée, dit le Seigneur, je ne veux pas différer plus longtemps son châtiment, et ce jour-là les voûtes du temple retentiront de hurlements (5), dit le Seigneur. » En effet, les voûtes du plus grand temple de la chrétienté furent frappées par les éclats des bacchanales des ravisseurs, et par les

(1) Ducas, l. XXXIX, p. 162.
(2) Turci suorum tres solummodo desiderarunt ; Ducas, l. XXXIX, p. 161.
(3) Chalcondylas, l. VIII, édit. de Basle, p. 124.
(4) Jusqu'à Monodendron ; Ducas, l. XXXIX, p. 63.

(1) Ducas, l. XXXIX, p. 63.
(2) Leonardus Chiensis.
(3) Phranzes, p. 63.
(4) Ducas, l. XXXIX, p. 165; Amos, l. III, p. 14-15.
(5) Amos, l. V, p. 21, 23, et l. VIII, p. 3.

gémissements des malheureux dépouillés de leurs biens, de leur liberté, et de leur honneur. Le temple d'Aja-Sofia, s'écrie Phranzes (1), le ciel terrestre de la sagesse divine, le trône céleste de la gloire divine, le second char entouré de chérubins du maître du monde, cette merveille de la terre élevée par Dieu lui-même, devint l'abomination de la désolation.»

Cependant, du côté du port, les Grecs conservaient une partie des murailles qui n'avait pas encore été attaquée, et ils restèrent à leur poste jusqu'à ce que les Turcs, qui pillaient la ville depuis deux heures, vinrent tomber sur leurs derrières; en même temps ceux qui livraient l'assaut du dehors forcèrent l'entrée de la ville en venant de Petra, près de la porte actuelle du magasin à farine. A cette vue, les défenseurs s'enfuirent aussi de ce point vers les maisons, où les Turcs avaient déjà porté la désolation. Le commandant grec Lucas Notaras fut pris en gagnant son habitation, ou bien lorsqu'il y était entré, et Urchan, petit-fils de Suleiman, au moyen duquel les Grecs s'étaient imaginé pouvoir effrayer le conquérant, en le présentant comme un prétendant au trône, se précipita du haut d'une tour plutôt que de se livrer aux Ottomans (2).

Ainsi succomba la ville aux sept collines, l'antique Byzance, 1125 ans après son agrandissement par le premier Constantin, le 28 mai 1453, dans le vingt-neuvième siége soutenu depuis sa fondation, à la suite de cinquante-trois jours d'attaques par les Turcs. Trois fois elle avait été assiégée par les Hellènes, sous Pausanias, Alcibiade, et Léon, général de Philippe de Macédoine; trois fois par des empereurs romains, Sévère, Maxime, Constantin; deux fois par des rebelles byzantins, Thomas et Tornicius; deux fois par des empereurs byzantins, Alexis Comnène et Michel Paléologue; deux fois par des krals des Bulgares, Paganus et Siméon; une fois par le chakan des Avares; une fois par le despote des Slaves, Krumus; une fois par les Russes, sous Askold et Dir; une fois par les Latins, sous le doge Dandolo; sept fois par les Arabes, sous les généraux des chalifes; cinq fois par les Turcs (deux fois sous Bajesid, puis sous Musa, Murad II et Mohammed II); et dans le cinquième siége entrepris par les Turcs, après avoir été auparavant enlevée sept fois par Pausanias (1), Alcibiade (2), septime Sévère, Constantin, Alexis, Dandolo et Michel Paléologue, elle devint la proie de Mohammed II, septième souverain des Ottomans. Cette dernière destinée, bien méritée par l'énervement moral, et l'abaissement de ses habitants et de ses souverains, devait être réservée à la maison des Paléologues, dont le premier avait jadis cherché protection et assistance contre sa patrie à la cour du prince turc, maître de l'Asie Mineure, et dont les successeurs, servant à la porte du sultan, se montrèrent comme mercenaires dans son armée, et conquirent des villes en son nom. Telle fut la reconnaissance du concours prêté aux armes turques, et le salaire du service dans le palais.

Mohammed n'avait pas pénétré dans la ville avec les assaillants; il avait attendu en dehors des murailles que lui parvînt la nouvelle qu'elle était entièrement au pouvoir des vainqueurs; il reçut cet avis vers le milieu du jour. Alors délivré de toute crainte et libre de toute incertitude, entouré de ses vesirs et de ses gardes du corps, il fit son entrée dans la capitale de l'empire détruit, et marcha droit vers la grande église; sautant de son cheval, pour en prendre possession à pied (3), il ne put contempler sans admiration les cent sept colonnes si magnifiques, les marbres aux couleurs si variées, roses de Synada, verts de Laconie, bleus de Lybie, noirs du pays des Celtes, blancs du Bosphore; les granits étoilés de Thessalie, d'Epire, et d'Égypte; les porphyres de Saïs; là s'élevaient les huit colonnes de porphyre du temple du Soleil, bâti par Aurélien à Baalbeck, les huit colonnes vertes du temple de Diane d'Éphèse; les autres avaient été tirées du plus grand et du plus beau temple de Jupiter, à Cyzique, de ceux d'Alexandrie, d'Athènes et des Cyclades. Le regard du conquérant parcourut avec étonnement les galeries

(1) Phranzes, p. 64.

(2) Ducas seul raconte la prise de Notaras et la mort d'Urchan de deux manières (p. 166 et 169). Ici l'on a préféré le récit qui s'accorde avec Chalcondylas.

(1) Cornelius Nepos, dans Pausanias.

(2) *Ibid.*, dans Alcibiade.

(3) Ducas, c. XL. Ceci contredit bien les historiens européens qui font monter Mohammed à cheval sur l'autel.

aériennes et les voûtes élancées, les images colossales des évangélistes et des apôtres de la Vierge et de la croix, portant ces mots: *Triomphe par ce signe*, le tout représenté en mosaïque, et sur des vitraux coloriés et dorés. Plus son regard s'élançait, plus son ravissement croissait. En descendant de ces régions supérieures, il tomba sur un des soldats qui brisait les précieuses dalles de marbre dont les veines imitaient si bien des vagues, que des quatre portes de l'église des flots paraissaient rouler, et figuraient les quatre fleuves du paradis. Mohammed frappa le barbare de son sabre, en disant : « Je vous ai abandonné les trésors de la ville; mais les édifices sont à moi ! » Le profanateur fut jeté hors du temple, à demi mort. Sur l'ordre du sultan, l'un de ses muezzins appela les fidèles à la prière, et pour proclamer ainsi le règne de l'islam, il se plaça sur l'estrade devant le saint des saints; pour Mohammed, il accomplit ses dévotions sur le grand autel (1). Ainsi fut inauguré, pour les musulmans, le temple de la Sagesse-Divine, maintenant souillé aux yeux des chrétiens. Selon les historiens byzantins, un ange avait donné le plan, le nom de cet édifice, et apporté du ciel l'argent pour son élévation. Fondée par Constantin le Grand, rebâtie par Théodose et Justinien, après qu'elle eut été deux fois incendiée dans des révoltes, et qu'elle eut été endommagée par un tremblement de terre, l'église de la Sagesse-Divine était le théâtre des plus grandes pompes politiques, des plus saintes fêtes religieuses; elle servait aux couronnements, aux triomphes, aux mariages des empereurs, aux cérémonies publiques de l'Église, aux conciles ou réunions ecclésiastiques: c'était le sanctuaire, non pas seulement de la capitale, mais de l'empire entier, le chef-d'œuvre d'architecture religieuse, qui n'avait pas encore été surpassé dans toute la chrétienté. Comme les empereurs grecs terminaient jadis leur marche triomphale par une prière à Aja-Sofia, Mohammed commença la prise de possession de la ville par sa prière sur le grand autel de ce temple. Quant à l'image miraculeuse de la mère de Dieu, qui avait préservé les Grecs dans leurs plus grands dangers, et qui était regardée comme le palladium de la ville, elle

(1) Ducas, c. XL, p. 168

fut mise en pièces par les Turcs dans l'église où elle était exposée à l'adoration publique (1), et le riche couvent de la vierge Hodegetria, près de l'Acropolis, fut entièrement saccagé, ainsi que celui de Saint-Jean-Baptiste, sur le port. En quittant Aja-Sofia, transformée en mosquée, Mohammed fit amener le grand amiral, Lucas Notaras (2): «Contemple, lui dit-il, ces monceaux de cadavres, ces masses de captifs, voilà le beau résultat de ton refus de rendre la ville.» Notaras répondit que ni lui ni l'empereur n'avaient eu assez d'autorité pour déterminer la reddition de la ville, surtout après que l'empereur eut reçu des lettres par lesquelles il était encouragé à la résistance. Le soupçon de Mohammed tomba aussitôt sur Chalil-Pascha; mais, dissimulant pour le moment, il s'informa de l'empereur, demanda s'il s'était enfui sur quelque bâtiment; car cinq vaisseaux génois avaient été assez heureux pour sortir du port à pleines voiles; les autres étaient restés faute d'équipages assez nombreux (3). Notaras répondit qu'il n'en savait rien, qu'il se trouvait à la porte du palais au moment où les Turcs avaient pénétré par la porte de Charsias. Dans cet instant furent annoncés deux janitschares qui prétendaient avoir tué Constantin. Mohammed leur ordonna de chercher le corps et de lui apporter la tête. Ensuite il adressa à Notaras des paroles de consolation, fit chercher sa femme et ses enfants, leur fit donner à chacun 1000 aspres, et promit à l'amiral de le laisser en possession des charges et des biens dont il jouissait sous l'empereur. Provoqué par ces faveurs, le misérable Notaras présenta une liste des principaux dignitaires da la cour et fonctionnaires de l'État; Mohammed les fit chercher, et compta 1000 aspres pour chaque tête de ces personnages aux soldats entre les mains desquels ils étaient tombés. Notaras, congédié avec les marques de la plus grande faveur, rentra dans son palais, et pendant ce temps furent apportées au sultan les têtes d'Urchan, petit-fils de Suleiman, et de Constantin; toutes deux roulèrent à ses pieds. Le cadavre du dernier possesseur du trône byzantin avait été reconnu dans

(1) Ducas, p. 162.
(2) *Ibid.*, c. XL, p. 169.
(3) *Ibid.*, c. XL, p. 170.

un monceau de morts, à ses brodequins de pourpre, sur lesquels étaient brodés des aigles d'or (1). Sur la place d'Augusteon, Constantin avait jadis érigé une colonne en l'honneur de sa mère Hélène; à la statue d'Hélène, l'empereur Théodose avait substitué la sienne, du poids de sept quintaux, en argent, posée sur une colonne de plomb; l'empereur Justinien remplaça la colonne de plomb par une colonne de porphyre, et il employa les sept quintaux de la statue d'argent à se faire fondre une statue d'airain, qui le représentait supportant le globe du monde avec la croix dans la main gauche, étendant la droite en menaçant vers l'Orient pour annoncer la domination de l'empereur sur cette partie du monde (2). C'est là que fut plantée la tête de Constantin (3). Par une ironie cruelle adressée au geste menaçant de l'ancienne statue, la tête du dernier empereur grec était sous les pieds mêmes du cheval de Justinien le triomphateur, qui défendait, comme le dit Procope, aux ennemis de l'empire, arrivant de l'Orient, de s'avancer plus loin. Et l'on sait que le vœu adressé aux vainqueurs dans l'Orient était celui-ci : « Que les têtes de leurs ennemis roulent sous les pieds de leurs chevaux (4)! » Durant tout le jour la dépouille sanglante resta ainsi exposée; le soir on enleva la peau de la tête, et le crâne fut envoyé dans les villes asiatiques, comme un trophée de la victoire (5), ainsi que la tête du malheureux Ladislaus avait jadis été envoyée à Brusa, après la bataille de Warna. On permit aux Grecs d'ensevelir le corps (6).

Le sort de Galata fut bien différent de celui de Constantinople. Ce faubourg de la capitale, entouré de fortes murailles, placé sous le pouvoir des Génois, dont les flottes couvraient alors la mer, et dont les soldats avaient aidé à la défense de la ville, négocia avec Mohammed, par l'entremise de son beau-frère et vesir Saganos-Pascha, après le triomphe des Turcs; en offrant librement les clefs, Galata demanda d'être épargnée, et l'obtint. Saganos fut chargé de recevoir la ville à merci, et en même temps d'annoncer aux habitants l'ordre du sultan de se tenir sans mouvement, et de ne pas se hasarder à monter sur les vaisseaux impériaux qui seraient conduits à Galata (1). Lorsque les bâtiments s'approchèrent, la masse du peuple se précipita néanmoins de ce côté, et, pour la faire retirer, les Turcs immolèrent quelques hommes. Les Grecs qui n'avaient pas encore été réduits en esclavage furent emmenés à Galata, où ils restèrent en liberté; Notaras, le dernier grand duc de l'empire byzantin, reçut la permission de continuer d'habiter son palais dans la ville. Le lendemain, mercredi, 30 mai, Mohammed traversa la ville à cheval, et se rendit droit au palais du grand duc. Notaras sortit au-devant de lui, se jeta à ses pieds, et lui montra ses trésors, en ajoutant qu'il avait gardé tout cela pour le sultan. « Qui donc, demanda Mohammed, a remis ces trésors et la ville entre mes mains? — Dieu, répondit Notaras. — Eh bien, reprit Mohammed, c'est donc à Dieu et non pas à toi que j'en suis redevable. » Malgré la rudesse de ce langage, Mohammed se rendit auprès du lit de douleur de la grande duchesse, lui adressa des paroles de consolation, l'engagea à soigner sa santé, se fit présenter les fils de Notaras, qui se jetèrent à ses pieds, et parcourut ensuite la ville. Elle était désolée : les rues étaient désertes, les maisons vides; quelques maraudeurs erraient encore çà et là, cherchant les restes échappés au pillage, et fouillant partout avec leurs poignards. Après avoir visité la plus grande partie de la cité, le sultan entra dans le palais impérial, et en traversant toutes les salles désertes, il cita un vers persan qui s'appliquait, avec une triste vérité, à ce spectacle de la grandeur tombée. Non loin du palais fut préparé un festin splendide dans lequel Mohammed s'abandonna sans réserve au plaisir du vin. A demi plongé dans l'ivresse, il ordonna au chef des eunuques (2) de lui amener le plus jeune fils de Notaras, âgé seulement de quatorze ans, dont la beauté l'avait enflammé. Le père, désespéré, répondit au messager du tyran qu'il ne livrerait jamais de plein

(1) Phranzes, l. III, c. 9, p. 64.
(2) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 151 à 153.
(3) Ducas, c. LX, p. 169.
(4) Morier's, first journey, p. 91.
(5) Ducas, c. XL, p. 169.
(6) Phranzes, l. III, c. 9, p. 64.

(1) Ducas, c. XXXIX, p. 167.
(2) *Ibid.*, l. XL, p. 171; dans Chalcondylas, c'est l'échanson qui est envoyé au lieu de l'eunuque.

gré son fils à de telles souillures, et que l'on pouvait plutôt lui envoyer le bourreau. L'eunuque revint avec cette réponse, et Mohammed envoya le bourreau pour lui amener Notaras et toute sa famille. Le malheureux vint avec ses fils et Cantacuzène. Le bourreau les laissa sur le seuil, à l'exception de l'objet des désirs du sultan, qui fut conduit comme une victime offerte à sa luxure, et aux autres il apporta la sentence de mort. Dans ce moment, Notaras retrouva l'élévation d'âme et d'esprit qu'il avait perdue, exhorta ses enfants à mourir en chrétiens, et termina par ces paroles : « Tu es juste, ô Seigneur ! » Les fils furent décapités sous les yeux de leur père; il pria le bourreau de lui laisser quelques instants pour la prière, qu'il alla faire dans la chapelle voisine, puis il présenta la tête, et son corps tomba sur les cadavres encore chauds et saignants de ses fils. Leurs restes dépouillés furent jetés dehors, et demeurèrent sans sépulture. Les têtes furent présentées au tyran dans la salle du festin (1). La férocité naturelle de Mohammed fut encore enflammée par un étranger dont il aimait éperdument la fille, et, pour lui plaire, il ordonna le supplice de tous les Grecs auxquels il avait accordé la vie le jour précédent. Ils furent exécutés sur le Xerolophos, au pied de la colonne d'Arcadius (aujourd'hui Awret-Basari, le marché aux femmes); le baile vénitien et le consul espagnol, avec leurs fils, ne furent pas exceptés. Contareno, et dix autres nobles vénitiens auraient subi le même sort, s'ils n'avaient trouvé les moyens de racheter leur vie en donnant 7,000 ducats à Saganos-Pascha (2). Le cardinal Isidore avait été vendu comme esclave et transporté à Galata, d'où il parvint à s'échapper sur un vaisseau, et il déposa sa douleur sur la conquête de la capitale de l'empire byzantin dans une triste complainte qui est parvenue jusqu'à nous. Phranzes, le protovestiaire, l'historien, devint l'esclave du grand écuyer du sultan, avec toute sa famille. Il réussit à s'échapper et à gagner le Péloponèse avec son épouse; quant à son fils et à sa fille, le grand écuyer dut les céder pour le harem du

(1) Ducas, l. XL, p. 172.
(2) Leonardus Chiensis.

sultan (1). Les plus beaux des jeunes garçons, les plus séduisantes des jeunes filles furent choisis pour les distractions de Mohammed; le reste fut poussé en masse sur l'Asie et Andrinople (2). Tel fut le destin des Grecs qui n'avaient pas eu le courage de mourir dans la défense de leur capitale, en tombant noblement, comme le savant Théophile Paléologue, le vaillant Dalmate Jean, comme don Francisco de Tolède, qui combattirent en lions autour de la personne de l'empereur, et qui le couvrirent de leurs corps au milieu de la lutte et lorsqu'il fut mort (3). Les Candiotes s'étaient aussi vigoureusement maintenus du côté du port, entre les tours des empereurs Léon et Alexis, jusque vers le milieu du jour, au moment où les deux Génois, Paolo et Troilo Bochiardi, voyant la ville emportée, et les Turcs sur leurs derrières, cherchèrent leur propre sûreté en se retirant sur Galata (4). Giustiniani, qui le premier avait quitté la personne de l'empereur, et abandonné les murs en reculant devant une fin glorieuse, mourut bientôt après de honte et de regrets, ou peut-être de ses blessures (5).

Mohammed ne perdit pas de temps pour achever l'œuvre de la conquête, et le troisième jour après la prise d'assaut, il fit partir l'armée et la flotte, voulant se livrer avec calme à la méditation de ses vastes plans. Tels sont les traits avec lesquels l'historien Ducas a peint le départ de la flotte chargée de butin (6). « Le troisième jour après la prise de la ville, Mohammed ordonna que la flotte regagnât les contrées et les villes qui l'avaient fournie; elle était chargée jusqu'à s'enfoncer, et quel chargement ! vêtements précieux, vaisselle d'or et d'argent, vases d'airain, d'étain; prisonniers, prêtres et laïcs, moines et religieuses; tous les vaisseaux étaient encombrés. Les tentes du camp étaient pleines de captifs et de butin comme celui qui vient d'être décrit. Au milieu des barbares, l'un se revêtait du costume sacerdotal, un autre menait des chiens accouplés

(1) Phranzes, l. IV, p. 1.
(2) Ducas, l. XL, p. 172.
(3) Phranzes, l. III, c. 7, p. 63.
(4) *Ibid.*, p. 8.
(5) Phranzes, l. III, c. 7, p. 63.
(6) Ducas, l. XL, p. 176.

avec des ceintures d'or ; on voyait des tentures tissues d'or servir de housse de cheval. Ils mangeaient dans les vases sacrés; ils se versaient le vin à grands flots dans les calices. Des amas énormes de livres furent chargés sur des voitures, et transportés en Orient et en Occident ; pour une pièce de monnaie on vendait dix volumes d'Aristote, de Platon, des théologiens et d'autres auteurs. Ils arrachèrent les énormes dorures qui ornaient les Évangiles, vendirent cet or, et jetèrent ensuite les volumes. Les images des saints furent livrées aux flammes, et du feu ils faisaient cuire leurs aliments. »

La destruction étant accomplie, le quatrième jour furent prises déjà des mesures pour réparer, reconstruire et repeupler. Ces travaux vont ouvrir la seconde période de cette histoire, dont la première vient d'atteindre son terme par la conquête de Constantinople. Nous avons vu le premier âge de l'empire ottoman, son enfance, le développement des forces de sa jeunesse durant un espace de cent cinquante ans, sous sept souverains, dont le génie, en harmonie avec celui du fondateur des Ottomans, agrandit, affermit la domination, suivant les mêmes idées de conquêtes. Par la destruction de l'empire de Byzance, élevé depuis mille ans, et par la prise de la capitale, la puissance ottomane, qui ne compte que cent cinquante ans d'existence, fut affermie en Europe pour plusieurs siècles.

LIVRE XIII.

INSTALLATION DU PATRIARCHE. — CONSTANTINOPLE REPEUPLÉE AVEC DE NOUVEAUX COLONS. — EXÉCUTION DU GRAND VESIR. — AFFAIRES DU PÉLOPONÈSE, ET LETTRE D'AFFRANCHISSEMENT. — EXPÉDITION DE SERVIE. — PAIX AVEC LA SERVIE ET AVEC VENISE. — PRISE DE NOVOBERDA, ET SIÉGE DE BELGRAD. — IRRUPTION EN HONGRIE. — ASSUJETTISSEMENT COMPLET DE LA SERVIE. — FÊTE DE LA CIRCONCISION. — CONQUÊTE DU PÉLOPONÈSE. — DIVISIONS, SORT DÉFINITIF DES DEUX DESPOTES ET DU DERNIER DUC D'ATHÈNES.

Conquérant et maître de Constantinople, Mohammed, le lendemain du départ de sa flotte, en faisant son entrée triomphale, et au milieu des fêtes et des réjouissances, disposait déjà la consécration d'un patriarche grec [1er juin 1453]. Dans ce grand souverain, l'ardeur de la conquête et l'esprit de la conservation s'unissaient si étroitement que, tenant encore les armes d'une main, il songeait à s'assurer son acquisition par des institutions politiques. Il fit proclamer que tous les habitants de la ville qui s'étaient cachés par peur se remontrassent librement dans leurs maisons, où ils ne subiraient aucune vexation, que tous les fugitifs revinssent et vécussent selon leurs anciennes coutumes. En même temps il ordonna qu'à la place du patriarche, qui était mort, un autre fût élu et consacré, conformément à l'ancien usage, et selon les anciens règlements. Tel était le cérémonial sous les empereurs chrétiens : on remettait au nouvel élu un sceptre d'or, garni de pierreries et de perles; on lui présentait un cheval tiré des écuries impériales, richement enharnaché, couvert d'une housse blanche, sur lequel le premier dignitaire ecclésiastique, entouré de tout le clergé, se rendait du Bucoleon au palais du patriarche, où les archiprêtres lui prêtaient hommage selon les lois et la coutume. L'empereur, assis sur son trône, ayant autour de lui tout le saint sénat, la tête découverte, lui remettait la crosse. Le premier chapelain de la cour prononçait la bénédiction, le grand domestique chantait l'*Hymne* et le *Gloria*; de l'autre côté, l'inspecteur des lampes entonnait le cœur : *Le roi des cieux,* etc. Les chants terminés, l'empereur se levait, tenant le sceptre dans sa main droite; à sa droite était le Cæsar, à sa gauche le métropolitain d'Héraclée. Le nouvel élu s'inclinait trois fois devant toute l'assemblée, et se prosternait aux pieds de l'empereur. Le monarque, élevant son sceptre, prononçait alors ces paroles : « La Sainte-Trinité, qui m'a donné l'empire, te confère le patriarchat de la nouvelle Rome. » C'est ainsi que le patriarche recevait sa dignité de l'empereur, puis il lui donnait la communion. Le chœur chantait : « *Pour de longues années, ce seigneur !* » et la formule d'absolution. Mohammed voulut que la cérémonie de la consécration fût maintenue, et Georges Scholarios, appelé aussi Gennadios, ayant été élu patriarche par le petit nombre d'archiprêtres et de laïcs qui restaient encore, il exigea que l'on observât les rites sacrés, ainsi que cela s'était pratiqué sous les empereurs. Il invita le nouveau dignitaire à un grand festin, et le reçut avec de grands honneurs. Après un long entretien amical, le moment du départ étant arrivé, il lui offrit un sceptre précieux, en le priant de l'accepter; puis il l'accompagna jusque dans la cour, quoique Gennadios se défendît de recevoir cette marque de déférence, et il ordonna que tous les grands de la cour l'accompagnassent jusqu'au synode du patriarchat. Gennadios se rendit, sur un magnifique cheval qu'on lui avait présenté, jusqu'à l'église des Saints-

Apôtres, qui lui avait été attribuée pour métropole, à la place d'Aja-Sofia transformée en mosquée. Mais le quartier de la ville où cette église était située ayant été réduit à un état de solitude, l'église elle-même portait les traces d'une horrible dévastation; un jour même le cadavre d'un Turc fut trouvé sur le parvis. Gennadios reconnut que le lieu n'était pas sûr, et il obtint du sultan que le siége du patriarchat fût transféré dans l'église de la Très-Sainte-Vierge, où fut élevée plus tard la mosquée de Fethije; les religieuses, qui jusqu'alors avaient habité le couvent de la Mère-de-Dieu, furent transportées dans celui de Saint-Jean sur le Trullos, ce qui prouve au moins que quelques-unes avaient échappé aux mains des Turcs. Le patriarche prit possession du beau palais situé au nord de sa nouvelle métropole. Le sultan lui fit délivrer un diplôme portant : « Que personne n'eût à le troubler et à l'offenser; que le patriarche fût protégé contre tout adversaire; qu'il restât à jamais libre de tous impôts et de tous droits avec ses archiprêtres (1). » Le même diplôme, ou peut-être un autre acte, assurait aux Grecs trois libertés : 1° leurs églises ne devaient plus être transformées en mosquées; 2° leurs mariages, leurs sépultures et autres cérémonies religieuses devaient s'accomplir sans troubles; 3° les fêtes de Pâques seraient célébrées avec toutes leurs pompes, et à cet effet les portes du Fanar, c'est-à-dire du quartier des Grecs, resteraient ouvertes pendant trois nuits (2).

Après avoir consacré le premier jour à tranquilliser les Grecs de Constantinople, Mohammed s'occupa des Génois de Galata. Les habitants qui restaient furent inscrits; on força les maisons de ceux qui s'étaient enfuis sur les vaisseaux latins, mais elles ne furent point pillées; les mobiliers furent inventoriés, et l'on accorda un délai de trois mois aux propriétaires pour y rentrer : à l'expiration de ce terme, les biens meubles avec les maisons devaient retourner au fisc. Le sultan ordonna de raser les murs de Galata du côté de la terre; mais il laissa subsister la partie de l'enceinte appuyée au port (1). Afin de relever et agrandir les fortifications de Constantinople, et de repeupler la cité déserte, il réunit des maçons et des chaufourniers, et ordonna que cinq mille familles de Trébisonde, Sinope et Asprokastron, sous peine de mort, vinssent s'établir à Constantinople. L'un de ses esclaves, Suleiman, dut veiller à ce que la chaux, pour la réparation des murs, fût prête en août, et qu'en septembre les nouveaux colons, après avoir abandonné leur ancienne patrie, eussent établi leurs foyers dans la capitale, maintenant choisie par le sultan (2). Des déclarations publiques assurèrent aussi que tous les Grecs qui pourraient prouver leur noblesse seraient traités avec plus de distinction que sous les empereurs : en conséquence beaucoup de nobles parurent à Constantinople le jour de Saint-Pierre, fixé pour cette vérification; mais bientôt ils payèrent de leur tête cet excès de confiance.

Vingt jours après la conquête [18 juin 1453], Mohammed se mit en route pour Andrinople, traînant à sa suite un long convoi de butin, de vierges et de dames de la noblesse grecque. Parmi les dernières se trouvait aussi l'épouse du grand duc Notaras, femme intrépide et vertueuse, qui mourut en chemin, près du village de Mesene, où elle fut ensevelie. Le sultan menait aussi, comme prisonnier, son grand vesir Chalil, le quatrième de la famille Dschendereli, dans laquelle s'était transmise sans interruption la plus haute dignité de l'empire, depuis le bisaïeul jusqu'à l'arrière-petit-fils; il lui fit trancher la tête. Ce fut la première exécution dans la longue suite de deux cents grands vesirs que l'empire ottoman compte jusqu'à ce jour; l'exemple fut imité, et plus de vingt fois ensuite le dernier supplice frappa le haut fonctionnaire revêtu d'une autorité qui touchait au pouvoir suprême. En effet, Chalil-Pascha était l'ami secret des Grecs, et il s'était laissé corrompre. Aussitôt que Notaras, interrogé par Mohammed sur la cause d'une résistance si opiniâtre,

(1) Phranzes, fin du IIIe livre, et fin de l'Histoire ecclésiastique, dans la Turco-græcia de Crusius, p. 108.

(2) Cantemir, 119. D'après l'Histoire ecclésiastique, dans la Turco-græcia de Crusius, ce fait aurait eu lieu sous le sultan Suleiman, ce qui s'accorde bien avec les noms des vesirs Ibrahim et Lutfi, mais non pas avec le caractère de Suleiman.

(1) Ducas, l. XLII, p. 176.

(2) Phranzes, fin du IIIe livre.

eut invoqué les lettres secrètes de Chalil, qui les encourageait à une vaillante défense, le vesir avait été jeté dans un cachot, et au bout de quarante jours, il subit la peine de mort (1). 120,000 ducats passèrent de ses coffres dans ceux du souverain ; ses collègues Jakub et Mohammed-Pascha furent également dépouillés de leurs biens, et il fut interdit aux amis de Chalil de le pleurer (2). Il y avait déjà quelque temps que Mohammed soupçonnait Chalil de s'être laissé corrompre par l'or des Grecs. Voyant un jour un renard enchaîné à une porte, il dit : « Pauvre fou, pourquoi ne t'es-tu point adressé à Chalil pour racheter ta liberté ? » Ce mot effraya le vesir, qui voulut alors se dérober à la colère du sultan au moyen d'un pèlerinage à la Mecque ; mais, rassuré par un message particulier, il demeura jusqu'à ce qu'il payât de sa vie le crime de corruption et d'affection pour les Grecs, et satisfit le vieux ressentiment de Mohammed, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir rappelé pour la seconde fois son père Murad sur le trône (3). D'Andrinople furent adressées aussi au schah de Perse, au sultan d'Égypte, et au scherif de la Mecque, des lettres de victoire avec les rapports de la conquête de Constantinople (4). Les envoyés des Etats chrétiens voisins, en venant offrir des félicitations, reçurent la sommation de payer le tribut annuel. Du despote de Servie, on réclama l'envoi régulier de 12,000 ducats, et de 10,000 du despote du Péloponèse. Les seigneurs génois de Chios et de Lesbos durent payer annuellement 6,000 ducats pour la première de ces villes, et 3,000 pour la seconde ; on exigea aussi de Trébizonde et des autres habitants des côtes de la mer Noire l'envoi annuel de 2,000 ducats (5), et le tribut de Raguse fut porté de 1,500 à 3,000 ducats, parce que la république avait accordé l'hospitalité aux fugitifs grecs, qu'elle avait accueilli les Comnène, les Lascaris, les Paléologue et les Cantacuzène, parce qu'elle avait fait un accueil honorable à des savants distingués, tels que Jean Lascaris, Démétrius, Chalcondylas, Théodore Spanduginus, et Paul Tarchaniotes, et leur avait offert des présents pour les mettre en état de continuer leur route et de se rendre à la cour de Lorenzo de Medici. On attendit du grand maître de Rhodes et du doge de Venise des envoyés pour la négociation de la paix. Ceux du despote de Servie parurent avec le tribut imposé dès le mois d'août à Andrinople, où ils distribuèrent d'abondantes aumônes aux prisonniers, et, sur l'ordre de leur maître, le despote Georges, ils délivrèrent cent religieuses jeunes et vieilles de l'esclavage (1).

Dans le Péloponèse, les Grecs étaient en désaccord avec leurs auxiliaires les Albanais, et entre eux-mêmes. Lorsque Démétrius et Thomas, frères du dernier empereur grec, voulurent s'embarquer pour l'Italie, après la conquête de Constantinople, les Albanais leur refusèrent obéissance, et, dirigés par Pierre le Boiteux, ils se déclarèrent en pleine révolte, et prétendirent à la domination du Péloponèse. Démétrius et Thomas avaient bien renoncé à leur projet de fuite, et s'étaient déjà engagés au tribut envers le sultan, dont la demande fut maintenant portée de 10,000 à 12,000 ducats. Mais alors des dissensions éclatèrent entre les Grecs ; Emmanuel Cantacuzène se mit à la tête du parti qui repoussait les Paléologues. Les Albanais ravagèrent le pays, et ils écrivirent à la Porte, lui offrant le même tribut que les Grecs pour la souveraineté du Péloponèse. Outre Emmanuel Cantacuzène, qui s'était présenté comme prétendant à l'autorité suprême, les chefs les plus dangereux du soulèvement contre les deux despotes Démétrius et Thomas étaient les deux Grecs Kenterion Zacharias, et Lukanos, que Thomas retenait depuis quelque temps prisonniers dans la ville de Chlumutza, ou de Castel-Tornese, le premier, beau-frère du dernier empereur Constantin, parce que,

(1) Hadikatul Wusera, c'est-à-dire le jardin des vesirs, par Osmansade.

(2) Chalcondylas, l. VIII.

(3) *Ibid.*

(4) Dans la collection des papiers d'État de Feridun, n° 201, au sultan d'Égypte, avec la réponse, n° 203, au schérif de la Mecque, n° 204, avec la réponse, n° 205, à Dschihan-Schah de Perse, n° 207, avec la réponse n° 208.

(5) Ducas, l. XLII, p. 177, ne détermine pas le tribut de Trébizonde, mais on le trouve dans Chalcondylas, l. IX, p. 147, édit. de Basle : Ut Joannes annuatim tributi nomine solveret duo millia aureorum. Selon Chalcondys, l. X, p. 165, Lesbos ne paya que 2,000 ducats.

(1) Ducas, l. XLII, p. 177.

au temps de l'entreprise de Murad II contre l'Hexamilon, il avait abandonné le Péloponèse, et s'était enfui en Achaïe; et le second, parce que, se mettant à la tête des insurgés, il avait provoqué les Grecs et les Albanais à la révolte contre les despotes (1). Ces deux captifs parvinrent à s'échapper (2), et, à la tête des Albanais et des Grecs soulevés, ils menacèrent d'arracher aux Paléologues, frères du dernier empereur, la domination du Péloponèse, que leur avait accordée Mohammed, moyennant un tribut. C'en était fait de la puissance des deux princes dans le Péloponèse, si Hasan, commandant grec de Corinthe, n'avait demandé des auxiliaires à la Porte, qui n'eut garde de les refuser (3). Turachan, qui, trente ans auparavant (4), avait conquis d'abord l'Hexamilon, et poussé ses armes jusqu'à Lacédémone, Leontopolis, Gardica, et battu les Albanais à Tawia, parut maintenant, avec ses fils et une armée turque, dans le Péloponèse, pour protéger les Grecs contre les Albanais (5). Il convoqua les Paléologues, et les excita à se montrer aux Grecs, qui devaient se fier à eux, leurs compatriotes, plutôt qu'à lui, leur ancien ennemi, quoiqu'il fût maintenant leur allié : « Si le sultan, dit-il en terminant, n'eût pas eu pitié de vous, et ne vous eût envoyé du secours pour vous remettre en possession du pays presque perdu, je sais fort bien que déjà vous n'existeriez plus. L'expérience vous enseignant que le pouvoir n'est pas fermement tenu par vos mains, il y a donc pour vous nécessité absolue de mieux gouverner vos sujets. Je vous engage surtout à ne point ruiner vos affaires par vos dissensions intérieures. Poursuivez vivement toute tentative de soulèvement, et ne soyez pas lents à frapper ceux qui essayent des innovations. Deux choses nous ont élevés, nous autres Turcs, au faîte de la puissance : nous avons poursuivi et châtié les méchants partout où le besoin se faisait sentir; nous avons toujours récompensé les bons. Si les circonstances empêchent l'accomplissement de la punition, nous accordons le pardon qui est imploré ; mais aussitôt que tout est en sûreté, que le danger a disparu, nous laissons tomber le châtiment suspendu, et nous poursuivons sans relâche la vengeance du crime (1). » Turachan termina son discours en proclamant la marche contre les Albanais. Le despote Démétrius suivit les Turcs vers les défilés de Barbostenis (2), où les Albanais avaient mis à l'abri leurs femmes et leurs enfants, et les Turcs et les Grecs travaillèrent de concert pour renverser le boulevard des Albanais. La nuit arriva, les Albanais s'enfuirent, et dix mille femmes tombèrent dans l'esclavage des Turcs. Thomas se dirigea, avec une autre armée, par Ithome, vers la ville d'OEtos, qui avait embrassé le parti de Kenterion, et qui se racheta en livrant mille esclaves, des armes et des vivres. Ensuite les autres chefs albanais firent leur soumission, à condition de ne pas restituer les chevaux qu'ils avaient enlevés. Avant son départ, Turachan fit encore une allocution aux Paléologues pour leur recommander de nouveau l'union entre eux, et une vigueur impitoyable contre les novateurs. « Princes des Grecs, leur dit-il, je vous ai récemment assez clairement déclaré ce que je voudrais qui fût fait dans votre intérêt; maintenant j'ajouterai seulement : Si vous êtes unis, vos affaires suivront un cours paisible et prospère; mais si la discorde se met parmi vous, il en sera tout autrement. Veillez surtout à ce que vos sujets ne vous considèrent point avec mépris pendant la paix, et châtiez sans pitié les provocateurs des outrages et des crimes. » Ensuite il leur tendit la main, et quitta le Péloponèse (3). Les maximes de gouvernement ne portèrent guère de fruit chez les princes grecs qui, après le départ de Turachan, au lieu de se montrer vigoureux, flattèrent leurs sujets plus qu'auparavant, dans l'espérance de s'assurer davantage leur fidélité, tandis qu'ils favorisaient ainsi l'esprit d'innovation et l'ardeur des conspirations (4). Lukanos réunit quelques Byzantins,

(1) Chalcondylas, l. VIII, édit. de Basle de l'année 1556, p. 128.

(2) Phranzes, IVe livre, c. 14, édit. de Basle, p. 85; Pouqueville, l. IV, p. 244.

(3) Chalcondylas.

(4) An de J.-C. 1423; Chronicon ad calcem Ducæ.

(5) Phranzes, l. IV, p. 14.

(1) Chalcondylas.

(2) Bardonnia, au défilé des portes que Chalcondylas appelle Barbostenis; Pouqueville, Voyage dans la Grèce t. II, p. 594.

(3) Chalcondylas, l. VIII, p. 129.

(4) *Ibid.*, dans le même lieu, p. 130, et aussi dans Crusius, Turco-græcia, p. 17.

Albanais et Péloponésiens, dans une conspiration dont le but était de rendre les villes indépendantes du despote. Les conjurés s'adressèrent à cet effet au commandant Hasan, qui avait le gouvernement de Corinthe et d'une grande partie du Péloponèse; mais celui-ci trouva la chose d'autant moins proposable à la Porte qu'ils n'étaient pas en état d'avancer le tribut imposé. Démétrius et Thomas ruinèrent le complot en adressant les 12,000 ducats promis pour chaque année (1), et Mohammed expédia un diplôme adressé aux principales familles grecques du Péloponèse, dans lequel il jurait, par l'esprit de son père, par le sabre dont il était ceint, par les cent vingt-quatre mille prophètes des moslims, et par le Koran, qu'il ne serait porté aucune atteinte à leurs personnes ou à leurs biens, et qu'ils trouveraient plus de protection sous son autorité qu'auparavant.

Mohammed avait passé dans le repos, à Andrinople, l'hiver qui suivit la conquète de Constantinople. Siliwri et Bivados, les deux sentinelles avancées de la capitale qui, avant sa chute, se confiant dans la force de leurs murailles, seules de toutes les places environnantes, avaient résisté aux troupes légères des Turcs (2), s'étaient ensuite vendues spontanément (3). Possesseur tranquille et assuré de la capitale de l'empire grec et de la plus grande partie des provinces, Mohammed songea aussitôt à la conquête de la Servie. Un an après la prise de Byzance, il envoya au printemps ce message au vieux despote Georges : « Le pays où tu règnes ne t'appartient pas; c'est la propriété du fils de Lazare, Etienne, et par conséquent il doit me revenir par les droits de ma belle-mère, fille de Lazare. Je puis bien te laisser la part de ton père, Wulk, ainsi que Sophia; si tu refuses cette transaction, je vais marcher sur toi (4). » Il fut enjoint rigoureusement à l'envoyé d'être de retour dans l'espace de vingt-cinq jours, sinon sa tête tomberait sous le cimeterre, et son cadavre serait jeté en pâture aux bêtes féroces. Georges était au delà du Danube; il s'était rendu auprès de Hunyady pour solliciter des secours, et l'envoyé fut retenu afin que pendant ce temps on eût le loisir de fortifier les villes et de les approvisionner. Ne le voyant pas revenir le trentième jour, Mohammed, plein de fureur, se mit en mouvement d'Andrinople, avec toutes ses forces, se dirigeant sur Philippopolis. Là, il rencontra son envoyé, auquel il fit grâce de la vie, sur le rapport certain qui lui parvint en temps utile de la fuite de Georges en Hongrie. Les Hongrois ayant franchi le Danube, avaient ravagé le pays autour de Tirnova, et, chargés de butin, ils avaient repassé le fleuve. Mohammed marcha de Philippopolis vers Sophia. Là il laissa la plus grande partie de l'armée et le divan, et, à la tête de vingt mille hommes de cavalerie légère, il pénétra en Servie sans rencontrer un corps de troupes. Georges avait ordonné à ses sujets de se jeter dans les forteresses, leur promettant une prompte délivrance de la part des Hongrois (1). Mohammed divisa son armée en deux colonnes, dont l'une se porta sur Semendra, l'autre sur Ostroviz, deux places qui étaient les principales clefs du pays. La cavalerie courut toute la Servie, ramassa cinquante mille captifs, dont quatre mille furent emmenés pour peupler les villages aux alentours de Constantinople (2). Semendra résista à la puissance de Mohammed. Lorsque l'enceinte extérieure était déjà enlevée, le château intérieur brava toujours les efforts de l'ennemi (3). Ostroviz (4), malgré sa vaillante défense et une vigoureuse sortie de la garnison, voyant ses murs réduits en poudre par l'artillerie de Mohammed, ouvrit ses portes, après avoir stipulé une libre retraite pour les troupes. Quoique cette condition eût été confirmée par serment, toute la garnison fut emmenée en esclavage. Mohammed leva le siége de Semendra, et revint à Sophia, puis à Andrinople, où il distribua les captifs, se réservant les jeunes garçons les plus beaux pour son cinquième dans le bu-

(1) Chalcondylas, l. VIII, p. 130, édit. de Basle.
(2) Ducas, l. XXXVII, p. 145.
(3) Cantemir, p. 160.
(4) Ducas, c. XLII, p. 178.

(1) Ducas, p. 179.
(2) Thurocz, et, d'après lui, Engel, Histoire de Servie, p. 405.
(3) Ducas, c. XLII, p. 179.
(4) Ostroviza, dans les historiens turcs, est appelée Sifridschehiszar par Neschri, p. 200; Siwrihiszar par Idris, fol. 87; de plus Idris parle encore du château d'Ohul

tin. Il laissa Firus-Beg (1) avec trente-deux mille hommes, à Krussovaz, sur la Morava, pour faire tête à l'armée confédéré de Hongrois et de Serviens, réunie sous les ordres de Hunyady et de Georges. Ces deux chefs battirent Firus-Beg, le firent prisonnier lui-même, puis, s'avançant au delà de Pirota et de Widin, ravagèrent le pays et investirent ces deux villes. Pour arrêter leurs progrès, Mohammed se campa entre Pirota et Sophia (2). Mais Hunyady étant revenu en triomphe par Belgrad, et Georges offrant le tribut annuel de 30,000 ducats, Mohammed conclut la paix à cette condition [18 avril 1454], et partit pour Constantinople (3). Il venait aussi d'arrêter la paix avec Venise, par l'entremise de Marcello, ambassadeur de la république; la liberté de commerce avait été accordée aux marchands des deux nations; le duc de Naxos avait été compris dans le traité, comme vassal de Venise; le tribut pour les possessions vénitiennes en Albanie avait été porté au même taux que sous Murad II, et la république avait obtenu le droit d'entretenir un baile pour la protection de ses sujets à Constantinople (4).

Après avoir ainsi rétabli la paix, Mohammed s'était occupé aussitôt des moyens d'embellir la nouvelle capitale de l'empire, et de fortifier le gouvernement intérieur. Il jeta les fondements de la mosquée d'Éjub à l'endroit où, pendant le siége, le tombeau de ce compagnon d'armes du prophète avait été trouvé si heureusement, et sur l'ancien forum de Théodose (5) il éleva les murs du vieux sérail, destiné à devenir sa résidence. Les plus fameux couvents de la capitale étaient déjà peuplés de Turcs; dans celui de l'arsenal, à la pointe du sérail actuel, s'étaient logés des derwischs; des foulons et des savetiers s'étaient mis en possession de celui du Pantocrator (1). Après une vacance de plus d'une année de la plus haute dignité de l'empire, dont on ne trouve plus d'autre exemple dans l'histoire des Ottomans, le sultan nomma un nouveau grand vesir, Mahmud-Pascha, d'origine servienne, par sa mère, et grecque, par son père, qui, enlevé jeune garçon sur la route de Novoberda à Semendra, avait été employé comme page du sérail, s'était acquis la faveur particulière de Mohammed, était devenu son favori, et, après son avénement au trône, avait été investi du gouvernement de la Rumili (2).

Au printemps de 1455, Isa-Beg, fils d'Ishak-Beg, commandant turc de la frontière, envoya un rapport dans lequel il démontrait qu'il serait facile de pénétrer en Servie, et de s'y établir victorieusement. Aussitôt Mohammed passa l'armée en revue dans la plaine d'Andrinople, manda les paschas devant lui, puis il se mit en marche avec eux, et alla camper à l'occident d'Uskub, au-dessous des montagnes de Karatova, fameuses par leurs mines d'argent (3). Dans le conseil de guerre tenu en ce lieu, il fut résolu de sommer Novoberda, la plus riche et la plus forte ville de Servie. On a déjà raconté plus haut (4) comment, vingt-huit ans auparavant, Ishak-Beg, fils d'Ewrenos, père du commandant actuel de la frontière de Servie, excita le sultan Murad à la conquête de cette place, et comment, après la chute de Semendra, elle tomba entre les mains des Ottomans. Comme elle était rentrée depuis sous le pouvoir du despote, le fils d'Ishak-Beg, Isa, voulut, par la nouvelle conquête de Novoberda, gagner la faveur de Mohammed, comme son père avait acquis celle de Murad par la première proposition. Il somma le commandant de rendre la ville au sultan, auquel elle appar-

(1) Firus est appelé par Hunyady (dans son rapport à l'empereur, inséré dans Katona, t. XIII, p. 964) Feriez-Beg; Thorocz (dans le même, p. 970) lui donne aussi ce nom. Les rapports de Hunyady et de Thurocz sont complétement d'accord avec Idris, Neschri et Alii.

(2) Rapport de Hunyady adressé à Maudoralba; Katona, p. 965.

(3) Engel, Histoire de Servie, p. 406; d'après Ducas, c. XLII., p. 179.

(4) Laugier, Histoire de Venise, l. VII, p. 99; Marin., l. VI, p. 283 et Mouradjea d'Ohsson 8e édit., VIIe part., p. 44.

(5) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 322; Idris fol. 88.

(1) Ducas, c. XLII, p. 179.

(2) Les biographies des vesirs, par Osmansade-Efendi, se trompent en prenant Mahmud pour un Croate d'origine. Chalcondylas, l. VIII, p. 137, dit: Materno genere Tryballus, paterno genere Græcus erat.

(3) Hadschi-Chalfa, Rumili, p. 92.

(4) Dans le Xe liv., an de Jesus-Christ 1438, et aussi dans le XIe, il est question des mineurs de Novoberda, qui furent employés aux mines des siéges.

tenait, parce que le dernier despote de Servie, Lazare, n'avait pas laissé de fils. Le commandant répondit qu'il avait laissé une fille, mariée au souverain de Bosnie, qui était l'héritier naturel de Lazare. Irrité du refus, Mohammed investit la ville, qui fut canonnée pendant huit jours, puis emportée d'assaut au commencement de juin 1455. Les immenses trésors qui s'y trouvaient entassés furent partagés entre les vainqueurs, et l'on installa dans Novoberda un beg, un juge, et un commandant de la forteresse. Trepdschia et Taschhiszar tombèrent avec leurs richesses entre les mains du vainqueur, qui descendit ensuite dans la plaine de Kossova, célèbre déjà par deux glorieuses victoires. Là, en souvenir de son ancètre, Murad Ier, qui avait vu s'évanouir le fruit de son triomphe en tombant sous le poignard de Misloch, il distribua de riches présents aux coureurs, puis, accompagné seulement de son escorte personnelle, il regagna Constantinople par Andrinople, et s'abandonna aux jouissances de l'amour et du vin.

Mohammed voulait être plus près de sa flotte, qui alors croisait dans l'Archipel, et qui fit diverses entreprises contre Chios et Lesbos, Cos et Rhodes. Ces hostilités avaient suivi la déclaration de guerre du grand maître de Rhodes. Avant même que Mohammed entrât en campagne contre Novoberda, des chevaliers de Saint-Jean avaient paru à Andrinople, comme envoyés du grand maître, apportant de riches présents pour solliciter un traité, en vertu duquel la liberté du commerce aurait été accordée à leur ordre sur les côtes de Carie et de Lycie, aux Turcs, dans l'île de Rhodes. Comme les vesirs exigeaient un tribut, ainsi que le payaient les autres villes de l'Archipel, Chios, Lesbos, Lemnos, Imbros, les envoyés répondirent qu'ils n'avaient pas reçu des pouvoirs pour y consentir, et qu'un envoyé turc pouvait revenir avec eux à cet effet. L'un des premiers dignitaires de la cour les accompagna, et, sur la demande d'un tribut produite par cet envoyé, le grand maître répondit que l'ordre était soumis au pape, qui leur défendait de payer tribut, non-seulement à des princes attachés à une religion différente, mais encore aux rois et aux États chrétiens; qu'il était prêt à envoyer tous les ans des ambassadeurs avec des présents, en témoignage de sa déférence, mais que si le sultan n'était pas satisfait de cette sorte d'hommage, il pouvait faire comme bon lui semblerait. A cette nouvelle, Mohammed déclara aussitôt la guerre aux chevaliers de Rhodes, et trente vaisseaux, quittant les côtes de Carie, commencèrent de suite les hostilités, firent des descentes sur Rhodes et sur Cos, et emmenèrent du butin et des prisonniers. En même temps fut équipée une grande flotte; il y avait vingt-cinq bâtiments à trois rangs de rames, cinquante à deux rangs, plus de cent à un seul rang, en tout cent quatre-vingts voiles. Aussitôt après la chute de Novoberda, cette flotte vint se ranger à Gallipoli, sous le commandement supérieur d'Hamsa; ensuite, au lieu de cingler vers Rhodes, elle se dirigea d'abord sur Lesbos (1). Elle n'entra pas dans le port, et jeta l'ancre devant la rade. Gatelusio, duc génois de Lesbos, envoya l'historien Ducas à bord avec les présents d'usage : il y avait huit vêtements de soie, six mille florins d'argent, vingt bœufs, cinquante moutons, huit cents mesures de vin, du pain et du biscuit; plus de dix quintaux de fromage, et une grande quantité de rafraîchissements pour les équipages. Après un séjour de quarante-huit heures, la flotte fit voile pour Chios; mais là il n'y eut ni témoignages d'honneur, ni présents. On était en état d'irritation contre le sultan, car, peu de temps auparavant, il avait réclamé, au nom de François Draper de Galata, quarante mille ducats pour le prix d'alun fourni à Chios par ce négociant; maintenant il faisait reproduire cette demande par son amiral Hamsa, qui avait Draper à son bord (2), et, en cas de refus, l'île était menacée de dévastation. Hamsa lut l'ordre du sultan aux députés de l'île, qui nièrent la dette, et déclarèrent ne vouloir rien payer. Comme Hamsa ne pouvait ni forcer le port, protégé par plus de vingt vaisseaux bien armés, ni emporter la ville, défendue par un double fossé de trois toises de profondeur, et une nombreuse et vaillante garnison italienne, il se contenta de dévaster les vignes et les jardins

(1) Ducas, c. XLIII, p. 181.

(2) C'est de cette ancienne famille génoise que l'église des Franciscains, à Péra, porte encore aujourd'hui le nom de S.-Maria a draperis.

aux alentours, et proposa ensuite aux gouverneurs de l'île d'envoyer à bord deux hommes graves choisis parmi eux pour conférer avec Draper. Après avoir reçu un sauf-conduit, ils envoyèrent un vieillard et un jeune homme de la famille Kyrikos-Justini (1). En se rendant sur le rivage, le soupçon leur vint que les Turcs, aux yeux desquels la violation de la foi jurée était ruse de guerre ou même action louable (2), pourraient bien les emmener, et ils firent tourner bride à leurs chevaux ; mais les maraudeurs répandus dans les vignes et les jardins leur barrèrent le passage, et les Francs qui servaient d'escorte aux envoyés ayant pris la fuite à la première décharge des Turcs, le vieillard et le jeune homme furent entraînés de force sur la flotte, qui aussitôt leva l'ancre et fit voile pour Rhodes. Le port et la ville, qui présentaient des ouvrages beaucoup plus formidables qu'à Chios, ne permettaient pas de songer à une attaque sérieuse; Hamsa se dirigea donc vers Cos, avec sa flotte. Le chef-lieu de l'île était dévasté ; quelques vieillards et quelques femmes, restés parmi les ruines, déclarèrent que les habitants et les chevaliers s'étaient retirés dans la forteresse de Racheia : on les prit à bord, et l'on fit route sur le fort. François Draper le somma de se rendre; on répondit à coups de canon. Hamsa s'arrêta là durant vingt-deux jours, tentant d'escalader, essayant le jeu de ses machines; et voyant les énormes ravages que faisaient parmi son monde l'artillerie ennemie et les dyssenteries, il finit par lever le siége. En revenant, il voulut s'entendre avec Kyrikos sur une ambassade de l'île de Chios au sultan, pour l'accommodement des différends. Kyrikos et les régents de Chios se trouvèrent disposés à cette démarche ; mais tandis qu'Hamsa se tenait à l'ancre devant le port, attendant la députation, un accident malheureux provoqua de nouveaux troubles. Au mépris des ordres de l'amiral, qui avait défendu à ses équipages d'aller à terre, quelques Turcs ivres sautèrent à la mer, et gagnèrent l'île à la nage. L'un d'eux monta sur le toit d'une église, et se mit à jeter des tuiles par terre. Un Latin le frappa, et aussitôt, par un soulèvement général, Latins et Grecs, armés de bâtons et de sabres, tombèrent sur les Turcs qui accouraient à la défense de leur camarade. Les Turcs se pressèrent vers le rivage pour atteindre la galère d'Hamsa ; les Grecs et les Latins les poursuivirent, et se précipitèrent pêle-mêle avec les fuyards sur la galère qui, s'enfonçant sous le poids toujours croissant, engloutit avec elle innocents et coupables. Les archontes de l'île apaisèrent Hamsa, qui était naturellement d'un humeur douce et facile, en lui payant le double du prix de la galère, ainsi que des effets et des esclaves qui avaient péri avec elle. L'amiral satisfait leva l'ancre, et fit voile pour Lesbos. L'historien Ducas, sur l'ordre du duc, lui apporta un somptueux repas à bord, et le festin achevé, les Turcs partirent et regagnèrent Gallipoli, après une absence de deux mois. Lorsqu'il parut dans le palais d'Andrinople, le sultan irrité l'accueillit par ces paroles : « Si tu n'avais pas été si cher à mon père, je te ferais écorcher vif, » et il le chassa aussitôt de sa présence, sans vouloir entendre aucun rapport. Ayant appris ensuite la perte de la galère, il fit rappeler l'amiral : « Hamsa, où est la galère coulée bas par les gens de Chios ?—Elle est au fond de la mer. —Et comment ? » Alors Hamsa raconta l'acte d'indiscipline de ses soldats, exposant que les Turcs qui s'étaient rendus à terre au mépris de ses ordres avaient trouvé une mort méritée, sans que la faute en fût aux insulaires de Chios. Mohammed se tournant vers François Draper, qui assistait à cette scène, lui dit : « Je prends pour mon compte ta créance de 40,000 ducats, et j'en exigerai le double en expiation de la mort des Turcs qu ont été noyés. » Draper baisa la main du sultan, Hamsa descendit du poste d'amiral à celui de gouverneur de Satalia, et la guerre fut déclarée à Chios (1) [30 juin 1455].

Cependant Gatelusio, seigneur de Lesbos, étant mort à Lemnos, et un mois après l'historien Ducas fut envoyé, par le nouveau prince Nicolas à Andrinople, à l'effet de déposer à la porte du sultan le tribut annuel de 30,000 ducats pour Lesbos et 25,000 pour Lemnos. Le

(1) Ce Kyrikos ne doit pas être confondu avec Kyrikos ou Kyriakos, frère du duc de Lesbos (Chalcondylas, l. x, p. 165).

(2) Ducas, l. XLIII, p. 183.

(1) Ducas, l. XLIV, p. 185-187.

seigneur d'Ainos paya de la même manière 2,000 ducats pour la possession de l'île d'Imbros. Ducas, admis à l'audience, s'assit, suivant le cérémonial de cette époque, devant le sultan, tandis que celui-ci prenait son repas, puis il déposa le tribut. Les vesirs s'informèrent de la santé de l'ancien prince de Lesbos, et ne voulurent pas reconnaître le nouveau avant qu'il eût paru en personne à la Porte. Ducas retourna à Lesbos, et revint ensuite avec le souverain de l'île et quelques-uns des principaux habitants, et ils se mirent à la recherche du sultan, qui alors, à cause des ravages de la peste, changeait continuellement de résidence. Après avoir suivi ses traces d'Andrinople à Philippopolis et Sophia, ils le rencontrèrent enfin au défilé d'Islati, où il campait au milieu des montagnes. Après avoir offert des présents au grand vesir Mahmud-Pascha, et au second vesir Sidi-Amed-Pascha, le prince de Lesbos baisa la main du sultan, et fut aussitôt congédié. Puis les vesirs lui demandèrent, au nom de leur maître, l'île de Thasos, et le double du tribut annuel payé jusqu'alors pour Lesbos. Sur l'observation qu'il serait impossible de lever d'aussi fortes sommes, le sultan voulut bien enfin se contenter d'une augmentation d'un tiers; le traité fut rédigé pour 3,000 ducats. Le prince fut revêtu du kaftan bordé d'or, Ducas du kaftan de soie, ainsi que le reste du cortége, et aussitôt les Lesbiens repartirent (1). La flotte de vingt vaisseaux, dont moitié à trois rangs, et moitié à deux rangs de rames, équipée contre Chios, avait pris la mer, sous le commandement du nouvel amiral et beg de Gallipoli, le beau favori Junis-Pascha. Assailli par une tempête sur la côte de Troie, elle perdit sept bâtiments; la galère amirale fut poussée seule dans les eaux de Chios; les douze autres relâchèrent dans le port de Mitylène. Junis-Pascha rencontra, à la hauteur de Chios, une galère lesbienne qui avait été envoyée, par le frère du prince de Lesbos, à la reconnaissance des pirates catalans. Car, indépendamment du tribut, le seigneur de Lesbos était obligé de surveiller les eaux de l'Archipel, et le long de la côte asiatique, depuis la ville d'Assos, où se trouve aujourd'hui Bairam, jusqu'à l'embouchure du Caïcus, et devait rendre compte à l'amiral de tout ce qui se passait dans ces parages. Junis-Pascha donna la chasse à cette galère, sur laquelle se trouvait une riche grecque de Chios, belle-mère du prince de Lesbos, la poursuivit jusque dans le port de Mitylène, et la réclama comme une prise, quoiqu'elle eût été employée pour le service même de la Porte. Junis-Pascha menaça, en cas de refus, de la colère de son maître, et fit voile de Mitylène pour la nouvelle Phocée, où il plaça une garnison turque; puis il emmena, comme esclaves, cent jeunes garçons et jeunes filles, qu'il fit conduire ensuite par terre de Gallipoli à Constantinople, où se trouvait le sultan. Ducas fut alors envoyé auprès de la Porte, où la vérité de son rapport fut étouffée par les faux serments de Junis-Pascha, et il fut retenu jusqu'à l'arrivée de la nouvelle qui annonçait l'occupation de l'ancienne Phocée par les troupes turques [décembre 1555]. Alors Mohammed, quittant Constantinople, se rendit par terre vers Ainos [24 janvier 1556], où Junis-Pascha devait le joindre avec dix galères. Les juges de Karaferia et d'Ipszala s'étaient plaint auprès du sultan des actes arbitraires de Doria, seigneur d'Ainos, envers les habitants compris dans la juridiction qui lui était soumise, l'avaient accusé de vendre du sel aux infidèles, au préjudice des moslims; Mohammed leur avait promis de redresser promptement ces griefs au moyen de la conquête. Le seigneur d'Ainos s'en fut d'abord dans l'île de Samothrace, et de là il envoya sa jeune fille, douée d'une admirable beauté, porter des présents au sultan; il obtint ainsi sa grâce et quelques fiefs. Mais, en se rendant auprès de la Porte, il tomba tout à coup sur les Turcs formant son escorte, les massacra, et s'échappa sur le territoire des chrétiens (1). Ducas ne dit qu'un mot de la conquête d'Ainos; mais les historiens ottomans s'étendent longuement (2) sur ce point, auquel ils consacrent un chapitre spécial, ainsi qu'à la prise de possession des trois îles de Thasos, Samothrace et Imbros, placées comme en sentinelle à l'entrée du golfe d'Ainos (3), et

(1) Ducas, l. XLIV, p. 185-187.

(1) Seaddeddin, dans Bratutti, l. II, p. 168.

(2) Ducas, l. XLIV, p. 189.

(3) Idris, fol. 88; Neschri, fol. 199; Aali, Ssolaksade,

appelées par les Turcs Chaschos, Semendrek, et Imrus (1), et néanmoins ils ne savent rien des souvenirs poétiques de ces lieux. Après ces succès, l'orage allait fondre sur Chios, lorsque les Archontes le détournèrent par un nouveau traité de paix. Ils donnèrent 30,000 ducats comme indemnité pour la galère enfoncée, et s'obligèrent à un tribut annuel de 10,000 ducats (2). Renonçant pour le moment à la possession de Chios et de Lesbos, Mohammed se saisit de Lemnos, ou régnait Nicolas Gatelusio, frère du seigneur de Lesbos. Il y fut déterminé par les mécontentements des habitants qui lui demandèrent un gouverneur turc à la place de leur prince. Il destina à ce poste l'ancien amiral Hamsa-Beg, et il donna au nouvel amiral, beg de Gallipoli, l'eunuque Ismaïl (3), la mission d'installer à Lemnos le nouveau gouverneur. A cette annonce, le prince de Lesbos envoya une galère, commandée par Jean Fontana et Spineta Kolumbotos, pour emmener son frère hors de l'île, si les habitants ne pouvaient être réconciliés avec lui (4). Ces officiers s'acquittèrent de leur mission après un combat avec les Lemniens. Trois jours après, l'amiral Ismaïl débarqua avec le nouveau gouverneur, Hamsa-Beg, donna des éloges aux Lemniens et emmena les Lesbiens qui se trouvaient dans l'île. La campagne de Hongrie arrêta pour le moment les nouveaux éclats de la colère de Mohammed, qui allait frapper les frères Gatelusio (5).

Dès le mois d'avril le bruit se répandit en Hongrie que Mohammed faisait d'énormes préparatifs pour la conquête de Belgrad, et que l'on fondait des canons de siége à Krussovaz (6), sur la Morava. En effet, le 13 juin 1456 (7), le sultan parut devant Belgrad, avec plus de cent cinquante mille hommes (8), et avec un parc d'artillerie comprenant plus de trois cents pièces (1), dont vingt-sept avaient vingt-sept pieds de long, et sept mortiers pour lancer des boulets de pierre (2). La ville fut donc canonnée jour et nuit, et l'on entendait gronder le canon jusqu'à Szegedin, c'est-à-dire à plus de vingt-quatre milles hongrois (3). Mohammed, regardant la conquête de Belgrad comme un jeu après celle de Constantinople, se serait vanté de réduire en quinze jours une place devant laquelle son père s'était arrêté en vain durant six mois, et aurait déclaré qu'il espérait, dans deux mois, aller souper à Ofen (4). La flotte de deux cents vaisseaux, réunie à Widin, croisant sur le Danube, devait intercepter le secours que les Hongrois préparaient à Szegedin (5). Le régent, le grand capitaine Hunyady, rassembla d'abord à Ofen, puis à Szegedin, l'armée des croisés qui, convoqués par les bulles du pape Calixte III, et attirés par les indulgences plénières que répandait le légat, cardinal Jean de Angelo, avaient pris les armes et la croix contre les Turcs. Environ soixante mille croisés, à l'appel du légat pontifical, enflammés surtout par les prédications de Capistrano, accoururent sous les bannières de Hunyady; mais dans cette masse, il n'y eut que trois magnats, Jean de Korogh, haut palatin et ban de Machov, Orban Posega, dans le banat duquel était situé Belgrad (6), le haut palatin de Bistray, Michel Zelaghy, et le jeune noble Ladislaus de Kanischa (7). Beaucoup d'autres nobles, à la vérité, reçurent la croix, mais sans prendre les armes. L'armée présentait un amas confus de bourgeois, de paysans, d'étudiants, et de moines mendiants armés de bâtons, de pieux, de frondes et de sabres (8). A côté de Capistrano étaient encore six franciscains (9), dont Jean Tagliacozzo et Nicolas

---

p. 52; Rausatul-Ebrar, fol. 164; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, dans l'année 859 (1454); Histoire de Tursun-Beg le Defterdar, fol. 52.

(1) La Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 196, et Enos, p. 68.

(2) Ducas, l. XLV, p. 190.

(3) *Ibid.*, Chalcondylas, fol. 8, édit. de Basle, p. 248, donne le nom de Zoganas au successeur d'Ismaïl.

(4) Ducas, l. XLV, p. 190.

(5) *Ibid.*, et dans Chalcondylas, l. VIII.

(6) Thurocz, c. LV, et d'après lui Bonfinius, dec. III, cap. 8.

(7) Idibus-Junii, Bonfinius, dec. III, c. 18, p. 488.

(8) D'après Tagliacozzo, plus de cent soixante mille; d'après Brancovich, cent cinquante mille; Engel, Hist. de Servie, p. 498.

(1) Trois cents canons tombèrent entre les mains des vainqueurs; Engel.

(2) Tagliacozzo dans Katona, l. XIII, p. 1068.

(3) Thurocz, l. LV.

(4) Tagliacozzo, dans Katona, l. XIII, p. 1070.

(5) Chalcondylas.

(6) Tagliacozzo, dans Katona, l. XIII, p. 1078.

(7) Thurocz, l. V.

(8) Tagliacozzo, dans Katona, l. XIII, p. 1079.

(9) Le même, *ibid.*

de Fara ont éternisé les noms (1). Le 14 juillet 1456, Hunyady, avec deux cents brigantins, en partie rassemblés à Slankament, en partie construits à Belgrad, sous la direction de Silagi, alla à la rencontre de la flottille turcque du Danube, et la dispersa (2). Mohammed fit brûler les bâtiments démâtés, qui avaient perdu leurs équipages, afin qu'ils ne tombassent point entre les mains des Hongrois (3). Trois galères avaient été coulées bas, quatre enlevées; plus de cinq cents Turcs périrent dans les flots (4). Capistrano s'était tenu sur le rivage, agitant sa bannière menaçante contre l'ennemi, et invoquant le nom de Jésus. Sept jours après cette défaite, Mohammed conduisit en personne les janitschares à l'assaut des murailles ouvertes par l'artillerie (5). Karadscha, beglerbeg de Rumili, qui jusqu'alors avait conduit les travaux du siége avec courage et prudence, avait été la veille au soir emporté par un boulet. Le 21 au matin, au bruit des tambours et des trompettes, les janitschares se logèrent dans la ville extérieure, et se précipitèrent contre le pont de la seconde enceinte. Hunyady lui-même déplorait déjà la perte de la place. La confiance de Capistrano seule resta inébranlable, comme son ardeur que soutenait la prière. Au moyen de nouveaux renforts jetés dans la citadelle par la porte de derrière, Capistrano fit jeter sur les Turcs, déjà grimpant à travers les débris des murs, des fagots enflammés et pénétrés de soufre, et il les repoussa ainsi dans le fossé (6). Vers midi les Turcs avaient abandonné la ville. Alors Capistrano prit avec lui deux des frères mineurs, ses compagnons d'armes, Tagliacozzo et Pierre, le porte-étendard, et, à la tête de mille croisés, ils s'élancèrent à la conquête de l'artillerie de siége (7). Tandis que les Turcs s'enfuyaient au cri d'*Allah!* les croisés pénétrèrent dans leur camp, invoquant le nom de *Jésus*. Mohammed, voyant les Asabes dispersés, et son artillerie en danger, combattit lui-même comme un lion, d'un coup de son sabre fendit la tête à un chrétien (1), et fut blessé à la cuisse. Plein de fureur, il accabla de menaces le général des janitschares, Hasam, qui après lui avoir représenté que la plupart de ses soldats étaient blessés, que les autres refusaient d'obéir, se précipita sous ses yeux dans les rangs ennemis, où il trouva une mort glorieuse (2). Six mille cavaliers turcs, arrivés à temps, forcèrent les croisés à se retirer du camp. Néanmoins il fallut abandonner le siége en désordre, et Mohammed s'enfuit, avec cent voitures de blessés, jusqu'à Sophia; là il força ses troupes à se rallier en faisant immoler les fuyards (3). Trois cents canons furent pris; vingt-quatre mille Turcs avaient trouvé la mort sous les remparts de la place. Mais le grand Hunyady survécut à peine deux semaines à son glorieux triomphe, et, trois mois après, Capistrano mourut, comme lui, de maladie à Belgrad, et fut rangé parmi les saints. Aujourd'hui encore sa fête est célébrée dans l'église de Saint-Étienne à Vienne, où il prêcha si souvent la croisade contre les Turcs, où sa parole enflammait les assistants, transportait les fidèles d'un saint zèle, et inspirait, même aux incrédules, un profond respect pour l'homme (4).

En mémoire de la victoire et de la délivrance de Belgrad, le pape Calixte III fixa la fête de la transfiguration du Christ au 6 août, jour où Capistrano avait combattu avec tant de valeur. C'était ce même pontife qui, presque octogénaire, avait fait prêcher la cinquième croisade contre les Turcs, à laquelle se rattache le triomphe de Capistrano, comme la prise de Smyrne, à la première, sous Clément VI (5), et la bataille des Serviens, à la seconde, sous Urbain V (6), la défaite de Nicopolis, à la troi-

---

(1) Leurs rapports sont dans Pray, *Annales*, p. 111, et dans Katona, l. XIII, p. 1072 et 1096.

(2) Chalcondylas, Thurocz, l. V; Tagliacozzo.

(3) Chalcondylas.

(4) Tagliacozzo, dans Katona, l. XIII, p. 1075.

(5) Chalcondylas.

(6) Tagliacozzo, dans Katona, l. XIII, p. 1082.

(7) Chalcondylas et Tagliacozzo, dans Katona.

(1) Idris, et d'après lui Seadeddin, confirmé par Chalcondylas.

(2) Chalcondylas, p. 133.

(3) Engel, p. 409.

(4) Dans la vie de Capistrano, par Giovanni Battista Barberio romano; Roma 1690, in-4° de 368 pag., la défense de Belgrad n'occupe qu'une place bien inférieure aux cent quatre-ving-six miracles contenus dans le 35e chapitre, p. 213 à 223.

(5) 28 octobre 1344.

(6) 1363.

sième, sous Grégoire XI (1), et celle de Warna, à la quatrième, sous Eugène IV (2). La flotte papale, de seize galères, sous le commandement de Louis Scarampa, cardinal patriarche de Venise, parut l'année suivante [1457] dans les eaux de l'Archipel, pour porter des secours aux sept îles principales, Rhodes, Chios, Lesbos, Lemnos, Imbros, Thasos, et Samothrace, contre les Turcs (3). Elle toucha d'abord à Rhodes, aborda ensuite à Chios et Lesbos, dont les habitants ne goûtèrent nullement la proposition du cardinal patriarche de refuser le tribut aux Turcs. Les archontes de Chios craignaient de nouvelles hostilités des infidèles après le départ des vaisseaux du pape, et l'année précédente, immédiatement après la délivrance de Belgrad, le prince de Lesbos avait envoyé le tribut par son ambassadeur Ducas (4). En vain Ducas, qui avait paru alors pour la troisième fois comme ambassadeur près de la Porte, s'était efforcé de justifier les habitants de Lemnos, accusés de trahison par le sultan; tout ce qu'il avait pu obtenir de Mohammed fut que ceux des Lemniens qui avaient été condamnés à mort fussent transportés de la place des exécutions au marché des esclaves, où on les fit vendre pour 1,000 ducats (5). Lors donc que la flotte papale, fortifiée par quarante corsaires catalans, vint à Lemnos, elle y trouva un accueil plus favorable qu'à Lesbos et Chios. Elle laissa des garnisons à Lemnos, Samothrace, Imbros, et Thasos, puis remit à la voile pour Rhodes. Mohammed, qui soupçonnait le prince de Lemnos d'avoir favorisé sous main ces entreprises navales, équipa contre lui une grande flotte, qui prit la mer au mois d'août, sous les ordres d'Ismaïl, assiégea la ville de Methymne, contre laquelle jouèrent l'artillerie et les mines, et revint ensuite sans avoir obtenu de résultats (6). En même temps, alors que le prince de Lesbos envoyait le tribut, Pierre, prince de Moldavie, était venu de lui-même offrir le sien, et avait acheté, moyennant 2,000 ducats annuels, la sûreté de son pays, pour lequel il redoutait le voisinage des forces ottomanes (1).

De retour à Andrinople, Mohammed s'efforçait d'effacer l'affront de Belgrad par des fêtes et des cérémonies pompeuses. Il se disposait à célébrer la circoncision de ses deux fils, Bajesid et Mustapha, dont le premier résidait à Amasia, le second à Magnésia. Les princes furent appelés à Andrinople avec leur cour, et en même temps des circulaires, répandues dans toutes les parties de l'empire, appelèrent les émirs et les fakirs, les savants et les guerriers, les juges et les poëtes, à venir décorer cette solennité (2). Un camp fut planté dans la grande île située près d'Andrinople, et un trône fut dressé sous la tente du sultan, destinée aux occasions solennelles; la première réunion fut celle des savants. Mohammed, en costume officiel, siégeait sur le trône, ayant à côté de lui quatre principaux savants, qui étaient comme les quatre colonnes du trône de la science. A la droite était assis Chaireddin, chodscha, ou précepteur du sultan; à gauche, Mewlena-Ali-Et-Tusi, qui, venu de Perse dès le règne de Murad, s'était fixé d'abord à Brusa, puis, après la conquête de Constantinople, avait été installé comme muderris dans l'une des huit églises que le conquérant avait transformées en colléges, et enfin avait reçu en présent un village situé aux environs de Constantinople, appelé encore aujourd'hui Muderriskoi, c'est-à-dire le village du professeur (3); en face du sultan étaient Chisr-Beg-Tschelebi, le premier juge de la capitale après la conquête, et Schukrullah, le médecin, natif de Schirwan (4). Ces quatre personnages présidaient l'assemblée des savants qui lisaient et

(1) 29 septembre 1396.
(2) 10 novembre 1444.
(3) Ducas, l. XLV, p. 190; Bernini, p. 86.
(4) Ducas, XLV, p. 190.
(5) *Ibid.*
(6) Chalcondylas, édit. de Basle, p. 155.

(1) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 131, d'après Cromer. L'opinion répandue par Cantemir que la Moldavie ne paya tribut au sultan qu'à partir de 1536, cette opinion est sans fondement. Chalcondylas parle, non pas du tribut, mais de la paix, l. IV, p. 64.
(2) *Voy.* la lettre d'invitation à Ismaïl de Kastemuni, dans la collection des papiers d'État de Feredun, n° 209, avec la réponse, n° 211.
(3) Constantinople et le Bosphore, I, p. 572.
(4) Taschkœprisade, dans Schakaiknunaamanije, Seadeddin et Aali; parmi les savants du règne de Mohammed II.

commentaient le Koran, ou récitaient des vers de circonstance. On servit aux professeurs des assiettes de sucreries, et aux danischmends, ou candidats au professorat, des boîtes de confitures qu'ils pouvaient emporter chez eux; tous reçurent des vêtements d'honneur et de fortes sommes d'argent avant de se retirer (1). Le second jour, les scheichs et les fakirs, après que le sultan se fût entretenu avec eux, furent traités de la même manière. Le troisième jour eurent lieu les exercices militaires, les courses de chevaux, le tir de l'arc, et les vainqueurs furent richement récompensés. Enfin, le quatrième jour, qui fut le dernier de la fête, de l'argent fut jeté au peuple. Tous les grands offrirent des présents au sultan : ceux du grand vesir Mahmud surpassèrent tous les autres en richesse; les deux petits-fils d'Ewrenos, qui portaient le nom d'Isa, l'un fils d'Hasan, l'autre d'Ishak, reçurent ordre de pousser des courses, le premier en Hongrie, le second en Albanie. La ville d'Ofen resta un mois exposée au pillage des Turcs (2).

Dans le livre suivant, à l'occasion de la trêve conclue entre Skander-Beg et les Turcs, se placeront naturellement les événements arrivés en Albanie depuis la mort de Murad; mais il nous faut rappeler l'incursion d'Isa en Hongrie, sur laquelle les écrivains hongrois gardent le silence, et dont les historiens ottomans font seuls mention, avec Chalcondylas, ainsi que la campagne contre la Servie, qui transforma enfin ce pays en une province turque; nous négligerons, pour le moment, les faits qui se passèrent simultanément en Grèce, pour raconter ensuite l'entier assujettissement de cette péninsule, sans nous arrêter à la conquête de la Servie, accomplie dans le même temps. Tandis que Mohammed, après avoir jeté les fondements du château des Sept-Tours à Constantinople (3), entreprenait en personne l'expédition de Morée, il ordonna au grand vesir Mahmud-Pascha d'aller réduire des places serviennes qui

(1) Neschri, fol. 202; Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 179; Tursun-Beg, le Defterdar, fol. 58, l. I, p. 3.

(2) Arenpek, Chronique, f. 1261; Chronique de Celley, f. 110.

(3) Ducas, l. XLV, p. 192; Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 619.

n'étaient pas encore soumises, soit que cette conquête revînt naturellement à Mahmud, comme beglerbeg de Rumili, depuis la mort de Karadscha devant Belgrad (1), soit que, malgré la fidélité prononcée du favori élevé dans le harem, Mohammed ne jugeât pas prudent de conférer à ce demi-Grec l'entier asservissement de sa patrie. Aux troupes de son gouvernement, équipées en grande partie à ses frais (2), et à celles d'Anatoli, Mahmud joignit encore mille janitschares que lui remit le sultan, et qu'il passa en revue dans la plaine voisine de Constantinople, puis il marcha rapidement le long du Danube, soumettant sans peine les châteaux de Ressova, Curicovaz, Druno et Braniczovacz (3). Arrivé devant Semendra, il négocia, par Isa-Beg, petit-fils d'Ewrenos, et Kuruman-Pascha, la reddition de la place, qui tint encore même après que les ouvrages extérieurs eurent été emportés (4). Il laissa Semendra, pour le moment, et se dirigea vers le château d'Hawala, construit par Mohammed sur une colline, seulement à trois lieues de Belgrad; il le remit en bon état de défense, puis s'empara d'Ostroviza, de Rudnik et de Marjone (5), et, après avoir passé les fêtes du bairam à Nissa, il commença le siége de Golumbacz. Le commandant voulut opposer une longue résistance; mais il le contraignit à se rendre en détournant les sources de la place, et en repoussant les soldats détachés pour aller puiser de l'eau au Danube. Après avoir ajouté de nouveaux ouvrages à la conquête, il donna l'ordre à Mohammed-Beg, fils de Minnet, de franchir le Danube, et de faire une irruption en Hongrie. Celui-ci s'empara du château de Tarak (6), ravagea le district de Rahova (7),

(1) Seadeddin, Idris, à la fin de la division sur la conquête de Belgrad, qui s'accorde entièrement avec Chalcondylas, l. VIII, p. 137.

(2) Chalcondylas, p. 137.

(3) Ces châteaux, dans Seadeddin, Neschri, Idris et Ssolaksade, sont appelés Resaw, Kurudscha et Branidscha, et dans la traduction de Bratutti, l. II, p. 186, on les a transformés en Risa, Churgia et Perancia.

(4) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 186; Neschri, fol. 201; Idris fol. 95; Ssolaksade, p. 53.

(5) Dans Bratutti, p. 187, Ostroviza doit se lire comme s'il y avait Siwrije.

(6) Probablement Kereck, dans le voisinage de Semlin.

(7) Rakova. Bratutti a fait de Tarak, Tara, et de Rahova, Otahovo, l. II, p. 189.

situé entre le Danube et la Save, et traîna sur ses vaisseaux un riche butin, des jeunes garçons et des jeunes filles, des bestiaux, des meubles et des effets précieux, avec deux cents soldats pesamment armés. Le tout fut présenté au sultan, qui se trouvait alors à Uskub.

En Servie, le despote Georges, bientôt après l'heureuse délivrance de Belgrad, avait suivi Hunyady et Capistrano dans la tombe, laissant une veuve, Irun, une fille, Mara, veuve du sultan Murad II, et trois fils, Grégoire, Étienne et Lazare, dont les deux premiers avaient été emprisonnés par leur beau-frère, le sultan Murad, qui leur avait fait crever les yeux. Après avoir expulsé ses frères aveugles et empoisonné sa mère (1), Lazare avait offert au sultan 20,000 livres d'or comme tribut annuel; mais il ne jouit pas longtemps du fruit de sa criminelle ambition, et mourut dans le second mois de son règne. Sa sœur, la sultane veuve Mara, s'était enfuie, avec son frère Grégoire et son oncle Thomas Cantacuzène, auprès de Mohammed, qui se chargea de faire valoir les prétentions de la princesse au trône de Servie, et lui assura un douaire et une résidence à Jassovo, sur le Strymon, non loin du mont Athos (2). Là vécut « la sultane de l'empereur Murad, la pieuse Zaarinne Mara, fille du despote Georges », titres qu'elle avait pris dans un acte signé par elle, et qui nous a été conservé (3); elle avait pour compagne de sa pieuse retraite sa sœur Catherine, veuve du comte de Cilley, qu'elle avait appelé de la Pouille, après la mort de son frère Georges (4). La veuve de Lazare, Hélène, compta, pour sauver la Servie, sur une double assistance: elle unit sa fille, Maria, à l'héritier du trône de Bosnie, et en même temps elle offrit le royaume en fief au pape, qui l'accepta par son légat, le cardinal de Saint-Ange. Les boyards serviens, mécontents de voir ainsi la reine disposer du pays, et montrer ses prédilections pour la religion catholique, préférèrent la domination musulmane à celle du pape; ils élurent pour leur chef Michel Abogovitsch, frère du grand vesir Mahmud-Pascha. Avec de grandes démonstrations d'amitié, Hélène attira Michel dans sa citadelle, se saisit de sa personne, et l'envoya prisonnier en Hongrie. Maître de Prisren (1), Mohammed parut devant Semendra, qui se rendit aussitôt après qu'il eut accordé à Hélène la liberté de se retirer avec ses trésors. L'exemple de cette ville fut suivi par les châteaux de Wicheslaw, Schernow et Belastena: les Turcs incendièrent le couvent de Mileschewo (2) [8 novembre 1459]. Suivant Œneas Sylvius, deux cent mille habitants auraient été traînés en esclavage par suite de cette campagne. Ainsi, dans la sixième année après la conquête de Constantinople, la Servie fut réduite en province de l'empire ottoman, et Semendra, ou Spenderobe, l'ancienne capitale des Tryballiens (3), qui avait jadis repoussé deux fois les assauts des Turcs, et avait succombé dans un autre siége pour être rendue ensuite par les vainqueurs, fut définitivement incorporée aux conquêtes du croissant. Elle avait été assiégée d'abord par Musa, le rival de Mohammed I[er], immédiatement avant l'attaque de Constantinople (4). En 1440, Murad l'avait emportée après que les murs eurent été canonnés durant trois mois (5); mais elle avait été rendue bientôt après pour la rançon de Mohammed-Beg, frère du grand vesir Chalil-Pascha, fait prisonnier dans la bataille d'Islati; enfin Mahmud-Pascha, le grand vesir, l'assiégea à deux reprises dans deux années consécutives, d'abord vainement, à l'époque où l'impôt foncier fut élevé dans tout l'empire de 20 aspres à 33 par paire de bœufs (6), et enfin il la conquit dans l'année qui vit naître l'infortuné prince Dschem (7).

C'est du sein des fêtes que les sultans otto-

(1) Engel, Histoire de Servie, p. 414, d'après Raitsch. l. III, p. 222.
(2) Le même, d'après Raitsch et Spandugino, p. 46.
(3) Du 13 avril 1479, conservé dans Raitsch
(4) Engel, p. 412, d'après Raitsch.

(1) An 1458. Engel, Histoire de Servie, p. 414.
(2) *Ibid.*, p. 415.
(3) Chalcondylas, l. III, édit de Basle, p. 56.
(4) *Ibid.*, an 1414.
(5) Le XI[e] livre, an 1440.
(6) Seadeddin, Ssolaksade, fol. 53.
(7) Seadeddin et Ssolaksade, an 864 (1459) : Sismondi, d'après des autorités italiennes, place la prise de Semendra en 1458; mais selon une table chronologique, dans Marini Sanuto, la ville ne doit être tombée que le 15 avril 1460, ce qui est contredit par les autorités serviennes et turques.

mans méditaient leurs plus vastes plans de conquête; après la célébration de son mariage et de celui de ses deux fils avec trois princesses byzantines, Murad Ier avait envoyé le grand vesir Ali-Pascha, avec une armée, contre Osman, souverain de Bulgarie (1); à l'issue des fêtes de la circoncision de ses fils, Mohammed avait détaché les petits-fils d'Ewrenos contre la Servie et l'Albanie; l'année suivante, le sultan en personne se mit en mouvement pour assujettir entièrement la Grèce (15 mai 1458). Déjà Ewrenos, sous Bajesid-Ilderim, Turachan, sous Murad II, avaient porté le ravage au cœur du Péloponèse, et pénétré jusqu'à Sparte, qui avait, comme Corinthe, Argos et Athènes, senti souffler le vent de la conquête turque. Lorsque Mohammed II tournait toutes ses pensées sur Constantinople, concentrait tous les efforts de sa puissance vers ce but, les restes des Grecs se réfugièrent dans le Péloponèse, que Mohammed laissa, pour le moment, à la domination apparente des Paléologues, aux deux frères du dernier empereur byzantin, les despotes Démétrius et Thomas, dont le premier résidait à Sparte, et l'autre à Patras. Déjà nous avons rapporté comment ces princes, en désaccord entre eux (2), et en guerre ouverte avec les Albanais révoltés, ne conservèrent pour peu de temps la domination du Péloponèse que par la protection des Turcs, et moyennant le payement d'un tribut annuel. Mais afin de faire mieux connaître encore les circonstances qui ouvrirent de plus larges voies à la conquête turque, nous allons jeter un regard sur les partis qui se disputaient alors le pouvoir dans le Péloponèse. Après que Constantin eut succombé en défendant les murs de sa capitale, les archontes voulurent proclamer empereur Démétrius, l'aîné de ses frères, auquel le trône appartenait par droit d'aînesse; mais Thomas, le plus jeune, d'un caractère ambitieux et tyrannique (3), ne voulut pas céder le trône à son aîné, et ils se partagèrent la domination du Péloponèse, que bientôt les Albanais menacèrent de leur arracher. Thomas, qui ne le cédait en rien au sultan pour la violence et la férocité, mais qui était si loin de lui par la puissance et l'étendue de l'esprit, reproduisit dans le Péloponèse les scènes, trop souvent répétées par Mohammed, d'usurpations violentes et d'immolations des maîtres des domaines convoités. Afin de se mettre en possession de l'Achaïe et de Glarenza, il attira le seigneur de ces districts, son parent, à Patras, sous la garantie d'un sauf-conduit; là, il le fit saisir avec ses fils, et les jeta tous dans un cachot, où ils périrent de faim. Au gendre, qui avait épousé la fille du prince d'Achaïe depuis la captivité de ce malheureux, il fit couper les mains, le nez, les oreilles, et arracher les yeux. Il dépouilla de ses domaines, et priva de la vue Théodose Bokali (1), l'un des principaux propriétaires du Péloponèse. Il préparait le même sort à Emmanuel Cantacuzène; mais celui-ci, au lieu de donner dans le piége qui lui était tendu, se mit à la tête des Albanais révoltés, changea, pour leur plaire, son nom en celui de son épouse, et prit une appellation albanaise, ravagea le plat pays, et investit les deux despotes, Thomas et Démétrius, dans leur résidence de Patras et Sparte (2).

C'est ce moment de bouleversement général que Mohammed jugea le plus propre à la conquête. Le 15 mai 1458, il se mit en mouvement de Constantinople, laissa en passant une division pour bloquer Corinthe, et, poursuivant sa marche dans le Péloponèse, il marcha droit sur Phlius (3), jadis une des villes de la ligne achéenne, où la beauté, la jeunesse et la force recevaient un culte dans les temples de Ganimède, d'Hébé et des Dioscures, où l'on rendait des actions de grâces à Bacchus, dispensateur de la vendange, pour l'excellence des vins de ces cantons, renommés entre tous les produits du Péloponèse (4). Doxias, commandant albanais de Phlius, se porta, avec les habitants et ses soldats, sur une hauteur fortifiée pour défendre les approches. Alors Mohammed s'avança devant Tarsos, dont la garnison se rendit volontairement; il emmena trois cents

(1) A la fin du ve livre, an 1387.

(2) Spandugino, p. 29.

(3) *Ibid.*, p. 41.

(1) Phranzes, l. IV, fol. 16.

(2) Spandugino, p. 42.

(3) Chalcondylas, commencement du IXe livre; dans l'Histoire ottomane, elle est appelée Felek, dans Bratutti, p. 184, Fellech.

(4) Pausanias, l. II, p. 12.

jeunes garçons, mit un gouverneur dans la ville, et pénétra plus avant dans le pays. Les Albanais qui s'étaient rendus à Tarsos, ayant tenté de s'échapper, pour les effrayer par un horrible exemple, on en prit vingt d'entre eux, destinés au supplice; on leur écrasa les os des mains et des pieds avec des massues, et ils durent, ainsi mutilés, attendre la mort. Le lieu où se fit cette exécution atroce reçut le nom turc de Tokmakhiszari (château des os)(1). Une autre ville intérieure, située sur une hauteur, et dont Chalcondylas ne donne pas le nom, mais qui doit être l'OEtos de Phranzes (2), fut réduite à de telles extrémités par le détournement de l'eau, que les habitants pétrissaient leur pain avec le sang des bêtes de somme qu'ils égorgeaient. Lorsque, succombant sous le poids de leurs maux, ils se disposaient à capituler, les murs furent escaladés par les janitschares, et la ville fut livrée au pillage. De là Mohammed conduisit l'armée vers la ville de Rupela, appelée aussi Akoba (3), où les Albanais et les Grecs s'étaient réfugiés avec leurs femmes. Déjà, au bout de deux jours d'attaque, voyant un grand nombre de ses soldats blessés, il allait se retirer, lorsque parurent des députés de la ville pour offrir de se rendre. On s'abstint de dévaster les édifices, mais les habitants furent emmenés à Constantinople. La marche se poursuivit en avant par Mantinée vers Pazenica (4), dont le sultan fit sommer, par Cantacuzène, la garnison albanaise de se rendre; les Albanais repoussèrent les propositions de Cantacuzène qui, soupçonné de les avoir encouragés à la défense, tomba dans la disgrâce du sultan, et ils résistèrent même à Mohammed, lorsqu'il s'avança jusqu'au pied des remparts. Dès le second jour Mohammed abandonna cette place, et s'approcha de Tégée, puis il resta dans l'irrésolution, ne sachant pas s'il devait marcher sur Sparte, où s'était renfermé Thomas, ou bien sur Epidaure, où s'était retiré Démétrius. Apprenant que, de Tégée, la route était impraticable pour des troupes, il ramena son armée sur la ville de Muchla, dans le district de Tégée. Cette place était défendue par Asanes Démétrius, et, mieux encore, par sa forte position sur une montagne escarpée; elle n'était accessible que d'un côté, et là elle était protégée par une triple muraille: le campement fut établi, l'artillerie mise en batterie; l'eau fut détournée, et Isa, petit-fils d'Ewrenos, alla trouver Asanes, avec un interprète, pour le presser de livrer la place. Chalcondylas donne les discours dans lesquels l'envoyé turc exalte la puissance du sultan, et le commandant grec exagère la force de Muchla. Après d'inutiles pourparlers, Mohammed attaqua la forteresse par le seul point abordable, couvert d'une triple muraille. Après que le premier rempart eut été réduit en poudre par la grosse artillerie, Asanes se défendit avec intrépidité derrière la seconde. Mais l'un des énormes boulets de sept quintaux tomba dans la boulangerie, et détruisit la faible provision de pain de la garnison. L'évêque, au lieu de garder fidèlement son troupeau, fit passer au sultan avis de la disette de vivres, l'excitant à persister dans le siége. Mohammed somma de nouveau la place, ajoutant qu'il était fort bien informé par ses amis de l'intérieur de la pénurie de vivres à laquelle les assiégés étaient réduits. Alors Asanes Démétrius et Lukanos de Sparte se rendirent dans le camp auprès du sultan. « Rapportez à votre maître, leur dit-il, que je suis prêt à lui accorder paix et amitié, à la condition que la partie du Péloponèse déjà traversée par moi m'appartienne, et qu'il me fournisse annuellement 500 livres d'or en tribut, pour ce qu'il possède encore; quant au prince de Patras, Thomas, faites-lui savoir qu'il lui faut à l'instant m'abandonner son pays, sinon je le saisirai moi-même les armes à la main. » Asanes Démétrius et Lukanos s'en allèrent avec ce message trouver les deux despotes, qui se réunirent à Tripisbuna (1) (Tripolizza), pour délibérer sur leurs intérêts communs. Aussitôt après la chute de Muchla, Corinthe (2) avait été remise

(1) Ssolaksade, Idris, Aali.

(2) Phranzes, l. IV, c. 15, édit. de Basle, p. 86.

(3) On voit clairement, dans Seadeddin, que la Rupela de Chalcondylas et l'Akoba de Phranzes sont une seule et même ville.

(4) Pazenica, dans Neschri et Ssolaksade Bedschene.

(1) Phranzes, l. IV, p. 5.

(2) Bratutti fait de Corinthe Corfou !.... Aschikpaschasade (exemplaire de la bibliothèque du Vatican, p. 341), nomme le château de Jildus la clef de la Morée: sans doute c'est de Corinthe qu'il veut parler.

sans résistance au sultan, par un autre Asanes, le fils de Paulus, beau-frère du despote Démétrius, et par un autre Lukanos Nicéphoras (1). Les despotes se résignèrent aux conditions imposées par le conquérant [juillet 1458]. Démétrius lui abandonna les cantons de Phliasia, les environs de Corinthe et de Kalabryta, déjà traversés par les Turcs. Thomas céda Patras avec les villes en dépendant, que Lazare, son envoyé, remit au sultan (2). La paix fut conclue; toute la côte septentrionale du Péloponèse passa sous la loi des Turcs. Omar, dont le père, Turachan, avait pour la première fois renversé l'Hexamilon, fut établi comme gouverneur de l'Achaïe, depuis Patras jusqu'à Kalabryta (3), et des janitschares occupèrent les villes. Mohammed alla visiter Athènes, dont Turachan avait antérieurement pris possession à la faveur d'un crime de la maison Acciajoli.

La veuve de Rainier, le dernier duc, violemment éprise d'une jeune noble vénitien, auquel le sénat avait confié le gouvernement de Napoli di Romania, lui promit sa main avec la souveraineté d'Athènes, s'il voulait d'abord assassiner son épouse, noble vénitienne (4). Le meurtrier, devenu le mari de la duchesse, tuteur du fils mineur de Rainier, fut accusé pour ses crimes auprès de Mohammed, et poursuivi par la haine des Athéniens; il alla se réfugier, avec le jeune fils de Rainier, à la porte même du sultan, où se trouvait aussi Franco Acciajoli, neveu du dernier duc. Mohammed remit la souveraineté d'Athènes à celui-ci, qu'il avait souillé de son amour infâme (5). Franco, accueilli favorablement par les habitants en vertu de l'ordre du sultan, jeta la duchesse dans les fers à Mégare, comme instigatrice du meurtre de sa rivale, et la fit mettre à mort. Le jeune Vénitien, assassin de sa première épouse, accusa à son tour Franco auprès du sultan comme meurtrier de sa seconde femme la duchesse. Alors Mohammed donna l'ordre au fils de Turachan de prendre possession d'Athènes. Omar détermina facilement Franco à se retirer librement avec ses trésors, en lui promettant, au nom du sultan, en échange d'Athènes, la souveraineté de Thèbes et de la Béotie. Maintenant Mohammed vint pour contempler la ville que lui avait acquise pacifiquement la prudence d'Omar. A la vue de la situation et de la force de l'Acropolis, de la vaste étendue du port, si bien abrité, il s'écria plein d'admiration : « Quelle reconnaissance ne doivent pas la religion et l'empire au fils de Turachan pour une telle acquisition (1)!

Après avoir visité en détail tous les monuments de la ville, Mohammed envoya un messager aux despotes du Péloponèse, pour leur faire jurer la paix par eux conclue [octobre 1458], et afin de demander la fille de Démétrius pour épouse (2). Les despotes prêtèrent le serment demandé, et Démétrius accorda sa fille, suivant l'exemple honteux de ses ancêtres, dont la plupart, ainsi qu'on l'a vu dans les livres précédents, avaient livré les princesses byzantines au harem du sultan. Ce qui est aussi honteux et plus funeste, ce fut la violation du serment dont l'autre despote se rendit coupable bientôt après (3). Cédant aux raisons de Lukanos Nicephoras, que Phranzes accusa pour cela de la perte du Péloponèse, il se persuada que les Grecs du Péloponèse et les Albanais étaient prêts à se soulever contre les Turcs, et, trois mois après la sanction donnée au traité, il entra en hostilités ouvertes, non-seulement contre les Turcs, mais encore contre son frère [janvier 1459]. Avec l'aide de l'instigateur de cette perfidie, Thomas arracha aux Turcs seulement la ville de Kalabryta (4); mais il put enlever à son frère Karitena [février 1459], Saint-Georges, Bordonia et Kastriza (5), en promettant à ces villes que désormais elles se régiraient elles-mêmes. Il assiégea les cités de Zarnata et de Kalamata, sur le golfe de Messénie, appartenant à Démétrius (6), tandis que celui-ci, avec ses

(1) Phranzes, l. IV, p. 15.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Chalcondylas, l. IX, p. 142.
(5) *Ibid.*, p. 153.

(1) Chalcondylas, p. 142.
(2) *Ibid.*, p. 143; Phranzes, l. IV, p. 16.
(3) *Ibid.*
(4) La Chronique grecque, dans Crucii Turco-Græcia, p. 17.
(5) Phranzes, l. IV, p. 16; dans Pouqueville, Bardounia, l. II, p. 523, l. III, p. 486. Cette Kastriza est une autre que celle de Pouqueville.
(6) Phranzes, l. IV, p. 16. *Voy.* Pouqueville, Zarnate, l. V, p. 158; Calamate, l. III, p. 492, l. IV, p. 460.

troupes, investissait Leontari et Akoba dépendant des possessions de Thomas (1). Mais le fléau le plus désastreux, c'étaient les Albanais «ce peuple, suivant Phranzes, le plus pervers et le plus inutile, qui, passant continuellement d'un despote à l'autre, reniait trois fois son maître dans un seul dimanche.» Les Turcs de Corinthe, Patras et Amyklæ, saisissant l'occasion, pillaient, massacraient, et se raillaient encore des despotes et des archontes, qui couraient ainsi d'eux-mêmes sous le tranchant de leurs sabres (2). Mohammed, qui se trouvait alors à Skopi, où Mahmud-Pascha lui amena les prisonniers de l'expédition de Hongrie, destitua le fils d'Urachan, auquel il attribua la faute de ce soulèvement et de ces désordres, et confia le gouvernement de la Morée à Hamsa (3). Celui-ci fit lever le siége de Patras aux Grecs, puis il se présenta comme allié du despote devant Leontari où Thomas était renfermé. Celui-ci se laissa entraîner à accepter la bataille qu'on lui présentait; il fut vaincu surtout par les manœuvres habiles d'Innis-Beg, général des sipahis, et perdit deux cents hommes (4). Ce qui avait échappé aux Grecs, aux Albanais, aux archontes et aux despotes, devint alors la proie des Turcs (5), et les dévastations continuèrent jusqu'à ce qu'enfin les deux frères, mesurant l'étendue de leurs pertes et la faible distance qui les séparait de leur ruine complète, eurent une entrevue à Karriza: ils assistèrent ensemble à la messe du métropolitain de Sparte, et scellèrent la paix par de nouveaux serments (6).

Mohammed, instruit de l'alliance des deux frères, en rejeta cette fois la faute sur Hamsa-Pascha, comme il venait d'attribuer le tort de la guerre civile à Omar; et il nomma pour le remplacer Saganos-Pascha, gouverneur de Gallipoli, commandant de la flotte. A l'arrivée de Saganos dans le Péloponèse, on vit se disperser aussitôt les troupes auxiliaires des despotes, qui déjà étaient en rupture déclarée. Thomas, de nouveau parjure, se saisit violemment de la Laconie et de la Messénie, domaines de son frère, et assiégea Kalamata; en même temps il négocia pour lui-même avec le sultan. Mohammed, occupé de préparatifs pour une expédition en Asie contre Usun-Hasan, prêta l'oreille aux offres de Thomas, moyennant l'accomplissement de trois conditions: que les troupes grecques s'éloignassent des châteaux turcs, que 3,000 livres d'or fussent payées annuellement comme tribut, et que, dans l'espace de vingt jours, le despote parût à Corinthe, où se rendrait un envoyé turc. Thomas promit tout, mais ne put fournir le tribut. Mohammed, irrité, remit à l'année suivante l'expédition d'Asie, et marcha en personne contre les deux frères vers le Péloponèse [13 avril 1460] (1). A Corinthe, il mit dans les fers Asanes, beau-frère de Démétrius, et bientôt il parut devant Sparte. Démétrius, trahi par son frère, chercha un abri contre sa perfidie, en trahissant lui-même la cause générale de la Grèce. Il se rendit dans le camp du sultan, qui l'accueillit gracieusement, lui promit de nouveau d'épouser sa fille, et de lui accorder des dédommagements pour la cession du Péloponèse. Mohammed le conserva dans le camp, et mit une garnison turque à Sparte; puis il marcha vers Kastriza (2). La ville fut aussitôt emportée d'assaut et saccagée; mais le château, placé sur un plateau inaccessible, opposa de la résistance, et beaucoup de janitschares furent précipités du haut des murs; néanmoins la garnison de trois cents hommes se rendit. Pour récompenser la vaillante défense de ces guerriers et leur confiance en sa parole, Mohammed les fit réunir sur une place, où ils furent égorgés; le commandant fut scié en deux. De là le sultan s'avança vers Leontari: les habitants avaient abandonné la ville pour se réfugier, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la forteresse de Sardika, et là ils se défendirent vaillamment contre les assauts des Asabes (3). La ville fut emportée, six mille ca-

(1) Phranzes, l. IV, p. 16.
(2) *Ibid.*, p. 88.
(3) Chalcondylas, l. XX, p. 144.
(4) *Ibid.*
(5) Phranzes, l. IV, c. 16, édit. de Basle, p. 87.
(6) *Ibid.*, p. 88.

(1) Phranzes, l. IV, c. 16, p. 88; Chalcondylas, l. IX, p. 148.
(2) Kastoria, dans Chalcondylas, est une faute d'écriture; cela est clair, car Kastoria est en Thessalie, et non pas dans le Péloponèse. Phranzes, l. IV, c. 18, donne le vrai nom de Kastriza en rapportant le massacre.
(3) Chalcondylas.

davres d'hommes et de femmes y furent entassés pêle-mêle avec des bêtes de somme, car Mohammed avait fait publier la défense d'épargner la vie même d'un esclave. Il promit à la garnison de la citadelle libre retraite, lorsqu'elle capitula après la chute de la ville ; il jura que les défenseurs ne seraient ni tués, ni emmenés en esclavage, ni même offensés. Mais à peine étaient-ils hors des portes qu'il fit pousser hommes et femmes, en les accumulant sur une petite place, et tous furent taillés en pièces, au nombre de treize cents (1). Le commandant Bochalis aurait probablement été scié en deux, si sa parenté avec le grand vesir Mahmud, beau-frère de sa femme, ne lui eût sauvé la vie. De telles cruautés abattirent le courage des autres places du Péloponèse, et de tous côtés arrivèrent des députés pour capituler spontanément. Le commandant de Saint-Georges, Kronkotelos, qui, selon l'expression de Phranzes, aurait dû plutôt porter le nom de crocodile, se jeta aux pieds du sultan (2). Navarin et Arkadia, les deux ports les mieux fortifiés de la côte occidentale, se rendirent. Les habitants de la dernière ville, au nombre de dix mille, furent jetés dans les fers, et Mohammed les menaça de les faire égorger ; mais ensuite il les fit tous transporter à Constantinople pour peupler les faubourgs. D'après le conseil du despote Démétrius, qu'il traînait à sa suite comme un témoin des atrocités exercées sur les Grecs, Mohammed détacha Isa, petit-fils d'Ewrenos, vers la côte orientale, vers Epidaure ou Monembasia (Malvasia), pour prendre possession de la ville, et ramener l'épouse et la fille du despote (3). Nicolas Paléologue, plus digne que le despote du sang qui coulait dans ses veines, refusa de livrer, sur l'ordre de celui-ci, la ville aux Turcs (4) ; mais il laissa partir librement la princesse et sa fille. Mohammed leur donna un eunuque pour garde d'honneur, et les envoya en Béotie, où il ordonna aussi au despote Démétrius de les suivre. Son frère Thomas, perdant tout espoir après la chute de Leontari et de Gardika, avait abandonné Kalamata, et s'était embarqué avec ses enfants (1).

Le sultan confia au beglerbeg Saganos la conquête des autres villes, et s'avança lui-même le long de la côte pour reconnaître les ports vénitiens de Modon et Pylos. Comme il campait devant cette dernière ville, le vaisseau du despote Thomas était encore dans le port, ou du moins en vue de la rade ; les Vénitiens firent signifier à ce prince de s'éloigner, et renouvelèrent au sultan des protestations de paix et d'amitié (2). Néanmoins la cavalerie turque continua ses ravages autour de Pylos, entraînant les Albanais en esclavage. Mohammed marcha vers le nord, et prit possession des autres villes placées sur sa route, et qui n'étaient pas encore réduites, Bostiza et Lestrene, Patras et Kalabryta (3). Le vaillant commandant de la dernière ville, l'Albanais Doxas (4), qui n'avait été fidèle ni au sultan, ni au despote, ni à son Dieu, dit Phranzes, fut scié en deux ; les soldats de la garnison furent décapités ou vendus comme esclaves. Karytena, défendue par le Paléologue Sguromalo (5), ne se rendit qu'après une vaillante défense, et le château de Salmenikos, où commandait Graitzas, autre Paléologue (6), tint encore après que la ville eut été emportée et livrée au pillage. Graitzas fit savoir au sultan qu'il était prêt à rendre la place, sous la condition que Mohammed s'éloignerait à un mille de la ville, afin que la libre retraite de la garnison ne fût point menacée ; Mohammed consentit à cette demande, par respect pour la valeur des Paléologues, se retira complétement, laissant l'ordre de l'occupation au gouverneur Hamsa, qui avait été réintégré dans son ancienne dignité, à la place

(1) Chalcondylas, l. IX, p. 150.
(2) Phranzes, l. IV, p. 19.
(3) Chalcondylas et Phranzes, l. IV, p. 16, avec une note très-remarquable sur les institutions de la ville de Monembasia.
(4) Chalcondylas et Spandugino, p. 45.

(1) Phranzes, l. IV, c. 18, p. 91.
(2) Chalcondylas, l. IX, p. 151.
(3) Phranzes, l. IV, c. 19, p. 91.
(4) Phranzes ne nomme pas le commandant ; c'est Chalcondylas qui cite son nom.
(5) Dans le diplôme d'affranchissement que Mohammed adressa au Péloponèse par Hasan-Aga se trouve citée la famille Sguromalo, qui était une branche des Paléologues.
(6) Phranzes, l. IV, c. 19, p. 91. Ce Graitzas paraît être le même que le Paléologue Grizzi, auquel Spandugino fait défendre Muchi cinquante-quatre jours contre Mohammed. Spandugino, p. 44.

de Saganos. Salmenikos tint encore une année entière, jusqu'à ce que le vaillant Paléologue passât au service des Vénitiens comme général de la cavalerie légère (1). La cause de la déposition de Saganos qui, après avoir remplacé Hamsa, dut remettre le gouvernement à son devancier, vint de l'acte de perfidie commis envers la garnison albanaise de Santameria (2). Après lui avoir assuré une libre retraite, il en avait fait massacrer une partie, et il avait fait vendre le reste des soldats comme esclaves (3). De pareilles violations de foi de la part de Mohammed avaient déterminé les places grecques à une prompte soumission; mais la conduite de Saganos produisit l'effet contraire sur les garnisons albanaises des villes non soumises, qui furent poussées ainsi à une résistance plus désespérée. Mohammed ne punit pas l'acte de perfidie en lui-même, mais la maladresse avec laquelle il fut commis, et ses tristes conséquences, par la déposition du gouverneur qui avait marché sans succès sur ses traces. En arrivant à Athènes, le sultan fut informé que Franco Acciajoli visait à une souveraineté indépendante. Aussitôt dix des principaux citoyens furent emmenés comme otages à Constantinople, et Saganos reçut l'ordre de se défaire de Franco. Il invita l'ancien duc à se rendre sous son pavillon, s'entretint familièrement avec lui jusqu'à une heure avancée de la nuit, et enfin, par grâce toute particulière, il le fit étrangler dans sa propre tente (4). Tel fut le sort de cet ancien favori du sultan, le dernier duc d'Athènes. Au despote Démétrius, la ville d'Ainos fut fixée pour résidence, et avec les salines de ce lieu on lui assigna encore un revenu annuel de 60,000 aspres pour entretien (1). Mais sa fille ne fut pas jugée digne de l'honneur du harem: on lui retira même la distinction de son unique eunuque (2). Le despote Thomas s'était enfui à Rome, auprès du pape, emportant pour tout trésor les restes de la tête de Saint-André (3). De Corfou, il envoya un de ses serviteurs dévoués, l'archonte Rales, comme député à Mohammed, pour lui offrir la remise de Monembasia, et demander en récompense la côte méridionale. Rales trouva à Beroia le sultan, qui le fit aussitôt charger de fers avec sa suite; mais au bout de quelques jours, Mohammed, apaisé, le remit en liberté et le congédia en disant que si le despote venait en personne, ou voulait se faire représenter par son fils, il traiterait le prince avec égard et distinction, sinon qu'il pouvait faire ce qui lui plairait (4). Mohammed revint à Andrinople en conquérant du Péloponèse. Ainsi, dans la dixième année de son règne, et la septième après la prise de Constantinople, il avait assujetti la Grèce tout entière, à l'exception de quelques ports des Vénitiens (5); il avait pris, expulsé, étranglé les princes de Laconie, d'Achaïe et de l'Attique, renversé, incendié, dépeuplé les villes, livré leurs défenseurs aux supplices.

(1) Phranzes, l. IV, p. 91.

(2) Chalcondylas, l. IX, p. 150 et 152.

(3) Phranzes, l. IV, c. 19; Pouqueville, l. III, p. 563, l. IV, p. 436.

(4) Chalcondylas, l. IX, p. 153. *Voy.* aussi Spandugino, p. 44.

(1) D'après Phranzes aussi, l. IV, c. 20, p. 92, les îles de Lemnos, Imbros et Samothrace.

(2) Chalcondylas, p. 153.

(3) *Ibid.*, et Spandugino, p. 42.

(4) Chalcondylas, l. IX, p. 153; Phranzes, l. IV, c. 19. p. 91.

(5) Coron, Modon, Pylos, Monembasia (Malvasia), et Naupacte (Lepante).

LIVRE XIV.

COUP D'OEIL SUR LES EXPLOITS DE SKANDER-BEG.—BATAILLES ET SIÉGES.—TRÊVE.—CONCLUSION DE LA PAIX. — CONQUÊTE DE SINOPE, AMASZRA, TRÉBISONDE. — WLAD L'EMPALEUR.—CONQUÊTE DE LESBOS ET DE BOSNIE, D'HEXAMILON ET DE CORINTHE DANS LA GUERRE CONTRE VENISE.—SECONDE ET TROISIÈME GUERRE DE KARAMANIE.—RUPTURE DE LA PAIX PAR SKANDER-BEG. — EXPÉDITION DE MOHAMMED CONTRE CE CHEF. — ACQUISITION DE L'HERZEGOWINA. —INVASION DE LA STYRIE. — PERTE DE QUELQUES ILES.—CONSTRUCTIONS DE MOHAMMED II. CONQUÊTE DE NÉGREPONT.

Sept ans s'étaient écoulés depuis la prise de Constantinople sans que Mohammed eut mis le pied en Asie, tant il avait été retenu par ses conquêtes en Europe, par l'assujettissement de la Grèce, la guerre contre la Servie et l'Albanie. La Servie était soumise, mais le courage indompté de Skander-Beg maintenait encore l'indépendance de l'Albanie. La domination grecque était abattue dans le Péloponèse; mais à Trébisonde se trouvait encore un Comnène sur les débis de l'empire byzantin. Afin d'ensevelir aussi ce prince dans la ruine commune, il fallait faire une expédition en Asie, et pendant ce temps le repos était nécessaire en Europe. C'est pourquoi, aussitôt après la soumission de la Morée, Mohammed conclut la paix avec Skander-Beg. Depuis la mort de Murad II, nous n'avons rien dit du prince albanais, et néanmoins il employa ces dix années à des luttes incessantes et presque toujours victorieuses contre les troupes ottomanes. Durant ce laps de temps, les historiens turcs gardent le plus profond silence sur les exploits de Skander-Beg, et ne le jugent pas digne d'occuper leur attention avant que Mohammed marche en personne contre lui. Quoique nous ne puissions en aucune façon observer cette réserve sur les défaites des Ottomans, et que le devoir même nous oblige à écouter la voix des Européens racontant la vie de Skander-Beg, nous ne pouvons toutefois nous étendre sur ses diverses campagnes, sur toutes les circonstances, sur tous les faits de ses expéditions avec l'exactitude minutieuse de Barleti, d'après lequel ont écrit tous les autres biographes de Skander-Beg. Pressé par des faits plus importants, nous resserrons les événements de ces dix années que Barleti a décrits dans trois énormes livres (1), et nous les ramenons à trois résultats principaux : 1° les batailles et les siéges; 2° la défection de Moses et d'Hamsa ; 3° la première trêve et la paix de deux années qui en fut la suite.

Bientôt après l'avénement de Mohammed II, Hamsa, neveu de Skander-Beg, avait fait prisonnier le commandant d'une expédition turque, appelé aussi Hamsa (2); dans une autre irruption, quatre mille Turcs périrent avec leur chef, Debreas, percé par la lance de Skander-Beg (3). Ensuite Skander-Beg assiégea Belgrad en Albanie, enflammant le courage de ses soldats par l'exemple de Hunyady et de Capistrano, dont il citait les glorieux exploits en Servie (4). Déjà il se croyait maître de la place; mais, avant l'expiration de l'armistice de six jours conclue dans l'attente d'un secours (5), Sewali (6) accourut avec une armée turque, et vainquit les Albanais. Skander-Beg, furieux de

(1) VII-XI.
(2) Barleti, dans Lonicerus, fol. 1261.
(3) *Ibid.*, fol. 130.
(4) *Voy.* discours de Skander-Beg, fol. 134.
(5) Barleti, dans Lonicerus, fol. 138.
(6) Sebalias.

voir sa proie lui échapper, sentit sa lèvre inférieure se fendre et le sang jaillir, ainsi qu'il lui arrivait lorsqu'il éprouvait une violente émotion dans le conseil ou sur les champs de bataille (1). Outre la perte de cinq mille vaillants guerriers, il eut encore à regretter celle de ses meilleurs lieutenants, de ses amis les plus dévoués, de Musachi, dont la mémoire est perpétuée dans le nom d'un district albanais; parmi les morts se trouvèrent les auxiliaires napolitains, qui presque tous tombèrent à côté de Musachi. Les Turcs parcoururent le champ de bataille couvert de morts pour couper les têtes, écorcher les cadavres, et empailler les peaux (2). Voulant soustraire les restes de ces braves à ces outrages, Skander-Beg ordonna à sept mille de ses plus vaillants soldats de rendre les derniers devoirs à leurs frères d'armes (3), et lui-même se tint dans sa tente, humilié par sa défaite, et affligé plus encore de la défection de son compagnon d'armes, Moses de Dibra. Ce traître, qui l'avait détourné du siége de Sfetigrad, s'était retiré au moment des attaques livrées à Belgrad de Servie (4), et il accompagna Sewali lorsque le vainqueur turc revint en triomphe à Constantinople; mais il ne fut point traité avec une grande considération par Mohammed, qui ne laissait échapper aucune occasion d'exprimer son admiration sur la valeur de Skander-Beg. Néanmoins le sultan accueillit favorablement la proposition de Moses de déposer à ses pieds la tête du rebelle albanais, et, pour l'exécution de ce projet, il plaça sous les ordres de Moses une armée de quinze mille hommes (5). Skander-Beg attendit le traître à la tête de dix mille hommes dans la basse Dibra, le battit et le mit en fuite. Reçu avec indignation par le sultan, Moses revint dans sa patrie sous un déguisement, et vint se jeter aux pieds de Skander-Beg, qui lui pardonna le passé et l'accueillit comme un ancien ami (6). Mais le coup le plus pénible pour Skander-Beg, ce fut la trahison de son neveu

(1) Barleti, fol. 142.
(2) *Ibid.*, fol. 144.
(3) *Ibid.*, fol. 145.
(4) *Ibid.*, fol. 146.
(5) *Ibid.*, fol. 148, et Commentario delle cose de' Turchi e del S. Giorgio Skander-Beg; Vinegia, 1451, fol. 20.
(6) Marini Barleti, dans Locinerus, à la fin du VIII[e] liv., fo. 151, et Cose del Skander-Beg, fol. 20.

Hamsa, qui, cédant aux séductions de Mohammed, renia son pays, sa famille et sa foi. Mohammed l'envoya avec Isa, petit-fils d'Ewrenos, à la tête de quarante mille cavaliers, pour ravager l'Albanie. Skander-Beg, dont toutes les troupes ne formaient pas plus de onze mille hommes, parmi lesquels il ne comptait guère que six mille cavaliers, se retira sur Alessio, dans les États vénitiens (1). Hamsa, nommé par le sultan pascha d'Épire (2), dévasta le pays. Enfin l'on en vint aux mains dans la plaine d'Alessio, entre les deux rivières de Mathia et d'Albula (le Drin et le Drilo). Skander-Beg compensa la faiblesse de son armée par l'avantage de sa position, et appuya ses derrières au mont Temenios. Trente mille Turcs (3) restèrent sur le champ de bataille; les flots de la Mathia furent rougis de leur sang (4); leur chef, Isa-Beg, put s'échapper à grand'peine; mais un sandschak-beg et Hamsa-Beg, le renégat, le traître à sa patrie, à son sang et à sa foi, furent pris, et Skander-Beg, chargé de butin, entra triomphant dans Kroja. Mohammed, humilié par la perte de la bataille et par la capture du sandschak-beg, offrit aussitôt 15,000 ducats pour la rançon de ce personnage, et envoya l'argent par Mesid-Beg, qui fut en même temps chargé d'engager des négociations de paix. Skander-Beg ne voulut pas entendre parler de trêve, si on ne lui remettait Sfetigrad et Belgrad (5). Néanmoins Mesid obtint un armistice, jusqu'à ce qu'il eût pu rendre compte de ses demandes au sultan, et Skander-Beg, pour l'argent qu'on lui offrit, non-seulement rendit le sandschak-beg, mais il remit encore en liberté quarante prisonniers turcs de distinction (6). Mohammed fit partir aussitôt Umur et Sinan, afin de négocier une trêve avec Skander-Beg, et il y eut un accord tacite (7). Le prince albanais pardonna à son neveu Hamsa, et lui permit, en feignant de fuir, de se rendre à Constantinople, afin de

(1) Barleti, fol. 160; Cose del Skander-Beg, fol. 21.
(2) Barleti, fol. 161.
(3) Cose del Skander-Beg, fol. 21.
(4) Barleti, fol. 168.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*, fol. 169 et 198; Cose del Skander-Beg, fol. 21.

dérober, s'il était possible, sa femme et ses enfants qu'il y avait laissés, et de les ramener dans leur patrie. Mais avant qu'il pût ou voulût exécuter ce projet, Hamsa mourut empoisonné, à ce que l'on croit, par Mohammed lui-même, qui le détestait comme la cause de la défaite sur le Drin (1). Après la mort d'Alphonse, roi de Naples, Skander-Beg se rendit auprès de son successeur, Ferdinand, et porta les armes pour ce prince contre les Français. Pendant ce temps Mohammed subjugua le Péloponèse. Lorsqu'après cette conquête, il médita dans le plus profond secret le plan de son expédition d'Asie, il pensa qu'il agirait avec prudence et n'abaisserait point sa dignité en offrant à un ennemi tel que Skander-Beg la paix et la possession tranquille de l'Albanie et de l'Épire, moyennant la remise du fils de ce prince comme otage (2). Skander-Beg déclina la dernière condition sous le prétexte fort plausible que son fils était encore trop jeune pour songer à gouverner; mais il accepta la paix (3), qui dès lors fut publiée officiellement (4).

Des deux branches de l'empire byzantin, celle d'Occident avait été abattue par la conquête du Péloponèse; maintenant il fallait retrancher aussi celle d'Orient en renversant le trône de Trébisonde. Mais plus près que Trébisonde, sur la côte orientale de la mer Noire, étaient Sinope, capitale des États des Isfendiars, et Amastris (Amaszra), chef-lieu des possessions génoises dans le Pont. C'est par là que se dirige la route de Trébisonde, et, au milieu du profond mystère dont le conquérant enveloppait ses plans, l'on ne savait si ses préparatifs de guerre étaient destinés contre les Génois d'Amaszra, les Turcs de Sinope, ou les Grecs de Trébisonde. Il nourrissait des sentiments hostiles contre les trois États; mais enfin il les laissa éclater contre les Génois seuls, par une déclaration de guerre. En paix avec lui depuis la conquête de Constantinople, les Génois avaient nourri l'espoir de pouvoir obtenir la possession de Galata du sultan, comme ils l'avaient obtenue des empereurs byzantins, et ils avaient présenté cette demande par une ambassade. Mohammed avait répondu «qu'il n'avait rien entrepris contre Galata par perfidie ni par ruse, qu'il n'en devait pas non plus l'acquisition à la force; qu'après la prise de Constantinople les habitants de Galata lui en avaient offert les clefs d'eux-mêmes, et qu'il les avait acceptées pour leur faire du bien plutôt que du mal.» Ce refus ayant déterminé les Génois à une déclaration de guerre, Mohammed équipa aussitôt une flotte et une armée pour les châtier, et loin de rendre Galata sur le Bosphore, il se disposa à se saisir encore d'Amastris, sur la mer Noire. Mahmud-Pascha, le grand vesir, reçut le commandement supérieur des forces navales composées de cent cinquante vaisseaux (1). Mohammed conduisit l'armée d'Asie par terre, avec un grand nombre de chameaux et de bêtes de somme, d'Akjasi, sur la route entre Nicomédie et Sabandscha (2). Amastris, aujourd'hui Amaszra, autrefois Sesamos, est située sur une petite presqu'île et pourvue d'un double port. A cause de la beauté de ses édifices, Pline le Jeune la nomma l'OEil du monde (3); des écrivains postérieurs la vantent comme une ville de commerce importante (4). Ces avantages frappèrent les Génois, pour lesquels elle devint dans les derniers temps l'entrepôt de leur commerce du Pont. A la première sommation de Mohammed, les marchands génois se rendirent. Mohammed laissa à la ville le tiers de ses habitants, et emmena les deux autres tiers comme colons à Constantinople, après avoir d'abord choisi les plus beaux garçons pour les mettre au nombre de ses pages.

Lorsque Mohammed partit dans l'été de Constantinople pour entrer en campagne (5), personne n'en connaissait le véritable objet; l'on ne savait s'il allait se porter contre les Génois, le seigneur de Sinope ou Trébisonde. L'un des juges de l'armée ayant osé le questionner sur le

(1) Barleti, fol. 172, fin du IXe livre.

(2) Lettre de Mohammed à Skander-Beg, du 6 mai 1461.

(3) Réponse de Skander-Beg, du 1er juin 1461, dans Barleti, fol. 192.

(4) Seconde lettre de Mohammed, du 22 juin, fol. 193.

(1) Chalcondylas, l. X, p. 153.

(2) *Ibid.*, p. 145, Neschri, fol. 206, Seadeddin, dans Bratutti, Ssolaksade, fol. 53; Idris, fol. 100.

(3) Plinius, Epist., l. X, p. 99.

(4) Nicetæ paphlag. in S. Hyacinth, l. XVII; dans Mannert, l. VI, c. 3, p. 27.

(5) Chalcondylas, l. IX, p. 145.

but de la marche, il répondit irrité : « Si l'un des poils de ma barbe connaissait mes projets, je l'arracherais à l'instant et le brûlerais. » De Brusa, où il attendit quelque temps l'équipement complet des cent cinquante vaisseaux de Mahmud-Pascha, le sultan écrivait à Ismaïl-Beg, seigneur de Sinope de la famille Isfendiar, qu'il avait investi naguère, par un envoyé particulier, à la fête de la circoncision de ses fils (1), pour le charger de pourvoir la flotte des vivres nécessaires, et même, en cas de besoin, de fournir de l'argent sur les revenus des mines de cuivre (2). Par une seconde lettre, il demanda qu'Ismaïl-Beg envoyât au-devant de lui son fils Hasan à Angora (3). Ismaïl-Beg, dont le frère Kisil-Ahmed (4) était dans le camp du sultan, obéit, et envoya son fils, Hasan-Beg, à Angora, pour offrir ses hommages au conquérant. Hasan fut gracieusement reçu, mais on le congédia en le chargeant du message suivant : « Dis à ton père que je désire fortement sa ville de Sinope, et que je lui donnerai en échange le gouvernement de Philippopolis. S'il n'est point satisfait, bientôt je serai moi-même dans sa résidence (5). » En même temps fut conférée à Kisil-Ahmed, frère du seigneur de Sinope, la plus grande partie du pays appartenant à Ismaïl-Beg, c'est-à-dire le canton de Kastemuni, et le diplôme en fut expédié de suite (6). Mohammed parut devant Sinope, et Mahmud-Pascha sut persuader, par lettres et de vive voix à Ismaïl (7), que toute résistance était d'autant plus inutile que la moitié de ses domaines avait été déjà donnée à son frère. Le descendant d'Isfendiar céda de bonne grâce à la puissance du sultan, et Mohammed voyant Ismaïl se disposer à lui baiser la main, ne le voulut point souffrir,

(1) Feridun, recueil de papiers d'État, nº 211, avec la réponse, nº 212.

(2) Neschri, fol. 208. La lettre entière n'est donnée que par le Defterdar Tursun-Beg, fol. 78.

(3) Neschri, fol. 208.

(4) De Kisil-Ahmed Chalcondylas a fait Amarses, l. x, p. 153.

(5) Ducas, l. XLI, p. 193 ; Chalcondylas, l. IX, p. 154.

(6) La lettre de Mahmud-Pascha à Ahmed, écrite de la propre main de Mahmud, est conservée par Aali dans le récit du XIIe événement du règne de Mohammed II. Chalcondylas, l. x, donne les discours de Mahmud-Pascha et d'Ismaïl-Beg.

(7) Neschri, Seadeddin, Ssolaksade, Idris.

et l'embrassa en l'appelant son frère aîné (1). Comme indemnité pour la perte de ses États, il lui assigna Jenitschehr, Ainegœl et Jarhiszar (2). Ainsi se livra Sinope, sans coup férir, quoique la place fût pourvue de quatre cents bouches à feu, et qu'il y eût deux mille artificiers pour la défendre (3). Parmi les bâtiments du port, il s'en trouvait un de neuf cents tonneaux, le plus grand que l'on connût alors, après ceux des Vénitiens et après le fameux vaisseau de deux mille tonneaux que fit construire le roi Alphonse d'Aragon. Mohammed ordonna de conduire cette prise à Constantinople, et ensuite il rivalisa lui-même pour ce genre de constructions avec les Vénitiens et les Aragonais. Comme des chantiers d'Alphonse était parti le premier bâtiment de deux mille tonneaux, Mohammed ordonna d'en construire un de trois mille ; mais ce vaisseau sombra dans le port avant d'avoir jamais tenu la mer, ainsi qu'il était arrivé à celui d'Alphonse (4).

Mohammed plaça Sinope sous son autorité immédiate. Il avait accordé Boli (l'ancienne Hadrianopolis) au fils d'Ismaïl (Hasan) ; le reste de la Paphlagonie avec la capitale Kastemuni et ses mines si riches au frère d'Ismaïl (Kisil-Ahmed) comme sandschak, moyennant une redevance annuelle de 50,000 ducats (5). Kastemuni est aussi importante par ses mines, dans les registres de la trésorerie turque, que dans l'histoire littéraire par ses poëtes ; le biographe ottoman Latifi, entraîné par la prédilection patriotique, cite douze nourrissons des muses nés dans cette ville (6) ; mais quelques-uns à peine sont dignes de ce nom.

De Sinope Mohammed ne suivit plus la côte ; il s'avança dans l'intérieur du pays, prenant la grande route qui conduit à Erserum par Amasia et Siwas, comme si son expédition était dirigée, non pas contre Trébisonde, mais vers les États voisins d'Usun-Hasan (7), le grand souverain de la dynastie du Mouton-Blanc, qui,

(1) Neschri, fol. 209.

(2) *Ibid.*, d'après Ducas et Chalcondylas, Ismaïl-Beg obtint aussitôt Philippopolis ; selon Neschri, ce ne fut que plus tard.

(3) Chalcondylas, l. IX, p. 154.

(4) *Ibid.*

(5) Chalcondylas, l. x, p. 154.

(6) Latifi, Biographie des poëtes.

(7) Lusong d'Haller.

allié avec l'empereur de Trébisonde, avait déjà envoyé, un an auparavant, une ambassade à Mohammed, à l'effet de solliciter, dans l'intérêt de son beau-frère David Comnène, la remise du tribut de 2,000 ducats dû à la Porte. Mais cette ambassade blessa l'orgueil du sultan, et irrita les esprits au lieu de les réconcilier. Afin d'obtenir plus sûrement l'abandon des sommes imposées à Trébisonde, Usun-Hasan réclama lui-même le tribut que Mohammed Ier, grand-père du sultan actuel, livrait à Kara-Juluk (la sangsue noire), et qui consistait en une offrande annuelle de mille tapis, housses et turbans. Les envoyés demandèrent même l'arriéré de soixante années pendant lesquelles la formalité du présent n'avait pas été remplie. Mohammed leur répondit : « Allez en paix; l'année prochaine j'irai moi-même payer ma dette (1). » A l'orient de Tokat, à deux journées de Siwas, sur la route d'Erserum, qui traverse ici de belles campagnes, est situé le château de Kojunluhiszar (château du mouton) que le souverain des Moutons-Blancs, Usun-Hasan, avait arraché depuis quelque temps à son possesseur Husein. Mohammed chargea le beglerbeg de Rumili, Hamsa-Beg, de se saisir de la place, et, s'il ne pouvait pas, de ravager au moins le pays aux alentours. Hamsa-Beg dévasta les campagnes, et livra aux outrages de ses soldats les jeunes filles et les jeunes garçons des Arméniens, dont les plaintes irritèrent le ressentiment d'Usun-Hasan contre le sultan. Mais, lorsque Mohammed eut pris Kojunluhiszar, et marcha vers Ersendschan, le souverain du Mouton-Blanc envoya sa mère Sara, et le scheich Husein, le beg kurde de Dschemisgesek, au-devant de lui, avec de riches présents pour négocier la paix (2). Mohammed, parvenu alors près du mont Bulgar, les reçut avec de grands honneurs, appela la princesse sa mère, donna au scheich le titre de père, conclut la paix avec Usun-Hasan par leur médiation (3), et se dirigea ensuite vers Trébisonde par le mont Bulgar. Cette montagne est élevée, d'un accès difficile, et Mohammed montait presque toujours à pied. « Mon fils, dit Sara au sultan, comment peux-tu, pour Trébisonde, te soumettre à de telles fatigues? — Mère, répondit le sultan, dans ma main est l'épée de l'islam ; si je ne prenais pas tant de peines, je ne mériterais pas le titre de ghasi (champion de la foi), et aujourd'hui ou demain je porterais ma honte devant Dieu. » Ainsi il franchit la montagne, et s'avança sur Trébisonde.

(1) Ducas, p. 192.

(2) L'ambassade se trouve aussi dans Chalcondylas, l. IX, p. 155, avec un long discours que Chalcondylas met dans la bouche de la mere d'Usun-Hasan ; Idris, Neschri, Seadeddin, Ssolaksade, Aali et Rausatul-Ebrar racontent tous la conquête de Kojunluhiszar.

(3) Seadeddin, Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich.

Trapezus, la table ou le carré, tel fut le nom de cette ville dans les temps les plus reculés, probablement à cause de la forme de son enceinte qui enveloppe encore aujourd'hui la forteresse sur la pente d'une montagne (1). Colonie grecque de Sinope, et tenue dans la dépendance de la métropole, elle offrit un accueil hospitalier aux Grecs de Xenophon poursuivis par le roi de Perse. L'on ignore ce que fit Mithridate pour Trapezus; mais les embellissements ordonnés par Trajan, Adrien et Justinien sont encore attestés par des inscriptions et des médailles, par les restes du port et de l'aqueduc (2). Élevée depuis Trajan au rang de capitale du Pont de Cappadoce, Trébisonde fut le but des premières pirateries des Goths dans la mer Noire. Malgré sa double enceinte et sa garnison de dix mille soldats, elle fut surprise par ces barbares, qui la pillèrent, massacrèrent les habitants et chargèrent leurs vaisseaux d'un immense butin (3). Après la conquête de Constantinople par les croisés, lorsque les Angeli et les Lascaris régnèrent sur les débris de l'empire byzantin, en Épire, à Nicée, les Comnène établirent leur trône à Trébisonde. Les maîtres impuissants de cette ville, qui prirent le vain titre d'empereurs, entourés de tous côtés de voisins bien supérieurs en forces, cherchèrent à s'assurer leur protection au moyen d'alliances de famille. Non-seulement ils envoyèrent leurs filles à Byzance; ils leur cherchèrent même des époux parmi les princes du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir; ils les marièrent aux petits-fils de Timur, et à d'autres barbares voisins (4),

(1) Tournefort, l. III, LXVII, p. 79.

(2) *Ibid.*

(3) Zosim, l. I, p. 32, 33, et Gibbon, l. I, p. 219, c. 10.

(4) Chalcondylas, l. IX, p. 145, édit. de Basle.

tels que les Lases et les Abases (1). L'épouse d'Usun-Hasan, grand prince du Mouton-Blanc, était la nièce du dernier empereur de Trébisonde David, fille de son frère et prédécesseur Jean, qui, pressé vivement par le scheich d'Erdebil, malgré l'abandon des siens, tint néanmoins dans la forteresse avec environ cinquante hommes. Le scheich persan s'était retiré : mais le commandant turc d'Amasia Chisr-Beg (2), qui gouvernait le sandschak au nom du prince Bajesid résidant en ce lieu, surprit Trébisonde, et emmena environ deux mille esclaves. Alors Jean envoya son frère David auprès du nouveau souverain des Ottomans, Mohammed II, et il obtint la restitution des habitants ravis par les Turcs, moyennant l'engagement du tribut annuel de 2,000 ducats (3).

David, successeur de Jean, acheta son maintien sur le trône chancelant de Trébisonde, en continuant le tribut, jusqu'à ce que, grâce à l'intervention hautaine de son gendre Hasan, au lieu d'être soulagé d'un fardeau, il se vit renverser. Lorsque Mohammed parut avec son armée devant la ville, Mahmud-Pascha, qui, depuis plusieurs jours, était arrivé avec la flotte, avait tenté vainement plusieurs attaques. Le sultan fit signifier à l'empereur de se retirer librement avec ses trésors et ses serviteurs, ou de s'attendre à tout perdre avec la vie (4). David était jusque-là resté sourd aux instances de Mahmud, qui cherchait à le séduire par l'exemple de Démétrius, vivant dans l'abondance et le luxe à Ainos ; mais il céda aussitôt à la sommation si brève du sultan. Il s'embarqua avec sa famille pour Constantinople, et la ville fut occupée par des janitschares et des Asabes, sous les ordres du sandschak de Gallipoli ; Chisr-Beg, sandschak d'Amasia, prit possession du pays environnant (5). Les jeunes gens de Trébisonde furent distribués parmi les sipahis, les silihdares et les janitschares, ou bien réservés comme pages au service de la tente et aux plaisirs honteux du sultan (1). La princesse, fille de l'empereur de Trébisonde, que le père avait offerte en mariage à Mohammed, fut dédaignée comme la fille de Démétrius. Le neveu de David, fils de son frère et prédécesseur Jean, véritable héritier légitime du trône de Byzance, fut retenu en captivité ; le plus jeune des huit fils de David abjura la croyance de ses pères, et embrassa l'islam à Andrinople. Dans cette résidence, à la porte du sultan, se rencontrèrent les deux derniers princes de l'empire byzantin, le Paléologue Démétrius et le Comnène David, tous deux chassés de leurs États, tenant la vie de la pitié de leur vainqueur, et baisant la poussière secouée par les pieds du sultan. Le Paléologue se couvrit ensuite du froc pour ensevelir tous les souvenirs du manteau impérial ; il survécut ainsi au supplice qui était réservé au Comnène et à sa famille. Sur le soupçon d'une lettre adressée à David par sa nièce, l'épouse d'Usun-Hasan, par laquelle elle aurait invité l'un des fils de l'ex-empereur, ou son oncle Alexis, à se rendre auprès d'elle, Mohammed ordonna de jeter tous les Comnènes dans les fers à Andrinople, puis il fit exécuter cette ancienne famille souveraine, tout entière à Constantinople. David, son frère Alexis, son neveu, fils mineur de son prédécesseur Jean, et sept fils de David, tombèrent sous la hache du bourreau (2). Le huitième fils seul fut épargné comme moslim (3), et la princesse Anne, que le père avait voulu faire sultane, entra comme esclave dans le harem (4), où elle demeura chrétienne ; plus tard, elle épousa, en conservant sa foi, le gouverneur de Thessalie, Saganos, et, pour contracter un second mariage avec un fils d'Ewrenos, elle embrassa l'islam (5). Les fils des principaux officiers de la cour et fonctionnaires de l'État devinrent janitschares ou pages ; avec les jeunes filles, Mohammed fit des présents à ses fils ou à ses pages ; il en prit quelques-unes pour lui-même,

---

(1) Les Abases sont les Cabœzitœi de Chalcondylas.

(2) Dans Chalcondylas, Chiteres.

(3) Chalcondylas, l. IX, p. 147 ; Ducas, l. XLII, p. 177.

(4) Ducas, l. XLV, p. 194. La sommation du sultan, dans Ducas, est bien plus selon l'esprit véritable des Turcs que le long discours de Mahmud-Pascha, dans Chalcondylas, p. 156.

(5) Chalcondylas, p. 156 et 157.

(1) Chalcondylas, p. 157.

(2) Chalcondylas, l. IX, p. 157 ; Spandugino, p. 47.

(3) Spandugino, p. 47.

(4) Chalcondylas, qui le dit deux fois (p. 157 et 167), mérite plus de croyance que Spandugino.

(5) Chalcondylas, p. 167. Ce ne fut pas un précepteur du sultan, comme le veut l'auteur de In crusii Turco-Græcia, p. 21.

les attacha comme esclaves au harem, et en maria quelques-unes par la suite (1). Un seul membre de la famille souveraine de Trébisonde, une femme, l'impératrice Hélène, appartenant aux Cantacuzènes, souffrit avec force et courage, et mourut avec gloire, comme la mère des Machabées. Bravant les ordres du tyran, qui voulait que les cadavres servissent de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie, revêtue d'une robe de toile grossière, une pioche à la main, elle se rendit au lieu de l'exécution, creusa une fosse, éloigna pendant tout le jour les chiens et les oiseaux de proie des restes de ses enfants, des plus chers objets de ses affections, et la nuit elle ensevelit les dix cadavres; bientôt, succombant sous le poids de la douleur, elle les suivit dans la tombe. Ainsi fut abattue, en Orient comme en Occident, la race souveraine de Byzance, écrasée par la honte, noyée dans le sang, et la puissance grecque, en Europe et en Asie, fut engloutie par le dominateur des deux mers et des deux parties de la terre, comme s'intitulait Mohammed depuis la prise de Constantinople.

A peine de retour de son expédition de Trébisonde, Mohammed fut rappelé dans la carrière des combats par le woiwode de Valachie, tyran plus rusé et plus cruel que lui-même. En effet les annales de Hongrie, de Valachie et de Turquie le désignent sous trois noms qui indiquent assez son affreux caractère. Wlad est appelé généralement Drakul (le diable), par les Hongrois, Tschepelpusch (le bourreau), par les Valaques, et par les Turcs Kasikluwoda (le woiwode au pal). Quelques traits suffiront pour donner une idée de sa férocité infernale. Son spectacle favori était le supplice du pal; il aimait surtout à dîner avec sa cour au milieu d'un cercle épais de Turcs plantés sur des pieux, et rendant l'âme au milieu des tortures (2). Quand il tenait des prisonniers turcs, il ordonnait de leur enlever la peau des pieds, de frotter de sel les nerfs mis à découvert, et de les faire ensuite lécher par des chèvres, pour irriter et multiplier les souffrances (3). Des envoyés turcs ayant refusé de le saluer la tête découverte, il leur fit attacher le turban avec trois clous sur le crâne, afin que cette coiffure fût plus fortement fixée, conformément aux coutumes de leurs ancêtres (1). Un jour il invita tous les mendiants du pays à un grand festin, et lorsqu'ils furent tous bien repus, il fit mettre le feu à la table de réunion, et tous furent brûlés (2). Une fois il fit couper les seins à de malheureuses femmes, et à la place, il leur fit attacher les têtes de leurs enfants (3); il força des enfants à manger de la chair rôtie de leurs mères (4); il imagina des procédés particuliers pour hacher des hommes comme des légumes, les faire cuir et bouillir dans des marmites (5). Un jour, rencontrant un moine sur un âne, il le fit empaler avec sa monture (6). Un prêtre qui avait prêché qu'il ne faut pas toucher au bien d'autrui, ayant pris ensuite à table le pain que Drakul avait coupé pour lui-même, fut empalé sur la place (7). Une de ses maîtresses ayant cru par erreur qu'elle était enceinte, il lui ouvrit lui-même le ventre (8). Ses plus grandes fêtes étaient les supplices en masse. Quatre cents jeunes hommes de Hongrie et de Transylvanie, envoyés en Valachie pour apprendre la langue, furent brûlés à la fois (9); six cents marchands de Bohême furent empalés sur la place du marché (10); cinq cents prévôts et nobles qui lui étaient suspects subirent le même supplice, sous le prétexte qu'ils n'avaient pas su donner une statistique assez exacte des habitants de leur district (11); mais tout cela n'est rien, comparé à la monstrueuse exécution qu'il ordonna dans la campagne contre les Turcs, avec les habitants de la Bulgarie.

---

(1) Chalcondylas, l. IX, p. 158.

(2) Bonfinius, dec. III, l. X, p. 532; Engel, Histoire de Valachie, p. 174, et dans l'introduction, l. XXII.

(3) Bonfinius, dec. III, l. X, p. 532; Engel, Histoire de Valachie, p. 178, et dans l'introduction, l. XXII.

(1) Engel, Histoire de Valachie, p. 178, et dans l'introduction, l. XXII.

(2) *Ibid.*

(3) *Voy.* l'ancien écrit saxon, dans l'introduction d'Engel, l. XXII.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Écrit dans Engel, Histoire de Valachie, p. 79.

(7) *Ibid.*, p. 78.

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*, p. 76, et dans l'Histoire même, p. 178.

(10) Dans l'introduction, p. 77, et dans l'Histoire, p. 178.

(11) dans l'Histoire de Valachie d'Engel, p. 79, et dans l'introduction, p. 179.

Mohammed avait aidé lui-même à porter ce furieux au pouvoir suprême en Valachie, où il s'affermit en peu de temps par le supplice de plus de vingt mille personnes, hommes, femmes et enfants (1). Ce ne fut point à cause de ces cruautés que le tyran turc voulut le renverser, mais parce que le prince avait envoyé des ambassadeurs à Mathias-Corvinus, et parce que, en se déclarant prêt à payer le tribut annuel de 10,000 ducats, il avait refusé de livrer en outre les cinq cents jeunes hommes exigés, et de paraître lui-même à la Porte (2). Mohammed voulait donner la principauté à laquelle il avait laissé parvenir Wlad (3), au frère de celui-ci, Radul qui, pour l'obtenir, s'était prostitué à ses désirs impurs (4). Le sultan l'aimait d'autant plus que d'abord le jeune homme avait repoussé ses caresses le sabre à la main; l'ambition l'avait décidé ensuite à devenir le mignon déclaré du grand seigneur (5). Afin de pouvoir dompter Wlad, Mohammed lui envoya le gouverneur de Widin, l'ancien échanson de Murad II, devenu plus tard commandant de la flotte, et gouverneur du Péloponèse, Tschakardschi Hamsa-Pascha, avec l'écrivain grec renégat, appelé jadis Katabolinos, et qui portait maintenant le nom de Junis-Beg (6). Ces deux hommes invitèrent le woiwode à une conférence dans laquelle ils espéraient s'emparer de sa personne par trahison. Wlad, qui devina leur projet, se saisit d'eux et de leurs gens, et après leur avoir fait couper les pieds et les mains, il les fit tous empaler, en donnant au pascha une place d'honneur plus élevée que les autres.

Après cette exécution Drakul tomba sur la Bulgarie, ravagea le pays, réduisit en cendres les villes et les villages, et entraîna plus de vingt-cinq mille prisonniers (7). Lorsque Mohammed apprit par Mahmud-Pascha la mort d'Hamsa, le meurtre des envoyés, sur la tête desquels avaient été cloués leurs turbans, et la désolation de la Burgarie, il frappa son grand vesir dans le premier mouvement de sa colère; «car les coups, remarque Chalcondylas, ne sont pas un outrage, à la porte du sultan, pour les esclaves qu'il a tirés de la poussière afin de les élever aux premières dignités (1).» Des messagers allèrent sur tous les points de l'empire presser le rassemblement des troupes, et l'armée de Mohammed dut être alors aussi imposante qu'au temps du siége de Constantinople, et présenter une masse de deux cent cinquante mille hommes (2). Sous la conduite du grand vesir, elle s'avança vers le Danube. Le sultan en personne, avec une flotte de vingt-cinq galères et de cent cinquante vaisseaux, gagna sur la mer Noire l'embouchure du Danube, remonta le fleuve jusqu'à Widin, promenant l'incendie partout où s'opérait un débarquement; la ville de Prailabos, aujourd'hui Ibraïl, alors fameuse place de commerce, fut réduite en cendres. Drakul envoya les femmes et les enfants en partie à Prasova (Kronstadt), en partie dans les vastes forêts de chênes du pays. Lui-même partagea son armée en deux corps dont l'un marcha contre les troupes du prince de Moldavie qui, réunies avec les Ottomans, assiégèrent Kilia pendant quelque temps, et après les avoir forcées de se retirer, porta le ravage dans la Valachie; la seconde division, composée seulement de dix mille cavaliers, s'avança vers l'armée de Mohammed. Drakul s'introduisit lui-même sous un déguisement dans le camp ennemi, le reconnut avec soin; puis il l'attaqua de nuit, comptant sur la coutume des Turcs, de ne jamais bouger pendant la nuit de la position une fois prise, quoi qu'il puisse arriver. Munis de lanternes et de falots, les cavaliers valaques pénétrèrent dans le camp des Turcs, qui restèrent immobiles de terreur. Wlad voulait marcher droit à la tente du sultan; mais il se trompa, et tomba sur celle du grand vesir Mahmud-Pascha, et d'Ishak-Pascha, où se fit un grand massacre de chevaux et de chameaux, sans que beaucoup de guerriers y périssent. La cavalerie turque se trouva aussitôt en selle, et lorsque les Valaques se tournèrent vers le pavillon du sultan, ils le trouvèrent

(1) Chalcondylas, l. IX, p. 153.
(2) Calcondylas et Ducas, l. XLV, p. 194.
(3) *Ibid.*
(4) Chalcondylas, p. 158.
(5) *Ibid.*
(6) Neschri, Idris, Aali.
(7) Chalcondylas, l. IX, p. 159

(1) Chalcondylas, l. IX, p. 159.
(2) *Ibid.*, p. 160; Ducas, l. XLV, p. 194, ne donne que cent cinquante mille hommes, et les historiens turcs portent l'armée de Drakul à cent mille hommes.

défendu par les janitschares (1). Toute l'armée ottomane se mit en ordre de bataille : à l'aile droite étaient Omar-Beg, fils de Turachan, l'ancien gouverneur du Péloponèse, Ahmed-Beg, fils d'Ewrenos, Ali-Beg, fils de Michaël, et Iali-Beg, fils de Malkowitch, que les Turcs nomment Malkodsch ; à l'aile gauche se tenaient Naszuh-Beg, gouverneur d'Albanie, Eswed-Beg et Iskender-Beg, autre fils de Michaël-Beg. Pendant le reste de la nuit se prolongèrent des escarmouches sans grande perte d'aucun côté. A la naissance du jour Wlad se retira, et Ali-Beg, fils de Michaël, à la tête des coureurs, dont le commandement était héréditaire dans sa famille, poursuivit les Valaques, et leur enleva mille captifs. Aussitôt Mohammed les fit égorger. Parmi les prisonniers saisis la nuit dans le camp, un Valaque fut conduit devant le grand vesir Mahmud, qui l'interrogea. Il satisfit aux questions qui lui furent adressées; puis lorsqu'on lui demanda où Wlad se trouvait maintenant, il répondit qu'il le savait bien, mais qu'il ne le dirait jamais, si grande était la terreur que lui inspirait le prince. On le menaça de le mettre à mort à l'instant. Le Valaque répliqua qu'il était tout prêt à mourir, mais qu'il ne parlerait pas. Mahmud le fit exécuter aussitôt; en prononçant la sentence de mort, il ne dissimula point son admiration : « Que cet homme ait une armée à ses ordres, dit-il, et sans doute il arrivera bientôt à une grande renommée (1). » L'armée se rendit ensuite en Valachie, devant la capitale du woiwode, puis Mohammed continua sa route au lieu de s'arrêter à un siége. Il parvint dans une vallée bien arrosée, et là tout à coup il fut frappé d'horreur: devant lui se dressaient, sur une demi-lieue de longueur et une profondeur d'un quart de lieue (2), vingt mille Turcs et Bulgares empalés ou crucifiés. Au milieu, Hamsa-Pascha (3) vêtu de pourpre et de soie, était planté sur un pieu plus élevé; à côté des mères on voyait les enfants dans les entrailles desquels les oiseaux avaient déposé leurs nids. Le tyran ottoman finit par s'écrier : « Il n'est pas possible de dépouiller de ses États un homme qui fait de si grandes choses, surtout quand il sait si bien se servir de ses sujets et de sa puissance. Néanmoins, ajouta-t-il, après quelque réflexion, effrayé sans doute d'avoir révélé ainsi ses sentiments sur le gouvernement, l'homme qui a fait accomplir tant d'éxécutions n'est point digne d'estime. » Wlad harcela l'armée de Mohammed, toujours prêt à fondre sur les flancs où se trouvaient les janitschares et les Asabes ; enfin il se dirigea vers la Moldavie, ne laissant que six mille hommes pour observer l'armée de Mohammed. Ces Valaques se battirent vaillamment contre Omar, fils de Turachan, qui revint dans le camp, où il étala pour trophées deux mille têtes valaques plantées sur des pieux, ce qui lui fit donner pour récompense le gouvernement de Thessalie. Les coureurs turcs se répandirent dès lors sur toute la Valachie, et enlevèrent environ deux cent mille têtes de bétail. Mohammed se mit en route pour Constantinople en laissant au commandant des coureurs Ali-Beg, fils de Michaël, le soin d'installer comme prince de Valachie son favori, Radul (1), à la place de Drakul, qui s'était enfui en Hongrie, et qui avait été jeté en prison à Ofen ou à Belgrad, par ordre de Mathias Corvinus. Durant quinze années, Radul régna, livrant au sultan un tribut annuel de 10,000 ducats (2); mais il périt de mort violente, et alors Drakul, échappé ou renvoyé de sa prison, reparut comme un astre sinistre et sanglant sur la Valachie. Au bout de deux ans un esclave en délivra l'humanité (3). Sa tête fut promenée en triomphe par les Turcs, qui la montrèrent en spectacle dans les villes qu'il avait tenues sous sa domination (4). Maintenant seulement ils se regardèrent comme maîtres de la Valachie, quoique depuis cinquante ans, Mohammed I[er] eût imposé le tribut à ce pays, et se fût efforcé d'en

(1) Chalcondylas l. IX, p. 162.

(2) Quatorze stades de long, sept de large, Chalcondylas.

(3) Ducas, l. XLV, p. 195.

(1) Chalcondylas, fin du IX[e] livre, les historiens ottomans; Neschri, fol. 213; Sso'aksade, fol. 55; Seadeddin, dans Bratutti, p. 212-215; Aali, XI[e] événement; Idris, fol. 100-110.

(2) Ducas, l. XLV, p. 194. D'après *del Chiaro* 117, 12,000 ducats.

(3) Engel, Histoire de Valachie, p. 179.

(4) *Ibid.*

assurer le payement en faisant élever la forteresse de Giurgevo.

Vers la fin de l'été Mohammed était de retour à Constantinople, et aussitôt il entreprit l'expédition de Lesbos, qui, avant le commencement de l'hiver, s'était déjà terminée par la conquête de l'île. Lesbos, appelée par les Turcs Midillu, du nom de sa capitale Mitylène, avait été abandonnée par les empereurs byzantins, en récompense des secours prêtés contre les pirates catalans, à la famille génoise Gatelusio, qui se mit bientôt après en possession d'Ainos et des îles d'Imbros, Thasos, Lemnos et de Samothrace. Depuis que les flottes ottomanes écumaient l'Archipel, Lesbos avait eu plus d'une fois à souffrir de leurs déprédations. Déjà, sous Urchan, elle fut dévastée, ainsi que d'autres îles, par des escadres turques d'Umur-Beg, prince de la côte ionienne (1). Sous Murad I[er], Junis, officier de janitschares, assiégea en vain Molibos (2), et sous le règne de Murad II, Baltaoghli, le premier amiral de l'empire ottoman, dont le nom est conservé encore aujourd'hui dans celui d'une baie sur le Bosphore, ravagea l'île après la prise de la ville de Kallona (3). Déjà il a été question de l'apparition à Lesbos des escadres ottomanes sous le commandement des amiraux Hamsa et Junis-Pascha, et de la triple ambassade de l'historien Ducas au sultan, pour déposer successivement à ses pieds le tribut de deux princes. Niklas, souverain actuel de Lesbos, avait sept ans auparavant dépouillé son frère aîné Dominikos ou Kyriakos, avec l'aide du Génois Battista; puis il l'avait fait étrangler. Sans s'informer en aucune façon de la manière dont le nouveau prince était arrivé au pouvoir, Mohammed avait accepté son hommage et son tribut; et maintenant que Niklas avait attiré sur lui sa colère en s'associant à des pirates aragonais, à ce motif bien fondé d'hostilité, il joignit encore le prétexte de vouloir tirer vengeance du prince (4), dont le premier acte de souveraineté avait été le meurtre de son frère. Sa flotte, forte de soixante galères et sept vaisseaux (1), fut placée sous le commandement du grand vesir Mahmud-Pascha; on embarqua des canons, des mortiers, et plus de deux mille boulets de pierre. Mohammed mena par terre environ deux mille janitschares sur la côte d'Asie, jusqu'en face de Lesbos, dans la plaine d'Asos. D'Agiasma, il passa dans l'île, et fit sommer le prince par un envoyé de lui abandonner tout cet État, promettant de le dédommager par d'autres belles possessions. Niklas, qui avait mis la ville dans le meilleur état de défense, et qui se reposait sur sa nombreuse artillerie, la force des murailles, sur cinq mille guerriers bien armés, et sur la population de vingt mille âmes, répondit « que tant qu'il vivrait, il ne livrerait point la ville et l'île par trahison (2). » Mohammed retourna sur le continent, et confia le siége au grand vesir. Durant vingt-sept jours, Mahmud-Pascha canonna la place : la partie de la ville appelée Melanudion s'écroula entièrement ainsi que beaucoup d'autres ouvrages (3). Les sorties de la garnison et les attaques des corsaires furent toujours repoussées victorieusement par les Turcs. Alors le prince offrit au grand vesir de lui remettre Mitylène moyennant des indemnités suffisantes, promettant de servir sous la bannière du sultan. Aussitôt Mahmud expédia un courrier à Mohammed, qui plein de joie accourut du continent, accorda les conditions de paix et d'alliance proposées par le prince, et jura le traité (4). Niklas tomba en pleurant aux pieds du sultan, pour implorer son pardon, s'excusant de n'avoir pas rendu la ville à la première sommation. Mohammed lui fit sentir son manque de prévision et de prudence, mais le consola en l'assurant que, malgré le retard de sa soumission, il n'aurait rien à craindre ni pour sa vie ni pour ses biens; il lui ordonna de livrer aussi les autres villes de l'île, et Niklas fit le tour de sa principauté avec les commandants turcs, les mettant en possession de tous les ouvrages de fortifications. Mohammed plaça deux

(1) *Voy.* sous le règne d'Urchan, d'après Pachymeres, l. IV, c. 29, p. 237, et l. V, c. 26, p. 312.

(2) Chalcondylas, au commencement du X[e] liv.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, l. X, p. 166.

(1) Ducas, p. 195. D'après Chalcondylas, vingt-cinq galères et plus de cent vaisseaux.

(2) Ducas, p. 195.

(3) *Ibid.*

(4) Chalcondylas, p. 166.

cents janitschares et trois cents Asabes comme garnison à Mitylène; puis il fit scier en deux trois cents corsaires, convaincu que ce genre de supplice donnait les douleurs les plus atroces (1); il assura que par là il accomplissait la promesse de Mahmud-Pascha de mettre en sûreté la vie et les biens des habitants (2). Des habitants de Mitylène il fit trois classes : les plus pauvres et les plus inutiles furent laissés dans leur ville; la classe moyenne devint le partage des janitschares; les plus riches furent emmenés comme colons à Constantinople. Il choisit pour lui-même parmi les enfants des principaux citoyens huit cents jeunes garçons et jeunes filles. La veuve d'Alexis Comnène, oncle du dernier empereur de Trébisonde, la plus belle femme de son temps, fut jugée digne de l'honneur du harem; le fils fut traité gracieusement à la Porte, et Anna, la fille du malheureux David de Trébisonde, fut donnée comme épouse au gouverneur de Macédoine (3). Niklas et son neveu Lucius, l'ancien seigneur d'Ainos, qui avait été son complice dans le meurtre de son frère, furent laissés en pleine liberté. Le fratricide avait été oublié depuis sept ans; et il serait resté impuni plus longtemps encore, si l'association du coupable dans les entreprises des corsaires aragonais n'avait pas provoqué l'ardeur de conquête de Mohammed. Le retard de l'usurpateur à rendre Mitylène aurait aussi été pardonné, s'il n'avait pas commis une autre faute bien plus irrémissible aux yeux de Mohammed. Quelque temps auparavant un page de la chambre du sultan s'était enfui à Lesbos; là il avait reçu le baptême, et le duc en avait fait son mignon (4). Tombé depuis dans l'oubli, l'ancien favori du sultan et du duc revint à Constantinople parmi les jeunes garçons choisis à Lesbos, il fut reconnu par ses anciens camarades, et ce fait parvint aux oreilles du sultan, qui voulait bien tolérer l'emportement dans le crime, mais ne voulait pas souffrir le partage dans les faveurs de ses pages. Il fit jeter dans les fers le duc et son neveu Lucius, qui, pour obtenir leur délivrance et se soustraire à la mort qui allait frapper leurs têtes, embrassèrent l'islam : ils furent circoncis, et prirent solennellement le kaftan et le turban; mais ils n'échappèrent pas pour longtemps au bourreau par leur apostasie. Ressaisis bientôt après quoique moslims, ils furent étranglés en prison (1). Maintenant il nous faut prendre congé, malgré tous nos regrets, du fidèle historien Ducas, qui, sans être né à Lesbos, avait rempli les fonctions de *domesticos* de l'avant-dernier et du dernier duc de cette île, avait été souvent employé par eux dans les affaires de l'État, s'était vu plusieurs fois envoyé en ambassade auprès du sultan, comme ses contemporains Phranzes et Chalcondylas, qui écrivirent comme lui les annales byzantines, mais qui lui sont bien inférieurs pour l'ordre, la clarté et l'exactitude dans les noms turcs, quoique le dernier le surpasse de beaucoup pour l'étendue du coup d'œil, la portée d'esprit, et les connaissances en histoire générale.

Au moment même ou Mohammed assiégeait Mitylène, il accorda aux Florentins des franchises commerciales aux dépens des Vénitiens. Cette faveur était le prix de calomnies contre la république de Saint-Marc, d'un odieux espionnage et d'avis transmis à la Porte sur les préparatifs des princes chrétiens contre le grand seigneur.

Dans l'hiver qui suivit les deux campagnes de Valachie et de Lesbos, Mohammed s'occupa de la fondation et de l'achèvement de nombreux édifices à Constantinople et dans plusieurs autres villes de l'empire. Préoccupé surtout de la pensée de s'assurer la domination sur la mer par des flottes et des arsenaux, il répara, agrandit et fortifia l'ancien port de Julien à Constantinople (2), nettoyé et garni de quais, par Anastase Dicorus, embelli par Justin le Jeune qui avait fait élever près de là un palais pour l'impératrice Sophie; ce port s'appela dès lors Kadrigba Limani (port des Galères); dans la

(1) Chalcondylas.
(2) La traduction italienne de Ducas dans l'Antologia, p. 51.
(3) Chalcondylas, p. 167.
(4) *Ibid.*, l. x, p. 168.

(1) Chalcondylas. La traduction italienne de Ducas (Antologia, p. 52) rapporte ce supplice sans autres circonstances.
(2) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, an 867 (1462) et Chalcondylas, l. x, p. 168.

suite il disparut, mais le nom est resté (1). C'est là que Mohammed fit construire sa grande galère de trois mille tonneaux; sur l'Hellespont, à quelque distance de Sestos et d'Abydos, il éleva les châteaux des Dardanelles, dont le premier en Europe porte l'orgueilleux nom de Seddul-Bahr (digue de la mer), tandis que celui d'Asie fut appelé plus modestement Tschanak-kalaaszi (château des assiettes), à cause de la poterie fabriquée en ce lieu. Il protégea aussi en Asie, par une tour et une tête de pont sur l'Axicos (le Wardar), l'ancienne ville des Dardanelles, Skopi ou Uskub, qui, d'après les géographes turcs, avait été, à cause de sa beauté, appelée par les Grecs la fiancée de la Grèce, et à Andrinople, il fortifia le sérail situé au confluent de la Tundscha et de la Marizza; enfin à la place où s'élevait jadis l'église des Saints-Apôtres bâtie par Théodora, épouse de Justinien, en même temps que sainte Sophie, ainsi que le tombeau de l'empereur, il jeta les fondements de la grande mosquée qui porte encore aujourd'hui le nom du conquérant, et qui, s'élevant du milieu de sept collines, semble commander à tous les autres temples. L'architecte Christodulos reçut pour récompense une rue tout entière de la ville; un acte en fut rédigé, qui, reconnu valable après trois siècles par le sultan Ahmed III, sauva aux Grecs établis dans ce quartier la possession de leur église (2).

Le printemps arrivé, Mohammed s'élança à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes à de nouvelles conquêtes. Déjà un an auparavant il avait fait réclamer par un messager d'État le tribut du roi de Bosnie; le roi conduisit l'envoyé dans la chambre du trésor, et, lui montrant la somme demandée toute préparée (3): «Tu vois, dit-il, cet argent; je ne pense nullement à l'envoyer au sultan, car s'il a résolu de me faire la guerre, j'en ai besoin comme d'un moyen pour mieux me défendre; et si la nécessité me réduit à m'expatrier, c'est une ressource qui me fera vivre dans une plus grande abondance (4).» Cette réponse avait alors décidé la guerre de Bosnie dans l'esprit du sultan; mais il avait fallu l'ajourner pour tirer vengeance du meurtre des ambassadeurs accompli par Drakul. Après que toutes les troupes d'Asie et d'Europe furent rassemblées, on se mit en marche par Uskub (Skopi) où Isa, petit-fils d'Ewrenos, était établi pour garder les frontières, et l'on se dirigea sur Wuldschterin, où parvint la nouvelle que le roi était résolu à se défendre dans le fort de Babicsa-Ocsak. Mohammed détacha en avant le grand vesir Mahmud-Pascha, le suivit lui-même bientôt après, franchit la Dorobica (la Dvina), qui sépare la Servie de la Bosnie, et l'Ilyrissos (la Krajova), près des rives duquel s'élève sur une haute montagne le fort de Babicsa-Ocsak, appelé Dobobica par Chalcondylas. Le troisième jour la place se rendit, incommodée par la grosse artillerie (1), mais surtout livrée par la trahison du commandant (2) [19 juin 1463]. Les habitants furent partagés comme ceux de Lesbos; le bas peuple resta dans la ville, la classe moyenne devint la proie des soldats, les gens les plus riches furent emmenés à Constantinople (3). Mahmud-Pascha reçut l'ordre de prendre les devants avec la cavalerie légère pour saisir le roi avant qu'il atteignît sa capitale Jaicsa. En approchant de cette ville, Mahmud apprit que le roi, sans s'y arrêter, avait précipité sa fuite vers le château fort de Kliucs, situé à deux marches plus loin, à l'orient. Le vesir franchit le Verbacs, au-dessus de la ville, là où, se partageant en trois bras, il offre un passage très-facile. Omar, fils de Turachan, entraîna toutes les troupes en se jetant dans le fleuve, qu'il traversa à la nage. Le second jour, les cavaliers de Mahmud étaient devant Kliucs. Mohammed, qui suivait plus lentement avec l'armée, reçut les clefs de Jaicsa et celles des autres villes du pays qui, après la chute de Babicsa, rivalisèrent d'empressement dans leur soumission. Aux habitants de Jaicsa qui vinrent à sa rencontre, pour déposer à ses pieds leurs hommages, il accorda, sur leurs prières,

(1) Constantinople et le Bosphore, I. I, p. 123.
(2) Cantemir, Mahomet II, note NN, p. 122, et l'acte même sous Selim I[er], note MM, p. 183.
(3) Chalcondylas, l. x, p. 170.
(4) Selon les historiens turcs, Idris, Aali, Neschri, le roi fit jeter l'envoyé dans les fers, et voulait le tuer; il le relâcha sur les représentations de son conseil.

(1) Chalcondylas et les historiens ottomans.
(2) Schimek, p. 147, d'après Lascari
(3) Chalcondylas, l. x, p. 170.

l'autorisation d'administrer eux-mêmes leurs affaires ; mais il mit une garnison dans la forteresse, et choisit pour lui et ses officiers les fils des principales familles. Cependant Mahmud assiégea Kliucs, où le roi s'était enfermé avec son neveu âgé de treize ans. Les marais qui environnent la ville rendent les abords très-difficiles ; mais alors ils étaient presque desséchés par les ardeurs du soleil d'été (1). Les Turcs coupèrent les roseaux, en remplirent les fossés de la place, et y mirent le feu pour contraindre les habitants à se rendre. Aussitôt les assiégés envoyèrent des députés au vesir, le suppliant de les épargner ainsi que leur roi, qui était disposé à se rendre aussitôt que la vie lui serait assurée par serment. Mahmud accueillit leurs supplications et jura la capitulation. Il occupa la ville, et partagea la population comme avait fait son maître à B. bicsa-Oesak : le roi fut adressé avec son neveu, en présent, au sultan (2). Mohammed fut très-mécontent de la capitulation accordée par Mahmud : selon ses maximes de politique, la possession tranquille des États conquis ne pouvait être assurée que par l'extermination de leurs princes. Il avait mis ces principes en pratique par l'exécution de l'empereur de Trébisonde, des ducs d'Athènes et de Lesbos, et il ne pouvait les suivre en cette circonstance, arrêté par le traité qu'avait juré son grand vesir. Le roi et son neveu (3) furent donc traînés au camp en captifs, tandis que le sultan, le grand vesir et le gouverneur de la Thessalie, Omar, fils de Turachan, chacun à la tête d'une division, achevèrent la conquête de la Bosnie, en réduisant les châteaux qui n'étaient pas encore soumis. Trois petits princes, Constantin, Kowadsch et Paul, se rendirent d'eux-mêmes dans le camp du sultan, et se remirent en son pouvoir avec leurs États, sous la condition de recevoir des dédommagements ailleurs. Cette espèce de soumission fut acceptée ; l'indemnité fut promise. Les trois princes furent laissés quelque temps en liberté ; mais bientôt on les jeta dans les fers, ainsi que le roi de Bosnie.

Alors Mohammed, traînait avec lui dans le camp un fameux savant, grand fanatique, le scheich Ali-Bestami, Persan qui descendait en droite ligne de l'imam Fachreddin-Rasi, et qui est connu dans les annales des Ottomans sous le nom de Muszanifek, le petit auteur, parce que, dès l'enfance, il écrivait déjà ; mais le nombre et la valeur de ses ouvrages le placent au rang des premiers écrivains de cette époque. Il y avait vingt ans qu'il avait quitté la Perse pour se rendre en Turquie ; il avait trouvé l'accueil le plus favorable auprès du grand vesir Mahmud, protecteur déclaré de tous les savants, et lui avait dédié un ouvrage de morale, appelé le Présent de Mahmud. Mohammed se servit de ce Persan si renommé pour son savoir, comme de l'instrument le plus propre à l'exécution de ses sinistres projets sur le roi de Bosnie, faisant annuler par le scheich le traité juré par Mahmud. Déjà, dix ans auparavant, les scheichs attachés au conquérant de Constantinople lui avaient rendu de grands services, par la découverte du tombeau d'Ejub, le compagnon d'armes du prophète, et par l'ardeur dont ils enflammèrent les assaillants. Mais cette fois il attendait un service bien plus important encore du légiste fanatique : il lui fallait un fetwa, qui, rejetant la capitulation jurée par Mahmud, à cause de l'assurance de la vie donnée à l'infidèle, déliât le bras du bourreau : c'était un excellent moyen de sortir de l'embarras présent, et de plus, un grand enseignement, un digne exemple à suivre dans la suite pour les successeurs du sultan, qui sauraient comment on annule, avec des fetwas, des traités scellés par des serments. Sur la volonté bien exprimée du sultan, le savant scheich oublia toute la reconnaissance qu'il devait au vesir, son bienfaiteur ; il donna le fetwa dans le sens demandé. Sa servilité ou son fanatisme l'entraîna plus loin encore : car il s'offrit pour exécuteur de la sentence, c'est-à-dire pour l'office de bourreau, ou du moins, il s'en chargea sur l'ordre du sultan. Le matin, au moment où l'armée recevait l'ordre de quitter la Bosnie, le sultan manda devant lui le roi de Bosnie. Celui-ci, préoccupé de sinistres soupçons, parut avec le traité juré à la main. Ce traité fut déclaré nul par le fetwa, et le mufti qui avait rendu cette décision, le savant légiste, que devaient pourtant refroidir ses soixante-trois années, leva le glaive de l'exé-

(1) Chalcondylas, l. x, p. 170.

(2) *Ibid.*, et dans Ssolaksade, Idris, Neschri, Aali, Seadeddin.

(3) Les historiens turcs font du neveu le frère du roi.

cuteur, et abattit lui-même la tête du roi. Les trois princes bosniens furent étranglés dans leurs tentes.

Ainsi, dans la dixième année après la conquête de Constantinople, un siècle après la première défaite des Serviens sur la Marizza, le royaume de Bosnie fut réduit, comme celui de Servie, en une province turque. Minnet-Beg y fut placé comme sandschak-beg (1); toute la population en état de servir dut prendre les armes pour le sultan. Trente mille Bosniaques prêtèrent serment sous ses drapeaux, comme janitschares (2). Pour ne pas interrompre tout à l'heure le récit de la guerre contre les Vénitiens, commencée en même temps que la première campagne de Bosnie, et, après la fin de cette expédition, continuée dans le Péloponèse par Mahmud-Pascha, nous placerons de suite ici la seconde campagne de Bosnie de l'année suivante. Mohammed y parut en personne, pour reprendre Jaicsa, que Mathias Corvinus avait emportée vers la fin de l'année précédente, après un siége meurtrier (3) [16 décembre 1463]. L'affront avait été d'autant plus grand, que le commandant de la place, Haram-Beg, avec deux cents prisonniers turcs, avaient orné l'entrée triomphale du roi à Ofen. Mohammed, furieux de la chute si prompte de sa conquête, laissant à peine s'écouler l'hiver, courut avec trente mille hommes et de la grosse artillerie mettre le siége devant Jaicsa; il partagea son armée en trois corps, afin de pouvoir, pendant trois jours consécutifs, mener dix mille hommes de troupes fraîches à la brèche. Les Turcs s'élancèrent à l'assaut avec fureur, enflammés par la présence du sultan, qui faisait retentir d'éclatantes promesses et des menaces. Déjà plusieurs des assaillants avaient atteint les crénaux; l'un d'eux allait renverser d'une tour la bannière de Corvinus, lorsqu'un Hongrois, pour la sauver, saisit le Turc corps à corps, et se précipita avec lui du haut de la muraille (4). Malgré des prodiges de valeur, Mohammed ne put emporter la ville d'assaut, et leva le siége, à la nouvelle que Mathias Corvinus s'approchait avec des secours. Mathias prit le château de Srebernik, et investit Zwornik, dont la garnison, espérant l'arrivée prochaine de Mahmud-Pascha, opposa au roi de Hongrie une résistance dont il ne put triompher. Le grand vesir ayant rallié tous les begs de la Rumili, Umur-Beg, Isa-Beg, petit-fils d'Ewrenos, Ali-Beg, de la famille Michaloghli, fit savoir aux assiégés qu'ils allaient être secourus au plus tôt; et à peine Michaloghli parut-il, à la tête des coureurs, que Mathias ordonna précipitamment la retraite, abandonnant ses bagages et son artillerie (1). Mahmud, qui suivait avec le gros de l'armée, recueillit un grand nombre de prisonniers et de chevaux, et poursuivit le roi jusqu'à la Save. Deux mois après le siége de Zwornik, Michel Szilagyi, oncle du roi Mathias, et Gregoire Labathan, furent enveloppés et pris par une troupe turque, à Bozazis, à trente milles de Semendra, et emmenés prisonniers à Constantinople. Szilagyi fut décapité; quant à Grégoire Labathan, qui, déjà fait prisonnier à la bataille de Warna, était parvenu à s'échapper, conduit au lieu du supplice, il allait être exécuté, lorsque l'intercession d'un Turc fléchit le sultan, qui voulut bien lui faire grâce de la vie, ainsi qu'à son fils, moyennant une forte rançon (2).

En même temps que la guerre de Bosnie, au printemps de l'année 1463, s'étaient engagées les hostilités contre les Vénitiens. Mais cette guerre ne fut pas terminée rapidement comme la première; elle exerça ses ravages sur terre et sur mer durant seize années, et ce fut une cause légère qui déchaîna ce fléau. Un esclave du pascha d'Athènes s'était enfui à Coron, emportant 10,000 aspres, et il avait trouvé un asile dans la maison du noble vénitien Jérôme Valaresso (3). L'extradition fut refusée, par le motif que le fugitif s'était fait chrétien (1). Isa, fils d'Ewrenos, gouverneur de Morée, parut devant Argos, où il fut introduit par la trahi-

(1) Neschri, Ssolaksade, Seadeddin, Aali.

(2) Les mêmes, et Raschikpaschade, exemplaire de la bibliothèque du Vatican, p. 376.

(3) Schimek, p. 154.

(4) Bonfinius, decades III, l. X, fin du livre, p. 534 et 535.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 237.

(2) Bonfinius, dec. IV, c. 1, p. 544 et 582.

(3) Daru, Histoire de Venise, l. II, p. 443; Historia di Venezia dell'anno 1457, fin all'anno 1500.

son d'un prêtre grec (1). Omar, fils de Turachan, fit une irruption du côté de Naupactos (Lépante), sur le territoire vénitien, et les Turcs poussèrent leurs courses jusqu'aux environs de Modon. A cette nouvelle, Venise déclara la guerre; Luigi Loredano fut envoyé vers l'Eubée (Négrepont), comme capitaine général de la flotte, et Bertholdo d'Este fut nommé commandant des forces de terre. Vingt-cinq galères et douze vaisseaux prirent la mer; deux mille cavaliers italiens, et quatre mille malfaiteurs réfugiés en Crète, auxquels on garantit l'impunité, furent embarqués pour le Péloponèse, et bientôt les habitants de Sparte, de Tenaros et d'Épidamnos, les Arcadiens et les Athéniens, se soulevèrent contre le sultan. Loredano approvisionna de grains Napoli di Romania, et Monembasia (Malvasia), car on en récolte peu dans ces cantons montagneux; il prit le château de Vatica, situé à trente milles de Monembasia, revint à Napoli, se tint pendant les mois de mai, juin et juillet dans les eaux de l'Archipel, et le 1er août, il jeta l'ancre de nouveau devant Napoli, où Bertholdo d'Este l'attendait avec les troupes de terre (2). Ils assiégèrent et prirent la ville d'Argos sans difficulté, la citadelle, après quelque résistance de la garnison albanaise. Des troupes napolitaines qui avaient été envoyées par les Vénitiens pour fortifier les assiégeants perdirent environ deux cents hommes par la faute de leur chef, qui, au lieu de les faire marcher le long du rivage, selon ses instructions, les conduisit dans l'intérieur des terres, où les Turcs se tenaient en embuscade (3). Les Turcs taillèrent ensuite en pièces la garnison albanaise de la citadelle d'Argos, lorsqu'elle se retirait sur Corinthe (4).

Les Vénitiens, sur les instances des Grecs et des Albanais, songèrent alors à fortifier de nouveau l'isthme de Corinthe, afin de s'assurer du concours de tout le Péloponèse. Déjà l'on a vu, dans le XIe livre, comment Murad Ier avait détruit les ouvrages élevés par les despotes Thomas et Constantin sur cette langue de terre (5).

(1) Chalcondylas et le secrétaire de Malatesta, dans la collection de Jan Sorino.
(2) Chalcondylas, l. IX, p. 178; secrétaire de Malatesta.
(3) *Ibid.*
(4) Lettere del segretario di Malatesta.
(5) XI livre

Pour les rétablir, Luigi Loredano et Bertholdo d'Este employèrent tout leur monde: en deux semaines trente mille ouvriers achevèrent un mur en pierres sèches, de douze pieds de haut, flanqué de cent trente-six tours, protégé par un double fossé, et tiré d'une mer à l'autre sur une longueur de six milles; au milieu s'éleva un autel sur lequel fut planté l'étendard de saint Marc, et l'on y célébra une messe solennelle (1). Les Vénitiens y transportaient de l'artillerie, lorsque se répandit la nouvelle qu'Omar, fils de Turachan, s'approchait avec cent mille hommes. Il parut, en effet, vint reconnaître l'ouvrage à trois cents pas, s'émerveilla, et vit emporter à ses côtés deux de ses compagnons par un boulet (2). Loredano et Bertholdo d'Este assiégèrent Corinthe et livrèrent, une bataille devant ses murs le 20 octobre. Bertholdo y reçut une blessure dont il mourut quinze jours après sur les remparts d'Hexamilon. En même temps, le 4 novembre, parvint l'avis que Mahmud-Pascha arrivait à la tête de quatre-vingt mille hommes. Omar, fils de Turachan, lui avait fait savoir par un messager albanais que l'isthme était garni de quatre cents pièces d'artillerie (3), défendu par deux mille canonniers et par un grand nombre d'arquebusiers et d'écuyers. Sur cet avis, transmis ensuite au sultan, et sur la représentation de Mahmud, qu'il était grand temps de pousser vigoureusement la guerre en Morée, le vesir reçut l'ordre de se mettre aussitôt en mouvement vers cette péninsule avec la plus grande partie de l'armée qui venait de conquérir la Bosnie. A la nouvelle de son arrivée prochaine, les Vénitiens abandonnèrent aussitôt l'ouvrage qu'ils avaient construit avec tant de peine, levèrent le siége de Corinthe, et s'enfuirent précipitamment vers Napoli di Romania. Mahmud, qui à la naissance du jour atteignit l'isthme, et qui pensait surprendre les Vénitiens, vit encore leurs vaisseaux lever l'ancre. Il occupa l'Hexamilon, et marcha par Corinthe sur Argos, qu'il occupa aussitôt. Il envoya au sultan soixante-dix Vénitiens de la garnison chargés de fers (4), mais fit tuer

(1) Segretario di Malatesta; Daru, l. II, p. 445 et 446.
(2) Segretario di Malatesta.
(3) Chalcondylas, l. X, p. 179.
(4) *Ibid.*

soixante arquebusiers candiotes (1); de là il s'avança par le territoire de Tégée, vers Leontari, où il retira au petit-fils d'Ewrenos, Isa-Beg, le gouvernement du Péloponèse pour le confier à Saganos-Pascha; il chargea celui-ci d'approvisionner les autres villes d'Achaie, et il détacha le fils de Turachan, Omar, avec vingt mille cavaliers pour faire une irruption sur le territoire vénitien (2).

Le fils de Turachan courut le canton de Méthone, et amena cinq cents habitants comme esclaves au grand vesir, qui les envoya au sultan. Mohammed saisit cette occasion d'appliquer en masse son supplice favori, et fit scier en deux ces cinq cents Grecs (3). Un bœuf ayant rapproché les deux parties d'un corps ainsi coupé, cette circonstance parut à l'esprit superstitieux du sultan le présage d'un grand bonheur pour la nation à laquelle appartenait le soldat mutilé; mais on ne savait pas si c'était un Vénitien ou un Albanais. Le sultan ordonna d'ensevelir le cadavre si particulièrement distingué, et d'avoir les plus grands soins pour le bœuf, qui fut nourri dans le sérail même (4). C'est ici que se terminent les récits de l'Athénien Chalcondylas, par les discours des généraux turcs Omar et Hasan, aux habitants de Sparte, pour les ramener par la terreur à l'obéissance envers le sultan.

Au printemps suivant, Orsato Giustiniani, successeur de Luigi Loredano dans le commandement supérieur des escadres vénitiennes, débarqua à Lesbos, et assiégea Mitylène durant six semaines. Mais Mahmud-Pascha, qui accourut avec la flotte (5), força l'amiral vénitien de lever le siége. Après avoir vu un assaut repoussé, Giustiniani reçut à bord autant de Grecs que ses bâtiments en purent contenir, les transporta à Négrepont, revint de nouveau à Lesbos, débarqua au château de Saint-Théodore, et enleva encore à l'esclavage turc autant de chrétiens qu'il en put recevoir, pour les déposer dans la même île vénitienne de Négrepont (6); il mourut bientôt après (7). Le commandement supérieur des forces de terre avait été conféré à Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, dont le secrétaire intime a donné dans un ordre bien exact les récits, les rapports les plus détaillés et les plus dignes de foi sur cette campagne. Beaucoup de villes du Péloponèse se rattachèrent à lui; il assiégea Sparte, et il enleva le double rempart; mais il échoua contre la citadelle (1), et bientôt après retourna en Italie, emportant les restes du grand philosophe byzantin Georgios Gemistos Plyto, qui, au concile de Florence, avait acquis une grande autorité par son éloquence et son savoir. Il lui fit élever un tombeau à Rimini (2). Le provedetore de Morée, Jacopo Barbarigo, qui prit le commandement des troupes de Bertholdo d'Este et de Malatesta, dirigea une entreprise contre Patras. Omar-Beg, fils de Turachan, parut avec douze mille hommes, et livra une bataille dans laquelle périrent le provedetore et plusieurs vaillants officiers (3). Les Vénitiens perdirent, en outre, dix mille soldats. Le Grec Michael Ralli, capitaine au service de la république, fut empalé, quoiqu'il se fût prononcé contre l'entreprise de Patras; le reste de l'armée battue se retira sur Calamata; mais sous les murs de cette ville se livra un second combat où les Vénitiens furent défaits encore. Les prisonniers furent emmenés à Gallipoli, où l'historien Spandugino Cantacuzene, encore enfant, put s'entretenir avec eux (4). Jacopo Loredano, successeur d'Orsato Giustiniani, mena la flotte dans le canal de Gallipoli, où il attendit le reste des forces navales à cinq cents pas des Dardanelles. Le capitaine du golfe de Venise, Jacopo Véniero, donna aux escadres rassemblées le spectacle d'une audacieuse bravade, remontant et descendant le canal en défiant la grosse artillerie dont le feu ne lui emporta que sept à huit hommes au premier passage, et cinq au retour. Le successeur de Loredano, comme capitaine général de la mer, Victor Capello, conquit les îles d'Imbros, Thasos, et Samothrace; il enleva même Athènes, mais ne put s'y maintenir, et se vit forcé de

(1) Lettere del segretario di Malatesta.
(2) Chalcondylas, l. x, p. 179.
(3) *Ibid.*, p. 179.
(4) *Ibid.*, p. 180.
(5) Lettere del segretario di Malatesta.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*

(1) Lettere del segretario di Malatesta.
(2) Spandugino, p. 50.
(3) Malatesta et Spandugino.
(4) Spandugino, p. 52.

l'abandonner de nouveau aux Turcs (1). Ce furent là les exploits de la flotte qui devait prendre la mer en appareillant d'Ancône avec les bâtiments du pape, par suite de la sixième croisade prêchée contre les Turcs, mais qui, après la mort de Pie II, mit seule à la voile, en se dirigeant sur Rhodes et la Morée (2). Il n'était pas réservé au savant Ænéas Sylvius de voir son ardent appel à la chrétienté contre les Turcs amener la réalisation de grandes actions guerrières; et les discours éloquents qu'il prononça comme légat, les brefs qu'il lança lorsqu'il fut pontife, tant d'efforts longs et pénibles pour précipiter les adorateurs du Christ sur les infidèles, n'eurent d'autre résultat que d'épuiser ses forces, et d'abréger ses jours.

Dans la même année [1463] où éclatèrent en Europe la guerre de Bosnie et les hostilités contre Venise, l'Asie voyait se préparer des événements non moins importants pour l'empire ottoman, par la mort d'Ibrahim, prince de Karamanie. Cette mort entraîna d'abord la guerre civile entre ses sept fils, puis des complications avec la politique de Mohammed, la guerre contre le sultan; enfin, la ruine d'un État, qui pendant cent cinquante ans avait été rival dangereux de la puissance ottomane, souvent en hostilités déclarées avec elle, et n'opérant que des réconciliations douteuses au moyen de mariages entre les deux familles souveraines. Sous Mourad Ier, Aleeddin, prince de Karamanie, avait été vaincu et pris; sous Bajesid, la suite de la première guerre de Karamanie avait été la délimitation des deux États par la rivière de Tscheharscheubeszu (4); et celle de la seconde, la conquête entière du pays et l'exécution du prince (5), dont le successeur s'enfuit auprès de Timur, et fut rétabli par cet empereur après la défaite de Bajesid. Mohammed Ier prit une fois les armes contre la Karamanie (6); Murad II poursuivit trois guerres contre cet ennemi (1), et Mohammed II avait commencé son règne en abattant le prince de Karamanie Ibrahim, levé contre lui. Des sept fils que laissa ce prince, six, Pir-Ahmed, Karaman, Kasimim, Alaeddin, Suleiman et Nur-Ssofi, étaient nés de la sultane, tante de Mohammed: le septième, Ishak, avait reçu le jour d'une esclave. Mais ce fils de l'esclave était l'objet des plus chères affections du père, qui l'avait déclaré son successeur à l'exclusion des six fils de la sultane (2). De son vivant il lui avait livré ses trésors, l'avait investi du pays d'Itschil (la Cilicie), et lui avait donné la ville de Selefke (Seleucie) pour résidence. Les six fils de la sultane levèrent la bannière de la révolte contre leur père, l'assiégèrent dans Konia, sa capitale, l'en chassèrent, et après sa mort dans le château de Kawala, Pir-Ahmed, l'aîné des six cousins de Mohammed, prit possession de la capitale de Karamanie, et de la partie septentrionale du royaume, ne laissant à Ishak que la Cilicie. Ses frères Suleiman et Nur-Ssofi se réfugièrent à la Porte, et le sultan leur conféra des fiefs. Ishak-Beg chercha des secours contre son rival auprès d'Usun-Hasan, le puissant prince de la dynastie du Mouton-Blanc, et sa demande fut d'autant mieux accueillie, qu'il offrit 1,000 ducats pour chaque marche de ses auxiliaires. Usun-Hasan se mit en mouvement d'Ersendschan, passa par Siwas, et Ishak-Beg vint à sa rencontre pour l'introduire dans le pays. Le protecteur n'épuisa pas moins la Karamanie par les dévastations de ses troupes, et en se retirant il y laissa l'ancien souverain de Kastemuni, Kisilahmed, qui jadis, après avoir engagé Mohammed à conquérir Sinope, avait reçu du sultan l'investiture de Jenidschehr, et enfin, appelé par le prince du Mouton-Blanc, s'était rendu auprès de lui. Ishak-Beg, qui, pour se maintenir sur le trône, voulait aussi s'assurer la bienveillance du sultan, envoya un des plus savants hommes de son royaume, Ahmed-Tschelebi, fils de Jakuboghli, comme ambassadeur auprès de Mohammed, pour lui offrir Akschehr et Begschehr, s'il voulait n'ac-

(1) Lettere del segretario di Malatesia.

(2) Daru, l. II, p. 45; Beraini, Memorie historiche diciòche l'anno operato i sommi pontifici nelle guerre contro è Turchi, p. 97-116.

(3) An 1386, 1er livre.

(4) An 1390, 1er livre.

(5) An 1392, 1er livre.

(6) An 1414, 1er livre.

(1) Dans les années 1426, 1er livre, 1422, 1er livre, 1444, 1er livre.

(2) Saadeddin, Neschri, Aali, Ssolaksade, Rausatul-Ebrar, etc.

corder aucun secours à ses cousins. Mohammed, qui se trouvait déjà en possession de ces villes de Karamanie, répondit par son ambassadeur, le tschauschbaschi : « Offrir de tels présents, c'est absoudre un bossu (1). Si le prince Ishak veut n'avoir rien à craindre de ses frères, qu'il cède le pays en deçà du Tschecharscharbeszu, et rétablisse l'ancienne limite des deux États, comme elle avait été fixée sous Bajesid. » Sur le refus d'Ishak, Mohammed ordonna au gouverneur d'Antalia, Hamsa-Beg, d'envahir la Karamanie. A Ermenak ou, selon quelques-uns, à Taghbasar, l'on en vint aux mains. Ishak-Beg fut battu, s'enfuit en Cilicie, et se renferma dans Selefke avec sa femme et ses enfants. En signe de reconnaissance pour l'assistance prêtée, Pir-Ahmed envoya à son cousin les clefs des villes d'Akschehr, Begschehr, Ssaklan Hiszari et d'Ilghun. Ainsi fut terminée sans efforts la guerre de Karamanie, tandis que les événements de Bosnie et de Morée réclamaient la présence du sultan et du grand vesir. Mais aussitôt que ses mouvements furent plus libres en Europe, Mohammed résolut de conquérir la Karamanie pour lui-même, et de dépouiller de l'héritage paternel les fils de la sultane sa tante, comme le fils de l'esclave. Il trouva un motif à cette usurpation dans les intelligences de la Karamanie avec les ennemis de l'empire ottoman : car il y avait eu alliance offensive et défensive de cet État, non-seulement avec Usun-Hasan, mais encore avec Venise (2).

Mohammed passa lui-même en Asie, à la tête de toutes ses forces, avec Mahmud-Pascha, s'empara du château de Kawala (3) et de Konia, et détacha le grand vesir vers l'ancienne capitale du pays, Larenda ou Karaman, où Ishak-Beg s'était réfugié. Là fut livrée une grande bataille, dans laquelle Ishak subit une défaite complète; et il aurait pu être pris, s'il eût été poursuivi vigoureusement. Mohammed, furieux de ce que le prince vaincu lui eût échappé, se vengea par le massacre de tous les prisonniers. Mahmud reçut ordre d'aller chercher et d'exterminer les restes de la famille de Torghud, tribu tatare, qui était restée dans le voisinage de Karaman, depuis l'invasion de Timur; le grand vesir en suivit les traces par le mont Bulgar, jusqu'aux environs de Tarsus : là, il saisit les membres dispersés et enfoncés dans ces profondes vallées, les chargea de chaînes, et les envoya au sultan, qui, selon l'expression habituelle de l'historien ottoman, régla ses comptes avec eux, c'est-à-dire, les fit tous immoler (1). Le grand vesir fut chargé en outre de réunir tous les ouvriers et les artisans des deux capitales, Konia et Larenda, pour les emmener à Constantinople. Mahmud-Pascha, qui, déjà plus d'une fois, avait donné des preuves d'humanité, se montra encore accessible à la pitié dans cette circonstance; son rival, le second vesir, le Grec Mohammed-Pascha, qui épiait toutes ses actions avec l'œil de la jalousie, le dénonça auprès du sultan, et Mohammed retira aussitôt la mission dont il avait chargé Mahmud, pour la confier à son délateur. Ce renégat exécuta l'ordre du sultan avec une rigueur si outrée, qu'il rangea parmi les ouvriers et les artisans les habitants les plus considérables, et qu'il jeta ainsi au milieu de misérables un descendant du grand scheich Mewlana Dschelaleddin (2). Toutefois le sultan, informé de cette erreur, s'empressa d'offrir des excuses à ce personnage ainsi maltraité, et le renvoya, comblé de présents, dans sa patrie. Au reste, plus d'une cause avait attiré le mécontentement du sultan sur Mahmud : Mohammed ne pouvait lui pardonner, ni le traité par lequel il avait assuré la vie au roi de Bosnie, ni les ménagements qu'il avait montrés envers les habitants les plus distingués des deux capitales de la Karamanie. En revenant de ce pays, il le déposa, et employa dans cette occasion une cérémonie barbare, pratiquée alors pour la première fois, mais qui se reproduira souvent ensuite dans l'histoire des Ottomans; elle paraît avoir été empruntée aux Tatares. Tout à coup le sultan ordonna de couper toutes les cordes, de renverser tous les appuis de la tente du grand vesir, qui fut comme accablé sous cette ruine inattendue. Le renégat grec Rum-Mohammed-

(1) Proverbe turc, par lequel on se moque de l'offre faite à quelqu'un de ce qu'il possède déjà.
(2) Daru, Histoire de Venise, t. II, p. 457.
(3) Idris, fol. 128.

(1) Ssolaksade.
(2) Ahmed-Tschelebi; Ssolaksade, fol. 56; Neschri, fol. 220.

Pascha remplaça Mahmud, et le gouvernement de la Karamanie fut donné au troisième fils du sultan, le prince Mustapha. Ishak-Beg s'était réfugié auprès d'Usun-Hasan. Ainsi, la dynastie de la Karamanie, qui s'était élevée en même temps que celle d'Osman, sur les débris des Seldschuks, fut écrasée par cette rivale, d'une nature bien plus vigoureuse et plus puissante, après cent soixante-six ans d'existence, et à la suite de dix guerres successives (1). Toute la Karamanie, à l'exception de Selefke, où la veuve d'Ishak-Beg se soutint encore quelque temps, fut soumise au sceptre ottoman, et ses deux capitales, Karaman ou Larenda, et Konia ou Ikonium, se virent arracher la partie la plus productive de leur population, qui fut transplantée à Constantinople.

Après avoir raconté dans leur ordre les guerres que Mohammed poursuivit presque simultanément dans la Bosnie, la Morée et la Karamanie, maintenant il nous faut reprendre rapidement les exploits de Skander-Beg, accomplis dans cet espace, juspu'à sa mort, en 1466. La paix conclue entre lui et Mohammed n'avait guère subsisté que trois ans; car, lorsque Pie II proclama la croisade, Skander-Beg, cédant aux pressantes instances de l'ambassadeur vénitien et du légat pontifical, rompit le traité qu'il avait juré (2). Paolo Angelo, archevêque de Durazzo, Albanais de Drinasto, conseiller et ami de Skander-Beg, pour lui persuader que l'on n'était point tenu à la fidélité des engagements envers les infidèles, employa les mêmes raisons dont s'était servi le mufti Bestami-Muszanifek, afin de confirmer le sultan dans sa résolution de violer la capitulation jurée au roi de Bosnie. Skander-beg accueillit mieux ses raisons que les représentations par lesquelles Mohammed, dans une lettre particulière, aurait cherché à le ramener au maintien de la paix. La guerre fut résolue; et l'archevêque devint cardinal (3). A la nouvelle de la rupture de la paix, Mohammed envoya Scheremet-Beg, avec quatorze mille cavaliers, pour ravager l'Albanie, et Skander-Beg rassembla ses troupes à Ochri, l'ancienne Lychnus ou Lychnidus, l'Achrida des Byzantins, qui la citent souvent comme le siége de l'archevêque de Bulgarie, située sur un grand lac très-poissonneux, dont les eaux, en se déchargeant, forment le Drymon ou le Drilo noir.

Skander-Beg, avec dix mille hommes, prit, à trois milles de la ville, une position au milieu des ennemis, et battit Scheremet-Beg, qui laissa sur le champ de bataille autant de morts que le prince albanais avait de soldats. Le defterdar et douze des principaux prisonniers se rachetèrent, moyennant 40,000 ducats (1). Pour venger la défaite de Scheremet, Mohammed envoya quinze mille cavaliers et trois mille fantassins, sous la conduite de Balaban-Badera, Albanais de naissance, qui, réduit dans son enfance à l'esclavage, avait escaladé le premier les murs de Constantinople (2). Skander-Beg l'attendit avec quatorze mille cavaliers et quinze cents fantassins, dans la belle vallée de Valchalia, dont l'ennemi occupa les hauteurs (3). Skander-Beg s'ouvrit un passage; mais huit de ses plus vaillants capitaines, parmi lesquels se trouvaient son neveu Musachi, et Moses de Dibra, tombèrent entre les mains des Turcs, qui les emmenèrent à Constantinople (4). Le prince d'Albanie offrit pour eux une rançon; mais Mohammed ne voulut écouter aucune proposition, et fit écorcher vifs ses prisonniers (5). Toutefois, Balaban se retira sur Achrida, et Skander-Beg occupa le poste d'Oronich, dans la Dibra supérieure (6). Balaban se flatta de le surprendre, mais il fut repoussé avec une grande perte, et perdit lui-même son camp. Néanmoins il reparut bientôt à Achrida, avec des forces s'élevant à trois mille fantassins et dix-sept mille cavaliers (7). Il espérait gagner son redoutable adversaire par des présents. Après avoir épié vainement durant trois mois l'occasion de le surprendre, il résolut enfin de lui livrer une bataille rangée. Le cheval de Skander-Beg s'étant abattu, lui-même fut grièvement blessé

(1) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques. 871 (1466). C'est l'extinction de la domination, mais non pas de la famille, car Ahmed et son frère Kasim se retrouvent encore plus tard.

(2) Marini Barletii de vita et gestis Skander-Begi, dans Lonicerus, fol. 193-195.

(3) Barleti, fol. 198.

(1) Marini Barleti, fol. 204, l. v.

(2) *Ibid.*, fol. 206.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, fol. 208.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, fol. 209.

au bras (1). Les Turcs furent défaits. Balaban s'échappa à grand'peine (2). Pour la troisième fois, le général ottoman revint avec une armée, et l'Albanais Jakub amena un autre corps de troupes (3); mais avant que ces renforts pussent le joindre, Balaban fut forcé par Skander-Beg à une bataille. Il plaça en avant l'infanterie, composée des Asabes : à l'aile gauche, en face de Tanusio-Topha, les cavaliers mercenaires, appelés ulufedschis; à Zacharias Groppas, il opposa les akindschis, et à Manuel Peik, les janitschares. Lui-même était à l'aile droite, à la tête de l'élite de ses vétérans, qui formaient le nerf de son infanterie. Malgré toutes ces dispositions il fut défait complétement (4). Le butin n'était pas encore partagé dans le camp, lorsqu'un courrier, envoyé de Petralla, par Mamiza, sœur de Skander-Beg, lui annonça que l'Albanais Jakub était parvenu, avec une armée de seize mille hommes, jusqu'à Berat, brûlant et massacrant tout sur son passage, et qu'il était maintenant campé dans la petite Tyranna, près de la rivière d'Argilata (5). Skander-Beg courut à la rencontre de Jakub. Les soldats furent bientôt aux prises; ce fut une lutte d'homme à homme. Pénétrant à travers la mêlée la plus épaisse, le prince arriva jusqu'à Jakub, le perça de sa lance, et lui abattit la tête (6). A cet aspect, les Turcs prirent la fuite, laissant quatre mille des leurs sur le champ de bataille, et six mille prisonniers. Après avoir vengé par cette double victoire la perte de ses vaillants compagnons à l'issue de la vallée de Vachalia, Skander-Beg rentra triomphant dans Kroja (7).

Après ces échecs militaires, et deux vaines tentatives d'assassinat faites sur Skander-Beg, au moyen de meurtriers déguisés en néophytes chrétiens (8), Mohammed se mit enfin en marche lui-même pour l'Albanie, avec une armée de plus de cent mille hommes (9), et vint assiéger Kroja (1). Harcelé sur tous les points par Skander-Beg, voyant succomber chaque jour ses meilleurs soldats, il se retira enfin, et il déchargea sa fureur sur les valeureux habitants du territoire chaonien de Chidna; attirés à force de promesses, ils s'étaient rendus à ce tyran, qui en fit immoler huit mille (2). Pour observer Kroja, il avait laissé Balaban avec quatre-vingt mille hommes; celui-ci fit camper une partie de ses troupes sur une montagne qui dominait la ville (3), attendant les renforts que devait lui amener son frère Junis. Skander-Beg, bien informé, marcha toute la nuit au-devant de Junis, le battit, et le fit prisonnier avec son fils Chisr : il les fit amener chargés de fers en vue de Balaban, et profita de la consternation des Turcs pour les attaquer avec fureur. Balaban, hors de lui, courut au pied des murailles presser les assiégés de ses promesses; mais blessé mortellement à la gorge, d'un coup de feu tiré par l'Albanais Georges Alexios, il fut rapporté dans le camp, et rendit l'âme devant sa tente. Les Turcs se retirèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Tyranna, à huit milles de Kroja. Skander-Beg fit de vains efforts pour contenir l'ardeur de ses troupes, qui voulurent poursuivre l'ennemi : au bout de trois jours de combats, après d'énormes pertes, les Turcs s'ouvrirent un passage; mais leurs garnisons, dispersées dans les places, furent prises ou passées par le tranchant du sabre (4).

Ne pouvant soumettre Kroja pour le moment, et voulant néanmoins tenir en bride les Albanais, Mohammed releva et fortifia l'ancienne ville des Valliniens, aujourd'hui Ilbeszan, siége d'un sandschak (5), et ruina Tschorli, que Skander-Beg avait fondée à peu de distance de Durazzo, sur le rivage de la mer (6). Bientôt après, Skander-Beg mourut à Alessio, l'ancienne Lyssus, dans la soixante-troisième année de son

(1) Marini Barleti, fol. 210.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, fol. 212.
(4) *Ibid.*, fol. 214.
(5) *Ibid.*, fol 215.
(6) *Ibid.*, fol. 216.
(7) *Ibid.*, fol. 217, fin du XIe livre.
(8) *Ibid.*, fol. 218, commencement du XIIe livre.
(9) Barleti donne à Mohammed deux cent mille hommes, et de plus quatre-vingt mille à Balaban, fol. 218, l. v, 219.

(1) Barleti.
(2) *Ibid.*, fol. 219.
(3) Barleti nomme la montagne Cruinus, fol. 223.
(4) Fin du XIIe livre, fol. 225.
(5) Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques; Seaded-din, Idris, Neschri, Ssolaksade, Aali.
(6) Barleti, fol. 226, nomme la ville Chiurilus.

âge, après avoir lutté victorieusement pendant trente ans contre les armées de Murad II et de Mohammed II, pour le salut de la foi et la liberté de sa patrie. Il ne porta point ses armes en conquérant, comme Pyrrhus, dans le cœur des États ennemis; et, plus grand que Gentius, il échappa au destin des vaincus: sa valeur, comme celle de ces deux rois et de ses compatriotes, fut un peu entachée de la cruauté albanaise. Dans la même année mourut aussi son voisin, Étienne Cosich, seigneur de l'Herzegovina, qui, engagé dans des querelles avec ses fils, avait envoyé le plus jeune, comme gage de sa fidélité, à la Porte, où il embrassa l'islam, devint le favori du sultan, et plus tard fut choisi par Bajesid II pour gendre et pour grand vesir; des deux autres, Wladislaus obtint, après la mort de Cosich, l'Herzegovina supérieure, et le second la partie inférieure; mais bientôt après, Wladislaus s'enfuit en Hongrie (1), et l'autre ne se maintint que peu de temps en possession de vieux châteaux, jusqu'à ce que tout le pays fût incorporé comme sandschak à l'empire ottoman, sous le nom allemand de duché (hersek) (2).

Le calme de deux années qui, après la mort du prince de Karamanie et de Skander-Beg, interrompit la suite rapide des triomphes du conquérant, et pendant lequel l'histoire n'a plus à inscrire ni pays ravagés, ni villes conquises, ni garnisons égorgées ou sciées, ce calme fut consacré par Mohammed en partie à des armements maritimes, en partie à la construction du nouveau sérail: sur l'emplacement de l'Acropolis de l'ancienne Byzance, et, plus tard, du palais des empereurs, là où s'élevaient dans l'antiquité les temples de Pallas triomphante, de Neptune, de Bacchus et de Jupiter, d'Hécate et de Proserpine, et, sous la domination du christianisme, les églises des saints Démétrius et Minas, de Théodore Sergius et de la Sainte-Vierge; là même où se voyaient le palais Chalke, les salles des gardes avancées et des gardes du corps, avec leurs sept coupoles; où l'on admirait la chambre du trésor, avec l'horloge, les triclines des dix-neuf convives de l'empereur, la salle du trône, toute resplandissante d'or, la salle de porphyre où les césars naissaient sur la pourpre; sur ces mêmes lieux, consacrés par tant de souvenirs, dans la huit-cent-soixante-douzième année de l'hégire, fut achevée la construction du nouveau sérail et de la Porte ottomane, présentant ces inscriptions: « Que Dieu éternise l'honneur du possesseur! — Que Dieu consolide sa construction! — Que Dieu fortifie ses fondements! (1) »

Tandis que se poursuivaient les armements dans l'arsenal du nouveau port aux galères, la cavalerie légère des akindschis franchissait la frontière septentrionale de l'empire, et, parcourant la Sclavonie, la Carniole et la Styrie, poussait même jusqu'à Cilly, n'épargnant ni les enfants, ni les vieillards, ni les champs, ni les vignes, massacrait plus de deux mille paysans avec leur bétail, et entraînait plus de vingt mille esclaves (2). La joie de ce succès facile fut tempérée par la perte de deux îles, et de deux ports dont s'empara la flotte vénitienne commandée par Nicoloo Canale. Ainos sur la côte de Thrace, Phocée sur le rivage d'Ionie, les îles d'Imbros et de Lemnos furent saccagées par les troupes de débarquement, et Lustizza, dans le golfe de Patras, fut fortifiée (3). Les Vénitiens commencèrent ces hostilités après d'inutiles démarches pour le rétablissement de la paix. Le juif David qu'ils avaient envoyé à Constantinople afin de demander un sauf conduit pour Giov. Capello comme négociateur de la paix avait été repoussé durement par Mahmud-Pascha (4).

Brûlant du désir de se venger des courses des Vénitiens par une grande entreprise,

(1) Spandugino, p. 54.

(2) Ssadeddin, Idris, Neschri, Ssolaksade, Aali et Hadschi-Chalfa, dans sa Rumili, p. 174. *Voy.* aussi Engel, Histoire de Servie, p. 430, et Gebhardi, Histoire de Bosnie, p. 472.

(1) Constantinople et le Bosphore, l. I, p. 197, 221-225.

(2) D'après la chronique de Mœlk, 1469, *Turci abducunt ex Sclavonia trigenta mille hominum*; dans la chronique de Marini Sanuto il est dit: 1469, *Allemania scorgada dai Turchi fin a goricia*; Laugier, l. VII, p. 252.

(3) Lettere d'un segretario del S. S. Malatesta, dans Sansovino, p. 249. Les historiens ottomans placent la conquête d'Ainos en 872 (1467).

(4) La courte chronique ottomane, dans Marini Sanuto.

Mohammed résolut la conquête de Négrepont. Mohammed-Pascha, l'ancien grand vesir, maintenant amiral et sandschak-beg de Gallipoli sortit des Dardanelles avec une flotte de trois cents voiles, dont cent galères et deux cents autres vaisseaux portant soixante-dix mille hommes de troupes (1), et Mohammed conduisit une armée non moins forte par terre jusqu'en face de Négrepont. Les forces turques se déployèrent sur le même rivage qui avait jadis été couvert par l'armée de Xerxès, et la tente du conquérant ottoman fut plantée sur le même promontoire où s'était dressée celle du grand roi de Perse. Mais Nicolo Canale n'était pas un Thémistocles. Placé à l'ancre avec trente-cinq galères dans le golfe de Sarona, sous l'île de Salamine, il attendit sans bouger des renforts de Candie, et laissa les Turcs établir un pont de galères, et transporter toute leur armée dans l'île de Négrepont. Le capitaine Antonio Ottoboni déploya une valeur d'autant plus brillante : avec son seul bâtiment, il pénétra dans le port à travers la flotte ennemie; son frère Stéphano fut moins heureux : le bâtiment qu'il montait prit feu avec un vaisseau ennemi. L'île était sous le commandement de Paolo Erizzo comme baile : Luigi Calvo avait remplacé comme capitaine des troupes Giovanni Badoer. Tous trois étaient des hommes vaillants et pleins de prudence; néanmoins ils se trompèrent tous trois en plaçant leur confiance dans le capitaine Tomasi Schiavo de Lebeno, qui entretenait de perfides intelligences avec les Turcs; il fut découvert, et paya trop tard sa trahison de la vie (2). Durant dix-sept jours (3), les Turcs livrèrent cinq assauts furieux : dans les trois premiers ils perdirent plus de vingt mille hommes et trente galères. Mohammed fit débarquer le reste des équipages, et arracha de nouveaux soldats et de nouveaux matelots des lieux environnants. Le moment était favorable pour la flotte vénitienne; elle pouvait accourir rapidement, rompre le pont de galères, et couper aux assiégeants déposés dans l'île toutes les communications avec le continent, et tous les convois de vivre. Sourd à toutes les représentations de ses capitaines, ne voulant pas voir les signaux de détresse de la place, Nicolo Canale ne bougeait pas (1). Un quatrième assaut détruisit quinze mille assiégeants (2), mais dans le cinquième, et le plus sanglant, la ville fut enfin emportée le 12 juillet 1470. La citadelle se défendit encore quelques jours; mais la garnison abattue, réduite à rien par la perte de six mille hommes, se rendit sous la condition d'avoir la vie sauve (3). Pour venger la mort de cinquante mille de ses plus vaillants soldats (4), Mohammed imagina les supplices les plus barbares, et assouvit sa fureur sur les vaillants défenseurs de leur patrie : les Vénitiens furent empalés, écartelés, lapidés (5); les Grecs furent seuls emmenés en esclavage. Paolo Erizzo fut scié en deux avec les ambassadeurs de Kalabrita et de Leontari, et sa fille, qui ne se montra pas assez complaisante pour le sultan, fut coupée en morceaux.

L'île de Négrepont, autrefois Eubœa, surnom de la fille d'Asopus, ou Makris, la longue, à cause de sa forme, et Chalkis ou Chalcondantis, de ses mines de fer, ou Abantis, de ses premiers habitants, les Abantis, méritait d'attirer l'attention par son étendue, sa situation, sa fertilité, ses villes, ses caps, et les flux et reflux de l'Euripus (6). Son ancienne capitale Histiœa ou Oneas était bâtie sur le penchant du mont Thelethrios (7), à peu de distance du cap septentrional de l'île d'Artémisium. La nouvelle Chalcis, située dans la partie méridionale, sur la montagne la plus élevée, se lie au continent au moyen d'un pont garni de tours. Dans le moyen âge, le canal fut appelé Egripos, d'où est venu le nom actuel un peu corrompu de Négrepont (pont de l'Égripe). Au sud de Chalcis,

(1) Daru, Histoire de Venise, l. II, p. 465. Selon le secrétaire de Malatesta, l'armée de Mohammed était de plus de deux cent mille hommes.

(2) Relazione del segretario di Malatesta, et le presa di Negreponte da autore incerto, dans le Recueil de Sansovino, p. 322.

(3) Les jours d'assaut furent le 25 et le 30 juin, les 3, 5, 8 et 12 juillet : Laugier, Histoire de Venise, l. XXVI.

(1) Daru, Histoire de Venise, l. II, p. 466; Laugier, l. VII, p. 235.

(2) Daru, Laugier, pass. cit.

(3) Daru, l. II, p. 467.

(4) D'après les historiens vénitiens soixante dix-sept mille.

(5) La presa di Negreponte.

(6) *Voy.* la description de Tite-Live, l. XXVIII, p. 6.

(7) Strabo, l. X, et Tite-Live, l. XXVIII, p. 6.

probablement sur l'emplacement de Porto-Bufalo (1), s'élevait l'une des plus anciennes et des plus célèbres villes de l'île, Eretria, et plus au midi encore on voyait Karystos, fameuse par ses vins, ses marbres (2). Tant d'avantages et de richesses devaient attirer l'attention des États voisins, et des conquérants étrangers. Les Grecs s'arrachèrent la domination de l'Eubée; cette île fut possédée successivement par les Athéniens, les Spartiates et les Macédoniens; des rois de Macédoine, elle passa à la république de Rome, puis aux empereurs de Byzance, qui laissèrent Venise y établir sa puissance. Autrefois de grands monarques, Xerxès, Antiochus, Mithridate, l'avaient occupée quelques instants. C'est ainsi qu'elle avait été agitée dans les flots de toutes les conquêtes jusqu'à ce que Mohammed la fixât comme la base inébranlable de la domination ottomane de tout l'Archipel.

(1) Mannert, l. IX, p. 261.
(2) *Ibid.*, l. IX, p. 263.

LIVRE XV.

INTRODUCTION DES FERMAGES RURAUX. — RAVAGES DEVANT TOKAT. — MAHMUD-PASCHA GRAND VESIR POUR LA SECONDE FOIS. — LETTRE AUTOGRAPHE DE MOHAMMED. — DYNASTIES DU MOUTON-BLANC ET DU MOUTON-NOIR. — QUATRIÈME CAMPAGNE DE KARAMANIE. — HISTOIRE D'USUN-HASAN. — IL TRIOMPHE DU BEGLERBEG MURAD-PASCHA, MAIS EST ENTIÈREMETT DÉFAIT PAR MOHAMMED A TERDSCHAN. — EXPLOITS DE LA FLOTTE DES CROISÉS. — DÉPOSITION ET SUPPLICE DU GRAND VESIR MAHMUD-PASCHA. — ATTAQUE SUR SATALIA. — CONQUÊTE DES CHATEAUX DE KARAMANIE. — LE PRINCE DSCHEM EST PLACÉ COMME GOUVERNEUR DE LA KARAMANIE, ASSUJETTIE DANS LA CINQUIÈME CAMPAGNE.

Le regard toujours plus ardent du conquérant se tourna de nouveau d'Europe sur l'Asie, où il se fixa maintenant pendant cinq années. Dans la Karamanie vivait encore un reste d'attachement aux anciens princes; le fils d'Ishak-Beg se tenait encore avec sa mère à Selefke, et Ishak lui-même ainsi que Kasim-Beg, soutenus par leur protecteur Usun-Hasan, s'efforçaient de rallumer le feu mal éteint de la guerre. La tribu tatare de Torghud était à demi exterminée; mais une autre race tatare, celle de Warsak, fixée dans les mêmes cantons depuis l'invasion de Timur, s'était maintenue, et enfin le territoire d'Alaje était encore indépendant sous la domination de Kilidsch-Arslan, descendant des anciens sultans seldschukides en Asie Mineure. Afin de rétablir et d'assurer l'unité et le calme dans la Karamanie, le grand vesir fut envoyé en Asie avec des troupes considérables; mais à force d'extorsions il épuisa Eregli (Héraclée) et Larenda. Comme les habitants de la dernière ville, voyant son ardeur du pillage toujours plus irritée, le suppliaient d'épargner au moins leurs mosquées et leurs écoles, qui étaient consacrées avec leurs dotations à la sainte ville de Médine où repose le corps du prophète; il fit massacrer les députés interprètes de cette prière. Après avoir écrasé les villes de Karamanie, il alla porter sa rapacité sur le territoire des Warsaks (1). Un des begs de cette tribu, Ojus-Beg, se mit en embuscade dans les défilés de la Cilicie, avec de l'infanterie; suivant tous les mouvements des fourrageurs et des pillards de Mohammed-Pascha, surprenant tous ceux qui s'écartaient, il détruisit ainsi plus de la moitié de l'armée turque, et le reste n'échappa qu'en abandonnant les dépouilles déjà recueillies de toute la Karamanie. Les Warsaks, en voyant fuir Mohammed-Pascha, s'écrièrent, en se tournant ironiquement vers leurs chefs (1): « O le gracieux vesir, et le digne seigneur qui est venu déposer de l'or à nos pieds! » Le sultan destitua le grand vesir déjà flétri par sa défaite, et donna sa dignité à Ishak-Pascha, qui de la condition d'esclave s'était élevé au gouvernement de la Bosnie. Au reste, en nous transmettant les perfidies, les exécutions et les rigueurs de Rum Mohammed-Pascha, causes de sa grandeur et de sa ruine, l'histoire a conservé un autre souvenir de son administration, c'est l'introduction des fermes (mukataa) qui devait avoir le mérite d'une grande mesure financière aux yeux de Mohammed. Aussitôt après la conquête de Constantinople, lorsque Mohammed envoyait de tous côtés des colons pour repeupler la capitale déserte, il établit une redevance sur les maisons abandonnées aux nouveaux venus, ce qui détermina l'émigration d'un grand nombre de moslims transportés tout récemment dans la ville

(1) La chaîne du Taurus, au nord-ouest de Selefke, s'appelle encore Warsaktaghi; Dschihannuma, p. 611.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, p. 250; Ssolaksade, fol. 57, Neschri, p. 222.

conquise. Sur les représentations du vieux Lalaschahin, compagnon d'armes de Murad II, Mohammed abolit cet impôt sur les maisons; mais Rum Mohammed-Pascha le rétablit pendant son administration, et c'est à lui aussi que se rattache le premier établissement des mukataas ou fermages ruraux, dont il sera question plus d'une fois dans cette hisoire (1).

Le nouveau grand vesir Ishak-Pascha marcha en Karamanie contre Kasim Beg, père d'Ishak-Beg, qui avait soulevé le pays en faveur de l'ancienne famille. Il l'atteignit près du château de Mut, le mit en fuite, et rétablit les fortifications de Mut et de Nikde; ensuite il conquit les châteaux de Warkoi, Udschhiszar, Ortahiszari, ainsi que la ville d'Akserai, qu'il dépeupla d'après l'ordre formel du sultan, pour en transporter les habitants à Constantinople, où ils furent établis dans le quartier appelé encore aujourd'hui Akserai (2). Tout cela s'accomplit dans l'année où se fit l'expédition de Négrepont. En 1471, Keduk-Ahmed-Pascha, qui de simple janitschare était devenu pascha à trois queues, fut envoyé avec une armée vers Alaje. Cette ville, bâtie par le sultan seldschukide Alaeddin-Keikobad (3), au bord de la mer, à la place de l'ancienne Coracesium, s'élevait sur des rochers de cinq à six cents pieds de haut, remarquables par leurs couches alternativement blanches et rouges (4). Le pascha persuada au souverain d'Alaje de se rendre sans hésitation, et l'envoya avec sa femme et son enfant auprès du sultan, qui lui assigna Kumuldschina pour son entretien (5). Bientôt ce prince, sous prétexte d'aller à la chasse, trouva moyen de s'enfuir. Il gagna l'Égypte; sa femme et son fils s'éteignirent dans la douleur, et furent ensevelis à côté l'un de l'autre à Kumuldschina. D'Égypte, Kilidscharslan envoya à Kuduk-Ahmed-Pascha un diamant qu'il avait reçu du sultan, en le chargeant de le lui remettre. Nous avons déjà dit qu'au moment où Ishak-Beg, prince de Karamanie, s'était enfui auprès d'Usun-Hasan, son épouse et son fils Mohammed-Beg se renfermèrent dans le château de Selefke. A la nouvelle de la mort de son époux, la princesse avait envoyé par une ambassade sa soumission au sultan, qui chargea Keduk-Ahmed de prendre possession de la place. Le vesir s'acquitta de cet ordre, et marcha ensuite sur le château de Mokan (1), dans lequel se trouvait la famille de Pir-Ahmed, frère d'Ishak-Beg, et la nièce de ces princes, renommée pour sa grande beauté. Keduk prit la princesse et les trésors au nom du sultan, et alla mettre le siége devant le château de Lulge. Lorsqu'il s'en fut rendu maître, il fit massacrer une partie des défenseurs, et précipiter les autres du haut des murailles. L'approche de l'armée d'Usun-Hasan ne permit pas au pascha de se maintenir en possession de ses conquêtes, et il se retira sur Konia (2).

Usun-Hasan, résolu de soutenir les droits des princes de Karamanie contre le sultan Mohammed, avait franchi les frontières ottomanes, et s'était avancé vers Tokat. Auprès de lui se trouvaient les deux cousins de Mohammed, Pir-Ahmed et Kasim-Beg; l'armée était sous le commandement d'Omar-Beg, vesir d'Usun-Hasan et de son neveu Jusufdsche-Mirsa. Toutes les horreurs que rapporte l'histoire lors de la prise de Tokat se renouvelèrent dans Tokat emportée d'assaut. La ville fut réduite en cendres, et les habitants furent livrés à mille supplices; ensuite Omar-Beg marcha sur Diarbekr, laissant en arrière le neveu d'Usun-Hasan, Jusufdsche avec Pir-Ahmed et Kasim, et cent mille homme. Jusufdsche, dirigé par les princes de Karamanie, ravagea les contrées que ceux-ci prétendaient gouverner (3).

A la nouvelle des atrocités commises à Tokat, et de la dévastation de la Karamanie, Mohammed se sentit transporté de fureur: à l'instant il ordonna de planter sa tente à Skutari; puis il appela tous les paschas et les begs avec leurs troupes autour de sa personne, dans le camp sur le rivage asiatique. Le péril était imminent: le centre de l'Asie Mineure était menacé; le grand vesir Ishak et le prince Musta-

(1) Neschri, fol. 198, aussitôt après la conquête de Constantinople.

(2) *Voy.* le plan de Constantinople, par Kaufer.

(3) Dschihannuma, p. 621.

(4) Caramania de Beaufort, Annales de la littérature, I. XIV.

(5) La Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 69.

(1) Meucano, dans Bratutti, l. II, p. 255.

(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 255; Ssolaksade, fol. 57; Neschri, fol. 224.

(3) Seadeddin, Ssolaksade, Neschri, Idris.

pha, gouverneur de la Karamanie, dépourvus de troupes, se trouvaient en danger de tomber entre les mains de l'ennemi. Alors Mohammed sentit la faute qu'il avait commise en retirant à Mahmud-Pascha la dignité de grand vesir : il s'empressa de la réparer et de rappeler pour la seconde fois ce digne serviteur au premier poste de l'empire : en même temps fut adressé un chatti-schérif (écrit de la propre main du sultan) au prince gouverneur de la Karamanie. Dans les premiers temps de l'empire ottoman, alors que les sultans ne savaient pas écrire, il n'y avait d'autre chatti-schérif que l'empreinte de la main du souverain trempée dans l'encre, ce qui donna lieu à la tughra aujourd'hui en usage; plus tard, les sultans ne se donnant plus la peine d'écrire et de gouverner eux-mêmes, les lettres autographes du souverain sont devenues des objets de curiosité, et maintenant le chatti-schérif ne consiste guère qu'en une ligne de deux ou trois mots, tracée par le sultan, de sa propre main, en tête d'un traité, d'un diplôme ou d'un ordre du cabinet; en général, les lettres ou ordres sont aussi peu les produits de la plume des sultans, que bien des lettres autographes attribuées à des monarques européens sont l'œuvre de leur pensée. En Turquie, il y a moins d'exceptions encore qu'ailleurs à cette règle, et les documents écrits sont d'autant plus précieux et plus rares, s'ils appartiennent à un souverain ayant signé par lui-même; ou bien à un conquérant, plus habitué à manier l'épée que la plume; toutefois, Mohammed ne peut être soumis à ce mode d'appréciation : non-seulement il était grand protecteur des sciences, il favorisait les savants; mais il cultivait lui-même les belles-lettres et la poésie, autant que les projets de son ambition et l'exécution de ses conquêtes lui laissaient de loisir. Néanmoins, les pièces d'État, les lettres de victoire de son règne, dans lesquelles sont déployées toutes les richesses de la rhétorique, afin de relever la grandeur du triomphe par la pompe du langage, ne sortaient pas de sa plume, mais bien de celle des plus grands docteurs de sa cour : ainsi, la lettre de victoire sur la conquête de Constantinople adressée au sultan d'Égypte et au schah de Perse, était du précepteur du sultan, le fameux mollah Kurani. Des vingt-cinq écrits de Mohammed relatifs aux gouvernements, que Feridun, reis-effendi, puis nischandschi-baschi (secrétaire d'État pour le sceau du sultan) a recueillis un siècle après, dans son ouvrage inappréciable pour l'histoire des Ottomans, quatre ou cinq au plus peuvent être de la main de ce conquérant. Il y en a quelques-uns de l'époque de sa jeunesse, du vivant de son père, alors que le prince gouverneur avait plus de loisir pour s'exercer au style; mais une fois monté sur le trône et lancé dans la carrière des conquêtes, il abandonna le soin de sa correspondance politique à son précepteur (Chodscha), ou à son secrétaire d'État. Toutefois de ces vingt-cinq pièces, s'il en est une que l'on puisse regarder comme sortie de sa plume, ce doit être la lettre adressée à son fils Mustapha, prince gouverneur de Karamanie, par laquelle il le nomme serasker de l'armée envoyée contre Usun-Hasan; elle porte l'empreinte de l'esprit de Mohammed. La voici telle qu'elle se trouve dans le recueil de Feridun (1).

« Usun-Hasan, qui, pour ses précédents attentats contre le sultan défunt Ebusaid et le schah Dschihan, mérite la potence et la corde, et que Dieu le damne! Usun-Hasan nous a déjà envoyé dans une autre circonstance des lettres audacieuses et pleines d'offense. Nous lui avons répondu, comme on fait aux fous, par le silence; mais c'est un silence d'une nature telle qu'il change le renard en lièvre : nous nous armons contre lui avec les lions des batailles et avec les bêtes furieuses de la puissance. Comme tu nous as mandé que des malheureux émirs, provoqués par les fils du prince de Karamanie, osaient menacer le pays de l'islam, pour les repousser je t'ai nommé chef de mes armées, et j'ordonne donc qu'à l'heure du danger tu marches contre eux avec les beglerbegs d'Anatoli et de Rumili, et qu'avec l'aide de Dieu tu ne négliges rien pour les expulser. Donné dans les premiers jours du mois ssafer, l'an 877, dans la résidence de la ville bien gardée de Constantinople (1472). »

De Gallipoli, résidence de l'amiral, Moham-

(1) C'est la deux-cent-vingt-sixième pièce : tout le recueil contient deux cent soixante-sept pièces, dont cent-vingt-huit écrits de chalifes; plus de la moitié sont des réponses ou d'autres pièces.

med-Pascha accourut à Skutari baiser la main du sultan; mais soit qu'il jugeât en effet les préparatifs de cette année insuffisants pour pouvoir accabler l'ennemi dans la belle saison, soit que, par éloignement personnel à l'égard du prince gouverneur Mustapha, il ne voulût partager les dangers ou l'honneur de la campagne que sous le commandement suprême du sultan lui-même, Mahmud représenta humblement que la saison était déjà fort avancée, que l'hiver était très-rude en Karamanie, que l'armée n'était pas encore assez concentrée, que l'équipement était encore incomplet. Il proposa donc que l'on détachât en avant le beglerbeg gouverneur d'Anatoli, Daud-Pascha, pour protéger le pays et arrêter les irruptions des hordes de pillards turkmans. Mohammed approuva ce conseil; Daud-Pascha reçut ordre de partir pour la Karamanie, et le prince Mustapha fut informé de cette disposition.

Cependant, Jusufdsche poursuivait sa marche avec les fils de Karaman, ravageant le pays de ses alliés d'Akschehr (1); il s'était tourné au midi par Karamut (2), vers le canton d'Hamid (3); puis, inclinant à l'Orient, vers Koraili (4), située sur le lac du même nom. Le prince Mustapha et Daud-Pascha étaient arrivés en même temps à Koraili par Karamut et Jalawardsch; une sanglante bataille fut livrée. Voici le rapport de la victoire du prince Seraskeг, remarquable par le ton de soumission, de simplicité et de modestie.

« Voici le rapport du plus humble des esclaves, qui sera déposé sur la poussière des degrés du trône uni par la conquête, enchaîné par la victoire : Après l'arrivée de l'ordre sublime, les hommes connus comme des scorpions, les parents d'Usun-Hasan, qui, par tous ses attentats, mérite la potence et la corde, les fils d'Omar, et Jusuf avec quelques-uns de ses frères et de ses begs, se sont portés en avant des fils de Karaman, Pir-Ahmed et Kasim, et ont passé rapidement au delà de Kaiszarije; ton esclave rangea ses troupes à Konia, et marcha aussitôt avec son armée victorieuse au-devant de l'ennemi pour le repousser. Le beglerbeg d'Anatoli, mon gouverneur Keduk-Ahmed-Pascha, était à l'aile droite, le beglerbeg de Rumili, Mohammed-Pascha à la gauche; le mardi 14 de rebiulewwel, les deux armées se disposèrent à la bataille : l'on combattit depuis le matin jusqu'après midi; mais avec le soleil déclina aussi la fortune de l'ennemi. Les chefs de son armée, Jusuf avec ses frères Seinel et Amru furent pris; les begs les plus renommés, comme Mohammed, Bakir et autres, furent couchés dans la poussière, et leurs têtes coupées seront en dérision à ce monde et à l'autre. Ceux qui ont échappé au sabre ne peuvent plus relever le front courbé sous ce coup, et sont dispersés pour la plupart; le sabre a tranché sur le dos du peuple qui avait choisi l'injustice. Gloire à Dieu, le maître du monde! Cette victoire est une suite de la bénédiction du Padischah, qui est le refuge du monde; et l'on doit espérer qu'Usun-Hasan lui-même, atteint par le glaive de la justice, sera partagé; que ses restes, privés de linceul et de sépulture, seront étendus sur la terre de destruction, et qu'ils serviront de pâture aux fourmis et aux serpents. Dieu le veuille ainsi! Ce message glorieux est confié au grand écuyer Mahmud, ton esclave; il est suivi par un autre esclave, le grand écuyer Keiwan, qui porte les têtes et mène les prisonniers; ils se prosterneront la face dans la poussière que soulèvent les pieds du cheval de ta sublime personne. Au reste, l'ordre émane de la Sublime Porte.

« L'esclave de ta grandeur,

« Mustapha (1). »

Mohammed fit charger de fers le chef de l'armée ennemie, mais ordonna de couper la tête aux autres prisonniers. Les deux princes de Karamanie Ahmed et Kasim s'étaient échappés du champ de bataille : le premier avait regagné la cour d'Usun-Hasan, l'autre s'était jeté dans la Cilicie, et il se fortifia dans Selefke (2).

(1) Akschehr, le lieu de sépulture de Naszireddin-Chodscha, le plus grand bouffon des Turcs.

(2) Ce Karamut n'est pas le Mut dont il est question plus haut : Karamut est sur la frontière entre Karaman et Hamid; Mut se trouve sur le rivage de Cilicie.

(3) Dschihannuma, p. 639.

(4) Koraili est le nom actuel du lac de Koraili; Dschihannuma, p. 619.

(1) Dans le Recueil de Feridun, c'est la deux-cent-vingt-septième pièce.

(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 255; Ssolaksade, fol. 58.

Avant de raconter l'expédition de Mohammed contre Usun-Hasan, il est nécessaire de donner un court résumé sur cette dynastie turkmane du Mouton-Blanc, et sur le puissant prince dont les actions et le nom même ont été traduits fort imparfaitement, et d'une manière erronée dans les histoires européennes. A la fin du VIIIe siècle de l'hégire, et du XIVe depuis la naissance de Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur mongol Argun, de la famille du conquérant Dschengis, deux hordes turkmanes, qui se désignaient par l'appellation du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, avaient marché de l'est à l'ouest, et s'étaient établies, la première au nord de la Cappadoce, à Siwas (Sebaste); l'autre dans la partie méridionale de la Mésopotamie, à Diarbekr. Cent ans plus tard, lorsque la puissance mongole se fût écroulée en Perse, au commencement du VIIIe siècle du mahométisme, et du XVe de l'ère chrétienne, les deux races apparaissent comme dynasties régnantes: celle des Karakojunlu (du Mouton-Noir), pendant une durée de quatre-vingt-dix-sept ans n'offre que quatre souverains (1), tandis que celle des Akkojunlu (ou Mouton-Blanc), en compte neuf dans un espace de quatre-vingt-dix-neuf années (2). Le fondateur de la dynastie du Mouton-Noir était le turkman Kara-Jusuf qui, chassé par Timur, était venu chercher un refuge et des secours auprès de Bajesid-Jilderim, et l'avait provoqué à marcher contre Timur. Le plus puissant de ces princes avait été Dschihanschah, second successeur, et petit-fils de Kara-Jusuf, qui étendit sa domination sur les deux Iraks, et sur Aserbeidschan (l'Atropatène), et qui se tenait habituellement à Tebris, la dernière résidence des empereurs mongols. Il était nécessaire de le nommer ici, parce que sa chute vient se placer dans l'histoire de la dynastie du Mouton-Blanc, et se rattache aux actions d'Usun-Hasan. La dynastie du Mouton-Blanc fut fondée par Kara-Juluk (la Sangsue-Noire), dont le nom s'est présenté plusieurs fois déjà dans les livres précédents. Tandis que son parent le prince du Mouton-Noir, Jusuf, voyait son pays foulé sous les pieds des chevaux de Timur, Kara-Juluk sauva et agrandit le sien en servant de guide à l'expédition de Timur vers l'Asie Occidentale; son nom indiquait la soif du sang dont il était dévoré, et il le justifia bien dans mille circonstances: entre autres actes sanguinaires, il fit mettre à mort trois souverains par lui vaincus et pris, le prince de Siwas et Tokat, appelé Kasi-Burhaneddin, le seigneur d'Alep et de Damas, Melikaadil et le seigneur de Mardin, Melik-Sahir-Isa. Lui-même fut vaincu par Iskander, fils de Kara-Jusuf, du Mouton-Noir, se tua en tombant dans le fossé d'Erserum, et y fut enseveli. Mais au bout de quelques jours Iskander le fit exhumer, ordonna de séparer la tête du tronc, et l'envoya au Kaire, où elle fut plantée sur la porte de Suweila (1).

Le petit-fils et troisième successeur de Kara-Juluk fut Usun-Hasan (Hasan le Long), qui a quelque droit au nom de grand que lui a donné l'histoire. Il commença sa carrière au service de son frère Dschihangir, souverain du Mouton-Blanc, en combattant leur oncle commun, Hasan, fils de Kara-Juluk, qu'il battit complétement, et qu'il mit à mort avec ses fils et ses émirs lorsqu'ils furent tombés entre ses mains (4) [1451]. Ensuite il surprit au moyen d'un stratagème la place d'Amid (Diarbekr), résidence de son frère, en s'introduisant avec ses soldats déguisés en charbonniers et en marchands de fourrages, et Dschihangir eut à peine le temps de se sauver (5). Maître d'Amid, sans être parvenu à la souveraineté, il se mit à faire des courses sur le territoire ottoman, s'empara du château de Dewelihiszar, et conclut ensuite, comme nous l'avons dit plus haut, sa paix avec Mohammed, par l'entremise de sa mère Sura (6), lorsque le sultan marchait en conquérant sur Trébisonde. Cette princesse était probablement du sang des Comnène, comme l'aïeule et l'épouse d'Usun-Hasan; il convenait à la politique des empereurs de Trébisonde, comme à

(1) Fondée an de l'hégire 777 [1375], éteinte an 874 [1469].

(2) Fondée an de l'hégire 809 [1406], éteinte an 908 [1502].

(1) Dschenabi, sous le n° 469 de la bibliothèque impériale et royale.

(2) Dschenabi, n° 469 de la bibliothèque impériale et royale, p. 127.

(3) *Ibid.*

(4) Dschenabi, p. 228.

(5) *Ibid.*

(6) Les historiens ottomans et Chalcondylas.

celle des princes du Mouton-Blanc, de fortifier par des mariages l'intérêt de leur défense commune contre les Ottomans leurs voisins. Ainsi Kara-Juluk eut pour épouse la fille de l'empereur de Trébisonde, Alexis Comnène, et Usun-Hasan son petit-fils (1) s'unit à la princesse Catherine, fille de Jean Comnène, fils d'Alexis; plus tard Mohammed lui envoya une autre Comnène en présent pour son harem (2). Après la mort de son frère, Usun-Hasan monta sur le trône du Mouton-Blanc, et fit la guerre à Dschihanschah, souverain du Mouton-Noir; celui-ci implora l'assistance de Mohammed (3). Mais alors embarrassé par la guerre avec Skander-Beg, et occupé de la construction de la forteresse d'Ilbaszan, le sultan ne put accueillir ses prières. Après une suite de combats, Dschihanschah fut abattu, pris et mis à mort (4). Usun-Hasan, qui n'ignorait pas les vaines prières adressées par Dschihanschah à Mohammed, envoya au sultan une lettre de victoire, avec trois têtes, dont l'une était celle du secrétaire d'État de Dschihanschah. La lettre finissait par des exhortations à une franche amitié de la part du sultan, à de la modération; les dernières lignes l'engageaient même à faire des vœux pour la prospérité et l'agrandissement de la dynastie du Mouton-Blanc. Un langage plus expressif encore fut l'envoi de la tête de Dschihanschah même, jointe à la lettre de victoire adressée à Ebusaid, petit-fils de Timur, qui régnait dans les pays de l'Oxus, et qui s'était levé en armes contre Usun-Hasan (5). Ebusaid, dont le père Miran-Schah avait reçu de Timur la domination d'Aserbeidschan que maintenant Usun-Hasan incorporait à ses États après la mort de Dschihanschah, ne se laissa point effrayer par l'envoi de la tête de l'infortuné souverain, et il marcha lui-même à la conquête de l'héritage de ses pères. Usun-Hasan s'embusqua dans un défilé, détruisit presque entièrement l'armée ennemie, et il fit prisonnier le descendant de Timur lui-même (6). Ni le respect pour le sang de Timur, ni le souvenir de la politique de son propre aïeul, qui avait dû la possession de ses États à ce conquérant dont il s'était fait le guide vers l'Asie Occidentale, ne purent en imposer à Usun-Hasan; il fit abattre la tête du souverain des pays de l'Oxus, et l'envoya au sultan d'Égypte avec une lettre menaçante. Celui-ci bravant toutes ces insultes, fit laver la tête d'Ebusaid, qui fut déposée honorablement dans un tombeau.

Vainqueur du souverain de la Transoxane, Usun-Hasan prit maintenant la résolution audacieuse de renverser du trône de Chorasan l'arrière-petit-fils de Timur, Husein, fils de Baikara, petit-fils d'Omar-Scheich. Dans ce but, il se servit d'un parent d'Husein, de Jadkiar-Mohammed, fils du sultan Mohammed, fils de Baisankor, fils de Schahroch, fils de Timur, comme d'un compétiteur au souverain pouvoir, dont il soutint les prétentions avec une armée victorieuse. Le sultan Husein, cédant à la supériorité des forces de son rival, se retira d'abord sur Herat, puis sur Balch (1), et Mohammed-Jadkiar, le protégé d'Usun-Hasan, monta sur le trône d'Herat (2). Dans sa lettre de victoire à son allié et protégé Pir-Ahmed, prince de Karamanie, Usun-Hasan lui rend compte du succès de son entreprise, et présente un tableau un peu emphatique, mais en quelque sorte justifié par les faits, de la grandeur du souverain du Mouton-Blanc, qui alors dominait depuis le Chorasan jusqu'à la Karamanie, sur la plus grande partie de la Perse. Il lui annonce: «Que d'abord le sultan Husein-Baikara avait protesté de ses sentiments d'amitié, et que lui, Usun-Hasan, avait répondu à ces assurances par une ambassade; mais qu'ayant découvert que cette amitié n'était ni ferme, ni sincère, il avait soutenu par une armée le descendant de Timur, Jadkiar-Mohammed; que ses troupes, commandées par son fils, le sultan Chalil Behadir, ayant rétabli Jadkiar-Mohammed dans l'héritage paternel, avaient assuré à leur chef la domination sur la partie orientale et méridionale du Chorasan jusqu'à l'Oxus et l'Hindostan; qu'avec un autre corps de trente mille hommes, il avait placé sous l'autorité d'un autre de ses fils, le prince Mohammed, Masanderan, Tabe-

(1) Chalcondylas, édition de Basle, p. 155 et 157.
(2) Spandugino, p. 47, d'après Chalcondylas.
(3) Seadeddin et Ssolaksade.
(4) Dschenabi.
(5) *Ibid.*, p. 228
(6) *Ibid.*

(1) Dschenabi, p. 173.
(2) *Ibid.*

ristan, Astrabad, Kumis, Damaghan, Bestam, Semnan, Firuskuh et Lardschan; qu'à un troisième fils, Seinel-Beg-Behadir, il avait conféré le gouvernement de Kerman et de Sirdschan jusqu'à la mer Persique, ainsi que d'une partie de l'Irak, tandis que dans le Chorasan, les villes de Nun, Kais et Tain étaient prises, et que leur possession était assurée par vingt mille hommes; que l'émir Omar-Beg tenait Fars occupé avec des troupes suffisantes; que dans le Loristan, il était maître de la place de Churremabad, qui avait résisté plusieurs fois aux attaques d'Ebusaid et de Dschihannuma, et qu'il avait conquis Dschesire, capitale du Kurdistan; que, grâce à Dieu, son vaste empire était maintenant arrondi, et assuré contre les ennemis comme par une digue d'Alexandre (1).

Gonflé par tant de succès, se regardant comme le maître de l'Orient, Usun-Hasan crut être en état de se mesurer avec Mohammed, comme jadis Bajesid avec Timur. Il accorda un asile et des armes aux princes fugitifs expulsés par les Ottomans. Kisil-Ahmed de Kastemuni et les princes de Karamanie avaient trouvé une situation honorable auprès de lui. Outre l'assistance qu'il leur avait fait prêter à main armée, il irrita la colère de Mohammed par la lettre de victoire dans laquelle il lui annonçait le renversement et la mort de Dschihanschah (2), ami constant du sultan, et par une autre plus offensante encore, dans laquelle il ne lui donnait pas une seule fois le titre de sultan, se contentant de l'appeler Mohammed-Beg (3). Par cette dernière missive il lui apprenait qu'il avait conquis tout le Farsistan, dispersé les ennemis, choisi Schiras pour sa résidence, qu'il avait reçu l'hommage d'Husein-Baikara, et que maintenant, par la grâce de Dieu, il n'avait plus rien à craindre d'aucun côté. L'insulte était d'autant plus grave, que Mohammed avait toujours été en rapport d'amitié avec Husein-Baikara comme avec Dschihanschah (4). Il répondit aussitôt d'une manière plus insultante, s'adressant à Usun-Hasan, du ton de commandement, et le traitant comme un simple chan persan (5). « Si quelqu'un, disait-il, orgueilleux de la fortune, franchit les limites, et entreprend sur la justice, c'est un signe de chute pour sa domination. Des idées confuses et fanatiques remplissent ton cerveau; il faut les en chasser, et suivre la raison comme conseillère. Notre empire est la maison de l'islam; de père en fils, la lampe de notre empire a été entretenue avec l'huile du cœur des infidèles; si tu exerces des cruautés contre les moslims, tu dois avec tes complices être compté parmi les ennemis de la loi. Pour détruire ces ennemis nous avons sellé notre cheval et ceint notre épée; tu ne dois pas dire : Je ne savais pas, ou je ne me suis point aperçu. Il ne faut pas le moins du monde que tu t'avances vers nos États. Au mois de schewwal, je marcherai moi-même avec mon armée triomphante contre tes forteresses et tes châteaux, ayant la confiance que Dieu, le maître et le dominateur de toutes choses (que son nom soit béni!), me choisit pour instrument de sa vengeance sur toi, et par moi il effacera ton nom. Il n'est plus besoin de paroles. Tu répondras à ce diplôme impérial. Salut à celui qui ne veut que le bien ! »

Vers la fin de mars (1), Mohammed se mit en marche de Skutari vers Jenitschehr, et les troupes de la Rumili franchirent la mer près de Gallipoli. Lorsque l'armée fut arrivée à Begbasari, le prince gouverneur de Karamanie, sultan Mustapha, vint se présenter au baise-main, et plus loin, à Kasabad, le prince gouverneur d'Amasia, sultan Bajesid, accourut rendre les mêmes devoirs à son père. Dans la plaine de Siwas, l'armée fut passée en revue. Le beglerbeg de Rumili, Chasz-Murad-Pascha, du sang des Paléologues, fils de Vitus (2), commandait sous Bajesid l'aile droite, composée de quarante sandschak-begs et de vingt mille janitschares; l'aile gauche, formée de vingt-quatre sandschak-begs et de vingt mille Asabes, sous Mustapha, était dirigée par le beglerbeg d'Anatoli, Daud-Pascha; au centre, était comme de coutume, la cavalerie pour la garde spéciale du sultan; à droite étaient rangés les sipahis, à la

(1) Collection de Feridun, n° 223.
(2) *Ibid.*, n° 222, sans date ni réponse.
(3) *Ibid.*, n° 221.
(4) N° 198, et la réponse n° 199.
(5) N° 225.

(1) Dans le mois de schewwal, ainsi encore dans l'année 877 de l'hégire.
(2) L'Histoire grecque, dans le Turco-Græcia de Crusius, p. 24.

gauche les silihdares avec des Ulufedschis et des ghurebas distribués des deux côtés. Il y avait en tout cent mille hommes bien équipés (1). Ali-Beg, fils de Michaloghli, chef héréditaire des coureurs, avait été détaché en avant pour ravager le pays ennemi et tirer vengeance des atrocités de Tokat. Usun-Hasan était averti par ces éclaireurs de l'approche de Mohammed; la lettre menaçante rapportée plus haut, et qui venait de lui être remise, l'avait engagé à se mettre sur ses gardes. Il avait donc pris une forte position sur l'Euphrate, le flanc protégé par le fleuve, et les derrières couverts par une montagne. Chasz-Murad-Pascha, qui avec la cavalerie légère de l'avant-garde précédait l'armée, se laissa emporter par l'ardeur de sa jeunesse, et par le succès de quelques escarmouches ; il vint fondre droit sur le gros corps de bataille de l'ennemi. Michaloghli, qui reconnut la supériorité des forces auxquelles ils avaient affaire, s'était retiré. Mahmud-Pascha, qui suivait Murad-Pascha, lui fit dire de ne plus avancer d'un pas et de faire bien vite un mouvement en arrière; mais Murad-Pascha, au lieu d'obéir, poursuivit sa course et tomba dans le piége tendu par Usun-Hasan, qui feignit d'opérer sa retraite afin d'attirer les ennemis dans une embuscade. Murad reconnut trop tard les suites de son imprudence; son courage de lion ne put le sauver: il périt avec la plus grande partie de ses troupes. Trois des hommes les plus distingués de l'armée ottomane, Omar-Beg, fils de Turachan, le fameux gouverneur du Péloponèse, Hadschi-Beg, defterdar de Rumili, et le savant légiste Ahmed-Tschelebi, fils de Fenari, furent pris, et tous trois enchaînés dans une tente; les autres prisonniers furent emmenés à Baiburd. Usun-Hasan, triomphant, voulut persuader au fils de Turachan que maintenant la force des Ottomans était brisée, puisqu'il avait détruit l'élite de leurs troupes, l'armée de Rumili, et qu'il tenait captif le fils du conquérant du Péloponèse. Omar-Beg répondit qu'il y avait encore cent mille hommes comme lui, aux ordres du sultan; il eut ensuite beaucoup de peine à calmer, par des paroles flatteuses, la colère d'Usun-Hasan, qu'avait irrité la franchise d'un tel langage (2).

(1) Seadeddin, dans Bratutti, t. II, p. 265; Ssolaksade, fol. 59; Idris, p. 141.

(2) Neschri, p. 227.

Mohammed consola son armée avec le récit d'un songe réel ou inventé pour relever le courage du soldat. Il rêva ou prétendit avoir rêvé que lui et Usun-Hasan, tous deux en costume de lutteurs, mesuraient leurs forces et leur habileté. D'abord le sultan avait ployé les genoux; mais bientôt il s'était relevé, et avait porté à son adversaire un si furieux coup à la poitrine, qu'un morceau du cœur d'Usun-Hasan était tombé à terre. Au bout de quelques jours, le songe se réalisa par la victoire complète que Mohammed remporta sur Usun-Hasan dans le voisinage d'Ersendschan. Déjà l'armée ottomane s'était avancée de six marches en pays ennemi, dans la direction de Baiburd (1), et à la septième, le lundi, 1er du mois de rebiulewwel, elle était parvenue aux environs de Terdschan, à Utschaghisli. Là fut aperçue l'armée ennemie sur les hauteurs d'Otlukbeli, où Usun-Hasan la rangea en bataille, donnant le commandement de l'aile droite à son plus jeune fils Seinel, celui de l'aile gauche à son fils aîné Oghurlu-Mohammed. En face, dans la disposition des troupes ottomanes, étaient les deux fils de Mohammed, Sultan-Mustapha avec les troupes asiatiques et les Asabes, à l'aile gauche, et Sultan-Bajesid, avec les troupes européennes et les janitschares, à l'aile droite. Mustapha fondit sur l'aile droite de l'ennemi, et Seinel, fils d'Usun-Hasan, périt dans cette charge. Mahmud, l'aga des janitschares (2), présenta sa tête au prince Mustapha, et celui-ci la déposa aux pieds de son père. Ainsi était accompli le songe de Mohammed; car, en persan comme en turc, les enfants sont appelés les morceaux du cœur. Le prince Bajesid repoussa l'aile commandée par Oghurlu-Mohammed; toute l'armée turkmane fut en désordre, et Usun-Hasan prit la fuite, abandonnant son camp et son bagage. Mohammed s'arrêta trois jours sur le champ de bataille pour massacrer les prisonniers (3). On n'épargna que la vie de quelques savants hommes, dont Usun-Hasan, grand protecteur des sciences, menait toujours un certain nombre avec lui.

(1) Dschihannuma, p. 424, et Annales de la littérature, t. XIV, p. 32.

(2) Aali, XXIVe récit.

(3) Seadeddin, dans Bratutti, t. II, p. 279; Ssolaksade, fol. 59; Neschri, fol. 228-230; Idris, fol. 143-147.

Parmi ceux-ci se trouvaient le juge Mahmud-Scherichi, l'un des plus grands orateurs de l'Irak, Kasi-Hosznkeisi, Imam Usun-Hasan, et Seid-Mohammed, son secrétaire d'État pour les traits de son nom : on brisa leurs fers, et ils furent traités avec distinction.

Les émirs de la famille du Mouton-Noir, qu'Usun-Hasan traînait captifs à sa suite depuis la défaite du sultan Dschihar, furent rendus à la liberté comme anciens alliés, et protégés des sultans ottomans; trois Mirsas, du sang de Timur, et parents par leur mère d'Osman Baienderi, aïeul d'Usun-Hasan, furent envoyés comme prisonniers d'État à Amasia; deux autres des principaux begs d'Usun-Hasan furent chargés de fers. Quant à Ditrik, fils de Sinan-Beg, Ottoman, qui, par amour pour la science, s'était rendu précédemment en Perse, et avait excité le souverain du Mouton-Blanc à l'expédition contre Rum, il fut mis à mort (1). Trois mille Turkmans subirent le même sort, pas tous à la fois, et dans le premier enivrement de la victoire; afin qu'ils servissent plus longtemps de spectacle à la cruauté du conquérant, on leur fit suivre la marche de l'armée, et à chaque station on en choisissait quatre cents, qui étaient massacrés régulièrement. Cette immolation se prolongea ainsi pendant sept jours (2), jusqu'à ce que le camp se trouva devant le château de Karahiszar, si fameux par la force extraordinaire de ses ouvrages. Lorsque l'on marcha contre Usun-Hasan, Mahmud-Pascha, dans le conseil de guerre réuni par le sultan, avait été d'avis qu'avant tout l'on entreprît le siége de Karahiszar, parce qu'il était extrêmement dangereux de laisser une place aussi forte sur les derrières de l'armée. « Nous ne sommes pas ici pour prendre des châteaux, mais pour battre des armées », avait dit alors Mohammed plein de colère, tout en contenant alors l'explosion de son ressentiment. Après la grande victoire sur Usun-Hasan, la place se rendit aussitôt que Mohammed parut devant ses murailles; s'inclinant, dit le vieux Neschri, devant la terrible puissance de son regard (3). Darab-Beg, le commandant persan, reçut pour récompense de sa prompte soumission le sandschak de Tschirmen, dans le voisinage d'Andrinople. Là furent partagées les immenses dépouilles prises sur Usun-Hasan, et, de plus, Mohammed fit don à l'armée des 10,000,000 d'aspres qu'il avait distribuées parmi les soldats comme avance de solde à l'ouverture de la campagne. En même temps, comme accomplissement d'un vœu, ou par l'effet d'une inspiration passagère d'humanité, en témoignage peut-être de reconnaissance envers Dieu pour l'heureuse issue de son expédition, il donna la liberté à tous ses esclaves des deux sexes. Un seul mot du sultan fit tomber les fers de quarante mille jeunes gens et jeunes filles. Enfin, de ce lieu Mohammed adressa les bulletins de sa victoire au sultan Husein-Baikara, arrière-petit-fils de Timur, l'ancien souverain du Chorasan, vaincu par Usun-Hasan (1), à son fils le sultan Dschem, gouverneur de Kastemuni (2), et des ordres partirent pour que tous les beglerbegs et les sandschaks de l'empire fissent célébrer son triomphe par des fêtes et des réjouissances (3).

Le premier acte politique de Mohammed après son retour à Constantinople fut la déposition de Mahmud-Pascha, auquel fut enlevé, pour la seconde fois, la dignité de grand vesir. Le refus de prendre, dès l'ouverture de la campagne, le commandement supérieur avant la fin de l'hiver, la proposition du siége de Karahiszar, et plus encore l'avis soutenu dans le conseil de guerre après la bataille de Terdschan, de ne point poursuivre l'ennemi plus avant dans le pays, avaient attiré sur lui la disgrâce du sultan, qui avait su se contraindre et dissimuler tant que la tête et le bras du grand vesir lui parurent indispensables. Mahmud fournit, d'ailleurs, un prétexte à la vengeance, en laissant percer une joie odieuse sur la mort du prince Mustapha (4), gouverneur de Karamanie : car, au lieu de se couvrir de deuil, il porta des vêtements blancs, et joua aux échecs. Mais le véritable crime de Mahmud, c'est qu'il exprimait des opinions indépendantes, c'est

(1) Idris, fol. 149.
(2) Neschri, Aali, Idris.
(3) Seadeddin, Aali, Ssolaksade, Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

(1) Collection des papiers d'État de Feridun, n° 231.
(2) *Ibid.*, n° 232.
(3) *Ibid.*, n° 233.
(4) Ssolaksade, fol. 61.

qu'il avait montré des sentiments d'humanité, en épargnant la vie du roi de Bosnie, en accordant une libre retraite au prince de Karamanie. De tels attentats effaçaient tous les services du conquérant de la Servie, de la Bosnie et de Négrepont, du grand protecteur des savants, du provocateur de tous les établissements utiles, ou plutôt ses mérites eux-mêmes étaient autant de motifs de condamnation. Mahmud, né d'un père grec et d'une mère illyriènne, et converti violemment à l'islam dans sa jeunesse, est véritablement le premier grand vesir de l'empire ottoman qui ait laissé des souvenirs durables de son amour pour les sciences et pour les institutions bienfaisantes de la paix. Aujourd'hui il en reste encore quelques monuments après environ quatre siècles. Des mosquées et des bains portent encore son nom à Constantinople (1) et à Ssofia; l'on possède la collection de ses lettres à Mir-Alischir, le célèbre grand vesir du sultan persan Ebsuaid, qui, par ses poésies persannes et dschagataïennes, par les fondations de tant de mosquées, de colléges, de caravansérais, d'hôpitaux, de bains et de ponts, vivra éternellement dans l'histoire de l'Orient (2). Mahmud-Pascha aussi était poëte, et comme tel il portait le surnom d'Adeni, c'est-à-dire poëte de l'Eden. Non-seulement il savait rendre justice aux savants, dont plusieurs lui dédièrent leurs ouvrages; il se montrait encore généreux envers eux. Lorsqu'il fit construire son collége à Constantinople, il gratifia chaque danischmend de deux turbans, d'un morceau d'étoffe de laine, d'un morceau de drap écarlate, et de 500 aspres. Le jeudi de chaque semaine il recevait des savants à sa table, sur laquelle était servie une assiette de riz avec des pois. Une grande partie de ces pois était de l'or fin, et ce que chaque danischmend pouvait prendre avec sa cuiller lui appartenait. Mahmud avait coutume de dire : Quiconque jouit des fortunes de la faveur doit avoir l'or à la bouche. Il tenait souvent un langage plein de sagesse et d'équité en présence du sultan. Mohammed ayant un jour demandé à un mollah d'où venait la décadence de la Crimée, où jadis plus de quatre cents docteurs faisaient fleurir les sciences, le légiste répondit que c'était la faute du dernier vesir, qui, par son dédain pour les ulémas, avait transformé ce paradis terrestre en un désert couvert de ruines. Mohammed saisit l'occasion de donner à son vesir une leçon sur la manière dont on doit traiter les savants, et sur la culture à rendre aux sciences. Mahmud dit avec autant de franchise que de vérité que la faute devait remonter jusqu'au prince qui n'avait pas choisi un vesir plus habile. De telles manières, un langage si sincère, doivent avoir contribué à la seconde déposition de Mahmud et à sa condamnation capitale. Mahmud écrivit dans son testament : « Je suis arrivé à la porte du sultan avec un cheval, un sabre et 500 aspres; tout ce que j'ai acquis de plus est le bien du padischah, à la grâce duquel je recommande le sort de mon fils Mohammed-Beg, et le maintien de mes fondations pieuses. » La vie et la mort de Mahmud lui acquirent le renom d'un martyr, et la tradition populaire a reproduit les circonstances de sa mort dans une légende où le sentiment de la tyrannie du sultan s'exprime dans un langage énergique et simple (1).

Après le retour du sultan de sa campagne d'Asie, l'achèvement de la guerre dans la Cilicie Pétrée et sur la côte où quelques châteaux tenaient encore pour Pir-Ahmed et Kasim-Beg, avait été remis au prince Mustapha, gouverneur de Karamanie, et à Keduk Ahmed-Pascha, successeur de Mahmud-Pascha, comme grand vesir. Mais avant de rapporter la fin de cette guerre de Karamanie, d'après les historiens ottomans, il convient de jeter un coup d'œil sur les exploits de la flotte des croisés dans les mers de Cilicie, sous les ordres de Mocenigo, au moment de la campagne contre Usun-Hasan. Par ses légats, les cardinaux Bessarion, Bembo et Borgia, Sixte IV avait poussé la France, l'Allemagne et l'Espagne à une croisade contre les Turcs, et il avait convoqué un concile dans le palais de Latran; il avait fini par conclure avec Venise et Naples la triple ligue qui, du principal négociateur, fut appelée alliance de Ca-

(1) Osman-Efendisade, Biographie des vesirs, et dans les biographies des poëtes, par Aaschik-Hasan et Hasan-Kinalisade.

(2) Histoire de la rhétorique persanne, p. 312.

(1) Dans la bibliothèque royale de Berlin, n° 57, quarto des manuscrits de Diez.

raffa (1). Au moment où éclataient les troubles de Karamanie, Usun-Hasan avait envoyé un ambassadeur à Venise, pour s'unir avec la république et en obtenir de l'artillerie qui lui manquait. Josaphat Barbaro, qui, trente-sept ans auparavant, tout jeune encore, avait entrepris un voyage en Orient, à Tana, sur les Palus Méotides, et qui l'avait décrit, reçut la mission de conduire sur les côtes de Karamanie quatre galères portant de l'artillerie avec deux cents canonniers (2). La république avait été déterminée à ce parti par les rapports de Caterino Zeno, son ambassadeur à la cour d'Usun-Hasan, et par la malheureuse issue des tentatives faites par ses envoyés Nicolo Cocco et Francesco Capello, pour négocier la paix avec Mohammed, à l'aide de la médiation de la sultane veuve Mara (3). A son tour Mohammed n'avait pas obtenu plus de succès, lorsqu'il fit des ouvertures pacifiques à la république, par l'entremise du commandant de Skutari, Leonardo Bolda; le sultan voulait bien renoncer aux 150,000 ducats qu'il avait à réclamer des marchands vénitiens, mais il exigeait de Venise l'abandon de Kroja et de l'Albanie (4); de leur côté les Venitiens insistaient sur la restitution de Négrepont. Ainsi, la guerre fut reprise de part et d'autre avec une nouvelle ardeur.

Une flotte de croisés de quatre-vingt-cinq galères saccagea Smyrne, Délos et Mitylène (5), et fit voile ensuite pour la Karamanie. Elle comprenait dix-neuf galères du pape, sous les ordres du cardinal Caraffa, dix-sept galères napolitaines, quarante-sept bâtiments vénitiens, dont douze fournis par les Sclavons, et deux galères équipées par les chevaliers de Rhodes. Les Vénitiens étaient commandés par le capitaine général Pietro Mocenigo, les provéditeurs messer Marino Malipiero, messer Luigi Bembo et Vittore Soranzo. Parmi les commandants de galères se trouvait Coriolano Cippico de Trau, qui a décrit cette guerre maritime. La flotte confédérée dirigea sa première attaque sur le seul port de la côte inhospitalière de Pamphylie, sur Satalia ou Atalia, place bien fortifiée, bien peuplée, déjà fameuse dans l'antiquité. Vittore Soranzo, détaché en avant avec dix galères, rompit à coups de canon la chaîne qui fermait le port, et pilla le riche marché où étaient entassés des produits de toute espèce. Le fort était protégé par un double fossé; la première enceinte fut emportée; on voulut faire sauter le second rempart avec la mine, mais la garnison se défendit vaillamment : les assaillants sentirent faiblir leur courage, et s'arrêtèrent quelque temps. Alors ils entendirent une voix de femme qui les appelait du haut des murailles : c'était celle d'une Esclavonne retenue depuis longues années dans les fers des Turcs, et qui avant de s'en délivrer pour jamais voulait rallumer l'ardeur de ses compatriotes. Après les avoir provoqués à un nouvel assaut, elle se précipita des tours, et vint expirer à leurs pieds (1). Au coucher du soleil les assiégeants se retirèrent. Comme ils manquaient de grosse artillerie pour ouvrir une brèche, il fut résolu dans un conseil de guerre tenu de nuit, que le lendemain on partirait après avoir saccagé les faubourgs. Les maisons furent livrées aux flammes, les riches plantations d'arbres qui entouraient la ville furent abattues, et la flotte leva l'ancre. Elle revint à Rhodes, et de là porta le ravage dans l'Archipel et sur la côte d'Ionie (2).

L'année suivante, Mocenigo revint sur la côte de Karamanie, pour appuyer Kasim-Beg, prince de Karamanie, dans le siége de Selefke (l'ancienne Séleucie). Il débarqua au port d'Aghaliman, appelé S. Théodore par les Vénitiens, jadis l'un des plus fameux repaires des pirates de Cilicie (3). Vittore Soranzo se rendit de la part de Mocenigo auprès de Kasim-Beg, afin de s'entendre avec lui sur le plan d'une entreprise commune. Outre Selefke, le prince de Karamanie assiégea encore les deux châteaux de Sighin et de Kurko situés sur la côte de Karamanie à quelque distance à l'ouest (4): le premier, où commandait Mustapha, se rendit de suite malgré les avantages de sa position sur une montagne es-

(1) Bernini, p. 128.
(2) Viaggio di Josaphat Barbaro, et Coriolano Cippico delle guerre dei Veneziani dell' Asia, del 1469-1474; Venezia, p. 34.
(3) Cippico, p. 7.
(4) Laugier, Histoire de Venise, t. XXVI, 1796, p. 254.
(5) Cippico et Navagiero.

(1) Cippico, p. 23.
(2) *Ibid.*, p. 29.
(3) *Ibid.*, p. 38.
(4) *Ibid.*, p. 39, et Josaphat Barbaro, p. 23.

carpée, et aussitôt Mocenigo le remit à Jusuf, l'un des généraux de Kasim-Beg (1). La flotte se dirigea ensuite sur Kurko à vingt milles de là ; baignée des deux côtés par la mer, la place était défendue vers la terre par un fossé profond et un double rempart. Au midi, à trois cents pas environ du continent, des ruines d'anciens édifices couvraient la petite île d'Arsinoe, que Cippico nomme Eleusia (2). Le château de Kurko était sous les ordres du capitaine des janitschares Ismaïl, renégat slavon, qui se rendit après quelque résistance ; cet exemple fut suivi par le Grec Esibéi, qui aurait pu facilement tenir plus longtemps avec ses deux cents hommes dans la citadelle de Selefke, dressée sur un rocher (3). Kasim-Beg témoigna sa reconnaissance au capitaine général vénitien, en lui offrant un beau cheval et un léopard apprivoisé (4), et la flotte, forte de quatre-vingt-dix-neuf voiles (5), vogua vers la baie de Megri (l'ancien Telmissus), où le renégat Carego livra le château après un faible engagement (6). La ville fut pillée et incendiée, les jardins dévastés avec la flamme et la hache (7) ; le butin fut distribué comme de coutume ; les stradiotes reçurent trois ducats pour chaque prisonnier qu'ils fournirent ; ensuite les esclaves furent vendus aux enchères, en sorte que le commerce d'hommes était poursuivi par les Vénitiens avec autant d'ardeur que par les Turcs (8). Mocenigo toucha encore aux villes de Phiscus et de Mira, sur la côte de Lycie ; informé de la défaite d'Usun-Hasan, il se dirigea sur Chypre (9). Aussitôt après avoir perdu la bataille d'Otlukbeli, Usun-Hasan avait congédié les envoyés de Venise, du pape et du roi de Naples qui résidaient à sa cour, en les pressant instamment de lui faire obtenir de nouveaux secours pour l'année suivante (10).

(1) Isofo, capitano del Caramano ; Cippico, p. 41.
(2) Cippico, p. 42, et Beaufort, p. 199.
(3) Beaufort, p. 45.
(4) Cippico, p. 46.
(5) Barbaro, p. 23.
(6) Cippico, p. 48.
(7) *Ibid.*, p. 50.
(8) Daru a fait la même remarque, d'après Cippico, Histoire de Venise, l. II, p. 444 ; Cippico, p. 12.
(9) Cippico.
(10) Seadeddin, Idris, Ssolaksade racontent tout naturellement la honteuse perfidie d'Ahmed-Pascha.

Pour mettre fin à la guerre de Karamanie, et pour enlever les places qui étaient encore entre les mains des Karamaniens, Keduk-Ahmed-Pascha, qui commandait l'armée ottomane sous le prince Mustapha, gouverneur de la Karamanie, mit ses troupes en mouvement. Les points principaux qui tenaient encore pour Pir-Ahmed et Kasim-Beg, étaient, outre Sighir, Kurko et Selefke, soumises par les armes vénitiennes, les forts d'Ermenak, Minan et Deweli-Karahiszar. Pir-Ahmed avait pris position sur les hauteurs de Jellidepe près Larenda, où Ahmed-Pascha lui fit demander une entrevue amicale. Le Karamanien se confia à la parole de l'Ottoman, qui avait l'intention de le prendre ou de le tuer, et il n'échappa qu'avec beaucoup de peine aux coureurs d'Ahmed-Pascha. Au moyen d'un coup de main, celui-ci s'empara d'Ermenak ; puis il assiégea Minan, où Pir-Ahmed avait déposé son harem, ses trésors, et où il paraît qu'il s'était réfugié lui-même. Placé sur un roc escarpé, ce château brava les efforts des assiégeants, surtout à cause de la difficulté de transporter de l'artillerie sur les rochers, seul point d'où l'on pût canonner la place. Mais à la fin, les batteries furent établies, et le commandant Jusuf se rendit après une vaillante défense. Pir-Ahmed, qui se trouvait lui-même dans le château, ou qui arriva dans ce moment, ne put se consoler de la perte de son harem, de ses trésors, de son dernier point d'appui ; il se précipita du haut des créneaux qui ne pouvaient plus le protéger (1). De Minan, Ahmed-Pascha se porta sur Selefke ; il préféra les détours de la ruse et de la trahison à une lutte ouverte, et cette fois il réussit complétement. Les canonniers de la place, gagnés par son argent, mirent le feu au magasin à poudre, qui sauta, et ouvrit une large brèche, par laquelle se précipitèrent les Ottomans, au milieu du désordre et de l'effroi. Cent quatre-vingts Karamaniens qui, demeurés étrangers à la trahison, voulaient défendre le château, passèrent par le tranchant du sabre (2). Le prince Mustapha voulut reprendre en personne le siége de Deweli-Karakiszar ; mais, se sentant faible et malade, il le confia aux

(1) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 286 ; Ssolaksade, fol. 60 ; dans Aali, p. 27.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. II ; Ssolaksade, fol. 60.

soins de Kodschi-Beg, le plus actif de ses officiers: Kodschi-Beg somma le commandant de la place, Atmascha-Beg, mais celui-ci déclara qu'il ne rendrait la place qu'au prince gouverneur lui-même. Tout languissant et abattu, Mustapha s'empressa néanmoins, et Atmadscha-Beg, fidèle à sa parole, ouvrit les portes de Deweli Karahiszar. Mustapha, trop faible pour prendre lui-même possession de sa conquête, appela Ahmed Keduk-Pascha pour le remplacer, et revint en toute hâte à Konia. La mort le surprit en route, à Bosbasardschik, dans le voisinage de Nikde; et ce fut ce triste événement, arrivé naturellement, qui servit de prétexte, comme on l'a vu plus haut, à la condamnation de Mahmud-Pascha. La place de grand vesir fut donnée au beglerbeg Kuduk-Ahmed-Pascha, qui venait de terminer la guerre de Karamanie, et le gouvernement de ce pays passa au frère de Mustapha, au prince Dschem, alors gouverneur de Kastemuni (1).

Dschem, jeune prince de dix-huit ans, plein d'espérance, réunissait à un esprit étendu et cultivé tous les avantages physiques au moyen desquels il sut gagner les affections d'une race d'hommes vigoureux et braves, comme étaient les Karamaniens. Dès l'âge de dix ans, nommé gouverneur de Kastemuni, dans ce séjour des muses, il avait développé ses dispositions à la poésie; il avait traduit pour son père un poëme romantique persan (1), et il avait lui-même composé des ghaseles (2). Sans renoncer à ces occupations de l'esprit auxquelles il s'appliquait à Kastemuni, arrivé en Karamanie, le prince se livra assidûment à la gymnastique, et particulièrement à la lutte, exercice dans lequel les gens de ce pays étaient signalés au temps des sultans seldschuks; il augmenta encore de quelques livres, avec des anneaux et des cercles, le poids de la massue conservée à Konia et Larenda, dont s'était servi le sultan Alaeddin le Grand, qui lui-même était un fameux lutteur, et il la maniait comme Pehliwan, ou le premier champion de son temps (3). Sous l'administration d'un tel prince, la Karamanie porta docilement le joug de la conquête.

(1) Seadeddin et Ssolaksade.

(1) Chorschid et Dschemschid, c'est-à-dire le soleil et Dschemschid.

(2) Le divan de Dschem, dans la bibliothèque royale de Berlin, sous le n° 129 des manuscrits de Diez.

(3) Ssolaksade, fol 57; Aali, et aussi le rhéteur de Brusa, dans les Biographies des princes ensevelis en ce lieu.

LIVRE XVI.

FONDATION DE SABACZ. — IRRUPTIONS DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUTRICHE. — PREMIER SIÉGE DE SKUTARI. — CAMPAGNE EN MOLDAVIE. — CONQUÊTE DE KAFFA ET D'ASOW, KILI ET AKKERMAN. — NOUVELLE CAMPAGNE DE MOLDAVIE. — DESTRUCTION DES TROIS CHATEAUX DE BOIS SUR LE DANUBE. — COURSES ET PILLAGE. — AUTRICHE. — RÉPARATIONS DES MURAILLES DE CONSTANTINOPLE. — SIÉGE INUTILE DE LEPANTE ET DE KROJA. — LES TURCS SUR L'ISONZO. — NÉGOCIATIONS AVEC VENISE ET NAPLES. — SECOND SIÉGE DE SKUTARI, ET REMISE DE LA PLACE AU MOYEN DE LA PAIX AVEC VENISE.

Tandis que les armées ottomanes, sur les limites les plus reculées de l'empire à l'orient et au sud, en Arménie et en Karamanie, gagnaient des batailles et enlevaient des places fortes, au nord et à l'ouest, vers la Hongrie et la Croatie, la puissance turque se rendait aussi redoutable par ses travaux de fortifications et ses expéditions qui enrichissaient le soldat, et désolaient le pays ennemi. Dans l'année 1471, l'armée de Rumili, forte d'environ quarante mille hommes, se partagea en deux divisions, dont l'une, de vingt mille hommes, pourvue de tout ce qui était nécessaire pour des constructions, se dirigea silencieusement vers la Save, afin de tenir en bride Syrmium, au moyen d'une nouvelle forteresse, qui fut celle de Sabacz. L'autre corps, composé à peu près de vingt-cinq mille coureurs, commandés par Ishak, beglerbeg de Bosnie, marcha rapidement de la Bosnie, par la Croatie, vers la Carniole. Mathias, alors fortement embarrassé dans les affaires de Bohême et de Pologne, dépêcha le métropolitain de Colocza, Gabriel, et le vieux guerrier Jean Unger, pour lever des impôts et réunir des troupes, et, se ralliant au palatin, empêcher l'élévation du nouveau fort. Mais avant leur arrivée, le fossé était déjà creusé, et les murs sortaient de terre. Les Turcs formèrent bien vite un rempart pour s'abriter, et poursuivre leurs travaux sans être incommodés par le feu des Hongrois, et bientôt l'armée de Mathias dut se contenter de tuer quelques travailleurs, et d'élever à son tour, en face de la nouvelle forteresse, un château, du côté de Syrmium (1).

L'empereur Frédéric était encore moins en état d'arrêter les débordements des Akindschis dans ses États, en Croatie, dans la Carniole, la Carinthie et la Styrie. Dès l'année 1470 avaient commencé les irruptions des Turcs dans la Carniole, la Carinthie et la Styrie; elles se continuèrent régulièrement pendant dix ans, puis elles se renouvelèrent à des intervalles moins rapprochés jusque dans la moitié du XVI[e] siècle. Un pascha octogénaire (2) avait fait vœu de sanctifier la fin de sa vie par une irruption en Carniole, et il accomplit son serment en 1470 ou 1472. Deux corps de troupes se portèrent sur Laibach et sur Rudolph-Werth ou Neustadt; tandis qu'un troisième, sous les ordres du pascha lui-même, se tenait en observation près de Weinrid, sur la Kulpa. Tout fut ravagé jusqu'à Igg et Hœflein. En cinq jours se rassemblèrent vingt mille hommes de milice ; mais lorqu'ils arrivèrent dans la plaine de Saint-Barthélemy, déjà les pillards avaient repassé la Kulpa, entraînant huit mille prisonniers à la lueur des incendies des villages et des bourgs (3). L'année suivante quinze mille akindsshis d'Is-

(1) Bonfinius, dec. IV, l. II, p. 562, et Pray, Annales, l. IV, p. 72; dans Katona, t. VIII, ord. XV, p. 135-138.

(2) Valvasor, l. IV.

(3) *Ibid.*, p. 396; il place cette invasion en 1469; suivant d'autres, elle n'aurait eu lieu que l'année suivante.

hak-Pascha mirent la Croatie à feu et à sang, enlevèrent une grande quantité de bétail, et poussèrent en même temps devant eux au moins vingt mille personnes destinées à l'esclavage (1). Après que les captifs furent distribués dans les châteaux et les villes des vainqueurs, les hordes dévastatrices revinrent se rouler sur la Carniole; Igg et le couvent de Sittich furent livrés aux flammes (2). En 1472, les akindschis passèrent devant Laibach; on rencontre encore à deux endroits les fossés qui protégeaient leur campement (3); effrayés par le feu bien nourri de la ville, ils se retirèrent au plus vite. Mais l'invasion la plus mémorable en Carniole est la troisième; pour la première fois alors les Turcs pénétrèrent en Carinthie, et l'histoire de cette expédition a été écrite par Jean Turs, chapelain de Strazberg, témoin oculaire (4). Appelés par les comtes de Crupa, qui étaient en discorde continuelle avec le comte de Frangipan, quinze mille akindschis traversèrent la Croatie, entrèrent en Carniole, et parurent le lundi de Pâques devant Laibach, dont les habitants, avertis seulement par la fumée et les flammes des villages incendiés, eurent à peine le temps de fermer les portes; de là les pillards se partagèrent en deux corps: l'un, tournant à l'ouest, remonta vers la Carinthie, et de là vers Cilli; l'autre se dirigea à l'orient, du côte de l'Esclavonie et de la Hongrie (5). Franchissant l'étroit passage de Caula, les Turcs foulèrent pour la première fois le sol carinthien, et parurent le 25 septembre à Saint-Gœrgen, au nombre de neuf mille fantassins et dix-huit mille cavaliers. Dans la nuit ils se partagèrent encore en trois divisions: la première s'établit sur la Drau, du côté de Purck, à Bleyburg et Vœlkermarkt; la seconde, près de Mœchlingen, envoyant des coureurs jusqu'à Lavamund et Vœlkermarkt, le long de la Drau; la troisième, forte de six mille hommes, franchit la Drau, pénétra jusqu'à Lengdorf et Polzenstetten, portant le fer et la flamme de tous côtés par de là Saint-Veit, Muhlstadt, Glanek, Felseneck, jusqu'au lac de Verth, et de là elle se rabattit sur Klagenfurt (1). Quelques centaines de cavaliers sortirent de cette dernière ville, dans l'espoir d'enlever aux pillards qui se retiraient une partie des prisonniers entraînés à leur suite au nombre de deux mille (2), et parmi lesquels se trouvaient le seigneur de Géra et Léonard de Rauber (4); mais ils revinrent après avoir perdu quatre-vingts des leurs. Les pillards passèrent la nuit de la Saint-Michel près du presbytère de Gutenstein; à Saint-Volfgang il y eut une escarmouche engagée par le premier magistrat de Schulthauzig, et huit jours après les akindschis ayant abandonné la Carinthie, campèrent pour la première fois en Styrie à Windischgrœtz. Au bout de trois jours ils se divisèrent de nouveau en deux troupes: l'une s'en alla du côté de Weitenstein et de Gonoviz, où elle se livra à toutes sortes d'excès; l'autre, avec les prisonniers, marcha par Vœllau sur Schalleck et Schœnstein. Le samedi huit mille prisonniers défilèrent depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures de l'après-midi (5). Les autres akindschis, qui s'étaient dirigés à l'orient vers la Sclavonie, ravagèrent cette province durant le mois d'août; et le 1er novembre les pillards turcs portèrent leurs dévastations jusqu'aux portes de Gœrz (6). L'année suivante, les Turcs laissèrent respirer la Carniole, la Carinthie et la Styrie. Les akindschis s'étaient dirigés dans l'hiver contre la Hongrie; le jour de Sainte-Dorothée ils mirent le feu à Waradin, lieu de sépulture de Ladislaus, massacrèrent les habitants, à l'exception des jeunes filles et des jeunes garçons, qu'ils enlevèrent. Bali Oghli Mallovich, beg de Semendra, qui commandait cette expédition, livra de nombreux sacs de têtes, d'oreilles et de nez à Constantinople.

(1) Dlugosz, dans Katona, l. xv, p. 537.

(2) Chronicon, Cilleiense in Jul. Cœs., annal. styr. III, p. 154: Katona, l. xv, p. 538, et Valvasor, l. IV, p. 372.

(3) Valvasor.

(4) Dans Megiser tout au long; en extrait dans Valvasor, l. IV, p. 372.

(5) Dlugosz, dans Katona, l. xv, p. 538.

(1) Le chapelain Turs, dans Megiser, p. 1196; Valvasor, l. IV.

(2) Valvasor a réduit les vingt mille de Megiser au dixième; les registres du pays n'en constatent que deux mille.

(3) Valvasor, l. v, p. 573.

(4) Megiser et Valvasor, d'après le chapelain de Strazberg.

(5) Dlugosz, dans Katona, l. xv, p. 537.

(6) Timon apud Katona, l. xv, p. 725-727.

Mais les Turcs trouvèrent en Albanie, devant Skutari, une vaillante résistance, que leurs coureurs n'avaient point rencontrée en Croatie, en Carinthie, dans la Styrie, la Sclavonie, ni dans la Hongrie. Suleiman-Pascha, gouverneur de Rumili, parut sous les murs de cette ville, au commencement de mai 1474. Deux batteries bien dirigées ouvrirent les remparts en peu de jours, et Antonio Loredano fut sommé de se rendre. Il répondit d'une manière digne de sa noblesse, et de la confiance mise en lui par la république. L'assaut fut résolu. Malgré les efforts des assiégés, les assiégeants pénétrèrent de deux côtés par la brèche; mais la place n'était point encore gagnée. L'assaut dura huit heures, et les assiégeants finirent par se retirer, après avoir laissé sept mille morts sur les remparts et dans les fossés. Les habitants, souffrant du manque de vivres, commencèrent à murmurer, et à parler de capitulation. Alors Lorédano rassembla la multitude, lui peignit sous les plus vives couleurs les misères de l'esclavage turc, lui promit une délivrance prochaine, et, se découvrant la poitrine, il finit par s'écrier : « Que ceux qui ont faim se repaissent de ma chair ! » Ces paroles produisirent un effet prodigieux. Vive Venise! plutôt mourir que de se rendre! Tel fut le cri qui s'élança de la foule. Les Turcs restèrent encore jusqu'au milieu du mois d'août, sans oser renouveler l'assaut; et enfin ils levèrent le siége, après que Gritti eut battu la flotte turque, à l'embouchure de la Boleana (1). Pour se venger, quinze mille akindschis qui s'étaient réunis devant Skutari parcoururent, sous le ordres de leur chef héréditaire Michaloghli, des parties de la Dalmatie et de la Carniole, et emmenèrent vingt mille prisonniers (2). Comme dans la défense de Skutari deux Ragusains s'étaient signalés par leur courage, le tribut que leur patrie payait aux Ottomans, porté trois ans auparavant, de 5,000 à 8,000 ducats, fut élevé jusqu'à 10,000 (3).

De Skutari, le beglerbeg de Rumili, Chadim Suleiman-Pascha, ou Suleiman-Pascha l'eunuque (1), reçut l'ordre du sultan d'entrer en Moldavie. Pierre Aaron, prince de ce pays, était venu spontanément, dix-huit ans auparavant, offrir le tribut au sultan; mais son successeur Étienne aurait négligé de le payer, ou même, d'après le vieux Neschri, il aurait refusé de venir en personne le déposer aux pieds du sultan (2). A la fin de l'année, malgré les rigueurs de l'hiver, et le manque de convois nécessaires, Chadim-Suleiman se mit en marche avec plus de cent mille hommes (3). Étienne l'attira dans les forêts épaisses, jusqu'au lac de Rakoviz, près de la rivière de Berlad, dans un endroit où il avait réuni toutes ses forces. Là il avait quarante mille Moldaves, la plupart paysans armés, cinq mille soldats hongrois, presque tous Szeklers, et deux mille fantassins polonais. Le 7 janvier, fut livrée la bataille mémorable. Déjà l'avant-garde, où combattaient les Szeklers, avait été rompue par les Turcs, lorsqu'Étienne, en se précipitant au milieu des rangs les plus épais des ennemis, parvint à rétablir le combat, et ses troupes remportèrent une victoire complète. Quelques Turcs seulement échappèrent; la plupart trouvèrent la mort sur le champ de bataille, ou dans les flots du Danube; leurs chevaux, affamés, épuisés, ne purent les soutenir, ni dans le combat, ni dans la fuite, car Etienne avait précédemment dévasté par le fer et le feu toute la partie de la Valachie à travers laquelle l'armée ennemie poursuivait sa marche, et d'où elle pouvait tirer ses vivres. Les cadavres furent brûlés sur le champ de bataille; les prisonniers furent empalés pour la plupart, et avec les ossements des morts on dressa des trophées de victoire (5). Mais la perte des vainqueurs fut presque aussi grande que celle des vaincus. Trois pyramides surmontées d'une croix indiquèrent les lieux où reposaient les restes des chrétiens tombés sous le fer ennemi. Quatre paschas étaient restés sur la place; plus de cent drapeaux avaient été enlevés. Étienne envoya quatre chefs turcs, et trente-six bannières, à

(1) Laugier, Histoire de Venise, VII, l. XXVII, p. 282-285, et Barleti, dell' assidio di Scutari, libro primo; Seadeddin.

(2) Bonfinius, dec. IV, l. V, p. 602.

(3) Engel, Histoire de Raguse, p. 185 et 186.

(1) Ssolaksade, Seadeddin, Neschri, Idris, Aali, Cippico, l. XXI.

(2) Neschri, fol. 232.

(3) Cent vingt mille, selon Dlugosz.

(4) Seadeddin, dans Bratutti.

(5) Dlugosz, dans Katona; Sismondi se trompe en plaçant cette bataille en 1474.

Casimir, roi de Pologne, avec les remercîments pour les secours déjà prêtés; des prisonniers et des étendards furent aussi adressés à Mathias Corvinus et à Sixte IV, et en même temps, Étienne sollicita du pontife une nouvelle assistance contre les Turcs. Un ordre fut publié dans tout le pays, par lequel il était interdit à personne d'oser attribuer la victoire à d'autre qu'au Dieu des armées; les actions de grâces à Dieu furent suivies de quatorze jours de jeûne. Ce triomphe eut de grands résultats : le butin fut immense, et les châteaux du Danube qui avaient reçu les Turcs rentrèrent sous la domination du prince moldave (1).

Durant cette campagne d'Albanie et de Moldavie, une flotte de trois cents voiles s'équipait à Constantinople (2). Sa destination était incertaine; mais on prétendait qu'elle serait dirigée sur Candie. D'un autre côté, Mohammed paraissait incliner à des sentiments pacifiques. A la fin de l'année, un négociateur turc vint à Venise, avec une lettre d'une sultane, probablement Vénitienne de naissance, qui invitait la république à envoyer des ambassadeurs à Constantinople, pour la conclusion de la paix. Durant trois jours, le sénat délibéra; enfin Jérôme Zorzi fut dépêché à Corfou, pour attendre là un sauf-conduit du sultan. Au printemps de l'année suivante, muni de cette pièce, il se rendit à Constantinople. On lui fit entendre que Venise ne pourrait obtenir la paix, si elle ne restituait toutes les places prises en Albanie, spécialement Kroja, et si elle ne payait 150,000 ducats, restant dus à la couronne impériale. L'envoyé s'excusa, en disant que ces demandes étaient au delà des limites de ses pouvoirs. Alors on lui montra la flotte de trois cents voiles, complétement équiqée, puis on lui dit que le sultan voulait bien, sans toutefois s'y engager par écrit, laisser, encore cette campagne, reposer ses armes toutes prêtes contre Venise, si, de son côté, la république n'engageait aucune hostilité. Là-dessus Zorzi fut congédié (3), et le grand vesir reçut ordre de faire sortir la flotte du port, non pas contre les Vénitiens, mais contre les Génois, et de chasser ceux-ci de leurs places fortes sur le Palus-Méotides et dans la Crimée. Kaffa était l'entrepôt du commerce génois sur le Pont-Euxin; la soie et le coton de la Perse, les épiceries de l'Inde, se dirigeaient vers Kaffa, par Astrachan, et les consuls génois avaient obtenu de grands priviléges du chan de la Crimée (1). Pour s'approprier cet entrepôt, Mohammed prêta l'oreille aux propositions du traître Squerciafico, qui promit de lui ouvrir les portes de Kaffa (2). Le grand vesir Ahmed-Keduk-Pascha reçut le commandement supérieur de la flotte, et des quarante mille hommes de troupes qu'elle portait. Au moment du départ, il fut admis à l'audience du sultan, qui lui donna un vêtement d'honneur, et un cheval couvert d'une selle d'or (3). Le 1er juin, il jeta l'ancre devant les murs de la ville, et fit pointer son artillerie. La place ne résista que trois jours; le quatrième, elle se rendit à la merci du vainqueur, qui se montra là impitoyable comme ailleurs. Dix mille habitants furent transportés à Constantinople, quinze cents jeunes Génois, de familles nobles, furent emmenés pour être incorporés dans les janitschares. Huit jours après la prise de possession, Ahmed donna un grand festin aux principaux Arméniens qui lui avaient livré la ville; en les congédiant, il les fit passer l'un après l'autre par un escalier étroit, au bout duquel se tenait le bourreau, qui leur abattait la tête à mesure qu'ils descendaient. Squerciafico fut seul réservé pour recevoir le coup fatal à Constantinople (4). Le butin fut immense, surtout en étoffes de soie. Consterné à la nouvelle de la chute de Kaffa, le souverain de la Crimée sentit encore croître sa terreur, en recevant la lettre de victoire par laquelle le conquérant annonçait à Ahmed-Chan son triomphe sur les Génois (5). Après la prise de Kaffa, Tana (Asow), et d'autres places, se rendirent sans résistance. Ahmed-Chan était occupé à combattre ses onze frères, tous pré-

(1) Dlugos, dans Katona : Engel, Histoire de Moldavie, p. 139.

(2) Seadeddin dit trois cents bâtiments, galères, grands et petits transports.

(3) Laugier, Histoire de Venise, l. VII, p. 290.

(1) Sismondi, l. IX, p. 38.

(2) Histoire de la Tauride, dans la nouvelle Russie, l. I, p. 220.

(3) Seadeddin.

(4) Histoire de la Tauride, et Giustiniani, Annali di Genova.

(5) Collection de Feridun, n° 231.

tendants au trône, lorsque lui parvint la nouvelle de la destruction des infidèles à Kaffa. Aussitôt l'armée victorieuse parut devant Menkub, qui, préparée à la résistance, tomba entre les mains de l'ennemi par une ruse de guere (1). Menkub appartenait alors, comme Tana, aux Génois, auprès desquels s'était réfugié Mengli Girai, chassé par son frère, Ahmed Giraï. Les richesses de Menkub allèrent aussi grossir le trésor du sultan, et ses habitants peuplèrent sa résidence (3). Maintenant la puissance ottomane était fermement établie dans la Tauride. Comme cette domination s'y maintint trois siècles, durant lesquels l'histoire des chans tartares, protégés et vassaux de la Porte, se lie intimement à celle des Ottomans, il convient de dire ici quelques mots sur l'origine de la dynastie des Giraï dans la Crimée, d'autant plus que l'obscurité dont elle est enveloppée n'a été dissipée par aucun historien européen, ayant puisé aux sources orientales (4).

Tokatmisch, ou mieux Tochtemisch, descendant de Tuchi, fils de Dschengis-Chan, avait été installé par Timur, à la place d'Urus-Chan, légitime souverain dans l'État du Kiptschak, c'est-à-dire des Steppes, qui s'étendent entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; et trois fois ensuite, il avait senti le poids des armes de son suzerain, ainsi qu'on l'a vu dans le récit des conquêtes de Timur. Tokatmisch avait fini par perdre la vie dans une bataille contre Ideku ou Edeku, l'un de ses anciens généraux, qui, s'étant enfui sept ans auparavant auprès de Timur, l'avait provoqué à la première expédition contre son vassal [1395]. Après que l'usbeg Ideku eut régné seize ans en maître absolu dans le Kiptschak, il vit se dresser contre son pouvoir deux fils de Tokatmisch-Chan [1411], Kadirberdi et Dschelalberdi-Chan, plus connus sous le nom de grand et de petit Mohammed. Ils disputèrent les armes à la main l'héritage paternel au spoliateur. Dschelalberdi, le petit Mohammed, percé d'une flèche, resta sur le champ de bataille; Kadirberdi, le grand Mohammed, vainquit Ideku, qui se précipita blessé dans les flots du Seihun, où il se noya. Du petit Mohammed descendent les chans de Crimée (1), et d'Ideku les souverains des Noghais. Après la mort d'Ideku, le grand Mohammed ne put cependant se maintenir sur le trône; il en fut précipité par Mahmud, descendant de Dschengis-Chan, qui lui-même dut se retirer devant l'usbeg Ebulchair. Celui-ci épousa d'abord la femme de Mahmud, descendant de Dschengis, puis la femme du prince Abdullah, fille d'Ulu-Beg, petit-fils de Timur, s'unissant ainsi par les femmes aux deux familles des deux plus grands conquérants de l'Asie. C'est de lui que sont sortis les princes usbegs du pays au delà de l'Oxus. Après de longues guerres pour la possession de la souveraineté de Deschtkiptschak, elle resta enfin au fils du petit Mohammed, Hadschi Girai, qui laissa douze fils, tous aspirant au trône. Quelques-uns régnèrent dix mois, d'autres purent se parer de la dignité de chan seulement trente jours (2). Ahmed Girai conserva le dernier le pouvoir suprême; son frère, Mengli Girai, avait trouvé une situation honorable auprès des Génois de Kaffa. Pour complaire à ceux-ci, Ahmed Girai avait déposé le gouverneur du district de la Crimée dans lequel était située Kaffa, et, à la place d'Eminek-Beg, il avait mis Scheitan, fils de son prédécesseur. Eminek, pour se venger, s'unit avec Karamusa et Haider, et ils assiégeaient de concert Kaffa depuis six semaines, lorsque la flotte ottomane parut devant la ville. Mengli Girai fut emmené avec les Génois de Menkub, Tana, Kaffa, réservés pour une exécution à Constantinople, et il attendit son destin, renfermé dans le château du Bosphore. Déjà les têtes des nobles génois étaient tombées, déjà Mengli Girai avait fait la prière ordinaire de mort, en se jetant deux fois par terre, quand arriva la grâce de la part du sultan. Eminek-Beg, dont l'assistance l'avait déjà maintenu deux mois sur le trône, avait supplié le sultan, au nom de toute la Crimée, de renvoyer Mengli Girai, et de le relever au rang de prince. Mohammed assigna un palais et des revenus au Ta-

(1) Neschri, fol. 232, Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 295.
(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 297.
(3) Histoire du royaume de la Chersonèse taurique, Petersbourg, 1824, l. XVI.
(4) Histoire de Timur Beg, par Petis de la Croix, l. II, ch. 20, p. 277.

(1) Dschenabi, p. 129.
(2) *Ibid.*

tare, l'investit de la Crimée par la bannière et la queue de cheval (1), et le fit partir avec quelques troupes, destinées à protéger sa domination. Dans cette même année, les imams, les prédicateurs, et autres fonctionnaires de l'ordre spirituel, qui, jusqu'alors, avaient été placés et congédiés au gré du caprice des directeurs, furent installés au moyen de diplômes du sultan, et il fut établi que leur déposition ne pourrait plus avoir lieu que sur l'ordre émané du souverain (2).

Après la chute de Kaffa et l'assujettissement de la Crimée, le besoin le plus pressant du conquérant fut d'aller venger les affronts que ses armes avaient subis dans la Moldavie et la Hongrie, par la bataille de Rakoviz, sur la Burlad, et par la perte de la place récemment construite de Sabacz. Parmi les bâtiments turcs qui transportaient, de Kaffa à Constantinople (3) les quinze cents jeunes nobles génois destinés à recevoir la circoncision et à entrer dans les rangs des janitschares, il y en eut un monté par cinq cents de ces futurs néophytes de l'islam dont ils se rendirent maîtres, et qu'ils menèrent dans le port de Kilia, où ils furent accueillis (4). Ce fut encore un nouveau motif de vengeance contre la Moldavie. Aussitôt après la chute de Kaffa, un corps de l'armée triomphante se porta rapidement sur la Bessarabie, et se saisit d'Akkerman ou Bielgorod. Étienne, prince de Moldavie, et Casimir, roi de Pologne, cherchèrent à détourner, par des ambassades, l'orage qui allait fondre sur leurs frontières : le premier s'excusa en disant qu'il avait été forcé de châtier ces hordes de pillards qui étaient venus désoler ses États l'année précédente; Casimir demanda que la guerre ne vînt point frapper le prince de Moldavie, vassal de la Pologne, et que le genre de satisfaction exigé de lui fût soumis à une réunion de commissaires turcs et polonais. Mohammed traita les envoyés moldaves avec mépris, leur fit enlever leurs chevaux, et les renvoya chez eux à pied (1); quant aux Polonais, il les retint près d'une année, jusqu'à ce qu'il fût prêt lui-même à marcher contre la Moldavie (2).

Au printemps, l'armée fut rassemblée près d'Andrinople, et elle était déjà en pleine marche lorsqu'elle rencontra un nouvel envoyé polonais, Wurocimovieki, près de Warna (3). Le sultan posa, comme dernière condition de la paix, le payement d'un tribut, l'extradition des prisonniers, et la remise de Kilia. Étienne ayant rejeté à plusieurs reprises de pareilles propositions, Mohammed fit pénétrer son armée en Moldavie par cinq ports. Dans la vallée Blanche, que les Moldaves appellent Rosboeni (4), et les Turcs Agadsch-Denisi, la mer d'arbres, à cause des forêts épaisses qui la couvrent, fut livrée la grande bataille, le 26 juillet 1476 (5). Les janitschares, accoutumés à se précipiter le sabre à la main sur des batteries démasquées, furent déconcertés par le feu partant de tous les points de la forêt, et se jetèrent par terre, en dépit de toutes les exhortations de leur général, le segbanbaschi Mohammed, aga de Trébisonde (6). Alors Mohammed dit à ce chef : « Comme ces gens sont bientôt abattus! Est-ce là de la valeur ! » Puis, saisissant un bouclier, il lance son cheval dans la forêt. Cet exemple ranime les soldats; ils se relèvent, et se font jour à travers les arbres. Le combat dura dans ces lieux depuis le lever du soleil jusqu'après midi (7). Étienne, renversé de cheval, eut peine à sauver sa vie (8). Avec les têtes des morts les Turcs élevèrent des pyramides; le butin fut partagé : on laissa les nombreux troupeaux de porcs aux Valaques, qui avaient combattu comme fidèles tributaires sous les étendards de Mohammed (9). Le pays fut dévasté

(1) Dschenabi. L'Histoire de la Chersonèse taurique place, d'après Poyssonnel, t. II, p. 228-231, cette investiture dans l'année 1478.

(2) Dschenabi, p. 120.

(3) Ubertus folieta, l. XI, p. 627 et 628; Bizarro gen., hist., l. XIV, p. 327; Agostino Giustiniani, Annali di Genova, l. V, p. 226; Turco-Græciæ, Hist. pol., l. I, p. 25.

(4) Histoire de l'Ukraine, XLVIII[e] partie de l'Histoire universelle, p. 39, et Eng., Histoire de la Valachie, p. 180, et de la Moldavie, p. 141.

(1) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 140.

(2) Engel, p. 141, d'après Dlugosz et Kramer.

(3) Dlugosz, dans Katona, l. XVI, p. 2.

(4) Engel, Histoire de Moldavie, p. 142.

(5) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 348.

(6) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 301; Ssolaksade, fol. 61.

(7) Seadeddin, Ssolaksade, fol. 10.

(8) Dlugosz, dans Katona, l. XV, p. 9.

(9) Ssolaksade.

par le fer et par le feu ; on investit les places de Chotin et de Suczawa, mais sans pouvoir les prendre (1).

Tandis que Mohammed promenait la désolation sur la Moldavie, les frères Ali-Beg et Iskander-Michaloghli faisaient des courses le long du Danube, dans la Hongrie; mais ils trouvèrent de dignes adversaires dans les frères Pierre et François Docy : à Bozazis, à trente milles de Semendra, sur le lieu même où, douze ans auparavant, Michel Szilagyi, l'oncle du roi Mathias, et Grégoire Labathan, avaient été pris (2), les deux Docy vengèrent sur les Michaloghli cette perte si cruelle pour Mathias; à grand'peine Ali-Beg put s'échapper sur la flotte appelée de Semendra ; les troupes turques furent presque toutes taillées en pièces. Au bruit des cris de victoire des vainqueurs, les prisonniers hongrois, qui étaient gardés dans une vallée voisine, rompirent leurs chaînes, tombèrent sur le camp turc, et s'enrichirent des dépouilles qu'on y avait entassées. Il n'y eut pas un homme, un jeune garçon, une femme qui ne revînt à cheval, tenant en main une bête de somme chargée de butin (3); deux cent cinquante prisonniers et cinq drapeaux furent apportés comme trophées au roi Mathias, qui s'occupait alors des préparatifs de son mariage, et prenait des dispositions pour le siége de Semendra (4), car il faisait élever trois châteaux de bois devant la place (5). Pour empêcher le siége de Semendra, et appeler ailleurs l'attention du roi, Mohammed fit ravager, par les akindschis, la Dalmatie et la Croatie, et toute l'étendue de pays que devait traverser la fiancée de Mathias, Béatrix de Naples ; des troupeaux d'hommes et de bétail chassés pêle-mêle par les brigands (6), des églises et des couvents incendiés, des autels renversés et fumants, des prêtres égorgés, tel fut le spectacle offert à la princesse sur sa route à travers la Dalmatie. Chaque soir elle s'abritait toute tremblante derrière les ruines fumantes et arrosées de sang que les coureurs venaient de quitter à peine, et elle ne pouvait s'avancer qu'en foulant des cadavres (1). Au delà de la Drau, elle put à peu près se croire en sûreté. Après avoir ainsi éclairé le cortége nuptial à la lueur des châteaux et des bourgs, les akindschis saisirent le moment des noces pour franchir, par la plus grande rigueur de l'hiver, le Danube, recouvert d'une glace épaisse de quatorze pieds, et aller renverser de fond en comble les trois châteaux de bois que Mathias avait élevés à Kulidsch (2), à l'endroit où la Morawa se jette dans le Danube.

Les ravages des coureurs en Dalmatie et en Croatie n'étaient que le renouvellement des dévastations portées les années précédentes dans la Carinthie, la Carniole et la Styrie : en 1475, les Turcs se répandirent pour la troisième fois sur la Carinthie; Georges Schenk rassembla en toute hâte les hommes les plus déterminés du pays, dans la vallée d'Uz, près de Rann, et, tombant sur les Turcs, il en abattit deux cents. Mais, bientôt après, Ahmed-Pascha renforça de douze mille hommes les envahisseurs, dès lors cinq fois plus nombreux que les Styriens: six mille des guerriers de Schenk perdirent la vie pour la défense de leur patrie et de leur foi; cent vingt-quatre nobles furent emmenés en esclavage, et parmi eux se trouvaient Sigismond de Polheim, commandant de Radkersburg, Guillaume de Saurau, Martin de Dietrichstein, Henri Prieschenk; au nombre des morts, on compta Christophe Rauber, Bernard d'Harrach, Christophe de Rottmansdorf, et Martin Kapfensteiner. Quinze nobles parvinrent à s'ouvrir un passage, en combattant comme des lions : il y avait, entre autres, Ostermann d'Auersperg, Gaspard et Christophe de Lamberg, et Georges Rauber. Le burgraf de Cilly, Georges Hochenwarter, et Christian Teufenbach, qui auraient pu sauver leur vie en se rendant, repoussèrent ce moyen de salut, et périrent d'une mort glorieuse. La ville de Rann ne fut pas moins célèbre par la défense des Styriens, que Radkersburg l'avait été cinquante-cinq ans auparavant par la défaite des Turcs. L'année suivante, où les deux Docy battirent les deux Michaloghli, les Turcs sortirent

(1) Dlugosz, dans Katona, l. xv, p. 10.
(2) Bonfinius, dec. iv, l. i, p. 544.
(3) *Ibid.*, dec. iv, l. iv, p. 582.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 582.
(6) *Ibid.*, p. 583.

(1) Bonfinius, p. 584.
(2) En turc Kowilowich.

deux fois de la Bosnie pour aller faire des irruptions dans la Carniole (1). L'année de la campagne de Moldavie est signalée dans les annales des Ottomans par trois institutions qui caractérisent bien le génie de conquête et de conservation de Mohammed. Jusqu'alors, les collations des fiefs militaires, de timars et des siamets, n'avaient été portées sur le registre qu'avec les noms de ceux qui recevaient l'investiture; mais, à partir de cette époque, sur l'ordre de Mohammed, on rédigea des diplômes en forme régulière, contenant le montant des revenus des villages concédés, et la copie de ces pièces fut transcrite sur les registres de la chancellerie (2). Alors aussi le sultan fit proclamer un ordre pour recommander dans la Rumili l'observation des cinq prières de chaque jour, dont la négligence n'étonnera pas au milieu de tant de moslims nouvellement convertis. De cette même année date la taxe sur les cardeurs de laine, dont la cause est aussi étrange que l'établissement en fut injuste. Tandis que Mohammed marchait contre la Moldavie avec son armée, le beglerbeg d'Anatoli, Daud-Pascha, qui marchait à ses côtés, lui raconta qu'il avait vu, à Tawschanlubasar, douze cardeurs de laine poursuivre un renard qui s'était introduit dans leur atelier, sans pouvoir le saisir : Mohammed ordonna aussitôt qu'en punition d'une telle maladresse, les cardeurs de laine de Tawschanlubasar payassent une amende annuelle de cinq aspres à l'officier de police (3).

Trois ans après furent relevés les murs de Constantinople, qui n'avaient pas été réparés depuis plus d'un siècle, et qui, ruinés surtout du côté de la terre par l'effet du siége, avaient besoin d'être reconstruits. Cette enceinte renfermait maintenant des colons transplantés de toutes les nations, et de toutes les parties de l'empire. Les conquêtes de Mohammed au nord et au midi, en Asie et en Europe, contribuèrent à grossir la population de la capitale. Du Pont et de la Cappadoce, de la Servie et du Péloponèse, Lazes et Caramaniens, Illyriens et Grecs, affluèrent vers le centre de l'empire, et les plus riches habitants de douze capitales conquises furent traînés comme colons dans la résidence du sultan. La plus faible portion de ces colons, ceux de Karamanie, était musulmane ; les autres étaient des chrétiens, qui jouissaient de la liberté de pratiquer leur religion à l'ombre de la massue du conquérant.

La trêve d'une année accordée par Mohammed à Venise était expirée, et les négociations engagées ne conduisaient nullement au résultat désiré, car à mesure que les demandes étaient consenties, Mohammed en produisait de nouvelles. Alors Antonio Loredano, généralissime de la république, sortit de Napoli di Romania avec la flotte, écuma la mer le long de la côte asiatique, descendant parfois à terre pour exercer quelques ravages. L'année suivante Mohammed résolut le siége de Lépante. Suleiman-Pascha, l'eunuque, le même qui, après la levée du siége de Skutari, avait été battu dans la Moldavie sur la Berlad, fut chargé de conquérir avec quarante mille hommes cette ville qui était le plus fort boulevard de Venise dans la Grèce. Aussitôt parut Antonio Loredano avec trente-deux galères, et la ville fut pourvue abondamment de vivres et d'artillerie. En peu de jours fut ouverte une brèche praticable ; mais après quelques assauts infructueux, l'eunuque dut se retirer de Lépante, comme il avait abandonné Skutari ; il exhala sa fureur en faisant sauter quelques châteaux.

Le siége de Lépante par mer fut suivi de celui de Kroja par terre en Albanie, qui n'eut pas plus de succès. Le sandschak-beg d'Albanie parut avec huit mille cavaliers devant la ville que Piétro Vettori défendit durant tout l'été. Les Turcs étaient campés au pied de Kroja, dans la plaine de Tiranna ; là ils furent attaqués le 2 septembre à midi par le provéditeur Francesco Contarini avec deux mille cinq cents cavaliers, et de l'infanterie albanaise. La bataille dura jusqu'au soir; alors les Turcs prirent la fuite, abandonnant leur camp. Aussitôt les assiégés sortirent pour se partager les riches dépouilles qui devaient se trouver dans les tentes ; mais les Turcs, qui se trouvaient sur les hauteurs voisines, observant le désordre des vainqueurs, fondirent sur eux tandis qu'ils étaient occupés à piller, massacrèrent le plus grand nombre, et abattirent la tête au provéditeur. Les Albanais furent dispersés, et les Italiens

(1) Valvasor, l. IV, p. 376.
(2) Seadeddin, Ssolaksade, fol. 62.
(3) Ssolaksade, et dans Bratutti, p. 304.

eurent à déplorer la perte de plus de mille hommes (1).

A peine un mois s'était écoulé depuis ce revers que Venise fut effrayée par la nouvelle d'une irruption turque dans le Frioul. Une ligne de fortification depuis l'embouchure de l'Isonzo près d'Aquilée jusqu'à Gœrz, avec deux camps retranchés à Gradiska et à Fogliana devait arrêter l'invasion; mais les Turcs s'étaient emparés du pont de Gœrz, avant que dans le camp de Gradiska l'on fût informé de leur arrivée. Omar-Beg (2) transporta par ce moyen mille cavaliers au delà de la rivière, qu'il fit traverser à la nage par une partie de sa troupe, afin que ces hommes fussent placés en embuscade pour le jour suivant. Il présenta la bataille au général vénitien Geronimo Novello, qui l'accepta. Le fils de Novello se laissa entraîner, par une fuite simulée, malgré un avertissement de son père, et tomba dans l'embuscade. Il fut culbuté, la fuite devint générale: les deux Novello périrent, et il y eut une grande quantité de prisonniers. Ensuite la cavalerie turque se répandit sur la plaine, entre l'Isonzo et le Tagliamento, brûlant et massacrant sur son passage: granges, châteaux, villes, se trouvèrent perdus dans une mer de feu que l'historien Sabellico contempla du haut d'un château, près d'Udine (3). Les Turcs franchirent le Tagliamento, célèbre dans les guerres d'Italie par la valeur de ceux qui en forcèrent ou défendirent le passage; mais cette fois il était dégarni de troupes, et la flamme se promena sur la plaine, entre le Tagliamento et la Piave. Du haut des clochers de leurs églises, les Vénitiens purent apercevoir les incendies (4). Le 2 novembre toutes les forces armées de Venise sortirent de la ville pour chasser l'ennemi; mais les akindschis avaient déjà d'eux-mêmes repassé l'Isonzo, laissant derrière eux des ruines et la peste (5). Ainsi finit l'année 1477, dans laquelle les Turcs parurent sur le Tagliamento, Mathias-Corvinus se montra sous les murs de Vienne, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, périt sur le champ de bataille de Nancy, et Usun-Hasan, que l'on pourrait appeler aussi le téméraire en Orient, mourut de chagrin de la discorde qui divisait ses cinq fils, et de remords d'avoir fait tuer le sixième à coups de flèches. Les annales de l'Orient placent encore dans cette année la mort de l'historien persan, Abdurrisak, auteur de l'histoire de Timur et de Schahroch, et celle de l'historien arabe Ibn-Schohne, auteur d'une histoire universelle.

Le siége de Kroja durait depuis un an, lorsque Mohammed eut recours à ses manœuvres ordinaires, à de trompeuses négociations de paix pour assurer le succès d'une guerre si longue (1). Un juif parut devant Kroja avec des instructions du sultan, et Loredano lui donna une galère, et un sauf-conduit pour se rendre à Venise; mais avant d'atteindre au fond de l'Adriatique, le juif mourut à la hauteur de Capo-d'Istria (2). Au commencement de janvier, la république envoya le provéditeur Tomaso-Malipieri à Constantinople, l'autorisant à céder Kroja, Stalimene (Lemnos), et Maina, dans le Péloponèse, ainsi que toutes les autres places conquises dans cette guerre, et d'accorder cent mille ducats pour les droits réclamés sur la ferme des Aluns. L'offre fut accueillie, mais on exigea en outre un tribut annuel de six mille ducats (3). Malipieri, qui n'avait point de pouvoir pour cette concession, demanda jusqu'au mois d'avril pour répondre, et obtint une suspension d'armes pendant ce délai jusqu'à son retour de Venise.

Cependant la république apprit que les rois de Hongrie et de Naples, maintenant unis plus étroitement par leur alliance de famille, étaient en pleines négociations de paix avec le sultan. Mathias-Corvinus ne voulut pas encore la paix; mais son beau-père, Ferdinand d'Aragon, souscrivit un traité. Précédemment il y avait eu des relations d'amitié entre le sultan et le roi de Naples, et après la conquête de Né-

(1) Sabellico et Navagiero.

(2) Sismondi, l. XI, p. 139. D'après Sabellico, dec. III, l. X, Sismondi croit à tort que Mar-Beg, le grand vesir, est Ahmed-Keduk; c'est Omar-Beg, fils de Turachan.

(3) Sabellico, dec. III, l. X, fol. 224, et Sismondi, l. XI, p. 141.

(4) Sandi, storia civile di Venezia, l. VIII, c. 9; Daru, l. II, p. 477

(5) *Ibid.*

(1) Hist. de bello Alexand., p. 37.

(2) Laugier, t. VII, l. XXVII, p. 314.

(3) Laugier dit 10,000 ducats, Daru 1,000 ducats, et Sismondi 6,000 ducats.

grepont, Ferdinand avait reçu une lettre de victoire: mais alors il avait répondu par une déclaration de guerre (1), et ses galères faisaient partie de la flotte qui, pendant la guerre de Perse contre Usun-Hasan, ravagea les côtes d'Anatoli et de Karamanie. Cependant la politique de Ferdinand avait encore changé, et il accueillit favorablement les ouvertures de Mohammed, qui demandait d'abord la libre entrée des vaisseaux turcs dans les ports napolitains. Il accepta le traité proposé, le signa, et, en le remettant à l'ambassadeur de Mohammed, il combla celui-ci de présents; ce fut dans l'histoire de la diplomatie européenne le premier exemple d'une alliance entre une puissance européenne et chrétienne, et l'ennemi de la foi du Christ. Cette diversion de la politique de Ferdinand, l'anarchie de la Perse après la mort d'Usun-Hasan, la détresse de Kroja, et la tiédeur du pape Sixte IV à soutenir les expéditions contre les Turcs, déterminèrent la république à l'acceptation des conditions de Mohammed. La résolution en fut prise le 3 mai, et Malipieri retourna à Constantinople. Il rencontra le sultan à Sofia, déjà en pleine marche contre l'Albanie, et fut congédié avec cette déclaration: que maintenant il était trop tard, qu'il fallait céder non-seulement Kroja, mais encore Skutari. Mohammed s'avança en personne contre ces deux villes.

Skutari, Scodra dans l'antiquité, a probablement reçu ce nom ainsi que la première ville d'Asie, placée en face de Constantinople, comme étant un but de voyage ou un lieu de station; elle le porte encore en général, quoique les Turcs l'appellent Iskenderije (la ville de Skander-Beg). Elle est située sur la rive orientale d'un grand lac, que Tite-Live appelle Labeatis, et qui aujourd'hui porte indifféremment les noms de lac de Zenta, de Skutari, ou même de Bojana, d'après la rivière qui s'en éloigne à l'Orient. La Bojana, anciennement Barbana (2), coule au sud-ouest de la ville, et vers le nord-ouest descend la petite rivière de Drinas (la Clausula de Tite-Live, le Drilos de Pline) (3), qui tombe dans la Bojana à peu de distance de la ville et du lac. Un pont de bois qui unit les deux rives est souvent emporté par le gonflement des eaux; les habitants d'un village voisin sont obligés de le tenir en bon état de service (1). Les trois forts de Gœlbaschi, Drivasto (Dergos) et de Xabiacco (Schabibak), commandent comme des postes avancés les trois routes menant à la ville (2). Depuis les derniers triomphes des Romains sur Gentius, l'histoire n'avait eu rien à signaler dans les destinées de l'Illyrie et de ses souverains, lorsque le pays sortit de l'oubli par ses luttes avec les Ottomans. Dans le XIVe siècle on voit paraître comme dynasties souveraines à Skutari, les Balsch, dont trois frères, en possession de la Bojana, expulsèrent la famille des Dukagin de la contrée qui porte leur nom (3), la famille des Sofi de Kroja, et assiégèrent le roi de Bosnie Étienne dans Raguse. Après avoir étendu, par un traité avec Raguse, leur domination sur les bords de la Narenta, ils conquirent en peu de temps Alba Græca (Arnaud Belgrad), Kastorea (Kesrije) et Apollonia (Awlona), et gouvernèrent le pays en repos, jusqu'à la mort de deux d'entre eux. Alors le troisième fut attaqué, vaincu et tué par Ewrenos, général de Murad II, dans la plaine de Saura, près d'Alba Græca. Les coureurs turcs inondèrent le pays, et occupèrent les trois places principales, Kastorea, Alba Græca et Kroja (4). Le successeur du prince tombé sous les coups d'Ewrenos, Stracimer Balsch régna sur Skutari, Drivasto, Lissus, Antivari, et laissa un fils, Georges, qui céda Skutari à Murad II. Mais le sultan, satisfait d'une jolie fille envoyée au harem par Georges son parent, rendit Skutari à ce prince, qui finit par l'engager aux Vénitiens, et négligea de la racheter (5). C'est ainsi que Scodra devint une ville vénitienne, et c'est en cette qualité qu'elle avait soutenu, quatre ans auparavant, un siége de trois mois poussé par le beglerbeg de Rumili, l'eunuque Suleiman-Pascha. Mais maintenant Mohammed arrivait en personne avec toutes ses forces pour conquérir Skutari. Les citoyens et

(1) Laugier, t. VII, l. XXVI, p. 243.
(2) Tite-Live, l. XLIV, p. 31.
(3) Pline, l. III, p. 22.

(1) Pline, l. III, p. 22.
(2) Ssolaksade, fol. 62.
(3) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 145.
(4) Marini Barleti, De Scodrensi obsidione et expugnatione, dans le Locinereus, fol. 231.
(5) Barleti, De obsidione Scodræ, fol. 235.

les équipages de quelques galères entrées dans la Bojana furent employés nuit et jour à la réparation des murailles et aux travaux des retranchements. Tandis que tout le monde était transporté de la plus vive ardeur, des colonnes de fumée s'élevant des hauteurs à quelque distance de la ville annoncèrent l'approche des Turcs, et dans la nuit du 14 mai, Skutari fut investie par huit mille akindschis sous les ordres de leur chef héréditaire Ali Michaloghli. Celui-ci fut suivi de son frère Iskander, sandschak-beg de Bosnie, à la tête de quatre mille soldats, puis vint avec trois mille hommes de cavalerie légère, Malkovich (1), dont les yeux jetaient tant d'éclat, que personne ne pouvait supporter ses regards (2). La population maîtresse de la ville fut aussitôt divisée en trois parties, dont l'une occupa les remparts, une seconde travailla aux murailles et aux retranchements, et la troisième, où se trouvaient aussi les prêtres, devait garder l'étendard doré de saint Marc, protecteur de la république, et de saint Étienne, patron de la ville ; mais tous ces défenseurs avaient une rude tâche à remplir : car les huit mille akindschis et les sept mille hommes de cavalerie légère n'étaient que l'avant-garde de l'armée.

Mohammed avait confié le soin de faciliter la marche des troupes, et d'aplanir les routes au fils d'Ewrenos, Ahmed-Beg, et au fils de Turachan, Omar-Beg, qui, en cas de besoin, construisaient ou réparaient des ponts (3). Le grand vesir Ahmed-Keduk, conquérant de la Karamanie et de Kaffa, avait dû avoir le commandement supérieur du siége ; mais, comme il avait fait quelques observations sur les difficultés d'une campagne en Albanie, sans égard pour ses services passés, on l'avait aussitôt déposé, et la première dignité de l'empire avait été conférée non point à un général, mais à un homme d'État, signalé aussi comme poëte, et secrétaire pour la signature du sultan, Mohammed-Pascha-Karamani, descendant du grand poëte mystique Dschelaleddin-Rumi. Ce dignitaire acquit une grande renommée dans la codification, comme auteur de plusieurs lois fondamentales dans l'empire (1) ; mais son nom ne figure pas dans les guerres, dont Mohammed se réserva désormais la direction exclusive. Il marcha en personne sur Kroja, et détacha Daud-Pascha vers Skutari. Daud-Pascha était, comme beglerbeg de Rumili, successeur de l'eunuque Suleiman-Pascha, auquel on aurait pardonné la levée du premier siége de Skutari et la grande défaite dans la Moldavie ; mais son échec de Lepante, comme le refus d'Ahmed-Keduk-Pascha d'assiéger Skutari pour la seconde fois, les avaient fait renfermer tous deux dans le château d'Europe sur le Bosphore (2). Il y avait maintenant plus d'un an que Kroja était assiégée, et les habitants étaient réduits à se nourrir de chiens et de chats. Lorsque parut Mohammed, il n'y avait plus aucun moyen de sauver la ville avec les faibles restes des équipages de Loredano. Les assiégés envoyèrent des députés au sultan, offrant de capituler. Ils obtinrent un engagement écrit qui leur garantissait la vie sauve et la liberté de se retirer avec leurs effets, s'ils n'aimaient pas mieux vivre paisiblement à l'abri de la domination ottomane. Ils se rendirent au pascha (3), qui fut chargé de les escorter; mais à peine étaient-ils dans la plaine, que le chef des Turcs les fit charger de fers, et conduire devant Mohammed. Le sultan réserva seulement quelques-uns des principaux qui étaient en état de payer une grosse rançon, et fit trancher la tête aux autres. La ville de Kroja, nommée par les Turcs Akhiszar (le château blanc), à quatorze milles de Durazzo (Dyrrachium), et cinquante-sept de Skutari, bâtie sur des rocs escarpés devait sa fondation à un seigneur de la maison de Sofi, auquel elle avait été arrachée par Balsch, qui dut y laisser entrer les Turcs, sur lesquels elle fut conquise par Scander-Beg. Le héros albanais se défendit vaillamment contre Murad II et Mohammed II, et finit, après une possession de vingt-cinq ans, par la céder dans sa vieillesse aux Vénitiens.

---

(1) Les historiens ottomans le nomment Malkodsch-Oghli ; Barleti l'appelle Malacotius.

(2) Barleti, fol. 238.

(3) Seadeddin, dans Bratutti, l. II, p. 305 ; Ssolaksade, Idris, Aali.

(1) Biographies des vesirs, par Osman-Efendi.

(2) Seadeddin, dans Bratutti, l. II.

(3) Laugier, t. VII, l. XXXII, p. 330, le nomme Suleiman, et Sismondi, l. III, p. 145, Aarun, c'est-à-dire Harun, d'après Navigiero, t. XXIII, p. 155.

Tandis que Mohammed marchait sur Kroja, pour recevoir en personne les clefs de la place, Daud-Pascha, Albanais de naissance, qui, prisonnier dans sa jeunesse, s'était élevé à force de talent et de courage à la dignité de beglerbeg de Rumili, s'avançait avec le gros de l'armée devant Skutari. Du haut de la montagne de Saint-Marc, il contempla la ville dans les premiers jours de juin, et aussitôt il fit passer vingt mille cavaliers sur le pont qu'il avait construit afin de porter la dévastation aux alentours. Le 8 juin parut Mustapha-Beg, beglerbeg d'Anatoli, sur le Drino, et il détacha seize mille cavaliers, qui campèrent sur les hauteurs appelées Ober-Skutari. La cavalerie turque fut divisée en cinq corps, qui se distinguaient nettement les uns des autres par le nombre et la couleur des étendards. La première division avait six bannières, dont quatre blanches, une verte et une rose; dans la seconde, la troisième, la quatrième, flottaient deux drapeaux pourpres, deux verts, deux jaunes. La cinquième, où était Daud-Pascha, en portait sept, quatre roses, un blanc brodé d'or, et deux verts. La force des troupes asiatiques pouvait s'élever à trente mille hommes; et néanmoins l'armée de siége n'était pas encore complète. Le 15 juin descendirent dans la plaine cinq mille janitschares sous les bannières blanches, aux acclamations de l'armée, parce qu'ils étaient les avant-coureurs du sultan. Trois jours après une nouvelle masse déboucha du côté de Drino, par le pont, et occupa les villages au delà de la Bojana dans la plaine appelée Oblica (1).

Deux Turcs de distinction apportèrent la nouvelle de la chute de Kroja, et sommèrent Skutari de se rendre. Sur le refus du commandant, les Turcs construisirent deux galères afin d'arrêter le passage des bâtiments albanais qui journellement descendaient du lac dans la Bojana, et causaient beaucoup de dommage; sur la hauteur qui se dresse en face de la ville, et qui est appelée montagne du Pascha, parce que, au premier siége, quatre ans auparavant, Suleiman-Pascha l'eunuque, y avait planté sa tente, ils bâtirent un château de bois, précédé de quatre grandes tours remplies de pierres pour protéger les machines de siége et les artifices. Dix mille chameaux avaient transporté l'artillerie et les équipages qui furent déchargés derrière la montagne du Pascha, dans le voisinage du torrent de Chiro (1). Au commencement de l'été, s'ouvrirent les opérations du siége; toutefois, le premier jour, la ville n'eut à soutenir que sept coups de deux canons, dont l'un portait des boulets de trois, et l'autre de quatre quintaux, lancés de la montagne du Pascha, contre la porte. Cinq jours après, arrivèrent six mille Asabes, formant l'infanterie du deuxième corps, avec des fascines. Les deux canons ne tirèrent que sept à neuf coups par jour; mais une troisième pièce, du calibre de quatre quintaux, fut établie sur la montagne du Pascha, et fit vingt-neuf décharges par jour, vers Drivasto. Deux mille Asabes arrivèrent encore avec des fascines, du côté du Drino, et au milieu de la montagne du Pascha, juste en face de l'église Sainte-Veneranda, fut placé le quatrième canon, qui lançait un boulet de six quintaux et demi (2). Le 1er juillet au soir, huit cents bêtes de somme venant de la direction du Drino apportèrent les bagages du sultan, au-devant duquel allèrent aussitôt les beglerbegs de Rumili et d'Anatoli. Le lendemain, entouré de ses gardes du corps choisis, il reconnut la situation de la place. Il en fut enchanté, et s'écria : « Quel excellent nid l'aigle s'est choisi pour se loger avec ses petits ! » Le camp du sultan formait un cercle particulier de neuf tentes, d'une étendue de neuf milles, accessible d'un seul côté, où il était défendu par un triple rang de gardes. Toutes les montagnes et les hauteurs autour de Skutari, à une distance de quarante milles, étaient couvertes de tentes blanches; les assiégés évaluaient les forces de l'armée turque à trois cent cinquante mille hommes. Afin de soutenir le courage de la ville, le dominicain Bartholomée d'Epire, second Capistrano, rassembla les Italiens et les Albanais, les matelots et les citoyens, dans l'église de Sainte-Marie, et par un discours plein de feu, il leur inspira l'ardeur de l'héroïsme et du martyr chrétien.

Deux jours après, les assiégeants mirent en

(1) Marin. Barleti, De Scodrensi expugnatione, l. II.

(1) Mannert, l. VII, p. 355, confond ce torrent avec le Drilo ou Drinas, qui est la Clausula.

(2) Barletius, De Scodrensi expugnatione, l. II.

batterie deux nouveaux gros canons, l'un au pied de la montagne qui est arrosé par le Drino, du calibre de six quintaux, l'autre sur la montagne du Pascha, dirigé sur l'église de Saint-Lazare. Cette dernière pièce était aussi énorme que le fameux canon de siége de Constantinople; comme lui elle lançait des boulets de mille deux cents livres. Depuis plusieurs jours les assiégeants menaçaient la ville du canon du sultan à la fonte duquel la première sultane avait consacré une partie de son revenu. Ils commencèrent alors à lancer sur Skutari des espèces de boulets renfermant des morceaux de laine imprégnés d'huile, mêlés de cire et de soufre, qui mettaient en feu tout ce qu'ils touchaient; ces projectiles fendaient l'air avec un bruit assourdissant, éclataient et laissaient après eux de longues traînées de lumière comme des comètes. Aussitôt les assiégés prirent des mesures pour se préserver de l'incendie, enlevèrent les toiles des maisons, et imaginèrent toutes sortes de moyens pour éteindre le feu. Le 7 juillet, la septième grosse pièce du même calibre que la précédente, de douze quintaux, et qui était, non pas un canon, mais un mortier, fut placée sur la montagne du Pascha, en face de l'église de Saint-Blaise. Les masses de pierres que lançait ce mortier brisaient tout là où elles tombaient, et quand c'était sur la terre, élles s'y enfonçaient à une profondeur de douze palmes. Ce mortier était moins destiné à renverser les murailles et les édifices, qu'à détruire les puits, afin de priver d'eau les assiégés; mais l'effet ne répondit pas à l'attente: les puits ne furent pas endommagés, et il n'y eut que deux personnes tuées. Le même jour, les Turcs firent passer une nouvelle pièce de sept cents livres au delà de la Bojana, non sur le pont, qui se serait écroulé sous le poids, mais à travers la rivière même. Le lendemain, deux nouvelles bouches à feu furent ajoutées aux batteries, l'une, du plus gros calibre dont l'histoire de l'artillerie fasse mention, vomissait des boulets de treize quintaux. Toutes ces pièces, d'une dimension et d'un calibre si prodigieux, furent fondues sur les lieux mêmes, sur le revers de la montagne du Pascha, et on les laissait à peine refroidir avant de leur faire lancer le feu sur la ville. Le 11 juillet, enfin, fut établie la onzième et dernière grosse pièce, du calibre de onze quintaux, sur la montagne du Pascha, dans le jardin d'un bourgeois. Le 11 juillet, ces onze canons monstrueux tirèrent cent soixante-dix-huit coups, nombre inouï jusqu'alors en un seul jour, et ce qui n'est pas moins prodigieux, c'est qu'une décharge simultanée de ces onze pièces lançait un poids de quatre-vingt-trois quintaux. Le nombre des boulets ainsi lancés s'éleva à deux mille cinq cents, en trente jours de siége.

Il y avait un mois entier que la ville était canonnée; les murailles étaient en ruines, les fossés remplis de pierres et de fascines. Mohammed résolut l'assaut général. Il se fit planter une tente rouge sur le sommet de la Montagne du Pascha, afin de contempler de là le spectacle sanglant qui allait se déployer. Le jour de Sainte-Madeleine, avant le lever du soleil, au moment où les habitants étaient dans l'église, quatre coups de canon donnèrent le signal de l'assaut, et à l'instant cent cinquante mille Turcs fondirent de toutes parts sur la ville comme de noirs tourbillons. Les chants et la prière furent étouffés par la cloche d'alarme, et les habitants s'élancèrent du temple pour aller prendre leurs postes sur le rempart. Déjà les Turcs avaient franchi le fossé rempli de fascines, et ils escaladaient les murs; déjà ils avaient planté une bannière sur le bastion de la grande porte, et Mohammed se félicitait de sa conquête, lorsque les assiégés, par des prodiges de valeur, reprirent le bastion occupé, et en chassèrent les Turcs. Mohammed ordonna un second assaut contre la grande porte, dont la plus forte défense, formée des deux grandes tours, avait été réduite en poudre par la grosse artillerie de la montagne du Pascha, de sorte que les assiégés n'étaient abrités que par un parapet de terre. Le combat fut des plus acharnés le long des fossés taillés dans le roc vif, qui était enfilé par une nombreuse artillerie; à la fin les assiégés furent obligés de céder, et les Turcs plantèrent leur bannière sur le bastion. Alors un corps de vaillants jeunes gens tenus en réserve sur la place vint fondre avec l'impétuosité des lions sur les assaillants, les repoussa, arracha les étendards turcs, et planta la bannière de Saint-Marc. Ainsi se termina l'assaut de ce jour à la gloire des assiégés, qui ne perdirent que quatre cents vaillants champions, tandis que les Turcs avaient laissé plus

de douze mille morts. Cinq jours après (le 27 juillet), jour de Saint-Pantaléon, fut livré le second assaut. Durant toute la nuit c'était (la nouvelle lune) les Turcs avaient hurlé : *Allah* et *Mohammed,* tandis que des remparts s'élevaient des invocations à saint Marc et à saint Étienne. Fra Bartolomée, ardent prédicateur, et vaillant champion, et Niccolo Moneta, commandant de la cavalerie, parcouraient la ville à cheval, ordonnant tout pour la défense, soufflant partout leur ardeur. Avec le jour s'engagea le combat, et il dura jusqu'au soir avec des alternatives réciproques de succès et de revers, jusqu'à ce que Mohammed furieux ordonna de faire tonner à la fois les onze grosses pièces contre la grande porte, sans considérer si cette décharge écraserait assiégeants ou assiégés. Les Turcs, qui déjà s'étaient ouvert un passage par la grande porte, furent frappés de terreur à cette attaque inattendue sur leurs derrières, et ils se retirèrent en désordre. Mohammed désespéré s'écria : « Puissé-je n'avoir jamais entendu le nom de Skutari ! tous mes efforts sont inutiles. »

Trois jours après ce second assaut repoussé, Mohammed tint un conseil de guerre dans lequel Ahmed-Ewrenos alla au-devant du désir du sultan, en proposant que son maître quittât lui-même le siége, et ne laissât qu'une partie de l'armée pour tenir la ville investie. Il fut résolu avant tout de s'emparer des châteaux de Drivasto et de Schabibak (1), situés aux environs de Skutari, et qui étaient encore entre les mains de l'ennemi. Le beglerbeg de Rumili fut chargé de se saisir de Schabibak (Xabiacco), à quarante milles de Skutari, sur la rive escarpée du lac; la place se rendit honteusement sans la moindre résistance. Mais Drivasto, au contraire, se défendit seize jours entiers; les murailles s'étaient écroulées, huit cents vaillants guerriers avaient été coupés dans une sortie, les défenseurs étaient réduits presque à rien par l'artillerie ennemie et par la peste. Mohammed voulut se réserver l'honneur d'un dernier assaut. Ce qui restait de la garnison parut les armes à la main; cinq cents malheureux captifs saisis dans les rues furent ensuite exécutés sous les murs de Skutari, où Omar-Beg était demeuré avec huit mille hommes (1). Alessio, désertée par ses habitants, fut réduite en cendres par le pascha de Rumili. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, Mohammed leva son camp de Skutari au bruit des trompettes, à la lueur des torches, et se mit en marche au point du jour, avec quarante mille hommes sous deux étendards, l'un rouge et l'autre blanc. Après la prise d'Alessio et des grandes îles du Drino, les deux beglerbegs de Rumili et d'Anatoli revinrent à Skutari, et firent massacrer en vue de la place cinquante matelots, qu'ils avaient pris dans deux galères sur le Drino; puis ils poussèrent le pont commencé sur la Bojana jusqu'au point appelé Catilina, et aux deux extrémités ils élevèrent deux tours, afin de couper tous les secours aux assiégés. Le 18 septembre, l'approche de la mauvaise saison détermina le départ du pascha d'Anatoli pour l'Asie, et au commencement de novembre, le beglerbeg de Rumili se retira aussi, laissant Ahmed-Beg Ewrenos avec quarante mille cavaliers, pour continuer le blocus de la ville. Parmi les assiégés la disette se faisait cruellement sentir : ils n'avaient plus que du pain et de l'eau. La veille de Noël quelques Italiens ranimèrent leur courage, en leur annonçant qu'un ambassadeur vénitien était en route pour Constantinople, afin de conclure la paix. Ils supportèrent donc patiemment leurs maux, et au bout d'un mois arriva la nouvelle que la paix avait été conclue à Constantinople, à la condition surtout de l'abandon de Skutari. Toutefois, il devait être libre aux habitants de vivre paisiblement sous la domination turque, ou de se retirer. Persuadées par le discours du commandant Florio Jonima, la garnison et la population tout entière se décidèrent pour le dernier parti, et, après s'être assurés par des otages de l'accomplissement du traité, tous ces braves abandonnèrent tristement les murs qu'ils avaient arrosés de leur sang et de celui de l'ennemi, et les Turcs entrèrent en triomphe dans Skutari (2).

(1) Sismondi l'appelle Xabiacco, et Barletius Sebinico; ce dernier se trompe; Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 138; dans Sismondi, l. XI, p. 149, le dixième jour est une faute d'impression, il faut le seizième.

(1) Bonfinius, dec. IV, l. V, p. 603, Mar-Beg est Omar.

(2) Barletius, fin du IIIe livre.

Avant de bien exposer le traité qui mit fin à la guerre avec Venise, et qui termine ce livre, il convient de jeter un coup d'œil sur les irruptions des armées ottomanes dans le Frioul, la Carniole, la Carinthie et la Styrie. Quatre années auparavant les akindschis, détachés de l'armée occupée au premier siége de Skutari, avaient porté la dévastation dans la Carniole et le Frioul: cette fois ils firent encore de même, et leurs ravages se prolongèrent pendant toute la durée de ce second siége. Les hordes de pillards et d'incendiaires qui, sous la conduite de leur chef héréditaire Ali-Beg, de son frère Iskender-Beg, sandschak-beg de Bosnie, et de Malkodschoghli, sandschak-beg de Servie, s'étaient précipitées en avant du gros de l'armée, portant partout le fer et le feu, ces hordes aussitôt après l'arrivée des troupes régulières de Daud-Pascha, gouverneur de Rumili, s'étaient éloignées de Skutari, avaient quitté l'Albanie, et s'étaient jetées sur le Frioul, afin d'y renouveler les scènes de désolation de l'année précédente sur l'Isonzo. Aussitôt après la moisson (1) arriva sur l'Isonzo Iskender (2), sandschakbeg de Bosnie, fils de Michaloghli, que nous avons appris à connaître par les guerres de Hongrie; il franchit la rivière, et attendit que la bataille lui fût offerte par Charles de Montone (3), qui s'était posté à Gradiska avec de la cavalerie. Mais, après avoir attendu vainement pendant douze heures, parce que le capitaine vénitien, averti par les échecs de l'année précédente, retint ses soldats dans un camp rteranché, il alla camper à quatre milles de là, entre la vallée de Medea et celle de Cormons (4), et le lendemain il pénétra entre Cormons et Mansan (5) par les vallées ouvertes, se dirigeant vers la Carinthie et la Styrie. Sans connaître aucunement les routes, trente mille coureurs se répandirent sur les Alpes carinthiennes, et les traversèrent par les points les plus inaccessibles avec une audace et une persévérance merveilleuses. Lorsque des rochers à pic s'arrêtant brusquement ouvraient devant eux un précipice, ils attachaient leurs chevaux avec des cordes, et les descendaient de saillie en saillie jusque dans la vallée. Ils parvinrent ainsi à franchir un passage, où, sur une longueur de deux cents pas, personne avant eux n'avait pu se hasarder sans se tenir aux buissons (1). Ils gagnèrent le Loibl, seul défilé conduisant de la Carniole en Carinthie. Les montagnards le tenaient occupé; mais, lorsqu'ils virent comment les Turcs grimpaient les rochers, ou se laissaient glisser dans les précipices, les Carinthiens tout tremblants prirent la fuite, et laissèrent le champ libre à d'affreux ravages (2). Le 19 juillet, les Turcs parurent pour la troisième fois sur les rives de la Drau, se dirigèrent vers Weiszenfels et Villach, et emmenèrent plus de dix mille captifs.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, avant que Skutari fût rendue en vertu du traité de paix, Drivasto et Alessio étaient tombées entre les mains des Turcs; Antivari seul opposa une résistance insurmontable. Ensuite Drivasto et Alessio furent tenues par Giovanni Czernovich, seigneur de Montenegro, au nom et sous la suzeraineté du sultan (3). Alessio, l'ancienne Lyssus, célèbre dans l'antiquité grecque, et dans les guerres des Illyriens contre les Romains, connue aussi par le rôle qu'elle joua dans la lutte entre César et Pompée, avait cessé depuis les derniers événements d'occuper une place dans l'histoire jusqu'au temps de Skander-Beg. Après la mort de ce héros, elle acquit plus de célébrité comme étant le lieu de sa sépulture. A peine maîtres de la place, les Turcs coururent au tombeau de Skander-Beg, et l'ouvrirent non point pour le profaner, mais pour honorer les restes du grand homme. Ils se partagèrent ses membres comme des reliques, les enchâssèrent dans l'argent et l'or, et les portèrent autour du cou comme des talismans qui donnaient l'ardeur et l'intrépidité. Son souvenir vivait si puissant dans leurs âmes, qu'ils donnèrent le nom d'Iskenderije, ville d'Alexandre, à Scodra, dont son esprit avait paru repousser leurs armes; et ce nom est encore aujourd'hui conservé parmi les Ottomans (4).

(1) Sabellico, dec. III, l. X, fol. 226.
(2) Spandugino le nomme Iskender-Beg.
(3) Dans Sabellico, il s'appelle Carolus Fortebrachius.
(4) Sabellico.
(5) *Ibid.*

(1) Sabellico.
(2) *Ibid.*, dans l'édition de Basle de Chalcondylas.
(3) Dans Marino Sanuto.
(4) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 136.

Le traité par lequel Venise céda Skutari au sultan fut signé à Constantinople le 26 janvier 1479, par le secrétaire d'État Giovanni Dario (1). La république s'obligeait à remettre aux Turcs, dans l'espace de deux mois, Skutari et toutes les places conquises durant la guerre, en stipulant que les garnisons pourraient se retirer avec l'artillerie et les bagages, et à payer sous deux ans cent mille ducats au lieu des cent cinquante mille réclamés au moment où la guerre allait s'engager. De son côté, le sultan restituait à la république tout ce qu'elle possédait avant l'ouverture des hostilités dans l'Albanie, la Morée et la Dalmatie, à l'exception de Kroja et de Skutari; des commissaires, nommés des deux côtés à cet effet, durent fixer les frontières, et la république était autorisée, comme avant la guerre, à entretenir un baile à Constantinople, lequel aurait l'exercice de la juridiction civile sur les nationaux. Dix mille ducats furent fixés comme abonnement annuel pour les droits sur toutes les marchandises introduites dans l'empire ottoman, ou exportées de son territoire par les Vénitiens. Dans ce traité furent compris tous les sujets adhérents, et alliés des deux partis, toutes les villes et tous les ports qui arboraient l'étendard de Saint-Marc, pourvu que cette bannière eût été adoptée avant la déclaration de guerre, et que ce ne fût pas dans un pays soumis auparavant à l'autorité turque. Giovanni Dario, qui signa la paix, reçut trois kaftans d'étoffe d'or; le provéditeur Pietro Vettore, le vaillant défenseur de Kroja, fut mis en liberté avec sa femme et ses enfants, et reconnu comme représentant du baile auprès de la Porte, jusqu'à la nomination d'un ambassadeur.

En exécution de ces conventions, le provéditeur Antonio de Lezze, suivi de quatre cent cinquante hommes, et cent cinquante femmes, échappés aux fatigues, aux dangers et aux misères d'un siége de onze mois, restes d'une population abattue par le fer et par la famine, sortit de Skutari, et tous ces vaillants défenseurs traversèrent le camp turc, avec leurs biens, leur artillerie, et leurs vases sacrés; le cortége fut respecté grâce aux otages qui avaient été livrés (1). En même temps furent remises aux généraux turcs les montagnes de la Chimaira, et de Maina en Epire, et dans le Péloponèse, ainsi que Strimoli, Castel Rompano, Sarafona, et l'île de Lemnos; on rendit des deux côtés les prisonniers, sans rançon, et le 25 avril, jour de asint Marc, la paix fut publiée à Venise, après une guerre de dix années, la plus pénible qu'eût encore soutenue la république.

Par suite du traité, Melchior Trevisani se rendit à Constantinople, comme ambassadeur. Il recueillit les restes du sang de Jésus-Christ, et de sainte Marie-Madeleine, que les Turcs avaient trouvés dans l'église de la Miséricorde (2). Il avait aussi pour instruction de demander l'assistance du sultan, en cas de nécessité. Pour resserrer plus étroitement les nouveaux liens d'amitié, la Porte envoya de son côté un ambassadeur à Venise; reçu en audience solennelle par le doge, il lui exprima la satisfaction du sultan sur le rétablissement de la paix, et lui présenta une ceinture garnie de diamants, mais en posant pour condition que ce bijou devrait être rendu à la première demande, et qu'une telle restitution serait le signe de la rupture du traité de paix. Il avait aussi apporté une grande coupe d'or, afin de boire avec le doge et les douze premiers sénateurs. Le sénat lui rendit les plus grands honneurs, qu'il reçut avec une hauteur extraordinaire. Il paraît qu'il conclut une alliance, en vertu de laquelle la république devait tenir une flotte de cent galères prête à défendre le sultan, et que Mohammed promettait, en cas d'attaque contre la république, de venir à son secours avec cent mille cavaliers (3). La réalité de cette alliance, reposant sur le témoignage d'un seul historien, ne peut être adoptée sans réserve; mais il n'y a pas de doute que dès lors il y eut un changement complet dans la direction de la politique vénitienne envers les Turcs; que, suivant les

(1) Laugier, t. VII, l. XXVII, p. 347; Daru, l. II, p. 478; Sismondi, l. XI, p. 154: Spandugino, p. 60, dit Giovanni Dano, au lieu de Dario: Sabellico nomme le négociateur Benedictus Trevisanus.

(1) Sabellico, dec. III, l. X, fol. 266; Barletius, de expugnatione Scodrensi, l. III; Sismondi, l. XI, p. 156.

(2) Commentarii della guerra de Ferrara tra li Veneziani ed il duca Ercole d'Est nel 1482; di Marino Sanuto, Venezia, 1828, p. 56.

(3) Diarium parmense, Laugier, t. VII, l. XXVII, p. 359.

traces de Ferdinand d'Aragon, la république chercha à se fortifier de l'amitié de la Porte, maintenant contre le roi de Naples, et plus tard, contre la Hongrie, et que les Turcs, respectant les frontières vénitiennes, s'efforcèrent d'opposer la république à leurs ennemis. Ainsi un demi-siècle avant l'alliance de France, du roi très-chrétien avec les ennemis de la foi du Christ, Naples et Venise comptaient sur l'assistance et la diversion des Turcs, et Mohammed le Conquérant était assez habile pour ne pas faire la guerre aux chrétiens indistinctement; il savait opposer, selon les circonstances, infidèles à infidèles, ou, selon la locution turque, il mettait aux prises chiens avec porcs, ou porcs avec chiens.

LIVRE XVII.

INVASION DES TURCS EN TRANSYLVANIE ET EN AUTRICHE. — HISTOIRE DE LA MAISON SULKADR. — RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC L'ITALIE. — CONQUÊTE DE ZANTE. — LES TURCS EN ITALIE. — HISTOIRE DE L'ILE DE RHODES, DANS L'ANTIQUITÉ ET LE MOYEN AGE. — PREMIER SIÉGE DE RHODES PAR LES TURCS. — MORT DE MOHAMMED, SON CARACTÈRE, SA CRUAUTÉ, SA GRANDEUR RÉELLE.

Le flot désastreux des akindschis, arrêté momentanément par la paix du côté du Frioul, grossit et se précipita dans la même année, avec un redoublement de fureur contre la Hongrie. En 1479, une armée de quarante mille Turcs pénétra en Transylvanie au commencement d'octobre, conduite par douze paschas (1). Les plus fameux étaient les deux Michaloghli, Ali-Beg et Iskender, les fils d'Ewrenos, Hasan-Beg, Isa-Beg, et le fils de Malkowich, Bali-Beg; le nombre des chefs, jetant de la désunion, affaiblit la force de l'armée. Etienne Bathory, woiwode de Transylvanie, réunit à la hâte des troupes près de Saswaros (Brosk), afin d'attaquer les Turcs qui voulaient se retirer avec leur butin par le défilé de la Tour-Rouge, et il appela à son aide le commandant et comte de Temeswar, l'un des capitaines de Mathias Corvinus les plus signalés dans les guerres de Bohème et de Pologne. Le 13 octobre, jour de la fête de saint Koloman, l'on en vint aux mains à Kenger-Mesœ, à vingt milles de Weiszenburg. Bathory plaça les Saxons à l'aile gauche, à la droite les Szeklers, derrière les premiers les Valaques, faisant soutenir les autres par les Hongrois; lui-même se posta au centre avec sa grosse cavalerie, et les compagnies de l'évêque de Transylvanie, Ladislaus de Gereb. L'armée assista à la messe; chaque soldat communia, et jura sur l'hostie de ne point céder sans l'ordre du général. D'abord l'aile gauche fut repoussée; trois mille Saxons furent réduits à se jeter dans la Maros, et la droite elle-même commençait à plier. Bathory ralliant les fuyards, perdit successivement deux chevaux, et reçut lui-même six blessures. C'est alors qu'au moment du plus pressant danger, arriva le secours tant désiré (1) du comte de Temesch : Où es-tu Bathory? S'écria Kinis, au milieu des mugissements de la bataille. Bathory rappela ses forces expirantes pour répondre, et ranima ses gens. Alors la fortune du combat changea, et la défaite des Turcs devint générale : trente mille moslims couvrirent le champ de bataille. A grand'peine Ali-Beg put échapper par la fuite. Mais Kinis souilla sa victoire par d'horribles cruautées; il fit dresser la table de son festin sur les cadavres mêmes de ses ennemis (2); le vin, en tombant des coupes, se mêlait au sang qui ruisselait encore, et les vainqueurs dansèrent avec une joie sauvage autour des monceaux de morts. Kinis lui-même prenant un cadavre avec les dents figura ainsi la danse guerrière. Le lendemain, les ennemis morts furent entassés en pyramides, et l'on ensevelit les huit mille Hongrois restés sur le champ de bataille, avec leur vaillant chef, Etienne Bathory. La chapelle élevée en l'honneur de cet exploit rappelle encore aujourd'hui aux Hongrois la valeur de leurs pères.

Dès l'année suivante, les akindschis allèrent

(1) Selon Dlugosz, cent mille, d'après l'inscription de Kronstädt, soixante-cinq mille, suivant Bonfinius, et Olahus, soixante mille; les historiens ottomans Seaded-din, Ssolaksade, Aali, disent trente mille.

(1) D'après Liszth (voy. Engel, t. III, p. 365, note).
(2) Bonfinius, dec. IV. c. 6, p. 612.

venger l'affront qu'ils avaient reçu en Transylvanie, par de nouvelles irruptions dans la Carniole, la Carinthie et la Styrie. Le 29 juillet 1480, ils ravagèrent, dans la Carniole, les environs de Cirkniz et de Logusch (1), et le 5 août, ils pénétrèrent pour la quatrième fois dans la Carinthie, par la Save. Georges de Schaumburg, commandant de Bamberg, réunit près de Rann un grand nombre de paysans bien montés, avec lesquels il grossit sa cavalerie, et la nuit, faisant battre les tambours et sonner les trompettes, avec un bruit qui paraissait annoncer un bien plus grand nombre d'hommes sous les armes, il répandit l'effroi parmi les assaillants, qui s'enfuirent (2) de la Carniole et de la Carinthie. Les Turcs se poussèrent pour la sixième fois dans la Styrie (3), par deux points à la fois. Ceux qui entrèrent par la Carniole traversèrent la basse Styrie, le long de la Mur, jusqu'à Grœtz. Les dévastateurs venus de la Carinthie enlevèrent de la Styrie supérieure une quantité d'esclaves parmi lesquels se trouvèrent cinq cents prêtres. La cathédrale de Seckau, et d'autres églises furent pillées et détruites. En même temps que se poursuivaient les dévastations dans la Transylvanie et les provinces centrales de l'intérieur, Mohammed ordonnait à ses flottes d'enlever le château de Muta sur le Palus Mœotide, et à son fils Bajesid de soumettre le château de Turul. Cette dernière place, située en Arménie, dans le voisinage de Baiburd et d'Ersendschan, appartenait à un seigneur particulier, qui, dans la guerre de Perse, avait embrassé le parti d'Usun-Hasan. Mohammed, se rappelant cette offense, chargea le prince gouverneur de Siwas de faire disparaître cet ennemi, ce qui fut accompli (4). En même temps, le sultan fit construire une forteresse à Imbros, et il envoya dans l'île de Lemnos des médecins pour examiner les propriétés de la terre sigillée, si renommée jadis parmi les Grecs (5).

Alors se développèrent aussi les premiers germes de discorde et d'hostilités avec les sultans d'Égypte. La bonne harmonie avait régné entre ces princes et les souverains ottomans; mais deux causes poussaient les esprits à l'aigreur et à l'irritation : Mohammed avait écrit au souverain d'Égypte Choschkadem, afin de pouvoir rétablir à ses frais les aqueducs, les fontaines et les puits, disposés sur la route de la Mecque pour le service des pèlerins; le sultan mameluk répondit par un refus, parce que son orgueil ne lui permettait pas d'abandonner à d'autres l'entretien de ces pieux établissements (1). L'intervention violente de Kaitbai, successeur de Choschkadem, dans les affaires des princes de Sulkadr, blessa plus profondément le sultan des Turcs. Un siècle s'était écoulé depuis que le turkman Seineddin Karadscha-Sulkadr avait fondé une dynastie indépendante dans une partie de l'ancienne Cappadoce, dans le gouvernement actuel de Meraasch. Le destin de ces princes est resté complétement inconnu aux Européens qui ont écrit sur l'Orient; mais plus d'une fois, il a été question d'eux dans notre histoire, à l'occasion de mariages de sultans ottomans. Mohammed le Conquérant lui-même, comme son aïeul, Mohammed Ier, avait épousé une princesse de Sulkadr, et le beau-frère de Mohammed lui avait prêté assistance dans la guerre contre son frère Musa. Ces alliances passées et présentes, et plus encore les liaisons ultérieures de son histoire pendant trente-cinq ans avec celle des Ottomans, demandent un résumé des destinées antérieures de la dynastie Sulkadr. Seineddin Karadscha-Sulkadr (l'Ornement de la foi, le Noirâtre, le Pressant), jeta les fondements de son pouvoir, en s'emparant des villes de Meraasch (2) et d'Elbistan. Son fils Chalil-Beg étendit ses États par la soumission des villes de Charburt, Behesne (3) et Malatia, combattit avec succès les armées d'Égypte, et fut immolé par son peuple; le frère et successeur de Chalil, Suli-Beg se fortifia par des alliances avec de puissants voisins, et donna une de ses filles à Kasi-Burhaneddin, souverain de Siwas, et l'autre au plus jeune fils du sultan Bajesid, au prince

(1) D'après les témoignages du pays, dans Megiser, p. 1217.
(2) Valvasor, I, IV, p. 378.
(3) Document. monast. in Annalibus Styriæ.
(4) Seadeddin, Ssolaksade, fol. 63.
(5) *Ibid.*

(1) Seadeddin, Ssolaksade, fol. 68.
(2) Meraasch, l'ancienne Germanica, dans le Dschihannuma, p. 600.
(3) Dschihannuma, p. 601.

Mohammed-Kurischdschi. Il triompha du seigneur de Hama, dont il ajouta les domaines à ses possessions. Il immola ce prince, et tomba lui-même sous le poignard d'un assassin, envoyé contre lui par Bakuk, sultan d'Égypte. Sa mort concorde avec l'époque des conquêtes faites dans ces contrées par le général de Bajesid, Timurtasch [1397]; car celui-ci, après la prise de Kanghri ou Gangra, ancienne résidence des rois de Paphlagonie, se saisit aussi de Diwriji, (l'ancienne Nicopolis), et de Derende, ainsi que de Behesne, Meraasch et Malatia, qui dépendaient des États de Sulkadr. Le successeur de Suli-Beg fut son neveu Naszireddin-Mohammed, qui, saisissant les rênes du gouvernement, à l'âge de quarante ans, les tint pendant quarante années encore. D'abord en guerre contre le sultan d'Égypte Melekol-Muejed, il conclut avec lui paix et alliance, et, soutenu de ses secours, il combattit le prince de Karamanie, Mohammed, qu'il envoya captif au Caire [1419] (1). Il députa le beg de Malatia [1436] auprès de Murad II, pour demander à ce sultan des secours contre la Karamanie; obtint des troupes, qui lui furent fournies d'Amasia, et ainsi secouru, il put arracher le territoire de Kaiszarije (Césarée) au prince de Karamanie, Ibrahim. Trois ans avant sa mort, lui-même se rendit en Égypte [1439], où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le sultan Tschakmak (2). Il eut pour successeur [1442] son fils Suleiman-Beg, grand ami de la vie douce et voluptueuse, amant passionné des femmes. Une ambassade envoyée par Murad II, pour choisir parmi les cinq filles de Suleiman-Beg, donna la préférence à la princesse Sitti (3), qui fut unie au sultan Mohammed le Conquérant; et Suleiman-Beg mourut, après un règne paisible de douze années [1453]. Ses fils, Arslan, Schehsuwar, Schah-Budak et Alaeddewlet, lui succédèrent tous quatre dans le pouvoir suprême (4). D'abord le trône fut occupé par Arslan-Beg, qui régna douze années comme son père, puis, à l'instigation de son frère Budak-Schah, qui s'était rattaché à Ckoschkadem, il fut immolé, au moment où il faisait sa prière dans la mosquée de Meraasch, par un assassin que le sultan d'Égypte avait envoyé (1) [1465]. Budak fut élevé à la dignité de prince de Sulkadr par Choschkadem; mais les begs du pays ne voulurent pas d'un fratricide pour souverain, et demandèrent à Mohammed II de leur donner plutôt le troisième frère, Schehsuwar. Le sultan des Turcs institua solennellement par un diplôme, Schehsuwar chef des tribus de Sulkadr et de Bosoklu. Budak, expulsé par son frère, retourna en Égypte [1467], et trouva une active assistance auprès de Kaitbai, successeur de Choschkadem sur le trône des Mameluks-Tscherkesses. Après divers combats sans résultat, entre les troupes égyptiennes et celles de Sulkadr, Kaitbai envoya une ambassade auprès de Mohammed, avec de riches présents, et des plaintes contre Schehsuwar; en même temps, il priait le conquérant de n'accorder aucun secours à Schehsawur, déclarant que lui-même voulait seulement se saisir de la personne de son ennemi, mais qu'il abandonnerait ses États en présent au sultan des Ottomans (2). Mohammed répondit que si Schehsuwar refusait de se rendre à ses exhortations répétées, aucune assistance ne lui serait plus prêtée. Kaitbai, fort de cette déclaration, la mit à profit pour attirer les begs de Sulkadr à la défection. Ainsi l'armée égyptienne envoyée contre Schehsuwar [1470] ne rencontra aucune résistance, et le prince, abandonné des siens, se réfugia dans le château fort de Samantin (3). Attiré hors de cette retraite à force de promesses mensongères, il fut saisi par le commandant égyptien, qui le fit conduire au Caire, et là, sur l'ordre du sultan Kaitbai, il fut pendu chargé de chaînes, à la porte Suweila (4). Probablement Mohammed n'aurait pris aucun souci du supplice de son beau-frère, si Kaitbai, fidèle à sa parole, eût évacué le territoire de Sulkadr; mais loin de là, il soutint Budak avec une armée, afin de le rétablir sur le trône de Sulkadr. Il y avait maintenant dix ans que régnait Budak lorsque Mohammed, devenu libre d'exercer sa vengeance, prit parti pour Alaeddewlet, le dernier des quatre frères. A

(1) Nochbetet-Tewarich.
(2) *Ibid.*
(3) Sitti, d'après Hadschi-Chalfa,
(4) Nochbetet-Tewarich.

(1) Nochbetet-Tewarich, et Seadeddin, Ssolaksade.
(2) Seadeddin, Ssolaksade.
(3) Nochbetet-Tewarich.
(4) Il fut élevé sur un poteau, Nochbetet-Tewarich.

l'aide d'une armée ottomane, Budak fut expulsé de nouveau en Égypte, et Alaaddewlet se saisit du trône de Sulkadr (1). On verra plus tard, sous les règnes de Bajesid et de Selim, combien il se montra ingrat envers les Ottomans, et comment il se rangea du côté du sultan d'Égypte, et se déclara en guerre ouverte contre la Porte.

L'expédition contre Budak fut la dernière entreprise du conquérant en Asie. Les restes de son règne furent occupés exclusivement par les guerres d'Europe et les affaires d'Italie. Son attention avait été attirée, non-seulement sur Venise (2) et sur Naples, ses alliés, mais encore sur Lorenzo de Medicis, duc de Florence et sur Leonardo, seigneur de Santa-Maura, de Zante et de Cephalonie. Après la fameuse conspiration contre les Médicis, l'un des conjurés, Bandino, s'était enfui à Constantinople; mais plein de considération pour Lorenzo, protecteur comme lui des arts et des sciences, Mohammed livra aussitôt l'assassin, et en fut remercié par une ambassade florentine, qui vint le complimenter au nom de la république (3). Le peintre florentin Bellini, employé à Constantinople à dessiner d'anciens monuments, pouvait bien avoir entretenu les sentiments bienveillants du conquérant pour Lorenzo.

Mohammed n'était pas aussi bien disposé pour Leonardo, seigneur des îles Ioniennes. Ce prince, marié d'abord avec Melica, fille de Lazare, despote de Servie, après la mort de cette princesse, avait épousé une parente de Ferdinand, roi de Naples, sans avoir préalablement demandé l'agrément de Venise ou de Mohammed, qui nourrissait alors des sentiments hostiles contre Ferdinand; à cause de ce manque de déférence, il n'avait pas été compris dans la paix conclue entre Mohammed et Venise. Outre le tribut annuel qu'il devait payer à celui-ci, il était encore obligé de fournir à chaque nouveau sandschak-beg de Janina un présent de 500 ducats comme frais de route (1). Un jeune pascha, parent de Leonardo, descendu de son rang à celui de sandschak-beg de Janina, prit sa route par Zante. En raison de la jeunesse du nouveau gouverneur, de sa disgrâce, et des liens qui les unissaient, Leonardo pensa pouvoir cette fois se dispenser du payement des 500 ducats, et au lieu d'or, il envoya des fruits. Le sandschak-beg, profondément blessé de ce traitement, jura de s'en venger. Il représenta au sultan que, dans la dernière guerre contre Venise, Leonardo avait secondé secrètement la marine vénitienne, et il insista sur la circonstance que ce seigneur n'avait pas été compris dans la paix (2). La remarque ne fut pas perdue pour le conquérant. Il ordonna l'équipement de vingt-neuf vaisseaux, dont il confia le commandement à l'ancien grand vesir Keduk-Ahmed-Pascha, délivré de prison à la prière d'Herseksade, reçu en grâce, et nommé pascha de Valona (3). Les troupes ottomanes débarquèrent à S. Maura et Zante, et ne trouvèrent aucune résistance: car, sans attendre leur arrivée, Leonardo s'était embarqué pour Naples avec ses trésors (4) [1470].

La flotte de Keduk-Ahmed, après avoir pris possession de ces deux îles, reçut aussitôt une destination plus hardie : elle devait opérer des débarquements sur les côtes d'Italie, où jusqu'alors aucun Ottoman n'avait mis le pied. C'était une pensée du conquérant de la Grèce, de vouloir se saisir aussi de l'Italie, qui si souvent, dévastée par les barbares, offrait aux Turcs un puissant appât de butin et de plaisirs. Quatre siècles et demi s'étaient écoulés depuis que des moslims avaient touché pour la première fois les côtes de Ligurie et celles de Parthénope, depuis que les alentours de Gênes et de Naples avaient été occupés par les Sarrasins, et que l'Italie avait été ravagée en même temps au pied des Alpes par les Maures, et dans l'Apulie, par les Arabes. Maintenant les Turcs s'élancèrent en Apulie sur les traces des Arabes. L'ardeur de conquête de Mohammed était encore excitée par les Vénitiens, alors les ennemis de

(1) Seadeddin, Ssolaksade.

(2) Dans les archives de Venise, on trouve, à l'année 1476, une lettre en arabe du sultan d'Égypte au doge; à l'année 1478, sont les *capitali della pace*, rapportées par Dario, ainsi que la *recredentiale*. Les deux pièces sont en grec, la première du 25 janvier, l'autre du 29; ce sont les actes les plus anciens des relations diplomatiques entre Venise et la Porte.

(3) Roscoe Lorenzo di Medici, l. I, p. 194.

(1) Spandugino, p. 61.

(2) *Ibid.*, p. 62.

(3) Dans Spandugino, Giadicamato.

(4) Spandugino, p. 63. Dans la courte chronique qui se trouve dans Marino Sanuto, ce fait est placé en 1479.

Ferdinand d'Aragnon; car ils lui représentèrent par leur ambassadeur Sébastien Gritti, que Brindes, Tarente et Otrante, avaient appartenu jadis à l'empire romain d'orient, et que légitimement ces possessions devaient retourner au conquérant de cet empire. Une telle raison était toute-puissante. Keduk-Ahmed, pascha de Valona, parut à la hauteur d'Otrante [le 28 juillet 1479], avec une flotte de cent vaisseaux montée par des janitschares et des Asabes (1), et, le 11 août, Otrante, le boulevard de d'Italie, contre les Turcs, tomba entre les mains de ces barbares. Là encore ils se livrèrent à leur fureur de destruction, et s'enivrèrent de sang: les autels furent renversés, les bannières de la croix souillées dans la poussière, les images des saints brûlées, les vases sacrés d'or et d'argent fondus; les jeunes filles et les femmes outragées sous les yeux de leurs mères et de leurs époux; les enfants écrasés contre les murailles; de vingt-deux mille habitants, douze mille furent massacrés; le commandant et l'évêque furent sciés en deux; le reste fut emmené en esclavage (2).

Avant même que la flotte turque commandée par Keduk-Pascha eut abordé sur la côte de la Pouille, plus de soixante galères sous les ordres de Mesih-Pascha avaient paru devant Rhodes, car le génie ardent de Mohammed embrassait à la fois la conquête du boulevard de l'Italie et celle de l'Archipel. Rhodes, par sa situation, ses souvenirs, par les deux siéges qu'elle soutint sous Mohammed le Conquérant, et sous Suleiman, brille d'un si vif éclat dans l'histoire militaire des Ottomans et des chrétiens, qu'il faut nous arrêter un instant pour la décrire et pour jeter un coup d'œil sur ses destinées antérieures.

Cette île, placée à trois ou quatre milles géographiques, au sud-ouest de la côte d'Asie Mineure, au point de séparation de la mer Ægée et de la Méditerranée, formait déjà dans l'époque barbare un anneau de la chaîne de communication entre la phénicie et la Grèce. Le nom de Rhodes (en grec la rose, en phénicien les serpents) vient probablement de ce que les Grecs et les Phéniciens la trouvèrent couverte de fleurs et remplie de reptiles. Des colons phéniciens, conduits par Cadmus, élevèrent à Jalyssos un temple consacré à Neptune (1); les Crétois, sous la direction d'Althœmenes, s'établirent autour du temple, élevé à Jupiter, sur la montagne d'Atalyros (2), et les Danaïdes fondèrent le fameux temple de Pallas à Lindos (3). Tout cela est antérieur à Homère, qui connaissait bien l'île et ses trois villes (4).

Dans la guerre des Perses et des Grecs, les vaisseaux de Rhodes se rangèrent toujours du côté des plus forts: d'abord ils grossirent les flottes de Xerxès, puis celles de Sparte, puis celles d'Athènes. Dans les dernières années de la guerre du Péloponèse, les trois villes de Lindos, Jalyssos et Kamiros se réunirent pour fonder en commun une capitale dans la partie septentrionale de l'île, construite en amphithéâtre, par le même architecte qui avait bâti le Pirée et la longue muraille d'Athènes (5). Cette ville de Rhodes concentre désormais sur elle l'histoire entière de l'île. Elle fut prise pour la première fois par la reine de Carie Artemise II, qui força les habitants à lui ériger une statue, en souvenir de son triomphe (6). Des scrupules religieux empêchèrent les Rhodiens de détruire ce monument de leur honte; plus tard, ils se soumirent sans combat devant Alexandre, mais ils opposèrent une résistance, fameuse dans l'histoire des siéges, à Démétrius Poliorcete, fils d'Antigone, roi de Syrie. C'est là que Démétrius imagina la machine appelée helepole. Trente mille hommes étaient employés aux travaux de ce siége. Après que la première enceinte se fut écroulée, les assiégés en construisirent une seconde, avec les matériaux des théâtres, des maisons et des temples; et, cette seconde muraille ruinée, ils en élevèrent une troisième. Cinquante députés des États grecs, et particulièrement des Étoliens et des Athéniens, parurent dans les rangs de Démétrius, pour ménager un accommodement en faveur de Rhodes; un traité fut conclu, sous la

(1) Laugier se trompe en plaçant la conquête au 26 juillet.

(2) Jakob. Volaterr. diar. rom., p. 103; Diar. Parmense, p. 344; Marino Sanuto, vite de' duchi di Venezia, t. XXII, p. 1213.

(1) Diodore, l. I.

(2) *Ibid.*, l. V.

(3) Strabo, l. XIV.

(4) Homère, Il., l. V, p. 656, 662.

(5) Strabo, Diodore, l. XIII.

(6) Vitruve, l. II.

condition que Rhodes remettrait à Démétrius cent otages, et s'engagerait à lui fournir des secours pour ses guerres.

En mémoire de cette brillante résistance et de son succès, les Rhodiens élevèrent le fameux colosse de soixante-dix ou quatre-vingts mètres de haut, du poids neuf mille quintaux, sous lequel les vaisseaux entraient dans le port, à pleines voiles (1); commencé par Chardes de Lindos, il avait été achevé par Laches, de la même ville. Mais, cinquante-six ans après avoir émerveillé le monde, il s'écroula, et, neuf siècles après, neuf cents chameaux furent chargés de ses débris (2). Si Rhodes se rendit célèbre par ses monuments, ses artistes et ses écoles, elle ne fut pas moins respectée pour la sagesse de ses lois maritimes et la prudence de son gouvernement aristocratique; ses forces bien dirigées se répandirent sur toutes les parties de la Méditerranée, où elle fonda de nombreuses colonies.

Rhodes, qui voyait dans les rois de Syrie, ses voisins, les rivaux les plus dangereux de sa puissance maritime, s'unit avec les Romains contre Antiochus. Polixenedes, banni de Rhodes, et accueilli par Antiochus, qui lui donna le commandement de ses flottes, se laissa vaincre par les Romains au pied du cap de Korykos, le long de la côte d'Ionie (3); mais il vengea cette défaite par une victoire remportée sur la flotte rhodienne, près de Panormos, contre la côte de Carie (4). Les Rhodiens perdirent leur chef Pausistrate, la fleur de leur jeunesse, et presque tous leurs bâtiments. Furieux d'un tel affront que leur avait fait subir ce traître, ils équipèrent aussitôt vingt vaisseaux, qui se réunirent à la flotte romaine. On résolut en commun le siége de Patara, qui bientôt fut abandonné. Les Rhodiens fournirent ensuite une forte escadre aux Romains contre Antiochus, et battirent la flotte syrienne, sur laquelle se trouvait Annibal à Suda; ils prirent part aussi à la victoire des Romains remportée sur les Syriens près de Myenesos, contre le promontoire de Korykos, et décidèrent le succès par l'habileté de leurs manœuvres. Après la paix imposée à Antiochus par L. Scipion, des débats s'élevèrent entre Rhodes et Eumènes, et les Romains ayant prononcé en faveur du roi de Pergame, les Rhodiens montrèrent plus de froideur pour leurs puissants alliés. Rome ne leur pardonna pas leur neutralité dans la guerre avec Persée; aussi Rhodes résista longtemps à Mithridate. Dans la guerre civile les flottes rhodiennes combattirent tour à tour pour Pompée et César; après la bataille de Pharsale, Rhodes ferma ses portes au parti de Pompée; après la mort de César, elle ne reçut pas non plus ses meurtriers. Cassius l'assiégea, y entra par trahison, et y commit d'horribles excès. Sous l'empereur Claude, elle perdit sa liberté, parce que les habitants avaient osé mettre en croix des citoyens romains; mais neuf ans après, à la fin de son règne, Claude la rétablit dans son ancien état. Enfin, cette liberté fut irrévocablement perdue sous Vespasien, qui comprit sous le nom de provinces romaines cette île, ainsi que l'Achaïe, la Lycie, Byzance, Samos, la Thrace, la Cilicie et Comagène.

Sous Constantin, Rhodes devint capitale du Thema Cibyrthœtique, puis siége d'un archevêché, dont relevaient quatorze évêques. L'histoire byzantine cite surtout l'île à l'occasion de la construction de Sainte-Sophie, pour la coupole de laquelle on employa des briques blanches et légères fabriquées à Rhodes. Dans la douzième année du règne de Constantin, sous le règne de Moawia, les Arabes s'emparèrent de Rhodes; et c'est alors que neuf cents chameaux furent chargés de débris du colosse. Les historiens byzantins ne précisent pas l'année qui vit partir les Arabes de Rhodes; peut-être ils se retirèrent un an après leur conquête, alors que leur flotte fut battue dans la baie de Phœnica : du moins, cinquante ans après, Rhodes était redevenue le lieu de rendez-vous des vaisseaux byzantins sous le règne de l'empereur Anastase. Dans le partage de l'empire grec, après la prise de Constantinople par les croisés, Rhodes échut à un prince italien, que l'on n'a point nommé, et passa entre les mains des Génois, auxquels Jean Cantacuzène, échanson de l'empereur Jean Ducas, essaya de l'arracher; mais, avec l'assistance de Villehardouin, prince d'Achaïe, qui allait joindre saint Louis en Égypte, les Génois le forcèrent à se retirer. Ducas envoya ensuite

(1) Strabo, l. XIV; Pline, l. XXXIV, p. 7.
(2) La charge du chameau comptée à dix quintaux.
(3) Tite-Live, l. XXXVI, c. 15.
(4) *Ibid.*, l. XXXVII, c. 11.

le protosebaste Théodore, qui chassa les Génois, et ramena Rhodes sous les lois de l'empire byzantin. Mais cette domination des Grecs fut passagère et sans force : le gouverneur, seigneur de la Gualla, se révolta, se déclara indépendant, et en même temps des pirates turcs ravagèrent cette île, ainsi que celles de Chios, Samos, et autres dans l'Archipel.

Au milieu d'une telle confusion, Guillaume de Villaret, grand maître de l'ordre de Saint-Jean, prit la résolution de chasser les Turcs de Rhodes, de se saisir de l'île pour son compte. Son frère et successeur Foulques de Villaret suivit le plan conçu par lui, avec l'agrément de Clément V et de Philippe le Bel; il demanda l'investiture à l'empereur grec Andronicus, sous la condition de donner la chasse aux corsaires turcs (1), et d'entretenir annuellement trois cents chevaliers. Comme les députés chargés de présenter ces propositions à Constantinople ne trouvèrent pas un accueil favorable, les chevaliers de Saint-Jean enlevèrent Rhodes d'assaut (2), et en moins de quatorze ans ils rangèrent sous leur obéissance les petites îles environnantes, telles que Nisiros, Leros, Kalimnos, Episkopi, Simia et Kos (3).

La partie importante de ces conquêtes était Cos ou Longo, berceau d'Hippocrate et d'Apelles, renommée aussi par ses fruits et ses vins. Villaret la munit d'un château flanqué de quatre tours, et ses successeurs décorèrent l'évêché de Cos de magnifiques constructions en marbre (4). Le port, autrefois si commode, est aujourd'hui comblé; mais le voyageur est encore attiré par ses anciennes inscriptions grecques et par son magnifique platane, la merveille de l'Archipel (5). Après Cos venait Simia, riche en vins et en chèvres, fameuse encore aujourd'hui par ses plongeurs; alors elle avait des charpentiers qui construisaient des bâtiments avec une rapidité prodigieuse. Dans cette île le grand maître fit élever un phare du haut duquel les habitants faisaient des signaux pour donner avis à Rhodes de l'approche du danger. Episkopi retomba entre les mains des Turcs [1321], leur fut arrachée de nouveau par le commandant Gérard de Pino à la tête d'une flotte de dix galères : tous les hommes en état de porter les armes furent massacrés ; on vendit comme esclaves les vieillards, les femmes, et les enfants.

Hélion de Villeneuve, successeur de Villaret, conquérant de Rhodes, répara les murs de la ville, qu'il fortifia au moyen d'un nouveau bastion élevé à ses frais, et il assura les moyens d'entretenir une nombreuse garnison permanente à Rhodes, et dans les îles en dépendant (1). Dix ans après, le grand maître réunit les galères de l'ordre pour la première croisade générale contre les Turcs avec la marine du pape, de Venise et de Chypre, et les alliés enlevèrent Smyrne à Umur-Beg, seigneur d'Aidin [1343]. Le successeur d'Hélion de Villeneuve, Dieu-Donné de Gozon, chevalier du Dragon, battit une flotte turque près d'Imbros (2), entoura de murailles les faubourgs de Rhodes [1344], et prolongea dans la mer la jetée du port des galères (3). Les dépouilles du dragon, dont la mort lui valut son nom, furent suspendues comme un trophée au-dessus de la porte de la ville. Le grand maître Philibert de Naillac, appelé devant Mohammed lorsque le sultan, après la prise de Smyrne, eut détruit le château situé près de cette ville appartenant à l'ordre, demanda pour cette place une possession équivalente à prendre dans les États ottomans, et Mohammed lui abandonna le port d'Halicarnasse, dont Philibert s'était emparé déjà au nom de l'ordre, et qu'il avait protégé par un château [1414]. Pour cette construction, le chevalier allemand Pierre Schlegelhold eut la barbarie d'employer les ruines du mausolée d'Artemise (4). A peine entré en dignité [1437], le grand maître Jean Lastic, informé par ses espions des projets hostiles du sultan d'Égypte, éleva de nouveaux ouvrages de défense (5). Le sultan des mameluks déclara qu'en vertu des droits antérieurs des Arabes qui avaient pos-

(1) Vertot, l. IV ; Pachymeres, l. VII, c. 30, 31.
(2) Vertot, d'après Bernard Guido.
(3) *Ibid.*, l. IV.
(4) *Ibid.*, l. IV, t. I.
(5) Voyage pittoresque de Choiseuil Gouffier, t. I.

(1) Vertot, l. V, p. 530.
(2) *Ibid.*, p. 560.
(3) *Ibid.*
(4) Fontanus.
(5) Choiseuil Gouffier, t. I.

sédé Rhodes et Chypre, ces deux îles appartenaient à l'Égypte. Une flotte de dix-huit galères, qui devait faire valoir de telles réclamations, prit la petite île de Castelrosso, sur laquelle les chevaliers avaient bâti un château, et opéra un débarquement à Rhodes (25 septembre 1440), sans être en état pour cette fois d'entreprendre un siége; mais quatre ans après (août 1444), une armée égyptienne de dix-huit mille hommes prit terre à Rhodes, et attaqua la ville durant quarante jours : ses efforts restèrent sans résultat (1).

Peu de temps après la prise de Constantinople (1453), Mohammed reçut, à Andrinople, les ambassadeurs des princes de l'Archipel; comme on ne vit paraître parmi eux aucun envoyé de Rhodes, et que le grand maître avait refusé le tribut réclamé par le sultan, la guerre fut déclarée à l'ordre, et une flotte de trente voiles ravagea la côte de Carie, les îles de Cos et de Rhodes, enlevant un riche butin et de nombreux prisonniers (2). Une seconde expédition fut dirigée par Hamsa-Beg, sandschak-beg de Gallipoli, qui parut avec une flotte de cent quatre-vingts voiles, et, après l'entreprise sur Lesbos et Chios, déjà racontée dès le commencement du règne de Mohammed, assiégea vainement, pendant vingt-deux jours, le château de Racheria, à Cos (3), puis fut forcé, par l'effet des mines qu'avaient pratiquées les chevaliers, à lever le siége du château de Simia, et se vengea de ces affronts en ravageant Leros, Kalamos et Nisiros, appartenant à l'ordre. Les Turcs firent une descente près du village d'Archangelon, dans l'île de Rhodes, et enlevèrent de beaux enfants des deux sexes. Le grand maître, Jacques de Milly, alors en guerre à la fois contre les mameluks, les Turcs, et même avec les Vénitiens, qui bloquaient sa capitale avec une flotte de quarante-deux galères, voulut négocier la paix avec Mohammed : d'abord, le sultan refusa le sauf-conduit que lui demanda le prélat grec Numophylakos, pour le commandeur Sacconay (4); mais ensuite, méditant déjà la conquête de Trébisonde, il lui convint de voir régner le calme dans l'Archipel, et il accorda la garantie réclamée pour le négociateur de l'ordre. Le grand maître Raimond Zacosta envoya le maréchal Guillaume, commandeur de Villefranche, accompagné de deux Grecs, Rhodiens de naissance, à Constantinople; et, sans qu'il fût question du tribut, la première trêve des chevaliers de Saint-Jean avec les Ottomans fut signée pour deux années (1) (1461).

Deux fois encore le terme si court de la trêve fut reculé, avant qu'une nouvelle entreprise de pirates turcs vînt alarmer les habitants de Rhodes; mais, en 1467, trente galères débarquèrent sur l'île des troupes armées qui saccagèrent les châteaux de Lindos, Héraclée, Drianda, Catauda, Archangelon et Neubourg (2). De nouveaux armements de la marine turque, destinés en apparence contre Rhodes, devaient en réalité favoriser le plan de conquête de l'Eubée, et les expéditions contre Venise laissaient Rhodes dans une tranquillité passagère, mais qui n'avait nulle garantie. Lorsque, bientôt après, la paix conclue avec les Vénitiens ouvrit d'un autre côté un vaste champ devenu plus libre pour les mouvements des flottes ottomanes, le grand maître Pierre d'Aubusson, pressentant le danger qui allait fondre sur lui, prit toutes les mesures pour se préserver : déjà, comme grand prieur d'Auvergne, et un peu avant la mort du dernier grand maître, Jean d'Ursino, il avait élevé du côté de la mer deux tours vers Limonia, et une troisième vers Sainte-Marguerite (3); maintenant, par des lettres solennelles, adressées à tous les grands prieurs (4), il appela tous les chevaliers à Rhodes, pour venir défendre le boulevard de la religion. Mohammed envoya un espion, sous le titre d'ambassadeur au nom de son fils Dschem, gouverneur de Karamanie : le renégat grec Démétrius Sofian apporta l'offre d'une paix définitive, sous la condition d'un tribut annuel. Le grand maître, bien informé par ses espions de Constantinople que toutes ces démarches n'étaient que ruses, moyens détournés de gagner du temps pour

(1) Vertot, l. VI, t. II.
(2) Ducas, c. XLIII, p. 181.
(3) *Ibid.*
(4) Vertot, l. II, p. 127.

(1) Vertot, p. 131.
(2) *Ibid.*, l. VII, t. II, p. 141.
(3) *Ibid.*, l. VII, t. II, p. 154.
(4) *Ibid.*, tiré de Bosio, p. 160.

compléter les armements, feignit de croire aux paroles de l'envoyé; et, afin d'assurer la route de ses chevaliers appelés d'Europe, il demanda de son côté que les Ottomans se désistassent de leur réclamation du tribut, et lui laissassent un délai de trois mois pour recueillir les opinions de Rome et de la chrétienté. Le renégat vint une seconde fois reproduire la demande d'une somme annuelle, sous le nom moins dur de présent : le grand maître rejeta cette condition avec la même fermeté; l'on n'en conclut pas moins une trêve garantissant la liberté du commerce, et qui fut confirmée par un second ambassadeur turc (1).

Se fiant peu à ce traité, le grand maître, dans la prévision d'hostilités prochaines, conclut la paix avec le sultan d'Égypte et avec le prince de Tunis [28 octobre 1479], ayant soin de stipuler avec celui-ci la faculté d'exporter trente mille mesures de grain, en cas de besoin (2). Dans le chapitre de l'ordre, où se trouvaient de nombreux chevaliers accourus d'Europe, l'on confia au grand maître à l'unanimité, et sans réserve, l'administration des fonds et la conduite de la guerre pendant la durée de l'orage qui allait assaillir l'ordre. D'Aubusson choisit pour ses premiers soutiens le maître de l'hôpital, l'amiral, le chancelier et le trésorier de l'ordre; nomma le grand prieur de Brandeburg, Rodolphe de Walenberg, général de la cavalerie; son propre frère, Antoine d'Aubusson, vicomte de Monteil, commandant supérieur des troupes, et prit aussitôt les mesures nécessaires pour découvrir les ouvrages extérieurs, en rasant les églises de Saint-Antoine et de Notre-Dame-de-Phileremos, placées sur des hauteurs hors de la ville. Mohammed, averti de ces dispositions, et sans attendre l'achèvement de ces préparatifs, envoya, vers la fin de l'automne, son amiral Mesih-Pascha, avec une petite escadre, pour observer l'état des choses à Rhodes. Mesih-Pascha jeta l'ancre en face du château de Fano, mit à terre quelques troupes de sipahis; mais le prieur de Brandeburg les força bientôt à se rembarquer. Alors l'amiral turc aborda à Tilo, île voisine appartenant aux chevaliers, mise par eux en bon état de défense, se flattant de surprendre le château : trompé dans son espoir, il se retira dans la baie de Physkos, aujourd'hui Fenika, afin d'y attendre le printemps, et l'arrivée de la grande flotte de Constantinople. Vers la fin d'avril, cet amiral mit à la voile des Dardanelles, se dirigeant sur la baie de Physkos, afin de prendre les troupes de débarquement réunies en ce lieu, et, le 23 mai 1480, cent soixante bâtiments turcs, grands et petits, parurent devant Rhodes.

Les principaux instigateurs, les instruments les plus actifs de cette entreprise de Mohammed contre Rhodes, étaient trois renégats, dont chacun présenta au sultan un plan des fortifications, et qui finirent tous trois par une mort digne de leur trahison : le premier, Antoine Meligallo, noble grec de Rhodes, avait espéré, en abjurant sa foi, ressaisir les biens qu'il avait dissipés; le second, Démétrius Sofian, natif de Négrepont, avait été employé comme ambassadeur de Dschem, auprès du grand maître. On l'accusait de magie et de passion pour les sciences occultes; enfin le dernier était un Allemand, appelé communément maître Georges, très versé dans les mathématiques, et ayant surtout une grande pratique de l'artillerie. Jadis, il avait habité Rhodes; mais, établi depuis un certain temps à Constantinople, avec sa femme et ses enfants, il était entré au service du sultan, qui le comblait de bienfaits. Ces trois renégats avaient maintes fois présenté à l'amiral de la flotte la conquête de Rhodes comme facile, parce que les ouvrages étaient ruinés et manquaient de défenseurs, que la garnison n'avait ni munitions de guerre, ni approvisionnements de bouche, et Mesih-Pascha les conduisit devant le sultan, auquel ils remirent leurs plans des fortifications. Celui de l'Allemand fut trouvé le meilleur, et c'est d'après son étude que fut disposé le siége. Un examen attentif et minutieux des murailles et des boulevards de Rhodes, fait il y a trente-trois ans, permet de donner la description des lieux, avec les rectifications nécessaires pour rendre plus exact le plan de ce renégat allemand.

A la pointe la plus septentrionale de l'île est située la capitale du même nom. Deux langues de terre qui s'avancent dans la mer, en se re-

(1) Vertot, l. VII, t. II, p. 162-165.
(2) *Ibid.*, p. 167.

courbant aux extrémités, forment un port sûr, vaste et commode, que l'on a bien fortifié; une digue artificielle sépare le bassin destiné aux barques de la rade des grands vaisseaux. La langue de terre de gauche en entrant se trouve en dehors des murs de la ville, et c'est à son extrémité seulement que s'élève une tour appelée la tour des Anges. La langue de terre opposée, en se recourbant pour se rapprocher de la tour des Anges et former l'entrée du port, est comprise dans l'enceinte, et à son extrémité même s'élève la plus fameuse et la plus importante des tours de Rhodes, qui fut fortifiée d'abord par les Arabes, puis par les chevaliers de Saint-Jean, qui la consacrèrent à saint Nicolas. C'est pour cela que les Turcs l'appellent encore aujourd'hui tour des Arabes, et les chrétiens tour de saint Nicolas. Des deux côtés des langues de terre forment le port, et à l'extérieur, le terrain s'écarte; à gauche il s'enfonce pour former une baie qui est sablée; mais à droite ses courbes se développent et tracent un second port bien régulier, appelé le port des galères, dont l'entrée est protégée par des ouvrages de défense; à la pointe même de la langue de terre il y a une tour, et sur la côte en face s'élève le château de saint Elme. Au fond du port principal se dressent de doubles murailles au point même où s'arrête la mer; mais derrière le port des galères est un espace occupé par un faubourg en dehors des fortifications : c'est là que se trouve aujourd'hui la résidence du gouverneur. Comme dans ce siége il n'est pas question des sept bastions dont la défense avait été confiée à des chevaliers de sept nations différentes, non plus que des portes de la ville, nous nous abstiendrons d'en parler ici, nous réservant d'en faire mention à l'occasion du second siége. Maintenant il nous faut seulement indiquer les hauteurs situées en dehors de la ville, et qui tiennent une place dans l'histoire du siége.

Phileremos, colline bien boisée, d'un aspect séduisant, s'élève à une demi-lieue au nord; on la nomme aujourd'hui Sunbullu (couverte d'hyacinthes). L'image de la mère de Dieu, objet d'un culte particulier dans cette retraite, avait été transportée dans la ville avant le siége. A une lieue à l'ouest, à peu de distance de la mer, le terrain monte graduellement pour former la colline de Saint-Étienne au pied de laquelle la flotte ottomane vint jeter l'ancre; malgré la vaillante résistance de la garnison du fort, les moslims débarquèrent leur artillerie et leurs troupes qui se retranchèrent aussitôt sur la hauteur et tout autour. Deux jours après ils établirent trois énormes canons au pied des murailles, à un endroit où se trouvait une église consacrée à Saint-Antoine, et les pointèrent contre la tour de Saint-Nicolas. L'artillerie était dirigée par maître Georges, le seul des trois renégats qui vécût encore, car Meligallo avait été emporté plein de vigueur encore par une indisposition accidentelle pendant la traversée. Démétrius Sofian était resté parmi les morts dans une escarmouche les premiers jours du siége. Quant à maître Georges, il devait trouver aussi sa digne récompense. Prenant l'apparence d'un déserteur repentant, il s'avança aux pieds des murailles, demandant qu'on le laissât entrer. Conduit devant le grand maître, il fit publiquement l'aveu de sa criminelle apostasie, et protesta de son profond repentir; mais à cette déclaration il joignit la peinture la plus vive des forces des assiégeants et de leur artillerie irrésistible. Il prétendit que les Turcs avaient là une armée de cent mille hommes, avec seize canons de dix-huit pieds de long lançant des boulets de neuf à onze palmes de circonférence. Le grand maître plaça le déserteur sous la garde de six soldats qui devaient observer attentivement tous ses mouvements, et lui donna le commandement d'une batterie à son choix sur les remparts. Déjà les Turcs avaient fait plus de trois cents décharges contre la tour de Saint-Nicolas qui, du côté de la terre, était largement ouverte; mais le grand maître fit fermer la brèche par de nouveaux fossés et une muraille de bois, confia la défense de ce point au commandant Caretti, de nation italienne, fit occuper par de l'infanterie et de la cavalerie le rempart qui conduit de la tour de Saint-Nicolas vers celle de Saint-Pierre dans la partie inférieure de la ville, et ordonna d'enfoncer des planches garnies de pointes de fer dans les parties moins couvertes par les flots de la mer, que l'ennemi aurait pu se hasarder à traverser à gué. La première attaque sur la tour que les Turcs tentèrent avec des transports amenés de la baie de Saint-Étienne échoua complétement,

et après une perte de sept cents morts, ils se retirèrent. Le grand maître rendit grâce à Dieu dans l'église où l'on avait placé l'image de Notre-Dame de la retraite. Le jour suivant Mesih-Pascha changea son plan, porta l'attaque du côté de terre, et fit battre le quartier des juifs par huit gros canons. La neuvième pièce fut dirigée de l'extrémité de la digue contre les moulins à vent placés à l'autre bout. Aussitôt les assiégés rasèrent les maisons des juifs, et employèrent les matériaux à élever un second mur intérieur, que le grand maître fit couvrir par un fossé, et qui servit de nouvel ouvrage avancé. Chevaliers et paysans, citoyens et marchands, femmes et jeunes filles, tous apportèrent des pierres, du bois et de la chaux, et poussèrent avec une ardeur extrême les travaux intérieurs, tandis que le canon tonnait contre l'enceinte extérieure avec un fracas si épouvantable, que le son fut entendu à Cos, à cent milles à l'ouest, et jusqu'à Castelrosso à cent milles à l'est.

Des bombes furent lancées dans la ville, mais causèrent peu de mal aux habitants : car les femmes et les enfants s'étaient réfugiés dans le château, où les projectiles ne tombaient que rarement; et la garnison savait fort bien s'en garantir dans les caveaux des églises et les casemates. Les Turcs tentèrent dès lors la seconde attaque sur la tour de Saint-Nicolas, au moyen d'un pont de batelets qui, assez large pour que six hommes pussent passer de front, commençait à partir de l'angle de la langue de terre où se trouvait la chapelle Saint-Antoine, et atteignait la tour de Saint-Nicolas. Ce moyen était indispensable, parce que la tourelle et même les murailles étaient inaccessibles du côté de la mer. Au moyen d'un câble fixé au pied des murs de la tour par une ancre, les Turcs étaient parvenus à faire remonter le pont jusqu'à ce point auquel il touchait. Mais dans la nuit le matelot anglais Gervasias Roger plongea dans la mer, détacha l'ancre, et le pont descendit avec les flots. Les Turcs le remorquèrent avec des barques, s'appuyèrent à la digue, et dans la nuit orageuse du 19 juin, ils tentèrent un assaut en règle sur la tour Saint-Nicolas. Les batteries firent un feu terrible des deux côtés; le pont de bateaux se rompit; les assaillants furent engloutis avec quatre chaloupes canonnières, et les radeaux d'abordage furent en partie incendiés. Depuis minuit jusqu'à dix heures du matin la lutte se prolongea sanglante et acharnée. Enfin les Turcs se retirèrent avec une perte de deux mille cinq cents hommes, parmi lesquels se trouvait Suleiman, sandschak-beg de Kastemuni.

Repoussé dans cette attaque, Mesih-Pascha dirigea maintenant tout l'effort de son artillerie contre la partie de la ville se rattachant à la tour de Saint-Nicolas contre laquelle il venait d'échouer; trois mille cinq cents boulets finirent par ouvrir une large brèche au bastion des Italiens et au quartier des juifs. Les assiégés établirent une nouvelle machine qui lançait des quartiers de roc énormes sur les batteries ennemies, et que par ironie on appela le tribut. On la chargeait en partie avec les éclats des boulets de pierre jetés par l'ennemi, en partie avec les fragments de roches dont les assiégeants comblaient le fossé, et que l'on retirait au moyen de conduits souterrains, en sorte que les Turcs ne pouvaient s'expliquer comment ces fossés remplis se vidaient toujours. On porta aussi sur le rempart du soufre, de la poix et d'autres matières inflammables, des sacs remplis de fer haché et de poudre que l'on devait jeter, des masses de pierre arrondies que l'on devait faire rouler sur l'ennemi. Pierre d'Aubusson fit aussi amener devant lui maître Georges, et lui demanda des conseils et son concours dans cette pressante nécessité. Celui-ci proposa une nouvelle catapulte qui devait détruire tous les ouvrages de l'ennemi. Mais comme les projectiles lancés par cette machine, au lieu de tomber sur les batteries des Turcs, frappaient les murs de la ville, on soupçonna de plus en plus que le traître était toujours d'accord avec l'ennemi, et l'on fut confirmé dans cette idée par les aveux que lui arracha la torture. Innocent peut-être de cette seconde trahison dont il était accusé, Georges trouva sur la potence le châtiment si bien mérité par la première. Il en fut peut-être de même de la culpabilité d'un déserteur suspect qui, appliqué à la question dès le commencement du siége, déclara que, sur l'ordre de Mesih-Pascha, il avait formé le projet d'empoisonner le grand maître.

Mesih-Pascha, voyant le peu de succès de ses

attaques, envoya un Grec au grand maître pour négocier la capitulation; mais ce messager revint sans avoir pu rien entamer. La fureur de Mesih-Pascha fut d'autant plus grande que son avarice et sa convoitise le poussaient à soustraire à l'armée le riche butin qu'elle se promettait, et à le réserver exclusivement pour le sultan et pour lui-même. Des ordres furent donnés pour un nouvel assaut, et dans le camp, on publia la promesse du pillage. Outre les préparatifs ordinaires, les Turcs se pourvurent encore de sacs pour mettre le butin, de cordes pour attacher les jeunes filles et les beaux garçons, et de huit mille pieux pour empaler tous les chevaliers et les soldats. Le camp turc retentit des cris d'*Allah!* et de menaces de mort pendant toute la nuit. La veille, huit canons avaient fait un feu continuel sur le quartier des juifs, et il avait été impossible de réparer pendant la nuit cette partie de murailles entièrement ruinée.

Le vendredi, 28 juillet 1480, le même jour que la flotte turque opérait un débarquement sur Otrante, au lever du soleil, un mortier donna le signal de l'assaut, et les Turcs s'élancèrent avec une impétuosité irrésistible sur les ruines des remparts. Deux mille cinq cents moslims occupèrent la brèche, et derrière eux toute l'armée, forte de quarante mille hommes, se pressait sur les fossés, sur la plage, et autour de la ville. On combattit des deux côtés avec la plus grande valeur; les assaillants, dit Seadeddin, s'élancèrent comme des lions déchaînés sur leur proie; et les assiégés, selon l'expression de Breidenbach, luttèrent comme les Machabées pour la religion et la liberté. Déjà l'étendard du Kapudan-Pascha était planté sur les créneaux des remparts, déjà quatre échelles aidaient les assaillants à descendre de vingt pieds de haut dans le quartier des juifs, lorsque Mesih-Pascha, qui regardait la ville comme acquise, fit proclamer par des crieurs sur le rempart que le pillage n'était pas accordé, que le trésor de Rhodes appartenait au sultan. A l'instant se refroidit l'ardeur des moslims; les troupes qui se trouvaient en dehors de la brèche refusèrent d'avancer pour soutenir celles qui avaient escaladé le rempart, et ces dernières furent repoussées par les chevaliers rangés en bataille aux pieds des murs. Les assiégés à leur tour se servirent des échelles des Turcs; le grand maître monta sur l'une d'elles; et la position enlevée par l'ennemi fut reprise. La lutte la plus acharnée se prolongea durant deux heures; les Turcs, forcés de céder, abandonnèrent leur drapeau avec un grand nombre de morts. Le peuple attribua ce changement subit du mouvement de l'assaut à une terreur panique causée par l'apparition d'une croix d'or, d'une vierge rayonnante, armée d'un bouclier et d'une lance, et d'un champion céleste, entouré d'un cortége lumineux, à la place où les bannières des seigneurs, de la vierge et de saint Jean étaient plantées; mais c'était véritablement le retrait de la promesse du pillage qui avait chassé les Turcs. Les historiens ottomans s'accordent tous à donner l'avarice du pascha et l'ardeur de l'armée pour le butin comme les causes principales de la défaite; mais Caoursin, vice-chancelier de l'ordre, se tait sur cette circonstance, pour ne pas obscurcir la gloire des chevaliers. Trois mille cinq cents cadavres qui couvraient les brèches et les fossés furent brûlés; pendant le siége, qui dura trois mois, les Turcs perdirent neuf mille morts, et comptèrent quinze mille blessés. Au moment où ils embarquaient les soldats et les troupeaux enlevés dans le pays, arrivèrent deux bâtiments napolitains, envoyés par le roi Ferdinand au secours des chevaliers, et apportant l'annonce d'une escadre armée par le pape. Les galères turques voulurent leur disputer le passage: l'un des vaisseaux napolitains fut très-maltraité avant de pouvoir gagner le port; l'autre se fit jour victorieusement à travers toutes les galères ennemies, qui perdirent leur commandant. Mesih-Pascha ramena les restes de l'armée vers la baie de Physkos, fit une vaine tentative sur le fort de Petronion d'Halicarnasse, appartenant aux chevaliers, et regagna tristement Constantinople; là il perdit sa dignité de pascha à trois queues, redescendit au rang de sandschak-beg, et fut envoyé à Gallipoli. Il fut remplacé sur la liste des vesirs par Magnesia Tschelebi, qui avait jusqu'alors réuni les emplois de juge de l'armée d'Anatoli, et de celle de Rumili. Dès lors ces fonctions furent séparées: la place de juge de l'armée de Rumili fut conférée au mollah Muszliheddin Kastelani; le mollah Radsch Hasansade dut prononcer sur les délits des troupes d'Anatoli. Dans cette même

année du siége de Rhodes, moururent l'un des plus fameux légistes, et l'un des plus illustres scheichs du règne de Mohammed : le mollah Chosrew était l'auteur *des Perles*, ouvrage fondamental de la jurisprudence ottomane (1); Kutbeddin-Attarsade était un des plus célèbres disciples du scheich Akschemseddin, qui avait trouvé le tombeau d'Ejub au siége de Constantinople. Cette année 1480 est aussi marquée par l'abolition de la dignité de Nakibul-Eschraf (chef des émirs) (2).

Au printemps suivant, les étendards du sultan furent plantés sur la côte asiatique, comme signe d'une expédition en Asie, sans que le but en fût connu de l'armée, car, suivant sa coutume, le conquérant ne déclara pas cette fois encore quels étaient ses desseins. Ainsi l'on ignorait si la campagne serait dirigée contre le sultan d'Egypte, ou contre Rhodes pour aller effacer la tache faite aux armes ottomanes par la levée du siége. L'armée s'avança de Skutari vers Gebise; arrivée à Chunkiar-Tschairi (prairie impériale), entre ces deux villes, elle fit halte. Le sultan, dont la santé était chancelante depuis quelque temps, avait espéré la rétablir au moyen d'une nouvelle conquête; mais il lui fallut s'arrêter, et il rendit l'âme non loin du tombeau d'Annibal, le jeudi 3 août 1481, dans la trentième année de son règne, et la cinquante-deuxième de son âge, laissant le monde dans l'incertitude sur la direction de sa dernière expédition. Le titre de conquérant par lequel l'historien ottoman le distingue des autres sultans lui appartient plus qu'à tous, car il conquit la ville des Césars, la résidence des sultans, et il étendit l'empire dans toutes les directions. Les écrivains européens, à l'imitation de Spandugino, ont exagéré l'étendue de ses conquêtes, et la grandeur de ses plans. Mohammed, disent-ils, a conquis deux empires, quatorze royaumes, et deux cents villes, et pour caractériser son génie, l'on écrivit ces paroles sur son tombeau : « Ma pensée était de soumettre Rhodes, et de subjuguer l'orgueilleuse Italie (3). » Il conquit à la vérité les deux empires de Byzance et de Trébisonde, et plus de deux cents villes, si l'on veut compter tous les bourgs des pays par lui soumis; mais quant aux royaumes, on a augmenté le nombre de moitié : car outre la Servie, la Bosnie et l'Albanie, ce nom ne peut guère être appliqué qu'à la Moldavie et à la Morée; en Europe, à Kastemuni, et à la Karamanie en Asie. Pour compléter les sept autres royaumes, il faudrait donc considérer comme tels les îles de Négrepont, Cephalonie, Lesbos, Lemnos, Tenedos, Imbros et Thasos. Quant à l'inscription du tombeau, elle ne résiste pas davantage à l'examen : car il ne se trouve pas un mot de Rhodes, ni de l'Italie sur le tombeau de Mohammed, placé derrière le grand autel de la mosquée. Il fut le premier des sultans déposé à Constantinople; les restes de ses prédécesseurs sont rangés à Brusa.

L'histoire ne peut pas admettre non plus certains traits de cruauté par lesquels des écrivains européens ont prétendu caractériser le conquérant. Ainsi il ne faut pas attacher trop d'importance aux anecdotes comme celle des quatorze pages auxquels il fit ouvrir le ventre pour découvrir avec certitude celui qui avait mangé les concombres d'une pauvre femme; il ne faut pas croire avec trop de confiance qu'il trancha de sa propre main la tête de la plus chère de ses esclaves, Irène, pour apaiser l'armée qui murmurait de l'inaction voluptueuse du sultan; qu'il empoisonna le prince Mustapha, afin de punir la violation du harem d'un pascha; qu'il installa un juge, et le fit siéger sur la peau de son père écorché par ordre supérieur (1). L'histoire n'a pas besoin des traits qui portent l'empreinte de la fiction pour prononcer un jugement impartial sur la monstrueuse cruauté de Mohammed et ses goûts de débauche infâme, sur sa grandeur d'âme, son amour pour les nobles institutions, sur ses actions honteuses et sur ses grandes qualités. Son humeur sanguinaire est assez attestée par le fratricide qui ouvrit son règne, l'extermination des prisonniers, le supplice des vaillants soldats qui lui avaient résisté, le massacre des garnisons fidèles, les exécutions des empereurs et des rois, de la famille impériale de Trébisonde, du roi de Bos-

(1) Constitution et administration de l'empire ottoman, t. I, p. 9.

(2) Mouradjea d'Ohsson, t. IV, p. 562.

(3) Spandugino, p. 69.

(1) Spandugino, p. 67 et 68.

nie, des princes de Lesbos et d'Athènes. La fleur de la noblesse des villes conquises était renfermée et flétrie dans les harems, les plus beaux des jeunes garçons de la Grèce, du Pont, des possessions génoises, vénitiennes, serviennes, valaques destinés au service intérieur du palais, aux commandements militaires, passaient d'abord par les plus honteux outrages. Ainsi s'étaient élevés Mohammed-Pascha et Suleiman-Pascha, à la première dignité de l'empire; ainsi Drakul et Franko étaient devenus princes de Valachie et d'Athènes, et le premier, et le dernier de ces quatre mignons furent immolés ensuite en victimes à la politique du maître. La résistance à ses passions monstrueuses conduisait sous la hache du bourreau: ainsi moururent martyrs de leur chasteté et de leur foi les fils du grand duc Notaras, après la conquête de Constantinople, la noble fille d'Erizzo au moment de la prise de Négrepont, le fils âgé de quatorze ans du protovestiaire Phranzes (1). Le père, courbé sous le poids de l'infortune, suivit son maître le despote Thomas de la Morée, jusqu'à Courfou, où il se fit moine, et décrivit la déplorable histoire de son temps, presque jusqu'à la fin du règne de Mohammed. Ce fut seulement trois années avant la mort du conquérant (2), et, à ce qu'il paraît, un peu avant de s'éteindre, qu'il déposa la plume, et il est le dernier des Byzantins qui nous ait accompagné jusqu'ici dans la marche de cette histoire.

(1) Phranzes, l. IV, c. 14.
(2) Jusque dans l'année 1478; Phranzes, l. IV.

Si les Byzantins et les historiens européens contemporains de Mohammed, tels que Barleti et Caoursin, qui ont décrit comme témoins oculaires les siéges de Skutari et de Rhodes, ont parfois chargé de sombres couleurs le portrait du conquérant, d'autres écrivains, comme Spandugino, Giovio et Sansovino, se sont éloignés bien plus encore de la vérité historique par les éloges outrés qu'ils ont donnés à ses grandes qualités. Ainsi, le premier raconte que Mohammed avait été à demi converti au christianisme par le patriarche grec Scholarios, et que, surtout dans les derniers temps de sa vie, il se montra grand adorateur des reliques, devant lesquelles il faisait brûler continuellement un grand nombre de lampes (1); le second lui fait lire l'histoire d'Alexandre, connu des Orientaux seulement comme héros de roman et de poëme épique, et celle de Jules César, dont le nom ne se présente jamais dans les souvenirs de l'Orient; en outre, il lui attribue la connaissance du grec et du latin, de l'arabe, du persan, et même du chaldéen. Il y a des témoignages bien plus puissants du génie de Mohammed, ce sont ses conquêtes, ses fondations, ses monuments, mosquées, écoles, hôpitaux et villes, la protection accordée aux sciences et aux arts des Ottomans, et son goût pour les lettres et la poésie. Enfin, ce qui parle aussi haut que les exploits guerriers, ce sont les lois données à l'armée, les institutions civiles et militaires, les édifices élevés par ses soins, les œuvres des savants et des poëtes de son temps.

(1) Spandugino, p. 66.

LIVRE XVIII.

MONUMENTS DU RÈGNE DE MOHAMMED II.—ÉDIFICES.— INSTITUTIONS. — LE FRATRICIDE ÉRIGÉ EN LOI POLITIQUE. — LES QUATRE COLONNES DE L'EMPIRE. — LES VESIRS, KADIASKERS, DEFTERDARS ET NISCHANDSCHIS. — LES AGAS DE L'INTÉRIEUR ET DE L'EXTÉRIEUR. — L'ARMÉE ET LA COUR. — LES ULÉMAS. — LES ÉCOLES ET L'ENSEIGNEMENT. — ÉDUCATION DE MOHAMMED. — SEPT VESIRS. — SAVANTS, POETES, LÉGISTES, MÉDECINS ET SCHEICHS.

Aussitôt après la conquête de Constantinople, huit des principales églises furent converties en mosquées, et dans la suite, Mohammed fit construire quatre autres temples. Parmi ces douze mosquées, au-dessus de tous les autres dômes à l'exception de celui d'Aja-Sofia, s'élève la mosquée dite *du Conquérant,* à la place où jadis l'église des Apôtres, construite par l'impératrice Théodora, rivalisait de splendeur avec Sainte-Sophie, sur une terrasse de quatre mètres de hauteur, couronnant la quatrième des sept collines de la ville. Le parvis présente un carré, dont trois côtés sont garnis de colonnes; le quatrième ouvre l'entrée du sanctuaire; les coupoles, recouvertes en plomb, sont supportées par des colonnes de granit et de marbre; la porte principale correspond à la niche placée en face (mihrab) qui tient la place du maître-autel; le long des trois rangs de portiques du parvis règne un sofia de marbre poli, interrompu seulement par les portes d'entrée. Au milieu est une fontaine couverte en plomb, et entourée de hauts cyprès. A l'extérieur, et au-dessus des fenêtres fortement grillées du parvis, sur des tables de marbre de diverses couleurs, est gravée en relief, dans les plus beaux caractères, la première Sura du Koran, *celle qui soumet et ouvre les cœurs;* et sur la porte principale, sur un champ d'asur, on lit la tradition du prophète relative à Constantinople : *Ils soumettront Constantinople. Heureux le prince, heureuse l'armée qui accompliront cette conquête!*

Sur la grande place de la mosquée, appelée Ssahn (le champ) s'élèvent huit colléges, ou hautes écoles (medrese), et derrière chacun de ces établissements, un bâtiment supplémentaire (tetimme), avec beaucoup de cellules, pour le logement des étudiants. A ces constructions touchent les cuisines des pauvres (imarets) où les étudiants nécessiteux, et d'autres pensionnaires, reçoivent des aliments deux fois par jour; l'hôpital, appelé dareschschifa, c'est-à-dire la maison de guérison; la maison des fous (timarchane); les bâtiments destinés à héberger les voyageurs et les étrangers (caravansérai ou chan); et enfin, des écoles inférieures pour les jeunes garçons qui en sont à l'alphabet (mekteb); la bibliothèque (kitabchane) est placée dans l'intérieur du temple, dans une pièce à part; c'est la première que fondèrent les Ottomans après la conquête. Autour de la mosquée se groupent encore un réservoir public (sebilchane), des bains (hamam), une bibliothèque et une école pour l'enseignement de la tradition; un parvis avec un sofa; et un cimetière avec un mausolée (turbe), près duquel se trouve le tombeau de la sultane Aalime, mère de Mohammed II.

Outre la mosquée dite *du Conquérant,* Mohammed en fonda encore trois autres à Constantinople : celle d'Ejub, compagnon d'armes du prophète; celle du grand scheich Bochari, près de la porte d'Andrinople, touchant aux murs de la ville contre lesquels il avait mené à cheval les troupes de Murad II; enfin celle des janitschares, dans la caserne bâtie pour ce corps. A Andrinople et à Brusa, anciennes capitales de

l'empire, que Murad II et Mohammed Ier avaient ornées de magnifiques mosquées (1), Mohammed II n'éleva point d'édifices religieux; mais ses sultanes et ses vesirs y construisirent des monuments qui doivent être rattachés à son époque. Sur les rives de la Tundscha, Kasim-Pascha bâtit une mosquée qui porte son nom, et contre laquelle reposent ses dernières dépouilles (2). Dix ans auparavant, la sultane Aische, fille du conquérant, avait fait construire la mosquée dite d'Aische (3); et quatre ans après la fondation de Kasim-Pascha, fut achevée la mosquée de la sultane Sitti, fille de Suleiman-Sulkadr, épouse du conquérant (4). Enfin Mohammed, comme on l'a déjà dit, bâtit l'ancien et le nouveau sérail, les halles couvertes de l'ancien besestan, et remit en état de défense les murs de la ville, fortement endommagés par les tremblements de terre, et par le dernier siége. Il transporta dans leur enceinte des colons tirés de quatorze cités conquises; en sorte qu'il peut être considéré comme le troisième fondateur de la ville de Byzas et de Constantin, qu'il appela Islambul, c'est-à-dire, l'accomplissement de l'islam.

Nous passons maintenant des édifices aux institutions de l'État, que les Orientaux se représentent comme une maison complète, ou plutôt comme une tente dont ils nomment les diverses distributions d'après cette idée figurée. Sur la triple base des lois religieuses (scheri), des coutumes (aadet), et des ordres du pouvoir arbitraire (kanun), repose l'édifice politique, dont la première partie, celle qui se présente d'abord aux regards est la Porte. La Porte, dans son acception la plus étendue, est prise pour le gouvernement, parce que, dès la plus haute antiquité, les affaires des peuples se traitaient à la porte des palais des rois (5): c'est là que l'on rangeait les gardes. La porte devint donc ainsi non-seulement l'image du gouvernement, en général, mais désigna encore la force militaire, dont chaque arme spéciale était appelée porte; l'ensemble des troupes offrait ainsi quatorze corps désignés par ce nom. Enfin, le troisième sens figuré de ce mot s'applique non pas à l'empire ou au gouvernement, en général, mais à la cour et au harem, qui est la maison ou la porte de la félicité (dari ou deri seadet), tandis que la porte ou gouvernement est la sublime porte de l'empire ou du bonheur (babi dewlet): l'empire est fortuné et la cour est bienheureuse. Devant la porte de l'empire sont campés les gardes qui le protègent; c'est près de la sublime porte que marche le vesir. La porte de la félicité conduit dans le sanctuaire de la béatitude, dans l'intérieur de la cour, dans l'appartement des femmes. Dans l'intérieur de la maison est la chambre où se garde le trésor; c'est l'administration des finances qui est chargée de la tenue de la maison, et dans la salle est le sofa (le divan), sur lequel siégent les hauts dignitaires de l'État; enfin, les appartements les plus retirés sont affectés à la cour elle-même. Le kanun, loi fondamentale du conquérant, par laquelle son dernier grand vesir Mohammed-Karamani régla l'administration de l'État et la hiérarchie, part, pour la distribution des emplois de l'État et de la cour, du nombre quatre pris des quatre colonnes qui soutiennent la tente, et qui d'ailleurs a sa raison historique dans les quatre premiers disciples du prophète, les quatre premiers chalifes, dans les quatre compagnons d'armes d'Osman, fondateur de la dynastie. D'après ce mode de division se présentent d'abord les quatre colonnes de l'empire, c'est-à-dire les vesirs, les kadiaskers, les defterdars, et les nischandschis; puis viennent les agas extérieurs ou les commandants des troupes d'après leurs armes; ensuite les agas intérieurs ou les employés de la cour au dehors et à l'intérieur; enfin, les ulémas ou légistes. Mais avant de passer en revue toutes ces parties de l'édifice suivant l'ordre indiqué, il convient de jeter un regard sur la kanunname, base fondamentale donnée par le conquérant à son gouvernement.

La kanunname est divisée en trois portes ou parties principales : la première traite du rang des grands de l'empire; la seconde des usages et des cérémonies; la troisième, des amendes pour les délits, et des produits des emplois. La première partie nous initie à la hiérarchie de

(1) Mouradjea d'Ohoson, t. II.
(2) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 9.
(3) *Ibid.*, p. 10.
(4) *Ibid.*
(5) Xénophon, Cyropédie.

l'État, que nous apprendrons à connaître plus tard, et nous allons passer aux deux autres chapitres de la kanunname. Les articles les plus remarquables du second chapitre sont relatifs aux fêtes du bairam, à la table impériale, au sceau du sultan, et à l'ordre de succession au trône. Les deux fêtes du bairam, la grande et la petite, dont l'une correspond au sacrifice de l'agneau, origine de la Pâques des chrétiens, l'autre à la fête des tabernacles des juifs, sont les deux plus grandes solennités du calendrier ottoman. En négligeant les fêtes mortuaires d'husein et le newrus, ou la célébration du renouvellement de l'an persan, il diminua de moitié les jours solennisés dans le calendrier persan par les Ottomans; mais il ajouta un nouvel éclat aux deux fêtes du bairam, en les entourant des pompes de la cour. « C'est ma volonté impériale, dit-il, que pour les fêtes du bairam soit élevé un trône sur la place publique, devant la salle du divan, et que là se fasse la cérémonie du baise-main. Mes vesirs, mes kadiaskers, et mes defterdars doivent se tenir derrière moi; mon chodscha (précepteur) est debout devant les vesirs, les kadiaskers et les defterdars; les tschauschs me baisent la main, ainsi que les sandschakbegs et les muteferrikas, qu'ils soient soldés ou ne le soient pas, etc. (1)... » Tandis que le kanun des fêtes du bairam accorde assez libéralement la faveur du baise-main aux divers degrés des employés de l'État, la loi de la table impériale exclut indistinctement tous les esclaves de l'honneur de manger avec le maître : « Ce n'est pas ma volonté que personne mange avec ma majesté impériale. Mes illustres ancêtres avaient autrefois admis leurs vesirs à leur table; cette coutume, je l'ai abolie (2). » Le kanun du sceau en confère la garde au grand vesir, chargé de conserver ainsi le symbole du pouvoir supérieur. « Que mon noble sceau soit sous la garde du grand vesir; si le trésor doit être ouvert ou fermé, que cela se fasse toujours en sa présence, et devant mes defterdars (3). » Depuis, la remise du sceau impérial, sur lequel est gravé le chiffre du sultan, est devenue l'expression symbolique de l'investiture de la première dignité de l'empire. Outre le cas ici déterminé pour la fermeture du trésor, le grand vesir ne peut s'en servir que pour sceller les rapports qu'il adresse au sultan; et comme tous ces rapports doivent passer par les mains du grand vesir, que lui seul a le droit d'écrire au souverain, le sultan ne voit jamais d'autre sceau que le sien ou celui des lettres de créance des monarques étrangers que lui présentent les ambassadeurs en audience solennelle. Le sceau des esclaves est indigne du regard du maître.

Le plus terrible de tous les kanuns est celui qui, pour assurer la possession du trône, érige le fratricide en loi de l'État. L'histoire ancienne des républiques et des empires despotiques nous offre plus d'un exemple de frères immolés pour des motifs politiques; mais jamais elle ne les approuve. Justin a remarqué (1) qu'il y avait en Perse une sorte de gloire à s'élever au trône en montant sur les cadavres de son père et de ses frères; mais le code du despotisme persan lui-même ne contient pas un article qui légitime le fratricide par mesure de sûreté pour le trône. Il était réservé exclusivement au droit politique ottoman de sanctionner cette monstruosité. « La plupart des légistes ont déclaré comme une chose permise que quiconque de mes illustres fils et petits-fils arrivera au pouvoir suprême fasse immoler ses frères pour assurer le repos du monde; ils doivent agir en conséquence (2). » Osman, le fondateur de l'empire, avait donné le premier exemple du meurtre exécuté sur un membre de la famille, en perçant son oncle d'une flèche; Bajesid, le foudre, donna celui du fratricide en montant sur le trône. Son petit-fils Mohammed ne se contenta point de marcher sur ses traces; il voulut encore légitimer ce crime, et sa volonté l'érigea en loi. De telles dispositions souillent de traits sanglants la législation donnée par le conquérant, et impriment une marque éternelle d'infamie au droit politique des Ottomans, placé ainsi au-dessous des codes de tous les barbares.

Après avoir vu la succession au trône établie

(1) *Voy.* Kanunname du sultan Mohammed II, dans la Constitution de l'empire ottoman, l. I, p. 97.

(2) Constitution de l'empire ottoman, l. I, p. 98.

(3) *Ibid.*, p. 99.

(1) Justin, l. X, ch. 2, c. 3.

(2) Constitution de l'empire ottoman, l. I, p. 99

sur une base cimentée de sang, on pourra lire sans étonnement dans la troisième partie du kanunname : «Le prix du sang doit être prélevé par les employés de police : pour un meurtre, il sera de 3,000 aspres, de 1,500 pour un œil arraché, de 50 pour une blessure à la tête (1).» Le prix du sang occupe une place importante dans les revenus des magistrats ottomans; ensuite viennent les sommes annuelles payées par les puissances chrétiennes, que le sultan partage avec les vesirs et les defterdars, afin de les intéresser plus vivement à lever les anciens tributs, à en imposer de nouveaux : «Si des puissances étrangères envoient déposer les tributs sous mon étrier impérial, mes vesirs et mes defterdars en prennent leur part (2).» Ce chapitre donne l'état des appointements des vesirs, des beglerbegs, des defterdars et des sandschak-begs, et finit en disant : « Les descendants de mes filles ne doivent point être investis de places de beglerbegs; ils auront de riches sandschaks-begs.» Par là était prévenu le danger qui pourrait s'élever pour le trône si des descendants de sultanes mariées à des vesirs parvenaient à une dignité plus élevée que celle de sandschakbeg. Mais cette disposition s'applique seulement aux petits-fils des sultanes par leurs filles; car il ne peut être question des fils de ces princesses, puisque l'on condamne ceux-ci à mort dès leur naissance, en ne leur nouant pas le cordon ombilical. Le silence observé par le kanunname sur ce meurtre d'enfants innocents, encore exercé aujourd'hui dans l'empire ottoman (3), prouve qu'il était depuis longtemps passé en usage, ou qu'il était implicitement compris dans le titre sur la légitimité du fratricide. La consécration du meurtre ne s'arrêta point aux frères du sultan; elle s'étendit aux neveux et aux petits-fils. Avant Mohammed, les Arabes regardaient comme une chose permise de noyer leurs filles aussitôt après leur naissance, et l'un des plus grands mérites du prophète aux yeux de l'humanité est l'abolition de cette coutume atroce, au nom du ciel par le Koran. Comment aurait-il pu prévoir que des princes proclamant la loi, prenant le titre de princes des vrais croyants, et s'arrogeant même celui de chalifes, feraient sanctionner par les organes de la loi le fratricide comme mesure de sûreté pour le trône, et que ces abominables fetwas des légistes s'appuieraient sur l'autorité du Koran (1), qui, à la vérité, dans son sens le plus étendu, consacre tous les meurtres dans l'intérêt du repos ?

Maintenant, nous allons considérer en détail les diverses parties de l'administration publique. Le nombre quatre, comme nous l'avons vu plus haut, est cher aux Orientaux : c'est la base des premières dignités. Quatre colonnes supportent la tente; quatre anges suivent le Koran, soutiennent le trône du Tout-Puissant; quatre vents règnent dans les régions de l'air, selon les quatre points cardinaux du ciel; les quatre plus grands maîtres de la vie contemplative, qui coexistent éternellement, sont appelés par le sofi les quatre pieux (ewtad); le prophète, sur le modèle des quatre évangélistes, eut ses quatre disciples les plus intimes, les quatre premiers chalifes de l'islam. Par ce motif, Mohammed établit quatre colonnes ou quatre soutiens de l'empire (erkiani dewlet) dans les vesirs, les kadiaskers, les defterdars, et les nischandschis, qui sont en même temps les quatre colonnes du divan, c'est-à-dire du conseil d'État, et qu'on appelle les démons, parce qu'ils doivent avoir une prudence et une activité diaboliques.

Les premières colonnes de l'empire et les appuis du divan sont les vesirs, c'est-à-dire les portefaix, ainsi appelés parce que sur leurs épaules repose le poids de l'État. D'abord, il n'y en eut qu'un seul; pius il y en eut deux; puis trois sous les premiers sultans. Le conquérant porta leur nombre à quatre, dont le premier, le grand vesir, élevé de beaucoup au-dessus des autres par le rang et la puissance, investi d'un pouvoir illimité, est l'image visible du sultan, son représentant, le chef suprême de toutes les branches de l'administration, le centre et le levier de tout le gouvernement.

Dès la plus haute antiquité, dans les empires d'Orient, l'exercice du pouvoir du prince, qui est l'ombre de Dieu sur la terre, fut concentré

(1) Constitution de l'empire ottoman, l. I, p. 99.
(2) *Ibid.*
(3) Mouradjea d'Ohsson, l. III, p. 3 5.

(1) Le désordre est plus pernicieux que le meurtre.

dans la main du vesir, qui est une sorte d'émanation active du souverain. Ainsi, dans les temps les plus reculés de l'histoire persane et turque, apparaissent Piran-Weise, le sage vesir, dans le Turan, et Dschamasb, contemporain de Serduscht (Zoroastre), dans l'Iran; Bisurdschimihr, le vesir de Nuschirwan-le-Juste; Joseph, à la cour de Pharaon; Daniel, à la cour de Suse; et, d'après les annales orientales, Aszœf, grand vesir de Salomon. Rarement cette haute dignité se transmit par héritage dans la même famille, comme on le vit dans celle des Barmekides, sous le chalifat; dans celle de Nisamul-Mulk, sous la dynastie des Seldschuks, et dans la famille Dschendereli, sous les Ottomans, depuis le sultan Murad Ier jusqu'à Mohammed II, qui, avec la tête de Chalil, abattit cette race de vesirs, puis gouverna seul. Lorsque, au bout d'une année, le sultan nomma un nouveau grand vesir, il lui confia seulement la conduite de l'armée, comme au généralissime, mais lui-même présida le divan en personne; ce fut seulement sous l'administration de Keduk-Ahmed-Pascha, le conquérant de Kaffa, de la Karamanie et d'Otrante, qu'un jour un Turkman, couvert de haillons, parut dans la salle du divan, et demanda, dans le langage grossier de ses compatriotes : Lequel d'entre vous est donc le bienheureux empereur (1)? Mohammed fut enflammé de colère, et le grand vesir saisit cette occasion pour représenter au sultan que, pour ne plus exposer à l'avenir sa personne sacrée à une telle méprise, il serait mieux d'abandonner aux vesirs le soin des affaires du divan. Le conquérant accueillit la proposition; et, dès ce moment, l'administration resta exclusivement aux vesirs, et particulièrement entre les mains du premier d'entre eux. Pendant quatre jours consécutifs, le samedi, le dimanche, le lundi, et le mardi, le grand vesir, précédé des autres vesirs, des kadiaskers, des defterdars et des nischandschis, se rendait dans la salle du divan, au sérail : à l'entrée de la salle du conseil, les premiers arrivés s'arrêtaient, les autres faisaient de même, tous croisant les bras sur la poitrine, et cachant soigneusement leurs mains dans leurs manches (1); le grand vesir traversait leurs doubles rangs, et entrait le premier dans la salle; les autres membres du divan suivaient deux par deux, de sorte que les premiers arrivés devant la porte en franchissaient le seuil les derniers (2); en passant devant les rangs des conseillers, le grand vesir leur donne un salut qu'ils lui rendent. Sur le sofa où il prend place, siégent, à sa droite, les autres vesirs et les kadiaskers, à sa gauche, les defterdars et les nischandschis; devant lui se tiennent les maîtres des requêtes, qui exposent les affaires; le reis-effendi, ou secrétaire d'État, est aux pieds du sofa; le grand chambellan et le maréchal de la cour, avec leur cortége de chambellans et de tschauschs inférieurs, ajoutent à la pompe de ces séances, et le tschaucschbaschi, ou maréchal de la cour, qui maintient l'ordre, est appelé le beg du divan.

Les insignes de la dignité de vesir sont les trois queues de cheval, dont les beglerbegs portent seulement deux; une seule queue distingue les sandschak-begs. Aux vesirs seuls appartient le salut de *bénédiction* (alkisch), qui a remplacé complétement le salut byzantin *de longues années*. Dans l'été, ils portent des surtouts en velours, avec des boutons et des lisérés d'or; dans l'hiver, ce vêtement est garni de fourrures (3). Les revenus annuels des vesirs furent d'abord de 100,000 aspres; puis, on les éleva à 200,000; les fiefs dont ils étaient en outre investis leur produisaient cinq ou six fois cette somme (5). Une immense distance entre les vesirs ou paschas à trois queues et le grand vesir est marquée par des prérogatives exclusivement réservées à ce haut dignitaire : 1° la garde du sceau impérial, avec lequel, les jours de divan, sont scellées les portes du trésor et de la chancellerie; 2° le droit de tenir un divan particulier, l'après-midi, dans son palais, qui s'appelle la haute porte; 3° l'escorte du maréchal de la cour et de tous les tschauschs, depuis son palais jusqu'au sérail, et du palais impérial chez lui, et les vendredis, lorsqu'il se rend à la mosquée; 4° la visite des kadiaskers et des

(1) Ssolaksade, fol. 64, l. v.

(1) Ainsi que cela se faisait déjà au temps de Xenophon, Histoire grecque, l. II.

(2) Aali.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

defterdars, tous les mercredis, coiffés du turban de cérémonie, avec lesquels il se rend à la cour; 5° l'apparition des officiers de l'étrier impérial, tous les lundis, dans le divan; 6° la procession solennelle, lorsqu'il va faire sa prière le vendredi à la mosquée, sous l'escorte des tschauschs (messagers d'État), des tschaschnegirs (écuyers tranchants), et des muteferrikas (fourriers de la cour), avec leurs bonnets de cérémonie; 7° la visite hebdomadaire de l'aga des janitschares, qui ne se fait que tous les mois aux autres vesirs; 8° l'inspection de la ville et des marchés, faite avec l'escorte du juge de Constantinople, de l'aga des janitschares, du préposé des marchés, et du préfet de la ville (Muhtesib et Ssubaschi); 9° la visite hebdomadaire des magistrats et des sandschak-begs, coiffés du turban de cérémonie, revêtus du costume officiel, tandis que ces fonctionnaires ne se rendent que rarement chez les autres vesirs, et avec leurs vêtements ordinaires; 10° les félicitations et les vœux officiels qu'il reçoit aux deux fêtes du bairam, des autres vesirs, des defterdars, des begs, des magistrats et des généraux de l'armée.

Les secondes colonnes de l'empire et du divan, sont les kadiaskers, ou juges de l'armée. Depuis la fondation de l'empire ottoman jusqu'à la fin du règne de Mohammed, un seul juge de l'armée avait été chargé de décider les questions litigieuses en Turquie et en Asie; dans la dernière année du conquérant, lorsque Mesih-Pascha, après la malheureuse issue du siége de Rhodes, à son retour à Constantinople, fut déposé de sa dignité de vesir, dont fut investi le juge de l'armée Magnesia-Tschelebisi, et que Molla-Kastelani remplaça ce dernier, le grand vesir Mohammed-Pascha-Karamani, sous lequel furent arrêtées la plupart des dispositions du kanunname, et qui était ennemi personnel de Kastelani, représenta au sultan que, puisqu'il y avait quatre vesirs dans le divan, on pouvait bien, à l'avenir, instituer deux juges d'armée, dont l'un déciderait les affaires d'Europe, tandis qu'à l'autre seraient remises celles d'Asie (1). Sa proposition fut adoptée, et Hadschi-Hasansade devint le collègue de Kastelani, comme premier juge d'armée d'Anatoli. Après ces dignités, les plus hautes dans l'ordre judiciaire, étaient celles de précepteur du sultan et des princes (chodscha), et de premier interprète de la loi (mufti). Plus tard, sous Suleiman le Législateur, la charge de mufti fut élevée à la tête de l'ordre judiciaire. On appelle mufti, celui dont la sentence est décisive et sans appel, tout légiste qui, consulté dans des cas douteux, donne un avis décisif, d'après lequel le juge (kadi) agit ensuite. C'est de ces muftis que le conquérant obtint les deux fetwas si importants dans l'histoire ottomane, dont l'un légitima l'exécution du roi de Bosnie, malgré la garantie de la vie, qui lui avait été donnée sous le sceau du serment, et dont l'autre consacra le fratricide pour assurer la succession au trône. La place de premier mufti de l'empire, après la conquête de Constantinople, fut conférée au juge de la capitale, Chisr-Beg, puis au juge d'Andrinople, ensuite à un muderris ou recteur d'une haute école, et devint permanente; mais alors le mufti n'avait aucune influence décisive sur l'expédition des affaires, et n'occupait point dans l'ordre judiciaire le premier rang; au-dessus de lui se maintenaient les deux kadiaskers d'Europe et d'Asie, et après ceux-ci le chodscha du sultan et le juge de Constantinople. Les émoluments ordinaires des kadiaskers étaient calculés à raison de 500 aspres par jour, mais les épices les décuplaient. Ces dignitaires avaient alors le droit d'être admis les jours de divan à l'audience du sultan, immédiatement après les vesirs, et de lui présenter directement leur rapport des affaires; les mardis et les mercredis exceptés, ils tenaient tous les après-midi un divan particulier dans leur propre demeure, où se rendaient les juges et les recteurs des colléges. Ils nommaient à tous les emplois de kadis et de muderris, dans leurs départements respectifs, à l'exception des places de kadis d'un produit quotidien de 150 aspres, et de muderris d'un revenu de 40 aspres, comme à Constantinople, Andrinople et Brusa; le grand vesir s'était réservé de faire occuper ces postes.

Les defterdars ou teneurs de livres pour les comptes des finances sont la troisième colonne de l'empire: que le mot defter, registre des impôts, soit passé originairement du grec dans le

(1) Ssolaksade, fol. 64, et dans Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, p. 187.

persan (1), ou du persan dans le grec, c'est ce qu'il est difficile de décider ; car d'après les historiens orientaux, le defter ou registre d'impôt était une vieille institution persane, et le mot grec gaza, trésor, pourrait tout aussi bien se confondre avec le chasine persan qui a la même signification. Après la chute de Chosroes, on continua encore, sous les chalifes, à tenir les registres des impôts dans la Perse, en persan, dans la Syrie et l'Egypte en grec, jusqu'à ce que le chalife Abdulmelek eut ordonné d'y substituer l'arabe en Perse; son fils Welid adopta la même mesure pour la Syrie et l'Egypte. Sous la domination des Seldschuks, alors que les teneurs de livres étaient des Persans, on adopta de nouveau la langue persane pour la comptabilité; comme sous les successeurs de Dschengis-Chan, le turc fut employé par les Uigures, et en Egypte, la langue kophte par les Kophtes. Sous Ghajaszeddin II, souverain impuissant des Seldschuks de l'Asie-Mineure, Karaman, le fondateur de la dynastie qui prit son nom, ayant fait immoler les meilleurs teneurs de livres persans, introduisit l'usage de tenir les livres moitié en persan, moitié en turc; et ce système, appliqué avec une écriture brisée, toute particulière, est encore suivi aujourd'hui dans l'empire ottoman. Du temps de Mohammed II, il n'y avait qu'un seul defterdar, qui s'appelait le defterdar de Rumili; on lui adjoignit un collègue pour les pays d'Asie; plus tard, il y en eut quatre. Les defterdars se rendaient, tous les lundis, à l'audience avec les vesirs; mais ils ne pouvaient présenter de rapports que sur l'autorisation du grand vesir auquel toutes ces affaires étaient soumises.

Enfin, l'empire a pour quatrième colonne les nischandschis, ou secrétaires pour la signature du sultan, qui originairement étaient de véritables secrétaires d'État, et comme tels membres du divan. Alors, le reis-ul-kuttab, ou chef des écrivains, n'avait aucune place dans ce conseil; ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à occuper ce rang supérieur au nischandschi, dont la place, aujourd'hui sans action sur la marche des affaires, n'est plus qu'un titre purement honorifique. Le nischandschi était d'abord obligé d'apposer lui-même la tughra, ou le chiffre du sultan, en tête des fermans et des diplômes; maintenant ce sont ses assistants qui s'acquittent de ce soin. Cette formalité s'appelle encore aujourd'hui, comme sous les chalifes, tewkii, c'est-à-dire sanction du fait; au temps du chalifat, elle était remplie par le vesir; plus tard, elle fut laissée au soin du secrétaire d'État, qui s'appela pour cette raison secrétaire d'État de l'expédition (1). Conformément aux premières dispositions du kanun ottoman, le nischandschi revisait et confirmait les projets d'ordres et de diplômes préparés par le reis; aujourd'hui, il y fait purement apposer la signature du sultan, après que l'examinateur des projets d'actes (le mumejis), le référendaire (beglikdschi), et le chancelier (reis) y ont mis leur visa (ssahh) (2).

De la haute porte du grand vesir, et de la porte du defterdar, nous passons à celle de l'aga des janitschares, qui entre avec les autres agas commandants des troupes dans la classe des agas extérieurs, en opposition avec celle des agas intérieurs, attachés exclusivement à la cour. Le premier des agas extérieurs est l'aga des janitschares, qui originairement n'avait que 500 aspres de solde quotidienne; mais une source particulière de revenus appelée *l'argent de l'orge* porta les produits de cette charge jusqu'à 60,000 aspres. Comme chef du pouvoir exécutif, pour la sûreté de la capitale, il était placé sous les ordres du grand vesir, de même que le juge de Constantinople sous le juge de l'armée de Rum. Il devenait ordinairement beglerbeg de Rumili, ou kapudan-pascha; et s'il tombait dans une sorte de disgrâce, il était nommé sandschak-beg de Kastemuni, de même qu'un grand vesir à demi disgracié était fait commandant de la flotte, et sandschak-beg de Gallipoli. L'aga des janitschares adressait au grand vesir, ou même directement au sultan, ses rapports sur les circonstances importantes de nature à troubler le repos public; mais ni lui, ni aucun des autres agas, ne pouvaient prélever les amendes que le chef de la police avait seul le droit de percevoir. A lui appartenait de

(1) Diphthera

(1) Ibn Chaledun, § 34.

(2) Constitution et administration de l'empire ottoman.

conférer tous les emplois du corps des janitschares; celui de secrétaire du corps dépendait seul immédiatement du grand vesir, et il était occupé par un étranger qui était le contrôleur des affaires. Le nombre des janitschares était encore de douze mille, comme après leur institution (1). La discipline du bâton régissait non-seulement les soldats, mais encore les officiers. Dans une campagne contre la Karamanie, Mohammed II fit donner la bastonnade à tous les colonels de régiments indociles (2). Il a déjà été question de l'infanterie régulière des Asabes, dont le nombre était ordinairement de trente mille hommes (3), moslims, jajas et woinaks. L'histoire de cette époque rappelle souvent l'aga des Asabes (4). La cavalerie régulière se composait des sipahis et des silihdars, auxquels étaient ajoutés les quatre corps des mercenaires et des étrangers, à l'aile droite et à l'aile gauche. Les agas de ces différents corps étaient les six généraux de la cavalerie, qui recevaient seulement une solde quotidienne de 100 aspres, avaient 16 à 17,000 aspres de supplément, au moyen de *l'argent de l'orge.* Le chiffre des troupes sous le conquérant était bien faible, si on le compare à ce qu'il devint plus tard. Les sipahis et les silihdars ne formaient que deux mille hommes; les escadrons des mercenaires et des étrangers, quatre mille hommes; par conséquent, toute la cavalerie régulière ne s'élevait pas à huit mille hommes; en revanche il y avait des nuées innombrables d'akindschis qui répandaient la désolation sur les pays ennemis; mais leur chef n'était point compris parmi les agas extérieurs, ou généraux de l'armée régulière. Au nombre de ces chefs étaient encore le topdschibaschi, général de l'artillerie, le dschebedschibaschi, le général munitionnaire, le toparabadschibaschi, général des transports, et le mehterbaschi, quartier-maître général. A ces douze généraux, il faut encore ajouter les douze officiers de l'étrier impérial qui avaient le privilége de marcher immédiatement contre les flancs du coursier du sultan. Ces officiers étaient : le prince de l'étendard, ou porte-drapeau du sultan (miri-aalem), les quatre premiers chambellans (kapidschibaschi), les deux écuyers (mirachor), le grand écuyer tranchant (tschaschnegirbaschi), et les quatre maîtres de la vénerie, c'est-à-dire les deux chefs des fauconniers, le grand veneur de la chasse au vautour, et celui de la chasse à l'épervier.

Nous passons maintenant aux appartements de la cour, dont les officiers sont appelés agas intérieurs. Ceux-ci se divisaient quatre par quatre. Le chef suprême de tous était le kapu-aga, c'est-à-dire l'aga de la Sublime Porte impériale, le maître et directeur de toute la cour. C'était un eunuque blanc, sous les ordres duquel trente ou quarante autres eunuques, revêtus du titre de kapu-oghlan (garçon de la porte), et distribués dans les appartements, étaient chargés de la surveillance des pages. Quatre kapu-oghlans étaient attachés de plus près au chef suprême, savoir: l'officier de la clef, l'officier de la serviette, l'officier du sorbet et l'officier du lavoir. Le kapu-aga accompagnait toujours et partout le sultan, excepté lorsque cette personne sacrée s'éloignait du sérail, pour aller à la chasse ou se promener; dans ce cas, le maître de la cour demeurait pour veiller à la garde du palais. Le second des agas intérieurs était le trésorier (chasinedar-baschi), eunuque blanc comme le précédent, toujours attaché à la personne du sultan, devant lequel, dans les processions publiques, il portait le turban de cérémonie; dans la mosquée, il étendait sous ses pieds le tapis pour la prière, après s'être jeté lui-même deux fois à terre, afin de reconnaître, au péril de sa vie, si le sol n'était pas empoisonné. Il avait sous ses ordres tous les employés du trésor impérial, qui recevaient de lui leur solde. Le troisième des agas intérieurs était le surintendant de la bouche, ou grand sommelier (kilardshi-baschi); il devait marcher devant chaque plat apporté au sultan, couvrir lui-même la table disposée pour le sultan, faire préparer les sucreries, les confitures et les sorbets, et goûter le premier à tous les mets préparés sous sa direction, afin d'éloigner tout soupçon d'empoisonnement. Enfin, le quatrième des agas intérieurs est celui du sérail, ou intendant du château, auquel est confiée la garde immédiate et l'entretien du palais impérial; dans les mutations pour avan-

(1) Aali.
(2) Mouradjea d'Ohsson, t. III, p. 355.
(3) Idris, fol. 3!
(4) Chalcondylas, l. V, édition de Basle, p. 72.

cement, l'intendant devenait premier officier de bouche; celui-ci passait grand trésorier, et ce dernier était élevé au poste de grand maître de cour; la place vacante de l'intendant du château était donnée au chef des gardes de la porte (Kapuoghlankiajasi). Si le grand maître de la cour était obligé de quitter la cour, sa disgrâce était tempérée ordinairement par sa nomination à un gouvernement de province, en qualité de beglerbeg. La principale fonction des trente ou quarante eunuques blancs, soumis au grand maître de la cour, sous le titre de gardes de la porte, était la surveillance des trois chambres des pages, dont la première, la plus retirée, était appelée chaszoda; la deuxième, la plus plus grande, bujukoda; et la troisième, la plus petite, kutschukoda. Le chef de la chambre intérieure, le chaszoda-baschi, qui habillait et déshabillait le sultan, en raison de ses fonctions qui le mettaient en contact avec la personne du souverain, était considéré presque à l'égal du grand maître de la cour; quoiqu'il lui fût subordonné, il était le premier des quatre autres agas intérieurs, qui formaient les quatre dignitaires attachés aux appartements les plus retirés: c'étaient: 1° le chaszodabaschi, ou premier chambellan; 2° le silihdar, ou porte-épée; 3° le tschokadar, ou premier valet de chambre, chargé de porter dans les cérémonies le manteau du sultan; 4° enfin, le rikiabdar, ou teneur d'étrier, qui aidait le souverain à se mettre en selle. Les pages de l'appartement intérieur étaient choisis parmi ceux de la grande chambre, et les pages de la grande chambre étaient tirés de la petite. Parmi ces pages se distribuaient les muets et les nains, les chanteurs et les musiciens. Outre leur entretien régulier, les agas intérieurs recevaient annuellement une certaine somme dite *de turban et de ceinture*, comme l'*argent d'orge* des agas extérieurs, parce que les turbans et les ceintures étaient aussi nécessaires aux premiers pour les cérémonies de cour que l'orge aux seconds pour la nourriture de leurs chevaux. Le chaszodabaschi recevait, par an, cinq habits qu'avait portés le sultan lui-même. Il y a double garde pour le sérail; celle des portes et des cours est confiée aux kapidschis, et celle des jardins et des barques aux bostandschis. Les officiers des kapidschis correspondent à peu près à nos chambellans; leur chef est le kapidschilerkiajasi, dont le service, tout extérieur, est bien distinct de celui de l'officier attaché aux appartements intérieurs. Le kapidschilerkiajasi et le tschauschbaschi, les jours de divan et d'audiences solennelles, marchent en avant, portant des bâtons garnis d'argent, qu'ils font résonner en frappant à terre. Le premier a sous ses ordres les kapidschibaschis; l'autre commande aux tschauschs (fourriers et messagers d'État); le bostandschibaschi exerce encore son autorité sur les nombreux gardes des jardins chargés de cultiver et d'entretenir les jardins impériaux, et qui forment les équipages des galères et des barques du sultan. Le harem est le séjour des femmes; il est placé sous la surveillance des eunuques noirs, dont le chef, le kislaragasi (aga des filles), se montre souvent par son influence le plus puissant de tous les agas du dehors, de l'intérieur et de l'extérieur. Telle était l'organisation de la justice, du trésor, de l'armée, de la ville et de la cour. Les provinces étaient administrées par des begs, paschas à une queue, et des beglerbegs, paschas à deux queues, chefs des cavaliers feudataires qui se rassemblent sous leurs bannières (sandschaks). L'empire ottoman comptait alors trente-six de ces sandschaks, sous chacun desquels se rallient environ quatre cents cavaliers. La force de l'armée, infanterie et cavalerie, dépassait cent mille hommes; les revenus annuels du trésor s'élevaient à plus de deux millions de ducats fournis par les impôts, les taxes, les douanes, les tributs et les mines.

Il nous reste à parler du corps enseignant, c'est-à-dire des ulémas ou légistes, qui, tout à la fois théologiens et jurisconsultes, occupent exclusivement les places de professeurs et de juges; les chaires sont les premiers degrés pour élever aux siéges de magistrats; puis, on est porté aux plus hautes dignités de l'ordre judiciaire, on devient juge de l'armée, mufti. C'est une erreur de prendre les ulémas pour de purs théologiens, ou même pour des prêtres. Ils doivent être en effet théologiens, parce que, dans l'islam, en définitive, le droit vient se confondre avec la théologie, et que la base primitive est le Koran, ou la parole de Dieu; mais les ulémas n'ont aucun des caractères des prêtres. Dans le sens le plus étendu, on peut bien

rattacher aux ulémas l'ordre des prêtres, auquel appartiennent les imams et les scheichs, et dans lesquels on compterait même les muesins, les chatibs et les kaims (sacristains), enfin, tous les moines; mais ces prêtres sont complétement séparés du corps enseignant proprement dit, qui ne comprend que les professeurs et les juges, et ils n'ont aucune prétention aux places rétribuées de l'ordre judiciaire, qui sont le partage des hommes de science et d'étude (1). Quoique le sultan Urchan eût déjà institué des muderris, ou professeurs auprès de la première medrese de l'empire ottoman, par lui fondée, et que Bajesid le Foudre eût fixé les revenus des juges, c'est à Mohammed II que revient l'honneur d'avoir organisé régulièrement le corps enseignant des ulémas, car c'est lui qui fixa l'ordre hiérarchique des professeurs et des juges, détermina le mode d'avancement et les degrés d'élévation de l'une de ces branches à l'autre. Le clergé proprement dit, en tant qu'il comprend seulement les desservants des mosquées, les crieurs de la prière, les imams et les prédicateurs, ne jouit peut-être, dans nul autre état, de moins d'influence; le véritable corps enseignant, au contraire, a une importance et une autorité politique dont on ne voit point d'exemple ailleurs, la Chine exceptée. Entre les ulémas et les ministres du culte, sont placés les ordres des derwischs et des scheichs de la vie contemplative, sur lesquels nous avons déjà donné des détails suffisants sous le règne d'Urchan; mais s'ils n'ont point parcouru tous les degrés du corps enseignant, en partant du plus bas, ils ne peuvent non plus prétendre aux places productives de professeurs et de juges, qui portent aux premières dignités de la loi. Cette gradation dans les emplois est nommée *la chaîne des ulémas ;* et c'est le conquérant qui en forma les premiers anneaux dans l'empire ottoman. Elle diffère entièrement de la chaîne des scheichs, qui transmet surtout les sentiments de la vie contemplative, et la tradition de l'esprit de l'ordre, par le souffle des maîtres, et qui forme un lien purement spirituel. Les ulémas sont assurés par une suite de fortes positions; comme leur chaîne parcourt et embrasse l'administration ottomane, et qu'elle retient encore ensemble les parties de l'édifice politique, qui menace de s'écrouler, pour compléter les notions déjà données sur l'empire ottoman, fournir les moyens d'apprécier pleinement les services de Mohammed II en qualité de législateur, et en même temps pour préparer à l'intelligence plus nette de plusieurs parties de cette histoire, où il sera question des ulémas, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques développements.

Aussitôt après la conquête de Constantinople, Mohammed avait transformé huit des principales églises en mosquées; il y attacha huit medreses (hautes écoles), à l'entretien desquelles furent affectés les revenus mêmes des églises. Lorsqu'ensuite il éleva la mosquée de son nom à Constantinople, il établit à côté huit medreses, qui, étant bâties sur le même terrain et le même niveau que la mosquée, reçurent le nom des huit hautes écoles du champ; les muderris y jouirent d'appointements supérieurs à ceux de tous les autres établissements fondés dans la même ville. La gradation dans les diverses places de professeurs, et l'organisation de la hiérarchie entière des ulémas, paraît l'œuvre du grand vesir Mahmud-Pascha, qui, savant lui-même, appliqua la plus grande ardeur à de tels soins. Les étudiants furent appelés Thalibs, c'est-à-dire les amants de la science, ou plus généralement, *suchtes*, les enflammés, parce qu'ils brûlaient de l'amour de l'étude. Ils étaient logés et nourris dans des édifices particuliers, contigus aux huit écoles, et appelés *tetimmes*. Le cercle de leurs études comprend la grammaire, la syntaxe, la logique, la métaphysique, la philologie, la tropique, la stylistique, la rhétorique, la géométrie et l'astronomie. Après l'avoir parcouru tout entier, ils prennent le nom de danischmende (doués de sciences) et en cette qualité, ils instruisent comme répétiteurs (*muids*) les nouveaux étudiants. Les danischmendes fournissent des maîtres pour les écoles inférieures, ou deviennent imams, et pour cela, il ne leur faut point d'études supérieures; mais ils perdent ainsi toute prétention aux places productives des muderris et des mollahs. Pour celles-ci, l'on exige l'étude de la science du droit, et l'avancement gradué dans la carrière des ulémas. Les candidats à de telles places sont

(1) *Voy.* Mouradjea d'Ohsson, t. IV, II[e] part. 8[e] édit., p. 453, et administration de l'empire ottoman, l. II, p. 392.

appelés mulasims, et les muderris sont assurés d'une rétribution quotidienne de 26 aspres. Suivant la mesure de ces appointements, les professeurs sont appelés les *vingt*, les *trente*, les *quarante*, *cinquante*, *soixante*. Les professeurs attachés aux huit medreses de la mosquée de Mohammed tout en recevant 50 aspres par jour, sont appelés les *huit*, et leurs colléges figurent en général, dans les fastes de l'empire, sous le nom des huit paradis de la science. Mohammed avait encore fondé un medrese, attaché à la mosquée d'Ejub, avec un traitement de 50 aspres, et un autre à la mosquée d'Aja-Sofia, avec un traitement de 60 aspres par jour pour les professeurs. Mais, afin d'établir une distinction de rang entre les places de muderris jouissant d'appointements égaux, on divisa ces professeurs en extérieurs et en intérieurs; au bas de l'échelle sont les extérieurs, puis viennent les intérieurs, qui ont au-dessus d'eux les huit de la mosquée de Mohammed; les soixante sont au sommet. Les appointements et le rang des professeurs étaient déterminés par l'importance des leçons qu'ils avaient à donner: ainsi, les vingt font une lecture sur une œuvre dogmatique; les trente, sur la rhétorique; les quarante enseignent le droit civil; les cinquante, la tradition des prophètes; les soixante donnent l'exégèse du Koran. Outre les ouvrages supérieurs sur la rhétorique et la métaphysique, dont les premiers éléments sont enseignés déjà dans les basses classes, le haut enseignement comprend les quatre branches des sciences législatives : la dogmatique, la jurisprudence, les traditions orales, et les actes écrits. Le mulasim, qui a suivi durant sept ans la carrière de ces études, et qui est sorti victorieux des examens sévères, est seul propre à occuper les places de muderri ou de juge supérieur; celles de magistrats de dernier ordre, ou des naïbs, leurs substituts, dont les appointements sont de 25 aspres par jour, n'exigent que les études de danischmendes. Le muderri du rang le plus élevé s'appelle machredsch-mollah, c'est-à-dire mollah en survivance. Le titre de mollah n'appartient qu'aux plus hauts dignitaires de la magistrature, qui constituent la première des cinq classes du corps des ulémas, et qui forment encore six subdivisions, suivant leur importance et leurs revenus.

De tels soins de la part du législateur pour l'institution des écoles, les avantages et la considération des professeurs, assurèrent les progrès de la culture des sciences et la prospérité des savants sous Mohammed II. Lui-même avait été formé à l'étude dès sa jeunesse; et ses lettres et ses vers lui méritèrent l'honneur d'être compté parmi les poëtes ottomans. A dater de son époque, la charge de précepteur du sultan (chodscha), qui devait faire des lectures, non-seulement aux princes, mais au sultan lui-même, devint une dignité permanente affectée aux premiers ulémas. Une douzaine des savants les plus distingués occupèrent cette place, depuis la jeunesse du conquérant, jusqu'à la fin de son règne ; donnant des leçons à lui-même ou à son successeur, Bajesid ; parmi eux, on cite le mollah Kurani et le mollah Sirek, Chodschasade, Chatibsade, et le mathématicien Miremtschélebi. Un autre mathématicien et astronome du plus haut renom, Alikuschdschi, accompagna le conquérant dans ses guerres, et, durant la campagne contre Usun-Hasan, écrivit un traité d'astronomie intitulé Fethije (de la conquête); aujourd'hui il marque encore les limites où se sont arrêtés les progrès des Ottomans dans l'astronomie, depuis le conquérant. Alors qu'il n'était pas encore sultan, Mohammed avait engagé un commerce de lettres avec les princes les plus éclairés de ses contemporains, dont la protection accélérait les progrès des études, et assurait la prospérité des savants. C'est ainsi qu'il fut en correspondance avec le petit-fils et l'arrière-petit-fils de Timur, avec Baisankor, frère, et avec Abdullatif, fils d'Ulug-Beg, connu de l'Europe par les tables astronomiques qui portent son nom, avec Dschihanschah, souverain de la dynastie du Mouton-Noir, et avec Schirwan-Schah, souverain de Schirwan. Quelques-unes des pièces de la collection des papiers d'État du reis-effendi Feridun ont été peut être écrites par la plume du prince; car les lettres de victoire annonçant ensuite la conquête de Constantinople, de la Morée, de Kaffa, et le triomphe remporté sur Usun-Hasan, et adressées aux schahs de Perse et aux sultans d'Égypte, aux princes de Kastemuni et de Krimée, au scherif de la Mecque, aux maîtres de l'Indostan, portent sur la suscription les noms des rédacteurs, tels que mollah Kurani et mollah Kerim, deux savants qui

alors rivalisaient dans l'art de rédiger des lettres, avec leur contemporain, le modèle inimitable de tous les écrivains épistolaires persans, Chodschanidschihan, vessir de Mohammed-Schah behmen de l'Inde.

Non-seulement les légistes, par leurs progrès dans les sciences, s'élevèrent en crédit et en dignité, sous Mohammed, mais des paschas et des vesirs s'appliquèrent aussi à l'étude avec ardeur, et donnèrent, par leurs ouvrages et leurs actions, la preuve la plus éclatante, que la science relève le guerrier et l'homme d'État, et que, dans les plus hauts emplois, elle est un gage de la plus grande prospérité pour les empires. Outre Mahmud-Pascha, le grand vesir auquel nous avons déjà rendu hommage pour ses services aux études et aux savants, cinq vesirs et un grand vesir encore se signalèrent dans les sciences, savoir : Sinan-Pascha, deux Ahmed-Pascha, Jakub-Pascha, Dscheseri-Pascha et le grand vesir Mohammed-Pacha-Karamani. Sinan-Pascha, fils de Chisr-Beg, affichait dans sa jeunesse un tel scepticisme, qu'un jour son père lui lança un vase de cuivre à la tête, impatienté de l'entendre douter que du cuivre fût réellement du cuivre. Sinan s'appliqua plus tard aux mathématiques, devint précepteur du prince et vesir; mais ensuite il tomba dans la disgrâce, et, sur l'ordre du sultan, qui prétendait lui faire appliquer ainsi un remède contre la folie, il dut recevoir, chaque jour, un certain nombre de coups de bâton. L'intervention des ulémas le fit réintégrer dans les fonctions de muderris, qu'il put exercer à Siwrihiszar et Andrinople; il écrivit sur l'astronomie, la métaphysique, l'éthique, et sur des légendes. Ahmed-Pascha et Jakub-Pascha, fils, comme Sinan, du grand savant mollah Chisr-Beg, paraissent avoir été redevables du titre de pascha, moins à leur propre savoir qu'à la renommée de leur père et de leur frère (1). Ahmed-Pascha, fils de Welieddin, précepteur du prince, puis vesir, fut le premier poëte lyrique des Ottomans véritablement digne de ce nom; il se maintint à cette hauteur, jusqu'à ce qu'il se vit obligé de céder la palme à Nedschati, qui lui-même fut surpassé dans la suite par Baki. Dscheseri-Kasim-Pascha, d'abord defterdar, puis vesir de Mohammed II, rivalisa sous le nom de Ssafi (le pur) avec les ghaseles d'Ahmed-Pascha (1), et Mohammed-Pascha-Karamani, le dernier grand vesir du conquérant, l'ordonnateur de ses institutions politiques sous la forme du kanunname, alors qu'il était simplement nischandschi, parvint dans une haute estime auprès de son maître par son talent à rédiger les lettres adressées au schah de Perse; puis, il acquit pleinement sa confiance, et le sultan lui conféra la plus haute dignité de l'empire. Karamani conserva, comme poëte, le titre de son emploi (nischani); il ouvrit la carrière aux savants secrétaires d'État ses successeurs, parmi lesquels trois historiens sont distingués, d'après l'importance de leurs ouvrages, par les surnoms de grand, de moyen, et de petit Nischandschi. Ainsi, de sept savants vesirs du conquérant, quatre furent poëtes, et parmi eux brillèrent les plus grands hommes d'État de son règne, Mahmud-Pascha, le fondateur de la hiérarchie des ulémas, et Mohammed-Karamani, l'organisateur de l'ordre administratif. Le second fils de Mohammed, sultan Dschem, aimait aussi à cultiver la poésie; il fit occuper, par des poëtes, les premiers emplois de sa cour et de son administration; Saadi fut son nischandschi; Haider et Schahidi figurèrent comme ses defterdars. Le conquérant, qui avait pris, comme poëte, le nom d'Auni (le secourable), mérita ce titre par sa générosité envers les nourrissons des muses, étrangers ou établis dans ses États. Trente de ces poëtes jouissaient de pensions viagères; au premier écrivain de l'époque, à Chodschai-Dschihan, qui vivait dans l'Inde, et au dernier grand poëte persan, mollah Dschami, il envoyait annuellement 1,000 ducats.

Arrosée ainsi par les abondantes faveurs descendues du trône, la poésie ottomane dut fleurir rapidement, et porter des fruits en abondance. A Brusa, apparut une pléiade de poëtes lyriques ; Kastemuni s'enorgueillit d'une constellation non moins brillante, au sein de laquelle resplendissait une femme, la fameuse Seineb (2); mais parmi les trente poëtes pen-

(1) Schakaikun-Naamanije.

(1) Aali, Schakaik, Seadeddin.

(2) Latifi, Biographies des poëtes turcs, trad. par Chabert, p. 190.

sionnés durant les trente années du règne du conquérant, aucun d'eux n'aurait acquis une véritable renommée sans l'influence exercée par les grands modèles contemporains de la poésie persane et dschagataïenne ; c'est à Dschami et à Mir-Alischir que fut dérobée la flamme dont les premiers grands écrivains turcs éclairèrent la poésie ottomane. Ainsi que sous Murad I[er], le poëte Scheichi, en composant son Chosrew et son Schirin, avait suivi les traces de Nisami, le premier grand poëte épique romantique des Persans, de même l'auteur de Jusuf et de Suleicha, de Leila et de Medschnun, se montra imitateur ou même se borna en grande partie au rôle de traducteur de Dschami, qui a traité les mêmes sujets dans son épopée des cinq et des sept. Ahmed-Pascha, le premier lyrique des Ottomans, après de grands efforts pour s'élever par ses propres forces, ne put enfin prendre son essor qu'après s'être inspiré des Ghaseles de Mir-Alischir (1). Dschemali composa son poëme romantique de Humai et Hamajun, à l'imitation de celui de Mir-Alischir, auquel il emprunta même le titre (2), et Schehdi, à l'instar de Firdewsi, tenta de traiter l'histoire ottomane sous la forme épique ; mais, après avoir achevé quatre mille distiques, il fut interrompu par la mort (3). Scheich Gulscheni en écrivit quarante mille, dans l'esprit du Mesnewi de Dschelaleddin-Rumi, et le poëte mystique Alehi, dont le tombeau à Jenidsche Wardar est encore aujourd'hui un but de pèlerinage, après avoir reçu la consécration dans l'ordre des Nakschbendis, et avoir vécu longtemps avec Dschami, dota sa patrie de plusieurs œuvres mystiques en prose et en vers. Non-seulement le conquérant appelait auprès de lui les vesirs poëtes ; mais il passait encore des heures fréquentes avec d'autres enfants des muses ; il affectionnait surtout les Persans ; et, quoique parfois, lassé par leurs excès, leurs penchants à l'ivresse du vin et de l'amour, il les bannit de la cour, ou les punit même de la prison, il leur montra le plus souvent une grande indulgence (4). D'après l'exemple du sultan, ses grands vesirs, tels que Mahmud et Mohammed-Karamani, ses vesirs, comme Amed-Pascha et Kasim-Pascha, appelèrent d'autres poëtes autour d'eux, et les admirent dans le cercle de leur famille (1).

(1) Latifi, p. 74, puis dans les anthologies d'Ahdi, de Sehi, Aaschikhasan, Kinalisade.
(2) Aaschik-Hasan, Aali.
(3) *Ibid.*
(4) Latifi, p. 283.

Sous le règne du conquérant, près de soixante légistes marchèrent d'un pas égal à celui des poëtes dans la carrière de la gloire et des travaux de l'esprit. Dans ce grand nombre qu'il nous suffise de signaler quatre des plus fameux ulémas. Le premier qui se présente est mollah Kurani, précepteur du sultan Mohammed, alors que celui-ci n'était encore que prince et gouverneur de Magnésia, et que, livré à l'indiscipline, il se refusait d'apprendre à lire le Koran. Le sultan Murad envoya le mollah Kurani avec un bâton à la main, l'autorisant à en faire usage contre le prince. Kurani, homme austère, d'un caractère peu flexible, peu disposé aux ménagements et à la crainte, annonça nettement au prince quelle était sa mission. Mohammed lui rit au nez, et Kurani le châtia aussitôt en le frappant de son bâton. Parvenu à l'empire, Mohammed voulut récompenser son digne précepteur par la dignité de vesir ; mais celui-ci la refusa. De tels antécédents l'autorisaient en quelque sorte, lorsqu'il fut juge de l'armée, puis administrateur d'établissements de piété, à prendre des libertés que nul vesir n'osa jamais se permettre : ainsi, jamais il ne se prosternait devant le sultan ; mais se contentait de lui toucher la main, en lui disant comme à un musulman son égal : « Je te salue. » Mécontent de son maître, il partit pour l'Egypte, où le sultan Kaitbai l'accueillit avec les plus grands honneurs ; néanmoins, il revint ensuite dans le pays de Rum, et mourut dans la plénitude de l'autorité qu'il devait à sa science profonde, et à la dignité de son caractère. Un rival en importance, en faveur auprès du sultan, en caractère et en savoir, fut le mollah Chosrew, Grec de naissance, dont les deux ouvrages, les *Cheveux du front* et les *Perles*, servent de base à la jurisprudence ottomane. Juge de Constantinople et de tous ses faubourgs, puis mufti durant treize années, Chosrew jouit de la plus haute considération que lui attirait l'élévation de son caractère, encore plus que la dignité de

(1) Latifi, p. 133.

la magistrature dont il était revêtu. A son arrivée à la porte d'Aja-Sofia, la foule entassée s'ouvrait aussitôt avec respect, et lui livrait un libre passage jusqu'au maître-autel. Plus d'une fois, témoin de ce spectacle du haut des galeries supérieures du temple, le conquérant dit à ses vesirs : C'est l'Ebu-Hanife de notre époque. A la cérémonie de la circoncision, le sultan ayant placé Kurani à sa droite, et Chosrew à sa gauche, celui-ci, offensé de la supériorité donnée à son rival, s'embarqua aussitôt pour se rendre à Brusa où il bâtit un collége dans lequel il daigna professer lui-même. Chodschasade et Chatibsade, c'est-à-dire le fils de Chodscha, marchand de Brusa, et le fils du dignitaire, chargé de réciter la prière publique, acquirent de la renommée, non-seulement par leurs ouvrages, mais surtout par leur supériorité dans les discussions savantes soutenues en présence du sultan. Tous deux donnèrent des leçons à Mohammed, parvenu au souverain pouvoir; car dans le mouvement rapide de ses conquêtes, il trouvait encore le moment de lire avec ses professeurs, et savait faire succéder les débats des savants aux luttes sanglantes des armes. « Oses-tu donc discuter contre moi? » demanda un jour le conquérant à Chodschasade ; « comme votre professeur, j'ai cette confiance, » répondit celui-ci. Aussitôt Mohammed le destitua; mais ensuite, il le rappela, et lui rendit sa faveur (1). L'une des controverses les plus fameuses de Chatibsade fut celle qu'il soutint contre le jurisconsulte Alaeddin-Arabi. Celui-ci fut deux fois revêtu de la dignité de mufti, qui alors n'était pas encore le degré le plus élevé de la magistrature : la première, il était en même temps muderris; la seconde, il n'y joignit pas d'autres fonctions. Alaeddin-Arabi et Ibn-Magnesia furent comptés parmi les plus célèbres ulémas du règne de Mohammed. Néanmoins, on ne connaît du premier qu'un seul ouvrage; mais en revanche, il laissa quatre-vingt-dix-neuf enfants. Quant à Ibn-Magnesia, son ambition toujours croissante ne lui laissa pas le temps d'écrire; il n'aspirait qu'à la place de vesir, qu'il finit par saisir (2). Ibn-Magnesia eut pour successeur, comme juge de l'armée, le grand savant Kastelani, qui vit se partager les pouvoirs jusqu'alors réunis dans une seule main. Le grand vesir Mohammed-Karamani établit deux juridictions d'Europe et d'Anatoli, dont la seconde fut donnée à Hadschihasande. Plus tard, ce dernier fut chargé par le sultan Bajesid d'écrire l'histoire de l'empire. Comme précédemment le grand vesir Mohammed-Pascha l'avait préféré au savant Chiali, pour une place de muderris; Chiali, blessé de cette faveur, qu'il regardait comme une injustice faite à lui-même, exprima son irritation dans une lettre adressée au vesir. Un fils et un petit-fils du grand Fenari se montrèrent dignes, par leurs écrits, de la gloire de cet auteur. Le plus vif intérêt se porte sur Hadschi-Baba, savant grammairien, et prédicateur, père du grand vesir Mohammed-Karamani, surnommé Nischani. Ayant perdu son fils alors que ce grand homme était dans la force de l'âge, Hadschi-Baba pleura cette mort durant tout le reste de son existence; souvent du haut de la chaire, il citait des vers tirés des poésies de son fils, et les sanglots du vieillard étouffaient ses paroles. Déjà il a été question du savant vesir Sinan-Pascha, ainsi que du bourreau du roi de Bosnie, Muszanifek, et de leurs ouvrages. Les sept noms qui viennent clore la liste des ulémas célèbres sous Mohammed II appartiennent à des médecins; car les médecins de la cour font partie des ulémas. Dans ce nombre, il y avait quatre Persans, un Turc, un Arabe et un juif. Ce dernier, nommé Jacob, d'abord investi par le conquérant de la dignité de defterdar, alors qu'il était encore attaché à sa religion, se fit musulman, et parvint jusqu'au rang de vesir. L'enfant d'Israël, bien plus habile que ses collègues, aurait probablement sauvé le sultan de sa dernière maladie, grâce à la vigueur du patient qui n'était alors âgé que de cinquante ans, si le grand vesir Mohammed-Karamani n'avait pas persuadé au conquérant de se confier en même temps aux prescriptions du médecin persan Lari. Les docteurs se disputèrent dans la tente même du sultan, qui succomba aux effets de remèdes opposés (1). Des trois autres médecins persans, Kutbeddin s'appliquait à son art; mais

(1) Schakaik, Aali, Seadeddin, Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(2) Schakaik, Aali, Seadeddin.

(1) Sachakaik et Aali.

en même temps, il était trop adonné à la vie molle et voluptueuse. Le premier, il fut nommé président du conseil médical, avec les appointements considérables de 2,000 aspres par mois, qu'il dissipait avec de jeunes garçons et de belles esclaves (1). Schukrallah de Schirwan acquit les bonnes grâces du sultan, par ses connaissances dans l'exégèse et la tradition, et surtout par ses talents comme historien. Atallah gagna aussi la bienveillance de son maître comme mathématicien. Dans cette même carrière se signalèrent, sous Mohammed, le persan Alikuschdschi, Mirem-Tschelebi, précepteur de Bajesid, et Karasinan, commentateur d'Alikucshdschi. Husein-Tebrisi s'insinua dans la faveur du souverain, autant par ses bonnes manières que par son savoir.

Parmi les scheichs qui accompagnèrent le conquérant dans ses campagnes, et enflammèrent son armée par l'explication du Koran ou de la tradition, le plus fameux est Akschemseddin (*le blanc soleil de la foi*), qui nous est déjà connu pour avoir trouvé le tombeau d'Ejub avant la conquête de Constantinople, et pour avoir expliqué le songe de Mohammed avant la bataille de Terdschan; mais nous ne l'avions point encore considéré comme médecin, musicien et littérateur. Le mysticisme auquel il s'était formé à Osmandschik, par les leçons du grand scheich Beirami, et à Halep, par les préceptes du scheich Seineddin-Hafi, les deux fondateurs des ordres de derwischs, appelés de leurs noms, il le transmit à ses quatre disciples et à ses sept fils. Ces derniers portaient tous le nom de Mohammed, et le plus jeune, auteur du poëme romantique de *Jusuf* et *Suleicha*, est célèbre sous le pseudonyme de Hamdi. Après avoir fait sept fois le pèlerinage de la Mecque, Akschemseddin se reposa enfin à Koinik, où son tombeau attire les pieux musulmans. Le scheich Ebulwefa n'est guère moins célèbre; le conquérant fit construire en son honneur une mosquée à Constantinople. Les musulmans admirèrent ses connaissances en poésie et en musique, et s'occupèrent de sa retraite orgueilleuse dans laquelle il refusait même les visites du sultan (1). Le scheich Hadschi-Chalife, fameux philosophe mystique, distingue très-nettement la véritable résignation aux volontés du destin, de la fausse obéissance à ses décisions. Déjà nous avons cité Alehi et Gulscheni parmi les poëtes. Enfin, le scheich des derwischs Chalwetis, Hadschi-Tschelebi, exerça une action décisive dans la question importante de la fixation de l'hérédité entre les fils de Mohammed. En se prononçant pour Bajesid, contre le grand vesir Mohammed le Karamanien, qui favorisait le prince Dschem, il porta sur son candidat les voix puissantes de ses adhérents les scheichs, et les derwischs de Karamanie, en sorte que bientôt, dans les débats élevés entre les deux puissants compatriotes, le parti du scheich l'emporta sur celui du grand vesir (2).

(1) Schakaik et Aali.

(1) Schakaik, Aali, Seadeddin et Enisi.

(2) *Ibid.*, Seadeddin, Aali.

LIVRE XIX.

BAJESID ARRIVE A CONSTANTINOPLE, ET SE MET EN POSSESSION DU TRONE. — SON FRÈRE DSCHEM S'ENFUIT EN ÉGYPTE, PUIS REVIENT, RENOUVELLE LA GUERRE, EST DÉFAIT, SE RÉFUGIE A RHODES, EST EMMENÉ CAPTIF EN FRANCE, ET MEURT ENFIN EMPOISONNÉ A NAPLES.

Le grand vesir voulait surtout cacher la mort du sultan, à l'armée et à la capitale, jusqu'à ce que le successeur au trône se trouvât au milieu de ses soldats et dans les murs de Constantinople : c'était là une entreprise difficile. Pour le prince, il s'agissait du trône, et pour le vesir, il y allait de sa vie. Mohammed-Karamani joua sa tête, et la perdit en effet sans qu'il fût en droit de se plaindre du sort. Aussitôt que le sultan eut rendu l'âme, le grand vesir fit transporter le cadavre à Constantinople dans une voiture, accompagnée par l'escorte accoutumée des gardes du corps, comme si le souverain, encore existant, revenait pour quelques jours dans la capitale, afin de remédier à ses souffrances en prenant des bains. Il dépêcha le chambellan Keklik-Mustapha, en courrier à Bajesid, le fils aîné du sultan, gouverneur d'Amasia; mais en même temps, trahissant ce prince, il expédia l'un de ses propres affidés au second prince, Dschem, gouverneur de Karamanie, afin d'assurer à celui-ci la possession du trône au préjudice de son frère aîné. A Constantinople et sur les côtes d'Asie où campait l'armée, le grand vesir fit occuper les points de débarquement et saisir tous les bâtiments, afin d'interrompre toutes communications entre la capitale et le camp. Il donna ordre de faire sortir de la ville les Adschemoghlans, recrues des janitschares, pour réparer les ponts sur la rivière qui traverse la prairie des éléphants, dans le voisinage du camp du sultan. C'est par ces hommes que fut divulgué dans l'armée le secret de la mort du conquérant. Aussitôt la tempête éclata du sein des janitschares. Ils se saisirent par force de quelques bâtiments amarrés à Pendik, se rendirent à Skutari, gagnèrent de là Constantinople, tombèrent sur les maisons des juifs et des riches, pillant et saccageant, et immolèrent le grand vesir. Ainsi périt Mohammed le Karamanien, le premier grand vesir qui fût victime d'un soulèvement de janitschares, et qui marquât de son sang la voie dans laquelle devaient être jetés tant de ses successeurs. Ishak-Pascha, que le conquérant avait jadis appelé de Selefke pour lui confier le commandement de la capitale, saisit d'une manière ferme les rênes du pouvoir qui lui furent remises, afin de rétablir l'ordre et de le maintenir au moins pour le moment; deux princes, petits-fils de Mohammed, étaient gardés dans l'ancien sérail comme gages de la fidélité des fils du conquérant : Korkud, fils du sultan Bajesid, et Oghus-Chan, fils du sultan Dschem, le premier, alors adolescent, le second encore dans l'enfance : car Dschem lui-même avait à peine accompli sa vingt-deuxième année. L'armée se prononça hautement pour Bajesid; d'autant plus qu'il était connu que le grand vesir immolé aurait favorisé le frère. Ainsi, vingt-quatre heures après la mort du sultan, et aussitôt après celle du grand vesir, le sultan Korkud fut proclamé lieutenant de son père, en attendant l'arrivée de Bajesid [4 mai 1481].

Des deux messagers expédiés à Dschem et à Bajesid, avec la nouvelle de la mort de Mohammed, le premier fut arrêté et mis à mort par Sinan-Pascha, gouverneur d'Anatoli, qui avait épousé une sœur de Bajesid; l'autre franchit un espace de cent soixante lieues en huit jours, et atteignit Amasia. Dès le lendemain de cette arrivée, Bajesid se mit en route avec quatre mille cavaliers, et, au bout de neuf jours, il se

trouva à Skutari en face de Constantinople. La mer était couverte de bâtiments sur lesquels les grands de l'empire et les chefs de l'armée venaient à sa rencontre. A travers des nuées de vaisseaux, dont les mille pavillons flottaient dans les airs, s'avancèrent les janitschares qui, poussant leurs barques jusqu'auprès de la galère du sultan, demandèrent l'éloignement de Mustapha-Pascha, fils d'Hamsa-Beg, dont Ishak-Beg redoutait la rivalité pour la dignité de grand vesir, et qu'il avait représenté aux janitschares comme opposé à l'augmentation de leur solde. Le sultan accueillit favorablement cette requête, et renvoya de suite son vesir le plus dévoué sur la côte d'Asie. Il fit son entrée dans la capitale portant les signes du deuil, revêtu de draperies de laine noire, la tête enveloppée d'un turban de même couleur. Devant la porte du sérail étaient les janitschares rangés en ordre de bataille; ils lui adressèrent par l'entremise de leurs chefs plusieurs demandes : ils sollicitèrent d'abord le pardon du meurtre du grand vesir et du pillage dans la ville, puis, l'augmentation de leur solde, sinon, par des fixations régulières, au moins par des dons extraordinaires. Ces deux points leur furent accordés. Ce fut le second exemple de présent d'avénement au trône ; il se reproduisit ensuite comme un fait régulier, et l'article est porté aux dépenses du trésor, et figure dans les revenus des janitschares jusque dans l'année 1774. Mohammed le Conquérant avait introduit le premier les dons de joyeux avénement qui, sous les règnes suivants, s'accrurent toujours de plus en plus, et sans atteindre l'importance des présents faits jadis en pareilles circonstances par les empereurs aux légions romaines, s'élevèrent cependant si haut, que les finances épuisées de l'empire ne pouvant plus y suffire, au bout de trois siècles, au milieu de la guerre contre les Russes, ils furent supprimés à l'avénement du sultan Abdulhamid. Cédant aux volontés des janitschares, comme l'empereur Claude avait obéi aux prétoriens, Bajesid consacra ainsi son assujettissement et le privilége que s'arrogea la nouvelle milice de déterminer des changements de souverains dans l'espérance de voir distribuer plus fréquemment dans ses rangs le prix du trône. Le lendemain, les prières des morts se récitèrent sur le cercueil du conquérant, sous la présidence du scheich Ebulwefa. Le sultan prit le cercueil sur ses épaules, et le porta ensuite avec les vesirs et les émirs jusqu'au lieu de la sépulture derrière la mosquée du conquérant. D'abondantes aumônes furent distribuées, les vêtements de deuil furent dépouillés, et les hommages furent présentés en grande pompe au nouveau sultan. Ishak-Pascha reçut la première dignité de l'empire, et Mustapha-Pascha qui, durant la traversée du canal, avait été renvoyé, fut appelé à Constantinople pour être revêtu de la dignité de vesir, dont on avait dépouillé Magnesia-Tschelebi, l'ancien juge de l'armée (1).

La loi politique du fratricide établie par le conquérant n'avait pu être appliquée à l'événement de Bajesid; il n'y avait qu'un frère du souverain régnant, et ce frère était éloigné, armé non-seulement pour défendre sa vie, mais encore pour disputer le trône. C'était l'infortuné Dschem, dont le nom transformé en celui de Zizim, remplit les histoires contemporaines de l'Europe, et qui a droit à notre intérêt par sa fin tragique si connue, et aussi par son mérite comme écrivain et comme poëte. Adroit dans les exercices gymnastiques, habile surtout à la lutte, il n'avait pas moins développé les facultés de son esprit; mais en même temps il était adonné à la volupté, se livrait même à la débauche, et lorsqu'il était gouverneur de Karamanie, il vivait au milieu des femmes et des beaux garçons, souvent entouré de poëtes; parmi ses favoris, il prit Haider pour son garde des sceaux, et Saadi pour son defterdar. A peine eut-il reçu la nouvelle de la mort de son père, et de son ami le grand vesir Mohammed le Karamanien, il réunit à la hâte quelques troupes, marcha rapidement sur Brusa, pour se mettre d'abord en possession de l'ancienne résidence de l'empire. Bajesid envoya contre lui son ancien gouverneur Ajas-Pascha avec une avant-garde de deux mille janitschares, sur la route de Modania, et s'avança en personne par Skutari pour rassembler toute l'armée. Ajas-Pascha s'établit dans le faubourg de Brusa, près des bains chauds; Keduk-Naszuh, qui commandait les troupes de Dschem, se porta au dehors de la ville, près de la mosquée, et du tombeau de

(1) Seadeddin, I, III. p. 437.

Bajesid-Ilderim. Tous deux négocièrent avec les habitants de la ville pour être admis dans l'enceinte des murailles ; mais les Brusiens, songeant aux maux que la guerre civile entre les princes fils du sultan Bajesid avait accumulés sur leur cité, effrayés surtout par le pillage exercé tout récemment à Constantinople, fermèrent les portes aux janitschares, et soutinrent les troupes de Dschem. Le combat s'engagea devant les portes de la ville ; Ajas-Pascha fut pris avec la plupart des janitschares. La ville ouvrit ses portes au prince Dschem, qui arriva trois jours après ; Dschem fit une entrée triomphale dans Brusa, et s'empara des trésors du château. Les prières publiques furent récitées pour le sultan Dschem, comme souverain légitime des Ottomans, et des monnaies furent frappées, portant son nom. Pendant dix jours, il se livra à ce rêve de domination. Mais bientôt apprenant que Bajesid s'avançait avec toutes ses forces, il lui envoya une ambassade pour offrir un accommodement pacifique, et le partage de la souveraineté de l'Asie et de l'Europe. L'ambassade se composait des trois mollahs Aja, Schuk-Rallah, Hamdi-Tschelebi, et de l'ancienne sultane Seldscukchatun, fille de Mohammed I[er], tante du conquérant, et conséquemment grand'tante des deux prétendants au trône. Comme la vénérable sultane s'efforçait de remuer ses sentiments fraternels, Bajesid répondit laconiquement par le proverbe arabe : *Il n'y a point de liens du sang entre les rois* (1), et poursuivit sa marche contre Brusa. Il comptait non-seulement sur la supériorité de ses forces, mais encore sur la trahison dans l'armée de son frère. Par une lettre secrète, il avait promis au gouverneur de la cour de Dschem, Jakul, fils d'Aschtin, le gouvernement d'Anatoli, avec des revenus de 100,000 aspres, si au lieu de déterminer la retraite de Dschem sur la Karamanie, il poussait le prince dans la plaine de Jenistchehr. Le gouverneur de la cour prêta l'oreille aux offres de Bajesid, et sut lui-même se faire écouter de Dschem (2). Celui-ci partagea son armée en deux corps, envoya l'un avec son général Keduk-Naszuh vers Nicée et marcha lui-même avec le reste, du côté de Jenistchehr. Cependant Abdallah, fils aîné de Bajesid, qui, sous le règne de Mohammed, résidait comme gouverneur de Ssaruchan à Magnesia, était arrivé avec les troupes de ses cantons, dans le camp de Bajesid. A la nouvelle de la marche de Dschem vers Brusa, il avait pris la même route ; mais sur l'avis de la prise d'Ajas-Pascha, il avait gagné Gallipoli, et passant par Constantinople et Skutari, il était arrivé à Nicomédie, où ses troupes se réunirent à celles de son père (1).

Keduk-Naszuh, qui était posté devant les portes de Nicée, près de l'obélisque, aperçut à peine l'avant-garde du beglerbeg d'Anatoli, Sinan-Pascha, qu'il se retira sur le passage d'Aswad ; là, il fut battu par le beglerbeg qui le poursuivit jusqu'à Jenistchehr. Bajesid vint en personne le même jour à Nicée, passa la nuit dans le défilé d'Aswad et le matin marcha sur Jenistchehr. Là parut auprès de l'étrier impérial Keduk-Ahmed-Pascha, conquérant de Kaffa et d'Otrante, qui, rappelé du commandement de la dernière ville, après la mort de Mohammed, s'efforça par des protestations de dévouement, de gagner la faveur du nouveau sultan qu'il avait offensé comme prince, par de rudes paroles. L'accession d'un tel homme valait une armée auxiliaire au moment décisif de la bataille, qui fut livrée sur la rive gauche de la rivière de Jenistchehr (20 juin 1481). Déjà les troupes de Dschem étaient en partie défaites par la cavalerie asiatique, lorsque le traître Jakub, fils d'Aschtin, préoccupé du gouvernement de l'Asie, qui lui avait été promis, pria Dschem de lui confier la meilleure portion des troupes pour défendre le passage de la rivière contre l'armée de Bajesid. Une fois assuré de l'assentiment du prince, il fit passer le noyau des forces de Dschem, à lui confié, du côté de Bajesid et décida ainsi en faveur du dernier le gain de la bataille, qui avait duré depuis le matin jusqu'à midi. Comme on finissait de combattre, on vit accourir les janitschares d'Ajas-Pascha, délivrés de leur captivité de Brusa. La fuite des Turkmans, des Karamaniens, des Torghuds et des Warsaks, qui formaient le

(1) Seadeddin, l. III, p. 438.

(2) D'après Neschri, ce fut principalement l'avis du jurisconsulte Hasandschelebi, le fils, fol. 239 ; Seadeddin et Ssolaksade, d'après Idris et Neschri.

(1) Seadeddin, l. III, p. 438

reste de l'armée de Dschem, fut générale. Dschem, lui-même, précipitant sa course, arriva le même jour, au soir, au passage d'Ermeni, éloigné de deux jours de marche ordinaire du champ de bataille. A Ujudschik, il descendit de cheval pour se faire panser une blessure à la cuisse, provenant d'un coup de pied de cheval dans sa fuite; puis il continua sa route à pied durant la nuit, et arriva au lever du soleil à Eskischehr. Dans la bataille il avait perdu tous ses bagages, et tandis qu'il traversait le pas d'Ermeni, les Turkmans avaient enlevé le peu d'effets qui étaient portés sur des chevaux, en sorte que son chambellan, Sinan-Beg, dut lui prêter son surtout pour le protéger contre le froid de la nuit. Le septième jour après la bataille (25 juin 1481), il atteignit Konia, où il se reposa trois jours, puis il reprit sa route avec sa mère et son harem, se dirigeant vers la Syrie et l'Égypte [28 juin 1481]. Près du mont Bulgar, il fut joint par plusieurs fuyards que menait Ujus-Beg, et qui se livraient à toutes sortes de brigandages dans le pays; à grand'peine, et à force de caresses, il parvint à les faire renoncer à leurs excès. A Tarsus, Dschem fut reçu avec respect par le beg de cette ville; à Adana, par le prince turkman des Ramasans. Les beglerbegs égyptiens, gouverneurs d'Alep et de Damas, ne négligèrent aucun des témoignages d'honneur auxquels il pouvait prétendre. A Damas, il fut logé, avec trois cents personnes de sa suite, dans le palais Ablak (1). Après un séjour de sept semaines dans cette ville, il alla visiter Jérusalem, et se rendit au Caire par Hebron et Ghaza. La cour tout entière, à l'exception du sultan, alla à sa rencontre, et il descendit dans le palais du diwitdar (grand vesir des sultans Tscherkesses). Le jour suivant, il fut amené en pompe solennelle au palais du sultan Kaitbai, qui l'accueillit en lui serrant la main, le pressa dans ses bras comme un fils, lui adressa des paroles de consolation, et lui assigna pour demeure une des résidences royales.

Cependant Bajesid s'était élancé du champ de bataille de Jenistchehr à la poursuite de son frère. Arrivé au défilé d'Ermeni, il vit se présenter les Turkmans de ces cantons, qui le supplièrent de les affranchir d'impôts et de contributions, en récompense de leur conduite envers Dschem, qu'ils avaient dépouillé du reste de ses effets à son passage, durant la nuit, et qui avait failli rester lui-même entre leurs mains. Le sultan feignit d'approuver leur zèle et de louer leurs bons offices, et il ordonna que tous ceux qui avaient pris part au service dont ils se vantaient se présentassent à sa porte. Les complices du vol, et d'autres encore attirés par l'espoir d'une récompense assurée, accoururent et se pressèrent en foule; alors le sultan les fit tous saisir et mettre en croix, imitant l'exemple de Musa, fils de Bajesid Ier, qui avait récompensé de la sorte les meurtriers de son frère Suleiman. « Voilà, dit-il, le salaire des esclaves qui osent s'immiscer de leur plein gré dans les débats des sultans. Il vous appartient de porter le joug de celui qui vous l'impose (1). Si deux héritiers de l'empire se disputent sa possession, aucun étranger ne doit se jeter dans la lutte; quelle est donc l'audace de cette vile canaille, d'élever leurs bras vers une tête si sublime! » A Konia, Bajesid fit halte dans la plaine de Filibat, chargea Keduk-Ahmed-Pascha de la poursuite de Dschem, confia le gouvernement de la Karamanie à son fils Abdallah, et se remit en route pour Constantinople, en passant par Ilghun. Aux approches de Brusa, les janitschares réclamèrent le pillage de la ville, parce que, disaient-ils, les habitants avaient fermé leurs portes à leurs frères, sous la conduite d'Ajas-Pascha, et soutenu l'armée de Dschem. Sur le refus du sultan, ils se soulevèrent. « Vaillants guerriers, s'écriait Bajesid, faites-moi la remise de cette ville! » (2) Mais les instances restèrent sans effet; il fallut donner 1,000 aspres par homme pour racheter la ville.

Lorsque Keduk-Ahmed-Pascha, lancé à la poursuite de Dschem, fut arrivé à Héraclée, il reçut l'ordre du sultan de ramener l'armée, de laisser quatre bannières au prince Abdallah, et de se rendre à Constantinople, où il siégeait dans le divan en qualité de vesir. Par son humeur indocile et orgueilleuse, par les souvenirs

(1) Seadeddin, l. III, p. 340.

(1) Seadeddin, p. 441.

(2) Neschri, fol. 239; Seadeddin, l. III, p. 441; Ssolaksade, Idris.

trop vifs de sa puissance antérieure, comme grand vesir et lieutenant victorieux du conquérant, il était tombé dans la disgrâce de Bajesid, et il fut renfermé dans l'appartement des gardes de la porte du sérail, d'où l'on est conduit ordinairement à la place des exécutions. Sur les instances du grand vesir Ishak-Pascha, Bajesid le mit en liberté, le reçut en grâce, et lui rendit la place de vesir; car il avait besoin de son bras vigoureux pour contenir la Karamanie. Kasim-Beg, dernier rejeton des princes de Karamanie, qui d'abord avait cherché un refuge, et trouvé assistance auprès d'Usun-Hasan, puis de son fils Jakub, avait violé les frontières turques par Larenda, et, poussant plus loin ses courses, il avait battu, dans la plaine de Perwane le beglerbeg de Karamanie, Ali-Pascha l'eunuque, qui était placé à côté du prince Abdallah, pour le diriger; maintenant il assiégeait Konia (1). Ahmed-Keduk, qui devait son arrestation principalement aux manœuvres du vesir Mustapha-Pascha, et qui alors était remis en liberté, parce que l'on avait besoin de lui, ne voulut pas entrer en campagne avant de s'être vengé de son ennemi. Appuyé par la voix des janitschares, il demanda, et obtint du sultan l'incarcération de Mustapha-Pascha; puis il partit pour son expédition, avec deux mille janitschares, quatre mille Asabes, et les propres troupes de sa maison, laissant à la porte du sultan son fils, comme otage de sa fidélité. Sur le bruit de son approche, Kasim-Beg avait quitté Konia, et s'était enfui dans la Cilicie Pétrée, et Ahmed-Pascha, appelant à lui les troupes de la Karamanie, le poursuivit jusqu'à Selefke (2). La disette de vivres se faisant sentir en ce lieu pour tant de troupes rassemblées, Ahmed envoya l'eunuque Ali-Pascha vers Mut. Kasim-Beg, qui déjà était en route pour Tarsus, revint sur ses pas pour attaquer l'eunuque. Celui-ci, prévenu de ce mouvement, pressa vivement Ahmed-Pascha de lui expédier des secours, et il en reçut aussitôt. Kasim-Beg, ne se sentant point en état de lutter contre tant de forces réunies, déjoua les plans de ses adversaires, fit allumer des feux la nuit dans son camp, et reprit aussitôt la route de Tarsus. Ahmed-Pascha le poursuivit jusqu'au fleuve Tekke, qui sert de limite entre la Syrie et la Karamanie, se dirigea vers le château d'Ilmas, le devasta, distribua à son armée les vivres trouvés dans les magasins de ce lieu, tandis qu'Ali-Pascha ravitaillait la place de Selefke, puis il alla prendre ses quartiers d'hiver à Larenda, pour y attendre le printemps (1).

(1) Seadeddin, Ssolaksade, Idris.

(2) Selefke (Seleuci), Caramania de Beaufort, p. 213 et 214.

Durant cet hiver, Dschem accomplit un pèlerinage d'Égypte au saint sépulcre. Après un séjour de trois mois et demi, il se rendit du Caire à la Mecque, et deux mois après, il alla faire ses stations au tombeau du prophète à Médine. A son retour au Caire [11 février 1482], il reçut des lettres d'invitation, non-seulement de Kasim-Beg, mais encore de plusieurs feudataires de l'armée ottomane, et entre autres, de Mahmud, sandschak-beg d'Angora, qui, au temps du conquérant, avait occupé la place d'aga des janitschares. Ils lui représentaient le moment favorable pour la conquête de l'héritage paternel. Entraîné par cet appel, Dschem partit du Caire pour Alep, où il arriva au bout de six semaines [6 mai 1482]. Là vinrent le joindre Mahmud, sandschak-beg d'Angora, et les autres transfuges, qui avaient quitté les quartiers d'hiver d'Ahmed-Pascha, et abandonné le service du sultan. A la réception de ces avis inquiétants, Bajesid, songeant à la sûreté du prince Abdallah, donna l'ordre de le transporter à Karahissar; et, attribuant la défection d'une partie de son armée à Ahmed-Pascha, il lui manda de venir le trouver. Lui-même s'élança dans l'Asie, et planta les bannières impériales dans la plaine d'Aidos, où devait se rassembler l'armée. Cependant Dschem s'était avancé dans la Cilicie Pétrée, où Kasim-Beg vint à sa rencontre à Adana; une alliance fut conclue entre eux, en vertu de laquelle Dschem, s'il parvenait au trône, devait assurer à Kasim-Beg le commandement viager de la Karamanie. Ainsi unis, ils marchèrent sur Héraclée, d'où Dschem expédia son chambellan Sinan-Beg, avec des propositions de paix, à Ahmed-Pascha [18 mai 1482], dans l'espoir d'endormir ainsi l'activité de ce chef. Le déserteur Mahmud-Beg, avec ses

(1) Seadeddin, l. III, p. 443; Idris, p. 122, 123; Ssolaksade, p. 67 · Nochbetet-Tewarich, p. 107.

troupes légères, suivait les traces du négociateur, afin de surprendre Keduk-Ahmed-Pascha (1). Conformément aux ordres du sultan, Keduk avait quitté Larenda, et s'était dirigé vers Konia, pour escorter ensuite le prince Abdallahjusqu'au château fort de Karahiszar; près des Alpes de Tschukur-Tschemen, au-dessus de Konia, il y eut un engagement entre Ahmed-Pascha et Mohammed, commandant de la cavalerie de Dschem, mais sans résultat décisif. A Sidi-Ghasi, Keduk-Ahmed fit sa jonction avec le sultan, auquel il alla baiser la main, ainsi que fit le prince Abdallah. Cependant, Dschem et Kasim-Beg étaient arrivés devant Konia, dont ils entreprirent le siége (6 juin 1482). La vaillante défense d'Ali-Pascha leur ayant enlevé tout espoir de prendre la place, Mahmud-Beg sollicita de Dschem la permission de pousser avec mille hommes jusqu'à Angora, pour prendre ses femmes et ses enfants qu'il y avait laissés. Mais il eut la douleur de trouver que ces êtres si chers avaient été, sur l'ordre du sultan, emmenés à Constantinople. Il attaqua Suleiman, pascha d'Amasia, qui était en marche pour joindre le camp du sultan. Mais le sort des armes devint fatal à Mahmud, dont la tête fut envoyée au sultan comme trophée de la victoire. Dschem, espérant enlever Suleiman-Pascha, s'était porté rapidement vers Angora; mais il apprit l'approche des troupes de Bajesid. Abattue par cette nouvelle, l'armée de Dschem rassemblée à la hâte se dispersa, et le prince lui-même précipita sa fuite par Akschehr et Héraclée vers la Cilicie Pétrée. Iskander-Pascha, qui le poursuivait avec les cavaliers les mieux montés, fit halte à Héraclée, parce que sa troupe s'égara pendant la nuit dans les marais, et il fit savoir au sultan que son frère s'était sauvé dans les montagnes (2). Bajesid détacha le Segbanbaschi, lieutenant général des janitschares, à Dschem, pour lui demander d'envoyer un négociateur afin de traiter d'un accommodement. Dschem envoya d'abord son chambellan, Sinan-Beg, puis son defterdar, Mohammed-Beg, avec des offres pacifiques, sous la condition de cession de territoire en Asie. Les députés de Bajesid, Bachschaischoghli et Imam-Ali, apportèrent cette réponse : « La fiancée de l'empire ne peut être partagée entre deux prétendants; je prie mon frère de ne pas enfoncer plus longtemps les pieds de son cheval, et traîner les pans de ses vêtements dans le sang innocent des musulmans, de vouloir bien se contenter de ses anciens revenus, et de les dépenser à Jérusalem (1). Aucune proposition n'ayant été accueillie, Hersek-Ahmed-Pascha s'avança avec la cavalerie asiatique contre la Cilicie Pétrée (2). Dschem, tout préoccupé de la pensée d'une retraite ultérieure, avait tenu conseil à ce sujet avec son allié Kasim-Beg. Celui-ci, contraire à tout projet de fuite en Perse ou en Arabie, lui conseilla de se tourner vers l'Europe, afin de planter, à l'exemple de Musa, fils de Bajesid I[er], sa domination dans les provinces européennes de l'empire ottoman. Dschem, adoptant cet avis, envoya l'un de ses plus dévoués serviteurs, Suleiman le Franc, comme ambassadeur auprès du grand maître de Rhodes; il le chargea de présents considérables pour obtenir un accueil amical, et les moyens de se transporter plus loin.

Le chapitre des chevaliers se tint au complet pour recevoir l'ambassadeur de Dschem, et, après que le musulman se fut retiré, retraite assurée et accueil honorable furent promis au prince (3). Dschem était arrivé sur les côtes de Cilicie, dans le port de Kurkus (Corycos), accompagné seulement de trente personnes, et, dans une attente inquiète de la réponse de Rhodes, il s'était jeté dans un bâtiment karamanien [17 juillet 1482]. Le lendemain matin apparut, du côté d'Anamur (Anemorium), la barque de son envoyé Suleiman, qui lui apportait un sauf-conduit du grand maître, puis se montra l'escadre, commandée par le grand prieur de Castille, don Alvarez de Zuniga, chargé de le prendre à bord. Après quelques délibérations avec Suleiman, auquel la déclaration du grand maître ne paraissait pas garantir une liberté suffisante, Dschem monta sur une des galères de l'ordre, et, après une traversée

(1) Seadeddin, l. III, p. 445; Ssolaksade, p. 67; Neschri, p. 240; Idris, p. 123.

(2) Seadeddin, l. III, p. 445.

(1) Seadeddin, l. III, p. 445.

(2) Caoursin fait monter les forces de Bajesid et d'Ahmed-Pascha réunies à deux cent mille hommes.

(3) Caoursin.

de trois jours, il débarqua à Rhodes [23 juillet 1482], il fut reçu avec les plus grands honneurs. Un pont de dix pieds de long sur quatre de large, recouvert entièrement d'étoffes précieuses, fut jeté du rivage à la galère, afin que le prince pût gagner la terre à cheval; les chevaliers l'attendaient pour le recevoir, et l'escortèrent en grande pompe. Les rues par lesquelles passa le cortége étaient tendues en tapis de Flandres, ornés de fleurs et de rameaux de myrte; les fenêtres et les balcons étaient garnis de dames et de jeunes filles; les terrasses des maisons couvertes de peuple. En avant marchaient des serviteurs et des chanteurs en habits de fête, chantant des hymnes français; puis venaient les novices de Saint-Jean de Jérusalem, vêtus de soie; enfin le grand maître s'avançait sur un cheval de bataille tout caparaçonné d'or et d'argent, ayant à sa droite le prince, et derrière lui les membres du chapitre; car le grand maître était allé au-devant du prince jusqu'à la place de Saint-Étienne. Là il salua le prince à la manière orientale, lui posant trois fois le doigt sur la poitrine, et lui tendant la main droite. Il s'entretint avec son hôte, au moyen d'un interprète, durant la marche, et l'accompagna jusqu'au palais de la Langue-de-France, qui avait été fixé pour sa demeure. Le confident du prince, Ali-Beg, fut expédié avec une galère vers la côte de Cilicie, auprès de Kasim-Beg, afin de prendre la suite de Dschem, sa femme et ses enfants, et de rapporter les bagages qu'on avait laissés (1). La chasse, les tournois, les fêtes, la musique, abrégèrent les jours de l'exil du noble fugitif. Cependant arrivèrent des députés, d'abord du gouvernement de Karamanie, puis du vesir Ahmed-Pascha, avec une lettre de ce dignitaire qui offrait une paix solide et durable, si le grand maître voulait envoyer des plénipotentiaires au sultan pour la conclure. Le grand maître d'Aubusson et le chapitre, pesant, d'un côté, l'avantage de l'ordre, de l'autre, les devoirs de l'hospitalité et la sainteté des engagements, considérant en outre que, si l'extradition de Dschem était refusée, la vie de ce prince serait toujours menacée à Rhodes par le poignard et le poison, résolurent d'éloigner leur hôte de l'île, et de l'envoyer dans l'une des commanderies de l'ordre en France (1). Mais, afin d'assurer aussi tous les avantages possibles à l'ordre auprès de Dschem, pour le cas où ce prétendant, favorisé de la fortune, parviendrait à monter sur le trône paternel, le grand maître conclut avec son hôte un traité en vertu duquel, si le prince saisissait le pouvoir suprême, tous les ports de l'empire devaient être ouverts aux flottes de l'ordre, trois cents chrétiens relâchés chaque année sans rançon, et 150,000 florins d'or payés à l'ordre, en dédommagement des frais avancés. Le dernier jour d'août [1482], Dschem s'embarqua, suivi de ses trente serviteurs, et de plusieurs autres Turcs rachetés de l'esclavage, sur un vaisseau commandé par le chevalier Blanchefort, neveu du grand maître, et on mit à la voile le 1er septembre. Le jour même où Dschem sortait du port de Rhodes, se dirigeant vers la France, les envoyés du grand maître à Bajesid, le chevalier Guy de Mont, Arnaud et Duprat, partirent pour l'Asie. Ils furent accueillis avec de grandes marques d'honneur, et négocièrent avec les deux plénipotentiaires de Bajesid, les deux vesirs Ahmed-Keduk-Pascha, le conquérant de Kaffa, et Mesih-Pascha, qui jadis avait mis le siége devant Rhodes. Les négociations parurent devoir se rompre tout d'abord, parce qu'Ahmed-Pascha réclama le tribut et l'extradition de Dschem. L'honneur de l'ordre ne permettait pas de céder sur ces points. Sur l'observation de Mesih-Pascha à son collègue, que le sultan voulait la paix, le belliqueux Ahmed laissa la conduite ultérieure des conférences à Mesih. Le traité fut conclu à ces conditions : paix sur terre et sur mer, liberté de commerce entre les deux parties, restitution des esclaves fugitifs qui n'auraient pas changé de religion; dans le cas contraire indemnité de 22 ducats pour chacun de ces hommes; érection du château de Saint-Pierre à Halicarnasse en asile assuré pour les fugitifs. La paix devait durer pendant toute la vie de Bajesid. Les ambassadeurs revinrent chargés de présents, accompagnés d'un Turc qui arrêta des articles secrets avec le grand maître, concer-

(1) Seadeddin, t. III, p. 446.

(1) Caoursin et Vertot, l. VII.

nant exclusivement la personne de Dschem ; le sultan s'obligeait à payer tous les ans, au 1er août, 45,000 ducats, sous la condition que Dschem serait retenu sous la garde de l'ordre.

Depuis le départ forcé de Dschem pour la France, jusqu'à sa mort violente en Italie, douze années s'écoulèrent : il les passa dans la captivité, tantôt resserré étroitement, tantôt jouissant d'un certain espace, mais toujours retenu par l'ordre, le roi de France, et enfin par le pape. Sa destinée marqua fortement dans les événements du règne de Bajesid, et dans la politique des princes contemporains de l'Europe. Une compassion profonde a été provoquée par les infortunes de ce prince : il faut nécessairement qu'à l'exemple des historiens ottomans nous nous arrêtions à en raconter quelques détails, et nous allons suivre le cours de ses aventures, afin de n'être plus obligé d'interrompre la suite des événements des dix premières années du règne de Bajesid par la nécessité de reporter nos regards sur Dschem. Le neuvième jour du voyage, la galère à bord de laquelle se trouvait le prince n'était encore parvenue qu'à la hauteur de Stancho (Kos), tant les vents étaient contraires; et, un mois juste après le départ de Rhodes, elle s'arrêta un jour dans le port de Messine. Ayant repris la mer, Dschem admira, pendant le jour, les jets d'eau lancés par les dauphins qui se jouaient sur les flots, et, pendant la nuit, le magnifique spectacle d'une éruption de l'Etna. Durant son repas du soir, des flambeaux étaient allumés; attiré par ces feux, un vaisseau napolitain, fin voilier, s'approcha d'une course rapide, et le prince courait le danger de tomber en d'autres mains s'il eût été vu. Blanchefort le cacha parmi ses gens, sous le pont; et sa galère, comme appartenant à l'ordre, continua sa route sans être inquiétée par ce bâtiment, ni par dix-sept autres galères napolitaines qu'il rencontra le lendemain matin sur la côte de la Pouille. Dès ce soir, il n'y eut plus de flambeaux pour éclairer le souper du prince (1). Après un voyage de six semaines, le bâtiment entra dans le port de Nice [16 octobre 1482]. Quelque charme que les environs de cette ville offrissent à Dschem, il exprima bientôt son désir de continuer sa route vers la Rumili, où devaient être dirigés tous ses plans de domination. Le capitaine et les chevaliers prétendirent qu'ayant touché le sol français, ils ne pouvaient plus partir sans la permission du roi de France; que le prince pouvait, dans ce but, expédier un messager au roi, avec un membre de l'ordre, qui seraient de retour dans le délai de douze jours. Dschem fit partir chatibsade Naszuh-Tschelebi ; mais, après deux jours de route, ce serviteur fut arrêté et retenu. Quatre mois s'écoulèrent dans l'attente de son retour, et, pendant ce temps, Dschem s'abandonna à son penchant pour la volupté, se livra à son goût pour la poésie : entre autres morceaux, il fit sur Nice des vers à double rime, qui ont immortalisé cette ville dans les annales de l'empire ottoman et de la poésie turque, et l'ont rendue fameuse à jamais entre toutes les cités européennes, car nulle autre n'a été chantée par un poëte turc, encore moins par un prince ottoman.

Le seul événement remarquable, qui interrompît l'uniformité de ce séjour de quatre mois, fut le danger qui menaça la vie du confident de Dschem, de son ancien ambassadeur auprès du grand maître, le Franc Suleiman. A cause d'un délit signalé par les historiens ottomans comme une faute légère, Suleiman devait être exécuté. Dschem ne put l'arracher qu'à grand'peine aux mains de la justice, se réservant, disait-il, de le punir lui-même. En effet, il l'enferma dans la chambre où se gardait son trésor; mais ensuite il lui fournit les moyens de s'échapper et de gagner Rome sous le costume franc. Lorsque la peste exerça ses ravages à Nice et dans les environs, ce fut un prétexte très-plausible de conduire le prince plus avant dans l'intérieur du pays [6 février 1483]. Il rencontra en route son messager Naszuh-Tschelebi, et fut emmené, par Saint-Jean de Maurienne, à Chambéry, dont le maître, le duc de Savoie, sur la demande de son oncle le roi de France, avait eu soin de s'absenter. Au bout de deux jours, le voyage fut continué vers Roussillon, où était située une commanderie de l'ordre de Saint-Jean. De là, Dschem expédia deux de ses fidèles begs, Mustapha et Ahmed, avec quelques hommes déguisés en Francs, au roi de Hongrie. Il les avait chargés de sonder et d'éclairer la route;

(1) Seadeddin, l. III, p. 448; Ssolaksade, p. 68.

mais il paraît qu'elle fut très-peu sûre pour eux, car jamais depuis on n'entendit parler de ces gens. Les nobles de campagne de tout le pays accoururent vers Roussillon pour contempler le prince, fils du conquérant de Constantinople. Le duc de Savoie vint aussi, en s'en retournant à Chambéry; c'était un beau jeune homme de quatorze ans. Dschem, charmé à sa vue, lui fit présent d'une lame de Damas, incrustée d'or, qu'il avait achetée 50 ducats en Syrie. Le duc promit d'employer tous ses efforts pour délivrer le prince des mains des chevaliers. Après quelques jours, Dschem fut embarqué sur l'Isère; puis, il entra dans le Rhône, fut débarqué sur la rive droite, et emmené au Puy; là, il apprit qu'à Chambéry se trouvait Husein-Beg, ambassadeur de Bajesid, qui avait été envoyé par le sultan d'abord à Rhodes, et ensuite au roi de France. Lorsque ce monarque mourut, avant l'arrivée de l'ambassadeur turc à sa cour, les chevaliers saisirent cette circonstance, prétendirent qu'on devait redouter maintenant de grands troubles, et séparèrent violemment le prince de sa suite. Huit cents cuirassiers entourèrent les serviteurs musulmans de l'exilé, et se saisirent de vingt-neuf personnes, dont ils prirent le signalement. En vain Dschem fit des représentations, en vain demanda-t-il à parler à l'ambassadeur de son frère. On lui répondit diplomatiquement que c'était là le plus sûr moyen de le conduire au plus prompt accomplissement de ses désirs; que sa suite, séparée de lui, n'avait à craindre aucun mauvais traitement. Ces gens ferent emmenés à Aigues-Mortes, et embarqués pour Rhodes, à Nice, avec Husein-Beg. Après une traversée d'hiver longue et pénible, ils abordèrent enfin, au bout de trois mois à Rhodes, la veille du dernier jour de l'année mahométane (28 janvier 1484).

En arrivant au mois de mai à Rhodes, Husein-Beg avait remis les 45,000 ducats stipulés pour la pension annuelle de Dschem, et, comme témoignage particulier de l'amitié de Bajesid, pour l'ordre et le grand maître, il avait encore apporté un présent bien précieux : c'était la main droite de saint Jean-Baptiste, enveloppée soigneusement dans un tissu de soie, et renfermée dans un coffre de cyprès. Cette main et la tête du même saint, après diverses vicissitudes, apportées à Constantinople, avaient été, durant cinq siècles, exposées à la vénération publique dans le couvent de Petreion; et à l'époque de la conquête, sauvées des mains des dévastateurs, avec la couronne d'épines, la lance et l'éponge de la passion, elles avaient été déposées dans le trésor du sultan. Tirée de ce lieu, la main miraculeuse revenait maintenant à Rhodes. Le 23 mai, anniversaire du jour où, quatre ans auparavant, la flotte turque avait paru pour faire le siége de la place, elle fut transportée, en procession pompeuse, dans une chapelle de l'église de Saint-Jean, et le peuple se sentit saisi d'un saint enthousiasme en la voyant offerte à sa vénération. Le grand maître, plein de reconnaissance pour le sultan qui envoyait à Rhodes une relique du patron de l'ordre, était disposé à se montrer plus rigoureux envers le rival d'un si généreux prince. Dschem, séparé de ses gens, resta encore deux mois au Puy; puis, fut conduit dans un château situé sur un rocher, et, de là, emmené à Sassenage, où l'amour et un commerce de lettres avec la belle Philippine Hélène éclaircirent un peu les sombres jours de la captivité du malheureux prince. Après un séjour de deux mois, il fut conduit à Bourgneuf, dont le château se trouvait depuis longtemps dans la possession héréditaire de la famille du grand maître d'Aubusson, qui y était né. Dschelal-Beg, l'un des deux serviteurs qui avaient encore été laissés au prince, resta malade en ce lieu. Le voyage se dirigea ensuite vers Monthuel, Moretel, et vers un château fort du seigneur de Bocalimi, situé sur les bords d'un lac, et dans lequel on fit une résidence de deux années (1). Dschem, fatigué d'une détention si longue et d'une solitude si prolongée, visait sans cesse aux moyens d'échapper à ses gardiens. Il envoya le dernier serviteur qui lui restait, le sofi Husein-Beg, déguisé sous le costume français, au prince de Bourbon, auprès duquel Husein employa trois années en vaines instances, et lorsque Dschelal-Beg, laissé jadis malade à Bourg, fut rétabli, Dschem agita aussi avec lui des projets d'affranchissement. Il se flattait d'un succès d'autant plus facile que, quatre des plus grands sou-

(1) Sur les noms de ces lieux, *voy.* le journal asiatique, t. v, p. 130 et 256.

verains de l'Europe, les rois de France, de Hongrie et de Naples, et le pape, négociaient avec le grand maître la délivrance de Dschem, afin de le présenter comme prétendant au trône, et de le mettre à la tête de leurs entreprises contre Bajesid. Malgré de si puissants intercesseurs, l'adroit d'Aubusson ne se dessaisit pas du prince; et, outre l'argent assigné pour la pension que payait Bajesid, il tira encore 20,000 ducats de la mère et de l'épouse de Dschem, restées en Égypte, sous le prétexte d'armement des vaisseaux nécessaires au prochain trajet du prince. D'après les historiens ottomans, d'Aubusson, dans ces négociations, se serait servi de plusieurs blancs-seings de Dschem, qu'il aurait obtenus en corrompant le garde des sceaux du prince; puis, au nom de l'infortuné prisonnier, il aurait adressé des lettres à la mère et à l'épouse de Dschem, aux rois de l'Europe intéressés en faveur de Bajesid, et de cette manière il aurait attiré dans ses mains l'argent des princes musulmans, et persuadé aux souverains chrétiens que Dschem était l'objet des meilleurs traitements; qu'il n'était gêné dans aucun de ses mouvements, et qu'il visitait, de sa pleine et libre volonté, les divers châteaux de l'ordre (1).

Quoique de telles falsifications ne soient pas en désaccord avec la politique du siècle, qu'elles soient même conformes à la conduite perfide de d'Aubusson qui viola tous les droits de l'hospitalité envers Dschem, il n'est guère croyable qu'un seul des rois qui sollicitaient la possession de Dschem ait pu se laisser tromper relativement à la captivité de ce prince. Tandis que d'Aubusson était engagé dans des négociations avec le pape et le roi de Naples, pour leur abandonner le frère de Bajesid, ceux-ci se divisèrent, ce qui prolongea, de trois années, le séjour de Dschem en France. Les chevaliers le transportèrent dans une tour fortifiée, élevée pour lui servir de résidence, formée de sept étages. Au premier au-dessus des caves étaient les cuisines, au second, les chambres des domestiques; aux troisième et quatrième, les appartements du prince; le reste était destiné aux chevaliers de sa garde. Une telle situation prolongée devint insupportable pour l'infortuné captif, qui maintenant ne roula plus dans son esprit que des projets de fuite. Parmi les gens de sa suite qui lui avaient été arrachés, et qui étaient retenus prisonniers à Rhodes, le grand maître lui avait renvoyé le chambellan Sinan-Beg et l'écuyer tranchant Ajas-Beg, avec des lettres d'excuse, et l'avis de sa délivrance prochaine. L'heure de la liberté n'arrivait pas; Dschem, avec ses compagnons, songea aux moyen de l'accélérer. L'âme de tout le complot contre lui était Husein-Beg, qui maintenant était arrivé pour la seconde fois en qualité d'ambassadeur auprès du roi de France. Envoyé par Bajesid pour solliciter de Charles VIII l'extradition de Dschem, ou du moins la levée de tout obstacle à son départ, il apportait pour présents, au lieu d'or et d'argent, des reliques qui, depuis la prise de Constantinople, avaient été conservées en dépôt dans le trésor du sultan. Mais, depuis que les Grecs exilés avaient rempli l'Europe de fausses reliques, l'authenticité de celles qui sortaient des mains des Turcs était devenue douteuse. Le roi ne voulut pas voir une seule fois l'ambassadeur (1), et fit savoir aux négociateurs du pape et de l'ordre qu'ils pouvaient emmener le prince en Italie, et que lui-même se réjouissait des avantages que le pape pourrait tirer de cette possession dans l'intérêt de la chrétienté; que, néanmoins une garde de chevaliers français devrait veiller constamment à la sûreté de Dschem, et que le pape, dans le cas où il livrerait le frère de Bajesid à un autre monarque à l'insu du roi, serait tenu de payer 10,000 ducats. Le pape concéda de grands avantages et de grandes faveurs à l'ordre, en dédommagement des 45,000 ducats de pension annuelle qui lui échappaient, et d'Aubusson reçut le chapeau de cardinal.

C'est ainsi que, dans la septième année de sa captivité, Dschem passa des mains de l'ordre dans celles du pape. Il quitta la tour aux sept étages, traversa Marseille et Toulon, s'embarqua dans ce dernier port, avec sa suite, sur deux galères de Rhodes, et après vingt jours de traversée, aborda à Civita Vecchia, d'où il se rendit au château de Francesco Cibo, fils d'Innocent VIII, attendant le jour de son entrée

(1) Seadeddin, l. III, p. 450; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich.

(1) Vertot, l. VII.

solennelle. Cette cérémonie eut lieu le 13 mai 1489. Les gens de Dschem ouvraient la marche, puis venaient les gardes et les chevaux du pape, ses pages, ceux des cardinaux et de la noblesse romaine. Le vicomte de Monteil, frère du grand maître, qui avait acquis tant de gloire au siége de Rhodes, marchait à cheval à côté de Cibo, le fils du pape; on voyait ensuite Dschem sur un cheval de bataille richement harnaché; derrière lui, le prieur d'Auvergne et les autres chevaliers de langue française affectés à la garde du prince. La marche était fermée par le premier camerlingue du pape, les prélats et les cardinaux. Dschem fut logé dans le Vatican, et le lendemain présenté en audience solennelle par le grand prince d'Auvergne et l'ambassadeur de France. Le pape le reçut sur son trône en plein consistoire des cardinaux. Malgré toutes les représentations du maître des cérémonies, Dschem ne put se décider à se décoiffer la tête ni à plier le genou. Sans se découvrir, ni s'incliner, il alla droit au pape, et le baisa sur les épaules ainsi que les cardinaux (1). En termes brefs et fiers, il se recommanda à la protection du pape, et lui demanda un entretien secret (2). Là, le prince raconta les douleurs de sa captivité de sept années, de sa séparation de sa mère, de sa femme, et de ses enfants, après lesquels il soupirait, et qu'il voulait aller rejoindre en Égypte. Le pape sentit ses yeux s'humecter en voyant couler les pleurs du prince infortuné. Il lui représenta que le voyage d'Égypte ne pouvait guère se concilier pour le moment avec le désir de posséder le trône; que le roi de Hongrie appelait sa présence sur la frontière de Rumili, mais qu'avant tout on voudrait le voir embrasser la religion chrétienne. Dschem répondit, avec raison, que par cette apostasie il justifierait la sentence de mort prononcée contre lui par les ulémas, qu'il n'abandonnerait pas sa foi pour l'empire ottoman, pas même pour l'empire du monde. Innocent n'insista point, et le congédia avec des paroles de consolation.

A Rome, se trouvait alors un envoyé du sultan d'Égypte qui, à l'arrivée de Dschem, était allé au-devant de lui, et descendant de sa monture, s'était prosterné trois fois et avait baisé les pieds de son cheval (1). Dschem apprit par cet envoyé comment le grand maître, sous le prétexte d'équiper des galères nécessaires pour transporter le prince turc, avait tiré 20,000 ducats du sultan d'Égypte. Le diplomate égyptien réclama le remboursement des chevaliers de Rhodes qui, par la médiation du pape et de l'ambassadeur de Bajesid, s'acquittèrent avec 25,000 ducats (2). L'envoyé de Bajesid était son chambellan Mustapha qu'il avait député auprès du pape avec des reliques, telles que le roseau, l'éponge et la lance de la Passion (3), le chargeant en même temps de traiter d'un payement annuel de 40,000 ducats pour l'entretien de Dschem (4). Afin d'épargner de si grands frais, il paraîtrait que Bajesid avait gagné des assassins qui devaient le délivrer à la fois de Dschem et du pape; du moins Christophe Macrino del Castagno révéla, dans l'épreuve de la torture, le complot de ce double meurtre (5). Dschem, fatigué depuis longtemps de sa captivité, donna à l'ambassadeur du sultan, au moment où il retournait auprès de son maître, les assurances les plus fortes d'une complète soumission et d'un entier dévouement à son frère (6). Il vécut ainsi trois années à la cour d'Innocent VIII. Durant la maladie dont mourut le pontife, il fut tenu renfermé dans le château Saint-Ange; mais il retourna au Vatican aussitôt après l'intronisation d'Alexandre VI. Borgia fut le premier et le dernier des souverains pontifes qui envoya un ambassadeur auprès du sultan; il entra en négociation avec Bajesid relativement à Dschem : il s'agissait de continuer à le retenir en captivité, moyennant 40,000 ducats de pension annuelle, ou d'en finir avec lui, et de faire payer

(1) Diario di Stefano Infessura, p. 1225, et diarium Burcbardi apud Raynaldum, Annal. eccles., 1489, puis Bosio et Caoursin, et d'après ceux-ci Vertot, l. VII, et Sismondi, ch. 40, vol. XIe, p. 328.

(2) Seadeddin, l. III, p. 471.

(1) Diario di Stefano Infessura, p. 1225; dans Sismondi, l. XI, p. 328.

(2) Seadeddin, l. III, p. 171.

(3) Spandugino, p. 71.

(4) Reinald a 1492; Bosius de cruce, l. I, ch. 11, et, d'après lui, Daru, Histoire de Venise, l. III, p. 146.

(5) Annal. eccl., 1490; Diario di stefano Infessura, p. 1241, et, d'après celui-ci, Sismondi, l. XI, p. 330, et Roscoe Leo, X, l. XLI.

(6) Seadeddin, l. III, p. 472.

sa mort 300,000 ducats (1). L'envoyé du pape était le maître des cérémonies, Jiorgio Bocciardo, et les protestations d'amitié du pape donnèrent à Bajesid une telle assurance qu'il osa recommander cet évêque pour le chapeau de cardinal.

Tandis que l'ambassadeur du pape suivait à Constantinople ces odieuses négociations, l'armée française, conduite par Charles VIII, pénétrait en Italie, et le jour même de la date de la lettre de Bajesid au pape Alexandre, Charles VIII se présenta aux portes d'Asti [18 septembre 1494] (2). Florence chassa les Médicis; Pise secoua le joug florentin; et, le dernier jour de cette même année, l'armée française, ayant son roi à sa tête, fit son entrée dans Rome. Le pape s'était réfugié du Vatican dans le château Saint-Ange, où il avait fait traîner aussi le prince ottoman (3). Le onzième jour après l'entré des Français, la paix fut signée entre Alexandre VI et Charles VIII; l'une des conditions fut que Dschem serait livré au roi, afin qu'il pût se servir de ce prince comme d'un instrument pour aider à l'exécution de ses vastes projets de conquêtes ultérieures (4). Dans la première conférence entre Alexandre Borgia et Dschem, le pape, pour la première fois, donna au musulman le titre de prince, et lui demanda s'il voulait se rendre aux désirs du roi de France et le suivre. « Je ne suis pas traité ici en prince, répondit Dschem, mais bien en prisonnier. Qu'importe donc que le roi m'emmène, ou que je continue à rester en ces lieux dans ma captivité ? » Le pape fut d'abord interdit par cette réponse; il se remit cependant. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que vous soyez prisonnier ! Vous voilà maintenant deux princes, et je joue entre vous le simple rôle d'interprète (5). » Trois jours après cet entretien (6), Dschem en eut un second avec Charles et le pape ; Alexandre le livra au roi, qui le remit à son grand maréchal (1). Le lendemain, Dschem quitta Rome, et, accompagné du fils de Borgia, il parvint à Velletri, où il resta cinq jours. Il fut témoin des horribles scènes de massacre de Montefortino et de Monte-San-Giovanni, et entra dans Naples avec l'armée française. Cependant le Génois Bocciardo, accompagné d'un ambassadeur de Bajesid auprès du pape, était arrivé à Ancône. Jean de la Rovère, préfet de Sinigaglia, qui avait embrassé le parti du cardinal, membre de sa famille, connu plus tard sous le nom du pape Jules II, leur enleva l'argent de deux années de pension qu'ils avaient apporté, et se saisit même de leurs personnes. L'ambassadeur turc s'échappa et se réfugia auprès de Francesco de Gonzaga, marquis de Mantoue; celui-ci, qui alors était en rapport d'amitié avec Bajesid, lui renvoya son représentant (2).

Privé de ces 80,000 ducats, et voyant s'évanouir l'espoir d'un revenu fondé sur la possession du prince pour l'avenir, Borgia eut recours au seul moyen qui lui restait encore pour attirer l'or des Turcs, l'empoisonnement de Dschem. Les historiens italiens et turcs s'accordent sur le fait même ; tous rapportent qu'un poison lent conduisit le prince exilé au tombeau; ils ne diffèrent que sur l'espèce et la manière dont il fut administré. D'après les premiers, ce fut au moyen d'une poudre blanche mêlée au sucre, avec laquelle Borgia se débarrassait de ses cardinaux, et dont il finit par être victime lui-même. Les seconds prétendent qu'un rasoir empoisonné lui introduisit, par une petite coupure, la substance vénéneuse dans le sang, laissant au temps à développer ce germe de mort (3). Les Ottomans nomment le barbier de Dschem, Mustapha, renégat grec, qui, acheté dans ce but par le pape, sut ensuite si bien faire valoir ce service auprès de Bajesid, que, s'élevant de degré en degré, il finit par arriver au faîte des honneurs, à la dignité de grand vesir. Arrivé à Naples, Dschem se trouvait déjà si faible qu'il n'était plus en état de lire et de comprendre la lettre qu'il reçut d'Égypte. Telle

(1) Correspondance de Bajesid et d'Alexandre VI, d'après Buszard, dans Roscoe, Leo X, t. v, p. 183.

(2) Sismondi, l. xii, p. 135.

(3) Guicciardini et Sismondi, Seadeddin, t. iii, p. 473.

(4) *Ibid.*, l. xciv, t. xii, p. 187.

(5) Seadeddin, l. iii, p. 473.

(6) Seadeddin, alegretto alegretti diarium saues., p. 838, dans Sismondi, l. xii, p. 192.

(1) Seadeddin, l. iii, p. 474.

(2) Paolo Giovio, l. ii; Guicciardini, l, i; Sismondi, l. xii, p. 190.

(3) Seadeddin, l. iii, p. 474; Idris, fol. 286; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich. Aali

fut, dit-on, sa dernière prière : « O mon Dieu, si les ennemis de la foi doivent se servir de moi pour mettre à exécution des projets de destruction contre les confesseurs de l'islam, fais que je ne vive point assez pour voir ces jours funestes, rappelle mon esprit dans ton sein! » Il expira dans la nuit du lundi au mardi, le 24 février 1495. Ses chambellans, Sinan-Beg et Dschelal-Beg, lavèrent le corps, et récitèrent les prières des morts. Le roi de France pleura sincèrement sa mort, envoya des parfums pour embaumer ses restes, et les fit déposer à Gaëte (1). Dschelal-Beg et Ajas-Beg restèrent auprès du tombeau pour le garder; quant à Sinan-Beg, il se revêtit d'un déguisement pour courir bien vite à Constantinople porter la nouvelle de la mort au sultan. Charles envoya la succession du malheureux prince, par Chatibsade-Naszuh, l'un des plus dévoués serviteurs du mort, à sa mère, en Égypte; mais, par l'effet des vents contraires, ou de l'infidélité de de Chatibsade, le bâtiment, au lieu d'être poussé vers Alexandrie, entra dans le port de Constantinople. Bajesid s'occupa religieusement des dernières volontés de son frère, qui, sentant sa fin approcher, avait exprimé le désir que ses restes fussent ensevelis dans la terre de l'islam (2). Un envoyé turc se rendit auprès du roi Frédéric d'Aragon, pour réclamer le cadavre, qui, de Gaëte, fut transporté à Gallipoli; de là on le conduisit à Brusa, où il fut déposé à

(1) Les historiens italiens donnent la date du 26, qui est celle de ses obsèques; sur l'empoisonnement de Dschem, *voy.* aussi Roscoe, Leon X, l. I, appendices, l. XLI, où se trouvent aussi les écrits cités de Burchardi.

(2) Seadeddin, l. III, p. 475; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Aali, Hadschi.

côté du tombeau du sultan Murad IV (1). Ainsi finit cet infortuné prince, dans la trente-sixième année de son âge, après treize ans de captivité, victime des politiques turcs et chrétiens conjurés pour sa perte, de la perfidie de d'Aubusson, des rêves de conquête de Charles VIII, de la convoitise et de l'humeur vindicative et sanguinaire d'Alexandre VI. Il fut immolé aux passions de ces puissances de la chrétienté, tandis que trois autres rois, les deux Ferdinand de Naples et d'Espagne, et Mathias Corvinus de Hongrie, ainsi que la république de Venise, désiraient aussi le faire servir d'instrument à leurs plans (2), et probablement l'auraient mis en liberté s'ils avaient été maîtres d'accomplir leurs désirs. Le souvenir des infortunes de Dschem s'est conservé dans le pays des Francs, pour lesquels Dschem, né d'une mère servienne, se sentait quelque inclination; mais aujourd'hui encore ses poésies sont répétées par la bouche de son peuple. Parmi ses fidèles serviteurs, Haider, le garde de son sceau, et Saadi, son defterdar, sont connus par leurs collections de poésies lyriques. Le dernier fit quelque bruit par sa fin tragique arrivée avant la mort de son maître. Envoyé de France, avec des instructions secrètes, auprès des grands de l'empire et auprès des janitschares, il fut trahi, arrêté à Aidin, et, sur l'ordre du sultan, jeté à la mer, avec une pierre au cou. Durant son pèlerinage à la Mecque, son séjour en Égypte, à Rhodes et en France, il recueillit les poésies de Dschem, dont plusieurs, et surtout la pièce composée sur le pays des Francs, jouissent d'une haute réputation.

(1) Seadeddin, l. III, 475; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Aali, et la description de sa vie par le rhéteur de Brusa.

(2) Sismondi, l. IX, p. 326; Vertot, l. VII.

LIVRE XX.

CARACTÈRE DE BAJESID. — EXPLOITS EN BOSNIE. — RENOUVELLEMENT DES CAPITULATIONS AVEC VENISE ET RAGUSE. — FORTIFICATIONS DES CHATEAUX SUR LA MORAWA. — CAMPAGNE DE MOLDAVIE. — AMBASSADES ÉTRANGÈRES. — DYNASTIE DE RAMASAN-OGHLU. — PREMIÈRE GUERRE CONTRE L'ÉGYPTE, ET PAIX CONCLUE APRÈS DEUX DÉFAITES SUBIES DANS CE PAYS. — CAMPAGNE DE KARAMANIE. — GOUVERNEMENTS DES FILS DE BAJESID. — FÊTE DE LA CIRCONCISION. — PLAN CONTRE BELGRAD. — TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR BAJESID. — IRRUPTIONS DES TURCS DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUTRICHE, LA TRANSYLVANIE ET LA CROATIE. — DÉFAITE DU DERENCSENY. — COURSES DE KANISI, KANISAI EL BALI-BEG. — PREMIER CONTACT DES RUSSES ET DES TURCS. — MARIAGE DES FILLES DE BAJESID ET DE DSCHEM. — RAPPORTS DIPLOMATIQUES DE BAJESID AVEC LES ÉTATS EUROPÉENS. — GUERRE AVEC VENISE. — BATAILLE PRÈS DE SAPIENZA. — CONQUÊTE DE LEPANTE, ET IRRUPTION SUR LE TAGLIAMENTO. — REPRISE DE CEPHALONIE, DE MODON, CORON, ZONCHIO, SANTA-MAURA. — PAIX AVEC VENISE ET LA HONGRIE. — MARIAGE DE LA FILLE DE DSCHEM.

Longtemps nous avons arrêté nos regards sur Dschem comme sur le principal personnage du théâtre de l'histoire au commencement du règne de Bajesid; maintenant il est temps de les porter sur le sultan lui-même, et de suivre les événements de son règne d'après l'ordre des temps. Bajesid, âgé de trente-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, avait passé le long apprentissage qui précéda pour lui le pouvoir suprême dans son gouvernement d'Amasia, se livrant à l'étude, plutôt qu'aux exercices des armes. D'un caractère pacifique, adonné à la poésie, et un peu à la vie contemplative, il n'entreprit la guerre que lorsqu'il y fut forcé par les agitations des ennemis extérieurs de l'empire, ou par les mouvements des janitschares. D'abord les troubles furent excités par son frère, et à la fin de son règne, par ses fils. Comme dans la première époque de l'histoire ottomane, aux trente années de guerre du fondateur de l'empire, Osman, succédèrent les trente-cinq du pacifique Urchan; ainsi, dans cette seconde époque d'accroissement, les temps de conquête de Mohammed II, second fondateur, sont suivis des trente années plus paisibles de Bajesid II. Quoiqu'il ne fût pas législateur comme Urchan, attendu qu'il trouva l'édifice politique déjà fondé et en grande partie élevé par son père, il compléta néanmoins quelques institutions, ou en ramena d'autres à l'esprit de la constitution primitive. Les biens allodiaux que le dernier grand vesir de Mohammed, Mohammed le Karamanien, avait transformés en concessions temporaires soumises à une redevance, il les restitua en toute propriété à leurs possesseurs, et supprima les innovations introduites par le grand vesir Mohammed le Grec(1). Il se conforma rigoureusement au costume établi par son père, dont il avait hérité, comme son frère Dschem, l'aspect vigoureux, la puissante stature, le nez aquilin fortement recourbé (2); seulement Dschem était blond, tandis que Bajesid avait les cheveux, les yeux et la barbe noirs. Dschem aimait, comme son père, à déployer partout sa magnificence; Bajesid manifestait, en toute occasion, son éloi-

(1) Neschri, fol. 250.
(2) Schamailname, Vertot.

gnement pour la pompe et les spectacles. Son goût pour les sciences, la simplicité, le repos et la retraite, lui attirèrent le nom de Ssofi, c'est-à-dire le sage contemplatif, sous lequel il est désigné par quelques historiens ottomans. Peut-être n'eût-il pas essayé de mettre en pratique le principe du fratricide établi par son père, en faveur du possesseur du trône, si Dschem ne s'était pas élevé contre lui les armes à la main, en prétendant au trône. Après les premiers engagements, il lui offrit encore la paix et le repos, garantis par des traités que consacrerait la religion du serment, et tous les revenus de son gouvernement, si celui-ci voulait quitter les États ottomans et se fixer à Jérusalem. Lorsque, plus tard, agissant en ennemi contre Dschem, à l'époque où celui-ci, jeté comme une pomme de discorde entre sept puissances européennes qui se disputaient sa possession, afin de pouvoir le présenter comme un étendard dans la guerre contre les Turcs, et l'opposer comme un épouvantail au sultan, lorsqu'il chercha à s'assurer de Dschem, mort ou vif, et à garantir ainsi le repos de l'empire contre les attaques du dedans et du dehors, au moins l'application de la loi sanglante établie par Mohammed II nous apparaît sous un jour moins odieux que si elle eût été poursuivie immédiatement après l'avénement au trône, par des supplices et des massacres sur des frères et des neveux innocents.

Les premiers exploits du règne de Bajesid, outre les expéditions contre son frère en Asie, se bornèrent en Europe à la continuation de la campagne commencée par Mohammed contre l'Italie, à la poursuite de la petite guerre engagée contre la Dalmatie et la Hongrie par les gouverneurs de la Bosnie et de la Servie. Ahmed-Keduk, le conquérant d'Otrante, l'avait abandonnée après la mort de Mohammed, et son successeur Chaireddin (1), qui se défendit vaillamment durant quelque temps, remit enfin la ville au duc de Calabre, moyennant la stipulation d'une libre retraite. Le duc retint cinq cents Turcs sous de vains prétextes, et s'en servit ensuite utilement dans ses campagnes d'Italie (1). En même temps Bajesid conclut la paix avec les envoyés du roi de Naples, sous la condition que les prisonniers turcs et l'artillerie d'Otrante seraient restitués. Mais cette stipulation n'ayant point été exécutée, des forces se concentrèrent à Valona (2). Dans la Dalmatie, Iskender-Pascha, beglerbeg de Servie ravagea le canton de Zara, prétendant que le sultan n'était pas obligé de tenir la paix conclue avec son père, si elle n'était renouvelée (3). En conséquence, Venise envoya le chevalier Antonio Vetturini, à Constantinople, afin de renouveler avec Bajesid les capitulations arrêtées avec Mohammed; ce qui n'eut lieu que l'année suivante. Les députés de Raguse trouvèrent un accueil plus favorable; ils venaient pour obtenir non-seulement la confirmation des concessions précédentes, mais encore une diminution dans le tribut de 3,000 ducats annuels (3). Dans la Bosnie, le sandschak-beg Jakub occupa les châteaux de Rizano, Posredniza, Kosc et la forteresse Ragusaine de Barstawik (4). En Hongrie, Iskender-Pascha poussa des courses loin de Semendra. Pour arrêter ses irruptions et ses ravages, Paul Kinis, capitaine général du roi, s'avança de Temeswar à la tête de trente-deux mille hommes. Cent cavaliers qui, sous la conduite des deux Tœkely, Nicolas et Andrée, s'étaient hasardés trop loin, furent enveloppés dans une forêt, par un nombre de Turcs quatre fois plus considérable. La moitié périt dans l'action, les cinquante autres s'échappèrent couverts de blessures; l'un des Tœkely resta parmi les morts, le second revint grièvement blessé. Kinis passa le Danube, et s'avança devant Kolumbacz. Mille cavaliers firent une sortie, la plupart furent tués, le reste fut pris. Kinis se fit amener les prisonniers, et ordonna de les tailler tous en pièces. Le jeune Jaxich poursuivit le commandant de Semendra, l'atteignit contre la porte de Kolumbacz et lui

(1) Ariadeno, dans les historiens italiens.

(2) Sismondi, l. IX, p. 208, et Roscoe Leo X, l. III, p. 9. Le premier, d'après le diarium de Jacobus Volaterranus, p. 146, et Giannone, Istoria civile, l. XXVIII, p. 613; le second, d'après Muratori, Annal. V, l. IX, p. 537.

(1) Marini Sanuto, Commentarii della guerra di Ferrara, p. 21.

(2) Dans la chronique de Marini Sanuto, aux Archives de la maison impériale.

(3) Engel, Histoire de Raguse, p. 187.

(4) Chronique de Marini Sanuto, aux Archives de la maison impériale; Gebhardi, Histoire de Bosnie, p. 474

abattit la tête. Une autre division des troupes de Kinis, conduite par Ladislaus de Rozgony et un despote servien, franchit heureusement le Danube, et les corps réunis pénétrèrent jusque sur la rivière de Kruszovacz, où Kinis s'arrêta douze jours, dévasta toute la contrée, entraîna cinquante mille Serviens et mille Turcs, et fortifia, aux trois gués de la rivière, les places de Kewi, Haram et Bosasin (1). Trois paschas turcs, Iskender-Pascha, gouverneur de Servie, Ali-Pascha et Malkodschoghli, fortifièrent l'île située en face de Semendra.

Au commencement de l'année suivante, Bajesid signa la nouvelle capitulation avec Venise, par laquelle fut remis l'ancien tribut annuel de 100,000 ducats; la république s'obligeait seulement à verser au trésor du sultan, en trois payements 50,000 ducats qui restaient dus sur les droits de douane, et consentait à l'établissement d'une taxe de quatre pour cent pour l'introduction des marchandises vénitiennes. De son côté, le sultan s'engageait, en dédommagement de tout le tort causé aux Vénitiens, à partir de la dernière paix, à maintenir les délimitations des frontières, à délivrer tous les esclaves saisis depuis cette époque (2). La politique vénitienne sut obtenir ces avantages de la position difficile du sultan, dont le trône était menacé par les entreprises de Dschem, en Asie. La plus grande partie de cette année fut employée à la campagne de Karamanie. Le 14 octobre, Bajesid revint à Constantinople. Dès le commencement de son règne, il avait accordé aux Ragusains la confirmation des anciens privilèges, ainsi que la réduction, à l'ancien taux de 3,000 ducats (3), du tribut porté à 4 et 5,000 par Mohammed II, depuis le siége de Skutari (4). Cinq semaines après son arrivée, il ordonna dans son palais, une grande fête, à laquelle furent invités les vesirs. Après le festin, tous furent revêtus d'habits d'honneur et congédiés. Le seul Keduc-Ahmed-Pascha, le conquérant de Kaffa et d'Otrante, le vainqueur de Kasim-Beg et de Dschem, au lieu d'un kaftan brodé d'or, reçut une coiffure de laine noire, présage de la mort qui lui fut donnée aussitôt sur un signe du sultan par le poignard d'un muet. Ce n'était point l'éclat d'une colère soudaine; mais bien le coup d'un ressentiment longtemps contenu. Déjà du vivant de son père, Bajesid avait éprouvé les effets du caractère altier et inflexible d'Ahmed-Pascha. « Ce vesir, au moment d'une bataille, ayant fait au prince des reproches sur la mauvaise tenue et le désordre de ses troupes, Bajesid le menaça de se rappeler un jour un tel affront. Et que me feras-tu, répliqua l'orgueilleux Ahmed? Je jure par l'esprit de mon père, si tu parviens au pouvoir suprême, de ne jamais ceindre l'épée à ton service. » Lorsqu'Ahmed, rappelé du commandement d'Otrante, parut pour la première fois devant Bajesid, à l'inspection de l'armée, son épée, au lieu d'être attachée à la ceinture, pendait au pommeau de sa selle. « Mon maître, lui dit le sultan, tu as de profonds souvenirs; oublie les fautes de ma jeunesse, ceins ton épée, et emploie-la contre mes ennemis. » Ainsi Ahmed fut réconcilié pour le moment avec Bajesid, alors qu'il s'agissait de la campagne de Karamanie contre Dschem. La guerre était son élément, et Bajesid se plaisait au sein du repos; aussi, Ahmed blâma la paix conclue avec Venise, se retira des négociations qu'il était chargé de suivre comme plénipotentiaire avec l'envoyé de Rhodes (1), et ne craignit point d'exprimer hautement son indignation sur le traité arrêté entre le sultan et le grand maître. Bajesid, qui deux fois avait calmé le soulèvement des janitschares, à force d'or et de douces paroles, la première, aussitôt après la mort de Mohammed, puis au retour à Brusa, redouta, non sans raison, de nouveaux mouvements en voyant ces dispositions indociles (2) d'un chef qui les avait menés si souvent à la victoire. De nouvelles intrigues tramées par Ahmed, avec son beau-père le grand vesir Ishak-Pascha, contre le favori de Bajesid, le fils de Chisr-Beg, Mustapha-Pascha, comblèrent la mesure des ressentiments du sultan, qui résolut de se délivrer de tels obstacles apportés à la paix. Les circonstances qui touchent de plus près au supplice, sur lesquelles les

(1) Epistola Corvini, l. xxx; dans le Catona, tomulus ix, ordine xvi, p. 395, et Histoire de Bosnie et de Rama de Schimek, p. 174.

(2) Laugier, Histoire de Venise, l. vii, p. 377.

(3) Histoire de Raguse, p. 185 et 186

(4) *Ibid.*, p. 187.

(1) Caoursin, De fœdere cum Bayazite.

(2) Aali, fol. 155.

historiens ottomans gardent le silence, et qui sont rapportées seulement par les Européens, peuvent être négligées comme douteuses. Selon Idris (1), la mort d'Ahmed n'avait pas eu lieu à l'époque de la fête donnée par le sultan; ordonnée plus tard, sur la route d'Andrinople, elle entraîna un soulèvement des janitschares, qui massacrèrent le gouverneur de cette ville.

Bientôt après le grand vesir fut déposé; sa dignité fut conférée au beglerbeg d'Anatoli, Daud-Pascha, dont le nom a survécu à ceux de tant d'autres grands vesirs dans la mémoire du peuple de Constantinople, qui montre encore aujourd'hui le faubourg, la mosquée (2), la medrese et la cuisine des pauvres, fondés par Daud. La mosquée s'élève sur une colline à pente douce, à l'extrémité méridionale des faubourgs européens de Constantinople; et la plaine de Daud-Pascha qui s'étend au-dessous est le premier lieu du rassemblement des troupes partant de Constantinople pour une campagne d'Europe, comme elles se réunissent dans la plaine de Skutari lorsqu'on les dirige sur l'Asie (3). A l'époque de l'empire byzantin, c'était le champ de l'Hebdomon ou de la septième colline. Quand les guerriers musulmans sont poussés sur l'Europe, le sultan accompagne la bannière de Mohammed jusqu'en ce lieu; il s'avance jusquà ce point encore, lorsqu'elle est reportée vers la capitale au retour de la campagne. Beaucoup d'autres grands vesirs ont élevé des mosquées; deux autres paschas ont construit plus tard des faubourgs qui, de leurs noms, furent appelés Piri et Kasim-Pascha; mais la mosquée de Daud-Pascha et le tombeau de Chaireddin-Pascha (Barberousse) sont seuls honorés comme les premiers points de départ de l'armée et de la flotte.

Au printemps de 1483, Bajesid, suivi de toute sa cour, se rendit avec son armée à Philippopolis, afin de remettre en état de défense les châteaux de la Morawa, que Mohammed II avait ruinés. De Philippopolis, il se dirigea par Kustendsche, Ssamakov, Tschamurlu, Ssarijar, vers Ssofia. L'Herzegovine surprise par l'attaque soudaine du beglerbeg de Bosnie, fut entièrement incorporée à l'empire ottoman. L'un des deux fils d'Étienne Cossovich, Wlatko Cossovich, s'enfuit à Raguse, et cette ville, pour adoucir la colère du sultan et des vesirs, envoya comme présents volontaires au maître 12,500 ducats, et 500 aux dignitaires. Après l'achèvement des ouvrages de fortifications, Bajesid congédia l'armée, et fit exécuter une grande chasse pendant trois jours dans la plaine d'Usundschowa, près de Philippopolis; à Andrinople, il célébra la fête du Bairam, puis revint à Constantinople (1). Tandis que se poursuivaient les travaux de fortifications sur la frontière de Hongrie, Bajesid offrit au roi de ce pays le renouvellement de la trêve, et Mathias Corvinus, rudement poussé par les Bohémiens, s'empressa d'accepter la proposition. On prolongea donc le traité pour cinq ans (2). De Venise arrivèrent Domenico Bolani, et son frère Francisco Aurelio comme ambassadeurs, pour confirmer la paix renouvelée l'année précédente (3). Deux ans auparavant la république avait adressé ses félicitations à Bajesid, sur son avénement au trône, par l'ambassadeur Antonio Vetturini (4). De son côté, Bajesid envoya des plénipotentiaires, auxquels furent assignés un palais et 31 ducats pour leurs dépenses de chaque jour (5). A la fin de cette année moururent en Karamanie Kasim-Beg, dernier rejeton de la branche masculine de l'ancienne famille régnante de Karamanie, et le prince Abdallah, fils de Bajesid, préposé par son père au gouvernement de ce pays. Les possessions laissées après la fuite de Dschem à Kasim-Beg dans la Cilicie Pétrée, furent attribuées au fils de Torghud, Mohammed-Beg, dont la mère était fille de Kasim-Beg (6).

Au printemps suivant [1er mai 1484], Baje-

(1) Idri, fol. 240.

(2) Biographies des grands vesirs, par Osman-Efendi, la mosquée était déjà élevée en 889 [1484].

(3) Constantinople et le Bosphore, t. II, p. 112-15.

(1) Seadeddin, Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Idris, Neschri.

(2) La lettre de Bajesid et la réponse de Corvinus se trouvent dans Catona, t. XII, ord. XVI, p. 525.

(3) Chronique de Marini Sanuto.

(4) *Voy.* ses lettres de créance, non pas en turc, mais en grec, dans les archives de Venise, de l'an 1481.

(5) Marini Sanuto, Commentarii della guerra di Ferrara, p. 73.

(6) Seadeddin, t. III, p. p. 475; Ssolaksade, fol. 70; Nochbetet-Tewarich, Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

sid dirigea son armée sur Andrinople, pour ouvrir la campagne contre la Moldavie: car dans la trêve de cinq ans, conclue avec les Hongrois, il n'avait été rien stipulé relativement à ce pays (1). La grosse artillerie fut transportée par la mer Noire, à l'embouchure du Danube. Bajesid fit séjour à Andrinople, et jeta les fondements de la mosquée désignée par son nom, et des édifices en dépendant, dont il décora la seconde capitale de l'empire. Outre la mosquée, s'élevèrent, sur la Tundscha, un collége, une cuisine des pauvres et un hôpital, établissement qui jusqu'alors avait manqué aux habitants d'Andrinople; et, comme un mois auparavant, la halle construite en bois (2) avait été brûlée, Bajesid ordonna que, pour son retour de l'expédition, cet édifice fût relevé en pierres. Le 27 juin, il passa le Danube, près d'Ischakli ou Isakdschi, où le woiwode de Valachie vint lui rendre ses devoirs, et lui apporta le tribut en lui amenant un corps auxiliaire de vingt mille hommes (3). Le 6 juillet, il investit la forteresse de Kilia du côté de la terre et du fleuve, et s'en rendit maître le mercredi, 15 du même mois. De là, il se dirigea vers Akkerman; et dans cette marche vinrent, pour la première fois, se réunir aux armées ottomanes les troupes auxiliaires des Tatares de la Krimée, au nombre de cinquante mille, conduites par leur chan Mengli-Girai. Neuf jours après la prise de Kilia, l'armée confédérée se trouvait devant Akkerman, qui se rendit au bout de seize jours de siége. Le sultan honora le kan de Krimée d'un kalpak d'or, et le renvoya dans son pays comblé de présents [9 août]. Lui-même quitta la place d'Akkerman au bout de seize jours, passa devant Kilia, suivant le même chemin par lequel il était venu, et traversa la Tatarie Dobruze dans laquelle, au temps des Byzantins, et avant la fondation de l'empire ottoman, Saltukdede s'était établi avec une colonie de Turcs seldschukides (4). Pendant la campagne de Moldavie, sept mille Turcs, fondant sur la Croatie, avaient fait irruption dans la Carinthie et la Carniole, et, poussant jusqu'à Saint-Veit, ils avaient entraîné ensuite avec eux dix mille captifs. Lupo Wulkovich, ban de Croatie, et Bernard, comte de Frangipan, les repoussèrent cette fois, comme avaient fait l'année précédente Ivan-Zrini, Michel Sluin, auxquels s'était déjà réuni le ban Wulko, et ils leur enlevèrent les prisonniers (1).

A son retour à Andrinople, Bajesid condamna au repos, à Philippopolis, le second vesir Mesih-Pascha, déposa le gouverneur de Rumili, Iskender-Pascha, et conféra sa place au commandant de Semendra, l'eunuque Ali-Pascha (2). Il passa l'hiver dans la seconde capitale de l'empire, et au printemps, sur la montagne de Dschole, qui s'élève près de cette ville, il reçut les trois ambassades du roi de Hongrie, du sultan d'Égypte et du schah de l'Inde (3). L'ambassadeur indien, venait, avec des éléphants, des girafes, des parfums et de l'or, offrir les félicitations de son maître pour l'avénement du sultan au trône; l'envoyé de Hongrie était chargé de faire confirmer la paix; celui d'Égypte apportait des excuses sur l'accueil fait à Dschem, et sur la protection accordée à ce prince pour son pèlerinage de la Mecque. L'envoyé de Hongrie trouva une réception plus flatteuse que celui d'Égypte (4); mais les plus grands honneurs furent pour l'ambassadeur indien. Alors, arriva aussi la réponse à la lettre de victoire, par laquelle Bajesid avait notifié la prise de Kilia et d'Akkerman au prince des Turkmans du Mouton-Blanc, au chan Jakub, fils d'Usun-Hasan (5). Les deux lettres étaient des chefs-d'œuvre de la rhétorique persane; celle du sultan avait été rédigée par son secrétaire persan, Chodscha-Sidi-Mohammed de Schiras; et la réponse de Jakub était due à la plume du savant calligraphe et historien Idris qui, alors encore chancelier au service de Jakub, attira, par le mérite de cette pièce, l'attention de Bajesid, et provoqua dans l'esprit du sultan le désir de voir une telle plume attachée à son service, et consacrée à écrire l'histoire de la maison des Ottomans. A la nouvelle que le

(1) Engel, Histoire, de Valachie, p. 182.

(2) Seadeddin, l. III, fol. 476.

(3) *Ibid.*

(4) Seadeddin, p. 475, et au commencement de l'Oghusname.

(1) Valvasor et Mégiser, dans l'année 1483-1484.

(2) Engel, Histoire de Valachie, p. 183.

(3) Seadeddin, l. III, p. 476; Feridun, recueil de papiers d'État, n[os] 115 et 116.

(4) Idris, fol. 235.

(5) Lettre en réponse, par Jakub, insérée par Idris dans son Histoire, fol. 331

woiwode de Moldavie avait tenté de surprendre Akkerman, Bajesid ordonna au gouverneur de Rumili, Ali-Pascha, de faire irruption de ce côté; et ces courses se renouvelèrent l'année suivante [1486] sous les ordres de Bali-Beg-Malkodsch, commandant de Silistra. Les akindschis passèrent le Pruth, et revinrent comme à l'ordinaire chargés de butin, chassant devant eux des troupeaux de bestiaux et d'esclaves (1).

Maintenant il faut porter nos regards de l'Europe vers l'Asie, où brillait la première flamme de la guerre entre les sultans des Ottomans et des mameluks, entre Rum et l'Égypte. Malgré ses dispositions pacifiques, Bajesid devait céder aux raisons puissantes qui lui commandaient de prendre les armes pour s'opposer aux progrès de l'Égypte du côté de la Karamanie. Déjà, dans les dernières années de Mohammed, la bonne intelligence avait cessé de régner entre la Porte et le souverain des mameluks. Le prédécesseur de Melek Eschrefkaitbai, Choschkadem avait refusé la demande du conquérant, tendant à rétablir à ses frais les citernes sur la route des pèlerins à la Mecque, et il avait soutenu de ses armes le prince de la dynastie Sulkadr, contre le prince de la même famille favorisé par Mohammed. Le grand vesir du schah de l'Inde, le savant Chodschai-Dschihan, se rendant comme ambassadeur auprès de Bajesid, avait été arrêté sur sa route à travers les États du sultan d'Égypte, et s'était vu enlever la plus grande partie des précieux présents qu'il était chargé d'offrir. Le rival et le frère du sultan, Dschem, avait trouvé accueil et appui au Kaire; tout récemment les troupes égyptiennes s'étaient saisies violemment de divers châteaux appartenant au prince de la dynastie de Ramasan, dans le voisinage d'Adana et de Tarsus, et elles faisaient subir des vexations aux pèlerins qui se rendaient par cette route à la Mecque. Le gouverneur de Karamanie, Karagœs-Pascha, reçut ordre de reprendre les châteaux.

Sur les frontières de l'Asie-Mineure et de la Syrie, au lieu même où le Taurus baigne ses pieds dans la Méditerranée, se trouva établi le théâtre de la guerre. C'était dans ces montagnes que domina, durant deux siècles, avec une pleine indépendance, la dynastie des Turkmans Ramasanoghli, dont les historiens européens ont à peine fait connaître le nom. Lorsque l'aïeul d'Osman, le fondateur de l'empire ottoman, Suleiman, revenant vers le Chorasan, se noya au gué de l'Euphrate, à Dschaaber, et que ses fils se dirigèrent vers le nord, sept de ses compagnons, Turkmans de la tribu des Utschoks, c'est-à-dire des Trois-Flèches, s'établirent avec leurs familles dans la vallée de Tschukurowa. Ils s'appelaient Jurker, Kuszun, Warsak, Kara-Isa, User, Gundus, et Kisch-Timur (1). Le chef était Jurker, qui obtint des Arméniens, habitants du pays, le droit de faire paître paisiblement ses troupeaux dans les cantons d'Adana, Massissa et Tarsus, et le transmit à son fils Ramasan. Celui-ci assigna à Kuszun le territoire d'Aszarlik, pour résidence d'hiver; et les montagnes de Gulek, pour pâturage pendant l'été. Kisch-Timur se tenait l'hiver à Tarsus, et promenait l'été ses tentes sur le mont Bulgar; Gundus gardait ses troupeaux, pendant la rude saison, dans la plaine de Sis, et, durant les beaux jours, il les faisait errer dans les montagnes de Massissa; Ramasan, dans les plaines et sur les hauteurs autour d'Adana. Ils dominaient donc la campagne; mais ils n'étaient pas assez forts pour expulser les Arméniens des villes qui viennent d'être citées. Ce fut seulement après un demi-siècle que David, descendant d'User, conçut la pensée d'appeler l'assistance du sultan d'Égypte, Scheich-Ahmed. Le sultan lui accorda les secours demandés, et conquit le pays, mais pour lui-même, et David y fut institué en qualité de gouverneur. Les chefs des autres familles agirent à l'imitation de David. Les fils de Gundus se tournèrent aussi vers l'Égypte, et livrèrent la forteresse d'Ajas aux troupes égyptiennes. D'après ce double exemple des familles d'User et de Gundus, Ibrahim, fils de Ramasan, invoqua l'appui des Égyptiens; par son concours, ils se mirent en possession d'Adana et de Sis; grâces aux efforts du fils de

(1) Seadeddin, l. III, fol. 478; Idris, fol. 234; Aali, VII[e] et VIII[e] événement du règne de Bajesid II; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Rausatul-Ebrar; Neschri, l. 224, termine par là son Histoire.

(1) Aaschikpaschasade, exemplaire de la bibliothèque du Vatican, p. 517; la cause de la guerre d'Égypte, p. 526.

Kisch-Timur, ils s'emparèrent de Tarsus. Ainsi le sultan d'Égypte se trouva maître des six places les plus fortes de l'Arménie, Ajas, Gulek, Sis, Massissa, Adana, Tarsus et d'autres châteaux.

Karagœs-Pascha, gouverneur de Karamanie, dans sa marche d'Adana vers le défilé de Gulek, vit accourir les habitants des places d'Alnakasch et de Mollen, les principaux de Tarsus, les chefs des tribus turkmanes Kisch-Timur, Kuszun et Kara-Isa, qui le supplièrent de les recevoir sous ses drapeaux. Gulek, Alkamasch, Mollen et Bisbert se rendirent aux Ottomans, offrant de rester tributaires. Mais, d'un autre côté, l'armée ottomane subit la première des trois défaites qui, dans cette guerre, la frappèrent coup sur coup. Jakub-Pascha, qui, sur les instances du prince de Sulkadr Alaeddewlet, avait été envoyé à son secours du côté de Malatia, tomba dans une embuscade dressée par Bisch-Beg, premier écuyer du sultan d'Égypte, et fut défait, ainsi qu'Alaeddin, avec une grande perte (1). Le beglerbeg de Karamanie, Karagœs-Pascha, après avoir confié la garde des châteaux conquis autour de Tarsus et d'Adana, à Musa-Beg et au beau-père du sultan, Ferhad-Beg, se reposant sur ses succès antérieurs et sa vaillance, s'abandonna aux caprices de la débauche. Une armée nombreuse, conduite par Us-Beg, grand prince, ou généralissime du sultan d'Égypte, et par Temerrus, gouverneur d'Alep, tomba sur les garnisons de Tarsus et d'Adana, qui, pleines de sécurité, s'étaient toutes dispersées, et les chassa, après avoir immolé les deux begs Musa et Ferhad. Pour effacer ce double affront, le beglerbeg d'Anatoli, Hersek-Ahmed-Pascha, aussi beau-père du sultan, fut envoyé vers Tarsus et Adana, chargé du commandement supérieur des armées; le gouverneur de Karamanie, Karagœs, et Mohammed-Pascha, fils de Chisr-Beg, furent placés sous ses ordres. Celui-ci, comme pascha plus ancien, et le premier, en sa qualité de gouverneur de Karamanie, se trouvèrent blessés de l'infériorité à laquelle on les réduisait, et lorsqu'on en vint aux mains, ils restèrent simples spectateurs de la bataille, de sorte qu'Hersek-Ahmed, malgré des prodiges de valeur, fut battu et fait prisonnier. Alors Karagœs et le fils de Chisr prirent la fuite, et abandonnèrent à l'ennemi les places d'Adana et de Tarsus (1). Irrité de ces défaites, qui lui coûtaient la vie d'un de ses beaux-pères, et la liberté de l'autre, Bajesid commanda au grand vesir, Daud-Pascha, de se mettre lui-même en mouvement, avec quatre milles janitschares, et toute sa maison militaire, vers la frontière de Karamanie, et le beglerbeg de Rumili, l'eunuque Ali-Pascha, reçut ordre de se rendre de Semendra à Gallipoli, et d'aller joindre le grand vesir. Lorsque Daud-Pascha était déjà campé sur la frontière de Karamanie, au pied de l'Alatagh (le Taurus), dans le voisinage du château de Kodschakalaa, au delà des Alpes d'Utschkapulu, Alaeddewlet, prince de Sulkadr, vint le trouver, et lui persuada, au lieu de poursuivre sa marche, de se tourner plutôt vers le territoire des tribus de Warsak et de Torghud, où le petit-fils maternel de Kasim-Beg, Mohammed-Beg, dressait l'étendard de la révolte. Le grand vesir suivit ce conseil [1487], franchit le mont Bulgar, et se dirigea vers les montagnes des tribus de Warsak et de Torghud; quant aux deux gouverneurs d'Europe et d'Asie, placés sous ses ordres, Ali et Karagœs-Pascha, il leur fit continuer leur marche sur la Karamanie, le premier par la route de Tarsus, le second par le défilé d'Alaschjurdi. Torghudoghli-Mohammed, petit-fils de Kasim, dernier prince karamanien, voyant son territoire environné de tous côtés par les troupes du grand vesir, prit la fuite vers Alep, avec sa femme et son enfant. Les begs de Wardak accoururent à l'envi offrir leur soumission au grand vesir (2). Daud-Pascha leur donna des vêtements d'honneur; et la saison de la campagne d'été touchant à sa fin, il congédia l'armée dans la plaine de Stall, près d'Akschehr, et revint en Europe, où il baisa les pieds du sultan à Wise (3).

Tandis que le grand vesir en Asie s'occupait à étouffer les troubles de Karamanie, Bajesid

(1) Seadeddin, l. III, fol. 482; Ssolaksade, fol. 71; Aali, IXe événement.

(1) Seadeddin, l. III, p. 483; Ssolaksade, fol. 71; Aali. Dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, ces faits ne sont placés qu'à l'année suivante 892.

(2) Seadeddin, l. III, p. 484.

(3) *Ibid.*

se complaisait en Europe à recevoir et expédier des ambassades. La plus remarquable de toutes, à cause de la forme des lettres de créance, et en raison de l'effet qu'elle produisit, est celle du dernier prince des Maures en Espagne, le souverain des Beni-Akmer, c'est-à-dire du fils du Rouge, à Grenade, qui, pressé rudement par Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, implorait dans sa détresse l'assistance du sultan des deux terres et des deux mers contre les forces supérieures des infidèles. Les lettres de créance étaient rédigées selon l'esprit romantique et chevaleresque des maîtres de l'Alhamra; c'était une élégie arabe qui déplorait les souffrances des moslims, la chute de l'islam en Espagne, et l'expulsion prochaine des Asabes et des Andaloux, après une possession de sept siècles, et faisait un appel pathétique à la compassion active de tous les moslims, et de leurs souverains (1). Bajesid, emporté par son zèle d'enfant dévoué du prophète, et par son inspiration de poëte, équipa de suite une flotte qui devait aller ravager les côtes d'Espagne et, pour donner à cette expédition une couleur plus romantique, il confia ses vaisseaux au plus brillant de ses anciens pages, auquel sa beauté avait fait donner le nom de Kemal, c'est-à-dire perfection, et qui devint plus tard la terreur des escadres européennes, sous le nom de Kemal-Reis, le parfait marin. La seconde ambassade fut celle de Venise (2). De la part de la république arrivèrent Antonio Furra, et Giovanni Dario, celui-là même qui, sept années auparavant, à la suite de la guerre de seize ans, avait conclu la paix avec Mohammed II (3). Bajesid envoya un ambassadeur à Venise, avec la double mission de réclamer le port de Famagosta en Chypre, comme un abri pour les flottes ottomanes contre le sultan d'Égypte (4), et de suivre l'affaire relative à la proposition de Bocolino d'Osimo, qui avait offert cette ville du pape au sultan, à la condition de la recevoir de lui à titre de fief. Venise, qui était en paix avec le sultan d'Égypte, déclina la première demande; quant à la seconde, elle devint sans objet, parce que Lorenzo de Médicis sut persuader à Bocolino de vendre la ville au pape, moyenant 7,000 duc. Le pape recouvra Osimo; mais Bocolino (1), au lieu de recevoir de l'argent, fut payé de la corde. L'ambassadeur turc à Venise, ou peut-être un autre, apporta à Lorenzo de Médicis, en témoignage de l'estime particulière de Bajesid, beaucoup de présents rares en animaux, parmi lesquels se trouvait une girafe (2). Un député du woiwode de Moldavie vint présenter le tribut pour les deux dernières années. Un envoyé hongrois se rendit du camp de Mathias Corvinus devant Neustadt à Constantinople, et un messager turc fut expédié de la capitale de Bajesid pour les lignes de Neustadt. Le premier, Démétrius Jaxich, après avoir reçu du sultan, dans son audience de congé, le kaftan d'honneur, fut massacré à son retour non loin de Semendra, par Ghasi Mustapha, qui exerça ainsi une vengeance personnelle. Le Servien Jaxich, lorsqu'il s'était emparé jadis de Ghasi Mustapha et de son frère, avait fait arracher toutes les dents au premier, et l'avait forcé de faire rôtir lentement son propre frère mis à la broche. De telles atrocités du Servien pouvaient bien excuser la violation du droit des gens sur sa personne. Au reste, Jaxich se défendit si vaillamment que son assassin n'eut pas le temps de goûter le plaisir de la vengeance, et succomba lui-même dans cette action (3). Tandis que Jaxich était reçu à Constantinople, l'envoyé turc arrivait au camp hongrois, devant Neustadt, qu'assiégeait Mathias Corvinus. Jadis il avait été en Égypte comme ambassadeur, et s'était formé une haute idée de son habileté dans l'art des négociations. Mathias, qui savait cela, ordonna d'amener le diplomate sur la batterie, afin que l'audience eût lieu au milieu des décharges de l'artillerie et du sifflement des balles. C'est là qu'il reçut le message du sultan, et qu'il y répondit. L'envoyé turc, au-

(1) Dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, ce fait est dans l'année 892.

(2) En 1483, Marino Sanuto, chronique.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(1) Sismondi, l. XI, p. 284 et 285; d'après Stefano Infessura Diario, p. 1213; Marini Sanuto, vite de' duchi, et Raynald, Annal. eccl., 1487, § 7, p. 381.

(2) Appendice XLIX à la vie de Lorenzo de Medici, par Roscoe, contient la liste des présents décrits par son secrétaire Pietro da Biliena.

(3) Engel, Histoire de Servie, p. 449; Seadeddin, l. III, p. 484.

quel la peur paralysait la mémoire ou qui peut-être n'avait pas bien saisi les paroles du roi, couvertes par le bruit du canon, le supplia de les répéter. Pour toute réponse, Mathias déclara que désormais le sultan devrait lui envoyer des messagers capables de retenir les expressions qui leur seraient adressés (1). L'ambassadeur qui vint l'année suivante de la part de Bajesid excusa la violation du droit des gens commise sur la personne de Jaxich; et comme la trêve de cinq ans était expirée, il la renouvela pour trois autres années (2).

La campagne de l'année suivante fut ouverte plutôt qu'à l'ordinaire. Dès le milieu de mars, Ali-Pascha, le nouveau beglerbeg de Rumili, Chalil-Pascha, et le beglerbeg d'Anatoli, Sinan-Pascha, franchirent le détroit de Gallipoli, et Hersek-Ahmed-Pascha, que le sultan d'Égypte avait relâché, dans l'intention d'accélérer la conclusion de la paix, fut destiné à soutenir, avec une flotte de cent vaisseaux, les opérations de l'armée sur la côte de Karamanie. Après avoir appelé à lui les troupes du beglerbeg de Karamanie, Jakub-Pascha, Ali-Pascha marcha d'Eregli par le passage de la route des plaines vers Adana, répara les ouvrages de cette ville ainsi que ceux de Tarsus, enleva les châteaux d'Ainsarba, Kure, Nimrim, Molwana, et releva la forteresse ruinée d'Ajas. Chalil-Pascha assiégea et prit Sis, et le commandant égyptien de la place, Si-Beg, après avoir été délivré de ses fers à Constantinople, et revêtu d'habits d'honneur, fut renvoyé en Egypte par représailles de la délivrance d'Hersek-Ahmed. Le sultan d'Égypte envoya contre Ali-Pascha une nouvelle armée, mit à sa tête les premiers begs de ses États, le grand prince Us-Beg, le grand écuyer porteur d'armes, le premier écuyer cavalcadour; il y avait encore Temerrus, beg de troisième ordre, Kanisem, beg de quatrième rang, et quinze cents officiers avec les commandants de Damas, Alep, Tripoli, Saida et Ramla; les Égyptiens étaient en outre grossis par les auxiliaires turkmans, Ramasan et Torghudoghli. En arrivant près de Bagras au point le plus resserré du défilé de Syrie, ils s'aperçurent que la flotte d'Hersek-Ahmed-Pascha barrait le passage du côté de la mer; car le chemin ici entre la montagne et le rivage est si étroit, qu'on lui a donné le nom de Ssakaltutan, tenant par la barbe. Au moment où l'armée égyptienne renonçait à tout espoir de s'avancer plus loin, une tempête s'éleva, qui dispersa la flotte d'Hersek-Ahmed, et le grand prince Us-Beg franchit sans obstacle ce point si dangereux par lequel s'avançait Alexandre, tandis que Darius descendait par le défilé de Beilan du mont Amanus. L'armée égyptienne opéra son mouvement par le Dschihan (Pyramus) et le Kilidschi (Cydnus), vers la plaine d'Aghatschairi, entre Tarsus et Adana, sur laquelle les deux armées se rencontrèrent [16 août 1488]. Ali-Pascha était entouré de ses begs les plus vaillants, de Kisil-Ahmed, fils d'Isfendiar, d'Omur-Beg, fils de Turachan, de Mohammed-Beg, etc. A l'aile droite étaient Sinan et Jakub, beglerbegs d'Anatoli et de Karamanie, avec Ahmed-Pascha, fils de Welieddin, le poëte, et de Suleiman-Beg; à la gauche se tenait Chalil-Pascha, beglerbeg de Rumili. L'avant-garde des Asiatiques était menée par les fils d'Ewrenos, celle des Européens par Husein-Beg-d'Ochri. Le général égyptien, Us-Beg, avait à sa droite le beglerbeg de Damas, avec les begs revêtus de dignités de la cour; à sa gauche le beglerbeg d'Alep, avec les commandants syriens, déjà cités. Quatre mille lances commandées par Temerrus formaient l'avant-garde. Les deux fils d'Ewrenos, Isa et Suleiman-Beg, ayant péri dès le commencement de l'action, les Asiatiques plièrent et prirent la fuite poursuivis par Temerrus, dont les soldats pillèrent le camp abandonné à leur convoitise. L'armée d'Us-Beg, aux prises avec les troupes européennes, après quelque perte, s'était aussi jetée sur le camp des Rumiliotes, l'avait pillé, et avait coupé le chemin d'Alep. Parvenus à Bagras, les Égyptiens trouvèrent le défilé occupé par les troupes qu'Ahmed-Pascha avait mises à terre; après avoir éprouvé de grandes pertes, ils s'ouvrirent un passage, mais en abandonnant le butin fait dans les deux camps. Us-Beg, soutenu par les tribus de Varsak et de Torghud, s'arrêta pour assiéger Adana, dont il s'empara après l'explosion d'un

(1) Dans Katona, l. XII, ord. XVI, p. 782, le rapport de l'évêque de Ruab, Paul Gregoriancez, tiré de Beldec, l. II, p. 114.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 418.

magasin à poudre. Ali-Pascha se retira sur Eregli et Larenda. Sur l'ordre du sultan, il envoya à Constantinople Karagœs-Pascha, qui, cette fois encore, avait été le premier à prendre la fuite, et les begs auxquels il attribuait les désastres de la campagne : d'abord, ils furent jetés dans les fers; puis, les uns furent exécutés comme Karagœs; d'autres perdirent seulement leurs dignités. L'année suivante, fut achevée la construction de la mosquée, de l'académie et de l'hôpital de Bajesid, à Andrinople; mais, par une triste compensation, le feu dévora deux marchés et le quartier d'Ishak-Pascha, et la foudre causa de terribles ravages sur plusieurs points de la ville [4 juillet 1490].

La guerre contre l'Égypte devint de plus en plus désastreuse par la perfidie du prince de Sulkadr. Alaeddewlet, qui, dans la dernière année du règne de Mohammed II, avait été placé et maintenu sur le trône par le sultan des Ottomans contre Budak, que soutenaient les Égyptiens, voyant la fortune favoriser les armes égyptiennes, se détacha de la Porte, et négocia avec Us-Beg un mariage entre sa fille et le fils du grand prince égyptien (1). Le frère d'Alaeddewlet, Budak-Beg, au contraire, qui jusqu'alors avait été retenu captif à Damas par les Egyptiens, s'échappa en Europe, alla se jeter aux pieds du sultan, qui l'investit du sandschak de Wise. Afin de l'aider à se remettre en possession de l'héritage paternel, on lui donna pour seconder ses efforts le fils de Chisr, Mohammed-Pascha, gouverneur d'Amasia, le fils de Michal, Iskender-Beg, gouverneur de Kaiszarije, et Mustanszaroghli-Mahmud-Beg, le premier des begs de Karamanie. Avec eux, Budak marcha vers le pays de ses pères; il fit crever les yeux à son neveu, fils d'Alaeddewlet, auquel avait été conféré le sandschak de Kirschehr. Alaeddewlet s'avança contre lui avec des forces considérables, et intercepta une lettre de Budak, dans laquelle celui-ci réclamait de prompts secours de Mahmud-Beg. Il supposa une autre lettre d'un sens tout opposé, disant que l'état déplorable de l'ennemi rendait désormais toute assistance inutile. De la sorte, Budak fut surpris par son frère, et, malgré la vaillante résistance opposée par Iskender, le malheureux prince, après avoir vu périr son fils, fut battu, fait prisonnier, et envoyé par Alaeddewlet au sultan d'Égypte (1) [1490]. Le grand prince égyptien Us-Beg, à la nouvelle de cette victoire, s'avança à la tête d'une armée, et, faisant sa jonction avec Alaeddewlet, il assiégea Kaiszarije. Hersek-Ahmed-Pascha reçut ordre d'entrer en campagne contre ces alliés; mais lorsque se répandit le bruit qu'Alaeddewlet et Us-Beg, laissant derrière eux Kaiszarije, s'avançaient vers Nikde, ravageant le pays autour d'Eregli (Archelais) et de Larenda, Bajesid résolut de marcher en personne de Beschiktasch vers Skutari, afin de diriger la campagne d'Asie. Dans ce temps, l'on vit arriver à Constantinople une ambassade du prince de Tunis, avec des présents consistant en un exemplaire du Koran et en livres de la tradition du prophète; elle apportait des offres de médiation pour le rétablissement de la paix avec l'Égypte. Le savant mufti Ali-Arabi, fameux sous le nom de Molla-Arab, avait, depuis longtemps, entretenu une correspondance tendant à ce but (2), et même on fut informé qu'à l'approche d'Hersek-Ahmed-Pascha les troupes ennemies, après une halte de trois jours, avaient fait un mouvement en arrière. Les propositions pacifiques du mufti et de l'envoyé tunisien furent plus facilement accueillies. Bajesid, au lieu de se rendre de Beschiktasch à Skutari, comme il se l'était proposé, s'avança en chassant vers Andrinople, Ipszala, Kumuldschina; puis, regagna Andrinople et Constantinople, pour y célébrer les doubles fêtes de la circoncision de ses petits-fils, et du mariage de sa fille. Cette année, les Turcs avaient encore fait une irruption dans la Carniole; mais ils avaient été chassés de la forêt de Birn Baumwald, par la levée en masse de la population. « En sorte que la forêt, dit Valvasor, qui avait servi de retraite à ces sauvages, dut aussi leur servir de tombeau (3). »

Les cinq fils de Bajesid administraient cinq des plus belles contrées de l'Asie : Ahmed était

(1) Seadeddin, l. III, fol. 489.

(1) Seadeddin, l. III, fol. 490.

(2) *Ibid*., l. III, fol. 492; Ssolaksade, fol. 72; Nochbetet-Tewarich, fol. 109; Aali, XIVe événement du règne de Bajesid II, et Rausatul-Ebrar.

(3) Valvasor, l. IV, p. 382.

gouverneur d'Amasia; Schehin-Schah, de Karamanie; Alem-Schah, de Menteschè; Kurkud, de Ssaruchan, et Selim, de Trapezunt (Trébisonde). Leur circoncision avait été célébrée sous le règne de Mohammed II, en même temps que celle de leur oncle Dschem. Maintenant le fils du prince aîné, décédé, fut circoncis avec le fils d'un vesir, et les trois filles de Bajesid furent mariées : la première à Ahmed-Mirsa, fils du prince Oghurli, petit-fils d'Usun-Hasan, réfugié auprès de la Porte; la seconde fille, au fils du grand vesir Daud-Pascha; et la troisième à Naszu-Beg, gouverneur de Skutari (1). Les fêtes se firent dans l'hippodrome. Cependant, les négociations du mufti Molla-Arab avaient suivi un heureux cours; et, après cinq années d'une guerre peu glorieuse pour les armes ottomanes, la paix fut conclue à la condition que les trois places conquises par l'armée égyptienne, dans la plaine de Tschukurowa, seraient abandonnées comme des établissements de piété dépendant de la Mecque et de Médine (2) [1491].

Le calme étant rétabli dans l'Asie, et les délimitations bien fixées avec Venise (3), Bajesid tourna son attention sur la Hongrie déchirée par des factions, et toute bouleversée par suite de la mort de Mathias Corvinus; et il se flatta de se rendre maître de Belgrad par la persuasion, ou par surprise. Le gouverneur de Semendra, Chadim-Suleiman-Pascha, représenta au despote Uilak l'état précaire de la Hongrie, qui ne savait pas même à qui resterait la couronne, fit tous ses efforts pour le déterminer à faire passer Belgrad, ainsi qu'Aladschahiszar et Swornik entre les mains du sultan, auprès duquel il s'élèverait ainsi dans la plus haute faveur. La réponse équivoque d'Uilak (4) ayant fait naître quelque espoir de succès, Bajesid ordonna que les troupes albanaises marchassent sur Belgrad pour l'investir, et que le kapudan-pascha, Goigu-Sinan, attendît, avec trois cents bâtiments (1), sur la côte d'Albanie, l'arrivée du sultan. Lui-même quitta Constantinople le 1er mars [1492], et marcha sur Sofia, dans le dessein de se porter de là contre Belgrad ou vers l'Albanie, si le projet médité contre la ville échouait (2). Cependant les troupes de Semendra avaient assiégé Sabacz, enlevé quelques châteaux en Bosnie, et menacé Jaicza. Les Turcs, qui poussaient leurs courses vers la Hongrie, se laissèrent refouler par Kinis; quelques begs furent pris (3), et George More, frère du ban de Szæreny, envoya deux voitures pleines de têtes de Turcs, à la diète, où cette sanglante annexe au bulletin de la victoire répandit l'enthousiasme (4).

Ayant perdu tout espoir d'obtenir Belgrad par trahison ou par surprise, Bajesid marcha de Sofia vers l'Albanie par la route de Monastir (juin 1492), et passa à Depedelen (5) vingt-quatre jours du mois de Ramazan, durant lesquels les troupes de la maison du grand vesir et les janitschares dévastèrent le pays et le dépeuplèrent (6). Lorsque le sultan se rendait de Monastir à Parlepe, à l'endroit où le chemin se resserre le plus, un assassin, déguisé en kalender, s'était approché de lui pour le frapper; mais le coup fut détourné par les gardes du corps, qui mirent aussitôt l'assassin en pièces. Depuis cet événement, si ce ne fut même à partir de la mort de Murad Ier, assassiné par Kobilovich sur le champ de bataille, s'établit la loi que personne ne pût s'approcher armé du sultan, que tous ceux qui devaient paraître en sa présence fussent introduits par deux chambellans obligés de leur tenir les bras. Cette mesure de précaution contre les assassins est devenue depuis

(1) Seadeddin, l. III, fol. 493; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich.

(2) Seadeddin, l. III, fol. 493; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques, dans l'année 896; Mezeray, l. I, p. 303; Knolles, l. I, p. 355 et 299, dans l'année 1487, et chronique de Drechsler, 1483.

(3) L'acte de délimitation du 10 juillet 1490 se trouve dans les archives de Venise.

(4) Seadeddin, l. III, fol. 495; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich.

(1) Dans la chronique de Marini Sanuto se trouve l'équipement d'une flotte de trois cents voiles, dès l'année 1488.

(2) Seadeddin, l. III, fol. 349.

(3) Bonfinius, dec. V, l. II, à la fin.

(4) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, p. 48.

(5) Depedelen, et non pas Tebelen, comme écrit toujour Pouqueville, est le nom du lieu de la naissance d'Ali-Pascha de Janina.

(6) Seadeddin, l. III, p. 495; Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich.

une règle de cérémonial à laquelle sont soumis les ambassadeurs des rois et des empereurs. Bajesid prolongea son séjour en Albanie de quelques mois, à cause de la peste qui ravageait Constantinople, et ne revint dans sa capitale qu'au milieu de l'hiver.

L'Autriche ressentit vivement les calamités de cette campagne d'Albanie, désolée par les akindschis, dont les cruautés surpassèrent cette fois tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Ils se répandirent en même temps sur la Styrie, la Carinthie et la Carniole, se partageant en trois corps. Le premier pénétra dans la Carniole par Mœttling, Rudolphswerth, et poussa jusquà Laybach, frappant le pays d'horreur et de consternation. Les enfants étaient empalés, ou leurs têtes écrasées contre les murailles; les filles, outragées sous les yeux de leurs mères; et les femmes devant leurs maris, qui étaient ensuite accouplés comme des chiens et chassés en esclavage; les têtes que les barbares coupaient à leurs victimes, ils les faisaient rôtir ensuite au bout de longues broches pour leurs horribles festins. A Tarwis, il y eut un massacre général; les rues étaient couvertes de cadavres, de troncs mutilés, de membres coupés. L'empereur Maximilien envoya des troupes au secours de la Carinthie; d'autres se rassemblèrent sous Rodolphe de Khevenhuller, et les nobles de Carinthie, Lans Ungnad, Nicolas Lichtenstein, Paucrace Dietrichstein, Léonard de Coloniz, Christophe de Veistriach, Georges de Weiszeneck et Nicolas Rauber, dont le nom de famille reparaît toujours lorsqu'il s'agit de repousser le brigandage. On en vint aux mains près de Villach. Vingt-cinq mille chrétiens enlevés par les Turcs brisèrent leurs fers durant le combat, et tombèrent sur les derrières de l'ennemi. Sept mille chrétiens et dix mille Turcs restèrent sur le champ de bataille; sept mille Turcs furent pris; leur chef Ali-Pascha, de la famille des Michaloghli (1), fut tué par Khevenhuller, ou par Coloniz (2). La terre qui s'élève pour recouvrir les ossements indique encore aujourd'hui le lieu où se livra le combat, et atteste le nombre des morts. La troisième division des akindschis avait été repoussée dans la basse Styrie jusqu'à Cilly. Ces cannibales éventraient les morts, leur arrachaient les intestins, dont ils s'entouraient comme de ceintures, coupaient les corps par morceaux, les faisaient rôtir, et les dévoraient. Au reste, de tels actes de barbarie n'appartenaient point exclusivement aux Turcs; les Hongrois en commirent d'aussi atroces, et les troupes de Kinis imitèrent les akindschis de Michaloghli, ou souvent leur donnèrent l'exemple. Après la levée du siége de Szæreny, Kinis appliqua son esprit à inventer des supplices pour les prisonniers turcs: les uns étaient cousus dans des sacs et jetés à l'eau; d'autres, attachés à des roues de moulin, ou bien écorchés vifs, ou rôtis; il y en eut qu'il fit dévorer par des porcs affamés (1). Dans cette même année, où Ali-Beg Michaloghli était battu et tué près de Villach par Khevenhuller, l'eunuque Ali, pascha de Semendra, était repoussé au défilé de la tour rouge par Étienne de Thelegd, et repoussé de la Transylvanie, en sorte qu'il abandonna tout le butin enlevé, et perdit quinze mille hommes tués ou prisonniers (2). Afin de venger ce triple affront fait aux armes turques, l'année suivante, Jakub-Pascha, qui avait été grand maître de la cour de Bajesid alors que ce prince était dans son gouvernement d'Amasia, puis s'était trouvé en qualité de beglerbeg, dans la Karamanie, auprès du prince gouverneur Alem-Schah, fils de Bajesid, se jeta, avec cinq mille hommes, sur les cantons de la basse Styrie autour de Cilly (3) et Pettau. En passant devant Jaicza, Jakub-Pascha provoqua au combat le commandant de cette place, Kanisai, qui, sortant de l'enceinte des murailles, fit perdre aux Turcs l'envie de s'arrêter plus longtemps en ces lieux (4). L'expédition traversa l'Unna, près d'Ostroviz, se dirigeant sur Sluin, et passa la Kulpa que, suivant Seadeddin, les coureurs turcs n'avaient pas encore franchie. Après quinze jours de pillage et de massacre dans la

(1) Seadeddin et Ssolaksade font mention de la défaite et de la famille du pascha.

(2) Valvasor, IVe liv., et Megiser.

(1) Engel, Histoire de la Valachie, l. I, p. 183.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, 2e division, p. 55.

(3) Bonfinius, dec. V, l. III, p. 707; Giovio se trompe, ainsi qu'il le fait souvent, en prenant l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, pour le chef de cette irruption.

(4) Seadeddin, l. III, fol. 497.

Croatie et la Styrie inférieure, Jakub-Pascha fut repoussé par Jacques Szekely et d'autres chefs allemands. Alors les nobles de Croatie, cités en plus grand nombre par les historiens ottomans que par les Hongrois, entrèrent en lutte les uns contre les autres: c'étaient principalement le ban Derencseny et les comtes de Frangipan, Nicolas, Bernardin et Jean, comte de Modrusch. Quelques-uns avaient demandé l'assistance du roi de Hongrie, d'autres les secours de Jakub-Pascha. Mais lorsque ce dernier parut à son retour vers la Croatie, il les trouva réconciliés entre eux par la communauté des périls, et réunis contre leur féroce ennemi.

En arrivant au pas de Sadbard, Jakub-Pascha le trouva barré avec des troncs d'arbres et des pierres, et se vit enveloppé d'ennemis; il négocia pour obtenir une libre retraite moyennant de l'argent; mais Derencseny et les Frangipan insistèrent sur la délivrance de tous les prisonniers chrétiens, et la restitution du butin. Toutefois, redoutant la supériorité des forces de l'ennemi, Derencseny voulait se retirer; mais Bernardin Frangipan lui reprocha de vouloir soustraire au danger la vie de son fils et de son frère. On ne prit donc aucun parti. Durant ces débats, Jakub se dégagea en faisant abattre un bois qui lui masquait le passage. Le 9 septembre [1493], on en vint aux mains, près d'Adbina (1) (Udvine), et les chrétiens subirent un cruel désastre; quinze mille sept cents Hongrois restèrent sur le champ de bataille, les trois Derencseny tombèrent entre les mains de l'ennemi; des trois Frangipan, l'un fut tué, un autre pris, le dernier s'échappa. Jakub fit couper les têtes du fils et du frère de Derencseny, qui furent présentées au ban sur un plat. Ensuite, le pascha accabla ce chef de reproches pour avoir violé la paix lorsque les Turcs voulaient traverser paisiblement son pays. Cinq mille sept cents nez coupés aux chrétiens restés sur le champ de bataille furent envoyés à Constantinople, avec le ban, comme trophées de la victoire des musulmans. Derencseny, conduit devant Bajesid, n'humilia point son orgueil et n'adoucit rien à sa rudesse accoutumée; néanmoins le sultan n'ordonna point son supplice, et se contenta de le bannir, avec deux fidèles serviteurs, dans une île où ce chef mourut au bout de trois mois, par l'effet du climat ou du poison. Jakub-Pascha reçut un sabre richement travaillé et un magnifique coursier de la main du sultan, qui le fit beglerbeg de Rumili. Le pascha qui occupait ce poste fut nommé au gouvernement de la Bosnie (1).

(1) Dans Seadeddin, le lieu s'appelle Corbova ou Caratova.

Paul Kinis, étendu sur son lit de mort, et déjà incapable d'articuler une parole, se fit amener les otages des Turcs et apporter une carte; portant la main à son cou, il indiquait au roi, par un geste énergique, le traitement qu'il fallait faire subir aux ennemis des chrétiens, et en même temps il lui montrait les frontières ottomanes comme pour le pousser à une expédition vers la Servie, afin de venger tant d'injures; car, dans l'année qui suivit la défaite de Derencseny [1494], les Turcs s'étaient jetés encore sur la Styrie, s'étendant jusque vers Pettau, et avaient fait des courses dans le Banat jusqu'aux environs de Temeswar. De la Styrie, ils avaient enlevé sept mille captifs (2); mais le nouvel empereur Maximilien les chassa du pays où ils n'osèrent plus se montrer durant tout son règne de vingt-cinq années. Les dégâts portés du côté de Temeswar furent vengés par un Hongrois qui se porta sur Semendra, accompagné de Kinis, auquel la mort laissa encore le temps de faire cette expédition. Les faubourgs de Semendra furent incendiés; de tous côtés furent enlevés des hommes, des bestiaux, du grain, de l'argent, et l'armée ramena tout ce butin le 1er novembre [1494] devant Belgrad. Cinq bœufs se donnaient pour un ducat, et une femme avec quatre filles se vendaient 18 pièces d'argent (3). Alors les Hongrois traitèrent les prisonniers turcs comme les musulmans avaient traité les captifs enlevés de la Hongrie. Partout se voyaient des ventes d'esclaves; des deux côtés, on abattait à plaisir les têtes des prisonniers. Pierre More, parent du *coupe-tête* Szœrny, qui, dans cette même année, était allé en ambassade à Constantinople, revint, en 1495,

(1) Seadeddin, l. III, p. 500.

(2) Bonfinius, dec. V, l. IV, p. 719; Histoire politique et ecclésiastique de J. Cæsar.

(3) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, 2e division p. 72; Bonfinius, dec. V, l. IV, p. 717, 719, 729.

accompagné d'envoyés turcs qui apportèrent des vases d'argent et d'autres présents, sollicitant le renouvellement de la paix pour dix années (1). Ils reçurent à leur tour des dons aussi précieux ; la trêve fut prolongée pour trois années, sous la condition que les prisonniers qui restaient encore de la défaite de Derencseny seraient restitués, que l'on réprimerait toutes les irruptions pendant trois ans, et que la trêve pourrait encore être prorogée pendant trois autres années, selon le désir du roi, ou que l'on reprendrait les hostilités en les dénonçant trois mois à l'avance (2). La dernière entreprise militaire, avant la conclusion de la paix, avait été celle de Ladislaus Kanisai, en sa qualité de commandant de Jaicza. Kanisai avait refusé de remettre la place à Jakub-Pascha, et dirigé de vigoureuses sorties contre ce chef; un peu plus tard, se mettant à la tête de quatre mille cavaliers, il avait envahi la Servie et enlevé deux châteaux dans lesquels Ali-Pascha l'Eunuque déposait son butin (3). Le valeureux Ladislaus Kanisai, devenu ban de Croatie à la place de Derencseny, suivit les traces de Paul Kinis, qui, au retour de la dernière expédition de Servie proposée et animée par lui, était mort en vue de Belgrad (4). Kanisai découvrit et châtia la conspiration de la garnison de Belgrad, qui voulait livrer la ville aux Turcs. Les chefs puissants des conjurés, le prieur de Saint-Jean d'Aurana et le duc héréditaire de Sirmium, Laurent Uilak, ne perdirent que leurs dignités et leurs biens; quant aux traîtres de moindre importance, ils subirent la peine capitale (5). Les Turcs conquirent, en Bosnie, les châteaux de Komothya, Thersaz, Nerethva et Koszoruwar (6) [1496]; et, l'année suivante, des bandes de pillards musulmans se répandirent sur la Dalmatie et le canton de Zara, poussèrent jusqu'au Frioul, à Reifniz, Zirkniz, Loitsch, menaçant Oberlaibach. Firus-Beg, gouverneur de Skutari, fit savoir au commandant vénitien, marquis Trevisani (1), que, sur l'ordre du sultan, il était arrivé à Cattaro pour maintenir, dans la possession de ses domaines, Georges Czernoviz, seigneur de Montenegro, qui avait été jusqu'alors sous la protection vénitienne. Trevisani répondit que la république ne songeait nullement à s'approprier aucune partie des biens de Czernoviz. Ce fut là le premier prétexte à une guerre dont les causes latentes existaient déjà, mais qui fut encore différée de deux années. Au printemps de 1497, le grand vezir Daud-Pascha, après avoir été revêtu quatorze ans de la première dignité de l'empire, la quitta tout en conservant la faveur de son maître, et fut mis à la retraite avec une pension annuelle de 300,000 aspres (2). De quatorze dignitaires qui avaient été élevés au grand vesirat depuis son institution dans l'empire ottoman, Daud-Pascha fut le premier qui descendit de ce poste sans tomber dans la disgrâce. Ses treize prédécesseurs l'avaient occupé pendant toute leur vie, ou bien, frappés par la défaveur du sultan, ils avaient dû l'échanger contre des dignités inférieures de l'État, ainsi qu'il était arrivé à Mahmud-Pascha, à Keduk-Ahmed-Pascha et à Mesih-Pascha, qui tous trois avaient quitté la direction supérieure des affaires de l'empire et des armées pour le simple commandement des flottes en qualité de kapudan-paschas et de gouverneurs de Gallipoli. La place de Daud fut conférée au beau-père du sultan, Hersek-Ahmed-Pascha; mais elle passa encore, dans la même année, à Ibrahim-Dschendereli, fils du grand vesir Chalil, exécuté sous Mahmoud II.

Bajesid, occupé surtout de la pensée de se maintenir, autant que possible, en paix avec tous ses voisins, et de renouveler les anciens traités, entretenait, depuis sept, ans de bons rapports avec la Pologne, lorsque ces relations furent rompues par la fameuse expédition de Bali-Beg, gouverneur de Silistra. En 1490, fut

(1) Bonfinius, dec. v, l. v, p. 728.

(2) Les conditions de la paix se trouvent dans Katona, l. x, p. 708, d'après Bonfinius.

(3) Schimek, Histoire politique du duché de Bosnie et de Rama, p. 183, d'après Istuanfi, p. 31.

(4) A Saint-Clément, le 24 novembre; Bonfinius, dec. v, l. iv; Engel, Histoire de Hongrie, l. iii, p. 272; Bonfinius s'arrête pour l'histoire des Ottomans à la mort de Kinis.

(5) Schimek, p. 183, d'après l'histoire d'Istuansi, l. iii, p. 35.

(6) Engel, Histoire de Dalmatie, p. 562, et de Hongrie, l. iii, 2e division, p. 86.

(1) Chronique de Marini Sanuto.

(2) Histoire des vesirs, par Osman-Efendisade, et rapport des envoyés vénitiens de Sciba à la signoria, du 5 mai 1497, dans la chronique de Marini Sanuto.

conclu entre Bajesid et le troisième des Jagellons, le premier traité de la Pologne avec la Turquie (1), et en 1493, il fut encore prolongé de trois ans par Jean-Albert (2). Lorsque ce délai fut expiré, Jean-Albert chercha un prétexte à la guerre, qu'il méditait moins contre les Turcs que contre la Moldavie, et bientôt après il fit la malheureuse expédition de Suczawa. Ladislaus de Hongrie envoya un ambassadeur en Turquie, afin d'offrir sa médiation, en faveur de la Pologne. Il fit représenter que l'invasion des Polonais en Moldavie était une atteinte portée à la suzeraineté du droit des Hongrois, et non point aux droits de la Turquie; car les places de Belgrad et de Kilia, menacées par le roi de Pologne, appartenaient à la Moldavie, qui relevait de la couronne de Hongrie (3). Malgré cette médiation, Bali-Beg-Malkodsch-Oghli, gouverneur de Silistra, reçut ordre d'entrer en campagne. Deux fois dans cette année, il fit irruption en Pologne; la première fois, au printemps, soixante mille Turcs enlevèrent dix mille prisonniers; à la seconde, leur armée s'élevait à quatre-vingt mille hommes (4). Bali-Beg passa le Dniester sur un pont de bateaux, confia le commandement de l'avant-garde à son jeune fils Ali-Beg, et celui du second corps à l'aîné, appelé aussi Ali-Beg. Soroka, sur la rive du Dniester, fut saccagée; le fleuve, traversé à la nage, et les retranchements, qui défendaient le passage, entièrement ruinés; Dereczny (5), située sur le bord d'un lac, fut surprise et incendiée; les villes de Canczuga, Klebania, Braklaw, subirent le même sort; Radimia, en considération de sa force, fut tournée; mais Prevorsk (6) fut emportée d'assaut. Là, Bali-Beg, également chargé de butin, vint se réunir à la troupe de son fils. Hasan-Woiwoda parcourut le pays environnant; puis, rétablit les ponts qui avaient été rompus. Après que tous ensemble eurent forcé un défilé difficile, et vaillamment défendu, Mustapha-Oghli, fils de Kasim-Beg, à la tête de cinq cents cavaliers, promena le ravage sur le canton, franchit le pont, et dévasta la ville de Jaroslaw (1); là, fut pillée une église, qui offrit un riche butin en or et en argent. L'autre division de l'armée, conduite par Bali-Beg en personne, avait désolé les cantons de Halicz, Zidacon, Sambor et Drohobiz (2). Ils auraient poussé plus loin leurs ravages, si la plupart des soldats n'avaient été ensevelis dans la neige, ou n'avaient péri par la rigueur du froid et le manque de vivres. Quarante mille hommes, selon les historiens polonais, auraient couvert de leurs ossements les vastes solitudes qu'ils avaient faites. D'après les Ottomans, qui ne portent pas l'armée toute entière à un chiffre plus élevé, Bali-Beg revint avec la plus grande partie de son monde, et chargé d'un riche butin, à Kilia et à Akkerman où il congédia les troupes, après avoir déposé, dans le château de Kilia, le cinquième des dépouilles réservé par la loi au sultan. En récompense des services rendus par le prince de Moldavie, Bogdan, dans cette irruption de Pologne, on lui adressa la pelisse fourrée de zibeline, l'étendard à deux queues, et la kuka, casque orné de plumes, c'est-à-dire qu'il fut élevé au rang de pascha, et de colonel des janitschares (3).

Dans l'année 1492, les deux empires des Ottomans et des Russes entrèrent pour la première fois en relations amicales, quoique d'une manière indirecte, en raison de leur éloignement réciproque. Le czar Jean III fit porter les premières paroles par son allié Mengli-Girai, chan de la Krimée, à Bajesid; et celui-ci répondit : si le prince de Moskou est ton frère, il est aussi le mien (4). Quelque temps après, Jean écrivit à Bajesid, afin de justifier son ami Mengli-Girai, calomnié auprès du sultan (5). Enfin, en 1495,

---

(1) On ne trouve rien de relatif à ce traité ni au suivant dans le Guide diplomatique de Martens ; mais il en est question dans Hamma, l. I, p. 251, à l'occasion du renouvellement, en 1607.

(2) Solignac, Histoire de Pologne, l. XVI, n° 1493; d'après Cromer, p. 660 ; Neugebauer, p. 430 ; Herburt de Fulstein, p. 209.

(3) Engel, Histoire de Moldavie, p. 150 ; l'instructio legati, dans Pray, Ann., l. IV, p. 274.

(4) Engel, Histoire de Hongrie, l. III, 2e division, p. 100.

(5) Seadeddin ne nomme point cette ville située sur un lac.

(6) Adne Breworska, dans Seadeddin.

(1) Jareslan, dans Seadeddin.

(2) Solignac, l. XVI, t. III, p. 172; Amsterdam, 1751.

(3) Mouradjea d'Ohsson, l. VII, p. 445.

(4) Caramsin, Histoire de l'empire de Russie, 1820, l. VI, p. 28[illegible].

(5) La lettre est datée de Moscou, le 31 août 1492.

parut à Constantinople le premier envoyé russe, Michel Plesttschejeff, avec des lettres du chan de Krimée, afin d'obtenir pour les marchands russes, la sûreté du commerce dans les États du sultan. Comme il lui avait été prescrit de paraître devant le sultan et son fils le prince Mohammed, sans plier le genou, et d'adresser directement son discours au souverain, il outrepassa encore l'esprit de ses instructions, en refusant d'accepter l'honneur d'un repas officiel et du vêtement de cérémonie qui lui était offert. Bajesid le congédia tout mécontent, et dans la réponse à la lettre de créance, il se plaignit de la grossiéreté de l'ambassadeur. Quatre années après [1499], arriva le second ambassadeur russe, Alexis Golokvastoff, accompagné d'un grand nombre de marchands, apportant des lettres de créance pour le sultan et son fils le prince Mohammed, gouverneur de Kaffa. Il était chargé de solliciter de nouveaux avantages commerciaux pour les marchands russes, et de dire au sultan : Le grand prince ignore ce qui a pu provoquer votre accusation contre Plesttchejeff; mais il sait que beaucoup de monarques lui envoient des ambassadeurs. Ces avances de la part de la Russie auprès du sultan étaient le résultat des circonstances : les Turcs se rendaient alors plus redoutables encore par leurs ravages en Pologne, et augmentaient leur influence au nord de la mer Noire.

Toutes les provinces de l'empire Ottoman, en Europe et en Asie, étaient remplies d'esclaves polonais (1); quelques-unes des plus belles filles et plusieurs jeunes garçons, remarquables par leurs formes et la délicatesse de leurs traits, furent envoyés au sultan des Tscherkesses, en Egypte, comme un présent de noces pour la fille de Dschem, que le sultan Naszir-Mohammed, fils de Kaitbai, bientôt après son avénement au trône, et l'empoisonnement de Dschem, avait fait demander pour épouse, par une ambassade (2). Ainsi les deux petites-filles du conquérant étaient unies aux deux plus puissants voisins de l'empire Ottoman, en Asie et en Afrique : la fille de Dschem, au sultan d'Egypte, et la fille de Bajesid, à Ahmed-Mirsa, petit-fils d'Usun-Hasan, héritier présomptif du trône de Perse. Comme Mohammed II avait tiré en partie ses droits sur la Servie et la Bosnie du mariage de son père avec la princesse servienne Mara, et les avait fait valoir en réclamant Semendra et d'autres places (1), ces deux alliances ne furent pas non plus sans signification dans la politique de l'empire, et, quoique dans la suite on n'en fit sortir aucune prétention à des aggrandissements, elles n'annonçaient pas moins la puissante influence que les Ottomans allaient exercer sur la Perse et l'Egypte : c'étaient des symptômes de ce système turc, qui se développa de plus en plus sous le règne de Bajesid II.

Afin de nous faire une idée juste du point de départ de la diplomatie ottomane, et de bien embrasser ensuite son système, il convient de jeter maintenant un regard sur les ambassades et les traités de paix, par lesquels Bajesid se mit en des rapports multipliés, à la fin du XVe siècle, avec les États européens, et particulièrement ceux d'Italie. L'ambassadeur que Ladislaus de Hongrie avait envoyé à Constantinople dans l'année 1497, afin de faire comprendre son frère Jean-Albert dans la trêve de trente ans (2), était revenu sans avoir obtenu aucun résultat; et aussitôt après ces négociations, se firent les deux irruptions des Turcs en Pologne. Six États italiens sollicitèrent, à l'envi, l'amitié ou l'assitance du sultan, le pape, Florence, Pise, Milan, Naples et Venise. Déjà il a été question des rapports diplomatiques entre Bajesid II et Alexandre VI, quand Mustapha apporta à Rome le fer de la lance dont fut percé le côté de Jésus-Christ, et promit 40,000 ducats pour l'entretien de Dschem; des négociations et des manœuvres de Bocciardo; on a vu également les ambassades de Bajesid au grand maître de Rhodes et au roi de France Charles VIII. Dans cette même année, se trouvaient encore à Constantinople un envoyé d'Alexandre (3), et un autre de Luigi Sforza (4),

(1) Engel, Histoire de la Moldavie, p. 151, d'après le récit de Vreke Dwornik.

(2) Aali, d'après le XXVIIe événement du règne de Bajesid II.

(1) Seadeddin, dans Bratutti, et plus haut.

(2) *Voy.* Pray, Ann., l. IV, et dans Katona, l. XI, ord. XVIII, p. 39, et dans la chronique de Marini Sanuto, 1497.

(3) 1497, Marini Sanuto.

(4) Spandugino, p. 74.

pour gagner le sultan à des intérêts hostiles à Venise. Déjà cinq ans auparavant, Alphonse, roi de Naples avait adressé une ambassade à Bajesid (1494), afin de solliciter de lui des secours contre la France (1); après la mort de Ferdinand, se conclut, enfin une paix en forme avec Frédéric, par le moyen de Thomas Paléologue [15 juillet 1498]. Venise, alors menacée par beaucoup d'ennemis, envoya Andrea Zanchani, porter le tribut de l'île de Zante, et le chargea de renouveler la paix. Avant l'arrivée de Zanchani, les affaires étaient conduites par Andrea Gritti, qui n'agissait pas simplement en marchand (2), et fondait alors cette gloire de négociateur, déployait déjà les talents politiques avec lesquels, vingt-cinq ans plus tard, il tint, comme doge, le gouvernement de la république (3). L'eunuque Ali-Pascha, partant de Cattaro, s'était jeté avec deux mille Turcs du côté de Zara et de Laybach, et avait emmené une grande quantité d'esclaves (4); Firus, sandschak-beg de Skutari, excusa ce zèle dont se plaignait Gritti. L'ambassadeur Vénitien Zanchani, qui, vint pour renouveller la paix(5), fut reçu, à son arrivée, par le drogman de la Porte, ainsi que cela se fait encore aujourd'hui pour les ambassadeurs étrangers; mais il ne fut pas introduit, comme ils le sont maintenant, par le tschauschbaschi ou maréchal de la cour; ce fut simplement le ssubaschi ou directeur de la police qui le présenta. Sous le prétexte que l'envoyé hongrois, qui était encore présent, devait être expédié auparavant, l'audience de Zanchani fut retardée. Enfin, son heure arriva; mais le sultan, au lieu de s'adresser à l'ambassadeur, parla en se tournant du côté du grand vesir. Ce premier dignitaire était alors Hersek-Ahmed-Pascha, frère du duc Ulrich d'Herzogevina, jadis chrétien et noble vénitien, maintenant beau-frère du sultan. Les autres paschas, colonnes du divan et de l'empire, étaient Ibrahim, vieillard de soixante-quinze ans, Jakub-Pascha, gendre du sultan, vainqueur de Derencseny, et Iskender-Pascha, qui devait encore prochainement réveiller le souvenir de la terreur dont il avait frappé Venise vingt-quatre ans auparavant, lorsque ses ravages s'étaient portés jusque sur le Tagliamento. Le divan fut tenu samedi, dimanche, lundi, mardi, en présence du sultan; le mercredi et le jeudi furent consacrés au repos; le vendredi, on se livra à la prière dans la mosquée.

Les armements dans l'arsenal furent poussés avec la plus grande activité, sous la direction de Kemal-Reis; on ne savait s'ils étaient destinés à la côte de Syrie, ou contre les Tatares. Quinze jours avant l'audience de Zanchani, la flotte, forte de vingt gros vaisseaux, soixante-sept galères, et comprenant en totalité deux cent soixante voiles, était sortie du port (1); les troupes de terre s'élevaient à soixante-trois mille hommes, dont vingt-huit mille Européens, dix-huit mille Asiatiques, huit mille sipahis, et autant de janitschares (2). Les revenus annuels de l'empire étaient évalués à peu près à deux millions et demi de ducats (3). La maison souveraine des Ottomans brillait alors d'un vif éclat; elle comptait sept princes, fils de Bajesid, gouverneurs dans les provinces, et autant de princesses, unies à de puissants paschas. Une telle puissance au dedans et au dehors devait faire désirer plus vivement à la république le maintien de la paix. Zanchani obtint bien un traité qui la renouvelait; mais cet acte, au lieu d'être écrit en turc, était rédigé en latin, et le sultan ne se croyait pas lié par des engagements ainsi conçus (4). Le sultan fut poussé à cette paix ambiguë, puis à sa violation, par les envoyés de Milan, de Florence et de Naples, avec l'agrément du pape et de l'empereur. Au mois de juin, Bajesid quitta Constantinople, et se rendit à Andrinople, puis il envoya par terre le beglerbeg de Rumili; Mustapha-Pascha, avec l'armée du siége de Lépante, avait ordre de faire voile pour cette place. Des vents contraires avaient retenu les vaisseaux durant trois

(1) Guicciardini, l. I.
(2) Laugier, l. VIII, p. 91.
(3) *Ibid.*
(4) Chronique de Marino Sanuto.
(5) *Ibid.*, Paolo Giovio, Valvasor et Megiser.

(1) L'autre est du 15 mars 1499, et se trouve dans les archives de Venise.
(2) Marini Sanuto, rapport d'Andrea Gretti.
(3) Dans la chronique de Marini Sanuto, 1496, relazione di Segundino segretario della signoria a Constantinopoli.
(4) Dans la chronique de Marini Sanuto se trouvent deux lettres de Bajesid au roi de France.

mois, et ils étaient à l'ancre devant l'île de Sapienza qui couvre le port de Modon du côté du sud; quant aux troupes de terre, elles s'avancèrent jusqu'à la vallée de Tschabaldtscha, dans le voisinage de Lépante. Sur l'avis donné par Chalil-Beg, sandschakbeg de Morée (1), du séjour de la flotte à Modon, l'ancien grand vesir Hersek-Ahmed-Pascha accourut lui-même avec deux mille janitschares, et arriva au port de Chlumiza (2), au moment où les vaisseaux turcs rencontraient cent cinquante voiles vénitiennes qui voulaient leur barrer le chemin de Lépante (3). Le commandant des Vénitiens était Grimani, et il avait pour collégue Loredano, arrivé de Corfou à son secours avec quinze bâtiments; l'avant-garde se trouvait sous les ordres d'Alban Arménio (4). Ces trois amiraux vénitiens avaient à lutter contre trois marins turcs non moins signalés par leur valeur et leur expérience, le kapudan-pascha Daud, et les deux capitaines Kemal-Reis et Borrak-Reis, montaient les deux plus grands bâtiments de la flotte, chacun de deux mille cinq cents tonneaux.

Le combat s'engagea près de l'île de Sapienza; Alban Armenio attaqua le gros bâtiment de Borrak-Reis, le prenant pour celui de Kemal-Reis (5). Loredano accourut pour soutenir l'attaque; ils jetèrent les grapins des deux côtés, et abordèrent le vaisseau l'épée à la main. Alors Borrak-Reis prit la résolution désespérée d'incendier les deux bâtiments avec le sien. La flamme se précipita sur les agrès et sur la mâture des trois vaisseaux, qui ne présentèrent plus qu'un vaste foyer. Les marins les plus renommés des deux flottes, Armenio et Loredano, Kara-Hasan et Borrak-Reis trouvèrent la mort dans les flots ou dans les flammes. C'est le 28 juillet que fut remportée par les Turcs cette victoire de Sapienza. Grimani, qui par jalousie contre Loredano, ne lui avait point porté secours, laissa alors la flotte ottomane passer librement par le détroit de Lépante (1). Le fort s'élève sur le penchant d'une montagne à forme conique; et il est composé de trois bastions étagés et liés l'un à l'autre (2) : le premier s'appelait Peritorio; le second, Uromasio; le troisième, Neocastron (3) Formées par la nature et par l'art, les fortifications avaient été singulièrement abandonnées dans les derniers temps; les murs, dont les pierres n'étaient point liées avec de la chaux, étaient en partie en ruines (4). Le rettore Zuano Mori se crut donc autorisé à remettre la place, à l'apparition de la flotte turque devant le port (5).

Aussitôt que Bajesid se trouva en possession du plus puissant boulevard des Vénitiens, il ordonna d'élever cinq châteaux à l'entrée du détroit, entre la Morée et la Rumili, sur les promontoires appelés autrefois Rhion et Antirhion. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, fut chargé de la direction de ces travaux, et Mustapha-Pascha, beg de Prevesa, dut faire construire quarante vaisseaux sur les modèles de ceux de Venise (6), afin d'accomplir l'année suivante la conquête de Modon et de Coron. Le sultan, qui avait assisté à la prise de Lépante, quitta les rives du golfe de Corinthe, et revint à Andrinople par Jenischehr, Monastir, Kœpruli, Uskub. La flotte hiverna dans le hâvre d'Umurbeg, dans le voisinage de Corinthe. Le jour de l'entrée de Bajesid à Andrinople, mourait le grand vesir Ibrahim, fils de Chalil, le cinquième de la famille des Dschendereli, qui avait occupé jusqu'à sa mort cette première dignité de l'empire, transmise ainsi dans cinq générations par une succession ininterrompue. La mémoire d'Ibrahim est consacrée par une mosquée et une medrèse qu'il fit élever à Constantinople (7). La place de grand vesir fut donnée à Mesih-Pascha, qui avait assiégé Rhodes.

(1) Là encore, on peut lire une lettre de ce Chalil-Beg, et une autre de Mohammed, sandschakbeg de Corinthe, de juin 1499, au proveditore de Napoli-di-Malvasia.

(2) Dans les guerres maritimes chlumidsch, dans Seadeddin, Uluhisch.

(3) Seadeddin, l. III, p. 505 et 508; Ssolaksade, Idris.

(4) Laugier, Histoire de Venise, l. XXIX.

(5) Spandugino, p. 75.

(1) Hadschi-Chalfa, Histoire des guerres maritimes.

(2) Laugier, l. XXIX.

(3) Cornelius, Mémoires historiques et géographiques de la Morée.

(4) Rapport de Moschos, dans la chronique de Marini Sanuto.

(5) Seadeddin, l. III, fol. 507.

(6) Idris, fol. 271; le rapport du consul de Chios, du 5 décembre 1499, dans la chronique de Marini Sanuto, fait aussi mention de la construction de bâtiments.

(7) Seadeddin l. III, fol. 507.

Lorsqu'au printemps Bajesid quittait Andrinople pour se diriger sur Lépante, Iskender-Pascha, gouverneur de Bosnie, avait déposé à ses pieds la portion de butin qui lui revenait de l'expédition de Zara. Par cette irruption, s'étaient engagées les hostilités contre Venise (1). Iskender avait voulu préserver la Bosnie de toute attaque durant l'entreprise contre Lépante. Après la prise de cette ville, il renouvela les scènes de dévastation du Frioul et de la Carinthie, et porta le fer et la flamme jusqu'aux rives de l'Isonzo et de la Drau. Dix mille cavaliers partagés en trois corps, et cinq mille fantassins, campèrent, dans les derniers jours de septembre, sur la plaine, entre Gradiska et Udina, coupant ainsi toute communication avec le Frioul. Deux mille hommes, se détachant de cette masse, passèrent le Tagliamento (2), et désolèrent le pays. Une bande de ces gens s'avança par Porto-Bufale, à travers la Marche Trévisane, jusqu'en face de Vicence. De Venise partirent trois mille guerriers d'élite (3), dont cinq cents cavaliers, pour aller au secours de Vicence; ils firent leur jonction à Sacile avec un autre corps de six mille hommes, et marchèrent du côté de Gradiska. Cinq cents stradiotes (chevau-légers) avaient fait une sortie de cette ville, et, vainqueurs d'une troupe de cinq cents Turcs, ils avaient rapporté cinq cents têtes coupées sur le champ de bataille (4). Le 8 octobre, les brigands de Gœrz se mirent en route, passèrent l'Isonzo, et emmenèrent six mille habitants en esclavage (5), laissant cent trente-deux villes, bourgs et villages réduits en cendres (6). Le commandant vénitien Andrea Zanchani, qui contemplait paisiblement ce spectacle, sans essayer de porter remède à des maux si cruels, fut puni par la suite (7). Une autre bande de dévastateurs avait pénétré dans la Carniole et la Carinthie jusqu'à Saint-Cassan (8), et se retira en traînant une multitude d'enfants (1). Cette année-là les Turcs avaient fait des progrès en Dalmatie, s'étaient emparés des cantons de Makarska et de Primorie jusqu'à la Marenta, et avaient attaqué Almissa (2): ainsi, les akindschis se répandirent sur les rives de l'Isonzo et du Tagliamento, des bords de la Marenta à la Drau, pillant, brûlant, massacrant sur leur passage. Ce fut la dernière des grandes irruptions qui, dans ces trente années, se reproduisirent plus de vingt fois dans l'Autriche, la Hongrie, la Transylvanie et la Pologne; dès lors, elles parurent suspendues, et ne reprirent point leur cours avant le siége de Vienne. Alors les principaux chefs de ces destructeurs étaient : l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, Bali-Beg Malkodsch, gouverneur de Silistra, le dévastateur de la Pologne, et les deux Michaloghli, Ali-Pascha et Iskender-Pascha, commandants héréditaires des akindschis. Durant un demi-siècle ces deux frères furent la terreur des frontières hongroises, autrichiennes et italiennes. Ils avaient triomphé de Michel Szilaggi et de Grégoire Labathan (3); plus tard ils avaient échoué contre les deux Docy (4), pour tomber ensuite, à plusieurs reprises, sur la Hongrie, la Transylvanie, la Carniole, le Frioul, la Carinthie et la Styrie. Dans les champs de Villach Ali-Pascha trouva la mort des braves, mais Iskender-Pascha, le fléau des cantons situés entre l'Isonzo et le Tagliamento, après avoir été battu l'année suivante près de Jaicza qu'il assiégeait, par Jean Corvinus, avec une perte de quatre mille hommes, mourut bientôt d'une hideuse maladie, rongé de vermine (5) comme Sylla, à la grande joie de la chrétienté. Alors furent reprises les fêtes du jubilé interrompues par les irruptions du terrible musulman, qui saisissait les pèlerins se rendant à Rome, et les entraînait en esclavage.

La grande perte que Venise avait subie dans l'avant-dernière année du XVe siècle fut un peu adoucie par la prise de Céphalonie. Cette île,

(1) Seadeddin, l. III, fol. 504.
(2) Dans Seadeddin, le Tagliamento porte le nom d'Akszu, c'est-à-dire eau blanche.
(3) Cernidi, dans la chronique de Marini Sanuto.
(4) Chronique de Marini Sanuto.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*
(8) Megiser, p. 1268, se trompe de date en fixant l'année 1498, au lieu de 1499, comme Istruanfi donne 1500

(1) Chronique de Marini Sanuto; lettre écrite de Capo d'Istria, du 11 octobre 1499.
(2) Engel, Histoire de Dalmatie, p. 562.
(3) En 1464; Bonfinius, dec. IV, l. IV, p. 544
(4) En 1476, *ibid.*, p. 582.
(5) Engel, Histoire de Dalmatie

abandonnée à Venise vers le commencement du xve siècle par les empereurs byzantins, avait été conquise dans les dernières années du règne de Mohammed II, par Keduk-Ahmed-Pascha, et, dès l'avénement de Bajesid, la paix avait confirmé les Ottomans dans sa possession (1). Antonio, frère du noble vénitien signor Lionardo, auquel Keduk-Ahmed-Pascha avait arraché Céphalonie ainsi que Zante et Santa-Maura, se ressaisit à main armée de la première de ces îles; mais Venise, trop fidèle dans l'accomplissement de la paix conclue avec Bajesid, envoya quatre galères, qui attaquèrent Antonio, le tuèrent, et restituèrent l'île aux Turcs. Lorsque Keduk s'était emparé de Céphalonie il avait fait massacrer tous les officiers de la maison de Lionardo, et emmené les habitants à Constantinople, où Mohammed contraignit les hommes à quitter leurs femmes pour s'unir à des négresses, et les femmes à s'accoupler avec des nègres, afin d'obtenir une race mêlée d'esclaves (2). L'île, un instant ressaisie par les Vénitiens et retombée au pouvoir des Ottomans, était restée en leur possession. L'année de la perte de Lépante, ou la suivante, parut devant Céphalonie une flotte hispano-vénitienne, commandée par Pisani et Gonsalvo Vaillant. Après un siége d'une courte durée, la ville fut emportée d'assaut (3), et une table de pierre, placée par les marins au-dessus de la porte principale, attesta le glorieux exploit de Pisani.

Pendant l'hiver, Mustapha-Beg pressa la construction de ses quarante vaisseaux. Déjà vingt-deux bâtiments étaient prêts à quitter le chantier, lorsque les Vénitiens les brûlèrent en une nuit (4); des troupes de la république se mirent aussi en possession du château de Regniassa (5), qui, de nos jours, a été souillé du sang des Souliotes fugitifs perfidement égorgés par leurs hôtes (6), et, de cette manière, la flotte turque ne put recevoir de renforts. Le 7 avril, Bajesid, en personne, partit d'Andrinople pour la Morée, afin d'animer la campagne par sa présence. Il s'arrêta huit jours à Léontari, où il célébra les fêtes du Ramazan (1). Le 7 juillet [1500], il reçut la nouvelle que Jakub-Pascha avait paru devant Modon avec la flotte, et, le quatrième jour, il se trouvait lui-même au pied des murailles de la ville, qui fut alors étroitement resserrée par mer et par terre. Le siége durait depuis trois semaines, lorsque Trevisani accourut avec quatre galères, des troupes auxiliaires et des munitions (2). Les Vénitiens s'ouvrirent heureusement un passage à travers la flotte ennemie; mais, tandis que la garnison travaillait avec ardeur du côté du port, afin de rompre une ligne d'estacades qui en fermait l'entrée, le beglerbeg d'Anatoli Sinan-Pascha fit donner l'assaut aux murs que son artillerie avait battus en brèche, et la place fut emportée [10 août 1500]. Avec elle tombèrent les plus nobles de ses défenseurs; l'évêque Andrea Falconi fut saisi au moment où, revêtu de ses habits pontificaux, le dimanche, veille de Saint-Laurent, il prêchait le peuple, et on lui trancha la tête. La ville brûla durant cinq jours; le sixième, qui était un vendredi, Bajesid fit son entrée pour consacrer la grande église par la prière du vendredi. En contemplant l'élévation des murailles et la profondeur des fossés, il dit : Dieu me l'a donné (3) par la valeur de mon beglerbeg Sinan et de mes janitschares. Le janitschare qui, le premier, s'était trouvé sur la muraille, obtint, comme sandschak, l'un des plus riches gouvernements de l'empire. Les châtiments atroces sur les vaincus, et des récompenses si magnifiques accordées aux vainqueurs, entraînèrent la chute rapide de Navarin, ou Giunchio (l'ancienne Pylos), et de Coron. Le grand vesir Ali-Pascha et le kapudan-pascha Daud allèrent les investir. Un mois après l'entrée du sultan dans Modon, Coron tomba le jour de l'Assomption de la Vierge. Le 20 août, le sultan y fit son entrée, accomplit dans la cathédrale la prière de l'islam,

(1) Spandugino, p. 63.
(2) *Ibid.*
(3) Coronelli, p. 152, d'après Verdizeti et Andrea Morosini.
(4) Seadeddin, Aali, Idris, Ssolaksade.
(5) Rakia.
(6) Pouqueville, Voyage dans la Grèce, l. II, 1, 4, p. 39; l. III, 3, 5, p. 184.

(1) Seadeddin, l. III, fol. 512.
(2) Le combat des quatre galères se trouve dans Laugier et Coronelli, comme dans Seadeddin, Aali et les autres.
(3) Spandugino.

et, le 23, il s'avança vers Napoli di Romania (1), que le vaillant Contarini refusa de rendre (2). Deux mille asabes et trois mille janitschares furent destinés à former les garnisons de Modon et de Coron (3). Les revenus de ces deux villes furent attribués au trésor des saints établissements de la Mecque et de Medine (4). Trois cents ouvriers reçurent ordre de relever les ouvrages et de construire de nouvelles tours à Modon, et chaque localité de la Morée dut fournir cinq familles pour repeupler cette cité (5). La plume habile du secrétaire d'État Nischandschi-Tadschi-Beg rédigea les bulletins et les lettres de triomphe par lesquels la conquête de Lépante, Modon et Coron fut annoncée aux gouverneurs de l'empire et aux monarques étrangers ou à leurs représentants; six lettres furent adressées: au podestat des Génois, à Scio; au grand maître des chevaliers de Saint-Jean, à Rhodes; aux rois d'Espagne et de France, à ceux de Pologne et de Hongrie. Deux espions de ce dernier souverain, qui avaient été saisis à Modon, lui furent renvoyés, après qu'ils eurent assisté au supplice des nobles de Modon, tremblants de voir arriver l'heure de leur exécution (6). De son côté, la république fit retentir l'Europe de ses plaintes, et sollicita des secours auprès du pape et de l'empereur, des rois d'Angleterre et de France, d'Espagne et de Naples, de Pologne et de Hongrie; elle fit des démarches même à la cour du duc de Bourgogne, et employa aussi l'appui des électeurs de l'empire (7). Elle avait en même temps à se justifier des accusations du sultan, qui, dans ses lettres de victoire, traitait Venise de rebelle, « dont l'esprit diabolique avait secoué le joug de l'obéissance. » Le pape, dans sa réponse à la république, s'indignait, dans les termes les plus énergiques, des blasphèmes des Turcs contre Dieu, des profanations des églises, et des dangers de la religion. Mais de telles expressions pouvaient paraître étranges dans la bouche d'Alexandre Borgia, qui, au fond du cœur, pardonnait plus facilement de tels attentats au sultan qu'il ne se consolait d'avoir perdu, par l'empoisonnement de Dschem, la pension annuelle versée entre ses mains pour l'entretien de ce prince. Enfin, l'intérêt commun de la chrétienté réunit Venise, le pape et le roi de Hongrie dans une ligue contre les Turcs, laquelle fut promulguée le lundi de la Pentecôte de l'an 1501, dans la chapelle pontificale à Rome (1). Ce fut la seconde des alliances des puissances chrétiennes contre les Turcs, qui remplaçaient les anciennes croisades. La première, qui s'était annoncée avec fracas, et qui ne parvint à aucun résultat, avait été formée par les soins d'Innocent VIII, peu de temps avant sa mort (2). Les armées de l'empereur Frédéric et de son fils Maximilien, réunies à celles de Mathias Corvinus et à la flotte pontificale, conduites par l'un des trois rois d'Angleterre, de France ou d'Espagne, devaient entrer en campagne accompagnées d'un grand nombre de cardinaux ; déjà, en dépit de l'épuisement où le trésor du pape se trouvait réduit à cause des secours fournis contre les Maures de Grenade, 20,000 scudi étaient appliqués à préparer des moyens d'attaque contre les Turcs, lorsque la mort du pape vint arrêter toute l'entreprise. La ligue actuelle eut de plus heureux résultats, grâce au concours actif des flottes papale, espagnole et française, qui, ralliant les galères vénitiennes, se portèrent contre les escadres et les ports des Ottomans.

L'amiral vénitien Pesaro, successeur de Trevisani, mort de chagrin de la perte de Lépante, Coron et Modon, entreprit, de Corfou, d'arracher, Giunchio, ou Navarin, aux Turcs, et de brûler douze galères turques qui se trouvaient à Voissa; mais tandis qu'il ramenait en triomphe onze de ces galères, tandis que la flotte espagnole commandée par Gonzalvo de Cordova, le grand capitaine, exerçait des ravages sur la côte d'Asie (3), Kemal-Reis, tombant sur Navarin, s'empara de quatre galères et du fort

(1) Chronique de Marini Sanuto.
(2) Laugier, l. xxx, t. viii, p. 126.
(3) Chronique de Marini Sanuto.
(4) Spandugino, p. 78.
(5) Marini Sanuto, Aali, xxvi[e] et xxviii[e] événement du règne de Bajesid II.
(6) Seadeddin, l. iii, fol. 514.
(7) Chronique de Marini Sanuto.

(1) Bernino, Memorie istoriche di ciò che hanno operato i sommi Pontifici nelle guerre contro i Turchi; Roma, 1685, p. 148.
(2) *Ibid.*, p. 141.
(3) A Perema. Spandugino, p. 79.

que le commandant Carlo Contarini rendit sans les défendre, sur l'assurance donnée par Ali-Pascha d'une libre retraite. Pesaro lui fit payer cette lâcheté de sa tête, à Corfou. La flotte hispano-vénitienne, sous les ordres de Pesaro et de Gonsalvo, croisa dans la mer Ionienne. Les vaisseaux du pape, sous les ordres du cardinal d'Aubusson, parcoururent les eaux de l'Archipel, s'avançant jusque devant les Dardanelles (1). Les bâtiments français dirigés par Ravenstein, portant dix mille hommes de troupes de débarquement, abordèrent à Mitylène et assiégèrent la ville durant vingt jours (2). Le prince Korkud, gouverneur de Magnesia, embarqua huit cents hommes dans le port d'Ajasmend; le sandschakbeg de Karasi accourut également, et Bajesid, indigné de sentir l'ennemi si près de lui, eut, pour la première fois, recours à des contributions ou des prestations extraordinaires qui, dans la suite, sous le nom d'*awaris*, ou chapitre des accidents, restèrent comme un article essentiel et permanent du système financier de Turquie (3). Il envoya Hersek-Ahmed-Pascha, comme commandant supérieur, et avec lui le beglerbeg d'Anatoli Sinan-Pascha, au secours de Mitylène. Dans la nuit du jour où ils étaient partis, le feu éclata à Galata, dans le voisinage du magasin à poudre; le grand vesir et le général des janitschares Karagœs accoururent de Constantinople, et réunirent leurs efforts à ceux du juge de Galata pour éteindre l'incendie. La poudrière sauta, et les pierres lancées par l'explosion blessèrent si gravement le juge et le grand vesir, que tous deux rendirent l'âme au bout de cinq jours. L'eunuque Ali-Pascha fut nommé grand vesir. A l'approche des secours de Mitylène, Ravenstein leva l'ancre, sans attendre l'arrivée du grand maître de Rhodes, qui s'était mis en mer avec vingt-neuf vaisseaux. Près de Cerigo, la flotte française fut assaillie par une effroyable tempête qui la détruisit; en sorte que quelques hommes seulement des équipages purent échapper. Pesaro pénétra dans le port de Prevesa, quoique l'entrée fût étroite et bien fortifiée, brûla huit galères, et revint heureusement après avoir perdu un seul homme. Une nouvelle escadre française, sous Pietro Sani, vingt vaisseaux du pape commandés par Jacopo Pesaro, évêque de Baffo, et les galères vénitiennes, sous les ordres de Benedetto Pesaro, assiégèrent et prirent Leukas ou Santa-Maura (1). Deux mille janitschares, sous les sandschakbegs de Janina, Argiro-Castro et Lépante, défendirent la place. Après une perte de quelques centaines d'hommes, les janitschares consentirent à une capitulation; mais les Asabes ne voulurent pas en entendre parler. Les prudentes et actives mesures de Nicolo Capello, commandant vénitien, conservèrent l'île de Chypre à la république. Dès cette année commença la croisière régulière du Kapudan-Pascha dans l'Archipel, établie pour protéger ces mers contre les corsaires chrétiens, et en même temps lever le tribut sur les îles (2).

Voulant se dédommager de la perte de Céphalonie, Bajesid tenta des conquêtes en Dalmatie et en Bosnie. Mohammed-Beg, fils d'Isa-Beg, arrière-petit-fils d'Ewrenos et sanschakbeg d'Ilbeszan, enleva Durazzo (3). Mustapha, fils d'Iskender-Pascha, s'empara des châteaux de Lofdscha et de Brusdscha (4); en Hongrie, les Turcs poussèrent leurs courses aux alentours de Posega et de Valcon. Les commandans de la Transylvanie et de Temeswar, Pierre, comte de Saint-Georges, Joseph Somi et Jean Corvinus, en personne, marchèrent contre les ravisseurs; ils rallièrent à eux Pierre Tarnok et Jacques Gerlistan, qui avaient la garde avancée du pays à Saint-Séverin, ainsi que Georges Conisa, commandant de Belgrad. Ils passèrent le Danube près de Harum, entre Belgrad et Panasowa, brûlèrent Widin, Cladowa, ainsi que le faubourg de Nicopolis, et emmenèrent une grande quantité de captifs. Les Turcs furent vendus publiquement au marché, les Grecs établis entre Belgrad et Temeswar; les têtes d'ennemis rapportées en trophées furent plantées autour de la fontaine, dans le château d'Ofen; mais elles

(1) Spandugino écrit Heli-Eunuco au lieu d'Ali, et Camali pour Kemal.

(2) Memorie di Bernino, p. 149.

(3) Laugier, Bernino, dans Seadeddin, l. III, fol. 519.

(4) Rausatul-Ebrar, dans le siége de Mitylène, et Hadschi-Chalfa, dans les Tables chronologiques, an 907 [1501].

(1) Spandugino, p. 82.

(2) Mouradjea d'Ohsson, l. VII, p. 425.

(3) Seadeddin, l. III, fol. 521; Ssolaksade, Ali.

(4) *Ibid.*, l. III, fol. 520.

infectèrent l'air, et la reine renonça pour jamais à l'eau de la source dont elles garnissaient les abords (1).

Dans la Morée, les Turcs s'emparèrent du château de Vatika (2) et du port d'Astros (3), sur la côte orientale de cette contrée ; mais en Karamanie, les tribus de Torghud et de Wardak, dont la soumission n'avait été qu'apparente, excitées par les descendants des princes de Karamanie, levèrent l'étendard de la révolte, et déployèrent tant de puissance que les forces réunies des trois princes gouverneurs d'Amasia, de Karamanie et de Begsschehr, grossies encore par les troupes auxiliaires d'Alaeddewl et de Sulkadr, suffirent à peine à leur tenir tête ; il fallut que le grand vesir Mesih-Pascha, à peine de retour du pèlerinage de la Mecque, prît le commandement supérieur des troupes, et, s'avançant par Larenda vers Taschil (la Cilicie Pétrée), rejetât les Karamaniens par Tarsus vers Halep (4). A Constantinople se trouvait alors un envoyé du schah de Perse ; longtemps on lui avait refusé audience, mais, à la nouvelle de la chute de Santa-Maura, elle lui fut accordée aussitôt, et en même temps l'on donna l'ordre d'équiper soixante galères (5). L'ambassadeur persan apportait des tapis, quatre exemplaires du Koran, et une histoire universelle. Bajesid, préoccupé du rétablissement de la paix, accueillit un ambassadeur polonais chargé de négocier la réconciliation avec la Hongrie, et chargea Hersek-Ahmed-Pascha de travailler à ramener les bons rapports avec Venise par le moyen d'Andrea Gritti, qui, pendant la campagne, avait été incarcéré à Constantinople. En outre, Venise avait envoyé à Constantinople l'ambassadeur Zacharia Freschi pour suivre des négociations (6). La paix fut signée le 14 décembre, en trente-un articles. La principale condition fut la restitution de Santa-Maura, mais les Vénitiens gardèrent Céphalonie (14 décembre 1502). Dix jours après la conclusion du traité, des ordres partirent pour les sandschaks de l'empire, enjoignant sa rigoureuse observation.

Le ssubaschi Ali, premier drogman de la Porte dont l'histoire fasse mention, apporta, comme messager, la ratification du sultan à Venise. Il était chargé en outre d'une lettre de Bajesid, qui réclamait 24.000 ducats saisis à Santa-Maura, et d'autres indemnités montant à 34,000 ducats. Le drogman, ou, comme il est appelé dans ses lettres de créance, l'esclave Ali, jura, en audience solennelle, devant le doge et le sénat, l'observation de la paix récemment conclue. Andrea Gritti fut envoyé à Constantinople le 8 août [1503], pour transmettre la ratification signée par le doge, présenter au sultan des félicitations sur le rétablissement des relations amicales, et régler l'affaire de la délimitation des frontières. A son retour à Venise, en décembre [1503], il présenta aux pregadi un rapport sur sa mission et sur les forces militaires des Ottomans. Une lettre du sultan, dont il était porteur, accordait l'envoi d'un baile, qui devait être remplacé après un séjour de trois années. A Gritti avait été adjoint Aloisio Sagundino, homme versé dans les affaires, qui, dans l'espace de douze années, avait reçu sept fois des missions de la république, soit à Constantinople, soit sur les frontières, afin d'accommoder des différends, rectifier des erreurs, et faire maintenir la paix : il est connu de plus comme auteur d'un opuscule sur l'origine des Turcs (1). Quant à Gritti, il laissa de son ambassade, d'ailleurs célèbre, un souvenir assez fameux, dans la personne d'un bâtard désigné par son nom, fruit de ses amours avec une Grecque, et qui, en sa qualité de chargé d'affaires de Zapolya, se tint à côté de Suleiman, pour le malheur de la Hongrie.

A cette époque, se fit aussi la paix avec la Hongrie pour sept années. Ladislaus la stipula

---

(1) Istuanfi, et dans Katona, t. XI, ord. XVIII, p. 311.

(2) Dans Seadeddin, l. III, fol. 518, Atika. *Voy.* Pouqueville, Voyage, l. II, p. 21, 22.

(3) Dans Seadeddin, Asslissa, dans Pouqueville, l. V, p. 29.

(4) Seadeddin, l. III, fol. 517 ; Ssolaksade, Aali.

(5) Marini Sanuto. Avec l'année 9.8 [1502] finit l'histoire véridique d'Aaschikpaschasade, dont il n'y a en Europe qu'un seul exemplaire, laissé par la reine Christine : il se trouve à la bibliotheque du Vatican.

(6) Laugier, l. VIII, p. 146, et Daru, l. III, p. 203, placent, par erreur, la conclusion de la paix dans l'année 1501. Le Guide diplomatique de Martens, et la chronique dans Ducas sont plus exacts en la mettant dans l'année 1503, alors qu'elle fut ratifiée à Venise.

(1) Otthomanorum familia, seu de Turcorum imperio historia, N. Sagundino auctore, dans l'édition de Basle de Chalcondylas de l'année 1551, et à Vienne 1551.

pour ses états de Hongrie, Bohême, Dalmatie, Croatie, Slavonie, Moravie, Silésie, Lusace, en y rattachant la Moldavie et la Valachie, ainsi que Raguse, qui devait payer tribut au sultan comme au roi de Hongrie; il y nomma expressement les localités de la Servie, de la Bosnie, et de la Bulgarie, dépendant encore de la Hongrie, et fit comprendre dans le traité les rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Portugal, de Pologne et de Naples, le doge de Venise, le grand maître de Rhodes et les Génois de Chios. Les ratifications devaient être échangées dans l'espace d'une année par des ambassades extraordinaires; les envoyés et les négociants pourraient circuler librement. Le roi Ladislaus jura le traité à Ofen, le 20 août [1503], par la Vierge Marie, les quatre évangélistes et tous les saints. Hersek-Ahmed-Pascha, qui, au commencement de la guerre contre Venise, avait été déposé de sa place de grand vesir, parce que, étant né dans l'Herzegovina, il était suspect de tiédeur dans les hostilités contre ses compatriotes et ses anciens coreligionnaires, maintenant qu'il avait ramené la paix avec la république et la Hongrie, fut élevé, pour la seconde fois, à la première dignité de l'empire (1). Les autres vesirs, avec lui les premières colonnes de l'empire, étaient Mustapha-Pascha, Grec ignoble, artisan de noirs complots, qui, envoyé par Bajesid à Rome, avait tramé l'empoisonnement de Dschem, puis Daud-Pascha, l'amiral, de haute naissance, ami des sciences et du faste: tous trois rénégats. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatoli, par une faveur particulière du sultan, obtint comme épouse la fille de l'infortuné Dschem, qui, veuve du sultan d'Égypte, recherchée par un prince de la famille Kotade révolté contre son frère le scherif de la Mecque, et presque promise à ce prétendant par le sultan régnant Ghawri, puis réclamée, au nom de Bajesid, par son ambassadeur Haider, avait été renvoyée à Constantinople. Ainsi, ce dernier rejeton de Dschem, jugé si dangereux comme aspirant au trône, fut rélegué dans le harem d'un serviteur humble et soumis. La tranquillité fut assurée de ce côté, comme le calme extérieur fut garanti par la paix avec Venise et la Hongrie.

(1) Relazione di Andrea Gritti ai pregadi, dec. 1503; Marini Sanuto.

LIVRE XXI.

ÉTATS VOISINS, RIVAUX DE L'EMPIRE OTTOMAN. — FIN DE LA DYNASTIE DU MOUTON-BLANC, ET COMMENCEMENT DU SCHAH ISMAIL. — CE PRINCE EST EN CONTACT AVEC LES OTTOMANS. — FUITE DE KORKUD EN ÉGYPTE. — GRAND TREMBLEMENT DE TERRE. — GOUVERNEMENT DES PRINCES ET AMBASSADES. — GUERRE CIVILE ENTRE BAJESID ET SELIM. — RÉVOLTE EN ASIE. — MORT DU GRAND VESIR SUR LE CHAMP DE BATAILLE, ET CHATIMENT DES REBELLES PAR SCHAH ISMAIL. — SOULÈVEMENT DES JANITSCHARES, GUERRE CIVILE, DÉPOSITION ET MORT DE BAJESID — FORCES MILITAIRES. — MEMBRES DU DIVAN. — CONSTRUCTIONS, FONDATIONS, SAVANTS ET POETES SOUS LE RÈGNE DU SULTAN BAJESID.

La paix avec Venise et la Hongrie avait été accueillie, non-seulement par les dispositions naturelles de Bajesid, mais aussi à cause des orages qui se formaient en Asie. Le déclin rapide de la dynastie persane du Mouton-Blanc, et l'élévation de la famille souveraine des Ssaffi, exercèrent une influence funeste sur l'empire voisin des Ottomans. En raison de la liaison intime des événements d'états limitrophes, l'histoire de l'un exige nécessairement un certain examen des faits principaux de l'autre. Les annales des quatre grands États européens, si fréquemment rattachés aux destinées de la Turquie, dans la paix et dans la guerre : Venise, la Hongrie, la Pologne, et plus tard la Russie, sont assez connues, pour que nous puissions nous dispenser de nous arrêter à chaque pas sur les phases qu'elles parcourent; mais la plupart des états asiatiques, dont les mouvements agissent sur les développements de l'empire des Ottomans, offrent encore des objets d'étude si nouveaux, que c'est un devoir de jeter, de temps en temps, un regard sur eux, pour nous en former quelque idée, et comprendre leur action daans la marche générale que nous suivons. C'est ainsi que nous avons passé rapidement en revue les Seldschuks de Rum, et la maison souveraine de Timur, les familles des chans tatares, sur la mer Noire, des Karamaniens, sur la mer de Cilicie, les dynasties de Sulkadr et de Ramasan, du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc; une pareille attention doit être accordée aux chans des usbegs, aux scherifs de la Mecque, aux mameluks égyptiens et aux schahs de la Perse. De tout ces champions, qui voulaient saisir le pouvoir suprême, la plupart ont été foulés aux pieds par les Ottomans, qui se parèrent de leurs dépouilles; les usbegs et les descendants de Timur, assis sur des trônes au delà de l'Oxus et de l'Indus, entretinrent des relations lointaines de paix et d'amitié; au moyen d'ambassades, les scherifs de la Mecque et les chans de la Krimée prêtèrent l'obéissance de sujets soumis; le Persan seul s'est toujours montré jusqu'à nos jours sur les champs de batailles, tantôt vainqueur et tantôt vaincu; par fois renversé, mais se relevant aussitôt, et toujours prêt à se mesurer avec son adversaire. Après la conquête de l'Égypte et de l'Asie, la Perse, dont l'histoire marche parallèlement à celle-ci, est le seul état de l'Asie qui réclame toujours une attention particulière, et qui nous occupera jusqu'à la fin de notre ouvrage, durant trois siècles entiers. Pendant deux cents ans, depuis le commencement du XVI[e] jusqu'à celui du XVIII[e] siècle, le trône de Perse fut occupé par douze schahs de la famille Ssaffi, appelée Sofi en Europe, même par des orientalistes comme de Guignes, et dont les règnes vont nous occuper. Dans l'année 1500, tandis que Bajesid adressait des bul-

letins sur la conquête de Coron et de Modon, schah Ismaïl faisait rédiger les lettres de notification de son avénement au trône. Cet avénement avait été précédé par une longue époque de guerre civile, de discorde entre les membres de la famille des anciens souverains, de désordres et d'excès de toute nature. Il est nécessaire de nous reporter un instant sur ces scènes de trouble, qui précipitèrent la chute de la dynastie du Mouton-Blanc.

Usun-Hasan, le plus grand des princes de cette dynastie, qui, par ses exploits, inquiéta Mohammed le Conquérant, et qui finit par livrer un si malheureux combat, près de Terdschan, où périt le prince Seinel, avait encore six autres fils : Chalil, Jakub, Jusuf, Makszud, Mesih et Ogurlu-Mohammed. Le dernier, plein de valeur et de générosité, était l'idole de l'armée ; mais Usun-Hasan nomma Chalil pour son successeur, parce qu'il était fils de la plus chérie de ses femmes, et surtout de la plus artificieuse. Ogurlu-Mohammed prit les armes contre son père, qui, deux fois, le défit dans le Fars et l'Aserbeidschan ; alors il se réfugia près du sultan des Ottomans, qui lui assigna pour résidence le gouvernement de Siwas, dont les revenus devaient fournir à son entretien. Attiré par des lettres et des promesses, Ogurlu franchit de nouveau les frontières de sa patrie, rassembla une armée, et la mena contre son père; mais il trouva sur le champ de bataille le châtiment de sa rébellion. Après sa mort, son fils, Mirsa-Ahmed, rechercha la protection de Bajesid, qui la lui accorda, et lui donna même une de ses filles pour épouse. Deux mois après la mort d'Ogurlu, mourut aussi Usun-Hasan, et Chalil monta sur le trône [1478]. Il fit exécuter son frère consanguin, Markszud, qui était entré en intelligence avec Ogurlu pour le renverser du trône ; quant à Jakub et Jusuf, sur les instances de leur mère commune, il les envoya à Diarbekr, sous la conduite du grand maître de la cour, Baiender-Beg, parent d'Usun-Hasan, et de Suleiman-Beg. Six mois à peine étaient écoulés, lorsque Jakub, jeune homme de quatorze ans, plein d'espérance, excité par son gouverneur à ne pas souffrir plus longtemps la domination cruelle de son frère, quitta Diarbekr, et gagna l'Aserbeidschan, avec le projet de se saisir du trône les armes à la main. La bataille, livrée près de Chui et de Selmas, d'abord contraire à Jakub, se termina par la mort de Chalil et l'élévation de Jakub sur le trône du Mouton-Blanc (1) [1479]. Jakub entretint des relations d'amitié avec Bajesid, durant son règne de douze mois, qui ne fut pas inactif. Il étouffa la révolte de Baiender-Beg par la mort de ce chef; arracha au fils, Muschaffaas, la possession d'Aldschesirea (2); et envoya ses deux généraux, Suleiman-Beg et Chalil-Ssafi, au secours du prince de Schirwan contre le scheich Haider, père d'Ismaïl, futur fondateur de la dynastie Ssaffi, qui, avec une armée de ssofi, ou de mystiques, et de fanatiques, s'était emparé de la ville de Schamachi [1488]. Le scheich périt dans le combat (3), et la ville fut restituée à son véritable possesseur. La sultane Validé, qui avait déjà contribué à l'élévation de son fils Chalil à la place d'Orgulu, puis au renversement de Chalil lui-même par Jakub, complota maintenant pour enlever le pouvoir suprême à Jakub, et le transférer à Jusuf. Comme moyen le plus sûr et le plus prompt, elle adopta le poison ; mais le hasard voulut que Jusuf goûtât aussi au breuvage mortel destiné à Jakub seul, et la mère désespérée avala ce qui restait dans le vase (4). Jakub laissa trois fils : Baisankor, Murad et Hasan ; les deux personnages les plus puissants, le grand maître de la cour Suleiman-Beg et Ssofi-Chalil, se divisèrent sur la question de la succession. Le premier soutint les prétentions de Mesih, le seul des fils d'Usun-Hasan, qui survécut à ses frères; l'autre appuya les droits de Baisankor, fils aîné de Jakub. Dans la bataille livrée entre les deux partis, Mesih perdit la vie. Ainsi, tous les enfants d'Usun-Hasan avaient été emportés par une mort violente.

Nur-Ssofi, le plus puissant sujet dans l'empire du Mouton-Blanc, dont les dix-huit fils occupaient les premières dignités et les plus importants gouvernements, et dont les partisans étaient en possession des emplois les plus

(1) Seadeddin, l. III, fol. 522-524; Dschamiet Tewarich, et Dschenabi, dans la bibliothèque impériale et royale, n° 469, p. 229; Idris, fol. 260 et suiv.

(2) Dsch siral Beni-Omar, Voyage de Kinneirs p. 459; Dschihannuma, p. 439.

(3) Dschenabi, p. 230.

(4) Seadeddin, l. III, fol. 521; Dschenabi, Dschamiet-Tewarich, Idris

productifs, se prononça hautement pour Baisankor, fils de Jàkub, contre Ali-Beg, fils de Chalil, qui voulut maintenant disputer le trône, et sous l'autorité duquel s'était rangé aussi Mahmud II, fils d'Ogurlu-Mohammed, frère de Mirsa-Ahmed, tout récemment réfugié auprès de Bajesid. Ssofi-Chalil mena Baisankor, par une marche rapide, de Karabagh à Dergesin, où l'on en vint aux mains; les princes Ali-Beg et Mahmud, restèrent sur le champ de bataille (1); Ssofi-Chalil, donna dans le voisinage de Wan et de Wustan, sur une armée de Kurdes, rassemblée à la hâte par Suleiman-Beg; comme la sienne était diminuée par l'effet du manque de vivres et de la désertion, il se replia vers Tebris, et fut anéanti avec toutes ses troupes dans une bataille à laquelle assista, comme spectateur, Hafis-Mohammed, confident de Nur-Ssofi, et aïeul de l'historien Seadeddin (2). Suleiman-Beg avait gagné, par les flatteries et la corruption, les principaux chefs de l'armée de Nur-Ssofi, qui passèrent de son côté avec Baisankor, et aussitôt il proclama ce jeune prince, âgé de neuf ans, comme souverain du Mouton-Blanc, à Tebris (3). A peine huit mois étaient écoulés, l'indignation générale éclata contre le gouvernement que dirigeait Suleiman, au nom du monarque enfant. Ibrahim-Sultan, fils de Chalil, petit-fils d'Usun-Hasan, se mit à la tête des mécontents, délivra le prince Rustem-Mirsa, fils de Makszud, qui avait été tenu renfermé par Ssofi-Chalil dans le château d'Alandschik, et l'opposa comme rival à Baisankor. Ce dernier et son frère s'enfuirent auprès de leur aïeul maternel, le prince du Schirwan, qui les accueillit, marcha contre le prince Rustem, lui livra bataille, puis finit par s'accommoder avec lui, à la condition que Baisankor se contenterait des territoires de Karabagh, Gendsche et Berdaa, touchant au Schirwan, et abandonnerait la souveraineté de l'Aserbeidschan à Mirsa-Rustem (4). Baisankor n'observa pas longtemps le traité. Tandis que Mirsa-Rustem s'était rendu du côté d'Iszfahan pour apaiser les troubles, lui-même parut dans l'Aserbeidschan; mais il fut battu par le lieutenant de Rustem, qui s'empara de sa personne, et l'envoya à son maître. Celui-ci fit aussitôt exécuter son prisonnier. Le règne de Rustem, ou plutôt d'Ibrahim-Sultan, qui l'avait placé sur le trône, dura six années, que le jeune prince passa au sein des voluptés et de la débauche. Informé de ces désordres qui devaient ruiner le gouvernement, le prince Ahmed, gendre de Bajesid, quitta Constantinople déguisé en courrier, jugeant l'occasion favorable pour ressaisir le trône paternel. Il arriva, sans empêchement, sur les rives de l'Araxes, où chaque jour se rendirent auprès de lui des déserteurs de l'armée de Rustem, jusqu'à ce qu'enfin le sultan Ibrahim, lui-même, vint se ranger sous sa bannière (1). Il franchit l'Araxes, et entra dans Tebris, tandis que Rustem fuyait vers la Georgie. Bientôt après, celui-ci revint avec une armée rassemblée en Georgie; Ahmed-Mirsa marcha à sa rencontre, le battit, le fit prisonnier, et ordonna son exécution. Mais comme Ahmed-Mirsa devait le trône au concours d'Ibrahim-Sultan, il le perdit bientôt par la défection de ce puissant chef. Ibrahim trama un complot avec plusieurs grands de l'empire, pour faire reconnaître le sultan Murad, fils de Jakub, qui s'était réfugié auprès de son aïeul maternel, le souverain de Schirwan. Soutenu par une armée de Schirwan, Murad marcha contre Ahmed, et lui offrit la bataille près d'Iszfahan. Avec une troupe de fanatiques dévoués à sa personne jusqu'à la mort (2), Ibrahim fondit sur Ahmed-Mirsa, qui périt avec ses guerriers les plus fidèles. Dans cette bataille combattaient, sous les bannières d'Ahmed-Mirsa, les deux fils de son frère : Jusuf-Mohamed-Mirsa et Elwend-Mirsa; le premier s'enfuit à Jesd, et le second se dirigea vers l'Aserbeidschan, d'où il gagna les frontières du Kurdistan. Maintenant, Ibrahim proclama le prince sultan Murad; mais ce n'était encore qu'une ombre de souverain qu'il mettait sur le trône; et, sous ce nom, il se flattait bien d'exercer, comme par le passé, la réalité du pouvoir suprême. Trouvant des obstacles à l'exercice de

(1) Dschamiet-Tewarich.
(2) Seadeddin, l. III, fol. 526; Dschenabi, p. 231.
(3) *Ibid.*, fol. 527, et Idris.

(1) Seadeddin, l. III, fol. 528; Dschenabi, Dschamei Is.
(2) Seadeddin les appelle Fedaji; c'est le nom que portaient cette portion des Ismaïlites dévoués à la mort, les assassins proprement dits.

sa toute-puissance dans les émirs de Murad, il trahit encore celui-ci, comme il avait trahi Rustem et Ahmed, et appela secrètement un nouveau prétendant à la couronne, le prince Elwend, et marcha de suite, avec celui-ci, contre le sultan Murad. Elwend triompha, et renferma son cousin, sultan Murad, dans le château de Meragha. Cependant, Mohammed-Mirsa se déclara le rival de son frère Elwend, dans l'Irak. Ibrahim marcha contre lui avec le monarque créé par sa puissance, et trouva, dans la bataille de Sultanije, la mort qui était due depuis si longtemps à ses trahisons. Elwend s'enfuit vers Karabagh, et son frère, Mohammed, fut intronisé à Tebris. Cependant le commandant de Meragha, frère du traître Ibrahim, appelé Gusel-Ahmed (Ahmed le Beau), relâcha le sultan Murad confié à sa garde, et celui-ci proclamant ses droits à la couronne, réunit une armée dans l'Irak persan. L'on en vint aux mains à Iszfahan, et Mohammed resta sur le champ de bataille, de sorte que Murad parut se trouver établi sur le trône. Mais, pendant la marche de Mohammed sur Iszfahan, son frère Elwend était accouru de Karabagh à Tebris, dont il prit possession. Au milieu de ces deux frères qui se disputaient le trône les armes à la main, vint se jeter un troisième prétendant, qui saisit le prix de la lutte; celui-là était étranger, c'était Ismaïl, fils du scheich Haider, abattu treize ans auparavant par Suleiman-Beg, qui s'était alors sauvé secrètement vers Gilan; il vint alors, avec de nouvelles troupes et la puissance de doctrines nouvelles, porter les derniers coups à l'empire du Mouton-Blanc, qui depuis longtemps menaçait ruine (1). Après avoir [1499], dans un combat contre Schirwanschah, vengé la mort de son père Haider par celle de ce prince, il livra, en 1501, au souverain de Tebris Elwend-Mirsa une grande bataille près de Nachdschiwan, dans laquelle périrent sept mille turkmans du Mouton-Blanc (2). Elwend-Mirsa s'enfuit vers Bagdad, puis vers Diarbekr, dont il arracha la souveraineté à son oncle Kasim-Beg, et mourut trois ans après (3) [1504]. Dans l'année qui suivit la bataille de Nachdschiwan, Ismaïl en vint aux mains avec le sultan Murad, près d'Hamadan; Murad, vaincu, s'enfuit vers Bagdad, et, ne pouvant tenir contre les troupes d'Ismaïl, il se réfugia auprès d'Alaeddewlet, prince de Sulkadr. Soutenu par les troupes de ce prince, il se remit en possession de Bagdad, où il se maintint pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'Ismaïl l'expulsât une seconde fois; alors il se retira dans le Diarbekr, où il ne mourut que dix ans après la ruine d'Elwend (1). Ainsi se dénoua le drame sanglant de la maison souveraine d'Usun-Hasan, dont les sept petits-fils tombèrent tous, comme leurs pères, victimes immolées à l'ambition.

Sur les ruines de l'empire du Mouton-Blanc s'éleva la dynastie des schahs d'Erdebil, appelés Ssofis, au commencement du XVIe siècle. Le fondateur, Ismaïl, appartenait à une famille de scheichs livrés à la vie contemplative; et l'histoire peut signaler les ancêtres d'Ismaïl et les suivre, en remontant à la sixième génération, deux siècles avant l'établissement de la nouvelle domination. Ssaffiedin-Ebu-Ishak d'Erdebil, grand scheich mystique, qui vécut sous le règne des descendants de Dschengis-Chan, mourut au commencement du XIVe siècle, et fut enseveli à Erdebil, théâtre de ses miracles et de ses actes de sainteté mystique. C'est de Ssaffiedin que ses descendants tirent le nom de Ssaffi; mais ils rejetèrent celui de Ssoffi, quoiqu'une telle dénomination indiquât mieux l'origine de leur puissance. Le fils scheich Ssadreddin-Musa, le petit-fils scheich Chodscha-Ali, et l'arrière-petit-fils scheih Ibrahim, restèrent aussi enfermés dans les profondeurs de la vie contemplative. Dschuneid, fils d'Ibrahim, prétendit le premier à une importance politique, ce qui le fit bannir par Dschihanschah, prince du Mouton-Noir, qui tenait alors Erdebil sous sa puissance. Il s'enfuit auprès d'Usunhasan, le puissant souverain du Mouton-Blanc, qui, alors en hostilité déclarée avec Dschihanschah, accorda au scheich asile et protection, et lui donna même pour épouse sa sœur Chadidscha-Begum. Après la défaite de Dschihanschah, Dschuneid revint à Erdebil, et fier de son al-

(1) Seadeddin, l. III, fol. 669-570; Idris, Dschamiet-Tewarich, Dschenabi.

(2) Dschamiet-Tewarich.

(3) *Ibid.*, et Dschenabi.

(1) Dschamiet-Tewarich, Dschenabi, Seadeddin Idris.

liance avec Usunhasan, il se jeta plein d'ardeur dans le mouvement de la vie politique et guerrière. Sous le prétexte de la guerre sainte contre les peuples infidèles de la Géorgie, il marcha vers le Nord avec ses adhérents; mais ayant violé le territoire de Schirwan, les troupes du prince de ce pays le défirent, et il perdit la vie dans l'action. Son fils Haider succéda à la faveur paternelle auprès d'Usunhasan, qui lui donna pour épouse sa fille Aalemschah-Bana. Tant que vécut Usunhasan, Haider se tint dans le repos; mais après la mort de ce monarque, lorsque s'annoncèrent les troubles de l'empire du Mouton-Blanc, Haider s'élança dans la carrière parcourue par son père Dschuneid. Pour distinguer ses adhérents par un signe extérieur dans le costume, il leur donna des bonnets rouges (1) qui attirèrent dans la suite aux Persans, de la part des Turcs, le nom de Kisilbasch (têtes rouges). Avec six mille de ces têtes rouges, Haider marcha comme son père, vers le Nord, prétendant qu'il allait combattre les Géorgiens mécréants, mais en réalité il en voulait à Schirwan-Schah, qu'il assiégea quelque temps dans le château de Gulistan. Jakub, souverain du Mouton-Blanc, envoya le grand maître de sa cour Suleiman-Beg au secours du prince de Schirwan. Un combat fut livré près de Tabaseran (2) [1488], dans lequel Haider laissa la vie. Deux de ses fils, Jar-Ali et Ismaïl, furent renfermés, par le sultan Jakub, dans le château d'Iszfahan. Après la mort de Jakub, Rustem-Mirsa leur rendit la liberté, et les envoya à Erdebil, pour qu'ils y menassent la paisible vie des scheichs. Durant quelque temps, Jar-Ali resta fidèle au schah Rustem; mais enfin il se révolta, et perdit la vie dans une grande bataille (3). Ismaïl, alors âgé de six ans et demi, s'enfuit auprès du prince de Gilan Scherif-Hasan-Chan. Ahmed-Mirsa, fils d'Ogurlu, alors souverain du Mouton-Blanc, demanda l'extradition d'Ismaïl au prince de Gilan. Celui-ci nia la présence du fugitif dans ses états; il le cacha sous une tente, enveloppé

(1) D'après le Dschamiet-Tewarich, la bataille eut lieu au mois de schaaban 893.

(2) Dschamiet-Tewarich. D'après Dschenabi, Jar-Ali aurait échappé à la défaite, et se serait enfui avec son frère Ismaïl dans le Schirwan.

(3) Dschamiet-Tewarich.

dans l'ombre des grands arbres, et une seconde ambassade d'Ahmed-Mirsa ayant réclamé Ismaïl, Hasan jura que le jeune prince n'était pas sur son territoire (1). Il croyait pouvoir prononcer ce serment, parce qu'Ismaïl était dans une tente suspendue dans les airs. Durant six années, Ismaïl resta dans le Gilan, sous la protection du prince. Dans la capitale de ce pays Lahdschan il rassembla autour de lui les partisans de sa famille, et les fortifia en y réunissant les adhérents du scheich Ssadreddin de Konia, qui demeuraient dans les provinces ottomanes de Tekke et d'Hamid. Ce scheich, contemporain de Timur, avait obtenu de ce conquérant, par ses prières, que les habitants de Tekke, dont la plupart étaient ses partisans, ne fussent pas entraînés en esclavage. Depuis, ces gens avaient toujours eu une affection particulière pour les scheichs persans, et alors ils émigrèrent par troupes de Tekke à Gilan, où ils se rassemblèrent à Lahdschan, sous les bannières d'Ismaïl (2) [1500] Avec environ sept mille de ces partisans turcs et persans (3), Ismaïl, alors âgé de quatorze ans, marcha sur le Schirwan, pour venger la mort de son père Haider et de son aïeul Dschuneid, qui avaient tous deux péri sur le champ de bataille dans ce pays. Il vainquit et tua le schah de Schirwan, et se mit en possession de la ville de Schamachi (4). Il acquit un grand accroissement de forces par l'accession du grand vesir Schemseddin-Gilani, qui, maître des passages de l'Aserbeidschan, devint son principal ministre. Avec cet appui et celui d'autres begs du Mouton-Blanc, il attaqua, l'année suivante, Elwend-Mirsa, le battit, et fonda à Tebris, capitale de l'Aserbeidschan, la puissance de sa race dans la première année du XVI[e] siècle [1501].

L'attitude d'Ismaïl envers le sultan des Ottomans fut d'abord pacifique et amicale, quoique Bajesid, pour arrêter les émigrations des fanatiques de Tekke, eût fait transporter tout récemment la plus grande partie des habitants

(1) Dschamiet-Tewarich.

(2) Dschenabi, p. 134.

(3) Dschamiet-Tewarich nomme les tribus.

(4) Dschenabi, dans l'Histoire des Ssaffewi, p. 130: dans celle des schahs de Schirwan, p. 139 ; dans celle du Mouton-Blanc, p. 230.

de ce pays, comme colons, dans les villes nouvellement conquises de Coron et de Modon, en Morée. Ismaïl demanda, par une ambassade, la faculté d'une libre retraite pour les partisans de sa doctrine et de sa maison, mais il éprouva un refus (1). Il n'obtint pas plus de succès auprès d'Alaeddewlet, prince de Sulkadr, dont il avait demandé la fille pour épouse, par une ambassade. Il voulut venger cette dernière insulte, mais sans provoquer la puissance de Bajesid; il envoya donc de nouveau des ambassadeurs, pour s'excuser s'il traversait une partie du territoire ottoman. Bajesid, toujours disposé à la paix, bien éloigné de vouloir s'engager dans une nouvelle guerre, se contenta de faire marcher sous les ordres d'Iahjah, vers Angora, un corps d'observation qui resta posté dans ces lieux, jusqu'à ce qu'Ismaïl, après avoir ravagé le pays ouvert de Sulkadr, pris Amid et Charput (2), eût regagné la Perse [1507]. Le fils et les deux petits-fils d'Alaeddewlet, qui tombèrent entre les mains d'Ismaïl, furent rôtis, et dévorés par les cannibales persans (3). L'année suivante, un ambassadeur d'Ismaïl se rendit à Constantinople, pour se plaindre du sultan Selim, gouverneur de Trabesun, et aussi pour apporter des assurances de paix et d'amitié. Selim avait fait des irruptions sur le territoire persan, et avait poussé jusqu'à Ersendschan (4) et Baiburd; il s'était emparé de la personne d'Ibrahim, frère d'Ismaïl. Le souverain de la Perse fit protester de nouveau que ses hostilités avaient été dirigées seulement contre Alaeddewlet. Son ambassadeur, revêtu de drap d'or, ne fut pas admis à l'honneur du baise-main; il lui fut permis seulement de baiser le genou du sultan. L'envoyé, qui vint à son tour en Perse de la part de Bajesid, voyant qu'il ne lui avait point été préparé de tapis pour s'asseoir, et qu'il faudrait ainsi s'acquitter debout de son message, se dépouilla de son surtout, et s'assit sur ce singulier tapis. La cour resta émerveillée d'une telle irrévérence, et en même temps de l'indulgence du schah, qui ne le fit point mettre en pièces sur la place. En même temps que l'ambassadeur persan, parut aussi à Constantinople, un envoyé Us-Beg (1) de Scheibek-Chan, voisin et adversaire naturel d'Ismaïl.

(1) Seadeddin, l. III, fol. 530.

(2) Marini Sanuto.

(3) Seadeddin, l. III, fol. 533; Ssolaksade, p. 76.

(4) Rapport du consul vénitien de Scio, dans Marini Sanuto.

Nous laissons maintenant le nouveau souverain de la Perse, pour le retrouver lorsqu'il se présentera, au bout de sept années, sur le théâtre de l'histoire des Ottomans, comme le rival redoutable de Selim Ier; et nous allons poursuivre le cours des événements du règne de Bajesid, après la conclusion de la paix avec Venise et la Hongrie. Le premier fait important fut la soumission d'un puissant pirate, nommé Karaturmisch, frère de Karahasan, qui avait trouvé la mort au milieu de l'incendie du vaisseau de Borrak-Reis. A Siwri-Hiszar, lieu de sa naissance, il équipa des vaisseaux, avec lesquels il infesta les mers, et répandit une si grande terreur, qu'une escadre de dix galères fut nécessaire pour détruire sa puissance (2). Au bout de trois années d'exercice du grand vesirat, cette dignité fut retirée de nouveau à Hersek-Ahmed-Pascha, et conférée, pour la seconde fois, à l'eunuque Ali-Pascha. Celui-ci, plus dévoué au prince Ahmed-Sultan, qu'au fils aîné de Bajesid, Korkud, augmenta encore le mécontentement de ce dernier, en prenant possession d'un district maritime qui, originairement, dépendait des cantons attribués aux grands vesirs, que ceux-ci, par égard pour les princes gouvernants, s'étaient abstenus de réclamer. Irrité de cette attaque, Korkud prit la résolution désespérée de s'enfuir en Égypte. Il s'embarqua, avec quatre-vingt-sept personnes de sa suite, et avec tous ses trésors sur cinq bâtiments commandés par Reis-Akbasch (3), et fit savoir au sultan, son père, qu'il entreprenait le pèlerinage de la Mecque. Le cinquième jour, il débarqua à Alexandrie, d'où il expédia un messager pour porter au Kaire l'avis de son arrivée, et attendit la réponse du sultan des mameluks. Celui-ci lui envoya neuf coursiers de noble race, neuf rangs de chameaux, trois rangs de droma-

(1) Dans les rapports des Vénitiens, cet ambassadeur est appelé seulement *della testa verde*, comme celui du schah *della testa rossa*; les Ottomans eux-mêmes portent la désignation de *della testa bianca*, et plus tard, les princes de Géorgie *della testa nera*.

(2) Seadeddin, l. III, fol. 53.

(3) Aali, Seadeddin et Ssolaksade.

daires, deux rangs de chameaux de parade pour lui-même: en outre, cent chevaux et soixante-dix rangs de chameaux pour sa suite, quarante rangs de chameaux pour les cuisines, neuf mille ducats, neuf pièces de drap d'or et neuf jeunes garçons, le tout comme présent de bienvenue. Avec tout ce cortége et ces équipages, au son de quarante tambours, Korkud se mit en marche pour la capitale, où il fut pompeusement escorté. Le diwitdar, grand vesir du sultan, vint au-devant de lui pour le complimenter, et l'inviter à se rendre auprès du sultan (21 mai 1509), et l'accompagna, ainsi que les officiers de l'étrier. Le 29 mai (1), le prince ottoman fit son entrée solennelle dans la ville du Kaire, et descendit au palais du sultan. Pour ses besoins de chaque jour, on lui fournit cinq cents moutons, cinquante quintaux de sucre, cinquante-trois mudis de riz, deux mille poulets, deux mille oies, cent cinquante quintaux de miel; mille bourses lui furent en outre assignées pour ses menues dépenses. Après un repos de trois jours, eut lieu l'entrevue avec le sultan, qui alla au-devant du prince turc à cheval. Le souverain égyptien et le prince descendirent en même temps de leurs montures; le premier baisa le prince aux yeux comme on fait à son fils; Korkud baisa le monarque au cou, comme s'il eût été son père. Korkud s'assit sur un trône à côté du sultan. Malgré tant de marques d'honneur, le sultan n'accorda ni le passage pour le pèlerinage de la Mecque, ni d'autres demandes du prince, ne voulant pas rompre la paix avec Bajesid. Korkud s'étant bientôt aperçu que l'influence de Bajesid et de son grand vesir surpassait de beaucoup la sienne en Égypte, adopta le parti le plus prudent; ce fut d'adresser à Ali-Pascha, une lettre dans laquelle il s'excusait de son projet de voyager à la Mecque, et priait ce ministre d'obtenir pour lui, de son père, la permission de retourner dans son gouvernement. Sa requête fut accueillie, et il obtint le gouvernement de Tekke, vers lequel il se rendit aussitôt. A son retour d'Égypte, sa flotte fut battue par les Rhodiens. Outre cette fuite de Korkud, d'autres traits encore établissent des points de ressemblance entre ce prince et Dschem. Poëte comme son oncle, Korkud s'entourait de beaux esprits, et vivait au milieu des illusions. Il favorisait surtout les musiciens, et pratiquait leur art en maître; profondément versé dans le droit de l'islam, il rédigea un traité sur la décision des questions douteuses (1). Par un tel emploi de son temps, il parvint en haute estime auprès des poëtes et des légistes; mais tomba dans le mépris des janitschares et des vesirs, qui, après la mort de Bajesid, ne contraignirent point leurs préférences pour ses frères puinés, Ahmed et Selim.

Dans l'année 1509, le jour de la fête de l'Élévation de la croix, Constantinople fut ébranlée par le plus terrible tremblement de terre dont l'histoire fasse mention. Cent neuf mosquées, mille soixante-dix maisons, toute l'étendue des doubles murailles du côté de terre, une bonne partie des murs appuyés à la mer, les Sept-Tours, l'enceinte du sérail, depuis la mer jusqu'à la porte du jardin, s'écroulèrent jusque dans les fondements (2). Les chapitaux des quatre plus grandes colonnes de la mosquée du conquérant se fendirent, la coupole fléchit d'un côté. Les coupoles de l'hôpital, des huit académies dépendant de la mosquée de Mohammed, et celles de beaucoup d'autres édifices de ce genre se détachèrent; la coupole de la mosquée de Bajesid II fut mise en pièces. Quelques milliers d'hommes (3), de femmes et d'enfants, périrent dans toutes ces ruines: de la maison seule du vesir Mustapha-Pascha, trois cents cavaliers furent engloutis avec leurs chevaux. Durant quarante-cinq jours, les secousses se firent sentir, non-seulement à Constantinople, mais encore dans toutes les provinces turques d'Europe et d'Asie. La moitié de la ville de Tschorum disparut; les ouvrages de Gallipoli furent détruits (4); Demotika, lieu de naissance de Bajesid (5), ne présenta plus qu'un monceau

---

(1) Rapport des Vénitiens.

(1) Latifi, Biographies des poëtes turcs, traduites par Chabert, p. 68 et 241; dans Aali, au commencement du XXXVIIe événement, d'après Neschri.

(2) Seadeddin, t. III, fol 54; Ssolaksade, Rausatul-Ebrar, Aali, XXXVIIIe événement; Hadschi-Chalfa, Tables chronologiques.

(3) Aali, Ssolaksade.

(4) Lettres de Michne, dans les Archives de la maison impériale et royale.

(5) Spandugino, p. 66, Demetria, au lieu de Dimotika ou Demotika.

de décombres. La mer furieuse souleva ses vagues, et les lança par-dessus les murailles de Constantinople et de Galata; dans la ville et le faubourg, les anciens aqueducs furent emportés. Dans Aja-Sofia, la chaux et le mortier dont on avait recouvert la magnifique mosaïque de l'ancien temple chrétien, se détachèrent, et les images gigantesques des évangélistes reparurent, comme pour contempler cette désolation et protéger les églises chétiennes, qui toutes furent épargnées par le fléau. Le sultan, ne se confiant plus aux murs de son palais, se tint durant dix jours dans le jardin, sous une tente plantée à ciel découvert. Puis, il s'échappa des ruines de Constantinople, et s'enfuit vers la seconde capitale de l'empire (1). Mais, bientôt après son arrivée, la terre fut violemment ébranlée aussi à Andrinople, et six jours après, éclata une furieuse tempête [16 novembre]. La Tundscha sortit de son lit, et recouvrit de flots et de vase les ruines amoncelées. Alors le sultan convoqua un divan à pied, c'est-à-dire un conseil dont les membres avaient le pied à l'étrier ; il y assista lui-même. Il s'agissait de délibérer sur les moyens de rétablir les murs de Constantinople. Le souverain ouvrit le conseil par les paroles suivantes, adressées aux vesirs : « Vos injustices et vos cruautés ont fait monter vers le ciel les soupirs des opprimés, et la colère divine est tombée sur la ville et sur le pays (2). » Trois mille maçons furent réunis, on leur adjoignit trois mille moszelems comme manœuvres, et huit cents jaja comme chaufourniers (3). Dans l'espace de deux mois [du 29 mars au 1er juin 1510], furent rétablis dans leur ancien état non-seulement les murs de Constantinople et de Galata, mais aussi les tours de Galata, celle de la Fille (ou de Léandre), ainsi que les sept tours de la Porte dorée, le fanal et le nouveau sérail les ponts du grand et du petit Tschekmedsche, et les murs de Siliwri (Selymbria) (4). A l'occasion du festin donné pour célébrer la restauration de la ville, Bajesid, sur les instances des grands et des légistes, permit que, durant trois jours, il fût fourni à manger et à boire aux pauvres dans des plats et des vases d'argent. Un tel étalage d'abondance et de luxe, après les dévastations du tremblement de terre de l'année précédente et du feu, que cette année même (1) les janitschares avaient mis aux maisons des juifs, devait inspirer un nouveau courage au peuple, émerveillé de voir encore tant de richesses, après la réparation de tant de ruines. Mais ce motif patriotique n'était qu'un prétexte pour la passion toujours croissante de la magnificence, qui éludait ainsi les prescriptions sévères des chalifes contre l'usage de la vaisselle d'argent (2), et luttait contre l'austérité du sultan lui-même. Ainsi, deux ans auparavant, une ordonnance qui défendait, sous peine de mort, la consommation et le trafic du vin n'avait pu être maintenue que pendant trois jours, parce que, les janitschares ayant forcé les tavernes, le sultan s'était vu réduit à révoquer son ordre.

Après la reconstruction des murs de la capitale, Bajesid s'occupa d'assurer la tranquillité de l'État au dedans et au dehors; il voulut partager régulièrement les gouvernements entre ses fils, et renouveler les traités de paix avec la Hongrie et Venise. Les princes Schehin-Schah, Korkud, Ahmed, Selim, administrèrent les provinces de Karamanie, Tekke, Amasia et Trabesun. Ensuite Bajesid conféra le gouvernement de Boli à son petit-fils, fils de Selim, le prince Suleiman, âgé de seize ans. Le mécontentement d'Ahmed éclata ; il se plaignit que ce jeune homme fut placé ainsi, sur la route d'Amasia à Constantinople, c'est-à-dire fût jeté pour entraver ses pas, si lui-même voulait s'élancer vers le trône. Quoiqu'il n'eût pas l'habitude de changer ses décisions, Bajesid, dans l'intérêt de la paix domestique, envoya son petit-fils comme gouverneur à Kaffa; un tel éloignement semblait l'exclure à jamais du trône ; mais, en réalité, Suleiman se trouva ainsi soustrait aux périls de la guerre civile qui éclata bientôt après (3). Un envoyé du sultan d'Egypte vint annoncer le retour de Korkud dans son

(1) Seadeddin, Aali, Ssolaksade.

(2) Aali et Ssolaksade.

(3) Spandugino, Marini Sanuto, Seadeddin, Giovio, Fatti illustri di Selim, dans Spandugino, l. II, p. 337.

(4) Aali et Ssolaksade.

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto.

(2) Mouradjea d'Ohosson, Tableau de l'empire ottoman.

(3) Seadeddin, l. III, fol. 536 ; Ssolaksade, fol 77; Aali.

gouvernement (1). Un ambassadeur turc se rendit à Ofen (2). Un plénipotentiaire hongrois se présenta à Constantinople pour renouveler la paix. Un négociateur turc partit aussi pour Venise, afin de renouveler la trève, et de suivre l'affaire des subsides que la république, pressée rudement par ses ennemis, sollicitait pour la première fois, mais sans succès, par Nicolo Giustiniani, son ambassadeur auprès de la Porte. Au contraire, le baile dut promettre au sultan, au nom de la république, la mise en liberté du marquis de Mantoue qu'elle retenait prisonnier, et qui avait réclamé la puissante médiation du monarque ottoman (3).

Bajesid était vieux et maladif; et, si la tranquillité extérieure paraissait assurée en Europe par le renouvellement des traités avec la Hongrie, la Pologne et Venise; à l'intérieur, la guerre s'allumait entre les frères, entre le père et ses fils. Depuis longtemps, la rivalité de prétentions divisait les princes ottomans; tous visaient au trône; le changement de gouvernement de Suleiman fit éclater la discorde. Ahmed, que Bajesid destinait à lui succéder de préférence au fils aîné Korkud, avait été nommé héritier du trône. Il avait les suffrages des janitschares et des vesirs; car, à leurs yeux, Korkud, qui passait ses jours dans les délassements de la musique et de la poésie, était incapable de gouverner. Un tel avantage donné au prince Ahmed, au préjudice de son aîné Korkud, était un aiguillon pour les espérances ambitieuses de Selim, qui, plus jeune qu'Ahmed, voulait arriver à la succession du trône par la ruse ou par la force. Son humeur guerrière, ses occupations toutes militaires, sa passion pour les armes lui auraient assuré les affections de l'armée, si elle n'avait pas été effrayée par sa cruauté et sa tyrannie. Il commença par blesser son père et le grand vesir, en quittant sans permission son gouvernement de Trabesun, pour se rendre dans celui de Kaffa attribué à son fils Suleiman; là il afferma, de sa pleine autorité, les divers cantons du Sandschak; puis, il fit des courses contre les Tscherkesses. Bajesid lui envoya l'ordre de retourner dans son gouvernement. Au lieu d'obéir, Selim, dans sa réponse, sollicita un sandschak en Europe, au lieu de celui de Trabesun si éloigné du centre de l'empire (1). Plus il était près de son père, plus il avait de moyens pour déjouer le plan d'abdication que méditait Bajesid en faveur d'Ahmed, ou de se mettre lui-même sur le trône à la mort du sultan. Trois fois Selim renouvela sa prière; il désirait qu'il lui fût permis de venir à Andrinople baiser la main de son père qu'il n'avait pas vu depuis vingt-six ans; trois fois le sultan rejeta sa supplique (2), et lui refusa le sandschak de Rumili. Alors Selim rompit les liens de l'obéissance [mars 1511], et se mit en marche avec des troupes pour Andrinople, afin d'appuyer sa demande du sandschak de Rumili, par sa présence. Les vesirs, effrayés d'une telle indocilité, réunirent toutes leurs voix pour affermir le sultan dans ses premières résolutions; ils lui représentèrent combien était dangereux cet exemple de désobéissance, qui pourrait entraîner ses frères; et lui firent sentir les conséquences funestes de toute concession en cette circonstance; il ne fallait, disaient-ils, s'écarter, en aucun point, des principes jusqu'alors rigoureusement observés, de ne jamais accorder à aucun prince un gouvernement en Europe. Le savant légiste Nureddin-Ssarigurs reçut la mission d'aller faire les plus pressantes instances à Selim à ce sujet; mais il n'obtint aucun succès. Alors Bajesid, poussé par les conseils de ses vesirs, envoya le beglerbeg de Rumili, Hasan-Pascha, avec quinze mille hommes, contre ce fils indocile. A peine était-on parvenu à une journée de distance, que l'on apperçut les étendards de Selim; et Hasan-Pascha, dont la marche n'avait d'autre but que d'effrayer le prince, se voyant si près de lui, se replia sous les murs d'Andrinople. Cette retraite fut regardée comme un mauvais présage, et aussitôt l'armée prédit que Selim ornerait son front de la couronne. Le camp de Selim était établi dans la vallée dite Tschukurowa, devant

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto.

(2) Istuanfi, Hist., l. IV, p. 37, et Katona, t. XI, ord. XVIII, p. 596.

(3) Guicciardini, l. IX.

(1) Seadeddin, l. III, fol. 567-569; Ssolaksade, fol. 68; Aali, Rausatul-Ebrar, Spandugino, Cambini, Menavino, et, d'après eux, Sansovino.

(2) Seadeddin, fol. 570; Ssolaksade, fol. 78; Aali, XVIIIe événement; Giovio, Spandugino, Cambini, Menavino, Sansovino

les portes d'Andrinople : Bajesid se rendit lui-même au milieu de son armée ; et, faisant tirer les rideaux de sa tente, il considéra, les yeux pleins de larmes, les troupes de son fils rangées en face de lui dans une disposition menaçante. Cette fois, le beglerbeg de Rumili s'interposa pour empêcher une bataille. Il alla représenter au prince, qu'il était impossible, pour le moment, qu'il vît son père ; mais il lui apporta la promesse de Bajesid de ne point résigner, de son vivant, le trône au prince Ahmed, et de lui accorder, à lui-même, le gouvernement de Semendra, en y ajoutant Widin et Aladschahiszar. On rédigea un traité en forme, et l'acte fut rapporté revêtu de la signature de Bajesid, avec de riches présents en jeunes garçons, en chevaux, et en argent ; ensuite, le sultan reprit le chemin de Constantinople, et Selim se rendit à Semendra.

Tandis que ces événements se passaient en Europe, l'Asie était menacée aussi d'une guerre civile. Le prince Korkud, à la nouvelle de la marche de Selim sur Andrinople, avait quitté Antalia, et s'était mis en possession du gouvernement de Ssaruchan, qui lui avait été refusé jusqu'alors (1), afin d'être aussi plus près du théâtre où allait s'engager la lutte sur la possession du trône, et sur lequel il voulait agir du vivant même de son père, ou au moins aussitôt après sa mort. Lorsqu'il traversait la province de Tekke, tous ses bagages furent pillés près du village d'Almalu, par les bandes de brigands qui inquiétaient le pays. Leur chef était le fils de Karabiik (la moustache noire), qui se mit à la tête des fanatiques de ce canton dévoués au Schah-Ismail, s'annonça comme le représentant de ce prince, investi de son pouvoir, et prenait le titre de schahkuli (esclave du Schah), tandis que les Ottomans, le considérant comme un dangereux rebelle, l'appelaient Scheitankuli (esclave du diable). Karagœs, beglerbeg d'Anatoli, qui avait été chargé de soumettre les rebelles, fut surpris par Scheitankuli et détruit avec toute son armée. Cette nouvelle se répandit en Europe au moment où Selim, se rendant d'Andrinople à son nouveau sandschak de Semendra, se trouvait à Sagora. Ce fut pour lui un prétexte pour s'arrêter, en attendant que les troubles d'Asie fussent apaisés. Bajesid lui envoya plusieurs messages pour le presser de continuer sa marche vers Semendra ; mais Selim n'obéit pas, et le sultan, qui commençait à craindre pour Constantinople, se tourna vers cette capitale (1). A peine Bajesid était-il en marche dans cette direction, que Selim vint à Andrinople, ouvrit les prisons, vida les caisses, et installa de nouvelles autorités dans la ville. Cependant, à Constantinople, le parti d'Ahmed, qui s'efforçait d'assurer de suite le trône à ce prince, par l'abdication de Bajesid, avait une supériorité décidée. A sa tête était le grand vesir Ali-Pascha, ami personnel d'Ahmed. Poussé par ce ministre, Bajesid quitta de nouveau Constantinople pour marcher contre Selim, qui s'était mis en marche d'Andrinople avec une armée. Près du village d'Ograschkoï (2), non loin de Tschorli (Tzurulum), les deux armées se trouvèrent en présence. Le grand vesir Ali-Pascha courut à la voiture dans laquelle était étendu le vieux sultan tourmenté par la goutte, leva le rideau, lui montrant l'armée de son fils, composée pour la plus grande partie de Tatares de la Krimée : « Ce fils, s'écria-t-il, vient-il baiser la main de son père, ou le précipiter du trône ? » Les autres vesirs provoquaient de même le sultan à l'attaque. Enfin Bajesid s'adressa à l'armée : « Vous esclaves, qui vous nourrissez de mon pain, tombez sur les rebelles ! » Dieu est grand ! s'écrièrent à la fois dix mille fidèles soldats, et aussitôt ils attaquèrent et triomphèrent (3). Selim ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier Karabulut (4) (nuée noire), le bucéphale de l'histoire ottomane, et à son fidèle compagnon, qui devint plus tard son gendre, et son vesir, Ferhad, dont le bras abattit les cavaliers qui serraient son maître de trop près (5). Selim précipita ainsi sa course vers Achioli (l'ancien Anchialos), sur les rives de la mer Noire, et s'embarqua pour la Krimée, avant l'arrivée du messager de Bajesid expédié

(1) Aali, XLIIIe événement, Ssolaksade, fol. 78.

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 548.

(2) Dans la Turco-Græcia de Crusius, le village est appelé Sirdkoi, p. 3[illegible].

(2) Menavino.

(4) Dans Giovio Charabulo.

(5) Seadeddin, l. IV, fol. 551 ; Aali, Ssolaksade, fol. 79.

avec l'ordre de faire incendier les vaisseaux de Selim. Ce prince avait perdu deux mille cavaliers dans l'action ; les autres se dispersèrent ou s'enfuirent vers la Krimée, où son beau-père, le chan des Tatares, l'accueillit avec amitié, et l'assura de son assistance pour qu'il prît possession du trône.

La nouvelle de la défaite du beglerbeg d'Anatoli, Karagœs, qui, fait prisonnier par Scheitankuli, avait subi le honteux supplice du pal, avait, ainsi qu'on l'a vu, déterminé la marche de Selim vers Andrinople, parce que le départ du grand vesir Ali-Pascha pour l'Asie, avec trois mille janitschares et quatre mille Asabes (1), faisait espérer une plus faible résistance en Europe. Ali-Pascha, de son côté, s'était flatté, dans cette expédition, d'effacer la honte de la mort du beglerbeg et de la destruction de l'armée ottomane, de refouler les hordes de Scheitankuli qui avaient poussé leurs courses jusqu'à Brusa (2), mais encore, à cette occasion, de placer sur le trône le prince Ahmed, du vivant de son père et avec l'agrément de Bajesid, en dépit du traité tout récemment juré avec Selim. Un ministre du sultan Korkud, gouverneur de Ssaruchan, fit savoir au grand vesir que l'ennemi s'était tourné de Brusa vers Alaschehr, avait attaqué et battu l'armée de Korkud forte de sept à huit mille hommes, et s'était emparé, à Alaschehr, du trésor du beglerbeg d'Anatoli, tout récemment empalé, et de quarante rangs de chameaux (3). Le prince Ahmed et le grand vesir firent leur jonction sur le territoire de Kermian, près d'un lieu appelé Altuntasch (4) (pierre d'or). Le projet de mettre à profit cette occasion pour se saisir du trône fut déjoué par les manifestations des janitschares, qui, depuis qu'ils avaient reçu des preuves répétées de la fermeté inflexible et du courage indomptable de Selim, avaient porté sur lui toutes leurs espérances; les présents mêmes qu'Ahmed répandit parmi eux ne purent lui gagner leurs inclinations aux dépens de son frère. Alors, le prince et le grand vesir résolurent d'attendre des circonstances une occasion plus favorable pour l'accomplissement de leurs plans. Pour le moment, ils se contentèrent de poursuivre les révoltés de Tekke, qui, au bruit de l'approche du grand vesir, se retirèrent dans les gorges de Kisil-Kia (rocher rouge), où ils avaient pillé les bagages de Korkud, lorsque ce prince se rendait de Tekke à Ssaruchan l'année précédente. Comme cette vallée profonde touche sur un point à la Karamanie, le grand vesir confia l'investissement de l'ennemi de ce côté à Haider-Beg, grand maître de la cour du prince gouverneur de Karamanie Aalem-Schah; le beg de Kaiszarije s'était aussi approché avec deux mille hommes tandis que le vesir occupait ainsi les issues; les brigands se trouvèrent donc enveloppés de toutes parts. Cette espèce de blocus dura trente-huit jours; mais, enfin, les assiégés taillèrent un chemin à travers les rochers, exterminèrent Haider-Beg, et marchèrent sur la route de Kaiszarije, du côté de Siwas. Le grand vesir, qui ne fut informé de cette retraite que le second jour, fit monter à cheval les plus vaillants de ses janitschares, laissant le reste de la cavalerie au prince, et, se mettant à la poursuite des rebelles, il les atteignit à Sarimschaklick (1) [août 1511]. De part et d'autre, on combattit avec un grand acharnement; Scheitankuli et le grand vesir restèrent sur la place, et les deux armées, privées de leurs chefs, se dispersèrent. Ainsi périt l'eunuque Ali-Pascha, conquérant de Coron et de Modon, signalé, malgré son infirmité, par sa valeur et son élévation d'âme, protecteur des sciences et des hommes d'étude; il fut le premier grand vesir de l'empire ottoman qui finit ses jours sur un champ de bataille. Une fois par mois il rassemblait les savants et les poëtes auprès de lui, et leur distribuait de l'argent; un jour il leur donna plus de trois cents bourses (2). Plusieurs ouvrages importants lui furent dédiés : le plus remarquable est l'histoire des Ottomans par le persan Idris. Les qualités politiques et les vertus guerrières d'Ali-Pascha ont été dignement célébrées dans la composition d'Idris et dans les élégies du poëte Meschi (3).

(1) Aali, XLII[e] événement, d'après Seadeddin, l. IV, fol. 555.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 254.

(3) Le rapport de Korkud au grand vesir se trouve dans Aali.

(4) Dans Giovio, Fatti illustri di Selim, ce lieu pourrait être Tascia.

(1) Aali, XLII[e] événement; d'après Seadeddin, l. IV fol. 561, sur la rivière de Kœktschai.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 555 et 556.

(3) Idris; Élégie de Meschi, dans son divan.

Les compagnons de Scheitankuli se retirèrent sur les frontières de Perse; dans leur marche vers Tebris, ils pillèrent un grande caravane persane, et tuèrent plus de mille hommes. Parmi ces victimes se trouvait avec son fils l'un des plus grands savants de la Perse le scheich Ibrahim-Schebesteri, auteur d'une épopée des prophètes, composition arabe que l'on place à côté du fameux poëme de Toghraji, et d'une grammaire rimée qui lui valut le surnom de second Sibuje. Les brigands l'immolèrent, après avoir égorgé son fils sous ses yeux. Ismaïl-Schah, ne pouvant laisser impunis de tels actes, encore bien qu'ils fussent commis par ses partisans déclarés, invita à une fête les chefs des brigands qui étaient venus pour lui rendre hommage. On fit chauffer deux énormes marmites pour préparer le repas, du moins les conviés le pensaient ainsi ; leurs deux chefs, dont l'un s'intitulait sultan, et l'autre vesir, parurent devant Ismaïl. Il leur reprocha leur ingratitude envers leur souverain Bajesid, leurs révoltes, leurs attentats contre de paisibles caravanes. Ils se jetèrent à terre en produisant d'humbles excuses; alors Ismaïl les fit jeter dans les deux chaudières remplies d'eau bouillante, et leurs soldats, qui avaient assisté à ce terrible enseignement, furent distribués parmi ses troupes. En agissant ainsi, Ismail se proposait d'assurer son État, nouvellement fondé, contre des troubles intérieurs, et de détourner la guerre étrangère ; car un tel châtiment infligé aux rebelles ottomans étouffait l'esprit de révolte, et, d'un autre côté, c'était une preuve de dispositions pacifiques données à Bajesid. Il confirma encore cette opinion par une ambassade à Constantinople, et voulut, en même temps, donner une manifestation de sa puissance. En effet, il envoya comme présent au sultan des Turcs la tête embaumée de Scheibek-Chan, souverain des Usbegs, au delà de l'Oxus, qui, par la communauté d'intérêt politique et comme sectateur des Sunnites, était l'allié naturel des Ottomans contre les Persans et les Schütes.

Bajesid reçut cette ambassade à Constantinople, où il avait fait son entrée le lendemain de la bataille livrée à Selim, comme vainqueur de son fils. L'objet de sa prédilection, Ahmed, destiné à la succession du trône du vivant même du prince aîné Schehinschah (1), après la défaite et la mort d'Ali-Pascha (2), avait repris le chemin de la capitale, s'était avancé jusqu'à Gebise, dans l'intention d'exécuter le plan si longtemps médité sur le trône, d'amener l'abdication de son père, afin de pouvoir se saisir lui-même du pouvoir suprême. Le grand vesir Hersek Ahmed-Pascha, auquel cette dignité avait été conférée pour la troisième fois après la mort d'Ali-Pascha, n'osa point réprimer les janitschares, qui, après les désastres d'Asie, se prononcèrent hautement contre Ahmed et en faveur de Selim; et, Mustapha-Pascha, second vesir, jadis envoyé par Bajesid auprès d'Alexandre Borgia, ayant fait des dispositions pour aller à cheval au-devant du prince Ahmed, du côté de Skutari, un soulèvement éclata à Constantinople [21 août 1511]. Dans la nuit les janitschares pillèrent le palais de Mustapha-Pascha, qui eut peine à sauver sa vie, et perdit des effets pour une valeur de trente mille ducats; ensuite ce fut au tour du palais du grand vesir Hersek-Ahmed, qui essaya d'apaiser les janitschares en leur donnant des priviléges et de l'argent, puis, de ceux des vesirs Hasan-Pascha, kadiasker d'Anatoli, de Muejidsade et du nischandschi Dschaafertschelebi, tous cinq partisans connus d'Ahmed, enfin, des boutiques des marchands européens, et particulièrement des Florentins (3). Pour mettre fin au soulèvement, Bajesid déposa le grand vesir et conféra sa place au second vesir Mustapha-Pascha, celle de juge de l'armée d'Anatoli au Molla-Chalil, celle du nischandschi au fils d'Ibrahim-Pascha, le dernier grand vesir de la famille des Dschendereli (4).

Le prince Ahmed, se voyant si près des portes de Constantinople, privé de l'espoir d'entrer dans la capitale (5), retourna en arrière, et se dirigea vers son neveu Mohammed, fils du prince Schehinschah mort tout récemment, gouverneur de Karamanie, l'assiégea dans Konia, et le réduisit par la famine à se rendre, en

(1) Mouradjea d'Ohsson, 1re partie, édit. in-8°, p. 284.

(2) Aali, XLIIIe événement; Seadeddin, l. IV, fol. 569 ; rapport des Vénitiens de Raguse, d'après des lettres de Constantinople, du 13 septembre.

(3) Aali.

(4) *Ibid.*, Seadeddin, Ssolaksade.

(5) Menavino.

recevant l'assurance de la vie sauve. Bajesid lui envoya faire des représentations sur cette violation de la paix : Ahmed ordonna de couper le nez et les oreilles au messager, et néanmoins il mit le prince en liberté. Au vaillant beg de Karamanie Deli-Gœgus, tombé entre ses mains avec Mohammed, il fit abattre la tête qu'il adressa à la Porte. Les janitschares, qui déjà blâmaient l'attaque d'Ahmed contre son neveu, murmurèrent hautement d'une telle cruauté; mais leur mécontentement fut irrité bien plus encore par la défaite d'Iularkaszdi-Sinan-Pascha, vesir du prince Ahmed, aux environs d'Amasia, lequel se laissa vaincre par le rebelle Mir-Ali-Chalife, qui avec vingt mille Turkmans ravageait le pays de Karahiszar et de Nigisar (1). Ce fut la troisième défaite que subirent les Ottomans, succombant sous les coups des troupes de Scheitankuli; et ils purent, en grande partie, attribuer ces désastres à l'inaction d'Ahmed. On le vit décheoir bien vite dans l'opinion; la voix de l'armée et du peuple éclata en faveur de Selim. Bajesid, irrité contre Ahmed qui avait fait couper le nez et les oreilles au messager de la Porte (2), persuadé d'ailleurs par les raisons des deux vesirs Hersek et Mustapha (3), restitua le gouvernement de Semendra à Selim, et autorisa ainsi le retour de ce prince de la Krimée en Europe. En même temps Korkud, qui jusqu'alors s'était tenu paisible dans son gouvernement de Ssaruchan, et qui devait craindre maintenant d'être traité par Ahmed comme l'avait été son neveu Mohammed, fit une tentative pour gagner la faveur de son vieux père et des janitschares, et s'assurer la succession au trône, au préjudice d'Ahmed et de Selim. Suivi seulement de trois serviteurs, et caché sous un déguisement, il se rendit à Constantinople et descendit à la mosquée des casernes des janitschares qu'il espérait gagner au moyen de cette confiance, en invoquant les droits de l'hospitalité et en rappelant le souvenir des présents qu'il leur avait distribués trois ans auparavant, alors que, pendant deux semaines, il avait tenu les rênes du gouvernement au nom de son père (1). Mais leur opinion sur son incapacité, et leur prédilection pour Selim étaient si puissantes, qu'ils les manifestèrent ouvertement devant lui; lorsqu'il exprima le désir de baiser encore une fois, après trente ans, la main de son père, ils le conduisirent respectueusement à l'audience du sultan; mais ils le surveillèrent rigoureusement jusqu'à l'arrivée de Selim, qui s'approchait de la capitale (2). Ahmed avait fait solliciter secrètement l'assistance du chan de Krimée, en lui promettant à l'avance la possession de la presqu'île; déjà Mengli-Girai était ébranlé, lorsque son fils Seadet-Girai vint combattre l'influence de l'autre prince Mohammed dévoué au parti d'Ahmed, et fit préférer les offres de son ami Selim (3). Avant même la lettre de son père, à la fin de janvier, Selim était parti avec trois mille cavaliers, dont moitié Tatares de Krimée; il avait passé le Danube sur la glace près d'Akkerman, où un grand nombre de ses gens étaient morts de froid. Le 6 mars 1512, les janitschares, en tumulte, demandèrent au sultan son fils Selim pour chef contre Ahmed. Bajesid accueillit favorablement leur requête; et aussitôt des courriers des janitschares furent expédiés à Selim, pour lui porter la réponse de son père, et lui faire accélérer sa marche (4). Lorsqu'il fut à trente mille de Constantinople, l'aga des janitschares alla à sa rencontre (5). Le 19 avril (6), il fut reçu à la porte du jardin neuf (7) par les vesirs, les grands, par son frère Korkud (8). Bajesid, qui avait amassé de grands trésors avec lesquels il espérait se maintenir sur le trône, fit offrir à son fils Selim 300.000 ducats sur-le-champ, et 200,000 de revenu annuel, s'il voulait s'éloigner (9). Mais Selim refusa de telles conditions,

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 572.
(2) Traduction d'Ulloa de Dias Tanco, p. 98.
(3) D'après Seadeddin, l. IV, fol. 573, ce fut volontairement; selon Giovio, il fut contraint par les deux paschas.

(1) Giovio et Spandugino sont complétement d'accord avec Aali et Seadeddin.
(2) Seadeddin, l. IV, fol. 574, Aali.
(3) Dschelals, exemplaire de Dresde, § IV. fol. 17.
(4) Rapport du Bailo Foscolo, de Constantinople, 6 mars.
(5) *Ibid.*, dans Marini Sanuto.
(6) A di 19 venne in terra, *ibid.*
(7) Aali, XLII[e] événement; Seadeddin, l. IV, fol. 574, et Spandugino, fol. 88.
(8) Giovio, Fatti illustri di Selim (Sansovino, l. II, fol. 312).
(9) Rapport de Giustiniani, dans Marini Sanuto.

assuré de l'appui des janitschares, auxquels il avait promis trois aspres de solde par jour, s'il parvenait au trône. Alors Bajesid demanda 1° de pouvoir mourir sur le trône, en assurant la succession à Selim; 2° de conserver son trésorier et ses trésors; 3° la réconciliation de Selim avec Ahmed. Selim n'accorda que le dernier article, et fit ses dispositions pour précipiter son père du trône (1).

Le samedi 25 avril 1512 (2), les janitschares et les sipahis ainsi que toute la population de Constantinople, les vesirs en tête, se levèrent à la fois, et ces masses se portèrent au sérail; Bajesid, assis sur le trône, reçut les vesirs, et fit demander par eux à la multitude ce qu'elle désirait, une voix immense répondit : « Notre padischah est vieux et malade, nous voulons le sultan Selim. » Douze mille janitschares poussèrent à la fois leur cri de guerre. Alors Bajesid, accablé, laissa tomber ces paroles : « J'abandonne l'empire à mon fils Selim; que Dieu répande sur lui ses bénédictions (3) ! » Aussitôt de toute cette multitude s'éleva le cri : Dieu est grand ! qui fut répété par les murs du palais et par les sept collines. Tandis que cette scène se passait du côté du sérail, Selim s'était arrêté à la porte de la première à la seconde cour, où doivent attendre, encore aujourd'hui, les paschas et les ambassadeurs, avant d'être admis en audience, là où se tient le bourreau pour serrer le lacet autour du cou ou abattre la tête des vesirs condamnés à mort, à leur entrée ou à leur sortie, horrible vestibule du despotisme, où l'esclave, dans des transes affreuses, se tient l'œil fixé vers le palais, ne sachant si le premier message sera l'admission devant son maître ou l'ordre de sa mort. C'est là que les vesirs vinrent chercher Selim, pour l'introduire dans les appartements intérieurs. Il baisa les mains de son père, qu'il renversait du trône; puis il remonta à cheval, précéda la voiture de Bajesid jusqu'à l'ancien sérail, et vint ensuite dans le nouveau recevoir les hommages de ses sujets. Bajesid, abandonné de tout le monde, resta ainsi vingt jours dans une affreuse solitude; alors, il sollicita de son fils la grâce de pouvoir se retirer à Demotika, afin de rendre l'âme dans le lieu de sa naissance (1). Sa prière fut exaucée, et il partit accompagné du vesir Junis-Pascha, et du defterdar Kasim, dont le dernier avait sauvé sa vie par le sacrifice de plus d'un million (2). Selim lui-même marcha à côté de la voiture de son père jusqu'à la porte d'Andrinople, à pied, dans une attitude respectueuse, paraissant écouter avec humilité les derniers avis du vieillard. Bajesid n'atteignit point Demotika; il mourut le troisième jour de sa route [26 mai 1512] à Aja, dans le voisinage d'Afsza, succombant sous le poids de l'âge, des infirmités et des douleurs morales, ou peut être des suites du poison, qui lui aurait été administré par un médecin juif, sur l'ordre de son fils, suivant l'accusation du Génois Menavino, qui servait Bajesid en qualité de page. Au reste, ce témoignage, répété par les historiens italiens, est bien affaibli par le silence des ambassadeurs vénitiens contemporains; mais il est fortifié par la réserve des historiographes ottomans, qui évitent de toucher ce point, et par le reste de la vie de Selim.

Le long règne de Bajesid, signalé par des guerres fréquemment malheureuses et par une politique habituellement pacifique, porte sous plusieurs aspects l'empreinte de cette philosophie mystique, de cette poésie mélancolique qui se réfléchissaient dans les traits du sultan, et qui apparaissaient dans les institutions de l'époque. Andrea Gritti, ambassadeur et plus tard doge de Venise, représente ainsi le vieux sultan dans ses rapports à la Signoria : « Rien, dans son visage plein et gras, dans son aspect, n'annonce la cruauté, n'inspire l'effroi; l'expression en est plutôt mélancolique. On croit y lire la superstition, l'opiniâtreté et la convoitise. Il se plait aux arts mécaniques, aime les cornalines bien taillées, l'argenterie ouvragée, les objets tournés; il est très-versé dans l'astrologie et la théologie, se livre à l'étude sans relâche, et sait bander un arc mieux que personne. Depuis bien des années il a renoncé au vin, et vit très-régulièrement, sans pour cela s'abste-

(1) Rapport de l'ambassade, dans Marini Sanuto.

(2) Seadeddin, fol. 574, et Ssolaksade.

(3) Ces paroles sont bien différentes du discours imaginé par Giovio.

(1) Spandugino, p. 89 : Dschelals, Selimn., § XII.

(2) Rapport de l'ambassade de Venise, dans Marini Sanuto.

nir des jouissances de toute espèce ; la vieillesse est venue pour lui avant le temps. » L'esprit de la doctrine des ssofi, que Schah-Ismail faisait tourner à des vues politiques, afin de transformer une famille de scheichs en une dynastie de schahs, domine non-seulement en Perse, mais encore en Turquie, et se manifeste depuis un siècle par diverses œuvres mystiques et par la fondation d'ordres ascétiques. Dans le premier siècle de l'empire ottoman, il n'y eut que trois ordres de derwicshs, les nakschendis, les saadis et les begtaschis, dont l'histoire fasse mention jusqu'à la fin du règne d'Urchan. Le second siècle en vit fonder six autres, les chalwetis (1), les seinis (2), les babajis (3), les beirami (4), les eschresis et les bekris, qui toutes aujourd'hui se perpétuent par de nombreux disciples, et dont les tombeaux, dans les villes où ils vécurent et moururent, sont autant de lieux de pèlerinage pour les fidèles. Malgré la rigueur ascétique de Bajesid et l'expression douce et tendre de ses traits, il est accusé de s'être adonné à l'ivrognerie (5), et d'avoir fait empoisonner son frère Dschem et l'un de ses fils ; toutefois, ces crimes ne sont appuyés sur aucune preuve historique. Qu'il ait voulu se défaire de son malheureux frère, afin d'être délivré d'une pension de 40,000 ducats, il y aurait là quelque vraisemblance, d'autant plus que le conquérant avait érigé le fratricide en loi de l'empire ; mais qu'il ait fait administrer du poison à son fils Mohammed par le grand maître de la cour, comme le rapporte le Génois Menavino (6), parce que le jeune prince serait venu sous un déguisement à Constantinople, c'est une supposition que repoussent l'amour et l'indulgence de Bajesid pour ses autres enfants, dont il pleurait sincèrement la perte. À la nouvelle de la mort d'Aalem-Schah, qui lui fut transmise, suivant les règles de l'étiquette, sur du papier noir, portant des caractères tracés à l'encre blanche, il arracha son turban, fit retourner les tapis de son appartement, défendit toute espèce de musique, interdit les marchés pendant trois jours, et fit distribuer 6,000 aspres aux pauvres (1). Il dépensait beaucoup en aumônes, dont le compte s'élève durant son règne à 8,600,000 aspres (2). Il envoyait chaque année, 14,000 ducats à la Mecque (3). Bajesid ne porta, ni le bonnet brodé d'or (uskut) des six premiers sultans, ni la coiffure ronde des ulémas (urf) adoptée par le septième ; il prit le turban élevé à forme cylindrique, entouré de mousseline, qui depuis est resté la coiffure de cérémonie, sous le nom de mudschewese (4).

D'après les rapports des ambassadeurs vénitiens résidant à Andrinople sous le règne de Bajesid, Giustiniani et Foscolo, les revenus de l'empire s'élevaient alors de 4 à 5,000,000 de ducats. L'Asie comprenait vingt-quatre sandschaks et l'Europe trente-quatre, dont les titulaires jouissaient d'un revenu annuel de 2 à 10,000 ducats, mettaient en campagne de 500 à 1,000 cavaliers, de manière que cinquante mille saims et timariotes et douze mille janitschares composaient l'armée permanente des Ottomans. La flotte était ordinairement forte de soixante-dix galères ; les produits des gouvernements des princes montaient à 80,000 ducats; les revenus des vesirs, à 25,000 ducats ; les émoluments des beglerbegs d'Asie et d'Europe furent fixés à 30,000, des deux juges de l'armée, à 5,000, des deux defterdars, à 4,000, des deux kapidschibaschis, à 1,000 ducats. Trois vesirs à trois queues, avec les deux kadiaskers, deux defterdars, et le secrétaire d'État pour la signature du sultan, formaient le divan, qui s'ouvrait le samedi, se continuait les trois jours suivants, au matin, dans le palais du sultan ; vingt-cinq écrivains, qui furent ensuite les présidents d'autant de bureaux de la chancellerie, tenaient les registres, et cinquante préposés aux balances pesaient l'or et l'argent apporté au trésor. Après que les opinions avaient été exposées, les vesirs prenaient leurs repas, et faisaient ensuite successivement le rapport de leurs affaires

(1) Omar Chalweti, mort à Kaisarije en 800 [1397].

(2) Seineddin-Ebubekr-Chafi, mort à Kufa en 853 [1424].

(3) Abdulghani pir Babaji, mort à Andrinople en 870 [1465].

(4) Hadschi-Beiram, mort à Angora en 876 [1471].

(5) Mouradjea d'Ohsson, t. IV, p. 56, 168.

(6) Menavino.

(1) Menavino.

(2) Seadeddin, t. IV, fol. 570 ; Ssolaksade, Idris, Mouradjea d'Ohsson, IIe partie, p. 422.

(3) Ibid. IIe partie, p. 411.

(4) Mouradjea d'Ohsson, t. VIII, p. 261.

respectives à l'audience du sultan. Soixante tschauchs ou messagers d'État, soumis au maréchal de la cour (tschauschbaschi), attendaient, aux portes du divan, les ordres du conseil, pour expédier des courriers, faire venir les personnes appelées, transmettre les sommes ordonnancées ou faire rentrer les objets réclamés; trois cents kapidschis gardaient les portes du palais. Six généraux de cavalerie des sipahis, des silihdars des mercenaires, et des étrangers, de l'aile droite et de l'aile gauche, l'aga des janitschares turcs, quatre lieutenants généraux, et l'aga de l'artillerie, formaient l'état-major de l'armée. Les trois mille chevaux de l'écurie du palais et leurs cavaliers étaient sous les ordres du grand écuyer de la cour. Quand le sultan sortait à cheval, il était entouré de deux cents archers (ssolak) et de trois cents valets; en campagne, ses gens se tenaient auprès de lui, campaient à côté de sa personne, tandis que les tentes des janitschares formaient un cercle autour du pavillon du souverain.

Malgré sa nature pacifique, Bajesid, dans sa piété, attribuait un puissant mérite à la guerre sainte; à l'exemple de deux des plus grands souverains de l'islam, Nureddin, si connu par l'histoire des croisades (1), et de Timur, il fit recueillir avec soin la poussière attachée à ses bottes et à ses vêtements dans ses expéditions contre les infidèles, la destinant à être placée sous sa tête après sa mort, afin que sa tombe fut embaumée comme avec du musc par l'odeur de cette terre sanctifiée (2), qui le préserverait du feu éternel (3). Un plus grand mérite pour lui aux yeux des croyants, ce fut d'avoir élevé des édifices consacrés au culte du prophète. Sur la troisième des sept collines de Constantinople se dressa la mosquée de Bajesid, dont la construction ne fut accomplie qu'en neuf années; il y rattacha une maison des pauvres et une académie (4). A Andrinople, il fit bâtir aussi une mosquée, une maison de pauvres, un hôpital, un collége; à Amasia, des cloîtres, des écoles, des cuisines pour les pauvres, une médrèse; enfin, à Constantinople, encore une mosquée

(1) Dschamiet-Tewarich.
(2) Dscherefeddin.
(3) Seadeddin.
(4) Dschenabi, p. 413.

et un cloître en l'honneur du scheich Schemseddin-Bochari (1). C'est encore à la piété de Bajesid qu'il faut attribuer le rétablissement de la dignité de chef des émirs, c'est-à-dire des descendants du prophète, qui, instituée sous Mohammed Ier, avait été supprimée sous Mohammed II. Bajesid y rattacha le titre de nakibul-eschraf, ou élu des nobles (2). Ce sultan ordonna aussi des ouvrages d'utilité publique. Sous son règne furent construits, à Osmandschik, un grand pont de neuf arches sur le Kisilirmak (Halys); à Kiwa, un pont de quatorze arches, sur le Sangarius; un autre de dix-neuf arches, à Ssaruchan, sur le Kodos (Hermas). Ses vesirs imitèrent son exemple pour des fondations pieuses; Mohammed et Daud firent élever des cuisines de pauvres, sur le modèle des établissements de ce genre attachés aux mosquées de Mohammed II; Ali-Pascha et Mustapha-Pascha se signalèrent sous ce règne par de pareils actes de bienfaisance (3). Bajesid accorda aux sciences une protection généreuse; chaque année, il faisait de riches présents aux légistes, au mufti, aux kadiaskers, aux muderris et aux scheichs.

Sous cette rosée abondante devaient fructifier les sciences; quelques-uns des principaux légistes furent employés dans les ambassades et les négociations les plus importantes : ainsi, Ssarigurs (4) porta des propositions de Bajesid à Selim; Imam-Ali fut envoyé en ambassade, une premiere fois, auprès de Kaitbai en Égypte (5), et, la seconde, au sultan Korkud. A d'autres fut confiée la direction des bibliothèques attachées aux mosquées, et dont les trésors s'accroissaient chaque jour, ainsi qu'il arriva au chroniqueur Nigisari et à Jusuf-Dschuneid (6). Quelques-uns, qui, dans l'exercice des premières charges de la magistrature, avaient acquis de grandes richesses, les consa-

(1) Aali, fol. 174. Peut-être Bochari est l'Ebrubehari de Rycaut; mais Bochari vivait sous Bajesid Ier, et non pas sous Bajesid II; il ne fonda aucun ordre.
(2) Mouradjea d'Ohsson.
(3) Rumili d'Hadschi-Chalfa, p. 66.
(4) Ssarigurs, mort en 929 [1522].
(5) Ali, mort en 927 [1520], Seadeddin, fol. 598.
(6) Achi-Jusuf-Ben-Dschuneid de Tokat, auteur de gloses au Ssadresch-Scheriat; Seadeddin, fol. 587; Aali.

craient à l'acquisitions de collections de livres. Ainsi Muejeddin, le juge de l'armée, l'ami des poëtes, auquel le grand poëte Nedschati dédia son Divan, et qui entretint un commerce amoureux avec Mihri, fameuse par ses vers, laissa une bibliothèque plus nombreuse que nulle de celles qui existent aujourd'hui à Constantinople : car elle contenait sept mille volumes. Quant à Lutfi-Sinan-Pascha, il acquit une triste célébrité par son genre de mort; sur l'accusation et les raisons puissantes de son adversaire le savant légiste Chatibsade, il fut condamné à mort par une sentence de ses collègues, comme libre penseur, et aussitôt exécuté. Soixante légistes illustrèrent le règne de Bajesid, commentèrent des ouvrages ou composèrent eux-mêmes des traités sur la législation; mais il n'y eut qu'un médecin et un mathématicien de renom : Hekim-Schah et Miremtschelebi. Les deux fils de Tadschi-Beg (Dschaafer et Saadi) offrirent les plus beaux modéles de l'art épistolaire parmi les Turcs. Il faut rendre hommage aussi à la véracité des historiographes Neschri et Idris, qui, sous Bajesid et par son ordre, entreprirent l'histoire depuis la fondation de l'empire jusqu'au règne de ce prince; le premier écrivit en turc, avec simplicité et sans ornement; le second se servit de la langue persane, et adopta le genre oratoire, à la manière de l'historien arabe Jemini, et du persan Waszaf; Neschri est un simple narrateur des faits; Idris s'annonce lui-même pour le panégyriste de la maison d'Osman. La protection donnée par Bajesid aux sciences s'étendit au-dehors, sur la Perse, et jusqu'au Chorasan, où des savants et des poëtes recevaient de lui des pensions. Dschami, le dernier grand poëte persan, touchait annuellement 1000 ducats, et Dewani, fameux légiste persan, 500. Le premier, lui dédia le recueil de ses sept poëmes romantiques, célèbre sous le titre des sept Trônes ou du grand Char de l'armée (1). Le mufti persan Mewlana-Seifeddin-Ahmed et le chroniqueur persan Mir-Dschemaleddin-Attallah, reçurent aussi de lui des marques de générosité. Parmi les scheichs (2), nul ne jouit d'une plus grande autorité que le scheich Jaasi-d'Isklib, qui, visitant le prince Bajesid dans son gouvernement d'Amasia, lui prédit qu'à son retour de la Mecque il le trouverait sur le trône. On lui donnait le titre de scheich des sultans et de sultan des scheichs, et dans sa cellule affluaient toujours les dignitaires de l'empire et de la magistrature (1). Le scheich Seid-Wilajet-Huseini (2) fut le seul qui, appelé avec ses collègues par Selim à l'arrivée de ce prince à Constantinople, refusa de se rendre à l'invitation; pressé de donner la raison d'un tel dédain, il le justifia par la prédiction d'une courte durée au règne de Selim. Le scheich Ahmed-Bochari, parent de son homonyme qui, sous Murad II, pressa le siége de Constantinople, accomplit chaque jour, durant son séjour d'un an à la Mecque, sept fois le tour de la Kaaba : enfin, le scheich David de Modreni est auteur d'une œuvre mystique, qui forme le pendant du Lit de roses de mystère, par Schebesteri. Cet entourage de scheichs, tels que Jaasi-d'Isklib et David de Modreni, donna aux poésies de Bajesid une teinte de mysticisme et d'ascétisme, tandis que les compositions de son frère Dschem (3) et de son fils Korkud (4) sont purement érotiques et élégiaques. De tous les enfants de Bajesid, celui qui annonça le plus de dispositions pour la poésie fut Selim, sur lequel nous nous étendrons davantage en traitant de son règne. Les autres princes du sang ne se livrèrent pas eux-mêmes au commerce des muses; mais ils s'entourèrent volontiers de poëtes. Ainsi Sekaji (5) était secrétaire du prince Aalem-Schah-Sehini, defterdar du prince Mohammed-Schah (6); Fighani, auteur d'une épopée sur les exploits d'Alexandre, fut le panégyriste du prince Abdallah (7); Afitabi (8) et

(1) La dédicace de Dschami se trouve dans son Inscha, imprimé à Calcuta, p. 118 et 119 : elle est de l'année 897 [1491].

(2) Seadeddin et Aali, d'après Taschkœprisade, donnent les biographies de trente scheichs du règne de Bajesid II.

(1) Musz'ibeddin de Sivrus Jaasi, mort en 926 [1519]; Seadeddin, fol. 606.

(2) Huseini mourut dans sa trente-septième année à Constantinople, en 929 [1522]; Seadeddin, fol. 607.

(3) Dschem, dans les biographies des poëtes ottomans de Chabert, p. 62.

(4) *Ibid.*, p. 68.

(5) Aali, fol. 184.

(6) Aali.

(7) Aaschikhasansade.

(8) Aali, fol. 184; Chabert, p. 100, met, par erreur, dans la note, un fils de Mohammed II, au lieu de Bajesid II.

Muniri (1) se trouvèrent engagés au service du prince Ahmed, ainsi que Nedschati, le plus grand poëte de son temps, célèbre par ses compositions lyriques et romantiques, et par ses traductions d'ouvrages persans en turc (2). Après la mort du prince Abdallah, Nedschati et Fighani entrèrent au service du prince Mahmud, et firent partie de sa maison avec les poëtes Ssanii (3), Thalii (4) et Andelibi (5); Thalii, comme defterdar, Ssanii, comme secrétaire du divan, et Nedschati, en qualité de nischandschi; Fighani et Andelibi s'exercèrent comme panégyristes et romanciers. Avec Fighani et Nedschati rivalisèrent, dans l'épopée romantique, deux poëtes décorés du titre de divins: Bihischti, le premier poëte ottoman qui, à l'exemple des Persans, publia un recueil de cinq poëmes romantiques; et Firdewsi, surnommé le Long, pour le distinguer du grand poëte persan, dont l'épopée contient soixante mille dystiques. Voulant surpasser son homonyme, Firdewsi le Long écrivit l'histoire de Salomon, moitié en vers, moitié en prose, en trois cent-soixante volumes. Le sultan, auquel il présenta cette énorme collection, choisit quatre-vingts volumes et fit brûler le reste (1); Temenaji, qui professait la transmigration des âmes et adressait un culte à chaque belle créature, comme à une partie de la divinité (2), partagea le sort de ses devanciers Nesimi et Kemal-Ummi, exécutés sous Murad II pour avoir enseigné une pareille doctrine. Enfin, la belle Mihri, d'Amasia, chanta son amour pour Iskender, entretint un commerce platonique avec le savant juge de l'armée, Moejeddin, rejeta les propositions de mariage d'un Muderri, et fut la Sapho des Ottomans.

(1) Aali, fol. 186.

(2) Biographies de Chabert, p. 287. Aaschikhasansade, Kinalisade, Riasi.

(3) Ssanii, Aali, fol. 175.

(4) Thalii, p. 185.

(5) Andelibi, fol. 185.

(1) Biographies de Chabert, p. 261, d'après Latifi et Aaschikhasan.

(2) *Ibid.*, d'après les mêmes, p. 117.

LIVRE XXII.

CARACTÈRE DE SELIM Ier. — PRÉSENTS D'AVÉNEMENT AU TRONE. — FRÈRES ET NEVEUX DU SULTAN — EXÉCUTION DE CES DERNIERS ET DE KORKUD. — RAPPORTS DIPLOMATIQUES AVEC LES PUISSANCES ÉTRANGÈRES. — CONTINUATION DES EXPLOITS DE SCHAH-ISMAIL, ET COUP D'OEIL SUR L'ORIGINE DU GRAND SCHISME DE L'ISLAM DES SUNNITES ET DES SCHIITES. — MASSACRE DE CES DERNIERS DANS L'EMPIRE OTTOMAN, COMME PRÉLUDE A LA GUERRE CONTRE LES PERSANS. — CORRESPONDANCE OFFENSANTE ENTRE LE SULTAN ET LE SCHAH. — VICTOIRE DE SELIM A TSCHALDIRAN. — SON ENTRÉE A TEBRIS. — RENTRÉE DANS LES QUARTIERS D'HIVER. — VIOLATION DU DROIT DES GENS PAR SELIM.

Des tyrans ambitieux ont eté souvent représentés par leurs historiographes comme de grands souverains. Néanmoins des princes féroces et sanguinaires ne peuvent échapper au jugement équitable des écrivains nationaux, même dans les empires de l'Asie, et la malédiction s'attache à eux, comme le sang de leurs victimes. Dans la suite, des esclaves stipendiés s'efforcent d'affaiblir l'impression produite par les atrocités de ces pretendus héros; mais la voix des contemporains et des témoins des scènes sanglantes n'est pas toujours étouffée, et la postérité est mise en possession des moyens nécessaires pour se former une juste opinion. Selim, que les Turcs ont surnommé Jaus, c'est-à-dire le tranchant, le rigoureux, a trouvé, en Asie et en Europe, des écrivains serviles qui ont représenté l'emportement de ses volontés et l'inflexibilité de ses décisions, lorsqu'il s'agissait de frapper et de punir, comme des qualités dans un monarque absolu; ses actes de fureur, comme les manifestations d'une nature énergique, telle qu'il en faut dans les empires asiatiques. Mais les rapports des ambassadeurs européens près de la Porte et les écrivains ottomans eux-mêmes nous donnent une idée vraie de son caractère, en termes non moins équivoques. Ce monarque, au teint enluminé, dit le Vénitien cos Folo, étale une effrayante cruauté; aussi a-t-il les affections des janitschares: son aspect repousse plutôt qu'il n'attire (1)»; et ailleurs : «Le sultan est le plus furieux des hommes, il ne rêve que guerre et préparatifs militaires (2)». Ainsi parle le représentant vénitien, quelques jours après l'avénement de Selim au trône. Les historiens ottomans Dschenabi et Hesar-Fenn, également au commencement de son règne, portent un jugement analogue. Voici comment s'exprime le premier : «Il était de haute stature, d'un esprit entreprenant, décidé, pénétrant, disposé à la poésie; mais d'une nature emportée, violente, tyrannique, toujours préoccupé des affaires du gouvernement et de régler le monde; c'était un grand padischah. Il se mêlait au peuple, chaque fois sous un nouveau costume, et avait de nombreux affidés qui se glissaient partout, pour épier et surprendre tous les secrets. Il se signala dans la poésie persane, arabe et turque. Lorsqu'il s'arrêta quelque temps en Egypte, dans l'île de Raudha, il écrivit, de sa propre main, sur le mur d'un kœschke arabe construit par ses soins, des distyques arabes de sa composition; et le savant juge et poëte Kemal-Paschade, disait de lui, avec raison, dans une élégie sur sa mort, qu'en peu d'années il avait

(1) Rapport de Fosiolo, dans la Chronique de Marino Sanuto.

(2) Rapport du 5 [illegible] 1512.

beaucoup fait: que, semblable au soleil couchant, en un instant, il avait laissé une ombre immense sur la terre. » Ce jugement de Dschenabi est répété, presque mot pour mot, par Hesarfenn et quelques historiens, tandis que d'autres s'en réfèrent aux éloges intéressés de l'historiographe Seadeddin, dont l'opinion payée a d'autant moins de poids qu'il s'était nourri lui-même dans l'atmosphère corrompu de la cour; car son père servait dans les appartements intérieurs du palais, attaché à la personne même du sultan. Aali, d'ailleurs pragmatique, commence par les louanges des grandes qualités du sultan, qui humilia le schah de Perse, écrasa le sultan des mameluks, conquit le Kurdistan et l'Egypte, et, pour ces hauts faits, fut exalté par quelques-uns, comme l'instrument béni de Dieu. Mais Aali est assez pénétré de l'amour de la vérité, pour exposer les motifs de la campagne de Perse, tirés du détrônement du père de Selim, du massacre des princes ses frères, et de la révolte des janitschares, ce qui a fait douter quelques-uns, si Selim a été véritablement un souverain dirigé par la main de Dieu. Enfin, cet amour de la vérité éclate avec une grande naïveté, lorsqu'Aali raconte l'origine de cette malédiction devenue générale parmi les Turcs sous Selim : « Puisses-tu être vesir du sultan Selim ! » Parce que, dit Aali et après lui Ssolaksade, souvent les vesirs du sultan Selim restèrent à peine un mois en charge, et qu'ils étaient ensuite livrés au bourreau; aussi tous les vesirs nommés à cette époque avaient coutume de porter leur testament dans leur sein, et se croyaient revenus à la vie lorsqu'ils rapportaient leur tête de l'audience du sultan. » Le grand vesir Piri-Pascha, homme plein d'une noble franchise et d'équité, eut le courage de dire un jour au sultan, d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant : « Mon padischah, je sais que, sous un prétexte quelconque, tu finiras par me faire mettre à mort, moi, ton esclave, ne pourrais-tu pas au moins m'accorder un jour de délai, pour mettre en ordre mes comptes avec ce monde et l'autre ? » Le cruel, et impitoyable sultan, n'hésitait jamais à verser le sang de ses ennemis et de ses amis, de ses parents les plus proches et de ses plus fidèles vesirs. Selim portait dans la guerre une activité indomptable, une ardeur qui lui avait acquis l'amour des janitschares, toujours avides de combats et de pillage. Trouvant peu de charmes dans le harem, dédaignant les plaisirs de la table, mais aimant le mouvement et la chasse, il passait le jour à s'exercer aux armes ou à poursuivre les bêtes sauvages (1); il consacrait souvent les nuits à lire des histoires et des poëmes, surtout en Persan (2), et laissa même un divan d'odes persanes. Quand Giovio assure de ce prince, comme de Mohammed II, qu'il avait lu en turc les vies de César et d'Alexandre, il ne faut point entendre par là les commentaires de César et de Pansa, ni les histoires de Quintus-Curtius et d'Arrien, mais seulement les livres écrits sur les anciens Césars, ou empereurs persans (3), et les poëmes persans et turcs connus sous le nom de vie d'Alexandre (4), véritables romans de chevalerie, comme les poëmes de la Table ronde et les exploits de Roland. Selim appréciait et honorait les savants; il appliquait les plus capables aux emplois les plus importants : c'est ainsi qu'il chargea l'historien Idris d'organiser le Kurdistan, que le légiste Ahmed-Kemal-Paschasade se trouva juge de l'armée dans la campagne d'Égypte, et eut la mission de traduire des ouvrages arabes et d'écrire les hauts faits des Ottomans. Sati, considéré dans la collection des Ghasèles, comme le rival de Nedschati, auquel Bajesid avait déjà demandé trois poëmes officiels par année : un au commencement du printemps et les deux autres au grand et au petit Bairam, dont le premier lui fut payé, chaque fois, 2,000 aspres (33 ducats) et les deux autres lui valurent une pièce de drap et de riches étoffes, ce poëte reçut en récompense de la Kaszide, composée à l'occasion de l'avénement de Selim au trône, deux villages produisant annuellement 11,500 aspres (5). Voulant se délasser des travaux de la guerre, pendant la campagne d'Égypte, par des entretiens sur les travaux de l'esprit, il appela trois poëtes auprès de sa personne; mais ces nourrissons des muses se laissèrent aller à des mouvements si malencontreux, en lui baisant la

(1) Paolo Giovio.

(2) Dschihannuma, p. 689.

(3) Kei est le nom des souverains de la deuxième dynastie persane, c'est-à-dire des Keiamides.

(4) L'Iskendername de Nisami, en persan, trad. en turc par Ahmed-Dai et par Fighani; Biographies des poëtes turcs, par Chabert, p. 85, et Kinalinda.

(5) Biographies de Latifi, p. 207.

main, qu'ils le touchèrent avec leurs sabres; Selim voulut d'abord leur faire abattre la tête; puis il commua la peine de mort en cent coups de bâton sur la plante des pieds : enfin, il fit remise de ce châtiment, par considération pour la science. Le lendemain ces malheureux s'étant présentés devant lui avec une simple veste, au lieu d'une ample robe, et la tête entourée seulement d'un morceau d'étoffe, tandis qu'il jouait aux échecs, et n'ayant fait entendre que des paroles stupides au sultan, qui s'attendait à des saillies spirituelles; irrité de tant de grossièreté, il les chassa honteusement (1).

Selim faisait preuve de bon goût dans son costume et sa coiffure; il portait un surtout garni d'une riche broderie; jusque là le fond du bonnet vert cylindrique dépassait la mousseline qui l'entourait à grands plis, Selim lui donna une forme entièrement nouvelle, toute arrondie, au-dessus de laquelle venaient se rattacher les deux extrémités de la mousseline (2). Cette nouvelle coiffure, comme Selim le déclara devant ses familiers, était imitée de la couronne des Chosroes persans, ainsi qu'on la voit encore aujourd'hui sur leurs monnaies, et maintenant même elle porte le nom de Selimi (3). « Si les grands de l'empire, disait Selim à ses confidents qui lui demandaient la cause de ce changement, paraissent à l'audience du padischah avec des bonnets cylindriques (mudschewèse) et les officiers de la cour avec des bonnets d'or (uskuf), afin de lui rendre hommage, il ne convient pas que le souverain porte le même costume, et sur sa tête il doit placer une couronne comme les schahs de Perse (4). » Outre ce changement principal dans la coiffure, Selim voulut en introduire un autre, en se faisant raser la barbe, que les huit premiers sultans laissaient croître naturellement : toutefois le nouveau conquérant entretenait avec soin sa moustache. Il avait les membres courts et le buste long, la figure ronde et fortement colorée; ses yeux roulaient avec une expression sauvage, ses sourcils noirs et épais et sa longue moustache lui donnaient l'aspect effrayant d'un lion (1).

Le jour où Selim accompagnait son père jusqu'en dehors de la porte d'Andrinople, les janitschares attendaient son retour dans la ville, rangés sur deux lignes; ils heurtaient leurs armes les unes contre les autres, afin de réclamer ainsi du nouveau sultan le présent de joyeux avénement. Selim, indigné de n'arriver au trône qu'en subissant le joug des janitschares et protégé par leurs bras, se détourna de sa route, sous le prétexte de se rendre aux Sept-Tours, afin d'y prendre le trésor de son père; puis, suivant les murs de la ville, il rentra silencieusement dans le sérail, trompant la surveillance des janitschares, qui se tenaient toujours à la même place, dans la grand'rue, attendant qu'il traversât leurs rangs. Toutefois, il n'osa pas refuser le don d'avénement, dont il avait même promis l'augmentation. Au lieu des 2,000 aspres accordés par Bajesid, chaque janitschare, en cette circonstance, en reçut 3,000, équivalant alors, d'après les rapports des monnaies d'or et d'argent turques, à 50 ducats. Un sandchak-beg eut la hardiesse de réclamer une augmentation dans ses revenus. Pour toute réponse, Selim, tirant son sabre, lui abattit la tête (2). Afin de remplir le trésor épuisé par les largesses faites aux janitschares, une contribution extraordinaire fut levée sur tous les sujets, chrétiens, juifs et moslims (3). Les Ragusains, en apportant le présent d'avénement, obtinrent la confirmation du patronage dont l'empire les couvrait; mais, en même temps, on frappa leurs marchandises d'un droit de cinq pour cent (4). Avec Bogdan, prince de Moldavie, fut renouvelé le traité par lequel celui-ci se reconnaissait sujet et tributaire de la Porte (5).

Sur le trône arraché à la faiblesse de son père, Selim se trouvait exposé à mille dangers, menacé par une infinité de rivaux, ayant à redouter les attaques de ses frères gouverneurs des diverses provinces de l'empire. Des huit fils de Bajesid, cinq l'avaient précédé dans la tombe :

(1) Biographies des poëtes turcs de Chabert, p. 28 et 29.
(2) Schamailname.
(3) Mouradjea d'Ohsson, IVe partie, p. 115.
(4) Aali, fol. 184.

(1) Giovio.
(2) Ssolaksade, fol. 82.
(3) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marin Sanuto.
(4) Engel, Histoire de Raguse, p. 196.
(5) Engel, Histoire de de Moldavie, p. 162.

Abdallah, Mohammed, Schehinschah, Aalem-Schah et Mahmud ; les deux premiers sans postérité. Schehin-Schah laissa un fils appelé Mohammed et Aalem-Schah un prince du nom d'Osman. Trois fils, Musa, Urchan, Emin, représentaient Mahmud. Des trois fils survivant de Bajesid, Korkud n'avait pas d'enfants ; Selim avait plusieurs filles et un seul fils Suleiman ; Ahmed était père de quatre princes, Alaeddin, Murad, Suleiman, Osman. Il y avait donc, en comprenant le sultan actuel, douze princes du sang ottoman. A l'abdication de leur père, Korkud et Ahmed avaient été confirmés dans leurs gouvernements d'Amasia et de Ssaruchan ; l'île de Mitylène avait même été ajoutée au territoire du premier. Le prince héréditaire Suleiman résidait à Kaffa ; il fut appelé à Constantinople, pour rendre ses respects à son père. Pendant les fêtes de sa réception, le bruit courut qu'Alaeddin, fils d'Ahmed, avec l'agrément de son père, s'était emparé de Brusa, avait mis à mort le ssubaschi de la ville, et avait levé des taxes énormes sur les habitants. Comme il fallait porter un prompt secours à ce mal, Selim remit à son fils les rênes du gouvernement dans la capitale, et, à la fin de juillet, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, il marcha vers l'Anatoli, contre Alaeddin et son père Ahmed(1). En route, des débats s'élevèrent entre les janitschares et les sipahis, qui en vinrent aux mains (2). Selim, sans se laisser arrêter par ces embarras, envoya vingt-cinq galères observer les côtes asiatiques, afin qu'aucun des princes ne put s'échapper en Europe. Tur-Ali Beg, fils de Malkodsch, commandant de l'avant-garde, rejeta le prince hors de Brusa, et le poursuivit par de là Amasia, du côté de Malatia et de Derende. De son côté, le sultan marcha par Angora contre Ahmed sans pouvoir l'atteindre. Ahmed avait envoyé deux de ses fils, jeunes princes pleins de courage et d'intelligence, par de là les frontières de Perse, auprès du schah Ismaïl (3). Selim conféra le gouvernement d'Ahmed au fils de Daud-Pascha Mustapha-Beg, et arriva à la fin de novembre [1512] à Brusa, où il visita les tombeaux de ses ancêtres, distribua des présents, et laissa entrer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. Ahmed saisit cette occasion, se porta rapidement de Kumach et de Nigisar sur Amasia qu'il surprit, gagna le fils de Daud-Pascha à force de flatteries, et le nomma son vesir (1). Selim rejeta la faute de la perte d'Amasia sur le grand vesir Mustapha-Pascha, qui alors se sentit disposé à trahir Selim, au profit d'Ahmed, comme il avait déjà trahi Bajesid en faveur de Selim. Voulant surprendre le harem d'Ahmed à Amasia, Selim avait ordonné à une troupe de cavaliers mercenaires (ulufedschi) de se porter rapidement sur cette ville. Mustapha transmit un avis de ce mouvement au prince Ahmed, qui, alors absent d'Amasia, faisait des courses dans les cantons environnants. Les mercenaires furent enveloppés et pris. Selim, informé de la trahison du grand vesir, par le capitaine des mercenaires ou par une lettre interceptée, convoqua les quatre vesirs qui se trouvaient alors auprès de lui (2) et leur fit donner des vêtements d'honneur, à l'exception du grand vesir qui reçut un kaftan noir, comme un signe de sa condamnation. Il fut aussitôt étranglé et son cadavre fut jeté aux chiens dans la rue (3). Ainsi finit le renégat Mustapha, qui jadis s'était chargé de faire accomplir l'empoisonnement de Dschem, et qui, malgré son avarice bien connue, construisit à Constantinople des mosquées, des cloîtres, des bains, des cuisines de pauvres. La place de grand vesir fut donnée pour la quatrième fois à Hersek-Ahmed-Pascha.

L'exécution du grand vesir (4) n'était que le prélude d'un drame sanglant. Un samedi (5), que le divan était repris après quatre jours de suspension, Selim présida le conseil à cheval, puis passa la revue de ses troupes réunies sous les armes. Cinq capitaines des janitschares reçurent l'ordre d'aller enlever à Brusa les cinq neveux du sultan et de les amener au palais : c'étaient les

(1) Ssolaksade, fol. 83 ; Seadeddin, fol. 761.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne dans Sanuto.

(3) Rapport de l'ambassade vénitienne de Constantinople, du 9 au 26 octobre, et du 12 septembre.

(1) Seadeddin, fol 613 ; Ssolaksade, fol. 83 ; Nochbetet-Tewarich, Aali.

(2) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto.

(3) Menavino, Giovino.

(4) Rapport de l'ambassade vénitienne, du 3 décembre, de Constantinople.

(5) Menavino.

trois fils de Mahmud, le fils d'Aalem-Schah, Osman et le fils de Schehin-Schah Mohammed : ce dernier n'avait que sept ans, les autres étaient âgés de quatorze à vingt-un ans. Tous les cinq furent renfermés dans une chambre et réservés au supplice pour le lendemain. Le petit Mahmud se jeta aux genoux des bourreaux, les supplia de lui laisser la vie, offrant de servir fidèlement le sultan moyennant un aspre par jour (1). Osman, fils d'Aalem-Schah, jeune prince de vingt ans rempli d'espérances, se défendit vigoureusement contre les exécuteurs au moment où ils voulurent remplir leurs fonctions : à l'un il cassa le bras et frappa l'autre mortellement d'un coup de couteau (2). Selim, qui d'une pièce voisine contemplait le massacre de ses neveux, envoya d'autres bourreaux qui lièrent les mains au prince, et alors ils purent l'étrangler sans aucun risque pour leur propre vie. Les cinq cadavres furent ensevelis à Brusa, près du tombeau de Murad II (3).

Jusque là, Korkud s'était tenu paisiblement dans son sandschak (4) ; mais, à la nouvelle de cette exécution, ne pouvant plus douter que Selim ne réservait pas un meilleur sort à ses frères qu'à ses neveux, il tenta, par des lettres, de gagner les gouverneurs et les janitschares. Instruit de ces manœuvres, Selim quitta Brusa, avec un corps de cavalerie de dix mille hommes, sous prétexte d'aller à la chasse, et le cinquième jour de sa marche, il atteignit Magnesia, où il espérait surprendre son frère. Celui-ci eut à peine quelques instans pour s'échapper par une porte de derrière avec Piale, l'un de ses plus dévoués serviteurs. Durant vingt jours ils se tinrent dans une caverne, puis s'enfuirent déguisés vers Tekke, l'ancien gouvernement de Korkud, d'où ce prince se flattait de pouvoir gagner l'Europe. Là encore, Korkud resta quelques jours enseveli dans une caverne, tandis que Piale confiait son cheval à un Turkman, afin d'aller chercher des alimens pour le prince. La richesse de la selle et des harnais, éveillèrent les soupçons d'autres Turkmans, qui épièrent les alentours de la grotte, et donnèrent avis de leur découverte au sandschak-beg Kasim (1). Celui-ci s'empara de la personne de Korkud et de son compagnon Piale, et de suite expédia un courrier à Selim, qui, après avoir pris possession du palais et du harem, était revenu à Brusa. Karatschinogli fut chargé d'amener à Brusa le frère du sultan. Le kapidschibaschi Sinan fut envoyé à la rencontre du prince, aux approches de la ville, comme pour lui présenter les compliments de Selim, mais en réalité porteur d'un ordre de mort. Dans la nuit, Sinan trouva moyen, à l'aide d'une ruse, d'éloigner Piale de son maître, puis il éveilla Korkud pour qu'il prît connaissance de la sentence prononcée par son frère (2). Korkud demanda une heure de délai, et se mit à écrire à Selim une lettre en vers, pleine de reproches sur sa perfidie. Le lendemain le cadavre fut apporté devant le sultan, et l'élégie lui fut présentée. Le meurtrier pleura de repentir ou peut-être ne versa-t-il que des larmes hypocrites. Il ordonna un deuil de trois jours; quinze Turkmans, qui avaient dénoncé le lieu de refuge de la victime et qui s'étaient rendus à Brusa dans l'attente d'une récompense, furent mis à mort, comme jadis avaient été traités par Bajesid les brigands qui s'étaient vantés d'avoir pillé les bagages de Dschem (3). Le fidèle Piale déplora toute sa vie la perte de son maître, et se tint comme gardien du tombeau de Korkud, jusqu'à ce que lui-même rendît le dernier soupir (4).

A peine l'hiver touchait à sa fin, qu'Ahmed partit d'Amasia avec vingt-cinq mille cavaliers, se dirigeant sur Brusa. Selim envoya en toute hâte l'aga des janitschares à Constantinople, avec ordre de faire débarquer, dans l'espace de trois jours, dix mille janitschares sur la côte,

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto et Giovio; Fatti illustri di Selim, dans Sansovino, l. I, fol. 344.

(2) Menavino.

(3) Les biographies des personnages illustres ensevelis à Brusa.

(4) La lettre par laquelle Korkud avait fait la paix avec Selim, et la réponse de celui-ci se trouvent dans Feridun, nos 244 et 245; dans le Codex parisien, 79, p. 283; Notices et extraits, t. v, p. 683.

(1) Seadeddin, fol. 665; Ssolaksade fol. 83; Nochbet-Tewarich, Aali.

(2) Menavino, della morte di sultan Corcuth fratello di sultan Selim; Giovio, Fatti illustri di Selim in Sansovino, l. I, fol. 345.

(3) Menavino.

(4) Seadeddin, Ssolaksade, Aali.

près de Modania (1). Aussitôt que ces troupes furent arrivées, Selim marcha contre son frère, qui déjà avait pris position au passage d'Ermeniderbend, qu'il faut franchir le long du mont Olympe, pour aller d'Ainegœl à Brusa. Ce défilé était célèbre dans l'histoire ottomane : là était tombé le neveu d'Osman, fondateur de la dynastie, et il avait été enseveli près du village d'Hamsabeg. C'est dans ce lieu aussi que Dschem, fuyant du champ de bataille près de Nicée, avait eu à subir les attaques des Turkmans. Le grand écuyer Mohammed-Aga, commandant de l'avant-garde et le beglerbeg d'Anatoli furent battus par Ahmed, avec une perte de sept mille hommes. Il ne restait plus guère au sultan que huit à dix mille guerriers (2). Si Ahmed avait su poursuivre ses avantages, Selim aurait indubitablement perdu la première bataille et le trône ; mais Ahmed laissa au sultan le temps d'appeler à lui les renforts de Dukaginoghli, d'Ahmed-Pascha, et du fils du chan tatare Seadet-Girai, fils de Mengli-Girai, beau-frère de Selim, qui était arrivé avec cinq cents Tatares, dont chacun menait quatre chevaux (3), afin de présenter les hommages du chan au sultan. Avec ces forces nouvelles, Selim franchit l'Akszu (eau-blanche), qui le séparait d'Ahmed, et les deux armées se rangèrent en bataille dans la plaine de Jenischehr, la veille de l'anniversaire de l'abdication de Bajesid (4). Avant d'engager l'action [24 avril 1513], Ahmed appela son frère en combat singulier, pour épargner l'effusion du sang. Selim renvoya le messager avec 8,000 aspres. Il y eut d'abord une escarmouche entre cent cavaliers de part et d'autre. Ahmed courut se mettre à la tête de mille chevaux, avec lesquels il fondit sur un corps de trois mille hommes qui lui était opposé; mais le beglerbeg d'Anatoli, avec les janitschares, d'un côté, et Seadet-Girai avec les Tatares, de l'autre, le chargèrent si vigoureusement, que ses troupes furent battues et que lui-même fut réduit à prendre la fuite; il courut rapidement le long d'un fossé, et, la terre cédant sous son poids, il tomba dans l'eau avec son cheval et fut saisi par Dukaginoghli, qui le poursuivait (1). Ahmed demanda à être conduit devant son frère ; mais cette prière fut rejetée et Selim répondit qu'il allait lui accorder un sandschak tel qu'il convenait aux princes ottomans : c'était un arrêt de mort. Le chambellan Sinan, qui avait déjà immolé Korkud, fut chargé aussi d'exécuter la sentence portée contre Ahmed. Avant de se livrer au bourreau, Ahmed tira de son doigt une bague dont le prix égalait, disait-on, le produit du tribut de la Rumili, et l'adressa comme un legs à son frère, en le priant d'excuser le peu de valeur de ce souvenir (2). Son corps fut déposé, à côté de ses cinq neveux exécutés avant lui, près du tomtombeau de Murad II, à Brusa (3).

Alors, tous ces meurtres accomplis, le sultan revint à Gallipoli, et après avoir inspecté le château européen des Dardanelles appelé la Clef-de-la-Mer (Kilidul-Bahr), il se rendit au mont Athos (4), où, au milieu de fêtes pompeuses, il reçut de riches présents de ses vesirs ; puis il se dirigea vers la capitale de l'empire, pour gagner enfin Andrinople. Là se présentèrent les députés de la Moldavie et de la Valachie, déposant à ses pieds le tribut, et les ambassadeurs de Hongrie et de Venise, qui, maintenant qu'il n'y avait plus de doute sur la toute-puissance et la souveraineté absolue de Selim, sollicitaient avec ardeur le renouvellement des traités existants ; ils furent d'autant mieux accueillis que les pensées de conquête de Selim se portaient, non point sur l'Occident, mais en Orient. A peine assis sur le trône, le sultan avait adressé au doge un ambassadeur extraordinaire chargé d'une lettre pour lui notifier l'abdication de son père en sa faveur (5). Revêtu de drap d'or, l'ambassadeur Semis-Tschausch (6), avec sa suite qui étalait des robes de

(1) Neschri, fol. 26; Aali, fol 10, et Dschihannuma, p. 426.

(2) D'après Menavino, huit mille hommes, selon les rapports de l'ambassade vénitienne, dix mille.

(3) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Menavino, Giovio, Tubero.

(4) La date du 24 avril ne se trouve que dans Alphonse Ulloa, p. 105.

(1) Menavino, Giovio, Tubero, Ssolaksade, Seaded din, Aali.

(2) Ssolaksade, fol. 84.

(3) Seadeddin, Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Aali et le rhéteur de Brusa, Aali, fol. 190.

(4) Cette circonstance ne se trouve que dans l'histoire du grand vesir, Lutfi p. 76.

(5) La lettre est dans Marini Sanuto, de juin 1512

(6) Marini Sanuto le nomme Simix-Zaus.

velours aux mille couleurs, fut introduit à l'audience du sénat par dix patriciens (1) [14 juillet 1513]. Nicolo Giustiniani, l'ambassadeur vénitien, admis à Constantinople (2), accompagna le sultan à Brusa, où, un siècle auparavant, des envoyés hongrois avaient été incarcérés par Bajesid-Ilderim, et de là il rendit compte à la Signoria des événements de la campagne de Selim contre Korkud et Ahmed. Dans l'automne, un nouvel envoyé de Venise Antonio Giustiniani se rendit auprès du sultan à Andrinople, et se flatta, au renouvellement de la paix, d'obtenir en outre trois ou quatre articles additionnels en faveur des témoignages des chrétiens dans les affaires litigieuses contre les Turcs, des testaments des sujets vénitiens en Turquie, et de la prolongation à quatre années de l'autorité du baile, qui, jusque là, devait être changé tous les trois ans (3). L'ancien traité fut confirmé à la fin de l'année sans ces articles supplémentaires (4). Un envoyé turc présenta l'acte en turc au doge, en audience solennelle : il parut vêtu de velours cramoisi, avec une veste de drap d'or garnie en martre zibeline ; sa suite portait du damas jaune et de riches étoffes turques couleur écarlate. A ses deux audiences de réception et de congé, il reçut chaque fois, en présent, 500 ducats de la Signoria (5). En même temps que l'ambassadeur de Venise parut aussi à Andrinople l'envoyé de Hongrie Martin Czobor. Pendant son voyage Pierre Berislo, évêque de Vesprim, avait battu les Turcs entre la Save et l'Unna, avec une perte de deux mille hommes, et Jean Zapolya, dans une irruption en Valachie, avait enlevé un riche butin et de nombreux prisonniers, près de Szœreny. Le renouvellement de la trêve pour trois années arrêta les progrès des armes hongroises (6). On vit aussi se présenter, dans la seconde capitale de l'empire, un

(1) Marini Sanuto.

(2) Son prédécesseur était le baile Foscolo.

(3) Rapport de Giustiniani, dans Marini Sanuto, septembre 1513. L'acte du renouvellement de la paix, du 17 octobre 1513 (schaaban 919), est en turc, et les lettres de créance de Giustiniani, en grec, aux archives de Venise.

(4) Marini Sanuto et Laugier, l. VIII, p. 428.

(5) Marini Sanuto.

(6) Engel, Histoire de Hongrie, l. II, 2e division, p. 161.

ambassadeur de Kanszughaweri, sultan d'Égypte, avec une suite nombreuse et de riches présents tirés de l'Inde (1). Enfin un Russe, l'officier Alexejew, apporta des assurances d'amitié de la part de Wassili [1514]. « Nos pères, disait la mission, ont vécu dans des rapports fraternels ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi entre nous, leurs enfants ? » Il avait été recommandé à cet envoyé de ne pas se prosterner, mais de croiser les mains sur sa poitrine, d'offrir les présents et de ne pas s'informer de la santé du sultan, si celui-ci d'abord ne faisait quelques questions relatives à celle du grand prince. Alexejew était accompagné de Kemal, prince de Menkub, qui avait été envoyé en Russie pour notifier l'avénement au trône de Selim (2). L'année suivante [1515], Karobow, l'un des courtisans les plus en faveur auprès de Wassili, vint, en qualité d'ambassadeur russe, se plaindre de la perfidie de Mengli-Girai, et pria le sultan de faire rompre à ce feudataire ses liens d'amitié avec les Lithuaniens ; mais il n'atteignit pas son but. Tout ce qu'il put obtenir fut une protection accordée à la liberté du commerce entre Assow et Kasan (3). Selim promit d'envoyer en Russie un nouvel ambassadeur, mais il ne tint point parole. Une fois encore, dans la dernière année du règne de Selim [1520], une ambassade russe vint à Constantinople, et nous en parlons ici afin qu'un tel sujet ne brise point, dans la suite, le fil des événements. Golochwistaow, gentilhomme moscovite, apporta une lettre dans laquelle Wassili exprimait ses regrets de n'avoir point reçu le second message que Selim avait annoncé ; en même temps il manifestait le désir de conclure un traité, à l'aide duquel on put réprimer l'audace du chan de Crimée, et contenir par la terreur les Lithuaniens et les Polonais. Golochwastow n'obtint point de traité, mais il rapporta une lettre du sultan, pleine de protestations d'amitié (4).

Les félicitations offertes par les représen-

(1) Rapport du consul vénitien de Damas, où passa l'ambassadeur égyptien, du 25 septembre 1512 ; Seaded din, l. IV, fol. 629.

(2) Karamsin, Histoire de l'empire russe, Riga, 1825, t. VII, p. 47.

(3) *Ibid.*

(4) Karamsim, l. VII, p. 78.

tants de Venise, de la Hongrie, de l'Égypte et de la Russie, rendirent d'autant plus sensible l'absence d'un ambassadeur persan. Ismaïl, fondateur du trône des Ssaffi, dans la guerre entre les fils de Bajesid, s'était déclaré en faveur d'Ahmed contre Selim; il avait envoyé au sultan d'Égypte une pompeuse ambassade avec une suite de deux cents personnes, portant de riches présents, parmi lesquels se trouvaient dix lynx vivants; Ismaïl sollicitait l'amitié et les secours du souverain égyptien contre le sultan des Ottomans (1). Aussitôt après l'avénement au trône, de Selim, Ahmed avait fait partir deux de ses quatre fils pour la Perse (2), et après la défaite d'Ahmed, son fils le prince Alaeddin s'était enfui au Kaire, où il mourut presque aussitôt de la peste; mais le prince Murad s'était réfugié auprès du schah Ismaïl. Avant de décrire la campagne de Perse, jetons un regard sur les événements des sept dernières années dans ce pays, et reprenons le récit où nous l'avons laissé, après les sept premières années du règne d'Ismaïl, vainqueur des schahs de Schirwan et de Masenderan, du schah Elwend et du schah Jakub, souverains du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, tous deux amis de Selim (3). Schah-Ismaïl étendit alors ses conquêtes à l'est et à l'ouest, sur l'Irak arabe et le Chorasan. Lorsqu'il revenait vers la Perse, après le châtiment d'Alaeddewlet, souverain de Sulkadr [1507], Emirbeg, gouverneur, pour les princes du Mouton-Blanc, dans le Diarbekr, lui livra la forteresse et le pays sans résistance; et l'année suivante [1508], à l'approche d'Ismaïl, Barikbeg s'enfuit en Syrie avec le prince Murad, dernier rejeton du Mouton-Blanc. Ismaïl donna le gouvernement du Diarbekr à son chan le plus vaillant Mohammed-Ustadschlu, et celui de Bagdad à un eunuque, institué par lui émir du divan et revêtu du titre de chalife des chalifes, comme pour insulter au souvenir des anciens souverains de Bagdad (4). En 1509, il traversa le Farsistan et l'Aserbeidschan, depuis les bords du golfe Persique jusqu'aux rives de la mer Caspienne, depuis Schuster, dans le Chusistan, jusqu'à Baku, dans le Schirwan, où il passa l'hiver, soumettant les châteaux des alentours. Le printemps le poussa contre Scheibek-Chan, grand monarque des Usbegs, qui avait agrandi ses provinces transoxanes des cantons situés en-deçà de ce fleuve, en renversant Husein-Baikara, arrière-petit-fils de Timur. Après quelques engagements, Ismaïl, par une fuite simulée, attira Scheibek-Chan dans une embuscade avec quinze mille hommes, où ce chef périt ainsi que dix mille guerriers (1) [1510]. Dès lors, et pendant toute sa vie, le crâne de Scheibek-Chan, garni d'or et de pierreries, lui servit de coupe dans tous ses repas; la peau, qui avait été desséchée, fut envoyée par un messager au sultan Bajesid, pour confirmer le bulletin de la victoire (2). Ismaïl donna le commandement du Chorassan au chef de ses gardes du corps (Kurudschi) Abdaldede, dont il avait employé le bras à exterminer tous ceux qui avaient pris la moindre part à la mort de son père Haider (3). C'est à son retour vers la Perse qu'il donna à son armée le spectacle du châtiment des rebelles de Tekke, dont les deux chefs furent jetés dans des chaudières d'eau bouillante, à l'imitation de Dschengis-Chan, qui, après sa première grande victoire sur les tribus hostiles des Mongoles, fit bouillir ses prisonniers dans soixante-dix chaudières. Du quartier d'hiver de Kum, Ismaïl détacha l'émir Ahmed-d'Isfahan, surnommé Nedschem-Isani (la seconde étoile), pour aller conquérir les pays au-delà de l'Oxus. Sur les rives de ce fleuve, Ahmed se réunit avec Mir a-Baber, alors souverain de Ghasna, descendant de Timur au cinquième degré. Tous deux passèrent la Porte-de-Fer, conquirent la ville d'Herschi, dont ils firent massacrer tous les habitants, puis se dirigèrent vers Bochara et le Ghidschdewan (4), où Temir-Chan, fils de Scheibek-Chan, avait réuni autour de lui ses neveux avec leurs troupes. Dans la bataille li-

(1) Le consul vénitien de Damas, où passa l'ambassadeur persan pour se rendre en Perse, fait son rapport en date du 25 septembre 1512; Marini Sanuto.

(2) Chronique de Marini Sanuto.

(3) *Voy.* les lettres du sultan Selim, alors gouverneur de Trapezunt, aux princes Elwend et Jakub, dans la collection de Feridun, avec les réponses de ces princes, dans le Codex parisien, 79, p. 301 et 303.

(4) Chalifetul-Chulefa, dans le Nochbetet-Tewarich.

(1) Nochbetet-Tewarich.

(2) Dschenabi, p. 135.

(3) Nochbetet-Tewarich.

(4) Ghidschdewan est une place à six parafanges de Buchara; Reschhatul-Ainil-Hajat, imprimé à Constantinople

vrée à toutes les forces des princes Usbegs, le général persan succomba avec toute son armée, et Mirsa-Baber, qui plus tard devait fonder l'empire dit du Grand Mogol, dans l'Inde, s'enfuit vers Ghasna. Temir-Sultan et son neveu Obeid-Sultan franchirent l'Oxus; mais ils le repassèrent bien vite, à la nouvelle de l'approche d'Ismaïl (1). Voulant châtier ignominieusement la lâcheté d'Abdaldede, qui avait fui devant les forces supérieures des Usbegs, Ismaïl ordonna que ce chef, dont il avait naguère récompensé les nombreux services, fût revêtu d'un costume de femme, placé sur un âne, et promené ainsi à travers le camp au son des fifres et des tambours; puis il confia le gouvernement du Chorasan au Syrien Seinel-Chan et celui de Balch à Diw-Sultan, originaire de l'Asie-Mineure. Cette année vit naître son fils et successeur, Tahmasip (2). A sa cour se trouvait l'arrière-petit-fils de Baikara, petit-fils de Timur, le prince Bodius-Seman (merveille de l'époque), qui, après le renversement du sultan Husein, son père, détrôné et tué par Scheibek-Chan, s'était réfugié sous le sceptre de Perse. Cet exemple fut suivi par les fils du malheureux Ahmed, d'Amasia. Aussitôt après l'avénement de Selim, leur père avait envoyé deux d'entre eux à Ismaïl comme garants de son amitié; et le troisième, Murad, était arrivé en fugitif après la mort d'Ahmed. Ismaïl prenant en main la défense de ces opprimés, équipa une armée, et envahit le territoire ottoman. Toujours vainqueur pendant quatorze années de guerre continue, ayant abattu quatorze souverains (3) qui avaient refusé de courber la tête devant lui, il espérait bien aussi arracher la couronne avec la vie au sultan des Ottomans. Mais son étoile avait atteint son plus brillant éclat; elle allait pâlir devant celle du souverain des Turcs: elle s'obscurcit à la suite de la bataille de Tschaldiran, jeta, dix années encore, une faible lueur, pour s'éteindre enfin entièrement.

Toutefois, l'apparition d'Ismaïl au commencement du XVIe siècle, signala une des époques les plus remarquables dans l'histoire des États asiatiques et dans celle de l'Église. Au temps où l'Europe sentait déjà se former les germes du schisme qui devait diviser les enfants de Jésus, on vit éclater de nouveau, dans l'islam, les discordes religieuses qui semblaient endormies depuis cent cinquante ans. Le schisme des sunnites et des schiites a laissé une trace si profonde dans l'histoire des empires de Turquie et de Perse, il est mêlé si intimement à l'existence de ce dernier état, depuis son commencement jusqu'à ce jour, qu'il est indispensable de l'examiner de plus près pour avoir l'intelligence des événements des deux états rivaux; de même que l'étude de la réforme, de son origine, de son esprit et de son but, est nécessaire si l'on veut comprendre l'histoire moderne de l'Europe. La différence entre la grande séparation religieuse opérée par la réforme et celle qui s'accomplit de nouveau dans l'islam, sous Schah-Ismail, n'est pas seulement dans l'époque de leur commencement et dans leur durée, elle tient surtout à la diversité complète de l'esprit qui les inspire. Si la religion chrétienne a servi souvent de prétexte pour secouer sur le monde les torches de la guerre, néanmoins ni le catholicisme ni la réforme n'ont un but politique; et l'Église et l'État qui, dans la théocratie des Juifs et dans la plupart des religions asiatiques, sont inséparablement unis, comme l'âme et le corps, sous le christianisme marchent sur deux lignes parallèles. Dans l'islam, l'Église et l'État naissent et croissent ensemble, se confondent dans une seule existence; chaque coup porté sur le trône, frappe aussi sur l'autel, et le grand schisme des sunnites et des schiites n'est pas seulement une diversité d'opinion purement religieuse et théorique sur la doctrine, mais en même temps une division politique et pratique sur la succession du trône. L'arbre de l'islam ne s'est point divisé en deux branches principales après quelques siècles de croissance, comme celui du christianisme, mais en deux troncs principaux qui se séparent en s'élevant de terre. La succession du prophète ne devait-elle pas appartenir immédiatement à son gendre Ali, de préférence aux trois autres chalifes Ebubekr, Omar et Osman? Après la mort d'Ali, le pouvoir suprême devait-il ou ne devait-il point passer à ses fils de la maison

(1) Nochbetet-Tewarich et Dschenabi.
(2) Le 21 silhidsche de l'année 918, c'est-à-dire le 3 mars 1513.
(3) Ssolaksade.

d'Ommia (1)? Voilà des questions qui furent agitées au bout de trente années entre les partisans d'Ali et ses adversaires. Les derniers, les plus puissants, et qui se mirent en possession du chalifat, se nommèrent sunnites (2), c'est-à-dire les sectateurs de la tradition littéralement entendue, et ils imposèrent aux partisans d'Ali le nom de schiites, c'est-à-dire apostats, ou celui de rewafis, hérétiques. La première armée des schismatiques, motesèles, qui disputèrent le trône au gendre du prophète, fut conduite par son adversaire déclarée Aische, la plus chérie et la plus jeune des femmes de Mohammed, qui ne pardonna jamais à l'époux de sa belle-fille Fatime de n'avoir pas cru aveuglément à son innocence, alors que l'on s'occupait de l'aventure nocturne de cette belle Aische avec le fils de Ssafan, et d'avoir persisté dans ses doutes avec d'autres sceptiques, jusqu'à ce qu'une Sura envoyée du ciel les réduisît au silence. Comme elle-même se mêla aux combattants, montée sur un chameau, la bataille à laquelle elle assista fut appelée bataille du Chameau. Le plus sanglant des combats, que Moawia livra l'année précédente à l'indiscret Ali [656], fut celui de Ssaffin. Vingt-deux ans après, sous Jesid, fils et successeur de Moawia sur le trône des chalifes, Husein, le plus jeune des fils d'Ali, fut mis à mort dans la plaine déserte de Kerbela, après qu'il eût enduré le supplice de la soif [22 octobre 679]. Dès lors, Aische, Moawia et Jesid, furent des objets d'horreur pour tous les partisans d'Ali et sa famille, qui les maudissaient au fond du cœur, et bientôt laissèrent éclater ouvertement leur haine.

Les descendants d'Ali prirent le nom d'Imams, qu'ils partagent avec les musulmans présidant à la prière et les premiers pères de l'Église, et même avec les chalifes. Comme ils n'étaient que douze, dans la suite ce nombre devint sacré pour les partisans d'Ali. Les sept premiers étaient descendus dans la tombe sans avoir entrevu la possession de ce trône toujours promis à leur ambition, lorsque le septième chalife de la maison d'Abbas Mamun, fameux pour la protection donnée aux sciences, soit scrupule de conscience, soit crainte de ne pouvoir maintenir le trône contre la puissance toujours croissante des partisans d'Ali, déclara pour son successeur le huitième imam Ali, fils de Musa, qu'il surnomma Risa (l'agréable), et lui donna pour épouse sa fille Ummulfasl (mère du mérite) [816]. En même temps, il quitta le noir, qui était la couleur officielle de la maison d'Abbas, pour adopter le vert, couleur de la maison d'Ali. Mais, après la mort de Risa, Mamun révoqua ses dispositions sur l'ordre de succession et reprit ses anciennes couleurs; toutefois, il proclama hautement la prééminence d'Ali sur tous les autres disciples du prophète [826], au grand mécontentement de tous les sunnites, et à la satisfaction des schiites. Son petit-fils et troisième successeur, Motewekkil, adopta une ligne de conduite toute opposée. Sunnite ardent, il fit maudire Ali et Husein du haut de la chaire, violer leurs sépultures, interdit le pèlerinage à leurs tombeaux sous les peines les plus rigoureuses, et poursuivit les schiites par le fer et le feu durant quinze années de son règne. Mostanszir, successeur de Motewekkil par un parricide [861], révoqua les mesures adoptées contre les partisans d'Ali, fit cesser les malédictions prononcées contre eux dans les mosquées, et montra les plus grands égards pour les descendants du gendre du prophète. Les partisans d'Ali vécurent ainsi un siècle sans être persécutés; ils reçurent de grandes faveurs de Moiseddewlet, le puissant souverain de la maison Buje, qui, voulant servir sa propre famille, travaillait à relever la maison d'Ali pour affaiblir le pouvoir des chalifes Abbassides. En dépit du chalife Metiu-Lillah, il institua une fête mortuaire en l'honneur d'Husein, au jour d'Adschura, le dix du premier mois de l'année lunaire. Ce jour, qui jusque-là, dans le calendrier de l'islam, était une fête de délivrance, anniversaire de celui où Noë descendit de l'arche, où Joseph sortit de prison, dut être désormais transformé en un jour de deuil et de lamentations. Les boutiques des marchands étaient fermées; des pleureuses, les cheveux épars, parcouraient les rues en poussant des gémissements et des plaintes sur le martyr d'Husein (1). Cette fête lugubre, encore

(1) Ou plutôt Ommaja.
(2) Dissidents.

(1) Malcolm, Morier, Porter, et, d'après Chardin, les Français. Dupré, Tancoigne, Juabert.

célébrée aujourd'hui en Perse avec une pompe théâtrale (1), fut le signal de la guerre religieuse entre les sunnites et les schiites, qui prolongea ses fureurs jusqu'au renversement du trône des chalifes, et qui souvent inonda de sang la capitale de l'empire. Trente ans à peine après cette institution, Abulhasan-Kewkebi, vesir de Behaeddewlet, fut immolé pour avoir voulu l'abolir [992].

Sous le règne de Kadir-Billah, les scheichs en vinrent ouvertement aux mains avec les sunnites, qui les traitaient d'hérétiques; le marché aux volailles fut incendié. Le chalife fit souscrire par les schiites une déclaration, en vertu de laquelle ils s'engageaient à se tenir tranquilles et paisibles; mais, pour le rétablissement du repos, il lui fallut employer le bras de Mahmud, souverain de Ghasna [1016 1017]. Beaucoup de schiites, appelés aussi ismaïlites et rewafis, furent immolés ou jetés dans les flammes (2). Néanmoins, douze ans et trente-deux ans plus tard (3), les sunnites et les schiites combattirent encore dans les rues de Bagdad, à l'occasion de la fête de l'Adschura; les schiites furent battus, et l'on rasa le faubourg de Karch, dans lequel ils s'étaient fortifiés (4). Depuis, leurs principes devinrent très-menaçants pour le trône, parce qu'en Égypte, depuis le commencement du ve siècle de l'hégire et du xie de l'ère chrétienne, les Fatimites prétendaient au chalifat, comme descendants d'Ali, et que, dans Bagdad, le puissant Besasiri avait embrassé leur parti. Sous le faible règne du chalife Kaimbiemrillah, Besasiri assura le triomphe des hérétiques (5) [1052]. Les prières furent récitées, des monnaies furent frappées au nom de Mostanszir, le chalife fatimite d'Égypte (6), pendant dix-huit ans, jusqu'à ce que, au commencement du règne de Moktadi-Billah, la puissance des schiites fut encore abattue (1) [1074]. Dix ans après, ils se relevèrent de nouveau, et luttèrent ouvertement contre les sunnites (2), qui triomphèrent après une suite de désastres [1090]. Durant un siècle, les guerres religieuses, abandonnant Bagdad, se transportèrent en d'autres villes de la Syrie et de la Perse; à Damas, six mille prisonniers, suspectés comme ismaïlites, furent égorgés (3), et il n'en périt pas moins à Iszfahan, après une suite de combats qui s'étaient prolongés pendant huit jours (4) [1186]. Sous le règne si long du chalife Naszir-Li-Dinillah, dans l'année même où les astronomes, d'après la conjonction des sept planètes dans le signe de la Balance, avaient placé la fin du monde (5), comme ils l'avaient déjà prophétisé quatre-vingt-dix ans auparavant, de la conjonction de six planètes sous la constellation des Poissons (6), le sang coula encore entre les sunnites et les schiites, au sujet de la fête d'Adschura. Enfin, égaré par de perfides conseillers, tels que le vesir Alkama, dont le nom est pour jamais flétri dans l'histoire de l'Orient comme celui d'un traître, Moteaaszem, trente-septième et dernier chalife de la maison d'Abbas, exerça une furieuse persécution contre les partisans d'Ali [1253] : il livra leurs maisons, leurs biens et leurs femmes aux sunnites, et précipita ainsi la chûte du trône; car Alkama lui-même, schiite au fond du cœur, appela les Tatares, sous Holaku, et le chalifat s'écroula au milieu des ruines de Bagdad et dans des flots de sang (7). Après deux siècles et demi de sommeil, les schiites se réveillèrent, et relevés par la famille de l'heureux Ismaïl, ils établirent la prépondérance de leur secte en Perse, où elle a maintenant sa domination. La famille turque d'Osman et la dynastie persane des Ssafi, sans être unies par le sang aux descendants d'Ali ou de Moawia, lièrent néanmoins étroitement les calculs de leur ambition

(1) Mouradjea d'Ohsson, Tableau de l'empire ottoman, t. II, p. 116, et comme sources le Gulscheni-Chulefa, imprimé à Constantinople; Sojuti, Histoire des chalifes; Sobebi et Ibn-Schehne, dans cette année.

(2) Sobebi, Gulscheni-Chulefa, Sojuti, Ibn-Schehne, Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, en 408.

(3) Les précédents, en 420, dans les Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

(4) Les mêmes, et les Tables chronologiques en 440.

(5) Les mêmes, et les Tables chronologiques en 444.

(6) Les mêmes, et les Tables en 450.

(1) Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, en 523.

(2) Les mêmes, et les Tables en 478.

(3) Les mêmes, et les Tables en 468.

(4) *Ibid.*, 500.

(5) *Ibid.*, 582.

(6) *Ibid.*, 489.

(7) Mouradjea d'Ohsson, t. p. 117.

aux prétentions respectives des sectes religieuses dont elles professaient les principes, et quoique, depuis long-temps, les descendant d'Ali aient perdu toute importance comme prétendants au trône, les deux sectes des sunnites et des schiites, représentées par les Ottomans et les Persans, peuples voisins et rivaux, se sont heurtées les armes à la main, et sont restées jusqu'aujourd'hui en face l'une de l'autre dans une attitude menaçante.

On a vu plus haut comment la doctrine des schiites, ranimée par Scheich-Dschuneid, Haider et Schah-Ismaïl, s'était étendue dans l'empire ottoman, et particulièrement dans le canton de Tekke ; comment le chef des novateurs et des rebelles, Scheitankuli, après avoir battu trois fois les armées turques, avait fini par perdre la vie dans une bataille. Cette guerre religieuse avait présenté jusqu'alors à peu près le même caractère que celle qui fut soutenue sous Mohammed I[er], avec les novateurs et rebelles, ralliés sous la bannière du derwisch Torlak-Hukemali et du scheich Bedreddin de Simaw ; mais maintenant le théâtre va s'agrandir, les scènes vont être plus atroces. Un acte effroyable de Selim, qui surpasse en horreur tous ceux de ses devanciers et de ses successeurs, va pousser l'exaltation de la haine jusqu'à la rage. Selim, dont les talents d'inquisiteur sont célèbrés par les historiens ottomans, avait fait dresser, à l'aide de nombreux espions, des listes de tous les sujets soupçonnés d'appartenir à la secte des schiites dans l'empire ottoman, depuis l'âge de sept ans jusqu'à soixante-dix. Leur nombre s'élevait à quarante mille : tous furent immolés ou condamnés à une prison perpétuelle. Jusqu'alors on avait vu dans l'islam les armées des novateurs, qui menaçaient le trône et l'autel, tomber les armes à la main, comme les sectateurs des doctrines de Babek et de Karmat ; à Bagdad et à Iszfahan, les sunnites et les schiites s'étaient combattus ; à Damas, dans une seule ville, il y avait eu, dans l'espace de quelques heures, un massacre général des ismaïlites ; mais ici les coups frappèrent à la fois sur tous les suspects de sept à soixante-dix ans, et dans toute l'étendue de l'empire. C'est ainsi que Selim noya la nouvelle hérésie dans une mer de sang. Parce qu'il abattit quarante mille hérétiques, comme Nuschirwan, les historiens ottomans le nommèrent aussi le Juste, et sa justice a été vantée par les ambassadeurs européens, qui rédigèrent leurs rapports selon l'esprit des historiographes turcs (1).

Après avoir fait tomber l'épée sur les hérétiques désarmés dans l'intérieur de l'empire, il était temps de la tourner au dehors ; car Schah-Ismaïl s'avançait comme vengeur de ses coreligionnaires et protecteur du prince fugitif Murad. Dans un divan convoqué extraordinairement, le sultan annonça sa résolution, et indiqua la plaine de Jenischehr comme lieu de rassemblement pour l'armée (2). Trois fois déjà le sultan avait répété ces paroles (3), sans qu'un seul des esclaves tremblants sous son regard eût osé élever la voix, lorsqu'un simple janitschare Abdallah s'avança, se prosterna la face contre terre, et, après les vœux accoutumés pour la longue vie du maître, lui exprima la reconnaissance de ses compagnons d'armes, joyeux enfin d'être menés par leur padischah contre Ismaïl. Cette réponse fut récompensée par le sandschak d'Anatoli, que Selim conféra à l'orateur (4). Trois jours après, le sultan partit d'Andrinople [19 mars 1514]. Il n'arriva qu'après dix jours de marche à Constantinople, et planta sa tente dans la plaine des Éléphants, près du faubourg d'Ejub. Il visita le tombeau du compagnon du prophète (5), afin d'attirer, par son intervention, les bénédictions du ciel au moyen de prières et d'abondantes aumônes ; appela son fils Suleiman, alors âgé de vingt ans, qui résidait à Magnesia, pour lui donner le gouvernement de Constantinople ; fit transporter le camp à Skutari, tandis que les janitschares, sous le commandement d'Hasan-Pascha, beglerbeg de Rumili, traversaient l'Hellespont à Gallipoli. Lui même se mit en route le jeudi, jour heureux chez les musulmans, et se rendit en Asie, dans le camp de Maldepe, où il conféra le commandement de l'Anatoli à l'eunuque Sinan-Pascha, gouverneur de Bosnie (6). Trois jours après son départ de Constantinople [23

(1) Paolo Giovio, fol. 25.

(2) Le Selimname de Schukri, fol. 18.

(3) Le discours est différent dans Aali, Lutfi, Seadeddin, et Ebulfals-Mahmud.

(4) Aali, II[e] événement de Selim.

(5) Seadeddin et le fils d'Idris.

(6) Seadeddin, Ssolaksade, Aali et le fils d'Idris.

avril], ayant surpris, dans son camp, un espion persan appelé Kilidsch, il adressa par cet homme à Ismaïl une déclaration, en forme de lettre, qui, de la part du sultan Selim, le Feridun, l'Alexandre, le Cyrus, la terreur des Pharaons de son temps, dénonce la guerre d'une manière bien légitime, en vertu du fetwa de tous les légistes, à l'émir Ismaïl, commandant des armées perses, tyran comme Sohak et Esrasiab, destiné à la ruine, comme le dernier Darius, parce qu'il a quitté la voie du salut, renversé le culte du vrai Dieu, usurpé le trône, opprimé les moslims; parce que, enveloppé sous le manteau de la duplicité et de l'hypocrisie, il a répandu les soulèvements et la révolte, planté le drapeau de l'impiété et de l'hérésie, lâché la bride aux passions, s'est rendu coupable d'outrages envers les choses sacrées, de la destruction des vertus, de la profanation des mosquées, de la ruine des tombeaux, du mépris envers les légistes, de malédictions contre les trois premiers chalifes, d'abus des saintes écritures du Koran. C'est pourquoi le sultan, ayant dépouillé les étoffes d'or et de soie, couvrant sa tète du casque et sa poitrine de la cuirasse, a maintenant tiré son épée victorieuse; mais, fidèle aux principes de l'islam, il veut bien encore l'avertir avant de le frap-, per. Cette lettre a donc pour but de le rappeler au repentir, et de l'engager à restituer sans délai les cantons arrachés à l'empire ottoman; sinon, les armées invincibles vont se répandre sur son pays : ce sera l'ordre de Dieu. Salut seulement à celui qui suit la vraie direction.

Le même jour, Selim adressa aussi une lettre à Ferruch-Scha-Beg, descendant de la famille du Mouton-Blanc, pour le sommer de résister à Ismaïl (1). Le lendemain de l'expédition de ces pièces, le camp de Maldepe fut levé, et dans la plaine de Jenischehr, le beglerber de Rumili Hasan-Pascha, à la tète des troupes qui avaient franchi l'Hellespont à Gallipoli, vint faire sa jonction avec le sultan. Dix jours après à Sidi-Ghasi, lieu fameux où reposent les restes du premier Cid arabe Sidal-Battal (2), le seigneur, le héros, on fit une halte de trois jours, l'armée reçut une gratification de 1,000 aspres par homme (1). Le vesir Dukagin-Ahmedsade fut détaché avec une avant-garde de vingt mille sipahis feudataires, et on lui adjoignit le gouverneur de Sinope Ahmed-Karadscha-Pascha, avec cinq cents cavaliers des mieux montés, pour enlever des prisonniers (2). Les troupes se dirigèrent par Konia et Kaiszarije; dans ce dernier lieu, on s'arrêta quelques jours, que l'on mit à profit pour négocier l'envoi d'un corps auxiliaire de cavalerie avec Alaeddewlet, seigneur de Sulkadr. Ce prince, que Selim somma de se rendre en personne à son camp, s'excusa sur son âge et sous d'autres prétextes, et non seulement refusa le secours demandé, mais encore inquiéta l'armée turque, qu'il harcela durant sa marche. Cette offense entra profondément dans le cœur implacable de Selim, et fournit, dans la suite, un motif pour châtier le souverain de Sulkadr. Après d'inutiles négociations, l'armée poursuivit sa marche. A Uskudsche, fut proclamée une augmentation générale de 50 aspres pour chaque cavalier feudataire possédant un revenu de 1,000 aspres. A Siwas, il y eut une revue; l'armée comprenait cent quarante mille hommes, soixante mille chameaux et cinq mille vivandiers (3). Quarante mille hommes, parmi lesquels se trouvaient les invalides, furent laissés entre Siwas et Kaiszarije, en partie pour protéger le pays de ce côté, en partie pour remédier au manque de vivres et de fourrages, qui déjà se faisait sentir; car le chan persan Ustadschlu avait fait porter la flamme dans les lieux que traversait l'armée turque, et toute cette contrée était transformée en un désert (4), en sorte que les troupes de Selim étaient réduites aux vivres que la flotte avait transportés à Trabesun, et qui étaient ensuite amenés à dos de mulet (5).

(1) Dans Feridun, n° 274, avec la réponse, n° 275, dans le Codex de la Bibliothèque de Paris, p. 307.

(2) Sidatghasi, Albseptal, c'est-à-dire seigneur, vainqueur, champion, mourut de la mort des héros, l'an de l'hégire 122 [739], par conséquent trois siècles avant le Cid espagnol.

(1) Aali, IIIe événement, fol. 193; Seadeddin, Ssolaksade, fol. 85; dans Dschelals Selimname, exemplaire de Dresde, fol. 38.

(2) *Ibid.*

(3) Ebulfasl, fol. 44.

(4) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl, fils et continuateur d'Idris.

(5) Aali, fol. 193, ainsi que les rapports des consuls vénitiens, dans Sanuto, et Giovio, Fatti illustri di Selim

La première lettre adressée au schah de Perse par le sultan Selim fut bientôt suivie d'une autre conçue en des termes semblables, et contenant des vers persans mêlés à la prose (1). Par dérision, le sultan avait envoyé en présents, des attributs de scheichs, tels que, froc, bâton, cure-dent, cilice : allusion injurieuse à l'origine d'Ismaïl, qui descendait d'une famille de scheichs (2). Le sultan des Ottomans envoya, en outre, d'Ersendschan une troisième lettre écrite en turc, reproduisant les deux premières et annonçant son arrivée dans l'Aserbeidschan, ainsi que l'établissement d'une armée de quarante mille hommes, entre Kaiszarije et Siwas. Après des maximes générales sur la valeur militaire, il ajoutait : « Ceux qui se saisissent du pouvoir suprême par l'épée doivent exposer leur poitrine au danger, comme le bouclier, et se tenir ferme comme le casque contre les coups. La fiancée de l'empire n'est embrassée étroitement que par celui qui baise les lèvres de l'épée; c'est une grande erreur de donner le nom d'hommes à ceux qui cherchent leur sécurité dans les ténèbres, et à ceux qui fuient la mort il ne convient pas de ceindre l'épée et de monter à cheval. » Suleiman finissait en sommant Ismaïl de paraître sur le champ de bataille (3). Lorsque l'armée campait à Tschemen, arriva un ambassadeur persan, avec la réponse aux trois lettres de Selim [18 juillet 1514], et apportant pour présent une boîte pleine d'opiat. Selim et Ismaïl renouvelaient ainsi cet exemple, donné si souvent dans l'histoire orientale, d'un échange d'ambassadeurs, dont les lettres de créance ne contenaient que des insultes, dont les présents n'offraient que des allusions outrageantes. La lettre de Schah-Ismaïl, dont les historiens ottomans se contentent de dire qu'il y régnait une emphase ridicule et un fol orgueil, commence par donner au sultan des Ottomans, les titres qui lui appartiennent, et, avec un ton parfait de bienséance et de dignité dans le style, Ismaïl proteste ensuite de son ignorance sur les causes de la guerre, insiste sur l'amitié qu'il voudrait entretenir avec Selim, soutient qu'en traitant en ennemi le prince de Sulkadr, ses hostilités ne menaçaient pas d'autre souverain, et il invoque les bons rapports entretenus avec Selim, alors que celui-ci était encore gouverneur de Trabesun. « Qu'il ne soit rien changé aux anciens rapports d'amitié, continue-t-il; d'ailleurs, un style comme celui de Selim ne convient nullement à des sultans; de telles phrases ne peuvent être que l'œuvre de secrétaires enivrés d'opium, c'est pourquoi j'envoie, par mon ambassadeur Schahkuli-Aga, une boîte d'or avec de l'opiat; bientôt on verra ce que Dieu a décidé, et alors le repentir arrivera trop tard. J'écris ces lignes à la chasse près d'Iszfahan; mais maintenant je vais m'armer pour marcher contre celui qui me menace, si cette réponse amicale n'amène aucun résultat. Du reste, Selim peut agir selon qu'il lui conviendra; si jusqu'alors la guerre a été différée, c'est que j'ai mûrement réfléchi à la fin des choses. » Cette lettre si mesurée, si on la compare aux trois épîtres de Selim, et la boîte d'opiat, qui présentait une allusion cruelle parce que Selim aimait l'opium (1), le transporta d'une si grande fureur, qu'il fit mettre en pièces l'ambassadeur porteur du message. Son neveu Murad avait fait subir le même traitement à l'envoyé de Selim, qui était venu réclamer d'Ismaïl l'extradition de ce prince (2).

Malgré toutes ces provocations aucun ennemi ne se montrait, et, vouloir chercher cet ennemi à travers ce pays désolé, c'était se livrer en proie à la famine; déjà les janitschares murmuraient le mot de retraite. Selim ne se laissa point détourner de son plan de campagne et ordonna que l'armée se dirigeât d'Ersendschan, en faisant quarante stations, vers Tebris, capitale et résidence d'Ismaïl. Alors, sur les instances des autres vesirs, le beglerbeg de Karamanie Hemdem-Pascha (3), qui avait été élevé dans le

(1) Cette lettre n'est reproduite par aucun historien ottoman; Feridun seul la donne.

(2) Dans Feridun, n° 251, exemplaire de la bibliothèque de Paris.

(3) Dans les papiers d'État de Feridun, n° 251, exemplaire de la bibliothèque de Paris, n° 79, p. 289; dans Seadeddin, fol. 237; Aali, fol. 190; Ssolaksade, fol. 85; Ebulfasl, fol. 46.

(1) Alfonso Ulloa libro dell' Origine dei Turchi; Venezia, 1658, p. 153; Selimname de Dschelalsade, exemplaire de Dresde, fol. 40.

(2) Relazione di Cose Turche di Cipro, dans Marini Sanuto, p. XIX.

(3) Giovio, Fatti illustri di Selim, le nomme Chen-

harem avec Selim, osa faire des représentations; cette liberté de langage lui coûta la vie; Seinel-Pascha fut nommé à sa place, et le camp fut transporté d'Ersendschan à Tschurumek. Là, Bali-Beg envoya quelques têtes et deux prisonniers. Selim, qui, depuis l'assassinat de l'ambassadeur persan, ne pouvait livrer ses envoyés au même sort, et qui cependant ne voulait pas rester sous le coup de la boîte d'opium, fit mettre les deux prisonniers en liberté, et les renvoya à Ismaïl, avec une nouvelle lettre turque plus insultante que les précédentes. En s'adressant au schah, il faisait appel au courage du soldat: « Ismaïl Behadir! tu m'as provoqué par des paroles audacieuses. Me voilà depuis plusieurs semaines avec une puissante armée, et je n'ai encore aucune nouvelle de toi. Es-tu vivant ou mort? Je ne sais. Tes hauts faits ne sont que ruses et intrigues; applique les ressources de la médecine à la guérison de ta lâcheté; afin de ménager ta langueur et ta faiblesse de cœur, j'ai placé quarante mille guerriers choisis près de Kaiszarije; c'est ainsi que se manifeste la magnanimité de l'ennemi. Si tu continues à te réfugier dans les obscures retraites de la peur, qu'il ne te soit plus permis de porter le titre d'homme; au lieu du casque, prends un bonnet de femme, change ta cotte d'armes contre un parasol, et renonce à l'ambition du pouvoir et de la royauté (1). » A la lettre étaient joints des vêtements de femme, par allusion à la prétendue lâcheté du schah (2). Selim adressa, par un messager particulier, une autre lettre fort longue, écrite en persan, et rédigée avec prétention, au souverain de Samarkand, Obeid-Chan, pour l'appeler, comme Sunnite, à prêter son assistance contre le schah des schiites (3); et une troisième au sultan d'Égypte, pour lui annoncer qu'il marchait à la destruction du schah (4) de Tschurumek (5). La marche fut dirigée vers Eskidepe et vers le champ de bataille de Terdschan, célèbre par la victoire de Mohammed II sur Usun-Hasan. De là, un beg turkman, qui devint plus tard vesir, Mustapha, reçut ordre de se détacher à gauche, pour aller prendre la place de Baiburd. Lorsque l'armée était arrêtée à Sogmen, parurent des députés de Dschanik, prince de Géorgie, qui envoya des présents en vivres, et les deux fils d'Alaeddewlet, souverain du Sulkadr, qui s'étaient enfuis de la cour d'Ismaïl pour se réfugier en Géorgie. Selim, satisfait de cette ambassade, envoya son second écuyer porter à Dschanik ses compliments avec des vêtements d'honneur. Il continua de faire marcher ses troupes en avant sur la route de Tebris; mais les janitschares murmurèrent lorsqu'ils virent qu'ils étaient conduits toujours plus loin dans le pays de l'ennemi, sans qu'on pût rencontrer cet ennemi, et ils demandèrent hautement la retraite : « Est-ce là, dit Selim, votre manière de me servir? Votre soumission consiste-t-elle en paroles? Ceux qui soupirent après leurs femmes et leurs enfants doivent regagner leurs foyers; quant à nous, nous ne sommes point venus jusqu'ici pour retourner sur nos pas. Il faut des efforts pour arriver au repos, et l'on ne peut sans peine atteindre son but; que les lâches se séparent de ceux qui, avec l'épée et le carquois, ont consacré leur âme et leur tête à notre entreprise. Je ne renoncerai pas à mon projet. » Tous le suivirent. Le chef des akindschis, Michaloghli-Mohammed, fit transmettre l'avis que le gouverneur persan de Diarbekr, Ustadechluoghli, était arrivé à Choi, et que Schah-Ismaïl lui-même n'était pas éloigné. Il arriva aussi une lettre d'Ismaïl, en réponse à la dernière provocation de Selim (1). Ces deux circonstances firent accélérer la marche du sultan. Quand le camp fut établi dans le parc de Kasligœl, non loin du château de Maku, le fils de Schehsuwar, Ali-Beg, envoya au sultan quelques prisonniers, qui informèrent de l'arrivée d'Ismaïl à Choi. En récompense, Ali-Beg reçut de Selim un cheval, dont le harnais était tout brillant d'or, et la bride garnie de pierreries (2). Scheich-Ahmed, espion de Selim, fut

(1) Dans Feridun, n° 253; Codex parisien, n° 79, p. 292.

(2) Aali, fol. 194.

(3) Cette lettre, de six pages, est dans Feridun, n° 247, datée du 2 dschemasiul-achir (26 juillet); dans le Codex de la bibliothèque de Paris, 79, p. 310, de la fin de dschemasiul-achir.

(4) Dans le Codex de Paris, p. 356.

(5) Ssolaksade, fol. 85; Seadeddin, l. IV, fol. 639; Aali.

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 642; dans Giovio, Fatti illustri di Selim; dans Sansovino, Histoire universelle de Venise, 1654, p. 350.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 642; Ebulfasl, fol. 57.

saisi par les Persans, et amené devant le schah. Il joua son rôle avec une adresse infinie; et le schah s'imagina qu'il avait été envoyé par les Turkmans adonnés à la nouvelle doctrine, pour fraterniser avec les Persans. Ismaïl le congédia en le comblant de présents, et lui promettant de livrer bataille dans la plaine de Tschaldiran. Cette nouvelle fut confirmée par les déclarations des prisonniers. A Tanasafi, une éclipse de soleil donna lieu aux prédictions les plus favorables : car les Persans, dans la plus haute antiquité, ayant adoré le soleil, dont l'image figurait encore alors dans les armes de l'empire, on augurait l'obscurcissement de la gloire de la Perse et la destruction des doctrines hérétiques (1). A Tanasafi se répandit aussi le bruit que le château fort de Bajesid s'était rendu au fils de Schehsuwar. Deux jours après, l'armée ottomane était à l'entrée de la vallée de Tschaldiran ; sur la pente orientale des collines qui la dominent, était campé le schah Ismaïl. Dans la nuit fut tenu un conseil de guerre; il s'agissait de décider s'il fallait attaquer l'ennemi le lendemain matin, ou bien accorder auparavant vingt-quatre heures de repos aux troupes. Les vesirs se prononcèrent pour le dernier parti; le defterdar ici fut d'avis d'attaquer sans différer; autrement, disait-il, il était à craindre que beaucoup d'akindschis, adonnés secrètement à la foi de l'ennemi, ne passassent de son côté, ou ne se portassent contre lui qu'avec mollesse. « Voilà donc, dit Selim, voilà un conseiller intelligent; c'est dommage qu'il ne soit pas vesir (2)! » Aussitôt fut donné l'ordre de l'attaque, et l'armée fut rangée en bataille sur les hauteurs, pour descendre dans la vallée.

En voyant, au point du jour, les premiers tirailleurs ennemis descendre dans la vallée, Ismaïl ne voulait pas croire que Selim fût assez téméraire pour hasarder la bataille dans la plaine; il demeura sans mouvement, considérant les mouvements de l'ennemi avec une curiosité toujours croissante. Il fit amener devant lui un akindschi saisi par ses soldats, et le questionna sur les divers corps de l'armée ottomane. A mesure qu'ils se déployaient, voulant savoir leurs noms et ceux de leurs chefs (1): « Qu'est-ce que ces bannières rouges qui s'agitent sur les hauteurs comme des flots de sang? — Ce sont les coureurs et les cavaliers de Nicopolis, conduits par leur chef héréditaire, Michaloghli.— Et ces bannières vertes, qui descendent dans la vallée? — Les cavaliers de Boli et de Kastemuni, commandés par le descendant de leurs anciens princes, le fils d'Isfendiar, et qui forment, avec les akindschis, l'avant-garde de l'armée. » Alors s'éleva un épais nuage de poussière, duquel on vit sortir une masse énorme de fantassins vêtus de rouge (2) : c'étaient les Asabes. Trois fois se déroulèrent de nouveaux tourbillons de poussière, à travers lesquels se distinguaient des étendards couronnés de pommeaux étincelants d'or; trois fois le schah crut que c'était le sultan en personne, mais ce n'étaient que les beglerbegs de Karamanie, d'Anatoli et de Rum, avec leur cavalerie feudataire. Ils étaient suivis d'une infanterie avec des bannières rouges et jaunes, et une coiffure étrange : des voiles blancs semblaient leur descendre de la tête, et se rattacher par-devant avec une aiguille d'or; c'étaient les bonnets de feutre blanc des janitschares, portant sur le devant des cuillères dorées, brillant aux premiers rayons du soleil levant. Alors retentit encore le cliquetis des armes, et le piétinement des chevaux souleva comme des vagues de poussière; puis parurent, à droite, des bannières rouges; à gauche, des bannières vertes; et au milieu flottaient deux grands étendards, l'un rouge et l'autre blanc. « Voilà, s'écria l'akindschi, voilà le padischa, le grand sultan, devant lequel sont portés les étendards rouge et blanc; à sa droite, sont les sipahis; à sa gauche, les silihdars; derrière, les mercenaires et les étrangers. Ces troupes, l'élite de l'armée, l'entourent comme des gardes du corps. » Schah-Ismaïl, voyant toutes ces forces se déployer devant lui dans la plaine, soupira profondément, et se disposa pour l'attaque.

Les Ottomans se rangèrent suivant leur or-

(1) Mouradjea d'Ohsson, édit. in-8°, t. I, p. 379.

(2) Dschenabi, p. 415; Selimname de Dschalalsade, exemplaire de Dresde, fol. 41; Selimname de Keschfi, fol. 16-20.

(1) Histoire de Lutfi.

(2) Iidem ad dissimulandum et occultandum vulnerum suorum cruorem pœnicis in prælio tunicis utebantur, Valerius Maximus, l. II, c. 2

dre de bataille accoutumé. La cavalerie des beglerbegs d'Anatoli et de Karamani, Sinan et Seinel-Pascha, formaient l'aile droite; le beglerbeg de Rumili, Hasan-Pascha, était à la gauche : ils s'étaient partagé les Asabes d'Asie et d'Europe. Au centre se trouvait la force de l'armée, les janitschares; et derrière eux, à l'arrière-garde, se tenait le sultan, avec ses quatre bataillons formant sa garde; à ses côtés étaient les trois vesirs, Hersek-Ahmed, le grand vesir Dukagin-Ahmed et Mustafa. Les janitschares placèrent, sur leur front, leurs bagages et les chameaux, comme à l'ordinaire. L'artillerie, dont l'effet devait être décisif du côté des Ottomans, attendu que cette arme manquait entièrement aux Persans, formait aux deux angles de l'ordre de bataille, derrière les Asabes, une barrière infranchissable, car les canons étaient liés les uns aux autres par des chaînes en fer. Selim ordonna que l'on n'ouvrît pas le feu des pièces avant qu'elles n'eussent eté démasquées par les Asabes (1). Son armée comprenait plus de cent vingt mille hommes (2), parmi lesquels quatre-vingt mille cavaliers; mais les chevaux étaient maigres, épuisés par le manque de fourrages. Il y avait aussi dix mille janitschares, et le même nombre d'Asabes affaiblis par les maladies qu'avaient provoquées un soleil ardent et une mauvaise nourriture composée de farine corrompue et de fruits aigris (3). En somme, les soldats étaient mal disposés, mécontents, surtout les janitschares. L'armée persane avait à peu près la même force en cavalerie que ses adversaires; cette cavalerie était bien nourrie, bien montée : on y remarquait dix mille guerriers d'élite, avec des chevaux bardés de fer, des casques d'acier surmontés de panaches, des masses de fer, des arcs et des lances en bois de frêne qu'ils maniaient en les tenant par le milieu, comme les Espagnols (4); tous étaient dévoués, corps et âme, au schah, et ils étaient transportés pour son service d'un zèle aveugle et ardent; mais cette armée manquait d'infanterie comme d'artillerie. Là se trouvaient Ustadschlu-Oghli, le gouverneur de Diarbekr, les gouverneurs de Bagdad et de Meschhed, du Chorasan et de Mogan, et le plus haut dignitaire de la loi, Mir-Abdulbaki, fils de Nimetullah. Ismaïl, informé, par des espions ou des déserteurs, de l'ordre de bataille de Selim, et de ses dispositions pour masquer l'artillerie, divisa son armée en deux corps, avec l'ordre de suivre les mouvements des Asabes, aussitôt que ceux-ci s'ouvriraient, et de faire en sorte de les déborder. Il espérait ainsi pouvoir prendre le sultan et les janitschares à revers, car il envoyait un corps sous l'ordre d'Ustadschlu contre l'aile droite, et lui-même conduisait l'autre contre l'aile gauche de l'armée ottomane. Poussant le cri de guerre : *schah ! schah !* la cavalerie persane chargea celle des Ottomans, qui reçut le choc avec fermeté, en invoquant Allah.

Ismaïl, en tournant les Asabes aussitôt qu'ils s'ouvrirent pour démasquer, déjoua le plan de Selim, et rejeta sur l'arrière-garde des Ottomans l'aile gauche tout entière de la cavalerie européenne, dont le commandant, le beglerbeg Hasan, était tombé à la première charge; de l'autre côté, au contraire, le beglerbeg Sinan-Pascha trompa les efforts d'Ustadschlu-Oghli, en ordonnant aux Asabes de ne point ouvrir leurs rangs, de se replier sur les canons, et de franchir même la chaîne qui les unissait, pour se mettre à l'abri derrière cette barrière (1). Ce mouvement fut opéré avec ensemble et rapidité; les Persans se trouvèrent sous la bouche des canons, qui, tonnant tout à coup, firent d'effroyables ravages dans leurs rangs, et emportèrent leur chef Ustadschlu-Oghli. Selim, témoin de la défaite de l'aile gauche, composée de ses plus vaillants soldats, qui avaient été mis en pièces sous ses yeux avec leurs begs, fit rompre les barricades formées par les bagages et les chameaux, et ordonna aux janitschares d'ouvrir le feu. Treize mille cinq cents janitschares firent sept décharges consécutives, et la cavalerie persane fut écrasée. Le schah lui-même fut blessé au pied et au bras; son cheval s'abattit, l'entraînant dans sa chute, et à l'instant un cavalier turc courut sur lui, la lance en arrêt; mais Mirsa-Sultan-Ali, confident d'Ismaïl et armé comme lui, se rendit au cavalier en s'écriant :

(1) Dschenabi, p. 415; Penia, Giovio.

(2) Rapport vénitien, dans Marini Sanuto, l. XIX, du 14 mars 1514.

(3) Giovio, Fatti illustri di Selim, in la Storia universale de Sansovino, fol. 349.

(4) Giovio, fol. 350.

(1) Dschenabi, p. 415.

« Je suis le schah ! » Tandis que l'on s'assurait du prétendu schah, un palefrenier, nommé Chisr, donna son cheval à son maître, aux dépens de sa propre vie, sacrifice qu'Ismaïl récompensa dans la suite en faisant élever un monument funéraire en l'honneur de Chisr. Ismaïl s'enfuit, et aussitôt se dispersa le reste de l'armée persane, qui avait perdu, ainsi que l'armée ottomane, ses plus vaillants chefs. Quatorze sandschaksbegs, et autant de chans persans, étaient restés sur le champ de bataille. Le schah précipita sa course durant toute la nuit; et au point du jour il arriva à Tebris, dont les habitants allèrent au devant lui par curiosité plutôt que par affection, et, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale, il poursuivit sa route vers Dergesin (1). Le camp persan devint la proie des vainqueurs, qui s'emparèrent d'immenses trésors, de nombreux esclaves, et même de la plus chère des épouses du schah. Les kuridschis (gardes du corps d'Ismaïl) furent amenés devant le sultan, qui aussitôt les fit mettre à mort (2).

Le lendemain matin [24 août 1514], dans un divan solennel, Selim reçut les félicitations des vesirs et de l'armée; le reste de la journée fut consacré au repos; et, le 25, on se mit en route pour Tebris, où Selim n'arriva qu'au bout de treize jours, parce qu'il avait pris à dessein de longs détours. Le vesir Dukagin-Ahmed, le defterdar Piri et l'historien Idris (3), jadis secrétaire d'État au service de Jakub, prince du Mouton-Blanc, furent détachés vers cette capitale, afin d'en prendre possession et de régler toutes choses pour la réception solennelle du sultan (4). Dans le camp, tous les prisonniers furent égorgés; on n'épargna que la vie des enfants et des femmes. A la station de la plaine des Oiseleurs, on fit une halte d'un jour; et le chan persan Rustem, qui était venu avec ses deux fils et une suite de cinquante personnes pour offrir ses hommages au sultan, fut mis à mort avec les siens. Le Kurde Chaled, et sa suite, subirent le même sort, deux jours après. Neuf jours après la bataille, eut lieu la prise de possession de Tebris, par le vesir Dukagin-Oghli et le defterdar Piri (1). Le treizième jour, la population alla au-devant du sultan jusqu'à Surchab; et, de là, Selim s'avança triomphalement, entre deux rangs de ses soldats, pour entrer dans la capitale du schah. Dans la ville, il rencontra une procession de derwischs, à la la tête desquels se distinguait un de ces saints hommes par les respects que les autres lui rendaient: c'était le descendant de Timur, le prince Bedius-Seman (la merveille du temps), qui, depuis que son père Husein, chanté par les grands poëtes persans, Dschami et Mir-Alischir, avait perdu le trône du Chorasan, vivait à la cour du schah Ismaïl, sous la surveillance d'un derwisch. Selim le fit vêtir en prince, le plaça sur un trône dressé à côté du sien, honorant le sang de Timur, lui assigna mille aspres par jour, et l'emmena plus tard avec lui à Constantinople, où ce prince mourut ensuite de la peste (2). Selim s'enquit aussi de Mohammed-Hafis d'Iszfahan, muezzin renommé pour sa belle voix; il le conduisit également à Constantinople, et prit son fils Hasand-Schah, père de l'historien Seadeddin, pour le service intérieur du palais (3). Les magasins des derniers grands souverains de l'Aserbeidschan, les trésors du sultan Abusaid et de Jakub, furent vidés; les riches étoffes, les armes précieuses furent disposées en trophées devant le sultan; les éléphants furent emmenés, et les pierreries entrèrent dans le trésor du sultan (4). Le second jour de son arrivée [5 septembre 1514], un vendredi, Selim assista, dans la grande mosquée du sultan Jakub, à la prière publique, qui fut récitée en son nom, et ordonna de restaurer l'édifice qui, dans plusieurs parties, menaçait ruine. Il visita le marché et le magnifique jardin du sultan Jakub, appelé Heschtbihischt (les huit paradis) (5); il reçut un poëme qui célébrait son triomphe en persan et en tscha-

(1) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl, le Selimname en prose de Schukri.

(2) *Ibid.*

(3) Aali, Ebufasl, p. 93; le Selimname de Dschelalsade.

(4) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl, Selimname de Schukri.

(1) Selimname de Dschelalsade, XV[e] chapitre.

(2) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl, Selimname de Schukri.

(3) Selimname de Seadeddin.

(4) Selimname, fol. 33; Seadeddin, et, d'après lui, Aali; Seadeddin, fol. 640.

(5) Schukri, fol. 34.

gatahen, que lui présenta l'auteur. Ciodscha-Iszfahani (1); puis il expédia les bulletins de la bataille de Tschaldiran par des envoyés extraordinaires à son fils Suleiman, gouverneur d'Andrinople (2); au chan de la Krimée (3), au sultan d'Égypte (4) et au doge de Venise (5); le messager adressé à ce dernier ne fut qu'un sipahi, c'est-à-dire un simple cavalier feudataire.

Selim ne resta que huit jours (6) dans la capitale; parmi les habitants, il choisit mille artisans des plus habiles pour les envoyer à Constantinople (7); ne se sentant point en sûreté à Tebris, soit à cause des habitants ennemis jurés de tous les sunnites, soit en raison de la proximité du schah, il partit pour le pays de Karabagh, dans l'intention de passer l'hiver dans ses belles plaines bien boisées, où s'étendaient de gras pâturages [15 septembre 1514]. Lorsque son armée était sur les bords de l'Araxe, les janitschares déclarèrent ne pas vouloir aller plus loin, et se révoltèrent; ils présentèrent au sultan les lambeaux de leurs vêtements au bout de leurs lances; et le désordre alla si loin que plusieurs percèrent sa tente avec des balles ou la pointe de leurs piques (8). Cette fois, Selim fut réduit à céder. Mais, attribuant, en réalité ou en apparence, la faute de la révolte à ses vesirs, et surtout aux manœuvres de Mustafa, au milieu de la marche, aux environs de Nachdschiwan, il ordonna à l'un de ses muets de s'approcher furtivement de Mustafa, et de couper brusquement les sangles de la selle. Le vesir, tombant de cheval, fut livré à la risée des soldats, et le ridicule, détruisant son autorité, devait présager la perte de sa dignité (9), qui lui fut retirée en effet quelques jours après, aux environs d'Eriwan [22 septembre]. Il fut remplacé par le defterdar Piri, dont Selim avait si fort loué le conseil avant la bataille de Tschaldiran [28 septembre]. Le nouveau vesir marcha en avant, du côté de Baiburd, pour recueillir les vivres nécessaires (1). A Karsz, Selim fit tourner sa tente du côté de la Géorgie, afin d'inspirer des craintes à Dschanik, qui avait promis de se rendre en personne dans le camp, et qui ne paraissait pas. Après quatre jours de marche dans cette direction, on rencontra des envoyés géorgiens, qui apportaient des présents et des provisions (2); ils furent bien accueillis; car la disette de vivres était si grande que le kilo de farines se vendait mille quatre cents aspres (3). A Erserum, Selim reçut les clés de Baiburd. Biiklu-Mohammed, qui avait été chargé de poursuivre le siége, lui avait exposé les difficultés de l'entreprise. Selim écrivit aux begs de l'armée assiégeante : « Si la forteresse ne tombe pas avant mon arrivée, j'abats vos têtes (4). » Cette dépêche accéléra la chute de la place. Vers la fin d'octobre, il tomba une grande quantité de neige, ce qui détermina, trois jours après, le licenciement de la cavalerie feudataire à Utschkilise ou Etschmiazin (5). La prise de Baiburd fut suivie de celle de Destberd et de Keifi (6). Le gouvernement du pays soumis, d'Ersenschan, fut conféré au vainqueur, le grand écuyer Biiklu-Mohammed, qui eut, en outre, sous ses ordres, Karahiszar, Dschanik et Trabesun (7). Trois stations plus loin, les paysans se jetèrent, en suppliants, aux pieds du cheval de Selim, poussant des gémissements sur la cruauté des soldats. Selim suivit la politique adoptée dès l'entrée en campagne, rejetant toute la faute non pas sur l'armée, mais sur les vesirs, parce qu'il lui était toujours plus facile d'abattre quelques têtes, même innocentes, que de frapper sur de nombreux coupables. Les deux vesirs Hersek-Ahmed et Dukagin virent leurs tentes tomber sur leurs têtes, en signe de dégradation. La

(1) Ebulfasl donne les deux exemplaires, fol. 37.
(2) Ils se trouvent dans le recueil de papiers d'État de Feridun, n° 254, avec la réponse, n° 255.
(3) Dans le recueil de Feridun, n° 256; cette lettre manque dans le Codex de Paris.
(4) La longue lettre arabe manque dans Feridun, mais se trouve dans le Selimname de Schukri, où elle remplit sept grandes feuilles, p, 36-42.
(5) La lettre du sultan (translata da lingua græca) est dans la chronique de Sansovino dans toute son étendue.
(6) Tubero se trompe lorsqu'il ne l'y fait rester que trois jours.
(7) Tabi-Beg, fol. 159.
(8) D'après les paroles de Selim lui-même, dans le Selimname de Seadeddin.
(9) Selimname de Schukri, fol. 35.

(1) Ssolaksade, fol 87.
(2) Selimname de Schukri, fol. 35.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) Dschelalsade, § xv.
(7) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl.

dignité de grand vesir fut conférée, pour la quatrième fois, au vaillant eunuque Sinan-Pascha beglerbeg d'Anatoli, qui, à la bataille de Tschaldiran, avait décidé le succès de la journée en dirigeant avec tant de prudence les mouvements de l'aile droite. On lui assigna, ainsi qu'à la cavalerie, Angora pour quartier d'hiver, et le sultan établit le sien à Amasia, vers le milieu de novembre (1).

Le jour où Selim arrivait à Amasia, à une certaine distance de la ville, il appela auprès de sa personne le Schehsuwaroghli-Ali, cousin et ennemi personnel de Suleiman, prince de Sulkadr, et lui conféra le sandschak de Kaiszarije, en le chargeant de conquérir aussi le pays dépendant de Suleiman (2). Schehsuwar se jeta de son cheval aux pieds du sultan, et s'enfonçant à travers les neiges, il alla surprendre Bosuk, et envoya la tête de Suleiman à la porte du sultan (3). L'esprit de sédition, qui s'était si souvent manifesté dans cette campagne, s'agita encore dans les quartiers d'hiver. Ces miliciens pillèrent la maison du vesir Piri et du précepteur du sultan, Halimi. Selim, toujours fidèle à sa politique, au lieu de châtier les rebelles, fit tomber la tête de l'ancien vesir Dukagin (4). A Amasia, furent aussi déposées les têtes des Hongrois, envoyées par Ali-Beg comme trophées de sa victoire sur ses voisins, qui avaient fait une vaine tentative contre le château de Sarno ou d'Havala (5), situé à égale distance de Belgrad et de Semendra, et des Croates, adressées par Hadschi-Beg comme une attestation du succès de ses irruptions du côté de Swornik (6).

(1) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, Ebulfasl, Schukri.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 659; Ssolaksade, fol. 87; Ebulfasl, Aali, et Selimname de Schukri, fol. 42.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Istuanfi, Hist., lib. VI.

(6) Selimname de Schukri, fol. 43; Chronique de Marini Sanuto, t. XIX; lettera data in Laurana da sagredo Castellan di Laurana.

Enfin, pendant l'hiver, parut à Amasia une brillante ambassade de Schah-Ismaïl, avec beaucoup de présents, pour obtenir la liberté de sa sultane favorite, prise à la suite de la bataille de Tschaldiran. Les ambassadeurs étaient quatre personnages recommandables par leurs familles et leurs services (1); le seid Abdalwahab, le juge Ishak, l'un des premiers légistes de la Perse, fameux sous le nom de Juge-Pascha, le mollah Schukrallah-Moghani, et Hamsa-Chalfa, l'un des disciples et des successeurs du scheich Haider (2). Ces quatre dignitaires ne purent rien obtenir du tyran, qui ne respecta point en eux le caractère dont ils étaient revêtus, et qui les rendait sacrés devant les nations. Selim les fit arrêter, et envoya Abdalwahab et Ishak à Constantinople, pour qu'ils fussent renfermés dans le nouveau château du Bosphore; quant au mollah et au scheich, transportés à Demitoka, ils furent jetés dans une tour obscure (3). Au lieu de mettre la sultane en liberté, Selim, violant toutes les lois de l'islam, qui ne donnent aucun droit au vainqueur sur la femme légitime d'un moslim, la livra pour épouse à son secrétaire d'État, le savant rédacteur de ses bulletins, Tadschisade-Dschafer-Tschelebi. Ces deux actes forment deux graves accusations au tribunal de l'histoire contre Selim, qui n'en est point absous, même par les historiographes ottomans; ces écrivains se montrent plutôt disposés à justifier le massacre des prisonniers et l'extermination des hérétiques (4).

(1) La lettre de Schah-Ismaïl est dans le recueil de Feridun, n° 258; dans le Codex de Paris, 79, p. 297, et dans le Dschelalsade de la bibliothèque de Dresde, fol. 45.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 659; Ssolaksade fol. 88; Aali, fol. 188; Ebulfasl, fol. 68; Selimname de Schukri fol. 43.

(3) Seadeddin, l. IV, fol. 659; Ssolaksade, fol. 88; Ebulfasl, fol. 68; Aali, Nochbetet-Tewarich, Selimname de Schukri, Rausatul-Ebrar.

(4) Rapport du baile Giustiniani, du 1er mars 1515, dans la Chronique de Marini Sanuto.

LIVRE XXIII.

CHATEAU DE KUMACH.—SA CONQUÊTE.—MASSACRE DE LA FAMILLE DE SULKADR.—SCHEHSUWAR REÇOIT L'INVESTITURE DU PAYS. — EXÉCUTIONS DE MINISTRES ET DE GÉNÉRAUX.—NOUVELLE INSTITUTION DE L'ÉTAT-MAJOR DES JANITSCHARES.— FONDATION DE L'ARSENAL, CONSTRUCTION DE VAISSEAUX. — IDRIS, COMMISSAIRE CHARGÉ D'ORGANISER LE KURDISTAN.—LES BEGS KURDES FONT LEVER LE SIÉGE DE DIARBEKR. — DESCRIPTION ET HISTOIRE DU DIARBEKR DE MARDIN, HOSZNKEIF, NISZIBIN, MOSZUL, ORFA ET RAKKA.—APRÈS LA BATAILLE DE KODSCHHISZAR, LE KURDISTAN EST ORGANISÉ.—DESCRIPTION DE CE PAYS ET DES HABITANTS.

Près des rives de l'Euphrate, à une journée d'Ersendschan, sur un rocher inaccessible, s'élève le château de Kumach, dont les alentours ont été connus d'Ammien Marcellin, sous le nom de Gumathène (1) : c'est l'une des forteresses les plus célèbres de l'empire ottoman; conquise dès le règne de Bajesid I, par Timurtasch-Pascha; elle avait été perdue de nouveau au temps de Timur. Non loin de là, dans le district d'Urla, sont des mines de cuivre, d'argent et d'or.

Selim se faisait un point d'honneur de la conquête de Kumach, ancienne place frontière de l'empire ottoman; et, de plus, il jugeait nécessaire d'assurer ainsi la tranquillité d'Ersendschan et de Baiburd, qui avaient toujours été inquiétés par les troupes sorties de Kumach. Pendant qu'il restait dans ses quartiers d'Amasia, il avait donc détaché le gouverneur d'Ersendschan, Biiklu-Mohammed-Pascha, pour assiéger la place; et lui-même, au printemps (2), prit cette direction en passant par Karlugæl (lac mignon) et Karadschatschair (prairie noirâtre) [19 avril 1515]. Là parurent des envoyés du sultan d'Égypte avec des présents; ils se plaignaient de ce que le sandschak de Kaiszarije et de Bosuk avait été conféré à Schehsuwar, parce que le père de Schehsuwar avait été pendu à la porte du Kaire comme ennemi du sultan d'Égypte; Kaiszarije et Bosuk, disaient-ils, dépendent des domaines du prince de Sulkadr qui, reconnaissant la suzeraineté égyptienne, n'exerce les droits de faire réciter les prières et frapper des monnaies qu'au nom du sultan d'Égypte. Selim congédia les ambassadeurs avec ces paroles : « Si le sultan est un homme, qu'il songe donc à conserver pour lui-même les droits souverains de la prière publique et de la monnaie en Égypte (1). » La marche se poursuivit sur Siwas par Ortokabad, et, après une halte d'une semaine, sur la route de Mersifun à Almalu. Un mois juste après le départ d'Amasia, le sultan se trouva devant Kumach qui, malgré la défense la plus vaillante, fut emporté d'assaut; Selim en donna le commandement au fils de Karatschin Ahmed-Beg.

La prise de Kumach annonçait l'approche du châtiment du prince de Sulkadr, auquel n'était point encore pardonné le refus de secours pour la campagne de Perse; de Siwas où Selim était encore huit jours après sa conquête, il envoya le fils de Schehsuwar, Ali-Beg, et le grand vesir Sinan-Pascha, avec dix mille janitschares, contre le prince de Sulkadr, pour le châtier comme il le méritait. Lui-même suivit les trou-

(1) Ammien Marcellin, l. XVIII, p. 9; Dschelalsade, § XVI.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 661; Ssolaksade, fol. 88; Aali, IV[e] événement, fol. 198; Ebulfasl.

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 661; Ssolaksade, fol. 88; Aali, IV[e] événement, fol. 198; Ebulfasl.

pes à quelque distance, de sorte qu'il campa sur les rives de l'Indscheszu, lorsque le grand vesir fut à Elbistan, tandis que le prince de Sulkadr, Alaeddewlet, se trouvait à Ordeklu. Celui-ci avait fait transporter ses trésors et son harem sur la montagne escarpée de Turnataghi, et avait occupé les défilés avec ses turkmans (1). Sinan-Pascha traversa la plaine du Gœksun, et la bataille fut livrée au pied du Turnaghi; le vieux Alaeddewlet y périt [12 juin 1515]. Quatre de ses fils furent pris et immolés. Son frère Abdurrisak fut présenté au sultan avec les têtes des membres de cette famille souveraine. Selim joignit la tête d'Alaeddewlet au bulletin destiné pour le sultan d'Égypte, comme une sorte d'avertissement. Le pays de Sulkadr fut conféré en fief au fils de Schehsuwar qui reçut en même temps la dignité de pascha à trois queues. A chaque cavalier de l'armée fut donnée une gratification de 1,000 aspres. La guerre était terminée; à Kaiszarije furent congédiées les troupes de Karamanie et d'Anatoli, et le sultan revint à Constantinople, après avoir expédié encore un messager à Venise, pour annoncer sa victoire et la chute du souverain de Sulkadr(2).

Arrivé dans la capitale de l'empire, Selim songea aussitôt à de nouvelles exécutions de vesirs; mais en même temps il médita une nouvelle organisation de l'armée et de la flotte. Il voulut punir les révoltes des janitschares, seulement sur les grands, coupables de les avoir favorisées, ou du moins soupçonnés d'une pareille trame. Il convoqua une réunion des plus anciens de cette milice privilégiée, et leur ordonna de déclarer sur quelles instigations les janitschares avaient pillé, à Amasia, les maisons de Piri-Pascha et de Chodscha-Halimi. Les vieux soldats, enchantés de pouvoir sauver leurs têtes aux dépens des autres, nommèrent le pascha Iskender, le kadiasker Dschaafer-Tschelebi, et leur propre général, le segbanbaschi Baljemes-Osman. A l'instant, le sultan ordonna d'abattre les têtes du pascha et du général, et de les donner en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Quant au kadiasker, il ne voulut ou ne put commander son supplice avec aussi peu de forme; car alors c'était le premier dignitaire de la loi, placé encore au-dessus du mufti. Il le fit appeler, et lui demanda quelle peine méritait celui qui poussait les armées de l'islam à la révolte. « Si le crime est prouvé, répondit le juge de l'armée, la mort. » A l'instant, le sultan ordonna de sceller cette sentence par le sang de Dschaafer (1). Alors l'éloquent magistrat, parlant en toute liberté, exhorta le sultan à écouter la voix de l'équité, et à ne point faire retomber sur sa tête le sang innocent, amasser dans son cœur le repentir, ainsi qu'avait fait Haroun-al-Raschid, par le supplice de Dschaafer-le-Barmekide. Ce fut en vain qu'il s'efforça d'éveiller le sentiment de la justice dans le cœur du sultan; le tranchant de l'épée arrêta ses nobles paroles. Sa prédiction se vérifia; Selim se repentit de la sentence précipitée, exécutée sur un fidèle serviteur qui avait ennobli de son style les bulletins de tant de victoires, et il reprocha aux officiers qui l'entouraient de plus près de n'avoir pas exposé leur liberté pour sauver la vie à Dschaafer. Lorsque, peu de jours après la mort du juge de l'armée, un incendie éclata dans Constantinople (2), le sultan, accourant au secours, dit au grand vesir qui l'accompagnait: « C'est là le souffle brûlant sorti de la poitrine de Dschaafer, et je crains bien qu'il ne finisse par dévorer le sérail, mon trône et moi-même (3). »

Après avoir, par ces trois exécutions, fait disparaître la cause apparente des révoltes si fréquentes des janitschares durant la campagne de Perse, Selim s'occupa surtout de remédier, autant qu'il était en son pouvoir, aux vices qui affectaient l'institution de ce corps. Jusqu'alors le premier officier des janitschares avait été le segbanbaschi, et l'on ne s'élevait à ce poste que graduellement, en partant des derniers rangs; en sorte que si le segbanbaschi était destitué,

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 663; Ssolaksade, fol. 88; Aali, IVe événement; le rapport vénitien de Chypre, dans Marini Sanuto; Dschelalsade, Selimname, § XVI; Keschfi, fol. 26.

(2) La lettre de victoire, dans Marini Sanuto, est datée du 15 juin.

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 666; Ssolaksade, fol. 88; Aali, Ve événement, fol 198.

(2) Le baile Giustiniani, dans la Chronique de Marini Sanuto, rend compte de ce grand incendie, en chiffres. Tous les ambassadeurs craignaient alors de s'expliquer ouvertement.

(3) Kinalisade.

on le remplaçait par l'officier qui le suivait immédiatement en grade. C'était, à vrai dire, le général des trente-trois bataillons des segbans, qui, ainsi que les fantassins appelés jajas, avaient été incorporés aux janitschares aussitôt après l'institution de ceux-ci, en sorte que le corps des janitschares consistait en trois parties diverses, savoir : soixante-deux bataillons (buluks) de nouvelles troupes (jenitscheris); trente-trois chambrées (odas) de gardes chiens (segbans), et cent compagnies (dschemaats) de fantassins (jajas). Après l'exécution de Buljemes-Osman, Selim donna le commandement supérieur des janitschares, non point d'après l'ordre des rangs, mais arbitrairement, à un aga spécial; et, pour cet emploi, il choisit dans le sérail son porte-étendard Jakub, sur la fidélité duquel il pouvait compter. Au reste, celui-ci ne dut pas avoir, à l'avenir, le segbanbaschi immédiatement au-dessous de lui; au mépris de la hiérarchie militaire, ce dernier fut subordonné à un lieutenant général, sous le titre de kulkiaja, procureur des esclaves; après l'aga et le kulkiaja venaient, selon l'ordre de leurs services, les quatre lieutenants généraux, dont les noms ont été tirés des anciens usages de la chasse : le segbanbaschi (le premier garde des chiens), le sagardschibaschi (le chef des gardes des chiens d'arrêt), le ssamszundschibaschi (premier garde des dogues), et le turnadschibaschi (chef des gardes des grues), après lequel venait le baschtschausch, ou le chef des messagers d'État. Ces sept officiers composaient l'état-major des janitschares (1). Comme les quatre lieutenants généraux avaient emprunté leurs noms des fonctions de la vénerie, de même les quatre premiers officiers de chaque régiment tenaient les leurs des divers besoins de la cuisine; ainsi, le colonel tschorbadschibaschi (faiseur de soupes), l'aschtschibaschi (chef de cuisine), le sakkabaschi (chef des porteurs d'eau), et le wekilichardsch (chef de la comptabilité des cuisines). Il ne faut pas confondre le kulkiaja, premier officier des janitschares, après l'aga, avec les kiajajesi (littéralement procureurs). Ceux-ci s'occupaient de régler, avec les autorités administratives des localités, les affaires de leurs camarades, et, quoiqu'ils fussent les derniers des officiers, leurs noms figuraient en tête de tous les firmans relatifs aux rapports économiques des janitschares; immédiatement au-dessus d'eux étaient les muhsirs, attachés au service du tribunal du corps; puis venaient les dewedschis (1), ou conducteurs de chameaux, et après ceux-ci les chaszekis (exempts des gardes (2). Voici comme se faisait l'avancement : du kiajajesi au muhsir, du muhsir au dewedschi, de celui-ci au chaszeki, et ainsi de suite, en observant la gradation des rangs jusqu'aux quatre lieutenants généraux; mais le kulkiaja et l'aga n'étaient plus soumis aux règles de la hiérarchie : c'était la volonté seule du sultan qui décidait leur nomination, et de la sorte il avait entre ses mains les deux premiers postes de la redoutable milice. Avec des dispositions si bien combinées, Selim espérait contenir l'humeur indocile et séditieuse des janitschares. L'aga ne devait aller en guerre qu'avec le sultan; le kulkiaja suivait toutes les affaires du corps auprès de la Porte; le segbanbaschi était chargé, durant l'absence du sultan, de veiller à la sécurité de la capitale.

En même temps qu'il prenait les mesures pour l'ordre et la discipline de l'armée, Selim suivait l'exécution d'un vaste plan, pour l'organisation et l'augmentation de la marine. La flotte qui, durant la guerre de Perse, avait fait arriver des vivres par la mer Noire à Trabesun, ne comprenait pas de bâtiments en assez grand nombre, et n'offrait pas des équipages assez bien tenus pour en imposer aux puissances maritimes de la chrétienté. Constantinople même n'avait point encore d'arsenal pour fournir aux besoins de sa marine, et depuis la conquête on avait été réduit à se servir des vieux chantiers laissés par les Grecs. Après une nuit d'insomnie, dans laquelle le sultan s'était représenté vivement les vices de cette situation, il fit encore appeler, avant la naissance du jour, son fidèle vesir Piri-Pascha, qui, depuis la bataille de Tschaldiran, ayant manifesté en cette occasion un caractère sympathique à celui de Selim, avait acquis chaque jour la confiance plus intime de son maître. « Si cette race de scorpions, dit le

(1) Constitution et administration de l'empire ottoman, t. II, p. 203.

(1) *Voy.* l'administration de l'empire ottoman, t. II, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 204.

sultan, si le pape, les Français, les Espagnols et le doge de Venise dominent, avec leurs flottes, sur la mer du pays des Francs, il faut en accuser mon indulgence et ta paresse; mais, maintenant, je veux qu'une grande flotte soit équipée. » «En effet, répondit Piri, votre majesté me fait entendre, à l'avance, ce que je méditais cette semaine de lui soumettre humblement à l'audience. Lorsque demain, nous autres vesirs, viendrons présenter notre rapport ordinaire, que Votre Majesté toute-puissante daigne nous réprimander tous ensemble, m'adresser de plus vifs reproches à moi qu'aux autres; qu'elle nous impose l'obligation de faire construire un arsenal avant le printemps prochain, et de prendre à notre charge l'équipement de cinq cents vaisseaux; qu'elle nous ordonne de choisir, à l'instant, l'emplacement convenable, et de suivre activement l'exécution de ces plans. A la nouvelle de ces travaux, les Francs se douteront qu'ils sont dirigés contre eux, et avant que les chantiers soient achevés, avant même que les galères soient lancées à la mer, ils s'empresseront de renouveler les capitulations, et de payer le tribut; de cette manière seront couverts, en grande partie, les frais de l'entreprise.» Le sultan goûta l'avis de Piri, et le suivit dans le divan. En sortant de l'assemblée, les vesirs, Piri en tête, se rendirent sur l'emplacement de l'arsenal actuel, de l'autre côté du port, là où il y avait eu des chantiers du temps des Byzantins (1). Depuis la conquête, c'était un cimetière commun. A l'instant, les vesirs firent commencer le déblaiement sur le bord de la mer; plusieurs centaines de tombeaux furent fouillés, et les ossements furent déposés dans une grande fosse commune. On se mit à l'œuvre pour l'arsenal et les galères, et la prédiction de Piri s'accomplit en partie; car, avant l'expiration de l'année, Naples et Venise renouvelèrent les capitulations; la Hongrie et la Valachie imitèrent cet exemple. Les Hongrois furent déterminés à ce parti par les mouvements des Turcs du côté de Kuin, Klisa et Skardona; et, dans la trêve d'un an, ils firent comprendre la Pologne (2). Nagul-Bassaraba, prince de Valachie, assura son repos en s'engageant à fournir un tribut annuel de six cents jeunes garçons et de 3,000 banerasches (9,000 rixdalers) (1).

Bientôt après le grand incendie (2), Selim quitta la capitale et se rendit à Andrinople; mécontent du grand vesir Sinan, il se disposait à conférer cette dignité à Hersek-Ahmed, qui déjà l'avait occupée quatre fois. Il le fit appeler, mais Hersek s'excusa sur son grand âge et la paralysie dont il était affecté, pour ne point paraître. Selim, soupçonnant le grand vesir d'avoir révélé à Hersek-Ahmed le motif pour lequel il le mandait auprès de lui, se sentit transporté de colère, et voulut le frapper de son sabre. Sinan s'enfuit; et, durant quelque temps, l'on ne connut point sa retraite. Enfin Selim, ne trouvant pas un homme plus capable, fit publier un ordre de rappel pour Sinan, qui fut conservé. Pendant que tous ces événements se passaient dans les deux capitales européennes de l'empire, en Asie la conquête et la réorganisation du Kurdistan étaient accomplies par le gouverneur d'Ersendschan, Biiklu-Mohammed-Pascha, et le mollah Idris, le premier grand historien des Ottomans.

Selim, qui s'exerçait lui-même dans la versification persane et qui sentait les beautés de la poésie et de l'art oratoire dans cette langue privilégiée, malgré son humeur tyrannique et sanguinaire, aimait à s'entourer d'hommes distingués par leur mérite littéraire; dans sa campagne contre la Perse, il était accompagné de trois des plus grands savants de son temps, dont les talents ornaient sa cour, dont les entretiens charmaient ses loisirs, et qu'il sut encore employer au service de l'empire et à l'exécution de ses plans de conquête et d'organisation. C'étaient son précepteur, le philologue Halimi, son secrétaire d'État, qui devint plus tard juge de l'armée, le poëte Dschafer, et l'historien Idris. Ce dernier, Kurde d'origine, né à Biblis, jadis secrétaire de Jakub, prince du Mouton-Blanc, connaissant parfaitement le

(1) Un armamentarium. *Voy.* Constantinople et le Bosphore, t. II, p. 55.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, t. III, 2e part., p. 192.

(1) Engel, Histoire de Valachie, d'après Bauer, p. 198.

(2) Giustiniani rend compte de l'incendie du 26 août, et le 18 septembre Selim avait déjà quitté Constantinople; Chronique de Marini Sanuto, 1515.

pays et les habitants, avait été envoyé par Selim, du quartier d'hiver d'Amasia, avec des lettres d'invitation auprès des divers begs du Kurdistan, pour les détacher de l'obéissance du schah, et les attirer au parti du sultan; et l'on avait fondé des espérances de succès sur les mouvements qui s'étaient manifestés en faveur des Ottomans, dans toutes les villes du Kurdistan, à Amid Bidlis et Hosznkeif.

Après la bataille de Tschaldiran, les habitants d'Amid ou de Diarbekr avaient expulsé le lieutenant d'Ustadschluoghli, mort dans l'action, et envoyé des députés auprès de Selim, avec des offres de soumission. A Bidlis, Scheref-Beg s'était déclaré en faveur de Selim, contre Chaled-Beg, son frère, qui gouvernait la ville au nom du schah. Chaled-Beg tomba entre les mains de Selim, qui le fit exécuter à Merenda. Ses fils, dirigés par le persan Chalife, commandant de la frontière de Chunis, en vinrent trois fois aux mains avec les troupes de Scheref-Beg, qui retournèrent à Bidlis, avec une perte de trois cents hommes, morts de froid. Melek-Chalil, l'Ejubide, dont les ancêtres avaient possédé Hosznkeif et Saard, avait été dépouillé de ces places, malgré son alliance de famille avec le schah, qui en donna l'investiture à Karachan, père d'Ustadschlu. Melek-Chalil s'empara de Saard, et attaqua plusieurs fois Hosznkeif (1). Le commandant de Ssasznu, Mohammed-Beg, avait saisi pour lui le territoire d'Hersen qui appartenait à l'émir des cavaliers du schah, et chassé les feudataires persans. Dans le voisinage de Diarbekr, le seid Ahmed-Beg-Riski avait conquis les châteaux d'Atak et de Miafar-Akain, et Kasim-Beg-Merdisi, le château d'Egil, avec l'aide des habitants de Diarbekr. Dschemschid-Beg-Merdisi, qui était venu baiser les pieds du sultan dans la marche sur Tebris, se voyant investi d'un sandschak, avait planté la bannière ottomane sur les murs de Palu. Le commandant de Nedschti et de Dschesire avait battu et mis en fuite les troupes persanes dans le canton de Moszul, et Seid-Beg, commandant de Suran, s'était emparé d'Erbil et de Korkul. Outre ces neuf begs, les plus influents du Kurdistan, seize autres encore s'étaient déclarés pour le sultan des Ottomans; et c'est auprès de tous ces chefs Kurdes (1) qu'Idris avait été envoyé en qualité de commissaire ottoman, pour recevoir d'eux l'hommage au nom du sultan, et prendre possession du Kurdistan septentrional, depuis la frontière orientale, c'est-à-dire depuis Urmia, sur les bords du lac du même nom (le Spauta de Strabon), jusqu'à la limite occidentale, où il touche à Malatia (Mélitène) (2).

Cependant, à la nouvelle du départ du sultan, le schah Ismaïl quitta Dergesin et Hamadan, où il s'était réfugié, pour regagner sa capitale que venait de quitter Selim, et avait détaché Karachan, frère d'Ustadschlu, comme successeur de celui-ci, pour reconquérir le chef-lieu de son gouvernement de Diarbekr. Karachan se mit brusquement en marche, avec quelques milliers d'hommes, sur la route de Tchabakdschu à Diarbekr; et, ralliant les commandants de Mardin, Roha et Hosznkeif, restés fidèles au schah, il alla mettre le siége devant Diarbekr. Les habitants, vivement pressés, mais résolus à une vaillante résistance, envoyèrent des députés au camp d'Amasia, pour solliciter des secours. Selim fit partir, avec quelques troupes, le janitschare Hadschi-Jekda-Ahmed, qui, se faisant jour à travers l'armée de siége, entra par la porte grecque (3), se jeta dans la ville, et planta sur les remparts la bannière ottomane (4). Par les députés de Diarbekr, Idris reçut des dépêches qui l'informaient des ouvertures d'Ismaïl, de la résolution de Selim de n'écouter aucune proposition, et de son projet de secourir aussitôt les habitants du Kurdistan, en faisant attaquer Kumach. Le schah envoya le gouverneur de tout le Kurdistan avant la conquête persane, Kurd-Beg, avec les commandants d'Ardschisch et d'Aadildschuwas, et les fils de Chaled, begs de Baschuhl, du côté de Bidlis, et d'Achlath (5), pour appuyer les troupes cam-

(1) Ebulfasl, fils d'Idris, d'après les papiers de son père; Aali l'a suivi fidèlement; Seadeddin et Ssolaksade n'en ont donné que des extraits.

(1) Aali, fol. 200.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 667. La plupart des lieux cités ci-dessus se trouvent sur la carte, à la fin de ce volume.

(3) Rum-Kapusi.

(4) Ebulfasl, fol. 83.

(5) *Ibid.*, fol. 84.

pées devant Diarbekr. Tandis que ces chefs se rassemblaient autour d'Ardschisch, Idris réunit les forces des begs kurdes de Bidlis, Chairan, Meks et Ssasznu, qui mirent en fuite les partisans du schah, et enlevèrent un riche butin (1).

Le siége de Diarbekr durait depuis un an, et les assiégés avaient perdu plus de cinquante mille hommes, soit par les sorties, soit par les maladies (2); néanmoins les Kurdes restaient inébranlables dans la défense de leur pays et de leur secte, en vrais montagnards et sunnites, engagés, depuis quatorze ans, dans une guerre continuelle avec les Persans, qui prétendaient les soumettre (3). Lorsque se répandit le bruit que l'armée ottomane, après le châtiment d'Alaeddewlet, revenait sur ses pas, les begs qui avaient prêté hommage à la Porte, se sentant rudement menacés, pressèrent Idris de se rendre au camp du sultan, pour implorer des secours rapides et une assistance efficace. Idris n'atteignit pas le camp, car il rencontra en route, à Hosznkeif, un firman, qui prévenait en partie la demande des Kurdes, et ordonnnait à Biiklu-Mohammed-Pascha, alors à Baiburd, de marcher, avec quelques milliers d'hommes, à la délivrance de Diarbekr (4). Idris fit parvenir aussitôt cet avis à Diarbekr, au moyen d'un pigeon. Le defterdar des fiefs de l'empire, Nisameddin-Ali, qui avait parcouru le pays en divers sens pendant quarante jours, était porteur de ce firman et d'un autre pour Idris, auquel il était recommandé de maintenir l'union entre les begs kurdes par sa présence (5). En conséquence, Idris assembla de nouveau le commandant de Tschemischgesek, le beg Merdisi, le commandant de Palu, Dschemschid-Beg, les begs de Tchabakdschu, Bidlis, Hosznkeif, Chairan (6), Charire et Ssasznu (7).

Cependant, l'armée persane, commandée par Kurd-Beg, s'était avancée jusqu'à Tschabakdschu, et avait enlevé cette place. Idris en informa Biiklu-Mohammed-Pascha, qui était encore à Ersendschan, et lui indiqua Hosznkeif, comme le point le plus convenable pour la jonction des begs kurdes avec les troupes ottomanes. Idris et les begs kurdes Kasim-Beg, Dschemschid-Beg et Husein-Beg, à la tête de dix mille hommes, se réunirent en effet aux troupes de Biiklu-Mohammed, attaquèrent les ennemis et les mirent en fuite; forcés de se replier en toute hâte sur Ardschisch et Aadilschuwas, les Persans durent abandonner le plan de leur marche en avant d'Amid. Les Kurdes et les Ottomans poussèrent du côté de Diarbekr; à Esmasek, ils furent fortifiés par Schadi-Pascha, beglerbeg d'Amasia, qui leur amenait cinq mille hommes, et lorsqu'ils arrivèrent au Pont-Noir, à cinq lieues en avant d'Amid, Karachan leva le siége, et se dirigea sur Mardin.

Biiklu-Mohammed-Pascha prit possession de Diarbekr, qui porte encore aujourd'hui son ancien nom d'Amid; on l'appelle aussi Kara-Amid, ou le Noir-Amid. Ammien Marcellin, qui prit part, comme Idris, à une campagne dans ces contrées, et qui en a fait le récit, décrit, ainsi que l'historien persan, la forte position de cette ville : elle est située sur le Tigre, à peu de distance au-dessous de sa source, et un peu au-dessus du confluent du Nymphius, c'est-à-dire de la rivière de Miafarakain, ou Martyropolis. L'empereur Constantin l'entoura de murailles. Bientôt après, le roi de Perse, Sapor, vint l'assiéger en personne [359], et vit ses troupes repoussées dans plusieurs assauts; mais la peste lui prêta un puissant secours (1). Les mines firent écrouler les murailles, et la garnison évacua la place (2). Justinien I[er] releva les fortifications d'Amid, en même temps que celles des autres places frontières de l'empire byzantin, du côté de la Perse. Le second siége par les Persans, sous la conduite de Kobad, fut plus pénible et de plus longue durée que le premier. Enfin, par une nuit tranquille, les murs furent escaladés, et quatre-vingt mille Grecs passèrent par le tranchant du sabre des Persans [505]. Durant les guerres civiles qui déchirèrent la Perse, Amid tomba entre les mains des Arabes de la tribu de Bekr, ce qui

(1) Ebulfasl, fol. 84.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) Probablement le Horre de Théophylacte.
(7) Ebulfasl, fol. 87.

(1) Dans la description de cette peste, Ammien Marcellin rivalise avec Thucydide.
(2) An 347 [758], Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

fit appeler le canton environnant le pays de Bekr (Diarbekr); et ce nom, jusqu'aujourd'hui, est resté ainsi à la ville. La famille qui eut la domination dans ces lieux était celle de Kende. Le fils d'Hadschr, roi de Kende, appelé Amrolkais, fut l'un des sept plus grands poëtes arabes avant l'islam, dont les vers, écrits en lettres d'or, furent exposés dans la Kaaba, à la vénération de toutes les tribus. Sous le règne de l'islam, Diarbekr, après la conquête d'Omar, passa au pouvoir des chalifes de la maison d'Ommeije et d'Abbas. Les Grecs la reprirent au milieu du xe siècle (1): mais, avec le commencement du xie siècle de l'ère chrétienne, s'éleva une dynastie particulière de Kurdes; ce furent les fils de Merwan qui établirent un pouvoir indépendant à Diarbekr, où ils se maintinrent quatre-vingts ans. Renversés par le turkman Ortok, les Merwan furent remplacés par la dynastie du vainqueur (2). Timur abattit les descendants d'Ortok, se saisit de Diarbekr par la ruse [1390] (3), et conféra le gouvernement de l'Irak-Arabie et de Diarbekr à son petit-fils Ebubekr (4); mais, après la mort de Timur [1402], le souverain du Mouton-Blanc, Karajuluk, se saisit de Mardin et d'Amid, et sa famille régna sur le Diarbekr pendant un siècle entier, jusqu'à ce que Schah-Ismaïl la renversât. Alors le conquérant confia Diarbekr au plus vaillant de ses chans, à Ustadschlu; puis au frère de celui-ci, Karachan. On a vu comment la place était tombée ensuite sous le pouvoir des Ottomans.

Après la délivrance de Diarbekr, l'armée réunie des Kurdes et des Ottomans s'arrêta trois jours à Dschewsak, où fut tenu un conseil de guerre pour décider si l'on attaquerait Mardin, place regardée comme imprenable. Idris fut d'avis qu'il fallait marcher sur cette forteresse; car il avait des intelligences avec Melek-Chalil, commandant de Hosznkeif, alors renfermé dans Mardin. La sommation écrite par Idris commençait par ce vers du Koran : « O vous, qui croyez, entrez tous dans la paix, et ne suivez point la route de Satan, qui est votre ennemi déclaré (1). » Les habitants de la ville députèrent auprès des Ottomans Seid-Ali, qui s'entendit avec Melek-Chalil et Idris sur la manière d'ouvrir les portes et de livrer la garnison persane. Aussitôt après la remise de la place, un ordre fut publié pour que tous les bonnets rouges, symboles d'hérésie et de rébellion, fussent apportés à un lieu désigné, et Idris les fit jeter dans le réceptacle des immondices de la ville (2). Restait encore le château, assis sur le pic Izale, qui forme l'extrémité orientale de la chaîne appelée Masu, Masis ou Masius; il avait bravé deux fois toutes les forces de Timur.

Maintenant, un nouvel embarras parut devoir rendre l'entreprise encore plus impraticable. Idris, qui avait su, avec tant d'adresse et de succès, maintenir l'union entre les begs kurdes, ne put apaiser la querelle qui s'éleva entre le général ottoman Biiklu-Mohammed-Pascha et Schadi-Pascha. Le dernier prétendit que ses ordres lui enjoignaient seulement de s'avancer jusqu'à Diarbekr; et, malgré toutes les représentations d'Idris et de Chalil, il quitta Dcheusak avec ses cinq mille hommes, et prit la route de Diarbekr, au lieu de se porter sur Mardin. Idris rendit compte à la Porte de cette circonstance, sollicitant de plus grands secours, nécessités par une telle désunion. A l'entrée du printemps parut une armée auxiliaire ottomane de vingt mille hommes, dans laquelle figuraient mille janitschares, six mille guerriers sous les ordres de Chosrew-Pascha, beglerbeg de Karamanie; les sipahis et les silihdars, commandés par Bali-Aga, au nombre de cinq mille.

A la nouvelle de la mésintelligence et de la séparation des paschas ottomans, Karachan marcha aussitôt sur Mardin, et envoya six cents de ses plus braves kurtschis, par les passages de Sumi et de Kerkuk, dans la direction de Bagdad, afin qu'ils pussent parvenir de ce côté à Mardin, parce que tous les autres abords étaient occupés par des begs kurdes dévoués aux Ot-

(1) De 392 [1001] à 478 [1085], il y eut six princes. Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, p. 163.

(2) La famille Ortok de 470 [1084] à 8011 [1408]. Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, p. 164.

(3) Scherefeddin, Hist. de Timur-Beg, l. III, ch. 35, t. II, p. 262, et ch. 41, p. 287.

(4) *Ibid.*, l. VI, ch. 3, t. IV, p. 92.

(1) Ebulfasl, fol. 81.

(2) *Ibid.*

tomans (1). Ces six cents gardes du corps du schah, avec les troupes du beg de Hameran, de Gulschehr et d'autres, montant à environ deux mille hommes, rencontrèrent, dans la plaine de Sindschar, quelques centaines d'Ottomans, parmi lesquels se trouvaient les begs kurdes Dschesirei, Omar et Kerkud-Buchtan, et l'un des fils de l'historien Idris, Abulmewahib-Tschelebi. Ils s'ouvrirent un passage à travers l'ennemi, qui perdit deux cents hommes.

Cependant, après le départ de Schadi-Pascha, la ville de Mardin avait rouvert les portes aux Persans, qui, en possession du château, et maîtres d'Hosznkeif, se portèrent sur Kerch (2), d'où ils étaient sans cesse harcelés par les Ottomans de Diarbekr (3). Les vingt mille hommes de renfort, envoyés par le sultan, étaient arrivés à Diarbekr, et Idris fit les plus vives représentations à Biiklu-Mohammed-Pascha, sur la nécessité d'attaquer maintenant l'ennemi avec toutes ces forces réunies. Biiklu, ne tenant aucun compte de ces instances, prit position contre le pont, entre Diarbekr et Kerch, et détacha le commandant de Charpurt (4), Husein-Beg, avec deux mille hommes, pour faire des reconnaissances, avec l'ordre de se replier sur le pont, s'il rencontrait des forces supérieures. On était alors à l'époque des pluies de printemps : le terrain était fangeux, les chemins défoncés. Le jour des huit étoiles, considéré comme fort important par les soldats et les Turcs, les fourrageurs furent surpris et attaqués par les Persans, qui les jetèrent dans le Tigre; à peine mille hommes purent se sauver à la nage (5). Satisfaits de cet avantage pour le moment, les Persans se dirigèrent vers Pire, pour attirer à eux les tribus des Turkmans de Diarbekr, qui se tenaient là pendant l'hiver. A Karghandede, dans le voisinage de l'ancienne ville de Kotschiszar (6), ils firent halte, et, là, l'armée de Karachan en vint aux mains avec les troupes des Ottomans, qui étaient enfin sorties de Diarbekr. Ces troupes se divisèrent en deux corps, dont l'un, fort de six mille hommes, commandé par le beglerbeg Chosrew-Pascha, réunissait la cavalerie d'Anatoli et de Karamanie; l'autre, composé de quatre mille hommes, était sous les ordres des begs kurdes, parmi lesquels se trouvait l'historien Idris. Entre ces deux corps, et en avant, Biiklu-Mohammed-Pascha avait pris position avec deux mille janitschares (1). Avec les Kurdes, à la droite, étaient les quatre begs d'Hosznkeif, Ssasznu, Schirewanat (2) Egil, et, à la gauche, les quatre begs de Bidlis, Nemran, Atak et Tschemisgesek, avec les autres(3). Karachan, voyant à l'avant-garde les janitschares et l'artillerie, dont la supériorité avait décidé la victoire de Tschaldiran en faveur des Ottomans, sentit bien que, sur ce point, toute attaque serait vaine, et suivit le plan adopté par Ismaïl à la journée qui avait vu sa défaite. Il disposa ses forces en deux divisions, dont l'une devait se porter contre les Ottomans à l'aile droite, et l'autre attaquer les Kurdes à la gauche; de sorte que les janitschares et l'artillerie, au milieu, se trouvaient complétement enveloppés. Il avait confié son épouse, sœur d'Ismaïl, à une tribu de Turkmans; mais toutes les femmes de la suite de cette princesse, revêtues de costumes d'hommes, avaient été distribuées parmi les cavaliers. A l'aile gauche des Perses, en face des Ottomans, combattirent Karachan et Husein-Dchani-Beg, neveu du schah; à l'aile droite, opposée aux Kurdes, étaient le commandant d'Hamadan, Dergesin, et trois cents kurtschis d'élite. Karachan chargea l'aile droite des Ottomans, et l'aurait enfoncée, si Biiklu-Mohammed, avec les janitschares, n'était accouru les soutenir. Le général persan tomba blessé d'une balle. A l'aile gauche des Kurdes, le combat fut plus long et plus acharné : Husein-Beg, serré de près par Tchemisgesek, ne fut sauvé que par les begs de Hosznkeif et de Bidlis, accourus à son aide et animés par Idris. Alors tous ensemble renouvelèrent le combat, repoussèrent l'ennemi et le poursuivirent sur la route de Mardin, éloigné de

(1) Ebulfasl, fol. 89.
(2) Kerch, dans Théophylacte, l. 1, p. 13.
(3) Ebulfasl, fol. 91.
(4) *Ibid.*, fol. 92.
(5) *Ibid.*
(6) Sur la route de Roha à Niszibin. Dschihannuma, p. 444.

(1) Ebulfasl.
(2) Schirwan ou Schirwanat, dans Niszibin (sur la carte de Kinneir, Schirak).
(3) Le fils d'Idris donne leurs noms et prénoms.

deux ou trois parasanges (1). L'armée persane se dispersa dans toutes les directions: quelques hommes s'enfuirent à travers la plaine de Sindschar (2); d'autres, avec la sœur du schah, veuve de Karachan, par Moszul et Kerkul, auprès du schah. Après cette victoire, les châteaux kurdes d'Arghana, Sindschar, Dschermik et de Biredschik se rendirent, ainsi que la ville de Mardin, qui reçut les Turcs pour la seconde fois; mais la citadelle ne fut pas plus disposée que précédemment à capituler. Le commandant était Suleiman-Chan, frère de Karachan, resté sur le champ de bataille de Kotschlhiszar. A la sommation de se rendre, il répondit que la place lui avait été confiée par Schah-Ismaïl, et qu'il la conserverait. Elle fut donc assiégée par les Ottomans, qui se consumèrent sous ses murs, en vains efforts, pendant toute une année; et ce fut seulement à l'époque de la campagne de Syrie, de Selim, après la chute d'Alep et de Damas, que Biiklu-Mohammed, ayant été détaché de la Syrie avec une nouvelle armée et de l'artillerie, la garnison de Mardin céda devant les assaillants. Biiklu-Mohammed fit mettre à mort tous les vaillants défenseurs qui avaient retenu si longtemps le croissant, et la tête de Soleiman-Chan fut déposée aux pieds du sultan. Après la prise de Diarbekr et de Mardin, il ne manquait plus, pour l'affermissement de la puissance ottomane dans ces contrées, que la conquête d'Hosznkeif et des villes de Roha, Raka et Moszul.

Hosznkeif (château du caprice ou de l'oubli de tout souci) avait reçu des anciens Persans le nom de Gilkerd, et les Arabes lui donnèrent celui de Rasgul (tête des démons ou de Méduse). Toutes ces dénominations ont de l'analogie avec celle de château de l'oubli, qui revient souvent dans l'histoire byzantine; c'était alors une prison d'état dans laquelle les malheureux renfermés pour la vie étaient voués à un oubli éternel. Au reste, la forteresse, placée sur un roc escarpé, présente un aspect effrayant. Les cachots étaient taillés dans les rochers où les habitants demeurent durant l'hiver, et qu'ils transforment en étables dans l'été. Hosznkeif s'élève sur la rive orientale du Tigre, non loin de l'embouchure de l'Ersen, que l'on traversait autrefois sur l'un des plus beaux ponts de l'empire ottoman, à peu de distance de l'ancien château des Magyares (1) (aujourd'hui Mathra) (2).

Avec Amid, Mardin, Sindschar et Hosznkeif, les autres villes importantes du Diabekr, c'est-à-dire de la plus grande partie de la Mésopotamie septentrionale habitée par les Kurdes, tombèrent entre les mains des Ottomans; ils prirent possession de Niszibin, Dara, Miafarakaïn et Dschesirei-Omar; les tribus des Ruscheni, des Hariri, Sindschari, Ssatschlu, Dschesirewi, répandues en hordes errantes autour de ces places, et les familles arabes des Mewali, reconnurent aussi l'autorité de la Porte. C'est dans ces contrées de l'Asie occidentale que les Persans se heurtèrent si souvent contre les forces de Rome et de Byzance, comme les armées du nouveau royaume de Perse luttent avec celles des Ottomans; les limites entre les deux États étaient marquées par le Nymphius qui, descendant du nord, vient se jeter dans le Tigre. Là s'étendent les plaines célèbres par les défaites des consuls et des empereurs; là s'élevaient les forteresses construites pour arrêter les Perses, et qui furent arrachées alternativement par les deux parties belligérantes. Nulle ne changea plus souvent de maîtres que Nisibis, la capitale de l'ancienne Mésopotamie, connue, pour la première fois, des Romains, dans la campagne de Lucullus (3) contre le roi Tigrane, et qui, à la paix, fut remise à ce monarque avec d'autres villes de la Mésopotamie. Trajan (4) la conquit, et Adrien la restitua encore; Sévère la fortifia et l'embellit (5); et, durant deux siècles, les efforts des Persans vinrent se briser sur Nisibis, comme sur le boulevard le plus ferme de l'Orient (6). Trois fois elle fut assiégée par Schabur pendant cinquante, quatre-vingts et cent jours; et toujours les habitants et la garnison triomphèrent des attaques de l'ennemi. Ce fut seulement après le désastre de Julien que son successeur

(1) Ebulfasl, fol. 93.
(2) Sindschar, dans Théophylacte, l. III, p. 16.

(1) Théophylacte, l. II, p. 18.
(2) Mackinn's journey, p. 425.
(3) Dio Cassius, l. XXXV, p. 7.
(4) *Ibid.*, l. XLVIII, p. 23.
(5) *Ibid.*, l. LXXV, p. 3, et XXX, p. 6.
(6) Ammien Marcellin, l. XXV, p. 8.

Jovien céda Nisibis avec Singara et d'autres villes frontières, qui toutes restèrent incorporées à la Perse (7). Aujourd'hui Niszibin sur l'Hermas (le Mygdonius) n'est plus qu'un misérable village où l'on voit seulement les fondements des anciennes murailles et quelques tours isolées. De Niszibin on aperçoit, à huit lieues de là sur la route de Mardin, Dara, dont l'empereur Anastase, après la perte de Nisibis, fit une place frontière, et que Justinien entoura de nouveaux ouvrages; le rempart de soixante pieds de hauteur et d'une épaisseur de dix pieds, encore subsistant, les ruines de palais et de temples, présentent bien l'image de ce qu'était une ville frontière des Byzantins au delà de l'Euphrate. Dara, appelée d'abord Anastasiopolis, du nom de son fondateur, était enclavée dans la Mygdonia, dont la capitale était Nisibis, comme Miarafakain sur le Nymphius était la capitale de la province de Sophene. Sur la frontière orientale du Diarbekr ou de la Mésopotamie septentrionale, est l'île d'Omar entourée par le Tigre. Là le Tigre se partage et enveloppe la ville construite dans l'île, l'ancienne Thomanum. Le chalife Omar-Abdolasis éleva des digues pour contenir les flots, et c'est d'après lui que la ville ainsi que l'île portent aujourd'hui le nom de Dschesirei-Omar. Les murailles, construites en pierres noires comme celles de Diarbekr, sont aujourd'hui en grande partie tombées. Les habitants, qui sont des Kurdes, montrent comme des objets de curiosité de leur ville de prétendus tombeaux de chalifes et d'imams qui reposent ailleurs. Dschesirei peut, avec plus de raison, se vanter d'avoir donné naissance à plusieurs des plus grands savants de l'islam, qui tous s'appellent Dschesirei de leur berceau; au reste, ce nom de Dschesirei désigne également la vaste contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie; c'est un terme générique employé pour désigner une île en général; celle dont il est ici question est, de beaucoup, la plus grande des quinze Dschesirei que connaît la géographie arabe. Les Arabes la divisaient en trois contrées qu'ils appelaient, d'après les noms des trois chefs de tribus, le pays de Rebia, Masar et de Bekr. Bekr, fils de Wail, s'établit dans la partie septentrionale de l'île, dont les principales villes ont déjà été décrites. Rebia et Masar, fils de Nesar, s'accommodèrent du sud de la Mésopotamie; le premier se fixa sur le Tigre, à Moszul; l'autre, sur l'Euphrate, à Rakka. Ces places furent conquises avec ces lieux, en dépendant, par Biiklu-Mohammed. La ville de Moszul, capitale du gouvernement actuel de ce nom, est sur l'ancien emplacement de Ninive; elle est habitée par des Kurdes, qui parlent leur langue maternelle ainsi que l'arabe, le persan et le turc. La capitale du pays de Masar est Roha ou Orfa, l'ancienne Edesse ou Kallirhoe. Depuis Alexandre, les habitants étaient un mélange de Grecs, d'Arabes, de Syriens et d'Arméniens. Caracalla envoya le dernier roi d'Edesse, Augarus, chargé de chaînes, à Rome, mais trouva lui-même la mort dans la capitale de l'ennemi dont il avait triomphé. C'est aux portes d'Edesse que Valérien fut vaincu et pris par Schabur (1). L'empereur Justinien releva les ouvrages tombés de cette ville (2); ce fut ensuite l'image de la Vierge qui enflamma les habitants d'un nouveau courage et leur donna les forces nécessaires pour repousser Chosroes-Nuschirwan. Mais Edesse et toute la contrée environnante tombèrent sous la domination des chalifes des maisons d'Ommeije et d'Abbas; ensuite elles obéirent aux princes des dynasties arabes d'Hamdan (3) et d'Okail (4); elles furent arrachées à ces souverains par Baudouin, qui fonda la principauté chrétienne d'Edesse. Au bout de cinquante ans, cet État fut conquis encore par Amadeddin-Sengi (5), qui le fit administrer par la dynastie d'Okail (6); après l'extinction des Atabegs et la conquête d'Holaku, dans la Mésopotamie, régna une branche de la dynastie kurde d'Ejub (7), dont le dernier

(1) Ammien, l. xxxv, p. 7; Libanius, Zozimus, dans Gibbon

(1) Hist. aug. Zozimus.

(2) Procopius, De ædificiis, l. ii.

(3) Ben-Hamdan, de 323 [934] à 380 [990], cinq princes

(4) Ben-Okail, de 380 [990] à 495 [1101], dix princes.

(5) Les Ata-Begs d'Alep, de 408 [1017] à 630 [1232], quinze princes. Sengi est le Sanguinus des historiens européens.

(6) Dschihannuma, p. 436.

(7) Une des branches de cette dynastie en Égypte, la deuxième à Damas, la troisième à Himsz, la qua-

souverain fut vaincu et tué par Usun-Hasan, prince du Mouton-Blanc; à la dynastie du Mouton-Blanc succéda la domination de Schah-Ismaïl, puis celle des Ottomans. La seconde ville considérable du pays de Rebia ou du sandschak de Roha est Rakka (Nicephorium), où s'établit d'abord Rebia; elle était surnommée Kallinikion; c'était l'une des plus fortes positions des frontières et des meilleures places de commerce de l'empire byzantin (1); elle fut rétablie par Justinien (2), décorée d'un palais par Haroun-al-Rschid (3). Au-dessous de Rakka, sur le bord de l'Euphrate et au confluent du Chaboras, est situé Kirkesia, le Kirkesion de l'empire bysantin, et vraisemblablement l'ancienne Karchabesa où le roi d'Égypte Necho posta son armée contre Nabuchodonosor (4). Plus haut que Rakka, et toujours sur les rives de l'Euphrate, le passage du fleuve était défendu par deux châteaux, Bir ou Biredschik, l'ancienne Birtha (5), et Dar-Rum ou Kalaat-Rum; ce dernier est le plus célèbre des quatorze châteaux dont fait mention la géographie arabe du moyen âge. Une place renommée dans l'histoire est celle d'Harran, entre Orfa et Niszibin, là où s'arrêta Abraham, en venant d'Ur; c'est le Chawran de l'Écriture (6), le Carræ des Romains, à jamais mémorable par la défaite de Crassus. On montre encore sur une colline, dans le voisinage de la ville, le temple des Sabéens, consacré à la lune, où Julien sacrifia selon l'usage du pays.

Les provinces de Bekr, de Masar et de Rebia, aujourd'hui les gouvernements de Diarbekr, Roha et Moszul, qui, situées entre le Tigre et l'Euphrate, forment la Mésopotamie septentrionale, avaient donc été acquises à l'empire ottoman par les efforts de Biiklu-Mohammed-Pascha et de l'historien Idris, et l'on attendait de la Porte les actes confirmatifs des mesures prises ou des institutions proposées. Cette confirmation arriva enfin: c'était une sorte de diplôme adressé à Idris, véritable commissaire préposé à l'organisation du Kurdistan; en même temps furent apportés de l'or, des étendards et des vêtements d'honneur, qu'Idris fut chargé de distribuer parmi les begs attirés à la puissance ottomane. Le commissaire partagea d'abord le gouvernement de Diarbekr en sandschaks, comme, dans l'année suivante, Roha et Moszul furent divisées après leur conquête. La constitution toute particulière de cette partie du Kurdistan, dans laquelle il y avait presque autant de seigneurs que de châteaux, et dont la prise de possession ne put se faire qu'au moyen de négociations isolées; cette circonstance surtout que l'assujettissement complet, et la défense d'une telle contrée sur une frontière si éloignée, étaient à peu près impossibles avec l'esprit opiniâtre et indocile des châtelains kurdes; rendaient nécessaire une organisation toute différente de celle des autres provinces de l'empire ottoman, et cette organisation, sur une frontière habitée par des tribus barbares et guerrières, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui. Des dix-neuf sandschaks qui forment le gouvernement du Diarbekr, onze seulement furent conférés suivant la coutume adoptée dans les autres parties de l'empire ottoman; les huit autres étaient à la nomination des Kurdes, sous des conditions particulières. Enfin, cinq districts restèrent en la possession héréditaire des familles qui en étaient maîtresses. Ce morcellement de la propriété indépendante, entre une infinité de seigneurs, s'accommode plus ou moins à tout pays de montagnes, hérissé de châteaux et de forteresses, dont la situation inaccessible et les épaisses murailles inspirent encore plus de confiance aux populations naturellement guerrières. Sous ce rapport, les deux pays aux extrémités orientale et occidentale de l'empire, le Kurdistan et la Bosnie, sont absolument semblables; en Bosnie aussi il y avait alors et il y a encore aujourd'hui autant de seigneurs que de châteaux; mais les châtelains bosniens, par leur proximité du siége du pouvoir, réclamaient moins d'égards et de ménagements que les chefs asiatiques si éloignés; et la collation de sandschaks héréditaires resta limitée à la frontière orientale.

Le Kurdistan, ou le pays des Kurdes, ce

---

trième à Hama, la cinquième dans l'Iemen, la sixième à Alep, la septième à Hosznkeif.

(1) Ammien Marcellin, l. XXIII, p. 3.

(2) Procopius, De ædificiis, l. II, p. 101.

(3) Dschihannuma, p. 444; Rennel, Illustrations of the History of the expedition of Cyrus, p. 6.

(4) Josephus, l. X, c. 71.

(5) Dschihannuma, p. 594.

(6) Moïse, l. XI, p. 31, l. XXXIV, p. 10.

peuple connu dès la plus haute antiquité par son humeur guerrière et ses brigandages, se compose de toute la contrée montagneuse, depuis l'Oronte (Elwend) jusqu'aux sources de l'Euphrate. Jadis, il reconnaissait, tout entier, la souveraineté de la Perse; maintenant, il n'y a plus que le gouvernement de Kerman qui soit au schah : on l'appelle le Kurdistan persan. Tout le reste est soumis à la Porte; le centre du Kurdistan ottoman est le gouvernement de Schehrsor, qui ne fut conquis que sous le grand Suleiman. Quant à la race kurde, elle s'étend, à travers toute la Mésopotamie, jusque sur la frontière d'Arménie, aux lacs de Wan et d'Achlath, au Murad, bras oriental de l'Euphrate, et jusqu'à Musch, l'ancienne Moxoene. Renfermées au temps de Xénophon, dans Korduene, c'est-à-dire dans le Kurdistan proprement dit, les tribus des Korduenes, des Karduches, des Kadusiens ou Kyrtes (1), c'est-à-dire les Kurdes, se répandirent plus tard sur les plaines de l'Arménie méridionale et orientale, et de la Mésopotamie septentrionale, ou du Diarbekr. Dès la plus haute antiquité, il y avait là un mélange de nations barbares (2), descendant, suivant la tradition orientale, des Persans qui s'étaient réfugiés dans les montagnes pour échapper à la tyrannie de Sohak (3), tandis que leur langue indiquerait plutôt une affinité avec les Indiens ou les Ottomans (4). Parmi ces nombreuses tribus, que l'on élève à quatre-vingts(5), les plus remarquables sont les jesidis, ou adorateurs du diable; leur principale résidence à Mardin semble annoncer une affinité avec les anciens mardes, et leur culte du diable se rapproche de l'ancienne erreur des Persans qui rendaient hommage au mauvais principe. Après les jesidis, les hakaris, les sibaris, les haletis, les hariris, les ruschenis et les bochtis, figurent le plus souvent dans l'histoire et la géographie, comme primitifs; d'autres prennent seulement leurs noms des lieux qu'ils habitent; comme les bidlisis, les amadis, les

(1) Strabo en parle deux fois. Dans Polybe, l. III, § 52, ils figurent comme archers.

(2) Mannert, t. V, c. 2, p. 495 et 225.

(3) Ewlia, Dschihannuma.

(4) Voyages de Heude; Londres, 1819, et introduction.

(5) Ewlia cite douze dialectes kurdes.

sindscharis, les gurgilis, les aunikis, les dscheserewis, des villes de Bidlis et d'Amadia, des châteaux de Gurgil (1) et d'Aunik (2), de la plaine de Sindschar et de l'île d'Omar. Ils vivent sous l'autorité des chefs de leurs tribus, dont la volonté fait loi, et qui ont sur eux droit de vie et de mort. Ces chefs sont ordinairement accompagnés d'une suite nombreuse; le sujet favori de leurs entretiens est l'antiquité de leurs familles qu'ils font remonter jusqu'à Noé (3); ce qu'ils aiment par dessus tout, ce sont des armes brillantes (4); leurs occupations, ce sont les exercices militaires; ou bien ils chantent, sur un ton grave et triste, leurs fleuves et leurs montagnes (5); leurs vêtements sont formés d'étoffes bigarrées et rayées (6). Tout cela rappelle l'highland écossais avec ses clans, ses plaids et les chants d'Ossian. Aux habitants du Kurdistan, comme aux autres montagnards, ce qui est le plus cher, c'est la liberté au milieu de leurs montagnes. Les plus célèbres héros des anciennes traditions persanes, comme des romans plus nouveaux étaient des kurdes, tels que Rustem, Behram-Tschobin, Gurgin-Milad, et Ferhad, l'amant si heureux et si infortuné de la belle Schirin (7). Enfin, à la race kurde appartenait le grand Ssalaheddin (Saladin), le héros des croisades, le fondateur de la puissance de la maison d'Ejub, et dont le dernier rejeton, Chalil l'Ejubide, souverain d'Hosznkeif, beau-frère de Schah-Ismaïl, tint désormais en fief le gouvernement de son château d'Hosznkeif, comme un sandschak ottoman. L'historien Idris l'installa au nom du sultan, avec les cérémonies accoutumées. Lui-même reçut en récompense de ses services dans l'organisation du Kurdistan, un diplôme contenant des éloges sur sa conduite (8), plus un présent

(1) Dschihannuma, et Annales de la littérature, l. III, p. 252.

(2) Histoire de Timur-Beg, l. III, c. XLIII, liv. II, p. 299.

(3) Mac Kinneir.

(4) Heude et M. Kinneir.

(5) Ewlia, Annales de la littérature, l. XIII, p. 262; Plin, l. VI, p. 29.

(6) Mac Kinneir, Voyage, p. 411.

(7) Dschihannuma, p. 450.

(8) Ce diplôme est daté de la moitié de schewwal 921, c'est-à-dire de la mi-novembre 1515

de 2,000 ducats vénitiens, huit vêtements d'honneur, et un sabre garni d'or, dans un fourreau de drap d'or. Les diplômes pour les sandschakbegs lui furent expédiés avec les noms en blanc, afin qu'il les remplit selon son bon plaisir. Lorsque Biiklu-Mohammed, à l'ouverture de la campagne d'Egypte, revint dans son gouvernement du Diarbekr, pour faire la conquête de la capitale, Idris fut rappelé. Il accompagna encore le sultan dans son expédition d'Egypte; la mort vint seule arrêter son action politique, bientôt après la prise du Kaire. Au reste, il n'aurait pu être employé pour l'organisation de l'Egypte, avec autant de succès que pour celle du Kurdistan, sa patrie, dont il avait servi le précédent souverain en qualité de secrétaire d'État.

Ainsi, la Mésopotamie septentrionale fut incorporée à l'empire ottoman qui s'appuya fermement sur le Tigre et l'Euphrate, et une barrière naturelle et puissante sépara dès lors les deux grands empires qui se menaçaient sans cesse.

LIVRE XXIV.

GUERRE CONTRE L'ÉGYPTE. — DOMINATION DES MAMELUKS. — BATAILLE DE MERDSCH-DABIK. — MARCHE VERS LE KAIRE, PAR ALEP, HAMA ET DAMAS. — BATAILLE DE RIDANIA. — SUPPLICE DE TUMAN-BEG. — DESCRIPTION DES CURIOSITÉS DU KAIRE. — RETOUR DE SELIM. — SUPPLICE DU GRAND VESIR. — DISPOSITIONS AU DEHORS ET INSTITUTIONS INTÉRIEURES. — MORT DE SELIM. — LE MUFTI ALI-DSCHEMALI.

Pendant l'hiver qui vit la conquête et l'organisation du Kurdistan, Selim méditait, à Andrinople, une nouvelle guerre et de nouveaux triomphes. Dès le commencement du printemps, il ordonna au grand vesir Sinan-Pascha, de se tenir prêt à Kaiszarije, avec une armée de quarante mille hommes, (1) afin de pouvoir marcher sur l'Euphrate, par le district de Meraasch; Sinan-Pascha fit savoir à son maître que le sultan d'Egypte, comme allié du schah Ismaïl, menaçait d'arrêter la marche par ses begs des frontières ou de tomber sur les derrières de l'armée. Selim tint conseil avec ses vesirs. Hersek-Ahmed-Pascha enflamma le sultan, en racontant comment lui-même, étant prisonnier du sultan Kaitbai, avait entendu ce prince déclarer que les Ottomans ne s'approcheraient jamais des deux saintes résidences de la Mecque et de Medine, parce que les forces de l'Égypte leur opposaient une barrière infranchissable (2). Le nischandschibaschi Mohammed s'écria qu'il fallait conquérir le droit de protéger les deux villes sacrées, c'est-à-dire attaquer l'Égypte. Destiné par ses études aux emplois de la science, il n'avait occupé la place de secrétaire d'État pour la signature du sultan, que sur l'ordre exprès de son maître. Maintenant Selim le jugea digne du poste de grand vesir, mais Mohammed ne voulait point l'accepter, et il fallut que le sultan lui administrât des coups de bâton de sa propre main, pour l'y déterminer (1). L'opinion des deux vesirs acquit un nouveau poids par un songe du gouverneur du sérai, auquel les quatre disciples du prophète étaient apparus dans son sommeil, avec leurs bannières (2). D'ailleurs, l'ardeur de conquête du sultan fit pencher la balance; il résolut de déclarer la guerre à l'Egypte; mais auparavant il voulut encore satisfaire, par la formalité d'une ambassade, un précepte du Koran: « et nous ne châtions pas avant d'envoyer un message (3). » Les ambassadeurs furent le pascha Karadscha, et le savant juge de l'armée de Rumili Sireksade-Mewlana-Rokneddin. Pour donner un sens encore plus décidé à cette ambassade, le sultan lui-même se transporta de Constantinopble à Skutari, après avoir assuré la tranquillité des trois premières villes de l'empire, en conférant la garde d'Andrinople à son fils Suleiman, celle de Constantinople au vesir Piri-Pascha, et celle de Brusa au vesir Hersek-Ahmed-Pascha (4). A Konia, où il visita les tombeaux du scheich mystique, il reçut, avec la tête de Karachan, dernier gouverneur persan du Diarbekr, la nouvelle de l'assujettissement complet du pays (5), et marcha vers Elbistan. Cependant le sultan d'Egypte Kanszu-Ghawri

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 683; Aali, x[e] évènement, et le fils d'Idris.

(2) Selimname de Schukri, fol. 53; le même raconte aussi la campagne contre les Kurdes, mais par fragments, p. 3.

(1) Aali, sous les vesirs de Selim I[er]; Seadeddin, l. IV, fol. 683.

(2) Selimname de Seadeddin.

(3) Lettre du sultan, dans Feridun, n° 266.

(4) Seadeddin, l. IV, fol. 684; Aali, x[e] événement, et le fils d'Idris.

(5) Dans la chronique de Marini Sanuto, la lettre de victoire du sultan au doge, du 10 juillet 1516.

s'était avancé à la tête de cinquante mille hommes en Syrie, jusqu'à Alep, où il rencontra les ambassadeurs de Selim. Il les reçut avec des paroles injurieuses, les traita durement, et les fit enfermer; puis, apprenant que Selim s'approchait, il les congédia avec des offres de médiation pacifique entre Selim et le schah Ismaïl (1). Karadscha et Sireksade trouvèrent le sultan au commencement d'août, campé à Budschakdere (2). Neuf jours après le camp était transporté à Merseban, où le commandant d'Aintab, Junis-Beg, quittant le service du sultan d'Egypte, passa du côté de Selim, et offrit de diriger l'armée d'Aintab vers Alep, à dix marches de distance (3). Le beg de Brusa Kodschi-Beg et Ferhad-Beg furent détachés pour éclairer la marche de l'armée, recueillir des nouvelles, et saisir des prisonniers (4). Le sultan Ghawri avait envoyé un de ses généraux auprès de Selim, avec une suite brillante, en le chargeant de faire encore des efforts pour le déterminer à la paix. Lorsque Selim le vit paraître à son audience avec un magnifique costume militaire, il s'indigna de tout cet appareil guerrier.« Est-ce que Ghawri n'aurait pu trouver un légiste beaucoup plus propre à une ambassade? » s'écria-t-il, et sans écouter le discours de Moghalbai ni vouloir prendre ses lettres de créance, il ordonna de lui abattre la tête ainsi qu'aux guerriers de sa suite. Déjà les dix compagnons de l'ambassadeur étaient exécutés, lorsque Junis-Pascha se jeta aux pieds du sultan, implorant le pardon du représentant du souverain d'Egypte. Selim ordonna de couper les cheveux et la barbe à Mogholbai, et de lui mettre un bonnet de nuit, puis le renvoya au sultan d'Égypte sur un âne boîteux et galeux (5). Cet outrage à une ambassade, par lequel étaient violés tous les droits des gens reconnus même parmi les despotes de l'Orient, était le prélude des scènes nombreuses de cruauté barbare qui souillèrent la guerre d'Egypte.

Avant de suivre ces guerriers déjà se précipitant dans l'arène, tournons nos regards vers l'Egypte et son souverain, le sultan des mameluks Kanszu-Ghawri, nous reconnaîtrons mieux les causes de la guerre, et les ennemis auxquels Selim allait avoir à faire.

Après la domination des Pharaons, des Ptolémées, des Romains et des Byzantins, les pyramides avaient vu huit dynasties passer à leurs pieds et descendre dans la poussière; les chalifes de la maison d'Ommeije et d'Abbas administrèrent l'Egypte par des lieutenants, parmi lesquels les Turcs Tulun (1), et Achschid (2) furent les fondateurs des familles souveraines dont la domination passa rapidement. Les Fatimites (3) érigèrent ensuite en Egypte un chalifat indépendant de celui de Bagdad, de sorte que le pouvoir suprême dans l'islam était réclamé à la fois sur le Nil et le Tigre. Le grand Ssalaheddin fonda la grandeur de sa maison en Egypte, mais à peine pour un siècle (4); car l'ambitieux mameluk de la garde du corps appelé Bahri (5), du nom d'un château sur le Nil, arracha violemment le pouvoir des faibles mains du dernier Ejubide. A la dynastie des mameluks du Nil succéda celle des tscherkesses, dont l'avant-dernier souverain fut le sultan Kanszu-Ghawri. L'Egypte, limitée à l'ouest par le désert, au nord et à l'est par la mer, n'a, du côté de la terre, à redouter qu'une invasion des Abyssiniens venant du sud, et des maîtres de la Syrie arrivant du nord-est par l'isthme qui unit l'Afrique avec l'Asie. Depuis des siècles, il ne vient plus d'armée du sud, mais seulement des caravanes, avec des esclaves, de l'or et de l'ivoire. Mais du côté de la Syrie, le danger d'irruptions guerrières avait toujours été menaçant depuis l'antiquité jusqu'aux derniers temps, et la Syrie paraissait aux maîtres de l'Egypte un avant-poste nécessaire pour la sûreté de leurs états. C'est pour cela

(1) Seadeddin, l. IV, f. 685; Aali, x^e événement, et le fils d'Idris.

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 685.

(3) *Ibid.*

(4) Seadeddin, fol. 586; Aali et le fils d'Idris.

(5) Idn Seinel, fol. 14; Suheili, fol. 11; Selimname de Schukri.

(1) Les Beni-Tulum, de l'année 254 [867] à 292 [904], quatre souverains.

(2) Les Beni-Achschid, de 323 [934] à 357 [967], cinq souverains.

(3) Les Fatimites, de 297 [909], à Mehdije, puis en Égypte, jusqu'en 567 [1171], quatorze souverains; Tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.

(4) De l'an 567 [1171] jusqu'en 652 [1254], onze souverains, en quatre-vingt-cinq années.

(5) Bahr, la mer et le Nil.

que la Syrie, toute entière ou en partie, reconnut le souverain de l'Egypte, et que les monarques égyptiens furent si souvent en guerre avec tous les asiatiques qui menaçaient la Syrie. Sans parler des anciens débordements des armées persanes et assyriennes qui se répandirent par la Syrie vers l'Egypte; sans parler des nombreuses guerres entre les Seleucides et les Ptolémées; sous la domination arabe, les souverains s'observèrent continuellement avec inquiétude, aussitôt qu'ils ne furent plus réunis sous le sceptre des Abbassides. Le fils de Tulun le Turc crut donc avec raison que sa domination indépendante, nouvellement fondée en Egypte, n'était point assurée tant que la Syrie ne lui serait point soumise, et il porta ses armes triomphantes jusqu'à Antioche et Tarsus (1). Son fils Chumaruje, qui, aux fêtes de son mariage avec Kotron-Neda (la rosée), surpassa la magnificence du chalife père de cette princesse, suivit la politique ambitieuse de ses devanciers. Achschid, d'abord commandant de Damas, puis gouverneur, et enfin maître indépendant de l'Egypte, voulut soumettre à son pouvoir son ancien gouvernement de Syrie, et pousser même plus loin ses conquêtes; en effet, il s'empara d'Alep, siège des Beni-Hamdan, qui alors dominaient en Syrie et en Mésopotamie. Toutefois l'eunuque Kiafur (le champion), qui, au nom du fils d'Achschid, et comme le grand maître de sa cour, exerçait un pouvoir illimité, perdit Alep qui lui fut enlevé par Seifeddewlet (épée de l'empire), le plus grand souverain de la maison Hamdan. Le fameux poëte arabe Motenabbi lui-même, qui chanta les louanges de Kiafur et de Seifeddewlet, en faisant de fréquentes allusions au sens de leurs noms (2), passa tour à tour de la domination des souverains de la Syrie à celle du maître de l'Egypte, et fit sa résidence alternativement à Alep et au Kaire. Déjà le quatrième des chalifes Fatimites Asisbillah avait enlevé Damas des mains d'un esclave des Bujides (3); la campagne de Syrie de son successeur Hekim-Biemrillah, le plus capricieux et le plus extravagant de tous les tyrans, est assez connue par la désolation de Jérusalem, décrite en traits lamentables dans l'histoire des croisades (1), et aussi par ses manœuvres secrètes dans les vallées du Liban, pour se faire adorer comme un dieu parmi les Druses, dont quelques-uns ont encore aujourd'hui conservé ce culte (2). Les croisés de Syrie furent toujours en guerre avec les sultans égyptiens de la famille d'Ejub, et lors du second siége de Damiette, saint Louis fut témoin, comme prisonnier, de la révolution qui renversa du trône cette dynastie pour y élever les mameluks du Nil. Les deux plus grands souverains de ces mameluks, Bibars et Kilaun, affermirent leur pouvoir en Egypte par des conquêtes en Syrie; le premier chassa les Mongols de ce pays, et força les repaires des Assassins; le second enleva Merkeb, Laodicée, Tripoli, et d'autres places, aux croisés; il ne resta guère à ceux-ci que Ptolémaïs et Tyr, dont Eschref, fils de Kilaun, se rendit maître (3). Ainsi, après une occupation de deux siècles, la Syrie fut entièrement évacuée par les croisés; et désormais, si l'on excepte l'expédition de Timur, elle resta dans la possession exclusive des mameluks du Nil, puis des Tscherkesses, dont le règne s'ouvrit avec la fin du XIV[e] siècle, et il avait déjà duré cent trente-quatre ans sous vingt-trois sultans.

Le premier des souverains Tscherkesses Berkuk vit sous son règne le fantôme de chalife du Kaire conférer à l'émir des Ottomans Bajesid I[er] le titre de sultan sollicité par un ambassade solennelle (4); ce même Berkuk brava la puissance du conquérant Timur, en mettant à mort les envoyés par lesquels le terrible mongol avait réclamé l'extradition du prince de l'Aserbeidschan Ahmed-Dschelair, réfugié au Kaire. Timur se vengea de cette insulte sur le fils de Berkuk, par le ravage de la Syrie, et les massacres d'Alep et de Damas (5). Au départ de Timur, la Syrie retourna sous la domination égyptienne, et le sultan

(1) Nochbetet-Tewarich.
(2) Motenabbi, le grand poëte arabe; Vienne, 1824.
(3) Nochbetet-Tewarich.

(1) Wilken, Histoire des croisades, et Michaud, Histoire des croisades.
(2) Extraits des livres des Druses, par Sylvestre de Sacy.
(3) Wilken, Histoire des croisades, et Nochbtet-Tewarich.
(4) Ibn Schohne, an 797 [1394].
(5) Voy. ci-dessus, p. 237-242.

Moejed-Abunaszar-Dhaheri porta ses armes au-delà de la Syrie, dans les états des princes de Sulkadr et de Karamanie. Il arracha au premier, Meraasch, Elbistan, Behesni : au second, Tarsus, Larenda et Kaiszarije qu'il réunit à l'Elbistan, et dont il donna l'investiture au prince de Sulkadr sous la suzeraineté égyptienne (1). Dès lors, les Ottomans et les Tscherkesses devaient nécessairement se toucher par le territoire de Sulkadr et de Karamanie. Le sultan Eschref-Bersebai, vainqueur de Chypre, étendit ses conquêtes par la Syrie, à l'Orient, jusqu'à la Mésopotamie, assiégea Diarbekr et força Kara-Osman (la sangsue noire), prince du Mouton-Blanc, à faire réciter la prière publique en son nom. Des envoyés de Schahroch, fils de Timur, étant venus demander que les prières fussent récitées au Kaire, à la Mecque et à Medine, au nom de leur maître, Eschref les fit chasser à coups de bâton (2). Sultan-Kaitbai, contemporain de Mohammed II et de Bajesid II, fut le premier des souverains égyptiens qui entra en lutte avec les Ottomans; ce fut à l'occasion de la succession disputée entre les quatre princes, fils de Suleiman de Sulkadr; d'abord il y eut débats entre Kaitbai et Mohammed, puis la querelle éclata en guerre ouverte avec Bajesid; après trois défaites des Ottomans la paix fut conclue par la médiation de Tunis. Ensuite vingt-cinq années s'écoulèrent dans le repos; mais lorsque l'empire ottoman, par l'effet de la conquête du Diarbekr, toucha immédiatement à la Syrie, et menaça d'absorber cette contrée comme le Kurdistan, Kanszu-Gawri, qui occupait le trône depuis seize années, ne put désormais considérer en spectateur indifférent le danger qui le menaçait lui-même, et il se mit en marche avec son armée pour la Syrie. On connaît assez bien les relations politiques de la Syrie avec l'Égypte, résultant de leur contiguïté; mais on est fort peu instruit sur l'organisation de l'empire Tscherkesse sur le Nil, malgré la renommée des mameluks. Chacun sait que sous ce nom arabe étaient désignés des esclaves achetés, parmi lesquels les chalifes choisirent d'abord leurs gardes du corps, et qui, au temps de la décadence du chalifat, s'occupèrent surtout à renverser et à élever des trônes; c'est dans ces révolutions qu'ils trouvaient leurs moyens de fortune. Plusieurs de ces esclaves turcs se placèrent sur des trônes comme fondateurs de dynasties dans diverses contrées du vaste empire des chalifes; mais nulle part le pouvoir suprême ne fut plus pleinement établi par l'esclavage que dans l'Égypte, où les mameluks, depuis la chute de la maison d'Éjub jusqu'à la conquête ottomane, se maintinrent durant deux siècles et demi sur l'un des plus puissants trônes de l'Orient; puis ces hommes tinrent l'Egypte courbée pendant trois cents ans, non pas sous le sceptre d'un esclave tiré de leurs rangs, mais sous le bras d'un serviteur du sultan, jusqu'à ce qu'enfin, tout récemment, nous ayons assisté à ces scènes sanglantes dans lesquelles la domination mameluke a été renversée, non par la force, mais par la trahison; non par des guerriers sur les champs de bataille, mais par des assassins. Quoique de nos jours des voyageurs isolés et des corps de savants aient communiqué à l'Europe tant de détails sur l'existence des mameluks dans le XVIIIe siècle, néanmoins l'on connaît fort peu la constitution primitive de ces guerriers, alors qu'ils brillaient du plus vif éclat, aux XIVe et XVe siècles; les voyageurs européens et les historiens du moyen âge ont puisé à des sources faibles, obscures; les ouvrages arabes qui donnent des éclaircissements suffisants sont à peine connus de nous, et attendent encore des traducteurs. Nous pouvons donc placer ici quelques données sur le principe de la force des mameluks, leur destinée, l'organisation de leur armée, la tenue de la cour de leurs sultans. Les troupes étaient divisées en trois classes distinguées l'une de l'autre, moins par la différence des armes que par le rang et la hiérarchie. Les premiers guerriers les plus nobles étaient les mameluks, ou les esclaves proprement dits de pur sang tscherkesse; les seconds, ou les dschelbans (entraînés), étaient pour la plupart des esclaves abyssiniens; ceux qui dérobent de jeunes garçons en Abyssinie et les vendent sur les marchés d'Égypte s'appellent encore aujourd'hui dschellabs; la troisième et dernière classe était formée des karaniszes, ou korsans, et offrait un ramas de mercenaires. A chaque changement de sultan, les troupes recevaient un présent

(1) Nochbetet-Tewarich et Dschenabi.
(2) Nochbetet-Tewarich.

suivant les rapports de ces rangs divers (1). Les begs ou émirs qui occupaient les premières dignités de l'état étaient au nombre de vingt-quatre, d'après les vingt-quatre petits-fils d'Oghus-Chan, qui donnèrent naissance à vingt-quatre tribus turques (2); le généralissime de l'armée s'appelait émirolkebir ou grand prince (3). Les mameluks étaient vêtus de blanc, et coiffés d'un turban vert à la partie inférieure, et noir à la partie supérieure (4). Les begs portaient des espèces de tuniques blanches, et des surtouts des couleurs les plus éclatantes et les plus variées. La partie la plus remarquable de leur costume était l'énorme turban entouré de soixante-dix aunes d'étoffe si artistement tournées et entrelacées, qu'elles formaient des espèces de cornes dont la dimension, variant suivant la dignité et le rang du personnage, était de deux à dix aunes (5). Les cornes étant le symbole le plus ancien de la puissance royale ou divine, les Orientaux en voyaient partout dans les hiéroglyphes devant leurs yeux, et Alexandre le Grand lui-même, en Orient, est connu par le surnom glorieux d'Alexandre *à deux cornes*. L'ampleur du turban avait le double but d'accoutumer la tête au poids du casque, et en même temps de former le dignitaire à une attitude grave et sérieuse; car la tête trop légèrement couverte peut se laisser aller facilement à des mouvements trop vifs incompatibles avec une position importante, et qui pourraient faire présumer la légèreté de la pensée (6). Le reste du costume des vesirs, émirs, juges et scheichs n'était pas réglé sur des principes moins sévères; et la plus grande magnificence des vêtements d'honneur consistait dans des versets du koran ou des passages de poëtes brodés tout au tour (1). Les grands portaient des manches courtes, afin d'avoir la main libre pour frapper; les mameluks en portaient de très-longues, descendant au-dessous de l'extrémité des doigts, parce qu'il eût été inconvenant qu'ils parussent devant leurs supérieurs sans avoir les mains couvertes (2). Après les vingt-quatre begs, dont chacun avait une chapelle particulière avec de la musique militaire (3), venaient les vingt-quatre gouverneurs, dont douze administraient les provinces de Syrie, et douze celles d'Égypte. Les premières dignités de l'empire étaient, dans l'armée, le généralissime ou grand prince (4), et dans l'ordre civil, le diwitdar (5), ou porteur de l'encrier, le grand vesir; les autres hauts fonctionnaires des mameluks étaient le premier écuyer (6), le grand maître de l'écurie (7), le grand chambellan (8), le grand trésorier (9), sous lesquels se trouvaient les employés de l'arsenal, de l'écurie, de la chancellerie, du Trésor (10). Les premiers magistrats étaient le grand juge de l'état (11); puis les quatre juges des quatre sectes orthodoxes, selon le rite des imams Ebu-Hanife, Schafii, Malik et Hanbel (12). Ces personnages siégeaient dans les divans, les jours que le sultan les tenait (13), à la droite du souverain, avec le surintendant des revenus publics et inspecteur des troupes (14); à la gauche, se tenaient le secrétaire d'État et les émirs des mameluks (15). A une certaine distance étaient

(1) Dans le rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto, on trouve les présents d'avénement au trône de Ghawri, de 100 ducats pour un mameluk, 50 pour les zelebans, 30 pour les karanisses. Pietro Martire, fol. 44, donne le véritable nom arabe du présent d'avénement : Nasaca.

(2) Aboulghasi, Hist. gén. des Tatares.

(3) Pietro Martire. Les begs sont appelés amiragii (émirs), dans les rapports vénitiens.

(4) Rapports vénitiens, dans Marini Sanuto, et Pietro Martire, fol. 32.

(5) Rapports de l'ambassade vénitienne, et Pietro Martire, fol. 32.

(6) Pietro Martire, fo 33.

(1) Comme l'ancien manteau de l'empereur romain de Germanie.

(2) Pietro Martire, p. 32, comme les anciens Perses devant le roi Xenophon; Histoire grecque, l. II, c. 1.

(3) Ssahib.

(4) Emirol-kebir.

(5) Dans les rapports italiens, il est écrit diodar, d'après l'égyptien corrompu.

(6) Emir-silah.

(7) Emir-achor.

(8) Hadschibul-kudschab.

(9) Emir-chasinedar.

(10) Les silahdares, porteurs d'armes; les hudschabs, chambellans; les diwitsdares, secrétaires, etc.

(11) Kadhiol-kudhat.

(12) Sultan-Bibars installa ces quatre juges; Sujuti.

(13) Farporta, dit Pietro Martire, fol. 30, p. 672.

(14) Wekil-beitit-mal et nasirol-dschisch.

(15) Katibos-sirr.

postés les eunuques du harem (1). Le divan se convoquait les mardis et les jeudis (2). Si le sultan sortait à cheval, on lui tenait un parasol de soie au-dessus de la tête, et les extrémités de son turban, sur lesquelles ses titres étaient brodés en or, flottaient derrière lui (3).

C'est avec tout cet appareil de pompe et de puissance que le sultan des mameluks Kanszu-Ghawri alors âgé de quatre-vingts ans (4), sortit du Kaire pour marcher à la rencontre des Ottomans. Outre les émirs, il avait encore dans sa suite les quatre juges des quatre sectes orthodoxes, et les deux plus fameux scheichs du pays. Le nombre des mameluks ramassés de tous les pays, durant son règne de seize ans, montait à treize milles; avec eux, il tenait en bride les korsans, ou mameluks de la troisième classe, que lui avaient légué ses prédécesseurs. Il y avait donc des motifs de jalousie dans les diverses classes de l'armée, et, de plus, des rivalités entre quelques-uns des principaux begs que Kanszu-Ghawri traitait avec faveur ou défiance, sans le moindre discernement. Sibai, gouverneur de Damas, serviteur loyal et sincère, était suspect au sultan, parce que son nom commençait par une S, et que l'historien de cette campagne, Ibn-Seinel, versé dans la science cabalistique, avait prédit à Kansza-Gawri que S le menaçait d'un grand danger. A Damas, Sibai fit savoir au sultan que le gouverneur d'Alep, Chair-Beg, avait des intelligences avec les Ottomans; mais Ghawri, qui prenait le fidèle serviteur pour un traître, prêta d'autant moins l'oreille à l'accusation, que Berdi-Ghasali, l'un des premiers begs de l'armée, prit la défense de Chair-Beg dont il était complice (5). Le gouverneur d'Aintab seul, qui, après avoir servi de guide à l'armée ottomane, était venu se présenter à Damas comme un serviteur dévoué, subit le dernier supplice qu'il avait bien mérité. La marche se continua, et le 24 août [1516], les deux sultans se trouvèrent en face l'un de l'autre avec leurs armées prêtes au combat, dans le voisinage d'Alep, dans la plaine de Dabik, où les moslims vinrent s'incliner devant le tombeau de David.

Selim confia le commandement de l'aile droite au beglerbeg d'Anatoli Seinel-Pascha et au beglerbeg de Karamanie Chosrew-Pascha, auxquels il adjoignit Ali-Beg-Schehsuwar-Oghli et Mahmud-Beg-Ramasan-Oglili, les deux derniers rejetons d'anciennes familles souveraines. L'aile gauche était sous les ordres de Biiklu-Mohammed-Pascha, gouverneur de Diarbekr, et du beglerbeg d'Amasia. L'artillerie, fort nombreuse, fut placée au front, protégée comme de coutume par une barricade de charriots. Du côté des mameluks la droite était conduite par Chair-Beg, gouverneur d'Alep; la gauche, par Sibai, gouverneur de Damas. La bataille ne fut ni longue ni sanglante, et la perte fut attribuée, non-seulement à l'artillerie formidable des Ottomans (1), mais encore à l'inaction des dschelbans, qui, dans la fausse opinion que le sultan leur préférait les korsans, ne bougèrent pas d'abord, puis tournèrent le dos plutôt que de prendre part au combat (2). Le sultan Ghawri, qui comptait sur leur fidélité, et qui voulait les ménager en même temps qu'il désirait éclaircir les rangs des korsans, dont le dévouement était bien moindre (3), plaça ceux-ci en tête, et leur ordonna de commencer l'attaque, afin de les sacrifier d'autant plus sûrement. Les dschelbans, ne soupçonnant pas ses desseins, virent dans l'ordre du sultan un affront qu'ils n'avaient pas mérité, et ne bougèrent pas, même au moment où le danger devint le plus pressant. A peine mille korsans restèrent sur la place, le reste de l'armée prit la fuite. Le sultan octogénaire périt auprès d'un étang, accablé peut-être par l'âge et l'effroi, ou bien frappé d'apoplexie, ou immolé par ses propres begs (4). Ainsi le coup qu'il méditait contre les korsans lui coûta le

(1) Pietro Martire, fol. 30.

(2) Sojuti, dans le Husnul-Mohaseret.

(3) Le même, *ibid.*

(4) D'après les rapports vénitiens, quatre-vingts ans; d'après Pietro Martire, soixante-dix; Suheili et Ibn Seinel disent quatre-vingt-six, et Ulloa soixante-seize, p. 114.

(5) Ibn Seinel, Selimname de Schukri, Suheili, fol. 11; Selimname de Keschfi, fol. 44, et Histoire d'Egypte de Mohammed-Ibn-Jusuf.

(1) Ibn Seinel et Suheili, fol. 14, portent le nombre des canons gros et petits à cinq cents.

(2) Ibn Seinel, Selimname de Schukri, Suheili, fol. 13; Selimname de Keschfi, fol. 50 et suivants.

(3) Pietro Martire, fol. 37.

(4) L'histoire d'Al-Bakni, dans les notices et extraits, parle de l'apoplexie, l. I, p. 172.

trône et la vie, et cette bataille fit perdre à l'Égypte Alep avec toute la Syrie. Junis-Pascha fut chargé de poursuivre Chair-Beg, qui s'enfuyait vers Alep; mais celui-ci, au lieu de se jeter dans la place, revint sur ses pas, et se rendit lâchement à Junis-Pascha, en invoquant la faveur du sultan. Selim se transporta dans la tente de Ghawri, où il trouva des trésors immenses, deux cents quintaux d'argent et cent quintaux d'or. Parmi les morts se trouvaient le grand prince de l'armée Sudun-Adschemi et l'un des plus vaillants émirs (1), que Selim ordonna d'ensevelir avec toutes sortes d'honneurs. Un tschausch qui avait été envoyé pour reconnaître le corps de Kanszu-Gahwri, lui coupa la tête et vint la déposer aux pieds du sultan, qui ordonna aussitôt de décapiter le féroce messager. A grand peine les vesirs obtinrent par leurs prières que le tschausch eût la vie sauve et perdit seulement son emploi (2). Le sultan quitta le champ de bataille d'Hailan, et se porta sur Alep, dont les habitants allèrent au-devant de lui, et lui rendirent toutes sortes d'honneurs sur la *Place-Bleue* (3), en avant de la ville. Les trésors en or et en étoffes trouvés à Alep, surpassèrent toutes les espérances : un million de ducats et trois mille vêtements en riches tissus, garnis de fourrures de lynx et de zibeline (4). On nomma pour gouverneur d'Alep, Karadscha-Pascha, chef de l'avant-garde de l'armée; pour juge, Dschœlmekdschisade-Kemaltschelebi. Des lettres annonçant la victoire de Merdschdabik et la conquête d'Alep furent envoyées au sultan Suleiman et aux puissances étrangères, aux Génois de Chios (5) et à Venise. Avec Alep tombèrent toutes les autres places frontières de la Syrie (6), appartenant aux mameluks, Malatia, Diwrigi (7), Behesni (8), Aintab (9) et Kalaater-Rum. Lorsque Selim assista pour la première fois à la prière du vendredi, le prêtre chargé de la réciter ajouta aux titres ordinaires du sultan la qualification, jusqu'alors réclamée exclusivement par les souverains des mameluks, de serviteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine. Selim, reconnaissant de cette adroite flatterie, tira son surtout qui valait plus de 1000 ducats et ordonna d'en revêtir l'imam. C'était une imitation de la conduite de Mohammed qui donna son manteau au poëte Kaab-Ben-Soheir, pour le récompenser d'un poëme fait à sa louange.

Alep, surnommée Schehba (la bigarrée), la sixième ville de l'empire ottoman, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Beroia ou Chalybon, est sacrée aux yeux des moslims, à cause de la tradition qui place en ce lieu les scènes de l'hospitalité pastorale exercée par Abraham (1). Des sept collines qui s'élèvent au milieu de sa vaste plaine (2) quatre sont renfermées dans l'enceinte de la forteresse construite à la fin du XIIIe siècle (3). A l'ouest, coule le Kowaite; douze portes de la ville conduisent dans douze faubourgs (4), et la population s'élève à 200,000 âmes (5). Alep est le siége d'un gouvernement comprenant sept bannières (6), et s'étend jusque sur les ruines de l'Euphrate, et le long de ce fleuve, depuis Bir ou Barbalissus jusqu'à Birtha. Parmi les villes qui en relèvent on compte Manbedsch, l'ancienne Hiérapolis (7), et Maarraton-Nooman. Les habitants de la contrée environnante, à l'ouest du côté d'Antioche, et à l'orient vers l'Euphrate, sont des Turkmans, des Kurdes et des Arabes de diverses tribus. Tout ce pays, avec sa capitale, passa facilement comme de lui-même sous la domination de Selim; Alep avait pourtant jadis opposé une vi-

(1) Suheili, fol. 16.

(2) Seadeddin, Ssolaksade, Nochbetet-Tewarich, Aali.

(3) Meidan Esrak.

(4) Suheili, 18, 1, 3; Ibn Seinel, Sulimname, Schukri, Seadeddin, l. IV, fol. 689; Ssolaksade, fol. 91; Aali.

(5) Dans la Chronique de Marini Sanuto, elles sont datées d'Alep, du 27 août.

(6) Seadeddin, l. IV, fol 690; Ssolaksade, fol. 91.

(7) Diwrigi, aujourd'hui dépendance du gouvernement de Siwas, était sous la domination de l'Égypte comme un poste perdu dans le pays ennemi.

(8) Behesni, entre Meraasch et Kaiszarije; Dschihannuma, p. 599.

(9) Aintab, à trois jours au nord d'Alep

(1) Dschihannuma, p. 573. On indique ici deux résidences d'Abraham.

(2) D'Arvieux, dans la traduction allemande de 1755, VIe part., p. 355.

(3) An de l'hégire 690 [1291]; Dschihannuma, p. 593.

(4) Dans le texte de Russel, il n'est question que de neuf portes : mais sur la carte jointe à l'ouvrage on en voit dix avec leurs noms.

(5) D'après Russel, deux cent trente-cinq mille; d'après d'Arrieux, deux cent-quatre-vingt-dix mille; d'après Tavernier, deux cent-cinquante-huit mille.

(6) Dschihannuma, p. 593.

(7) Mannert, l. VI, t. I, p. 510.

goureuse résistance au conquérant tatare Timur; ces lieux avaient été le théâtre de bien des combats au temps des croisades, et, antérieurement encore. ils avaient été arrachés aux Byzantins avec le reste de la Syrie, par les armes triomphantes du chalife Omar; et sous les chalifes des maisons d'Abbas et d'Ommia, puis sous les dynasties égyptiennes des Beni-Tulun et Achschid, Alep avait été gouvernée par leurs lieutenants. Elle fut enlevée à ceux-ci par le grand prince de la dynastie d'Hamdan Seifeddewlet, qui promena ses armes victorieuses sur toute l'Asie mineure, et alla conquérir Brusa. Surpris dans un défilé par les Grecs, ce grand prince put à peine s'échapper vers Alep, que les Grecs enlevèrent ensuite avec Himsz, Hama, Scheiser et Maarrat. Seifeddewlet reprit néanmoins Alep où il mourut; mais, redoutant de nouvelles attaques de l'ennemi, il ordonna que ses restes fussent déposés à Miafarakain. Sa prévoyance fut justifiée par l'événement; car son petit-fils vit l'arabe Ssalih-Ben-Merdas, de la tribu de Kelab, lui arracher Alep où la famille de ce conquérant régna un demi-siècle avec indépendance. Ensuite, au temps de la première croisade, s'éleva dans Alep une branche de la maison de Seldschuk, qui alors s'étendait sur toute l'Asie. Ridhwan, après la chute d'Antioche, réunit dans Alep contre les croisés les princes de Damas, Himsz et Moszul, et livra aux croisés la fameuse bataille d'Antioche, à la suite de laquelle tout le camp de l'armée confédérée tomba entre les mains des croisés. Lorsqu'après la mort de Rihdwan, l'eunuque Lulu s'empara de la domination au nom de ses fils, les habitants d'Alep appelèrent le prince de Mardin, de la maison d'Ortok, le puissant Ilghasi, qui, uni d'abord contre Aksanghir ata-beg de Moszul avec Tochtegin de Damas et les princes chrétiens, puis ligué avec son ancien ennemi contre ses précédents alliés, inonda le champ de Sarepta du sang des croisés (1) [24 août 1119]. Dix ans après, on vit s'élever dans Alep un ennemi bien plus redoutable des croisés, l'atabeg Amadeddin-Sengi, le destructeur de la principauté d'Édesse, qui, suivant un vaste plan, sans hésiter sur les moyens d'exécution, étendit sa dominaton sur les Turcs et les chrétiens. Après la victoire gagnée sur les croisés près d'Aszuret, il emporta cette place et la rasa, parce que sa proximité d'Alep la rendait dangereuse pour cette ville, et qu'il était difficile de s'y maintenir (1). Les croisés tremblèrent encore plus fortement devant Amadeddin, qui ne fut surpassé que par son fils Nureddin et par le fondateur de la maison souveraine d'Éjub, Ssalaheddin. Maîtres de toute la Syrie, à l'exception des villes occupées par les croisés, Nureddin et Ssalaheddin régnèrent aussi sur Alep, qui, après l'extinction de la maison d'Éjub, passa sous la domination des sultans mameluks du Nil, puis des Tscherkesses, et enfin tomba entre les mains des Ottomans, qui ne se laissèrent point dépouiller. •

Après quelques jours de station à Alep, Selim marcha sur Hama, l'ancienne Epiphania (2), illustrée, depuis qu'elle était au pouvoir des mahométans, par la renommée du second et de l'avant-dernier prince de la branche d'Ejub dominant en ces lieux, par Melek-Manszur, roi, poëte et historien, et par Abulfeda qui a fourni tant de secours à l'histoire et à la géographie d'Asie. Selim conféra le gouvernement d'Hama à Guseldsche-Kasim-Pascha, plus tard vesir du grand Suleiman, fondateur d'établissement pieux et utiles, et dont un faubourg de Constantinople porte encore aujourd'hui le nom. Selim poursuivit sans empêchement sa marche vers Himsz, l'ancienne Emessa, qui fut donnée comme sandschak au turc Ihtiman-Oghli. Là on s'arrêta un peu, et l'on poussa vers Damas, lorsque se fut répandue la nouvelle que les begs des mameluks, n'ayant pu s'entendre dans cette ville sur le choix d'un sultan, étaient partis pour le Kaire [22 septembre 1516]. A la fin de septembre, les étendards de Selim flottaient sur Musztaba, faubourg des Damas. Par l'entremise de Chair-Beg, l'émir arabe Nasziréddin, auquel les mameluks avaient confié la défense de la ville, fut déterminé à la rendre, et, douze jours après son arrivée à Musztaba, Selim fit son entrée dans Damas, et descendit au palais Kaszr-Eblak. Là il reçut les hommages des commandants des châteaux de Syrie, des

(1) Wilken, Histoire des croisades, l. II, p. 435

(1) Nochbetet-Tewarich.

(2) Ali-Beg, l. II, p. 292

émirs arabes et des Druses du Liban, et conféra les gouvernements de Tripoli, de Jérusalem, et de Ssafed, au fils d'Iskender-Pascha-Mustapha, à Ewren-Osoghli et à Mostanszir-Oghli. Il investit le chef de tribu Druse Moin-Oghli d'un sandschak, et il envoya le fils d'Isa-Beg avec deux mille cavaliers vers Ghasa, pour prendre le commandement de ce point, et s'y placer en avant-poste sur l'Egypte. Il ne craignit pas de passer quatre mois à Damas, visitant les tombeaux des scheichs et les monuments superbes de cette belle cité; car trois de ces mois, ramasan, silkide, silhidsche, étaient consacrés chez les anciens arabes, aux jeûnes, au repos des armes, et aux pèlerinages, et correspondaient à octobre, novembre et décembre.

Dimischk, ou Damas, offre en effet le plus grand intérêt, c'est l'une des villes les plus anciennes; aujourd'hui elle figure au cinquième rang dans l'empire ottoman, sous le nom de Parfum du Paradis, qui indique la beauté de sa situation et du pays qui l'entoure. Elle est assise dans la délicieuse vallée de Gutha, arrosée par le fleuve Baradi divisé en sept bras et par le Findscha. Mohammed, qui dans sa jeunesse était venu trafiquer à Damas, lui donna le nom de *Trois fois heureuse,* disant que les anges de Dieu avaient étendu leurs ailes au-dessus de cette ville. Sur le mont Kasiun, qui ferme la vallée de Kutha, la tradition moslime place l'autel du sacrifice d'Abel, le meurtre de ce juste, les scènes de délices et de tristesse d'Adam et d'Eve, puis, la naissance d'Abraham et la demeure de la mère de Jésus. La conquête d'un tel paradis fut tout d'abord l'objet des pensées des premiers chalifes. Deux des premiers disciples du prophète et des meilleurs généraux de l'islam, Chalid, l'épée, et Ebu-Obeide, le bras de Dieu, investirent Damas de deux côtés à la fois. Ce dernier voulut bien la recevoir à composition; mais Chalid rejeta toute capitulation. Ebu-Obeide entra paisiblement par les portes qu'on lui ouvrit; Chalid enleva d'assaut les murailles. L'église principale de la ville, dans laquelle on vénérait saint Jean-Baptiste, fut réclamée en même temps par les moslims et les chrétiens, qui la partagèrent entre eux. Mais Abdolmelek, cinquième chalife de la maison d'Ommeije, viola la capitulation observée depuis un demi-siècle, en expulsant les chrétiens de leur portion réservée dans le temple, et en les forçant d'accepter en échange l'église de Saint-Thomas, située hors de l'enceinte de Damas (1). Il fit de la grande métropole le chef-d'œuvre de l'architecture arabe, qui devint la mosquée à jamais célèbre des fils d'Ommeije, où l'on venait vénérer les tombeaux des saints, admirer la magnificence des colonnes, le nombre infini des coupoles, l'élégance des inscriptions, la multitude des autels, des tours et des tribunes.

Cette mosquée, objet de la première visite du sultan, longue de cinq cent cinquante pieds de l'est à l'ouest, large de cent cinquante du nord au sud, surpasse en étendue et en magnificence tous les temples fameux de l'islam, même celui de Cordoue. Sa construction coûta, dit-on, 5,000,000 de ducats, et 300 ducats sont consacrés chaque jour à son entretien (2). Ce dernier chiffre peut être facilement admis : car seize imams, quatre pour chacune des sectes orthodoxes, présidaient à la prière; soixante-quinze muezzims y appelaient en même temps les fidèles du haut de trois minarets, et douze mille lampes brûlaient pendant les nuits du ramasan (3). Quant aux dépenses de construction on peut les expliquer en partie, en tenant compte du prix des six cents lampes suspendues par des chaînes d'or et d'argent (4), des colonnes de serpentin, de granit, de porphyre et de marbre aux mille couleurs, dont quarante, alternativement vertes et rouges, soutenaient la nef du milieu. Deux des colonnes sur lesquelles reposait la coupole du milieu, dite de l'Aigle (5), avaient été achetées par Welid de Chalid au fils de Jesid, moyennant 500 ducats; deux autres, d'un vert pistache d'Alexandrie, payées 100 ducats chacune, ornent le tombeau où repose la tête de saint Jean; les deux plus grandes, auxquelles on ne peut comparer que les quatre colonnes de la mosquée de Suleimanije à Constantinople, se trouvent à la porte principale, à l'ouest, appelée Babol-Burid; trois autres portes sont tournées vers les trois

---

(1) Dschihannuma, p. 573; Gibbon, l. I, t. V, p. 307, appelle ce temple l'église de Marie; les écrivains arabes la placent sous l'invocation de saint Jean.

(2) Dschihannuma, p. 577.

(3) *Ibid.*, p. 576.

(4) *Ibid.*, p. 574.

(5) Kubbetun-Nesr.

autres points du ciel. Dans l'intérieur sont quatre niches d'autel, pour les quatre sectes orthodoxes; mais l'objet le plus saint de la mosquée est la chapelle, où, selon l'opinion des moslims, doit être déposée encore aujourd'hui la tête de saint Jean-Baptiste (1), quoiqu'au temps de l'empire byzantin, elle ait été transportée avec tant de pompe à Constantinople. Dans ce temple où l'on se prosterne devant les tombeaux des prophètes Hud et Chisir, on admire encore les tribunes, les coupoles, les colonnes et les jets d'eau dont l'un soulève un melon. Mais depuis longtemps les lampes d'or et les chaînes d'argent ont disparu, les colonnes ont souffert dans les deux grands incendies allumés, la première fois, dans la guerre entre les habitants de l'Egypte et de l'Irak (2); la seconde, au sein de la ville conquise par le féroce Timur (3)

Ensuite Selim visita les tombeaux des disciples et des épouses des prophètes, des grands princes et des scheichs fameux, des chalifes, de Nureddin, qui décora Damas de tant d'édifices y fit tant de pieuses fondations, et du grand Ssalaheddin. Le sultan se rendit aussi à la grotte de Rubua, appelée le berceau du seigneur Jésus, et s'arrêta surtout à Ssalihije, sur le penchant du mont Casius, près du tombeau du plus grand de tous les scheichs mystiques, Mohijeddin-Al-Arabi. Deux fois aussi le sultan alla voir Mohammed, de Bedachschan, qui, par son indépendance et son dédain pour les biens de la terre, s'était acquis une haute réputation de sainteté. A la première visite le scheich n'ouvrit pas la bouche; interrogé par le médecin Achi-Tschelebi sur la cause de ce silence, il répondit que c'était au sultan et non pas à lui d'engager la conversation. La seconde fois, le médecin ayant commencé à parler du temps, le scheich prit la parole, et dit : « Le chalifat est un pesant fardeau; les sultans sont comme nous autres scheichs, d'impuissants serviteurs du créateur; de plus il leur faut supporter le poids du gouvernement; celui qui ne porte qu'un léger bagage peut se sauver plus facilement que l'homme chargé d'un lourd fardeau; mais le devoir d'un souverain est de garder le fardeau qui lui est imposé. » Après des avis de ce genre, le scheich donna au sultan la bénédiction qu'il lui demandait. Tous ces respects de Selim s'explique par l'hypocrisie, et de plus par son penchant pour le mysticisme qu'il tenait de son père. Le divan de ses propres poésies persanes ne contient guère que des compositions mystiques; et, sous ce rapport, c'est un singulier phénomène dans l'histoire littéraire, non-seulement des ottomans, mais encore de tous les peuples qui comptèrent des écrivains parmi leurs rois. Selim aurait aussi montré les plus grands égards aux savants distingués dans ses nouvelles conquêtes; mais alors ni la Syrie, ni l'Égypte n'avaient de grands hommes à citer dans l'empire de l'intelligence. Il se borna donc, durant son séjour à Damas et pendant sa marche vers l'Egypte, aux entretiens avec les savants de son propre entourage, avec le philologue Halimi, son précepteur, le juge de l'armée Kemalpaschade, avec son savant médecin, le persan Achi-Tschelebi, et son chambellan Hasand-Schah, père de Seadeddin l'historien. Au milieu même de la campagne, ce dernier eut soin de faire transcrire des ouvrages classiques, tels que l'histoire persane de Waszaf, après que l'exemplaire du sultan, dans lequel Selim aimait à lire, comme son aïeul Mohammed II (1), fut tombé entre les mains des brigands bédouins, dans la marche à travers le désert (2).

Tandis que Selim se tenait à Damas, les mameluks au Kaire avaient procédé à l'élection d'un nouveau sultan [22 octobre 1516]. Les dschelbans votèrent pour le fils unique de Kanszu-Ghawri Seid-Mohammed; les korsans, de leur côté, élurent Tuman-Beg, prince signalé par son courage, son équité, son désintéressement. Malgré toutes ces qualités, les dschelbans craignirent pour la vie de leur protégé, le fils mineur du dernier souverain. Alors deux des premiers begs Alan-Beg et Kurt-Beg intervinrent, et s'engagèrent à garantir la vie de Seid-Mohammed, si les

(1) Dschihannuma, p. 573.

(2) Schebi, an de l'hégire 461 [1068]; Menasikul-Hadsch, p. 56.

(3) *Voy.* lib. VII.

(1) Une magnifique copie de Waszaf, faite pour Mohammed II, se trouve maintenant en la possession de l'auteur de cette histoire.

(2) *Voy.* le récit de Hasand-Schah, dans le Selimname de son fils.

Dschelbans fournissaient 60,000 ducats pour soutenir la guerre (1). Pendant l'hiver Selim fit des préparatifs pour la marche à travers le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Plusieurs milliers de chameaux furent achetés pour transporter des outres pleines d'eau, et deux millions d'aspres furent distribués comme gratification parmi les soldats. Sinan-Pascha fut chargé de marcher avec cinq mille hommes vers Ghasa, pour soutenir le pascha de ce lieu. Un saim, possesseur de l'un des grands fiefs de cavalerie, Tscherkes-Murad, et un autre personnage, allèrent, comme envoyés auprès du nouveau sultan des mameluks, pour lui offrir la paix moyennant la reconnaissance de la suzeraineté ottomane (2). Tuman-Beg reçut les deux envoyés avec les honneurs dus à leur rang, mais, au moment où ils sortaient de l'audience, ils se trouvèrent en face d'Alan-Beg, qui, transporté de fureur à leur aspect, leur abattit la tête, puis s'efforça, dans le divan, de justifier son action, par l'indignation qu'il éprouvait de cette proposition humiliante de sujétion, et par son mépris pour les Ottomans, qui, bien inférieurs en courage aux mameluks, n'avaient dû qu'à l'artillerie leur triomphe de Merdschdabik. La guerre fut résolue; Dschanberdi-Ghasali fut nommé chef de l'armée de dix mille hommes, qui devait marcher à la rencontre des Ottomans, sur les frontières de Syrie; dix begs commandaient chacun mille guerriers. Ces troupes partirent du Kaire vers la fin d'octobre [1516], et sur les frontières, non loin de Ghasa, près du Karavanserai de Junis-Chan, elles rencontrèrent l'avant-garde de l'armée ottomane, commandée par le grand vesir Sinan-Pascha. L'aile droite des Turcs était sous les ordres du sandschah de Tekke Ferhad; l'aile gauche, sous la conduite de Mohammed-Beg, fils d'Isa, gouverneur de Ghasa; Sinan-Pascha se tenait sur les derrières. Du côté des Égyptiens, l'ancien gouverneur égyptien de Ghasa Dewlet-Beg était opposé à Mohammed-Beg; et le gouverneur d'Alexandrie Chudawerdi-Beg était en face du sandschak-beg de Tekke (3). La fortune se déclara en définitive contre les Égyptiens; mais pendant l'action, les habitants de Ghasa et de Ramla se révoltèrent. Au milieu du mois de décembre Selim se porta contre Ghasa et Ramla [16 décembre 1516]; à Dschuldschulije, près de Ramla, il reçut le rapport de Sinan-Pascha, avec des trophées de têtes coupées, et, pour châtier les habitants révoltés de Ghasa et de Ramla, il ordonna de les massacrer. De Ramla, Selim, accompagné seulement de quelques serviteurs dévoués, parmi lesquels se trouvaient Hasand-Schah, père de Seadeddin, et l'historien Idris, alla faire une excursion à Jérusalem, où il arriva tard, de sorte qu'il visita, dans la nuit, la pierre du sacrifice d'Abraham et les tombeaux des prophètes. Comme il avait plu tout le jour, pour faire la prière de l'après midi, à peine put-on trouver une place sèche sur un rocher. Le lendemain la neige tombait à gros flocons; Selim se rendit de Jérusalem à l'Hebron, pour visiter le tombeau d'Abraham; puis revint joindre son armée dans la plaine d'Ascalon (1). Lorsqu'il était campé à Ainesz-Szaffa, à l'orient de Ghasa, il vit arriver le grand vesir Sinan-Pascha, qui, en récompense de son dernier exploit, reçut un sabre magnifique; on ordonna une nouvelle distribution d'argent dans l'armée, avec les revenus d'Alep et de Damas. Husein-Pascha (2), l'un des quatre vesirs, hasarda quelques représentations sur cette mesure et sur les dangers de la marche à travers le désert. Un exécuteur des ordres du sultan vint lui abattre la tête. Avant que les troupes eussent pénétré dans le désert, Selim avait reçu les clefs des villes de Ssafed, Tiberias, Nablus, Jérusalem et Hebron (3), et l'hommage des scheichs des tribus arabes (4); le plus important de ceux-ci Ahmed-Ben-Bakar, chef des Beni-wail, reçut une investiture, par la bannière et le tambour (5).

En dix jours fut franchie la distance de la frontière égyptienne à Shalihije, par le désert (6). Des pluies continues fournirent de

(1) Ibn Seinel et Suheili, fol. 18

(2) Seadeddin, l. IV, fol. 292.

(3) Seadeddin, l. IV, fol. 645; Alfonse Ulloa, p. 159; Dschelalsade, Selimname, § XIX

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 696; le fils d'Idris, fol. 115; Dselalsade, Selimname, § XIX.

(2) Ibn Seinel, Suheili, Seadeddin, l. IV, fol. 679.

(3) Selimname de Schukri, fol. 74

(4) *Ibid.*, fol. 71.

(5) Suheili, fol. 21; Selimname de Keschfi, fol 52.

(6) Schukri, fol. 75, appelle ces sables le désert de Katije et d'Ummol-Hasan.

l'eau en abondance, et de doubles attelages mis aux voitures permirent de surmonter plus facilement les difficultés de la route. Mais les Arabes du désert du côté de l'Égypte se répandaient en essaims tout autour du camp, attirés par le désir du butin, épiant le moment de couper des têtes que le sultan des mameluks payait avec des ducats. Une fois les Arabes causèrent un si grand tumulte, que le grand vesir fit amener le cheval du sultan. Selim était sur le point de s'élancer sur son coursier [21 janvier 1517], croyant que Tuman-Beg lui-même se précipitait à l'attaque; mais, apprenant que c'étaient seulement des brigands du désert, il s'indigna contre le grand vesir, et peu s'en fallut que Sinan ne payât sa prévoyance de sa tête (1). Trois jours avant la fin de l'année moslime, Selim se trouvait à Chankah, près du Kaire. D'après le conseil du traître Ghasaliberdi Tuman-Beg avait enfoncé dans le sable toute son artillerie du côté du village de Ridania (2) près d'Andilije, où passe le chemin ordinaire de Birketolhadsch au Kaire; par son complice Chair-Beg, qui se trouvait déjà dans le camp de Selim, Ghasali fit savoir au sultan des Ottomans qu'il pouvait tourner le mont Mokattam, et que même, dans le plus mauvais cas, il n'aurait rien à craindre près de Ridania, les canons étant enfouis dans le sable. Lorsque Selim, d'après ces avis, eut tourné la montagne en se tenant hors de la portée des batteries démasquées, Tuman-Beg s'aperçut trop tard de la trahison de Ghasali; mais comme il s'agissait de combattre, il ne jugea pas le moment favorable pour la proclamer. Selim, ayant passé le mont Mokattam, offrit le lendemain la bataille aux Égyptiens (3) [23 janvier 1517]. A la droite de Selim était le grand vesir avec les troupes d'Anatoli, Schehsuwar avec les guerriers de Sulkadr, Herachschad-Beg, descendant des turkmans du Mouton-Blanc, et Mahmud-Beg, dernier rejeton des princes des Ramasan-Oghli avec les hommes d'Adana; à l'aîle gauche se tenait le vesir Junis-Pascha avec l'armée de Rumili. A peine le combat était engagé, qu'on vit à l'aile gauche de l'ennemi se détacher un escadron tout bardé de fer, qui vint fondre sur l'étendard du sultan Selim (1): c'étaient des cavaliers d'élite de l'armée des mameluks, ayant à leur tête le sultan Tuman-Beg en personne et ses deux plus vaillants capitaines Alanbai et Kurbai (2). Tous trois avaient fait le serment de se saisir du sultan des Ottomans, mort ou vif. Ils se trompèrent et prirent le grand vesir pour le sultan. Sinan se tenait entre Mahmud-Beg-Ramasan-Oghli et Ali le chasnedar, Tuman-Beg courut droit sur le grand vesir, Alanbai sur Mahmud, et Kurtbai sur Ali, avec tant d'impétuosité et de fureur que tous trois percèrent les adversaires choisis de leurs lances; puis, ils regagnèrent leur escadron, quoiqu'Alanbai fut grièvement blessé d'une balle. Malgré la brillante valeur personnelle du sultan des mameluks et de ses fidèles compagnons, la bataille fut perdue à cause de la trahison de Ghasali, et de la supériorité de l'artillerie turque. Vingt-cinq mille mameluks couvrirent la plaine autour de Ridania. Selim transporta son camp d'Aadilije dans l'île de Wustanije en face du Kaire, sans se rendre dans la ville où il envoya une garnison [26 janvier 1517]. Tuman-Beg, qui s'était retiré sur Adwije (3), opéra un mouvement en avant pendant la nuit, rentra par Scheichunije dans le Kaire et tailla en pièces la garnison. Selim ordonna à Junis-Pascha, maintenant grand vesir à la place de Sinan mort sur le champ de bataille, au beglerbeg Mustapha-Pascha, à l'aga des janitschares Ajas, et à l'émir Alem-Ferhad, de se mettre à la tête des troupes d'élite, et de reprendre possession de la ville (4). Le huitième jour après la victoire de Ridania [31 janvier], les Ottomans pénétrèrent dans la ville où les mameluks opposèrent la plus vaillante résistance, de rue en rue, de maison en maison. Sur l'avis du traître Chair-Beg, Selim fit proclamer une amnistie générale pour les mameluks: huit cents

(1) Schukri, fol. 76; Dschelals; Selimname, exemplaire de Dresde, fol. 57.
(2) Seadeddin, fol. 698.
(3) Suheili, fol. 23.

(1) Seadeddin, fol. 699.
(2) Suheili, fol. 22; Ibn Seinel et Selimname de Schukri.
(3) Ibn Seinel, Suheili, fol. 23; le Selimname de Keschfi transporte la prise de possession du Caire au 1er, Moharrem, fol. 65.
(4) Seadeddin, fol. 701; Ssolaksade, Dschelalsade, Selimname, fol. 159.

des principaux se rendirent d'eux-mêmes ou furent livrés par les habitants sur la parole du sultan, qui les fit décapiter sur la place de Romeila (1). Ensuite commença le massacre général, à l'imitation des scènes ordonnées par Timur. Les cadavres de cinquante mille morts furent amoncelés dans les rues étroites de la ville (2). Selim se rendit dans le camp à Bulak, d'où il adressa des bulletins aux gouverneurs de l'empire, pour annoncer la conquête du Kaire. Douze jours après, du palais Jusuf, c'est-à-dire de la forteresse de Ssalaheddin, bâtie sur la hauteur, Selim contemplait les magnificences de la ville et du pays qui maintenant lui étaient soumis. Le plus vaillant des begs égyptiens Kurtbai avait échappé à la décapitation des mameluks et au massacre général, caché dans une maison du Kaire. Selim, qui en fut informé, sans connaître le lieu de sa retraite, lui envoya, par un de ses amis, Jahja, fils d'Ebubekr, du drap et un livre (3) : le drap était un symbole de grâce, le livre, qui était le Koran, confirmait le serment de garantir la vie au prisonnier. Kurtbai, se fiant à une telle assurance, parut devant le sultan, qui le reçut assis sur son trône : « Tu es, lui dit Selim, un fameux chevalier, qu'est devenue maintenant ta vaillance ? — Elle m'est restée, répondit Kurtbai. —Sais-tu ce que tu as fait à mon armée?—Parfaitement. » A la troisième question de Selim, comment lui, Kurtbai, avec Tuman-Beg et Alibai, avaient osé tenter une attaque contre la personne présumée du sultan : Kurtbai, qui avait autant d'éloquence que de courage, se répandit en éloges sur la valeur des mameluks, sur leurs mépris pour l'artillerie, qui donnait la mort à la manière des assassins. Il raconta comment un Mauritanien, au temps du sultan Eschref, avait apporté le premier des boulets de Venise en Égypte, où ils reçurent un nom conforme à cette origine (4); et comment le sultan ainsi que les begs en avaient repoussé l'usage, indigne de la véritable valeur et des exemples du prophète, qui n'avait attribué à l'Arabe que l'arc et le sabre, comme armes légitimes; comment ensuite le Mauritanien avait dit : « Qui vivra verra cet empire abattu par ces boulets »; il en est arrivé ainsi, et je le regrette, ajouta-t-il; mais toute puissance est en la main de Dieu ! « Si vous vous tenez ainsi, dit Selim, au Koran et à la sunna, comment se fait-il donc que nous vous ayons vaincus et chassés, que toi-même tu te trouves devant moi prisonnier ? — Par le ciel ! répondit Kurtbai, ce n'est point votre courage, ce ne sont point vos manœuvres qui ont triomphé de nous, c'est le destin qui l'a décidé ainsi, parce que tout ce qui commence a une fin, et que la durée des empires est mesurée. Où sont les chalifes, les champions de la foi ? Où sont les plus puissants empires du monde ? Votre temps arrivera aussi, et votre empire sera réduit en poussière. Au reste, je ne suis pas ton prisonnier, je me trouve ici garanti pour ma vie et ma liberté par le livre et le drap placés sous tes yeux. » Ensuite il flétrit avec énergie la trahison de Chair-Beg, qui assistait à cette scène, et finit par conseiller à Selim de faire couper la tête à ce serviteur maudit, pour qu'il ne l'entraînât point en enfer. Transporté de colère, Selim s'écria : « je voulais te laisser la liberté et même t'élever au rang de mes begs ; mais, oubliant tout le respect que devait t'imposer ma présence, tu as donné libre carrière à ta langue. Celui qui s'approche des sultans sans crainte, est chassé par eux sans pitié. —Dieu me préserve de faire partie des tiens ! répondit Kurtbai. » Alors la fureur du sultan déborda de toutes parts; il appela le bourreau, et cent cinquante exécuteurs tirèrent aussitôt le sabre. « Que te fait ma tête toute seule? dit Kurtbai, lorsque tant de braves visent à la tienne. Pour le sultan Tuman-Beg, l'aide de Dieu lui suffit. » Selim fit signe au bourreau, et, lorsque celui-ci brandissait son glaive, Kurtbai adressa ces dernières paroles à Chair-Beg : « Prends ma tête sanglante et dépose-là dans le giron de ta femme, traître ! Puisse Dieu te récompenser par la trahison ! »

Tuman-Beg et ses mameluks s'étaient enfuis sur la rive orientale du Nil, du côté de Dschise, où ils cherchèrent assistance auprès des Arabes hawares. Tuman-Beg remit à ces peuples les impôts pour trois ans, et à grand peine put-il

(1) Seadeddin, fol. 701 ; Ssolaksade, Dschelalsade.
(2) Les mêmes.
(3) Ibn Seinel, fol. 40; Saheili, fol. 25.
(4) Bindikij c'est-à-dire les Vénitiens; c'est ainsi qu'on appelle encore aujourd'hui en Egypte les boulets et les fusils.

rassembler cinq à six mille hommes pris parmi eux. En même temps parurent sur le Nil trois à quatre cents vaisseaux sous les ordres du kaschif Dschanim-Seifi, portant deux mille hommes restés des mameluks échappés à la défaite de Ridania. Ils voulaient attaquer de nouveau le sultan dans l'île de Wustanije; mais ce projet fut trahi par Dschanim-Seifi et l'émir Ebu-Hamsa, qui passèrent dans les rangs des Ottomans (1). Selim tint conseil avec ces déserteurs et avec Chair-Beg, sur les entreprises ultérieures contre Tuman-Beg. Il envoya quelques milliers d'hommes avec quarante à cinquante canons, dans trois ou quatre cents barques, sous les ordres de Dschanim-Seifi, vers Dschise. Les Arabes, qui n'étaient point accoutumés à l'artillerie, se retirèrent aussitôt; les Ottomans et les mameluks restèrent seuls en face les uns des autres. Alors, Dschanim-Seifi s'avança seul à cheval, et suivant l'ancien usage chevaleresque des mameluks, il appela le sultan Tuman-Beg lui-même à un combat singulier. Le défi fut accepté au nom du sultan par l'émir Dewletbai, qui, avec une adresse merveilleuse, brisa la lance de son adversaire et le renversa de cheval. A ce moment, les Ottomans chargèrent, et aidèrent le chevalier tombé à se remettre en selle (2). Après un vif engagement, les Ottomans se retirèrent vers le rivage, et remontèrent sur leurs bâtiments. Dans le conseil de guerre des mameluks, le borgne Schadi-Beg proposa d'attaquer les Turcs le lendemain. Les mameluks se saisirent de soixante-dix à quatre-vingts barques des Ottomans, passèrent sur la rive orientale, prirent l'ennemi entre deux feux, et le forcèrent à redescendre le fleuve avec les bâtiments qui leur restaient. Six mille Ottomans et quatre mille mameluks étaient restés sur le champ de bataille. Selim, informé de cette perte par Dschanim-Seifi et l'aga des janitschares Ajas, se sentit porté à un changement de système; malgré les représentations de Chair-Beg, il pencha pour des mesures plus douces, et fut approuvé pleinement par le grand vesir Junis-Pascha, qui dès le commencement avait blâmé la campagne

(1) Ibn Seinel, fol. 46; Suheili, fol. 26, Schukri, fol. 80.

(2) Suheili, fol. 27; Ibn Seinel et Schukri. Tercier, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXI, p. 548, le fait tuer par erreur.

d'Égypte (1). Selim envoya un serviteur intelligent, Mustapha-Aga, auprès de Tuman-Beg, lui donna une escorte de cinq cents cavaliers pour le protéger contre les Arabes nomades et pillards, le chargeant d'offrir de nouveau la paix, moyennant l'abandon des droits de souveraineté (2). L'ambassade atteignit le sultan des mameluks à Meit-Chaszim; les mameluks, irrités, tombèrent sur les Turcs, et immolèrent l'envoyé avec les cinq cents hommes de son escorte. A cette nouvelle, Selim, par représailles, fit décapiter soixante-quatre begs, égorger trois à quatre mille mameluks prisonniers, puis il se prépara à marcher en personne contre Tuman-Beg. Emir-Dschemad, scheich des Arabes de la tribu Ghasale, blâma fortement Tuman-Beg de vouloir prolonger encore la guerre contre Selim, et les begs reprochèrent à leur sultan son alliance avec les Arabes. Après de longs débats, ils convinrent cependant de se retirer vers les pyramides, où Tuman-Beg exhala, dans une élégie arabe, la douleur dont il était accablé; son ami, Kait-Rahbi, auquel ces vers étaient adressés, inscrivit les plaintes éloquentes de l'infortuné sultan sur les pyramides.

Au lieu de chercher son salut dans la haute Egypte, Tuman-Beg conçut la malheureuse pensée de se retirer dans le Delta, et, comptant sur l'assistance des tribus arabes, il se fortifia à Dehschuhr, dans le canton d'Aftihije. Selim furieux de voir ainsi prolonger une guerre dont les traitres Chair-Beg et Ghasali, lui faisaient espérer une conclusion rapide, détacha ce dernier avec cinq cents mameluks transfuges, contre les Arabes, pour les disperser, et fit marcher ensuite l'armée ottomane. Ghasali fit son attaque avec succès; cinq mille Arabes, hommes, femmes et enfants, tombèrent entre les mains des Ottomans, qui les vendirent comme esclaves sur le marché de Rumili au Kaire (3). Selim sentait une vive impatience de la durée de cette guerre, et le grand vesir Junis-Pascha ajouta encore à son irritation, en lui représentant la nécessité d'y mettre un terme. Selim aurait voulu envoyer encore un ambassadeur,

(1) Suheili, fol. 30; Ibn Seinel, fol. 50.

(2) Suheili, fol. 29; Schukri, fol. 85; Ibn Seinel fol. 80.

(3) Suheili, fol. 33; Ibn Seinel, fol. 68

mais depuis la mort du dernier, et la vengeance sanglante qui en avait été tirée, il ne pouvait guère exposer un des siens à un rôle si périlleux. Alors le grand écuyer, Ahmed-Aga, qui devint ensuite gouverneur du Kaire, lui proposa de charger un des begs transfuges de cette redoutable mission. L'émir Choschkadem, ancien inspecteur des greniers du sultan Kanszu, se rendit donc comme messager de paix vers Dehschuhr. Le borgne Schadi-Beg vint au-devant lui. Après un entretien dans lequel Choschkadem essayait de justifier sa défection, par l'indignation que lui avait causé la nomination de Schadi-Beg au poste de diwitdar, des paroles on en vint aux coups. Schadi-Beg brisa la lance de Choschkadem ; celui-ci tira son épée, et frappant son adversaire sur la tête, il ouvrit son casque qui avait été fabriqué à Damas. Les mameluks accoururent, et forcèrent l'envoyé à se retirer avec son escorte (1). Voyant l'inutilité de cette troisième tentative pacifique, le sultan Selim fit revenir le grand vesir avec quarante mille hommes sur le Kaire, pour tenir la ville en bride, et lui-même, se mettant à la tête du reste de l'armée, marcha vers Dschise(2). Le borgne Schadi-Beg avait encore dix mille Arabes ramassés à la hâte, avec lesquels il prétendait arrêter les forces des Ottomans ; Selame, chef de la tribu Ghasale, rompit avec Schadi-Beg, qu'il accabla de reproches. Les mameluks et les Arabes en vinrent aux mains, et ces derniers mis en fuite, se dirigèrent vers l'armée ottomane, dont l'artillerie tira, sans distinction, sur les fuyards et sur les vainqueurs(3). Schadi-Beg n'avait plus que cinq cents mameluks avec lesquels il se dirigea vers Dehschur, où se maintenait Tuman-Beg. Il le joignit à Rakin, et tous deux résolurent d'implorer encore une fois l'assistance des Arabes de la tribu de Ghasale; mais les chefs de ces familles firent répondre : « Que Dieu nous préserve de nous opposer davantage à un maître victorieux comme le sultan Selim. » (4) Tuman-Beg et Schali-Beg se dirigèrent vers Ummdinar, et passèrent la nuit en délibérations. Le jour en se levant montra les forces énormes des Ottomans. Alors s'engagea un combat singulier entre Ghasali et Kait-Rahbi, comme champions de leurs partis respectifs: Ghasali renversa son adversaire, et lui coupa la tête(1). Aussitôt l'attaque devint générale; et derrière les mameluks s'éleva un nuage de poussière, du sein duquel sortirent ces cris redoutables : « Nous sommes les cavaliers ghasales, les vaillants gardiens de la vallée; vous allez le voir(2). » Leur chef, fils de Chaibar, se précipita sur le beg Kanszukurd, et le jeta ainsi que les siens, dans le Nil où il se noya. Alors, le beg Dschanberdighasali s'avança seul à cheval, vêtu en Arabe, et défia le sultan Tuman-Beg. Déjà dix des champions mameluks, et Kildsch lui-même, le plus vaillant de leurs begs, avaient vidé les arçons, lorsque Tuman-Beg, emporté par son humeur chevaleresque, répondit au défi qui lui avait été porté, et renversa le prétendu Arabe ; déjà il lui appuyait la lance sur la poitrine, quand Ghasali s'écria : « Grâce pour l'amour du prophète, et pour le secret du scheich Ebusuud-Al-Dscharihi ! » Tuman-Beg releva sa lance, et le laissa échapper.

A l'armée ottomane étaient venus se joindre le grand vesir Junis-Pascha, et l'aga des janitschares Ajas (3); il était impossible que les mameluks pussent soutenir une si formidable attaque. Leurs faibles restes se replièrent avec Tuman-Beg sur Werdan, et les Ottomans les suivirent de près. Tuman-Beg, tenant conseil avec les begs, ne vit d'autre moyen de salut qu'en cherchant un refuge auprès de l'arabe Hasan-Meri, sur la reconnaissance duquel il avait acquis des droits, parce que, l'ayant trouvé dans les fers, lui et ses frères, à son avénement au trône, il les avait mis en liberté. Les scheichs arabes vinrent au-devant du sultan, lui donnant toute sorte de marques d'honneur, et lui offrirent l'hospitalité. Il refusa le festin auquel on l'appelait, mais accepta la proposition d'Hasan-Meri, de lui procurer une retraite assurée dans une vaste caverne, bien cachée à tous les regards; là, dit Tuman-Beg en entrant, nous sommes plus à l'abri que dans une forteresse ; si Hasan-Meri ne nous trahit pas. « Que Dieu

(1) Ibn Seinel, Suheili et Schukri.
(2) *Ibid.*
(3) Suheili, fol. 35; Ibn Seinel.
(4) *Ibid.*

(1) Suheili, fol. 37 ; Ibn Seinel.
(2) Suheili, fol. 37.
(3) Seadeddin, l. IV, fol. 706; Ssolaksade, fol. 95; Aali et le fils d'Idris.

livre le traître, répondirent à la fois les begs. » Hasan-Meri tint conseil avec sa mère, et lui fit connaître la proie qu'il avait entre les mains. Celle-ci le conjura par les droits de l'hospitalité, et les liens de la reconnaissance, par le souvenir de la liberté qui lui avait été rendue, de ne point trahir le sultan son souverain et son bienfaiteur. Sourd à toutes ces exhortations, Hasan-Meri osa livrer Tuman-Beg à l'aga des janitschares Ajas, qui, avec Chair-Beg et Ghasali, avait suivi la trace du sultan fugitif; à l'approche des Turcs, Schadi-Beg le borgne, et quelques autres, trouvèrent moyen de s'échapper (1). Tumanbai resta dans la grotte, attendant son sort. Ajas s'approcha avec respect, le pria de croiser les mains qu'il attacha avec un mouchoir, et le mena ainsi, escorté de ses janitschares, à la tente du sultan. Dieu soit loué! s'écria Selim, à la première nouvelle de cette capture; maintenant l'Egypte est conquise. Au bruit des tambours et des décharges d'artillerie Tuman-Beg fut amené devant Selim qu'il salua, en montrant toute la déférence convenable; Selim lui rendit le salut, et l'invita à s'asseoir. Tuman-Beg se tint dans le silence, accablé sous le poids de ses tristes pensées : Selim aussi se tut quelque temps, tout entier à son admiration pour le noble maintien, et la tournure chevaleresque d'un prince tombé entre ses mains, malgré tant de valeur et d'intelligence. Enfin, Selim prit la parole pour reprocher au prince des mameluks, le meurtre des ambassadeurs, et le refus d'abandonner les marques de la souveraineté. Tuman-Beg se justifia, en rejetant le tort sur ses begs indociles; déclarant qu'au reste en soutenant la guerre, il avait accompli son devoir de défendre le pays à lui confié par Dieu, et surtout de protéger les saints tombeaux de la Mecque et de Médine; mais lui Selim, comment se justifierait-il devant Dieu de son attaque? Le sultan ottoman, surpris d'une telle apostrophe, répondit qu'il avait déclaré la guerre sur le fetwa des ulémas, et non pas sans motifs, attendu que Kanszu-Ghawri avait provoqué le prince de Sulkadr et soutenu en secret le schah des Perses, et surtout parce que le pouvoir ne pouvait appartenir à un ramas d'esclaves comme les mameluks. Sultan de Rum! répondit Tuman-Beg, ce n'est point à toi que l'on doit attribuer la ruine de notre empire, mais bien aux traîtres qui ont livré leur maître, à Chair-Beg et à Ghasali, montrant ces chefs qui étaient présents. Il ne serait pas généreux, dit Selim à l'assemblée, de faire mourir un homme si sincère et si vaillant; il faut le retenir quelques jours près d'Ajasaga, jusqu'à ce que le pays soit calmé, et, en attendant, qu'il soit traité avec toutes les marques d'honneur possibles (1). Ainsi, Tuman-Beg fut emmené dans la tente de l'aga. Bientôt après, Schadi-Beg, trahi aussi par l'arabe Ibn Bakar qui aurait dû lui être attaché par les liens de la reconnaissance, fut amené devant le sultan. Selim admira le maintien guerrier, les traits et l'armure de Schadi-Beg. Puis se rappelant l'expression arabe : L'homme est caché sous sa langue (2), il voulut éprouver l'intelligence de son prisonnier. Comment, lui demanda-t-il, as-tu trouvé le monde? — Comme quelque chose qui n'a pas grande valeur. — Pourquoi donc as-tu hasardé tant de combats pour une chose de si peu de prix? — Ce n'est point pour le monde que j'ai combattu, mais pour me conformer au Koran et à la sunna, car il est dit dans l'écriture : Armez-vous contre celui qui s'arme contre vous, et le prophète dit : Qui combat pour ses biens et sa maison, meurt en martyr; mais vous en vertu de quel droit attaquez-vous notre honneur et nos familles? — En vertu du fetwa des légistes, j'ai marché contre vous, persécuteurs, qui, au gré de vos caprices, avez déposé, enchaîné, immolé vos sultans. — C'est une calomnie; trente ans nous avons obéi au sultan Eschref-Kaitbai; et si nous avons tué son fils, c'est que ce prince en violant les lois était une calamité publique, dont nous voulions être délivrés. Il en fut ainsi par la volonté de Dieu; la fin de toute vie est la mort, le monde ne vous restera pas plus qu'à nous. Dieu dit à son prophète : Tu es un cadavre, et tout n'est que cadavre; et au dernier jour vous comparaîtrez devant votre maître. » Selim ordonna de garder aussi Schadi-Beg avec toutes sortes d'honneurs (3); il voulait (du moins il

(1) Ibn Seinel, Suheili, fol. 42

(1) Suheili, fol. 43; Ibn Seinel, Schukri.

(2) Elmur tahtilsanihi.

(3) Ibn Seinel, Selimname de Schukri, Suheili, fol. 44.

s'exprima ainsi lui-même dans la suite)(1), emmener à Constantinople le sultan des mameluks, ainsi que Motewekkil, le vingt-unième chalife de la seconde ligne de la maison d'Abbas qui, depuis la chute du chalifat de Bagdad, ne jouissait plus au Kaire que du privilége de confirmer les investitures de souveraineté; mais les traîtres Ghasali et Chair-Beg employèrent tous les moyens pour consommer la perte totale de leur prince et de leur maître. Au bout de deux semaines, l'esprit de Selim était rempli d'inquiétude et de soupçons. Ses craintes furent poussées au plus haut point, lorsqu'un jour Selim sortant à cheval entendit crier dans une rue : « Que Dieu donne la victoire au sultan Tuman-Beg ! »(2) Alors la mort de Tuman-Beg fut résolue, et, pour attacher la honte d'un supplice ignominieux au souverain des mameluks, il chargea de l'exécution Schehsuwar-Beg, dont le père avait été pendu à la porte Suweila. Le dernier sultan des mameluks, le vaillant, le juste, le noble et chevaleresque Tuman-Beg (3) fut attaché au gibet, à la porte Suweila, là où tant de têtes de dominateurs étrangers, avaient roulé dans la poussière, où avaient été suppliciés tant d'ennemis des mameluks tscherkesses.

Le valeureux Schadi-Beg partagea le destin de son maître. Ensuite, Selim ordonna de rendre les derniers honneurs aux restes de Tuman-Beg, et lui-même assista aux prières mortuaires qui furent prononcées par le grand juge du Kaire; il consacra trois bourses d'or aux frais de la sépulture dans le tombeau que] le sultan Ghawri avait construit pour lui-même, et trois autres bourses furent distribuées pendant trois jours, aux pauvres, pour le repos de l'âme du sultan. Ensuite furent expédiées des lettres de victoire (4); on disposa des fêtes pour célébrer la conquête définitive de l'Égypte, et les traîtres, qui avaient si puissamment aidé à l'accomplissement de cette œuvre, obtinrent pour récompense des gouvernements. Dschanim-Seifi fut investi de celui de Beknesa; Abu-Hamsa reçut Mahallet; Ghasali Damas, et Chair-Beg fut chargé de régir le Kaire. Les scheichs arabes Hasan-Meri et Ibn-Bakar, qui avaient livré le sultan et Schadi-Beg, eurent de l'or et des vêtements d'honneur(1). La même récompense fut donnée au scheich Hamad-Ben-Chaibar, chef de la tribu Ghasale; le beg Omar-Oghli reçut le gouvernement de Dschirdsche, le chef de la tribu arabe des Beni-Adi fut déclaré scheich porte-étendard de l'Egypte. Les quatre juges des quatre sectes orthodoxes furent confirmés dans leurs postes (2), et le surintendant du trésor public Ibn-Dschalan, qui présenta au sultan un relevé détaillé de tous les revenus de l'Egypte, écrit sur parchemin, obtint de grands éloges pour l'exactitude de ce travail, et de riches présents (3). Ensuite Selim reçut les hommages de toutes les autorités de la ville et du pays, ceux des arabes de la haute Egypte, des ambassadeurs de la Mauritanie, et du scherif de la Mecque (4), enfin ceux des ambassadeurs vénitiens qui vinrent déposer aux pieds de Selim, comme nouveau sultan de l'Egypte, le tribut de 8,000 ducats qu'ils avaient jusque là payés au sultan des mameluks pour la possession de Chypre.

Selim séjourna un mois au Kaire, occupé à visiter les curiosités de la capitale de l'Egypte. Ce n'étaient point les monuments de l'art gigantesque, ni les témoignages de la sagesse antique, qui attiraient le plus fortement son attention. Pour le musulman l'Egypte est le pays privilégié où Jacob se retira avec ses douze fils, c'est là qu'il honore les tombeaux des douze prophètes. Il ne connaît ni Sesostris, ni Osymandias, mais parmi les Pharaons il signale celui dont le règne vit Joseph remplir les greniers de l'Egypte, et celui qui fut englouti dans les flots de la mer Rouge. Il nomme le fondateur des Pyramides tout autrement que les Grecs, mais, comme les Grecs, il honore Hermès (trois fois grand) comme inventeur de l'écriture, de la géométrie et de l'architecture, comme le législateur des mystères, l'organisa-

(1) Seadeddin, Ssolaksade, Aali et le fils d'Idris.

(2) Ibn Seinel, Suheili, fol. 45; Selimname de Schukri, fol. 95.

(3) Dschelalsade, exemplaire de Dresde, fol. 50.

(4) Selimname de Keschfi, fol. 71. Deux de ces lettres de victoire sont conservées; l'une, en turc, dans Seadeddin, l. IV, fol. 708-709; l'autre, en arabe, écrite par l'historien Idris, dans l'histoire de son fils, fol. 131.

(1) Suheili, fol. 46; Ibn Seinel, Selimname de Schukri, Seadeddin, Ssolaksade.

(2) Seadeddin, Ssolaksade, Aali, le fils d'Idris.

(3) Suheili, fol. 46.

(4) Seadeddin, l. IV, fol. 709, dans le fils d'Idris, fol. 124; Ssolaksade, fol. 96.

teur de la hiérarchie sacerdotale, comme l'interprète du ciel à l'égard de la terre. Des cinq cents ans qui s'écoulèrent depuis Jésus jusqu'à Mohammed, l'histoire orientale ne tient nul compte; mais, à partir du prophète, l'Egypte est éclairée par les Orientaux, et par les historiens arabes qui fournissent aussi des lumières aux investigateurs européens. Si les Orientaux ne savent rien de la grande bibliothèque d'Osymandias, les savants de l'occident n'ont connu l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie que par les historiens arabes. C'est par eux encore qu'ils ont su quelque chose de la magnificence des dynasties Tulun et Achschid, des constructions et des fondations des Fatimites, de l'espèce d'académie des sciences née au Kaire, sous la tyrannie d'Hakem (1), et de la doctrine secrète des ismaïlites, sortie de cette école et révélée par le poignard des assassins (2). C'est dans les sources arabes que l'on a retrouvé l'esprit romanesque de l'Egypte au temps des croisades, les sentiments et les habitudes de la chevalerie des mameluks; et ce n'est qu'aux bords du Nil que s'est pleinement épanouie cette miraculeuse fleur des mille et une nuits.

Selim, après s'être mis en possession des trésors des mameluks dans le château du Kaire, n'alla point s'enfoncer dans les catacombes et les pyramides, il se contenta de visiter les mosquées et les académies de la capitale. Ensuite, son attention fut attirée surtout par le mikjas ou nilomètre établi à la pointe de l'île de Rhauda. Là, le lendemain de l'exécution de Tuman-Beg, il avait reçu les hommages du pays (3), et distribué des faveurs; c'est là qu'il avait établi sa résidence, et non pas dans le château. Kanszu-Aadili, l'un des plus vaillants begs des mameluks, tenta de surprendre de nuit en ce lieu le sultan. Suivi de quelques complices, il s'approcha du mikja avec une barque, et à l'aide d'une échelle, il monta sur le toit; mais ne trouvant aucun moyen de descendre dans les appartements, il fut découvert, et se jeta du toit dans le Nil; puis, nageant avec vigueur, il parvint à échapper à plusieurs centaines de nageurs que le sultan avait détachés à sa

(1) Sojuti et Makrisi.

(2) Histoire des assassins; Stuttgart, 1808.

(3) Suheili, fol. 46.

poursuite (1). Une seconde fois, Selim courut un grand danger en ce lieu; voulant s'élancer de la barque d'Ab-Dulkadir, fils d'Aaradsch, sur le rivage, il ne put atteindre jusque là, et tomba dans le fleuve. Le patron et son neveu ne purent qu'à grand'peine le tirer de l'eau, à cause de sa pesanteur et de son manque d'agilité. Pour ce service, il promit à Ab-Dulkadir de lui accorder ce qu'il désirait; celui-ci demanda l'exemption de droits dans le port de la mer et du Nil pour sa vie, et aussitôt Selim lui fit expédier la lettre de franchise.

L'île sur laquelle est établie le nilomètre, aussitôt après la conquête de l'Egypte par les Arabes, attira l'attention des gouverneurs des chalifes, par la vigueur de sa végétation et la beauté de sa situation. Dès la cinquante-quatrième année de l'hégire, il y fut établi un chantier pour les vaisseaux, le plus ancien de tous les arsenaux qui en ont tiré leur nom; Ahmed, fils de Tulun, qui de la position de gouverneur s'était élevé à la dignité de souverain indépendant de l'Egypte, construisit le premier, à Rhauda, un château qui finit peu à peu par être emporté par le Nil. Achschid, fondateur de la seconde dynastie turque, sous les chalifes de maison d'Abbas, transporta l'arsenal de Raudha sur le rivage oriental du Nil, et transforma l'emplacement qu'il occupait en un jardin, dont la renommée se répandit jusqu'à l'Irak (2). Le neuvième des chalifes fatimites, Emir-Biahkamillah, construisit à Raudha un palais pour sa bédouine bien-aimée. Mais le plus grand titre de l'île de Raudha à la célébrité, c'est la forteresse élevée par Melek-Ssalih, septième et avant dernier prince de la maison d'Ejub, dont la garde fut confiée à des mameluks qui détrônèrent son fils, et qui, du nom de cette forteresse, furent appelés Bahari, c'est-à-dire les mameluks du Nil. Les ouvrages de fortification qui subsistaient encore à l'époque de Selim, ne disparurent que dans les derniers temps. L'histoire fait aussi mention de six mosquées; mais de tout cela, il n'y a plus de trace; il ne reste plus que la colonne élevée au neuvième siècle pour mesurer le Nil, et la voûte dont la recouvrit Selim I[er]. Les plus anciennes traditions de l'E-

(1) Suheili, l. v, et Ibn Seinel.

(2) Kewkebor-Raudhat de Sujuti.

gypte font déjà mention, avant la conquête par les Arabes, de trois nilomètres en Egypte, établis l'un par un Pharaon, le second par le Joseph égyptien, et le troisième par une reine d'Egypte. Il y a plus de certitude dans les notions données par les Arabes, depuis leur conquête du pays. Amra-Ben-Aasz, conquérant de l'Égypte sous Omar, établit un nilomètre à Aswan (Syene); Moawia, le premier chalife de la maison Moawia, un autre à Ensena; le huitième chalife de cette maison, Omar, fils d'Abdol-Asis, un à Holwan. Outre ces trois petits nilomètres, sous le règne de Welid, le gouverneur Esamet-Ben-Seid-Tenuchi, en construisit un de grande dimension, à l'île de Raudha; le chalife Mamun, le fit détruire pour le rétablir de nouveau; mais ce fut seulement le dixième chalife de la maison d'Abbas, Motewekkil, qui l'acheva; depuis cette époque jusqu'à nos jours, il a résisté, sans altération, aux flots du Nil, et à a fureur destructive des voyageurs francs. Le nilomètre, qui paraît placé sur des monuments hiéroglyphiques dans les mains des divinités comme symbole de division et de gradation naturelle, est pour l'Egypte de la plus haute importance, comme annonçant les années fécondes et les années stériles. Celui qu'avait établi le chalife Motewekkil, et qui subsiste encore aujourd'hui, décoré de vers tirés du Koran, écrits en caractères kufiques, est une colonne octogone, haute de vingt aunes égyptiennes, dont douze sont constamment au-dessous du niveau des eaux les plus basses; les huit autres, divisées chacune en vingt-quatre pouces, mesurent la crue du fleuve. Si le nilomètre marque au-dessous de quatorze, c'est-à-dire si les eaux ne s'élèvent pas à douze aunes, il y a famine; à la hauteur de quinze aunes et dix pouces, elles annoncent l'ouverture du canal qui traverse le Kaire; c'est le signal des fêtes et des réjouissances publiques. Ordinairement le Nil atteint seize aunes; la plus grande élévation dont l'histoire fasse mention, fut de dix-huit aunes et dix pouces (1); ce fut l'année de la plus grande abondance; la plus petite de douze aunes neuf pouces, l'Egypte fut désolée par la plus effroyable famine (2).

(1) An de l'hégire 199 [814].
(2) Au temps de Kiafur, an 356 [966].

A la fin de mai [28 mai 1517], Selim se rendit à Alexandrie, non-seulement pour aller admirer la ville, mais aussi pour examiner sa flotte que le kaimakan Piri-Pascha avait eu ordre d'amener dans ce port. A son bord se trouvaient ses confidents le nischandschi-pascha Mohammed, et Halimi son savant chodscha (1). Dans la première quinzaine de juin, il revint à l'île de Rhanda, Il ordonna une grande revue de l'armée, à la suite de laquelle il distribua en supplément de solde, deux aspres à chaque cavalier, et un seulement par fantassin. Jusqu'alors l'administration de l'Égypte avait été entre les mains du grand vesir Junis-Pascha; le sultan la lui retira pour la confier à Chair-Beg, qui semblait plus propre à l'exercer, en raison de sa connaissance intime du pays, et surtout de ses liaisons avec les scheichs des tribus arabes (2). Cependant le defterdar d'Égypte, Disdar-Mohammed-Tschelebi, et le juge de l'armée de Rumili Rokneddin-Sireksade, pressuraient le pays par des extorsions de toute nature; le premier aliénait tous les biens appartenant aux familles des mameluks; Rokneddin vendait les premières dignités de la loi, les quatre places de juges des quatre sectes orthodoxes, pour chacune desquelles il lui fut payé 1,000 ducats (3). L'historien Idris, qui, après avoir achevé d'organiser le kurdistan, était venu en Égypte, où le sultan l'avait chargé de traduire de l'arabe l'histoire naturelle de Demiris, avait achevé son travail en très-peu de temps, et, en l'offrant, il saisit l'occasion pour le faire accompagner de vers persans, dans lesquels il hasardait des conseils sur l'administration du pays et l'exercice de la justice en Égypte. Les vesirs donnèrent à l'homme de lettres 1,000 ducats pour sa traduction, mais refusèrent de présenter les vers au sultan. Idris, plein de désintéressement, et dominé par l'amour de la vérité, ne voulut point accepter les 1,000 ducats, et insista fortement pour que ses vers fussent remis au sultan, déclarant que, dans le cas contraire, il trouverait bien moyen de les lui faire parvenir lui-même. Les vesirs durent céder à un désir ainsi exprimé. A sa kaszidet Idris joignit une prière, de pou-

(1) Seadeddin, l. IV. fol. 710; le fils d'Idris, fol. 125.
(2) Seadeddin, l. IV, fol. 711.
(3) *Ibid.*

voir partir sur-le-champ, si l'on ne mettait pas fin aux injustices, qui accablaient le pays. Une telle liberté, qui peut-être aurait été payée de la vie par tout vesir, n'attira aucun châtiment sur l'historien, si grande était l'estime du tyran pour les savants; si puissant, le respect de l'opinion publique ou l'exercice de la science. Il ordonna de laisser partir Idris avec la flotte pour Constantinople (1). L'exemple d'Idris fut imité par le juge de l'armée d'Anatoli Kemal-Paschasade, qui jouissait de la confiance de Selim, et vivait dans son intimité. Les grands de l'armée, fatigués de ce long séjour en Égypte, le prièrent d'employer sa bonne influence pour déterminer le sultan à un prochain retour après lequel Kemal-Paschasade lui-même soupirait ardemment. Dans une promenade à cheval, Selim lui demanda ce que l'on disait? Le juge de l'armée répondit, que sur les rives du Nil, il avait entendu un soldat chanter une chanson qui exprimait le désir d'un prompt retour à Rum (2). Selim parut d'abord accueillir gracieusement cette insinuation, et ordonna en effet des préparatifs de départ. Mais la première fois qu'ils se retrouvèrent ainsi côte à côte à cheval, « Pourquoi donc, dit le sultan au juge de l'armée, ton maître le mollah Lutfi, en dépit de tout savoir, a-t-il subi le dernier supplice? » Kemal-Paschasade répondit que Lutfi s'était fait, par son esprit mordant, beaucoup d'ennemis qui l'avaient calomnié; que souvent aussi il s'était permis d'imaginer des choses plaisantes, qu'il donnait ensuite pour des faits réels. « N'aurais-tu pas reçu de lui cet enseignement? reprit Selim. — Depuis longtemps je l'aurais oublié, répliqua le juge. » — Il s'agit maintenant du compagnon pour lequel je fais des vœux respectueux et sincères (de Selim lui-même). — « Cependant, continua le sultan, n'as-tu pas tiré de ton cerveau la chanson du soldat? » — Kemal-Paschasade eut assez de libre franchise pour avouer la vérité, et au lieu de s'irriter, à son retour, il récompensa le juge par un présent de 500 ducats (3).

Forcé par l'opinion de son armée de quitter l'Égypte, comme il lui avait fallu se retirer de la Perse trois ans auparavant, Selim avait peut-être formé le projet de pousser ses conquêtes par delà les cataractes du Nil. Ne pouvant s'en prendre aux janitschares, et ne voulant pas se venger sur les savants, il laissa tomber les effets de son ressentiment sur les vesirs, ainsi qu'il avait fait après la campagne de Perse. Depuis le retour d'Alexandrie jusqu'au départ du Kaire, se produisirent deux circonstances auxquelles la présence du conquérant donna une nouvelle importance; l'envoi des présents annuels des caravanes de pèlerins à la Mecque, et l'ouverture du canal du Kaire. Mohammed-Ebul-Berekiat, trente-quatrième schérif de la Mecque, de la famille Beni-Kitade, avait fait présenter, par son fils Ebu-Nuumi, au conquérant les clés de la Kaaba dans un bassin d'argent (1). Selim était maintenant substitué comme protecteur et serviteur des deux villes saintes, aux droits de suzeraineté des anciens chalifes et sultans d'Egypte; c'était donc à lui aussi qu'appartenait désormais le soin d'entretenir les pauvres et les scheichs de ces deux siéges sacrés de l'islam. Le sultan Bibars-Bondokdari, fondateur de la puissance des mamluks du Nil, et véritable législateur de leur empire, qui s'était proposé pour modèles les institutions de Dschengis-Chan, établit le premier l'envoi solennel et annuel d'un chameau richement décoré, et portant le voile destiné à recouvrir la Kaaba, qui s'appelait mihmel, c'est-à-dire la charge. Le second législateur des mameluks, le grand Kilaun, porta aussi son attention sur le mihmel, et en releva la solennité par l'établissement d'une pompe militaire et d'un tournoi où les mameluks rompirent des lances (2). Depuis l'envoi du mihmel était resté l'un des plus grands bienfaits des sultans égyptiens pour la Mecque, et l'une des plus grandes fêtes publiques pour les habitants du Kaire. Le présent consistait en blé et en or; le grain était distribué aux pauvres; l'or était partagé entre les scheichs; et dans la prière publique, au nom du sultan on ajoutait le titre honorifique de serviteur des deux saintes résidences. Depuis Mohammed Ier, les sultans ottomans avaient aussi adressé à la Mecque, des présents annuels, appelés ssurres. Le père de Selim Bajesid II

(1) Le fils d'Idris, fol. 130.

(2) Selimname de Seadeddin, dans les choses mémorables de Diez, p. 7.

(3) Le fils d'Idris, fol. 126.

(1) Mouradjea d'Ohsson, II.e part., p, 202.

(2) Husnol-Mohaseret, fol. 320.

envoyait annuellement 14,000 ducats; le fils doubla la somme, et confirma en outre les envois accoutumés des sultans égyptiens. L'émir Moszliheddin, revêtu du titre d'intendant de ses ssurres, accompagna l'envoi pour la première fois avec deux juges d'Égypte. A chacun des schérifs il donna 500 ducats, à chacun des scheichs 6 ducats, 3 à chacun des principaux citoyens, et à chaque pauvre 1 ducat. La somme totale monta à 200,000 ducats, sans compter la valeur de 50,000 erdebs de blé et de riz pour la Mecque, et 2,000 pour Médine. Les émirs, les scheichs et les ulémas lurent le Koran, et bénirent le sultan qui aussitôt nomma trente émirs, dont chacun est chargé de lire chaque jour la trentième partie du Koran, et qui, par conséquent, tous ensemble en font la lecture entière (1). Le présent en or est désigné par le nom spécial de ssurres, et le mihmel appartient encore aujourd'hui aux fêtes religieuses de la capitale. La pompe plus grande que l'on mit cette année dans la confirmation du mihmel, et dans la nomination de l'*émirol-hadsch* (conducteur de la caravane des pèlerins), était d'autant plus utile et nécessaire, que l'année précédente, à cause de la campagne de Syrie, aucun envoi n'avait été adressé à la Mecque; phénomène extraordinaire, et que les chroniques arabes ne manquent pas de compter parmi les grands fléaux, tels que la famine, la peste, les incendies, les inondations et les tremblements de terre, par lesquels le ciel châtie les hommes. L'autre fête populaire du Kaire, beaucoup plus ancienne, est l'ouverture du canal, si la crue du Nil atteint la hauteur désirable. La tradition arabe, que jadis ce jour-là une vierge était sacrifiée au Nil, ne repose sur aucune autorité; ce qui est plus croyable, c'est que dans les temps les plus reculés on jetait dans le fleuve une statue de bois représentant un homme; on ne peut guère contester la lettre d'Omar, par laquelle, afin de prévenir la famine annoncée par une grande sécheresse, il ordonnait au Nil, au nom du Tout-Puissant, de répandre ses flots sur la terre (2). Depuis ce temps, l'ouverture du canal, comme signe de l'élévation des eaux à une hauteur suffisante pour la prospérité du pays, est restée la plus grande fête populaire de l'Égypte, et les proclamation publiques par lesquelles était annoncée, chaque année, aux gouverneurs cette crue bienfaisante (wofa), fournissaient toujours aux secrétaires d'état et aux savants d'Egypte, une matière inépuisable pour les compositions poétiques.

Pendant la crue des eaux, Selim avait transporté sa résidence de l'île du Nil à Birketol-Fil, hors de l'atteinte de l'inondation; là il reçut les capitaines de sa flotte qui étaient venus d'Alexandrie par le Nil avec Kodschi-Beg, commandant de Brusa (1). Enfin, les premiers jours de septembre, il commença sa retraite sur la Syrie (2). Il donna le commandement du château du Kaire à l'aga Chaireddin, qui reçut sous ses ordres cinq mille cavaliers et cinq cent fantassins, avec l'injonction de ne pas mettre le pied hors du château. Le gouvernement du pays fut confié à Chair-Beg, dont le harem et les enfants furent envoyés comme ôtages à Philippopolis (3). Mille chameaux, chargés d'or et d'argent, emportèrent les dépouilles de l'Égypte; et Selim emmena le dernier fantôme de chalife de la maison d'Abbas, dont un ancêtre avait conféré à Bajesid-Ilderim le titre de sultan; il entraîna aussi après lui, du Kaire, une colonie d'artisans pour la transplanter à Constantinople (4). Après avoir franchi le désert de Katije, au moment où il atteignait la frontière de Syrie, Selim dit au grand vesir Junis-Pascha, qui marchait à cheval à côté de lui: « Ainsi donc l'Égypte est derrière nous, et demain nous serons à Ghaza. » Junis-Pascha ne put dissimuler son mécontentement sur toute l'expédition entreprise contrairement à son opinion. « Quel est le fruit, dit-il, de tant de peines et de fatigues? la moitié de l'armée est restée dans le désert ou sur les champs de bataille, et la domination de l'Égypte a été livrée par des traîtres. » C'en fut assez pour combler la mesure de la colère du sultan. L'orage qui n'avait fait

(1) Mouradjea d'Ohsson, IIIe part., p. 258.

(2) Sojuti, dans l'Histoire des chalifes; dans le Husnol-Mohaseret, et dans le Kewkebor-Raudhat. *V.* aussi Gibbon, ve part.

(1) Selimname de Schukri, fol. 98, Kodschi-Beg est le même qui a fourni à Schukri la matière pour le Selimname.

(2) D'après le Selimname, fol. 73, le 14 redscheb.

(3) Marini Sanuto.

(4) Tabi-Beg, p. 162.

que gronder au-dessus d'Idris et de Kemal-Paschasade, éclata tout à coup sur le grand vesir, auquel un garde du corps abattit aussitôt la tête sur l'ordre de Selim. D'après la hiérarchie, le second vesir Seinel aurait du être porté à la place de Junis-Pascha; mais Selim ne voulut conférer la première dignité de l'empire ni à Seinel ni au Nischandschi-Pascha-Mohammed; le premier ne lui paraissait pas assez capable, ni l'autre assez expérimenté; il appela au grand vesirat le kaimakan de Constantinople Piri-Pascha, qui jouissait auprès de lui d'une haute estime depuis la veille de la bataille de Tschaldiran. A Damas, Selim descendit de cheval près du tombeau du grand Nureddin, et fit halte jusqu'à l'arrivée du nouveau grand vesir [6 octobre 1517]. Là, il reçut les hommages des tribus arabes du désert de Syrie, qui n'avaient point encore assez formellement reconnu sa puissance; telles que les Beni-Ibrahim, les Beni-Sewalim, les Beni-Atta, les Beni-Attije, les Beni-Saad, et confirma aux moines du Sinaï la prétendue lettre d'immunités du prophète. A Damas, arrivèrent aussi les revenus de la Rumili, levés par les juges et les administrateurs des fiefs, pour acquitter l'emprunt que le sultan avait fait aux possesseurs des grands fiefs de cavalerie à l'ouverture de la campagne. Il y avait cent millions d'aspres, qui depuis trois mois étaient à Alep; alors, sous l'escorte des commandants d'Alep, d'Himsz et d'Hama ces sommes furent apportées au camp, puis versées dans le trésor du sultan (1). L'organisation financière de la Syrie et la levée des plans du pays devinrent maintenant les objets principaux de l'attention de Selim. Ces travaux furent confiés à trois des employés les plus capables : au fils d'Idris, ancien juge de Jenischchr, nouvellement nommé juge de Tripolis, Ebulfasl; au fils de Fenarisade Nuh-Tschelebi; et au fils d'Abdullah-Pascha Abdul-Krimtschebei; le premier fut chargé du sandschak d'Himsz, Hama, Tripolis; le second, de Damas; et le troisième, d'Alep (2).

Selim ne négligea pas non plus à Damas d'assurer les rapports extérieurs de l'empire, et renouvella les capitulations avec Venise. Les deux envoyés, Bartolomeo Contarini et Aloisio Mocenigo, avaient déjà baisé au Kaire le bord du vêtement du sultan, qui les avait reçus avec la plus grande bienveillance. Contarini suivit le sultan à Damas; Mocenigo, d'après le désir de Selim, se rendit sur la flotte à Constantinople. Le 17 septembre fut renouvelée la capitulation vénitienne; on y ajouta la stipulalation du tribut annuel de 8,000 ducats pour Chypre, que Venise avait jusque-là payé au sultan des mameluks (1); la trêve avec les Hongrois fut aussi prolongée d'une année, comme elle l'avait été en 1516; néanmoins, le beg de Swornik Mustapha-Beg périt dans une attaque subite faite par les Hongrois, ainsi que le prince Suleiman le manda d'Andrinople à Damas; dans cette capitale de la Syrie arriva aussi une ambassade du schah de Perse avec des présents, et pour offrir au sultan des félicitations sur la conquête de la Syrie et de l'Égypte; et de Kumach, parvint le rapport du gouverneur Mohammed-Kartschin sur la soumission de tout le Kurdistan (2).

Pendant son séjour à Damas, Selim s'éloigna un jour rapidement sous un déguisement, pour aller, en toute hâte, visiter les saints tombeaux d'Hébron et de Jérusalem; il accomplit son pèlerinage au milieu des torrents de pluie, et revint aussitôt à Damas (3). Son dernier acte solennel dans cette ville, fut la consécration d'une mosquée élevée par lui au-dessus du tombeau du grand scheich Mohijeddin-Al-Arabi, et richement dotée; des scheichs y furent attachés pour lire le Koran, d'autres pour l'expliquer; et des pauvres y recevaient journellement la nourriture. Le sultan conféra le gouvernement de Damas à Dschanberdi-Ghasali (4), et partit pour Alep. A Damas, il avait perdu son confident et son maître, le savant philologue Halimi; et non loin d'Alep mourut le vesir Hersek-Ahmed-Pascha, fils du duc de Saba Etienne-Cossarich, qui, pendant un demi-siècle, avait rendu tant d'importants services à l'empire ottoman, et avait occupé quatre

(1) Seadeddin, l. IV, fol. 713.
(2) Seadeddin, l. IV, fol. 713, et l'Histoire du fils d'Idris, fol 138.

(1) Chronica di Marini Sanuto, l. XIX.
(2) Seadeddin, l. IV, fol. 712.
(3) Mouradjea d'Ohssou, édition 8°, 1re part., p. 309.
(4) Seadeddin, l. IV, fol. 715; le fils d'Idris, fol. 140.

fois la première dignité de l'État. Sa mémoire est conservée par la mosquée et la cuisine des pauvres subsistant encore aujourd'hui, qui furent construites à la pointe la plus extrême du golfe de Nicomédie, sur le rivage méridional (1). Selim séjourna deux mois à Alep, et fut deux autres mois à se rendre à Constantinople. Après quelques jours de repos, il quitta de nouveau Constantinople, et se rendit à Andrinople [4 août 1516].

Huit jours après l'arrivée du sultan à Andrinople, le prince héréditaire Suleiman, qui jusqu'alors avait été lieutenant de son père en cette ville, prit solennellement congé, et partit pour son gouvernement de Ssaruchan, avec une augmentation de revenus de 500,000 aspres. Peu de jours après, mourut le vesir Nischandschi-Chodscha-Oghli-Mohammed-Pascha. A sa place, Selim éleva son beau-père, Mustapha-Pascha. Cette année-là, le sultan donna au nouveau chan de Crimée, son beau-père Mohammed-Girai, fils de Mengli-Girai, mort quatre années auparavant, l'investiture de la Krimée, avec un traitement quotidien de 1,000 aspres (2). Quoique uni par les liens du sang avec le chan de Krimée, Selim éprouvait contre lui, vers la fin de son règne, une jalousie plus puissante qu'il n'en avait ressenti contre le schah de Perse et le sultan des mameluks. « Sais-tu, disait-il un jour au grand vesir Piri, que je crains ces Tatares plus que les Persans; leurs chevaux n'ont besoin ni de fer ni d'éperons; ils traversent à la nage des fleuves devant lesquels s'arrêtent nos armées pour construire des ponts, et dans vingt-quatre heures ils parcourent autant d'espace que d'autres en quinze jours. Je désire, par mon diplôme et la solde que je lui affecte, placer ce prince au rang de mes autres serviteurs. » Le diplôme fut expédié conformément à cet ordre, et non-seulement Mohammed-Girai accepta cet honneur qui était pour lui un nouveau lien de sujétion, mais il envoya, comme gage de sa fidélité, son frère Seadet-Girai à Constantinople (3). Comme nous n'avons point fait mention des souverains de la Krimée depuis la fin du règne de Bajesid et l'avénement de Selim, qui avait eu besoin de l'assistance de son beau-père contre son père et ses frères, il nous sera permis de dire ici quelques mots sur le règne contemporain de Mengli-Girai; car l'histoire des souverains de la Krimée, qui commence par lui, marche parallèlement avec celle des sultans, et s'y trouve étroitement unie. Mengli-Girai, doué d'un esprit cultivé, ami des sciences, régna quarante-sept ans et huit mois, et mourut dans sa soixante-onzième année [1514]. Il laissa huit fils: Mohammed-Girai, qui lui succéda, nomma son frère, Behadir-Girai, pour *kalgha*, ou son successeur sur le trône de Krimée. Mengli-Girai fut enseveli à Bagdscherai, dans un tombeau construit pour recevoir sa dépouille mortelle. En récompense des services qu'il avait rendus au sultan Bajesid, pour la conquête des places de Kili et d'Akkerman et dans les expéditions de Pologne, lui furent attribués les revenus des ports de Kaffa, Gæslewe et Baliklawa, sous le nom d'*argent de kaftan*, et le woiwode de Moldavie lui céda des villages et des domaines sur le Dniester. Outre les exploits dont il vient d'être question, Mengli-Girai avait étouffé les troubles intérieurs provoqués par Seid-Ahmed, et il avait soumis la ville de Ssolkat, située à quatre lieues au sud de Kaffa, sur le penchant du mont Agharmisch.

Le successeur d'Ali-Beg, comme interprète de la Porte, le sipahi Junis, fut envoyé comme ambassadeur à Venise, pour présenter des réclamations relativement à la capture de vaisseaux et de sujets turcs, dont l'enlèvement était constaté par les témoignages des sandschak-begs et des kadis (1). Aux Ragusains, il fut signifié qu'ils devaient porter à cinq pour cent les droits fixés à trois dans les derniers temps (2). A Andrinople, on vit aussi paraître un envoyé espagnol, pour obtenir de Selim la confirmation des libertés de l'église du Saint-Sépulcre et des pèlerins, moyennant le paiement annuel de la somme versée auparavant entre les mains du sultan des mameluks. Selim le reçut gracieusement, lui donna le kaftan avec 5,000 aspres, et promit d'accorder l'objet

(1) Ewlia, Menasikol-Hadsch, p. 25.
(2) Mouradjea d'Ohsson, t. IV, p. 439.
(3) Aali, et d'après lui Ssolaksade, fol. 99.

(1) Lettera di s. Selim alla signoria, ddo 20 octobre 1518, da Andrinopoli, dans Marini Sanuto.
(2) Décembre 1518, dans Marini Sanuto.

de la demande, pourvu qu'un envoyé vint conclure une capitulation régulière. Il était nécessaire de montrer une telle prudence, dans un moment où Léon X profitait de la courte trêve dont jouissait l'Italie pour envoyer quatre cardinaux aux quatre premières puissances de la chrétienté : à l'empereur, aux rois d'Espagne, d'Angleterre et de France, afin de les solliciter à une entreprise en commun contre les Turcs; l'année suivante, Selim renouvela encore pour un an la trêve conclue avec la Hongrie, et dépêcha le Tschausch-Mustapha à Venise, pour réclamer deux années de tribut de 8,000 ducats pour Chypre. La signoria s'excusa, en déclarant que ces sommes arriérées avaient déjà été expédiées pour Chypre, et 16,000 ducats vénitiens furent versés dans le trésor du sultan. En les recevant, Selim, contre sa coutume, s'entretint avec l'ambassadeur, et l'avertit de recommander l'équité au gouvernement de Venise, s'il voulait conserver la paix.

Cette année et la suivante, les armées de Selim furent occupées à combattre un soulèvement dangereux provoqué en Asie, par un novateur appelé Dschelali. Ces troubles furent étouffés avec autant de bonheur et de rapidité qu'avait été comprimée l'année précédente, en Syrie, la révolte du scheich arabe, qui fut abattu par les forces réunies d'Iskender-Pascha, gouverneur de Tripoli, de Guseldsche-Kasim-Pascha, et de Berdi-Ghasali, gouverneur de Damas; sa tête fut envoyé à Andrinople. Quant à Dschelali, il se tint avec ses adhérents à Terchal, aux environs de Tokat, dans une caverne où il prétendait attendre à la fin du monde l'arrivée promise du Mehdi. Le grand vesir, Piri-Pascha, était posté sur l'Euphrate pour couvrir l'empire contre la Perse; Ferhad-Pascha, gouverneur de Rumili, reçut ordre de marcher contre les rebelles. Schesuwar-Oghli, seigneur de Sulkadr, les poursuivit de son côté depuis Elbistan jusqu'aux frontières de Siwas; et Dschelali, ayant marché vers Karahiszar, Ferhad-Pascha vers Angora, Schehsuwar tomba sur les révoltés, et les anéantit sans l'assistance de Ferhad-Pascha, ce qui lui attira la haine implacable de celui-ci. Des bruits d'apparition d'un prétendu prince Murad, fils d'Ahmed, qui, après avoir cherché un refuge en Perse, y était mort, furent combattus par les déclarations d'Hasands-Chan, père de Seadeddin, et les alarmes de Selim se dissipèrent.

La peste, qui exerçait ses ravages à Andrinople, détermina le sultan à quitter la ville; d'abord il parcourut les pays environnants, en se livrant à la chasse, puis il se rendit à Constantinople, où le defterdar Abdel-Selam faisait construire devant les murs du sérail un kœschk de marbre, que l'on décorait de tableaux, dont l'un devait représenter le conquérant. Selim, qui se rappelait son aïeul comme peut le faire un enfant de sept ans, trouva peu de ressemblance au portrait, où ne se retrouvait pas le grand nez de vautour; il exprima son mécontentement sur ces constructions dispendieuses et sur l'élévation du kœschk, disant que c'était dissiper inutilement les trésors de l'empire. Le rusé defterdar se prosterna devant son maître, et l'apaisa en l'assurant que toutes ces dépenses avaient été fournies par ses propres ressources. Selim, satisfait de cette déclaration, le fit revêtir de trois habits d'honneur, et lui permit de produire la demande qui lui conviendrait. Le defterdar, déjà très-riche, sollicita seulement deux villages derrière Nicomédie, dans le district de la forêt profonde appelée *Mer-d'Arbres*. Le sultan fit la concession sans connaître son importance; et dès lors la famille d'Abdel-Selam fut l'une des plus riches de l'empire par la possession de tous les pâturages et de tous les champs qui s'étendent de Nicomédie aux limites de la *Mer-d'Arbres*. En même temps que s'élevait le kœschk, étaient jetés les fondements de la mosquée de Selim Ier à Constantinople, laquelle ne fut achevée que par son petit-fils.

Ce qui avait un plus puissant intérêt pour le conquérant, c'étaient ses arsenaux et ses chantiers; il ordonna la construction de cent cinquante bâtiments grands et petits, dont trois de sept cents tonneaux; en outre, cent galères déjà disposées furent garnies de leurs agrès. L'armée d'Asie fut rassemblée; il y avait quinze mille cavaliers feudataires à Kaiszarije; le pascha de Konia réunit tous les sandschak-begs de Karamanie à Larenda, avec vingt mille hommes, le beglerbeg d'Anatoli Ferhad avait trente mille hommes; tout cela formait donc une force de plus de soixante mille hommes, qui semblait dirigée contre la Perse, comme la destination de la flotte paraissait être Rhodes. Déjà, de-

puis que, sous Bajesid II, Kemal-Reis avait débarqué à Rhodes, et avait ravagé une partie de l'île, la chrétienté craignait une nouvelle attaque sur ce point. En conséquence, le belliqueux pape Jules II avait, par un bref, recommandé aux chevaliers de se tenir scrupuleusement dans l'île au poste qui leur avait été confié. Lorsque, à l'époque de la conquête d'Égypte, la flotte turque faisait voile pour Alexandrie, Rhodes trembla pour sa sûreté; mais alors on en fut quitte pour des injures. L'amiral turc, dans une lettre grossière, traita le grand maître de *chien,* de *fils de chien,* sorti de la famille des chiens de l'enfer (1). Pour cette fois, les nouveaux préparatifs laissaient peu de doute aux chevaliers de Saint-Jean. Toutefois, Selim voulait que rien ne manquât à ses apprêts avant de commencer son entreprise, afin de ne point être obligé d'y renoncer, ainsi qu'il était arrivé à son aïeul. Il laissa éclater sa colère contre les vesirs qui auraient volontiers précipité l'entrée en campagne. Un jour qu'il sortait de la mosquée d'Éjub, il était accompagné d'Hasandschan, père de l'historien Seadeddin. Il venait de lui montrer le tombeau de sa nourrice, lorsqu'il vit sortir de l'arsenal et voguer dans le port une des grandes galères destinées à recevoir l'amiral. « Par quel ordre, s'écria-t-il en fureur, ce bâtiment a-t-il été lancé. » A grand'peine Piri-Pascha put-il sauver la tête de l'amiral Dschafer-Beg, en représentant, avec une humble instance, que c'était une règle de lancer un vaisseau lorsqu'il était achevé. « Vous me pressez, disait Selim aux vesirs, de courir à la conquête de Rhodes; mais savez-vous ce qui est nécessaire pour cela, et pourriez-vous me dire quelle quantité de poudre vous avez en magasin? » Les vesirs, tout confus, gardèrent le silence, et le lendemain ils annoncèrent qu'il y avait de la poudre pour un siége de quatre mois. « Qu'est-ce qu'un approvisionnement pour quatre mois, dit Selim irrité, lorsque le double ne suffirait pas? Voulez-vous renouveler la faute de Mohammed II? Avec des préparatifs si incomplets, je ne me lance point dans la guerre; d'ailleurs, je n'ai plus d'autre voyage à faire que celui de l'autre monde. »

(1) Lettera del capo dell' armata turca al gran maestro. Marini Sanuto.

Il avait prononcé ces dernières paroles dans le pressentiment de la mort qui le frappa bientôt, en effet, sur la route de Constantinople à Andrinople. Déjà, trois jours avant son départ, il avait ressenti une douleur brûlante dans les reins, et, malgré toutes les représentations d'Hasandschan, père de Seadeddin, de laisser aboutir l'abcès qui se montrait, il se mit en route à cheval. Arrivé en face de Tschorli, vers le village d'Ograschkoi, à l'endroit où il avait livré à son père la bataille qui coûta à ce prince le trône, et plus tard la vie, il éprouva des douleurs si violentes qu'il fallut faire halte. Les quatre médecins attachés à sa personne ne purent trouver d'autre moyen contre les progrès effrayant des ulcères, que d'appliquer une emplâtre de poix contre la plus grande. Malgré toutes leurs représentations, il ne voulut point renoncer à la jouissance de l'opium. Hasandschan ne le quitta pas un instant; les médecins se réunirent à lui pour l'accomplissement exact de leurs prescriptions; Hasandschan le veilla nuit et jour : dans la septième nuit, depuis son départ de Constantinople, il priait avec lui en lisant la Sura-Jes, et Selim le suivait en remuant les lèvres. Lorsqu'Handschan arriva au verset : *La parole du Tout-Puissant est le salut,* la main de Selim le serra convulsivement, et il rendit l'âme [22 septembre 1520]. Hasandschan fut assez maître de lui-même pour courir après le grand trésorier qui allait publier la mort du sultan, et pour déterminer le grand chambellan à garder le secret, et à convoquer les vesirs en divan au point du jour, comme à l'ordinaire. Puis il se mit à prier toute la nuit avec le trésorier, et à réciter la Sura-Jes. Au point du jour arrivèrent le grand vesir Piri-Pascha, Mustapha-Pascha, et le beglerbeg Ahmed-Pascha, l'ancien grand écuyer du sultan. Piri-Pascha versa des larmes, et rendit grâces à Hasandschan, des mesures qu'il avait prises; sans ces précautions, les clameurs des eunuques auraient provoqué les mouvements des janitschares, et l'empire eut été précipité dans les plus grands périls. Les délibérations du divan se tinrent donc comme de coutume; des emplois furent conférés, des vêtements d'hon-

neur donnés aux médecins, comme un témoignage de la satisfaction du sultan, pour leurs services et sa guérison. Les quatre médecins, les trois vesirs, le premier des chambellans, le grand trésorier, et Hasandschan, seuls informés de la mort du maître, gardérent religieusement le secret jusqu'à l'arrivée du prince héréditaire Suleiman, auquel fut expédié un courrier. Les médecins, avec les trois officiers du palais, gardèrent le corps qu'ils tinrent caché dans le lit.

Ainsi finit Selim I[er], le cruel, le poëte, le conquérant, le mystique, le tyran, le meurtrier de ses neveux et de ses frères, le parricide, après huit années d'un règne ensanglanté. A sa naissance, un derwisch avait annoncé, d'après sept petits signes dont il était marqué en venant au monde, qu'il assujétirait un nombre égal de souverains (1), et la prédiction fut accomplie, par les triomphes remportés sur ses frères Korkud et Ahmed, sur son neveu, sur Schah-Ismaïl, Karachan, le prince de Sulkadr, et sur le sultan d'Egypte. On a vu que si Selim frappa sans pitié sa famille, il n'épargna pas davantage ses vesirs. Sinan-Pascha seul tomba sur le champ de bataille de Ridania, et son maître versa des larmes sur sa mort, qui ne put être compensée à ses yeux par la conquête de l'Égypte. Hersek-Ahmed et Piri-Pascha, furent les seuls grands vesirs auxquels leur dignité n'ait point coûté la vie; toutefois Selim ménagea ses favoris, et les savants qui venaient à vivre dans son commerce; parmi ces derniers, ceux qu'il appréciait le plus, le grand philologue Halimi (2), le grand poëte Nedschati (3), et le nischandschi-pascha Mohammed (4), le précédèrent de très-peu dans la tombe. Le grand juge de l'armée, Kemal-Paschasade, son fidèle compagnon dans la campagne de Syrie, lui survécut seul. Le grand mufti Dschemali, qui occupa ce poste huit ans sous Bajesid, pendant tout le règne de Selim, et six années sous Suleiman, alors que sa dignité n'était pas encore la première de la loi, fut le légiste qui jouit de la plus haute renommée, et de l'autorité la plus puissante, sous le règne du sultan Selim. Son recueil de fetwas, sous le titre d'Al-Muchtarat (les choisis) appartient aux plus précieuses collections de ce genre; mais ce qui a beaucoup plus d'importance pour l'histoire ottomane, ce sont les décisions rendues par lui. On peut citer les trois fetwas qui devaient justifier la déclaration de guerre. « Si un padischah de l'islam, demanda Selim, engagé dans une sainte lutte, pour la destruction des impies (les Persans), rencontrait des obstacles dans les secours prêtés à ces odieux ennemis par un autre padischah, la loi permet-elle de frapper de mort le dernier, et de saisir ses dépouilles? — Celui qui aide les impies, déclara Dschemali, est lui-même un impie. — A la seconde question : Si un peuple compris dans l'islam (les Égyptiens) unit ses enfants à des mécréants (les Tscherkesses) plutôt qu'à des moslims, est-il permis de le frapper de mort? — Sans aucun doute, répondit le mufti. — Voici la troisième question : — Quand un peuple, sous le prétexte apparent d'honorer l'islam qu'il professe, grave les paroles de sa croyance sur les monnaies, sachant que ces monnaies passeront entre les mains des chrétiens, des juifs et des soixante-douze sectes qui en sont sorties, et qui portent ces monnaies, alors même qu'il s'agit de satisfaire les besoins les plus grossiers, que peut-on faire à l'égard d'un tel peuple? — S'il ne veut pas renoncer à une telle pratique, son extermination est légitime? » Telles furent les paroles du mulfti. Malgré le fanatisme qui éclate dans ces trois réponses, l'amour de l'équité de Dschemali arrêta, plus d'une fois, les actes de tyrannie sanglante, auxquels se plaisait le farouche Selim. Un jour, le sultan avait ordonné le supplice de cent cinquante employés du trésor; Dschemali se rendit au divan, bien que sa qualité de mufti ne lui en ouvrit pas l'entrée, et demanda d'être introduit auprès du sultan. Le devoir du mufti, dit-il, est de veiller à la vie future du sultan de l'islam; je viens donc solliciter de toi la grâce des employés du trésor, condamnés à une mort injuste. — Les ulémas, répondit le sultan, ne doivent pas se mêler des affaires du gouvernement; on ne contient les masses que par la rigueur. — Dschemali répliqua qu'il ne s'agissait pas ici de ce monde, mais de l'autre; que le pardon recevrait une récompense éternelle,

(1) Seadeddin et Mouradjea d'Ohsson, 1[re] partie, p. 377.
(2) Mort en 924 [1518].
(3) Mort en 924 [1518].
(4) Mort en 924 [1518].

tandis que des châtiments éternels aussi étaient réservés à la rigueur injuste. A la prière de Dschemali, Selim fit grâce de la vie aux condamnés, et même, sur ses instances, il les réintégra dans leurs places. Une autre fois, quatre cents négociants devaient être mis à mort, après la confiscation de leurs marchandises, pour avoir fait le commerce de soie de Perse. Le mufti, qui chevauchait à côté du sultan sur la route d'Andrinople, attira sur lui les reproches de son maître, par son refus de donner un fetwa pour appuyer la sentence. « N'est-il donc pas permis, dit Selim, de mettre à mort les deux tiers des habitants du monde, pour le plus grand bien de l'autre tiers? — Oui, répondit Dschemali, si ces deux tiers menacent d'entraîner de grands désastres. — Est-il un plus grand malheur, reprit Selim, que la désobéissance envers les ordres du padischah? Tout pays qui refuse d'obéir à son maître court rapidement à sa ruine. — La désobéissance dans le cas présent, n'est pas manifeste, car le commerce de soie jusqu'alors n'avait pas été prohibé. — Ne vous mêlez pas des affaires du gouvernement, continua Selim plein de colère. » Alors le mufti se retira brusquement sans saluer. Selim stupéfait, pâle de colère, arrêta son cheval, et resta quelque temps immobile, étouffant les éclats de sa fureur. De retour à Constantinople, il ordonna de relâcher les marchands arrêtés, et de restituer les machandises confisquées; et il adressa une lettre au mufti pour lui annoncer que son bon plaisir était que Dschemali réunit en sa personne les deux premières dignités de la loi, celles de grand juge de Rumili et d'Anatoli. Dschemali répondit qu'il était de son devoir d'obéir au sultan, mais qu'il avait des obligations bien plus sacrées à remplir envers Dieu, à qui il avait promis de ne jamais accepter de dignités auxquelles serait attaché le pouvoir de donner des ordres, et de se renfermer dans la décision de questions de droit. Le sultan l'estima d'autant plus, et il lui envoya cinq cents ducats. Dschemali fut un véritable ange protecteur pour les chrétiens, et particulièrement pour les Grecs qui habitaient la capitale. Lorsque Selim, après le massacre en masse des schiites dans ses États, résolut aussi la perte des Grecs, et la spoliation générale des églises, il posa au mufti cette question captieuse : « Quelle est l'œuvre la plus méritoire, d'assujétir le monde entier, ou de travailler à la conversion des peuples à l'islam? Le mufti ne pénétra pas les vues du sultan, répondit que la conversion des infidèles était de beaucoup plus agréable aux yeux de Dieu. Selim donna ordre au grand vesir de transformer toutes les églises en mosquées, d'interdire le service divin, et de faire appliquer la peine de mort à tous les chrétiens qui ne se convertiraient pas à l'islam. Le grand vesir surpris de cet ordre sanguinaire, se consulta avec le mufti, dont le fetwa venait de donner un prétexte à de tels actes. Il firent transmettre secrètement au patriarche, le conseil de solliciter une audience du sultan; et Selim, après quelques difficultés, l'accorda sur les représentations du vesir et du mufti. Le patriarche, accompagné de tout son clergé, parut devant le divan à Andrinople, et invoqua l'engagement solennel de Mohammed II, qui avait promis, à l'époque de la conquête de la ville, de ne pas transformer les églises en mosquées, de ne mettre aucun obstacle à l'exercice du culte, et de laisser célébrer publiquement les fêtes de pâques; d'ailleurs la conversion violente était condamnée par le Koran qui assure la tolérance aux peuples non musulmans, moyennant le payement de la capitation. L'acte constatant l'engagement de Mohammed était brûlé; mais trois vieux janitschares qui, soixante ans auparavant, avaient assisté à la conquête de Constantinople, attestèrent que le sultan avait accordé ces trois points aux députés de la ville qui lui avaient présenté les clefs sur un bassin d'or. Selim respecta la décision du Koran, et la parole du conquérant, en ce sens qu'elle accordait le libre exercice du culte religieux; mais comme la loi n'exigeait pas que les beaux édifices servant au culte des chrétiens fussent consacrés au service des idoles, il ordonna de transformer en mosquées les églises de Constantinople, sans porter atteinte à la liberté assurée aux chrétiens, d'en construire de nouvelles en bois, et de réparer celles qui étaient dégradées. Selim rendit à sa foi et à l'empire de plus grands services, en triomphant du schah de Perse et du sultan des mameluks, et en réunissant aux États ottomans la plus grande partie de la Mésopotamie, avec l'Égypte toute entière; si Mohammed II acquit, par la conquête de Constantinople, le titre de

souverain de deux parties de la terre, et des deux mers, Selim le fortifia en méritant celui de serviteur et protecteur des deux villes saintes la Mecque et Médine. Mohammed II et Selim sont les deux colonnes sur lesquelles s'appuya la conquête ottomane, et qui donnèrent à l'empire, la force de s'accroître encore. A eux se rattache l'histoire de cette seconde époque de l'empire, que nous allons voir dans la troisième s'élever à l'apogée de la grandeur et de la puissance.

LIVRE XXV.

AVÉNEMENT DE SULEIMAN Ier LE GRAND, DIXIÈME SULTAN DES OTTOMANS. — IMPORTANCE DU NOMBRE DIX CHEZ LES ORIENTAUX. — ARRIVÉE DE SULEIMAN A CONSTANTINOPLE. — HOMMAGES RENDUS AU NOUVEAU SOUVERAIN. — RÉVOLTE DE GHASALI ÉTOUFFÉE. — PREMIÈRE CAMPAGNE DE HONGRIE. — CONQUÊTE DE BELGRAD. — TRAITÉ AVEC VENISE. — SECONDE CAMPAGNE CONTRE RHODES. — SIÉGE ET CONQUÊTE DE RHODES. — AMBASSADES PERSANE ET RUSSE. — HISTOIRE DE LA KRIMÉE. — MARIAGE DU GRAND VESIR IBRAHIM. — VOYAGE EN ÉGYPTE. — INSTITUTIONS ÉTABLIES DANS CE PAYS.

Le règne de Suleiman le grand, le législateur, le magnifique, est le plus important et le plus remarquable dans l'histoire ottomane. C'est à lui que l'empire doit son plus brillant éclat, et le plus haut développement de sa puissance; sous lui se produisirent les plus belles œuvres de l'intelligence, les grandes actions dans la paix et dans la guerre, s'élevèrent les plus magnifiques monuments de l'architecture; son bras recula jusqu'au dernier terme, les limites de l'empire; il s'éleva bien au-dessus de tous les autres souverains de la race d'Osman inscrits dans l'histoire; il est le seul auquel les historiens de l'Europe aient donné, à juste titre, le nom de grand, tandis que les Ottomans plus modestes se contentaient de l'appeler le législateur. Le temps de son règne fut d'ailleurs remarquable par l'accomplissement de grands événements contemporains; car il y a bien peu d'époque dans l'histoire du monde plus digne d'attirer un puissant intérêt, que le commencement du XVIe siècle, alors que, l'Amérique à peine découverte, se forme un système politique en Europe, que la réforme ouvre une nouvelle carrière aux idées et aux efforts des hommes. L'antiquité, le moyen âge, ou les temps plus modernes même ne virent jamais peut-être autant de grands monarques signaler, par leur prudence et leurs exploits, l'amour des arts et des sciences, comme en offrit cette époque glorieuse, où Henri VIII et François Ier repandaient leur éclat sur l'Angleterre et la France, où le pape Léon X et l'empereur Charles V inscrivirent leurs noms en caractères innéffaçables à chaque page qui représente le mouvement des arts et celui de la réforme, où le fauteuil ducal de Venise était occupé par le sage et pénétrant Andrea Gritti, où le conquérant d'Astrachan, Wassilji-Johannowitsch, jetait les bases de la grandeur future de l'empire russe, où Sigismund Ier affermit pendant quarante ans la prospérité de la Pologne, où, dans la Perse, Schah-Ismaïl fonda la puissance des Ssafis, et dans l'Inde, le plus grand des grands Mongols, Schah-Ekber, présenta aux souverains de l'Asie des modèles d'établissements politiques. C'est en face de tels rivaux que Suleiman se maintint à sa hauteur sur la scène du monde; il fut regardé comme le premier de son nom; car les Ottomans n'ont jamais reconnu comme souverain légitime, le frère et le rival de Mohammed Ier. Les européens seuls, et spécialement les Français, ont inscrit ce Suleiman parmi les sultans; de même qu'ils ont ajouté les épithètes de grand et de magnifique au souverain dont le règne va nous occuper. Quant aux Ottomans, ils se contentent de le désigner par les titres de législateur, de dominateur de son siècle, de seigneur qui accomplit le nombre dix. Si parfois ils le nomment Suleiman II, ils veulent dire, Salomon II, car dans la bouche des Arabes, des Persans et des Turcs, Salomon est devenu Suleiman. C'est à ce nom d'heureux augure, et à la circonstance non moins significative d'être né au commencement du Xe siècle de l'hégire, que le nouveau sultan dut les acclamations dont les peuples saluè-

rent son avénement au trône ; et il se sentit fortement stimulé à justifier par des actions ces heureux présages. Favorisé en même temps par les préjugés des Orientaux sur la puissance du nombre dix, puisqu'il était né dans la première année du dixième siècle de l'hégire, et qu'il était le dixième sultan des Ottomans, Suleiman parvint au trône à l'âge de vingt-cinq ans, doué d'une grande vigueur de corps et de brillantes qualités de l'âme; poussé par un esprit audacieux, entreprenant, il apparut aux Orientaux, environné de tout le prestige des prophéties attachées à son nom, comme un maître envoyé de Dieu; et, plein de foi dans ses exploits futurs, le peuple lui appliqua aussitôt ces paroles du Koran, que le messager de Salomon adressa à la reine de Saba : « Ceci est de la part de Salomon, ceci est au nom du tout bienfaisant et tout miséricordieux. »

Le kiaja des silihdares, Suleiman-Aga, avait été expédié à Magnésia où résidait le sultan Suleiman, comme gouverneur ; il était porteur de la nouvelle de la mort de Selim, que l'on tenait encore cachée à Ograschkoi; et dans la crainte qu'il ne fit trop tôt connaître le fatal secret aux troupes, le troisième vesir, beglerbeg de Rumili, Ahmed-Pascha, partit en toute hâte pour Constantinople. Mais aussitôt que fut arrivé de Magnésia l'avis que le sultan Suleiman s'était mis en route pour Constantinople, le grand vesir convoqua les gardes du corps ssolak, et leur apprit la mort du sultan. Ils jetèrent leurs bonnets par terre, poussèrent des hurlements plaintifs, et dans tout le camp les tentes furent déchirées en signe de douleur. Le grand vesir scella les voitures qui portaient le trésor, chargea le second vesir Mustapha et Ferhad-Pascha du soin d'accompagner les restes de Selim à la capitale, et lui-même, déguisé en courrier, s'élança vers Constantinople, afin de recevoir son nouveau maître à son arrivée. Le dimanche 30 septembre, Suleiman partit avec trois galères de Skutari, se dirigeant vers le sérail où les janitschares se présentèrent à lui en demandant le présent de joyeux avénement. Après midi, arriva le grand vesir ; aussitôt furent annoncés, pour le lendemain, la cérémonie du baise-main, le diwan de deuil et les funérailles. Le 1er octobre, à la naissance du jour, Suleiman, revêtu d'habits de deuil, et suivi seulement du grand vesir, sortit de ses appartements intérieurs pour se rendre dans la salle de l'hommage, où il fit son entrée aux acclamations des tschauschs. Le mufti et les ulémas, puis les autres employés de l'Etat et de la cour, vinrent baiser la main au nouveau souverain en lui rendant hommage. Vers midi, arriva l'avis que les restes de Selim s'approchaient de la porte d'Andrinople, et Suleiman s'avança au-devant du convoi jusqu'à ladite porte. Les paschas descendirent de cheval, et soutinrent la bière à côté de laquelle le sultan marchait à pied. Ils la portèrent ainsi sur le sommet de la sixième colline de la ville, qui touche au palais du patriarche grec ; et, après que ces dépouilles mortelles eurent été déposées dans la mosquée de Mohammed, le premier acte du gouvernement de Suleiman fut un ordre pour que sur cette colline s'élevassent une chapelle où reposerait son père, une mosquée et une école. Le troisième jour de son séjour à Constantinople, le trésor fut ouvert pour satisfaire aux réclamations des troupes, au moyen de la gratification pour le nouveau règne, et de l'augmentation de solde. Les janitschares qui, à l'avénement de Selim, avaient reçu chacun 3,000 aspres, ou 50 ducats, en réclamèrent alors 5,000; les autres troupes élevèrent leurs prétentions dans la même proportion. Les premiers obtinrent une somme égale à ce qui avait été donné huit ans auparavant aux sipahis, aux silihdares, aux ghurebas et aux ulufedschis, c'est-à-dire chacun le tiers du présent avec une augmentation proportionnelle de solde ; les sipahis et les silihdares virent élever leur solde quotidienne de cinq aspres; les ghurebas de quatre, les ulufedschis de trois ; les agas, qui l'avaient servi comme prince héréditaire à Magnésia, furent récompensés par des emplois et des présents; et le grand maître de sa cour Kasim-Pascha reçut la dignité de vesir à trois queues. Après avoir ainsi satisfait aux devoirs envers son père, l'armée et ses serviteurs, il fit aussi connaître par des actions que les principes de son gouvernement seraient l'amour de la justice et la générosité. Six cents malheureux Egyptiens, que le sultan Selim avait traînés à Constantinople, eurent la liberté de retourner dans leur patrie. Parmi les marchands persans sur lesquels avaient été confisquées des marchandises introduites

contrairement aux prohibitions de Selim, qui frappaient les objets du commerce de Perse, furent distribués plus d'un million d'aspres comme indemnités. L'aga des silihdares, en punition des désordres auxquels s'étaient livrées ses troupes, fut déposé, et cinq des coupables furent exécutés. Enfin, le kapudan de la flotte, Dschaafer-Beg qui, à cause de ses cruautés, était connu sous le nom de *sanguinaire*, sur la dénonciation de son kiaja, perdit aussitôt sa place, et, à la suite d'une enquête régulièrement conduite, les preuves de ses méfaits ayant été bien établies, il fut pendu pour effrayer les criminels à venir par son exemple. Le bruit de ces actes de bienveillance et de rigueur se répandit dans tout l'empire, et par delà les frontières, avec plus de rapidité que les lettres d'avénement au trône expédiées quelques jours après aux grands gouverneurs, nommément à Chair-Beg en Égypte, au schérif de la Mecque, et au chan de Krimée. Les présents des Ragusains tributaires, d'une valeur de 8,284 ducats en étoffes d'or et d'argent furent reçus gracieusement; et des franchises commerciales furent confirmées (1). « Mon ordre sublime, disait Suleiman dans le ferman de confirmation adressé à Chair-Beg, cet ordre qui appelle et saisit comme le destin, est que les riches et les pauvres, les villes et les campagnes, les sujets et les tributaires, tous s'empressent de t'obéir; si quelques-uns tardaient un peu dans l'accomplissement de leur devoir, fussent-ils émirs ou fakirs, n'hésite point à faire tomber sur eux le dernier supplice... » Dans sa réponse, Chair-Beg disait qu'il avait répandu l'heureuse nouvelle de l'avénement au trône, et notifié le sublime ferman de confirmation depuis le Kaire jusqu'aux frontières de la Nubie et de Kairawan; que la majesté du sultan était reconnue par la prière publique et par les monnaies; que des messages et des actes d'hommage étaient arrivés de la part de tous les scheichs arabes, et qu'au plus tôt il lui transmettrait les lettres de félicitations avec les présents qui les accompagnaient. » Probablement des ordres semblables à ceux que reçut Chair-Beg furent expédiés au gouverneur de Syrie Ghasali-Beg; mais il répondit par un acte de désobéissance. Dschanberdi-Ghasali, d'origine sclavonne, qui, investi des fonctions d'émir des mameluks, avait honteusement trahi Kanszu-Ghawri, au profit de Selim, s'était vu récompensé de cette indigne action par le gouvernement de Syrie. Mais à peine fut arrivée la nouvelle de la mort du sultan, que, jugeant le moment favorable pour secouer entièrement le joug ottoman, il s'empara du château de Damas, fit occuper Beirut par un de ses esclaves, et en expédia deux autres vers les montagnes de Syrie et vers l'Égypte. Il invita le gouverneur d'Égypte à s'associer à sa révolte, lui représentant la facilité de l'entreprise sous un jeune souverain sans expérience, tel que Suleiman (1); mais le prudent Chair-Beg répondit que Ghasali devait d'abord se rendre maître de la Syrie et d'Alep, boulevard de cette contrée, qu'alors tout deviendrait facile. En même temps, il envoya la lettre de Ghasali à Constantinople par un de ses plus dévoués serviteurs, appelé Alaji (2).

Au commencement de novembre, Ghasali à la tête de quinze mille cavaliers turkmans et mameluks, et de huit mille arquebusiers, se mit en mouvement de Damas, prenant la direction de Constantinople. Au même temps, le troisième vesir Ferhad-Pascha, élevé au commandement de l'expédition contre les rebelles, traversait l'Hellespont à Gallipoli avec quatre mille janitschares et quatre mille sipahis, pour faire sa jonction avec les troupes asiatiques du beglerbeg de Karamanie et de Schehsuwar-Oghli, seigneur feudataire de Sulkadr, qui était placé sous ses ordres. Maître de Tripoli, de Beirut, et de toute la côte de Syrie, Ghasali avait pris position devant Alep, qui fut défendu vaillamment par le commandant Karadscha-Pascha, avec les begs d'Antioche, de Tripoli, d'Ama et d'Himsz, qu'il avait appelés à lui. Au bout d'un mois et demi, Ghasali leva le siége (3), sur l'avis de l'approche de Ferhad-Pascha. Il revint à Damas, et donna un grand festin auquel il invita les cinq mille janitschares laissés en garnison dans la ville par

(1) Engel, Histoire de Raguse, p. 198; mais là on a fait avancer d'un an l'avénement au trône de Suleiman: on l'a placé en 1519.

(1) Suheili, fol. 49; Kodschi-Beg, fol 103.

(2) Dschelalsade, fol. 22, Ferdi, fol. 11; Aali, fol. 224; Ssolaksade, fol. 100; Abdulasis-Efendi, fol. 11; Lutfi, fol. 21.

(3) Rapport du consulat vénitien d'Alep, dans Marini Sanuto, t. XXIX.

Selim; puis, lorsqu'ils furent réunis, il les fit tous massacrer. Cependant les troupes réunies de Ferhad-Pascha et de Schehsuwar-Oghli étaient arrivées à marches forcées; en quatre jours elles avaient franchi la distance entre Alep et Damas. Sous les murs de cette dernière ville, on en vint aux mains sur la place Masztabe; Ghasali voyant la bataille perdue, essaya de s'enfuir sous le déguisement d'un derwisch (27 janvier 1521); mais trahi par son propre trésorier, il fut mis à mort, et sa tête alla rouler aux pieds du vainqueur (1). A la nouvelle de cette victoire, le gouvernement d'Alep fut donné à Ajas-Pascha, ci-devant gouverneur d'Anatoli, qui, à l'époque de la conquête d'Égypte sous Selim, avait signalé sa valeur comme aga des janitschares; quant à Ferhad-Pascha, il reçut l'ordre de rester à Kaiszarije, non loin du mont Ardschisch avec ses troupes, pour observer les mouvements de l'armée persane, que le schah Ismaïl avait rassemblée sur la frontière, dans l'attente d'une issue favorable à l'insurrection de Syrie (2).

Alors parvint à Constantinople l'avis que Behramtschausch, envoyé près du roi de Hongrie pour réclamer le tribut, avait été outragé et mis à mort. Suleiman, fier de son triomphe en Syrie, voulait envoyer la tête de Ghasali, par un messager extraordinaire, en témoignage d'amitié, au doge de Venise Loredano, et le baile eut beaucoup de peine à l'en détourner (3). La violation du droit des gens par les Hongrois transporta le sultan d'une si violente colère, qu'à l'instant il résolut de poursuivre avec ardeur la guerre à laquelle avaient déjà préludé aussitôt après son avénement au trône, les paschas de Semendra et de Verbosanie, par la conquête de Srebernik, Tesna, Sokol et Knin. Au mépris de la foi jurée pour la liberté de la retraite, les garnisons des trois premières places avaient été massacrées, Knin avait été livré aux flammes, et le vaillant évêque Beriszlo avait été perfidement égorgé sur les rives de la Corenitza. Le beglerbeg de Rumili Ahmed-Pascha reçut l'ordre de se diriger aussitôt de Constantinople

(1) Marini Sanuto, t. XXX de son histoire; Rapport du consul de Damas.

(2) Dschelalsade, fol. 22-29; Ssolaksade, fol. 100 et 101; Aali, fol. 224; Ferdi, fol. 11-15.

(3) Marini Sanuto, t. XXX.

sur Ipszala; quinze mille Asabes furent enrôlés, on mit en état trois cents canons et quarante galiotes (1). Suleiman, après avoir posé la première pierre d'une mosquée consacrée à la mémoire de son père, entra pour la première fois en campagne. A Sofia, le camp impérial vit arriver Ferhad-Pascha, avec trois mille chameaux chargés de poudre, de plomb et d'autres munitions de guerre; bientôt trente mille autres chameaux, rassemblés en Asie, traversèrent le Bosphore et vinrent joindre l'armée (2). Les rajas des sandschaks de Sofia, Semendra, Aladschahiszar et Widin, durent fournir dix mille voitures de farine et d'orge. Mais le prix de ces denrées, transportées ensuite à dos de chameaux, et le salaire des conducteurs de ces bêtes de somme, furent pris dans le trésor public de Nissa; Ahmed-Pascha fut détaché en avant du côté de Sabacz; les akindschis formèrent deux corps, dont l'un, commandé par Mohammed-Michal-Oghli, devait marcher contre la Transylvanie; l'autre, dirigé par Omar-Beg-Oghli, poussèrent des reconnaissances en avant du camp impérial. Le grand vesir Pirid-Pascha prenant mille janitschares, les sipahis et tous les Asabes, se tourna contre Belgrad, tandis que Suleiman se dirigeait par Alasschehr du côté de Sabacz.

Ahmed-Pascha mit le siége devant Sabacz; la ville pressée vivement, et n'ayant qu'une garnison de cent hommes avec quelques cavaliers, se défendit avec valeur sous le commandement de Simon Logodi. Lorsque les Turcs eurent comblé le fossé avec des fascines, les nobles défenseurs auraient pu encore se sauver facilement en franchissant la rivière; mais, quoiqu'ils fussent réduits au nombre de soixante, ils attendirent l'assaut; tous y périrent, mais après avoir immolé sept cents Turcs (3). Leurs têtes, plantées sur des pieux, décorèrent le chemin par lequel Suleiman entra le lendemain dans la place. Le sultan ordonna d'augmenter les fortifications du château, et fit jeter un pont sur la Save pour le passage des troupes vers Syrmium. Il se tint neuf jours sur le rivage, sous un

(1) Ferdi, fol. 19, doit être suivi plutôt qu'Aali, fol. 225, qui donne le chiffre de quatre cents bâtiments.

(2) *Ibid.*, fo, 25.

(3) Istuanfii, l. VII, et Tubero, l. XI; Katona, t. XIX p. 273.

tschardak, pour surveiller activement les ouvrages; et tous les agas de l'armée et de la cour étaient là, le bâton à la main, pressant le zèle des travailleurs (1). Cependant le bruit se répandit que Semlin était tombé entre les mains du grand vesir, que la châtelaine de Kulpenic avait abandonné son château, que le fils de Jahja-Pascha-Bali-Beg avait réussi dans son expédition à enlever deux places et abattre soixante têtes. Le dixième jour, un pont de dix-huit cents aunes de longueur était achevé; mais tout-à-coup le fleuve enfla ses ondes avec fureur, l'ouvrage fut emporté, et le passage des troupes ne put avoir lieu que huit jours après. Déjà le grand vesir Piri-Pascha était campé depuis un mois devant Belgrad, lorsque Suleiman parut en personne sous les murs de la place avec le reste de l'armée. Des déserteurs apprirent que les remparts étaient faibles du côté où la Save tombe dans le Danube, et aussitôt des batteries établies sur l'île située en face de ce point, firent de continuelles décharges sur la place; les assiégés ne pouvaient répondre à ce feu terrible; car le woiwode d'Hawala ayant abandonné lâchement le château, la grosse artillerie était tombée entre les mains des Turcs. Les mercenaires thraces (Bulgares) quittèrent la ville, et se retirèrent dans la citadelle, dont l'entrée leur fut accordée avec difficulté; car les commandants Blasius-Olah, Janus-Bothius et Jean Morgay, ne se souciaient pas de ces défenseurs indignes. Ces vaillants capitaines maintinrent avec un courage héroïque le boulevard de la chrétienté; et déjà ils avaient repoussé plus de vingt assauts (2), quand Suleiman, sur la proposition d'un renégat français ou italien, ordonna de miner la plus grande tour de la place et de la faire sauter. A peine restait-il quatre cents hommes en état de porter les armes, et, de ces guerriers, les Hongrois auraient tenu jusqu'au dernier comme ceux de Sabacz, si la haine religeuse des Serviens, et la trahison de François de Hederwar et de Valentin Tœrœk, ne les eussent forcés à rendre la place aux Turcs, qui leur promirent la vie et la liberté; mais les vainqueurs violèrent leurs engagements, car ils sabrèrent plusieurs Hongrois, et transportèrent seulement les Bulgares à Constantinople (1), où un quartier de la ville reçut de ces colons le nom de Belgrad, qu'il porte encore aujourd'hui, ainsi qu'un village sur la rive du Bosphore. Bali-Beg fut nommé commandant de la place conquise, que vingt-un mille Valaques durent aller rebâtir. On y laissa trois mille janitschares pour garnison. Avec Belgrad, tombèrent les places syrmiennes de Kulpenic, Baridsch, Perkas, Slankament, Mitroviz, Carloviz et Uilok.

Le lendemain de la conquête, Suleiman transforma la principale église de Belgrad en mosquée, et la consacra par la prière solennelle du vendredi, après qu'elle eut été purgée de ses idoles, suivant l'expression des historiens turcs. Les troupes reçurent leurs récompenses, les autorités furent installées, les remparts de la place furent garnis de deux cents pièces d'artillerie; on en laissa quarante pour Sabacz; on rasa les bois de l'île du Danube, et Suleiman reprit sa marche vers Constantinople, dont les habitants vinrent à sa rencontre en poussant mille acclamations.

Déjà sur la route, il avait appris la mort de son fils Murad, âgé de deux ans; deux jours après son arrivée, il perdit une fille, puis la petite-vérole enleva son fils Mahmud, âgé de neuf ans; tous furent ensevelis à côté de leur aïeul Selim. Les vesirs suivirent à pied le cortége qui accompagnait ces tristes dépouilles mortelles. Pour distraire la douleur du sultan, on prolongea les divans, on multiplia les audiences; on vit s'y présenter les envoyés de Raguse, de la Russie, de Venise, qui venaient présenter les félicitations de leurs gouvernements. Les Ragusains obtinrent en récompense l'exemption de droits dans tous les ports et sur toutes les places de commerce, et la faculté d'acheter des grains pour leurs besoins (2). Sur la demande de l'envoyé russe, Suleiman fit signifier au chan de Krimée, que s'il inquiétait la Russie, il s'exposerait au châtiment de la Porte (3). Avec l'ambassadeur russe partit le beg Iskender de Menkub, en mission auprès de Wassiliji, qui dans la suite adressa le noble Mo-

(1) Journal de Suleiman.
(2) Istuanfi, l. VII, edit. coll. Agrippa, 1622, p. 90.

(1) Ferdi, fol, 38; Dschelalsade, fol. 45.
(2) Engel, Histoire de Raguse, p. 198.
(3) Karamsin, Histoire de l'empire russe, t. VII, p. 83.

rosow avec des lettres gracieuses et amicales à Constantinople, sans pouvoir obtenir le traité formel qu'il désirait (1) avec Venise qui, depuis l'avénement de Suleiman, entretint les meilleurs rapports auprès de la Porte. La paix fut renouvelée par l'intermédiaire de l'ambassadeur Marco-Memmo, et l'on conclut un traité en trente articles, dont l'existence a échappé à tous les historiens de la république, si grand était le soin du gouvernement pour préserver les secrets de l'État. Il y était arrêté des stipulations pour la liberté de la navigation, la sûreté des marchands, et la résidence des ambassadeurs à Constantinople, lesquels devaient être changés tous les trois ans. Les esclaves vénitiens qui s'enfuyaient devaient être rendus aux chrétiens, ou payés à raison de mille aspres s'ils étaient moslims. Le butin fait sur les côtes devait être restitué, les naufragés rentraient en liberté. Le capitaine était toujours responsable de son vaisseau, même lorsqu'il n'était pas à bord. L'extradition des meurtriers et des brigands était convenue; dans les procès, les drogmans devaient comparaître en justice avec les parties; aucun baile ne pouvait être arrêté pour dettes. Les négociants vénitiens ne pouvaient voyager sans la permission du baile. Ils étaient exempts de la capitation; leurs affaires de succession étaient remises aux soins du baile; aucune entrave ne devait être apportée au commerce des Barbaresques avec Venise; les bâtiments n'étaient soumis à la visite qu'à Constantinople et dans les Dardanelles; enfin, et ce sont là les deux plus importants articles, la république payait, pour Chypre, un tribut de 10,000 et, pour Zante, de 500 ducats. Cette pièce diplomatique est d'une haute importance: déjà l'on y a prévu la plupart des points sur lesquels la Porte fit, plus tard, des traités avec d'autres puissances. Les frontières furent de nouveau fixées telles qu'elles avaient été déterminées au XIV[e] siècle entre les rois de Bosnie et la république (2).

Ainsi s'était écoulée la première année du règne de Suleiman, si bien employée pour la gloire de l'empire dans la paix comme dans la guerre, et qui devait servir de digne modèle pour les suivants. Le sultan ne se détournait pas un instant des affaires de l'État, et chacun de ses actes portait l'empreinte de l'homme élevé, du grand souverain, du moslim accompli. Toujours l'esprit occupé de grandes pensées et de vastes projets, rapide et ferme dans l'exécution, constant et résolu dans ses opinions, ardent dans sa foi, il se montrait en même temps ami des sciences et des études, assez favorable aux chrétiens, mais ennemi implacable des juifs. Un front large et proéminent, un teint brun, une contenance sévère annonçaient son naturel emporté; et ce qui lui donnait l'aspect plus sombre encore, c'est qu'il faisait descendre son turban presque sur les yeux. Il donna aussi à cette coiffure une forme différente de celle que portait son père, les vastes enroulements de mousseline laissaient à peine voir la pointe du bonnet. C'est une chose grave que la coiffure chez les Orientaux, car elle marque la dignité, l'emploi et les rangs divers des sujets, même les degrés de la hiérarchie religieuse. Sous Suleiman, cette partie de l'habillement fut réglée avec le plus grand soin; le costume tout entier subit des prescriptions rigoureuses. Le sultan seul portait le turban élevé, orné de deux plumes de héron; celui des vesirs était plus bas, large à la base, décoré à la partie supérieure de bandes d'or (kalevi) traversant la mousseline; les employés de l'État avaient une coiffure à l'imitation de celle de Suleiman, mais plus petite (mudschewese); les légistes, le bourrelet rond (chorasani); les gardes du corps de l'intérieur, le bonnet brodé d'or (uskuf); les bostandschis, le bonnet rouge descendant par derrière sur les épaules (bareta); les officiers des janitschares, la coiffure en forme de casque, garnie de plumes (kuka); les janitschares, le simple feutre (ketsche); les gens du peuple, le bourrelet tourné en cent façons (perischani), le simple turban (dulbend) ou bien un schall enroulé négligemment (schemle) (1). Accompa-

(1) Karamsin, t. VII, p. 91 et 118.

(2) Dans les archives vénitiennes, outre le firman de Suleiman en date du dernier jour de schewal 929 [27 juillet 923] qui maintient l'état des frontières fixées par le traité du 1[er] mokarrem 928 [décembre 1521], se trouve encore le traité antérieur de 1402, fondé sous l'accord relativement aux frontières fait en 1390 entre le roi de Bosnie et le souverain de Spalatro, en 1390.

(1) Mouradjea d'Ohsson.

gné de ses grands dignitaires, ainsi distingués, Suleiman se rendait tous les vendredis à la mosquée pour assister à la prière publique: il avait auprès de lui quatre vesirs, ce qui était une innovation; car sous les sultans précédents, le nombre de ces hauts dignitaires ne s'était pas élevé au-dessus de trois, quoique le conquérant l'eut porté un instant à quatre. Ceux de Suleiman étaient Piri-Mohammed, né en Karamanie, de la famille du scheich Dschemaleddin-Akseraji, élevé à la première dignité de l'empire par Selim depuis la fin de la campagne d'Égypte; Mustapha, Esclavon de naissance, marié à une sœur de son maître; Ferhad, de Sebenico, plus âgé que le sultan seulement de dix années, passionné pour la guerre, emporté par une ambition effrénée; Kasim, blanchi dans les emplois publics, defterdar et maître de la cour de Suleiman, lorsque celui-ci était encore prince héréditaire et gouverneur de Magnésia. Bientôt après le retour de Belgrad, Kasim, succombant sous le poids des années, sollicita sa retraite, et l'obtint avec un traitement annuel de 200,000 aspres, qui fut ensuite établi comme le taux des pensions des vesirs. Son fils Ahmed-Beg fut élevé aussitôt au poste de sandschakbeg.

L'hiver se passa au milieu des conseils et des constructions. A Constantinople, s'élevait graduellement la mosquée consacrée à la mémoire de Selim; sur les frontières de Hongrie, Sabacz et Belgrad; dans le voisinage de cette dernière place, le château de Hawale; sur les bords de la mer Blanche, la ville de Kawale située aux environs de Salonik, fut fortifiée; dans l'arsenal, on pressa vivement l'équipement d'une flotte. Cet armement était destiné contre le siége de l'ordre de Saint-Jean, contre Rhodes, qui alors prétendait à l'empire de la mer. Le souverain des Ottomans était poussé à cette entreprise, d'abord, par l'indignation de voir la Méditerranée sous le joug des corsaires chrétiens, tant que Rhodes serait entre les mains des chevaliers; par la douleur de savoir tant de moslims gémissant dans les fers des infidèles; par la nécessité d'assurer les communications maritimes entre Constantinople et l'Égypte, nouvellement conquise, et la liberté pour les pèlerins de se rendre, sur les vaisseaux, vers le berceau du prophète : il se sentait en outre enflammé à la pensée d'effacer, par cette conquête ajoutée à celle de Belgrad, les deux seules taches qui avaient obscurci la carrière triomphante de son aïeul, et de garantir l'empire, au midi comme au nord, du côté de la mer comme sur le continent, par les deux boulevards de la chrétienté, regardés jusqu'alors comme insurmontables (1). C'étaient là pour Suleiman des motifs assez puissants, quand bien même son belliqueux vesir Mustapha, et le terrible marin Kurd-Oghli ne l'auraient point excité à une telle expédition. Il faut ajouter encore que deux traitres, un docteur juif et le grand chancelier de l'ordre, le Portugais André de Merail, appelé communément Amaral, l'y avaient appelé plusieurs fois en lui représentant la faiblesse de Rhodes, et la facilité du triomphe. D'ailleurs les circonstances extérieures étaient des plus favorables : les Ottomans n'avaient plus à craindre l'union entre les princes chrétiens; ils observaient la faiblesse du roi de Hongrie, l'impuissance du pape, la guerre entre Charles V et François Ier; l'amitié de Venise leur était assurée par le renouvellement tout récent de la paix. L'expédition contre Rhodes fut donc résolue, et, afin de se conformer seulement aux formes prescrites par la loi même, une lettre fut adressée au grand maître pour le sommer de se rendre (1 juin 1522). A peine le messager était parti, que la flotte de trois cents vaisseaux, portant dix mille soldats et pionniers (2), mit à la voile sous le commandement supérieur du vesir Mustapha-Pascha, nommé sérasker pour cette campagne; et en même temps Suleiman se mit en marche par terre, à la tête d'environ cent mille hommes, en sorte que le second jour, alors qu'il était encore campé en face de Constantinople, à Maldepe, il vit sa flotte fendre les flots avec un vent favorable.

Pendant la marche de l'armée par l'Asie Mineure jusqu'en face de Rhodes, on apprit que le frère du sandschakbeg de Hersek (Herzegowina) avait enlevé le château Dalmate d'Is-

(1) Bourbon, Fontanus, et d'après eux Bosio ainsi que Vertot, donnent ces motifs comme les historiens ottomans Dschelalsade, Ferdi, et l'arabe Ramasan, qui accompagna le sultan au siége en qualité de médecin. *Voy.* aussi Tercier, Mémoire sur la prise de la ville et de l'île de Rhodes, en 1522, par Suleiman II; Mémoire de l'Académie des inscriptions, t. XXVI, p. 728.

(2) Tercier, p. 733.

kradin (Scardona), repaire de brigands perché sur un rocher à pic inaccessible; que le château de la petite île d'Haleke (Chalki), entre Piscopia (Telos) et Limonia, à l'ouest de Rhodes, avait été emporté à l'aide des mines par les janitschares débarqués sur ce point; que Ferhad-Pascha avait mis fin à la domination et à la vie du seigneur de Sulkadr Schehsuwar-Oghli-Ali-Beg, jadis investi de ce fief par le sultan Selim, à la place d'Alaeddewlet, après la conquête de Kumach, et avait fait exécuter la famille entière de ce prince (1). Cependant, la première division de la flotte avait opéré un débarquement près du château de Fawez le jour de la Saint-Jean, et deux jours après la flotte entière vint mouiller dans la baie de Parambolin, à quelques milles de la ville [26 juin 1522]. Un mois entier s'écoula dans le transport des troupes de guerre et de munitions de bouche, et dans l'attente du sultan auquel le vesir séraskér ne voulait pas enlever l'honneur de commencer le siége.

Presque en face de Rhodes, sur le continent de l'Anatoli, s'ouvre et s'étend la vaste baie de Physco, protégée de tous côtés contre les attaques des vents, par une enceinte de montagnes; au fond est assis le petit bourg de Marmaris, dont l'anse porte aujourd'hui communément ce nom; c'est là que Suleiman rassembla sa flotte pour aller conquérir Rhodes. Le 28 juillet, il débarqua au bruit de toute l'artillerie de siége, formée de plus de cent bouches à feu, parmi lesquelles étaient douze canons monstrueux, dont les deux plus forts lançaient des boulets de pierre de onze à douze brasses de circonférence; aujourd'hui même on voit encore çà et là devant la place quelques-uns de ces projectiles qui attestent les rapports presque incroyables des historiens. Le sultan reconnut la ville, et inspecta ses troupes postées tout autour. Dans la défense des sept bastions de la place et du port s'étaient distribuées les huit langues de l'ordre : française, allemande, anglaise, espagnole, portugaise, italienne, auvergnate et provençale; le grand maître avait quitté son palais, et se tenait à la porte des vainqueurs, près de l'église de Sainte-Marie de la Victoire. Cette porte ouvrait du côté du nord, dans la direction des deux ports qui lui étaient opposés (le mandraccio et le port des galères); à la gauche était le bastion de la langue allemande, puis venaient la porte ambroisienne et le bastion de la langue française; à la gauche, était le bastion des langues d'Auvergne et de Provence. Ces quatre ouvrages défendaient le côté septentrional de la ville; à l'orient, où se portèrent les principaux efforts de l'attaque, était le bastion anglais que les rapports ottomans sur le siége désignent sous le nom de château de Bedschne, à la suite duquel se trouvaient la porte ambroisienne et le palais du grand maître (1). Sur les remparts du midi de la ville, touchant au port, se tenaient les chevaliers des langues de Provence et d'Italie; le port lui-même, où étaient postés les Portugais, se trouvait protégé par des chaînes, et les tours de l'Archange et de Saint-Nicolas devaient arrêter toute attaque de l'ennemi de ce côté (2). Les chefs de l'armée ottomane investirent la ville du nord au midi, dans l'ordre suivant. Devant les bastions des langues française et allemande était Ajas-Pascha, beglerbeg de Rumili (3), et immédiatement après lui, au pied des bastions d'Auvergne et d'Espagne, le troisième vesir Ahmed-Pascha; du côté de l'orient au centre près du bastion anglais, se trouvaient le sérasker, et le second vésir Mustapha-Pascha; sur la colline de Saint-Cosme et Saint-Damien, située derrière le poste de Mustapha-Pascha, et dominant le boulevard, près de la chapelle de la sainte Vierge d'Elemonitra, était plantée la tente de Suleiman; devant le bastion du sud et de la langue de Provence, c'est-à-dire sur la colline de gauche, était le beglerbeg d'Anatoli Kasim-Beg; et à côté de lui, à la pointe extrême de l'aile gauche, au pied du bastion italien, le grand vesir Piri-Pascha. L'attaque commença, le premier août, par le beglerbeg de Rumili, du côté du bastion allemand; comme gardien de la frontière hongroise, c'était à lui qu'il appartenait de porter les premiers coups sur ce point. Il avait en face de lui le chevalier Christophe de Waldner, jadis commandeur à Furstenfeld,

(1) Journal de Suleiman : Aali, fol. 225.

(1) Notices topographiques recueillies dans un voyage au levant, 1811, p. 72.

(2) Le bâtard de Bourbon.

(3) *Ibid.*

Mœdling, Vienne et Haguenau; vingt-un canons battirent en brèche la simple muraille du bastion allemand, et vingt-deux pièces furent pointées sur la tour de Saint-Nicolas; quatorze batteries, chacune de trois canons, furent dirigées contre les bastions espagnol et anglais; et dix-sept batteries, armées de même, contre le bastion italien. Tout le mois d'août se passa à faire des mines et des contremines; les assiégés étaient animés par le courage héroïque du grand maître Villiers de l'Isle-Adam, protégés surtout par les talents supérieurs de l'ingénieur vénitien Gabriel Martinengo, qui, dès son arrivée de Crète, avait été décoré de la grande croix de l'ordre. Le quatre septembre, enfin, une mine fit sauter une partie du bastion anglais. Les Ottomans s'élançant par la brèche, enlevèrent sept étendards; mais le grand maître, accourant au secours des siens, sous la bannière de la croix, les assaillants furent repoussés avec une perte de plus de deux mille hommes (1). Le second assaut, livré six jours après au même bastion, leur coûta encore autant de monde, tandis que les assiégés n'eurent à regretter que trente hommes; mais parmi ces morts se trouvèrent le général de l'artillerie et le porte-étendard du grand maître (2). Au bout de deux jours encore, les assiégeants, sans faire jouer la mine, pénétrèrent par la brèche du bastion anglais, où ils plantèrent cinq étendards, dont l'un fut enlevé par le commandeur Waldner qui le consacra au saint patron d'Oberweiler. Le lendemain, le docteur juif qui trahissait la ville, fut saisi au moment où il lançait une lettre au moyen d'une flèche dans le camp ottoman, et on l'écartela (3): au reste, les attaques dont il vient d'être parlé, n'avaient été que partielles; mais le 23 septembre fut annoncé un assaut général pour le lendemain. De midi à minuit, les hérauts parcoururent le camp en criant: « Demain assaut, les pierres et le sol appartiennent au padischah, le sang et les biens sont le butin des vainqueurs (4). » Au lever du soleil, l'attaque s'étendit du nord à l'est et au sud; la lutte fut acharnée surtout au bastion espagnol où l'aga des janitschares alla planter ses bannières; mais elles tombèrent toutes entre les mains des assiégés, et les assaillants furent repoussés de tous les bastions. Quinze mille cadavres turcs remplirent les fossés et comblèrent les brèches (1). Dans cet assaut, le plus terrible de tous ceux qui se livrèrent durant le siège, brillèrent la valeur des chevaliers et des laïcs, et le courage héroïque des femmes de Rhodes. Elles apportèrent du pain et du vin aux guerriers épuisés, de la terre pour remplir les brèches, ou des pierres pour lancer sur les assiégeants (2). On vit briller entre toutes, une grecque, amante d'un capitaine mort sur le bastion anglais. Après avoir couvert de baisers ses deux enfants, et leur avoir mis au front l'empreinte de la croix, elle les poignarda, et les lança dans les flammes, en disant: que l'ennemi ne puisse vous outrager ni dans la vie, ni dans la mort! puis, s'enveloppant dans le manteau ensanglanté de son amant, elle se précipita l'épée à la main dans la mêlée la plus épaisse, où bientôt elle reçut en combattant la mort des héros (3). Suleiman, furieux de son échec, en rejeta la faute sur le beglerbeg de Rumili Ajas-Pascha, qui fut déposé et arrêté; mais au bout de vingt-quatre heures l'ex-dignitaire rentra en grâce et dans ses fonctions. La nouvelle arriva de la mort de Chair-Beg; trois jours après le sérasker Mustapha fut envoyé à sa place en Égypte, en qualité de gouverneur, et fut remplacé lui-même par Ahmed-Pascha jusqu'alors troisième vesir, qui prit la conduite du siége. Le kapudan de la flotte Jailak-Mustapha-Pascha fut déposé, et son commandement fut conféré à Behram-Beg. Le 12 octobre (1522), avant le point du jour, Ahmed tenta de surprendre le bastion anglais; déjà les assaillants avaient mis le pied sur le rempart, lorsque l'aga des janitschares, Bali-Aga, fut blessé, et les Turcs se retirèrent (4). A la fin du mois, après une lutte acharnée, ils furent encore re-

(1) Le bâtard de Bourbon; Journal de Suleiman.

(2) Bourbon nomme le général de l'artillerie, Guyot de Marsalhac; le porte-étendard, Henri Mauselle. Vertot confond le premier avec Michel Argillemont, capitaine des galères.

(3) Bourbon. Le journal de Suleiman fait mention d'une lettre lancée de la ville ce jour-là même.

(4) Journal de Suleiman.

(1) Bourbon. Le journal de Suleiman reconnaît un grande perte.

(2) Bourbon.

(3) Jacobi Fontani, De bello rhodio, l. II.

(4) Journal de Suleiman et Bourbon.

poussés des bastions d'Italie et de Provence (1). Trois semaines s'écoulèrent en attaques partielles sur les remparts, où les assiégeants commencèrent à gagner du terrain, et un assaut livré au bastion d'Italie leur coûta encore cinq cents morts (2). Le jour de la Saint-André, à l'aurore, au milieu des torrents de pluie furent assaillis les bastions d'Espagne et d'Italie. La perte de trois mille soldats détermina le sérasker à ne plus tenter d'assaut, et à poursuivre le siége au moyen des tranchées et des mines (3).

Déjà plus de cent mille hommes avaient été emportés dans le camp, en partie par le fer et le feu, en partie par les maladies (4). Le 10 décembre, deux Turcs apportèrent une lettre décorée du chiffre en or du sultan, pour demander que l'on parlementât. Deux chevaliers se rendirent auprès de Suleiman, qui assura une libre retraite à la garnison si elle voulait remettre la ville dans l'espace de trois jours, menaçant, en cas de refus, de n'épargner personne, et de tout faire passer au tranchant du sabre, même les chats (5). Quoique la capitulation eût été résolue dans une réunion de dignitaires de l'ordre, puis dans un grand chapitre où assistèrent deux chevaliers de chaque langue, comme cette détermination rencontra de l'opposition et du blâme, deux chevaliers espagnols furent bientôt envoyés à Suleiman, pour lui dire que la chose était fort grave, et le terme trop court; que les habitants étant composés en partie de latins, en partie de grecs, la délibération était difficile, et qu'il fallait un plus long délai. Pour toute réponse, Suleiman ordonna à ses officiers de faire recommencer le feu (6). Les travaux des tranchées et des mines furent repris avec une nouvelle ardeur. L'ouvrage avancé du bastion espagnol fut attaqué [18 décembre 1522]; et le premier assaut ayant été repoussé, le second fut renouvelé avec une telle fureur, que les assiégés durent se retirer derrière les retranchements ouverts dans la ville, et abandonner le bastion aux ennemis (1). Le manque de poudre rendit maintenant inutile l'artillerie des assiégés, et réduisit au silence les adversaires de la capitulation. Alors deux chevaliers furent choisis pour aller présenter au sérasker une lettre que jadis le sultan Bajesid II avait adressée au grand maître, pour assurer la paix à lui et à son successeur. Ahmed jeta les yeux à peine sur cette pièce, la mit en morceaux et la foula aux pieds. Il fit couper les doigts, le nez et les oreilles à deux chrétiens saisis ce jour-là, et les envoya au grand maître, avec une lettre pleine des plus grossières injures (2). Villiers de l'Isle-Adam, réduit aux dernières extrémités, choisit un chevalier et deux citoyens, qu'il députa auprès de Suleiman, pour négocier la capitulation. Les propositions furent acceptées; l'ordre de Saint-Jean devait avoir la liberté de se retirer de la place dans l'espace de douze jours, et remettre cinquante otages, dont moitié chevaliers et moitié citoyens. Une condition principale, sur laquelle les députés des citoyens insistèrent avec prières auprès de Suleiman, fut que l'armée turque s'éloignerait de tous côtés à un mille de la ville; après de longues difficultés, elle fut consentie et mise pour le moment à exécution; mais le cinquième jour après la signature de l'acte, le 25 décembre, les janitschares qui avaient reçu un renfort de quinze mille de leurs compagnons, amenés de la frontière de Perse par Ferhad-Pascha, s'approchèrent de la place sans appareil militaire, sans armes, portant seulement des bâtons et des besaces, forcèrent la porte Cosquinienne, et se livrèrent à tous les excès, pillant, violant, outrageant les objets les plus sacrés. Ils se portèrent sur la grande église de Saint-Jean, où ils raclèrent les fresques représentant des sujets sacrés, brisèrent les statues, ouvrirent les tombes des grands maîtres, dispersèrent les cendres des morts, traînèrent le crucifix dans la poussière, renversèrent les autels (3); du haut du clocher de Saint-Jean, la prière fut proclamée; de la tour Saint-Nicolas, retentit la musique

(1) Bourbon.
(2) Journal de Suleiman et Bourbon.
(3) Bourbon; Tercier place par erreur cet assaut au mois de moharrem.
(4) Bourbon.
(5) *Ibid.*
(6) Bourbon, le 15 décembre.

(1) Bourbon.
(2) Bourbon, Fontanus, dans l'édition de Basle, de Chalcondylas, p. 493.
(3) Fontanus, comme témoin oculaire décrit ces horreurs avec plus de chaleur que Bourbon.

turque ; les cris des muezzins et les instruments de l'armée annoncèrent à la terre et à la mer la conquête de Rhodes (1). Ceux qui voulurent s'opposer à ces violences furent assommés, ou contraints de transporter, comme des bêtes de somme, leurs effets déjà tout emballés pour le chargement des vaisseaux. Toutes ces impiétés furent commises le jour de Noël au matin; au moment même où le pape Adrien officiait pontificalement à Saint-Pierre de Rome, une pierre, se détachant de la corniche, vint tomber à ses pieds, comme un présage de la chute du premier boulevard de la chrétienté (2).

Le lendemain, le grand maître se rendit dans le camp auprès de Suleiman ; car deux jours après la signature de la capitulation, Ahmed-Pascha était venu à cheval à la brèche espagnole, et lui avait dit, entre autres choses, que le sultan désirait le voir et lui parler (3). Villiers de l'Isle-Adam partit avec répugnance, au point du jour, et il lui fallut attendre longtemps, exposé à la pluie et à la neige, devant la tente du vainqueur; car c'était le vendredi et jour de divan. Les vesirs et Ferhad-Pascha furent admis au baise-main en audience solennelle, et le dernier présenta de riches offrandes, des vases, des plats, des coupes d'argent (4). Enfin, le grand maître, couvert d'un kaftan, fut lui-même introduit. Longtemps Villiers et Suleiman restèrent en face l'un de l'autre à se contempler. Le sultan le premier rompit le silence, consola le grand maître, en disant que c'était le sort des princes de perdre des villes et des provinces, et lui renouvela l'assurance d'une libre retraite. Le lendemain de cette entrevue où il s'était montré si compatissant, Suleiman, ayant surpris le fils de son grand oncle Dschem, déguisé sous le costume européen, ordonna le supplice de ce malheureux prince et de son fils; l'épouse et les filles de la victime furent transportées à Constantinople (5). Deux jours après, il alla visiter à cheval la brèche espagnole et la tour de Saint-Nicolas; au retour, il traversa la ville, et se trouva devant le palais du grand maître. Suivi d'Ahmed-Pascha et d'un seul esclave, il entra dans le réfectoire des chevaliers, et demanda Villiers de l'Ile-Adam. Ahmed-Pascha traduisit en grec les paroles du sultan, qui encouragea son ancien adversaire, et lui garantit même un plus long délai, s'il en avait besoin. Le grand maître remercia, et se contenta d'insister sur l'accomplissement des engagements contractés, que Suleiman renouvela (1). Dans les deux journées suivantes, cinq cents janitschares et autant de soldats réguliers furent choisis pour occuper Rhodes; le bagage impérial fut transporté à Marmaris, et le kapudan de la flotte reçut ordre de prendre possession des autres villes de l'île (2). Le 1er janvier 1523, le grand maître vint baiser encore une fois la main du sultan, auquel il présenta quatre vases d'or. « Je suis vraiment affligé, dit Suleiman à son favori Ibrahim, d'avoir chassé ce vieillard de son palais (3) ». A minuit, Villiers de l'Isle-Adam s'embarqua avec les siens pour l'Europe. Le vendredi matin, Suleiman assista dans l'église de Saint-Jean à la prière publique, et, montant aussitôt sur la galère du capitaine Kara-Mahmud, tué à la conquête de Piscopia, il fit voile pour Marmaris, où il chargea les quatre sandschakbegs de Mentesche, Karasi, Aidin et Ssaruchan, ainsi que son grand écuyer Iskander-Beg, de relever les fortifications de Rhodes (4). Avec Rhodes, tombèrent aussi les huit îles des chevaliers de Saint-Jean qui en dépendaient : Liros, Cos, Kalymna, Nisyros, Telos, Chalke, Limonia, Syme (5), Les femmes grecques de cette dernière île, qui avaient rendu, comme plongeurs, de grands services aux assiégeants, reçurent de Suleiman le privilége de porter le turban blanc. Le château de Petreon, élevé par le chevalier allemand Schlegelhold, avec les ruines du mausolée, sur l'emplacement de l'ancienne Halycarnasse, fut évacué aussi, et compléta les conquêtes faites dans cette campagne. Dans l'histoire militaire, le siége de Rhodes est fameux, non-seulement par le courage héroïque de Villiers de l'Isle-Adam, mais encore par l'usage des bombes, introduit

(1) Dschelalsade, fol. 71.
(2) Spandugino, fol. 94.
(3) Fontanus, Bourbon.
(4) Dschelalsade, fol. 71; Journal de Suleiman.
(5) Fontanus et le journal de Suleiman; Spandugino, f. 96, et les historiens ottomans.

(1) Bourbon.
(2) Journal de Suleiman.
(3) Fontanus, édition de Basle de Chalcondylas.
(4) Fontanus, p. 481; Dschelalsade, fol. 71.
(5) Turner's travels, t. III.

alors par les Turcs, et par l'emploi des contremines dû à l'ingénieur Martinengo (1).

Après un mois de marche, Suleiman atteignit Constantinople, où bientôt la mort du prince Abdallah vint troubler la joie qu'il avait ressentie de la naissance de son fils Mohammed, annoncée durant le siége de Rhodes; il reçut des félicitations du doge de Venise, le seul des princes chrétiens auquel il avait fait annoncer son triomphe. La conquête de Rhodes fit rompre enfin aux schahs de Perse et de Schirwan le silence peu bienveillant observé par eux jusqu'alors. Ils adressèrent en même temps les félicitations sur l'avénement au trône et la conquête de Rhodes avec les compliments de condoléance sur la mort de Selim (2). L'ambassadeur persan était arrivé à Constantinople avec une suite de cinq cents personnes; Suleiman ne se soucia point de déployer tant de pompe, et il fit son entrée accompagné seulement de vingt chevaux (3). A ce moment, se trouvait dans la capitale l'envoyé russe Jean Morosow, qui vint, au nom de son maître, le czar Wassiliji, faire une nouvelle tentative inutile de transformer les simples rapports de courtoisie en une alliance sincère avec Suleiman (4).

Le 27 juin 1523, le grand vesir Piri-Mohammed, malgré ses immenses services, succombant aux calomnies d'Ahmed-Pascha, qui espérait le remplacer, fut congédié avec une pension de 200,000 aspres, et sa dignité ainsi que les fonctions de beglerbeg de Rumili furent conférées au chef des pages du palais, grand fauconnier, Ibrahim-Pascha, favori déclaré de Suleiman. Fils d'un marin grec de Parga, dès sa jeunesse Ibrahim s'était signalé par son talent sur le violon; et enlevé par des corsaires turcs, il avait été vendu comme esclave à une veuve des environs de Magnésia, qui s'était plue à relever les grâces du jeune Grec par la parure, et à augmenter ses talents par l'éducation. Dans une de ses promenades, lorsqu'il était encore prince héréditaire, Suleiman rencontra le bel Ibrahim jouant du violon, et il fut si charmé du jeu et de l'esprit du jeune Grec, que dès lors il en fit son compagnon inséparable, et, lorsqu'il monta sur le trône, il le mit à la tête de ses pages et de sa fauconnerie. L'influence toujours croissante du favori, auquel Suleiman se livrait avec une entière confiance, ne pouvait plus être balancée par les importants services de Piri-Pascha; d'ailleurs, ce grand vesir, dont les avis étaient opposés à l'entreprise sur Rhodes, n'avait pas été chargé du commandement supérieur du siége. Le crédit du Grec sur l'esprit du sultan, et son action sur les affaires de l'Europe qu'il dirigea dès lors avec un pouvoir illimité, irritèrent l'âme ambitieuse et emportée d'Ahmed-Pascha, auquel appartenaient en réalité, depuis quelque temps, les fonctions de premier vesir. Bientôt l'aigreur éclata dans les débats du diwan (1), et Suleiman se rendit avec empressement aux désirs d'Ahmed, qui sollicita le gouvernement d'Égypte (2).

Mohammed-Girai, chan de Krimée, dans la huitième année de son règne et la cinquante-huitième de son âge, venait d'être immolé avec le kalgha dans une révolte nocturne provoquée par ses deux fils Ghasi-Girai et Baba-Girai. Après cette horrible action, les deux princes se partagèrent le pouvoir : Ghasi-Girai occupa le rang suprême, et Baba-Girai se contenta du titre de kalgha. Memisch-Beg, qui occupait la dignité de schirinbeg, la première après celle de kalgha, adressa un rapport à la Porte, et demanda que l'on élevât au rang de chan Seadet-Girai, que son frère Mohammed-Girai avait jadis envoyé à Constantinople, comme gage de sa soumission, au temps du règne de Selim. Par l'influence de Memisch-Beg, Ghasi-Girai, neveu de Seadet-Girai, fut installé comme kalgha, ce qui était contraire aux coutumes et à la constitution du pays; car la dignité de kalgha revient toujours au membre le plus âgé de la famille, qu'il soit oncle ou frère du chan. Bientôt après, Ghasi-Girai, qui n'avait que vingt ans, et son frère Baba-Girai furent égorgés durant la fête

(1) Fontanus, p. 401; Bourbon.

(2) Dans le journal de Suleiman, n° XXII, fol. 71, du 1er maharrem 938 [9 novembre 1523], avec la réponse n° XXIII, fol. 72: lettre du schah de Schirwan, n° XXIV, fol. 73, avec la réponse, n° XXV, fol. 75, de la main d'Haider-Tschelebi, datée du 13 moharrem 930 [22 novembre 1523].

(3) Relazione di Zen di quondam Piero, oratore veneto, a di 6 décembre 1523; dans le t. XXXV de Marini Sanuto.

(4) Karamsin, Histoire de Russie, l. VII, p. 143.

(1) Ferdi, fol. 80.

(2) Ssolaksade, p. Dschelalsade, fol. 78.

du Bairam, et Seadet-Girai revêtit son neveu Dewlet-Girai de la dignité de kalgha. Seadet-Girai ne jouit pas longtemps du pouvoir suprême ; il dut l'abandonner à son neveu Islam-Girai, qui prit les armes pour venger la mort de Ghasi-Girai son frère. Seadet-Girai vécut encore sept ans à Constantinople, pensionné par la Porte, et fut enseveli contre la mosquée d'Ejub [1530]. Islam-Girai nomma kalgha son frère, et finit par encourir la disgrâce de Suleiman, qui, un an plus tard, porta sa faveur sur Ssahib-Girai, fils de Mengli-Girai. Celui-ci, encore enfant, s'était sauvé à Kasan au moment du massacre de ses frères ordonné par Mohammed-Girai, qui, commençant à régner, voulut, à l'exemple des sultans ottomans, assurer son trône par l'immolation de ses proches. Puis, le fugitif avait été reconnu en qualité de chan par les Noghais. Son installation comme souverain de la Krimée sera racontée plus loin.

Chair-Beg, qui, à l'époque de la révolte de Ghasali, avait prouvé sa fidélité envers le sultan par le secours actif d'une armée de trois mille hommes conduite par sept scheichs arabes, en apprenant le triste sort des rebelles, tomba dans une mélancolie profonde. Sentant approcher sa mort, il donna la liberté à tous ses esclaves, fit des dotations pour des fondations pieuses, et assura l'usufruit de ses grands biens à ses enfants et à sa femme, veuve du sultan des mameluks Naszir-Mohammed-Ben-Kilaun. Il employa le reste de son autorité à équiper une flotte de vingt voiles, placée sous les ordre de son beau-frère Kaitbai, qui fit voile pour Rhodes, portant au sultan des troupes fraîches et le saint étendard du prophète, gage assuré de triomphe et de conquête (1). Deux mois et demi après le débarquement des Egyptiens à Rhodes, arriva la nouvelle de la mort de Chair-Beg, et aussitôt le beau-frère du sultan, le sérasker grand vesir Mustapha-Pascha fut envoyé comme gouverneur en Egypte. Mustapha eut à lutter contre la rébellion de deux kaschises nommés Dschanim et Inal, qui avaient commis toutes sortes de violences, et mis à mort deux scheichs arabes. Il les défit à l'aide de ses fidèles janitschares et de ses fusiliers, et les têtes des deux chefs de l'insurrection furent plantées sur la porte Suweïla (1). Bientôt après, sur les instantes prières de son épouse, Mustapha fut rappelé ; à sa place, partit pour l'Egypte, Guseldsche-Kasim, l'un des seigneurs de l'étrier impérial ; au bout de quelques mois, il eut pour successeur le vesir Ahmed-Pascha, qui mérita bientôt le nom de traître, dont il est flétri par les historiens ottomans. Il espérait se dédommager de la perte du grand vesirat en se faisant sultan d'Egypte. Il gagna ses mameluks; mais il échoua contre la fidélité des janitschares. Il conféra les fiefs à des auxiliaires de ses vues ambitieuses, écarta autant que possible les janitschares, secrètement ou sous de vains prétexte; mais ces derniers étaient en possession du château, dont il ne put se rendre maître par la ruse. Alors il jeta le voile dont il avait enveloppé durant six mois ses funestes projets, fit camper les mameluks à Imbaba, puis assiégea le château. Les janitschares s'élancèrent comme des lions, et mirent en pièces quatre mille des partisans du rebelle. Informé par un émir mameluk de l'existence d'un ancien aqueduc qui menait au château et qui était abandonné depuis deux cents ans, Ahmed fit introduire les mameluks dans le château par ce passage, et tous les janitschares furent massacrés (2). Maître du château, Ahmed se para du titre de sultan, fit réciter les prières et frapper de la monnaie en son nom. Comme il était en possession du port et de la côte, il se saisit de l'ordre du sultan qui lui enlevait le gouvernement pour le conférer au vaillant Kara-Musa, jadis vainqueur de la rébellion au temps de l'administration de Mustapha-Pascha. Ahmed fit arrêter et exécuter le nouveau gouverneur, ainsi que le tschausch porteur du ferman; puis il confia l'administration des affaires à trois de ses fidèles décorés du nom de vesirs; mais parmi ces trois dignitaires était Mohammed-Beg, qui trahit son maître perfide au sultan. Après avoir fait en se-

(1) Suheili, fol. 51 ; Schukri, fol. 105. Akab (l'aigle) est le nom de cette bannière du prophète, qui maintenant est appelée exclusivement Sandschak.

(1) Ssolaksade, fol 102; Ferdi, fol. 77; Schukri, fol. 52; Schukri, fol.

(2) Ssolaksade, fol. 32; Ahmed-Pascha fit voile de Constantinople le 20 de Ramassan, et arriva au Kaire le 8 shewwal ; Ferdi, fol. 84; Suheili, fol. 53. Le rapport vénitien est du 4 juillet, dans Marini Sanuto, l. xxxv.

cret les dispositions nécessaires, il épia le moment où Ahmed devait descendre du château dans la ville pour se rendre au bain. Au cri de : Dieu donne la victoire au sultan ! le bain fut assailli tout à coup. Ahmed, la barbe à moitié coupée, se sauva par le toit, s'élança sur son cheval, et regagna le château; il fut suivi de près par des soldats de Mohammed rassemblés à la hâte, qui parvinrent à pénétrer dans le château ; mais là encore le palais fortifié offrait un abri au traître, qui pouvait gagner du temps. Alors Mohammed fait proclamer que le trésor du palais sera la proie des vainqueurs, et à l'instant des nuées d'Arabes avides de butin accourent en armes et forcent l'enceinte. Au milieu du tumulte et du désordre entraîné par le pillage, le rebelle s'échappe inaperçu avec une vingtaine de ses plus dévoués serviteurs, et va joindre les Arabes de la tribu de Beni-Bakar, établie dans le pays de Scherkije (2). Mohammed lança à sa poursuite trois mille cavaliers commandés par le tscherkesse Dschanim-Hamrawi; celui-ci n'ayant pu l'atteindre, Mohammed marcha lui-même, avec trente mille hommes bien armés, vers Mahallet, où le scheich arabe Charisch amena le traître chargé de fers au vainqueur : la tête d'Ahmed fut envoyée à la Porte. Le troisième vesir Ajas-Pascha, qui était parti de Constantinople, et suivait la route de terre avec trente mille janitschares pour aller étouffer la rébellion, reçut ordre de revenir, et Kasim-Pascha, ancien gouverneur d'Egypte, dut aller de nouveau prendre la direction de ce pays. Les services de Mohammed-Pascha furent récompensés par de nouveaux fiefs, et par la place d'intendant supérieur de l'Egypte.

A Constantinople, Suleiman célébra les noces du grand vesir Ibrahim, par des fêtes dont il n'y avait point encore eu d'exemples [22 mai 1524]. Dans l'hyppodrome, fut dressée une tente, élevé un trône pour le sultan. Le second vesir Ajas-Pascha et l'aga des janistchares se rendirent au sérail pour inviter leur maître à la cérémonie. Suleiman les combla de présents, et vanta beaucoup le mérite d'Ibrahim. Durant sept jours furent traités les silihdares, les sipahis, les ulufedschis, les churebas, les dschebedschis, les topdschis; au huitième, ce fut le tour des janitschares et des vesirs, beglerbegs, begs. Dans ces festins, il déploya la plus grande magnificence. Le neuvième jour, comme on devait aller le lendemain chercher la fiancée au sérail, le sultan se rendit au palais d'Ibrahim entre deux murs de draps d'or et d'étoffes de soies suspendues aux fenêtres. Ayant fait asseoir, à sa droite, le mufti Ali-Deschemali, à sa gauche Schems-Efendi, précepteur des princes, qui devait être déposé plus tard à cause de son ignorance; par son ordre, des débats s'engagèrent en sa présence entre les professeurs des académies de Constantinople sur des points douteux de science et de littérature (1). Le grand écuyer tranchant fit mettre le couvert pour le grand vesir seul, puis pour tous les ulémas; et le defterdar Mustapha-Tschelebi remplit les fonctions d'échanson, et présenta des sorbets au sultan dans une coupe faite d'une seule turquoise, gardée précieusement dans le trésor impérial, et qui doit venir de Nuschirewan. Les ulémas furent congédiés chargés de présents en sucreries et confitures. En regagnant le sérail, Suleiman reçut la joyeuse nouvelle de la naissance d'un fils (Selim), arrivé au monde pour l'anniversaire de la conquête de Constantinople, suivant la chronologie grecque [28 mai]. Deux jours après, le paranymphe mena la procession solennelle des *palmes des noces;* l'une de ces palmes était composée de soixante mille morceaux, les autres de quarante-six mille; elles offraient les représentations les plus admirables d'arbres, de fleurs, d'animaux rares ou fabuleux, comme le simurghanka. Au bout de six jours, Suleiman daigna se rendre au palais d'Ibrahim-Pascha, tout récemment construit dans l'hyppodrome, et qui subsiste encore; là il assista à des danses, des courses, au tir de l'arc, à d'autres divertissements encore, et voulut bien accueillir les épithalames composés par les poëtes, parmi lesquels les vers de Kaszide-Chiali furent jugés les plus dignes d'éloges.

Investi de la plus haute confiance, brillant de

(1) C'est à l'aide de la tribu de Bakar et des mameluks qu'Ahmed s'était rendu maître du Kaire. Le rapport vénitien de Candie sur cet événement se trouve dans Marini Sanuto, l. XXXV.

(1) Peischewi, fol. 31; Aali, fol. 226; IXe événement du regne Suleiman ; Ssolaksade, fol. 103.

la faveur la plus éclatante, Ibrahim, disposant à son gré du pouvoir de son maître, fut envoyé en Égypte avec cinq cents janitschares et deux mille hommes d'autres troupes, afin d'accommoder les différends survenus entre le nouveau gouverneur Kasim-Pascha et l'intendant Mohammed-Beg, et de rétablir la législation du pays: dans sa suite se trouvaient le général des ulufedschis Chaireddin, le tschauschbaschi Mohammed-Ben-Ssofi, le defterdar Iskender-Tschelebi, et le teskeredschi Mustapha-Dschelalsade, l'historien, appelé plus tard au poste de reis-effendi puis à celui de nischandachi, et qui, en cette dernière qualité, a laissé le plus grand ouvrage historique sur le plus grand des souverains des Ottomans, et qui maintenant va souvent être consulté par nous comme témoin oculaire des événements auxquels il prit une part active. On vit une chose sans exemple jusqu'alors : le sultan accompagna la flotte jusqu'aux îles des Princes, où, tout ému, il se separa de son favori (1). A Gallipoli, sur l'ordre du sultan, et en vertu du fetwa rendu sous Selim, qui prononçait la peine de mort contre tous les Perses, comme ennemis de la foi et de l'État, un certain nombre de prisonniers de cette nation furent massacrés (2). On toucha d'abord à Chios, où les administrateurs génois du pays se présentèrent au grand vesir avec des présents, puis on visita Rhodes. Les tempêtes d'automne chassèrent la flotte hors de la route d'Italie, et la rejetèrent sur la côte d'Asie, ensorte que, trois semaines après son départ de Rhodes, elle entra dans la baie de Marmaris [28 novembre]. Ibrahim prit la résolution de continuer sa route par terre. A Ladakia, il vit arriver à lui l'intendant d'Égypte Mahmud-Emin, qui avait été arrêté en se rendant par mer à Constantinople, et qui fut renvoyé au Kaire après avoir obtenu l'approbation de sa conduite. Ensuite le gouverneur Kasim vint par terre à Damas, et trouva de l'indulgence pour les fautes d'administration que lui reprochait l'intendant. A Damas comme à Alep, Ibrahim se montra juge impartial et sévère, et sut maintenir les beglerbegs des deux villes dans une crainte salutaire (1).

Au Kaire, le grand vesir fit son entrée avec une pompe surpassant de beaucoup tous les souvenirs de la magnificence des sultans tscherkesses [24 mars 1525]; cinq mille janitschares, sipahis et mameluks, richement costumés, lui servaient de cortége. Le harnais que le sultan lui avait remis à cette occasion valait plus de 150,000 ducats; sa cavalerie portait des bannières bleues et blanches, bien différentes des couleurs habituelles des Ottomans; ses pages, comme ceux du sultan, étaient vêtus d'étoffes d'or, et portaient des bonnets brodés en or, ainsi que les mameluks de sa suite. Chaque jour des trois mois qu'il se tint au Kaire fut signalé par des actes de clémence ou de justice rigoureuse, par des mesures législatives ou des réglements d'administration. Les scheichs des puissantes tribus arabes, des Beni-Hawares et des Beni-Bakares, dénoncés pour leurs fréquents manques de foi, furent pendus; quant à tous les autres chefs des tribus arabes de la basse et de la haute Égypte, jusque dans les oasis et jusqu'à la Nubie, ils furent sommés de venir faire acte d'obéissance; des crieurs publics invitèrent tous les opprimés à produire leurs plaintes et leurs griefs; les pauvres arrêtés pour dettes recouvrèrent leur liberté (2); il fit pourvoir à l'entretien des orphelins (3). Dans le château, en face du palais du gouverneur, s'élevèrent deux fortes tours pour le dépôt du trésor public; la mosquée d'Omar, tombée en ruines, fut relevée aux frais d'Ibrahim. Les rôles des contributions furent rétablis sur le pied où ils étaient sous les sultans Kaitbai et Ghawri (4). Après l'acquittement des frais annuels d'administration, la somme qui devait être transportée au

(1) Dschelasade, fol. 81; Aali, fol. 227; Ferdi, fol. 91; Ssolaksade fol. 103.

(2) Ferdifol. 92.

(1) Dschelalsade, Ssolaksade, Aali, Ferdi.

(2) Dschelalsade, fol. 88.

(3) *Ibid.*, fol. 89.

(4) Dschelalsade, Ssolaksade, fol. 104; Aali, fol. 225, xe événement de Suleiman; Ferdi, le Kannuname d'Égypte, dans les nouveaux contes turcs et arabes de Digeon, précédés d'un abrégé chronologique de la maison ottomane et du gouvernement de l'Égypte; Paris, 1781; et les trois mémoires de Sylvestre de Sacy sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte, dans les Mémoires de l'Institut de France, t. I et VII.

trésor de Constantinople, fut fixée par le defterdar Hamrawi à 800,000 ducats (1). Tandis que se faisaient tant de travaux importants, parut le général des ghurebas Schedschaa-Aga, porteur d'une lettre bienveillante et flatteuse de Suleiman, qui, laissant à la volonté d'Ibrahim la nomination d'un gouverneur, engageait le vesir lui-même à revenir au plus tôt à Constantinople (2). Ibrahim remit la direction de l'Égypte au gouverneur de Syrie Suleiman-Pascha, quitta le Kaire en prenant la route de terre [14 juin 1525], confirma aux Vénitiens, à Damas, leurs franchises commerciales, satisfit, à Kaiszarije, les begs turkmans de Sulkadr, en leur restituant les fiefs dont ils avaient été dépouillés, et alla émerveiller Constantinople par une magnificence plus éclatante encore que celle dont il avait ébloui le Kaire [1er septembre]. Les gardes du corps du sultan s'avancèrent au loin à sa rencontre, et lui présentèrent, de la part du sultan, un coursier arabe dont les harnais étaient garnis de pierreries pour une valeur de 200,000 ducats. Lui-même fit hommage au sultan d'un bonnet qui n'était pas d'un moindre prix (2). Sept jours après l'arrivée du grand vesir, Suleiman, déjà si satisfait par la pacification de l'Égypte, vit augmenter sa joie par la naissance d'un quatrième fils.

(1) Ssolaksade, Dschelalsade, Ali, Petschewi et Lutfi.
(2) *Ibid.*

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans Marini Sanuto, t. XL.
(2) *Ibid.*

LIVRE XXVI.

RÉVOLTE DES JANITSCHARES. — ATTITUDE HOSTILE ENVERS LA PERSE. — DISPOSITIONS AMICALES A L'ÉGARD DE LA POLOGNE ET DE LA FRANCE.—ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CROATIE ET EN DALMATIE. — LES VESIRS ET LE MUFTI. — EXPÉDITION EN HONGRIE. —FONDATION DE PETERWARDEIN.—BATAILLE DE MOHACZ.—MASSACRE DES PRISONNIERS.—SULEIMAN A OFEN.—TROPHÉES CONQUIS SUR LES HONGROIS, ÉTALÉS A CONSTANTINOPLE.—SOULÈVEMENT EN ASIE. — SUPPLICE D'UN HÉRÉTIQUE. — CONQUÊTE DES PLACES DE BOSNIE, CROATIE, SLAVONIE. — AMBASSADES DE ZAPOLYA ET DE FERDINAND A SULEIMAN. — IBRAHIM-PASCHA-SERASKER. — CONQUÊTE D'OFEN. — SIÉGE DE VIENNE. — MOTIFS QUI DÉTERMINÈRENT A LE LEVER.

Nous allons maintenant reporter nos regards en arrière, pour contempler les circonstances intérieures qui déterminèrent le prompt rappel d'Égypte d'Ibrahim; ensuite nous examinerons les relations extérieures de l'empire. Ferhad-Pascha, qui, à l'époque de l'expédition de Rhodes, avait signalé son humeur sanguinaire et sa rapacité par la destruction de la famille Schehsuwar à Sulkadr, sans pouvoir se rassasier de meurtre ni de pillage, avait continué de se montrer en bourreau plutôt qu'en gouverneur dans l'Asie Mineure qui lui était confiée, et le sang de plus de six cents victimes innocentes, exécutées sans pitié, criait vengeance (1). Provoqué par d'incessantes clameurs, Suleiman le rappela d'Asie; et, sur les instances de sa mère (la Walidé) et de sa sœur, épouse de Ferhad, il conféra à ce terrible lieutenant le gouvernement de Semendra, avec 700,000 aspres de traitement annuel; soit qu'il espérât qu'un si grand revenu mettrait des bornes à ses extorsions, soit qu'il voulût, en le transportant d'Asie en Europe, le tenir ainsi sous l'œil et la main du maître; mais aucun de ces motifs ne put agir sur le naturel atroce du Dalmate. Comme les mêmes plaintes s'élevèrent sur ses iniquités à Semendra, malgré les liens qui l'attachaient à Suleiman, il fallut bien qu'il tombât en expiation devant la justice du sultan (1). C'était d'ailleurs un enseignement pour les autres gouverneurs, qui virent aussi déposer l'un d'eux, celui de Syrie Churrem-Pascha, dont la place fut donnée au kapudan-pascha.

Aussitôt après le départ d'Ibrahim, Suleiman avait quitté Constantinople, et, pour la première fois, il était allé passer l'hiver à Constantinople; mais il se livrait aux plaisirs de la chasse beaucoup plus qu'il ne se tenait dans le diwan. Deux fois par semaine il paraissait dans son conseil; mais la chasse le séduisait surtout, comme une image de la petite guerre. A l'exemple de Timur, il y réunit quarante et même cinquante mille cavaliers. En conséquence, les affaires ne suivaient pas un cours régulier, surtout à Constantinople, où les janitschares murmuraient de l'inaction du sultan, et se plaignaient d'être réduits eux-mêmes au repos. Le mécontentement éclata en révolte ouverte, lorsque Suleiman, après son retour d'Andrinople, s'abstint d'entrer dans la ville, et, au lieu d'aller se loger dans le sérail, s'établit dans le voisinage des eaux douces (2). Les janitschares agitèrent leurs armes, réclamant à grands cris des gratifica-

(1) Aali, fol. 229, xi[e] événenement de Suleiman; Ferdi, fol. 74 et 99; Ssolaksade, fol. 90; Petschewi, fol. 31.

(1) Rapport de l'ambassade de Piero Bragedino, de 1526; Marini Sanuto, t. XLI.

(2) Marini Sanuto, l. XXXVIII; Pietro Bragadino, du 22 mai 1525.

tions, et se mirent à piller les maisons d'Ibrahim, d'Ajas-Pascha, du defterdar, de la Douane et le quartier des Juifs. Aussitôt Suleiman courut au sérail, pour conjurer l'orage par sa présence. Quelques-uns des meneurs ayant osé paraître devant lui, il en immola trois de sa propre main. Alors les autres dirigèrent leurs arcs contre lui, et il dut se retirer. 200.000 ducats furent distribués parmi les janitschares; leur aga Mustapha et celui des sipahis furent exécutés; plusieurs officiers perdirent la tête, d'autres leur traitement. Ainsi fut calmée la tempête.

L'indiscipline des janitschares fut le motif du rappel d'Ibrahim, et détermina le projet d'une nouvelle expédition pour détourner ainsi les révoltes intérieures. Sous le règne de Suleiman, la paix n'avait été conclue ni avec les ennemis les plus puissants de l'empire à l'orient, ni avec ceux de l'occident, ni avec les Persans hérétiques, ni avec la Hongrie; les hostilités continuaient même toujours contre ces voisins, sans que l'on fut en état de guerre déclarée. Schah-Ismaïl, fondateur de l'empire des Ssaffis, rival infortuné de Selim, était mort depuis une année, et la nouvelle de cet événement était parvenue à Constantinople bientôt après les fêtes des noces d'Ibrahim, sans avoir été notifiée par une ambassade. Au lieu d'adresser des lettres de félicitation à Tahmasp, successeur de Schah-Ismaïl, Suleiman fit écrire par le secrétaire d'État Dschelalsade, l'historien, une note dont le ton orgueilleux, menaçant et insultant prouvait que la barbarie du style diplomatique était bien conforme à la politique adoptée contre les hérétiques et contre les mécréants. Après avoir rappelé dans les termes les plus offensants la défaite d'Ibrahim, le diplomate ottoman poursuit en ces termes, qui portent l'empreinte du temps : « Si dans ta nature corrompue par l'erreur il restait seulement une étincelle d'honneur et de zèle depuis longtemps tu aurais disparu ; mais tu es préservé comme une preuve de notre clémence, et la vie t'a été laissée lorsque tu étais sous le tranchant de notre sabre. Pourquoi à notre cour, où le monde vient demander des lois et implorer de l'assistance, et qui partage ces soins avec le ciel, pourquoi n'as-tu pas envoyé quelqu'un pour t'humilier et t'anéantir, et protester de ta soumission? Ce manque d'intelligence, cette preuve d'arrogance me décident, avec la volonté de Dieu, à me rendre au plus tôt en Orient. J'ai résolu de porter mes armes à Tebris et jusqu'à l'Aserbeidschan, et de planter ma tente dans l'Iran et le Turan, à Samarkand et dans le Chorasan. Si jusqu'ici j'ai différé l'exécution de ce projet, c'est que j'en ai été détourné par nos expéditions triomphantes contre les Hongrois et les Francs, contre Bagdad et Rhodes, les deux plus grandes forteresses de la terre habitée et qui sont les merveilles du monde. En vertu de cette parole : « Nous t'avons assuré une victoire éclatante; Dieu t'a prêté son assistance » ; aussitôt ces places sont tombées dans le cercle de la conquête, la maison des faux dieux fut transformée en temple de l'islam et la demeure des idoles est venue en la possession des vrais croyants; les principes de l'infidélité ont été anéantis, et l'erreur a été confondue. Loué soit Dieu, qui nous a conduits à ce but! Maintenant sois attentif, et considère que je tiens les rênes et dirige ma course victorieuse contre toi; et je te préviens, parce que c'est la coutume des héros de dénoncer à l'avance la guerre à ceux qu'ils veulent abattre. Avant donc que les masses de mon armée, grosses comme des montagnes, couvrent ton pays, dévastent ton royaume, exterminent ta famille, incline la tête, dépose la couronne, et enveloppe-toi comme tes ancêtres dans la robe de moine ; accepte en derwisch la part que t'a fait le destin, et courbe-toi dans ton humilité. Si tu veux venir mendier à ma porte un morceau de pain pour l'amour de Dieu, je comblerai tes désirs, et tu ne perdras rien que ton pays ; mais si tu persistes dans l'orgueil de Pharaon et la démence de Nemrod, si tu marches toujours dans le sentier de l'erreur, bientôt, au cliquetis des sabres et des lances et au retentissement du canon, tu sentiras que l'heure de ta perte est arrivée. Lors même que tu irais t'enfoncer dans la poussière comme une fourmi, que tu prendrais ton essor dans les airs comme un oiseau, je ne te perdrais pas de vue ; avec la grâce de Dieu je saurais t'assaillir, et je purgerais le monde de ton infâme existence. Il faut envoyer une réponse à mon ferman qui agit comme le destin, et te conformer au temps. Salut à celui qui suit la vraie direction. » Des lettres dans le même sens et le même style furent adressées au begler-

beg de Diarbek et au schah de Gilan. Au lieu de répondre à la Porte, Tahmasp, à l'exemple d'Ismaïl, écrivit au roi de Hongrie et à Charles V (1), et Suleiman, occupé alors de la pacification de l'Égypte, confirma le ton hostile de sa lettre, par l'ordre donné à Ibrahim-Pascha de mettre à mort les Persans prisonniers à Gallipoli. Le grand vesir qui, en apprenant en Égypte la révolte des janitschares, n'avait nullement cherché à envelopper cette nouvelle dans un profond mystère, et qui même avait pris à cette occasion des vêtements de deuil, revint soutenir les résolutions guerrières de son maître.

L'hiver s'écoula en enrôlements et en préparatifs militaires, sans que l'on sût positivement s'ils étaient destinés contre la Perse ou la Hongrie. Des vaisseaux furent construits, des canons fondus, et l'artillerie surtout fut maintenue à ce degré de supériorité qui avait assuré la conquête de Belgrad et de Rhodes (2). La paix subsistait avec Venise, l'alliance avec la France ne remontait qu'à dix années, et déjà François I[er], par des messagers et une correspondance active, pressait le sultan de porter ses armes contre la Hongrie et Ferdinand, afin d'occuper Charles V de ce côté (3); l'on ne fut donc pas longtemps à décider la première campagne en Hongrie. Mais avant de dérouler ce tableau, il est nécessaire de passer rapidement en revue les faits accomplis sur les frontières de Hongrie et de Valachie, depuis la prise de Belgrad jusqu'à l'expédition de Mohacz.

Suleiman songeait aussi à soumettre complétement la Valachie et à transformer les princes de cette contrée en sandschak-begs. Le beg Mohammed, qui dans la campagne de Belgrad avait été détaché de l'armée principale contre la Transylvanie et la Valachie, se saisit par ruse du fils du dernier woiwode Radul-Bessaraba, et envoya cet enfant de sept ans, avec sa mère et ses parents, à Constantinople; dès lors il domina complétement le pays; et dans plusieurs villages furent installés des Turcs en qualité de ssubaschis (sortes de sénéchaux) (1). De leur côté, les boyards nommèrent pour prince un ancien moine, Radul, et adressèrent des députés à Constantinople pour solliciter la confirmation de ce choix. Les députés furent étranglés; aux gens de leur suite on coupa le nez et les oreilles, et on les renvoya ainsi chez eux pour toute réponse (2). Mohammed-Beg battit Radul à Tergovischt, et se proclama formellement sandschak-beg de Valachie (3). Le pays invoqua le secours du comte de Zips, Jean Zapolya, qui en sa qualité de woiwode de Transylvanie était le gardien naturel de la frontière hongroise; et comme il allait accourir, Mohammed-Beg se hâta de conclure un traité avec les boyards, leur confirmant les anciens priviléges et le droit d'élire le prince. Un envoyé du sultan, escorté de trois cents cavaliers, partit pour aller donner au prince l'investiture par la bannière, le tambour et la masse d'armes. Au milieu de la cérémonie solennelle, au moment où le commissaire turc devait présenter la masse d'armes au prince, il le frappa et l'abattit mort à ses pieds en présence de tous les boyards, dont plusieurs partagèrent le même sort (4). A cette nouvelle, Zapolya fit partir des secours, et un second Radul, parent de Bessaraba, disputa la domination du pays à Mohammed-Beg, et lui livra cinq batailles. Vaincu dans la dernière, échappé à mille dangers, il se réfugia auprès de Zapolya, qui vint en personne le rétablir avec trente mille hommes, et lui laissa le conseil de s'accommoder avec les Turcs, attendu que lui-même ne serait plus en état de le soutenir. Radul se rendit à Constantinople; et comme son rival Wlad, nommé par les Turcs, avait cessé bientôt de pouvoir s'entendre avec les boyards, et s'était enfui (5), Radul reçut un accueil des plus flatteurs, et fut confirmé comme prince de Valachie à la seule condition d'un tribut de 14,000 ducats au lieu de 12,000 qui avaient été imposés jusqu'alors. Wlad, mainte-

(1) Dans le t. XXXVI de l'histoire de Marini Sanuto 1554 se trouvent les lettres de Schah-Ismaïl apportées par le frère Petrus.

(2) Rapport de Constantinople de Pietro Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XXXVIII, 1525.

(3) Dschelalsade, fol. 104, et Marini Sanuto, t. XLI; Pietro Bragadino du 2 février 1526.

(1) Engel Histoire de Valachie, p. 203, d'après la lettre du roi Louis II au roi Sigismond de Pologne, tirée de Epitome actionum regis Sigismundi.

(2) *Ibid.*, p. 202, d'après del Chiario et l'Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei, 29 juin 1524.

(3) Engel.

(4) Bocignoli.

(5) Engel, Histoire, p. 205.

nant déposé, jouit à Constantinople d'une pension quotidienne de 50 aspres; à son fils, jeune homme de seize ans, brillant de fraîcheur et de beauté, en furent attribués 100.

Les combinaisons d'une sage politique demandaient non-seulement que l'on maintînt le repos à l'intérieur, mais encore que l'on conservât des rapports pacifiques avec plusieurs puissances étrangères, afin de pouvoir concentrer les forces de l'empire et les porter sur un seul point. Il fallait voir la Valachie et la Moldavie dans un état de calme, afin d'être en mesure de soutenir d'une manière plus décisive l'installation du chan de Krimée. Mille janitschares et cent charriots d'artillerie furent aussi expédiés par la Porte; une levée de dix mille cavaliers avait été ordonnée pour le même objet (1). Une trêve pour six années fut renouvelée avec le roi Sigismond [juin 1825], par l'entremise de son ambassadeur (2); tout récemment [novembre 1825] Raguse avait accommodé quelques différends au moyen d'un présent de 5,500 ducats (3); Venise envoyait régulièrement ses bailes et ses représentants; et l'ambassadeur français, le premier qui eût paru à la Porte-Ottomane, reçut un présent de 10,000 aspres, un habit d'honneur, et, ce qui était bien plus, l'assurance d'une campagne en Hongrie, pour attirer de ce côté l'attention de Charles V et de son frère Ferdinand (4). Le roi de Hongrie se trouva plusieurs fois disposé à conclure la paix avec les Turcs, et resta dans son irrésolution tant qu'il n'eût pas obtenu de Venise les 8,000 ducats qu'il croyait avoir droit de réclamer à cette république.

Depuis la conquête de Belgrad, la Hongrie et la Croatie s'étaient trouvées continuellement ouvertes aux irruptions des Turcs, et avaient été le théâtre d'événements militaires qu'il est temps de rapporter. Dès la première année après la chute de Belgrad, les Turcs enlevèrent Ostrovizza et Scardona, mais furent rudement repoussés de Knin et de Krupa par les garnisons autrichiennes (1). En même temps les Akindschis, sous la conduite de Ferhad-Beg-Michal-Oghli, se répandirent le long de la Save et de la Drau, par la Croatie, jusqu'à la Carniole (2) [1524]. Cinq mille fourrageurs dans le Syrmium furent battus par le belliqueux évêque Paul Toromi, qui leur arracha leurs prisonniers, quarante bannières, une grande quantité de chevaux. Des armes garnies d'or et d'argent furent étalées à Ofen; et, au milieu de ces dépouilles, figura, comme le plus beau trophée, la tête même de Ferhad-Beg, à la grande joie du roi Louis (3). Bientôt après, les trois sandschak-begs, Chosrew de Verbosen, Sinan de Monastir et Bali-Beg de Semendra, parurent devant Jaicza, à la tête de vingt mille hommes; mais la place avait maintenant pour ses principaux défenseurs Pierre Keglevich et Blas Chery. Quelques mois avant, Blas Chery, appelé en combat singulier par le capitaine turc Dschem, lui avait d'un seul coup tranché la jambe, qui était tombée à terre avec la botte armée de l'éperon. Bientôt accourut au secours de la place le comte Christophe Frangipan, signalé déjà par ses exploits dans les campagnes d'Italie de l'empereur Maximilien, à la tête de six mille hommes; Jaicza fut ravitaillée, les Turcs furent battus. Tout leur camp, la tente de Chosrew, soixante drapeaux, la musique turque, tombèrent entre les mains des vainqueurs (4). En récompense de cette victoire, Frangipan reçut du roi Louis le titre de protecteur de la Dalmatie et de la Croatie (5). Peu de temps auparavant, en Dalmatie, les martoloses (soldats des frontières), sortant de Scardona au nombre de quatre cents, avaient saccagé Scusa, château du comte Carlowich, et massacré trois cents personnes parmi lesquelles beaucoup de nobles (6).

C'étaient là des préludes à la campagne de Mohacs, que Suleiman dirigea en personne.

(1) Piero Bragadino, de Constantinople, 30 juin 1525, dans Marini Sanuto, t. XXXIX. La date est donc 1525 et non pas 1523 comme cela se trouve dans l'histoire de la Tauride.

(2) Piero Bragadino, le 5 novembre 1525, et Marini Sanuto.

(3) Engel, Histoire de Raguse, p. 109.

(4) Piero Bragadino, Marini Sanuto, l. XL, 1526, et Ssolaksade, fol. 104.

(1) Engel, Histoire de Dalmatie, p. 506.

(2) Valvasor, l. IV, p. 421.

(3) Istuanfi, édition de Cologne, 1622, p. 104, et Tubero, et d'après eux Katona.

(4) Istuanfi, p. 105-107; Tubero, Katona, l. XIX, p. 478.

(5) Schimek, p. 205; Engel, p. 566.

(6) Marini Sanuto, t. XXXVII.

Sous lui commandait, avec un pouvoir illimité, le grand vesir Ibrahim, toujours grandissant en autorité depuis la pacification de l'Égypte, le châtiment de la révolte des janitschares, la chute du traître Ahmed et le supplice de Ferhad. Son crédit ne pouvait être balancé par ses collègues; le second vesir Mustapha, affaibli par l'âge, frappé de paralysie, était presque toujours retenu au lit (1); le troisième Ajas, étranger à la lecture, à l'écriture, pouvait à peine s'exprimer, et ne savait que manier le sabre (2); ils n'étaient point des rivaux dangereux pour Ibrahim, brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, plein de force et de vigueur, doué de hautes facultés développées par une éducation libérale, beau-frère, ami et favori du sultan. L'intimité de Suleiman et d'Ibrahim était la plus étroite que l'on eût jamais vue entre un sultan et un vesir; non-seulement ils mangeaient souvent ensemble, mais ils dormaient aussi dans des lits dressés à côté l'un de l'autre. Il se passait à peine un jour sans que Suleiman n'échangeât le matin des billets avec Ibrahim, sans qu'il se livrât le soir aux charmes de son entretien; car Ibrahim l'attirait par les grâces de son esprit, par son talent en musique, par une instruction profonde; outre sa langue maternelle, le grec, il parlait turc, persan, italien; il aimait à étudier la géographie, lisait des romans et des histoires, et se plaisait surtout à suivre les vies d'Annibal et d'Alexandre le Grand. Ainsi nés à la même époque, Suleiman et Ibrahim avaient déjà vécu ensemble six années dans une amitié sans nuages (3). Ibrahim, Mustapha et Ajas (le quatrième vesir n'avait pas été remplacé depuis le supplice de Ferhad) accompagnèrent Suleiman dans cette campagne; le sultan voulait aussi emmener avec lui le nouveau baile vénitien, comme il s'était fait suivre par le prédécesseur au siége de Rhodes; mais le magistrat actuel se défendit d'accepter l'invitation, s'excusant sur son âge (4), ne voulant pas que l'empereur Charles et le roi Louis pussent soupçonner la république de prêter appui aux Turcs. Outre les trois vesirs, un personnage important pour les rapports de guerre et de paix avec les chrétiens, était le drogman de la Porte. Ali-Beg, qui sous le règne de Bajesid, vingt-trois ans auparavant, avait été envoyé à Venise comme ambassadeur, Ali-Beg n'existait plus; sa place était occupée par Junis-Beg, qui était allé porter au doge Loredano la nouvelle de l'avénement de Suleiman (1). L'année qui précéda la campagne de Mohacs, le mufti Ali-Dschemali, si renommé par sa science et son amour de l'équité, était mort après avoir occupé vingt-deux ans la première dignité de la loi (2); et l'un des hommes qui honora le plus la littérature turque, le savant Kemalpaschasade, fameux comme légiste, psycologue et historien, fut nommé scheich de l'islam.

Toutes choses étant bien disposées, Suleiman quitta Constantinople le lundi 25 avril, jour de Chisr, avec plus de cent mille hommes et trois cents canons (3) [13 avril 1526]. La marche fut réglée avec le plus grand ordre; on vit régner la plus sévère discipline; il était défendu sous peine de mort de fouler les champs ensemencés, d'y lâcher des chevaux, d'emmener les habitants. Les contrevenants étaient décapités ou pendus; des juges mêmes furent frappés du dernier supplice (4). Les jours de halte on passait les troupes en revue, ou bien l'on tenait un divan; à l'un de ces conseils parurent les envoyés moldaves avec le tribut; dans un autre, le fils d'Achi-Tschelebi, dernier médecin de Selim I[er], Seifullah fut admis comme médecin de la cour, avec 60 aspres de traitement quotidien (5).

De fortes pluies augmentèrent les difficultés de la route par l'Hœmus et les passages qui conduisent de Philippopolis à Nissa. A Philippopolis l'armée fut jointe par la cavalerie d'Anatoli qui, pour ne pas ajouter encore à l'encombrement dans le défilé de la porte de Trajan,

(1) Piero Bragadino, rapport de 1520, dans Marini Sanuto, t. XLI.

(2) Marini Sanuto, *ibid.*

(3) Rapport de Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XLI.

(4) Piero Bragadino e Pietro Zen da Constantinopoli, 25 marzo 1526, dans Marini Sanuto, t. XLI.

(1) Rapport de l'ambassade vénitienne, dans l'Histoire de Marini Sanuto, t. XL.

(2) Hadschi-Chalfa, liste des muftis, p. 128.

(3) Ferdi, fol. 106.

(4) Journal de Suleiman, le 10, 11, 31 mai, 5, 19 juin.

(5) Journal de Suleiman. L'audience des Moldaves fut du 5, la nomination du médecin de la cour, du 20 mai.

se dirigea du côté de l'Orient par le passage voisin d'Isladi (1). A Sofia le grand vesir se sépara du sultan, prit les devants, puis atteignit les rives de la Morawa, en même temps que son maître, et reçut l'ordre de marcher encore en avant du côté de Peterwardein. Lorsque le camp se trouva établi sur le Danube, près de Belgrad, on vit arriver les sandchak-begs de Bosnie et de l'Herzegowina, la flotte du Danube de huit cents nassades et tschaikes, montés par des janitschares, sous les ordres des begs des akindschis, Michal-Oghli, Iskender-Oghli, Jachschi-Beg. A Belgrad, le sultan reçut des hommages et les félicitations de ses officiers à l'occasion de la fête du Bairam (2). Trois mois après le départ de Constantinople, le grand vesir était devant Peterwardein, et fit construire des échelles; trois jours après la ville fut emportée d'assaut, et aussitôt l'on pressa vivement le château ; le siége dura douze jours, deux assauts furent repoussés avec une perte notable pour les assiégeants (3). Enfin deux mines firent explosion, et ouvrirent un chemin plus facile ; l'attaque fut couronnée de succès. Trois cents des défenseurs furent emmenés prisonniers ; on coupa cinq cents têtes dans le reste de la garnison (4). Précédé de ces trophées, le grand vesir alla au-devant du sultan (5), qui déjà avait donné 1000 pièces d'or au messager porteur de la nouvelle de la conquête ; maintenant, dans un divan extraordinaire, Suleiman récompensa les begs feudataires; ceux qui jouissaient d'un revenu de plus de 400,000 aspres en reçurent en présent 300,000 ; aux autres fut donnée la moitié de cette somme. En même temps se répandit le bruit que les begs bosniens avaient conquis les châteaux du Syrmium.

Le camp s'était déployé le long du Danube jusqu'à Illok, qui fut assiégé régulièrement, et qui se rendit dès le septième jour ; aussi douze des principaux habitants furent revêtus de kaftans (1). Après la cérémonie du baisemain, le sultan fit proclamer dans le camp que le but de l'expédition était Ofen (2). Ensuite la marche se continua le long du Danube et de la Drau jusqu'à Essek, où Suleiman fit dresser sa tente sur le bord du fleuve pour accélérer la construction d'un pont de pontons de deux cent quatre-vingts aunes de long sur deux de large, et qui fut achevé en cinq jours. Au milieu des pluies et des brouillards, l'armée se dirigea péniblement à travers des marais et des tourbières, franchissant des cours d'eaux et des ruisseaux gonflés; elle atteignit la plaine de Mohacs. Ainsi s'appelle un bourg situé sur la partie orientale d'une île du Danube, qui a donné son nom à l'île et à la plaine couvertes de riches vignobles. Au-dessous de Mohacs, près du bras droit du fleuve, est le marécage de Krasso, nommé Krasschidscha par les Turcs. Au sud de Mohacs et en face, s'élève en amphithéâtre une colline au pied de laquelle est assis le village de Fœldwar ; du côté opposé est une église à laquelle les Turcs donnèrent, à cette occasion, le nom de Pusu-Kilise (église de l'embuscade) qui lui est resté. Derrière la colline, la vue, tournée du côté de Mohacs, se plonge dans une vallée bornée par l'élévation dite Badsch-Kalupe.

La veille de saint Jean fut un jour de repos pour les Turcs, qui firent retentir leur camp du cri de guerre : *Dieu le veut !* pour le lendemain (3). Plusieurs fois le vesir se rendit auprès du sultan, tantôt revêtu de sa pelisse en zibeline, marque de sa dignité, tantôt en simple costume de page. Le lendemain, après la prière du matin, l'armée se mit en mouvement suivant l'ordre accoutumé. En avant était le sandschak-beg de Semendra, fils de Jahja-Pascha, Bali-Beg avec quatre mille cuirassiers, puis venait le grand vesir avec les troupes de Rumili et la moitié de l'artillerie; il était suivi du beglerbeg d'Anatoli Behram-Pascha, qui avait les cent cinquante autres ca-

(1) Journal de Suleiman du 23 mai.

(2) Journal de Suleiman du 11 juillet ; Ssolaksade, fol. 104.

(3) Le journal reconnaît une fois cent cinquante morts, une autre fois mille.

(4) D'après le rapport vénitien ; Marini Sanuto, t. XLII.

(5) Journal du 28 juillet ; Kemelpaschasade, dans trois chapitres, fol. 29-38; Dschelalsade, fol. 97; Ferdi, fol. 118; Petschewi, fol. 32, dans un chap. spécial ; Aali, fol. 229.

(1) Journal de Suleiman ; Ferdi, fol. 119 ; Ssolaksade, Dschelalsade.

(2) Journal de Suleiman du 9 août.

(3) Journal de Suleiman.

nons ; enfin paraissait le sultan, avec les janitschares, entouré de six régiments de cavalerie régulière et de ses gardes du corps. L'arrière-garde était formée par la cavalerie du sandchakbeg de Bosnie Chosrew-Beg. Lorsque l'on fut parvenu sur la route de Baranjavar au point où se trouve l'église de Busiklicza, Bali-Beg se sépara de l'armée avec cinq mille akindschis, et, se détournant à gauche près de Badschkalupe, il suivit la vallée qui débouche dans la plaine de Mohacs (1). Vers midi le sultan monta sur la hauteur d'où il aperçut l'armée ennemie rangée en ordre de bataille. Revêtu d'une cuirasse étincelante, la tête parée de trois plumes de héron, il se plaça sur le trône disposé pour lui, à l'endroit où quelques années après le beglerbeg d'Ofen Hasan-Beg fit élever un kœschk (2) afin de le signaler. Là Suleiman tint un conseil de guerre auquel il appela expressément les vétérans de l'arrière-garde, commandée par Chosrew-Beg (3). Adltudscha, vieux capitaine d'akindschis, invité par son général à donner son avis, répondit :« Y a-t-il un meilleur conseil que de se battre? » Mais Chosrew-Beg lui-même dit que l'expérience avait appris qu'il était difficile de résister à la charge puissante de la cavalerie ennemie s'élançant par masses compactes; qu'il fallait donc ouvrir les rangs pour laisser passer les Hongrois emportés par leur ardeur, puis retomber sur leurs flancs. Suleiman approuva ce conseil; il ordonna d'éloigner les bagages à une certaine distance, et, sur l'avis donné par Bali-Beg que l'on apercevait les étendards des ennemis, il fit déployer les siens. Lui-même joignit les mains, et, les élevant au ciel, il prononça cette prière :« Mon Dieu, la puissance et la force sont en toi! l'assistance et les secours viennent de toi! Étends les bras sur le peuple de Mohammed! » et des larmes arrosèrent ses joues. A cette vue l'armée tout entière se sentit transportée par l'ardeur du courage et de la foi; les cavaliers, se jetant à bas de leurs chevaux, touchèrent la terre de leurs fronts, puis se remirent en selle et jurèrent de sacrifier leur vie pour le sultan. Le grand vesir parcourut les rangs, fortifiant dans les cœurs ces généreuses résolutions par de grandes promesses; puis il alla prendre sa place à la tête des troupes de Rumili qui étaient en avant. La seconde ligne était formée par les troupes d'Anatoli, derrière lesquelles se tint Suleiman avec les janitschares près des batteries. La première ligne de l'ennemi, menée par Pierre Pereny (1) et par le moine Paul Tomori, vint se précipiter avec la rapidité de la tempête sur les troupes de Rumili, qui furent rejetées sur celle d'Anatoli; mais comme en ce moment les akindschis, conduits par Bali-Beg et Chosrew-Beg (2), débouchèrent de l'étroit vallon par lequel ils avaient tourné le champ de bataille, les Hongrois durent se partager, et leur seconde ligne, le roi en tête, chargeant sur les troupes d'Anatoli, se fit jour jusqu'aux janitschares et au poste occupé par le sultan. L'attaque des Hongrois fut impétueuse et audacieusement soutenue. Le noble guerrier Marschall et deux autres cavaliers appartenant à une troupe héroïque de trente-deux Hongrois, qui avaient juré de mourir ou d'abattre le sultan, pénétrèrent jusqu'à lui, immolèrent plusieurs des gardes du corps, et succombèrent lorsque les jarrets de leurs chevaux eurent été coupés à coup de sabre (3). Suleiman, grâce à la trempe de sa cuirasse, ne fut atteint, ni par les flèches, ni par le fer des lances; mais le roi Louis ne fut pas aussi bien préservé par son casque (4). On dit même qu'en le mettant son visage se couvrit d'une affreuse pâleur comme par un pressentiment de son triste destin (5). Lorsque les pièces de l'artillerie turque, liées l'une à l'autre par des chaînes, et qui n'avaient pas encore ouvert le feu, firent leur première décharge sur les premiers rangs des Hongrois à peine éloignés de dix pas, leur aile droite prit la fuite et dès lors le roi disparut (6). Poussés par les akindschis,

(1) Petsehewi, fol. 34.

(2) Hasan-Beg était beglerbeg d'Ofen au temps de Petschewi, qui plusieurs fois visita cette contrée dans des promenades ou des chasses.

(3) Petschewi, fol 33, nomme le chef et donne les détails sur le conseil de guerre, d'après un témoin oculaire, le vieux scheich Ali-Deda.

(1) Ssolaksade ainsi que Petschewi donnent le nom de Beroni à Pereny.

(2) Journal de Suleiman.

(3) Ssolaksade.

(4) *Ibid.*

(5) Ssolaksade dit que Louis reçut deux blessures.

(6) Broderith, Istuanfi.

de Bali-Beg, les Hongrois s'échappèrent comme ils purent dans tous les sens: ceux qui dirigèrent leur course à gauche en évitant le sabre des Turcs s'enfoncèrent dans le marais, où sans doute fut englouti le roi.

Durant un jour et une nuit, les flots du Danube roulèrent devant Semendra et Belgrad les cadavres de ceux qui s'étaient lancés dans le fleuve pour échapper au cimeterre des Musulmans (1); il n'avait fallu qu'une heure et demi pour décider le sort de la Hongrie. La pluie, qui tombait par torrents, favorisa la fuite de quelques hommes parvenus à grand'peine à se sauver du champ de bataille; parmi eux se trouva le chancelier et historien Broderith. Dans le camp turc fut proclamé un ordre pour enjoindre à chacun de passer la nuit où il se trouvait; jusqu'à minuit retentirent les fanfares en l'honneur de la victoire (2). Le lendemain matin, Suleiman parcourut le champ de bataille, accompagné du premier et du second vesir. Voyant un vieux alaibeg posté devant sa tente, et qui le saluait, il lui dit: «Mon brave vétéran, que faut-il faire maintenant?» Le grand vesir répéta la demande du sultan. Le vétéran répondit, avec la vieille rudesse turque: «Mon empereur, prenez garde que la truie ne châtie ses petits (3). Suleiman se prit à rire, et lui donna quelques ducats. Le jour suivant, Suleiman tint un divan solennel sous une tente rouge (4), assis sur le trône d'or apporté de Constantinople, et là il reçut les félicitations des vesirs et des beglerbegs. De sa propre main, il plaça sur la tête du grand vesir une plume de héron ornée de diamants, et les autres reçurent des habits d'honneur. Deux mille têtes, parmi lesquelles se trouvaient celle de sept évêques et de beaucoup de magnats hongrois, furent plantées comme des trophées devant la tente du divan (5). Les defterdars furent chargés de faire relever et ensevelir les morts; ils comptèrent ainsi vingt mille fantassins et quatre mille guerriers armés de toutes pièces (1). Les akindschis eurent la liberté de porter partout le ravage. Mohacs fut livré aux flammes, et l'armée passant le fleuve avec peine continua sa marche vers Ofen. On fit halte le septième jour après la bataille, et, le 3 septembre, fut proclamé l'ordre de massacrer tous les prisonniers et les paysans qui se trouvaient dans le camp, en laissant aller librement les femmes; quatre mille hommes furent égorgés, quatre seulement eurent la vie sauve (2). On défendit aux akindschis d'enlever de nouveau les habitants. Sept tschauschs furent expédiés avec des lettres de victoire, à Constantinople, Brusa, Damas, au Kaire, à Diarbekr, Karaman, Alep. Un mameluk courut porter la nouvelle à Andrinople, deux autres messagers partirent pour la Moldavie et la Valachie; le sultan écrivit de sa propre main à sa mère (3).

Le 10 septembre, Suleiman se trouvait devant la capitale de la Hongrie, dont les clefs lui avaient été portées jusqu'à Fœldward (4). Il fut rigoureusement défendu de faire aucun tort aux habitants, soit dans leurs biens, soit dans leurs personnes. Les deux jours suivants, Suleiman parcourut la ville à cheval avec Ibrahim, puis il visita les alentours, tandis que le feu prenait à une partie de la cité et que l'on commençait un pont sur le Danube près des chantiers de bois. Le lendemain, un autre quartier d'Ofen fut livré aux flammes ainsi que la grande église, au grand déplaisir du sultan; le grand vesir courut pour arrêter les progrès de l'incendie, mais il était trop tard (5). Le jour suivant Suleiman se rendit à la maison de chasse du roi, tandis que toute l'artillerie de la place et les statues en airain d'Hercule, Diane, Apollon, étaient embarquées sur le Danube (6). Le petit bairam fut

(1) Ferdi.
(2) Dschelalsade, Ssolaksade, Petschewi, Ferdi, journal de Suleiman.
(3) Ssolaksade, fol. 106; Petschewi, fol. 36; Dschelalsade, Kemalpaschasade.
(4) Petschewi.
(5) Journal de Suleiman

(1) Ce nombre est conforme au chiffre donné par Broderith et Istuanfi. Ssolaksade porte la perte à cinq mille, Dschelalsade, fol. 105, et Lutfi, fol. 61, la font monter jusqu'à deux cent mille hommes.
(2) Le journal de Suleiman dit simplement qu'il y eut beaucoup d'hommes massacrés; le nombre de quatre mille est donné par Petschewi, fol. 36.
(3) Rapport de l'ambassade vénitienne du 3 août; Marini Sanuto, l. XLII.
(4) Petschewi, fol. 37; journal de Suleiman.
(5) Journal de Suleiman.
(6) Dschelalsade, fol. 106; Ssolaksade, fol. 106; Kemalpaschasade, fol. 62; Hasanbegsade, Ferdi, fol. 128; Aali, fol. 231; Petschewi, fol. 37.

célébré dans le château royal, suivant l'usage de Turquie. Le 17 septembre le pont étant achevé, le grand vesir, puis le sultan, allèrent camper à Pesth ; l'armée opéra son passage peu à peu ; mais le cinquième jour le pont s'écroula, les débris s'abîmèrent dans les flots, et le reste des begs fut transporté sur des vaisseaux. A Pesth, des magnats hongrois vinrent faire leur cour au sultan, qui promit de leur donner Jean Zapolya pour roi (1). Le 24 septembre commença le mouvement de retraite sur la rive gauche du Danube (2); les vaisseaux furent chargés d'un riche butin, de tous les trésors du château, de la bibliothèque de Mathias Corvinus. On y entassa même les Juifs bannis d'Ofen.

Depuis le massacre des prisonniers à Mohacs, les akindschis n'avaient cessé de se livrer à leur furieuse passion de destruction, laissant pour traces de leur passage des colonnes de fumée s'élevant des villages incendiés, saccageant et brûlant les villes au mépris des capitulations et de la foi jurée. Trois jours après la remise volontaire des clefs de Funfkirchen, les habitants de ce lieu appelés sur la place du marché furent égorgés en masse. Quatre pays, situés entre le Danube et le lac Platten jusqu'à Raab, furent mis à feu et à sang ; Wissegrad ne fut sauvé que par des paysans et des moines ; la place de Gran, abandonnée de son commandant, ne dut son salut qu'à l'heiduque Michel Nagy (3). Nulle part la passion de pillage, la fureur sanguinaire des Turcs, ne se signalèrent comme à Moroth, où était la maison de l'évêque de Gran. Beaucoup d'habitants confiants dans la force du château, y avaient porté leurs effets et leurs biens; plusieurs milliers d'hommes s'étaient retranchés derrière des charriots. La place repoussa l'assaut, mais ne put résister à la grosse artillerie ; toute la masse des fugitifs fut immolée. Là fut versé autant de sang hongrois qu'à Mohacs : vingt-cinq mille hommes perdirent la vie à Moroth (4). D'après ces deux désastres, il paraîtrait qu'il n'y aurait point exagération à porter à deux cent mille âmes, la perte que subit la Hongrie dans cette guerre funeste (5). Traversant rapidement des landes arides, où malgré des pluies abondantes beaucoup de chevaux périrent faute d'eau et de fourrage, l'armée turque s'avança vers Szegedin et Bacs. Les akindschis de Bali-Beg, devançant les janitschares, avaient saccagé la première de ces places (1). A Bacs, l'église bien fortifiée se défendit un jour entier ; les assaillants y firent des pertes énormes; mais après l'avoir emportée ils se dédommagèrent par un riche butin : sur l'énorme quantité de bétail trouvé en ce lieu, le grand vesir et le defterdar eurent chacun cinquante mille moutons (2). Lorsque l'armée était campée à Titul, le bruit courut que Radovich avait fait quelques centaines de prisonniers, et taillé en pièces aussi un certain nombre d'Ottomans; que Bathyany inquiétait les derrières de l'armée. Chosrew-Beg reçut ordre de se porter sur ce point (3). Entre Bacs et Peterwardein se trouvait un campement au milieu des marais, bien couvert par des retranchements, où plusieurs milliers de Hongrois s'étaient refugiés avec leurs biens : pour emporter cette position, il en coûta aux Ottomans plus de sang et plus de chefs qu'ils n'en avaient perdus précédemment en Hongrie à la prise de toutes les places fortifiées et même à la bataille de Mohacs; l'aga des janitschares, et même leur second général le ssam szundschi-Baschi, ainsi que le tschausch-baschi restèrent sur la place (4). Les Hongrois avaient juré de mourir avec leurs femmes et leurs enfants; ils suivirent l'exemple de Dobozy, qui, à Moroth, voyant qu'il ne pouvait échapper aux Turcs, avec sa femme placée sur la croupe de son cheval, la poignarda, puis s'élança au milieu des ennemis où il trouva la mort (5).

A Peterwardein un pont sur le Danube fut achevé en cinq jours ; à Andrinople, Suleiman passa une semaine, et fit son entrée dans Constantinople après une absence de sept mois (6) [23 novembre 1526]. D'après l'avis d'Ibrahim, les trois statues enlevées du château royal d'O-

(1) Ssolaksade, fol. 106.
(2) Journal de Suleiman.
(3) Broderith, Istuanfi, Petschewi.
(4) Katona, t. XIX, p. 708.
(5) Broderith, Istuanfi.

(1) Petschewi, fol. 38; Kemalpaschade, fol. 93.
(2) Petschewi, fol. 38; Deli-Radovich, journal de Suleiman.
(3) Petschewi, journal de Suleiman.
(4) Petschewi, fol. 38 et 39; journal de Suleiman
(5) Istuanfi, fin du VIIIe liv.
(6) Journal de Suleiman.

fen furent placées en trophées sur des piédestaux élevés dans l'hippodrome (1), pour servir de pendant à l'obélisque, au pilier, et à la colonne des serpents d'airain, dont les ruines se voient encore en ce lieu tandis que depuis longtemps il ne reste plus de vestiges des statues. Mohammed le Conquérant avait jadis abattu les têtes de ces triples serpents d'airain. Suleiman ou plutôt Ibrahim, en plaçant là des idoles, commit un sacrilége aux yeux des moslims; le poëte Sighani, qui se permit quelques vers satyriques à ce sujet, fut condamné à parcourir la ville monté sur un âne; puis il fut étranglé.

Tandis que Suleiman désolait la Hongrie, l'hydre de la révolte avait relevé sa tête en Asie. Le jour même où le sultan reprenait le chemin de son empire, des courriers apportèrent la nouvelle d'une insurrection redoutable et croissante parmi les Turkmans d'Itschil (Cilicie), et aussitôt le beglerbeg d'Anatoli partit pour son gouvernement. La cause du soulèvemeut était le cadastre ordonné par le sundschakbeg de la contrée Mustapha, fils de l'ancien grand vesir Hersek-Ahmed, opération qu'exécutaient rigoureusement le greffier Mohammed et le juge Muszliheddin. Un vieux turc, nommé Suklunkodscha, s'était plaint que son champ était surchargé par la taxe de 200 aspres; au lieu de faire droit à sa réclamation, on lui fit couper la barbe (2). Le vieillard se sentit profondément blessé par cet outrage; avec son fils Suklun-Schah-Weli et un autre musulman appelé Sulnun-Oghli, il se mit à la tête de plusieurs tribus turkmanes (3); les mécontents surprirent le greffier, le juge, ainsi que le sandschakbeg, et les mirent à mort. Le beglerbeg de Karamanie Churrem-Pascha, fils d'Iskender-Pascha, marcha plein d'une dédaigneuse confiance à la rencontre des rebelles; il subit une grande perte au défilé de Kurschunli dans le voisinage de Kaiszarije, fut battu et périt dans l'action. Alors les rebelles marchèrent contre Tokat, traversant la plaine d'Ortokobad et de Kasabad (1). Le beglerbeg de Rum Huscin-Pascha, ralliant à lui les troupes de Sulkadr et le beg de Meraasch et de Malatia, prit position à Siwas, et détacha en reconnaissance le beg de Malatia Jularkaszdi, avec mille hommes; mais celui-ci fut repoussé avec une perte de quatre cents hommes. Le jeune et audacieux Churrem-Pascha dédaigna le conseil du vieux beg Piri-Beg d'Adana, de la famille Ramasan, qui proposait d'attendre le renfort des beglerbegs de Damas et de Diarbekr, dont l'un était déjà parvenu à Aintab, et l'autre se trouvait à Malatia. Dans l'engagement de Huiklu (2), les rebelles furent d'abord repoussés et perdirent leur chef Sulnun-Oghli [16 septembre]; mais ils se rallièrent vers minuit, et fondirent, dans les ténèbres, sur leurs adversaires; le beglerbeg de Rum fut mortellement blessé, et s'enfuit à Siwas où il mourut. Il fallut toutes les forces du beglerbeg de Diarbekr Chosrew-Pascha, pour frapper un grand coup sur les insurgés (3). Au même temps, l'insurrection avait éclaté à Adana et à Tarsus; mais sur ces deux points elle fut comprimée par le sage Piri-Beg, gouverneur d'Adana (4).

Il y eut plus de gravité dans la rebellion de Kalender-Oghli l'année suivante, en Karamanie; pour la dompter le grand vesir Ibrahim entra lui-même en campagne. Un descendant du patron des janitschares, Hadschi-Beg-Tasch nommé Kalender (5), avait réuni sous ses bannières quelques milliers de partisans (6) derwischs, abdales, kalenders et autres; Ibrahim partit donc de Constantinople avec trois mille janitschares et deux mille sipahis, pour aller écraser les rebelles. Les beglerbegs de Rum, d'Anatoli et de Diabekr avaient déjà isolément attaqué les rebelles, leur avaient porté des coups, et avaient eux-mêmes subi des échecs. Le premier,

(1) Aali, Ssolaksade. D'après Mouradjea d'Ohsson, les deux grands candélabres massifs de bronze doivent aussi avoir été apportés dans la mosquée d'Aja-Sofia comme des trophées enlevés d'Ofen.

(2) Aali, XIV[e] événement du règne de Suleiman, fol. 232, et Petschewi, fol. 41.

(3) Ferdi, fol. 132.

(1) Aali, Petschewi, Dschelalsade, fol. 112.

(2) Aali, Petschewi, Dschelalsade, fol. 113

(3) Aali, Petschewi, Ferdi, Dschelalsade, Ssolaksade.

(4) Aali, XV[e] événement, fol. 233; Petschewi, fol. 44; Dschelalsade, fol. 114

(5) Aali, XVI[e] événement, fol. 234, et après lui Petschewi, donnent la généalogie de Kalender, et le font descendre d'Hadschi-Beg-Tasch.

(6) *Ibid.*

Jakub-Pascha, fut vaincu dans le défilé d'Aunad; Chosrew-Pascha défit les rebelles dans la vallée de Pasinowa; ceux-ci repoussèrent avec perte le beglerbeg d'Anatoli Behram-Pascha, sur Tokat. Là Behram-Pascha appela les beglerbegs de Karamanie et d'Alep, et avec toutes ces forces réunies livra bataille aux rebelles dans les environs de Tokat; mais le sort ne lui fut point favorable. Le beglerbeg de Karamanie, les begs d'Alaje, d'Amasia, de Biredschik, les defterdars des fiefs de Karamanie et d'Anatoli restèrent parmi les morts. Ibrahim reçut cette triste nouvelle à Ssaars dans le canton de Sulkadr. Il précipita sa marche jusqu'à Elbistan, et, avant de tenter une bataille contre les insurgés, il prit deux mesures importantes pour assurer ses succès. Il défendit sous peine de mort que pas un homme de l'armée battue par les rebelles entrât dans son camp, afin de ne pas affaiblir le courage des siens par de tristes rapports des fuyards; ensuite par des témoignages de faveur et par les distributions de fiefs, il gagna les tribus turkmanes qui s'étaient rattachées à Kalender-Oghli. Après avoir réduit par cette séparation le nombre des rebelles à quelques centaines de malheureux obstinés, il lui suffit de peu de soldats conduits par les échansons Belal-Mohammed et Deli-Perwane, pour anéantir les partisans de Kalender-Ogli dans les Alpes de Baschsif (1). La tête de ce chef et celle de Welidumdar, de la noble maison de Sulkadr, furent suspendues aux selles des vainqueurs(2). Ensuite le grand vesir appela le beglerbeg d'Anatoli et les begs à un divan, pour instruire le procès des lâches qui en fuyant avaient causé précédemment la honte et la défaite de l'armée. S'adressant au beglerbeg : Pourquoi, lui dit-il, plein d'indignation, avez-vous pris la fuite devant un parti de derwischs à demi nus, de misérables sans aveu ? Le beglerbeg garda le silence. Il fit la même question aux begs qui, entrant dans de longues disputes, rejetèrent la faute l'un sur l'autre. Déjà le grand vesir faisait signe aux bourreaux d'approcher, lorsque le fils du dernier grand vesir Mohammed-Beg, sandschakbeg d'Itschil, qui s'était tu jusqu'alors, prit brusquement la parole : « Nos aïeux, dit-il, en de telles circonstances avaient coutume de mettre leur confiance en Dieu, et de prendre conseil des vieillards, nous n'avons fait ni l'un ni l'autre; l'orgueil et l'aveuglement ont attiré sur nous ces malheurs : il faut châtier ces fautes, voici le glaive et nos têtes! » Cet aveu calma la colère du grand vesir; il prononça le pardon du passé, et revint à Constantinople avec le sage gouverneur d'Adana, Piri-Beg.

Trois mois après le retour du grand vesir, fut agitée une question religieuse, qui occupa exclusivement l'attention du sultan et bientôt de toute la ville. Un légiste en renom, Kabis, avait été traduit devant le divan sous l'accusation d'avoir reconnu la prééminence du prophète Jésus sur le prophete Mohammed. Les deux juges de l'armée, Fenarisade-Mohijeddin-Tschelebi et Karidi-Tschelebi, se sentirent impuissants à combattre par des moyens rationels les arguments produits par Kabis à l'appui de son hérésie, et trouvèrent plus facile et plus expéditif de le condamner à mort. Le grand vesir leur défendit de se laisser emporter à la colère, et leur recommanda de triompher de l'hérétique par des raisonnements, au lieu de le frapper d'une condamnation capitale dictée par le ressentiment. Ces dignitaires ne sachant qu'opposer à cette déclaration, les vesirs renvoyèrent du divan accusé et accusateurs. Ce jour là Suleiman se trouvait derrière la fenêtre recouverte d'un voile qu'il avait fait pratiquer à la salle du conseil, afin d'être lorsqu'il le voulait témoin invisible des délibérations(3). Tout-à-coup il paraît au milieu des vesirs, et se tournant vers Ibrahim : Pourquoi, s'écria-t-il furieux, pourquoi l'hérétique qui a osé soutenir que Jésus était plus grand que votre prophète, a-t-il été renvoyé impuni? Les juges de l'armée, répondit Ibrahim, au lieu de l'abattre avec des raisons l'ont condamné avec colère, c'est pourquoi nous n'avons pas poursuivi les effets de l'accusation. La science de la loi, reprit Suleiman, ne réside pas seulement dans les juges de l'armée; demain l'affaire doit être décidée par le juge de Constantinople et le mufti, en attendant, que l'accusé soit tenu en état d'ar-

(1) Petschewi, fol. 15 ; Aali.
(2) Petschewi, Aali

(3) Aali, XVII[e] événement, fol. 234; Petschewi, fol. 45; Dschelalsade, fol. 120; Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 151.

restation. Le juge de Constantinople Seadeddin et le savant mufti Kemal-Paschasade siégèrent le lendemain dans le divan, à la place des juges de l'armée; ils disputèrent avec Kabis, et s'ils ne parvinrent pas à le réfuter, du moins ils le combattirent, et prononcèrent la condamnation capitale avec tout le calme et les formalités qui conviennent aux organes de la loi; Kabis subit sa peine sans fléchir, sans abjurer sa croyance, et mourut en martyr de la doctrine chrétienne.

La rigueur de Suleiman qui avait immolé un hérétique isolé au maintien de l'orthodoxie, s'exalta bientôt jusqu'à la fureur lorsqu'il s'agit de prendre des mesures atroces pour la conservation du repos et de la tranquillité intérieure. Dans le voisinage de la mosquée de Selim, la maison d'un moslim avait été forcée, pillée, et tous les êtres qui l'habitaient, hommes, femmes, enfants, esclaves avaient été massacrés. Le soupçon étant tombé sur les Albanais qui parcouraient ordinairement la ville comme fendeurs de bois et marchands de soie, aussitôt huit cents de ces malheureux furent égorgés (1). Le même jour où avait disparu la famille horriblement vengée, dans le canton d'Adana, Sidi se déclara en révolte ouverte, battit son oncle le sandschak-beg Ahmed, puis, à la tête de cinq mille hommes ravagea le district de Birindi, brûla la ville d'Ajas, se réunit à Ssaars dans le canton de Sulkadr avec un autre rebelle nommé Indschir, puis se montra devant la place de Sis espérant l'enlever. Lorsque ces nouvelles furent parvenues à Constantinople, Piri-Beg fut aussitôt envoyé vers Itschil avec deux mille hommes. Il fit diligence et put arriver à temps pour préserver Sis de sa chute. Les rebelles se partagèrent en deux troupes, dont l'une s'enfuit vers Asir; l'autre conduite par Sidi, s'établit près du château de Derbend dans les montagnes de Sis. Ces derniers furent attaqués d'abord par Pir-Ali; le frère de Sidi périt dans l'action; le chef lui-même tomba vivant entre les mains des guerriers du sultan, deux mille rebelles restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain Piri-Beg se tourna du côté d'Asir, dispersa les rebelles, fit parvenir à la Porte, avec les têtes des chefs, Sidi lui-même vivant et chargé de fers, qui fut pendu dans la capitale (1). Une émeute des habitants d'Alep, qui, un vendredi, dans la mosquée, immolèrent leur juge dont les iniquités les avaient exaspérés, et le gouverneur trop impitoyable avec huit personnes, fut châtiée par le bannissement des coupables à Rhodes; et pour prévenir une pareille explosion de l'irritation des opprimés à l'autre extrémité de l'empire, le sultan expédia des tschausches qui firent périr par la corde le sandschak-beg de Skutari Bali-Beg, ainsi que son woiwode et son kiaja et cinq autres complices de leurs vexations (2).

Bientôt Suleiman oublia sa colère au bruit des succès de Chosrew-Beg, gouverneur de Bosnie et d'Iahja-Oghli de Semendra, contre les châteaux de Bosnie et de Dalmatie. Dans le dernier hiver, à chaque divan, pour ainsi dire, était apporté le bulletin de la prise d'une place bosnienne ou d'une course heureuse dans le Syrmium (3). Jaicsa ne put longtemps résister aux forces réunies des gouverneurs de Semendra et de Bosnie, et se rendit à la condition que le lâche commandant Etienne Gorbonogh pourrait se retirer librement; quant au vaillant guerrier Blas Chery, il était absent, et Jean Hobordansky souffrait encore d'une blessure reçue dans un duel avec le woiwode Kasim (4). Radovich remit aussi entre les mains des Turcs Banyaluka, l'une des places principales de la Bosnie. On vit également tomber les châteaux de Belojesero, Orbovatz, Socol, Levatz, Serepwar, Aparuc, Perga, Bossatz, Greben en Bosnie, Udbina, Lika, Corbava en Croatie, Modrusch et Poschega en Slavonie, Urana en Dalmatie. Les évêchés de Knin, de Modrusch et de Corbava disparurent vers ce temps; Poschega devint le siége d'un sandschak. Chosrew-Beg, issu du sang des sultans, petit-fils d'une fille de Bajesid, put déployer toute la pompe du triomphe en Bosnie; mais en même temps, il fit éclater son amour de la justice. Sous lui se signala son kiaja Murad, Dalmate

(1) Petschewi, fol. 46; Aali, XIXe événement, fol. 233; Dschelasade, fol. 122; Ssolaksade, fol. 106

(2) Petschewi, fol. 46; Aali, XVIIIe événement, fol. 233; Dschelalsade, fol. 119; Ssolaksade, fol. 108.

(2) Petschewi, fol. 47; Aali, XXe événement, fol. 230 Dschelalsade, fol. 123; Ssolaksade, fol, 108.

(3) Ferdi, fol. 146.

(4) Istuanfi, fin du IXe livre.

de Sebenico, auquel de son plein pouvoir il conféra le sandschak de Knin.

L'année 1528 vit les préparatifs de Suleiman pour une nouvelle expédition en Hongrie, et les deux ambassades de Jean Zapolya et du roi Ferdinand. Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, également habile à manier la plume et l'épée, d'un esprit actif et inquiet, à la fin de l'année précédente avait paru à Constantinople pour conclure une alliance d'amitié avec Suleiman et solliciter son appui. Avant d'être admis à l'audience du sultan, il alla d'abord faire visite aux vesirs, suivant le cérémonial accoutumé; en se rendant auprès de Mustapha-Pascha et d'Ajas, il ne prétendait que remplir une formalité; mais en se mettant en rapport direct avec Ibrahim ou en faisant agir Louis Gritti sur l'esprit du grand vesir, il tendait à favoriser le succès de sa mission. Louis Gritti, fils naturel d'Andrea Gritti, ancien ambassadeur vénitien à Constantinople et alors doge de la république, et d'une Grecque, adroit flatteur, dissimulé, avide d'argent et ambitieux, prêt à toutes les turpitudes, souple et habile, avait gagné la faveur d'Ibrahim, et par l'effet de l'influence de celui-ci sur son maître s'était acquis les bonnes grâces du sultan. Dans la conduite des affaires étrangères, et surtout dans les relations avec la Hongrie, il prit une haute direction comme médiateur, et dès-lors il joua un rôle important, non-seulement comme émissaire de Venise, mais comme chargé d'affaires de Hongrie. Sur la promesse des revenus de l'évêché hongrois le plus productif, et par le don provisoire d'une pension annuelle de quelques milliers de ducats, Lacszky l'avait gagné, et par lui avait vu à l'accueil rude et froid des vesirs succéder des manières bienveillantes, et les demandes d'un tribut se réduire à la réclamation d'une ambassade annuelle avec quelques présents volontaires. « Pourquoi, dit Ibrahim à Lacszky à leur première entrevue [22 décembre 1527], pourquoi ton maître n'a-t-il pas plutôt sollicité la couronne de Hongrie auprès du Grand Seigneur? N'a-t-il pas compris l'incendie d'Ofen et la conservation du palais royal? Maintenant ici l'on est parfaitement éclairé sur la valeur de l'archiduc, de ton maître, et des autres princes chrétiens. » Lacszky, en répondant adroitement que Zapolya désirait se lier étroitement, non-seulement avec le sultan, mais encore avec le grand vesir qui exerçait un si grand empire sur lui, provoqua le sourire sur les lèvres d'Ibrahim. Le lendemain Laczsky dut entendre de Mustapha les paroles suivantes : « Es-tu donc venu sans présents pour solliciter de l'amitié et des faveurs? Dis-moi comment ton maître a osé entrer dans Ofen, mettre le pied sur un sol foulé par le cheval du Sultan, pénétrer dans le palais royal épargné pour le retour de notre maître? Notre loi veut que chaque lieu où la tête de notre maître a reposé, où a paru celle de son cheval, soit soumis pour jamais à la domination du sultan. Tu viens sans tribut, tu es envoyé par un serviteur. Ne sais-tu donc pas que notre maître commande seul sur le monde, comme le soleil domine au ciel? et toi, messager du ban de Transylvanie, tu oses appeler le padischah père de ton maître! » Le troisième vesir Ajas-Pascha se montra moins intraitable, et s'informa si l'esclave du sultan, envoyé comme ambassadeur au roi Louis, vivait encore. Dans la conférence suivante, Ibrahim permit que Zapolya, roi couronné et reconnu de Hongrie, le traitât comme un frère puiné. « Nous avons, dit-il, tué le roi, conquis sa résidence; nous avons mangé, dormi dans ses appartements, le royaume est à nous. C'est folie de dire que les rois sont rois par la couronne; ni l'or ni les pierreries ne font le pouvoir, c'est par le fer qu'on domine : le sabre assure l'obéissance; ce qui est acquis par le sabre doit se maintenir par le sabre. Nous savons que la Hongrie saccagée ne peut offrir de ressources; ainsi donc, que ton maître saisisse le bras du nôtre, et le reconnaisse pour son seigneur, ensuite il obtiendra le royaume et des secours, tels que nous pourrons réduire en poussière Ferdinand et ses amis, et nous applanirons leurs montagnes sous les pieds de nos chevaux. Sans le doge Gritti et son fils, nous aurions déjà dévoré Ferdinand et ton maître; car la lutte de deux ennemis, voilà ce que doit désirer surtout un tiers qui veut tirer parti de leur situation. Que serait-il advenu si je m'étais jeté, d'un côté, contre Ferdinand avec les troupes de Rumili et avec les janitschares, et qu'Ajas-Pascha avec les Moldaves et les Tatares se fut opposé à ton maître? Sur les instances des Vénitiens, nos amis, nous nous sommes tenus en re-

pos cet été, mais sans pour cela nous endormir. Quand il le faudra nous arriverons ; nous trouverons chacun fatigué, épuisé, et la tragédie s'accomplira facilement : nous marcherons contre les deux rivaux avec des forces plus considérables que celles employées naguère contre un seul souverain ; nous ferons d'Ofen une nouvelle Constantinople. Mais je viens de tenir un langage autre que le nôtre ; j'ai employé trop de paroles : nous autres Turcs, nous parlons peu, et nous agissons beaucoup. Tu t'étonnes sans doute de me voir rire ; mais je ris de ce que tu viens redemander des pays par nous conquis. Sache que nous avons des serres qui s'enfoncent plus profondément que celles du faucon ; ce que nous avons une fois saisi, nous ne le lâchons plus ; il y aurait nécessité de nous abattre les mains. La terre reçoit toutes les pluies qui tombent du ciel, ainsi nous devons laisser arriver à nous toutes les paroles, surtout celles des ambassadeurs ; mais de même que nous avons les bras longs pour saisir, ainsi notre vue perçoit de loin les objets. Depuis longtemps vous aspirez après la rentrée en possession des lieux qui vous ont été arrachés ; vous rêvez de Belgrad ! Je pensais que depuis longtemps vous auriez oublié le Syrmium ; mais je vois que tu as bu du vin de ce canton, et tu te laisses aller à une douce ivresse. Tu nous dis qu'une telle province nous coûte plus qu'elle ne rapporte ; c'est vrai, car nous donnons maintenant, par mois, 28 charges d'argent, ou 56,000 ducats, ce qui fait 672,000 ducats annuels. Pour la restitution du Syrmium, nous ne voulons point de présents, il nous faut un tribut. Deux fois tu nous a parlé de la Pologne ; nous avons congédié le dernier ambassadeur polonais après avoir prolongé pour deux années la trêve qui va bientôt finir. Sans être en guerre avec nous, la Pologne a produit à mon maître dans les dernières années plus de 50,000 ducats, car les Tatares vendent tous leurs esclaves aux Turcs, et les droits perçus à Kila et Kaffa se sont élevés dans les deux dernières années de 30,000 ducats au-dessus du revenu ordinaire. Si nos armées traversaient la Moldavie, elles passeraient l'hiver en Pologne, prolongeraient leur séjour pendant l'été, et les Tatares promèneraient le fer et la flamme sur les plaines des alentours. »

Lorsque Lasczky fut admis à l'audience du sultan [27 janvier 1528], Suleiman répondit à son discours : « J'accueille avec bienveillance la soumission de ton roi, dont les États jusqu'alors étaient non pas à lui mais à moi, acquis par le droit de la guerre et du sabre. Ayant accepté son dévouement, dès lors je lui cède le royaume de plus, je prétends donner à ton maître, contre l'autrichien Ferdinand, une assistance telle qu'il puisse dormir paisiblement sur les deux côtés. » Au moment où Lasczky se retirait, Ibrahim lui dit : « Désormais, nous appellerons ton maître, non plus chan de Transylvanie, mais roi de Hongrie ; mon maître marchera en personne contre ses ennemis. Maintenant nous ne réclamerons plus, ni tribut, ni présent. » Alors Lasczky s'occupa des préparatifs militaires et du plan de campagne. Le jour qui précéda son audience de congé [3 février], il reçut quatre vêtements d'honneur et 10,000 aspres (200 ducats). Suleiman lui parla en ces termes : « Tu sais maintenant ce qu'il faut pour donner à ton maître des preuves d'attachement et de protection : je fais de ses affaires les miennes ; il doit soutenir mes intérêts comme les siens. Je sais que les puissances chrétiennes ont souvent roulé des nuages menaçants contre mes ancêtres ; mais de ces nuages n'est jamais sortie la foudre. Sans les complots de ces puissances, il n'y aurait pas eu tant de sang humain répandu ; mais il était de la prudence dans toutes les occasions de briser la force de ceux qui se levaient contre nous. Ton maître nous a tenus au courant de toutes les affaires des chrétiens, grandes ou petites ; aussi l'amitié entre nous jettera de profondes racines ; je veux être pour lui un véritable ami, un allié utile et sincère, et je promets, par le prophète, par notre prophète Mohammed si chéri de Dieu, par mon épée, de l'assister en personne et de tout mon pouvoir contre tous ses ennemis. » Lasczky jura « par le dieu vivant, par Jésus le rédempteur, qui est aussi dieu, que son roi serait l'ami des amis de Suleiman, l'ennemi de ses ennemis ; » et présenta Louis Gritti comme chargé d'affaires de son roi. Le 28 février 1538, il obtint la signature de la première alliance entre la Turquie et la Hongrie, avec la promesse de cinquante canons et cinq cents quintaux de poudre pour cette expédition qui devait se faire par le Danube et la Theysz ; des mesures furent

arrêtées et des ordres adressés à tous les sandschak-begs de l'empire (1).

Ferdinand, informé de la mission de Lasczky et de ses résultats, envoya de son côté la première ambassade de l'Autriche à la Porte : c'étaient les deux nonces Hobordansky et Salathnok, et l'Allemand Sigismond Weixelberger; ils avaient pour instructions, non point de solliciter une alliance et des secours, mais de réclamer les places arrachées au royaume de Hongrie (2), de rechercher la paix ou au moins une trêve. En six semaines ils accomplirent leur voyage et atteignirent Constantinople le 29 mai 1528, anniversaire de la conquête. Ils firent leur entrée escortés par mille chevaux, selon les ordres de Suleiman. « De quel front, dit Ibrahim à Hobordansky, ton maître ose-t-il s'intituler *très-puissant* à la face de l'empereur des Ottomans, sous l'ombre duquel viennent s'abriter toutes les autres puissances chrétiennes? » Hobordansky ayant demandé quelles étaient ces puissances, Ibrahim nomma la France, la Pologne, Venise, la Transylvanie. A l'aspect de la liste des possessions dont on demandait la restitution, Ibrahim s'étonna que Ferdinand n'eût point aussi réclamé Constantinople. Le ton brusque et tout militaire d'Hobordansky différait complétement des manières de cour du palatin Lasczky. Suleiman, irrité tout à la fois des demandes de Ferdinand et de la forme sous laquelle elles étaient présentées, fit tenir les envoyés en état d'arrestation dans leur hôtel. Après une captivité de neuf mois, ils furent relâchés; chacun d'eux reçut un présent de 200 ducats, et Suleiman leur adressa de sa bouche les paroles suivantes : « Votre maître jusqu'alors n'a point assez ressenti les effets de notre amitié et de notre voisinage; mais il les connaîtra bientôt. Vous pouvez lui dire que j'irai le trouver moi-même avec toutes mes forces, et que je pense bien lui restituer de ma main ce qu'il réclame; dites-lui aussi qu'il peut tout préparer pour notre réception. » Les envoyés répondirent que le roi aurait une grande joie s'il venait en ami; mais qu'il saurait aussi le recevoir en ennemi. A l'ambassadeur Polonais, qui avait été envoyé par Sigismond pour la prolongation de la trêve, et qui, dans Sigismond Weixelberger voulait absolument reconnaître Sigismond-Dietrichsteiner, le fidèle serviteur de Ferdinand, Ibrahim reprocha d'être un possesseur de domaines autrichiens, et de n'être venu à Constantinople que pour servir d'émissaire à Ferdinand (1); quant aux envoyés de Ferdinand, il les maltraita de ses paroles, les accusant de l'assassinat du tschausch turc, jadis envoyé comme messager de paix au roi Louis.

La réponse de Suleiman à Ferdinand n'était qu'un ironique défi; car, trois jours auparavant, avait été notifié solennellement, dans le divan public, le diplôme qui affectait au grand vesir Ibrahim le traitement inouï de 60,000 ducats, et le nommait serasker ou général en chef pour la guerre prochaine (2). Voici comme se terminait cette pièce remarquable : « J'ordonne par ces présentes, que, dès ce jour et à jamais, tu sois mon grand vesir, institué comme tel par ma majesté dans tous mes États. Mes vesirs, beglerbegs, juges d'armée, légistes, juges, seides, scheichs, dignitaires de cour et soutiens de l'empire, sandschak-begs, généraux de la cavalerie ou de l'infanterie, alaibegs (colonels des troupes de feudataires), ssubaschis, tscheribaschis (officiers des troupes de feudataires), tous mes soldats victorieux, grands et petits, tous les employés élevés ou inférieurs, tous les habitants de mes États et provinces, des villes ou des campagnes, riches et pauvres, tous enfin quels qu'ils soient, doivent reconnaître mon dit grand vesir comme serasker, le respecter et l'honorer en cette qualité, aller au-devant de lui pour lui rendre hommage, considérer ses pensées et ses paroles comme des ordres émanés de ma propre bouche, écouter ses paroles avec toute l'attention possible, les recevoir avec une contenance soumise, et, dans toutes les affaires de l'État, ne s'écarter en rien de ses recommandations. L'installation et la déposition

(1) Katona, l. xx, p. 328-334, rectifie les données erronnées d'Istuanfi et de Jovius sur cette ambassade de Lasczki, et quelques fautes de dates de son journal.

(2) Zermeghy, Rer. gest. inter Ferd. et Joan., dans Schwandtner, l. II, p. 393; Magasin hongrois, t. IV, p. 395, et rapport de l'ambassade d'Hobordansky, dans les Archives impériale et royale.

(1) Rapport de Weixelberger, dans les Archives; Magasin vendu, l. IV

(2) Dschelalsade, Ssolaksade et Mouradjea d'Ohsson, l. III, p. 420, édit. in-fol.; Hasanbegsade.

de tous les beglerbegs, sandschakbegs ou de tous les autres employés et fonctionnaires les plus élevés et les plus inférieurs, soit auprès de ma sublime Porte, soit dans les provinces, sont remises à son jugement si certain, à son esprit si pénétrant. Ainsi il doit remplir les devoirs que lui imposent les fonctions de grand vesir et de serasker, marcher dans le sentier de la justice et de la loi, et ne rien négliger pour attribuer à chaque classe d'individus la place qui lui appartient. Toutes les fois que ma sublime personne entrera en campagne, ou que l'envoi d'une armée sera réclamé, toutes les affaires du serasker, c'est-à-dire du général en chef, seront remises à son conseil certain, à son esprit pénétrant, et nul n'aura l'audace de refuser obéissance à ses ordres. Ce qu'il jugera bon de faire relativement à ses compagnons d'armes, soit dans la distribution des sandschaks, la collation des fiefs, l'attribution de la solde, l'installation des dignités et des places, tout ce qu'il concède, confère et accorde, toutes les élévations, augmentations et les actes de munificence, à l'exception de ceux qui regardent l'armée en général, sont approuvés et confirmés par ma majesté. Si jamais, Dieu nous en préserve! et contre mon ordre sublime et le Koran (loi fondamentale), quelque membre de mon armée victorieuse osait refuser obéissance à l'ordre et aux paroles de mon grand vesir et serasker, faisant subir aux sujets des iniquités et des extorsions, aussitôt qu'un rapport soit adressé à ma sublime Porte, quel que soit le nombre ou la qualité des coupables, que la faute soit châtiée sans délai et comme elle le mérite, et que le châtiment serve à jamais d'exemple et soit une terreur salutaire à tous les autres. » Avec ce diplôme, le sultan adressa au grand vesir trois pelisses d'honneur, huit chevaux richement enharnachés, un neuvième coursier chargé de sabres, d'arcs et de carquois étincelants de pierreries, six queues de cheval, et sept étendards, au lieu de quatre comme c'était l'usage, dont deux blancs et deux verts. Ces sept bannières, une blanche, une verte, une jaune, deux rouges et deux rayées, devaient garantir l'heureuse influence des sept planètes sur la campagne. Le beglerbeg de Rumili les apporta au premier campement du grand vesir à Daud-Pascha, faubourg de Constantinople; et Ibrahim traita magnifiquement les grands de la capitale et les généraux de l'armée (1). Bientôt après mourut le second vesir le vieux Mustapha, dont la dignité passa au beglerbeg de Rumili Kasim, et le gouvernement de celui-ci fut ajouté encore aux attributions du grand vesir (2).

Le lundi 10 mai 1529, le sultan partit de Constantinople pour Philippopolis. La Marizza (l'Hebre), grossie par des torrents de pluie, s'enfla, emporta le pont, et ses flots couvrirent la plaine où se déployait le camp; beaucoup d'hommes furent noyés; un grand nombre se réfugièrent sur des arbres, où ils restèrent exposés au danger d'être enlevés par l'eau toujours s'élevant, ou de périr de faim (3). La marche continua d'être embarrassée par l'abondance des pluies; tous les cours d'eau se gonflèrent, et l'on eut beaucoup de peine à franchir la Morawa et la Save; mais les plus grandes difficultés se présentèrent au passage de la Drau à Essek, où il fallut construire un pont. A Mohacs, Jean Zapolya vint pour présenter ses hommages au sultan, accompagné de son ambassadeur Lasczky, et suivi seulement de six mille chevaux. Le grand vesir alla au devant de lui avec cinq cents cavaliers de sa suite et autant de janitschares, et ils s'abordèrent à cheval. Le lendemain fut fixé pour l'audience solennelle de Zapolya, comme roi de Hongrie, reconnu par Suleiman. Dans la tente du divan se trouvaient les agas de la cour et de l'armée; derrière eux les gardes du corps (ssolak), ayant à la main leurs arcs et des flèches, puis les échansons et les fourriers; au dehors, la tente était entourée de janitschares: à droite, derrière les janitschares, étaient les sipahis, puis les troupes de Rumili; à gauche les silihdares, ensuite les soldats d'Anatoli. Lorsque le roi s'approcha vers midi, les agas de l'aile droite avec les fourriers s'avancèrent à sa rencontre, puis l'escortèrent dans la tente. Suleiman se leva, fit trois pas en avant, présenta sa main à baiser à Zapolya, le fit asseoir, tandis que les vesirs Ibrahim, Ajas et Kasim se tenaient de-

(1) Dschelalsade, fol. 124; Mouradjea d'Ohsson, édit. in-8°, p. 391, d'après Hasanbegsade, Ssolaksade fol. 108; Ferdi, fol. 150; Aali, xxiie événement.

(2) Ferdi, fol. 150, Petschewi, fol. 48.

(3) Aali, xxiie événement, fol. 236, et Ssolaksade, fol. 108, donnent ces récits d'après Dalsade, fol. 128

bout; en le congédiant, il lui adressa des paroles affectueuses, et lui fit présent de trois chevaux avec des harnais d'or, et de quatre kaftans de drap d'or (1). Dans la marche de Mohacs à Sexard, le beg de Swornik, Bali-Beg fut détaché en avant de Szekso, avec cinq cents cavaliers, pour aller recevoir la couronne de Hongrie, et le gardien de cet emblème, Claude Pereny, enlevés par des partisans de Zapolya. Trois jours après le départ de Mahacs, Suleiman campait dans les vignobles d'Ofen.

Le sultan et Ibrahim allèrent fréquemment reconnaître les abords de la place, revêtus d'un simple kaftan de zibeline et la tête couverte d'un casque; le cinquième jour la porte inférieure fut enlevée; le sixième un assaut fut livré sous Ofen; l'on attendit l'ouverture de la brèche, et la place capitula. La soumission fut décidée par la lâcheté de deux capitaines allemands Christophe Besserer et Jean Taubinger, qui se contentèrent de pouvoir se retirer librement (2). Les janitschares murmurèrent de voir disparaître tout espoir de butin, et voulurent des présents en dédommagement : des murmures ils passèrent aux actions; leur second général, le segbanbaschi, fut blessé à la tête, beaucoup de hauts dignitaires furent chassés à coups de pierres. Les mutins n'ayant pu saccager la ville, se dédommagèrent en vendant les habitants comme esclaves, et en immolant les Allemands, au moment où en vertu de la capitulation ils voulaient se retirer avec leurs biens. Sept jours après la prise d'Ofen se fit l'installation solennelle de Zapolya sur le trône de la race d'Arpad, et à cette cérémonie présida simplement le lieutenant du général des janitschares, le segbanbaschi, qui, accompagné de Louis Gritti, alla chercher le woiwode de Transylvanie pour l'installer dans le château royal. En reconnaissance, Zapolya donna 1,000 ducats au segbanbaschi et distribua pareille somme parmi les janitschares qui l'avaient escorté (3). Hasan, sandschak-beg d'Ilbessan, resta en qualité de commandant turc à Ofen; le grand vesir, puis le sultan, se mirent en mouvement avec l'armée, dirigeant leur marche sur Vienne : le gouverneur de Semendra Mohammed-Beg, fils de Jahja-Pascha, fut détaché en avant pour éclairer la marche.

Avec les orages de l'équinoxe d'automne arrivèrent devant Vienne les premières troupes d'akindschis. Christophe Zedlitz, porte étendard du comte Hans d'Hardeck, tomba des premiers entre leurs mains avec six cavaliers. Ces malheureux captifs furent obligés de porter chacun sur un pieu la tête d'un prisonnier, et de s'avancer ainsi au-devant du sultan jusqu'à Bruck sur la Leytha, où Suleiman lui-même les interrogea (1). La veille du jour de Saint-Wenceslas, le sultan assit son camp devant Vienne, près du village de Simmering. Sa tente était garnie de drap d'or à l'intérieur; à l'extérieur, elle était ornée de colonnes à chapitaux dorés : douze mille janitschares étaient rangés tout autour; derrière ceux-ci le beglerbeg d'Anatoli Behram, avec les troupes d'Asie, étendait son quartier jusqu'à la Schwechat; à droite de Simmering se dressaient les tentes de la chancellerie sous l'inspection du defterdar. Dans l'espace compris entre Saint-Marx et la porte de Vienne, et s'étendant de là jusqu'au Wienerberg, se trouvait le grand vesir ayant avec lui le traître évêque de Gran Paul Varday, qui avait livré la place sans tirer l'épée, et depuis avait suivi le camp s'attachant à la personne d'Ibrahim. Entre Saint-Marx et le Wienerbeg, était aussi tout le parc d'artillerie, composé de trois cents pièces : couleuvrines, canons et fauconneaux, sous les ordres du topdschibaschi. Sur les hauteurs du Wienerbeg, et sur le versant, était le jeune Bali-Beg, gouverneur de Bosnie, et commandant de l'avant-garde; en avant de cette élévation, Chosrew-beg, gouverneur de Servie et général de l'arrière-garde. A la porte du château étaient postées les troupes de Rumili; devant la porte des Écossais et à côté de Dobling, le pascha de Mostar. Il y avait en totalité environ cent vingt mille hommes, et vingt mille chameaux. Le woiwode Kasim avait sous ses ordres huit cents nassades sur le Danube, et un nombre infini de martoloses (soldats

(1) Journal de Suleimam, Aali, fol. 237; Dschelalsade, fol. 128; Ferdi, fol. 156.

(2) Istuanfi, l. x, édit. de Cologne, p. 156; Velius, édit. de Vienne; 1762 p. 105.

(3) Journal de Suleiman.

(1) Pessel et Labach, édités par Meldman Nurnberg, 1530.

irréguliers), qui en formaient les équipages (1).

Du côté des assiégés, les chefs s'étaient distribué la défense des remparts de la manière suivante : A la porte des Poëles, en face du grand vesir et du sultan, placé un peu en arrière, à la gauche jusqu'à la tour Rouge, et à la droite jusqu'à la moitié de la muraille qui se dirige vers la porte de Carinthie, le duc Philippe, comte palatin, commandait cent cavaliers et quatorze bannières de troupes de l'Empire ; de là à la porte de Carinthie et jusqu'au couvent des Augustins l'espace était garni par les troupes de la basse Autriche, sous le chevalier Eck de Reischach ; dans le couvent des Augustins et le long du rempart gagnant le château étaient les Styriens et les hommes de la Marche, commandés par Abel d'Holneck. La défense du château fut confiée à Ulrich Leiszer, conseiller de guerre, commandant et inspecteur des pontons de la basse Autriche. L'espace compris entre la porte du château et la porte des Écossais était défendu par le conseiller royal Léonard de Fels, ayant sous lui quelques enseignes autrichiennes et les capitaines des bourgeois de la ville de Vienne. Au-dessous de la porte des Écossais, jusqu'à la porte de Swerder et au quartier de la *Misère* où habitaient les juifs, était Remprecht d'Ebersdorf avec une bannière autrichienne et les troupes espagnoles. Depuis la tour de Werder et de Sel jusqu'à la tour Rouge, Ernest de Landenstein, capitaine des trabans de la cour et colonel, commandait quatre bannières de troupes bohémiennes et les cavaliers de Hanns d'Hardeck. Les assiégés ne comptaient guère en tout que seize mille hommes en état de porter les armes, rangés derrière un rempart de six pieds d'épaisseur à peine et dégarni d'ouvrages extérieurs. Mais ils étaient pénétrés d'horreur pour le joug des Turcs, et se sentirent transportés d'ardeur aux nobles paroles de leurs chefs héroïques le palatin Philippe de Bavière, le comte Nicolas de Salm et le baron de Roggendorf (2).

Le jour même où Suleiman campait à Simmering, les quatre cents nassades descendant le Danube avaient brûlé touts les ponts du Danube [27 septembre 1529]. Le lendemain les assiégés, pour la première fois, firent une sortie au nombre de deux mille cinq cents hommes par la porte de Carinthie, surprirent deux cents Turcs parmi lesquels deux capitaines, un tschausch et plusieurs janitschares, et peu s'en fallut qu'ils ne se saisissent du grand vesir lui-même, qui faisait le tour de la ville à cheval sous un déguisement (1). Le jour suivant, trois étendards sortirent de la porte du château ; mais, après avoir fait subir quelque perte aux Turcs, ils furent repoussés. Le deux octobre, les assiégés attaquèrent le beg de Semendra ; mais ils laissèrent trente têtes coupées et dix prisonniers pour trophées entre les mains des Turcs. Après un jeu de mines et de contremines, l'artillerie turque ouvrit son feu qu'elle dirigea principalement contre la tour de Carinthie, et durant toute la nuit, au milieu de torrents de pluie, furent lancées des nuées de boulets et de projectiles. Les begs des akindschis reçurent ordre de faire préparer des échelles par leurs gens, et les troupes d'Asie durent rassembler des fascines pour combler les fossés. On vit paraître devant Suleiman l'ami de Zapolya, Simon Athinai, auquel sa renommée dans les sciences valut un accueil flatteur du sultan. Le 7 octobre, les assiégés firent une sortie dont ils attendaient plus que des précédentes; Eck de Reischach se mettant à la tête de huit cents fantassins et descendant de la tour de Sel, espérait prendre l'ennemi à revers près de la porte du château et de la porte de Carinthie. Mais le mouvement se fit avec lenteur ; au lieu d'arriver de nuit, les assiégés se trouvèrent éclairés par la pleine lumière du jour ; puis, trompés par un mot d'ordre que prononça un lâche ou un traître, ils se retirèrent brusquement et prirent la fuite. Les Turcs dressèrent un trophée de cinq cents têtes et comptèrent le capitaine Wolf Hagen parmi les morts chrétiens; mais eux-mêmes eurent à déplorer la perte du vaillant Alai-Beg de Gustendil. Trois balles vinrent frapper la cuirasse de Reischach. Les Ottomans, poussant vivement les fuyards, tentèrent de pénétrer avec eux dans la place ; mais comme il n'y avait point encore de brèche ouverte, les portes ayant

(1) Labach, Pessel.

(2) Pessel, p. 446.

(1) Pessel et Didaco placent cette sortie au 29 septembre, Labach et Meldeman au 27 ; d'après le journal de Suleiman, elle aurait eu lieu le 28.

été fermées il fut facile de les repousser des remparts à coups de hallebarde. Averti par de pareilles alertes, Suleiman fit rester ses cavaliers en selle durant la nuit suivante, ce qui fit croire aux assiégés que l'on préparait l'assaut. Deux mines ayant éclaté au couvent des Augustins près de la porte de Carinthie, les Turcs assaillirent les remparts pendant trois jours avec fureur [10, 11, 12 octobre 1529], mais furent repoussés vaillamment par le comte Nicolas de Salm et Hanns-Katzianer qui se tenaient aux premiers rangs (1). Deux mines firent encore explosion à la porte de Carinthie, étendirent la brèche déjà fort large; mais cette fois l'assaut ne fut point livré à l'instant. Le calme régnait dans le camp ottoman; les vesirs et les paschas étaient réunis en conseil auprès du grand vesir; là il fut résolu de livrer un dernier assaut le lendemain, car le froid et le manque de vivres conseillaient de songer à une retraite prochaine. Le courage de l'armée commençait à s'éteindre, il fut ranimé à force d'or et de promesses. A chaque janitschare furent promis mille aspres (vingt ducats) (2). Des hérauts parcoururent le camp, et proclamèrent que celui qui escaladerait le premier la muraille recevrait pour récompense trente mille aspres si c'était un simple sipahi, et un gouvernement si c'était un ssubaschi. Suleiman se rendit lui-même à cheval devant les brèches pour les reconnaître, et, satisfait de leur étendue, il donna des éloges au grand vesir. Le 14 octobre les Turcs, ouvrant un feu terrible, s'élancèrent avec fureur en trois colonnes sur la brèche large de quarante toises, ouverte près de la porte de Carinthie. Vers trois heures de l'après-midi, l'explosion de nouvelles mines agrandit encore cette brèche, et l'assaut recommença; mais toutes ces masses furieuses se brisèrent contre le courage inébranlable des héroïques défenseurs du rempart dont le chef Nicolas de Salm, placé aux premiers rangs, eut la cuisse brisée par un éclat de pierre. Suleiman, décidé maintenant à la retraite, ordonna aux janitschares de reculer (3). Vienne avait arrêté sa course victorieuse qu'il se disposait à porter au cœur de l'Allemagne.

(1) Labach, Pessel, Serava.
(2) Journal de Suleiman, du 13 octobre.
(3) Journal de Suleiman.

Les salves de l'artillerie des remparts, la musique militaire, le tintement des horloges qui sortaient d'un silence imposé depuis l'arrivée des assiégeants devant la place, la sonnerie des cloches, tous ces bruits portèrent la joie de la ville jusques au camp des Turcs. Ibrahim demanda à son prisonnier Zedlitz ce que signifiait tout ce tapage, et celui-ci lui expliqua que les chrétiens célébraient ainsi leur délivrance. Alors le grand vesir mit Zedlitz en liberté, et le renvoya dans sa ville revêtu d'habits de soie et de drap d'or, soit par pure bienveillance pour son prisonnier, soit dans le but d'obtenir ainsi la liberté de quelques Turcs tombés entre les mains des assiégés; en effet, le lendemain il écrivit aux chefs militaires de la ville pour leur demander ce renvoi, et termina sa lettre en excusant le massacre des prisonniers d'Ofen qui lui avait été reproché. Le 16, Suleiman leva sa tente, et s'arrêta à une courte distance pour tenir un divan, conférer des honneurs et distribuer des récompenses. La veille, il avait donné à chaque janitschare les vingt ducats promis pour l'assaut. Le grand vesir reçut un sabre dont la poignée et le fourreau étaient garnis de pierreries, quatre kaftans et cinq bourses d'or, c'est-à-dire six mille ducats. Ainsi la politique de Suleiman et l'influence dominante d'Ibrahim prétendaient transformer aux yeux de l'armée une retraite humiliante en un départ déterminé par des sentiments magnanimes. Les assiégés ne se laissèrent point imposer par cette fausse attitude : ils harcelèrent l'armée qui se retirait lentement, et lui enlevèrent des chevaux, des chameaux et des prisonniers; mais ce n'était là que de faibles pertes pour les Turcs, qui entraînaient des troupes innombrables de captifs arrachés dans les alentours, et les massacraient ensuite pour la plupart : car les écrivains qui ont dépeint le siége portent le nombre de ces victimes à dix mille (1). Pendant les trois semaines que dura le siége, les akindschis, que les écrits contemporains appellent sakmans, parcoururent les environs de Vienne, et portèrent leurs courses à travers la haute et la basse Autriche, la haute et la basse Styrie, ravageant tout par le fer et le feu, brûlant les maisons et les temples, massacrant les habitants

(1) Pessel. Beck, Labach.

et les prêtres. Les témoignages des cruautés exercées par eux autour de Vienne, se retrouvent dans les paroisses et les couvents dont les livres se sont conservés jusqu'ici. Depuis le Kahlenberg jusqu'au château de Lichtenstein, aux deux extrémités de l'admirable demi-cercle de montagnes qui entourait en partie la ville impériale, on ne voyait que des monceaux de décombres et des ruines fumantes. Hanns de Stahremberg, chef de la Landwehr, valeureux champion de l'Autriche contre les Turcs, et digne précurseur de Gundacker de Starhemberg, défenseur de Vienne au second siége, assura les gués de l'Enns, et les protégea si bien par des retranchements que trente mille Turcs, après d'inutiles tentatives pour forcer le passage, renoncèrent à l'entreprise et se tournèrent vers la Styrie. Près du château de Weiszenburg qui repoussa leurs sommations, les Ottomans laissèrent un canon énorme dans lequel un homme pouvait entrer. Cependant Suleiman continuait sa retraite avec ses troupes régulières et par des marches pénibles, où souvent se jetait le désordre. A Ofen, le roi Janusch (nom que les Turcs donnaient à Zapolya) vint à sa rencontre, et vit lui-même tous les vesirs s'avancer pour le recevoir (1) [29 octobre]. Trois jours après, Zapolya, dans un divan solennel, baisant la main du sultan, le félicita sur sa campagne victorieuse, et reçut en présent dix kaftans, trois chevaux couverts de harnais d'or. Le lendemain, 2,000 ducats furent donnés à Gritti. Faute de guides, et par ignorance du terrain, on perdit journellement beaucoup de bagages et même celui du grand vesir au milieu des ponts et des marais. En punition de cet abandon, six mille guerriers furent privés de leur solde, beaucoup virent diminuer leurs fiefs (2); précédemment le sultan, n'ayant vu paraître aucun alai-beg dans l'escorte réunie pour lui rendre honneur, avait fait arrêter trente de ces officiers (3). Pour détourner l'effet de ce mécontentement, Ibrahim donna aux vesirs, aux beglerbegs et aux begs le spectacle d'une exposition de la couronne de Hongrie, qu'il fit remonter aux temps de Nuschirwan. Jusqu'alors Suleiman, ou plutôt Ibrahim, avait gardé cet emblème sans doute pour le placer sur sa propre tête lorsque Vienne aurait succombé, et que la Hongrie serait devenue un gouvernement turc; mais, dans l'état actuel des choses, il le remit à Pierre Perenny, le chargeant avec Louis Gritti et Simon Athinai de le porter à Zapolya. Vers le milieu de décembre Suleiman arriva à Constantinople.

La levée du siége de Vienne fut le premier échec militaire de Suleiman. Quant aux begs et aux akindschis, leur principal but avait été atteint; ils avaient épuisé les pays ennemis, ils avaient promené partout le ravage, le meurtre et l'incendie. Mais Ibrahim ambitionnait des succès plus glorieux. Aussi l'accusation répétée par Robertson (1), après tant d'écrivains contemporains, que le siége de Vienne avait échoué par la trahison du grand vesir, est entièrement dénuée de fondement. Lorsque plus tard Ibrahim fut renversé, les historiens ottomans n'auraient pas manqué de donner cette circonstance comme une cause puissante de sa chute, et d'ailleurs il n'existe ni dans les archives de Venise, ni dans celles d'Autriche, aucune trace qui puisse conduire à une telle opinion. Au moins devrait-on découvrir dans les pièces postérieures des ambassades autrichiennes, qui rendaient minutieusement compte des entretiens avec Ibrahim, certains actes de bienveillance, certaines allusions à des services rendus. Mais rien de tout cela ne peut se saisir, on signale plutôt le contraire, ainsi qu'on aura occasion de le remarquer plus tard. Si le vesir Ibrahim, dont l'ambition effrénée éclatera plus vivement encore dans la suite de cette histoire, visait peut-être à placer la couronne de Hongrie sur sa tête, par la levée du siége de Vienne il ne gagnait rien que la confirmation de Zapolya dans la dignité royale. Ce n'est donc point la trahison d'Ibrahim qui fit lever le siége de Vienne. Les causes déterminantes de cette résolution doivent être cherchées dans les murmures des janitschares, qui déjà n'avaient été calmés qu'à grande peine à Ofen, dans les plaintes des troupes d'Asie sur

(1) Journal de Suleiman, 25 octpbre.
(2) *Ibid.*, 30 octobre.
(3) *Ibid.*, 23 octobre.

(1) Robertson's History of the reign of Charles the v. Book V.

le froid, et de l'armée entière sur le manque de vivres. Les défenseurs de Vienne lavèrent avec leur sang la tache imprimée aux chrétiens par les garnisons allemandes et bohémiennes, qui avaient si promptement rendu Ofen, Raab, Plintemburg, Altenburg, et sauvèrent le boulevard de la chrétienté. Contre les remparts de Vienne vint se briser, pour la première fois, le flot de la conquête ottomane qui menaçait d'engloutir l'Allemagne.

TABLEAU DES SOURCES ORIENTALES

EMPLOYÉES DANS LA COMPOSITION DE CE VOLUME.

Les sources orientales de l'histoire ottomane se divisent en sept classes : 1° tables purement généalogiques et chronologiques ; 2° ouvrages géographiques ; 3° histoires universelles dans lesquelles l'histoire ottomane n'est traitée qu'en abrégé ; 4° histoires générales de l'empire ottoman, depuis son commencement jusqu'au temps des auteurs de ces histoires ou de leurs continuateurs ; 5° histoires spéciales de règnes particuliers, de révolutions, de révoltes, campagnes, batailles, siéges, traités de paix ; 6° biographies d'hommes célèbres, c'est-à-dire de sultans, vesirs, reis-effendis, jurisconsultes, scheichs, poëtes et artistes ; 7° collections d'écrits politiques, traités de paix, lois, ordonnances et autres documents publics.

I. *Ouvrages généalogiques et chronologiques.*

1. Subhetul-Achbar, le Chapelet des connaissances ; c'est la généalogie de neuf dynasties, dont la dernière est celle des Ottomans, avec de très-jolies peintures ; à la bibliothèque de la cour imp. à Vienne, n° 143.

2. Subhetul-Ebrar, le Chapelet des justes ; table généalogique de douze dynasties, dont la dernière est celle des Ottomans ; à la bibliothèque de la cour imp. à Vienne, n° 144.

3. Subhetul-Achjar, le Chapelet des gens de bien, par le derwisch Mohammed ; un grand rouleau contenant la suite de douze dynasties jusqu'à Selim Ier ; à la bibl. de la cour imp. à Vienne, n° 118.

4. Silsilename, le Livre des chaînes ; tables généalogiques depuis le commencement du monde jusqu'à Suleiman II, avec de beaux portraits des principaux prophètes, sultans et rois, par le peintre Husein, achevés en l'an de l'hégyre 1004 [1595] ; à la bibl. imp., n° 141.

5. Schamail-el-Osmanije, Encadrements ottomans, par Lokman, poëte de la cour de Murad III ; contenant la description des personnes des douze premiers sultans ottomans, avec leurs portraits ; à la bibl. imp. à Vienne, n° 475.

6. Takwimet-Tewarich, les Tables de l'histoire, contenant la chronologie d'Hadschi-Chalfa jusqu'à l'an 1058 [1648] ; ensuite celle de l'émir Buchari jusqu'à l'an 1144 [1731], continuée par Ibrahim-Muteferrika jusqu'en 1146 [1733] ; imprimée cette même année à Constantinople, petit in-folio de 247 p. ; traduite en italien sous ce titre : Cronologia historica scritta in lingua turca, persiana ed araba da Hazi-Halife-Mustapha, e tradotta nell' idioma italiano da Gio. Rinaldo Carli, Venez. 1697.

7. Rausatul-Ebrar, le Jardin des justes, par le mufti Karatschelabisade ; histoire universelle chronologique plus détaillée que celle d'Hadschi-Chalfa, jusqu'en 1058 [1648] ; in-folio de 477 feuillets, très-bien écrit.

8. Tarichi kutschuk Nischandschi, l'Histoire du petit Nischandschi, jusqu'à la fin du règne de Suleiman ; compendium chronologique de 139 feuilles in-8°.

II. *Ouvrages géographiques.*

9. Dschiannuma, Tableau du monde ; le grand ouvrage géographique d'Hadschi-Chalfa, embrassant la géographie de l'Asie, continué par Behram de Damas, imprimé à Constantinople en l'an de l'hégyre 1145 [1732] ; un vol. in-folio de 698 p., avec 40 cartes.

10. Tohfetul kubar fi esfaril-ebhar, Présents aux grands, concernant les guerres maritimes, par Hadschi-Chalfa, imprimé à Constantinople en 1141 [1728], 75 feuilles in-4°, avec 4 cartes.

11. Rumili et Bosna, décrites géographique-

ment par Mustapha-Ben-Abdallah-Hadschi-Chalfa; Vienne, 1812.

12. Bahrije, l'Atlas maritime de Piri-Reis, mis à mort en 959 [1551]. L'atlas fut fait en 1520; il se trouve aux bibliothèques de Berlin (très-incomplet et défectueux, et inconnu à Diez dans ses Mémoires sur l'Asie); à la bibliothèque de Dresde et à celle de Bologne (en deux éditions): dans la Vaticana et dans ma collection; un très-bel et complet exemplaire in-folio de 172 feuilles, avec 133 cartes.

13. Tarichi sejah, l'Histoire du voyageur; c'est une description de voyages par Ewlia; quatre parties en deux gros volume in-folio, le premier de 450, le second de 472 feuilles.

14. Menasikul-hadsch, les Devoirs du pèlerinage, voyages du pèlerin Mohammed-Edib-Ben-Mohammed-Derwisch, qui alla en pèlerinage à la Mecque l'an de l'hégyre 1193 [1779]; imprimé à Constantinople l'an de l'hégire 1223 [1816]; grand in-8° de 256 p.

15. Kitabul muschterik wasen wel-mufterik sukaan, Géographie homonymique d'Abdullah-Jakut, vol. in-folio de 192 feuilles, contenant 1090 articles, et en tout 4256 noms de lieux.

16. Ilamul-ibad bi alamil bilad, le Guide des serviteurs dans les signes des pays; petit compendium géographique de 32 feuilles in-4°, dans ma collection; contient 100 articles, sans ordre alphabétique ou autre.

17. Husnul-mohaseret fi achbari miszr wel Kahiret, Beaux entretiens sur la connaissance de l'ancien et du nouveau Kaire, par le scheich Dschelaleddin-Sejuti, mort en 911 [1505]; vol. in-4° de 478 feuilles, dans ma collection.

18. Kewkebor-raudrat, la Planète du jardin, topographie détaillée de l'île Raudha, située vis-à-vis le Kaire (c'est, comme l'ouvrage précédent, une topographie de la ville du Kaire); vol. in-4° de 274 feuilles.

19. Dschewahirul buhur we wekaied-duhur, les Perles des mers et les événements des temps, par Ibrahim-Wassif-Schah, ouvrage topographique en grande partie; vol. in-4° de 113 feuilles, dans ma collection.

20. Tarichi miszr lil Dschelalsade-Ssalih, l'Histoire d'Egypte par Ssalih, frère de l'historien de Suleiman le Grand; 100 feuilles in-folio, dans ma collection.

21. Tarichi Schami scherif, Histoire de la noble Damas, topographie et histoire de cette ville, composée sous le sultan Suleiman I, vol. in-4°, de 138 feuilles, dans ma collection.

22. El-Berk el-moteelik fi mehasin Dschelik, c'est-à-dire, l'Éclair rayonnant dans la louange de Dschelik; ce sont les environs de Damas. Composé en 1171 [1757] par Seid-Mohammed-Ben-Seid-Mustapha, Beg-Chodawerdi, Beg-Murad, Beg-Ibrahim, fameux sous le nom d'Ibner-Reis de Damas, 87 feuilles in-8°, dans ma collection.

III. *Ouvrages d'histoire universelle.*

23. Behdschetet-tewarich, la Récréation des histoires, en persan, composé, en 861 [1457], par Schukrullah-Ben-Ahmed-Errumi, treize dynasties, traduit en turc par le poëte Muchliff pour le sultan Suleiman; grand in-4° de 178 feuilles.

24. Subdetet-tewarich, le Choix des histoires, par Mussliheddin-Saadi-El-Ibadi, en persan, extrait de l'Histoire du monde de Lari, avec les sultans des ottomans jusqu'au règne de Suleiman Ier; petit vol. in-folio de 120 feuilles.

25. Dschamiet-tewarich, le Collecteur des histoires, par Mohammed-Katib-Saim, composé en 982 [1574], vingt-cinq dynasties, dédié au grand vesir Sokolli; in-folio de 319 feuilles.

26. Nochbetet-tewarich, la Merveille des histoires, par Mohammed-Effendi, mort en 1050 [1640], porté d'Andrinople et présenté au sultan Osman II; en deux parties, dont la première contient l'histoire de trente-neuf dynasties, et la seconde l'histoire ottomane; vol. in-folio de 439 feuilles.

27. Nochbetet-tewarich, la Merveille des histoires; seconde édition enrichie du même ouvrage, offerte au sultan Murad IV : c'est l'histoire de quatre-vingt sept dynasties; un gros vol. in folio de 438 feuilles, bien écrit.

28. El-bahres-sachar we ailemul-tejar fi ilmil-ewail wel-ewachir, la Mer agitée et la Fontaine abondante dans la science des choses premières et dernières, par Mustapha-Ben-Seid-Hasan-Al-Huseini, fameux sous le nom de Dschenabi; quatre-vingt-deux dynasties, dont la dernière est la dynastie ottomane jusqu'à l'an 997 [1588]; à la bibliothèque de la cour impériale à Vienne, n° 469.

29. Tenkihet-tewarich, l'Éclaircissement des histoires, par Husein-Hesarfenn, jusqu'en 1099 [1687]; à la bibliothèque de la cour impériale à Vienne, n°s 474 et 1?5.

30. Fuszuli hall u akd we uszuli chardsch u nakd, les Chapitres de la dissolution et de la liaison et principes des dépenses et des recettes, recherches philosophiques sur l'origine, l'accroissement et la décadence des empires, par l'historien Aali; à la biblioth. imp., n° 125.

31. Tarichi-Riswan-Paschasade, Précis de l'histoire du monde, comprenant la dynastie ottomane jusqu'à la fin du règne de Mohammed III; vol. in-4° de 295 feuilles.

32. Tarichi tabii ebubekrbeg Chalil-Paschasade, Explications historiques universelles, commençant à l'histoire du prophète, et continuant jusqu'à l'an 1054 [1644]; vol. in-folio de 305 feuilles.

IV. *Histoires générales de l'empire ottoman.*

33. Tarichi Aaschik-Paschasade, l'Histoire de l'arrière petit-fils d'Aaschik-Pascha. L'auteur se nomme Derwisch-Ahmed, fils de Jahja, petit-fils de Suleiman, arrière petit-fils d'Aaschik-Pascha. Ce derwisch, fameux poëte acétique, vivait sous Murad 1er. Hadschi Chalfa cite cette histoire dans son Dictionnaire bibliographique, comme un vieux livre oublié, et se contente d'en rappeler le nom. En effet, malgré vingt-cinq ans de recherches, je n'ai pas réussi à le saisir à Constantinople; il se trouve seulement dans la Vaticana parmi les manuscrits de la reine Christine, où je l'ai lu, et j'en ai fait des extraits pour m'en servir dans cette histoire. L'auteur vécut sous Bajesid II, et puisa dans le livre du scheich Jachschi, fils d'Elias, imam du sultan Urchan, qui raconte les plus anciens événements de l'histoire ottomane, tels qu'il les a entendus de la bouche de son père.

34. Tarichi Ali-Osman, vieille chronique d'un anonyme que Veranzius rapporta de son ambassade, et dont Lewenklau a tiré parti dans son histoire musulmane, sous le nom d'Histoire de Veranzius. L'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque impériale, n° 139, est sans doute celui qu'apporta Veranzius; il ne va que jusqu'à l'an 874 [1470].

35. Dschihannuma, Tableau du monde par Neschri, savant du temps de Bajesid II, et ainsi contemporain de l'arrière petit-fils d'Aaschik-Pascha; il a écrit comme lui avec simplicité et sans art, en langue turque. Lewenklau d'Amelbenern connaissait cet ouvrage, et s'en servit sous le nom d'Histoire d'Haniwald, drogman de Murad.

36. Hescht bihischt, les Huit paradis de Mewlana-Idris, ou Edris de Betlis, mort en 930 [1523], qui, le premier, encouragé par le sultan Bajesid II, écrivit l'histoire ottomane dans un style travaillé, non en turc, mais en persan.

Je cherchai cet ouvrage pendant vingt ans, et je finis par l'acheter à grand prix, à cause du jugement qu'en a porté Seadeddin dans sa Couronne des histoires. Seadeddin est l'historiographe de l'empire ottoman, jusqu'ici connu en Europe seulement par la traduction de quelques-uns de ses morceaux. Le tribut de louanges qu'il a payé à son prédécesseur est d'autant plus juste qu'il l'a copié en grande partie. Par là, le livre des Huit paradis a été, d'un côté, remplacé par la Couronne des histoires, et n'a plus été en circulation; d'un autre côté, il est devenu si rare, qu'il est monté à un prix énorme dans la librairie.

Sous Selim Ier et Suleiman le Grand, outre les auteurs d'histoires universelles et de plusieurs histoires spéciales de leur règne vivaient encore deux écrivains d'histoires générales de l'empire ottoman; l'un, le savant grand vesir Lutfi-Pascha, dont les ouvrages historiques et statistiques sont à peine connus de nom en Occident; l'autre, Muhijeddin-Dschemali, juge à Andrinople, qui écrivit l'histoire des Ottomans, depuis son commencement jusqu'en 957 [1550]. Le conseiller de la cour impériale Beck de Leupoldsdorf, apporta une copie de cet ouvrage, de Constantinople à Vienne, dès l'année qui suivit sa publication, et l'empereur Ferdinand Ier ordonna à son interprète Hans Gaultier Spiegel de le traduire en allemand. La traduction de cette chronique abrégée, mais du reste très-utile, que Lewenklau donna ensuite en latin et en allemand, fut le premier fondement certain de l'histoire ottomane en Europe. Auparavant, c'était d'après des fables et des traditions orales qu'elle y avait été rédigée, et les écrivains européens ne méritent aucune confiance, à moins qu'ils n'aient été témoins oculaires des événements de leurs temps, ou qu'ils

ne les tiennent de la bouche des témoins, comme le Bavarois Schiltberger, et le Transylvanien connu sous le nom de Mühlenbacher, les Grecs Spandugino et Sagundino, l'Illyrien Barletti, le Hollandais Busbek, et les Italiens Menavino, Cambini et Paolo-Giovio.

37. Tarichi Ali Osman Lutfi-Pascha, l'Histoire des Ottomans par Lutfi-Pascha, depuis le commencement de l'empire jusqu'en 961 [1553], petit in-4° de 107 feuilles.

38. Tarichi Aali Osman Muhijeddin Dschemali, l'Histoire des Ottomans par Muhijeddin Dschemali, à la bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez, n° 32, et à la bibliothèque impériale de Vienne.

D'après les six auteurs précédents, Aaschik-Paschasade, Neschri, Idris, et son continuateur Ebulfasl, Lutfi et Dschemali, le savant précepteur des princes, juge de l'armée et plus tard mufti, Seadeddin reçut sous Murad III la mission d'écrire l'histoire de l'empire depuis sa fondation. A partir de Seadeddin la charge d'historiographe de l'empire resta comme un emploi permanent chez les Ottomans, et toutes les histoires qui parurent plus tard, en conséquence de ces fonctions officielles, doivent être considérées comme une continuation de la sienne, qui s'appelle Tadschet-Tewarich, c'est-à-dire Couronne des Histoires. Le Ragusain Bratutti employé à Constantinople comme interprète de l'ambassade impériale, traduisit cette histoire en italien, mais seulement par extraits et avec beaucoup d'inexactitude.

39. Tadschet-Tewarich, c'est-à-dire la Couronne des Histoires par Seadeddin; à la bibliothèque impériale de Vienne, n°s 119 à 123.

40. Tarichi Ali Osman li Aali, c'est-à-dire l'Histoire des Ottomans par Aali: elle contient la plus grande partie de sa grande histoire du monde, Kunhul Achbar, c'est-à-dire la Mine des Histoires, écrite en 1006 [1597], un vol. in-fol. de 488 pages, écrit très-serré; elle renferme l'histoire ottomane depuis la fondation de l'empire jusqu'au règne de Mohammed III. L'auteur, ami de la vérité mais dépourvu de critique, n'a pas écrit l'histoire de l'empire pour s'acquitter de ses fonctions ou d'après l'exigence des temps, mais par amour pour l'histoire elle-même, avec soin et liberté d'esprit; il est surtout impartial envers les chrétiens. Se trouve aussi à la bibliothèque impériale à Vienne, n° 470.

41. Tarichi Ali Osman li Hasanbegsade, Histoire des Ottomans par le fils du reis-effendi, Kutschuk, Hasan-Beg; le fils succéda à son père dans la charge de reis-effendi sous les grands vesirs Ibrahim-Pascha et Jemischdschi-Hasan, et mourut vers 1045 [1636]. Son ouvrage n'est jusqu'au règne du sultan Suleiman qu'un abrégé de la couronne des histoires de Seadeddin, mais dans les règnes postérieurs il parle comme acteur et témoin oculaire.

42. Tarichi Ali Osmansli Ssolaksade, l'Histoire des Ottomans par Ssolaksade mort en 1060 [1649]; c'est le plus utile de tous les abrégés de l'histoire ottomane; il va jusqu'à 1054 [1644]; petit vol. in-fol. de 184 feuilles.

43. Schehnamei Ali Osman, le Livre royal des Ottomans, par le poëte Hadidi, qui vécut sous Suleiman le Grand, et mit en rimes toute l'histoire ottomane jusqu'à son époque; à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 36, achevé en 930 [1523].

V. *Histoires spéciales.*

44. Tarichi Ebul-Feth Sultan-Mohammed-Chan, l'Histoire du père de la conquête le sultan Mohammed-Chan, par Tursun-Beg, son defterdar, in-4°, 66 feuilles.

45. Tarichi Mahmud-Pascha, l'Histoire du grand vesir Mahmud-Pascha, décapité; à la bibliothèque impériale de Vienne, n° 133, et à la bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez, n° 57.

46. Tarichi Constantinije we Aja Sofia, l'Histoire de Constantinople et d'Aja-Sofia, par Elias, en 940 [1533]; dédiée au grand vesir Ali-Pascha; à la bibliothèque royale à Paris, n° 147, à celles du Panthéon et de l'Arsenal (1).

---

(1) Les historiens cycliques en rimes sont, outre Mollah-Hadidi, Hesarparapa, Lokman, Taalikh-Schisade, Nutki, Susi, Schükri, Aarif, Mahremi, Schemsi, Hajati, Deruni, Talii, Schehdi, Rumusi, Nihali, Schehabi, Mimaji, Nadiri.

Les quatre ouvrages suivants qui se trouvent à Paris, à la bibliothèque royale et à celle de l'Arsenal, sont en grande partie, et même entièrement fabuleux et sans importance, et par conséquent n'ont pas été employés dans cette histoire, savoir : 1° Tarichi Ali-Osman, Histoire du siége et de la prise de Constantinople, à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, n° 10, folio, finit par

47. Selimnamei Ishak Tschelebi ou Uskubi, le Livre de Selim par le poëte Ishak-Tchelebi-Ben-Ibrahim d'Uskub, mort en 949 [1542], ne contient que les circonstances de l'avénement du sultan Selim Ier et de la guerre avec son frère Ahmed; en trois exemplaires, l'un de 38 feuilles in-fol., les deux autres in-8° de 82 et 100 feuilles.

48. Selimnamei Sudschudi, le Livre de Selim par le poëte Sudschudi, qui prend le fil de la narration où Ishak l'a laissé et le conduit jusqu'à la conquête d'Égypte; vol. in-8° de 38 feuilles, dans ma collection.

49. Selimnamei Keschfi, le Livre de Selim par Keschfi, vol. in-4° de 90 feuilles, dans ma collection.

50. Selimnamei Seadeddin, le Livre de Selim par Seadeddin, entièrement différent du dernier livre de Seadeddin sur l'histoire de l'empire; il ne contient que des anecdotes, une peinture du caractère de Selim et les dernières scènes de sa mort, telles que Seadeddin les tenait de la bouche de son père Hasandschan, témoin oculaire; 11 feuilles in-8°, dans ma collection; traduit en allemand dans Diez, Mémoires sur l'Asie (1), p. 256.

51. Selimnamei Dschelalsade, le Livre de Selim par le grand Nischandschi, histoire du sultan Suleiman le Grand, un exemplaire de luxe grand in-fol., à la bibliothèque royale à Dresde.

52. Selimnamei Schukri, le Livre de Selim par Schukri, en rimes turques, vol in-8° de 90 feuilles, dans ma collection.

53. Selimnamei Jusuf, le Livre de Selim par Jusuf, le secrétaire égyptien qui mit en prose le livre de Selim par Schukri. Cet ouvrage fut rédigé à la demande de Kodschi-Beg, gouverneur de Sulkadr, qui accompagna le sultan dans les campagnes d'Égypte et de Syrie; et il est sans contredit, sur ces deux campagnes, le meilleur des sept livres de Selim sous le rapport géographique et historique; un vol. in-4° de 118 feuilles, dans ma collection.

Les histoires suivantes décrivent particulièrement la conquête de l'Égypte :

54. Tarichesch-Scheich Ahmed Ibn Seinel erremmal, l'histoire du scheich Ibn Seinel, l'explicateur des figures de sable, qui vivait à la cour de Tuman-Beg, le dernier sultan des Mameluks, en arabe, vol. in-4° de 80 feuilles.

55. Tarichi Miszr Kadim u dschedid, l'Histoire de l'ancienne et de la nouvelle Égypte par Suheili, imprimé à Constantinople en 1142 [1729]; c'est en grande partie une compilation de l'ouvrage déjà cité Dschelalsade de Ssalih (n° 4), et du précédent, dans ma collection.

56. Almanah er-rahmanijet fid dwletil Osmanijet, Doux présents sur l'empire ottoman, par l'astronome Seineddin-Mohammed-Ben-Ebissurur-El-bekri-Esszidiki du Kaire, vol. in-4° de 104 feuilles, dans ma collection.

57. Lataif münifet fi sikril dewletil Osmanijet we temellükiha lihasihil-akaril Missrijet, Agréables narrations sur la dynastie ottomane et sa conquête des terres égyptiennes, en trois sections, abrégé de l'histoire d'Égypte jusqu'en 1038 [1628], vol. in-8° de 310 p., dans ma collection.

58. Nushetet-Thalib, la Récréation de l'aspirant, traduit de l'arabe en turc par Ahmed-Tschausch de Valona, sous le règne d'Ahmed Ier pour Mohammed-Pascha; extrait des anciens ouvrages arabes qui traitent l'histoire et la géographie de l'Égypte, vol. in-4° de 116 feuilles, dans ma collection.

59. Nusheten-nasirin fi tarich men wela Miszr min el Chulefa wes-selatin, Récréation de celui qui considère l'histoire des chalifes et des sultans qui ont gouverné l'Égypte, par le scheich Imam-Merii-Ibn-Jusuf-Al-hanbeli, dédiée au juge de Kaire Amisade, court extrait de l'histoire d'Égypte jusqu'en 1072 [1622], en deux exemplaires, l'un de 79, l'autre de 75 feuilles in-4°, en arabe, dans ma collection.

60. Tarichi Miszr, l'Histoire de l'Égypte par Mohammed, fils de Jusuf, vol. in-4° de 279 feuilles, sans contredit la meilleure de toutes les histoires des gouverneurs de l'Égypte sous la domination ottomane, dans ma collection.

61. Esebi-esejar fi achbari Muluket-Tatar,

une narration fabuleuse sur le sabre du sultan Bajesid et sur l'origine de la dénomination d'Aja-Sofia, en grande partie fabuleuse; 2° Courte histoire du règne de Mohammed II, sans nom d'auteur, traduite en français par Joseph Brue, 1733. L'original et la traduction sont à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, sans importance; 3° Histoire de Constantinople, par Latifi, à la bibliothèque royale, à Paris, n° 131, fabuleuse; 4° Muhabbetname, c'est-à-dire le livre de l'amour, description de Constantinople, par Dschafer-Hisabi, composée en 808 [1405].

les Sept planètes dans la connaissance des rois des Tatares; excellente histoire turque des chans de Krimée, depuis le premier Mengli-Girai, jusqu'à Selamet-Girai en 1150 [1737], vol. in-fol. de 234 feuilles. Cet ouvrage très-rare quoique moderne, m'a été confié par mon illustre ami, le dernier ambassadeur russe à Rome, le chevalier d'Italinsky; peu avant sa mort il me permit de m'en servir jusqu'à ce que j'eusse entièrement achevé cette histoire, après quoi il doit retourner à Pétersbourg avec les autres manuscrits Italinsky. La copie ne date que de 1206 [1737], par Chalil-Ratib, derwisch de l'ordre d'Ibrahim-Edhemi à Karahissar scherki.

VI. *Ouvrages biographiques.*

62. Schakaikun naamanijet, les Particules d'anémones, par le fameux encyclopédiste Taschkœprisade, mort en 998 [1589], en arabe; comprend les biographies de 529 ulémas et 50 scheichs; dans presque toutes les bibliothèques, à la bibliothèque impériale dans la traduction turque enrichie de Medschdi, n° 476.

63. Tarichi Ali-Osman, Biographies des sultans ottomans jusqu'au sultan Ahmed III, par Osmansade-Ahmed-Effendi, mort en 1136 [1723].

64. Hadikatul-wusera, le Jardin des vesirs par Osmansade-Ahmed-Effendi, mort en 1136 [1723], contient les biographies des grands vesirs de l'empire ottoman jusqu'au temps de l'auteur, et forme avec l'ouvrage précédent un vol. in-4° de 210 feuilles.

65. Guldestei-rijasi-irfan, le Bouquet de roses des jardins de la connaissance, par seid Ismaïl de Brusa, contient 550 biographies d'hommes illustres qui sont ensevelis à Brusa, jusqu'à l'an 1135 [1722], vol. in-4° de 219 p.

66. Heschtbihischt, les Huit paradis, par Sehi d'Andrinople, mort en 995 [1586], les biographies de 207 poëtes, vol. in-8° de 132 feuilles, dans ma collection.

67. Teskeretesch-schuara we meschair ul-surefa fi kawaidi edab il kuttab min el fusela, Liste des poëtes et modèles dans l'art d'écrire d'après les meilleurs auteurs, par Seid-Mohammed-Ali, fameux sous le nom d'Aaschik-Tschelebi, mort en 979 [1571], contient 420 poëtes; à la bibliothèque impériale à Vienne, n° 477.

68. Teskeretesch-schuara, Liste des poëtes par Latifi de Kastemuni, mort en 990 [1582], contient 188 poëtes, dont 102 biographies en extraits, traduit par Chabert; Zurich 1800, à la bibliothèque impériale à Vienne, n° 478.

69. Teskeretesch-schuara, Liste des poëtes par le mollah Hasantschelebi-Ben-Ali Ben-Emrullah, fameux sous le nom de Kinalisade, mort en 1012 [1603], contient les notices biographiques de 607 poëtes.

VII. *Collections de lois et documents politiques.*

70. Kanunnamei Mohammed-Fatih, le Code de Mohammed le conquérant, comme appendice au Kanunname rassemblé en 1029 [1619], par Muesinsade Ben-Ali; à la bibliothèque impériale à Vienne, n° 90.

71. Munschiati selatin, les Mémoires écrits des Sultans, par le reis-effendi Feridun, excellente collection aussi précieuse que rare d'écrits politiques rassemblés d'après 1800 originaux des archives ottomanes; petit vol. in-folio de 218 feuilles, qui contient 267 morceaux. Une partie seulement de ce volume se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque royale à Paris, n° 79, dont Langlès a rendu un compte détaillé dans le cinquième volume des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale, p. 668; d'après cette notice, ce volume, au lieu de 267 écrits, n'en contient que 88.

72. Inscha, collection de la correspondance entre le sultan Bajesid et son frère Dschem, et entre leurs mères; vol. in-8° de 98 feuilles, dans ma collection.

73. Munschiati Ibrahim-Beg, ed-defteri, les Écrits politiques d'Ibrahim-Beg, le defterdar; à la bibliothèque impériale à Vienne, n° 424, vol. in-8° de 100 feuilles.

74. Précieux Inscha d'écrits politiques persans et turcs, sur papier de couleur bigarré d'or et d'argent; grand in-4° de 112 feuilles, contenant 150 écrits de Sultans et de schahs, avec d'autres documents.

75. Desturul Inscha, Règle du style épistolaire, collection extrêmement précieuse d'écrits politiques du reis-effendi Sari-Abdullah; vol. in-4° de 171 feuilles.

Des soixante-quinze sources que je viens de

citer, cinq seulement avaient été jusqu'ici exploitées par les historiens européens modernes de l'empire ottoman ; ce sont : la chronique de l'auteur anonyme sous le nom de Veranzius, celle de Neschri, sous le nom d'Haniwald, celle de Dschemali, traduite en allemand par Gaultier Spiegel, et publiée sous le nom de Beck par Lewenklau ; Seadeddin traduit par Bratutti. Les historiens ottomans qui ont paru en Europe depuis la traduction des biographies de Latifi n'en font pas mention une seule fois. De toutes les histoires universelles ou spéciales que j'ai citées plus haut, deux seulement, savoir : les Huit paradis, par Idris, et la Couronne des histoires, par Seadeddin, ont été composées en conséquence de fonctions officielles, et elles étalaient toute la parure de la rhétorique fleurie ; toutes les autres ont été écrites sans prétention à l'éloquence, avec simplicité ; leur impartialité contraste avec la manière des historiographes de l'empire ; les auteurs n'étaient pas seulement des savants et des professeurs, comme à peu d'exceptions près les biographes, les poëtes, mais des hommes d'État et des guerriers qui ont servi dans la paix et dans la guerre, qui ont revêtu même les plus hautes dignités de l'empire ; secrétaires d'État, chanceliers (nischandschi et defterdar), sandschakbegs et beglerbegs ; l'un d'entre eux fut mufti (Seadeddin), et un autre grand vesir (Lutfi), exemples frappants pour tous les muftis et les grands vesirs qui ont montré de l'éloignement pour l'histoire.

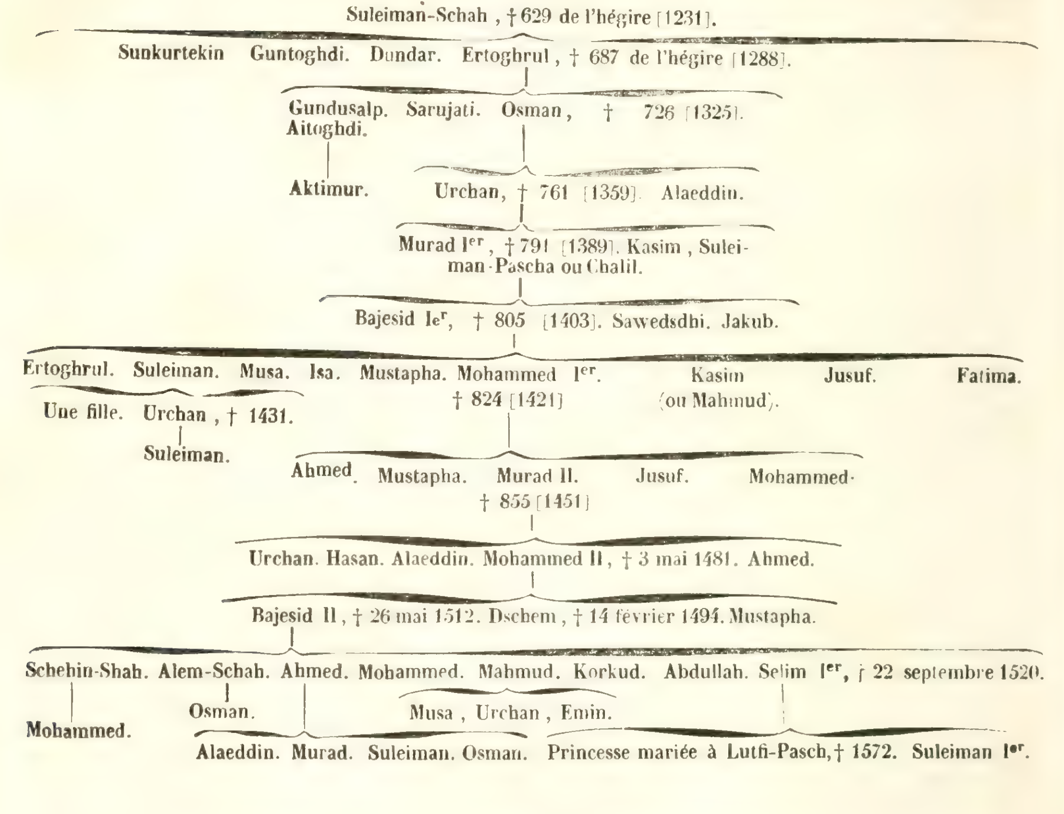
TABLES GÉNÉALOGIQUES,

ET LISTE

DE SOUVERAINS ET DE GRANDS DIGNITAIRES.

I.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES OTTOMANS.



II.

SELDSCHUKS DE RUM.

1) Suleiman règne. . . . . 478 [1085]
2) Kilidscharslan Ier, fils de Suleiman, se noie. 500 [1106]
3) Melek-Schah (Saisan), fils de Kilidscharslan Ier. . . . . 511 [1117]
4) Mesud Ier, fils de Kilidscharslan Ier. . . . . 551 [115.]
5 Aseddin Kilidscharslan II, fils de Mesud Ier, partage son empire entre ses dix fils, 584 [1188], mort en 589 [1193]

II.

LES DIX FILS DE KILIDSCHARSLAN II.

Rokneddin-Suleiman, à Tokat.	Ghajaszeddin-Keichosren, à Konia.	Mohijeddin, à Angora.	Moaseddin-Kaiszar-Schah, à Malatia.
Moghajeszeddin-Toghrul, à Elbistan.	Nureddin-Mahmud, à Kaiszarije.	Kotbeddin!, à Siwas.	Naszireddin-Bakjarok, à Nigiszar.
	Sandschar-Schah, à Amasia.	Schedschaaeddin, à Heraklea	

6) Après la mort du père, Ghajaszeddin-Keichosrew très peu de temps, et Rokneddin-Suleiman jusqu'à 600 [1203]
7) Puis Aseddin-Kilidscharslan III, fils de Rokneddin-Suleiman, jusqu'à . . . . 602 [1205]
8) Ghajaszeddin-Keichosrew Ier, fils de Kilidscharslan II, pour la seconde fois, jusqu'à . . . . . 608 [1211]
9) Alaeddin-Keikawus Ier, fils de Ghajaszoddin-Keichosrew. . . . . 617 [1220]
10) Alaeddin-Keikobad, fils de de Ghajaszeddin-Keichosrew . . . . 635 [1237]
11) Ghajaszeddin Keichosrew II, fils d'Alaeddin-Keikobad Ier. . . . . 642 [1244]
12) Aseddin Keikawus II, fils de Ghajaszeddin Keichosrew II . . . . 646 [1248]

PUIS AVEC SES DEUX FRÈRES.

13) Rokneddin-Kilidscharslan IV. . . . .
14) Alaeddin Keikobad II. . . . . 652 [1254]
Aseddin-Keikawus II, pour la deuxième fois seul. . . . . 653 [1255]
Rokneddin-Kilidscharsan IV seul. . . . . 655 [1157]
Aseddin-Keikawus II, avec son frère Rokneddin-Kilidscharslan IV. . . . . 650 [1260]
Rokneddin Kilidscharslan IV, pour la deuxième fois seul. . . . . 666 [1267]
15) Ghajaszeddin-Keichosrew III, fils de Rokneddin-Kilidscharslan IV. . . . . 675 [1276]
16) Mesud II, fils d'Aseddin-Keikawus II. 782 [1283]
17) Alaeddin III, fils de Firamurs, fils d'Aseddin Keikobad II, dernier souverain des Selschuks de Rum 709 [1307]
Son fils Ghajaszeddin, étranglé quelques jours après la mort du père. Ghasitschelebi, fils de Mahmud, vécut à Sinope jusqu'en. 755 [1356]

III.

GÉNÉALOGIE DES KARAMANS.

Nur-Ssofi.
|
Karaman.
|
Mohammed-Beg.
|
Mahmud Bedreddin, † 717.

Jachschi. Suleiman-Beg.

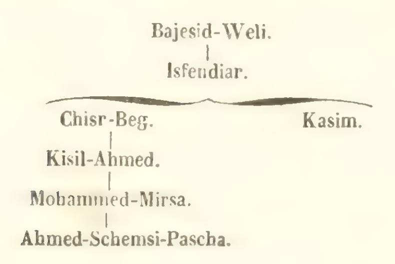
Alaeddin,
pendu 794 [1391].
|
Mohammed.

Ali-Beg. Ibrahim-Beg. Isa-Beg,
† 859 [1453].

D'une esclave, Ishak-Beg. — De la sœur de Murad II, Pir-Amed, Karaman, Kasim, Alaeddin, Suleiman, Nur-Ssofi.

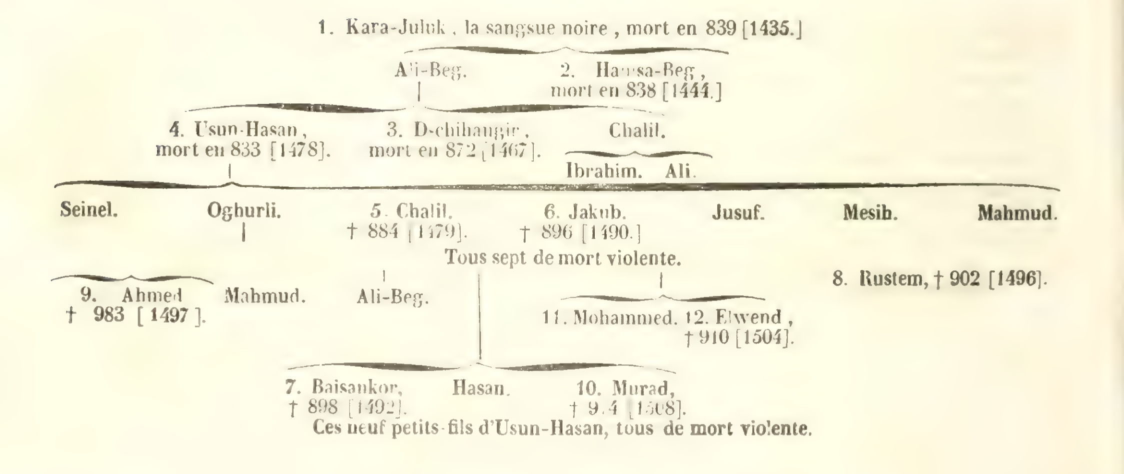
IV.

LES ISFENDIARS, OU KISILAHMEDLIIS, A SINOPE ET KASTEMUNI.



V.

MAISON SOUVERAINE DU MOUTON-BLANC.



VI.

DYNASTIE DU MOUTON-NOIR, DANS L'IRAK ET L'ASERBEIDSCHAN.

1. Kara-Mohammed.

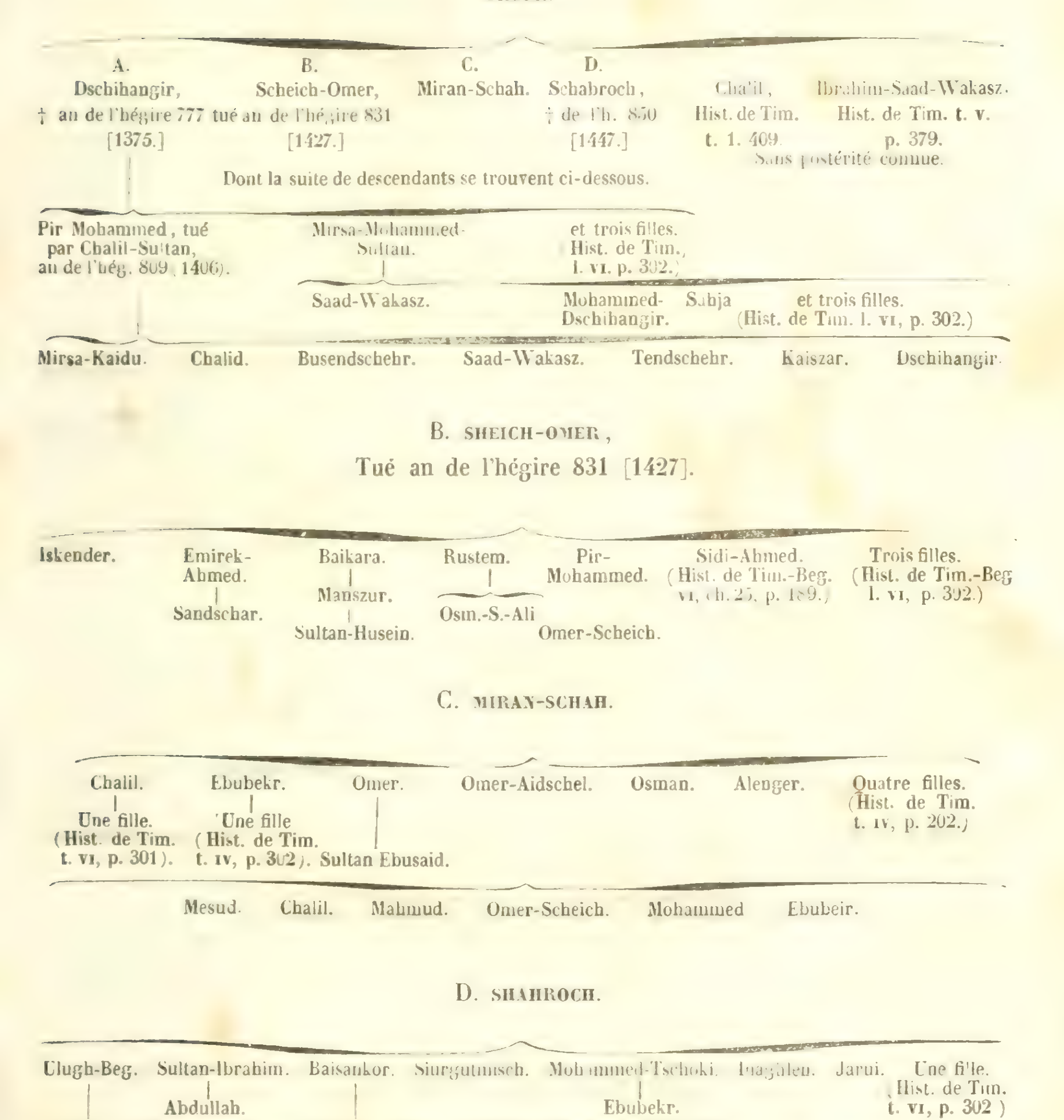
2. Kara-Jusuf.

7. Emir-Schah Mohammed. — 3. Emir-Iskender. — 8. Emir-Asian. — 6. Emir-Ebusund. — 5. Emir-Pir-Budak. — 4. Dschihan-Schah Mirsa.

(fils de 4. Dschihan-Schah Mirsa :) 12. Ebu-Jusuf-Mirsa — 10. Hasan-Ali. — 11. Mohammed-Mirsa. — 9. Pir-Budak.

VII.

TIMUR.



Deux filles de Timur.

Bachtbegum, mariée à Mirake, prince de Kakan.

Akribegi ou Tadsch-Dschikan, mariée à Mohammed, fils d'Emir-Musa.

Sultan-Husein-Baikara.

Ainsi Timur eut deux fils et deux filles, vingt-deux petits-fils et onze petites-filles (par Dschihangir, deux pe-

tits-fils et trois petites-filles; par Scheich-Omer, six petits-fils et trois petites-filles; par Scharoch, sept petits-fils et une petite-fille; par Miran-Schah, six petits-fils et quatre petites-filles; par sa fille Akia-Beg, un petit-fils); vingt-trois arrière-petits-fils et cinq arrière-petites-filles, savoir : par Pir-Mohammed, fils de Dschihangir, sept arrière-petits-fils; de Sultan-Mohammed, cinq arrière-petits-fils et trois arrière-petites-filles; par Emirck-Ahmed, un; par Baikara, un; par Rustem, deux; par Pir-Mohammed, un; par les fils de Schahroch, sept; par les fils de Miran-Schah, un arrière-petit-fils et deux arrière-petites-filles; et onze arrière-petits-fils, savoir : par Manszur, un; par les fils de Baisankor, trois; par Sultan-Ebusaid, six; par Abdullatif, un; ce qui fait en tout quatre-vingt-un descendants.

VIII.

LES CHANS DE KRIMÉE (d'après Taschkendi, Dschenabi, Hesarfenn).

Le grand Tokatmisch-Chan.

Le petit Tokatmisch-Chan.

Kadir-Berdi, le grand Mohammed-Chan.

Dschelil-Berdi, le petit Mohammed-Chan.

Hadschi-Girai régnait an de l'hégire [1441]; il eut douze fils.

1) Mengli-Girai, fils d'Hadschi-Girai, mort an de l'hégire 920 [1514].

2) Mohammed-Girai périt dans la bataille contre les Nogais, an 1523. — Behadir-Girai. — Mahmud-Girai. — Feth-Girai. — Bertas-Girai. — Mubarek-Girai. — Seadet-Grai. — Ssahib-Girai.

Fils de Mohammed-Girai : Ghasi-Girai. Baba-Girai. Islam-Girai. Usbeg-Girai.

Fils de Mahmud-Girai : Ssafa-Girai.

Fils de Mubarek-Girai : Dewlet-Girai.

IX.

LA DYNASTIE PERSANE DES SSAFIS, APPELÉS A TORT SSOFIS.

1) Schah-Ismaïl, fils de Scheich-Haider, petit-fils de Sheich-Dschuneid, né an de l'hégire 892 [1486], monta sur le trône an de l'hégire 906 [1501], et régna vingt-quatre ans, jusqu'à sa mort en 930 [1524].

Mirsa-Elkass. Sam-Mirsa. 2) Schah-Tahmasb. † 984 [1575]. Behram-Mirsa.

X.

DYNASTIE DES ROIS DE SCHIRWAN.

1) Scheich-Ibrahim de Derbend, le prétendant de la famille de Nuschirwan, combattit du côté de Timur, dans la bataille contre Bajesid, fut confirmé par le monarque tatare comme souverain de Schirwan, fut pris par Kara-Jusuf, prince de la dynastie Karakojunli, et mourut en 821 [1418].

2) Sultan-Chalil, fils de Scheich-Ibrahim, † 868 [1463].

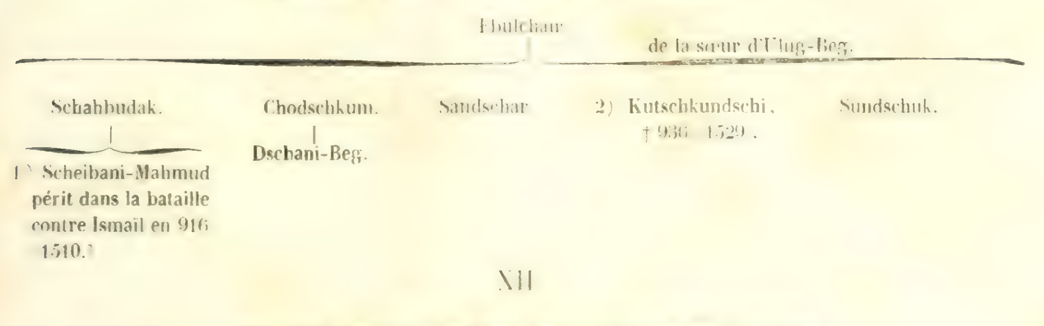
3) Schirwan-Schah-Ferhjar, fils de Sultan-Chalil, périt dans la bataille contre Ismaïl-Schah, 906 [1500].

4) Ghasi-Beg, après six mois, est assassiné par son fils. 6) Scheich-Schah, † 930 [1523].

5) Mahmud, au bout de trois mois, assassiné par un esclave.

XI.

DYNASTIE DES USBEGS DANS LA TRANSOXANE.



XII.

DYNASTIE TURKMANE DES BENI-RAMASAN EN CILICIE.

Fondée an de l'hégire 780 [1378], éteinte an de l'hégire 970 [1562], comprend en tout huit princes: mais Hesarfen ne cite que les quatre suivants:

Ahmed-Ben-Ramasan régna à Adana, Sis, Ajas, Pajas: il eut pour successeurs: son fils, Ibrahim, puis Mahmud-Beg, qui se soumit à Bajesid II, et trouva la mort en Égypte, à coté de Selim Ier. Le dernier prince indépendant fut Piri-Beg, fils de Chalil-Beg.

XIII.

LA DYNASTIE TURKMANE DE SULKADR DANS L'ELBISTAN ET MERAASCH.

1) Semeddin-Karadscha, fils de Sulkadr.

2) Chalil-Beg-Kara, an de l'hégire 788 [1386], tué par les Turkmans.

3) Suli-Beg, an de l'hégire 800 [1397] immolé par des assassins égyptiens.

4) Naszireddin-Mohammed, † an de l'hégire 84? [1442].

5) Suleiman-Beg, mort an de l'hégire 858 [1453], maria sa fille Sitti avec Mohammed II.

6) Arslan-Beg, an de l'hég. 870 [1466], assassiné par un meurtrier égyptien.

7) Schehsuwar-Beg, an de l'hég. 874 [1469], mort au Kaire.

8) Schah-Budak, an de l'hég. 895 [1489], tué au Kaire.

9) Alaeddewlet, an de l'hég. 913 [1507], tué dans la bataille contre les troupes du sultan Selim.

Apres la chute d'Alaeddewlet, Selim conféra le pays de Sulkadr à Schehsuwar-Ali-Beg, qui, au commencement du règne de Suleiman, an de l'hégire 929 [1522], fut étranglé avec ses quatre fils. Schehsuwar fut le dernier Sulkadr; il est fameux dans l'histoire de Hongrie, sous le nom de Saswar: il mourut an de Jésus-Christ 1587, à Stuhlweissenburg.

XIV.

LES CHERIFS DE LA MECQUE, DE LA FAMILLE KOTADE.

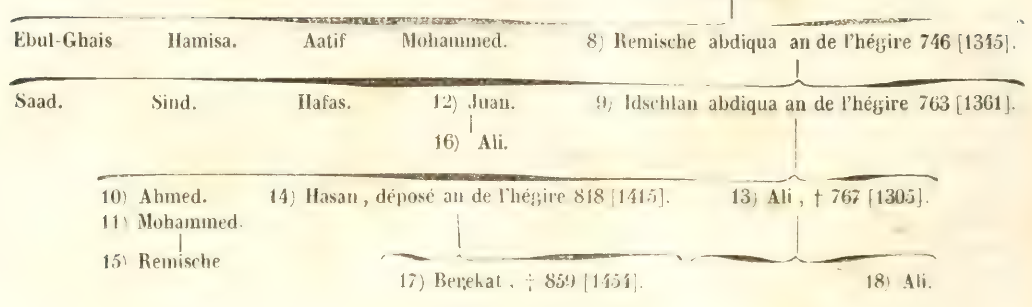
1) Kotade-Ben-Idris, fondateur de cette dynastie, an de l'hégire 598 (1201).

2) Hasan, † 608 [1211] — 5) Hidschas † 654 [1236].

3) Radschih, † 647 [1249]. — 6) Ghanim.

Ali. — 4) Hasan, † 651 [125?].

7) Ebu-Nemi-Mohammed, † 701 [1301].



XV.

GRANDS VESIRS DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

1) Alaeddin-Ali-Pascha, nommé à cette dignité an de l'hégire 728 [1327].
2) Suleiman-Pascha, après la mort d'Alaeddin jusqu'en 761 [1359].
3) Chaireddin-Pascha, ou Kara-Chalil-Dschendereli, mort en 788 [1386].
4) Ali-Pascha, fils de Kara-Chalil, mort en 814 [1411].
5) Ibrahim-Pascha, fils d'Ali-Pascha, mort en 832 [1428].
6) Chalil-Pascha, fils d'Ibrahim-Pascha, exécuté dans l'année de la conquête de Constantinople, en 1453.

SOUS MOHAMMED II.

7) Mahmud-Pascha, le Grec, déposé an de l'hégire 772 [1467].
8) Rum-Mohammed-Pascha, le Grec, déposé an de l'hégire 875 [1470].
9) Ishak-Pascha, l'Illyrien, déposé en 877 [1472].
10) Mahmud-Pascha, déposé pour la seconde fois en 878 [1473].
11) Keduk-Ahmed-Pascha, l'Albanais, déposé en 828 [1477].
12) Mohammed-Pascha, le Karamanien, tué dans l'insurrection des janitschares, an de l'hégire 886 [1481].

SOUS BAJESID II.

13) Ishak-Pascha, déposé pour la seconde fois en 888 [1483].
14) Daud-Pascha, l'Albanais, déposé en 903 [1497].
15) Hersek-Ahmed-Pascha, l'Illyrien, déposé en 903 [1498].
16) Ibrahim-Pascha, fils de Chalil (premier grand vesir de Mohammed II), cinquième dschendereli, † 905 [1499].
17) Mesih-Pascha, mort à l'incendie de Galata en 907 [1501].
18) Chadim-Ali-Pascha (le premier eunuque), qui assiégea Skutari et Semendra, déposé en 909 [1503].
19) Hersek-Ahmed-Pascha, pour la deuxième fois déposé en 912 [1506].
20) Chadim-Ali-Pascha, pour la deuxième fois, périt dans la bataille contre le rebelle Scheitankuli, en 917 [1511].
21) Hersek-Ahmed-Pascha, pour la troisième fois déposé en 917 [1511].
22) Kodscha-Mustapha-Pascha, exécuté an de l'hégire 918 [1512].

SOUS SELIM Ier.

23) Hersek-Ahmed-Pascha, pour la quatrième fois déposé au mois de ramasan 920 [octobre 1514].
24) Chadim-Sinan-Pascha (le second eunuque), périt sur le champ de bataille de Ridania, le 3 moharrem 92 [25 janvier 1517].
25) Junis-Pascha, exécuté au retour d'Égypte en 923 [1517].
26) Piri-Pascha.

XVI.

KAPUDAN-PASCHAS

(sous Mohammed II).

1) Balta Oghli, à la conquête de Constantinople, 1453.
2) Hamsa manque dans la liste des tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, mais se trouve dans Ducas, cap. LXIII, en qualité de [illegible] et aussi dans Chalcondylas.
3) Junis, conquérant d'Enos, le Γενουζης de Ducas, et l'Ουνουζης de Chalcondylas.
4) Ismail, l'eunuque, manque dans les tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, mais se trouve dans Ducas, cap. XXV, comme Κοντοσταυλος et gouverneur de Gallipoli, ce qui était toujours l'amiral de la flotte.
5) Saganos, Ζαγανος de Chalcondylas, l. IX, édition de Bâle 1556, p. 148, manque dans les tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa.
6) Mahmud-Pascha, ancien grand vesir, an de l'hégire 872 [1467], reçoit l'ordre, comme saudschakbeg de Gallipoli, de se porter avec la flotte à la conquête de Négrepont.
7) Keduk-Ahmed-Pascha, an de l'hégire 880 [1475], commandant de la flotte contre Assow, puis conquérant d'Otrante.
8) Mesih-Ahmed-Pascha, commandant comme vesir de la flotte contre Rhodes, et à son retour nommé saudschakbeg de Gallipoli

SOUS BAJESID II.

9) Goigu-Sinan-Pascha ravagea, an de l'hégire 897 [1491], les côtes de Valona.
10) Daud-Pascha conduisait la flotte à la conquête de Lépante, an de l'hégire 898 [1492] et en 907 [1501], au secours de Mitylène.

SOUS SELIM Ier ET UNE PARTIE DE SULEIMAN Ier.

11) Hersek-Ahmed-Pascha, le grand vesir, après sa seconde déposition, an de l'hégire 912 [1506], est pendant cinq ans commandant de la flotte, puis redevient grand vesir.
12) Dschaafer-Beg, pendu en 926 [1520].
13) Jailak-Mustapha-Pascha, déposé pendant le siége de Rhodes, en 929 [1522].

XVII.

MUFTIS

(sous Mohammed II).

1) Chisr-Beg, fils de Dschelal, au moment de la conquête de Constantinople en 1453, mort an de l'hégire 863 [1458]. Après lui,
2) Mollah-Chosrew et Mohammed-Ben-Firamurs exercèrent en commun les fonctions de grands juges de l'armée jusqu'en 877 [1472].
3) Mollah-Adulkerim siégea comme mufti à Andrinople, et mourut an de l'hégire 879 [1474].
4) Mollah-Ali-El-Arabi, étant muderris attaché à la mosquée du sultan Mohammed II, obtint en même temps la place de mufti.
5) Mollah-Chosrew, pour la seconde fois mufti, revêtu seul de la toute-puissance judiciaire jusqu'à sa mort, an de l'hégire 885 [1480].

SOUS BAJESID II.

6) Mollah-Kurani-Ahmed-Ben-Ismail jusqu'à sa mort, an de l'hégire 893 [1487].
7) Mollah-Ali-El-Arabi, pour la seconde fois, jusqu'à sa mort, an de l'hégire 901 [1495].
8) Efsalsade-Hamideddin jusqu'à sa mort, an de l'hégire 909 [1503].

ENCORE SOUS BAJESID II, ET PENDANT TOUT LE RÈGNE DE SELIM Ier.

9) Ali Dschemali, jusqu'à sa mort, an de l'hégire 932 [illegible].

XVIII.

PRÉCEPTEURS DES PRINCES.

Bajesid-Ssofi, précepteur de Mohammed Ier.
Ibn-Temschid, précepteur de Mohammed II.

AUTRES PRÉCEPTEURS DE MOHAMMED II, AVANT LA CONQUÊTE.

1) Ibn-Temschid.
2) Mollah-Kurani.
3) Mollah-Chaireddin.
4) Mollah-Sirek.

APRÈS LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

5) Chodschasade.
6) Ahmed-Ben-Welieddin, disgracié et banni.
7) Chatibsade.
8) Hasan-Ssamruni, mort an de l'hégire 891 (1486).
9) Sinan-Pascha, en même temps vesir et précepteur.

DE BAJESID II.

10) Mollah-Abdulkadir El-Hamidi, disgracié par l'influence de Mahmud-Pascha.
11) Mirem-Tschelebi, l'astronome.
12) Ssalaheddin, de Nicée.
13) Muarrifsade.

DE SELIM Ier.

14) Mohijeddin, d'abord précepteur du prince Mohammed, puis de S. Selim.
15) Halimi, mort à Damas, an de l'hégire 924 (1518) *).

*) Il manque dans les tables chronologiques d'Hadschi-Chalfa, dans la liste des précepteurs des sultans.

FIN DU TOME PREMIER.

